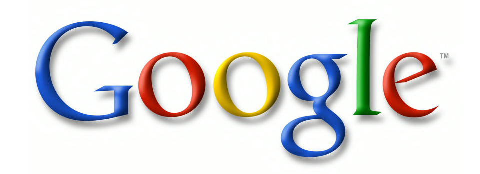
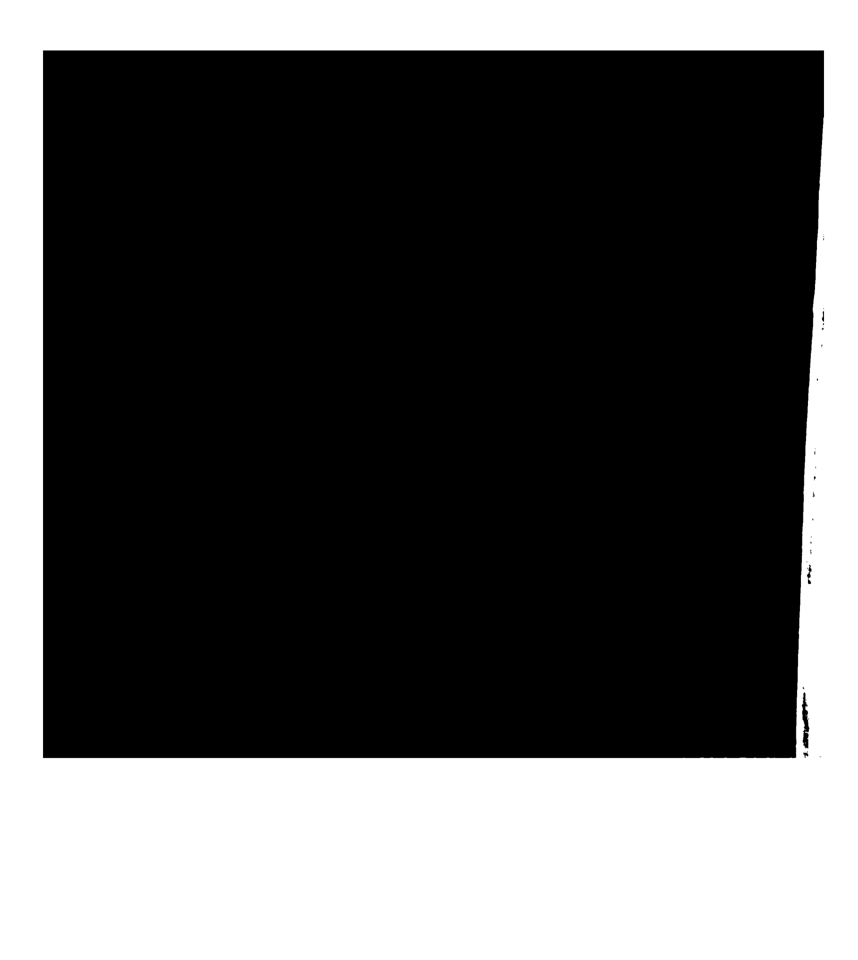



SE TAIRE
FAIRE



[redacted]

[redacted] [redacted]

L'EUROPE

CHOIX DE LECTURES DE GÉOGRAPHIE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Amérique. Choix de lectures de géographie, accompagnées de résumés, d'analyses, de notes explicatives et bibliographiques, et ornées de 50 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur, et de 28 cartes intercalées dans le texte. 1 fort vol. in-12, broché.... 4 fr.

Le même, cartonné.................................. 4 fr. 50 c.

L'Afrique. Choix de lectures de géographie, accompagnées de résumés, d'analyses, de notes explicatives et bibliographiques, et ornées de 57 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur, et de 32 cartes intercalées dans le texte. 1 fort vol. in-12, broché.... 6 fr.

EN PRÉPARATION :

La France. 1 vol. in-12, broché.......................... » »

L'Asie. 1 vol. in-12, broché.............................. » »

L'Océanie et les régions polaires. 1 vol. in-12, broché. » »

Étude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam, de 1662 à 1703, d'après les documents inédits des Archives du ministère de la marine et des colonies, avec le fac-similé d'une carte du temps. 1 vol. in-8°, broché. (Paris, 1883. — Leroux, 28, rue Bonaparte)........................... 3 fr.

[redacted]

L'EUROPE

CHOIX

DE

LECTURES DE GÉOGRAPHIE

ACCOMPAGNÉES

DE RÉSUMÉS, D'ANALYSES, DE NOTICES HISTORIQUES, DE NOTES EXPLICATIVES ET BIBLIOGRAPHIQUES

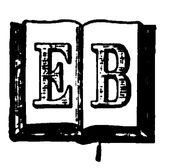
ET ORNÉES

de 44 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur et de 53 cartes intercalées dans le texte

PAR

M. L. LANIER

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE AU LYCÉE JANSON DE SAILLY



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

Vve EUGÈNE BELIN ET FILS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1886

[redacted]

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.

Eug. Belin

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Ve EUG BELIN ET FILS.

[redacted]

PRÉFACE

Le développement des études géographiques ne s'est pas un instant ralenti en France depuis quinze ans. En faut-il d'autres preuves que l'intérêt croissant provoqué par les questions coloniales et les voyages de découvertes ; le zèle patriotique de nos explorateurs que rien ne décourage ; la réunion de congrès où la France soutient honorablement les épreuves d'une concurrence naguère écrasante ; la création de nombreuses sociétés de géographie dans toutes les régions du territoire, et avant tout l'éclatant essor de la grande société de Paris qui, dans les jours d'indifférence, gardait fidèlement le culte d'une science sans crédit, et aujourd'hui, par les explorations qu'elle suscite, les travaux qu'elle publie et les récompenses qu'elle décerne, jouit auprès des savants de tous les pays d'une autorité qui la met au premier rang[1].

---

1. On compte actuellement en France (1886) cinquante sociétés de géographie : trois ont leur siège à Paris, la Société de géographie de France, la Société de géographie commerciale, la Société de topographie. Les autres sont celles de Marseille, Bordeaux, Rochefort, Lyon, Nancy, Rouen, Alger, Oran, Montpellier, Douai, Lille, Toulouse, Dijon, Lorient, Nantes, Constantine, le Havre, Bourg, Brest, Tours, Saint-Valéry en Caux. Celle de Douai, fondée sous l'énergique impulsion de M. Foncin, alors recteur de l'académie, est une vaste association qui étend son réseau sur toutes les grandes villes du nord, Amiens, Arras, Avesnes, Béthune, Boulogne, Dunkerque, Laon, Calais, Cambrai, Charleville, Saint-Omer, Saint-Quentin, Valenciennes, et groupe plus de 3000 adhérents. A la société de Bordeaux se rattachent celles d'Agen, Bergerac, Blaye, la Rochelle, Mont-de-Marsan, Périgueux, Tarbes ; à la Société de l'Est ou de Nancy, celles de Bar-le-Duc et d'Epinal ; à la Société de Lille, celles d'Armentières, de Roubaix, de Tourcoing. La plus ancienne de ces sociétés, la doyenne de toutes celles qui existent dans les deux mondes, est la grande société de Paris, qui date de 1821 ; elle a aujourd'hui 2300 membres. La plupart des sociétés de géographie françaises, citées plus haut, publient un *Bulletin* périodique de leurs travaux.

Ce progrès si fécond a été particulièrement remarquable en matière d'enseignement. On a compris enfin, sous le coup de cruels revers, qu'il était temps de rendre à la géographie dans les écoles françaises sa place légitime. « La supériorité de leurs » cartes sur les nôtres, écrivait M. l'inspecteur général Rapet, » en 1862, dans le rapport sur l'Exposition de Londres, dé- » montre qu'il s'agit chez les nations étrangères d'un enseigne- » ment très populaire, tandis que, dans nos écoles, il semble » jouer le rôle d'un parvenu qui n'est que toléré. » Toléré était un euphémisme ; en général, il eût fallu dire proscrit. A quoi bon, pensait-on, fatiguer sa mémoire à retenir des noms bizarres, ou d'insipides statistiques ? Et la géographie, ainsi définie, était traitée avec le mépris qu'assurément elle méritait.

Les temps et les programmes sont changés ; la géographie, autrement comprise, a tout d'un coup reconquis la faveur publique. Les belles cartes qui se déroulent sur les murs de nos écoles sont là pour instruire et non plus pour orner. Les atlas, les manuels, les livres de géographie à l'usage des classes ne se comptent plus. Presque tous, des plus élémentaires aux plus érudits, témoignent la préoccupation qu'inspire aux auteurs la nécessité d'enseigner avec méthode et clarté une science désormais obligatoire.

On ne saurait demander à ces ouvrages tous les développements nécessaires. La plupart sont des mementos et des abrégés : ils courent au plus pressé, fournissent des indications sommaires, résument les faits, et tombent parfois dans la sécheresse à force de concision. Quant aux aspects divers du sol, à la beauté des sites, aux mœurs des individus, aux institutions et coutumes des peuples, au commerce et à l'industrie des Etats, aux grands travaux publics, en un mot à tout ce qui est l'âme et la vie des sociétés, ils sont à peu près muets, ou s'en tiennent à de vagues aperçus. C'est la part qu'ils réservent à la leçon du maître, dont la parole commente et anime les données premières, et au travail personnel de l'élève, à ses méditations, à ses recherches.

[redacted]

Mais les heures de classe sont courtes, le temps des lectures restreint et leur choix délicat, les meilleures volontés sujettes aux défaillances, et les bibliothèques, là où elles existent, fort incomplètes.

Avant nous, M. Raffy dans ses *Lectures géographiques*, et M. Richard Cortambert, dans deux beaux ouvrages (*Voyage pittoresque à travers le monde; Mœurs et caractères des peuples*), avaient essayé déjà, avec talent et succès, de combler cette lacune[1]. A leur exemple, mais en agrandissant le cadre et en rajeunissant les textes, nous avons pris pour collaborateurs les voyageurs et les savants eux-mêmes; nous avons emprunté aux uns et aux autres quelques pages agréables et instructives de leurs écrits et composé, à l'aide de ces fragments signés de leurs noms, une anthologie géographique, dont les éléments sont puisés aux bonnes sources. Les *Bulletins des diverses Sociétés de géographie*, *le Tour du Monde*, *la Revue de Géographie*, *la Revue des Deux Mondes*, *la Revue scientifique*, *la Revue politique et littéraire*, *la Nouvelle Revue*, *la Revue maritime et coloniale*, *la Revue géographique internationale*, *la Revue Britannique*, *le Journal des Economistes*, *l'Economiste français*, *l'Explorateur*, *le Correspondant*, vingt autres recueils cités en leur lieu, outre les ouvrages originaux de librairie, nous ont fourni une ample matière, d'une abondance et d'une variété infinies. Dans le choix de ces lectures, destinées à être pour l'esprit une récréation et un enseignement tout ensemble, nous nous sommes efforcé de bannir l'ennui, le mauvais goût, le mauvais style, les descriptions imaginaires, les tableaux fantastiques et inexacts, qui cachent sous un certain éclat de la forme la pauvreté ou les mensonges

---

1. *Lectures géographiques*, par M. Raffy (Paris, 5 vol. in-18, 1870, Thorin et Durand). — *Voyage pittoresque à travers le monde*, par M. Richard Cortambert (Paris, in-8°, 2e éd. 1878, illustré, Hachette). — *Mœurs et caractères des peuples*, par le même (Paris, 2 in-8°, 1879, illustré, Hachette). — Voir aussi *Lectures sur la Géographie industrielle et commerciale*, par M. Hippolyte Blanc (Paris, in-18, Palmé).

du fond. Nous offrons ici nos remerciements et nos hommages aux auteurs dont nous avons pris la liberté de recueillir les récits; à eux revient le principal mérite de ce livre, et nous croirions avoir acquitté une partie de notre dette si, par une citation heureusement extraite de leur œuvre, nous avions réussi à exciter, chez le lecteur, le désir de connaître l'œuvre tout entière.

Cette publication comprendra six volumes, sans liens nécessaires entre eux, et formant isolément un ensemble complet; en voici les titres : *Océanie et régions polaires*; — *France*; — *Europe*; — *Amérique*; — *Afrique*; — *Asie*. Aux textes tirés des relations les plus récentes et les plus autorisées, nous avons ajouté des notes explicatives, les rapprochements qui nous ont paru curieux, et des analyses propres à lier les lectures et à en compléter le sens, de manière à ne pas dépasser les limites de justes citations. Nous les avons fait précéder d'un résumé contenant des notions étendues sur la géographie physique, politique et économique des divers Etats, sur leur développement historique, leurs constitutions, la population, les races, l'immigration, les religions, l'instruction publique, la justice, les productions, les poids, mesures et monnaies, les chemins de fer et télégraphes, la balance du commerce, la dette publique et les budgets, etc. Il est à peine besoin de faire observer que ces détails de toute espèce émanent de documents authentiques et de fraîche date. Cette brève nomenclature sera pour le lecteur un répertoire commode, mais ne le dispensera pas toujours de consulter les traités de géographie techniques, notre dessein ayant été moins de les remplacer que de les compléter[1]. Des gravures choisies

1. Nous sommes heureux à cette occasion de signaler les excellents *Cours de géographie* de M. Pigeonneau, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, qui ont obtenu un succès si prompt et si mérité. M. Pigeonneau a bien voulu nous aider de ses conseils pour la rédaction du plan de cet ouvrage, et mettre à notre service, avec une obligeance parfaite, sa science de géographe et

[redacted]

avec soin, des plans et des cartes partielles dressées sur une échelle plus grande que celle des atlas usuels, ont été insérées dans le texte et contribueront à l'éclairer.

Nous avons placé, à la fin de chaque chapitre, une *Bibliographie* par ordre alphabétique : 1° des ouvrages les plus recommandables; 2° des meilleurs articles périodiques, soit écrits, soit traduits en français, soit étrangers, qui ont paru dans les trente dernières années. En préparant les éléments de ce travail de compilation, qui nous a coûté bien des heures, et dont nous ne nous dissimulons pourtant ni les imperfections, ni les lacunes, nous avons pensé moins à nos élèves qu'à nos collègues; nous voudrions espérer qu'il leur évitera des recherches fastidieuses et trop souvent stériles, et qu'il sera de quelque utilité à quiconque prendra la peine de le consulter. Si l'on demande pourquoi un plus grand nombre de travaux n'a pas été mentionné, nous répondrons que nous n'avons pas prétendu faire une œuvre d'érudition pure, et que d'ailleurs il fallait se borner.

Un dernier mot. Nous avons dû, non sans regret, écarter le plus souvent les détails historiques; cette exclusion, du moins, n'a pas été absolue. Toutes les fois, par exemple, que nous avons rencontré sur notre route le nom, l'action, le souvenir de la France, nous nous sommes fait un devoir de nous y arrêter un instant; ces traces toujours visibles de notre influence se retrouvent dans tous les temps et dans tous les pays. Il faut se garder, plus que jamais à l'heure présente, de sacrifier aucune parcelle de nos gloires nationales et de laisser s'effacer la saine et forte notion de patriotisme qui nous a faits ce que nous sommes. Sans imiter la ridicule forfanterie de certains livres classiques étrangers, il est bon de rappeler à la jeunesse de nos écoles que le rôle de la France dans le monde a été maintes fois héroïque, et encore plus souvent généreux : elle puisera dans ces souvenirs

---

son expérience de professeur. Qu'il nous permette de lui adresser ici l'expression de notre gratitude.

non une matière à de vaines déclamations, mais de solides leçons contre le découragement et l'indifférence, et de grands exemples à suivre. C'est le propre de la géographie de distinguer les races, les frontières et les drapeaux : par là, elle donne à qui l'enseigne et l'étudie de bonne foi un moyen de servir la vérité et d'honorer la patrie.

L. Lanier.

[redacted]

LECTURES ET ANALYSES DE GÉOGRAPHIE

EUROPE

(GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Aspect physique ; limites ; étendue, importance. — Le continent européen, inférieur en superficie à l'Asie, à l'Amérique, à l'Afrique, occupe à peine la treizième partie de la planète terrestre. Son nom, suivant l'étymologie la plus acceptable, aurait le sens de pays du couchant, par contraste avec l'Asie, le pays du levant. L'Europe, dans la carte générale du monde, paraît une péninsule du vaste continent asiatique, auquel les steppes sibériens et caspiens la rattachent bien plus que les chaînes de l'Oural isolées et relativement peu élevées ne l'en séparent. « Historiquement, elle n'en est pas moins un » continent particulier, et même le continent principal ; car depuis de longs » siècles, elle est le centre réel du monde, la métropole du genre humain » et le sol classique de la civilisation. Ce rôle privilégié, elle le doit, pour » une part notable, à ses conditions géographiques, à sa position moyenne, » presque à égale distance de l'équateur et du pôle, à sa situation inter» médiaire entre les continents et les océans qui se partagent la surface du » globe, et surtout à la variété infinie de sa structure horizontale et verti» cale, qui en fait le chef-d'œuvre artistique de la création. » (Himly, *Formation territoriale des Etats de l'Europe centrale*, I, 1.) Heureusement située dans l'une des zones tempérées, baignée au sud par la Méditerranée africaine, à l'ouest et au nord par l'océan Atlantique, « dont les progrès de la navigation ont fait comme une autre Méditerranée du monde civilisé », découpée en longues péninsules ou creusée de golfes profonds, flanquée d'îles aisément accessibles et propices à la navigation, sillonnée de montagnes, de plateaux, de collines qui distribuent en abondance l'eau à ses vallées et à ses plaines sans entraver le développement des nationalités, la circulation des produits, la liberté des échanges et l'expansion féconde des idées, l'Europe a dû en grande partie à l'équilibre de ses formes, à la disposition de ses contours, à la modération de son climat, autant qu'à l'intelligence et à l'industrieuse énergie des races qui l'habitent, de devenir par excellence le principal foyer de la civilisation du monde.

« La nature n'a donné à l'Europe ni les dimensions imposantes de l'Asie » et de l'Amérique, ni la masse compacte de l'Afrique. Simple appendice

» du vaste continent asiatique, notre péninsule, tout entière, n'offrirait pas
» un bassin assez large au Nil, au Yang-Tsé, à l'Amazone; nos montagnes
» les plus imposantes n'égalent, ni en élévation, ni en étendue, les Cordil-
» lères ou l'Himalaya; toutes nos landes, nos dunes réunies, n'augmen-
» teraient pas sensiblement les immenses mers de sable de l'Afrique, et
» nos archipels ne seraient remarquables ni par la beauté, ni par la gran-
» deur, parmi les labyrinthes de l'Océanie. Les productions des trois règnes
» offrent, en Europe, peu d'originalité, et, en général, peu d'éclat, peu de
» majesté. Nos mines n'abondent pas en or, et le diamant ne se mêle point
» parmi nos cailloux. Nous ne pouvons nommer que quinze à vingt espèces
» de quadrupèdes, qui nous appartiennent exclusivement; encore sont-ce
» de petits animaux de peu d'apparence, tels que des rats et des chauves-
» souris. Notre industrie a singulièrement perfectionné quelques races ani-
» males, telles que le cheval, le bœuf, le mouton et le chien; mais nos
» meilleures productions naturelles semblent, pour la plupart, avoir été
» importées des autres parties du monde. Le ver à soie nous est arrivé
» de l'Inde; la laine fine, de la Mauritanie; le pêcher, de la Perse; l'oran-
» ger, de la Chine; la patate et la pomme de terre, de l'Amérique; nous
» ne sommes riches que d'emprunts et de pillage. Mais telle est la puis-
» sance de l'esprit humain : cette région indigente, âpre et sauvage, que la
» nature n'avait ornée que de forêts, n'avait enrichie que de fer, s'est com-
» plètement métamorphosée par une civilisation de quatre mille ans, civi-
» lisation interrompue plus d'une fois, mais toujours renaissante sous la
» main de peuples non moins industrieux que belliqueux. La science
» cherche en vain à y distinguer les bienfaits de l'art des produits indi-
» gènes; la culture a changé jusqu'au climat. La navigation y a apporté les
» végétaux de toutes les zones. Cette Europe, où le castor bâtissait en paix
» ses digues et ses cabanes au bord des fleuves solitaires, s'est peuplée
» d'empires puissants, s'est couverte de moissons et de palais. » (MALTE-BRUN; *Europe*, VII° Partie, t. VI, Introd.)

L'Europe a la forme d'un triangle, dont la base continentale s'appuie sur l'Asie, entre la Caspienne et la mer de Kara, dont les côtés sont maritimes et dont le sommet se trouve à la pointe espagnole de *Tarifa* ou *Marroqui :* elle a 5400 kilomètres du nord-est au sud-ouest, 3900 du nord au sud; ses points extrêmes sont : à l'occident, le *cap de Roca* (Portugal), à l'orient, la ville ouralienne de *Sverinogolovsk*, sur le Tobol; au nord, le *cap Nord*, dans l'île *Magerö* (Laponie); au midi, *Isleta de Tarifa* (détroit de Gibraltar). Ses frontières maritimes sont formées : au nord et à l'ouest par la *mer Glaciale arctique*, et l'*océan Atlantique;* au sud, par la *mer Méditerranée*, qui la sépare de l'Afrique; par l'*Archipel*, la *mer de Marmara* et la *mer Noire* qui la séparent de l'Asie Mineure. Ses limites de terre sont : au sud, une ligne conventionnelle qui part de la *mer Noire,* au sud de Batoum, se dirige à travers les montagnes, au sud, puis à l'est, passe entre *Kars et Erzeroum,* coupe le *haut Aras*, suit parallèlement ce fleuve et le rejoint au nord du mont *Ararat*, pour ne plus le quitter jusqu'à *Karadonny;* de là elle rejoint au sud la *mer Caspienne* au port d'*Astara.*

Situation astronomique. — 36° de lat. N. (caps Marroqui et Matapan) et 71°10' de lat. N. (cap Nord); — et 12°40' de long. O. (pointe Dunmore, Irlande) et 60° de long. E. (monts Ourals).

Superficie et population. — 9 900 000 kilom. car. — 330 320 000 hab. (en 1880), 33 par kilom. car.

Climat. — A l'exception de la Russie centrale, le territoire de l'Europe est partout soumis à l'influence bienfaisante et modératrice de l'Océan et

[redacted]

rins qui tempèrent les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de
ions maritimes de l'ouest (Péninsule ibérique, France occiden-
tanniques, Norvège), sont réchauffées par les tièdes effluves
eam ou courant venu du golfe du Mexique; l'Europe du midi
voisinage du *Sahara*, dont le souffle brûlant, rafraîchi dans
néditerranéenne, dessèche l'atmosphère de ses rivages. L'Europe
ient à l'Asie septentrionale, subit l'invasion glaciale des *vents*
traversent les vastes plaines de la Russie et de la Pologne. La
des Alpes contribue puissamment aussi à modifier les climats,
ps que les diverses influences locales, l'élévation du sol, le
idité, le régime des pluies. Celles-ci sont presque également
ntôt rares et torrentielles, tantôt fréquentes et fines. Suivant
pe se partage en deux zones de pluie; la *zone subtropicale*
Portugal, Provence, Italie, Turquie, Grèce) où l'été est très
pluvieux; la *zone septentrionale* où la pluie règne en toutes
régions les plus arrosées de l'Europe sont les montagnes du
igleterre, les *Alpes scandinaves*, *lombardes et vénitiennes*,
es de Bohême et de Savoie. Les moins arrosées sont les en-
ris, la *vallée de l'Allier*, la *vallée du Rhin moyen*, la *plaine*
Mecklembourg, le *Brandebourg*, la *région d'Arckhangel* et
e la mer Caspienne. — Maximum des pluies : 386 centimètres
umberland, en Angleterre); minimum : 24 centimètres (*Sala-*
lbacète, en Espagne). — Moyennes de température d'hiver et
Nord — 5°50 + 5°50; *Saint-Pétersbourg* — 10° + 16°;
- 14°45 + 16°; *Kazan* — 12° + 16°; *Berlin* — 1° + 16°;
°90; — *Vienne* 0° + 20°50; *Paris* + 3 + 18°; *Bordeaux*
°60; *Naples* + 10° + 23°30; *Lisbonne* + 11° + 21°.
ers; îles; presqu'îles; caps. — Partout très découpé, surtout
où la mer pénètre très avant dans les terres, le littoral des
rincipales s'étend sur 37 000 kilom. environ, 5 000 de plus que
l'Afrique, dont l'étendue est pourtant trois fois plus grande :
Glacial du nord. Il forme la *mer de Kara*, la baie de
a *mer Blanche*, gelée huit à neuf mois par an, et ses quatre
s, *Arkhangel*, *Onega*, *Kandalaskaia*); les fjords de *Varanger*
r, etc.; les presqu'îles de *Kanin* et de *Laponie;* les îles du
le la *Nouvelle-Zemble*, *Kalgouef*, les archipels *Tromsöe* et
caps *Pyrkow*, *Medinski*, *Russki*, *Kanin*, *Woronoff*, *Orloff*,
ord, etc. 2° **Océan Atlantique.** Limité par le cercle po-
, il s'étend entre le vieux monde (Europe, Afrique), et le nou-
américain : il forme plusieurs mers secondaires. — **A. La mer**
n général peu profonde, coupée de bancs de sable, sujette aux
nt variables, baigne les côtes de Norvège, Suède, Danemark,
lgique, France, Grande-Bretagne; et renferme les archipels de
de *Bergen*, du *Schleswig*, l'île *Helgoland*, les archipels *néer-*
îles *Shetland*, *Orkney*, *Faroër;* — les golfes de *Dornoch*,
th, *Humber*, *Wash*, *Tamise*, *Zuyderzée*, *Dollart*, *Jahde*, etc.;
Lindesness, *Skagen*, du *Helder*, *Gris-Nez*, *North-Foreland*,
h, *Kinnaird*, *Duncansby*, etc. — **B.** La mer du Nord com-
c la **mer Baltique** par le *Skager-Rack*, le *Cattegat*, et les
llèles du *Grand-Belt*, du *Petit-Belt* et du *Sund*. La Baltique,
e, sans marée, couverte de brouillards fréquents, encombrée
tre mois par les glaces, parfois même gelée, baigne la Suède,
Allemagne du Nord, le Danemark; l'entrée en est fermée par

l'archipel danois (îles de *Seeland*, *Fionie*, *Langeland*, *Laaland*, *Falster*, *Moën*, etc.); à l'est sont les îles *Bornholm*, *Œland*, *Gottland*, *Dago*, *Œsel*, *Aland*, etc. Le littoral est découpé par les golfes de *Kiel*, de *Lubeck*, de *Dantzig*, de *Livonie*, de *Riga*, de *Finlande*, de *Bothnie;* au sud de la Suède, s'avance le cap *Falsterbo;* au sud-ouest de la Finlande, le cap *Hango*. — **C.** On passe de la **mer du Nord** dans la **Manche**, qui sépare la Grande-Bretagne de la France, par le *Pas de Calais* (île de *Wight*, archipel *anglo-normand*, îles *Scilly*); la **mer d'Irlande** (îles de *Man* et *Anglesey*) s'ouvre au nord par le canal d'*Irlande*, au sud par le canal *Saint-Georges*. A l'**océan Atlantique** proprement dit appartiennent : les îles *Britanniques* et leurs annexes, les archipels *Hébrides*, *Orcades*, *Shetland* et l'archipel danois des *Färöer;* le golfe de *Gascogne* et la mer de *Biscaye* creusés entre la France et l'Espagne; les îles françaises d'*Ouessant*, *Belle-Ile*, *Noirmoutier*, *Ré* et *Oleron;* les caps *Wrath* (Ecosse), *Lands'end* (Angleterre), *Malin* et *Clear* (Irlande), *Saint-Mathieu* (France), *Finisterre* (Espagne), *Saint-Vincent* (Portugal). — 3° Le vaste bassin de la **Méditerranée** (internum mare), qui a été le berceau de la civilisation et du commerce de l'Europe, est relié à l'Océan par le détroit de Gibraltar; mer sans marée sensible, profonde, poissonneuse, sillonnée par de forts courants et agitée par de fréquentes tempêtes, elle se subdivise en golfes et mers considérables; telles sont la mer des **Baléares**, la mer **Tyrrhénienne** avec les golfes du *Lion* et de *Gênes*, les îles *Baléares* et *Pithyouses*, la *Corse*, la *Sardaigne*, l'île d'*Elbe*, la *Sicile*, les îles *Lipari*, les détroits de *Bonifacio*, de *Messine;* la pointe d'*Europe*, les caps *Palos*, de la *Nao* (Espagne), *Cerbère* (France), *Faro*, *San-Vito*, *Passero* (Sicile); la mer **Ionienne**, avec les golfes de *Squillace*, de *Tarente*, les îles de *Malte* et l'*archipel ionien*, les caps *Spartivento* et *Sainte-Marie-de-Leucade*, se rattache, par le détroit d'*Otrante*, à la mer **Adriatique**, allongée entre l'Italie et les côtes turques, monténégrines et autrichiennes (golfes de *Trieste* et de *Quarnero*, de *Cattaro*, d'*Arta*, de *Patras* et de *Corinthe*, péninsule d'*Istrie*, archipel *Dalmate*). La Méditerranée orientale européenne comprend : l'**Archipel** (ancienne mer *Egée*) toute parsemée d'îles (*Candie*, groupe des *Cyclades* et des *Sporades*, *Négrepont* ou *Eubée*, *Skyro*, *Stalimène*, *Imbro*, *Thaso*, etc.) baignant un littoral frangé de presqu'îles et de golfes (de *Coron*, de *Marathonisi* de *Nauplie*, d'*Egine*, de *Talanti*, de *Volo*, de *Salonique*, d'*Orfani*, de *Saros*, etc.); caps *Gallo*, *Matapan*, extrémité méridionale de l'Europe, *Malée*, *Skyli*, *Colonne* ou *Sunium* (Grèce), etc. Le détroit des *Dardanelles* (Hellespont), la mer de **Marmara**, le détroit du *Bosphore*, conduisent à la mer **Noire**, redoutée par ses tempêtes soudaines; elle renferme la Crimée, reliée au continent par l'isthme de *Pérékop* et la mer d'*Azov*, ouverte au sud par le détroit de *Kertch*. — La **mer Caspienne** est un immense lac salé, long de 1200 kilom., large de plus de 300, à 41 mètres au-dessous de l'Océan, jadis uni à la mer Noire; la Russie occupe plus des trois quarts de ses rives; la Perse tient le reste. Un pareil développement de rivages, d'îles et de péninsules, fait de l'Europe le plus accessible de tous les continents.

Relief du sol. — L'Europe se divise en deux régions inégales : *celle de* **l'Occident**, qui comprend tous les Etats européens, excepté la Russie, est couverte de plateaux et de chaînes, et découpée par des mers, golfes, presqu'îles et promontoires sans nombre; *celle de l'***Orient** comprend la seule Russie, et forme une vaste plaine compacte flanquée de massifs montagneux isolés : *Finlande*, *Carpathes*, *Crimée*, *Caucase*, *Oural*. Les

[redacted]

eaux du continent suivent deux directions générales opposées : les unes coulent, au nord et au nord-ouest, vers la mer Glaciale, la mer du Nord, la Baltique et l'Atlantique; les autres, au sud et au sud-est, vers la Méditerranée, la mer Noire et la Caspienne. « Mais le faîte qui détermine ces » deux versants n'est formé ni par une chaîne de montagnes continue, » ni par des hauteurs d'aspect uniforme; quand on en étudie l'immense » développement, à partir du détroit de Gibraltar jusqu'aux confins de la » Sibérie, on y rencontre toutes les formes sous lesquelles peut se pré- » senter le relief terrestre, depuis la crête aiguë et les sommets glacés » des grandes chaînes alpines, jusqu'à l'intumescence presque insen- » sible des plaines élevées. En Espagne, c'est un plateau montagneux où, » sur de grands espaces, on n'aperçoit pas de ligne de partage sensible- » ment accusée ; entre l'Espagne et la France, ce sont les Pyrénées; dans la » France même, ce sont les Corbières, les Cévennes, les monts du Lyon- » nais, du Beaujolais, du Charolais, de la Côte-d'Or, le plateau de Langres, » les monts Faucilles, un chaînon des Vosges et le Jura ; en Suisse ce sont » les Alpes centrales; en Allemagne, l'Alpe souabe ou Rauhe Alpe ou Jura » souabe, le Jura de Franconie, le Fichtelgebirge, le Böhmerwald ou Forêt » de Bohême; en Hongrie, une partie des Carpathes. Là finissent les mon- » tagnes proprement dites de la ligne dorsale de l'Europe : au delà, dans » toute la largeur de la Russie, c'est-à-dire sur un espace égal à celui que » nous venons de parcourir depuis la pointe de l'Espagne, il n'y a plus » qu'une plaine uniforme, à peine accidentée de collines insignifiantes, et » dont le renflement central, appelé Valdaï, n'atteint guère qu'une altitude » absolue de 350 mètres au-dessus de l'Océan, moins de trois fois et de- » mie la hauteur du dôme des Invalides, à Paris..... Des collines à peine » plus prononcées continuent le Valdaï, vers l'est, jusqu'à l'Oural, qu'elles » atteignent sous le 62e parallèle, et qui ferme, à l'orient, le bassin du » Volga. » (Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire géographique.*)

Les principaux massifs européens se rencontrent en dehors de cette ligne de faîte. On peut les classer ainsi par systèmes : 1° *Monts ibériques* (point culminant, *Cerro de Mulahacen*, 3554 m.); — 2° *Pyrénées* (p. c., *Nethou*, en Espagne, 3404 m.; *Vignemale*, en France, 3298 m.); — 3° *Cévennes* (p. c., *Puy de Sancy*, 1886 m.); — 4° *Vosges* et *Forêt Noire* (p. c., ballon de *Guebwiller*, en Alsace, 1426 m.; le *Feldberg*, dans le duché de Bade, 1495 m.); — 5° *Jura* (p. c., en France, le *Crêt de la Neige*, 1723 m.); — 6° *Massif des Alpes* (nœud principal, *Saint-Gothard*, 3000 m.; p. c., *Mont Blanc*, 4810 m.); — 7° *Apennins* (p. c., *Gran Sasso*, 2902 m.); 8° *Balkans* (p. c., *Rilo-dagh*, 3000 m.); *Monts de Bohême* (p. c., *Schneekoppe*, 1600 m.); — 10° *Ourals* (p. c., *Töll-pos-is*, 1689 m.); — 11° *Caucase* (p. c., *Elbrouz*, 5660 m.); — 12° *Monts scandinaves* (p. c., *Ymesfield*, 2604 m.); — 13° *Monts britanniques* (p. c., *Ben-Nevis*, en Ecosse, 1343 m.). — Les principaux plateaux européens sont ceux de *Suisse*, de *Bavière*, de *Bohême*, de *Transylvanie*, d'*Auvergne*, de *Castille*, des *Abruzzes*, de *Mésie*, de *Valdaï*. — Les grandes plaines sont, après la *plaine russe*, celles de la *Basse-Allemagne*, des *Pays-Bas*, du *Pô*, de *Hongrie*, de *Valachie*.

Les volcans sont rares en Europe; l'Italie a les deux plus fameux : l'*Etna* sicilien (3369 m.); le *Vésuve* napolitain (1250 m.); les autres sont : *Stromboli*, dans l'archipel des *Lipari*; *Santorin*, dans les *Cyclades*, et les nombreux volcans de l'Islande.

FLEUVES ET LACS PRINCIPAUX DE L'EUROPE

A. — Versant Septentrional.

NOMS des mers et des pays traversés.	NOMS des cours d'eau.	LONGUEUR en kilomètres.	SUPERFICIE du bassin en kilom. car.	DÉBIT MOYEN en mètres cubes par seconde.	NOMS des lacs correspondants.	SUPERFICIE en kilom. car.	PROFONDEUR extrême en mètres.
1° Mer Glaciale (*Russie.*)	Petchora..	1820	420 000				
	Mézen....	600	80 000				
	Dvina	1725	375 000				
	Onéga....	650	60 000				
2° Mer Baltique. (*Suède, Russie, Allemagne.*)	Tornéa ...	400					
	Kymene ..				Paijänne.	1576	
					Ladoga.	18120	223
					Onéga.	9750	225
	NEVA.....	70	301 900	2950	Ilmen.	918	9
					Saima et tributaires.	9522	
	Narva				Peïpous.	3315	28
	DUNA.....	960	78 000	500			
	Niémen...	700					
	VISTULE ..	900					
	ODER.....	930					
3° Mer du Nord. (*Norvège, Suède, Allemagne, Suisse, France, Hollande, Belgique, Angleterre.*)	Glommen.	570	40 400	800			
	GOTA.....		40 000	523	Wenern.	5568	90
					Wettern.	1890	126
	ELBE.....	1000	142 000	1371			
	WESER ...	700					
	RHIN.....	1320	251 790	1975	Lac de Constance.	539	276
	Limmat...				Lac de Wallenstadt.	28	111
					Lac de Zurich.	89	142
	Reuss				Lac des Quatre-Cantons.	113	260
					Lac de Brienz.	30	261
	Aar	120	17 500	512	Lac de Thoun.	48	217
	Orbe				Lac de Neuchâtel.	240	141
	Broye	90	560		Lac de Morat.	27	48
	MEUSE....	893	56 000	448			
	ESCAUT...	400	32 500	200			
	TAMISE...	300	13 600	137			
4° Océan Atlantique. (*Iles-Britanniques, France, Espagne, Portugal.*)	Severn....	286	12 530	150			
	Corrib....				Corrib.	176	
	SHANNON..	333			Ree.	106	
		40			Derg.	129	24
	Bann.....	776	77 311	695	Lough Neagh.	397	12
	SEINE.....	230	9 600	110			
	Vilaine ...	1000	115 146	985			
	LOIRE	340	10 000	95			
	Charente..	650	90 550	1178			
	GIRONDE..	355	17 000	150			
	Adour						

[redacted]

FLEUVES ET LACS PRINCIPAUX DE L'EUROPE

A. — Versant septentrional (*Suite.*)

…MS …mers …s pays …rsés.	NOMS des cours d'eau.	LONGUEUR en kilomètres.	SUPERFICIE du bassin en kilom. car.	DÉBIT MOYEN en mètres cubes par seconde.	NOMS des lacs correspondants.	SUPERFICIE en kilom. carr.	PROFONDEUR extrême en mètres.
…n Atlan-…que. (*…britanni-, … France, …agne, Por-…l.*)	Miñho....	305	25000	500			
	Douro ...	850	100000	650			
	Tage.....	900	75000	330			
	Guadiana.	900	60000	160			
	Guadalquivir.....	560	55000	260			

B. — Versant Méridional.

Tyrrhé-…nne. (*…pagne, …, Italie.*)	Segura....	350	22000	20			
	Jucar.....	511	15000	25			
	Guadalaviar....	300	8000	10			
	Ebre.....	750	83500	100			
	Aude.....	223	5310	62			
	Rhône....	812	98667	1718	Léman.	577	334
	Arno.....	200	8444	47			
	Tibre....	420	16770	291			
…iatique. (*…, Autri-…, …lbanie.*)	Pô.......	670	69382	1720			
	Tessin....			321	Majeur.	211	375
	Adda.....	300		187	De Côme.	156	412
	Mincio ...				De Garde.	300	291
	Adige	395	22400	480			
	Brenta....	170	3900	56			
	Piave		5200	320			
	Tagliamento..		2800	150			
	Isonzo....	130	3200	120			
	Narenta ..		3610	308			
	Drin......	350			D'Ochrida.	275	
…chipel. (*…rquie, …mélie.*)	Vardar ...	300					
	Maritza ..	370					
…r Noire. (*…agne, Au-…-Hongrie, …e, Rouma-, Bulgarie, …ie.*)	Danube ..	2800	800000	9180			
	Alz.......				Chiemsee.	192	140
	Traun				Lacs du Salzkammergut.	3500	
	Sio.......				Balaton.	690	20
	Dniester.	1200	80000	413			
	Dniéper ..	1950	460000	2800			
	Don	2100	400000	900			
	Kouban...	600					
…er Cas-…nne. (*…ussie.*)	Térek	450					
	Volga....	3800	1480000	4365			
	Oural.....	1500					

II et III. — Gé

STATISTIQUE COM

POLITIQUE, ECCLÉSIASTIQUE, FIN

	NOMS des ÉTATS	SUPERFICIE en milliers de kilomètres carrés.	POPULATION en millions d'habitants.	NOMBRE D'HABITANTS par kilomètre carré.	CAPITALES avec la population.
Nord et Nord-Ouest.	République française....	528,5	37,6	71	Paris, 2270000
	Royaume de Grande-Bretagne et d'Irlande....	314,6	36,1	112	Londres, 3815000 Edimbourg, 228200 Dublin, 250000
	Royaume de Belgique...	29,4	5,6	192	Bruxelles, 390000
	— des Pays-Bas..	32,9	4,2	128	La Haye, 131500
	— de Danemark..	38,3	1,9	51,4	Copenhague, 235000
	— de Suède et... — Norvège......	768,7	6,4	7,3	Stockholm, 195000 Christiania, 120000
Centre.	Confédération Suisse....	41,3	2,8	69	Berne, 45000
	Empire d'Allemagne....	540,5	45,2	84	Berlin, 1123000
	— d'Autriche...... — Hongrie........	622,2	37,8	61	Vienne, 1101000 Buda-Pesth 360000
	Royaume de Serbie.....	48,5	1,8	38	Belgrade, 38000
	Principauté du Monténégro................	9,0	0,2	26	Cettigne, 2000
Orient.	Royaume de Roumanie...	129,9	5,3	41	Bucharest, 221000
	Principauté de Bulgarie.	63,9	2,0	31	Sofia, 20000
	Empire Russe..........	5016,0	83,9	16	St-Pétersbourg, 980000
	Empire Ottoman........	262,4	6,6	25	Constantinople, 700000
Midi.	Royaume de Grèce......	64,6	1,9	30	Athènes, 85000
	— d'Italie.......	296,3	28,7	98	Rome, 300500
	République de San-Marino	0,08	0,007	91	
	Royaume d'Espagne.....	507,3	17,0	35	Madrid, 501000
	République d Andorre...	0,4	0,00	0,007	
	Royaume de Portugal...	92,3	4,7	51	Lisbonne 246000

[redacted]

POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

DES ÉTATS EUROPÉENS

MILITAIRE, NAVALE, INTELLECTUELLE

MARINE DE GUERRE. Navires à vapeur.	BUDGET des recettes en millions de francs.	DETTE PUBLIQUE en millions de francs.	CULTES par milliers d'individus. CATHOLIQUES Romains	Grecs.	Protestants.	Juifs.	Musulmans.	ILLETTRÉS par 100 habitants.	NOMBRE d'émigrés par an.
300	3400	24000	35387	»	580	49	»	36	4500 (en 1881)
285	3000	18000	9480	»	27100	46	»	20	397000 (en 1883)
»	316	2116	5600	»	15	3	»	30	16250 (en 1882)
116	240	2000	1439	»	2469	81	»	12	10100 (en 1881)
45	69	240	3	»	1950	3,9	»	«	11600 (en 1882)
86	176	480	0,8	»	4515	3	»	«	50000 (en 1882)
»	45	168	1160	»	1167	7	»	10	13500 (en 1883)
87	2550	6500	16232	»	28331	561	»	12	203000 (en 1882)
68	2300	11000	25540	4500	2400	1640	»	68	21100 (en 1880)
»	31,9	200	4	1800	0,4	3,5	13	»	»
»	1,1	»	4	230	»	»	»	»	»
10	130,2	679	114	4530	13,8	400	2	»	
8	»	»	»	1400	»	15	500	»	
388	2900	15500	8300	63835	2950	3000	2600	88	
108	450	6200		2900	»	70	2010	»	
10	86	467	14	1635	»	5,6	25	65	
72	1563	415	28500	»	62	38	»	62	109100 (en 1883)
»	0,112	»	»	»	»	»	»	»	»
135	880	9800	16603	»	6,2	0,4	0,3	60	
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
33	160	2500	4700	11	0,5	»	»	82	14600 (en 1881)

STATISTIQUE COMPARÉE

AGRICOLE, INDUSTRIELLE,

	NOMS des ÉTATS	CHEMINS DE FER (par kilomètres.)	LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES (par kilomètres.)	EXPÉDITIONS POSTALES (par milliers.)	MARINE MARCHANDE — MARINES (1) à voiles.	MARINE MARCHANDE — MARINES (1) à vapeur.	MARINE MARCHANDE — TONNES métriques.
Nord et Nord-Ouest.	République française	29000	75000	1383000	14400	832	983000
	Royaume de Grande-Bretagne et d'Irlande	30000	43000	1927000	17900	6240	7196000
	Royaume de Belgique	43000	6000	260000	16	46	82000
	— des Pays-Bas	2000	4250	126000	701	96	875000
	— de Danemark	1770	3650	60500	2974	240	265000
	— de Suède et Norvège	7960	15900	108000	10928	1220	2077000
Centre.	Confédération suisse	2890	6830	167000	»	»	»
	Empire d'Allemagne	36000	76200	1813000	3885	515	1226000
	— d'Autriche-Hongrie	20500	52000	470000	9010	134	321400
	Royaume de Serbie	240	2250	1280	»	»	»
	Principauté du Monténégro	»	440	»	»	»	»
Orient.	Royaume de Roumanie	2170	4750	16700	»	»	»
	Principauté de Bulgarie	220	2120	2530	»	»	»
	Empire russe	25700	105000	270000	5013	475	637900
	Empire Ottoman	1430	27490	3760	220	11	181500
Midi.	Royaume de Grèce	126	6000	8350	3614	60	250000
	— d'Italie	9000	27600	342000	7270	201	973000
	République de San-Marino	»	»	»	»	»	»
	Royaume d'Espagne	8900	17000	91700	1476	426	560000
	République d'Andorre	»		»	»	»	»
	Royaume de Portugal	1520	4600	37700	453	38	130000

1. Pour les chiffres relatifs à la France, nous avons adopté les indications de l'*Annuaire*
l'*Almanach de Gotha*. Les chiffres fournis par le *Répertoire général du Bureau Veritas*
l'*Annuaire statistique* de M. Block, le recueil *The Statesman's Year-Book*, par J. Scott

[redacted]

ES ÉTATS EUROPÉENS

MMERCIALE

…MMERCE …XTÉRIEUR …por-…ions	Ex-portations (…n millions …le francs.)	PRODUCTION DE LA HOUILLE en (milliers de tonnes).	PRODUCTION DU FER en (milliers de tonnes).	FORÊTS en (milliers d'hectares).	PRODUCTION DU BLÉ en (milliers d'hectolitres.)	PRODUCTION DU VIN en (milliers d'hectolitres.)	ANIMAUX par milliers de têtes. RACE chevaline.	RACE bovine.	RACE ovine.	RACE porcine.
112	3761	20803	1026	8400	96800	38500	2815	11575	22200	5638
672	7635	156500	18031	117	29000	»	1905	9832	27418	3956
607	1325	17485	250	»	6000	»	283	1212	586	632
778	1222	»	»	»	1195	»	271	1434	792	611
351	261	»	»	200	907	»	347	1470	1518	500
513	463	»	965	30509	1165	»	574	3827	3157	501
850	780	20	»	786	»	1150	100	1000	450	334
955	4168	52094	5650	14154	34000	2672	2403	11860	14716	5801
690	2075	7760	455	14721	38000	3200	3283	13181	13390	7000
45	45	»	»	»	»	»	122	826	3620	1067
»	5	»	»	»	»	»	»	»	»	»
359	220	»	»	8000	10000	700	»	1857	3502	»
41	34	»	»	»	»	»	»	»	»	»
136	2416	3493	1023	190074	80000	583	17000	28100	50000	10400
401	209	»	»	»	»	»	»	»	»	»
136	92	»	»	860	1500	3800	97	480	4500	135
380	1198	»	»	5024	40000	27500	1000	4783	8593	3700
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
815	765	»	»	4747	40000	30000	680	2353	17000	2348
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
200	150	»	»	561	2000	5678	88	625	2980	974

…*istique* publié par le Ministère du commerce. — Pour les autres, nous avons suivi
…t en général plus faibles. Quant aux statistiques diverses, nous avons consulté aussi
…le (in-8°, Londres, 1884), etc., etc.

Races. — La population de l'Europe, qui s'élevait, au siècle dernier, à 130 millions d'âmes, dépasse aujourd'hui 330. La question de l'origine des races dont elle se compose n'est pas encore parfaitement résolue. On a longtemps admis que l'Europe avait été peuplée en majeure partie par des immigrants venus de l'Asie centrale, descendants des Aryas primitifs : tels furent d'abord les ancêtres des Grecs et des Latins, puis les Celtes, les Germains et les Slaves; en dernier lieu les Finnois, Tartares, Mongols et Turcs. Les découvertes des géologues modernes tendent à démontrer que l'origine des nations européennes n'est pas exclusivement asiatique; et qu'avant la venue des colons orientaux, le continent était habité par des populations aborigènes déjà industrieuses. Cette race, plus ou moins autochtone, est désignée sous le nom de race méditerranéenne : on la retrouve aussi bien dans l'Europe méridionale que dans l'Afrique septentrionale, et notamment dans la péninsule des Apennins. Elle se distinguait des Aryas par le type physique (dolichocéphale et non brachycéphale) et par sa langue. Le dernier débris de cette race qui soit resté pur de tout mélange paraît être le peuple basque. « Sans tenir compte des groupes de population d'une » importance secondaire, ni des races dont les représentants n'existent » pas en corps de nation, on peut dire, d'une manière générale, que l'Europe » se partage en trois grands domaines ethniques, ayant précisément pour » limites communes ou pour bornes angulaires les massifs des Alpes, des » Carpathes, des Balkans. Ces montagnes qui séparent les bassins fluviaux » et servent de barrière entre les climats, devaient aussi régir en partie » la distribution des races[1]. » (E. Reclus, *l'Europe*, t. Ier, p. 28.)

Ces trois groupes ethnographiques dominants, sont : les *Slaves*, les *Germains*, les *Gréco-latins*.

---

1. En 1867, dans une discussion qui eut lieu au Corps législatif sur la politique extérieure de la France, M. Thiers défendait en termes éloquents le principe de l'équilibre européen contre le principe des nationalités, devenu la base de la politique de certains hommes d'Etat, et définissait ainsi ce qu'il fallait entendre par ce mot de nationalité : « Lorsque l'Empire romain ne pouvant plus se défendre, » des nuées de barbares franchirent le Rhin, les Gaules, les Pyrénées, l'Espagne, » le détroit de Gibraltar, et, ravageant ainsi l'Europe du nord au sud, allèrent » achever la destruction du monde civilisé dans l'antique Carthage; lorsque Dieu, » qui tient dans ses mains l'équilibre des empires comme celui des mondes, à ce » flot dévastateur du nord voulut opposer le flot du sud, et que les populations » musulmanes déchirées, ravageant l'Europe en sens contraire, franchirent à leur » tour le détroit de Gibraltar, l'Espagne, les Pyrénées, et vinrent rencontrer dans » les champs de Poitiers les populations du nord, commandées par Charles » Martel, il y eut en ce moment un choc immense; mais à la suite de ce choc, » le sud et le nord furent immobilisés l'un par l'autre! D'immenses débris de » tous les peuples couvrirent le centre de l'Europe, et alors vint ce sublime bar- » bare, ce mortel vraiment providentiel : Charlemagne... Il pouvait rejeter tous » les Vandales en Afrique, ne mettre en Espagne que des Goths, en France que » des Francs, ne mettre en Allemagne que des Germains. Mais il respecta l'œuvre » du temps, quoique à peine commencée, et, sur ce chaos de tous les peuples, » faisant régner l'ordre, la justice, la civilisation chrétienne qui était la seule » civilisation de ce temps, il est devenu ainsi le fondateur du monde moderne. » Le temps a fait son œuvre. Il a mêlé toutes les populations..., il a créé les » nations modernes. Avec des Goths, des Vandales, des Maures, il a fait l'Espa- » gnol, l'Espagnol fier et sauvage, ombrageux, n'aimant pas l'étranger avec » lequel il est peu habitué à vivre, et ayant, à travers toutes les révolutions, » conservé presque entiers et son esprit chevaleresque et son antique droiture » Avec d'anciens Bretons, avec des Anglo-Saxons, des Danois, des Normands, le » temps a fait l'Anglais : l'Anglais simple, entier, intrépide, ayant toute la fierté

[redacted]

Famille Slave.

SLAVES ORIENTAUX........	Russes, Ruthènes, Bulgares, Cosaques	74 millions.
SLAVES OCCIDENTAUX......	Polonais, Lettons, Tchèques, Wendes, Sorabes, Slovaques................	17 —
SLAVES MÉRIDIONAUX......	Slovènes, Croates, Yougo-Slaves, Morlaques, Serbes, Bosniaques, Monténégrins.	12 —
		103 millions.

Famille Germanique.

ALLEMANDS..............	*Allemagne*, *Autriche*, *Suisse*, *Hollande*, Frisons, Flamands.................	65 millions.
SCANDINAVES	Suédois, Norvégiens, Danois...................	8 —
ANGLO-SAXONS...........	Anglais, Ecossais	32 —
		105 millions.

Famille Gréco-Latine.

OCCIDENTAUX	Français.................	38 millions.
	Italiens, Tyroliens, Istriotes.	28 —
	Espagnols et Portugais.....	21 —
	Suisses, Belges...........	3 —
ORIENTAUX..............	Roumains................	8 —
	Grecs, Albanais...........	5 —
		103 millions.

» de l'homme libre, froid en apparence, ardent au fond, et joignant à une imagination originale un sens pratique exercé par la plus grande expérience qui fut jamais. Puis avec d'anciens Gaulois, avec des Bourguignons, des Francs, il a fait le Français : le Français, placé entre tous les peuples comme pour leur servir de lien ; le Français sociable par caractère, sociable par situation, doué d'une intelligence pénétrante, vaste et sûre, sensé et cependant bouillant, impétueux, emporté, mais prompt à revenir, et toujours bienveillant et brave. On demande où sont les nationalités : les voilà, les nationalités ! elles consistent dans le caractère des peuples, dans ce caractère tracé profondément, ineffaçablement... On irait chercher dans nos origines, dans quelques traits de notre visage, dans notre accent peut-être, dans les patois restés au fond de nos provinces le signe de notre nationalité !... Non ! notre nationalité, c'est ce que le temps a fait de nous, en nous faisant vivre pendant des siècles les uns avec les autres, en nous inspirant les mêmes goûts, en nous faisant traverser les mêmes vicissitudes, en nous donnant pendant des siècles les mêmes joies et les mêmes douleurs. » (*Disc. prononcé à la séance du* 14 *mars* 1867. V. *Discours parlementaires de M. Thiers*, publiés par M. Calmon, t. XI, 1881, in-8°, C. Lévy.)

A cette liste il faut ajouter comme rameaux distincts : les *Celtes*, 3 500 000 (France, pays de Galles, île de Man, Ecosse, Irlande); — les *Magyars*, 6 200 000 (Hongrie); — les *Finnois*, 2 400 000 (Finlandais, Esthoniens, Lapons, Tchoudes); — les *Turcs* et *Tartares*, 1 500 000 (Empire ottoman); — les *Basques* ou *Escualdunac*, 550 000 (Espagne et France); — les *Juifs*, 3 300 000, répandus dans toute l'Europe; — les *Tziganes*, *Zingari*, *Gitanos*, *Gypsies* ou *Bohémiens*, partout disséminés.

Langues. — Les langues parlées en Europe se rattachent à trois familles distinctes : 1° la **famille aryenne** ou **indo-européenne** dont les branches dérivent du *pracrit*, ancienne langue vulgaire de l'Inde, antérieur au *sanscrit*, qui est la langue sacrée et littéraire. A cette famille appartiennent les dialectes *grecs*, ancien et moderne; l'*albanais* ou *skipétar;* les dialectes *italiens*, *français*, *espagnols*, *portugais;* le *roumanche* des Grisons; le *ladin* de l'Engadine et du Tyrol; le *roumain* des Moldo-Valaques; les idiomes *celtiques* du pays de Galles, de la Basse-Bretagne, de l'Islande, de l'Ecosse; le groupe des langues et patois *germaniques*, haut *allemand* littéraire, et *bas allemand;* le groupe *scandinave;* les dialectes *slaves : russe*, *bulgare*, *serbe*, *croate*, *slovène*, *polonais*, *tchèque*, *lithuanien*, *vieux-prussien*, etc. — 2° La **famille ouralo-altaïque**, ou **touranienne**, comprend les langues *finnoises*, le *lapon*, le *carélien*, le *permien*, l'*ougrien*, l'*ostiak*, le *magyar*, le *turc*, le *tchouvaque*. — 3° Le **groupe basque** ou **euscarien**, idiome ancien, isolé, et absolument indépendant des autres langues d'Europe, parlé dans la Navarre française et les provinces basques de l'Espagne.

« Parmi les langues vivantes de l'Europe, l'*anglais* maintient au loin sa » prédominance comme langue commerciale, outre que 80 millions d'hommes » le parlent habituellement dans les Iles-Britanniques, aux Etats-Unis et » dans toutes les colonies anglaises, les deux Indes, l'Australie et les prin- » cipaux comptoirs de l'Extrême-Orient. — On compte que plus de 60 millions » se servent de l'*allemand* dans l'Europe centrale, son véritable domaine, » aux Etats-Unis, dans une partie de l'Europe orientale, les villes de com- » merce surtout, sur le littoral de la Baltique et dans le nord scandinave. — » Environ 60 millions de sujets russes parlent le *russe*. — L'*espagnol* règne » encore sur à peu près 40 millions d'hommes dans la Péninsule, les deux » Amériques, les *Philippines*, etc., y compris toutefois beaucoup d'indi- » gènes de ces pays coloniaux. — Le *français*, indépendamment de son » universalité dans l'usage des salons et de la diplomatie, est la langue » maternelle de 50 millions d'âmes au moins, formant un groupe serré en » France même, en Belgique et en Suisse, ou répandues dans des colonies » actuellement ou ci-devant françaises[1]. — L'*italien* aussi, dont 30 millions

1. Jadis la langue française était universelle : elle est encore le parler commun des sociétés polies, des congrès scientifiques et diplomatiques; mais elle est supplantée par la concurrence envahissante de l'*anglais* et de l'*allemand* dans le commerce international. C'est pour lutter contre cette rivalité dangereuse, et défendre dans les colonies et à l'étranger, par la propagation de la langue française, nos idées morales et nos intérêts matériels, qu'a été fondée à Paris, en 1883, l'*Alliance française*. Cette association nationale et patriotique, qui est l'œuvre de l'initiative privée et ne relève d'aucun parti, a su grouper en moins de deux ans plus de dix mille adhérents de toute opinion et de tout rang; elle a étendu en France et dans toutes les parties du monde, du Soudan à Taïti, et du Canada à la République Argentine, son action et sa propagande, organisé des comités, fondé des écoles et des cours, distribué des livres et de l'argent, en un mot fait sentir son influence bienfaisante partout où vivent des Français soucieux de l'avenir de

[redacted]

» d'hommes font usage, n'est pas borné à l'Italie seule, mais s'est maintenu en » Corse, et a gagné sur les pays adjacents du côté de la Suisse, du Tyrol » et de l'Adriatique. — Les langues géographiquement les plus répandues » après les précédentes sont le *portugais* au Brésil, en Afrique (Congo) » et dans l'Inde; enfin le *hollandais*, dans l'archipel indien, la Guyane et » les autres établissements néerlandais d'outre-mer. » (Ch. Vogel, *le Monde terrestre*, t. I, p. 288.)

Colonies Européennes.

POSSESSIONS et COLONIES	SUPERFICIE en millions de kilom. car.	POPULATION en millions d'habit.	ARMÉE coloniale.	CHEMINS DE FER en kilomètres.	LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES en kilomètres.	COMMERCE EXTÉRIEUR Imp.	Exp.
Possessions russes d'Asie.	16300	13	»	»	»	110	100
Possessions turques hors d'Europe	3940	21,6	»	274	»	»	»
Colonies britanniques	19810	214	300000	40500	170000	4200	4400
Colonies hollandaises	1900	28	45000	700	5900	340	400
Colonies portugaises	1800	3,4	18000	150	430	40	»
Colonies françaises	1900	30	»	2300	10000	600	360
Colonies espagnoles	430	8,6	40000	1500	6350	461	270

Grandes voies de communication internationales. — Les premières grandes routes de l'Europe ont été les voies militaires construites dans l'occident par les Romains. Après la chute de l'empire, elles furent ruinées pour la plupart; Charlemagne en rétablit quelques-unes, mais la féodalité guerrière ne continua pas cette œuvre de civilisation et de paix. Au moyen âge, les fleuves furent presque les seuls moyens de transport des marchandises : les corporations de batellerie, les *marchands de l'eau* prirent en main le trafic des villes, et fondèrent leurs établissements le long des principaux cours d'eau. Charlemagne avait essayé sans succès de réunir la mer du Nord à la mer Noire, au moyen d'un canal creusé entre la *Regnitz* (affluent du Mein) et l'*Altmühl* (affluent du Danube); l'invention seule des écluses, appliquée en Italie dès le treizième siècle, et introduite en France au seizième, et bientôt dans l'Europe entière, permit de créer les grandes voies de communication fluviales qui relient aujourd'hui tous les bassins fluviaux des deux mers. Le **système français** rattache la Méditerranée à la mer du Nord, à la Manche, à l'Atlantique par les canaux de l'*Est*, de *Bourgogne*, du *Centre*, du *Languedoc*; — le **système allemand** unit la

---

la France. On ne saurait trop encourager cette ligue généreuse et féconde, pour le succès de laquelle des Français, ailleurs divisés, « s'unissent, s'entendent, se » comprennent à demi-mot, se sentent une seule âme, un seul cœur, car il s'agit » de la langue française, c'est-à-dire de la patrie ». (P. Foncin.) Voir sur les progrès et le but de l'*Alliance française*, l'éloquente conférence de M. Foncin, secrétaire général, au cercle Saint-Simon, publiée dans la *Revue scientifique* du 27 déc. 1881, et les *Rapports* des bulletins périodiques de l'*Alliance*.

Baltique à la mer du Nord, et celle-ci à la mer Noire par les canaux de *Frédéric-Guillaume*, de *Kiel*, de *Gothie*, et le *canal Louis ;* — le **système russe** fait communiquer la mer Baltique, la mer Blanche, la Caspienne et la mer Noire par les canaux de l'*Impératrice-Marie*, de *Tikhvine*, d'*Alexandre II*, de *Catherine*, *Oginski*, *Royal*, *Augustowo*, etc.

Les **routes de terre** sillonnent l'Europe en tout sens ; on en compte plus de 600 000 kilomètres ; les pays les moins favorisés sont la Scandinavie, la Russie septentrionale, la Grèce, l'Espagne, l'Italie du Sud. Elles n'ont plus d'ailleurs qu'une utilité secondaire dans les transports, et deviendront de plus en plus les auxiliaires des chemins de fer.

Le réseau des **chemins de fer** qui était de 64 000 kilom. en 1864, de 136 000 en 1874, s'élevait à 185 000 en 1885. Les grandes lignes de communication européennes sont au nombre de neuf. Cinq vont du nord au sud ; quatre de l'ouest à l'est.

A. Du nord au sud : 1° *Ligne de la Manche au détroit de Gibraltar*, par le Havre, Paris, Orléans, Bordeaux, Hendaye (France) ; Irun, Burgos, Madrid, Cadix, Malaga, Alicante (Espagne) ; longueur, 2 200 kilom. ; parcours 54 heures. — 2° *Ligne des Bouches du Rhin aux Bouches du Rhône, d'Amsterdam à Marseille*, par Rotterdam (Hollande), Anvers, Bruxelles, Mouscron (Belgique) ; Lille, Paris, Lyon, Marseille (France) ; longueur, 1 350 kilom. ; parcours, 40 heures. — 3° *Ligne des Bouches de l'Elbe à la mer de Sicile et à la mer Ionienne*, de Hambourg à Reggio et Otrante, par Gœttingue, Cassel, Francfort-sur-le-Mein, Darmstadt, Heidelberg, Carlsruhe, Offenbourg, Fribourg (Allemagne) ; Bâle, Lucerne, le Saint-Gothard (Suisse), Milan, Plaisance, Parme, Bologne, Ancône, Bari, Brindisi (Italie), avec voies sur Florence, Rome, Naples. — 4° *Ligne de la Baltique à l'Adriatique, de Stettin à Trieste*, par Berlin, Dresde (Allemagne) ; Prague, Vienne, Gratz, Laybach, Trieste (Autriche) ; longueur, 1 600 kilom. ; parcours 39 heures. — 5° *Ligne de la mer Baltique à la mer Noire*, par Pétersbourg, Moscou, Orel, Kharkoff, Odessa et Taganrog.

B. De l'ouest à l'est : 1° *Ligne de l'Europe septentrionale ou du Nord, de Paris à Saint-Pétersbourg*, par Saint-Quentin, Maubeuge, Jeumont (France) ; Erquelines, Liège (Belgique) ; Cologne, Hanovre, Magdebourg, Berlin, Kœnigsberg, Kowno, Vilna, Pétersbourg : longueur, 3 000 kil. ; parcours, 56 heures. — 2° *Ligne de l'Europe centrale, de Paris à Moscou et à la frontière asiatique*, par Châlons, Nancy, Avricourt (France) ; Strasbourg, Mayence, Francfort-sur-le-Mein, Nuremberg, Prague, Olmutz, Dresde, Breslau (Allemagne) ; Varsovie, Smolensk, Moscou, Nijni-Novgorod (Russie), projetée sur Ekaterinebourg, ou de Moscou à Orenbourg. *De Cadix à Nijni-Novgorod*, la ligne sans interruption par Madrid, Paris, Berlin, Pétersbourg, a 6 300 kilom., et peut être parcourue en 105 heures. — 3° *Ligne du Danube, de Paris à Odessa*, par Strasbourg, Carlsruhe, Stuttgard, Augsbourg, Munich (Allemagne) ; Salzbourg, Vienne (Autriche) ; Pesth, Temeswar, Bazias (Hongrie) ; Nisch (Servie) ; Philippopoli, Andrinople, Constinople (Turquie) ; — ou de Bazias à Kronstadt (Transylvanie) ; Ploiesti, Bucharest (Roumanie) ; Giurgevo, Roustchouk, Varna (Bulgarie) par l'*Orient-Express* en 85 heures ; — ou de Ploiesti à Braïla, Galatz, Iassy (Roumanie) ; Kichenew, Bender, Odessa, (Russie). — 4° *Ligne de l'Europe méridionale* ou de *Bordeaux à Salonique*, par Toulouse, Cette, Marseille, Lyon, Mont-Cenis (France) ; Turin, Milan, Venise (Italie) ; Trieste, Agram, Sissek, Serajevo (Autriche) ; Uskoub et Salonique (Turquie). — Ces deux dernières lignes n'étaient pas encore complètement achevées en 1885.

[redacted]

2° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

Arbois de Jubainville (d'). *Les Premiers Habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique.* — (Paris, 1877, in-8°.)

Balbi et Chotard. *Abrégé de géographie.* — (Paris, 1869, 4 vol. in-8°, Renouard.)

Behm und Wagner. *Bevolkerung der Erde (population du globe).* — (vii, 1880.)

Bescherelle, *Grand Dictionnaire de géographie universelle ancienne et moderne.* — (In-4°, 1856.)

Block (Maurice). *Annuaire de l'Economie politique et de la statistique.* — (Année 1884 et précéd., 1 vol. in-18 par an, Paris, Guillaumin.)

Block (Maurice). *Puissance comparée des divers états de l'Europe.* — (Gotha, 1868, in-8°, avec atlas in-f° de 13 cartes, J. Perthes.)

Bougier. *Précis de géographie générale.* — (Paris, 1881, in-12, G. Baillière.)

Buisson. *Dictionnaire pédagogique.* — (Paris, 2 vol. in-8°, Hachette.)

Charbonnier (J.). *Organisation générale et représentative de tous les pays civilisés.* — (Paris, in-8°, Berger-Levrault.)

Cortambert. *Géographie physique, politique, économique de l'Europe.* — (Paris, in-18, Hachette.)

Daniel (André). *L'Année politique.* — (Paris, 1874-85, 11 vol. in-18, Charpentier.)

Draper. *Développement intellectuel de l'Europe.* — (3 vol. in-8°, trad. Hubert, 1869, Lacroix.)

Drapeyron (H). *Les Juifs en Europe.* — (Revue polit. et litt., 1er août 1874.)

Dupaigne (A.) *Les Montagnes.* — (Cartes et illustr., Tours, 1872, in-4°, Mame.)

Dussieux (L.) *Géographie générale.* — (Paris, in-8°, nouv. éd., Lecoffre.)

Dussieux (L.). *Les Grands Faits de l'histoire de la géographie, recueil de documents destinés à servir de complément aux études géographiques.* — (5 vol. in-12, Lecoffre.)

Duval (Jules). *Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine au XIX° siècle; ses causes, ses caractères, ses effets.* — Paris, 1862, in-8°, Guillaumin.)

Enault. *La Méditerranée, ses îles et ses bords.* — Ill. et gr. — (Paris, 1862, in-8°, Morizot.)

Engelmann (W.) *Bibliotheca geographica.* — Leipzig, in-8°, 1858.)

Figuier (L.). *L'Année scientifique et industrielle.* — (Paris, 28° année 1884, in-18, Hachette. — Table des matières et des noms d'auteurs des vingt premiers volumes, 1856-1877, 1 vol. in-18.) — *La Terre et les Mers ou description physique du globe.* — (Paris, 1864, in-8°, Hachette.) — *Les Nouvelles Conquêtes de la science.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-4°, ill., Marpon et Flammarion.)

Foncin (P.). *Géographie physique, politique, économique de l'Europe et des autres parties du monde,* avec cartes, 3° année. — (Paris, 1885, in-8°, Colin.)

Fontpertuis (de). *Les Emigrations européennes.* — (*Economiste français,* 31 octobre et 28 novembre 1824.)

Gasquet (Am.). *Cours de géographie générale.* — (Paris, 1884, in-12, Delalain.)

Girard de Rialle. *Les Peuples de l'Asie et de l'Europe* (Paris, 1884, in-32, G. Baillière.)

Grégoire (L.). *Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France.* — (Paris, 1884, in-18, avec cartes, 5° éd., Garnier.)

Herslet (Edw.). *The Map of Europe by treaty, showing the various political and territorial changes which have taken place since the general peace of* 1814. — Avec cartes. — (London, 1875, 3 vol. in-8°.)

Himly (A.). *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale.* — (Paris, 1876, 2 vol. in-8°, Hachette.)

Horn (B. H.). *Les Grandes Foires et les grands marchés de l'Europe.* — (*Revue Britannique,* juillet 1877.)

Houzeau (J.-C.). *Histoire du sol de l'Europe.* — (Bruxelles, 1857, in-8°.)

Jackson (James). *Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales.* — Ce répertoire très complet du savant archiviste-bibliothécaire de la Société de Gie de Paris est une mine de renseignements inépuisable. — (Paris, 1884, in-8°.)

Kaltbrunner (D.). *Aide-mémoire du voyageur; notions générales de géographie mathématique, physique, politique, de géologie, de biologie et d'anthropologie à l'usage des voyageurs, des étudiants et des gens du monde.* — 25 planches et cartes. — (Paris, in-8°, Reinwald.)

Kohl. *Die Geographische Lage der Hauptstädte Europa's.*—(Leipzig, in-8°, 1873.)

Kolb. *Manuel statistique.*

Laferrière. *Les Constitutions d'Europe et d'Amérique.* — (1 vol.)

Latham (B. G.). *The Nationalities of Europa.* — London, 1883, 2 vol. in-8°.)

Lavallée et Martine. *Géographie physique, historique et militaire*, refondue, corrigée et augmentée. — Paris, 1873, in-18, Charpentier.)

Laveleye (E. de). *L'Instruction du peuple.* — (Paris, in-8°, 1872, Hachette.)

Le Gras (A.). *Phares de la mer du Nord, de la Méditerranée, de la mer Noire, de la mer d'Azof; des côtes de France, d'Espagne, des côtes britanniques.* — (Paris, 1871, gr. in-18, Dupont.)

Le Gras. *Considérations générales sur la mer Méditerranée.* — (Paris, 1866, in-8°. Bossange.)

Lejosne et Dufresne. *Géographie moderne.* — (Paris, 1878, in-8°, Bertaux.)

Leroy-Beaulieu (Paul). *De la colonisation chez les peuples modernes.* — Paris, 1874, in-8°, Guillaumin.)

Levasseur (E.). *L'Europe (moins la France).* — (Paris, 1882, in-18, Delagrave.)

Lucy. *L'Index géographique, manuel des ports de mer du monde entier.* — (Paris, 1884, par fascic., Berger-Levrault.)

Malte-Brun et Lavallée (Th.). *Géographie universelle, entièrement refondue et mise au courant de la science.* — (Paris, 1879, 6 vol. in-8° ill. Jouvet.)

Mamet (H.) *Notions de géog. g^le scientifique.* — (Paris, 1882, in-12, Delalain.)

Marga (A.). *Géographie militaire, principaux États de l'Europe.* 3° éd. 3 vol. in-8° avec Atlas de 149 cartes et plans. — (Paris, 1884, Berger-Levrault.)

Maury (A.). *La Terre et l'Homme.* — (Paris, 1869, in-18, Hachette.)

Niemann et Stein. *Almanach de Gotha.* — (1885, J. Perthes, Gotha, in-32.)

Niox. *Géographie militaire de l'Europe.* —(Paris, 1879, 3 vol. in-18, Dumaine.)

Nolte (Frédérick). *L'Europe militaire et diplomatique au XIX° siècle.* — (Paris, 1884, 4 vol. in-8°, Plon.)

Petermann (von D^r). *Mittheilungen aus Justus Perthes geographischer Anstalt, etc.* — Renferme de nombreux articles de Sydow sur la cartographie de l'Europe et des cartes. — (1857-1885, 28 vol., Gotha, Justus Perthes.)

Pigeonneau. *Cours de géographie générale en trois années.* Deuxième année : *L'Europe, moins la France*, avec cartes. — (Paris, 1884, 3 vol. in-12, Belin.)

... *Proceedings of the Royal Geographical Society of London.* (Liste des principales cartes des Etats de l'Europe et de leurs colonies dans le numéro du 14 juin 1858.) — (London, Ed. Stanford.)

Raffy (C). *Lectures géographiques; l'Europe.* — Paris, 1867, in-18, Durand.)

Ramsay, Rudler. *Compendium of geography and Travel; Europe.* — (Londres, ill. et cartes; in-8°. 1885, Stanford.)

Reclus (Elisée). *Nouvelle Géographie universelle; la Terre et les Hommes. Europe*, t. i, ii, iii, iv, v. — (Paris, 1876-80, 5 vol. in-8°, cartes, vues, plans, Hachette.)

Reclus (Elisée). *La Terre; description des phénomènes de la vie du globe.* — (Paris, 1867-70, 2 vol. in-8°, avec gravures et cartes, Hachette.)

... *Registrande der geographisch-statistischen Abtheilung des Grossen generalstabes (Europe et ses colonies.)* — Relevé de titres et d'extraits fait surtout au point de vue militaire. — (Berlin, 1880, in-8°.)

Ritter (Carl). *Europa.* — (Berlin, 1863, in-8°, Reimer.)

Rotureau. *Des principales eaux minérales de l'Europe.* — (Paris, 1859, in-8°, V. Masson.)

Scherer. *Histoire du commerce de toutes les nations.* — (2 vol.)

Scott Keltie (J.). *The Statesman's year-book, statistical and historical annual of the states of the civilised world for the year* 1884. — (London, 1884, in-8°, Macmillin.)

Simonin (L.). *Histoire de la terre; origines et métamorphoses du globe.* — (Paris, 1867, in-18, Hetzel.)

Smyte (W. H.). *The Mediterranean historical and nautical.*—(London, 1854, in-8°.)

Strelbisky. *Superficie de l'Europe.* — (Saint-Pétersbourg, 1882.)

... *The annual Register : a review of public events at home and abroad.* (Nouv. série, 1862-83, 20 vol. in-8°, London, Rivingston.)

Vidal-Lablache. *La Terre, géographie physique et économique.* — (Paris, 1883, in-12, Delagrave.) — *Le Monde méditerranéen.* — (Revue polit. et litt., 6 fév. 1875.)

Vogel (Charles). *Le Monde terrestre au point actuel de la civilisation; Europe*, 3 vol. in-8°. — (Paris, 1876-80, Reinwald.)

Vivien de Saint-Martin. *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle.* — En cours de publication. — (Paris, 1879-84, 2 vol. in-4°, Hachette.) — *L'Année géographique* (continuée par MM. Maunoir et Duveyrier; 17 années). — (Paris, 1861-1878, 16 vol. in-18, Hachette.) — *De l'état actuel de la cartographie en Europe à propos de l'Exposition universelle.* — (Bulletin de la Société de géographie, t. II, 1855.)

X... *Anciens monuments de l'Europe, châteaux, demeures féodales, forteresses, citadelles, ruines historiques, églises, basiliques, monastères et autres monuments religieux, par une société d'archéologues;* 90 grav. — (Paris, 1860, in-8°, Renault.)

Andriveau-Goujon. *Atlas de Géographie moderne.* — (Paris, chez l'auteur.)

Berghaus. *Atlas de géographie physique.* — (Gotha).

Bonnefont et Vast. *Atlas de géographie contemporaine.* — (Paris, 1883, Lanée et Fouraut.)

Bureau. *Atlas de géographie militaire.* — (Paris, Jouvet.)

Chevallier (H.). *Atlas de géographie générale.* — (Paris, 1884, in-f°, Delalain.)

Drioux et Leroy. *Atlas universel et classique de géographie ancienne, romaine, du moyen-âge, moderne et contemporaine.* — 94 cartes. — (Paris, 1885, in-4° double, Belin.)

Dufour (A. H.). *Atlas universel physique, historique et politique de géographie ancienne et moderne.*

Dumont (A.). *Carte géologique de l'Europe.*

Dussieux (L.). *Atlas général de géographie physique, politique, historique, commerciale et agricole.* — (Paris, 1882, in-4°, Lecoffre.)

Grosselin-Delamarche. *Atlas universel de géographie physique, politique et historique.* — (Paris, 1885. in-4°, Bertaux.)

Hughes (W.). *Grand Atlas anglais de géographie générale*, avec préface de M. Cortambert, et index. — (Paris, 1875. in-4°.)

Johnston (A. Keith). — *Royal Atlas of modern geography with a special inde to each map.*

Maunoir (C.). *L'Europe topographique; tableau des principales cartes d'état-major.* — (*Journal des Sciences militaires*, Bulletin de la Société de géographie, déc. 1862, in-8°, 48° année, 8° série, t. II, Paris, Dumaine.)

Périgot (Ch.). *Atlas historiq. et géogr.* — (Paris, in-4°, 1875, Delagrave.)

Scheda (major). *General Karte von central Europa.* — 47 feuilles au 576,000°. Amplification revisée de la même carte au 300,000°. Héliogravure sur cuivre, par l'Institut de géographie militaire, en 192 feuilles. — (Vienne 1859-76.)

Stieler's. *Hand Atlas.* — 95 cartes. — (Gotha, Justus Perthes.)

Sydow (de). *Etat de la cartographie de l'Europe à la fin de* 1859. — (Mittheilungen de Petermann, n°° 11, 12, 1860.)

Tardieu et Vuillemin. *Atlas universel de géographie ancienne et moderne.* — 31 cartes in-folio. — (Paris, Jouvet.)

Vivien de Saint-Martin et Schrader. *Atlas universel de géographie générale.* (En cours de publication : se composera de 110 cartes. — (Paris, 1880-85, in-folio, Hachette.)

Vuillemin. *Atlas des bassins des grands fleuves de l'Europe.* — (Paris, 1884, in-folio, Delalain.)

... *Atlas manuel de géographie moderne.* — (Paris, 1884, in-f°, Hachette.)

... *Atlas général de* 35 *cartes.* — Gotha, 1884, J. Perthes.)

LIVRE PREMIER

EUROPE SEPTENTRIONALE

CHAPITRE PREMIER

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Situation générale. — Divisions. — L'archipel britannique ou Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, composé de deux grandes îles (Grande-Bretagne et Irlande) et d'îles ou îlots secondaires (Hébrides, Orcades, Shetland, Man, Anglesey, Wight, etc., etc.), au nombre d'un millier environ, la plupart écueils ou rochers inhabités, repose sur un plateau sous-marin qui la relie au continent européen. A l'est, la mer du Nord, d'Aberdeen au Jutland septentrional et à la Néerlande, n'a que des profondeurs de 100 à 150 mètres; au sud, la Manche ne dépasse pas 50 mètres; mais, à l'ouest de l'Irlande, l'Atlantique atteint rapidement 500 à 2600 mètres. Ainsi isolées de l'Europe et séparées entre elles, les Iles-Britanniques forment des régions distinctes qu'une commune loi politique a réunies. Les mots *Iles Britanniques* ne sont donc qu'une expression géographique; l'expression *Royaume-Uni* signifie l'union politique de tous les archipels; l'Ecosse et l'Angleterre, nettement divisées, forment ensemble la *Grande-Bretagne;* enfin le Royaume-Uni, avec ses immenses colonies, prend le nom d'*Empire britannique*. Ces divers termes sont souvent employés indifféremment l'un pour l'autre: dans la langue ordinaire, le mot *Angleterre* est le plus usité. Nous étudierons successivement chacune des trois grandes régions du Royaume-Uni : *Angleterre*, *Ecosse*, *Irlande* avec leurs dépendances respectives[1].

---

1. Nous croyons utile d'indiquer ici le sens des termes les plus usités dans la géographie des Iles-Britanniques : *Head*, *Ness*, cap, promontoire; — *Mouth*, *Inver*, *Aber*, embouchure; — *Firth*, *Frith*, golfe allongé taillé dans la montagne; — *Loch*, *linne*, *Lough*, tantôt lac et tantôt baie ou estuaire; — *Sea*, mer; — *Fen*, mer desséchée, lais de mer, polder; — *Beach*, plage; — *Moor*, terrain marécageux; — *Pool*, marais; — *Bog*, fondrière, tourbière; — *Haven*, port, havre; — *Fell*, montagne rocailleuse; — *Hill*, chaîne de collines ou montagnes; — *Down*, dune; — *Ben*, *Carn* ou *cairn*, *Creag*, *Cruach*, *Meal*, *Monadh*, *Slieve*, *Carrick*,

[redacted]

A. — ANGLETERRE ET PAYS DE GALLES

Limites. — L'Angleterre, appelée *Britannia* par les Romains (racine celtique *Prydain*), *Albion* par les Celtes (du gaélique *Abba Iun*, île aux montagnes, selon les uns, ou à cause de la blancheur de ses falaises de craie, selon les autres), occupe la partie méridionale de la Grande-Bretagne. Au sud, le Pas-de-Calais ou détroit de Douvres, la *Manche* ou le *Canal* (English channel), comme disent les Anglais, la séparent de la France; à l'ouest, la *mer d'Irlande* (Irish sea) la sépare de l'Irlande; à l'est, la *mer du Nord* (North sea) s'étend entre elle, la Belgique, la Hollande, le Danemark; au nord, la frontière n'est plus maritime, mais terrestre; longue de 160 kilom., du sud-ouest au nord-est, elle part du golfe de *Solway* (Solway firth), suit les rivières *Sark*, *Liddel*, *Kershope burn*, la crête des monts *Cheviots* et le cours inférieur de la *Tweed*, rivière poissonneuse aux eaux limpides, qui parcourt des vallées parsemées de petites villes et de jolies villas, et dont l'embouchure, avec le port de Berwick, appartient tout entière à l'Angleterre.

Situation astronomique. — 49°58' de lat. N. (cap Lizard) à 55°45' (Berwick); 0°34' (cap Lowestoft) et 8° de long. O. (cap Land's End) du méridien de Paris — (ou 1°46' à l'est et 5°47' à l'ouest du méridien de Greenwich). *Le méridien de l'observatoire de Greenwich, sur la Tamise, en aval de Londres, sur lequel les Anglais se règlent, est à 2°20 24" à l'ouest du méridien de l'observatoire de Paris; et le méridien de l'île de Fer (Canaries), dont se servent les Allemands, et aussi les Espagnols dans leurs cartes, est à 20° degrés ouest de Paris.*

Climat. — Grâce à sa situation maritime, l'Angleterre jouit d'une égalité de température exceptionnelle. Les vents dominants sont ceux de l'ouest, ils amènent des pluies abondantes (en moyenne 0m,84 par an), qui alimentent les rivières, en très grand nombre. Les montagnes de l'ouest reçoivent plus de 2 mètres d'eau de pluie. Il pleut à l'ouest deux cent huit jours par an environ, cent soixante-cinq jours à l'est; de là l'humidité du climat, la fréquence des brouillards, la pâleur du soleil, la richesse de la végétation, la beauté des prairies. Température moyenne de l'hiver à Londres, + 4°; de l'été, + 17°.

Littoral; îles. — **1° Côtes de la mer d'Irlande et de l'Atlantique.** Du fond du large *golfe de Solway*, à l'embouchure de l'*Esk*, le littoral, laissant Carlisle au sud-est, contourne le Cumberland, forme le cap *Saint-Bees*, et se creuse dans la baie de *Morecambe*, entre l'île Walney au nord et le cap Rosall au sud, dans les comtés de Westmoreland et de Lancastre. Au sud, s'ouvrent les trois larges estuaires de la *Ribble*, de la *Mersey*, de la *Dee;* entre la Mersey et la Dee, s'étend la longue presqu'île de Wiral; à l'ouest, le rivage est bordé de hautes falaises, on entre dans le pays de Galles. Après le cap rocheux d'*Ormes*, le littoral se dirige au sud-ouest, entre l'île d'*Anglesey* et le *Caernarvon* par le détroit de *Menai*, sur lequel ont été jetés deux ponts qui rattachent l'île au pays Gallois. Puis s'ouvre

---

tête, sommet, croupe, massif de montagne; — *Esk*, rivière, torrent; — *Land*, terre; — *Strath*, *Glen*, vallée, coupure; — *Bath*, bain; — *Town*, ville, place; — *Castle*, château; — *Cester*, (de castra) ancien camp ou station militaire; — *Borough*, bourg; — *House*, maison; — *Board*, conseil, bureau; — *High*, haut; *Low*, bas; — *More*, grand; — *Beg*, petit; — *Black*, noir; — *White*, blanc; *Old*, vieux.

la baie de Caernarvon, fermée au nord par *Anglesey* et l'île *Holyhead*, au sud, par la longue presqu'île qui se termine au promontoire de *Braich-y-pull*. De ce point au cap *Saint-David*, s'étend le canal *Saint-Georges;* et le rivage, s'enfonçant à l'est, forme la baie de *Tremadoc* et celle de *Cardigan*. Au sud du comté de Pembroke, les baies spacieuses de *Saint-Brides* et *Milford-Haven* commandent l'entrée du *canal de Bristol*, dont le littoral est frangé de golfes et de ports; au fond, se jette la *Severn*. La côte, plate sur la baie de *Bridgewater*, se relève aux falaises d'*Exmoor*, s'abaisse de nouveau à la baie de *Barnstaple*, en face de l'île de *Lundy*, surmontée d'un phare, puis se hérisse encore de falaises escarpées dans la péninsule de Cornouailles (baie de *Saint-Yves*, caps *Cornwall* et *Land's End*). Au large du cap Land's End, s'étalent les cent quarante-cinq îlots rocheux des *Scilly* ou *Sorlingues*, dont cinq seulement sont habités (*Saint-Mary's*, *Tresco*, *Saint-Martin*, *Sainte-Agnès*, *Bryher*). « C'est » au Land's End (fin de la terre), écrit M. Esquiros, que les masses grani- » tiques atteignent tout à coup un développement cyclopéen et formidable. » Les rochers qui hérissent ce promontoire forment les dernières vertèbres » de la grande épine dorsale de l'Angleterre..... Le voyageur arrive au pro- » montoire de Land's End, le *Balerium* des Romains, en suivant une » bruyère sur le bord de laquelle s'élèvent des pierres grisâtres ressem- » blant à des tombes antiques. Le promontoire lui-même, *head-land*, se » compose d'une série de rochers qui s'avancent dans la mer comme les » bastions d'une forteresse..... Le Land's End est un des sites les plus » imposants qu'on rencontre sur les côtes de l'Angleterre. Il n'est point » d'ailleurs la seule merveille qui s'élève à l'extrémité de la Cornouaille; » toute cette côte abonde en promontoires hardis, parmi lesquels je citerai » celui de *Pardenick*. Dans ces entassements de débris, qui font face à la » mer, l'œil découvre des flèches, des arcades, des voûtes, des piliers » presque aussi parfaits que s'ils avaient été creusés par le ciseau; en un » mot, tous les types des édifices historiques. L'imagination va plus loin » encore; elle croit saisir des ressemblances entre la forme de ces rochers » et certaines figures humaines; c'est ainsi que le langage populaire de la » Cornouaille a donné le nom de *docteur Johnson* à une pierre ronde et » massive, et celui de *docteur Syntaxe* à un bloc de granit représentant » bien la tête d'un vieux maître d'école. D'autres masses de granit, écrou- » lées dans la mer, ont également reçu, autour du Land's End, des noms » curieux; voici le *Chevalier* (Knight) avec son armure et son panache de » pierre; voici encore l'*Irlandais* (Irish Lady)[1]. » — 2° **Côtes de la Manche**. La direction générale est du sud-ouest au nord-ouest. Au sud de Penzance et de Marazion, s'ouvre la première baie de la Manche britannique, *Mount's Bay*, jusqu'au cap *Lizard*. Au fond, se dresse, à 80 mètres, le mont *Saint-Michel de Cornouailles*, très semblable au mont Saint-Michel breton, tour à tour île ou presqu'île, suivant les alternatives de marée. Le cap *Lizard* est célèbre par ses rochers pittoresques, ses grottes mystérieuses, la richesse de ses minéraux, mis en œuvre par les lapidaires des environs. A l'ouest, sont les baies de *Falmouth*, *Saint-Austell* et la baie des trois cités maritimes, qui paraissent n'en former qu'une seule, *Devonport*, *Stonehouse* et *Plymouth*, celle-ci, la plus ancienne, formidable place de guerre, hérissée de canons, abritée contre les flots par son prodigieux

1. Esquiros, *l'Angleterre et la vie anglaise*. (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1854.)

[redacted]

break water (brise-lames); au large se dresse la tour et le phare d'*Eddystone*. Entre les caps *Bolb* et *Start*, et la presqu'île effilée de *Portland*, s'ouvre la large baie de *Torbay*, où débarqua Guillaume d'Orange en 1688. A l'est de *Portland*, fameuse par ses carrières et sa gigantesque digue, on rencontre sur le littoral : le cap *Saint-Albans*, l'île de *Purbeck*, la baie de *Studland* et le canal maritime de *Solent*, qui donne accès à la profonde baie de Southampton, et sépare du Hampshire la délicieuse île de *Wight*. Au nord-est de l'île, la rade de *Spithead* s'étend de *Gosport* à *Portsmouth* et *Chichester*, sur une côte « brisée par un assemblage étrange de baies, d'îles et de péninsules »; c'est à *Portsmouth* ou *Port-Sea* que sont les forteresses, les arsenaux, les magasins, les chantiers les plus considérables de la marine anglaise. Entre les caps *Selsea* et *Beachy-Head*, où Tourville et Château-Renaud vainquirent l'escadre anglo-hollandaise en 1690, se trouvent les stations de *Worthing* et *Shoredam*, le port de *Brighton*, ville de bains et de plaisirs des riches négociants et de la haute société de Londres, et celui de *New-Haven*, port fortifié en correspondance avec Dieppe. Les ports de *Hastings* et de *Rye*, tout pleins de souvenirs et de légendes; ceux de *Folkestone* et de *Douvres*, stations opposées à Boulogne et Calais sur la route de Paris à Londres, sont les principaux ports de cette côte couverte de blanches falaises, où les caps *Dungeness* et *South-Foreland* forment les deux saillies les plus importantes. — 3° **Côtes de la mer du Nord :** du cap *South-Foreland* au cap *North-Foreland* la côte tourne au nord, le rivage est toujours escarpé; au large sont les dangereux bancs de sable de *Goodwin-Sands*. En face de *Margate* (île de *Thanet*) et de *Sheerness* (île de *Sheppey*) au sud, de l'île Foulness au nord, entre les côtes de Kent et d'Essex, s'ouvrent le golfe et l'estuaire de la *Tamise*. Devant Sheerness s'accomplit le « *mariage* » de la Medway et de la Tamise (rive droite); à gauche débouche le *Black water*. Le littoral s'abaisse, devient bas et marécageux (Suffolk, Norfolk) et décrit une courbe saillante jusqu'au profond golfe du *Wash*. La côte du Wash (Lincoln), encore plus encombrée de bancs de sable, est d'accès difficile; c'est le *Fen*, comparable aux polders hollandais. Du cap Gibraltar, la côte prend la direction nord-ouest, rompue par le large estuaire de l'*Humber*, les caps *Spurn* et *Flamborough*, les estuaires de la *Tees*, de la *Wear*, de la *Tyne* et de la *Tweed*, où s'échelonnent les grands ports d'exportation du Durham et du Northumberland.

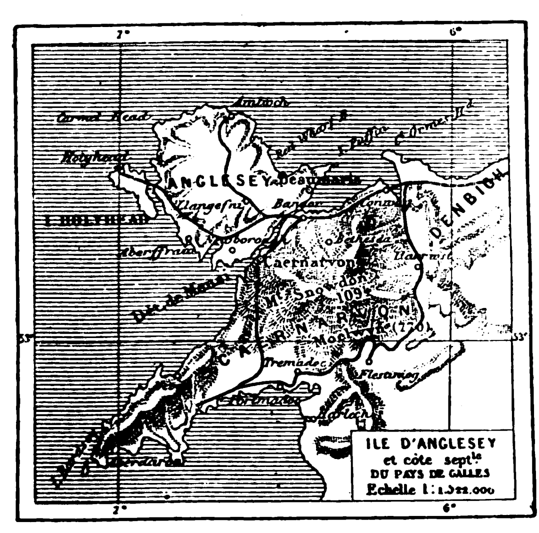
Relief du sol. — Le sol de l'Angleterre, sur les trois cinquièmes de sa surface, se compose de plaines accidentées : du côté de l'Océan, à l'ouest, est située la zone montagneuse; à l'orient et au midi, vers la mer du Nord s'étend la zone plate. Les systèmes de montagnes ne s'enchaînent pas d'une façon rigoureuse, et la dorsale de l'Angleterre est interrompue par des plaines ou des golfes. La direction générale des chaînes est du nord au sud; on peut les grouper ainsi, en partant de la frontière d'Ecosse : 1° **Chaîne pennine** (Pennine range), faisant suite aux *Cheviot Hills* (sommet culminant, le *Cros fell*, 936 mètres, sources de la Tyne et de la Tees, le *Water-Craig*; le *Bow fell*, le *Whernside*, l'*Ingleborough*, 723 mètres). On peut rattacher au sud (comté de Derby) le massif calcaire du *Peak*, coupé de vallées creuses, sillonné de gorges profondes, ruisselant de cascades, percé de cavernes à stalactites (cime principale, le *Kinderscout*, 604 mètres). — 2° **Groupe cumbrien**, séparé de la chaîne précédente par la vallée de l'Eden, et limité au nord et à l'ouest par le golfe de Solway et la baie de Morecambe; ses roches, de formation silurienne, ont pour sommets dominants le *Scaw fell*, 984 mètres; l'*Helvellyn*, 931 m.;

lè *Skiddaw*, 920 mètres. Les montagnes cumbriennes (comtés de Cumberland, de Westmoreland et de Lancaster) sont parsemées de réservoirs lacustres, et les paysages tour à tour gracieux ou sauvages de cette « Suisse anglaise », ont été chantés par tous les poètes lakistes. — 3° **Système gallois** (Welsh mountains), le plus important de tous, limité à l'est par le cours de la Severn, à l'ouest par le canal Saint-Georges, au sud par le canal de Bristol, est formé de roches primitives, siluriennes et cambriennes; ses croupes les plus hautes et les plus escarpées serrent d'assez près le littoral. Le massif se compose de plateaux isolés ou mal reliés entre eux, la plupart entrecoupés d'âpres gorges, de vallées sauvages, hérissés de pics, arrosés de torrents et de cascades abondantes qui alimentent de jolis lacs d'eau verte perdus au fond des cirques. Les sommets les plus élevés sont : le *Snowdon*, ou Mont neigeux, à trois sommets (1088 m.); le *Caern David* (1055 m.) le *Cader Idris* (893 m.) avec des pans de rochers perpendiculaires au-dessus de la mer; le *Plynlimmon* (755 m.) ou pic des Cinq pointes, où naissent la *Severn* et la *Wye*, et qui sert de trait d'union aux chaînes du nord et du sud; le *Brecon Beacons* ou Phare (872 m.) et le *Radnor Forest* (658 m.). C'est la Galles du sud qui renferme dans ses immenses mines de houille les plus grands trésors industriels de l'Angleterre. — 4° **Système du Devon et de Cornouailles**, peu élevé, de formation granitique, séparé du précédent par le canal de Bristol, et partagé en trois sections par les rivières *Tamar* et *Exe;* le plateau du *Dartmoor* (Devon) renferme les sommités principales, le *Yestor* (624 m.), l'*Amicombe* (610 m.), le *Newlake* (587 m.). Le plateau d'*Exmoor*, au nord de Barnstaple, avec les sommets *Dunkerry* et *Paracombe*, est moins élevé : la chaîne Cornique, qui est aussi granitique, est dominée par le *Brown Willy* (416 m.). A ce dernier système on peut rattacher plusieurs rangées de collines de 150 à 300 mètres d'altitude, qui se dirigent à l'est; au sud : 1° parallèles à la Manche, les hauteurs de *Dorset*, les *North-Downs* et *South-Downs*; — 2° les *Mendip-Hills* et les *Cotswold-Hills*, sur la rive gauche de la *Severn*, prolongées au nord par les hauteurs de *Leicester* et de *Lincoln*, qui vont s'abaissant graduellement jusqu'au cap Flamborough; enfin les collines de *Marlborough* et de *Chiltern*, à droite et à gauche de la Tamise supérieure, etc. « A la surface comme sous le sol, » nos îles se distinguent par la variété : on trouverait difficilement en » Europe un autre pays qui présente, à étendue égale, une aussi grande » diversité de sites et une pareille succession de montagnes et de vallées, » de hauteurs et de plaines, de terres boisées et de pâturages, de contrées » fertiles et de cantons impropres à la culture; et on a dit avec justesse » que trois voyageurs qui traverseraient l'Angleterre et le pays de Galles » dans trois directions différentes pourraient représenter le pays qu'ils » auraient vu, l'un comme une contrée faiblement peuplée, couverte de » hauteurs incultes et de montagnes; l'autre, comme un pays de riches » pâturages, couvert d'une population florissante et manufacturière; le » troisième, enfin, comme un vaste pays à blé, occupé par une population » presque exclusivement agricole. Le premier aurait vu le Cornwall, le » pays de Galles et le nord-ouest de l'Angleterre; le second, les grandes » plaines ondulées de l'intérieur, qui recèlent dans leurs entrailles d'inestimables trésors de charbon et de fer, et où se sont formés ces centres » d'industrie qui ont peu d'égaux dans le monde, Liverpool, Manchester, » Sheffield, Birmingham; le troisième aurait traversé la grande région » calcaire de l'est, du comté de Dorset au canton d'York, où sont les plus » grandes et les plus belles fermes du monde. » (Caroline BRAY, *The*

[redacted]

tish empire, asketch of the geography, 1863; cité par M. Vivien Saint-Martin, *Dictionnaire de géographie*.)

ours d'eau; lacs. — Trois versants : 1° **Atlantique et mer rlande :** l'*Esk*, venu d'Ecosse grossi de la Liddel; — l'*Eden*, issue Bow Fell, arrose **Carlisle,** et finit dans le golfe de Solway; — l'*Ellen* t à Maryport; — la *Lune* passe à Lancaster; — la *Ribble*, à *Preston;* la *Mersey*, à Stockport, à Warrington, à **Liverpool,** à Birkenhead, reçoit à droite l'*Irwell* (**Salford** et **Manchester**); — et son affluent *Tame* (**Stockport**); — la *Dee* (**Chester**), venue du lac Bala (pays de lles), finit, comme les précédentes, dans la baie de Lancastre; — la *Teifi*, s sinueuse, à Cardigan; la *Cleddyn* (Haverford-west), dans la baie de ford; — le *Towy*, à Caermarthen, le *Tawy*, à **Swansea;** — le *Taf*, **Cardiff;** — l'*Esk*, à **Newport;** — la *Wye*, chère aux touristes ereford, Monmouth), près de Chepstow dans l'estuaire de la Severn; — *Severn* (Hafren, Sabrina), 286 kilom., issue du Plynlimmon, décrit une ite courbe à l'est du pays de Galles, baigne Llanidloes, Newtown, rewsbury, Worcester, Tewkesbury, **Gloucester,** et finit dans le canal Bristol par un profond et large estuaire (comtés de Montgomery, Shrop, orcester, Gloucester, Somerset). La Severn est navigable à partir de elshpool, à sa sortie du pays de Galles; elle devient maritime à Gloucester. Elle est grossie à droite par la *Wye* et l'*Usk;* à gauche par l'*Avon* supéur (Warwick, Stratford), l'*Avon* inférieur (Bradford, Bath, **Bristol**). Il i neuf rivières anglaises du nom d'Avon.



L'Ile d'**Anglesey** (*Mona*), 782 kilom. car. avec Holyhead, antique jour des druides, est traversée de l'est à l'ouest par une rangée de

collines riches en minéraux : les rivières *Cefni* et *Alaw* l'arrosent. Elle est reliée par un môle, avec pont au centre, à l'île de **Holyhead,** dont une colline rocheuse, à l'ouest (226 m.), fournit 15000 tonnes de pierre dure par semaine pour les travaux du port[1]. — L'île de **Man**, terre isolée, au sud du canal du Nord (560 kilom. car.), est bordée de falaises d'un accès difficile, traversée du nord au sud par des collines dénudées et coupée par des marécages et des bruyères. Du haut du *Snaefell* (650 m.), par un temps clair, on découvre les rivages des trois régions britanniques. L'île a un climat humide et doux : les paysages y sont austères et quelquefois grandioses. — 2° **Manche**, versant resserré, cours d'eau nombreux, mais sans étendue : le *Fal* (*Penryn* et *Falmouth*) ; — le *Tamar* et le *Plym* réunis dans la baie de **Devonport** et **Plymouth ;** — l'*Exe* (*Exeter* et *Exmouth*) ; — le *Stour* et l'*Avon* (de Salisbury) réunis à Christchurch ; — l'*Anton*, à **Southampton ;** — l'*Arun* (Arundel). — L'île de **Wight** (long. 38 kilom., larg. 21) miniature de l'Angleterre, perle du détroit, corbeille de fleurs et de fruits jetée à la surface des eaux, est accidentée par des collines de 240 mètres et abondamment arrosée (la *Yar*, le *Botton*, la *Medina*) ; à l'ouest se dressent en obélisques, à 200 mètres au-dessus de la mer, les *Neddles* ou aiguilles, rochers de craie, rayées de bandes de silex, aux formes extraordinaires et fantastiques, semblables à des fantômes debout sur les vagues. La plus haute, surnommée la *Femme de Loth*, a disparu en 1764. La mer finira par emporter les autres. — 3° **Mer du Nord.** Ce versant est le plus important des trois : le grand *Stour* (**Canterbury**) dont les embouchures forment l'île de *Thanet* ; la **Tamise** (Thames, 300 kilom., appelée d'abord *Isis*, est formée par les nombreuses sources descendues du plateau jurassique (*Cotswold hills*), situé à l'est de Stroud, Gloucester, Cheltenham ; les principales sont la *Churn*, la *Coln*, la *Leach*, la *Wind ;* en amont d'**Oxford,** la Tamise, changeant sa direction de l'ouest à l'est, coule au sud-est, passe à Abingdon et au nord de Reading, et reprend de détours en détours sa direction normale vers l'est par Marlow, Maidenhead, Eton, Windsor, Hamptoncourt, Kingston, Richmond, Brentford, **Londres,** Greenwich, Woolwich, Gravesend ; large de 135 mètres au pont de Londres, elle a 548 mètres à Greenwich et 7500 à Sheerness, une profondeur moyenne de 4 mètres à marée basse, de 10m,75 à marée haute jusqu'à Londres. Les bateaux à vapeur la remontent jusqu'à Hamptoncourt. Elle reçoit à droite, le *Darent* (Dartford) ; le *Medway* (Tundbridge, Maidstone, Rochester et Chatham, Queensborough et Sheerness, dans l'île Sheppey, à son entrée dans

---

1. Des deux ponts qui rattachent l'île d'Anglesey au pays de Galles, l'un, le *Menai Suspension Bridge*, œuvre de Telford (1814-26), est un pont suspendu, d'une construction légère et hardie ; long de 325 mètres et haut de 30, il est maintenu en l'air par 16 chaînes attachées de chaque côté du Menai à des masses de roche. — L'autre, le *Britannia Tubular Bridge*, construit par Stephenson, de 1846 à 1850, situé à un mille du premier, sert à la voie ferrée. Masse de pierres et de fer qui semble défier les éléments, ce magnifique viaduc, qui a été dépassé depuis par ceux de Moerdjik et de Culenborg en Hollande, de Montréal au Canada et de Saint-Louis aux Etats-Unis, a 525 mètres de long et 30 mètres de hauteur au-dessus des plus hautes marées. La pile centrale, qui sert de point d'appui à l'ouvrage, a été fondée sur un rocher (*Britannia tube*) qui s'élève au milieu du détroit de Menai et qui est à sec à marée basse. Des bâtiments ordinaires passent sous ce pont toutes voiles déployées. Des figures de lions, hautes de 8 mètres, s'élèvent aux deux extrémités.

[redacted]

la Tamise). — La *Blackwater*, formée du *Can* et du *Chelmer* arrose Chelmsford; — le *Stour* finit à Harwich; — le *Gipping* à Ipswich; — le *Wavency* à Lowestoft; — le *Yare* (**Norwich**) à Great Yarmouth; — la *Grande-Ouse* (Buckingham, Bedford, Huntingdon, Ely, Kings'lynn) grossie à droite de la *Cam* (**Cambridge**); — la *Nen* (Northampton, Peterborough; — la Welland (Stamford, Spalding); — la *Witham* (Lincoln, Boston); ces quatre rivières venues des plateaux du centre, au sud, à l'ouest et au nord, traversent les tourbières et les marécages des *Fens*, ancien golfe marin desséché ou reconquis, et transformé en polders; le Wash tout entier sera sans doute un jour changé en terre ferme. — L'*Humber* est un estuaire maritime de 50 kilom., formé par : 1° le *Trent* (175 kilom.) (**Nottingham**, Newark, Gainsborough), grossi à droite du *Soar* (Leicester, Loughborough); à gauche, de la *Sow* ((*Stafford*). 2° la *Petite-Ouse* (**York**, Selby), grossie à droite de la *Wharfe*, de l'*Aire* (**Leeds**) et son affluent, la *Calder* (Wakefield); à gauche de la *Swale* (Richmond) du *Derwent*; — l'*Esk* finit à Whitby; — la *Tees* entre Stockton et Middlesborough; — le *Wear* (Durham) à **Sunderland**; — la *Tyne*, venue du Crossfell, comme la Tees, passe à Alston, à Hexham, entre **Newcastle** et **Gateshead**, et finit à Tynemouth; — la *Tweed* (154 kilom.) devient anglaise sur sa rive droite en aval de Carham; son embouchure et le port de **Berwick** sont anglais.

Lacs. — Tous les lacs d'Angleterre se rencontrent à l'ouest dans les districts montagneux. La région lacustre, appelée *Lake-District*, s'étend sur trois comtés (Cumberland, Westmoreland, Lancaster). « Elle se distingue par le charme, la fraîcheur et l'harmonie des paysages. Elle associe » dans certains endroits les traits sauvages de l'Ecosse avec les beautés » douces et luxuriantes de l'Angleterre. Ce qui constitue son originalité, » c'est un sentiment de grandeur allié presque constamment à la grâce... » La nature se présente ici sous un aspect suave et souriant, qui n'exclut » point la majesté. » (A. Esquiros.) Les principaux lacs sont ceux de *Windermere*, à l'ouest de Kendal (20 kilom. car., prof. 73 m.), alimenté par la *Brathay* et la *Rothay*, le roi des lacs anglais, couvert d'îles verdoyantes, et très poissonneux; de *Rydal* et de *Grasmere*, plus petits, bordés de prairies et dominés par des cimes rocheuses; de *Derwentwater* au nord de Keswick (7 kilom. car., prof. 22 m.), au milieu d'un amphithéâtre de hauteurs boisées, entrecoupées de falaises et de précipices, et dominées à l'est par les sombres roches ardoisières du majestueux *Skiddaw*; les lacs de *Buttermere*, de *Crummock*, de *Lowes*, de *Hawes*; le lac *Ulleswater*, au sud de Penrith, le plus grand après le Windermere (8 kilom. car., prof. 64 m.), au nord du mont Helvellyn; le *Wast water*, le plus profond de tous (90 m.) plus rapprochés de la mer, au pied des pics escarpés du Scawfell. — Il faut citer dans le pays de Galles les lacs *Bala* au nord du Berwyn; *Lynn Ebyr*, dans le Plynlimmon, *Talyllyn* au sud du Cader-Idris. « Ce n'est pas seulement au paysagiste que la région » des lacs anglais présente un objet d'étude entouré de mille attraits; » l'archéologue y trouvera les ruines d'anciennes abbayes, de vieux châteaux » couronnés de lierre; l'antiquaire y cherchera les traces des camps romains » et les restes de monuments druidiques; le géologue y demandera le » secret des époques primitives du globe aux roches stratifiées et non » stratifiées, formant une série qui s'étend depuis le granit jusqu'au terrain » carbonifère; le botaniste y découvrira des plantes rares; enfin le littérateur visitera sans doute avec intérêt les lieux où plusieurs des poètes » anglais modernes ont vécu, où ils ont écrit leurs ouvrages et célébré

» quelques-unes des scènes de la nature avec lesquelles ils s'étaient identifiés par un commerce intime et journalier. A cette région se rattachent, » par plus d'un lien, les noms de Wordsworth, de Coleridge, de Southey, » de Shelley, de Wilson, de de Quincey, de Wilberforce, de mistress » Hemans et d'Harriet Martineau. » (A. Esquiros, *Itinéraire descriptif de la Grande-Bretagne*, page 311.)

B. — ÉCOSSE

Limites; aspect physique. — L'Ecosse (*Calédonie*, *Scotia*, *Scotland*) a une structure très irrégulière. Les côtes sont découpées par des baies profondes (*friths*, *firths* ou *lochs*) comparables aux fiords norvégiens; les déchirures de ce littoral tourmenté se reproduisent dans la plupart des sept cent quatre-vingt-sept îles ou îlots qui constituent les archipels de l'ouest et du nord. Longueur du sud au nord, du *Mull* de *Gallovay* au cap *Duncansby* (464 kilom.); largeur de la section la plus étroite entre les firths de *Forth* et de *Clyde* (57 kilom.); de la dépression transversale du *Glenmore* entre le loch *Linnhe* et le *Moray firth* (115 kilom.); de la frontière anglo-écossaise entre le *Solway* et la *Tyne* (112 kilom.). — Ces trois isthmes divisent l'Ecosse en trois masses territoriales; comme en Angleterre, les montagnes (*highlands*) dominent à l'ouest et au nord, et les plaines (*lowlands*) sont à l'est et au sud; mais le relief écossais est bien plus puissant, ses rochers plus grandioses, tandis qu'un cinquième de son sol est absolument stérile et rebelle à toute culture. — On a vu plus haut la limite de l'Ecosse et de l'Angleterre entre l'embouchure de la Tyne et le golfe de Solway; ailleurs, elle est bornée par la mer; à l'est, par la *mer du Nord;* au nord et à l'ouest, par l'*Atlantique;* au sud-ouest, par le *canal du Nord;* au sud, par la *mer* d'*Irlande.*

Situation astronomique. — Entre 54°37′ — 58° de lat. N., et 4°6′ — 8°35′ de long. O., sans tenir compte des archipels.

Climat. — Il est humide et doux en général au sud et à l'est, remarquable par son égalité, plus tempéré en hiver que dans le nouveau monde, à 20 degrés plus près de l'équateur; grâce au voisinage de la mer, aux tièdes effluves des eaux marines, il fait moins froid en janvier dans les Hébrides que dans la vallée de la Tamise. Les gelées sont moins rudes et les neiges plus rares que sur le continent à latitude égale. Température moyenne estivale, + 14°; hivernale, + 3°35. Moyenne des pluies sur la terre ferme, 94 millimètres; dans les îles, 187.

Littoral; îles. — 1° **Côte orientale.** De l'embouchure de la Tweed au cap Duncansby, elle est deux fois entamée profondément par des firths, et, deux fois, projette en avant ses promontoires et ses rochers; au cap *Saint-Abbs*, elle tourne au nord-ouest, et s'enfonce, à l'ouest, dans le *firth of Forth*, dont le rocher de *Bass*, haut de 125 mètres, refuge de lapins et d'oiseaux de mer, marque l'entrée. Le littoral incline ensuite au nord-est après le cap *Fife*, s'ouvre sur la baie de *Saint-André*, et le firth du *Tay*, éclairé par le magnifique phare de *Bell-Rock;* au sud de Peterhead, s'avance le *Buchan ness*, la pointe la plus orientale de l'Ecosse. Au cap *Kinnaird*, la côte tourne à l'ouest, et forme le double firth de *Moray*, où débouchent les eaux du *Glenmore*, et de *Dornoch*, dominé par le *Tarbet-ness;* elle reprend ensuite sa direction normale jusqu'à la baie de *Sainclair* et au cap *Duncansby*. — 2° **Côte septentrionale.** Là commence, d'est au sud-ouest, la côte septentrionale d'Ecosse, séparée de l'Archipel des Or-

[redacted]

: détroit de *Pentland*, abrupte, hérissée de récifs, inhospita-
e de ses tourbillons. Le cap *Dunnet* est le plus élevé au nord,
th la termine à l'occident, après la profonde découpure du
. — Les îles **Orcades** ou **Orkney** (îles des Phoques) sont les
:hées de l'Ecosse au nord-est (10 kilom.); l'accès en est difficile
érilleux; sur soixante-sept îles, vingt-sept sont habitées; leurs
t très capricieusement découpés; leur sol, de grès rouge, peu
d'Hay a un sommet de 474 m.), fournit des pâturages. — Les
nd continuent les Orcades à 80 kilom. au nord: l'îlot solitaire
:upe le centre du détroit. Plus sauvages et plus abruptes, plus
les Orcades, les îles Shetland comprennent une centaine d'îles,
-quatre sont habitées. Elles manquent d'arbres, ont des tour-
:s pâturages, et nourrissent des poneys fort estimés; les havres
ont nombreux dans l'intérieur de l'archipel. — 3° **Côte occi-**
Du *cap Wrath au golfe de Solway*, la côte est extrêmement
« Les rivages de la terre ferme et des îles adjacentes, dit
l, y apparaissent partout, déchirés à l'infini, principalement sous
le grandes masses de rochers abruptes, hérissés de pointes et
, entre lesquels une multitude d'échancrures et de baies effilées
t profondément dans les terres et alternent avec de longues
es. » Tels sont les lochs *Laxford*, *Broom*, *Ewe*, *Torridon*,
und, le *Sleat Sound*, le loch *Linnhe*, débouché méridional du
le firth de *Lorn*, le *Jura Sound*, le loch *Fyne*, le firth de la
posé au firth de *Forth*, et le firth de *Solway;* les principales
sont celles de *Cromarty*, *Greinord*, *Gairloch*, *Knoidart*,
Lorn, la longue péninsule de *Cantyre* (Finisterre), la double
les *Rynns*, qui se termine, au sud, par le *Mull de Galloway*,
Wigtown entre la baie de ce nom et la baie *Luce*. Les pro-
sont innombrables. — L'archipel des **Hébrides** (*Western*
:t une longue chaîne de rochers dentelés et escarpés, que sé-
l'Ecosse, les détroits du *Nord Minch*, du *Little Minch* et du
sage. De la pointe septentrionale *Butt of Lewis*, au promon-
lional *Barra Head*, les Hébrides paraissent ne former qu'une
allongée (*Long Island*), malgré leur infini morcellement; les
sont : *Lewis*, au nord, puis *Harris*, *Nord et Sud-Uist*, *Benbe-
a*, remplies de lacs, de tourbières, de rochers. Plus près de la
se s'échelonne un autre cordon d'îles, le plus souvent ratta-
Hébrides intérieures; la grande île de *Skye* et ses satellites
Soa, *Rum*, *Eig*); *Mull*, dominée par le *Ben More* (987 m.),
u lord des îles, célébrée par Walter Scott. A l'ouest de Mull se
etite île *Staffa* et sa merveilleuse grotte de *Fingal* (V. plus
de *Jura*, *Islay*, la plus méridionale, très vaste, mais stérile;
ois cents îles ou îlots environ, dont quatre-vingts sont habitées
n permanente. — Les îles de *Bute* et d'*Arran*, dans le golfe
:, forment un comté écossais; Bute est peu élevée et fertile,
très doux; Arran a des pics imposants au nord (*Goat fell* ou
hèvres, 980 m.; *Coq d'Arran*); le sud de l'île renferme des
identées et bien cultivées. Le port de *Lamslah*, à l'est, est un
rs mouillages du golfe.

ı **sol.** — L'Écosse est presque entièrement couverte de montagnes
) et de hauts plateaux tourbeux (*high moorlands*); la division
: nationale, généralement adoptée, est celle des *highlands* et
hautes et basses terres); elle est justifiée par l'aspect général

des deux régions prises dans leur ensemble; « elle est empreinte d'une ma- » nière ineffaçable dans l'histoire du pays, aussi bien que dans le sol. — « La Haute-Écosse est, sans comparaison, un des pays les plus infertiles » et les plus inhabitables de l'Europe. L'imagination ne la voit qu'au tra- » vers des rêves charmants du grand romancier écossais; mais, si la plu- » part de ses sites méritent leur réputation par leur grandeur agreste, ces » belles horreurs se soumettent peu à la culture. C'est un immense rocher » de granit, tout découpé de cimes aiguës et de profonds précipices, et » qui, pour ajouter encore à sa rudesse, s'étend jusqu'aux latitudes les plus » septentrionales. Les *Highlands* font face à la Norvège, qu'ils rappellent » à beaucoup d'égards. La mer du Nord, qui les entoure et les pénètre de » toutes parts, les bat de ses tempêtes éternelles; leurs flancs, sans cesse » déchirés par les vents et tout ruisselants de ces eaux intarissables qui » vont former à leur pied des lacs immenses, ne se couvrent que rare- » ment d'une mince couche de terre végétale. L'hiver y dure presque toute » l'année, et les îles qui les accompagnent, les Hébrides, les Orcades, les » Shetland, participent déjà de la sombre nature irlandaise. Plus des trois » quarts de la Haute-Écosse sont incultes; le peu de terre qu'il est pos- » sible de travailler a besoin de toute l'industrie des habitants pour » produire quelque chose; l'avoine elle-même n'y mûrit pas toujours. » (L. DE LAVERGNE, *Économie rurale de l'Angleterre*, t. VIII.) — Les *Highlands* sont à l'ouest et au nord; les *lowlands*, au sud et à l'est; la séparation, du nord-est au sud-ouest, en est indiquée par la ligne de dépression du *Strathclyde* ou *Strathmore* ou Grande Vallée, qui s'étend sur la mer du Nord, de la baie de Montrose au firth du Forth. Cette plaine intermédiaire, large de 60 kilom., jusqu'au firth de la Clyde, renferme les richesses minérales et agricoles les plus abondantes de l'Écosse; le sol y est fécond, les communications faciles, le climat doux; elle est le principal foyer de population et de civilisation du pays. — La direction générale des chaînes écossaises n'est pas du nord au sud, comme en Angleterre, mais du sud-ouest au nord-est : on peut les diviser en trois groupes isolés par les deux grandes dépressions transversales du Strathmore et du Glenmore. — **1° Groupe méridional ou des Lowlands**, composé des Cheviots Hills, monts peu élevés, mais néanmoins gênants pour les communications; les sommets du *Cheviot*, du *Blackhall*, le *Carter Fell*, le *Peel Fell*, qui dominent les *borders* ou districts montueux de la frontière anglo-écossaise, ne dépassent pas 813 mètres. A l'ouest, les Cheviots rejoignent, par la montagne d'*Ettrick*, le *Hartfell* (810 m.), les *Lowther hills* (758 m.), nœud montagneux de formation silurienne, aux cimes escarpées, recouvertes de gazons (point culminant, le *Merrick*, 854 m.). Au nord-est, un plateau inégal relie le *Broad-Law* (830 m.), les *Muirfoot Hills*, et les *Lammermuir* (475 m.), séparant le Berwickshire de l'East Lothian, région des fermes modèles, des grandes propriétés et des puissantes familles historiques. Un petit massif volcanique, les *Pentland Hills*, s'y rattache, entre l'Esk et la Leith, au sud d'Edimbourg. Au nord du Forth, entre la mer et la dépression du Strathmore, les *Ochill Hills* et les *Sidlaw Hills* s'ét[illegible] du Forth à l'Esk; Perth occupe la brèche ouverte par le Tay [illegible] Strathmore et la presqu'île de Fife. — **2° Groupe central ou des Grampians.** Il s'élève, comme [illegible] la Clyde et du Forth, sillonné de [illegible] couronné de dômes ou de pyram[illegible] les deux mers, ses promontoi[illegible] sinueux. — Les Grampians on[illegible]

mier massif renferme les sommets du *Ben Lomond*, du *Ben More* (1164 m.), du *Ben Lui*, du *Ben Lawers* (1212 m.) et l'énorme mont isolé du *Ben Cruachan* (1116 m.); — le second, plus long et plus puissant, entre les vallées de la Spean, du Spey et du Tummel, part du **Ben Nevis**, sommet culminant de toute la Grande-Bretagne (1 343 m.) et porte le *Ben Alder*, le *Ben Dearg* et le *Cairn Celar* (1 021 m.), où il se divise en deux branches entre lesquelles s'ouvre la vallée du Dee; sur la première branche, le **Ben Macdui** (1 309 m.), le **Cairn Gorm** (1 248 m.), le *Ben Morven* (878 m.), le *Ben Rennis* (837 m.), etc.; sur la deuxième branche, le *Glash Meal* (1 067 m.), le *Keen* (969 m.), le *Battack* (780 m.). — Le troisième massif, beaucoup moins élevé, entre le Glenmore et le Spey, est formé par la chaîne des *Monadh liadh*. — 3° **Groupe septentrional** ou **Northern Highlands.** Au delà des lochs et de la profonde coupure du Glenmore, le massif granitique du nord se compose de plateaux irréguliers, qui s'abaissent, en pentes allongées, vers la mer du Nord, et finissent, en escarpements abruptes, sur la côte de l'Atlantique. C'est là que se dressent les grands sommets : **Ben Attow** (1 220 m.), **Ben Derag** (1 115 m.), *Ben More* (1 000 m.), *Ben Hee* (871 m.), et le solitaire **Ben Wyvis** (1 043 m.), à l'ouest de la baie de Cromarty. — La chaîne appelée *Ord of Caithness* et *Morven Hills* (400 m.) sépare, au nord, les comtés de Caithness et de Sutherland. « Quoique plus basses, les montagnes du nord » ne sont pas d'un aspect moins sauvage que les Grampians. Même dans » les grandes Alpes, il est peu de sites qui aient plus de sévère tristesse » que les hautes vallées de Ross et de Sutherland. Les Alpes ont du moins » la fraîche verdure de leurs pâturages, et, plus bas, leurs bouquets de sa- » pins; la plupart des montagnes du nord de l'Ecosse ne sont revêtues » que de landes et de tourbières aux nuances sombres ou d'un gris terne; » des eaux noires emplissent les vallées étroites, semblables à des puits; » le brouillard, qui rampe presque toujours le long des pentes, fait appa- » raître et cache tour à tour les crêtes des rochers qui, tout à coup, entre- » vus dans les vapeurs, semblent grandir comme des fantômes, puis » s'abaissent de nouveau. La solitude immense donne à la nature envi- » ronnante quelque chose de formidable. » (E. Reclus, *l'Europe du Nord-Ouest*, p. 683.)

Cours d'eau; lacs. — La disposition des montagnes ne laisse place à aucun bassin fluvial étendu, mais les cours d'eau sont fort nombreux. — 1° **Versant oriental** (mer du Nord) : la *Tweed* (154 kilom.), venue du *Hart Fell*, grossie du *Teviot*; — la *Tyne* finit près de *Dunbar*; — la *Leith* finit à **Leith**, port d'Edimbourg; — le *Forth* (158 kilom.), issu du Ben Lomond (Stirling, Alloa et Kincardine, à gauche; South Queensferry, à droite), a un cours d'eau sinueux et un magnifique estuaire de 30 kilom.; il est navigable jusqu'à Stirling, reçoit à gauche le *Teith* (150 kilom.); — le **Tay** (175 kilom.), issu du Ben Lui, traverse les lochs Dochart et Tay, arrose *Perth*, où il devient navigable, grâce à la marée, et finit par un estuaire de 19 kilom.; il reçoit, à droite, l'*Earn*, à gauche, le *Tummel* et son affluent le *Garry*; — le *Dee*, venu du Ben Macdui (140 kilom.), finit à **Aberdeen**; — le *Spey*, 154 kilom. (Garmouth); — le *Lossie* (Elgin, **Lossiemouth**); — le *Ness*, sorti du loch Ness, finit à Inverness, etc. — 2° **Versant septentrional** (Atlantique) : le *Thurso* finit à Thurso; — l'*Halladale*, à Skerry; — le *Naver*, issu du loch Naver; — le *More*, sorti du lac Hope, etc.; — 3° **Versant occidental** (Atlantique et canal du Nord); le *Lochy*, déversoir des lochs Oich, Garry, Arkaig; — la **Clyde**, le premier fleuve de l'Europe qui ait porté un bateau à va-

peur (1812), venue des Lowlands du Sud (Queensberry Hill) par Lanark, où elle forme trois cascades, Hamilton, Rutherglen, **Glasgow**, Renfrew; navigable à Glasgow, elle arrose, par son estuaire, Port-Glasgow et Greenock, à gauche; Dumbarton et Helensburgh, à droite; elle reçoit, à droite, le Leven, émissaire de Loch Lomond, près de Dumbarton; — l'*Irvine* (Kilmarnock Irvine); — l'*Ayr* (Ayr); — le *Nith*, 96 kilom. (Dumfries).

Les rivières écossaises ont formé, dans les déchirures des montagnes où elles naissent, des lacs nombreux, de médiocre étendue, qui sont le principal charme des paysages écossais. On les appelle *lochs*, du même nom que les coupures allongées ouvertes par la mer dans les montagnes des Highlands. Les principaux de ces lochs sont : le *Lomond*, très étroit au nord, large de 8 kilom. au sud, le plus grand de tous (Comtés de Stirling et Dumbarton); le loch *Awe* (comté d'Argyle); les lochs *Ness* (Inverness); *Shin* (Sutherland); *Tay* (Perth); *Maree* (Ross); *Ericht*, *Morrer*, *Lochie* (Inverness); *Katrine*, *Earn*, *Rannoch* (Perth), etc.

IRLANDE

Limites; aspect général. — L'Irlande (*Hibernia* des Romains; en anglais, *Ireland;* en irlandais, *Erin*) est une île située à l'ouest de l'Angleterre; elle en est séparée par la mer d'Irlande (*Irish sea*) et ses deux débouchés dans l'Océan, au nord, le *canal du Nord*, au sud, le *canal Saint-Georges*. Il y a 22 kilom. entre le cap Fair (Irlande) et le Mull de Cantyre (Ecosse); 35 entre les ports de *Donaghadee* (Irlande) et *Port-Patrick* (Ecosse); 99 entre *Kingstown* et *Holyhead*. L'Ecosse et l'Irlande étaient jadis rattachées l'une à l'autre, comme le prouve la ressemblance des rochers d'Antrim et de Cantyre. La profondeur de la mer d'Irlande varie de 73 à 182 mètres. On a comparé l'île à une feuille de chêne, à cause des découpures de ses contours; sa forme est celle d'un trapèze irrégulier; sa longueur, du sud au nord, est de 350 kilom.; sa largeur moyenne, 210; les points extrêmes du territoire sont les caps *Achill*, à l'ouest; *Mizen*, au sud; *Carnsore*, au sud-est; *Malin* et *Fair*, au nord. — L'océan Atlantique la limite au nord, à l'ouest et au sud; l'altitude moyenne de l'île est de 123 mètres; elle est formée d'une basse plaine centrale, bastionnée de hauteurs isolées.

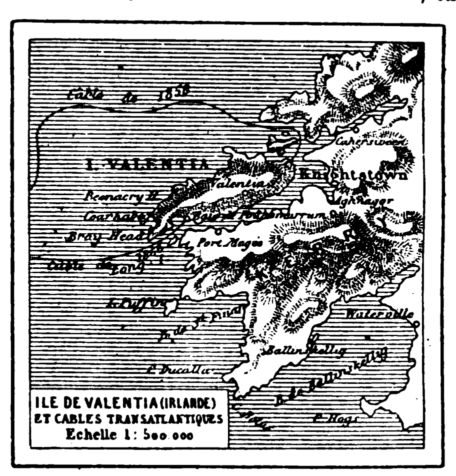
Situation astronomique. — 51°26' et 55°22' de lat. N. — 7°46' et 12'49' de long. O. de Paris.

Climat. — Plus tempéré et plus humide encore que celui de l'Angleterre; étés moins chauds, hivers moins froids. Il pleut en moyenne trois jours sur cinq (0m,916 de pluie annuelle). M. Elisée Reclus dit : que « fréquemment » les pluies qui tombent sur les côtes occidentales de l'île suffisent pour » former au-dessus de l'Océan, même à distance des ruisseaux tributaires, » une couche d'eau douce assez épaisse. Les pêcheurs y puisent l'eau pour » leurs repas, et les naturalistes, qui étudient la mer dans ces parages, y » ont le curieux spectacle de deux faunes superposées : l'une fluviatile, » l'autre océanique. Les animaux marins, que l'on retire d'en bas, sont » comme paralysés par les eaux supérieures, tandis que les espèces de la » surface sont empoisonnées lorsqu'on les plonge dans les eaux profondes. » (*L'Europe du Nord-Ouest*, p. 765.) Les vents dominants soufflent du sud-ouest et de l'ouest, souvent avec violence. Grâce à l'humidité, le froment se récolte souvent en octobre, jamais en septembre, trente ou quarante jours après les moissons de Russie; mais aussi l'humidité entretient dans

[redacted]

l'île cette fraîcheur de végétation qui l'a fait surnommer la *Verte Erin* et l'*Emeraude des mers*. Température moyenne : au nord, + 8°39'; au sud, + 10°11' centigrades.

Littoral; îles. — Le littoral irlandais de l'Océan est presque aussi dentelé que celui de l'Ecosse; là aussi abondent les fiords profonds, les hautes falaises, les îles et les lacs pittoresques. Du Malin Head à l'île Clear, on ne compte pas moins de douze grandes baies (*loughs*); les principales sont celles de *Donegal*, de *Killala*, de *Blacksod*, de *Clew*, de *Galway*, du *Shannon*, de *Dingle*, de *Kenmare*, de *Bantry*; — la côte orientale est, en général, basse, plate bordée de bas-fonds et de bancs de sable, la régularité est pourtant rompue, au nord, par le lough *Foyle*; à l'est, par les loughs de *Belfast*, de *Strangford*, de *Dundalk*, les baies de *Dublin* et de *Wexford*; au sud, par celles de *Waterford*, de *Dungarvan*, de *Youghal*, de *Cork* et de *Kinsale*. — Une multitude d'îles et d'îlots, épars ou groupés en archipels, fragments détachés de la grande île, bordent le littoral ou font suite aux promontoires; nous citerons : au nord, l'île *Rathlin*, près de la chaussée des Géants, à l'ouest de la péninsule écossaise de Cantyre; au nord-ouest, les îles de *Tory* et d'*Arran des Saints*; à l'ouest, celles d'*Achill*, de *Clare* et d'*Arran du Sud*; celle de *Blasket* et surtout, au sud de Dingle Bay, l'île de **Valentia**, d'où partent les deux câbles transatlantiques qui unissent l'Angleterre à l'Amérique du Nord.



ILE DE VALENTIA (IRLANDE) ET CABLES TRANSATLANTIQUES
Echelle 1 : 500.000

Relief du sol. — L'Irlande est une plaine calcaire ondulée, jadis bassin de mer peu profonde, où de faibles collines alternent avec des dépressions marécageuses; elle est parsemée d'immenses tourbières ou fondrières, *red bogs* et *black bogs* (tourbières rouges et noires), de 8 à 13 mètres de profondeur, couvrant la septième partie du sol, et représentant 23 milliards de mètres cubes de combustible; il y a des montagnes qui ne sont qu'une tourbière de la base au sommet. Plus de la moitié de l'île est formée de terres arables, un sixième couvert de plantations, le reste, occupé par les marécages, les lacs, les landes ou les eaux courantes. Aucune dorsale de montagnes n'existe en Irlande; dix ou douze chaînes ou massifs de collines, isolées, nues et déboisées, se dressent sur les côtes, et forment une ceinture de granit, de schiste ou de grès rouge, plusieurs fois rompues par les vallées qui descendent à la mer. Ces massifs sont : au nord-est, les monts **Mourne** et *Carlingford* (850 m.), dans le comté de

Down; le plateau volcanique d'**Antrim** (mont *Trostan*, 552 m., dominant la *Baie Rouge*, où s'ouvre le sauvage et pittoresque *vallon des Cavernes*); — au nord, les monts **Sperrin** (le *Sawell*, 682 m.), comté de Londonderry; — au nord-ouest, le massif de **Donegal** (l'*Errigal*, 750 m.), le *Truksmore* (631 m., comté de Leitrim); — autour de la baie de Clew, le pic de *Nephin* (806 m.), le *Slieve Car* (721 m.), comté de Mayo; le *Slieve More* (675 m.), dans l'île d'Achill; le massif de *Murrisk* (871 m.). — Le groupe des *Douze Quilles* (Twelve Pins) et son principal sommet le *Ben Bawn* (719 m.) constituent les monts de **Connemara** (Galway). — Viennent ensuite les plus hautes montagnes irlandaises (comtés de Kerry et de Cork), le **Carrantuohill** (1 037 m.), dans le massif de grès rouge des *Macgillycuddys Reeks*, dominant à l'est les beaux lacs de Killarney, et prolongés par le *Mangerton* (839 m.), les *Paps* (696 m.), etc. Au nord de la baie de *Dingle*, le *Brandon* dresse son pic à 952 mètres au-dessus des vagues. — Entre le Blackwater et le Suir, les monts **Galty**, le *Galtymore* (916 m.), les monts *Knockmealdown* (791 m.); et, au nord de Tipperary, les *Silver Minn Mountains* (le *Keeper*, 650 m.); — à l'ouest (comtés de Wexford, Wicklow et Dublin), les monts de l'*Escalier noir* (Blac Stairs, 734 m.), le *Leinster* (795 m.), précédent le massif granitique de **Wicklow,** très pittoresque par ses gorges et ses cascades (*Lugnaquilla*, 1005 m.). Au centre de l'île s'élève le plateau de *Slieve Bloom*

Cours d'eau. — Aucune ligne de faîte ne marque la division des versants. les rivières, véritables chapelets de lacs, descendent à la mer avec lenteur trainant, pour la plupart, des eaux noires (blackwater), quand elles ont séjourné dans les tourbières. — 1° **Côte orientale** (mer d'Irlande), à partir du cap Malin; le *Foyle* (*Strabane*, *Londonderry*); — le *Bann* émissaire du grand lough Neagh (Coleraine); — le *Lagan* finit à **Belfast**. — la *Boyne* (128 kilom.), sorti du bog d'Allen, finit à l'est de Drogheda — le *Liffey* (120 kilom.) finit à **Dublin;** — le *Slaney* (112 kilom.), navigable depuis Enniscorthy, à Wexford. — 2° **Côte méridionale** (Océan Atlantique) : le *Barrow* (182 kilom.) passe à Carlow, où il est navigable, New-Gross, et reçoit : à droite, le *Nore* (Kilkenny), le *Suir* (160 kilom., Clonmel, Carrick, Waterford), on l'appelle la *Fleur de l'Irlande*, parce qu'il en arrose les plus belles campagnes; — le *Blackwater* ou eau noire (144 kilom.), venu du Kerry, coule à l'est jusqu'à Cappoquin, puis, au sud, jusqu'à Youghal; — le *Lee* finit à Cork; le *Bandon*, à Kinsale. — 3° **Côte occidentale** (Atlantique). De courtes rivières se jettent dans les baies de Bantry, de Kenmare, de Dingle; la rivière la plus considérable de l'Irlande est le **Shannon** (333 kilom.), qui naît au sud du mont Cuilcagh (Leitrim), gagne le lac *Allen*, aux bords riants et boisés, environnés de montagnes, emporte les eaux des lacs *Boyle*, *Key*, *Corry*, suit une série de petits bassins : *Boffin*, *Tap*, *Sconnel*, entre dans le lac *Forbes*, puis dans le lac *Ree*, se divise en plusieurs branches, au milieu des tourbières, traverse le lac *Derg*, et, après avoir franchi, par de magnifiques rapides, un défilé de montagnes entre le Silver Min et le Slieve Bernagh, arrive à **Limerick**, où commence, dans son estuaire allongé, la navigation maritime. — Le *Galway* est le déversoir du lac *Corrib;* — le *Moy* porte à la baie de Killala les eaux du lac *Conn;* — l'*Erne* verse à la baie de Donegal celles des deux lacs *Erm* et d'une série de réservoirs lacustres.

Lacs. — L'Irlande est, par excellence, le pays des lacs. On a évalué à 1616 kilom. car. la surface lacustre de l'île, lacs de plaines, de plateaux ou de montagnes, marais, étangs, nappes d'eau pluviale. Le plus grand est

[redacted]

le *Lough Neagh*, long de 32 kilom., large de 16 (397 kilom. car.; profondeur, 12 m.), alimenté par cinq rivières, et épanchant ses eaux dans la mer par le Bann inférieur. Les deux loughs *Erm*, à l'ouest du précédent, reliés entre eux, ont 113 et 137 kilom. de superficie; le lough *Corrib* a 176 kilom. car.; le lough *Mask*, au nord du lough *Corrib*, 90; le lough *Derg*, 129. Le principal des trois lacs pittoresques de *Killarney* a 21 m. de superficie et 77 mètres de profondeur; ce sont les plus beaux et les plus visités de toute l'Irlande. — Ils renferment des îles boisées, dont chaque ruine et chaque rocher ont leurs légendes.

II. — Géographie politique

Notice historique[1]. — Première période : les invasions étrangères. — Les origines de l'histoire d'Angleterre sont très obscures. Les Phéniciens nous ont fourni les premières indications sur les Iles-Britanniques; encore ne sait-on pas si les îles Cassitérides, où ils venaient chercher l'étain, désignent le groupe des Scilly, ou la péninsule de Cornouailles. « Rien, dans l'existence première de la Bretagne, écrit Macaulay (*Histoire » d'Angleterre*, ch. I), n'indiquait la grandeur à laquelle elle devait at- » teindre, et quand les marins de Tyr connurent pour la première fois ses » habitants, ils étaient peu supérieurs aux naturels des îles Sandwich. » Le navigateur carthaginois Himilcon, qui explora ces rivages au quatrième siècle, et le voyageur massilien Pythéas, qui les revit au quatrième, n'ont laissé, de leurs relations, que des fragments sans suite. Les Romains découvrirent à leur tour, au temps de César (57 av. J.-C.), les îles et les mers de la Bretagne. Les *Commentaires* donnent les premières notions scientifiques sur la région méridionale, sur son étendue, ses ports, ses approches : les populations du sud-est étaient formées de tribus belges, d'origine celtique, comme les tribus gauloises, venues du continent, et supérieures aux indigènes bretons, peuple pasteur encore à demi sauvage. Les Romains, après quatre campagnes, firent de la Bretagne mal soumise une annexe des Gaules; Claude (43 ap. J.-C.) y vint, battit les Bretons, prit Camulodu-

---

1. V. pour l'histoire générale d'Angleterre : De la Borderie, *les Bretons insulaires et les Anglo-Saxons*, du cinquième au septième siècle (in-12, 1867); de Saulcy, *les expéditions de César en Grande-Bretagne* (in-8°, 1860); D. Hume, continué par Smollett, etc., *Histoire d'Angleterre*, trad. de Campenon (13 vol. in-8°, 1835-41); Lingard (John), *Histoire d'Angleterre depuis la première invasion des Romains jusqu'à nos jours*, trad. de Roujoux (5 vol. in-8°, 1860, 6e édit.); Macaulay, *Histoire d'Angleterre sous Jacques II* (2 vol. in-12, 1866); *Histoire de Guillaume III* (4 vol. in-12); Buckle (H. Th.), *Histoire de la civilisation en Angleterre*, trad. par Baillot (5 vol. in-8°, 1865); Roche (Ant.), *Histoire d'Angleterre depuis les temps les plus reculés* (2 vol. in-12, 1875); Freeman (Ed.), *le Développement de la constitution anglaise*, trad. de l'anglais par Al. Dehaye (Paris, 1877); Glasson (E.), *Histoire du droit et des institutions politiques, civiles et judiciaires de l'Angleterre, comparées aux droits et institutions de la France, depuis leur origine jusqu'à nos jours* (Paris, 6 vol., 1882-83); Gneist (R.), *Histoire constitutionnelle d'Angleterre* (Berlin, 1882); Pearson (Ch.), *Histoire d'Angleterre dans les temps anciens et le moyen âge* (2 vol., Londres, 1863); Fleury, *Histoire d'Angleterre* (in-12, 1884), et les études particulières de MM. Guizot, Aug. Thierry, de Rémusat, Reynald, etc. — V. la bibliographie citée par M. Ch. Bémont, *Simon de Montfort* (Paris, Picard, 1884).

num (Colchester), et se fit surnommer *Britannicus*. Sous VESPASIEN (78), AGRICOLA acheva la conquête de l'île au sud; une flotte romaine en fit le tour, et put affirmer, pour la première fois, que la Bretagne était une île. « Elle découvrit, chemin faisant, dit Tacite (*Vie d'Agricola*, x), et subjugua » les Orcades, autres îles alors presque inconnues; elle entrevit même » Thulé, toute cachée qu'elle était par son hiver et ses neiges. » Tacite donne, d'après ces expéditions, de précieuses informations géographiques sur l'archipel, mentionne le premier *Londinium* (Londres), « ville qui, » sans être décorée du nom de colonie, était l'abord et le centre d'un com- » merce immense. » (*Annales* XIV, 33.) Les Romains ne réussirent pas à dompter les insulaires du nord (Calédonie, Haute-Écosse); ils élevèrent, contre ces tribus insoumises, une ligne de forts; puis, sous ADRIEN (121), une muraille haute de 5 mètres, épaisse de 3, avec un fossé large de 11 m., et profond de 4 et demi, entre *Segedunum* (Wallsend) et *Ituna*, de la Tyne au golfe de Solway. On appelle aujourd'hui les ruines de ces fortifications le mur des Pictes ou le mur romain (*Pict's Wall* ou *Roman Wall*). En 140, ANTONIN fit construire un nouveau rempart à 100 milles au nord, entre la Clyde et le Forth; en 210, SEPTIME-SÉVÈRE les fit réparer l'un et l'autre. Néanmoins, la langue latine ne remplaça jamais l'idiome celtique dans l'île, et la civilisation romaine n'y laissa presque aucune trace. « Subjuguée par les armes romaines, elle ne reçut de Rome qu'une bien » faible teinture des arts et des lettres; de toutes les provinces occiden- » tales soumises à la domination des Césars, elle fut la dernière conquise » et la première abandonnée; nous n'y trouvons aucun reste grandiose » d'aqueduc ou de portique romain; nous ne comptons aucun écrivain » breton parmi les maîtres de la poésie et de l'éloquence latines. » (MACAULAY, *id.*)

Abandonnée par les Romains (420), la Bretagne appelle à son aide, contre les tribus des Pictes et des Scots du nord, les pirates saxons du continent. Les premiers Vikings débarquent en 449 dans l'île de Thanet, et les hordes des Jutes, des Saxons, des Angles, se succèdent sans interruption du cinquième au huitième siècle. Ils refoulent les tribus du nord, et enferment, dans les montagnes de l'ouest (Cornouailles, Galles, Lancastre, Cumberland), les Bretons qui défendent leur indépendance. L'heptarchie anglo-saxonne est fondée; elle n'a bientôt qu'un chef au lieu de sept, EGBERT (823). ALFRED LE GRAND (871-900), établit l'unité politique, divise le royaume en *shires* (comtés) subdivisés en *hundreds* (centaines) et *tithings* (dizaines); son petit-fils ATHELSTAN (925-941) prend le titre de roi des Angles ou Anglo-Saxons. L'Angleterre existe; convertie au christianisme au sixième siècle, elle fournit, au huitième, les plus ardents missionnaires convertisseurs de la Germanie païenne. — Après deux siècles de luttes sanglantes sous Alfred et ses successeurs, de nouveaux pirates normands, les Danois, conquirent l'Angleterre; la période de domination danoise, sous KANUT et ses successeurs, dura vingt et un ans (1017-1042); la dynastie anglo-saxonne, restaurée avec EDOUARD III LE CONFESSEUR, devait succomber avec lui (1042-1066); la victoire d'Hastings livra le trône au duc de Normandie, GUILLAUME LE BATARD, et la population anglaise à la tyrannie de la race normande.

Deuxième période : Les Anglo-Normands; fondation des libertés publiques (1066-1455). — Guillaume dépouilla les vaincus au profit de ses compagnons d'armes, et leur imposa une organisation féodale, militaire et judiciaire oppressive, qui, durant cent cinquante ans, entretint la haine des Saxons, et provoqua des insurrections

contre les usurpateurs étrangers. La langue savante, les mœurs, la politesse, le luxe des barons normands ou français formaient un violent contraste avec l'idiome encore barbare, la brutalité, la grossièreté et l'ignorance saxonnes; les six premiers rois d'Angleterre, Normands ou Plantagenets, plus puissants que les rois de France, leurs suzerains, favorisèrent partout l'influence française, aux dépens du génie saxon. Par sa lâcheté et son incapacité, le septième descendant de Guillaume, **Jean sans Terre**, en laissant **Philippe-Auguste** conquérir la Normandie, brisa le lien qui rattachait les barons normands à la terre de France, et les enferma dans leur île. Ils regardèrent, dès lors, l'Angleterre comme leur vraie patrie, et les Saxons vaincus comme des concitoyens; tous s'unirent contre la tyrannie de leur roi, et les rivalités avec la France devinrent, des guerres nationales. « Les arrière-petits-fils des compagnons de Guillaume et de Harold se rapprochèrent les uns des autres, dit Macaulay, » une alliance s'ensuivit, et le premier gage de cette réconciliation fut la » Grande Charte, arrachée, par leurs efforts réunis, pour leur avantage » commun. Ici commence l'histoire de la nation anglaise..... » (1215.) Cet acte solennel, qui garantissait surtout les privilèges de l'aristocratie, fut complété par les *statuts* ou *provisions* d'Oxford, imposés à Henri III après la victoire de Lewes (1264), grâce à l'appui du comte de Leicester. Ce fut la première origine du Parlement d'Angleterre, constitué sous Edouard Ier, avec sa double chambre des Lords et des Communes, où les représentants des cités et des bourgs eurent une place marquée à côté des hauts barons et des prélats[1].

Au quatorzième siècle, la fusion des races était presque complète; la royauté, devenue tout anglaise, substitua la langue nationale à la langue française, et se fit conquérante. Le patriotisme anglais se développa, durant la sanglante guerre de Cent ans, sous **Edouard III** (1327-1377), **Henri IV** (1399-1413) et **Henri V** (1413-1422). Les victoires de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, dues surtout aux archers et aux milices des communes, enflèrent l'orgueil du peuple, sans lui donner, d'ailleurs, la prépondérance continentale qu'il avait convoitée.

Troisième période : Les Tudors; la Réforme; fondation de la puissance maritime anglaise (1455-1603). — La sanglante guerre des Deux-Roses, qui, pendant trente-trois ans (1455-1485), décima les partisans des maisons de Lancastre et d'York, laissa le pouvoir à la dynastie des Tudors, et à leur gouvernement arbitraire, devant une aristocratie défaillante et un Parlement servile. **Henri VII** (1485-1509) poussa l'Angleterre dans la voie des découvertes maritimes; **Henri VIII** (1509-1547) commença la Réforme dans la hiérarchie, en substituant, à l'autorité du pape, celle du roi; **Edouard VI** et **Elisabeth** (1558-1603) l'achevèrent, en modifiant le dogme catholique, que l'intolérance cruelle de **Marie la Sanglante** (1553-1558) n'avait pu restaurer. Elisabeth défen-

---

1. V. sur cette question de l'origine du Parlement, l'excellente thèse de M. Ch. Bémont, *Simon de Montfort, comte de Leicester* (in-8, 1881, Picard), que l'Académie française a honorée du prix Thérouanne. L'auteur, notamment dans les chapitres IV, V, VI, VII, y analyse avec une science très sûre et beaucoup de sagacité les éléments complexes de cette révolution et le rôle propre de Leicester qui ne fut pas « un héros de la démocratie, mais qui donna à la bour- » geoisie la conscience de sa force, et prépara ainsi son avènement politique. » (P. 233.)

dit l'anglicanisme contre les puritains, par des supplices; l'absolutisme contre le Parlement, par des lois d'exception; la liberté religieuse contre Philippe II, par des alliances avec les huguenots du continent, et par la destruction des flottes espagnoles. Elle fonda la Compagnie des Indes orientales, donna l'essor à l'industrie nationale et au grand commerce océanique, jeta les bases de l'empire colonial et de la suprématie maritime de l'Angleterre. De son temps vécurent : *Shakespeare*, *Ben-Jonson* et *François Bacon; Raleigh* colonisa la Virginie; *Gilbert*, l'île de Terre-Neuve; *Davis* découvrit une mer nouvelle, et *Drake*, après l'escadre de Magellan, fit, pour la seconde fois, le tour du monde.

Quatrième période (1603-1688) : Les Stuarts; défense et rétablissement des libertés publiques. — Le prestige d'Elisabeth ne se transmit pas aux Stuarts d'Ecosse avec la couronne des Tudors; ils furent incapables de le maintenir. Le pédantisme puéril et les prétentions tracassières de JACQUES Ier (1603-1625), théoricien du droit divin des rois dans le pays de la Grande Charte, le rendirent ridicule. La hauteur et la perfidie de CHARLES Ier (1625-1648), le gouvernement arbitraire et le zèle aveugle de ses ministres rendirent la royauté odieuse; le Parlement et l'opinion protestèrent contre la levée des taxes illégales, contre les sentences des tribunaux d'exception et les persécutions religieuses[1]. La guerre civile éclata, Charles Ier mourut sur l'échafaud; la révolution de 1648 institua la République, et OLIVIER CROMWELL, prenant la dictature sous le nom de Protecteur, réprima les révoltes avec une impitoyable rigueur, et mit au service de la politique extérieure une habileté consommée (1653-1658). Il enleva la Jamaïque à l'Espagne, et imposa à la Hollande l'Acte de navigation, qui fut le premier coup porté à la prospérité, jusque-là sans rivale, de la marine néerlandaise. La crainte de l'anarchie militaire, après la mort de Cromwell, décida la restauration des Stuarts. Mais CHARLES II (1660-1685), rappelé par nécessité et accueilli avec enthousiasme, suivit une politique antinationale, se fit le pensionnaire de Louis XIV, humilia la nation à l'étranger, favorisa, au dedans, le parti catholique, et se joua de la liberté individuelle et des bills du Parlement, comme l'*Habeas corpus* et le *Test*. — Son frère JACQUES II (1685-1688) afficha ouvertement des opinions papistes, et tenta de ramener le pays sous l'autorité spirituelle du Saint-Siège. La révolution de 1688 le renversa du pouvoir, et les Stuarts furent bannis. Le parti des *tories*, défenseurs de la royauté, s'unit aux *wighs*, partisans des réformes, pour mettre sur le trône, déclaré vacant, la fille du roi déchu, Marie d'York, et son époux, Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande. La *Déclaration des Droits*, imposée par le Parlement et jurée par le nouveau roi, fut la reconnaissance définitive des droits de la nation et des libertés publiques. Ainsi fut consommée, presque sans effusion de sang ni troubles publics, cette seconde révolution, qui fut la dernière en Angleterre, et qui fit de Guillaume III le défenseur de la liberté politique et religieuse contre Louis XIV, champion résolu des Stuarts catholiques exilés.

Cinquième période (1688-1885) : Développement de l'empire maritime et colonial. — La politique nationale en Angleterre

---

1. C'est pendant cette période de troubles qu'une poignée de puritains alla fonder dans la Nouvelle-Angleterre cette colonie qui est devenue le noyau des Etats-Unis du nord, en même temps qu'une compagnie de nobles privilégiés créait les premières plantations de la Virginie.

[redacted]

rs qu'un objet : fonder un empire colonial au détriment des aritimes rivales, Espagne, France, Hollande, le développer sans naintenir l'intégrité. Tel fut le motif qui, au dix-huitième siècle, UART (1702-1714) et sous les princes de la maison de Bruns- e, devenus rois d'Angleterre : GEORGES Ier (1714-27), GEORGES II GEORGES III (1760-1820), arma la Grande-Bretagne contre la toutes les grandes luttes du continent : guerres de Succession e Succession d'Autriche, de Sept ans, de l'Indépendance amé- es six coalitions contre la République et l'Empire. Aussi, les furent-ils frappés sur mer et dans les colonies : l'Espagne per- ; — la France, Terre-Neuve, l'Inde, le Canada, Maurice, plu- es ; — la Hollande, le Cap. Un seul revers assombrit cette bril- et vengea les nations vaincues; ce fut l'émancipation des Etats- ublique naissante devint un utile contre-poids à la formidable son ancienne métropole, et sauva la liberté des mers. On le 812, quand la jeune marine de guerre américaine refusa aux glais le droit de visite, et infligea au commerce britannique des enses. Mais les traités de 1815, après le terrible duel entre et Napoléon, donnèrent à la Grande-Bretagne la suprématie us GEORGES IV (1820-1830), GUILLAUME IV (1830-1837), VICTO- l'intérieur, elle modifia sa constitution dans un sens plus li- ipa les catholiques, augmenta le nombre des électeurs poli- t l'esclavage des nègres, l'acte de navigation, réforma la loi des législation commerciale, supprima l'Eglise anglicane d'Irlande, ar des mesures de conciliation, restées d'ailleurs assez vaines, haines et d'adoucir le sort misérable des Irlandais mena- n dehors, elle a achevé, par des luttes sanglantes, la con- nde, et en a développé les ressources par de grands travaux lique; elle a imposé à la Chine, de concert avec la France, des mmerce et l'ouverture des grands ports du Céleste Empire; elle es guerres malheureuses contre la Perse et l'Afghanistan, pour ment de son influence et de ses frontières indiennes, en atten- se heurte à l'empire russe, dont les conquêtes touchent presque ; elle a colonisé l'Australie et la Nouvelle-Zélande; fondé des des stations dans toutes les mers du monde, occupé Hong- pour, Périm, Chypre, Malte, la Guinée africaine, etc. ; réglé, à eprises, la question d'Orient par sa diplomatie et ses armes Détroits (1841), de Paris (1856), de Berlin (1878); essayé même il est vrai, de mettre la main sur l'Egypte et de confisquer à canal de Suez, auquel elle avait fait jadis une opposition aussi e que passionnée[1].

— Les habitants primitifs de l'Ecosse étaient des Celtes. des Romains sous Agricola a donné les premières informations le *pays calédonien* et ses montagnards aux cheveux roux ae), et Tacite nous les a transmises. Les retranchements Antonin et de Sévère n'arrêtèrent pas les incursions des ma- tes et scots dans la Bretagne romaine. Quand les rois angles et nt conquis le pays du sud, les clans des montagnes du nord à vivre indépendants : dès le neuvième siècle, les Pictes et

---

ectures sur l'Afrique, p. 627.

les Scots continuèrent à vivre indépendants et formèrent, sous Kennet II, un seul royaume, *Scotland* ou *Ecosse;* la division en comtés date du douzième; Edimbourg en devint la capitale en 1437. Durant cinq siècles, des guerres sans cesse renaissantes ensanglantèrent l'Ecosse : guerres civiles entre les compétiteurs à la couronne; guerres féodales entre les rois et les chefs de clans; guerres étrangères entre les rois d'Angleterre suzerains de l'Ecosse, et leurs vassaux rebelles, alliés de la France, les Baliol, les Wallace, les Bruce, qui tentaient de s'affranchir. L'extinction de la famille de Robert Bruce, dans la personne de son fils David II, vaincu par Edouard III, fit monter au trône la maison des Stuarts, avec Robert II (1371). Jamais pays ne fut plus troublé que l'Ecosse pendant les deux siècles qui suivirent; Jacques Ier (1437) et Jacques III (1488) furent assassinés; Jacques II (1460) et Jacques IV (1513) périrent sur le champ de bataille dans les guerres contre l'Angleterre; Jacques V, trahi par la noblesse écossaise à la veille d'un combat, succomba à sa douleur (1542), et sa fille, Marie Stuart, victime de l'opposition féodale, du fanatisme religieux et des haines politiques, termina, sur l'échafaud élevé par Elisabeth d'Angleterre, une vie « ouverte par l'expatriation, semée de traverses, » remplie de fautes, presque toujours douloureuse, en un moment coupable, » mais ornée de tant de charmes, touchante par tant d'infortunes, épurée » par d'aussi longues expiations, finie avec tant de grandeur... » (Mignet.) En 1603, à la mort d'Elisabeth, les deux couronnes d'Angleterre et d'Ecosse furent réunies sous le sceptre de Jacques Ier, fils de Marie Stuart (Jacques VI en Ecosse); chaque peuple garda toutefois son gouvernement, son parlement, ses lois et sa religion. L'union politique ne fut établie qu'un siècle plus tard par un acte du Parlement (1707).

Irlande. — Les navigateurs phéniciens, carthaginois et grecs désignaient cette île sous le nom d'*Iern* ou *Irin;* les Romains l'appelaient *Hibernia*. Les Irlandais primitifs étaient de race celtique. « Un des noms que » les anciens documents nationaux appliquent à leurs ancêtres est celui de » *feinni*, nom d'origine inconnue, dont les Irlandais insurgés contre l'auto- » rité anglaise ont fait de nos jours une appellation distinctive sous la » forme modernisée de *Fenians.* » (V. de Saint-Martin.) A cette période de la vieille Irlande celtique, se rattachent les monuments mégalithiques, tumuli, cairns, dolmens, pierres levées, menhirs, et les *raths* ou buttes de terre en forme d'enceintes ou camps retranchés qui couvrent le sol de l'île. Dès le cinquième siècle, les Irlandais furent convertis au christianisme; leur premier apôtre fut Patrick. L'île était partagée au moyen âge en petits royaumes distincts, correspondant à peu près aux quatre grandes divisions actuelles : *Leicester*, *Ulster*, *Connaught*, *Munster*. Au neuvième siècle, les pirates danois formèrent quelques établissements sur les côtes; et en 1169, les Anglo-Normands, sous Henri II, firent dans l'île leur première descente. Alors commença cette longue série de guerres sanglantes, suivies de spoliations, de proscriptions et de meurtres, qui, bien loin d'étouffer la nationalité de l'Irlande et d'éteindre sa foi catholique, n'ont eu pour résultat que d'exaspérer ses haines, et de creuser entre les deux îles un abîme plus profond. Telles furent les persécutions dirigées par Elisabeth, Jacques Ier, et surtout par Cromwell, qui faisait vendre les jeunes filles comme esclaves à la Jamaïque, brûlait les Irlandais dans leurs maisons, et ordonnait partout le massacre des garnisons prisonnières. Aussi l'Irlande fut-elle, au temps de Jacques II et des Stuarts proscrits, un foyer d'insurrection politique et religieuse, et le lieu de débarquement préféré des troupes de Louis XIV et de Louis XV, qui tentèrent vainement de res-

taurer la dynastie déchue. En 1789, les Irlandais saluèrent avec joie la Révolution française. Ils fondèrent l'association secrète des Irlandais-Unis, et, en 1796, les chefs du parti de la *Jeune-Irlande*, Wolfe Tone, Connor, Fitz Gerald, vinrent en France pour solliciter l'appui du Directoire. Mais l'escadre de l'amiral Bouvet, qui transportait les régiments de Hoche en Irlande (déc. 1796), fut dispersée par la tempête; et les deux tentatives de Humbert et de Hardy, qui débarquèrent à Killala en 1798, échouèrent devant les forces supérieures de Cornwallis et de Warren. Elles n'aboutirent qu'à faire supprimer le Parlement irlandais, dernier semblant d'autonomie qui restât à l'Irlande, et à faire voter en 1800 l'Acte d'Union par les députés, dont le ministère acheta les voix. Les patriotes irlandais n'en continuèrent pas moins à revendiquer sans relâche l'autonomie législative, la liberté religieuse et la réforme agraire. Ce sont là les trois grandes questions qui ont tour à tour ou simultanément, dans ce siècle, agité l'Irlande[1]. Henry Grattan et Daniel O' Connel arrachèrent en 1829, par leurs éloquentes et énergiques protestations, l'émancipation des catholiques; et, en 1868, M. Gladstone obtint la sécularisation complète des revenus de l'Église anglicane. Mais les Irlandais réclamèrent en vain les autres satisfactions. D'épouvantables famines les décimaient, comme celle de 1842, celle de 1850-51, qui coûta la vie à 400000 personnes; celle de 1847, où plus d'un demi-million d'hommes moururent de faim. En trente ans (1830-1860), la population, par suite du typhus, de la famine, de l'émigration, diminua de 2400000 individus. A l'agitation légale succédèrent les complots, les insurrections et les procédés révolutionnaires. Déjà en 1821, s'était formée l'association mystérieuse des *Whiteboys* ou *Enfants-Blancs*, ainsi nommés, parce que, dans leurs expéditions, ils se cachaient la figure avec un morceau d'étoffe blanche. « Toute leur ambition, dit M. Hervé, se bornait » à faire la guerre aux propriétaires protestants, surtout à ceux qui avaient » la réputation, méritée ou non, d'user rigoureusement de leurs droits à » l'égard des fermiers et des paysans. Un propriétaire était-il signalé » comme ayant commis un abus de pouvoir ou un acte d'inhumanité, un » matin, en sortant de chez lui, il trouvait devant sa porte un cercueil. » C'était la manière de lui signifier l'arrêt de mort prononcé contre lui par » la terrible association. Peu de jours après, il tombait sous les coups » d'une bande de *Whiteboys*. La population était complice des assassins. » Parfois, le crime avait eu lieu en plein jour, devant des centaines de personnes. Et cependant, la justice ne trouvait jamais un témoin pour constater l'identité des coupables. » Après l'insurrection de 1848, des réfugiés irlandais organisèrent en Amérique l'association du fénianisme, qui eut son conseil suprême, compta bientôt dans le Royaume-Uni 100000 affiliés et 8 à 10000 fusils. Ils échouèrent dans leurs attaques contre le Canada et la ville de Chester en Angleterre; mais ils firent sauter la prison de Clerkenwell (1867). Le fénianisme organisa la *Ligue agraire*, le *Home Rule* et le *parti des Invincibles*, qui se fondent dans la *grande Ligue nationale* irlandaise, et dont le cri de ralliement est : *No rent* (pas de fermages). Ses adhérents, qui se comptent par millions, réclament l'autonomie de l'île et la séparation complète entre l'Angleterre et l'Irlande; ses chefs, en Europe comme en Amérique, les uns, partisans de l'agitation lé-

1. Voir Edouard Hervé, *la Crise irlandaise* (Paris, 1885, in-18, Hachette). — A. Leroy-Beaulieu, *Revue politique et littéraire* (30 avril 1881).

gale et parlementaire, les autres, conspirateurs et terroristes, ne différant d'opinion que sur le choix des moyens, s'accordent tous sur le but à poursuivre[1].

Constitution. — Monarchie constitutionnelle : **Pouvoir exécutif.** — La couronne est héréditaire; les femmes n'en sont pas exclues[2]. Le souverain, « le pouvoir exécutif », nomme à tous les grands emplois de l'Etat, a le droit de paix et de guerre; il convoque, proroge et dissout les deux Chambres; mais il exerce ces prérogatives par l'intermédiaire de ses ministres, qu'il nomme lui-même, dont tous les actes sont contrôlés par le

---

1. Au temps d'O' Connell, le mot de ralliement des Irlandais était *Rappel ;* aujourd'hui le *Rappel* s'appelle *Home Rule.* Les *home rulers*, comme jadis les *repealers*, réclament la dissolution de l'union politique de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, le rétablissement du Parlement irlandais, et le gouvernement de l'Irlande par elle-même. Mais les *home rulers* ne s'accordent pas dans leurs plans de campagne et dans la somme des revendications. Les Irlandais émigrés, fils ou petits-fils des fenians, qui ont leur quartier général aux Etats-Unis, sont en état de conspiration permanente, et n'admettent que les procédés révolutionnaires : l'incendie, le poignard, la dynamite, les machines infernales ; ils sont armés, organisés ; ils ont de l'argent, et la *Brotherhood*, ou fraternité révolutionnaire, reçoit de souscripteurs américains des encouragements et des sommes importantes. Les servantes irlandaises de New-York et de Philadelphie contribuent pour une large part à alimenter les caisses de l'association. Ce sont les révolutionnaires de ce parti qui multiplient depuis dix ans les crimes agraires ; ils ont poignardé, en 1882, dans le Phœnix-Park, à Dublin, en plein jour, quelques heures après leur débarquement, le nouveau ministre d'Irlande, lord Cavendish et le sous-secrétaire d'Etat, M. Burke. En 1885, ils ont tenté de faire sauter la Tour de Londres et le palais de Westminster. — D'autres *home rulers* réprouvent ces attentats. Ils entendent plus ou moins rester dans la légalité, et ne demandent pas à se séparer de l'empire britannique, mais à constituer une Irlande rattachée à l'Angleterre par un lien fédératif, ayant un Parlement national, s'administrant elle-même et n'ayant de commun avec la Grande-Bretagne que les services généraux de l'armée, des affaires étrangères, de la poste, de la douane. Ils ont formé sous la direction de MM. Parnell, Davitt, Dillon et Sullivan, députés irlandais et organisateurs du parti, la *land-league*, qui réclame l'application à toute l'Irlande du *tenant right* d'Ulster, c'est-à-dire le droit pour le tenancier de conserver indéfiniment sa tenure, de vendre son bail, de devenir lui-même propriétaire, de ne pas payer la rente, de mettre en interdit les propriétaires qui refusent de se soumettre et les fermiers qui refusent d'adhérer à la ligue, de les *boycotter*, c'est-à-dire d'inscrire leurs noms sur la *liste noire*, et s'ils persistent, de les assommer.

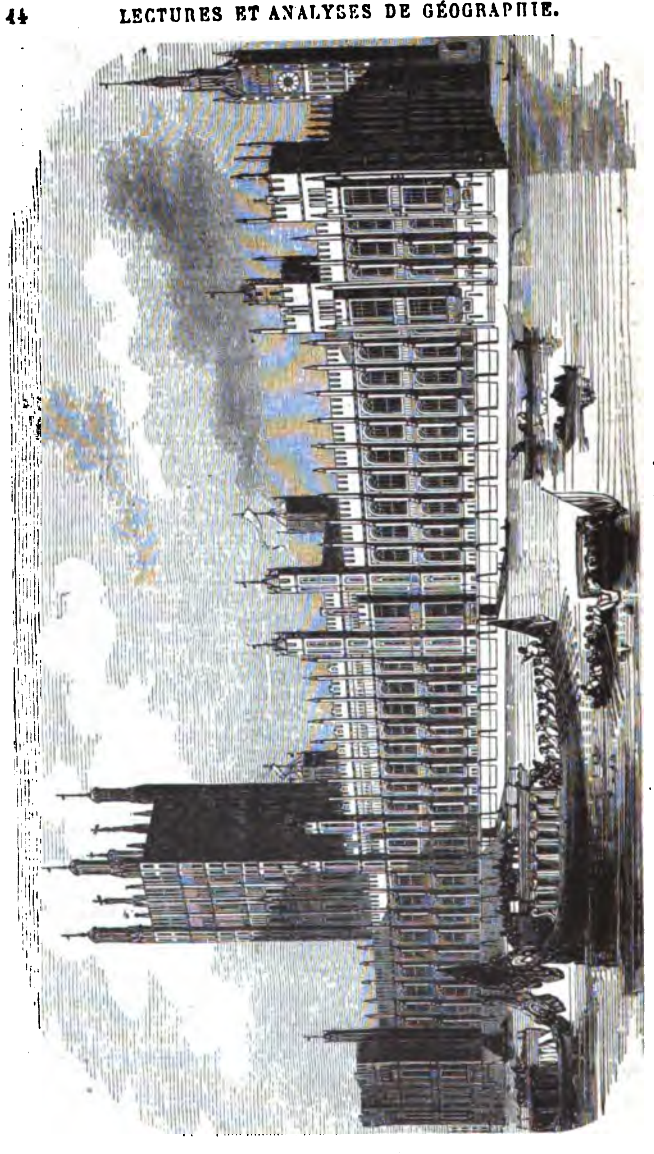
2. Souveraine actuelle, VICTORIA, reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes, née en 1819, fille unique du duc de Kent, a succédé en 1837 à son oncle Guillaume IV ; mariée en 1840 au prince Albert de Saxe-Cobourg et Gotha (prince-consort en 1857), veuve en 1861. Elle a eu 5 filles et 4 fils ; le fils aîné, *Albert-Edouard, prince de Galles*, né en 1841, marié en 1863 à la princesse *Alexandra de Danemark* ; le second, *Alfred, duc d'Edimbourg*, né en 1844, marié en 1874 à la *grande-duchesse Marie*, fille du tsar Alexandre II ; le troisième, *Arthur, duc de Connaught*, né en 1850, marié en 1879 à la princesse *Louise-Marguerite de Prusse ;* le quatrième, *Léopold, duc d'Albany*, né en 1853, marié en 1882 à *Hélène, princesse de Waldeck*, mort en 1884 ; la fille aînée *Victoria*, princesse royale, née en 1840, mariée en 1858, à *Frédéric-Guillaume*, prince impérial d'Allemagne ; la deuxième *Alice*, née en 1843, mariée en 1862 au *grand duc de Hesse*, morte en 1878 ; la troisième *Hélène*, née en 1846, mariée en 1866 au prince de *Sleswig-Holstein ;* la quatrième, *Louise*, née en 1848, mariée en 1871 au *marquis de Lorn :* la cinquième, *Béatrix*, née en 1857. *Dotation annuelle de la reine et pensions des princes et princesses : plus de* 14 *millions.*

[redacted]

Parlement, et qui ne peuvent conserver le pouvoir, suivant une vieille tradition, qu'autant qu'ils ont une majorité dans le Parlement. — Le cabinet est formé, sauf approbation du souverain, par le chef reconnu du parti triomphant (le *leader*), qui devient le premier ministre, et choisit, dans les deux Chambres, ses collègues, appelés secrétaires d'Etat, ayant des dignités et des traitements différents. Il y a quatorze ministres dans le cabinet : *premier lord de la trésorerie* (125 000 fr.); — *lord grand chancelier* (250 000 fr.); — *chancelier de l'échiquier* (125 000); — *lord président du conseil* (50 000); — *lord du seing privé* (50 000); — *secrétaire de l'intérieur* (125 000); — *secrétaire de l'extérieur* (125 000); — *secrétaire des colonies* (125 000); — *secrétaire de la guerre* (125 000); — *secrétaire des Indes* (125 000); — *premier lord de l'amirauté*[1] (112 500); — *président du conseil du commerce* (president of Board of trade, 50 000); — *président du Local government Board* (50 000); — *chancelier du duché de Lancaster* (50 000). — *Le secrétaire en chef pour l'Irlande* (40 625); — *le directeur des postes*, ou Postmaster general (62 500) et *le vice-président du Conseil d'éducation* (50 000) ne font pas partie du cabinet.

Pouvoir législatif. — Le Parlement se compose de deux Chambres : la *Chambre haute* ou *des Lords;* la *Chambre basse* ou *des Communes*. — La première, présidée par le *lord-chancelier*, est tout aristocratique; elle existe par droit de naissance ou de fonction. Elle est composée : de *pairs héréditaires*, dont la couronne peut librement augmenter le nombre; des *prélats* d'Angleterre et du pays de Galles; de 26 *nobles* d'Ecosse élus pour la durée du Parlement; de 28 *nobles* d'Irlande élus à vie; en tout, 518 membres. La Chambre des Lords a la préséance sur l'autre Chambre; mais, en réalité, elle a moins d'importance qu'elle dans l'Etat; elle constitue surtout une Chambre de revision et d'enregistrement avec autorité suspensive; elle ne peut qu'accepter ou rejeter le budget dans son entier. La dignité de membre de la Chambre des Lords est entièrement gratuite. — La *Chambre des Communes*, présidée par le *speaker* (orateur) élu (traitement, 125 000 fr.), est élue pour sept ans (depuis 1716); elle comprend 658 membres (285 élus par les comtés, 364 par les villes et bourgs, 56 par les universités) élus sans condition de cens ni de fortune, sauf les cas d'incompatibilité et d'indignité. — Sont électeurs : 1° dans les bourgs, les *francs-bourgeois* (freemes); les propriétaires ou locataires d'une maison entière non meublée, soumis à la taxe des pauvres depuis un an au moins; les locataires en garni qui habitent depuis un an un logement loué 250 fr.; 2° dans les *comtés*, les possesseurs d'une tenure libre (*freehold*) d'une valeur annuelle de 50 fr.; les individus qui détiennent, depuis six mois au moins, un bail dont la jouissance représente une valeur nette annuelle de 125 fr.; les individus qui occupent depuis un an, comme propriétaires ou locataires, un immeuble d'une valeur imposable de 300 fr. au moins. — En Ecosse, le minimum de la valeur des droits d'occupation, donnant droit de vote, est de 350 fr.; en Irlande, de 100 fr.; — 3° dans les universités, à Cambridge et Oxford, les maîtres ès arts sont électeurs sans condi-

1. La marine britannique est gouvernée par cinq commissaires appelés *lords de l'amirauté;* le premier, qui a rang de ministre, est toujours un civil et responsable devant le Parlement; le deuxième, le troisième, le quatrième sont des officiers généraux de la flotte; le cinquième, dit *lord parlementaire*, est toujours un membre de la Chambre des communes.



Palais du Parlement à Londres.

[redacted]

s; à Dublin, les agrégés (*fellows*), les étudiants (*scholars*), les *aduates*), sont électeurs. La *Chambre des Communes* a le iorité dans la discussion des lois de finances; elle impose, par e choix des ministres. Il y a incompatibilité entre le mandat de ne fonction publique rétribuée. — Les députés doivent être nés yaume-Uni, et âgés de trente et un ans. Ils ne touchent aucun — **Le Parlement** doit être convoqué au moins une fois tous les en fait, il l'est annuellement, le budget devant être voté tous les couronne et les deux chambres ont également l'initiative des de *Man* a une Chambre spéciale; chacune des îles *anglo-nor-* également une constitution particulière.

in. — Ecartelé; le premier et le quatrième quartier rouge; le jaune, et le troisième, bleu; le pavillon royal, chargé des armes e. L'écusson armorial du Royaume-Uni est entouré du cordon ère d'or, de l'ordre de la Jarretière, avec la devise : *Honny soit i pense:* il est surmonté de la couronne britannique, gardée par ır et une licorne d'argent, avec cette autre devise : *Dieu et mon* Il réunit dans son cadre les trois léopards d'Angleterre, le lion osse et la harpe d'Irlande. — **Ordres de chevalerie.** Il y en *dre de la Jarretière*, fondé en 1349 par Edouard III (25 mem- compter la famille royale et les étrangers); — *ordre du Bain*, Henri IV en 1399, divisé en trois classes : grand-croix, com- chevaliers; — *ordre du Chardon* ou *de Saint-André* (d'E- lé en 787, rétabli en 1540 et 1687 (24 membres); — *ordre de hel et de Saint-Georges*, créé en 1818; — *ordre de l'Etoile* créé en 1861; — *ordre militaire des indigènes*, institué en es Anglais ne portent guère leur décoration, ou les signes de dé- ne dans les solennités.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES

A. — Angleterre et pays de Galles (52 comtés).

Les comtés se subdivisent en centaines (*Hundreds*) : dans chaque comté un *shériff*, nommé pour un an par la reine, représente le souverain; il est assisté d'un *sous-shériff*, homme de loi; d'un *lord-lieutenant*, choisi par la reine, qui commande la milice et garde les archives : d'un *receveur général* des taxes, officier de la couronne; de *juges de paix*, choisis par la reine; toutes ces fonctions sont gratuites. Beaucoup de villes ont été érigées en *corporations municipales* [illegible] elles sont administrées par un *conseil communal électif*, renouvelé par tiers chaque année, et par [illegible] *maire* annuel, assisté d'*aldermen*. Outre ces corporations, le comté comprend des *paroisses* et des *communes*, administrées par une assemblée élue pour un an, la *vestry*, qui nomme à [illegible] tour pour trois [illegible] les fonctionnaires de la paroisse; la vestry se compose de contribuables payant la *taxe des pauvres*. Les pauvres assistés dans les trois royaumes sont au nombre de 12 à 1 300 000, et la dépense s'élève à 240 millions. Plusieurs paroisses forment un *bourg*; la cité de Londres en comprend 108.

	COMTÉS ou SHIRES et bassins correspondants.	CHEFS-LIEUX avec la population (1883).	VILLES IMPORTANTES
Comtés de l'Est.	NORTHUMBERLAND (*Tyne, Aln, Tweed*).	Newcastle (*houille, coke, fer, produits chimiques*) (149 000 h.).	Tynemouth et North-Shields (40 000 hab.), *ports de commerce;* — Alnwick (7 000), *cuirs, bière :* — Berwick, *port de pêche* (1 500), sur la Tweed.
	DURHAM (*Wear, Tees*).	Durham (15 000), *université*.	Gateshead, faubourg de Newcastle (6 500) *houille, fer;* — Sunderland, (121 200), *port de commerce, chantiers de construction, docks;* — South-Shields (60 000), *port;* — Hartlepool (40 000) *port de pêche;* — Darlington (30 000); Stockton (40 000), *houille, fonderies, bestiaux;* Bishop-Auckland (10 000), mines, cotonnades, évêché.
	YORKSHIRE (*Humber, Aire, Calder*).	York (50 000), *archevêché*.	3 régions : 1° NORTH-RIDING : Scarborough, Middlesborough (56 000), Whitby (14 000), *ports balnéaires, houille, fers, grains, constructions navales.* — 2° EAST-RIDING : Kingston-upon-Hull (155 000), *port fortifié et de commerce; métallurgies, raffineries;* Beverley, *blé, houille.* — 3° WEST-RIDING : LEEDS (322 000), *lainages, cotonnades, tapis, toiles, poteries, verreries, machines;* — Bradford (205 000), *filatures* et *tissages, grains et bestiaux;* — Halifax (76 000), Skipton; Keighley; Horton; Pudsey; Dewsbury; Batley (21 000); Huddersfield (85 000 hab.); Wakefield (30 000); Barnsley, mêmes industries; — SHEFFIELD (305 000), *houille, fer, acier, machines, outils,* et les villes voisines, Ecclesfield, Rotherham, Wortley, etc.

[redacted]

Comtés de l'Est.	STAFFORD (*Trient.*).	Stafford (12000), *cuirs, coutellerie.*	Wolverhampton (78000); Walsall (60000); Bilston (20000); Willenhall (20000), Wednesbury, *métallurgie, houille, quincaillerie;* — STOKE-UPON-TRENT (152000), *métropole des poteries;* Burslem; Hanley; Longton, *poteries, faïence.*
	LEICESTER (*Sour*).	Leicester (130000), *lainages.*	Hinckley, *filatures,* Ashby, *bestiaux,* Lougborough (15000), *dentelles.*
	RUTLAND.	Oakham (3000).	
	NORTHAMPTON.	Northampton (52000).	Peterborough (11000). *marchés de produits agricoles.*
	BEDFORD (*Ouse.*).	Bedford (12000), *dentelles.*	
	HUNTINGDON (*Id.*).	Huntingdon (4000), *bestiaux.*	
	CAMBRIDGE (*Id.*).	Cambridge (30000), *Université*	Ely; Wisbeach: *marchés agricoles.*
	NORFOLK (*Yare*).	Norwich (80000), *châles, grains*	Yarmouth, (46000), *port de pêche;* — Kings-Lynn (25000), *port.*
	SUFFOLK (*Stour*).	Ipswich (52000), *port.*	Lowestoft (15000), *port de pêche;* Bury St-Edmunds (15000), *marché.*
	ESSEX.	Chelmsford (6000).	Harwich, *ports et chantiers;* Colchester (26000), *parcs d'huîtres, tissus, bestiaux.* — Brentfort, *distilleries.*
	MIDDLESSEX, *Tamise*	LONDRES (3955000).	(*La capitale est le centre des industries les plus variées.*)
	HERTFORD (*Id.*).	Hertford (7000).	Ware, *marchés de grains.*
	BUCKINGHAM (*Id.*).	Aylesbury (7000).	Buckingham, *dentelles;* Eton, *collège renommé.*
	OXFORD (*Id.*).	Oxford (32000), *Université.*	Woodstock, *forêt en partie enclavée dans le domaine de Blenheim.*
	BERKSHIRE (*Id.*).	Reading (32000), *toiles, rubans.*	Windsor (10000), *château royal;* Abingdon; Newbury, *marchés agricoles.*
	SURREY (*Wey.*).	Guildford, *blé.*	Sydenham, *palais de cristal;* Croydon (22000), *papeteries;* Epsom; Richmond, Twickenham, Kingston (10000).
Comté du Sud.	KENT (*Tamise, Stour.*)	Maidstone (26000), *grains, houblons, papeteries.*	Canterbury (21000), *archevêché;* Chatham (46000), *arsenal, place forte;* Rochester (22000), *pêcheries;* Gravesend (21000), *chantiers;* Woolwich (42000), *écoles militaires, arsenaux, chantiers;* Greenwich, *observatoire;* Sheerness (10000); Deptford (30000), *ports fortifiés, arsenaux;* Margate; Ramsgate, *bains;* Tunbridge, *bestiaux;* Douvres (30000), Folkstone, *ports de passage sur la Manche.* (*Sandwich, Hythe, New-Romey, Deal et Douvres formaient jadis les* « Cinqueports ».
	SUSSEX (*Ouse*).	Chichester (8000), *pêcheries, grains.*	Lewes (10000), *papeteries, grains, fonderies;* BRIGHTON (107000). Hastings (42000); New-Haven, Seaford, Eastbourne, Shoreham, *ports.*

	COMTÉS ou SHIRES et bassins correspondants.	CHEFS-LIEUX avec la population (1883).	VILLES IMPORTANTES
Comtés du Sud.	HAMPSHIRE (*Anton*).	Winchester (11000).	PORTSMOUTH (avec Portsea et Gosport (132000), *port militaire, arsenaux, chantiers, fonderies*; SOUTHAMPTON (60000), port de commerce. L'île de WIGHT en dépend : ch.-l. pr. Newport (8000), Cowes; Ryde, *ports*.
	WILTSHIRE (*Avon*).	Salisbury (12000).	Trowbridge, Bradford-sur-Avon, Devizes, Marlborough, Westbury, Malmesbury, *fabriques de draps;* Cricklade.
	DORSET (*Id.*).	Dorchester (7000).	Poole (1000), *port de pêche;* Portland, *pierres de taille;* Brisport, Weymouth, Melcombe, Lym-Regis, *ports et bains*.
	SOMERSET (*Avon, Parret*).	Bath (53000), *papiers, bains*.	BRISTOL (215000), *port de commerce; université;* Bridgewater, Wells, *produits agricoles;* Taunton (15000); Yeovil (10000); Frome (15000), *lainages, toiles, draps*.
	DEVONSHIRE (*Ex, Dart, Tamer*).	Exeter (35000), *port marchand, lainages*.	P[illegible] avec Devonport et Stonehouse (140000) *port militaire, arsenal, chantiers, école de marine*, Dartmouth, Brixham, Exmouth, *ports et ba[illegible]*; Barnstaple (11000); Tavistock, *cuivre et étai...*
	CORNWALL (*Fal*).	Bodmin.	Saint-Austell (11000), *cuivre, étain, kaolin*; Truro (9000), *id*; Launceston, *lainages;* Falmouth, *port fortifié;* Penzance, Penryn, *ports de pêche*. (Les îles SCILLY ou Sorlingues, chef-lieu Newton, en dependent (10000) 145 îlots dont 6 habités.)
Comtés de l'Ouest.	GLOUCESTER (*Severn*).	Gloucester (20000), *céréales, fer, lin, cordages*.	Stroud (35000) Cirencester, *confections, lainages;* Clifton (20000), *eaux minérales;* Cheltenham (45000), *eaux minérales, collège célèbre*.
	MONMOUTH (*Wye*).	Monmouth.	Newford (28000), *port de houille;* Chepstow, *port;* Pontypool, *métallurgie*.
	HEREFORD (*Id.*).	Hereford (16000), *marché agricole*.	Ledbury, *houblon, produits agricoles*.
	WORCESTER (*Severn*).	Worcester (33000), *porcelaine, houblon*.	Dudley (46000), Stourbridge, *houille, fer, verreries;* Kidderminster (21000), *tapis, soieries;* Droitwich, *salines;* Redditch, *aiguilles, hameçons*.
	WARWICK (*Avon*).	Warwick (11000), *lainages*.	BIRMINGHAM (415000), *fer, acier, cuivre, armes, machines;* Coventry (42000), soieries, rubans; Lémington (18000), *bains*.
	SHROPSHIRE	Shrewsbury (23000), *fonderies, toiles*.	Wellington (12000), *clouterie;* Ellesmere, *marché*.

[redacted]

Comtés de l'Oues[t]	*sey, mode.*		... *teintureries, rubans, soieries, machines*, et autour d'elle : Eccles, Ashton (40000) ; Worsley, Bury (50000), Rochdâle (70000), Middleton ; Oldham (112000), *cotonnades, lin, houille, pierres, ardoises* ; Bolton (105000), *draps* ; Chorley, Wigan (50000) Leigh, *cotonnades* : Derby, Prescot, *houille, horlogerie* ; Warrington (12000), *fonderies, verreries, toiles* ; Saint-Helens (60000), *cristalleries, glaces* ; Preston (100000), *coton, lin* ; Blackburn (105000) ; Burnley (60000), Clitheroe, *tissus, eaux minérales*.
	WESTMORELAND (*Esk*).	Appleby (2000), *blé*.	Kendale (12000), *draps, lainages, cotonnades*.
	CUMBERLAND (*Ellen*).	Carlisle (32000).	Maryport ; Whitehaven, *ports de charbon* ; Workington, *salines, forges* ; Penrith, *lainages* : Keswick (3000), *ville de touristes ; crayons*.
Pays de Galles (Wales)	FLINT (*Dee*).	Mold.	Flint (4000), *charbon* ; Holywell (12000), *plomb, cuivre, calamine*.
	DENBIGH.	Ruthin.	Denbigh ; Wrexham (16000), *laines, marchés*.
	ANGLESEY (*île*).	Beaumaris (2000).	Amlwch, *port de commerce, cuivre* ; Holyhead (6000), *île et port*.
	CAERNARVON.	Caernarvon (9000), *port*.	Bangor, *port de commerce* sur le détroit de Menai comme la capitale.
	MERIONETH.	Dolgelly (4000).	Barmouth, *port balnéaire* ; Bala, *sur un lac*.
	MONTGOMERY.	Montgomery.	Newtown, *flanelles, ganterie* ; Welshpool (7000), *marché*.
	RADNOR.	Presteign.	New-Radnor.
	BRECKNOCK.	Brecknock (6000), *lainages*.	
	CARDIGAN (*Teifi*).	Cardigan (4000).	Aberyswyth, *plomb, bains de mer, pêcheries*,
	PEMBROKE.	Haverford-West.	Pembroke (15000), *port, arsenal* ; Milford, *port de houille, chantiers*.
	CAERMARTHEN (*Towy*).	Caermarthen (10000), *port*.	Llanelly (20000), *port, fonderies, houille*.
	GLAMORGAN (*Taff*).	Cardiff (9100) *port, fer, houille*.	Merthyr. Tydfil (50000), Neath, *usines de fer, houille*. **Svansea** (65000), *port, fonderies, poteries, brasseries, houille*.

B. — Ecosse (33 comtés).

C. du L.	WEST-LOTHIAN	Linlithgow (4000).	Bathgate, *grains et bestiaux* : Boness, *port de commerce*.
	MID-LOTHIAN (*Forth*.)	EDIMBOURG (236000), *capitale*, UNIVERSITÉ ; *librairies ; brasseries*.	Leith (61000), *port d'Edimbourg* ; Porto-Bello, Granton, *ports* ; Dalkeith, *marché de grains*.

[redacted]

	COMTÉS ou SHIRES et bassins correspondants.	CHEFS-LIEUX avec la population (1883).	VILLES IMPORTANTES
Comtés du Lowland.	EAST-LOTHIAN (*Tyne*).	Haddington (4000), *grains.*	Dunbar (4000), *port de pêche;* Preston-Pans, *pêcheries d'huîtres.*
	BERWICK (*Tweed*).	Greenlaw.	Dunse (3000), Coldstream, *bestiaux.*
	ROXBURG (*Id.*).	Jedburgh (4000).	Roxburg; Hawick, *lainages;* Kelso, *blé.*
	SELKIRK (*Id.*).	Selkirk; *lainages.*	Galashiels (6000), *draps, lainages;* Abbotsford, *manoir de Walter Scott.*
	PEEBLES (*Id.*).	Peebles.	
	DUMFRIES (*Nith*).	Dumfries (14000), *port, marché.*	Moffat, *eaux minérales;* Annan, *port;* Gretnagreen.
	EAST-GALLOWAY (*Dee*).	Kirkcudbright (3000), *port.*	
	WEST-GALLOWAY	Wigtown (2000), *port.*	Port Patrick, *port d'embarquement pour l'Irlande;* Stranraër, *port.*
	AYR (*Ayr*).	Ayr (18000), *port.*	Irvim, *port;* Kilmarnock (28000), *filatures de coton, draps.*
	RENFREW (*Clyde*).	Renfrew (4000).	Paisley (56000), *tissages, cuirs, fonderies, brasseries, machines.* GREENOCK (70000), *port, docks, raffineries, filatures;* Port Glasgow.
	LANARK (*Clyde*).	Lanark (7000), *cotonnades.*	GLASGOW (675000), *houille, fer, hauts-fourneaux, mousselines, lainages, cotonnades, constructions navales, verreries;* Airdrie, *houille.*
	STIRLING (*Forth*).	Stirling (14000), *lainages.*	Falkirk (10000) *bestiaux;* Grangemouth, *port;* Carron, *fonderies.*
	CLACKMANNAN (*Id.*)	Clackmannan.	Alloa (7000), *charbon, malt, forges, distilleries.*
	KINROSS.	Kinross.	(Près de Kinross est le loch Leven).
	FIFE.	Cupar (8000), *toiles, cuirs.*	Saint-Andrew's, *port;* Dunfermline (14000), *houille, fer;* Kirkcaldy.
	ANGUS (*Tay*).	Farfar (10000), *toiles.*	DUNDEE (143000), *industrie du jute, toiles, lin, cuirs, pêcheries;* Montrose (15000), *port, toiles, tanneries;* Arbroath, *port.*
	KINCARDINE ou *Mearns.*	Stonehaven (3000).	Bervie, *port.*
C. Highland	BUTE (*île.*).	Rothesay; *pêcheries, bains.*	Comté formé des iles de Bute et d'Arran.
	DUMBARTON (*Clyde*).	Dumbarton (11000).	
	ARGYLE.	Inverary, *pêcheries.*	Campbelltown (7000), *port de pêche; bestiaux, whisky.*
	PERTH (*Tay*).	Perth (25000), *pêche.*	Scone (2000); Crieff (4000), *toiles et cotonnades.*

Comtés du Highland.	Aberdeen (*Dee*).	Aberdeen (105000), *Université; cotonnades, lainages, pêcheries.*	Peterhead, *port de pêche pour la baleine;* Balmoral, *château royal.*
	Bauff.	Bauff (8000), *port de pêche.*	
	Elgin ou Murray.	Elgin (8000).	Garmouth, Lossiemouth, Burghead, *ports de pêche.*
	Nairn (*Nairn.*)	Nairn (4000), *port.*	
	Inverness (*Ness*).	Inverness (14000). *port.*	On y rattache les îles *North, South-Uits, Benbecula, Lewis* (Nord).
	Ross.	Tain (2000).	(De ce comté dépendent *Lewis* (Sud), et les *Hébrides* du Nord).
	Cromarty.	Cromarty, *port.*	
	Sutherland.	Dornoch, *port du golfe.*	
	Caithness.	Wick (8000), *port de pêche.*	Thurso, *port* (4000).
	Orkney (*archipel*).	Kirkwall (4000) (Pomona).	Stromness, *port* (2000).
	Shetland (*Id.*).	Lerwick (4000), (Mainland).	Bressay, *port de pêche du hareng.*

C. — Irlande (32 comtés).

Leinster.	Dublin (*Liffey*).	Dublin (349000), *capitale, port de commerce, toiles, lainages, brasseries; Université.*	Kingstown (10000), *port de commerce.*
	Louth (*Boyne*).	Dundalk (18000), *port; céréales, filatures, distilleries.*	Drogheda (17000), *port, filatures, marchés agricoles.*
	East-Meath (*Id.*).	Trim (6000), *centre agricole.*	Kells; Navan; *denrées agricoles.*
	West-Meath (*Id.*)	Mullingar (12000), *bestiaux.*	
	Lougford.	Lougford(5000), *toiles, peaux.*	
	King's County.	Tullamore (5000), *cotonnades.*	Birr; Paron's town.
	Queen's County.	Maryborough (2000), *toiles.*	
	Kildare,	Kildare; *tourbières.*	Maynooth (2000), *université catholique.*
	Carlow (*Barrow*).	Carlow (10000), *produits agricoles.*	
	Wicklow(*Leitrim*).	Wicklow (3000), *port.*	Arklow, *port* (5000).
	Wexford (*Slaney*).	Wexford (13000), *denrées agricoles.*	Enniscorthy (8000), *fer, forges, lainages.*
	Kilkenny (*Nore*).	Kilkenny (25000), *laines, marbre.*	

	COMTÉS ou SHIRES et bassins correspondants.	CHEFS-LIEUX avec la population (1883).	VILLES IMPORTANTES
Ulster.	ANTRIM (*Lagan, Bann*).	BELFAST (210 000), *port, tissus.*	Carrik-Fergus (9 000), *port de pêche;* Antrim, Lisburn, *blanchisseries.*
	DOWN.	Down-Patrick (4 000), *bois, toiles.*	Newry (15 000), *port de commerce, toiles;* Donaghadee, Newtownards, *ports; produits agricoles.*
	ARMAGH.	Armagh (10 000), *Université.*	Armagh a des *fabriques de toiles de lin,* des *marchés agricoles.*
	MONAGHAN.	Monaghan (4 000), *marchés.*	
	TYRONE.	Omagh (3 000), *grains.*	
	LONDONDERRY. (*Foyle*).	Londonderry (21 000), *port.*	Coleraine (6 000), *toiles, pêche du saumon.*
	DONEGAL (*Foyle*).	Lifford, *bestiaux.*	Donegal, *port.*
	FERMANAGH (*Erne*).	Edniskillen (6000), *grains.*	
	CAVAN.	Cavan, *tourbières.*	
Munster.	LEITRIM (*Shannon*).	Carrick (2 000).	
	SLIGO.	Sligo (11 000), *port.*	Sligo a des *fabriques de toiles,* des *marchés de grains.*
	MAYO (*Moy*).	Castlebar (8 000), *toiles, grains.*	Killala, Westport, *toiles, forts;* Ballina, *pêcheries, marché agricole.*
	ROSCOMMON.	Roscommon (3 000).	Boyle (3 000), *beurre, grains.*
	GALWAY (*Corrib*).	Galway (15 000), *port, pêcheries.*	Tuam, *ville épiscopale;* Ballinasloé, Loughrea, *marchés de bestiaux.*
Connaught.	CLARE (*Shannon*).	Ennis (10 000), *toiles, grains.*	Killaloe, *port de pêche, évêché;* Kilrush, *port, bains de mer.*
	TIPPERARY (*Suir*).	Clonmel (15 000), *céréales, bestiaux.*	Tipperary (6 000), *produits agricoles;* Carrick (6 000), *grains, jambons, toiles, distilleries, hameçons.* Cashell, *archevêché.*
	LIMERICK (*Shannon*).	LIMERICK (40 000), *port.*	Limerick a des fabriques de *lainages, toiles, distilleries.*
	KERRY.	Tralee (15 000), *port, grains.*	Killarney (8 000). (L'île Valentia en dépend; *carrières d'ardoises.*)
	CORK (*Blackwater, Lee*).	CORK (80000), *station navale, viande salée; lainages, tanneries, brasseries, chantiers.*	Queenstown (12 000), *chantiers de marine;* Youghal, *port de denrées agricoles;* Kinsale, *port fortifié, bains;* Bandon (10 000), ville de commerce.
	WATERFORD (*Suir*).	Waterford (25 000), *port fortifié; bestiaux et céréales.*	Dungarvan (8 000); Tramore, *bains de mer;* Lismore.

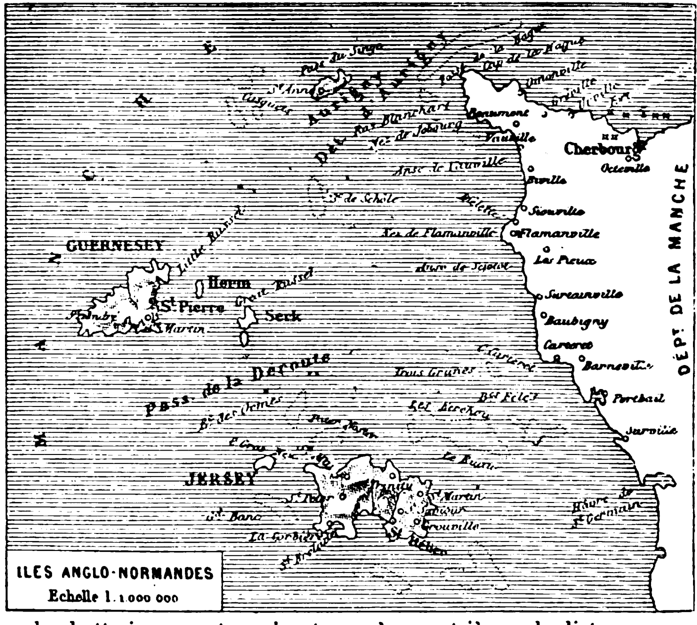
[redacted]

Iles anglo-normandes (*Channel Islands*).

Superficie totale : 196 kilom. car. ; — Population : 87 700 habitants. Situées dans les eaux françaises de la Manche, à l'ouest du département de ce nom, ancien débris granitique du duché de Normandie, « morceaux de France tombés dans la mer et ramassés par l'Angleterre » (Victor Hugo), ces îles sont au nombre de cinq : **Jersey** (Cæsarea), 116 k.c., 53 000 hab.; **Guernesey** (Sarmia) 65 kil. c., 31 000 hab., les deux plus grandes ; **Aurigny** ou *Alderney*, **Sercq** ou *Sark*, **Herm**, très petites, sont flanquées d'îlots ou d'écueils. Elles ne sont pas une partie intégrante du Royaume-Uni, ne payent pas d'impôts, n'ont pas de représentants au Parlement, et ont conservé leur ancien droit et leurs coutumes féodales. L'archipel est resté, en apparence, comme un fief vassal de la couronne d'Angleterre. — Ces îles sont, par le climat, la nature du sol, les vergers, le bétail, les productions, les prairies bien arrosées, la race, comme une Normandie insulaire, plus magnifique encore et plus riche que la Normandie continentale. — Jersey et Guernesey ont leurs institutions propres : des assemblées législatives élues ; des maires ou *connétables*, des jurés (*justiciers*), des *recteurs* ou curés, des baillis, des prévôts, etc. ; dans chacune, un *lieutenant-gouverneur*, nommé par la reine, représente la couronne avec droit de *veto*. On y applique encore la peine du fouet et celle de la confiscation. Les habitants sont anglicans, très attachés à l'Angleterre, et parlent encore le vieux dialecte normand-français ; le français est la langue officielle. « Les Jersiais » et les Guernesiais ne sont certainement pas Anglais sans le vouloir, mais ils » sont Français sans le savoir. S'ils le savent, ils tiennent à l'oublier. Cela se » voit un peu au français qu'ils parlent. » (Victor Hugo.) — **Jersey**, la plus grande et la plus belle des îles, « est plissée d'une multi» tude de charmants vallons, enfouis sous des touffes de chênes, » de hêtres, de châtaigniers et de noyers. Les plantes des pays chauds y » poussent en pleine terre ; dans la plupart des jardins, on voit de superbes » araucarias de la Chine, et les fuchsias deviennent des arbres ; mais la » plus grande partie du sol est occupée par des prairies que recouvrent des » pommiers, dont on fait beaucoup de cidre. « (Vivien de Saint-Martin.) Enrichie par le commerce de ses beurres, de ses fruits et de ses légumes, très recherchés sur le marché de Londres, l'île a pour chef-lieu *Saint-Hélier*, port franc de la côte méridionale, ville tout anglaise d'aspect, défendue par une citadelle ; un chemin de fer de 6 kilom. la relie à Saint-Aubin, port célèbre par ses pêcheries d'huîtres ; un autre de 9 kilom. à Gorey. — **Guernesey**, l'île verte, moins facilement accessible, est entourée de récifs et de courants dangereux. Là aussi, les belles prairies alternent avec les vergers et les jardins ; on y rencontre de nombreux monuments mégalithiques. La capitale, *Saint-Pierre*, port de la côte orientale, et grand entrepôt de vins, est défendue par une citadelle et un fort. — *Aurigny* (Riduna) (3 000 hab., chef-lieu *Sainte-Anne*, vit surtout de ses pêches ; *Serk*, la plus inabordable de toutes par ses falaises escarpées, chef-lieu *Longy*, port de l'est, récolte de beaux blés ; *Herm*, (120 hect.) louée en 1880 à des trappistes français pour 99 ans ; et l'îlot de *Jethou* (18 hect.) sont sans importance. — Les îles anglo-normandes, à cause de la douceur du climat, du bon marché des denrées, et de la liberté hospitalière qu'elles offrent, ont attiré un grand nombre d'immigrants anglais et français. « Ces îles, autrefois redoutables, se sont adoucies. Elles » étaient écueils, elles sont refuge. Ces lieux de détresse sont devenus des

« points de sauvetage. Tous les naufragés y viennent, celui-ci des tempêtes, « celui-là des révolutions. » (V. Hugo.) En avant d'Aurigny, sur les rochers dangereux des *Casquets*, le gouvernement anglais a fait ériger des phares pour éclairer la route des ports de la Manche.

Guernesey. — « Granit au sud, sable au nord ; ici des escarpements, là des dunes ; un plan incliné de prairies avec des ondulations de collines et des reliefs de roches ; pour frange à ce tapis vert froncé de plis, l'écume de l'Océan ; le long de la côte,



des batteries rasantes, des tours à meurtrières, de distance en distance ; sur toute la plage basse, un parapet massif, coupé de créneaux et d'escaliers, que le sable envahit, et qu'attaque le flot, unique assiégeant à craindre ; des moulins démâtés par les tempêtes ; quelques-uns, au Valle, à la Ville-au-Roi, à Saint-Pierre-Port, à Torteval, tournant encore ; dans la falaise, des ancrages ; dans les dunes, des troupeaux ; le chien du berger et le chien du toucheur de bœufs en quête et en travail ; les petites charrettes des marchands de la ville, galopant dans les chemins

[redacted]

creux ; souvent des maisons noires, goudronnées à l'ouest, à cause des pluies ; partout des murs cyclopéens ; des fermes à encadrements de futaies ; les champs murés à hauteur d'appui, avec des cordons de pierre sèche dessinant sur les plaines un bizarre échiquier ; çà et là un rempart autour d'un chardon, des chaumières en granit, des huttes casemates, des cabanes à défier le boulet ; parfois, dans le lieu le plus sauvage, un petit bâtiment neuf surmonté d'une cloche, qui est une école ; deux ou trois ruisseaux dans des fonds de prés ; ..... devant les maisons, de larges meules de foin portées sur un cercle de bornes de pierre ; des tacs d'ajoncs épineux ; parfois des jardins de l'ancien style français, à ifs taillés, à buis façonnés, à vases rocailles, mêlés aux vergers et aux potagers ; des fleurs d'amateurs dans des enclos de paysans ; des rhododendrons parmi les pommes de terre ; partout, sur l'herbe, des étalages de varech, couleur oreille d'ours ; dans les cimetières, pas de croix, des larmes de pierre imitant au clair de la lune des dames blanches debout ; dix clochers gothiques sur l'horizon ; vieilles églises, dogmes neufs ; le rite protestant logé dans l'architecture catholique ; dans les sables et sur les caps, la sombre énigme celtique éparse sous ses formes diverses, menhirs, peulvens, longues pierres, pierres des fées, pierres branlantes, pierres sonnantes, galeries, cromlechs, dolmens, pouquelaies ; ... voilà Guernesey.

» Terre fertile, grasse, forte. Nul pâturage meilleur. Le froment est célèbre, les vaches sont illustres. Les génisses des herbages de Saint-Pierre-du-Bois sont les égales des moutons lauréats du plateau de Confolens. Les comices agricoles de France et d'Angleterre couronnent les chefs-d'œuvre que font les sillons et les prairies de Guernesey... Non moins que les « poissonniers », les laboureurs ont l'air content ; les jardiniers de même. Le sol, saturé de poussière de roche, est puissant ; l'engrais, qui est de tangue et de goëmon, ajoute le sel au granit, d'où une vitalité extraordinaire ; la sève fait merveille : magnolias, myrtes, daphnés, lauriers-roses, hortensias bleus ; les fuchsias sont excessifs ; il y a des murailles de géraniums ; l'orange et le citron viennent en pleine terre ; de raisin point, il ne mûrit qu'en serre ; là, il est excellent ; les camélias sont arbres ; on voit dans les jardins la fleur de l'aloès plus haute qu'une maison. Rien de plus opulent et de plus prodigue que cette végétation masquant et ornant les façades coquettes des villas et des cottages. » (Victor Hugo, *l'Archipel de la Manche*, II, III, 1883).

TABLEAU DES COLONIES BRITANNIQUES[1]

Les colonies et dépendances de la Grande-Bretagne embrassent environ un septième (la surface du globe, et un quart de sa population, c'est-à-dire à peu près 21 265 000 kil. (et 262 175 000 habitants (recensement de 1881).

A. — En Europe.

NOMS DES COLONIES	KILOM. CAR.	POPULATION	DATE de l'acquisition.	FORME DU GOUVERNEMEN[T] ET TITRE du chef du pouvoir exécutif.
Helgoland	0,6	2 001	1807	Couronne d'Angleterre : gouverneu[r]
Gibraltar	5	18 381	1704	Couronne.
Malte	322	149 782	1800	Gouvernement représentatif : —
Total	327,6	170 161		

B. — En Amérique.

NOMS DES COLONIES	KILOM. CAR.	POPULATION	DATE de l'acquisition.	FORME DU GOUVERNEMENT ET TITRE du chef du pouvoir exécutif.
Dominion Canadien	8 301 503	4 321 810	1713-60	Assemblée législative : gouverneu[r]
Terre-Neuve	110 670	179 509	1713	— —
Bermudes	50	13 948	1670	— —
Honduras	19 585	27 453	1783-86	Couronne : lieutenant gouverneur.
Iles Bahama	13 960	43 521	1670	Assemblée législative : —
Jamaïque, îles du Turc et de Caïcos	11 434	587 414	1629-55	Couronne : capitaine général.
Iles Caïman	584	2 400		Couronne.
Petites Antilles. Iles Vierges	105	5 287	1665	Assemblée législative : gouverneu[r]
Petites Antilles. St-Christophe, Anguilla	267	29 137	1713	— —
Petites Antilles. Nevis, Redonda	118	11 864	1628	— —
Petites Antilles. Antigoa, Barboude	410	35 244	1632	— —
Petites Antilles. Montserrat	83	10 083	1667	— —
Petites Antilles. Dominique	754	28 211	1763	— —
Petites Antilles. Sainte-Lucie	614	38 551	1803	— —
Petites Antilles. Saint-Vincent	381	40 548	1763	— —
Petites Antilles. Barbade	430	171 860	1605	— —
Petites Antilles. Grenade, Grenadines	430	42 403	1763	— —
Petites Antilles. Tabago	295	18 051	1763	— —
Petites Antilles. Trinité	4 544	153 128	1797	— —
Guyane anglaise	221 243	253 186	1803	Couronne : —
Iles Falkland	12 532	1 553	1833	Assemblée législative : —
Staatenland	4 066	»	1616	Couronne : —
Total	8 704 158	6 017 160		

1. Les éléments de ce tableau sont empruntés pour la plupart à l'ouvrage de J. Scott Keltie, *The Statesman's Year-Book*, for The Year 1884. (London, Macmillan), et à l'ouvrage de M. Marga, *Géographie militaire*, t. III.

[redacted]

TABLEAU DES COLONIES BRITANNIQUES

C. — En Afrique.

NOMS COLONIES	KILOM. CAR.	POPULATION	DATE de l'acquisition.	FORME DU GOUVERNEMENT ET TITRE du chef du pouvoir exécutif.	
p............					
oland	628658	1219824	1806-77	Assemblée législative :	gouverneur.
land.........					
....	48560	413167	1835	Couronne :	—
ch-Bay.......	»	»	1861	—	—
-Leone	2600	60546	1787	—	—
ie............	179	14150	1631	—	commissaire.
'Or	38850	408070	1661	—	—
....	189	75270	1861	—	—
-Hélène	123	5059	1601	—	gouverneur.
sion.........	88	27	1815	—	—
n da Cuñha..	116	105	1816	—	—
aurice........	1901	377373	1810	—	—
Amsterdam,				—	—
it-Paul	73	»	1810	—	—
Total.........	721350	2603591			

D. — En Asie.

e.....	961	186084	1878	Couronne :	gouverneur.
anglaise.......	2273821	198506793	1681-1859	Couronne :	vice-roi.
indiens tribu-					
es...........	1412525	48088000	»	—	—
n.............	63976	2758529	1796	Gouvernm[t] représent. :	gouverneur.
ssements du dé-					
t de Malacca..	3742	423384	1785-1824	Couronne :	—
-Kong........	83	160402	1842	—	—
o septentrio-					
....	57000	150000	1880	—	—
an...........	78	6298	1846	—	—
Kourian - Mou-					
....	55	»	1838	—	—
....	20	34860	1838	—	—
....	12,8	60	1857	—	—
a, Kamaran...	188,1	400		—	—
g............					
Total.........	3851101	250316800			

E. — En Océanie.

	NOMS DES COLONIES	KILOM. CAR.	POPULATION	DATE de l'acquisition.	FORME DU GOUVER[NEMENT] ET TITRE du chef du pouvoir e[xécutif]
Australie.	Nouvelle-Galles du Sud......	800 730	781 265	1787	Assemblée législative : g
	Victoria........	227 610	882 232	1790	—
	Queensland....	1 730 630	226 968	1790	—
	Australie méridionale......	983 655	293 297	1836	—
	Territoire du Nord........	1 356 120	2 470	1845	
	Australie occidentale......	2 527 530	30 013	1829	—
	Indigènes......	»	55 000		
	Tasmanie......	68 309	48 923	1803	—
	Nlle-Zélande et îles Chatham.	270 392	500 910	1839	
	Maoris.........	»	44 097		
	Ile de Norfolk..	44	481	1791	—
	Iles Fidji......	20 843	131 191	1859	Couronne :
	Ile Auckland...	509	»		—
	— Lord-Hove..	8	65		—
	— Caroline....	6	»	1868	—
	— Starbuck....	3	»	1866	—
	— Malden.....	89	79	1814	
	— Fanniny....	40	150	1801	
	Total.........	7 986 517	3 067 141		

III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux.** — La Grande-Bretagne est un des p[ays les] plus riches du monde pour les productions minérales, surtout la **hou[ille]**, « le diamant noir », et le **fer,** les deux forces par excellence de l'ind[ustrie] moderne. Les mines couvrent 23 000 kilom. car., et s'étendent dans l[e pla]teau sous-marin qui enveloppe les côtes; l'exploitation occupe cin[q cent] mille ouvriers; la production moyenne annuelle est de 2 milliards. [Pour] les richesses minérales, l'Angleterre est la première puissance de l'E[urope]; elle vient après la Chine, les Etats-Unis, l'Inde. — **Houille.** Elle p[ossède] 18 régions houillères et 3 760 mines exploitées (dont 610 en Ecosse, [... en] Irlande, le reste en Angleterre et dans le pays de Galles). En 1882, l[a pro]duction était ainsi répartie : *Durham* et *Northumberland*, 34 300 000 [t.;] *Yorkshire*, 18 530 000 ; *Lancashire*, 19 780 000; *Derbyshire*, 8 358 000 ; [*Staf*]*ford* et *Worcester*, 15 012 000; *Galles*, 24 650 000; *Ecosse*, 25 515 0[00]. *Production de la houille* : en 1873, 127 millions de tonnes; en [...] 133 millions; en 1880, 146 millions; en 1882, 156 millions. — *Exp[orta]tion :* en 1851, 3 347 000 tonnes; en 1871, 12 747 000; en 1882, 209[...] — **Fer,** très abondant, surtout dans le *pays de Galles du Sud*

:t sel marin, 2135000 tonnes. — *Huile de schiste*, 1030000 ton.; *le et pierres*, 2856000; — *marbres et ardoises*, 500000; — 101000, etc.

étaux. — En Angleterre, les cultures occupent 80 °/₀ du sol; en 74; dans le pays de Galles, 60; en Ecosse, 28; les *céréales et r de terre*, cultivées sur 14 millions d'acres (blé, 2600000; orge, 0; avoine, 3000000); le *lin*, sur 118000 (dont 113000 en Irlande); *lon*, sur 65000; les *prairies artificielles* couvrent 6333000 acres; *ırages*, 85 millions. — Les *forêts*, jadis d'une immense étendue, esque entièrement détruites; il en reste environ une douzaine. Les les sont celles du Hampshire (*New-Forest*), de *Dean* (Glocester et ith), de *Sherwood* (Nottingham). Les essences principales sont : le l'*orme*, le *peuplier*, le *bouleau*, l'*aune*, le *frêne*, le *saule*, , le *hêtre*, etc. — Cultures maraîchères très développées à l'est et légumes variés et excellents. « Pendant que la France, prise dans nsemble, produit 100 francs par hectare, l'Angleterre proprement n produit 200. Les seuls produits animaux d'une ferme anglaise égaux au moins à la totalité des produits d'une ferme française de ce égale; tous les végétaux sont en sus[1]. » Le sol français rap- ı moyenne 12 à 13 hectolitres de froment par hectare; le sol an- ien amendé, engraissé et cultivé, rapporte 24 à 25. — **Animaux.** miers anglais ont porté à une rare perfection l'élève des animaux ques : *bœufs, vaches laitières, veaux, moutons; chevaux coureurs* shire, *chevaux de trait* d'Ecosse, *poneys* du Hampshire, *hunters vaux de chasse* d'Irlande; *bœufs de boucherie* de Durham, de et Suffolk; *vaches laitières* de Devon et d'Alderney, d'Ayr (Ecosse), ster (Irlande); *moutons mérinos Dishley* (race développée en ır un fermier du Leicester, Dishley-Grange); race des *Cheviots* et *uth-Downs;* production, 70 millions de kilogr. de laine. — **Pê- s.** La production annuelle est évaluée à 250 millions de francs. *s*, 50 millions de francs; *saumons* (Ecosse et Irlande), 20, etc., *ds*, *morues*, *turbots*, *huîtres* du Forth et du Clare (Irlande), etc.[2].

---

[1] ›nce de Lavergne, *Essai sur l'Économie rurale de l'Angleterre, de de l'Irlande.*

[redacted]

— La chasse au *chevreuil* et au *renard* est un plaisir réservé aux grands propriétaires; le braconnage est rigoureusement puni.

Industrie manufacturière. — Toutes les industries ont acquis un développement que la concurrence seule des États-Unis atteint. Les progrès datent surtout de la fin du dernier siècle : en 1775, Arkwright inventa la machine à filer. — *Industrie cotonnière.* Les manufactures de *coton* ont leur siège principal dans le *Lancashire*, le *Cheshire* et les comtés voisins; dans ceux de *Lanark*, *Renfrew* et *Aberdeen*, etc. En 1815, le Royaume-Uni a importé 50 millions de kilogr. de coton; en 1820, 75 millions; en 1830, 130; en 1840, 280; en 1850, 330; en 1860, 650; en 1882, 740 millions de kilogr. On compte 2674 manufactures, 45 millions de broches, 482000 ouvriers. — *Industrie des lainages* (*Yorkshire*, *Worcester*, *Ayr*, *Lanark*, *Lincoln*, *Lancashire*, *Devon*, *pays de Galles*, etc.); 1732 manufactures, 3655000 broches, 134000 ouvriers. — *Industrie linière* (*Ulster*, à Belfast; *Yorkshire*, à Leeds; *Angus*, à Dundee) : 400 manufactures, 1329000 broches, 108000 ouvriers. — *Industrie des soieries*, introduite en Angleterre vers 1685 par les réfugiés protestants français (*Londres*, *Norwich*, *Coventry*, *Manchester*, *Glasgow*, *Dublin*) : 706 manufactures, 1018000 broches, 40000 ouvriers. — Les autres manufactures, de *dentelle*, *bonneterie*, de *chanvre*, *jute*, *alpaga*, etc., sont représentées par plus de 6000 établissements, avec 36 millions de broches et 800000 ouvriers. — *Industrie métallurgique*, favorisée par l'abondance de la houille et des minéraux. Les principaux centres sont : Sheffield, Birmingham, Wolverhampton, Glasgow, Merthyr-Tydfil (*fonte*, *coutellerie*, *quincaillerie*, *machine*, *clouterie*); *Gloucester*, *Worcester* (aiguilles); Londres (instruments de précision, orfèvrerie, horlogerie). — *Industrie céramique* ou des **Poteries**, fondée en 1775, par Wedgwood, dans le Staffordshire : *porcelaines* de Leeds, de Worcester; *tuileries* de Newcastle et Stourbridge; *verreries* de Londres, Newcastle, Bristol, du Lancashire; *papeteries* de Hersford, Kent, Lancaster, York, Londres, Bath; *raffineries* de *sucre*, *distilleries*, *brasseries* (près de 50 millions d'hectolitres de bière par an) à Burton, Londres, etc.

Commerce. — **Importation** : En 1882, 413020000 livres sterling; en 1883, 426892000. (Part de la **France**, 38636; de l'*Allemagne*, 27908; des *Pays-Bas*, 25116; de la *Russie*, 20976; de la *Belgique*, 16178; de la *Suède*, 11834; de l'*Espagne*, 11624; du *Danemark*, 6255; de l'*Autriche*, 2338; des *États-Unis*, 99239; de la *Chine*, 10137; de l'*Inde*, 38883; de l'*Australie*, 25936; du *Dominion canadien*, 12284.) — **Exportation** : en 1882, 241467 liv. st.; en 1883, 239799. (Part de la **France**, 17568; de l'*Allemagne*, 18788; des *Pays-Bas*, 9506; de la *Russie*, 5037; de la *Belgique*, 8328; de la *Suède*, 3869; de l'*Espagne*, 3785; du *Danemark*, 2266; de l'*Autriche*, 968; des *États-Unis*, 27373; de la *Chine*, 4225; de l'*Inde*, 31874; de l'*Australie*, 24216; du *Dominion*, 9156 liv. st.)

Chemins de fer. — Le premier (de Manchester à Liverpool) fut établi de 1826 à 1830. En 1883 : *Angleterre et Galles*, 21246 kilom.; *Écosse*, 4770 : *Irlande*, 4027, total, 30043 kilom. Le centre des réseaux est Londres, et de là ils rayonnent dans toutes les directions; — *Londres à Douvres*, et *ligne de Douvres à Plymouth*, le long de la Manche; — *Londres à Yarmouth*, par Norwich; — *Londres à Lynn-Regis* par Cambridge; — *Londres à Hull* par Huntingdon ou par Nottingham, et de là à Sunderland, Newcastle et Berwick; — *Londres à Carlisle* par Birmingham et Lancastre; — *Londres à Liverpool;* — *Londres à Bristol*, Gloucester,

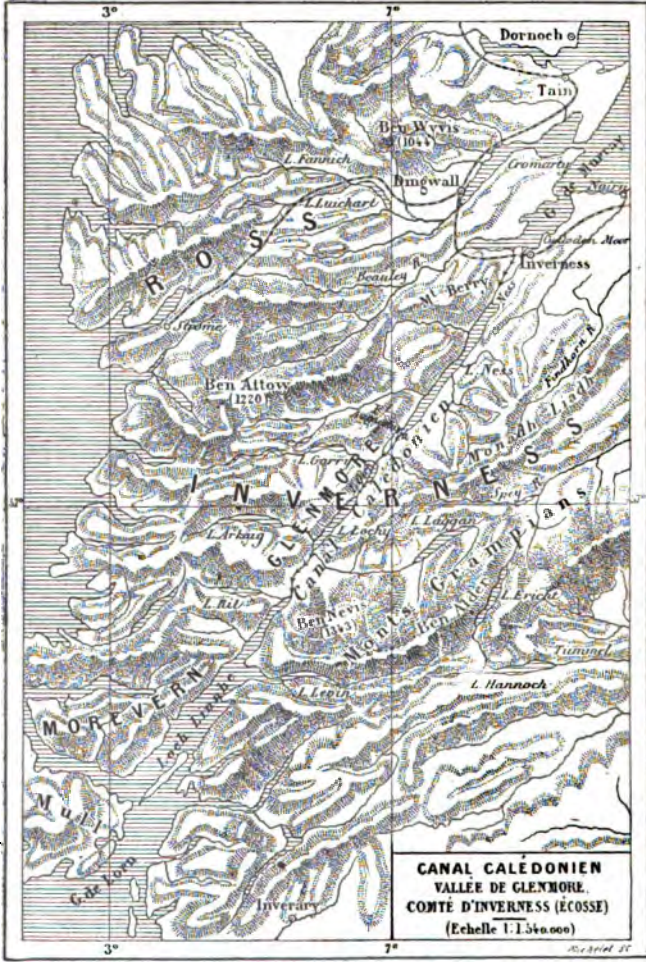
[redacted]

— ligne de *Chester à Bangor*, l'île d'Anglesey et Holyhead; — *Berwick à Edimbourg*, Inverness et Tain; — ligne d'*Edimbourg* *w*, Dumfries et Port-Patrick; — lignes de *Dublin à Wicklow* et — à *Wexford*, Cork, Kinsale; — *à Limerick*, Clare, Sligo; — *alk*, Belfast, Antrim, Coleraine, Londonderry, etc. — **Grandes** Environ 50000 kilom. — **Canaux et voies fluviales.** Sys- nirable par la combinaison du tracé, la grandeur des travaux d'art ı entretien. Les cours d'eau représentent environ 4000 kilom. de vigables; les canaux, 5000, construits la plupart de 1759 à 1850. ier, creusé pour le transport des houilles de Saint-Helen à Man- par James Brindley, aux frais du duc de Bridgewater, dont il a nom, se rattache au *canal du Grand-Tronc*, qui réunit la Mersey . Le réseau anglais est enfermé dans un polygone qui aurait pour les embouchures de la Tamise (Londres), de la Severn (Bristol), de y (Liverpool) et de la Trent (Hull). Le plus long est celui de *Leeds pool;* puis le *canal d'Oxford*; de la Tamise à la Severn; le *canal nde-Jonction*, entre la Tamise et le Grand-Tronc; le *canal de la* , de la Tamise à Bristol. — En Ecosse : le *canal de Forth et* entre Edimbourg et Glasgow, et surtout le *magnifique canal Calé-* canal maritime construit de 1803 à 1847 par le grand ingénieur et par Walker, dans la vallée de Glenmore. Il s'étend sur un par- 97 kilom., du golfe de Murray à l'île de Mull, en traversant, au est des Grampians, trois lacs successifs : le *Loch Ness*, le *Loch Oich ch Lochy*. Il a coûté 35 millions. Profond de 6 mètres, il devait être pour livrer passage aux vaisseaux de 1000 tonneaux, mais le plan a été abandonné. Les différences de niveau sont rachetées par es longues de 54 mètres, larges de 12; le point culminant est à es au-dessus d'Inverness et du fort William. (V. Anderson, *Guide Highlands*.) — En Irlande, les principaux canaux sont : le *Grand* le Dublin à Banagher (Shannon), 264 kilom., qui a coûté 50 mil- e *canal Royal*, 148 kilom., de Dublin à Tormanbury (Shannon); *l d'Ulster*, alimenté par les eaux du Lough Erne et du Lough le Donegal à Belfast. — **Postes.** En 1883 : bureaux, 15456; expé- postales, 1926 millions. — **Télégraphes** : bureaux, 4253; lignes, ilom.; dépêches, 33 millions. — **Marine marchande.** *Tonnage des entrés* dans les ports : en 1860, 12 millions de tonnes; en 1883, ions. — *Navires sortis :* en 1880, 12500000 tonnes; en 1883, 00. — Navires à voiles du Royaume-Uni : en 1883, 17906, de 0 tonneaux. — *Navires à vapeur;* 6241, et 3725 tonneaux.

IV. — Notions statistiques

ficie. — 314628 kilom. car. — **Population** (en 1881) : 35241482 kilom. car.); troisième rang en Europe. — **Races.** Le fonds pri- t formé de *Celtes* et de *Belges*, dont les éléments se conservent Cornouaille, le pays de Galles, la Haute-Ecosse, les Hébrides, ; à ce premier fonds, se superposèrent les *colons romains*, puis hisseurs *germains* et *scandinaves* (*Angles*, *Saxons*, *Jutes*, *Danois*, *nds*); le peuple anglais a emprunté aux uns la ténacité et l'énergie; es, l'audace, le génie entreprenant, la promptitude d'action, l'amour gain et un ombrageux égoïsme. — **Immigration** en 1883 : ersonnes. On compte environ 151000 étrangers. — **Emigration**

en 1883 : 397157 (dont 183000 Irlandais, 105000 anglais; 305000 pour l'Amérique du Nord; 73000 pour l'Australie. — **Dialectes.** La langue an-



glaise, dérivée de l'*anglo-saxon* et du *français*, s'est formée au quatorzième siècle; les éléments celtiques ont peu contribué à la former. Cette

[redacted]

où les éléments germaniques dominent, est la langue usuelle; *mrique* est encore parlé dans le pays de Galles; *l'ern* ou Ecosse et Irlande[1]. — **Instruction publique. Primaire,** par l'Etat, placée sous la surveillance de comités-locaux re et gratuite pour les pauvres; 29000 écoles; illettrés 20 %. , donnée dans les écoles de grammaire ou les collèges, 00 jeunes gens, pour la plupart nobles et riches : écoles de èges d'*Eton* (879 élèves), de *Charterhouse* (506), d'*Har-ıileybury*, *Rugby*, *Winchester*, etc.; collège du génie civil *Coopers-hill;* collège de la marine à *Greenwich;* 2 collèges *ındhurst;* académie militaire de *Woolwich;* 5 collèges de *nbridge* et *Oxford*. — **Supérieure,** donnée dans les uni- richement dotées et luxueusement installées à *Cambridge*, ı collèges, 188 professeurs et 2800 étudiants; — à *Oxford* 57 professeurs, 3120 étudiants); — à *Durham*, à *Kensing-*e); à Londres, dont les examinateurs ont la mission de con- mes; à *Edimbourg* (3350 étudiants), *Aberdeen*, *Glasgow* ·*André;* — à *Dublin* (1250 étudiants), à *Maynooth* (catho- *'penses générales de l'instruction publique* en 1882 : ; sterling. — **Justice.** *Cours supérieures* à Londres, Edim- ; juges nommés à vie. — *Cours suprêmes d'appel :* 1° *co-*'e *de la Chambre des Lords*, pour les causes civiles venant ırs du royaume; 2° *comité judiciaire du Conseil privé*, ; coloniales. — *Hautes cours de Westminster* dites du *Banc* au nombre de 3, composées de 5 juges chacune, jugent les ɜt criminelles, et se transportent dans toute l'Angleterre plu- an; 7 circonscriptions judiciaires. Pour Londres, les juges ›urs civiles supérieures. Les hautes cours ne décident qu'avec *u jury*. — Pour les procès civils moins importants, il y a ›mtés; pour les affaires criminelles, des sessions de justices ıtés (*Quarter sessions*); des *cours de police* rurales ou ur- ɜs menues causes civiles ou criminelles (*Petty-sessions*). — ; *haute cour;* cour de *shériff* dans chaque comté, pour les ; et criminelles. — En Irlande, même organisation qu'en **Cultes.** Eglise *anglicane* officielle, privilégiée et riche- 8500000 anglicans, 2 archevêques, 30 évêques). — Eglise *'esbytérienne* (1943000). — *Dissidents* (5560000). — *Ca-*38000, dont 4 millions en Irlande).

Permanente ou active (184000 hommes) recrutée par engage- res de 19 à 35 ans, pour une durée de 12 ans, dont 7 sous ; dans la réserve. — Dans les colonies, 8 ans sous les dra- engagements par an, et, en moyenne, 4 à 5000 déserteurs. 9000) divisée en 4 classes (réservistes, retraités et miliciens) ; ou 30 jours d'exercice par an, servant : les uns dans le u pays; les autres, à l'intérieur seulement. — *Volontaires* s en *efficients* et *non efficients*, suivant qu'ils sont instruits remiers seuls sont organisés. Il y a seize circonscriptions ɛ camps permanents : *Aldershot* (Angleterre), *Curragh* (Ir- ı7000 hommes de l'armée active dans les Iles-Britanniques.

---

ansformation de la langue anglaise, la savante thèse de M. Adrien *ır la langue anglaise au quatorzième siècle*, in-8°, Paris, 1881.

61 000 aux Indes orientales; 26 000 dans les autres colonies. L'Inde a en outre une armée indigène de 125 000 hommes, et les autres colonies, des corps indigènes de 80 000 hommes, commandés par des officiers anglais. Il faut ajouter aux Indes une police militaire indigène de 200 000 hommes, dont les officiers sont anglais; et plus de 300 000 soldats des armées particulières des princes indiens feudataires (budget de l'armée, 17 millions de liv. sterl.). — **Marine militaire.** Flotte de guerre : 73 navires blindés; 360 nav. à vapeur; 120 nav. à voiles (247 sont en activité). « Si l'on com-
» pare la puissance navale de la flotte britannique à celles des autres puis-
» sances de l'Europe, on peut, en représentant par 1 000 la force de la
» flotte d'Angleterre, évaluer approximativement celle de la flotte de la
» France à 700; celle de la flotte d'Allemagne, à 370; celle de la flotte de
» l'Italie, à 350; celle de la flotte de la Russie, à 150. » (A. MARGA, *Géographie militaire*, t. III, p. 261.) Le système de la *presse* existe encore dans la marine anglaise; mais, depuis le règne de Guillaume IV, les marins se recrutent par engagements volontaires. Le personnel de la flotte se compose de 100 000 hommes (dont 46 000 actifs, 21 000 réservistes, 13 000 hom. de troupes; 20 000 ouvriers des chantiers et des ports). — Les arsenaux anglais sont à *Chatham*, *Portsmouth*, *Plymouth*, *Pembroke* et *Cork*. — **Monnaies :** *guinée* (valeur fictive) = 26^{fr},80; — *livre sterling* = 25^{fr},30; — *écu* ou *couronne* (argent) = 6^{fr},32; — *shilling* = 1^{fr},25; — *penny* (cuivre) = 0^{fr},25; — *farthing* = 2 cent. 1/2. — **Poids et mesures :** *pound* (livre) = 0^{Kgr},453; *ounce* (once) = 28^{gr},338; — *quarter* — 12^{Kgr},695; *ton* (tonne) = 1 015^{Kgr},649; *pint* (pinte) = 0^{l},568; *quart* = 1^{l},136; *gallon* = 4^{l},543; *sack* = 109^{l},043; *quarter* = 200^{l},781. — *Inch* (pouce) = 0^{m},025; *foot* (pied) = 0^{m},304; *yard* = 0^{m},914; *fathom* = 1^{m},828; *pole* (perche) = 5^{m},029; *mil* = 1 609^{m},314. — *Inch carré* = 6^{cmq},451; *foot carré* = 9^{dmq},289; *yard carré* = 0^{mq},836; *acre* = 40^{a},467. — **Budget annuel.** *Recettes :* 3 099 689 125 fr. — *Dépenses :* 3 099 689 125 fr. — *Dette publique :* 18 954 500 000 (dont l'intérêt annuel est 724 millions).

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les lacs de Killarney (Irlande).

Il y a peu d'années, une excursion aux lacs de Killarney était le privilège des oisifs et des riches. On s'y rendait à grandes journées dans de lourdes berlines ou des chariots suspendus. Le poète national de l'Irlande, Thomas Moore, aimait à venir chercher des inspirations sur leurs bords, et le grand romancier écossais, Walter Scott, y trouvait des sites comparables à ceux du lac Lomond. Aujourd'hui, le chemin de fer transporte en quelques heures les touristes de Cork à la station de Killarney. A quelques lieues au sud de Macroom, l'ancienne cité des bardes, la rivière Lee, qui coule paisiblement à l'est vers le golfe de Cork, s'épanche en un beau lac solitaire, le *Gougane*

Barra, encaissé entre de hautes falaises et des rochers à pic : « Les cavités » naturelles et les grottes qui s'ouvrent dans les rocs ont souvent offert un » asile à plus d'un *outlaw* et d'un proscrit politique. Au centre du lac, une » petite île boisée se relie au rivage par une chaussée grossière, et les pèle- » rins y vont visiter l'ermitage habité jadis par saint Fionn Bar, l'apôtre de » Cork et de toute cette contrée. En souvenir de l'ermite, le Gougane Barra » est souvent appelé le *Saint-Lac*, et on attribue à ses eaux une vertu mi- » raculeuse. Chaque année, à une certaine époque, on y vient baigner les en-

LES LACS DE KILLARNEY ET LE MASSIF DE CARRAN-TUOHILL (Mts DE KERRY)

» fants difformes et les bestiaux malades. » Vers le sud-ouest se dressent les montagnes abruptes et rocailleuses de Glengariff, qui enferment entre leurs parois escarpées le torrent bruyant et profond du Glen. Celui-ci va se perdre avec fracas au fond de la baie de Bantry. Les souvenirs français abondent sur cette côte de l'Atlantique, en face des îles nues ou verdoyantes où le regard s'étend. En 1689, le lieutenant général Château-Renaud, escortant un convoi qui portait aux Irlandais des soldats, des munitions et de l'argent, y déjouait les manœuvres de l'amiral anglais Herbert, et mettait la moitié des vaisseaux ennemis hors de combat. Moins heureux, Hoche, guidé par le *fenian* Théobald Wolfe Tone, y fut assailli par la tempête, et les Irlandais ne rallièrent pas les débris de cette armada équipée pour le salut de l'Irlande.

« Killarney est le joyau de l'Irlande, et dans ce petit coin de terre, les ruines du passé, les merveilles du présent, les beautés sans nombre qu'y a prodiguées la nature, se disputeront votre admiration. Je me hâte d'ajouter que les guides aussi se disputeront la faveur de votre choix. Tout le monde est plus ou moins guide dans la ville, depuis le leste gamin qui lutte d'agilité avec les chevreaux des montagnes, jusqu'au vieillard grisonnant, qui déploie une ingénieuse éloquence à vous convaincre qu'il a encore bon pied, bon œil. Le plus souvent, on trouve dans le guide irlandais un agréable compagnon : son incessant bavardage, ses histoires sans fin, ses saillies spirituelles, sa bonne humeur inaltérable, la naïve indiscrétion avec laquelle il vous retourne, jusqu'à ce qu'il ait appris qui vous êtes, où vous allez, ce qui vous amène et bien d'autres choses encore, tout cela amuse, égaye, surprend, confond même, et presque toujours déride le plus taciturne des enfants d'Albion[1].....

» Le sauvage et grandiose défilé de Dunloe (*Gap of Dunloe*), long de 4 milles, s'ouvre, du nord au sud, entre la chaîne imposante des Mac Gilly Cuddy Reeks, et les montagnes de Pourpre qui le séparent des lacs de Killarney. Dans cette vallée sombre, étroite, escarpée, qu'un géant semble avoir ouverte en pourfendant les rocs, la petite rivière Loe se fraye avec peine un passage, tantôt sautant sur les rochers, et retombant écumante au fond d'un gouffre qui bouillonne, tantôt s'arrêtant calme et paisible dans le lit de quatre petits lacs, comme si elle rassemblait ses forces pour franchir d'autres obstacles et renverser

1. « On fait en une journée le tour de ces merveilles pittoresques, moitié en » *car*, à cheval ou à pied, moitié en bateau à rames. J'ignore pourquoi on n'a pas » encore introduit la navigation à vapeur à Killarney, mais à quoi bon? Les tou» ristes ont du temps à perdre, et l'eau est peu profonde dans les passes. Par mo» ment il faut mettre pied à terre pour alléger l'embarcation. Ce qui m'a frappé » surtout dans cette promenade, c'est la joyeuse humeur de ce petit et pauvre » monde à qui nous avions affaire. Notre guide illustrait avec une forte pointe d'hu» mour les légendes locales, et ses conversations avec les échos — il y en a à » chaque pas; de doubles, de triples, de quadruples — n'avaient rien de mélanco» lique. Un troupeau de *boys* et de femmes nu-pieds nous suivaient allègrement » jusque dans les sentiers de chèvres d'où nos souliers de citadins ne se tiraient » point sans avaries; les *boys* à l'affût d'un cigare sur sa fin, les femmes offrant » les unes aux touristes altérés force verres de lait combiné avec du whisky, les » autres mettant sous nos yeux tout un assortiment de « souvenirs » parmi lesquels » de gros bas de laine filés et tricotés l'hiver dans la montagne au prix modeste de » un shelling la paire. Aucun refus ne rebutait ces marchandes tenaces, et lorsque » au bout de 2 ou 3 milles d'une poursuite infructueuse au milieu des cailloux » roulés et des roches pointues, il fallait bien renoncer à la chasse, elles s'en allaient » en riant. Insouciance et gaieté, voilà le fond du caractère de ces méridionaux » fourvoyés dans une île brumeuse de l'Océan. » (G. de MOLINARI, *l'Irlande*, p. 93.)

es barrières. Presque au sortir de ce noir défilé, nous en-
dans la *Vallée Noire*, au fond de laquelle roulent des eaux
euses, qu'assombrit encore l'ombre projetée de hautes col-
presque perpendiculaires. Ces eaux, après avoir traversé
urs petits lacs aux reflets métalliques, vont, avec une autre
rivière, le Galway, où elles se jettent, former la cascade
rrycunihy. Un chemin âpre et tortueux conduit les touristes
ap de Dunloe au cottage de lord Brandon, d'où l'on s'em-
e ordinairement pour visiter les lacs, en commençant par
Supérieur (*the Upper lake*). Il a 4 kilomètres de long
200 mètres de large, et renferme douze îles, dont la
pale, *Arbutus-Island*, est ainsi nommée de l'*arbutus unedo*,
es Irlandais appellent l'arbre à fraises, et les touristes, le
de Killarney. Cet arbuste, originaire du Levant, recouvre
ncs du mont Athos et croît abondamment en Espagne et en
, où l'on fait, avec ses baies, une boisson agréable. Importé
es moines espagnols, il croît partout en Irlande, mais il
int nulle part la haute taille et la végétation exubérante
vorisent, à Killarney, les pluies torrentielles, dont l'Atlan-
arrose libéralement le comté de Kerry. Les branches longues,
s et noueuses de l'arbousier offrent, comme l'oranger, des
ets de fleurs mêlés à des grappes de baies semblables à des
s. Ses feuilles, d'un vert lustré, font un admirable con-
avec la draperie, d'un vert pâle ou foncé, formée par le
ge de l'orme, du hêtre, du houx et de l'if, qui marient
branches sur les collines et sur les îles. Le bois de l'arbou-
ainsi que le fameux chêne noir des tourbières, se transforme,
a main des pâtres et des artistes indigènes, en une multi-
d'objets d'art ou de toilette, tels que broches, bracelets,
bobines, porte-cartes, boîtes à ouvrage, etc.

Le lac Supérieur, qui déploie sa nappe entre une double
ille de rochers pittoresques, offre des beautés originales et
u sauvages, que Wordsworth mettait au-dessus des charmes
les des lacs riants du Cumberland, ou même du Loch-Ka-
en Écosse. Un cri d'admiration échappa à Walter Scott, le
ù les bateliers l'amenèrent en face de ces rochers, pendant
ssus des eaux limpides, de ces terrasses, où grimpent des
seaux toujours verts, et des fleurs vagabondes, de ces baies
uses qui s'arrondissent de loin en loin pour offrir un abri
ombreuses flottilles des nénufars, arborant comme un dra-
eurs pétales blancs et jaunes.

» Quand on s'est promené autour des douze îles du lac Supérieur, les barques s'engagent au nord dans le Long-Range, espèce de goulet assez étroit qui le relie au lac Moyen. Chaque îlot qu'on rencontre, et chaque roche a sa légende que les bateliers ne se lassent pas de raconter. Un rocher colossal, le *Nid de l'Aigle*, se dresse à plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la rivière. Des arbustes touffus et des broussailles en revêtent la base, et sa tête pyramidale s'élève dans les airs, couronnée de rochers en forme de créneaux irréguliers et abrupts, où l'aigle construit son aire[1]. (X., *Huit Jours aux lacs de Killarney.* — *Revue Britannique*, décembre 1866.)

Un courant rapide emporte les barques sur le lac Torc ou Moyen, que Thackeray a décrit avec enthousiasme, et au sortir du lac Torc, un étroit canal, aboutissant au pont de Brickeen, communique avec le lac Inférieur; dans la ravissante baie de Gléna, toute bordée de cottages, de forêts et de cascades. « Sur une étendue de 6 milles, les flancs un peu abrupts des » collines, qui descendent vers le lac Inférieur, sont revêtus d'un manteau » de chênes, de hêtres, de frênes, dont les feuilles tremblent à la brise, et » de sureaux qui laissent pendre leurs grappes de baies pourpres ou noires. » Le silence qui règne aux bords du lac n'est troublé, de temps en temps, » que par le chant de quelques rares oiseaux, par le brâmement des cerfs qui » viennent s'abreuver dans les flots limpides, par le clapotement des ailes du » cormoran qui plonge à la poursuite de sa proie, ou enfin par le rugissement lointain de la fameuse cascade d'O'Sullivan, dont les eaux, des» cendues des bois de Toomies, tombent d'une hauteur de 22 mètres.

Le lac Inférieur renferme vingt-huit îles; la plus intéressante, celle d'Innisfallen, « vieux nid de moines, de prêtres et de frères lais », est jonchée des ruines éparses de la vieille abbaye de Saint-Finian. L'île de Ross, plantée de beaux arbres par les soins de la comtesse de Kenmare, montre les ruines imposantes du château bâti par les O'Donoghue, « chefs de clans, » bouillants et fiers, turbulents batailleurs, terribles au combat », héros chevaleresques des légendes sans nombre qui ont poussé comme l'arbousier et l'aubépine sur les rives de ces lacs.

Les touristes qui font l'escalade des montagnes situées au sud du lac Mukross, découvrent sur les pentes du Mangerton, toutes hérissées d'arêtes saillantes, la source noire et troublée, ayant la forme d'un bassin ovale, que les Irlandais appellent le *Bol de Punch du Diable* (Devils' Punch Bowl). La stérilité de ses bords, la couleur sombre de ses eaux filtrées à travers les couches de tourbe de la montagne, la tristesse mélancolique des rochers qui l'encadrent, justifient son nom. Du haut des escarpements, l'œil embrasse vers l'ouest les masses confuses des Mac Gilly Cuddy Reeks,

1. « Charmant est le mot qui convient le mieux en parlant de ce lac. Ce qui s'y » trouve de grandiose l'est moins que dans les Alpes; mais la grâce du paysage, » la végétation luxuriante, la variété des tons, les jardins qui s'étagent sur les » rocs, la disposition pittoresque des îles, les courbes gracieuses du rivage, tout » cela forme un tableau dont les beautés sont sans rivales. » (*Mémoire et journal de Moore.*)

groupe désordonné que domine la cime imposante de la plus haute montagne de l'Irlande, le Carrau Tual (faucille recourbée), à 1033 mètres d'altitude. Dé son sommet, si l'horizon n'est pas voilé par des brumes, le voyageur découvre des vues splendides. « A l'ouest se dessinent les trois » baies de Dingle, de Bantry et de Kenmare, celle-ci précédée par une chaîne » de sombres montagnes, dont les hauteurs abruptes sont habitées par les » aigles. Au loin, scintille l'Atlantique, tacheté d'îles semblables à des points » noirs. Au nord-est, l'horizon semble borné par une large frange sinueuse » et argentée ; c'est le lit du majestueux Shannon, roi des fleuves de l'Ir- » lande. A l'est et au midi, les yeux se reposent sur les vertes campagnes » de Kork et de Tipperary, unies et cultivées comme un jardin immense.... » La bruyère rouge recouvre presque partout les flancs des *Reeks* (meules) » d'un manteau pourpre et vert que tachent de loin en loin d'innombrables » troupeaux... Au bord des sentiers, les pâtres viennent offrir le lait de » leurs chèvres, qu'ils appellent poétiquement la rosée de la montagne. » (*Revue Britannique*, *id.*).

Les lacs abondent dans les trois régions du Royaume-Uni ; le pays de Galles a aussi les siens, comme les montagnes de Cumberland. Les plus ravissants sont ceux de l'Ecosse. Walter Scott a décrit souvent les beautés des montagnes de sa terre natale, leurs paysages à la fois gracieux et austères, et les impressions de grandeur et de mélancolie qui naissent de leurs contrastes. On a dit que le grand romancier écossais avait un peu surfait la réputation de ces sites légendaires : il est certain que le lac Katrine doit surtout sa célébrité à l'illustre écrivain qui a placé sur ses bords les principales scènes du roman poétique *la Dame du Lac*. La *Caverne du Lutin* (Coir-Nan-Uris Kin) et la pittoresque région des gorges des *Trossachs*, hérissées de pointes et de roches tombées des sommets voisins, jouent leur rôle dans le récit dramatique des mêlées des clans. « Aucun » rayon de soleil ne pouvait descendre dans les ténébreuses ravines où le » sentier serpentait, tantôt sous d'épais ombrages, tantôt sur les flancs des » roches isolées, forteresses naturelles, lourdes et gigantesques comme la » tour orgueilleuse qui s'éleva dans la plaine de Babylone. Dans leur bizarre » entassement, ces rochers, contemporains du monde, étaient taillés en » forme de tourelles, de dômes ou de créneaux ; ou bien ils rappelaient par » leurs formes fantastiques, des coupoles ou des minarets, des flèches de » pagodes ou des mosquées orientales. Ces châteaux, bâtis par la nature, » avaient leurs ornements et leurs bannières ; car de leurs fronts crevassés » se balançaient sur d'immenses précipices les vertes guirlandes de la rose » sauvage, étincelantes des gouttes de la rosée, tandis que mille arbustes » grimpants, plantés sur le sommet des rocs, agitaient leurs feuillages variés » au souffle bienfaisant du soir.

« La nature a prodigué en ces lieux toutes les plantes et toutes les » fleurs, filles de la montagne ; ici, l'églantier embaume l'air ; là, l'aubépine » et le coudrier entremêlent leurs rameaux ; la primevère et la violette trouvent un étroit abri dans les fentes du rocher ; la digitale et la vigne de » Judée groupent ensemble leurs sombres couleurs ; le bouleau et le peuplier » balancent leurs rameaux à chaque souffle du vent ; plus haut, le frêne et le » chêne robuste enfoncent leurs racines dans les anfractuosités du rocher ; » plus haut encore, là où les rocs, séparés à leur base, semblent près de se » toucher dans les airs, le pin sublime va planter son tronc déchiré et projeter ses branches anguleuses dans l'étroit espace du ciel... Et plus haut que » tout cela, au-dessus de toute végétation, après avoir vu briller les pics » blanchis des montagnes, d'où pendent en flottant les cascades étincelantes,

» l'œil du voyageur se repose enfin sur l'azur délicieux d'un ciel d'été... Il » ne découvre aucun sentier pour sortir du vallon, à moins de gravir les » bords du précipice. Les fortes racines du genêt lui servent d'échelons, les » branches du coudrier lui prêtent leur aide ; il atteint, de la sorte, la pointe » aérienne du roc, d'où il découvre le lac Katrine, brillant, aux rayons du so- » leil couchant, comme une plaque polie d'or massif. Toute l'étendue de ter- » rain, qu'occupe le lac, se montre à ses regards, avec ses promontoires, ses » baies, ses criques et ses îles ; au loin enfin, il aperçoit les montagnes qui » se tiennent debout, comme des géants gardiens d'une terre enchantée. Bien » haut, vers le sud, l'énorme *Ben Venue* se projette sur le lac en une masse » confuse de rochers, d'élévations boisées, et de monticules sauvages, sem- » blables aux débris d'un monde primitif : Une sombre forêt s'étend sur ses » bras ruineux. Vers le nord, au contraire, le *Ben An* élève dans les nues » son front décharné. » (*La Dame du Lac.*)

La chaussée des Géants.

Le Bann, rivière très poissonneuse du nord de l'Irlande, porte à l'Océan les eaux du lac Neagh. Elle traverse la petite ville industrielle de Coleraine, qui fabrique des toiles de lin, et elle va se jeter à la mer, à l'est de Portrush, considéré comme le débouché maritime de Coleraine. Ce port, de médiocre importance, est le rendez-vous principal des touristes qui veulent visiter la chaussée des Géants. Le littoral est bordé de hautes falaises aux formes bizarres, comme celles de l'Ecosse occidentale ; l'une d'elles, surnommée la *Tête du Géant*, a le profil d'une tête humaine de 20 mètres de hauteur. Dans les rochers, s'ouvrent trente-cinq cavernes profondes, qui ont servi jadis de refuge aux vaincus dans les guerres civiles ou religieuses de l'île. Sur un roc isolé, que bat l'Océan, à 35 mètres au-dessus du flot, se voient les ruines imposantes du vieux château de Dunluce, une des principales citadelles de la grande famille des Mac Donnell ; tous ces rochers cachent un souvenir historique ou quelque curieuse légende.

Depuis la grotte de Portarn, jusqu'au châteaude Dunseverick, les rochers basaltiques, si communs sur toutes les côtes d'Antrim, présentent les variétés de formes les plus intéressantes. La chaussée des Géants est loin de monopoliser l'admiration du touriste ; vue de la mer, elle paraît très mesquine, car sa largeur et sa hauteur ne sont pas proportionnées à la grandeur du tableau d'alentour ; mais elle est le plus beau joyau de cette admirable chaîne de merveilles.

» De la mer, en face de Portarn, on voit à l'orient des falaises énormes, la plupart en colonnes de basalte noir, assises sur des couches d'ocre rouge ou jaune, et qui entourent sept ou huit ports de différente grandeur. Ces falaises sont quelquefois baignées par l'Océan ; en d'autres endroits, elles reposent sur un talus terreux et couvert de gazon. Les colonnes sont superposées

[redacted]

les unes aux autres; elles sont ordinairement hexagones ou pentagones, et s'emboîtent tellement les unes dans les autres, qu'il serait impossible de glisser entre elles une feuille de papier. La surface supérieure de ces colonnes forme la chaussée des Géants, et, dans toute leur longueur, règne l'escarpement cannelé des falaises.

» Les colonnes ne sont pas toujours d'un seul bloc; quelquefois elles se composent de plusieurs morceaux joints ensemble, à leurs extrémités, par des surfaces concaves et convexes[1]..... La chaussée des Géants se trouve entre le port Ganning et le port Napper; mais nous la réservâmes pour la fin, et je me laissai conduire dans l'amphithéâtre du Géant, qui est la baie la plus belle et la plus grandiose de toutes celles qu'on visite. Sa forme est exactement celle d'un demi-cercle, dont la partie supérieure est formée par une rangée de colonnes de 30 mètres de hauteur, posées sur un énorme piédestal de matières volcaniques, qui servait au géant Fain Mac-Coul. Viennent ensuite d'autres colonnades de 20 mètres de hauteur, également posées sur des cordons de rochers en relief jusqu'au bas de la falaise, où l'eau de la mer est encadrée dans une demi-lune de blocs de basalte noir. Si je m'en souviens bien, c'est au milieu de cette baie que se trouvent les Orgues du Géant, magnifique colonnade de 40 mètres de hauteur, et dont la forme est indiquée par le nom.

» Certains guides prosaïques annoncent sérieusement aux voyageurs que ces orgues sont tout simplement des colonnes de basalte; d'autres, moins positifs ou plus crédules, assurent que le constructeur de cet instrument est un géant passionné pour la musique, et que, lorsque Ossian chantait ses mâles poésies en s'accompagnant sur cet orgue, les géants, avec leurs femmes et leurs enfants, écoutaient, dans un religieux silence, le vieux barde aux cheveux blancs. Quand ces guides s'aperçoivent qu'il n'y a pas d'Anglais dans leur auditoire, ils ajoutent à voix basse : « Hélas! messieurs et dames, depuis l'arrivée des Saxons,
» l'orgue, la musique et les anciennes mélodies irlandaises se
» sont pétrifiées, et Dieu sait si nous les entendrons jamais! »

» A l'extrémité de Port na-Offert et détachée du promontoire, s'élève la *Cheminée*, colonne basaltique isolée, de 15 mètres de

1. « Sur la chaussée seule, dit l'auteur, une personne qui, sans doute, n'avait
» pas grand' chose à faire, en a compté 40000, toutes si jolies et si bien ajustées
» ensemble que le meilleur artiste du monde n'aurait pu mieux faire. »

hauteur, et accompagnée de deux autres moins grandes. La tradition raconte qu'un navire de l'*Invincible Armada* prit pendant la nuit ce promontoire pour le rocher de Dunluce, et le canonna pendant longtemps; le navire se perdit dans le petit port qui fait suite à la Cheminée, et qu'on appelle depuis ce temps *Port-na-Spania*. Dans ce port on voit également des orgues ainsi que des rochers bizarres, qui paraissent façonnés par un artiste : tels sont *le Prêtre et son troupeau*, *la Nourrice et son enfant*, *l'Étudiant*, *le Roi et ses nobles*. Tous ces groupes sont représentés avec une telle vraisemblance, que l'imagination n'entre pour rien dans les noms donnés à ces fantaisies artistiques de la nature. Le Pleaskin, qui vient après toutes ces curiosités, est le plus beau promontoire de ce littoral, comme l'amphithéâtre du Géant en est la plus belle baie...

» ... Les gravures représentant la chaussée des Géants, en donnent une idée tellement exagérée et fausse, qu'on est tout à fait désappointé en la voyant; elle est presque au niveau de la mer et se divise en trois branches, dont la plus grande n'est visible, au-dessus de l'eau, que sur une longueur de moins de 250 mètres aux plus basses marées; sa plus grande largeur est de 120 mètres, et sa plus grande hauteur, de 11 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les deux tiers de la chaussée sont à peu près réguliers; mais, à mesure qu'on s'éloigne de la mer, les colonnes s'élèvent et deviennent plus irrégulières. Les guides leur ont donné des noms : sur la chaussée du milieu, l'on voit un groupe de colonnes ayant la forme d'un fauteuil rustique, c'est *la Chaise de la Dame*; sur la grande chaussée, il en existe un autre qu'on appelle *le Salon de lord Antrim*. La grande curiosité est le parquet lui-même, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à un immense rayon de miel en basalte noir, dont les cellules seraient brisées à des hauteurs inégales. Après le premier moment de surprise passé, l'admiration croît de minute en minute, et l'on s'arrache à regret de ce spectacle inouï, l'esprit abîmé, l'imagination confondue par la beauté de cette merveille peut-être unique au monde.

» Les légendes ne manquent pas sur ces étonnantes bizarreries plutoniques : celle qui concerne spécialement la chaussée, mérite d'être rapportée. Le géant Finn Mac-Coul, champion de l'Irlande, fut très vexé d'apprendre un jour que Balindonner, champion de l'Écosse, se vantait non seulement de vaincre tous ceux qui l'approchaient ou s'approcheraient de lui, mais encore

[redacted]

qu'il irait battre Finn Mac-Coul, s'il ne craignait pas de se mouiller en traversant la mer à la nage. Finn Mac-Coul demanda la permission au roi d'Irlande de construire une chaussée qui relierait l'Écosse à l'Irlande, afin que Balindonner pût venir sans se mouiller les pieds. La permission fut accordée, et, la chaussée terminée, les deux géants en vinrent aux mains, et Finn fut vainqueur. Alors, par courtoisie, il offrit à l'Écossais de se marier et de s'établir auprès de lui. Balindonner accepta volontiers, soit par reconnaissance, soit que l'Irlande fût à cette époque un des pays les plus riches de la terre. Après la mort des deux champions, la chaussée s'enfonça dans la mer, et ne laissa de trace que celle dont je viens de parler. » (Emmanuel DOMENECH [1], *la Chaussée des Géants*, chap. v; Paris, 1878, in-18, Hetzel.)

Ile de Staffa. — L'île Rathlin, qui servit en 1306 d'asile à Robert Bruce et à ses trois cents compagnons, est encore un fragment de la chaîne basaltique des Géants. Au nord, s'étendent l'archipel des Hébrides méridionales, le sombre littoral de Morven, le sauvage détroit de Mull, domaine de ces *Lords des Iles*, dont Walter Scott a célébré les exploits, l'île d'Iona, où l'Irlandais Colomban fonda en 565 son monastère de moines convertisseurs, et cette falaise escarpée de Staffa dont la renommée est universelle. L'île Staffa, de forme ovale, située à 8 milles de la côte de Mull, a 3 milles de long sur 1 mille et demi de large. Elle a l'aspect d'un plateau, de 44 m., dont la base repose sur des falaises. Point d'arbres, ni d'arbustes, ni d'habitations; l'hiver y règne dix mois par an; l'été, quelques troupeaux viennent y brouter une herbe maigre. L'accès de l'île, exposée à tous les vents, ne se fait guère que par la côte orientale. Les touristes y visitent la *grotte de Clam*, dont les parois, hautes de 9 mètres et recourbées sans fissure, ont l'aspect d'une carcasse de navire, et dont les sommets sont disposés en compartiments comme les cellules d'un rayon de miel; — une colonnade et une chaussée qui permet de monter au centre de l'île, et surtout la fameuse *grotte* dite *mélodieuse*, consacrée à *Fingal* par les admirateurs d'Ossian. L'entrée est large de 11 à 12 mètres; la hauteur de la voûte, de 18; la profondeur de la mer qui y pénètre, de 4. Par une mer calme, on peut pénétrer au loin dans cette sombre galerie et cheminer de colonne en colonne sur les tronçons brisés. Chaque fois qu'une vague nouvelle passe à travers les piliers épars, un sourd mugissement se fait entendre; par les jours d'orage, le fracas est épouvantable; on l'a comparé au bruit du canon. « Le premier sentiment qu'inspire la régularité de tout ce que l'on voit, » c'est que l'on entre dans un édifice taillé par la main de l'homme; cette

1. M. l'abbé Domenech (Emmanuel), voyageur et littérateur, né à Lyon, en 1825, chanoine honoraire de Montpellier, missionnaire au Texas, directeur du cabinet de Maximilien et aumônier militaire au Mexique, a publié de nombreuses relations de ses voyages ou excursions; nous citerons le *Journal d'un missionnaire*, 1857-72, in-8°; — *Voyage au Minnesota*, 1858; — *Voyage pittoresque dans les grands déserts*, 1861; — *les Gorges du Diable*, 1864; — *le Mexique*, 1866; — *Histoire du Mexique*, 1868; *Voyages en Irlande*, 1866-67, etc.

» longue voûte élevée dans une proportion élégante, ces colonnes droites, » ces angles rentrants et saillants, dont les arêtes sont si pures, tout » semble indiquer que le ciseau d'artistes habiles s'y est exercé, car cette » grotte n'est point basse comme les cavernes ordinaires, et l'on n'y dis- » tingue aucune pierre, aucun fragment, qui ne soit prismatique, c'est- » à-dire parfaitement et régulièrement taillé. On ne peut mieux comparer » cette voûte profonde qu'à une grande église gothique dont la nef présen- » terait deux rangées de colonnes qui auraient été brisées, et transportées » tout debout, mais ayant des hauteurs inégales, à la droite et à la gauche » de l'édifice noirci par les flammes. » (PANCKOUCKE, *Voyage pittoresque aux Hébrides.*) Cette grotte mystérieuse, peuplée par les légendes de vieux bardes qui s'accompagnaient avec des harpes en chantant, était un théâtre merveilleusement choisi pour les fictions poétiques, dues à l'imagination du littérateur écossais James Macpherson, l'habile créateur des poëmes d'Ossian.

L'île de Wight.

« L'île de Wight n'est pas faite pour les économistes, qui ne daignent passer le détroit que pour visiter les docks de Londres ou de Liverpool, les chantiers de Chatham, les fabriques de Birmingham ou les usines de Cornouaille; on n'y trouve pas de grandes manufactures; on n'y est nulle part aveuglé par la fumée du charbon de terre, quoique l'île de Wight soit bien incontestablement anglaise, qu'elle appartienne au comté de Hampshire et ressortisse au diocèse de Winchester. La nature a fait tous les frais de sa parure; elle seule y est intéressante à étudier, et si les hommes de notre siècle y ont mis la main, ce n'est pas pour y creuser des mines ou empoisonner l'air parfumé qu'on y respire en y élevant des hauts-fourneaux, c'est pour y tracer de jolies routes aussi soigneusement dessinées et sablées que celles d'un parc, y bâtir trois ou quatre petites villes bien propres et bien gaies, ou y semer enfin des milliers de délicieux *cottages*. »

L'île de Wight jouit en Angleterre d'une réputation de beauté incomparable. Géologues, antiquaires, naturalistes, artistes, amateurs, valétudinaires, baigneurs, tous s'accordent à en vanter les curiosités et les charmes. On l'appelle la miniature de l'Angleterre, la perle du détroit, une corbeille de fleurs et de fruits jetée à la surface des eaux, etc. Elle conserve des restes de vieilles murailles normandes et les tours crénelées de châteaux féodaux; elle montre tour à tour au visiteur ses falaises rongées par les vagues, ses collines revêtues de gazons fins, ou les masses sombres de ses grands chênes, de ses tilleuls et de ses ormes centenaires. Son climat est d'une douceur telle, que les figuiers et les fuchsias y croissent en pleine terre, et que les myrtes tapissent les murs de ses maisons. Y cherche-t-on des souvenirs historiques? Elle porte la trace de la conquête romaine et

[redacted]

:ries saxonnes : ravagée par les Normands, elle devint la proie
ant de Guillaume le Bâtard, William Fitz Osborne, qui en fut le
ord, et y bâtit le château fort de Carisbrook, aujourd'hui en
Charles Ier fut enfermé, et où sa fille Elisabeth mourut captive
Dans un des murs, que cache le lierre, se voit, dit-on, la fenêtre
on d'où le roi essaya de sortir, mais sans succès; son corps ne
r entre les barreaux de fer, et le complot d'évasion fut découvert.
: Wight, large de 23 milles et longue de 13, ressemble à un lo-
nt l'un des angles formerait l'extrémité nord, et l'angle opposé,
é sud de l'île. D'un côté, vers le nord, à l'embouchure de la Me-
situé Cowes, que la rivière divise en deux; de l'autre, est Vent-
Nice de l'Angleterre ». Cowes est un excellent port de refuge;
es sont les plus animées de la Grande-Bretagne. Tout près de
wes, est situé le château d'Osborne, résidence d'été de la reine
dont le parc et les jardins sont de la plus grande beauté, et dont
ıbrasse un horizon immense sur le détroit du Solent et de Spi-
ır Portsmouth, ses docks, ses arsenaux et ses formidables vais-
guerre.

ast-Riding de la Medina est le plus joli côté de l'île; le
iding en est le plus sévère. Aussi est-ce à Ryde, à Shan-
Ventnor, que viennent s'abattre en été les essaims des
rs, tandis que les touristes se bornent en général à visiter,
aire de séjour, les parties sauvages de la côte occiden-
puis Gurnets-Bay jusqu'aux rochers de Freshwater.......
e de Ryde est bordée à gauche par des bois touffus. A
qu'on en approche, la file des voitures devient plus ser-
se croit à la porte d'une grande ville; il n'en est rien
nt; ce qui explique ce luxe et cette élégance, c'est que
st presque exclusivement habité par des familles très
Cette petite ville est toute neuve, les rues en sont très
ent tenues, et l'on y trouve de magnifiques magasins.
imité de Portsmouth, le service continuel des steamers
ersent le détroit et communiquent avec les différents
ı littoral, impriment aux environs du *Pier* une grande
on. Le Pier est une jetée en bois hardiment construite
eusement disposée; elle s'avance d'au moins un kilo-
ıns la mer, et sert de promenade aux personnes qui n'ont
du vent.

Les personnes qui prennent des bains de mer en An-
se divisent en deux catégories : la première est celle des
quels il faut, été comme hiver, du bruit et du mouve-
our d'eux; ceux-là vont à Cowes, à Ryde, et surtout à
où ils retrouvent un peu de ce qu'ils ont laissé à
des réunions *fashionables*, l'agitation et les ressources



SOUTHAMPTON, PORTSMOUTH ET ILE DE WIGHT

Echelle 1 : 600.000

[redacted]

d'une grande ville, les jouissances du monde et de la vanité. Dans la seconde catégorie, il faut classer les baigneurs d'humeur douce et rêveuse qui aiment à se reposer de l'étourdissement de la capitale. Ceux-là fuient, pendant la belle saison, les soirées, les bals et les concerts, et cherchent les plaisirs de la solitude et le spectacle d'une belle nature..... Shanklin est de tous les ports de l'île de Wight, le plus agréable et le mieux fait pour convenir aux touristes qui cherchent le calme. Les maisons ont toutes l'apparence de chaumières gothiques, mais de formes et de grandeurs différentes; quelques-unes sont meublées avec la plus grande élégance. Placées à une assez grande distance les unes des autres, elles sont séparées par des jardins et des bouquets d'arbres. La flore de Shanklin est l'une des plus riches de l'île. Les habitants du village ont l'habitude de placer çà et là, sur les gazons, des espèces de tables rondes, soutenues par un pied en bois rustique et formant corbeilles, où l'on cultive des fleurs aux couleurs les plus vives et les plus variées. A part un ou deux ormes qui se trouvent à Richmond, sur le bord de la Tamise, je n'ai pas vu en Angleterre de plus beaux arbres qu'à Bouchurch et à Shanklin; ceux qui ombragent le presbytère d'Archdeacon-Hill, dans le dernier de ces villages, sont surtout extraordinaires par leur hauteur, la grosseur de leur tronc, le nombre de leurs branches et l'abondance de leur feuillage.

» C'est à Shanklin aussi qu'on trouve le premier *chim* de l'île. Un chim est une vallée profonde et très étroite, perpendiculaire à la côte, au fond de laquelle coule un ruisseau qui va se jeter dans la mer. Les *chims* de Shanklin et de Luccombe, surtout le premier, sont le plus en renom, à cause de la végétation dont ils sont ornés; tous les autres, à l'ouest de Ventnor, offrent seulement l'aspect d'affreuses déchirures de terrain, d'une nature triste et sauvage..... Bordée d'un côté par les *Culwer-cliffs*, dont les masses crayeuses et blanchâtres se dessinent d'une manière si pittoresque sur la couleur de la mer, et d'un autre côté par les cliffs de Dunnose, la baie de Sandown et de Shanklin s'étend, suivant une douce courbure, sur un espace d'environ 4 milles et demi. Les falaises qui marquent les deux extrémités de ce fer à cheval, ont plus de 300 pieds d'élévation. Cependant, cette baie ne peut servir de mouillage qu'à de petits bâtiments; son fond de sable fin la rend très agréable pour les baigneurs. Les habitations qu'on a pu construire à Shanklin, à Ventnor et sur d'autres points de la côte méridionale de l'île, toutes les fois que

le pied des dunes s'y trouve assez éloigné du rivage pour le permettre, sont à la fois abritées des vents du nord et exposées en plein midi; cela les fait rechercher par les personnes dont la poitrine est délicate. Il y a à Shanklin une vingtaine de maisons sur le bord de la mer, ainsi placées en espalier; mais le village proprement dit est situé sur le plateau supérieur. » (Colonel DE LA MOSKOWA, *l'Ile de Wight*; *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre-1er novembre 1851.)

Les grandes propriétés, les châteaux, les parcs.

Le goût de l'aristocratie anglaise pour la vie rurale s'accorde à merveille avec les origines et le caractère de la nation elle-même. Saxons et Normands, dit M. de Lavergne, sont également enfants des forêts. Il n'est pas de pays qui ait reçu plus fortement que l'Angleterre l'empreinte du régime féodal. Depuis le jour où Guillaume le Conquérant, par le *Domesday-Book*, organisa au profit des Normands le régime de propriété foncière, les barons ne cessèrent de lutter pour garder la possession de leurs terres. « Tous les » grands souvenirs de l'histoire nationale se rattachent à la classe des pro- » priétaires ruraux. De là le respect séculaire dont elle jouit; non seule- » ment la vie rurale est recherchée pour elle-même, pour la liberté, l'ai- » sance, l'activité paisible, le bonheur domestique, ces biens si chers aux » Anglais; mais elle donne encore la considération, l'influence, le pouvoir.» Presque toujours c'est le plus grand propriétaire d'un comté qui en est nommé lord-lieutenant; et les plus riches après lui sont chargés des fonctions de juges de paix. Tandis qu'en France, les fonctionnaires sont presque tous étrangers au département qu'ils administrent, en Angleterre, ce sont les propriétaires eux-mêmes qui occupent les grands emplois; « la vie de campagne est la marque d'une origine aristocratique ». On a remarqué que les lords ne donnent pas dans les publications officielles leur adresse à Londres, mais l'indication de leur résidence à la campagne; la littérature nationale porte les traces de ce trait distinctif du génie anglais : « L'Angle- » terre est le pays de la poésie descriptive; presque tous les poètes ont vécu » aux champs et ont chanté les champs. »

« Chatsworth est la plus belle de ces fastueuses résidences, où les chefs de l'aristocratie anglaise déploient un luxe de roi. Un parc immense, de plusieurs lieues de tour, tout peuplé de cerfs, de daims, de moutons et de vaches qui paissent pêle-mêle, entoure de ses pelouses et de ses ombrages un palais magnifique. Des eaux jaillissantes, des cascades artificielles, des bassins ornés de statues, qui rivalisent avec les décorations célèbres de Versailles et de Saint-Cloud : une serre immense en fer et en verre, où les arbres du tropique

[redacted]

forment une haute forêt ; un village entier construit par le maître pour loger ses ouvriers, et composé d'élégants cottages pittoresquement groupés ; une véritable rivière, la Derwent, traversant le parc avec des contours gracieux qu'on dirait dessinés par l'art ; et autour de ce tableau déjà si grand, les montagnes du Derbyshire formant comme à souhait une ceinture de merveilleux horizons ; tout dans ce lieu respire le loisir opulent et la puissance satisfaite. Vous franchissez le faîte aride qui vous sépare du comté d'York et vous arrivez à la ville voisine (à Sheffield), tout change : ce ne sont que fourneaux allumés, marteaux frappant sur l'enclume, cheminées vomissant des flots épais ; un peuple de forgerons noirs et ruisselants s'agitent comme des spectres au milieu de ces flammes.

» Ce que le château du duc de Devonshire est en grand, toutes les résidences des gentilshommes campagnards le sont en petit. Il n'est pas de propriétaire un peu aisé qui ne veuille avoir son parc ; le parc, diminutif de l'ancienne forêt, est le signe de la possession féodale, l'accessoire obligé de l'habitation. Le nombre des parcs est énorme en Angleterre, depuis ceux qui embrassent plusieurs milliers d'hectares jusqu'à ceux qui n'en comprennent que quelques-uns[1]. Les plus grands, les plus anciens, ceux qui méritent seuls légalement

---

1. « Les Anglais entendent admirablement l'architecture des arbres, des » gazons et des fleurs ; je n'ai pas vu un palais même classique, un cottage même » pauvre, où elle ne fût comprise... Nous avons visité sept ou huit parcs, grands » ou moyens, presque tous beaux, et deux ou trois admirables. Celui de 700 acres » a des arbres que deux et même trois hommes n'embrasseraient pas de leurs bras » étendus, chênes, tilleuls, platanes, cyprès, hêtres, qui ont développé librement » l'ampleur et la plénitude de leurs formes. Isolés ou par groupes sur la molle et » riche prairie, leurs pyramides opulentes, leurs vastes dômes s'espacent à plaisir » et descendent presque sur l'herbe avec une largeur d'épanouissement qu'on ne » se figure pas. Au centre de tant d'émeraudes vivantes est un joyau plus précieux » encore, le jardin. Des massifs de rhododendrons hauts de 20 pieds s'y étalent, » toutes fleurs ouvertes ; leurs pétales rouges ou d'un violet pâle luisent doucement » au soleil, sous des volées bourdonnantes de frêlons ; des buissons d'azalées, des » touffes de roses épanouies, des lits de fleurs nacrées, azurées, aux tons de velours » ou de chair, de mignonnes et sinueuses bordures font cercle à perte de vue ; on » marche environné de senteurs et de couleurs. Un art savant a disposé la succes- » sion des plantes, en sorte que les tardives remplacent les précoces, et que d'un » bout de la saison à l'autre, la vaste corbeille est toujours fleurie. De distance en » distance, quelque sycomore au port noble, un hêtre étranger au feuillage de » cuivre, soutiennent de leur note grave ou de leur subite dissonance ce concert » trop prolongé d'impressions délicieuses. » — (Taine, *Notes sur l'Angleterre.*)

le nom de *parcs*, sont indiqués sur toutes les cartes. Dans ces enceintes closes, même les plus modestes, on entretient du gibier de toute espèce, on nourrit des animaux au pâturage. De sa fenêtre et de son perron, l'heureux propriétaire a sous les yeux une scène pastorale; il peut, quand il lui plaît, galoper dans ses allées ou se donner le plaisir de la chasse à quelques pas de son manoir. C'est là qu'il aime à vivre avec sa famille, loin des agitations vulgaires, imitant l'existence du grand seigneur, comme le fermier imite à son tour celle du gentilhomme.

» On connaît la passion des Anglais pour les exercices qui s'allient naturellement à la vie rurale, et qu'on appelle le *sport*, l'élégance suprême. Ceux des *country-gentlemen* qui ne peuvent pas avoir de meute à eux se réunissent pour en entretenir une par souscription. Le jour où doit avoir lieu la chasse à courre est annoncé d'avance dans les journaux; les souscripteurs arrivent à cheval au rendez-vous; à des époques précises de l'année, la mode appelle sur certains points de l'Angleterre ou de l'Écosse des milliers de chasseurs en habit rouge qui courent de véritables dangers pour se livrer à cet amusement. Tantôt c'est le renard qu'on va poursuivre à Melton-Mowbray dans le comté de Leicester; tantôt ce sont les *grouse* (coqs de bruyère) qu'on va chercher sur les sommets les plus inaccessibles des *highlands*. Toute l'Angleterre s'en occupe, les journaux insèrent les noms des plus adroits tireurs et des plus habiles cavaliers, ainsi que le nombre de pièces tuées. Quand vient le temps des grandes chasses, le Parlement vaque.

» Quand on a le malheur de n'avoir pas de campagne à soi, on veut au moins en avoir l'apparence. Toutes les villes ont des parcs publics, qui sont tout simplement de grandes prairies avec de beaux arbres. On voit à Londres des vaches et des moutons pâturer librement sur les pelouses de Green-Park et de Hyde-Park, au bruit incessant des voitures qui roulent dans Piccadilly. Celui que ses affaires entraînent sans relâche peut au moins apercevoir en passant un coin de l'Éden. Chacun cherche à se loger le plus loin possible du

[redacted]

e de la ville pour être plus près des champs. L'été on s'é-
pe dès qu'on peut pour visiter un ami dans sa ferme ou passer quelques jours en voyage dans une contrée re-mée pour ses beautés naturelles. Tous les sites un peu resques du pays sont parcourus tous les ans par une qui en jouit avec cette joie sereine et silencieuse parti-re aux Anglais. Le grand bonheur est d'aller jusqu'en sse, pour respirer à l'aise la senteur des bruyères et r de la vie vagabonde des caterans de Walter Scott. »
DE LAVERGNE [1], *Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre, l'Écosse et de l'Irlande*, ch. IX, Paris, 2e édit., 1865. laumin.)

Société de statistique de Londres comptait en 1877 dans le Royaume-!00 000 propriétaires terriens environ, sans tenir compte de ceux qui dent moins d'un acre de terre; l'Angleterre en a 170 000, l'Irlande 0, l'Écosse 10 000. — M. de Lavergne évalue le nombre des proprié- en France à 5 500 000, dont 2/3 cultivent leurs propres champs. — ngleterre 3 184 individus possèdent entre eux 15 500 000 hectares, plus moitié du royaume; parmi eux, il en est 421 qui ont ensemble 000 hectares, soit 21 700 hectares en moyenne par personne; 90 autres plus de 21 000 hectares chacun. En tête de ceux-là vient le *duc de erland*, qui étend son droit de propriété sur 482 000 hectares, au nord Écosse, et qui fait d'ailleurs le plus noble usage de son immense for-transformant par des dépenses énormes en terres arables et en pâtu-, les marais et les fondrières du comté qui lui appartient presque entier. Après lui, le *duc de Buccleugh* a 460 000 acres; le marquis de *dalbane* 437 000, *sir James Matheson* 426 000, etc; onze autres pro-ires écossais, comme les précédents, ont entre 200 000 et 150 000 acres e = 40 ares); tels sont les *ducs de Devonshire*, de *Northumberland*, *gyll*, *d'Hamilton*, *sir Mackenzie*, etc. Presque tous appartiennent à la e aristocratie territoriale; ils occupent les grandes charges de la Cou-, peuplent la Chambre des Lords, et détiennent une portion du pouvoir.

M. Léonce de Lavergne, littérateur et économiste français, membre de itut, sénateur, né à Bergerac en 1809, mort à Versailles en 1880, fut suc-rement maître des requêtes au Conseil d'État, chef de division au mi-e des affaires étrangères, puis député du Gers (1846). Démissionnaire en il devint un collaborateur assidu à la *Revue des Deux-Mondes*, et y publia mbreux travaux sur l'histoire contemporaine et les relations étrangères, des s de littérature, de voyages et d'économie politique. En 1855, il fut élu à l'Aca- des sciences morales et politiques; en 1871, député à l'Assemblée nale par la Creuse, et sénateur inamovible en 1875. Il était membre du il supérieur de l'agriculture et professeur d'économie rurale à l'Institut nal agronomique. Ses principaux ouvrages sont : un *Dictionnaire encyclopé-usuel* (in-8°, 1841) ; *Économie rurale de la France depuis* 1789 (in-18, 1860; 1866); *les Économistes français du dix-huitième siècle* (1870, in-8°); *les blées provinciales sous Louis XVI* (1879, 2e éd., in-18), etc.

Le système de la propriété, tel qu'il est établi en Angleterre, fait de presque tous les habitants des comtés ruraux leurs fermiers, leurs clients ou leurs créatures.

« Plusieurs des châteaux anglais sont historiques : il faut les voir pour » comprendre ce que l'hérédité dans une grande famille peut entasser de » trésors. On m'en cite où, par une clause de l'institution, le possesseur est » tenu d'acheter pour plusieurs mille livres sterling d'argenterie ; après avoir » encombré les buffets, on a fini par faire une rampe d'escalier en argent » massif. — En 1848, lord Hertford disait à un Français de ses amis, fort » inquiété et un peu inquiet : « J'ai un château dans le pays de Galles, je ne » l'ai jamais vu, mais on le dit très beau. Tous les jours, on y sert un » dîner de douze couverts, et la voiture est attelée devant la porte, au cas » où j'arriverais. C'est le butler qui mange le dîner ; allez-y, installez-vous, » vous voyez que cela ne me coûtera pas un centime. » (H. Taine.) Naturellement les belles choses s'accumulent dans ces mains opulentes. M. Taine cite les merveilleuses galeries de tableaux, bustes, statues, bronzes, émaux, vases en malachite que renferment ces palais ; on y voit des Raphaël, des Titien, des Rembrandt, des Claude Lorrain, des Poussin qui feraient l'orgueil de grands musées. Le château de Blenheim, près de Woodstock, au duc de Marlborough, donné jadis par la nation au grand général du dix-septième siècle, est une sorte de Louvre tout plein de splendeurs artistiques ; une Madone de Raphaël, six portraits de Van Dyck, des Rubens, où la sensualité, la fougue, l'audace, le génie débordent, au milieu de cent autres chefs-d'œuvre, en ornent les hautes salles. « Les grandes fortunes héréditaires, dit M. Taine, sont des conservatoires préparés pour toutes les belles » choses. Au bout de quelques générations, un château, un parc devient un écrin. »

Le château de Windsor.

« Situé sur une hauteur à 20 milles de Londres, le château de Windsor passe à juste titre pour la merveille de l'Angleterre. Ce monument est la plus complète, la plus longue histoire que ce pays ait écrite avec des pierres. Tous les siècles y ont laissé leur empreinte, toutes les puissances évanouies, leur souvenir. Windsor est une citadelle, un *castrum* romain, une abbaye, une villa, une prison, un palais : il résume les annales du royaume. En vain il est entouré d'une cité, qui de la plaine s'élance au sommet du plateau ; la ville entière ne semble justifiée que sur un prétexte, bâtie que par occasion, érigée que pour rendre hommage au castel suzerain. Au centre même de la vie et du mouvement, Windsor fait le désert autour de ses créneaux, tant il rapetisse ce qui l'environne, et attire l'intérêt sur ses profils austères avec splendeur, capricieux avec majesté.

» La ville grimpe confusément le coteau, et s'agenouille devant le fossé qui finit brusquement dans le vide, laissant isolé le monument d'où l'œil plonge sur une plaine verte. La Tamise y



Le château de Windsor.

serpente, ruban bleu, festonné d'arbres plus anciens que les maisons de la cité, courbés sous le poids des ans, et laissant traîner à terre leurs rameaux contemporains des époques féodales. Parmi ces ormeaux vénérables, il en est qui ont leurs légendes dans les vers de Pope ou de Shakespeare : tel est à l'angle d'un chemin, le chêne de Hern, au pied duquel l'auteur des *Joyeuses Commères de Windsor* a placé le théâtre de la mystification fantastique et burlesque de Falstaff. Hern le braconnier avait déjà illustré cet arbre aux fourches duquel il fut pendu. Windsor n'est qu'à vingt milles de Londres; il est à six cents années de notre siècle bruyant et agité.

» A peine avions-nous gravi la rampe et franchi la poterne sonore qu'à l'aspect de la première cour, irrégulière, montueuse et enclose de bâtiments de tous les âges, de tous les styles, je me disais avec effroi : « Comment m'y prendre pour dépeindre un tel amas de merveilles? » Mais les bâtiments de cette cour, galeries, chapelles, palais, tourelles et donjons sont troués de voûtes conduisant à d'autres cours ; le voyageur s'égare dans un indéfinissable labyrinthe. Les constructions les plus étranges sont les unes sur les autres entassées dans ce magasin trop rempli de curiosités architecturales. Un des plus singuliers et des moins prévus de ces *accessoires* de Windsor, qui ailleurs constitueraient des monuments complets, c'est un cloître contemporain d'Édouard III, dont les ogives, serrées entre deux hautes murailles à créneaux, moisissent dans l'humidité et dans le silence de l'ombre. A travers ces couloirs obscurs soutenus par des charpentes rongées ont été pratiqués des logements, des cellules où l'on voit circuler quelques vieillards : ils respirent d'avance l'atmosphère des tombeaux, et vivent pauvres au fond de ce réduit enclavé dans les magnificences royales. Jadis, au fond des bois, le premier roi Henri avait caché une chapelle desservie par huit anachorètes et dédiée à Edouard le Confesseur. Ailleurs, dans le parc, Édouard II avait fondé un prieuré royal habité par trente chapelains et quatre clercs ; Édouard III transporta le tout dans l'enceinte même du château, où il éleva, dans un coin, ce cloître avec une église collégiale, sous le patronage de la Vierge et de saint Édouard. Il y hébergea un gardien, douze chanoines, trente vicaires, trente-quatre chapelains, six clercs, six choristes et vingt-six chevaliers ou autres vieux officiers pauvres. Telle fut, sous l'inspiration d'une pensée charitable et religieuse, la première idée d'un hôtel des invalides. Lorsque parut sous Édouard VI l'acte qui supprima les

[redacted]

communautés, la collégiale de Windsor fut exceptée de cette mesure révolutionnaire.

» Une aussi vaste fondation n'occupe qu'une place imperceptible dans l'énorme château de Windsor. Édouard III, à qui l'on doit toute la portion franco-normande de ce château où il est né, respecta le massif et écrasant donjon élevé par Guillaume le Conquérant suivant les uns, par les Romains suivant d'autres; bloc de pierres gigantesques, trapu, assis au sommet du plateau et dominant, bien qu'il semble accroupi, les tourelles et les clochetons dont Windsor est comme hérissé.

» La chapelle des Georges, bâtie par Édouard IV en 1474, a de beaux vitraux, une nef admirable, un chœur justement célèbre, destiné à l'installation des chevaliers de la Jarretière. Rien de plus noble, de plus héraldique, de plus somptueux que ces stalles sombres chargées d'arabesques, avec leurs écussons armoriés, surmontés de bannières blasonnées de dix couleurs et enflammés encore par les rayons qui tombent des verrières. De vieux harnois de guerre sont appendus aux murailles, et des voussures de la nef s'élancent hardiment des myriades de clefs pendantes, rosaces aiguës, séparées par des nervures et des cordons enchevêtrés suivant un dessin capricieux, mais régulier en sa fantaisie. Là se trouve le caveau royal qui contient les restes mortels des princes de la maison régnante. Georges III, Georges IV, qui embellit et gâta Windsor, y dorment avec Guillaume IV. Le mausolée d'Édouard IV, en fer travaillé à la lime par Quintin Metzys, attire aussi les regards...

» ... Chacun a ouï parler de la terrasse escarpée de Windsor; elle a dix-huit cents pieds de long et mesure les palais élevés par Élisabeth et Jacques VI. Les appartements immenses et curieux retracent toutes les époques, depuis Édouard III, fondateur en 1347 de l'ordre de la Jarretière, jusqu'à Charles II qui fit décorer son habitation dans le goût français, jusqu'à Georges IV qui établit la galerie de Waterloo, consacrée aux chefs de la coalition européenne, dont les portraits ont été peints par Lawrence: triste et curieux monument de nos désastres. La salle de bal, tendue de tapisseries des Gobelins, décorée dans le style de Versailles, est la plus riche, la plus délicieuse qu'il soit possible d'imaginer. Une pièce entière est consacrée aux chefs-d'œuvre de Van Dyck : on y compte vingt-cinq à trente portraits des principaux personnages de la cour de Charles I[er], parmi lesquels, en première ligne, la famille royale, Henriette de France, et surtout la

comtesse de Carlisle, la plus charmante femme de son temps.

» Il faut renoncer à décrire ce palais dont on sort ébloui, la tête remplie d'images confuses, comme si l'on avait traversé en quelques heures six siècles d'histoire. Windsor est vraiment royal, et ne ressemble à rien autre. Pour énumérer les souvenirs qui s'y rattachent, il faudrait épuiser les annales de la monarchie... » (Francis WEY[1], *les Anglais chez eux*, Paris, in-18, 1876, Hachette.)

Les « tenanciers » ou fermiers de l'Irlande (Connaught[2]).

» Il y a deux catégories de tenanciers : les petits, qui exploitent un lopin de terre au-dessous de 15 ares, et qui payent généralement une rente inférieure à 10 livres sterling (250 fr.), et les moyens ou les grands tenanciers, qui payent jusqu'à 300 livres de rente, et même davantage.

»... Le petit tenancier construit lui-même son habitation. Il n'a qu'à se baisser pour ramasser les pierres, et il n'y a pas de paysan dans ce comté qui ne sache faire un mur. Il n'a pas besoin de charpente, et le propriétaire lui permet ordinairement de couper gratis les grosses et les menues branches qui supportent son toit de chaume. L'apparence extérieure des habitations, même les plus pauvres, n'est pas désagréable à l'œil : elles sont proprement blanchies à la chaux ; car la chaux ne

---

1. M. Wey (Francis), philologue et littérateur, né à Besançon en 1812, mort à Paris en 1882, ancien élève de l'École des Chartes, membre du Comité des Travaux historiques, inspecteur général des Archives départementales, président de la Société des gens de lettres, visita la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, et écrivit ses impressions dans une série d'ouvrages intéressants.

2. « Le Connaught, qui occupe la région de l'ouest, est le moins favorisé de la » nature, et c'était autrefois une locution populaire d'envoyer les gens au diable » ou en Connaught. On croirait que toutes les pierres de la création s'y sont donné » rendez-vous. Le Connaught pourrait fournir de la chaux et des pierres de » taille bleues comme celles de la Belgique au reste du monde ; mais on ne fait » de la chaux que pour les besoins du pays ; on se sert des pierres pour construire » les habitations, enclore les domaines et les champs, au lieu de haies, ce qui » ne contribue pas à la gaieté du paysage. Tantôt on se contente de les superposer *grosso modo*, tantôt on en fait de vraies murailles hautes et solides, avec » une crête crénelée. Nulle part je n'ai vu autant et de si beaux murs. Dans » les prairies paissent des moutons de haute taille, blancs, fourrés et appétissants, dont l'aspect aristocratique et confortable contraste avec la misérable et » chétive apparence de la généralité des habitants. » (DE MOLINARI, *l'Irlande*, p. 33.)

[redacted]

coûte que la peine de la faire; mais il ne faut pas la voir de trop près. La cour qui les sépare de la route est remplie d'un fumier moitié solide, moitié liquide, où se vautre le porc, personnage important, qui est généralement chargé du payement de la rente, d'une demi-douzaine d'oies, et de quelques poules avec un coq. Çà et là, des enfants pieds nus et en guenilles, que l'on débarbouille le samedi. La chaumière a une porte basse (il faut se baisser pour entrer), divisée en deux compartiments. Celui de dessus reste ouvert. On le ferme au loquet, quand il y a un loquet. Ordinairement trois fenêtres, du plus petit format; j'ai vu plus tard des masures à une fenêtre, et même sans fenêtres. L'étable du porc est adossée à un des pans de l'habitation. Pas d'apparence de water-closets. On en trouve dans quelques habitations construites récemment par des propriétaires philanthropes; mais c'est une nouveauté à laquelle les habitants n'ont pas réussi encore à s'accoutumer. J'entre dans un de ces wigwams de l'homme civilisé. Il y a deux pièces : dans la première, une large cheminée à manteau où brûle un peu de tourbe, trois chaises en bois, une petite table, une commode, un rouet, un petit miroir de deux sous sur le rebord d'une fenêtre; une marmite contenant de grosses pommes de terre. Le sol est nu, et il n'y a pas de plafond. On voit le chaume à travers les branchages noircis qui le supportent. Derrière la chaumière, un petit champ de pommes de terre, où quelques choux sont plantés en bordure, enclos d'un mur de pierres superposées, avec des brèches provenant d'écroulements non réparés. A côté, un autre petit champ d'avoine. Les pommes de terre et les choux forment le gros de la nourriture. On se procure les autres nécessités de la vie, et on paye la rente en vendant le porc et l'avoine; ou bien, si l'homme est jeune et entreprenant, il va travailler une partie de l'année en Angleterre[1]... La culture se fait à la bêche dans les petites tenures. Quand le tenancier en a les moyens, il loue une charrue et un attelage : la journée lui coûte 10 schellings

1. « On estime, dit l'auteur, que dans les années de prospérité 100000 Irlandais traversent le canal soit pour aller travailler dans les manufactures, soit pour faire la récolte, et qu'ils en rapportent une somme de 5 à 600000 livres sterling. »

en été, 7 en hiver. Il faut deux journées de charrue pour labourer un acre. Voilà pour le logement, la nourriture et la rente... Il y a aussi les impôts, la taxe du comté pour les routes, dont tous les tenanciers payent leur part, la taxe des pauvres et la dîme qu'ils payent de moitié avec le propriétaire, quand la rente dépasse 4 livres sterling. On ne peut pas se dispenser de payer l'impôt, on ne peut pas se dispenser non plus de se nourrir, et quand la pomme de terre a manqué, quand les avoines n'ont pas réussi, quand le travail est rare en Angleterre, quand on a imité la cigale de préférence à la fourmi, chose trop commune en Irlande et ailleurs, c'est un problème bien difficile à résoudre. La charité publique et privée y pourvoit sans doute, mais le paysan irlandais a le *workhouse* en horreur, et on lui mesure avec parcimonie les secours à domicile. N'est-il pas pitoyable de voir toute une population réduite à vivre de charité dans un pays où, quoi qu'on en dise, la terre est loin d'être une marâtre?... Il s'agit encore de se vêtir, de pourvoir aux frais du culte et de l'éducation des enfants, enfin de s'accorder, si la chose est possible, un minimum de luxe. Les vêtements de la semaine ne coûtent pas cher, et on ne les quitte guère que lorsqu'ils prennent eux-mêmes l'initiative de la séparation ; peut-être les garderait-on plus longtemps, si l'aiguille n'était pas un outil absolument inconnu dans les chaumières irlandaises, malgré l'abondante production qui s'en fait en Angleterre. On ne raccommode rien, et on ne nettoie que les habits du dimanche. Ceux-ci ne sont pas aussi misérables que pourrait le faire supposer l'affreux délabrement des autres. J'ai assisté, un dimanche, à la messe dans l'église de Monivea, et j'ai été frappé du bon état et de la propreté des costumes, presque de l'élégance des toilettes. On se serait cru dans un village aisé du nord de la France ou de la Belgique. Point de blouses de toile, des habits en bonnes étoffes de laine, des chapeaux et du linge ; les femmes ont des bonnets blancs repassés, quelques-unes des chapeaux ; celles dont la tête est nue ont les cheveux en ordre, toutes portent des souliers : la plupart, à la vérité, les gardent à la main jusqu'à l'entrée de l'église. Il y a quelques

[redacted]

boys pieds nus, mais propres. L'église, d'apparence modeste, est bien tenue. »

Le clergé catholique irlandais est entretenu par les contributions volontaires des fidèles; on paye au curé une somme fixe à Pâques et à Noël : le casuel provient des mariages, baptêmes et enterrements. Les évêques reçoivent une partie des revenus du clergé paroissial, et sont titulaires de certains curés. Le clergé est très populaire en Irlande. Les ordres religieux sont représentés par des établissements peu nombreux, vu la pauvreté de la population; clergé séculier et régulier portent le même costume, redingote noire et chapeau rond. Avant 1864, les catholiques irlandais payaient la dîme à l'Église anglicane; aujourd'hui, le gouvernement, après avoir indemnisé « l'Église privilégiée », la perçoit à son profit. — Quant à l'instruction publique, le gouvernement s'en occupe plus activement. Il a créé et doté des écoles nationales, et rendu l'instruction non obligatoire, mais laïque, et presque gratuite. Le prix de l'écolage est de 4 shellings par trimestre, mais on n'a pas encore pris l'habitude de payer, « et un avertissement pendu à » la muraille se borne à inviter les parents ou les protecteurs des enfants à » donner au moins 6 pence. Il ne paraît pas que cette invitation ait eu tout » le succès désirable ». Bien que les enfants suivent les cours avec une grande irrégularité, les progrès de l'instruction primaire sont remarquables.

» Les parents élèvent leurs enfants à petits frais; les pommes de terre dont ils les nourrissent se récoltent dans l'enclos, et les vêtements se récoltent sur les parents quand les habits de la semaine sont arrivés à leur extrême maturité. On trouve, çà et là, quelques jolis visages dans cette marmaille barbouillée et dépenaillée, et le paysan du comté de Galway ne répond point d'ailleurs au type peu flatteur des caricatures du *Punch* [1]. Le nez est correct, la figure régulière, les yeux bleus, les cheveux bruns, l'expression spirituelle et madrée, quelque chose du renard. Les enfants ne sont pas le principal article des dépenses de luxe. Il y a d'abord et avant tout le whisky; il y a ensuite, sur le second plan, le thé, le sucre et quelques autres douceurs dont on avait pris l'habitude dans les bonnes années... Toutes dépenses faites, reste-t-il quelque chose au petit tenancier pour les mauvaises années? Pas grand'chose à coup sûr... Le petit tenancier du comté de Galway peut vivre dans une aisance relative quand l'année est bonne; il vivrait mieux s'il avait moins de goût pour le whisky, et si

1. *Le Punch* est un des journaux satiriques illustrées les plus populaires et les plus répandus de l'Angleterre.

sa femme connaissait l'usage de l'aiguille et du savon; mais que la pomme de terre vienne à manquer, le voilà à deux doigts de la ruine. C'est un dicton populaire en Irlande, qu'il n'y a pas trois mauvaises années entre le petit tenancier et la famine[1]. » (De Molinari[2], *l'Irlande, le Canada, Jersey*, Paris, in-18, 1881, Dentu.)

La Cornouaille et le Glamorgan : les mines.

Les deux comtés de Devon et de Cornouaille occupent l'extrémité occidentale de l'Angleterre entre la Manche et le canal de Bristol. C'est une région de brouillards et de pluies; il tombe en moyenne 1 à 2 mètres d'eau par an sur les pentes du Dartmoor; les côtes sont bordées de récifs; les vents y soufflent avec violence, et les tempêtes sont fréquentes; nulle mer n'est plus féconde en naufrages; les parages des îles Scilly ou Sorlingues, dont les maraîchers fournissent à Londres les primeurs de leurs jardins, sont particulièrement redoutés. Cette péninsule, déchiquetée par les flots, est une des plus riches contrées de la Grande-Bretagne, on a pu dire qu'elle fournissait trois récoltes : « celle qui mûrit à la surface du sol, la mois- » son; celle qui provient du sein des eaux, la pêche; et celle qu'on retire » du sol par le travail des mines ».

La Cornouaille possède des vallées fertiles, bien abritées et bien arrosées; ses pâturages nourrissent des bœufs et des chevaux robustes, des vaches qui fournissent un lait abondant et renommé; ses champs produisent des céréales, des légumes et des primeurs; la douceur du climat, près de la côte, est telle, qu'on rencontre dans les jardins, à côté de fleurs magnifiques, des plantes et des arbustes qui n'appartiennent plus à l'Angleterre.

« Les myrtes, les lauriers, les fuchsias, les grenadiers, les hor- » tensias atteignent une taille remarquable, dit M. Esquiros, » fleurissent bravement à ciel ouvert et forment entre eux des » haies, des buissons, des rideaux odorants, qui garnissent avec

---

1. Sur les 19288 propriétaires de l'Irlande, dont le revenu est évalué à 325 millions de francs, 742 possèdent à eux seuls près de la moitié du territoire ; 585000 tenanciers, représentant une population de 4 millions d'individus, vivent sur ce sol. Voici les noms de quelques-uns des grands propriétaires avec les chiffres officiels de leurs revenus : — *marquis de Downshire*, 110000 acres, 91000 liv. st.; — *Richard Wallace*, 61000 acres, 74000 liv. st.; — *comte Fitz William*, 92000 acres, 47000 liv. st.; — *duc de Leicester*, 68000 acres, 47000 liv. st.; — *marquis de Londonderry*, 27000 acres, 37000 liv. st.; — *duc d'Abercorn*, 63000 acres, 35000 liv. st.; — *marquis Conyngham*, 156000 acres, 32000 liv. st.; — *marquis de Waterford*, 65000 acres, 32000 liv. st.; — *marquis de Landsdowne*, 120000 acres, 31500 liv. st.; — *marquis de Clanricarde*, 52000 acres, 20000 liv. st.; — *marquis de Sligo*, 114000 acres, 16000 liv. st.; — *comte de Bantry*, 69000 acres, 14000 liv. st.; — *Richard Berridge*, 169000 acres, 8000 liv. st. (*Sur les grands propriétaires anglais et écossais*, voir p. 81.)

2. Sur M. de Molinari, v. nos *Lectures sur l'Amérique* (2e édit. 1884, p. 80).

[redacted]

» élégance les fenêtres et les murailles..... L'oranger, le citron-
» nier, le dattier passent ici l'hiver en plein air, fleurissent li-
» brement et donnent des fruits mûrs. J'ai vu un arbre sur
» lequel on avait cueilli jusqu'à cent vingt-trois citrons dans un
» jour, tous excellents, et beaucoup plus doux que ceux qu'on
» vend sur les marchés. On se croirait en Italie ou en Espagne,
» mais c'est l'Espagne humide, car l'herbe croît en abondance,
» et le feuillage des arbres présente à l'œil les mêmes teintes
» vigoureuses de vert bleu foncé, qui distingue la végétation
» dans les autres contrées de l'Angleterre. »

Les riverains de la baie de Penzance et de celle de Saint-Yves, ceux de Dartmouth, de Brixham et de Torquay, prennent pendant la nuit dans leurs filets des quantités énormes de *pilchards*, espèce de harengs vagabonds, surnommés les *gypsies* des mers, qui viennent par millions de la pleine mer, au printemps, se heurter aux promontoires Land's End et Lizard[1]; entassés dans des barriques, ces poissons sont expédiés surtout dans les ports de la Méditerranée, tantôt frais, tantôt salés; le rebut du pilchard est vendu comme engrais aux agriculteurs de la Cornouaille. La pêche annuelle représente de 30 à 40 000 barils, d'une valeur de 2 à 3 millions. Dans Mount's Bay, la baie du Mont, en face de Penzance (ainsi nommée à cause du voisinage du Mont Saint-Michel), cette industrie fait vivre 6 000 personnes.

Mais de toutes les exploitations, la plus fructueuse est celle des mines. Le Devonshire a du cuivre et des carrières de granit, d'ardoises et de kaolin; le chemin de fer de Plymouth à Tavistock, suivant les vallées verdoyantes et boisées de la Plym et de la Tavy, pénètre à travers les roches quartzeuses, qui annoncent la présence des minerais, au milieu desquels Tavistock est bâtie. Les gisements de cuivre et d'étain de la Cornouaille sont plus abondants que ceux du Devon. Le beau viaduc du chemin de fer de Saltash, jeté sur la Tamar par l'ingénieur Brunel, donne accès dans le comté des mines; Saint-Austell, Truro, Redruth, Camborne, Marazion, Penzance, sont les centres principaux de cette industrie plusieurs fois séculaire. C'est dans la péninsule Cornique, et non dans l'archipel voisin des Scilly, riche en granit, mais pauvre en minerais[2], que les Phéniciens, les Cartha-

1. « Tel est le nombre prodigieux de ces poissons, que la mer en change de » couleur; l'eau bout et saute, disent les pêcheurs, comme si elle chauffait au » feu dans un chaudron. Le passage de ces bataillons sous-marins communique » à la surface des vagues, surtout pendant la nuit, une clarté phosphorescente » que les uns comparent à une montagne d'argent, les autres à une lumière » liquide, de même que si la lune s'était fondue et dissoute dans la masse des » eaux. Des navires à voiles ont été arrêtés ou contrariés dans leur marche » par ces bancs de pilchards s'étendant sur une surface carrée de sept à huit » milles et s'enfonçant à une profondeur de deux milles dans la mer troublée. » On dit alors que *les eaux vivent*, tant elles palpitent sous cette masse com- » pacte de créatures animées qui la traversent, toutes chargées d'écailles et d'é- » tincelles. » — (A. Esquiros, *l'Angleterre et la Vie anglaise*, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1861.)

2. La plupart des géographes voient dans les îles Scilly les *Cassitérides* con-

ginois, les Bretons et les Romains ont tour à tour extrait les précieux métaux qui étaient transportés à Marseille par les voies fluviales de la Gaule. De nos jours, les mineurs ont poussé l'audace jusqu'à creuser les galeries de mines sous les flots de la mer, à plusieurs centaines de mètres du rivage.

« Les travaux de la mine de Botallack se trouvent presque tous au-dessous du niveau de la mer, et s'étendent même en partie sous le fond ; ils sont commencés depuis un temps immémorial, et leurs premiers auteurs, ne soupçonnant pas sans doute qu'ils dussent jamais avoir le développement qu'ils ont actuellement, ont eu l'imprudence d'enlever le minerai jusqu'à une si petite distance du fond de la mer, qu'elle a fini par se faire jour en un point que les eaux couvrent à chaque marée, et qu'elle s'est répandue dans les travaux. On a réussi à boucher cette entrée en y plaçant une plate-forme en bois, qu'on a recouverte de gazon, et qu'on a chargée de pierres. Dans la galerie supérieure, le bruit de la mer, qui se brise sur les rochers, est assez fort pendant les tempêtes pour épouvanter les ouvriers ; on y distingue aussi le choc des cailloux qui roulent sur les rochers, et il se transmet alors jusque dans les travaux les plus profonds.

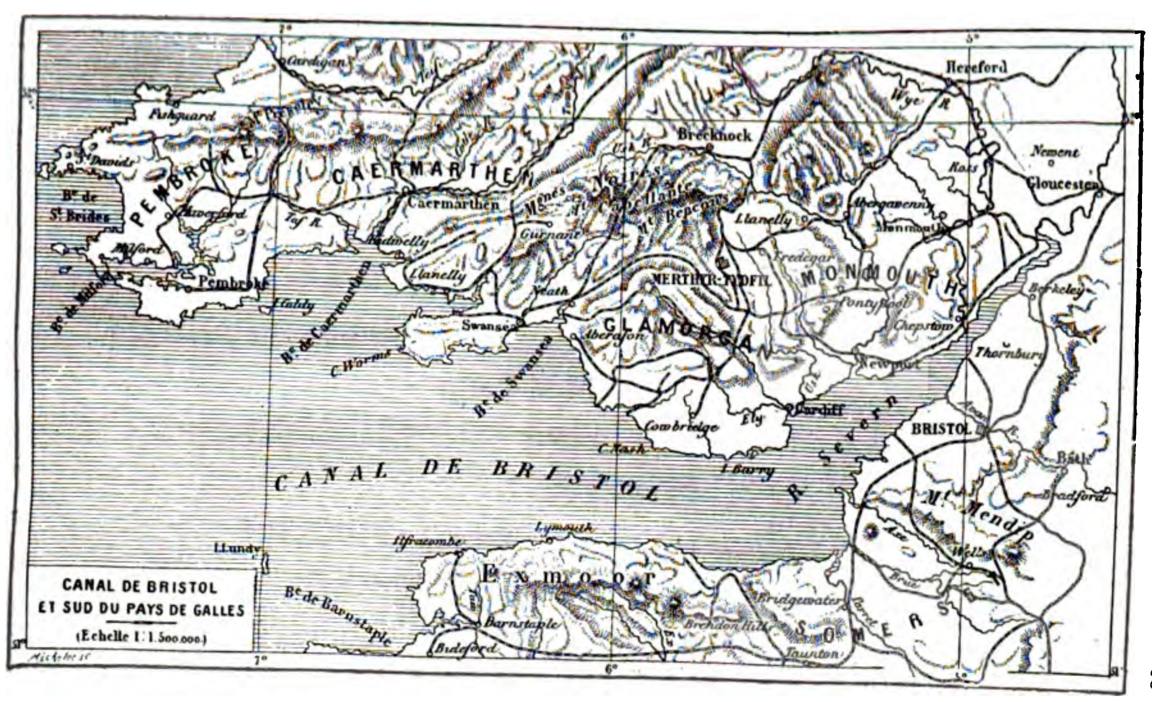
» Le puits principal qui sert à l'épuisement des eaux, à la descente des ouvriers, et par lequel s'opère une partie de l'extraction, est creusé dans un rocher appelé *Crown Rock*, contre lequel les vagues se brisent continuellement. Ce puits descend jusqu'à 228 mètres au-dessous du niveau moyen de la mer.

» ..... La mine de Botallack, qui, par la situation de son orifice dans un rocher sans cesse battu par les vagues, et par la disposition de ses machines sur une côte escarpée et sans abri, semble aux étrangers une espèce de prodige, n'est pas la seule de la Cornouaille qui présente des travaux sous-marins, on en trouve plusieurs autres dans le même cas sur la côte qui s'étend du Land's End à Saint-Yves. C'est à cette classe que se rapportait la mine de Wherry, citée comme un monument de la hardiesse des mineurs de la Cornouaille. Elle était ouverte sur le

---

nues des anciens ; mais outre que ces îles renferment peu de filons, et qu'on peut contester l'assimilation admise, on a fait remarquer que les rochers et les falaises de Cornouaille formaient souvent de véritables îlots, comme le promontoire de Botallak, et qu'ils portaient en maints endroits la trace de puits et de galeries, creusés à des époques très reculées. Strabon, Pline, Diodore de Sicile, Timée mentionnent les exploitations des mines de Cornouaille.

[redacted]


CANAL DE BRISTOL
ET SUD DU PAYS DE GALLES
(Echelle 1 : 1.500.000.)
CANAL DE BRISTOL
R. Severn
PEMBROKE
CAERMARTHEN
GLAMORGA
MONMOUTH
Exmoor
Mt. Mendip
Cardigan
Fishguard
Bt. de St. Brides
Milford
Pembroke
Caermarthen
Kidwelly
Llanelly
Swansea
Neath
Gurnant
Mt. Bepcons
Breknock
Hereford
Wye R.
Ross
Nement
Gloucester
Abergavenny
Monmouth
Fredegar
MERTHYR-TYDFIL
Pontypool
Chepstow
Newport
Cardiff
Ely
Cowbridge
Aberafon
C. Nash
I. Barry
Bt. de Swansea
Bt. de Caermarthen
C. Worms
I. Caldy
Berkeley
Thornbury
BRISTOL
Bath
Bradford
Wells
Axe
Brue
Parret
Bridgewater
Brendon Hills
Taunton
Lymouth
Ilfracombe
Barnstaple
Bideford
Bt. de Barnstaple
I. Lundy

rivage, à l'ouest de Penzance, en un point que la mer ne découvre que durant très peu d'heures à chaque marée. L'affleurement de la masse du minerai était couvert de plusieurs mètres d'eau à chaque marée, en sorte qu'on ne pouvait travailler que durant quelques heures par jour, et, chaque fois qu'on revenait, on trouvait les trous remplis d'eau. Malgré ces obstacles, un simple ouvrier mineur parvint, à la fin du siècle dernier, à y creuser un puits, sur l'orifice duquel il éleva une tourelle en bois, soigneusement calfatée et goudronnée, qui ne laissait aucun accès aux eaux. Au-dessus de cette tourelle, il plaça deux molettes, sur lesquelles passaient deux câbles d'extraction, mis en mouvement par une machine à vapeur établie à 200 mètres de là sur le rivage. Il construisit ensuite, sur pilotis, un plancher horizontal qui mettait le puits en communication avec le rivage, et permettait d'y transporter les matières extraites de la mine; l'exploitation prit alors une marche régulière. La masse stannifère (d'étain), exploitée par grandes chambres, donna pendant plusieurs années des masses considérables d'étain; mais un vaisseau mouillé près de là, ayant chassé sur ses ancres pendant la nuit, vint choquer la tourelle, qu'il renversa; l'exploitation fut alors remplie d'eau, et on ne la reprit que plus tard. » (DUFRÉNOY, ÉLIE DE BEAUMONT, COSTE et PERDONNET, *Voyage métallurgique en Angleterre*, t. Ier; Paris, 2 vol. in-8°, 1839, Bachelier.)

Les minerais de la Cornouaille et du Devonshire sont fondus avec beaucoup d'autres, venus de Cuba, du Chili, de l'Australie, de l'Espagne et de l'Italie, dans les grandes usines métallurgiques du pays de Galles, celles de Swansea et de Merthyr Tydfil, où l'on fabrique le cuivre, la fonte et le fer. *Cyfarthfa*, *Dowlais*, *Penydarren*, sont les principaux établissements de ces industries, qui ont transformé la physionomie de la vallée du Taff, où, par une coïncidence singulière, se trouvent presque constamment associés le minerai de fer, le charbon de terre et le calcaire ou fondant nécessaire à la fabrication; Dowlais, le plus grand, n'a pas moins de 17 hauts-fourneaux pour traiter le minerai de fer et le transformer en fonte, et près de 160 fours à réverbère pour transformer la fonte de fer malléable; les autres, à proportion. Plus loin, Pontypool, rivale de Merthyr Tydfil, travaille aussi le fer et met en œuvre dans ses forges les matières premières de ses précieuses galeries de mines. Tout le midi du pays de Galles parait comme embrasé : un perpétuel nuage d'épaisse fumée plane au-dessus des villes et des campagnes. Des ruisseaux, à l'onde pure et froide, descendent des hauteurs, « alimentent dans les vallées de belles rivières peu profondes » qui semblent avoir été faites pour réfléchir le ciel, pour donner une âme » au paysage ou pour tomber en gracieuses cascades du front des rochers. » L'industrie du fer a changé tout cela; elle force ces ruisseaux paresseux » à travailler; elle les emprisonne dans des canaux, leur fait tourner des

[redacted]

» roues ou broyer des minerais, et les condamne à traîner leurs ondes » souillées vers la mer. » (A. Esquiros, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1863.)

Londres.

La ville de Londres s'étend sur quatre comtés : *Essex*, à l'est ; *Middlesex*, au nord ; *Surrey*, au sud ; *Kent*, au sud-est. Elle comprend trois cités : la *Cité* proprement dite, la *cité de Greenwich*, la *cité de Westminster* ; cinq bourgs : *Mary-le-Bon*, *Finsburg*, *Tower-Hamlets*, *Lambeth* et *Southwark* ; et plusieurs communes de banlieue, telles que : *Hamstead*, *Cambden-Town*, *Islington*, *Limehouse*, *Detptford*, *Rotherhithe*, *Woolwich*, *Battersea*, *Chelsea-Falham*, *Kensington*, *Kilburn*. L'énorme capitale est la plus populeuse de la terre. On a dit d'elle qu'elle était une « province couverte de maisons ». L'agglomération de ses habitants est telle, qu'on n'est pas d'accord sur le chiffre : en prenant le recensement du *District métropolitain*, le total s'élève à 3 814 571 ; mais le *District de police* donne une population de 4 764 312 individus ; plus de deux fois celle de Paris ; plus de quatre fois celle de Berlin ou de Vienne ; plus de deux fois celle du Danemark ; deux fois et demie celle de la Grèce tout entière. L'accroissement normal des habitants de Londres est de 60 000 personnes par an.

La *cité* de Londres proprement dite, située à peu près au centre de la métropole, et peuplée d'environ 130 000 âmes, est le cœur même de Londres et de l'Angleterre : elle est le comptoir de la grande ville, le quartier général des affaires, le siége du crédit. Là se trouvent réunis dans un espace restreint : la Banque, la Bourse, la Monnaie, la Douane (*Board of customs*), la Poste, les tribunaux, les prisons, la Municipalité, *Guildhall* (l'Hôtel de ville), *Mansion-House*, la maison du lord-maire[1]. C'est le domaine propre des princes marchands ; ils l'habitent de dix heures du matin à cinq heures du soir ; ils ont leurs boutiques, leurs magasins, leurs bureaux, dans Lom-

1. Guildhall date de 1411. Sa grande salle, qui sert aux élections, aux banquets publics, aux cérémonies municipales, est longue de 47 mètres, large de 16, haute de 17 ; 6000 personnes peuvent y trouver place. Elle est ornée de monuments de marbre élevés à Nelson, aux deux Pitt, au lord-maire Beckford, et de deux statues de bois allégoriques, *Gog et Magog*, représentant un Saxon et un Breton d'autrefois. C'est là que, chaque année, le 29 septembre, a lieu l'élection du lord-maire. Guildhall est un des rares monuments échappés à l'incendie de 1666, qui dévora 89 églises, plusieurs hôpitaux, écoles, bibliothèques et 13 200 maisons. Une colonne haute de 61 mètres, au sommet de laquelle on peut monter, a été érigée en souvenir de cette catastrophe. Parmi les monuments détruits sous le règne de Charles II, fut la vieille église de Saint-Paul, que l'architecte anglais Christophe Wren remplaça par la cathédrale actuelle, érigée de 1675 à 1710, et dont le dôme, haut de 111 mètres, est une imitation de Saint-Pierre de Rome. — Wren restaura également l'abbaye de Westminster, fondée au sixième siècle, et en érigea les deux tours, surmontées de clochetons. Dans le chœur de cette magnifique église gothique a lieu le couronnement des souverains ; les chapelles contiennent un grand nombre de mausolées de rois et de reines, et les tombeaux ou monuments funéraires des grands hommes de l'Angleterre. Westminster-Abbey est le panthéon des gloires nationales de la Grande-Bretagne. En face s'élève le palais moderne de Westminster, imposant édifice qui étale le long de la Tamise sa façade gothique de 265 mètres, bordée d'une terrasse de granit, et décorée de statues. C'est là que siégent depuis 1852 les deux chambres du Parlement. (Voir p. 41.)

bard Street, Leadenhall Street, Cheapside, etc.; mais non leur domicile, situé généralement dans les faubourgs ou dans les campagnes voisines, jusqu'à 40 ou 50 milles de Londres. — A l'ouest de Londres, *West-End*, est la ville de l'aristocratie, du bon ton, de la richesse, de la *fashion*

« Ce beau quartier, si élégant, s'est accru, en quelques années, avec une rapidité singulière. Les marais et les terrains vagues se sont convertis en rues et en places publiques, comme par enchantement. On a vu jaillir du sol des maisons, grandes comme des palais, qui sont louées ou achetées avant même d'être bâties. Dans ces quartiers, élevés par l'aristocratie ou pour elle, tout a été prévu, combiné à l'avance pour prévenir tous les besoins et satisfaire toutes les fantaisies des favoris de la fortune. Nulle part, la ville n'a été plus ingénieusement, plus intimement mêlée à la campagne. Nulle part, on n'a entouré de plus de recherche et de plus de soins la vie de ceux qui sont assez riches pour payer leur luxe. Autour de ces maisons, les jardins sont grands comme des parcs, et les places publiques, avec leurs arbres et leurs fleurs, chantent et verdissent comme les grands bois; une ligne continue de verdure, d'ombrages et d'eaux vives, circule, sans s'interrompre un moment, dans cette région fortunée, pour y promener une éternelle fraîcheur. Les rues, d'une largeur dont nos boulevards mêmes ne sauraient donner une petite idée, se coupent presque partout à angle droit, et le peu d'élévation des constructions laisse pénétrer partout l'air et la lumière. Rien ici qui puisse rappeler à l'homme le travail, la pauvreté ou la gêne. Tous les spectacles attristants sont éloignés des yeux, tous les bruits importuns épargnés à l'oreille. Les voitures glissent plutôt qu'elles ne roulent sur des chaussées élastiques et molles, qui amortissent jusqu'aux pas des chevaux; les remises et les écuries sont placées derrière les maisons, dans des impasses qu'on appelle *mews*, d'où les équipages ne sortent qu'à l'heure prescrite, pour s'arrêter dans Regent's street, devant quelque magasin à la mode, où milady fera des emplettes distinguées, et prendra la file un peu plus tard dans les allées de Hyde-Park [1].

---

1. Les Anglais ont le sentiment vif et l'amour profond de la nature. Leurs parcs sont magnifiques, leurs jardins sont cités comme modèles, leurs champs sont admirablement entretenus et cultivés; dans les villes, ils ont inventé les *squares*. Londres est fier de ses grands parcs, presque tous situés à l'ouest de la ville, près des quartiers de l'aristocratie; on en compte cinq grands, sans parler des jardins publics et des squares : Battersea-Park, au sud de la Tamise; et au

[redacted]

» Malgré l'extension presque indéfinie du West-End vers la campagne lointaine, l'est de Hyde-Park, Grosvenor-Square et les rues qui l'avoisinent, sont restés par excellence le quartier général de l'aristocratie. C'est là, et non point ailleurs, que vous retrouverez les grands dignitaires de l'État, les ambassadeurs et les ministres des grandes nations; les lords, les évêques et autres membres de ce que l'on appelle en Angleterre la haute Église (*High-Church*). En un mot, c'est vers ce point unique, attractif et prestigieux, que gravitent ceux qui ont reçu du hasard de la naissance, ou conquis à force d'énergie et de persévérance, la richesse et la considération.

» Il est peu de civilisations au monde qui soient aussi factices, aussi *convenues* que celle de l'Angleterre; mais il faut reconnaître qu'à force de vouloir, de vouloir la même chose, et de la vouloir énergiquement, l'Angleterre arrive parfois à une puissance d'effet singulière. Jamais nous n'oublierons l'impression profonde, presque solennelle, que nous éprouvâmes la première fois que le hasard de nos promenades solitaires nous conduisit dans ce quartier grandiose et délicieux de *Belgravia*. Ces larges rues, qui pourraient rouler les flots d'hommes de toute une ville, et que la foule ne remplit jamais; ces longues rangées de maisons uniformes, d'une composition hybride et parfois équivoque, mais d'un aspect toujours monumental, avec leurs frontons, leurs colonnes, leurs attiques et leurs chapiteaux, qui vous font marcher entre deux rangées de Parthénons; ces squares immenses de Belgrave et d'Eaton, avec leurs tapis verts encadrés de grands arbres et protégés par des grilles de fer, forment un ensemble et présentent un spectacle dont les Anglais auraient le droit de se montrer plus fiers encore, s'ils pouvaient oublier à quel prix il est obtenu... »

---

nord, Regent's-Park, Saint-James, Green, et surtout Hyde-Park, qui s'étend sur 160 hectares, théâtre des belles chevauchées, rendez-vous des équipages somptueux, des attelages élégants, le Bois de Boulogne de Londres. Il est traversé par la Serpentine River, malheureusement très vaseuse, roulant une eau trouble, d'où s'échappent parfois l'été des exhalaisons dangereuses. — La ville pauvre et populeuse de l'Est a depuis quelques années son parc, *Victoria*, qui ouvre ses allées fraiches, ses pelouses, ses bouquets d'arbres, ses massifs de fleurs aux 600 000 habitants des paroisses pauvres. Un grand seigneur, un des plus riches propriétaires de l'Angleterre et du monde, le duc de Sutherland, avec une générosité princière, a payé de ses deniers les 106 hectares du terrain de Victoria-Park, le Parlement a voté 2 millions pour les plantations, embellissements et le creusement des deux lacs où 4000 baigneurs se plongent chaque jour pendant la belle saison, et la munificence de miss Angela Burdet Coutts a doté le parc d'une fontaine monumentale.

Les quartiers voisins de *Pimlico*, à l'est et au sud : de *Chelsea*, au sud-ouest ; de *Brompton*, à l'ouest, sont peuplés d'industriels et commerçants qui fournissent les objets nécessaires à la colonie fashionable ; aussi sont-ils habités par la bonne bourgeoisie et la petite noblesse de campagne (la *gentry* non titrée) ; l'aristocratie ne pourrait s'y établir sans déroger. Les grands avocats et les négociants riches habitent volontiers autour des beaux squares de *Russel*, de *Bedford* et de *Montague*, aux alentours du *British-Museum;* et les demeures princières de *Queen-Square* et de *Bloomsbury-Square*, qu'occupait la haute noblesse au temps de la reine Anne, sont aujourd'hui louées à la petite bourgeoisie, ou transformées en modestes appartements pour des employés ou des ouvriers sans fortune. Les étrangers, et notamment les réfugiés politiques des deux mondes, résident dans le quartier de *Leicester-Square*. Au nord de la ville, au delà du paisible quartier d'*Islington*, entre les limites de la Cité et le chemin de fer de ceinture, s'étendent les faubourgs misérables de *Spitalfields*, *Bethnal-Green*, *White-Chapel*, *Wupping-Bow* et *Stepney*, où s'abritent, dans des trous et sous des masures, les tristes victimes du paupérisme anglais, « le plus cruel, le plus intense, et peut-être le plus irrémédiable qui soit au monde. »

« ... Ces parias de la nation qui s'appelle elle-même la joyeuse Angleterre (*Merry England*), naissent, végètent et meurent dans des ruelles sombres, auxquelles un rideau de fumée âcre dérobe ce dernier bien des malheureux qu'on appelle poétiquement la lumière des cieux ; ici, la terre détrempée n'est plus qu'une boue visqueuse et gluante ; l'humidité suinte à travers les murailles nues des caves, où grouillent des êtres aux joues hâves, aux traits flétris, à l'œil hagard, qui n'ont plus rien de ce qui fait l'homme ; dont la vie s'étiole dans l'ordure, et dont les joies mêmes ont quelque chose de plus poignant, de plus effrayant que leur douleur, car elles accusent davantage encore leur irrémédiable dégradation. Les statistiques établissent que, chaque année, des milliers de personnes meurent à Londres par manque d'air et de lumière, et que cent mille hommes, capables de travailler, se demandent le matin ce qu'ils pourront bien faire dans la journée pour dîner le soir !... Ces inénarrables misères se rencontrent parfois à côté des opulences les plus écrasantes. Saint-Gilles, la paroisse la plus pauvre de Londres, dont le nom seul résume toutes les douleurs et tous les vices qui déshonorent et affligent l'humanité, Saint-Gilles est à deux pas d'Oxford street et de Piccadilly. Les voitures ne peuvent s'aventurer dans ces quartiers infâmes ; c'est à pied qu'il faut parcourir ces ruelles défoncées, où des bandes d'enfants en haillons grouillent dans des mares croupissantes.......

» ... Dans les plus beaux quartiers de Londres, à Kensington, par exemple, non loin des splendides jardins de la reine, des

rues entières sont formées d'affreux bouges creusés dans un sol qui n'est lui-même qu'un amas de détritus; un peu plus loin, des bandes affamées, sans feu ni lieu, se réfugient dans des voitures de bohémiens, qui s'enfoncent dans la boue jusqu'aux essieux; d'autres logent dans des caisses de fiacre démontées, qu'on leur loue douze sous par semaine; de plus malheureux encore, incapables de payer ce loyer pourtant si mince, n'ont d'autres ressources, pendant les nuits glacées où Londres est comme enseveli sous le brouillard ou sous la neige, que d'errer dans les rues désertes, dans les allées qui longent les parcs, ou sous les arcades qui entourent certaines places. D'autres se disputent un espace insuffisant sur les bancs du Mall et de Birdcage-Walk, autour de Saint-James-Park. Nous en avons rencontré qui nous ont avoué n'avoir jamais couché que sous les ponts de la Tamise depuis huit ou dix ans[1]. » (L. ENAULT[2], *Londres*, p. 71 et suiv.; in-4° ill., Hachette, 1876.)

Il faut ranger dans la même catégorie les paroisses de Clerkenwell, de Spitalfields, peuplées de tisserands, descendants des réfugiés protestants émigrés de France après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685[3]. Les masures qui les abritent sont étroites, délabrées, malsaines. Plus hideux encore sont les taudis de la paroisse de Bethnal-Green, située entre Spitalfields et Victoria-Park; enfin, White-Chapel l'emporte sur tous les autres quartiers par ses dégradations et ses horreurs. C'est dans White-Chapel, dans *Hounds-Dicht* (le Fossé du Chien), que se tient chaque semaine la Foire aux Guenilles (*Rag-Fair*). On y voit accourir, de tous les points de l'horizon de Londres, des gens mal vêtus, ou à peine vêtus, qui viennent s'équiper à peu de frais à la friperie des marchands juifs de Cutter street ou de Moses square. Ceux-ci revendent à 60 centimes des chapeaux hauts de forme,

---

1. « La métropole de la Grande-Bretagne est une belle médaille bien frappée sur laquelle on reconnait sans peine la puissante aristocratie qui domine les mers; mais au revers de cette richesse et de cette puissance, on lit White-Chapel et Saint-Gilles, c'est-à-dire la misère, le vagabondage, la prostitution et le vol. Si l'Angleterre a jamais humilié quelque grande nation, ce peuple n'a qu'à regarder Londres, et il se trouvera trop vengé. » — (Léon FAUCHER, *Revue des Deux-Mondes*, 1843.)

2. M. Enault (Louis), littérateur et romancier français, né à Isigny (Calvados) en 1824, visita, de 1848 à 1851, l'Angleterre, l'Ecosse, les îles Hébrides, l'Allemagne, puis en 1853 l'Orient. Le gouvernement impérial le chargea en 1854 d'une mission dans le Nord, et il parcourut la Baltique et les Etats scandinaves. M. Enault a collaboré à plusieurs journaux et revues de la France et de l'étranger, publié plusieurs brochures, de nombreux romans; nous citerons seulement les ouvrages qui se rapportent à ses voyages: *Promenade en Belgique et sur le Rhin* (1852 in-8°,); *la Terre-Sainte* (1854, in-18); *Constantinople et la Turquie* (1855, in-18); *la Norvège* (1857, in-18); *la Méditerranée, ses îles et ses bords* (1862, in-8°); *Londres* (1876, in-8°).

3. Sur les réfugiés de l'industrie française, voir un intéressant article de la *Revue britannique* (mai 1868), d'après Smiles.

achetés par eux 20 centimes, et des bottes plus ou moins éculées, décousues, déchirées, sans talon, sans semelle ou sans empeigne, de 12 sous à 5 francs, suivant l'objet ou le cours de la Bourse. On y débite aussi, à des prix modérés, des restes de vêtements portés jadis par des lords, des ladies, ou les dandys de Belgrave square[1]. « Tout s'y rencontre et tout s'y » mêle. Les débris de l'écharpe des bayadères et le velours du manteau » des reines, l'uniforme brodé des généraux en chef, la veste du matelot, » la capote de l'artilleur, le diadème des monarques de théâtre, le maillot » des figurantes, le parapluie du petit rentier, les éperons du chasseur aux » renards, les bas tricotés de la paysanne, la toque à plumes de l'enfant, » le bonnet fourré du vieillard, l'hermine et la toque du juge, le rabat de » l'évêque, le pardessus des élégants et la blouse des charretiers, viennent, » après bien des circuits et bien des aventures, aboutir, de chute en chute, » au marché aux guenilles. C'est leur dernière étape. » (*Saint-Paul's Magazine*, cité par la *Revue britannique*, mars 1874.)

« Si la pauvreté est quelque part un abîme insondable, c'est ici, et l'on sait trop de quels vices grossiers elle est la source. J'ai devant moi une description en anglais de *Bethnal-Green*, à faire dresser les cheveux sur la tête. Bethnal-Green n'est pas un lieu situé aux extrémités du monde ; non, Bethnal-Green fait partie d'une ville peuplée de Crésus : c'est un immense quartier qui s'étend de l'extrémité est à l'extrémité nord-est de Londres ; c'est un de ces nombreux et monstrueux villages qui, mis à la suite les uns des autres, forment la capitale de l'Angleterre ; c'est une cité de 79 000 habitants. Cette cité est le repaire d'à peu près autant de misérables. Là, l'humanité grouille dans une

1. « La population a l'apparence plus misérable que celle de Paris. Chez nous, » les ouvriers, les gens des basses classes ont des habits faits pour eux, grossiers » il est vrai, mais d'une forme particulière, et qu'on voit bien leur avoir toujours » appartenu. Si leur veste est déchirée aujourd'hui, on comprend qu'ils l'ont portée » neuve autrefois. A Londres, ce n'est pas cela... Le peuple s'habille à la friperie, » et de dégradation en dégradation, l'habit du gentleman finit par figurer sur le » dos du récureur d'égout, et le chapeau de satin de la duchesse sur la nuque d'une » ignoble servante ; même dans Saint-Gilles, dans ce triste quartier des Irlandais qui » surpasse en pauvreté tout ce qu'on peut imaginer d'horrible et de sale, on voit » des chapeaux et des habits noirs, portés le plus souvent sans chemises, et boutonnés sur la peau qui apparaît à travers les déchirures ; Saint-Gilles n'est pourtant qu'à deux pas d'Oxford street et de Piccadilly. Ce contraste n'est ménagé par » aucune nuance. Vous passez sans transition de la plus flamboyante opulence à » la plus infâme misère. Les voitures ne pénètrent pas dans ces ruelles défoncées, » pleines de mares d'eau où grouillent des enfants déguenillés, où de grandes filles » à la chevelure éparse, pieds nus, jambes nues, un mauvais haillon à peine croisé » sur la poitrine, vous regardent d'un œil hagard et farouche. Quelle souffrance, » quelle famine se lit sur ces figures maigres, hâves, terreuses, martelées, vergetées par le froid ! Il y a là de pauvres diables qui ont toujours eu faim à partir » du jour où ils ont été sevrés ; tout cela vit de pommes de terre cuites à la vapeur, » et ne mange du pain que bien rarement. A force de privations, le sang de ces » malheureux s'appauvrit, et de rouge devient jaune, comme l'ont constaté les » rapports des médecins. » (Th. GAUTIER.)

[redacted]

multitude de bouges infects près desquels vous n'oseriez pas vous risquer sans doute, de peur d'être détroussé. Là, s'il vous arrive de demander au blême habitant d'une de ces cahutes, dont les approches sont défendues par la saleté et la puanteur, pourquoi il ne se plaint pas, pourquoi il ne s'adresse pas à l'inspecteur de la salubrité publique, il vous répondra qu'il craint le progrès plus que la peste, que le loyer de son horrible demeure s'élèverait le jour où elle cesserait d'être moins horrible, et qu'il vaut encore mieux coucher dans une écurie que dans la rue. Là, nul autre représentant de la civilisation que le policeman ; là, nul autre représentant du christianisme que le distributeur patenté des aumônes. C'est le gîte préféré des pourceaux : et comme ils sont aussi mal nourris que mal soignés, comme ils se vautrent tout le jour dans l'ordure, comme ils boivent en des gouttières remplies de toutes sortes d'immondices, et que les enfants du quartier sont condamnés à vivre pêle-mêle avec ces hideux compagnons, dans une atmosphère pestilentielle, il a fini par en résulter une maladie contagieuse de nouvelle espèce, *pig seal*, la gale aux pourceaux[1]. » (Louis Blanc, *Lettres sur l'Angleterre*, 2e série, t. II, p. 68, in-8°, 1863, Paris, Lacroix.)

1. Londres n'a pas, hélas ! le privilège de ces misères. Voici comment M. Taine dépeint une des rues pauvres de Liverpool : « Nous revenons par les quartiers » pauvres. Quel spectacle ! Aux environs de Leed street, il y a quinze ou vingt » rues tendues de cordes en travers, où sèchent des haillons et des linges. Sur » chaque escalier grouillent des troupeaux d'enfants, échelonnés par cinq ou six » sur les marches, l'aîné portant le plus petit ; figures pâles, cheveux blan- » châtres, ébouriffés, guenilles trouées, ni bas, ni souliers, tous ignoblement » sales, le visage et les membres semblent encroûtés de poussière et de suie. Il » y a peut-être deux cents enfants qui se vautrent et se battent ainsi dans une » seule rue. On approche et l'on voit dans le demi-jour du couloir la mère, une » grande sœur accroupie, presque en chemises. Quels intérieurs ! On aperçoit un » morceau râpé d'*oil cloth*, parfois une coquille marine, une ou deux chinoise- » ries de plâtre ; la vieille grand'mère idiote est assise dans un coin ; la femme » essaye de raccommoder les pauvres hardes, les enfants se bousculent. L'odeur » est celle d'un magasin de chiffons pourris. Presque toutes ces maisons ont » pour rez-de-chaussée un sous-sol dallé, humide. Se figure-t-on la vie, dans ces » caves, en hiver ? — Quelques enfants tout petits sont encore frais et roses ; » mais leurs grands yeux bleus font mal à voir : ce beau sang va se gâter ; plus » âgés, ils s'étiolent ; la chair devient flasque et d'une blancheur malsaine ; on » voit des visages scrofuleux, de petites plaies recouvertes d'un morceau de pa- » pier. Nous avançons, et la foule augmente. De grands garçons, assis ou demi- » couchés sur le trottoir, jouent avec des cartes noires. Des vieilles, barbues, » sortent livides des boutiques à gin ; leurs jambes flageolent ; leur regard morne, » leur sourire hébété sont inexprimables ; il semble que les traits aient été lente- » ment corrodés par le vitriol. Les haillons tiennent à peine et montrent par » place la chair crasseuse ; ce sont d'anciens habits élégants, des chapeaux de » dame... » (H. Taine, *Notes sur l'Angleterre*, extrait du journal *le Temps*.)

Les rixes, les violences, les meurtres, sont continuels dans ces repaires immondes où les agents de police ne pénètrent pas sans mille précautions ; la débauche et l'ivrognerie y sont permanentes. Un des vices les plus répandus en Angleterre, et surtout à Londres, est l'abus des liqueurs fortes. Les *public-houses*, ou palais de gin (*gin-palaces*), à certains jours, ne cessent d'être remplis de buveurs qui se pressent, debout, dans la salle du comptoir (*bar-room*), plus ou moins sale et enfumée. M. Esquiros a vu des pères et des mères engager, entre les mains du prêteur sur gages, les habits de leurs enfants et les boire. Les policemen de Londres ont fort à faire le samedi soir, et surtout pendant la semaine de Noël, de lier et d'emporter sur des civières des femmes ivres-mortes, et des habitués de tavernes qui ont salué de libations trop copieuses de whisky le retour du *merry Christmas*. Les sociétés de tempérance (teetotallers), importées d'Amérique, — en même temps que le *bar*, disent les Anglais — cherchent, avec un zèle louable, à guérir ou atténuer le mal, et condamnent, sans se lasser, l'usage des boissons fermentées, en prônant l'influence salubre de l'eau claire[1]. Des statistiques récentes n'en évaluent pas moins, en une seule année, la consommation de la bière, des spiritueux et du vin à 700 millions de litres, représentant 34 millions d'alcool pur, soit pour plus de 100 francs par tête. Les cas d'aliénation mentale, de suicide et de police correctionnelle suivent les progrès de l'alcoolisme.

« Je vis entrer dans une boutique de marchand de gin une vieille pauvresse qui est restée dans ma mémoire comme un souvenir de cauchemar. J'ai étudié de près la gueuserie espagnole, et j'ai souvent été accosté par les sorcières qui ont posé pour les caprices de Goya ; j'ai enjambé le soir des tas de mendiants qui dormaient, à Grenade, sur les marches du théâtre ; j'ai donné l'aumône à des Ribeira et à des Murillo sans cadre, enveloppés dans des guenilles, où tout ce qui n'était pas trou était tache ; j'ai erré dans les repaires de l'Albaycin et suivi le chemin de Monte-Sagrado, où les gitanos creusent leurs tanières dans le roc, sous les racines des cactus et des figuiers d'Inde ; mais je n'ai jamais rien vu de plus morne, de plus triste et de plus navrant que cette vieille entrant dans le *gin-temple*.

» Elle avait un chapeau, la malheureuse, mais quel chapeau ! Jamais âne savant n'en a porté entre ses oreilles velues un plus lamentable, plus éraillé, plus chiffonné, plus bossué, plus piteu-

1. On peut lire dans le *Journal des Economistes* (février 1873), un intéressant article de M. de Colleville, intitulé *la Tempérance et le Néphalisme*. Le *néphalisme* (sobriété, abstinence absolue d'alcool) forme une ligue dont le siège est à Londres. Cette ligue a fondé, vers 1860, à *Besbrook*, près de Belfort (comté d'Antrim, Irlande), une ville de buveurs d'eau, au milieu des champs et des filatures de lin. Besbrook emploie 4000 ouvriers et ouvrières ; la société de tempérance y obtient des résultats merveilleux au point de vue moral et même financier.

[redacted]

sement grotesque. La couleur, depuis longtemps, n'en était plus appréciable ; s'il avait été blanc ou noir, jaune ou violet, c'est ce que je ne saurais vous dire. A la voir ainsi coiffée, on eût dit qu'elle avait sur la tête une écope ou une pelle à charbon. Sur son pauvre vieux corps pendaient confusément des haillons que je ne saurais mieux comparer qu'aux guenilles accrochées au-dessus des noyés au porte-manteau de la Morgue ; seulement ce qui était bien plus triste, le cadavre était debout. Quelle différence de ces lambeaux terribles aux bonnes guenilles espagnoles, rousses, dorées, picaresques, qu'un grand peintre peut reproduire, et qui font l'honneur d'une école et d'une littérature ; entre cette misère anglaise, froide, glacée comme la pluie d'hiver, et cette insouciante et poétique misère castillane, qui, à défaut de manteau, s'enveloppe d'un rayon de soleil, et qui, si le pain lui manque, étend la main et ramasse par terre une orange ou une poignée de ces bons glands doux qui faisaient les délices de Sancho-Pança ! » (Th. Gautier, *Une journée à Londres*, art. cit.)

Si la plaie du paupérisme en Angleterre est plus profonde qu'en aucun autre pays, la libéralité du peuple anglais est plus grande que celle d'aucun autre peuple. A Londres seulement, on compte plus de 900 institutions charitables, quelques-unes fondées pour l'instruction des classes pauvres, et le plus grand nombre pour subvenir aux nécessiteux, sous toutes les formes : distributions de vivres, dons d'argent et de vêtements, payement de loyers, etc. La ville dépense 55 millions par an pour ses indigents, et si l'on compte les budgets des associations privées, on arrive au chiffre énorme de 225 millions annuellement distribués ; un huitième de la population est inscrit sur les registres des indigents. Ces largesses ont eu quelquefois pour résultat d'augmenter le mal qu'elles voulaient guérir. On a vu des gens se mettre délibérément dans les conditions de misère nécessaires pour attirer les aumônes, et compter pour vivre uniquement sur l'Assistance publique. *Une société pour l'organisation de la charité* s'est formée pour étudier les cas d'indigence, surveiller les individus secourus, réprimer la mendicité. Elle a découvert des fraudes honteuses, rayé de ses livres des mendiants imposteurs, et mis la main sur une bande d'escrocs, qui, par une adroite exploitation de la pitié publique, étaient parvenus à se faire chacun un revenu de 600 francs par mois. On évalue à un million le nombre d'individus qui, en Angleterre, dépendent absolument des paroisses pour leur entretien, et sont recueillis dans les *workhouses*. Deux autres millions demandent à leurs paroisses des secours temporaires. On sait que depuis le règne d'Elisabeth, le droit à l'assistance est reconnu par les lois anglaises ; la *taxe des pauvres* pèse lourdement sur le budget des trois royaumes ; en 1881, elle a dépassé la somme de 275 millions, sans compter les charités privées. Des comités spéciaux d'assistance, dirigés par un Bureau des Curateurs (*Board of Guardians*), administrent les circonscriptions de bienfaisance (*Poor Law Unions ou Commissioners*). A

[redacted]

Londres, c'est le *Local Government Board* qui applique la loi des pauvres. Les efforts de la bienfaisance publique, joints au merveilleux développement de l'industrie et du trafic britanniques, ont notablement diminué le nombre des indigents. « Jusque dans les couches profondes du prolétariat pénètre un peu de l'or gagné sur les nations du globe », dit M. E. Reclus. Les ouvriers et les employés anglais ont l'habitude de l'épargne, et savent se grouper en associations coopératives d'achat ou de crédit. On trouve sur le territoire plus de 1 500 de ces sociétés de tout ordre, maçons, laboureurs, mécaniciens, etc., qui comptent leurs adhérents par centaines de mille et leurs revenus par millions[1].

La Tamise et les docks de Londres.

La Tamise (*Thames*) est la grande rue centrale de Londres, la route silencieuse (*the silent highway*). Large comme un golfe en face des arsenaux de Sheerness, et sous les canons du fort Tilbury, elle se rétrécit en amont de Gravesend; elle a encore plus de 400 mètres de largeur (deux fois la Seine à Paris) au pont de Londres, et sa profondeur depuis la mer jusqu'à la capitale, sur une distance de 96 kilom., varie de 65 à 15 pieds. Pendant longtemps, il a manqué au fleuve marchand des rives et des quais : les docks, les magasins, les entrepôts et les maisons de commerce descendent presque partout jusqu'au bord de l'eau. On ne pouvait voir le fleuve tumultueux, que des bateaux ou des ponts. Le plus fréquenté de ces ponts, le pont de la capitale par excellence, est le *pont de Londres*, le plus rapproché de l'embouchure : il fut construit en 1822 par John Rennie, à la place du vieux pont de pierre du douzième siècle, chargé d'une double rangée de maisons massives. Les autres sont ceux : de *Southwark*, de *Blackfriars*, de *Waterloo*, formé de neuf arches, ayant chacune 36 mètres d'ouverture et 10 mètres de hauteur, large de 21, long de 404 entre les culées et de 748, si l'on compte les quarante-trois arches qui se prolongent sur les deux rives; les ponts de *Charing-Cross*, de *Westminster*, *de Lambeth*, du *Vauxhall*, de *Victoria*, de *Chelsea*, *Albert*, de *Battersea*, le dernier en amont de la ville.

C'est en 1789, après de vives discussions parlementaires, que fut voté le bill qui concédait la construction des docks de Londres. On en compte six principaux, représentant chacun un capital social de 25 à 150 millions de francs, plus cinq autres de moindre importance, et quatre-vingt-sept particuliers, autorisés par la douane pour certaines marchandises; enfin une cinquantaine d'autres grands entrepôts. Ces docks sont creusés dans la terre et communiquent avec le fleuve. « Les vaisseaux frôlent les maisons, les » antennes enfoncent les portes, et les vergues frappent doucement au car- » reau de votre fenêtre, en vous demandant de leur ouvrir. Des escaliers » et des mâts, des rampes et des cordages, montent et descendent du flot » au rivage et du rivage au flot. » Les *docks* de *Sainte-Catherine* ont été

---

1. Sur toutes ces graves questions que nous ne pouvons qu'effleurer dans un ouvrage du genre de celui-ci, on lira avec intérêt et profit les études sur l'Angleterre de M. Escott. (Ire partie, ch. XI, XII, XIII, XIV.) Voir aussi la *Revue britannique* (janvier 1880), la *Revue politique* du 5 février 1881 : *l'Assistance publique à Londres*.

S, LE COURS INFÉRIEUR
TAMISE ET LA RÉGION
T DE L'ANGLETERRE.

helle 1 : 912500

Woodbrige

Ipswich

Deben

Gipping

Harwich

Walton le Saken

52

52

[redacted]

construits sur l'emplacement de l'hôpital de ce nom, et de 1250 maisons habitées par 11300 personnes, qui durent déménager pour leur faire place. Ils couvrent 9 hect. 60 ares, et ont coûté 42 millions; ils ont été construits en un an (1827) par l'ingénieur Telford et l'architecte Hardwicke. — Les *docks de Londres*, commencés en 1805 par l'ingénieur Rennie, couvrent 30 hect., dont les bassins occupent 14. Ils ont coûté 100 millions, reçoivent plus de 50000 bâtiments par an, et payent au fisc 325 millions sur les seules marchandises qui sortent de leurs bassins. On peut emmagasiner dans leurs entrepôts 280000 tonnes de produits, et, dans leurs caves, 87000 pipes de vin. L'entrepôt réservé aux tabacs peut contenir 24000 boucauts, valant 120 millions. Ces docks emploient 3000 hommes de peine et 400 commis. — Les docks des *Indes occidentales* ont une superficie de 119 hect.; construits de 1800 à 1804 par William Jessop, sur l'île des Chiens, ils peuvent recevoir 400 navires; on y a vu emmagasinés à la fois : 148000 boucauts de sucre; 78000 barils et 433000 sacs de café; 35000 pipes de rhum et de vin de Madère; 14000 billes d'acajou; 21000 tonnes de bois de campêche, sans parler de quantité d'autres marchandises. En 1868, a été ouvert, sur la même île, le dock de *Millwall*. — Les *docks des Indes orientales* (1803-1806), moins étendus, appartiennent à la même compagnie que les précédents. — Les *docks du commerce* (jadis docks du Groënland), inaugurés en 1807, servent surtout d'entrepôts aux cargaisons de bois de la Baltique, des pays du Nord, et aux blés. Il en est de même du *dock de Surrey*. — Les *docks Victoria*, les plus éloignés de la ville, sont de construction plus récente (1855). Ils contiennent ordinairement pour 100 millions de marchandises, et sont pourvus d'un outillage perfectionné. Les terrains marécageux de Plestow, où ils s'élèvent, sont devenus un des faubourgs les plus actifs de Londres, celui de Halleville. On les a complétés par la création du *dock Albert* inauguré au mois de juin 1880. — Tous ces docks réunis couvrent une surface d'eau de 225 hect.; ils ont reçu en 1879 66000 navires de tout pavillon, jaugeant ensemble 15 millions de tonneaux, dont 10 pour la grande navigation étrangère et coloniale. Le commerce total du port s'est élevé environ à 4 milliards et demi de francs, chiffre supérieur à tous les autres ports du monde, y compris New-York et Liverpool. C'est à Londres qu'ont leur point d'attache les paquebots transatlantiques des compagnies *Anchor* et *National*, pour les Etats-Unis, les steamers de l'*Orient*, et surtout ceux de la puissante compagnie *Peninsular-and oriental*, qui possède plus de 40 navires, et transporte les malles de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Australie, par le canal de Suez.

Le Metropolitan Board of Works[1] a commencé depuis vingt-cinq ans

---

1. Le *Metropolitan Board* (Bureau des travaux publics de la métropole), institué en 1855 pour améliorer et surveiller les travaux et les mesures d'utilité et d'hygiène publiques, a des attributions variées et de haute importance; il trace, construit, numérote, dénomme, répare et entretient les rues, les égouts, les ponts, les quais; surveille les services du gaz et de l'eau, les parcs, les jardins publics, les tramways, la construction des maisons; protège les propriétés contre l'incendie; règle la vente de la poudre et des matières explosibles; inspecte les étables et les laiteries; veille à la salubrité des habitations ouvrières, et protège les nourrissons. C'est à lui que Londres doit l'établissement de cette canalisation souterraine qui a détourné de la Tamise les eaux et les matières impures qui l'infectaient; elle charrie au loin, à 83 kilom. de London Bridge, le *sewage* pestilentiel de 4 millions d'habitants. Jusqu'en 1881, 137 millions de francs avaient

la construction des quais de la Tamise. Le premier de ces quais, le *Victoria Embankment*, long de 2 kilom., fut achevé en six ans, de 1864 à 1870; il a coûté 36 millions : 15 hect. de terrain ont été gagnés sur la rivière; une partie a servi à l'établissement d'une chaussée large de 38 mètres ; le reste a été transformé en jardins. Deux autres quais, l'*Albert Embankment*, long de 1300 mètres, et le *Chelsea Embankment*, long de 1280, ont été ouverts en 1861 et en 1874, et ont coûté une somme égale. « Ces » quais, qui forment un splendide boulevard, ont rectifié le cours de la ri- » vière et purifié l'air des émanations des bancs de boue, que la marée » descendante laissait à découvert. Ils sont en outre d'un avantage incom- » parable pour la rapidité des communications dans l'intérieur de la capi- » tale. » (A. Raffalovich.)

« ..... La fabuleuse grandeur de Londres ne se voit tout entière que quand on descend ou qu'on remonte la Tamise. London-Bridge et la Cité disparaissent, si on les compare au port; et toute la ville de Londres s'amoindrit. Quand le bateau partit, le soleil brillait et l'air était pur. Nous entrâmes au milieu de deux rangées de grands bâtiments, nous dépassâmes en quelques minutes ce dock de Sainte-Catherine, qui embrasse un espace occupé autrefois par douze mille habitants, et qui sert de port aux navires des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la France et de l'Écosse. Nous laissâmes derrière nous ces London docks qui contiennent dans leurs bassins 300 bâtiments de haut bord, et, dans leurs magasins, 200000 tonnes de marchandises, et qui donnent du travail à 3000 ouvriers de tous les pays du monde, et nous avançâmes rapidement, rasant presque les bâtiments, les remorqueurs, les transports, les navires de toutes formes, qui vont et viennent sur le large fleuve. Pendant un certain temps, le

---

été dépensés à ces travaux grandioses, qui ont purifié la ville et exercé une influence bienfaisante sur la santé publique. — Le *Metropolitan Board* est composé de quarante-six membres élus pour trois ans par le conseil communal et les paroisses, et qui exercent leurs lourdes fonctions gratuitement. — Il se distingue du *School Board*, qui a le contrôle de l'éducation, — du *Local Government Board*, qui applique la loi des pauvres, — du *ministère de l'intérieur*, de qui dépend la police, — des *Conservancy Boards*, qui ont soin des rivières. « Le » lord-maire de la Cité passe pour le représentant officiel de la capitale; il n'en » représente en réalité qu'une très petite fraction; le véritable maire de Londres » est un personnage moins connu à l'étranger, qui n'a ni robe de parade, ni » voiture de gala, ni état-major pompeux; nous voulons parler du président du *Metropolitan Board of Works*. » (A. Raffalovich, *la Cité de Londres et les corporations municipales : Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1882.) V. l'ouvrage de Ph. Daryl : *la Vie publique en Angleterre* (Paris, 1881, Hetzel).

[redacted]

spectacle n'a rien d'extraordinaire. Des montagnes énormes et des rangées sans fin de sacs, de tonneaux, de caisses, de ballots, encombrent les quais, les digues, les ponts, l'entrée des rues; on voit de longs murs d'enceinte, beaucoup de maisons noires, et partout des fumées d'usines, des machines en mouvement, une grande cohue d'ouvriers et de marins; le mouvement, plus considérable et plus varié, qu'on voit dans tous les grands ports. Seulement, quand on arrive au grand tournant de la Tamise, on commence à remarquer qu'on n'avait jamais parcouru un aussi long espace entre des navires; et, après le tournant, on est fort étonné de trouver encore, dans la nouvelle direction, des mâts et des voiles à perte de vue. Mais c'est bien autre chose, quand on s'aperçoit qu'au delà de ces mâts et de ces voiles, derrière les grands murs qui s'étendent le long des deux rives, il y a d'autres forêts de mâts, serrées, profondes, confuses; à gauche, les grands bassins des docks des Indes occidentales, qui couvrent une superficie de 100 hect.; à droite, les grands *docks* du commerce, et les docks de Surrey, qui s'étendent à plusieurs milles dans les terres. On ne navigue plus entre deux rangées de bâtiments, mais entre deux rangées de ports, et le regard ne peut embrasser tout le spectacle. Quand on a dépassé les grands docks, on chemine pendant plusieurs milles entre les petits docks; mais toujours entre des forêts de mâts, des murailles noires de magasins grands comme des villes, et des montagnes de marchandises. On passe devant le glorieux hôpital de Greenwich, et on fait le tour de l'île des Chiens. Il y a déjà deux heures qu'on navigue; les navires deviennent plus rares, et quoique les magasins, les usines, les maisons, se succèdent sans interruption sur les deux rives, le port semble près de finir. On respire! on avait besoin d'un peu de repos; on était las de s'émerveiller. On avance ainsi pendant une autre heure, en pensant déjà à Londres comme à une ville lointaine, et au vacarme du port, comme à un spectacle des jours passés; quand tout à coup, voici, à un détour du fleuve, de nouvelles rangées de navires, de nouvelles forêts lointaines de mâts et de vergues, de nouveaux docks immenses, un

autre port, un autre spectacle grandiose. Ici, l'admiration se change en stupeur; on croit rêver. On dirait qu'on va entrer dans un autre Londres. On passe près des docks des Indes orientales; on côtoie les arsenaux de Woolwich; on file le long des docks Victoria, qui s'étendent pendant 3 milles sur la rive gauche, et on avance toujours entre des murs sans fin, des nefs sans nombre, des marchandises, des machines, de la fumée, des sifflements, des départs, des arrivées, des pavillons de tous les peuples de la terre, des figures de toutes les couleurs, des paroles de langues inconnues, qui vous arrivent à l'oreille des navires voisins, des vêtements étranges, des cris sauvages qui font passer devant votre imagination des mers et des rivages lointains. Et il y a trois heures que ce spectacle dure! Votre admiration a beau être fatiguée, il vous faut recommencer à admirer. La tête s'exalte; on n'éprouve plus ce sentiment de demi-humiliation qu'on ressentait d'abord en comparant ce pays au sien propre; on ne compare plus, on se sent devenir cosmopolite, et l'orgueil national se perd dans l'orgueil humain; on ne voit plus le port de Londres, mais le port de tous les pays; le centre du commerce de la terre; le lieu de réunion des peuples de toute race et de toute zone; et, pendant que les yeux regardent là, la pensée traverse les continents et se représente les immenses courbes décrites sur le globe par ces myriades de navires qui se rencontrent et se saluent; les fatigues et les périls infinis, le va-et-vient perpétuel sur terre et sur mer, le travail éternel de l'humanité infatigable, et il semble qu'on comprenne pour la première fois les lois de la vie et de l'univers. Et en même temps le bateau vole; la Tamise s'élargit; les forêts de mâts ne paraissent plus que comme de vastes plantations de roseaux, sur l'horizon légèrement doré par le soleil qui s'abaisse; mais les docks succèdent encore aux docks, les bassins aux bassins, les magasins aux magasins, les arsenaux aux arsenaux. Londres, l'immense Londres, est toujours là; Londres, après quatre heures de navigation, nous suit; à droite, à gauche, en avant, partout où arrive le regard, on voit encore, presque avec un mélange de doute et d'épou-

[redacted]

vante, la ville monstrueuse qui travaille et qui s'enrichit. » (E. de Amicis[1], *Souvenirs de Paris et de Londres*, p. 342, trad. de Mme Colomb ; Paris, in-18, 1880, Hachette.)

Phares. — Les Anglais ont fait les plus grands sacrifices pour assurer à la navigation, autour de leurs rivages, la plus grande sécurité possible. Les récifs sous-marins, les bancs de sable, les hauts-fonds, les écueils de toute espèce, qui ont jadis causé la perte de tant de navires, ne sont plus aujourd'hui redoutés. La plupart, munis de fanaux, de phares, d'appareils à cloches, de bouées flottantes, servent au contraire d'instruments de salut. Une corporation, celle de *Trinity-House*, fondée en 1512 en vertu d'une charte de Henri VIII, et qui a actuellement pour grand maître le duc d'Edimbourg, second fils de la reine Victoria, a pour but de développer la navigation anglaise, d'en favoriser les progrès, de former de bons pilotes, et surtout de veiller à l'éclairage des côtes britanniques par les *floating lights* (lumières flottantes), les *light-vessels* (vaisseaux-lumières), les *coast-guards* (gardes-côtes), les *wacht-vessels* (vaisseaux de guet), les *light-houses* (phares). Un des plus beaux phares de la Grande-Bretagne est celui d'*Eddystone* quatre fois rebâti sur le rocher de gneiss qui émerge de la Manche au large de Plymouth; le premier phare, érigé en 1696 par Winstansley, fut englouti par la tempête avec les ouvriers et l'ingénieur, dans une nuit d'hiver, en 1703; le second, construit en bois par un mercier de Londres, John Rudierd, en 1708, fut incendié en 1755; le troisième, œuvre de l'illustre mathématicien Smeaton (1759), fut bâti en pierres solides rayées de bandes horizontales alternativement rouges et blanches, pour attirer les regards des marins. Les coups de mer avaient fini par l'ébranler, et la vague en avait rongé la base. Il fut rasé, et une nouvelle tour, à une distance de 40 mètres du phare de Smeaton, et deux fois plus haute (130 pieds), fut érigée de 1878 à 1882, par J. Douglas, ingénieur en chef de Trinity-House. — A l'embouchure du Tay (Ecosse), sur le récif d'*Inch Cap* ou de *Bell rock*, d'autant plus redoutable qu'il était à peine recouvert par l'eau à marée basse, Robert Stevenson réussit à élever, de 1807 à 1810, une tour de pierre de 100 pieds de haut, de 42 mètres de diamètre à la base, qui coûta plus de 1 500 000 francs. Son fils bâtit le phare de *Skerryvore* sur des rochers épars, barrant la route de la Mersey à la Clyde, à la hauteur de l'île de Tyree. Il faut citer encore le phare du *Rocher du Loup*, en avant du cap Land's End, à 116 pieds de hauteur, achevé en 1869, et muni d'une énorme cloche pour les temps de brouillards. La ligne des côtes des Iles-Britanniques est de 9 383 milles marins (2 405 en Angleterre, 4 460 en Ecosse, 2 518 en Irlande). D'après le livre *The Lighthouses of the World*, la Grande-Bretagne avait en 1879 459 phares, soit en moyenne un signal lumineux par 24 milles de côte[2].

Chemin de fer métropolitain. — Beaucoup d'autres travaux publics témoignent d'un effort gigantesque et d'une singulière audace. Quiconque a visité Londres, s'est donné le plaisir de passer sous la Tamise, entre Wapping et Rotherhithe, par le *Thames tunnel*, une des merveilles de

1. Sur M. de Amicis, voir nos *Lectures géographiques sur l'Afrique*. (Paris, Belin, in-18, 1885, 2e éd., p. 69.)
2. Voir Esquiros, *les Lumières flottantes et les Phares ; — Revue Britannique, les Phares de la Grande-Bretagne*, mars 1880.

[redacted]

Londres, sinon du monde, comme le disent les Anglais; œuvre coûteuse du grand ingénieur français, sir Isambard Brunel, construite de 1825 à 1843, et devenue aujourd'hui un objet de curiosité bien plus qu'un trait d'union entre les deux rives. On y descend par deux puits qui ont des escaliers en spirale, et on traverse les 366 mètres de ce canal de pierre, à la lumière du gaz. — Une œuvre plus admirable, et surtout plus utile, est le réseau des chemins de fer souterrains de la capitale, le *Metropolitain raillway*, ouvert en 1863, long de 7240 mètres, et dont la partie souterraine est de 3370; cette ligne se rattache par des branches suburbaines, et par les lignes de ceinture, à toutes les lignes du royaume; il a fallu, pour l'établir, dévier les tuyaux à gaz, les conduites d'eau, les égouts, forer des puits d'aérage, inventer de nouvelles locomotives; la science des ingénieurs a vaincu toutes les difficultés. Chaque jour, 350 trains circulent sur cette voie ferrée; ils transportent par an 30 millions de voyageurs; les dépenses se sont élevées à 32500000 francs; la recette moyenne annuelle est de 7 à 8 millions de francs. Ces magnifiques travaux du chemin de fer métropolitain, qui pénètre au cœur des quartiers les plus populeux et les plus affairés de Londres, ont doublé la circulation des voyageurs et des marchandises. (V. P. NOBLET, *la Nature*, 1876, 1er semestre.)

« Dans tous ses ouvrages, le génie saxon vise au gigantesque; il aime la » difficulté vaincue; il met son orgueil à vaincre les faits les plus rebelles. » L'idée vint un jour aux Anglais de construire un bâtiment à vapeur assez spacieux pour contenir la provision de charbon nécessaire à la consommation du plus long voyage. Les ingénieurs et constructeurs Brunel et Scott Russel bâtirent cette masse énorme qu'on a appelée d'abord le Grand Oriental (*Great-Eastern*), puis le *Léviathan*. Ce monument de l'architecture navale anglo-saxonne pouvait contenir 4000 passagers et servir au transport de 10000 soldats; il jaugeait 12000 tonnes, consumait 250000 kilog. de charbon par jour, et représentait une force de 12000 chevaux. Mais les entreprises de transport auxquelles on le destinait ont toutes échoué : les frais étaient dépassés par les bénéfices, et le vaisseau-monstre, la cité flottante, orgueil de l'Angleterre, pourrit aujourd'hui oublié dans quelque port du royaume.

La Mersey et les docks de Liverpool.

« Les fleuves, partis de l'axe montagneux qui forme du nord au sud comme l'épine dorsale de la Grande-Bretagne, arrivent lentement, en arrosant de vertes prairies, jusqu'au rivage de la mer, et là, par leur estuaire élargi comme un golfe, reçoivent le flot qui s'étale et ouvre partout des ports intérieurs. A l'est, c'est parmi tous ces havres : Londres, sur la Tamise; Sunderland, sur la Wear; Newcastle, sur la Tyne. A l'ouest : Bristol, sur la Severn, ou plutôt sur l'Avon; Liverpool, sur la Mersey; Glasgow, sur la Clyde. Deux de ces ports, Londres, Liverpool, sont les premiers du globe, et devancent de beaucoup New-York, Marseille ou Anvers. Glas-

[redacted]

et Newcastle viennent après Londres et Liverpool, et eux
ıi ne connaissent aucun marché que leurs vaisseaux ne
ıent point.

.... A Liverpool, les bassins pour la réception des na-
s sont au nombre d'une trentaine, non compris leurs
exes. Ils sont alignés sur une distance de plus de 9 kilom.
emi, présentent un développement linéaire de 32 kilom.,
nserrent une surface d'eau de 116 hectares. Ils débouchent
ı sur la Mersey, qui forme, entre Liverpool et la mer,
me une vaste rade. Cette rade a 10 kilom, de long, et
lom. de large au départ; mais elle va en s'élargissant
plus en plus à mesure qu'on arrive à l'embouchure du
ve.

C'est en 1700 que le premier dock, c'est-à-dire le pre-
r bassin fermé sur la Mersey, a été établi. Il s'appelle le
c George, et on le nomme volontiers le vieux dock (*old*
:). Bientôt après, il fallut en construire un nouveau à
lroit où était sur le fleuve une raffinerie de sel, d'où le
ı de *Salthouse*, que porte encore ce dock; et depuis, d'an-
en année, le nombre et les dimensions des docks se sont
us. Quand on monte sur l'impériale du tramway qui par-
't toute l'étendue des docks, on assiste, de cette espèce
belvédère, à un spectacle saisissant. Tous les bassins,
dés de navire, sont compris dans une enceinte fermée,
délimite un véritable mur de rempart, qui les isole du
e de la ville. Ils sont entourés de quais en granit, et com-
ıiquent latéralement de l'un à l'autre par une sorte de
ıl, au-dessus duquel est un pont tournant. Ils s'ouvrent
le fleuve par une écluse ou porte mobile, qu'on manœuvre
marée montante pour faire entrer et sortir les navires,
ui maintient les eaux à une profondeur suffisante, quand
er baisse. La différence entre les marées s'élève, aux plus
es mers, jusqu'à 30 pieds. Le long des quais de chaque
in, sont des abris ou *sheds*, espèces de halles couvertes
'on dépose les marchandises au moment du débarque-
t. Tous les produits sont là, comme tous les navires de
vers. En arrière des docks, sont les grands entrepôts ou

[redacted]

warehouses, où l'on enferme les marchandises après qu'elles ont été débarquées, examinées et contrôlées.

» Les docks ou les bassins, dont nous venons de parler, sont ce qu'on nomme en anglais *wet docks* ou bassins proprement dits. Il y aussi les *graving docks* ou *dry docks*, bassins que l'on peut mettre à sec au moyen de pompes gigantesques, et qui servent à la réparation des navires; c'est ce que nous appelons, en français, les bassins ou plutôt les formes de radoub. Les Anglais les appellent aussi quelquefois *patent slips* ou *gridirons*, et nous, grils de carénage. Enfin, il y a les *floting docks* ou bassins flottants, qui servent au même usage que ces derniers. Le port de Liverpool est pourvu d'une vingtaine de *graving docks* et de *gridirons*, comme aussi d'un grand nombre de grues mécaniques, hydrauliques ou à vapeur, fixes ou mobiles, pour le chargement et le déchargement rapide des navires. Des canaux réunissent la Mersey aux diverses places de l'intérieur, entre autres Manchester; enfin, il n'y a pas moins de dix gares maritimes qui relient Liverpool à tous les chemins de fer de la Grande-Bretagne. Seulement, il n'est pas permis encore aux locomotives de circuler tout le long des quais. »

En descendant le cours du fleuve, après le dock de Salthouse, on passe successivement devant les docks Albert, Canning, George, Prince, Waterloo, Victoria, Trafalgar, Clarence, Stanley, Collingwood, Salisbury, Nelson, Bramley-Moore, Wellington, Sandon, Huskisson, Canada, Carriers, Brocklebank et Langton; la plupart sont des merveilles d'architecture hydraulique, et les ingénieurs ont dû dépenser des trésors de patience, d'audace et d'argent, pour fonder, sur le sol boueux et mouvant de la rivière, les assises de granit qui forment le couronnement des quais. En amont de Salthouse, huit autres docks se suivent sur la Mersey, entrepôts des cotons et des tabacs.

« Quelle est cette nouvelle ville qui se dresse sur l'autre rive de la Mersey? C'est Birkenhead, inconnue hier, aujourd'hui peuplée de 70000 habitants. Est-ce une sœur, est-ce une rivale? C'est, dans la plupart des cas, une sœur, car les affaires y sont les mêmes qu'à Liverpool. Pour gagner Birkenhead, prenons, sur l'embarcadère flottant que nous avons décrit, un de ces *ferry boats* ou bacs à vapeur, qui vont de

[redacted]

l'une à l'autre rive[1]. Il y a toujours beaucoup de monde à bord, car les deux villes de Liverpool et de Birkenhead n'en font en réalité qu'une seule. Tous les bacs transportent ensemble jusqu'à 40 000 personnes par jour, 20 millions par an, autant que tous les omnibus de Paris. Quand on est au milieu du fleuve et qu'on regarde vers l'estuaire, le spectacle est imposant. On a devant soi l'Océan, qui ne se révèle que par les brumes épaisses qui en viennent. En avant de l'Océan, le fleuve aux eaux boueuses, verdâtres, qui descendent lentement, et sur lequel vont et viennent les navires, les steamers et les voiliers, et les barques menées par d'agiles rameurs. Les oiseaux de mer rasent la surface de l'eau et se poursuivent en jetant leurs cris rauques. En amont, le fleuve sinueux va se rétrécissant et semble se perdre à l'horizon derrière un bouquet d'arbres.

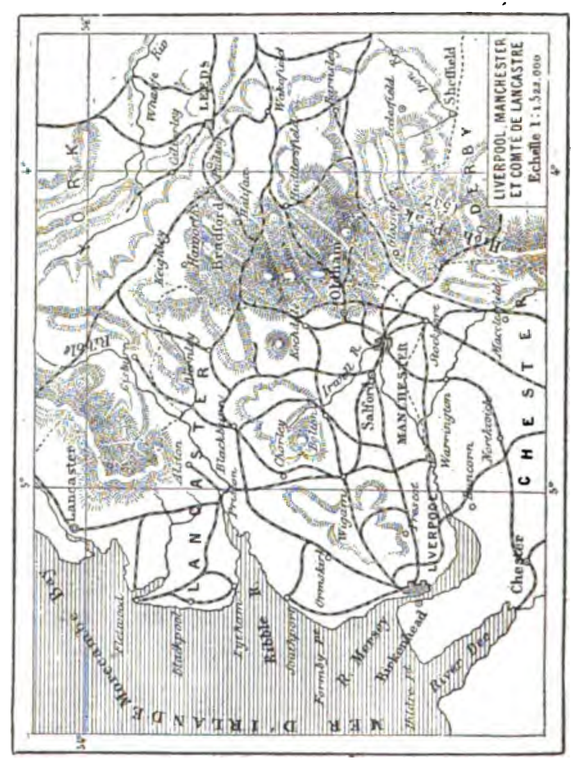
» A droite est la ville de Liverpool, avec ses clochers aigus, ses dômes arrondis, ses cheminées fumeuses, et qui profile sur la Mersey la ligne sans fin de ses docks, dont les murs et les tours de granit projettent une ligne blanche sur le fleuve. Une forêt de navires de toute grandeur, de tous pavillons, élève ses mâts au-dessus des bassins. A gauche est Birkenhead, avec de nouveaux et immenses docks, avec de vastes magasins en briques à plusieurs étages, où l'on empile les grains. C'est dans ces gigantesques greniers que viennent s'enfouir le blé et le maïs. Ils rappellent les fameux élévateurs de Chicago. Le grain y est reçu, nettoyé, aéré, pesé par des moyens mécaniques. Des ruisseaux de céréales s'échappent des monte-charges automatiques amorcés sur les navires,

---

1. Birkenhead avait 84 000 hab. en 1881 ; 88 000 en 1883 ; plus de 100 000 en 1885. Elle n'était qu'un hameau en 1820. On vient d'achever sous la Mersey un tunnel, long de 3 milles, qui met en communication les deux ports ; il part de Tranmère pour aboutir à la gare centrale de Liverpool. Ce tunnel est un des travaux les plus considérables du siècle. Les négociants et manufacturiers de Liverpool et de Manchester ont entrepris en 1883 la construction d'un grand canal maritime qui reliera les deux villes. Ce canal, long de 34 kilomètres, divisé en cinq bassins, avec cinq écluses, part du pont de Trafford, près Manchester, sur l'Irwell, et aboutit à Runcorn, à l'entrée de l'estuaire de la Mersey. Sa largeur prévue est de 80 mètres et sa profondeur de 8 mètres comme à Suez et à Amsterdam ; il pourra recevoir des bâtiments de 4 à 5 000 tonnes. Des docks seront établis sur le parcours à Manchester, à Warington, à Partington. Les frais sont évalués à 172 millions.

[redacted]

puis courent sur des bandes de caoutchouc, passent au ventilateur, à la bascule, vont dans les sacs ou s'entassent sur les planchers. Le grain arrive jusque dans le sous-sol, où il s'amoncelle comme dans un véritable silo, et où sont alignés



des rails, ainsi que dans les étages supérieurs. Tout le grenier est à l'abri des rats, c'est-à-dire qu'on prend toutes les précautions possibles pour éloigner ou pour saisir sur place, avant que le larcin soit consommé, ces audacieux et infatigables rongeurs. Le sous-sol a été mis aussi à l'abri de l'eau.

[redacted]

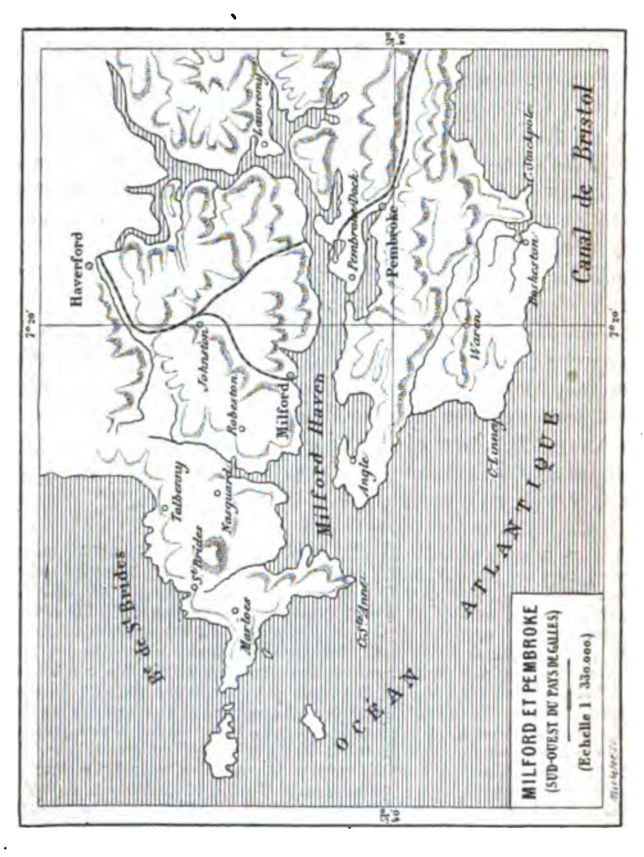
La capacité totale de l'édifice est d'environ 500000 hectol., et les monte-charges, qui prennent le grain sur les navires et le distribuent dans les greniers, ou le versent de là dans d'autres navires ou sur des chalands et des wagons, travaillent avec une merveilleuse rapidité. Les bandes sans fin de caoutchouc courent avec une vitesse de 500 pieds par minute, et transportent 80 tonnes par heure. Quand le grain arrive en sacs, on saisit ceux-ci avec des grues tournantes, qui les prennent dans le navire et les déposent à l'étage où le grain doit être manipulé. Pour le chargement du grain en navire ou sur wagon, on emploie des manœuvres analogues à celles usitées pour le déchargement. Le grain descend de lui-même par un couloir, ou tombe dans le wagon ou le chaland. Les greniers de Birkenhead sont, avec ceux de Liverpool, les plus vastes de toute l'Angleterre.

» Ce n'est pas seulement pour ses docks, ses immenses magasins à blé, que Birkenhead mérite une visite. C'est aussi pour ses ateliers de constructions maritimes, qui sont cependant passés au second rang depuis que ceux de Glasgow et de Newcastle, ceux de la Clyde et ceux des rivières de l'est, ont pris une si grande extension. » (L. SIMONIN[1], *Liverpool et la Mersey ; Nouvelle Revue*, 1879.)

Les quais de Liverpool ont un développement total de 63 kilom. en longueur, avec une surface de 227 hect. : ceux de la Tamise, à Londres, seuls l'emportent en étendue dans le monde entier. Les docks ont coûté, jusqu'en 1880, la somme énorme de 400 millions de francs; en 1880, leur revenu, produit par les droits d'entrée, de tonnage, de quai, d'ancrage, de dépôt, etc., a dépassé 30 millions. Liverpool commerce avec tous les ports du monde, et en particulier avec les deux Amériques, l'Europe méridionale et l'Extrême-Orient. En 1880, il a reçu plus de 20000 navires, jaugeant 7500000 tonneaux; là est le siège des grandes compagnies maritimes transatlantiques : *Cunard*, qui possède 50 paquebots; *White-Star, Inman, National, Guion*, qui font le trajet de l'Angleterre en Amérique en huit ou dix jours, et le feront bientôt en six, le jour où sera installé le service spécial de bateaux à vapeur entre la magnifique baie de Milford, à l'extrémité sud du pays de Galles, et la pointe de l'île américaine *Long-Island*, en face de New-York[2]. Quant aux marchandises qui entrent dans le port

1. Sur M. Simonin, voir nos *Lectures géographiques sur l'Amérique*, p. 209. (Paris, Belin, in-18, 2e éd. 1884.)
2. V. Simonin, *Bulletin de la Société de géographie*, 3e *trim*. 1884.

de Liverpool, au premier rang viennent le blé et le coton, puis le maïs, le sucre, le riz, les salaisons. « Liverpool importe plus de blé que Londres, » plus que Marseille, et aucun port, en Europe, n'importe autant de coton » que lui. » En 1880, sur les 3886000 balles qui ont été exportées des



États-Unis, le port de la Mersey en a reçu, à lui seul, 2555000; la France entière, 400000; l'Allemagne, 300000. — Liverpool, la cité du *Roi coton*, alimente de matières premières les immenses filatures de Manchester, de Salford, ses voisines, et de toutes les grandes cités industrielles du Lan-

cashire[1]; elle exporte ensuite les produits ouvrés de leurs manufactures, avec le sel gemme de Norwitch, la fonte, le fer, les rails, l'acier, la houille, etc., des comtés qui l'entourent.

La découverte de l'alpaga et la fabrique de Saltaire.

Parmi les objets précieux rapportés en Espagne du pillage du Pérou, Pizarre et ses compagnons exhibèrent, en même temps que des toisons d'or et d'argent, des toisons et des tissus d'alpagas. Les manteaux et les tuniques des Péruviens étaient fabriqués avec la laine de moutons ou chameaux indigènes, deux vivant à l'état sauvage, le *guanaco* et la *vigogne*, et deux à l'état domestique, le *lama* et *l'alpaga*. Les Espagnols admirèrent l'éclat et la finesse de cette laine soyeuse et la beauté des étoffes de l'industrie péruvienne, mais n'essayèrent pas ou furent incapables de les imiter. L'alpaga était presque inconnu en Europe; on en montrait quelques-uns dans les ménageries; la duchesse d'York en fit élever cinq ou six dans un de ses parcs; de riches anglais en apprivoisèrent quelques autres à grands frais; le jardin zoologique de Surrey tenta sans succès d'en acclimater l'espèce. Quant à la toison, deux fabricants en firent l'essai dans leurs filatures; mais cette marchandise, regardée comme une curiosité industrielle, ne se vendit guère. En 1832, sur les instances de commerçants américains, M. Hegan fit venir du Pérou à Liverpool plusieurs cargaisons d'alpaga. Cette provision de laine resta quatre ans dans les magasins de l'audacieux négociant; aucun manufacturier ne songeait à l'acheter, quand Titus Salt se présenta. Titus Salt et son père Daniel étaient associés pour le commerce des laines à Bradford. La droiture et la capacité de Titus étaient connus sur tous les marchés du royaume.

« Un grand tas de sacs sales, pleins d'une matière crépue ressemblant fortement à du crin hors d'usage ou à de la laine

---

1. « La population agricole est peu nombreuse dans le comté de Lancastre. Là, » tout est villas, usines, manufactures, comptoirs et chantiers de construction. On » n'y peut faire un pas sans rencontrer quelque ouvrage qui atteste une conquête » de l'homme sur la nature. Aucune partie de l'Angleterre n'est sillonnée au même » degré de routes, de canaux et de chemins de fer. Au milieu de ces merveilles, » Liverpool et Manchester les résument toutes et sont comme les deux faces d'un » même sujet. Nulle part les liens qui unissent le commerce à l'industrie ne pa- » raissent plus étroits. Liverpool et Manchester sont en quelque sorte solidaires : » l'un de ces établissements venant à chanceler, l'autre ne pourrait pas rester de- » bout. Il y a mieux. Ces deux villes, qui représentent et qui personnifient l'in- » dustrie humaine parvenue à l'apogée de la production, étaient impossibles l'une » sans l'autre. Le commerce de Liverpool n'aurait jamais atteint ses dimensions » colossales, s'il n'avait eu derrière lui les manufactures de Manchester pour con- » sommer les marchandises importées et pour lui fournir les éléments de ses » exportations. Manchester, à son tour, aurait beau être assis sur d'inépuisables » bancs de houille, faire des miracles d'invention en mécanique, et posséder une » race industrielle qui combine l'audace avec le sang-froid, l'intelligence avec l'é- » nergie, si les commerçants de Liverpool n'avaient pas été là pour expédier ses » produits dans les quatre parties du monde. » — (Léon Faucher, *Etudes sur l'Angleterre*, 1842.)

...... que les trois cents et quelques sacs
étaient une simple incommodité. Les rats parais
seuls à apprécier cette importation ; et il leur sem
tait là le meilleur placement de capitaux que l'
fait à Liverpool depuis l'immigration de leurs pren
du Hanovre. Bref, ces balles paraissaient destiné
sur place, ou à tomber en poussière, ou à servir d
nombreuses familles de rats de la ville. Les court
gnaient pas leur jeter un regard. Les marchands
pas en entendre parler. Les négociants n'y enten
Les fabricants hochaient la tête à la seule menti
faisait, pendant que les agents des importateurs, n
connaissement en tous sens, parlaient de renvoyer
d'où elles étaient venues. Un jour, un jeune homme
mis, l'air au fait du commerce, avec une figure in
des allures tranquilles et réservées, se promenait à
magasins, quand ses regards tombèrent sur un peu
défraîchi, qui sortait par la fente d'un de ces ballots m
Notre visiteur ramassa l'échantillon, le regarda, le tât
le frotta, le tirailla en tout sens ; il y eût même go
avait pu être utile, car il n'était pas du Yorkshire
Après l'avoir retourné dans la lumière, dans l'ombre
les sens, et l'avoir fait passer par toutes sortes d'épr
mit une poignée ou deux dans sa poche et s'éloigna
se promettant évidemment de pousser plus loin ses
une fois rentré chez lui. Je ne saurais trop dire à q
riences particulières il soumit cette ...

terlocuteur, que celui-ci se demanda d'abord s'il n'avait pas affaire à un fou ou à un mauvais plaisant, et fut sur le point d'appeler la police; mais ayant repris son sang-froid, il s'empressa d'accepter le marché. Ce fut un véritable événement dans le petit bureau sombre, qui prenait jour (et très peu de jour) sur un vieux cimetière. Tout l'établissement voulut voir l'acheteur de la marchandise sud-américaine. Le commis principal voulut lui parler et entendre le son de sa voix; le caissier toucha les pans de son habit; le teneur de livres, un homme maigre à lunettes, retourna son chapeau en tous sens et examina ses gants; le garçon de peine faillit se décrocher la mâchoire en lui esquissant un sourire, et quand le tranquille acheteur eut disparu, les chefs de la maison s'enfermèrent dans leur bureau et donnèrent *campo* à leurs employés. » (Charles Dickens, Household-Words, cité dans la *Revue Britannique*, mars 1880.)

Le jeune Titus Salt reprit la diligence pour Bradford, et quelques mois après, le bruit se répandit dans les usines d'Angleterre qu'il avait découvert le secret d'une laine nouvelle qui allait révolutionner l'industrie. Cette laine était la toison d'alpaga, souvent essayée et décriée. Les tisseurs et fabricants raillèrent l'inventeur; lui, continuait à peigner, à filer, à tisser la laine rebelle; il faisait habilement entrer le coton dans la trame, et produisait enfin, à force d'expériences et de labeurs, une étoffe lustrée, douce, élégante, semblable aux tissus péruviens des Incas, et le bon marché en assura la vente. Les commandes affluèrent; la reine voulut avoir des échantillons des étoffes Salt : elle en fut tellement satisfaite, qu'elle fit désormais à l'alpaga sa place dans la garde-robe royale, et mit à la mode le brillant tissu. Salt dut agrandir ses fabriques, et malgré la fondation de maisons rivales, garda longtemps le monopole à peu près exclusif du nouveau commerce, qui se développa avec une étonnante rapidité. De 1836 à 1840, l'importation de laine d'alpaga en Angleterre atteignit 560 800 livres par an. En 1852, elle fut de 2186480 livres; en 1872, vingt ans après, de 3878739; en 1880, de près de 4 millions. Titus Salt avait payé à l'origine la laine d'alpaga 8 pence la livre[1], deux ans après, elle valait 1 shilling; elle s'éleva plus tard à 2 et même 3 shillings. Salt réalisa une fortune immense et en fit un généreux emploi. On le cite en Angleterre parmi les bienfaiteurs industriels du siècle. En 1847, Titus Salt fit ériger Bradford en bourg, et fut nommé doyen des *aldermen*, puis maire et juge de paix. En 1851, pour arracher ses ouvriers au péril d'une claustration dans des ateliers encombrés et malsains, il fit construire une fabrique grandiose dans la vallée de l'Aire, à 3 milles de Bradford. *Saltaire* fut inaugurée en 1853. Le jour de l'ouverture de cet immense *palais* de l'industrie, l'atelier de peignage fut transformé en salle de banquet, et 3500 convives s'assirent à la même table. Un poète chanta les louanges de Salt et de Saltaire dans des strophes intitulées la *Pairie industrielle*.

1. La livre anglaise (*pound*) vaut 453 grammes; le *penny* (pluriel *pence*) vaut 0,10 centimes; le *shilling* 1 fr. 25. (V. les tableaux statistiques.)

[redacted]

« Les moulins de Saltaire, écrit sir William Fairbairn, l'un des ingénieurs des travaux d'art, sont situés dans une des plus belles parties de la romantique vallée de l'Aire. Le site a été choisi avec un rare discernement au point de vue de l'économie du travail d'un grand établissement manufacturier. Le domaine est entouré par de grandes routes et par des chemins de fer qui aboutissent au centre même des constructions ; il est coupé par un canal et une rivière. On y jouit d'une eau excellente pour l'emploi des machines à vapeur et pour les différents procédés de la fabrication. L'éloignement des moulins de l'atmosphère fumeuse et nuageuse de toute grande ville leur assure un jour favorable et que rien n'obscurcit. On a des communications directes d'un côté pour l'importation du charbon et de toute autre espèce de matière première. et de l'autre pour l'exportation et la livraison des matières fabriquées. Le portefaix, le camion sont entièrement supprimés, et on étudie toutes les améliorations qui peuvent donner une économie dans la production[1]. »

Saltaire contient 800 maisons d'habitation en pierre, entourées de petits jardins; les rues sont droites, bien pavées et propres. Les 4000 ouvriers de la fabrique ont une belle église, des écoles, un institut littéraire avec une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, des salles de conférences, des amphithéâtres, un gymnase, des bains, des lavoirs, des asiles pour les pauvres, un beau parc. Tous ces édifices, construits aux frais des Salt, ont coûté près de 3 millions; aucun café ni cabaret n'a été toléré dans la colonie; quelques-uns, il est vrai, se sont établis en bordure sur la frontière, mais il y a peu d'ivrognes dans cette communauté modèle. La mortalité est faible à Saltaire, la criminalité presque nulle, les loyers et impôts modérés. Le créateur de cette république ouvrière, Titus Salt, dévoué au bien public, n'a pas dépensé moins de 500000 livres sterling en œuvres philanthropiques hors de Saltaire. Il fut membre du Parlement de 1859 à 1861, reçut le titre de baronnet en 1869 ; le gouvernement français l'avait décoré de la Légion d'honneur en 1867. Il mourut en 1877. Les propriétaires et directeurs actuels de Saltaire continuent les travaux et maintiennent les traditions du fondateur, et Saltaire reste une des plus belles créations industrielles de l'Angleterre.

L'initiative individuelle a réalisé d'autres merveilles du même genre. Sur la frontière orientale du Staffordshire, au bord de la Trent, au milieu d'une grande plaine triste et monotone, **Burton** élève ses grands magasins et ses hautes cheminées. Quatre lignes de chemins de fer y aboutissent, sans parler du réseau des petites voies ferrées qui découpent la ville en tout sens et sur lesquels roulent des locomotives remorquant des files de tonneaux.

---

1. Revue Britannique, *la Dynastie des Salt*, mars 1880 (E. D. F, London-Society.)

Burton est, avec Londres, la grande usine de fabrication de la bière ; des flots d'*ale* et de *porter* coulent de ses chaudières et de ses cuves, et se répandent dans le Royaume-Uni, dans toute l'Europe, dans l'Amérique, dans l'Australie et dans l'Inde. Les brasseurs de Londres forment de longue date une corporation puissante, presque une dynastie : on les appelle les *douze Césars de la tonne*. Ceux de *Burton*, *Allsopp*, *Sale*, *Truman*, *Hill*, *Robinson*, *Bindley*, ne sont pas moins riches ni moins connus. La plus renommée de ces maisons est celle qui porte le nom de *Bass*, fondée en 1777. Les brasseries des Bass couvrent 60 hectares; les fabricants possèdent 12 milles de chemins de fer, et payent chaque année au *Midland Railway* plusieurs centaines de mille francs pour les transports. Ils emploient 40 machines à vapeur et locomotives, et cent chevaux de trait pour le travail quotidien, et chargent plus de 100 000 wagons par an. Ils occupent dans leurs usines 3 000 ouvriers, expédient par an un million de barils d'*ale*, payent 7 millions pour leurs patentes, et le chiffre de leurs affaires s'élève à 60 millions. On comprend que le premier ministre d'Angleterre parlant à la Chambre des Communes du commerce de la bière « qui a sa hiérarchie et ses pontifes » ait placé les Bass à la tête de cette industrie nationale. L'un des Bass a représenté pendant plus de trente ans le bourg de Derby à la Chambre des Communes. Ce Crésus, qui était aussi un Mécène, a fait don à la ville de Derby d'un grand parc, d'une bibliothèque publique, d'écoles de natation gratuites, et d'un musée qui à lui seul a coûté 750 000 francs. Le nom de Bass, aujourd'hui connu dans les deux mondes, partout où l'on consomme l'ale et le porter, est un des plus populaires et des plus estimés de l'Angleterre pour le libéralisme et la philanthropie de ses représentants[1].

Les Clubs.

Les premiers clubs fondés à Londres furent des clubs littéraires, dans le siècle qu'on a appelé l'âge d'or de la poésie anglaise. Le plus ancien fut peut-être celui de la taverne de la *Sirène*, fondé par Walter Raleigh, un des esprits les plus brillants et les plus aventureux de son temps. Il avait rapporté d'Amérique les pommes de terre et le tabac : c'est à *la Sirène* que les premières pommes de terre, dit-on, furent mangées. Shakespeare, Ben Jonson, John Fletcher étaient du club. Ben Jonson en créa un autre à la *Taverne du Diable*, où les femmes furent admises et les libations interdites. Sous Charles II, Dryden présidait aux discussions littéraires du *café Will;* Addison régna en maître au *cercle Button*. Dans la seconde partie du dix-huitième siècle, le célèbre critique Samuel Johnson fonda successivement les clubs de la *Tête-du-Roi*, de la *Tête-du-Turc*, de la *Tête-d'Essex*, dont il fut, avec son ami le comédien Garrick, le discuteur le plus passionné et le buveur le plus intrépide. En même temps, quelques femmes d'esprit, réunies chez Mme Montague, formèrent le *club des Bas-Bleus*. Le *Roi des Clubs*, fondé en 1801, disparut en 1830, malgré l'illustration de ses membres.

Les clubs politiques furent encore plus nombreux que les clubs littéraires. Dès le dix-septième siècle, Milton venait discuter au *club de la Rota* les questions politiques du jour; mais c'est pendant le dix-huitième

1. V. E. D. F. *London Society* (Revue britannique, avril 1881).

[redacted]

siècle que ces assemblées se multiplièrent, et qu'elles devinrent le berceau de la liberté de la parole. L'idée vint alors d'en élargir la base : on joignit aux discussions l'attrait d'un bon dîner. Cette fraternité de la table engendra avec le temps la tolérance des opinions. On eut ainsi le club de la *Tête-de-Veau*, celui des *Pâtés d'Anguilles*, celui de *l'Oie*, et le fameux club gastronomique appelé *Beefsteak-Club*. « Les membres, au nombre de » vingt-quatre, dit M. Esquiros, dînaient à cinq heures tous les samedis, » depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de juin. C'était un vrai dîner » anglais, où l'on célébrait le bœuf et la liberté. La salle du banquet se » montrait appropriée au caractère du club ; elle était revêtue de chêne, » avec les armes de la Société, — le gril, — gravées en relief. Au moment » où l'horloge frappait cinq heures, un rideau se levait et découvrait la » cuisine, dans laquelle on voyait les cuisiniers en train de remplir leurs » différents rôles. Deux vers de *Macbeth* servaient d'inscription à ce labo- » ratoire culinaire, et au milieu était suspendu au plafond le gril original » de la Société, véritable relique qui avait survécu à deux incendies. » Au nombre des autres clubs plus ou moins extravagants ou bizarres, il faut citer : le *club des Turbulents*, celui *des Fleuristes*, le *club des Beaux*, rendez-vous des élégants, où on ne parlait que d'habits, de rubans et de nouvelles modes : le *club des Bourrus*, pour les gens grincheux et moroses, le *club des Gratte-Sous*, qui se tenait dans une chambre noire pour faire des économies d'huile et de chandelle ; celui des *Banqueroutiers*, pour les commerçants qui avaient eu des malheurs ; celui des *Menteurs*, rendez-vous des Anglais gascons ; celui des *Laids*, où l'on n'était admis qu'orné de quelque difformité frappante ; le *club des Sans-Nez*, qui dura peu, les mem- « bres n'étant pas gens à se laisser conduire par le nez ; » ceux des *Hommes gras*, des *Hommes maigres*, des *Hommes grands*, le club des *Petits Hommes*, où l'on faisait l'éloge du petit David terrassant Goliath, de Pépin le-Bref et du petit Luxembourg. Il y eut des clubs dangereux : celui des *Duellistes* dont les membres devaient avoir tué au moins un homme ; et ce *Mohock club*, sous la reine Anne, dont le chef portait un croissant gravé sur le front, et commandait à une véritable association d'assassins : c'était une « réunion de débauchés scélérats, qui faisaient le mal pour le » mal, battaient le guet, assommaient les passants, insultaient les femmes, » commettaient tous les attentats imaginables ; leur club se dénoua par la » corde. »

Les clubs d'aujourd'hui ont perdu ce caractère d'originalité piquante ; ils sont mieux logés surtout que ne l'étaient les associations du siècle dernier dans leurs cafés et leurs tavernes. Ils sont plus économiques et réalisent le problème de l'hôtel somptueux à bon marché. Ils n'ont plus le laisser-aller, la gaieté franche et même folle, la liberté bruyante et licencieuse des anciens clubs ; ils se piquent d'élégance, de bon ton, de décorum. Les progrès du bien-être matériel y ont affaibli l'éclat de la vie intellectuelle et morale, et le club moderne n'est plus, comme autrefois, un foyer d'idées, une école de goût, d'esprit ou d'éloquence[1].

---

1. « Quelques clubs de Londres ont surtout pour spécialité de publier des » livres sur divers sujets qu'ils affectionnent. Parmi ces derniers, il n'en est guère » de plus original ni de plus intrépide que l'*Alpine Club*, ou, comme d'autres » l'appellent, le club des *Grimpeurs*, *Climbing Club*. Les membres de cette associa- » tion ont pour devise *Excelsior*, à qui montera le plus haut. Leur orgueil est de » rapporter du sommet des montagnes géantes des échantillons de roches qu'aucun

[redacted]

Londres compte environ trente clubs fashionables ayant leurs palais pour la plupart dans le quartier Saint-James. Les principaux sont le *club de l'Athénée*, réunion de littérateurs, de savants, de gens du monde ; le *club de l'Université*, composé des anciens étudiants d'Oxford et Cambridge ; le *club des Voyageurs*, où l'on n'est admis qu'après s'être éloigné à mille milles des côtes d'Angleterre ; le *club du Service-Uni*, pour ceux qui ont servi dans les armées ; les clubs *Carlton*, des *Conservateurs*, de la *Réforme*, de l'*Union*, de *Wellington*, des *Indes-Orientales*, de la *Cité*, de *Gresham*, les clubs *Arthur*, du *Parthenon*, de l'*Erectheum*, de l'*Union*, etc., etc.

« La première fois que je me promenais à Londres dans le voisinage de Saint-James's-Parck, je fus frappé par la vue de brillants édifices qui s'élevaient de distance en distance, et qui donnaient à cette partie de la ville un caractère de richesse et de majesté. Il y en avait de tous les styles, grec, romain, italien, simple ou fleuri, mais toujours avec un air de famille. Mon étonnement redoubla dans Pall-Mall, où les palais succèdent aux palais ; ce n'étaient que colonnades, portiques, bas-reliefs, frises et autres ornements d'architecture. Comme ces nobles bâtiments n'avaient pourtant point le caractère de vrais monuments publics, et comme j'étais encore sous l'influence des idées qu'on se fait en France de l'aristocratie anglaise, je me demandais quelles étaient les anciennes familles assez riches pour subvenir à l'entretien de si ruineuses demeures. Un Anglais se chargea de dissiper mon illusion en m'apprenant que chacune de ces résidences princières était occupée, comme il disait, par un lord collectif. J'avais en effet devant les yeux les *club houses* de Londres, ces palais élevés par le principe d'association au bien-être matériel et aux plaisirs de la vie morale. Ce sont à la fois des hôtels, des restaurants, des cafés, des foyers de conversation,

---

» voyageur avant eux n'avait pu atteindre. Il n'y a pas un d'entre eux qui n'ait » cent fois manqué de se rompre le cou. Leur vie se passe au milieu des pics, des » abîmes béants, des défilés dangereux. Leurs ascensions ont effrayé dans les Alpes » les guides et les chasseurs de chamois. Au sommet des plus hautes montagnes, » ils sont chez eux, tant ils connaissent avec précision les arêtes, les couloirs, les » plateaux, les aiguilles, les crevasses et tous les accidents de ces sauvages et » tremblantes assises sur lesquelles l'aigle ose à peine se poser. A leurs pieds » se sont maintes fois écroulé des quartiers de roche, des montagnes de neige et » de glace : ils s'en moquent ; peu s'en faut même qu'ils ne glissent à cheval sur » l'avalanche. Non seulement ils méprisent le danger, mais ils dédaignent encore » ceux qui le craignent. Ils nous regardent, nous autres habitants des vallées et des » bas-fonds de la terre, comme des gens qui n'entendent rien à la poésie. Pour eux, » tranquilles au milieu des belles horreurs de la nature, ils prennent gaiement leur » frugal repas de pain et de fromage sec, sans se soucier des rocs voisins qui s'é» branlent avec un bruit de tonnerre, ni des pics qui se détachent en jetant au» tour d'eux une poussière de neige. » (A. ESQUIROS.)

des cabinets de lecture et des bibliothèques. De tels établissements ne sont pas la propriété d'un individu, ils appartiennent à des groupes nombreux d'associés. Les *club houses* constituent les vrais monuments de l'époque; les plus anciens d'entre eux ne remontent guère au-delà de 1826. L'étranger s'arrête surtout avec surprise devant le *Carlton Club*, immense édifice construit d'après les dessins de sir Robert Smirke, et qui rappelle la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. La profusion des ornements ne le cède ici qu'à la richesse de la matière; des colonnes à tiges de granit rouge poli, accouplées deux à deux, décorent la façade du bâtiment que surmonte une terrasse entourée par une balustrade en pierre d'une forme sévère et pourtant élégante. Dans la même rue, Pall-Mall, s'élève l'*Army and Navy Club house*, dont le style a été emprunté par les architectes anglais au palais Cornaro; les murs sont revêtus d'anciens emblèmes militaires et marins, au-dessus desquels court une frise chargée d'arabesques, de feuillages et de figures. Si les modernes *club houses* attirent les regards par la masse, l'étendue, la richesse et les beautés extérieures de l'architecture, le visiteur n'est pas moins étonné par la pompe et l'élégance qui se déploient à l'intérieur de ces établissements.

« A peine avez-vous franchi le péristyle que vous vous trouvez dans une antichambre (*lobby*) gardée par deux domestiques, le suisse (*hall porter*) et son assistant. Ils ont pour devoir de veiller à ce que nul ne s'introduise dans la maison, hormis ceux qui ont leur nom inscrit sur un livre. Le plus souvent ces deux fonctionnaires, en habit noir et en cravate blanche, ont sous leurs ordres un ou deux pages en livrée, dont la charge est de porter les lettres et les messages aux membres du club. L'étranger attend la réponse dans une salle de réception (*reception room*). Je suppose que, par une faveur spéciale, il soit admis à visiter l'établissement, il entrera alors dans le vestibule (*hall*), où les architectes ont prodigué encore plus qu'ailleurs toutes les ressources de leur art et de la statuaire. Je citerai comme effet ravissant de lumière, et comme type de ce que les Anglais appellent le style chaste, le vestibule du *Conservative*, qui est éclairé par une cage de cristal circulaire, et qui semble ainsi avoir pour coupole le dôme du ciel. On admire, dans un autre genre, la salle d'entrée du *Reform Club*, tout étincelante de marbre et d'or. Sur un pavé de mosaïque en scagliola s'élèvent des colonnes couleur safran qui supportent une galerie et un

plafond à jour. Des portes d'érable ou d'acajou s'ouvrent sur les divers appartements du rez-de-chaussée, le vestiaire, la salle du matin (*morning room*), la salle de lecture (*reading or news room*) et les salles à manger, le tout avec des glaces d'une hauteur démesurée, des plafonds ornés des festons et de corniches, de riches peintures à l'encaustique, des lustres aux immenses feuillages d'or et des sofas chers à la mollesse. Un escalier conduit aux deux ou trois autres étages de la maison. Quelques architectes ont cherché à répandre sur cet escalier de marbre, de pierre ou de glace toutes les richesses de la décoration ; d'autres, désespérant au contraire de rendre un tel objet agréable à la vue, ont mis toute leur science à le cacher. Au premier étage s'étendent le salon, la bibliothèque et les accessoires. Le salon (*drawing room*) étale, dans la plupart des *club houses*, un luxe d'ameublement et d'ornementation que les Anglais eux-mêmes ont qualifié d'extravagant. Les murs lambrissés de brocart, les colonnes en marbre de Sienne, le plafond chargé de moulures dorées, le plancher de chêne recouvert d'un moelleux tapis de Turquie, tout affecte un air de splendeur et d'ostentation qui défie les regards d'un millionnaire. On ne voit rien de mieux même au palais de la reine. La bibliothèque se distingue par le nombre des volumes, l'étendue de la salle et l'orgueil des pilastres recouverts de marbre gris ou vert, avec des chapiteaux de bronze. Au second ou au troisième étage s'ouvrent les salles de billards. Les combles sont occupés par les logements des domestiques et des autres officiers de la maison. L'architecte s'est proposé dans les *club houses* de combiner les caractères d'un château avec les exigences d'un hôtel ou d'une taverne de premier ordre. Il ne faut donc point oublier la cuisine. C'est souvent la plus grande merveille de ces établissements par sa blancheur, par l'éclat des feux, le mouvement des broches et des cuisiniers, la dimension des tables et des dressoirs. Dans les bas-fonds de certains de ces hôtels se trouve encore une machine à vapeur pour élever l'eau à la hauteur des autres étages, des appareils pour distribuer la chaleur ou pour chasser le frais dans les divers appartements, enfin tout un système mécanique en vertu duquel la maison vit, si l'on ose ainsi dire, comme les *maisons fées* dans les contes de Perrault.

« ..... L'institution des *club houses* a créé dans ces derniers temps un type curieux et tout britannique, le *clubman*. Pour lui, rien n'existe en dehors du rayon de Pall-Mall, et tout individu

qui n'appartient pas à un club n'est pas un homme. Il a fait du *club house* sa maison, son nid, sa société. S'il n'y couche pas [1], il arrive vers neuf heures du matin et ne se retire qu'après minuit. Là, il reçoit et écrit ses lettres; là, il fait sa toilette, lit les journaux, se promène de salle en salle ou s'installe à une croisée. Si vous passez durant la journée devant le palais où il a établi son domicile, vous êtes sûr de voir son heureuse figure s'épanouir derrière l'énorme glace qu'encadre un cintre de pierre. De cette fenêtre, il observe en silence, durant des heures et des heures, ce qui se passe, comme il dit, dans le grand club du monde, car pour lui tout prend la forme de son idée favorite. Il ignore peut-être comment vont ses affaires, mais il sait à un iota près comment se gouvernent les affaires du club. Il s'intéresse aux achats et aux moindres détails domestiques. Demandez-lui quelle année, quel mois, quel jour et à quelle heure le meilleur vin de Bordeaux du club a été mis en bouteilles, et il vous donnera imperturbablement la date. Il n'y a pour lui de bons déjeuners et de bons dîners que ceux qu'il prend sur la table de marbre du club, et toujours à la même place. Il connaît tous les livres de la bibliothèque, non pour les avoir lus, mais pour s'être assuré par lui-même qu'ils existent. Activement mêlé aux intrigues, aux coteries, aux querelles de la maison, il finit toujours par endosser la livrée politique des chefs de file. Ses oracles commencent invariablement ainsi : « Le club pense, le club veut, le club décide. » Avec les années, il s'enracine comme les vieux arbres dans la terre natale, c'est le sol du club que je veux dire. N'y a-t-il, de dix heures du soir à minuit, qu'un seul hôte dans le *drawing room*, c'est lui qui dort dans son fauteuil au coin du feu. Vient-il à mourir, il se console en se disant que quelques confrères du club assisteront sans doute à ses funérailles, et que son nom figurera sur un tableau, parmi la liste des *membres défunts*. C'est là son épitaphe, son oraison funèbre.

» Je fus présenté, dans un club de Londres, à l'un de ces clubistes enthousiastes. C'était un homme à cheveux gris et à figure respectable, parfaitement élevé, tout à fait *gentleman*, et qui ne manquait point de connaissances. Il me fit le tableau de

1. Au *Reform Club* et dans quelques autres de ces établissements, il y a un certain nombre de chambres qu'on loue aux abonnés. Dans presque tous se trouvent des bains ou du moins des salles de toilette avec tout le confortable nécessaire.

[redacted]

sa vie, qui était d'ailleurs celle du club, sans ménager les couleurs les plus attrayantes. « Je considère, me dit-il, le système des *club houses* comme le plus heureux des changements qui se soient introduits de mon temps dans la société. Les clubs ont résolu pour moi le problème de vivre bien et à bon marché. Pour quelques livres sterling par an, je jouis ici des avantages qu'une immense fortune pourrait seule me procurer. Quand je jette les regards sur *mes* salons, *mes* bibliothèques, *mes* salles de bain, *mes* vestibules, *mes* antichambres, *mes* galeries, rien ne m'empêche de me figurer que je suis Lucullus, le marquis de Westminster, ou tout au moins M. de Rothschild. Je me trouve aussi riche qu'eux, puisque je commande à toutes les profusions du luxe, et plus heureux qu'eux-mêmes, étant entouré de domestiques, de majordomes, de laquais que je n'ai point à payer ni à surveiller. Je jouis de tous les avantages d'un maître de haute maison, sans en subir les inconvénients et sans encourir aucune responsabilité. Mes ordres sont exécutés en un clin d'œil, comme si j'étais seul à servir. Un signe, et quelque grand diable galonné s'avance pour porter dans la boîte aux lettres de la maison la lettre dont je viens de cacheter l'enveloppe avec la cire du club. Mon cuisinier, un véritable Carème, que je n'ai point la peine d'avertir quand je dîne en ville, tient ses feux, ses broches et son peuple de marmitons à la disposition de ma volonté. Mon sommelier en chef, un fin connaisseur, qui a couru les ventes dans la matinée pour acheter à un bon prix les collections des amateurs de vin, — ce qu'il appelle leur bibliothèque, — désigne du doigt au garçon de cave la demi-bouteille qu'il me convient de déguster. Je dîne comme je veux, et selon mon appétit du jour, sans que ma frugalité provoque, comme dans les tavernes de Londres, la mine froide du maître d'hôtel, souvent même les dédains mal déguisés des garçons. Est-il une vie plus libre et plus confortable que la mienne? Ici, je jouis dès le matin d'une société choisie, et je converse à toute heure avec les personnes que j'aime sans être soumis au tourment des visites tout aussi désagréables à rendre qu'à recevoir... Pour apprécier la vie des clubs, il faut la quitter pendant quelque temps. L'année dernière, j'ai été passer la belle saison chez un de mes amis qui est un homme riche et qui aime le bien-être. Eh bien! c'est chez lui que j'ai connu la pauvreté. La maison, l'ameublement, la société, tout me parut mesquin. Mais je parle surtout de la pauvreté de l'esprit : sa bibliothèque ne contenait que trois mille

[redacted]

volumes, et nous ne recevions tous les matins que six journaux, parmi lesquels un seul venait de l'étranger. C'était à croire que le monde était mort. Quoique sa fortune fût deux ou trois fois plus considérable que la mienne, je plaignais tout bas la misère de ce riche isolé, qui avait tous les tracas de l'opulence et qui n'en recueillait point les véritables fruits. Quand je revins chez moi, je veux dire au club, je me fis l'effet d'un roi détrôné (*out of business*) qui, après quelques années d'exil, se retrouverait dans son château[1]. » (A. Esquiros, *l'Angleterre et la vie anglaise*, t. III, ch. I-III. — Paris, Hetzel, 1861.)

Les courses d'Epsom.

... « Ces courses commencent chaque année vers la fin de mai ou le commencement de juin, et durent près d'une semaine; mais le *jour des jours* est celui qui a pris le nom de *Derby*, parce que cette fête publique fut inaugurée en 1780 par le comte de Derby. Pourquoi s'étonnerait-on que le Parlement britannique suspende ses séances et renvoie au lendemain les affaires d'État, quand tous les intérêts, avec toute l'attention publique, se trouvent absorbés dans cette grande préoccupation du *turf?* Une semaine avant l'événement, dans les salons, les tavernes, les omnibus, les wagons de chemins de fer, on n'entend plus qu'un sujet de conversation : *Who will be the winner* (qui remportera le prix)? De jour en jour, l'émotion, la curiosité augmentent. La fièvre du Derby se communique du *turf market* (marché du turf) à toutes les classes de la société. On parie avec fureur sur des chevaux qu'on n'a jamais vus, et dont quelques-uns ne doivent même pas concourir. Dans certaines rues de Londres la circulation est interceptée par la foule des hommes qui spéculent sur les courses. Les femmes, que dis-je? les enfants eux-mêmes, n'échappent point à cette maladie qui est dans l'air. L'écolier qui se rend à la classe du matin avec

1. Un des avantages des clubs est de fournir à ses membres, au *prix coûtant*, les vivres, les boissons, les récréations littéraires, et toutes les autres délicatesses du luxe. « Nul ne prélève un intérêt ni un bénéfice sur ce qu'ils consomment. » Non seulement les associés ne payent aucun tribut à aucun intermédiaire, » mais encore, comme les achats se font en grand, ils obtiennent à meilleur marché les objets d'une qualité supérieure. On a dit que les Anglais du vieux » temps se *clubbaient* pour dépenser leur argent, et que les Anglais du jour se » *clubbent* pour économiser. » (A. Esquiros.)

[redacted]

quelques livres serrés dans une sangle de cuir, a peut-être oublié d'étudier sa leçon ; mais demandez-lui les noms des chevaux que soutient, sur le marché, la faveur publique, il les sait par cœur. Cette fête nationale est ainsi devenue, avec le temps, une institution qui domine même les affaires de l'État, qui exerce la plus grande influence sur les mœurs anglaises, qui déplace chaque année un grand nombre de fortunes par la manie du jeu.

» ... J'étais curieux de suivre les préparatifs de la grande course sur laquelle se portait tout l'intérêt de la multitude et qui confère au vainqueur le *ruban bleu du turf*. Aucun jockey montant un des chevaux qui concourent pour le *Derby race*, ne doit peser plus de huit *stones* et demi. Sous le Grand-Stand, s'étend une sorte de voûte ou de caveau, d'assez triste apparence, qui porte le nom de *weighing room*, chambre de pesage. Là se rassemble une race extraordinaire d'hommes pygmées, légers comme des plumes, nerveux comme des athlètes, qu'on prendrait à première vue pour des enfants, mais dont le visage tanné annonce souvent une jeunesse fort décrépite. Ils arrivent bottés et recouverts d'une longue redingote brune, sorte de chrysalide d'où ils doivent bientôt s'échapper avec des vêtements de satin et des couleurs éclatantes. L'un après l'autre, ils s'assoient avec un air de gravité dans la chaise qui forme un des plateaux de la balance. Il y en a d'une légèreté fabuleuse : quelques jockeys anglais ne pèsent que trois ou quatre *stones* (cinquante-six livres) ; la différence entre leur poids naturel et le poids légal se trouve alors comblée par une masse de plomb qu'on ajoute à la charge de la monture [1].

» Cependant la cloche avait sonné et l'heure était venue de seller les chevaux. Un flot de curieux se précipita vers les *puddocks* (enclos réservé aux bêtes) pour assister à la cérémonie du sellage, et je suivis la foule. Cette dernière toilette des chevaux consiste surtout à les déshabiller ; on leur enlève en effet leur croupier de laine, leur couverture de ventre et leur capuchon.

---

1. On donne le nom de stone (*pierre*) à un poids de 14 livres. — Le premier mérite d'un jockey est dans son *impondérabilité*. « Leur taille dépasse rarement » cinq pieds deux ou trois pouces anglais ; mais ils ont autant de muscles et de » nerfs que l'art peut en concentrer dans une si petite forme : je dis l'art, car » ces Hercules en miniature doivent en grande partie leur force et leur légèreté » aux exercices qu'ils prennent, au régime diététique qu'ils suivent, et aux chaudes » couvertures à l'aide desquelles ils provoquent des sueurs abondantes pour se » délivrer d'un embonpoint nuisible. » (A. ESQUIROS.)

[redacted]

... Tous les chevaux qui concourent pour le *Derby race* ne doivent avoir que trois ans; ils sont par conséquent dans toute la fleur de leur beauté. A la vue de ces nobles créatures, l'enthousiasme éclata. Où est *Dundee?* Son apparence fière et intrépide, son regard farouche soulevèrent des bravos. Je dois dire que dans un tel moment les jugements qu'on porte sur les acteurs du jour se trouvent dominés par les intérêts : chacun voyait *son* cheval à travers la somme des paris qu'il avait risquée. Or, Dundee était le *lion* du dernier Derby, c'est-à-dire celui sur lequel on avait hypothéqué des fortunes, ce fut aussi le coursier qui fut le plus admiré. C'est à peine si l'on daigna remarquer la modestie triomphante de *Kettledrum*, l'ardeur impatiente de *Draphantus*, qui manqua tout d'abord de démonter son jockey. Pour moi, qui regardais avec des yeux désintéressés, je ne partageai point tout de suite, il faut le dire, l'engouement des Anglais pour ces chevaux de course. Malgré leurs formes sveltes, leurs jolies têtes légères, leurs flancs de biches, leurs épaules obliques, leur cou sur lequel les veines se dessinaient comme des nervures sur une feuille de vigne, ces chevaux ne me représentaient point le beau idéal de la race, tel que je l'avais vu figurer sur les sculptures grecques ou romaines. Un amateur devant lequel j'osais exprimer mes doutes se contenta de hausser les épaules. Un autre, plus indulgent ou mieux élevé, prit la peine de m'expliquer que la beauté des chevaux, comme celle d'ailleurs de toutes les créatures vivantes, était relative à la nature des services qu'on attend d'eux. Ceux-ci ont la beauté de la course; ce sont les oiseaux de leur race (*flyers*) : ils ne courent même point, ils volent.

» Avec leur robe lisse et luisante comme du satin, leur crinière tressée ainsi que la chevelure d'une jeune Anglaise et leurs jockeys de deux ou trois couleurs sur le dos, ces chevaux se dirigèrent, à travers le champ clos, vers le point de départ (*starting post*). Dès qu'ils parurent dans la plaine, la fièvre des paris redoubla avec une ardeur effrénée. La vaste surface des bruyères d'Epsom n'était plus que l'immense tapis vert d'une table de jeu sur lequel pleuvaient les pièces d'or. Fiers de porter sur leur tête la fortune de plusieurs milliers d'hommes, les chevaux étaient arrivés, plus ou moins dociles, en arrière du poteau d'où ils doivent s'élancer dans la lice. ... Le *starting post* était maintenant l'objet de la curiosité générale. Ce n'est point une petite affaire que de bien diriger l'importante manœuvre du départ.

[redacted]

Le *starter* (l'homme qui donne le signal) doit avoir de l'énergie, de la patience et un coup d'œil sûr ; car, parmi ces intraitables coursiers, les uns s'échappent comme une flèche de la main qui veut les retenir, d'autres bondissent et refusent de se soumettre à l'alignement. Quand ils sont enfin rangés sur une seule file, à deux cents mètres du poteau, le *starter* plante en terre le grand bâton de deux couleurs qu'il tient à la main, et s'écrie d'une voix forte : *Go* (allez). Au même instant, le drapeau rouge qui est près du poteau s'abaisse ; c'est sur ce drapeau que les jockeys doivent surtout fixer leurs yeux.

» Ils partent, ils sont partis ! tel est le cri qui retentit aussitôt de dune en dune. *Alea jacta est!* Le *turf* palpite, il vit, tant les chevaux semblent se confondre avec l'espace qu'ils dévorent. Ces fils du vent, montés par des papillons tout reluisants de soie et d'or, s'élancent d'abord en ligne droite pendant trois quarts de mille, puis ils tournent graduellement et décrivent en courant une courbe qui finit par les dérober à la vue. Ils se perdent pendant quelques secondes derrière le boulevard de tentes, de baraques et de maisons établies sur des roues, qui couronne la crête d'une colline. Ce moment est un siècle ; moment d'incertitude, moment terrible pour les joueurs, où, comme dans les anciennes tragédies, la scène la plus pathétique se passe derrière la toile ! Encore l'intérêt du Derby ne s'arrête-t-il point où s'arrête la vue, c'est-à-dire aux dernières collines qui se perdent, couvertes de têtes, dans un horizon nuageux. Toute l'Angleterre est à Epsom, de cœur et de pensée ; la brise des dunes porte au loin la grande nouvelle, et la moitié de Londres a déjà appris, par le télégraphe, que les chevaux courent. Ils ont disparu, ils vont revenir ; les voici : cou contre cou, tête contre tête, naseaux contre naseaux ; ils luttent entre eux de vitesse et de fureur. Oh ! pour cette fois, c'est trop d'émotion, et les cris éclatent : « Bravo ! C'est Dundee qui gagne ! — Non ! — Oui ! — Non ! — C'est Kettledrum ! — C'est Dundee ! » Les noms des deux chevaux qui tiennent la tête du groupe volent, se croisent, au milieu des applaudissements et des hourras, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le *winning post*, poteau vis-à-vis duquel s'élève la chaire du juge. Une foule exaltée s'élance alors de toutes parts et se précipite vers l'extrémité du champ. Une machine, qui ressemble de loin presque à un échafaud, avait déjà arboré le numéro du vainqueur... C'était Kettledrum.

» ... Un cheval qui gagne le Derby, fût-il très bas avant les

[redacted]

courses sur le marché des paris, devient tout à coup une célébrité, une puissance, un objet de vénération et une mine d'or pour le propriétaire. D'abord, il recueille pour la plus grande part, le produit des *stakes,* c'est-à-dire les cotisations payées d'avance par les divers candidats du turf. Cette somme n'est encore rien, comparée à l'étendue et à l'importance des engagements que le vainqueur du Derby obtient pour les autres courses de l'année. Sa réputation à elle seule est un capital. Tous les journaux anglais publient avec grand soin sa généalogie, son histoire, le nom du propriétaire, le nom de l'éleveur (*trainer*) et le nom du jockey. Son portrait (je parle du cheval) est gravé, photographié, peint à l'huile par les meilleurs artistes. Ce portrait figure avec honneur dans le salon des *turfistes*, dans le bureau des feuilles du sport, dans les clubs et jusque dans certaines tavernes où il fait pendant à l'image du duc de Wellington. Sa gloire s'escompte en billets de banque sur tous les marchés de l'Angleterre, et il est bien sûr d'être à l'avenir le favori de toutes les *races* où il voudra bien se montrer[1].

» Mes regards se tournèrent alors vers la multitude qui peuplait les plaines et les dunes d'Epsom. C'était un spectacle émouvant : des volées de pigeons lancés en l'air par mille personnes décrivaient des cercles au-dessus de l'océan des têtes, et, après avoir reconnu leur chemin, se précipitaient dans toutes les directions, emportant sous leur aile le nom du cheval victorieux. Ces innocents messagers ont été employés, dit-on, quelquefois à des usages illicites ; ils ont communiqué à certains joueurs la nouvelle de la journée au moment où, le résultat n'étant point encore connu sur les autres marchés, la fureur des paris continuait encore.

1. « Quand ces vainqueurs viennent à mourir, une notice nécrologique, sorte » d'oraison funèbre, apprend au monde le triste événement. Je lisais, il y a quel- » que temps, dans un journal très sérieux de sport, les lignes suivantes : « Nous » avons à annoncer la mort d'une célébrité, qui a eu lieu à Croft, près de Dar- » lington, le samedi 20 du présent mois. Elle avait été longtemps souffrante à » cause d'un abcès qui l'avait presque réduite à l'état de squelette. Tout l'art de » la médecine n'a pu arrêter les progrès de la fatale maladie. Alice Hawthorn » (car c'est d'elle qu'il s'agit) avait 23 ans ; ses succès appartiennent à l'histoire. » Nous n'essayerons pas de la suivre dans sa longue et mémorable carrière, mais » on se souvient... » J'avais beau recueillir mes souvenirs, je ne connaissais en » Angleterre, dans la littérature, ni dans les arts, aucune célébrité du nom d'Alice » Hawthorn ; je me hâtai donc d'arriver à la conclusion de l'article qui me donna » le mot de l'énigme : « On voit par cette impartiale biographie que *la vieille* » *jument*, depuis sa carrière sur le turf jusqu'à celle dans les haras, s'est assuré » une position éminente parmi les gloires de ce temps-ci... » « Quel malheur que les chevaux ne sachent pas lire ! » — (A. Esquiros.)

[redacted]

Au même instant toutes les mains se mettent en devoir de ler les provisions ; une formidable explosion ‹ ‹ bouchons a de Champagne frappe l'air de tous les côtés, ‹‹ se mêle mille palpitations d'ailes. Parmi les convives, les uns nt pour fêter la victoire, les autres pour se consoler de léfaite. Aucun signe extérieur ne trahit d'aill‹ ‹rs sur les es les horribles inquiétudes de l'avenir, et les sombres usions qui suivent toutes les courses de chevaux. Que de aux en Espagne évanouis ! Et pourtant on n'en voit rien. glais ne remet guère au lendemain les affaires sérieuses; il y renvoie volontiers sa mauvaise humeur. Ceux qui nt perdu leur argent n'avaient point perdu pour cela étit ; ils n'en attaquaient même qu'avec plus de fureur ltés de pigeons, et les autres pyramides de viande froide que ue voiture avait apportées avec elle.,. C'est le seul jour de ée où l'Anglais pratique une sorte d'entente cordiale entre s les classes de la société. Les convenances anglaises, si imuses dans les autres temps, perdent tout à coup de leur té. ... Tel est le Derby, fête étrange, unique, libre manifes- ı d'un peuple libre; il est en même temps une exhibition de s, un carnaval et une course de chevaux. » (A. ESQUIROS[1], *leterre et la vie anglaise*, t. III, 1, Paris, 1865, Hetzel.)

champs de courses sont très nombreux en Angleterre. La ville de *arket* est par excellence la ville des chevaux, et vit de l'industrie du « On n'y voit guère que des grooms, des jockeys, des dresseurs *iners*) et des *sportsmen*. Les *horse training establishments* (établisents pour dresser les chevaux) s'y montrent plus nombreux et plus ssants que dans toute autre ville d'Angleterre. » A Londres est le marché de chevaux de courses, dans l'établissement fondé en 1795 chard Tattersall, chef d'une dynastie qui s'est acquis une célébrité 'art du dressage, et qui a donné son nom au marché, *Tattersall's*. à, dans le manège où on essaye les chevaux (*betting ring*), que se sent les parieurs (*bettors*) et les *turfites* qui ont acquis une expéconsommée dans l'art équivoque de réduire les chances de perte et

. Esquiros (Alphonse), né à Paris en 1814, mort en 1876, publiciste, poète ancier, membre de la Législative en 1849, du Corps législatif en 1869, de ıblée nationale en 1871, préfet des Bouches-du-Rhône en 1871, se réfugia ;leterre après le coup d'État de 1851. Il profita de son séjour forcé à l'é- pour visiter le pays en détail, et envoya à la *Revue des Deux-Mondes* ces si instructives et si attachantes qui ont été depuis réunies en volumes : *terre et la vie anglaise; la Néerlande; Itinéraire de la Grande-Bretagne*). Il a laissé plusieurs autres écrits politiques et littéraires, entre autres *'te Corday*, 1841 ; *l'Evangile du peuple*, 1840; *Histoire des Montagnards*, *'Emile du dix-neuvième siècle*. 1870, etc.

[redacted]

d'augmenter les chances de gain, ou, comme on dit au cercle de Tattersall's, de faire un livre (*book making*). De là leur nom de *book makers*. Cette industrie et ces transactions aléatoires, qui causent des ruines soudaines et qui édifient de scandaleuses fortunes sur quelques tours de piste, amusent et passionnent les Anglais; elles contribuent peut-être à améliorer l'espèce chevaline, mais non à élever le niveau de la moralité publique.

Les collèges anglais : Eton, Harrow.

« Pour bien comprendre, en Angleterre, la signification du mot *collège*, » il est important de ne jamais lui attribuer le sens que nous y attachons » aujourd'hui dans l'Université de France : celui de grande pension, de mai- » son d'enseignement. Un collège anglais est une société d'hommes voués à » l'étude, qui se recrutent eux-mêmes par l'élection, comme nos académi- » ciens, et jouissent en commun, comme les membres des ordres religieux, » sous la réserve de leurs statuts, des propriétés et avantages dévolus à leur » institution. Les maisons d'éducation ne sont pas toutes, il s'en faut bien, » adjointes à un collège. Quand elles le sont, il faut distinguer avec soin le » collège de l'école. Le collège est alors le propriétaire collectif de la *school*. » Il la gouverne par ses dignitaires; il en nomme, en paye, en révoque les » principaux maîtres. Un collège a pour chef suprême un prévôt (*provost*), » et pour dignitaires, des agrégés (*fellows*). Chose étrange pour un Français ! » Les maîtres des classes (*assistant masters*), ceux que nous appellerions « *professeurs*, ne font pas partie du collège, tandis qu'un certain nombre » d'élèves, ceux que nous nommerions les *boursiers*, en font partie. » (DEMOGEOT et MONTUCCI, *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Ecosse*; in-8°, 1868.)

Il y a six ou sept agrégés dans un collège, tous ecclésiastiques, revêtus d'un haut grade universitaire, et choisis par l'élection dans certaines catégories de personnes déterminées par les statuts. Les agrégés forment le conseil du chef du collège, et en administrent les revenus, dont ils perçoivent une part. Le chef du collège est élu par les agrégés; il doit être ecclésiastique. Sa position est supérieure hiérarchiquement à celle du principal de l'école (*head master*), mais elle est peut-être moins importante, et elle est moins rémunérée. « Le revenu net du principal d'une grande école peut » monter à plus de 100000 francs; celui d'un chef de collège ne va guère » au delà de 46000; celui d'un agrégé est, suivant les collèges, de 13000 à 21000 francs[1], auxquels il faut joindre, pour l'un et pour les autres, la jouissance gratuite d'une maison très convenable, dont le collège paye même la taxe. Ajoutons que chaque collège a le droit de nommer à un assez grand nombre de bénéfices ecclésiastiques (*livings*), et que les dignitaires qui le représentent doivent assez naturellement ne pas s'oublier eux-mêmes dans la répartition. » (DEMOGEOT et MONTUCCI, *id.*) Quant aux écoliers, leur dépense annuelle est en rapport avec le traitement de leurs maîtres : elle s'élève en moyenne de 200 à 225 livres sterling (5000 à 5625 fr.)

---

1. A Harrow, un des professeurs jouit d'un revenu total de 63750 francs. (Voir la *Revue Britannique*, mai 1868.)

[redacted]

« Eton, fondé en 1440, est une des écoles les plus peuplées de l'Angleterre.... La chapelle et les bâtiments sont splendides, la situation ravissante, au bord d'un grand fleuve, au milieu de vastes prairies plantées de grands arbres, qui leur donnent l'aspect d'un parc majestueux. La Tamise seule les sépare d'une partie du parc de Windsor, et le château de Windsor, la plus belle résidence royale de l'Angleterre et peut-être de l'Europe, domine le paysage et frappe constamment les yeux. Enfin, la richesse d'Eton ne cesse de s'accroître par la plus-value de ses propriétés à Londres et aux environs[1]. »

« Le collège d'Harrow est un établissement libre privé, non subventionné par l'État, fondé jadis par un legs, et, par conséquent, pourvu d'un domaine et de revenus héréditaires. A Harrow, le revenu du domaine s'élève à 1 100 livres sterling. Grand ou petit, il est administré par un conseil de fidéicommissaires qui se recrutent par élection. Ici ils sont six, grands seigneurs et propriétaires du voisinage, qui ont autorité pour les changements considérables et pour le choix du *head master*. Mais la principale pièce de la machine est la société des professeurs maîtres de pension; chacun d'eux fait un cours (grec, latin, français, mathématiques, etc.), et, en outre, loge et nourrit chez soi de dix à trente pensionnaires. Quand il n'en a qu'une dizaine, il les fait manger à sa table, avec sa famille; parfois, s'ils sont plus nombreux, ils mangent à deux tables présidées par des dames de la maison. — Ordinairement ils sont deux dans une chambre; les plus grands ont une chambre entière. — Ainsi, l'enfant transplanté dans l'école y retrouve une image de la maison paternelle, d'autant plus qu'en Angleterre les familles sont nombreuses[2].....

» Ici, l'école est dans une petite ville, avec cent issues libres sur la campagne. A Eton, autour de la vieille cour centrale, je voyais les roses, les lierres, les chèvrefeuilles, monter partout le long des bâtiments; au delà, sont de riches prairies où des ormes monstrueux étendent leurs branches séculaires; près

1. *Revue Britannique, le Collège d'Eton*, déc. 1877. — Voir sur le même sujet, Maxwell Lyte, *A History of Eton college* (1844-1875), la *Revue Britannique*, (juillet 1872, février 1873 et avril 1875); l'ouvrage cité de MM. Demogeot et Montucci, et le livre anglais cité par M. Taine. *Tom Brown's School days*.

2. C'est là l'institution du *tutorship*. « Un enfant qui reste à Eton, à Harrow, » à Rugby, peut avoir successivement dix professeurs, mais il a toujours le même » *tuteur*, il demeure toujours dans la maison de ce protecteur, de cet ami qui, à » l'école, lui tient lieu de père. Le tuteur est l'unité de direction qui contre-ba» lance la multiplicité de l'enseignement. Il est plus encore, il est *l'éducation*. » — (Demogeot et Montucci).

[redacted]

d'eux, une rivière verte et luisante; sur les eaux, des cygnes; dans les îles, des bœufs qui ruminent; le courant tourne et s'enfonce à l'horizon dans les feuillages[1]. — A Harrow, le paysage est moins gracieux; mais la verdure et le grand air ne manquent pas; une prairie de 5 ou 6 hectares appartient à l'école, et fournit un emplacement au jeu de cricket. Je rencontre les petits en veste noire, les grands, en habit noir, tous coiffés du petit chapeau de paille, non seulement dans la ville, mais hors de la ville, le long des haies, au bord de l'étang; on voit à leurs brodequins boueux qu'ils sont toujours sur les routes et dans les prés humides.....

» Les enfants sont presque aussi libres que des étudiants; ils sont tenus d'assister aux classes, aux répétitions, au dîner, et de rentrer le soir à une heure fixée, rien de plus; le reste de la journée leur appartient; à eux de l'employer à leur guise. La seule charge qui pèse sur ces heures libres, est l'obligation de faire le devoir prescrit; mais ils peuvent le faire où ils veulent, et quand ils veulent; ils travaillent chez eux ou ailleurs. J'en vois qui étudient chez le libraire, d'autres lisent assis sur une balustrade. Ils suivent leur goût, errent où il leur plaît. On les voit dans les rues, chez le pâtissier, chez le marchand de saucisses; ils vont courir dans la campagne, pêcher, patiner, se baigner, dénicher des nids. Ils sont maîtres de leur temps et aussi de leur argent, se donnent des goûters, achètent pour orner leur chambre. Il paraît que s'ils font des dettes, on vend aux enchères leur petit mobilier privé. Initiative et responsabilité : il est curieux de voir des bambins de douze ans élevés jusqu'à la dignité d'hommes.

» Huit heures de travail par jour, au maximum; le plus souvent six ou sept. Les jeux athlétiques, la paume, le ballon, la course, le canotage, et surtout le cricket, occupent tous les jours

1. « L'école anglaise est un hameau dont les divers bâtiments, disposés çà et » là, se groupent dans un désordre capricieux et pittoresque autour de l'édifice qui » contient les salles de classes. Ici est la chapelle; tout à côté, la bibliothèque, ou- » verte toute la journée aux élèves; plus loin, les jeux de paume, les vastes ter- » rains destinés au ballon, au cricket. Voici la maison du principal; voici la » demeure des boursiers (si l'école a des boursiers internes); tout autour enfin » les maisons des professeurs (*assistant masters*), jolis cottages de briques enca- » drées de pierre, avec ces balcons vitrés qui forment, par leur superposition, de » gracieuses tourelles. Tout cela est riant, heureux; tout cela respire la paix et » l'absence de contrainte. On peut dire littéralement d'une école anglaise ce » qu'un barde gallois disait du palais d'Arthur : « Il n'y a point de portiers. » — (DEMOGEOT et MONTUCCI, *l'Enseignement secondaire en Angleterre*.)

[redacted]

une partie de la journée; en outre, deux ou trois fois par semaine, les classes cessent à midi pour leur faire place. L'amour-propre s'en mêle; chaque école veut l'emporter sur ses rivales, et envoie au concours des rameurs et des joueurs soigneusement exercés et choisis. Harrow a battu Eton l'an dernier et espère vaincre encore cette année. Aujourd'hui, onze des plus grands et des plus adroits soutiennent l'honneur de l'école contre onze joueurs venus de Londres; deux porte-drapeau, l'étendard à la main, marquent les limites; des centaines de jeunes gens sont sur les flancs à distance, et applaudissent aux coups heureux. L'affaire est sérieuse, les adversaires appartiennent à un club célèbre de *cricketers*, tous d'une adresse, d'une force et d'un sang-froid admirables; les jeunes gens ont le droit de se passionner pour un exercice que des hommes faits prennent pour principal objet de leur vie. Effectivement, il y a dans ce pays des gentlemen dont l'ambition et le régime sont ceux d'un athlète grec; ils s'imposent une nourriture particulière, ils s'abstiennent de tout excès de table et de boisson; ils se font des muscles et se soumettent à un savant système d'entraînement. Une fois préparés, ils vont disputer le prix du canotage ou du cricket dans tous les grands jeux de l'Angleterre, même au delà, en Amérique. On me cite une bande de onze cricketers qui, à cet effet, sont allés en Australie, comme autrefois les athlètes du Pont ou de Marseille allaient à Olympie. — Rien d'étonnant si les adolescents se prennent d'enthousiasme pour des jeux si autorisés; le chef des onze au cricket, le capitaine des huit rameurs, est dans l'école un personnage plus important que le premier *scholar* (humaniste) de la classe.

» Voilà déjà des germes d'association, un apprentissage du commandement et de l'obéissance, puisque chaque bande qui joue au cricket accepte une discipline et se donne un chef. Mais le principe s'applique bien plus largement encore; enfants et jeunes gens forment ensemble un corps organisé, une sorte de petit État distinct qui a ses chefs et ses lois. Ces chefs sont les élèves de la plus haute classe, plus spécialement les quinze premiers élèves de l'école (*monitors*), et, dans chaque pension, le premier élève. Ils maintiennent l'ordre, font exécuter le règlement, et, en général, tiennent la place de nos maîtres d'étude; ils empêchent les forts de brutaliser les faibles, sont arbitres des disputes, interviennent lorsqu'un enfant s'est fait quelque mauvaise affaire avec un villageois ou un boutiquier,

punissent les délinquants. Bref, ici les élèves sont gouvernés par les élèves, et chacun, après avoir subi l'autorité, l'exerce à son tour.....

» Et quand Tom, après quelques années, se demande ce qu'il est venu faire à l'école, il se répond à lui-même après réflexion : « J'ai envie d'être le numéro un au cricket et au ballon, et à » tous les autres jeux, et de savoir me servir de mes poings as- » sez bien pour garantir ma tête contre les poings de tout autre » homme, gentleman ou rustre. J'ai envie d'emporter d'ici assez » de latin et de grec pour me soutenir à l'université convenable- » ment. J'ai envie de laisser ici derrière moi la réputation d'un » garçon qui n'a jamais brutalisé un petit ni tourné les talons » devant un grand. » Paroles remarquables et qui résument bien les sentiments ordinaires d'un père et d'un enfant anglais; la science et la culture d'esprit sont en dernière ligne : le caractère, le cœur, le courage, la force et l'adresse du corps sont au premier rang. Une telle éducation fait des lutteurs au moral et au physique, avec tous les avantages, mais aussi avec tous les inconvénients attachés à cette direction de l'âme et du corps.

» Entres autres effets fâcheux, les instincts rudes se développent. « Les jeux viennent en premier rang, disait un maître » d'Eton, les livres au second. » L'enfant met sa gloire, comme Tom Brown, à être bon athlète; il passe trois, quatre, cinq heures par jour en exercices bruyants et violents. A la course (*Hares-and-Hounds*), on patauge pendant des heures dans des champs labourés et dans des prés fangeux, on tombe dans la boue, on perd ses souliers, on se ramasse comme on peut. Au ballon (*Foot ball*), les groupes se précipitent les uns sur les autres; l'enfant qui se trouve dessous porte le poids de toute la masse, il y a des bras et des jambes luxés, des clavicules cassées. Au cricket, la grosse balle pesante est lancée avec tant de force, que le joueur maladroit est renversé, s'il s'en laisse atteindre. Presque tous les jeux comportent habituellement des meurtrissures; on se fait gloire d'y être insensible, et, par une conséquence naturelle, on n'hésite pas plus à les infliger qu'à les subir. L'enfant devient combattant boxeur. — Cette sorte de duel a ses règles, son emplacement, son public, ses témoins. Chaque combattant a deux assistants qui lui épongent la figure et avancent le genou pour lui fournir un siège entre deux assauts; ces assauts se répètent et se prolongent parfois pendant une demi-

[redacted]

heure. Le principe est qu'il faut continuer tant qu'on peut voir clair et se tenir sur ses jambes; à la fin de la bataille, il y a des yeux pochés, des joues enflées et bleues, quelquefois un pouce démis, ou une lèvre fendue.

» Par malheur, les institutions de l'école poussent dans le même sens; outre les pensums, les retenues et la prison, on emploie les verges; dans certaines écoles, il suffit que le nom de l'élève soit inscrit trois fois sur le registre des punitions, pour qu'on lui fasse mettre bas son pantalon. Ce matin, à Harrow, on en avait fouetté quatre (quatorze coups, pas jusqu'au sang). — C'est le principal à qui, dans tous les collèges, revient cet office aimable; il n'y a guère de proviseurs en France qui voulussent accepter, à ce prix, 100 ou 150000 francs de traitement. — En principe, le fouet est pour tous, même pour les plus grands; mais il n'y a guère que les petits et les moyens qui le reçoivent. Des professeurs, avec qui j'ai causé, trouvent que ce châtiment n'est pas humiliant, et qu'il développe dans l'enfant le courage stoïque; selon eux, les coups sont la répression naturelle; il suffit que l'opinion n'y attache pas de honte, et que le patient ne se sente pas insulté. Au-dessous du *head master*, les grands préposés à la discipline ont droit d'employer le même châtiment; à cet effet, dans certaines écoles, ils portent une canne et en usent.

» Ici il faut parler d'une institution choquante, le *fagging*, ou obligation pour les petits d'être les domestiques des grands. Elle s'est modifiée, adoucie à Harrow, à Rugby et dans quelques autres établissements; mais en soi elle demeure toujours mauvaise; car elle est une école de brutalité et pousse l'enfant anglais du côté où il penche, vers tous les excès que comporte le tempérament énergique, violent, tyrannique et dur. — D'après des enquêtes officielles, les petits sont des valets et des esclaves. Chaque grand en a plusieurs qui sont tenus de faire ses commissions, de balayer sa chambre, de nettoyer ses chandeliers, de faire rôtir son pain et son fromage, de l'éveiller à l'heure dite, d'assister à ses jeux, souvent, pendant deux ou trois heures par jour, de courir après ses balles et de les lui rendre, d'être à ses ordres pendant tout le temps qu'il travaille, de subir ses caprices. « Au collège de Westminster, la vie d'un boursier de première » année est une servitude si continue, qu'il lui est impossible » de trouver le temps nécessaire pour les études. Je mets en fait, » dit l'un des témoins, que du 1er janvier au 31 décembre, le » jeune boursier n'a pas à lui un seul moment qui soit à l'abri

» d'une interruption. A trois heures et demie du matin, deux » des plus jeunes, désignés à tour de rôle, se lèvent pour allu- » mer le feu, faire chauffer l'eau, réveiller ceux des grands qui » leur en ont donné l'ordre. Souvent l'ancien, réveillé à quatre » heures, ne se lève qu'à sept heures et demie; il faut alors » l'avertir de demi-heure en demi-heure... Cette corvée revient » pour chaque enfant deux ou trois fois par semaine. » Ajoutez toutes celles de la journée, toutes celles du soir. « Les anciens » aiment beaucoup le thé, il leur en faut trois fois par soirée, » sans préjudice du café... Toutes les deux minutes, il lui faut » remplir les bouilloires... » Pour maintenir une obéissance si ponctuelle et si minutieuse, les grands emploient la terreur. Les soufflets, les coups de pied ne sont pour eux qu'une gentillesse ordinaire, cela ne compte pas au nombre des punitions... L'école ainsi conduite est une sorte de société primitive où la force règne presque sans contrôle, d'autant plus que, par point d'honneur, les opprimés ne veulent jamais dénoncer les oppresseurs. Le maître intervient aussi peu que possible; il n'est pas comme chez nous le représentant perpétuel de l'humanité et de la justice; très rarement et dans très peu d'écoles, on en appelle à lui ou au conseil des grands. Les faibles sont livrés à eux-mêmes, ils n'ont qu'à pâtir et à patienter. Or, quelle tentation pour un jeune homme vigoureux, que la possession du pouvoir et le droit de frapper! Il n'est pas bon de donner carrière aux instincts de domination et de brutalité. Toujours l'usage conduit à l'abus; on s'excite aux exigences par les exigences qu'on pratique, aux coups, par les coups qu'on porte; il ne faut jamais donner à l'homme l'occasion de devenir despote et bourreau. — Au total, l'éducation ainsi comprise n'est pas sans ressemblance avec celle des Lacédémoniens; elle endurcit le corps et trempe le caractère; mais, autant que je puis conjecturer, elle aboutit souvent à faire des sportsmen et des butors [1]......

1. « C'est à ce culte exagéré du développement physique, qu'il faut attribuer » le goût presque maladif pour le pugilat, pour les combats de coqs et pour les » autres formes du sport, qui caractérise l'Anglais adulte, et a valu à sa nation » sur le continent, la réputation, certainement exagérée, d'une excentricité » exceptionnelle. C'est grâce à ce goût artificiellement développé dès la première » jeunesse que l'on voit un jockey éminent se faire une fortune de cent mille livres » sterling, et un cheval de courses remporter un prix qu'on refuserait aux plus » belles créations du génie. » — (Demogeot et Montucci.)

[redacted]

» L'enseignement n'est pas tel qu'il faudrait pour contre-balancer ces goûts grossiers; il n'a rien d'attrayant; il ne peut guère être considéré par les jeunes gens que comme une corvée; il est très peu littéraire et presque tout à fait technique. Il s'agit surtout de bien savoir le grec et le latin, de pouvoir écrire correctement en vers et en prose dans les deux langues; de fait, à force de mémoire et d'exercice, les plus forts y arrivent. Ils n'ont pas l'air de savoir véritablement l'histoire, ils racontent les légendes de Curtius et de Régulus comme des faits authentiques. Ils dissertent sur la chevalerie et le moyen âge en généralités vagues, comme on le faisait dans notre vieille Université. Ils ne paraissent pas sentir les différences de mœurs, de sentiments, d'idées, de caractères qu'amène le cours des siècles. Ils ne semblent pas avoir lu, comme nos bons écoliers, les ouvrages d'un véritable historien, d'un Thierry, d'un Michelet, d'un Guizot. En général, ils ont peu d'idées; si on en excepte les questions présentes et pratiques de politique contemporaine, un élève de rhétorique dans un lycée de Paris en a davantage. Ils ont lu beaucoup de textes classiques; mais l'explication qu'on leur en donne est toute grammaticale et positive. On ne fait pas ressortir la beauté du morceau, les délicatesses du style, le pathétique de la situation; on n'indique pas les procédés de l'écrivain, les caractères de son talent, la tournure de son esprit; tout cela semblerait vague. Le maître ne parle pas aux élèves comme un critique à des gens de goût; il n'essaye pas d'affiner leur tact littéraire; il ne leur commente pas les grands écrivains de leur pays. — De même en mathématiques; il en enseigne plutôt les formules que l'esprit; le manuel de géométrie est toujours le texte d'Euclide appris par cœur et récité de même; la raison et le raisonnement n'ont qu'une place secondaire. Plusieurs Anglais distingués que j'ai connus considéraient leur éducation du collège et même de l'université, comme une simple préparation, une gymnastique, un *training* de l'attention et de la mémoire, rien de plus. « Sortis de là, me disaient-ils, nous avons été obligés de refaire ou plutôt de faire notre éducation, d'acquérir par des lectures personnelles tout ce que nous pouvons savoir de philosophie, d'histoire, d'économie politique, de sciences naturelles, d'art, de littérature. »

On commence à remédier à ce défaut, à élargir aujourd'hui ce cercle; mais il est encore étroit, il a toujours pour centre Euclide et le vers saphique. Par suite, l'esprit, moins vite adulte,

arrive plus tard aux vues d'ensemble[1]. » (H. TAINE, *Notes sur l'Angleterre*, publ. par *le Temps*, 1871.)

Pour stimuler le travail des élèves, les Anglais ont fait de l'enseignement un concours permanent : outre les compositions périodiques, chaque classe, chaque exercice est en quelque sorte une composition qui donne lieu à un nouveau classement, et les résultats sont tous consignés dans un tableau d'avancement, qui est le *livre d'or* de l'école.

« Les prix des écoles publiques ressemblent plus à nos prix d'académie qu'à ceux de nos lycées. Ils consistent en médailles ou livres, généralement d'une valeur assez élevée (75 à 1 250 francs). Si ces récompenses, dues aux libéralités privées, sont plus opulentes que les nôtres, elles sont décernées avec moins d'apparat. Point de séance solennelle, point de public convoqué au loin, point de fanfares; à Eton, les prix se donnent à huis clos, dans l'enceinte d'une classe, sans que le reste de l'école en soit même informé. En stimulant le travail, les Anglais craignent d'enivrer la vanité. Les prix sont le résultat d'un concours ordinairement facultatif. Souvent plusieurs classes à la fois peuvent y prendre part; le sujet est parfois un travail étranger à l'enseignement des classes; telle branche de littérature qui ne fait pas partie du cours d'études, est mise au concours et récompensée par un prix. C'est ainsi que l'histoire moderne est apprise par les bons élèves, sans être enseignée par les maîtres... Les pensions annuelles sont des récompenses plus magnifiques encore. Toutes les écoles publiques décernent à leurs élèves les plus distingués un revenu annuel de 30, 40, 80, 100 livres sterling (750, 1 000, 2 000, 2 500 francs). Ces pensions peuvent être viagères et constituer à un homme de lettres une position modeste, mais tranquille et sûre, où il est libre de continuer ses travaux et d'attendre patiemment les succès ultérieurs de la carrière qu'il embrasse[2]. » (DEMOGEOT et MONTUCCI.)

---

1. M. Taine (Hippolyte-Adolphe), né à Vouziers en 1828, philosophe, historien et littérateur, membre de l'Académie française, renonça de bonne heure à l'enseignement universitaire, où il avait débuté après des études brillantes au collège Bourbon et à l'Ecole normale supérieure. Docteur ès lettres en 1853 avec une thèse originale (*Essai sur les Fables de La Fontaine*, in-8°), il publia en 1854 l'*Essai sur Tite Live*, et en 1856 *les Philosophes français du dix-neuvième siècle*, où il critiquait et raillait les maîtres de l'enseignement spiritualiste officiel et leurs doctrines. En 1864, M. Taine fut nommé professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des beaux-arts. Les autres principaux ouvrages de cet écrivain brillant et de ce penseur fécond sont : *Voyage aux Pyrénées*, souvent réimprimé (in-8° et in-18, 1855-1881); les *Essais nouveaux de critique et d'histoire* (2 vol. in-18, 1857-1865; l'*Histoire de la littérature anglaise* (1864, 4 vol. in-8° et 5 vol. in-12), que l'Académie française refusa de couronner à cause des doctrines de l'auteur; *Voyage en Italie* (1866, 2 vol. in-8°); une série de volumes intitulés : *Philosophie de l'art en Italie, en Grèce, dans les Pays-Bas* (4 vol. in-18, 1865-68); *De l'intelligence* (2 vol. in-8°, 1870; *Notes sur l'Angleterre* (1872, in-18). Enfin l'œuvre capitale de l'auteur jusqu'à ce jour est son ouvrage sur les *Origines de la France contemporaine et la Révolution* (4 vol. in-8°, 1876-84)

2. Outre les *écoles publiques*, divisées en classes élémentaires (*lower school*) et classes supérieures (*upper school*), les *écoles privées* pullulent en Angleterre. « Chaque ville, chaque village autour des grandes villes renferme plusieurs » *académies* où un maître, assisté quelquefois d'un sous-maître, réunit dans sa

[redacted]

Les Anglais eux-mêmes ont été les premiers à reconnaître les vices du système d'instruction de leurs collèges d'enseignement secondaire. Une enquête officielle a été ordonnée, et malgré la répugnance des établissements à laisser les commissaires pénétrer dans leurs règlements et leur vie intime, les rapports ont pu dénoncer les abus et l'insuffisance des résultats. MM. Demogeot et Montucci, dans l'admirable compte rendu de la mission dont ils avaient été chargés en 1867, citent en appendice le jugement sévère d'un des professeurs de l'école d'Harrow, M. Farrar. On y lit ces lignes : « La valeur du travail que nous tirons de la masse des élèves » est scandaleusement petite... Une faible proportion de nos élèves, » 25 pour 100 peut-être, arrive aux universités, bien que l'entier » *curriculum* de nos écoles publiques soit conçu en vue des universités; » et même de ce pauvre chiffre de 25 pour 100, qui constitue pour » ainsi dire la fleur et le fruit du système, et, si je puis m'exprimer ainsi, » sa raison d'être, un nombre considérable (beaucoup seraient disposés à » dire la plupart) quittent l'école à l'âge de 18 ou 19 ans, non seulement » ne sachant pas l'histoire ancienne et moderne, la géographie et la chro- » nologie, ne sachant ni une langue étrangère, ni même leur propre langue, » y compris souvent l'orthographe; ne sachant aucune science, ni les plus » simples éléments de la géométrie et des mathématiques, ni la musique, » ni le dessin; ignorant profondément ce même grec, ce même latin aux- » quels ont été spécialement consacrées les longues années inutiles de leur » instruction sans but; mais à côté de tout cela, ce qui est peut-être pis » encore, ignorant complètement et avec pleine satisfaction leur étonnante » et grossière ignorance. »

Les rapporteurs français sont moins rigoureux dans leurs conclusions. A côté des misères qu'ils ne dissimulent pas, ils relèvent et mettent en lumière certaines institutions fécondes du régime anglais, la libre initiative, le soin donné aux jeux à la course, aux exercices corporels. En les recommandant au ministre, ils ont soin, toutefois, de tenir compte de la différence profonde des deux nations, et ne parlent pas de substituer le système anglais à notre enseignement national. « Chaque peuple, écrivent-ils dans » leur sage conclusion, a ses qualités et ses défauts innés produits par des » causes anciennes et invisibles; il ne gagnerait rien à cesser d'être lui- » même; il ne deviendrait pas pour cela un autre peuple. L'éducation » anglaise est excellente pour de jeunes Anglais; ce sont de jeunes » Français que la nôtre doit former. Quand nous reportons nos regards » sur les avantages qui nous sont propres, quand nous considérons » notre Université de France, le personnel qui la compose et la dirige, » les établissements libres que l'équité de la loi lui donne pour rivaux » ou plutôt pour auxiliaires; quand nous admirons la liberté de

---

» maison dix, douze, vingt élèves. C'est là que la petite bourgeoisie envoie ses » enfants jusque vers leur quatorzième année. On y enseigne un peu de latin » et de grec (c'est un cachet de *respectabilité* que se donnent la plupart des écoles), » un peu d'anglais et de français, d'arithmétique et de géographie, etc., le tout » au gré des parents. L'éducation étant une marchandise, c'est l'acheteur qui en » détermine le choix et la quantité. Ces institutions préparent ou aux carrières » commerciales ou à l'enseignement plus élevé des grandes écoles. D'autres mai- » sons, d'un ordre supérieur, reçoivent au contraire les élèves qui ont terminé » dans les écoles publiques leurs études classiques et leur donnent la préparation » nécessaire pour les examens du gouvernement. » (Demogeot et Montucci.)

» conscience qui ouvre nos lycées et nos collèges à toutes les communions, » et leur donne, dans l'enseignement commun des mêmes principes de goût, » des mêmes vérités scientifiques et morales, une première leçon de tolé- » rance et d'unité; quand nous songeons aux parties solides et brillantes » de notre enseignement, à nos études de composition littéraire, d'histoire, » de philosophie; à nos classes de mathématiques et de sciences pratiques, » nous nous rappelons avec une satisfaction patriotique, les modestes pa- » roles que les maîtres anglais nous ont souvent répétées : « Si vous » croyez pouvoir suivre quelquefois notre exemple, nous pensons avoir au » moins autant à profiter du vôtre. » (DEMOGEOT et MONTUCCI[1], *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Ecosse*, in-8°, Paris, 1868, Imprimerie impériale.)

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

AMICIS (E. DE). *Souvenirs de Paris et de Londres*, trad. p. Mme Colomb. — (Paris, 1879, in-18, Hachette.)

AVALLE (E.). *Notices sur les col. anglaises.* — (Paris, 1883, in-8°, Berger-Levrault.)

BAGEHOT. *La Constitution anglaise. — Lombard street, le marché financier en Angleterre.* — Paris, 2 vol. in-18, G. Baillière.).

BEAUMONT (G. DE). *L'Irlande sociale, politique et religieuse.* — (Paris, 1881, nouv. éd., 2 vol in-18, C.-Lévy.)

BELLENGER (H.). *Londres pittoresque*, ill. — (Paris, 1876, in-18, Decaux.)

BLANC (Louis). *Lettres sur l'Angleterre.* — (Paris, 4 vol. in-8°, 1863-65. Lacroix.)

BLERZY (H.) *Les Colonies anglaises.* — (Paris, 1 vol. in-18, G. Baillière.)

BŒDEKER. *Londres et environs, le pays de Galles et l'Ecosse*, avec 5 cartes et 23 plans. — Paris, 1884, in-8°, 6e éd., Ollendorff.)

BOSWELL. *Tour to the Hebrides.* — (Londres, 1860.)

BOUCHER DE PERTHES. *Voyage en Angleterre, Ecosse et Irlande.* — (Paris, 1863, in-12, Treuttel et Wurtz.)

BRADSHAW. *Handbook for tourists in great Britain.* — (Londres, 1876.)

BRAY (Caroline). *The Britisch Empire.* — (Londres, 1863.)

CAREY (Stafford). *Notes sur l'île de Guernesey.* — (Le Havre, 1875, in-8°),

... *Census of England, Wales, Scotland et Ireland for* 1871. — (Londres, 1871.)

CROALL (D.). *Sketches of East-Lothian.* — (Haddington, 1873.)

DARCY, *Guide du voyageur en Angleterre, Ecosse, Irlande.* — (Paris, in-12, 1861, Garnier.)

DARYL (PH.). *La Vie publique en Angleterre.* — (Paris, in-18, 1884, Hetzel.)

DEMOGEOT et MONTUCCI. *L'Enseignement secondaire et supérieur en Angleterre et en Ecosse.* — (Paris, 1868-70, 2 vol in-8°, Imprimerie impériale.)

---

1. M. Demogeot (Jacques-Claude), littérateur français, né à Paris en 1808, d'abord professeur au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet (1826-28), entra dans l'Université, professa à Beauvais, Rennes, Bordeaux, Lyon et Paris, où il occupa, en 1843, la chaire de rhétorique au lycée Saint-Louis. Il fut suppléant à la Faculté des lettres de Lyon, puis à la Sorbonne. Ses principaux travaux littéraires sont : une *Etude sur Pline le Jeune* (1845), une *Histoire du collège de Lyon* (1840), un *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle* (1858, in-8°), et surtout une brillante *Histoire de la littérature française*, qui a eu plusieurs éditions, et qui est devenue classique. M. Demogeot fut chargé en 1867, avec son collègue M. Montucci, professeur de sciences au lycée Saint-Louis, d'une mission scientifique en Angleterre pour étudier l'organisation de l'enseignement secondaire et supérieur. Ils ont publié au retour deux très remarquables rapports (2 vol. in-4°) adressés, le premier au ministre de l'instruction publique, M. Duruy, qui les avait envoyés, et le second à son successeur.

[redacted]

DÉPRET (L.). *Chez les Anglais.* — (Paris, 1879, in-18, Hachette.)
DESMOULINS. *Guide du voyageur à Jersey.* — (St-Hélier, in-18.)
DEVILLE (L.). *Excursion dans le Cornouailles et le Devonshire.* — Paris, in-18, 1863, Dentu.).
DOMENECH. *La Chaussée des Géants,* — (Paris, 1867, in-18, Hetzel.)
DOMENECH (abbé). *Voyages et aventures en Irlande.* — (Paris, 1866, in-18, Hetzel.)
DUFRÉNOY et BEAUMONT (DE). *Voyage métallurgique en Angleterre,* av. planch. — (Paris, 2 vol. in-8°, 1839, Bachelier.)
ENAULT (L.). — *Londres,* illustr. — (Paris, 1876, in-4°, Hachette.)
ESCOTT (T. H. G.). *L'Angleterre; le pays, les institutions, les mœurs,* traduit de l'anglais par René de Lubersac. — (Paris, 1881, 2 vol. in-8°, Dreyfous.)
ESQUIROS (A.). *L'Angleterre et la vie anglaise.* — (Paris, 5 vol. in-18, Hetzel. — *Revue des Deux-Mondes,* 1857-1872, *passim.*)
ESQUIROS (A.). *Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.* — Cartes et plans. — (Paris, 1865, in-12, Hachette.)
FAUCHER (Léon). *Etudes sur l'Angleterre.* — (Paris, 2 vol. in-8°, Guillaumin.)
FONTRÉAL (DE). *A travers Londres et l'Angleterre,* — (Paris, 1875, in-18, Lachaud.)
GALIBERT et PELLÉ. *L'Angleterre.* — Paris, 3 vol. in-8°, 1842. Didot.)
HIPPEAU (C.). *L'Instruction publique en Angleterre.* — (Paris, in-12, 1872, Didier.)
KOHL. *Voyages en Angleterre, dans le pays de Galles et en Ecosse* (en allem.). — (Leipzig. 1844-45, 5 vol.)
HUGO (Victor). *L'Archipel de la Manche.* — (Paris, in-8°, 1833, C. Lévy.)
HUGO (F.-V.). *La Normandie inconnue.* — (Paris, in-8°, 1857.)
JOHANET. — *L'Ile de Jersey.* — (Paris, 1883, in-8°, Noizette.)
LAMARRE (Cl.) et PAJOT. *L'Angleterre et l'Exposition de* 1878. — (Paris, 1878, in-18, Delagrave.)
LARCHER (L. J.). *Les Anglais, Londres, l'Angleterre.* — Paris, in-12, 1860. Dentu.)
LAVERGNE (L. DE). *Economie rurale en Angleterre, Ecosse, Irlande.* — (Paris, in-8°, 1858.)
LECERF (Th.). *L'Archipel des îles normandes.* — (Caen, in-8°, 1833.)
LEWIS (S.). *Topographical dictionary of England and Wales.* — (Londres, 1835, 3 vol. in-4°. — Ouvrage semblable en 2 vol. 1854, de J. SHARP.
LEWIS. *The book of english rivers.* — (Londres, 1858.)
MAILLY (E.). *Essai sur les instit. scient. de la Gr.-Bretagne.* — (5 v. in-12, 1861-64.)
MICHIELS (A.). *Voyage d'un amateur en Angleterre.* — (Paris, 1872, in-8°, Loones.)
MOLINARI (G. DE). *L'Irlande, le Canada, Jersey.* — (Paris, in-18, 1881, Dentu.)
MURPHY. *Ireland, industrial, political and social.* — (Londres, 1870.)
MURRAY. *Handbooks for travellers in all parts of great Britain and Ireland.* — (Londres, 1875.)
PERRAUD. *Etudes sur l'Irlande contemporaine.* — (Paris, in-8°, 1862, Douniol).
PETIT et ROPARTZ. *Album de l'île de Jersey.* — (Paris, 1870, in-f°, Charpentier.)
PICHOT (Amédée). *L'Irlande et le pays de Galles.* — (Paris, 2 vol. in-8°, 1850.).
ROUSSELET (L.). *Londres et environs,* cart. et pl. — (Paris, 1881, in-32, Hachette).
SEELEY. *L'expansion de l'Angleterre.* — (Paris, in-18, 1885. Colin).
SIMONIN (L.). *Les Ports de la Grande-Bretagne.* — (Paris, 1881, in-18, Hachette.)
TAINE (H.). *Notes sur l'Angleterre.* — (Paris, 1871, in-18, Hachette.)
TALLIS. *Topographical dictionary of England and Wales.* — (Londres, 1860.)
THORNBURY (W.). *Old and new London. A narrative of its history, its people and its places.* — Londres, 1874, 7 vol. in-8°, ill.)
TOUCHOIS (A.). *L'Angleterre, notes et souvenirs.* — (Poitiers, 1882, in-16, Oudin.)
TOUTAIN (P.) *Dans les highlands.* — (Paris, in-18, 1879, Plon.)
TRABAUD. *Outre-Manche; notes et sentiments sur les Iles-Britanniques.* — (Paris, 1875, 2° éd., in-8°, Hachette.)
TREVELYAN (D. E.). *Histoire de la famine d'Irlande en* 1845-47, trad. Mothéré
VASILI (P). *La Société de Londres.* — (Paris, in-8°, 1885, *Nouvelle-Revue.*)
VOGEL (Ch.). *Du Commerce de l'Angleterre et de la France.* — (Paris, 1861, 2 vol. in-8°.)
WEY (Fr.). *Les Anglais chez eux.* — (Paris, 1876, in-18, Hachette.
... *La vie de village en Angleterre.* — (Paris, 1863, Didier.)
... *Les îles Shetland et Orcades.* Trad. du Pilote anglais. — (Paris, 1859, in-8°, Ledoyen.)

Beaumont. *Notice sur le tunnel sous la Tamise.* — (Paris, 1858, in-8°, Dupont.)
Delessert. *Le Palais de cristal de Sydenham.* — (*Revue des Deux-Mondes,* 15 juillet 1854.)
Erny (Alf.) *Voyage au pays de Galles.* — (*Tour du Monde*, 1867, 1er sem.)
Fontpertuis (de). *L'Emigration anglaise depuis soixante ans.* — (*Economiste français*, 1877, n° 14.)
Gauthier (Th.). *Une Journée à Londres.* — *R. des Deux-Mondes,* 15 avril 1842.)
Gladstone (M.). — *La Liberté commerciale en Angleterre.* — (*Revue politique et littéraire*, 13 mars 1881.
Grad (Ch.). *Liverpool et les docks de la Mersey.* — (*Economiste*, 1er sem. 1881.)
Hay (J. W.). *L'Irlande.* — (*R. de Géographie*, janv. mai, sept. 1880, mai 1881.)
Hay (J. W.). *L'Ecosse.* — (*Revue de Géographie*, juin, août, oct. 1879.)
Joanne (Ad.). *Les Curiosités de l'Angleterre.* — (Série d'articles publiés dans l'*Illustration*, avril 1865.)
Leroy-Beaulieu (P.). *Les Trade's Unions.* — (*R. des Deux-Mondes*, 15 avril 1870.)
Mercey (F.). *Souvenirs d'Ecosse; les Shetland.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février, 1er sept. 1837, 15 juillet et 1er sept. 1838, 15 janvier 1839.)
O.-S. *L'Alimentation du peuple en Angleterre.* — *Les Bouges de Londres, voleurs et mendiants.* — (*Revue Britannique*, avril et mai 1869.)
Pavie (Th.). *Jersey et Guernesey.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 déc. 1849.)
Peace. *Description and historic Handbook to the Orkney islands.* (Kirkwall, 1862, in-8°.)
Perrot (G.). *Le Musée Britannique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er déc., 15 déc. 1875.)
Radau (R.). *La Production houillère en Angleterre et en France;* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 oct. 1876.)
Raffalovich (A.). *La Ville de Londres, son administration municipale et ses travaux publics.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1882.)
Simonin (L.). *Excursions dans les quartiers pauvres de Londres.* — *Voyages aux mines de Cornouailles.* — *Une Visite aux grandes usines du pays de Galles.* — (*Tour du Monde*, 1865.)
... *Quelques mois en Cornouailles.* — (*Revue Britannique,* août-sept. 1868.)
... *Sur les industries, le mouvement maritime et commercial de la Grande-Bretagne.* — (Voir le *Bulletin consulaire français* et l'*Economiste français*, publications périodiques, riches en renseignements de toute espèce.)

Le Feuvre. *Cartes de Jersey et de Guernesey.* — (1880.)
Ramsay. *Carte géologique des iles britanniques*, en 4 feuilles.
Stieler. *Carte de la Grande-Bretagne*, en 3 feuilles, dans le *Hand Atlas.* — (Gotha, in-4°, J. Perthes.)
Vivien de Saint-Martin. *Carte de la Grande-Bretagne*, en 2 feuilles, dans l'*Atlas universel.* — (Paris, en cours de publication, Hachette.)
... *Ordnance Survey, carte de la Grande-Bretagne*, en 110 feuilles, gravée au 1/63360, de 1781 à 1856. — Réduction de la même en 18 feuilles, et en 9 feuilles.
... *Irlande;* Six inch map; carte au 10560° (1825-61) en 1907 feuilles, av. 32 f. index; — réd. de la même au 1/6 en 205 f. au 63360°; — réd. en 6 f. — (1838).

[redacted]

CHAPITRE II

BELGIQUE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

nites; Aspect général. — La Belgique ne forme un état indépendant depuis 1830. Par sa superficie et le nombre de ses habitants, elle le un des pays les plus faibles de l'Europe; par sa situation géogra- ie, la richesse de son sol, la densité de sa population, l'activité et l'in- ie de ses villes et de ses campagnes, elle en est un des plus impor- . Située entre la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, elle n lieu de passage et de transit, un « vaste carrefour » où se rencon- les marchandises et les hommes. Sa forme générale est celle d'un rilatère irrégulier; elle est bornée au nord-ouest, par la *mer du* (67 kilom.), de Zuydcoote à la Zwin; — au sud, du côté de la France, ıne ligne tortueuse artificielle qui coupe l'Yser en amont de Rous- ;e, descend la Lys d'Armentières (France) à Menin, où elle coupe rivière, franchit la *Scarpe* à son confluent avec l'Escaut, la *Sambre* quelines, l'*Oise* en aval de sa source, rejoint la *Meuse* et la coupe en le Givet (France) pour en remonter la vallée, franchir la *Semoy* non le son confluent, le *Chiers* à ses sources; — à l'est, une même limite ntionnelle la sépare du Luxembourg et de la Prusse rhénane, rejoint *'euse* entre Liège et Maëstricht, et suit jusqu'aux environs de ick cette rivière qui l'isole de la Hollande; — au nord, la frontière nte à travers la Campine, tourne les bouches de l'*Escaut*, qu'elle coupe al du fort Lillo, et aboutit à la mer du Nord entre Sluis et Cadsand.

nation astronomique. — Entre 49° 30' et 51° 30' de lat. N., — et de :' à 3° 48 de long. E. du méridien de Paris.

mat. — Il varie suivant les régions : humide et modéré, à l'ouest, dans sinage de la mer; plus froid à l'est sur la frontière d'Allemagne; rude l'Ardenne, au sud-est : température moyenne extrême, + 30° en juillet; 5 en janvier. On observe 3 degrés de différence entre la zone des res et le plateau des Hautés-Fagnes. Pluie sur le littoral, 0m90 par lans l'Ardenne, 1m; en moyenne, 150 à 200 jours de pluie.

toral. — Les côtes, peu étendues, sont bordées d'un léger cordon de et de sables d'origine marine; au pied de ces dunes étaient des *moe-* ıe les Flamands ont désséchés et transformés en polders ; mais la mer ıni des baies et comblé des bassins et des ports, comme Bruges; le ıl est très régulier, presque rectiligne. Les ports belges sont ceux de *ɔort*, *Ostende*, *Blankenberghe*, *Heyst*, ports de pêche et de bains r et *Anvers*, le grand port de l'Escaut.

lef du sol. — Le sol s'élève de l'ouest à l'est, de la zone littorale au pla-

teau des Ardennes qui est commun à la Belgique, au Luxembourg, à la France. La première région, plate, basse, formée d'argile, de sable et de craie, tantôt aride et tantôt marécageuse, finit à la Meuse : c'est la région des Pays-Bas; fertile et bien cultivée, elle renferme aussi les puissants dépôts carbonifères du *Borinage*; la seconde, formée de roches schisteuses et d'ardoises, est montueuse et profondément ravinée : pays froid, pauvre, sans terre végétale, où dominent les landes incultes et les mauvaises pâtures, le *Condroz* (du nom de la tribu germanique des *Condrusii*); l'*Ardenne* (en celtique, la forêt, *Arduenna silva*) était jadis une immense étendue de pays boisé; il n'en reste que des débris épars, forêts de chênes, de bouleaux et de sycomores, à travers lesquelles s'étendent de larges clairières marécageuses appelées *fagnes*, *fennes* ou *fanges*. Le point culminant de l'Ardenne belge est la *Baraque Michel* (680^{m}), près de la frontière de la Prusse rhénane.

Cours d'eau. — Presque toutes les eaux du territoire belge coulent à la mer du Nord, sauf l'*Oise* française dont elle possède les sources, près de Chimay, et qui va finir dans la Seine. — La *Sure* ou *Sauer*, affluent de la Moselle, naît en Belgique dans les gorges des Ardennes. — La **Meuse** et l'**Escaut** sont les deux principaux fleuves belges; mais la Belgique n'en a ni les sources qui sont françaises, ni les embouchures qui sont à la Hollande. — La **Meuse** (*Mouse* en wallon, *Maes* en flamand, *Maas* en hollandais) entre en Belgique au-dessous de Givet, et en sort au-dessous de Maseick, après un cours de 180 kil. (par Dinant, Namur, Huy, Liège, Herstall et la ville hollandaise de Maëstricht); navigable depuis Verdun, elle reçoit à gauche le *Viroin*, la *Sambre*, venue de France (Erquelines, Marchiennes, Charleroi, Namur); le *Geer* ou *Jaer* (Varemme, Tongres) qui finit à Maëstricht, en Hollande; à dr., la *Semoy* (Bouillon), la *Lesse*; l'*Ourthe* (à Liége), grossie de l'*Amblève* et de la *Vesdre* (Limbourg, Verviers). — L'**Escaut** (en flamand Schelde), 180 kilom. en Belgique, quitte la France en aval de Condé où il devient navigable, arrose Tournai, Oudenarde, Gand, Termonde, **Anvers**, où la réunion de ses affluents lui donne une largeur de 800 mètres et une profondeur de 13 à 15 au moment du flux; il reçoit à dr. le *Haine* (Mons), le *Dender* (Ath, Ninove, Alost, Dendermonde); le *Rupel* qui réunit presque toutes les eaux de la Belgique centrale, et absorbe la *Senne* (Bruxelles), la *Dyle* (Genappe, Wavre, Louvain, Malines) grossie de la *Demer* (Hasselt), de la *Grande Geete* (Tirlemont), de la *Petite Geete* (Ramillies); la *grande* et la *petite Nèthe*. — L'Escaut reçoit à gauche la **Lys**, qui vient de France, et dont les eaux, à partir de Menin, « reflètent la claire verdure des paysages flamands. » Dès son entrée au pays, elle prend cette activité de bonne ouvrière » qu'elle gardera à travers son parcours, et qui grandit aux approches de » Gand et plus encore entre les quais de la remuante cité industrielle... » La Lys est par excellence la rivière du lin. Chaque année, au temps des » inondations, elle couve naturellement la glèbe et y féconde le germe qui, » dès mars, se lève en forêt de tiges serrées; plus tard, quand tombée » sous la faucille, la plante appartient déjà à l'industrie, c'est encore elle » qui la lave, la mûrit, finalement la décompose dans ses réservoirs qui en » amollissent et détachent les fibres. De tout temps les merveilleux agents » dissolvants de son lit lui valurent un rôle prépondérant dans l'œuvre » initiale du rouissage. Grâce à ses secrètes et naturelles vertus, Courtrai » a entendu universellement vanter les belles nappes, serviettes et ameublements en forme de damas que ses adroits artisans tissaient autrefois, et » que non moins habilement fabriquent aujourd'hui ses machines... A Gand,

[redacted]

» le vrai fleuve n'est pas l'Escaut, mais la Lys... Tandis que l'autre, le » vieux et glauque bonhomme flamand, étranglé dans ses rives, a l'aspect » croupissant d'un large fossé marécageux, l'alerte et vive commère, toute » grasse des eaux qu'elle lui dérobe, claire, ample, luronne, dansant sous » des flottilles de bateaux et cognant à tous les ponts sa croupe mouvante, » plonge au cœur de la cité, et de quartier en quartier promène sa grosse » vie active... C'est la bonne ouvrière, activant tout sur son parcours, » alimentant les industries, nourrissant les hommes, multipliant les » sources du bien-être, allant et venant par les rues et laissant partout son » nom... N'est-ce pas elle d'ailleurs qui donne son véritable caractère à » la ville? Ses bras l'enlacent de tous les côtés, elle la baigne maternelle- » ment, et où que vous alliez, vous êtes sûr de la rencontrer, elle, ses » ponts, ses îles, ses chantiers, tournoyant sur elle-même, poussant sa » pointe entre les maisons, avec le mouvement de ses voiles, le ronflement » de ses écluses, le clapotement de son eau, cette rumeur et ce train des » rivières industrielles qui roulent de l'or et s'animent à l'égal des routes » de terre. » (C. LEMONNIER, *la Belgique, Tour du Monde*, 1883-1884.)

II. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Notice historique[1]. — **La Belgique romaine et germaine** (58 av. J.-C.; 877 ap. J.-C.). — La population de Belgique a une double origine. Sa position géographique intermédiaire entre les Germains et les Celtes explique cette dualité, qui a persisté jusqu'à nos jours. Les tribus belges indépendantes, *Trévires*, *Éburons*, *Nerviens*, *Morins*, *Ménapiens*, opposèrent aux légions romaines une héroïque résistance. On sait que pendant la deuxième campagne de César dans les Gaules, 597 sénateurs nerviens sur 600 furent égorgés, et sur 60 000 combattants retranchés derrière la Sambre, 500 à peine survécurent à la défaite. Les peuples domptés formèrent sous Auguste la province *Belgique*, qui fut plus tard divisée en deux parties. Conquise au cinquième siècle par les Francs, elle devint, sous un autre nom, le berceau des deux dynasties mérovingienne et carolingienne. Clovis fut d'abord roi de Tournai, et la maison d'Heristall était originaire des bords de la Meuse. Au septième siècle, le christianisme y fut introduit; les monastères et les églises s'y élevèrent en grand nombre : Begga, sœur de Pépin de Landen, y fonda la première communauté des Béguines, et là, comme dans la Germanie païenne, les couvents devinrent les noyaux des cités. Partagée au neuvième siècle entre les Francs occidentaux et le royaume de Lotharingie, la Belgique subit les ravages des invasions normandes; l'anarchie y favorisa les usurpations féodales.

La Belgique féodale et communale (877-1385). — Les comtés de

---

1. Voir pour l'histoire générale de la Belgique : — MOKE (G.), *la Belgique ancienne et ses origines gauloises, germaniques et franques* (in- 8°, 1855); — SCHAIJES (A. G. B.), *la Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine* (3 vol. in-8°, 1860); — JUSTE (Th.), *les Fondateurs de la monarchie belge* (20 vol. in-8°, 1865-74) et *Histoire de Belgique jusqu'à la fin du règne de Léopold Ier* (3 vol. in-8°, 1868); — VAN HASSELT, *Histoire des Belges* (2 vol. in-12, 1848); — GACHARD (L. P.), *la Belgique sous Philippe V* (1867, in-f°); — THONISSEN (J.-J.), *la Belgique sous le règne de Léopold Ier* (4 vol. in-12, 1855-58); — VAN BRUYSSEL, *Histoire du commerce et de la marine en Belgique* (3 vol. in-8°, 1861-65).

Flandre, de Hainaut, de Namur, de Brabant, de Luxembourg, l'évêché de Liège furent constitués. La féodalité belge donna à la croisade son héros le plus pur, Godefroi de Bouillon, en même temps que le peuple des villes conquérait sa première émancipation communale, et jouait un rôle actif dans les luttes de la France et de l'Angleterre. Dès le douzième siècle se développèrent et grandirent les communes flamandes et brabançonnes, qui tantôt achetaient à prix d'or, et tantôt arrachaient par les armes à leurs suzerains les chartes de liberté, le droit d'élire leurs magistrats, de fortifier leurs cités, de défendre leurs murailles, de construire des marchés, des hôtels de ville et des beffrois. La prospérité des communes flamandes dura cinq cents ans, malgré les divisions intestines et les invasions étrangères. Déjà les produits de leur industrie partout répandus excitaient l'envie et l'admiration du monde. Aux treizième et quatorzième siècles, elles construisaient des canons, des digues, des bourses de commerce, des halles aux draps; Ypres, Louvain, Gand, Bruges étaient les entrepôts du commerce de toutes les nations de la hanse; leurs corporations et leurs métiers étaient plus riches que les rois; leurs milices se mesuraient avec celles du roi de France; vaincues à Bouvines (1245) et à Mons-en-Puelle, elles avaient désarçonné les chevaliers français à Courtrai (1302), et Jacques Arteveld, le hardi brasseur de Gand, organisait la fédération des communes. Son fils Philippe, à la tête des *Chaperons blancs,* chassait le comte de Flandre; mais les dissensions des communes flamandes et l'intervention de l'armée française ruinèrent le parti bourgeois; les libertés communales succombèrent avec Arteveld sur le champ de bataille de Roosebeke (1382).

La Belgique bourguignonne et espagnole (1385-1714). — Réunis par un mariage aux domaines de la maison de Bourgogne, les Pays-Bas (Belgique et Hollande) devinrent sous PHILIPPE LE BON, plus florissants que jamais, malgré les révoltes de Gand, de Bruges et de Dinant, qui furent réprimées. Si le duc affaiblissait le pouvoir des communes, il favorisait le commerce, encourageait l'industrie, protégeait les artistes, et donnait des fêtes splendides à Bruxelles où il tenait sa cour et qu'il dotait de palais, d'une bibliothèque de manuscrits et d'un hôtel de ville incomparable. Bruges, Mons, Louvain, Anvers avaient une part égale aux faveurs du duc, et après l'avoir longtemps combattu, séduites par sa générosité et l'éclat de son luxe, le saluaient du titre de *Bon*. Les témérités de CHARLES LE TÉMÉRAIRE et la politique rusée de Louis XI rompirent le faisceau des provinces : MARIE DE BOURGOGNE, en épousant l'archiduc MAXIMILIEN (1477), fit passer les Pays-Bas à la maison d'Autriche qui les garda 320 ans. La Belgique, incorporée en 1512 à l'empire d'Allemagne, forma le *cercle* de Bourgogne. CHARLES-QUINT, héritier de plusieurs couronnes, eut une prédilection pour le pays flamand où il était né; il acheva l'acquisition ou la conquête des dix-sept provinces néerlandaises, en forma un même Etat, sans détruire leurs privilèges et leurs libertés, et la prospérité continua. Cette opulence fut troublée par la réforme religieuse que PHILIPPE II combattit avec une impitoyable rigueur. Les *Gueux* se soulevèrent contre l'intolérance et l'absolutisme espagnols; aux cruautés du *Conseil des troubles* ou *Tribunal de sang* institué par le duc d'Albe, GUILLAUME LE TACITURNE répondit par l'*Acte de confédération d'Utrecht* (1579), qui précéda l'*Acte d'abjuration de la Haye* (1581). L'habile politique d'Alexandre Farnèse divisa les Gueux; la noblesse belge, restée catholique, ne se battait que pour son indépendance; les bourgeois hollandais luttaient pour la liberté et le calvinisme. On exploita contre eux les différences de race, de langue, d'in-

térêts. L'essai de royauté du duc d'Anjou échoua : l'assassinat de Guillaume acheva de briser l'union des Gueux ; Farnèse reconquit les dix provinces belges. Cette guerre longue et sanglante avait désolé la Belgique, ravagé ses campagnes, ruiné ses fabriques, épuisé ses finances; ses industries avaient pour la plupart émigré en Angleterre. Elle respira un instant sous le gouvernement d'ISABELLE et de l'archiduc ALBERT (1609-1621), releva ses monuments, rouvrit ses ateliers, répara ses digues; les arts, les lettres, les sciences y brillèrent d'un vif éclat; ce fut le temps de Rubens, de Van-Dyck, de Jordaëns, des savants Juste Lipse, Van Helmont, Bollandus. Mais après la mort de l'archiduc (1621), la Belgique retomba au pouvoir de l'Espagne; la guerre de Trente ans éclata; les traités de Westphalie affranchirent les Provinces-Unies, fermèrent l'Escaut et ruinèrent le commerce maritime des Belges. La Hollande en hérita : Amsterdam éclipsa Anvers, et la prospérité de la Belgique passa aux Néerlandais. Les armées de Louis XIV l'envahirent, assiégèrent et bombardèrent les villes; les plaines de l'Escaut et de la Meuse furent pendant soixante ans le théâtre d'hostilités presque continuelles. Les *traités* de *la Barrière* et de *Rastadt* livrèrent la Belgique à l'Autriche, et six places frontières aux garnisons hollandaises; les villes belges durent payer une rente annuelle de 1250000 florins aux Provinces-Unies qui restèrent maîtresses de l'Escaut.

La Belgique autrichienne (1714-1792). — Sous la domination autrichienne, la Belgique traversa encore de terribles épreuves. L'empereur CHARLES VI favorisa d'abord le commerce belge en créant la *Compagnie d'Ostende ;* mais il la sacrifia vite aux réclamations menaçantes de l'Angleterre et de la Hollande pour sauver sa *Pragmatique Sanction* et l'héritage de sa fille Marie-Thérèse. La guerre de Succession d'Autriche eut encore la Belgique pour principal théâtre ; c'est à Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld que le maréchal de Saxe força l'Autriche à signer la paix. Sous le gouvernement libéral et conciliant du duc CHARLES DE LORRAINE, beau-frère de Marie-Thérèse, la Belgique se releva de nouveau : pendant trente ans environ, elle put vivre, travailler et s'enrichir en paix; elle rendit ses champs à la culture, améliora ses routes, embellit ses villes, créa des universités, des académies, des écoles à Bruxelles, à Anvers, à Louvain. — L'empereur JOSEPH II voulut lui rendre son ancienne importance commerciale et rouvrir l'Escaut au commerce libre des nations. Le traité de Fontainebleau, signé en 1785, sous la médiation de la France, obligea les Hollandais à payer dix millions de florins et à abandonner plusieurs forteresses belges; la Belgique recouvra le droit de réglementer son commerce et ses douanes, mais l'Escaut resta fermé. Joseph II fut moins heureux dans sa politique intérieure. Ce réformateur brouillon voulut faire le bonheur des Belges malgré eux et à sa façon. Il bouleversa l'organisation administrative et religieuse du pays et provoqua une opposition violente, puis une guerre civile. Flamands et Brabançons, ligués sous la direction de l'avocat Van der Noot, chassèrent les Autrichiens ; les députés belges, réunis en congrès à Bruxelles, proclamèrent la déchéance de Joseph II et l'indépendance des Etats-Unis de Belgique (11 janvier 1790).

La Belgique française (1795-1815). — La nouvelle république dura peu : à la fin de la même année, une armée autrichienne entra en Belgique; l'empereur récemment élu, LÉOPOLD, promit une amnistie et le maintien des constitutions provinciales; les Belges, n'étant pas secondés par la France dont ils avaient sollicité l'appui, durent se soumettre. Un grand nombre émigrèrent, servirent dans les troupes de Dumouriez et rentrèrent en Belgique

avec les Français qui furent salués comme des libérateurs. La trahison de Dumouriez à Neerwinden ramena à Bruxelles François II, successeur de Léopold (1794); mais les brillantes campagnes de Jourdan et de Pichegru placèrent la Belgique sous la domination française; elle fut traitée par la Convention en pays conquis et réclama son annexion à la France. Cette réunion fut décidée le 1er octobre 1795, et l'Autriche confirma l'acte de la Convention par le traité de Campo-Formio, (1797). La Belgique fut divisée en neuf départements (*Lys*, ch.-l. Bruges; *Escaut*, ch.-l. Gand; *Deux-Nèthes*, ch.-l. Anvers; *Dyle*, ch.-l. Bruxelles; *Meuse-Inférieure*, ch.-l. Maëstricht; *Ourthe*, ch.-l. Liège; *Jemmapes*, ch.-l. Mons; *Sambre-et-Meuse*, ch.-l. Namur; *Forêts*, ch.-l. Luxembourg). Les Belges regrettèrent leur indépendance, mais si, plus tard surtout, les exigences fiscales de l'Empire, les règlements tracassiers, les levées d'hommes excitèrent leurs mécontentements, ils surent néanmoins mettre à profit les institutions et les lois nouvelles. Leur commerce et leur industrie prirent un essor inouï; ils parurent avec honneur aux expositions nationales de Paris de l'an IX et de l'an X; Anvers fut transformé, et devint, par son commerce et l'activité de ses chantiers, une rivale dangereuse pour les états maritimes voisins, et, suivant le mot de Napoléon, *un pistolet chargé au cœur de l'Angleterre*. Les Belges trouvèrent surtout des éléments de richesse dans les marchés de l'Europe, que le blocus continental ne fermait pas, et des moyens d'action dans les canaux et les routes que l'Empire avait multipliés. En 1814, Anvers, défendu par Carnot, opposa aux alliés une héroïque résistance. Les diplomates du congrès de Vienne réunirent la Belgique à la Hollande, sous la souveraineté du prince d'Orange-Nassau, et en formèrent le royaume des Pays-Bas. A Waterloo (1815), les Belges se battirent contre Napoléon, sous la conduite du fils aîné de leur nouveau roi.

La Belgique hollandaise (1815-1830). — Cet état nouveau, œuvre de rancune et de défiance, ne devait pas être durable. Il y avait trop de causes de divisions entre la Hollande maritime, commerçante, coloniale, calviniste et germaine, et la Belgique agricole, manufacturière, catholique et en majorité celtique; les tendances et les aspirations des deux peuples, non moins que leurs intérêts matériels, les séparaient. Les négociants hollandais jaloux gênèrent le commerce de l'Escaut; le roi persécuta la presse libérale belge, imposa aux tribunaux l'usage de la langue néerlandaise, et exclut les Belges des fonctions administratives. En 1830, les libéraux et les catholiques s'unirent, et, à l'exemple de la France qui venait de renverser Charles X, ils proclamèrent la déchéance de Guillaume Ier. L'armée hollandaise, vaincue par les insurgés, dut battre en retraite, Les Belges offrirent la royauté au duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. Sur son refus, ils couronnèrent Léopold de Saxe-Cobourg, qui épousa la princesse Marie-Louise, fille du roi des Français (1831-1832). L'Europe accepta la scission des deux peuples; mais Guillaume Ier ne se soumit pas au *traité des vingt-quatre articles* et recommença la guerre. La France envoya contre lui une armée commandée par le maréchal Gérard. La citadelle d'Anvers fut prise d'assaut, et rendue aux Belges (1er janvier 1833). Le roi de Hollande ne se résigna qu'en 1838 à signer le traité imposé par la conférence de Londres. La Belgique était indépendante, l'Escaut et la Meuse déclarés libres. En 1840, Guillaume Ier abdiqua.

La Belgique indépendante (1830-1885). — Désormais libre et sûre du lendemain, la Belgique se livra tout entière aux travaux de la paix, développa son industrie et son agriculture, exploita ses mines, construisit des chemins de fer, étendit ses canaux, multiplia ses écoles

[redacted]

et ses établissements de bienfaisance, organisa son armée, en évitant toute occasion de guerre, conclut des traités de commerce avec les nations voisines et noua des relations amicales avec tous les peuples de l'Europe. Elle étonna le monde par son initiative et ses progrès, sous une administration sage, libérale, conciliante, et sous un roi serviteur respectueux des lois, dont la popularité fut sans bornes. En 1865, à sa mort, il fut remplacé sur le trône par son fils, **Léopold II**, qui maintint dans le gouvernement les traditions fécondes de son prédécesseur, et se montra en toute occasion fidèle à son serment, observateur et gardien impartial de la Constitution, ami de la paix, sympathique à la France. « Ma mission constitutionnelle, » disait-il en prenant possession du trône, me range en dehors des luttes » d'opinions, laissant au pays lui-même à décider entre elles. Je désire vivement que leurs dissidences soient toujours tempérées par cet esprit de » fraternité nationale qui réunit en ce moment autour du même drapeau tous » les enfants de la famille belge ! » En 1876, le roi des Belges convoqua à Bruxelles une conférence internationale qui organisa l'Association africaine, destinée à combattre l'esclavage, à fonder dans l'Afrique centrale des stations hospitalières et scientifiques, à ouvrir des routes nouvelles au libre commerce des nations civilisées. Le congrès tenu à Berlin par les puissances de l'Europe (nov. 1884-fév. 1885), a ratifié l'œuvre des explorateurs et des missionnaires en créant l'Etat du Congo, et le vote des Chambres belges a autorisé Léopold II a accepter la souveraineté du nouvel Etat africain[1]. La même année, la Belgique a convié toutes les nations à une exposition universelle ouverte à Anvers, et donné au monde le spectacle des progrès que peut réaliser un peuple actif, pendant un demi-siècle de liberté et de paix.

Constitution. — La Constitution belge date de 1831 ; elle a été modifiée plusieurs fois, notamment en 1848 et 1872. — **Pouvoir exécutif.** *Monarchie constitutionnelle héréditaire*[2]. La personne du roi est sacrée; ses ministres sont responsables. Le roi convoque, proroge et dissout les Chambres ; il promulgue les lois, signe les décrets, commande en chef l'armée. Sa liste civile est de 3 300 000 fr. A défaut d'héritier mâle, le roi nomme son successeur avec le consentement des Chambres. Il y a sept ministères : *Affaires étrangères*, *Justice*, *Travaux publics*, *Guerre*, *Intérieur*, *Finances*, *Instruction publique*.

Pouvoir législatif. — Exercé collectivement par le *roi*, la *Chambre des représentants* et le *Sénat* qui ont tous l'initiative des lois, avec priorité pour la Chambre dans les votes relatifs au budget et au contingent de l'armée. Toute loi doit avoir été adoptée par la Chambre et le Sénat à la majorité des voix, et sanctionnée par le roi. Les deux Chambres représentent la nation, et non uniquement la province ou le district qui les a directement élus. — *Sont électeurs* tous les Belges de naissance et les étrangers naturalisés, âgés de 21 ans, payant une contribution directe de 42 fr. 32 (20 florins), et n'étant sous le coup d'aucune incapacité légale. —

---

1. On nous permettra de renvoyer pour les détails concernant cette intéressante question à notre volume de *Lectures géographiques sur l'Afrique* (2me éd., p. 770 et suiv., in-12, 1885, Belin).

2. Le roi actuel *Léopold II*, né en 1835, fils de Léopold Ier et de la princesse Louise, fille de Louis-Philippe, est monté sur le trône en 1865 ; il a épousé, en 1853, *Marie-Henriette*, fille de l'archiduc d'Autriche, Joseph. Il a trois filles : *Louise*, née en 1858, mariée au prince de Saxe-Cobourg-Gotha ; *Stéphanie*, née en 1864, mariée à l'archiduc Rodolphe, prince impérial d'Autriche ; *Clémentine*, née en 1872. Son fils unique, le prince royal, est mort en 1869, âgé de dix ans.

[redacted]

Sont éligibles à la Chambre des représentants les Belges et étrangers naturalisés, âgés de 25 ans, domiciliés en Belgique, jouissant de leurs droits civils et politiques, sans condition de cens; — *au Sénat*, les citoyens âgés de 40 ans, payant 2116 fr. 40 (1 000 florins) de contributions directes. Il y a incompatibilité entre le mandat de représentant ou de sénateur et l'exercice d'une fonction salariée par l'Etat, sauf pour les chefs des départements ministériels. Les représentants touchent un traitement mensuel de 200 florins (423 fr. 20) pendant la durée de la session, excepté ceux qui habitent la ville où se tiennent les séances; les sénateurs ne reçoivent aucune indemnité. — Les membres des Chambres sont élus au scrutin de liste par arrondissement (1 par 40 000 hab.) : il y a 124 représentants et 62 sénateurs; les premiers sont élus pour quatre ans et renouvelés par moitié tous les deux ans; les seconds élus pour huit ans et renouvelés par moitié tous les quatre ans. Chaque Chambre élit son bureau. — Les Chambres se réunissent de droit en session ordinaire tous les ans, le deuxième mardi de novembre; en session extraordinaire, sur la convocation du roi; elles doivent siéger, chaque année, au moins quarante jours. Le roi peut ajourner les Chambres pendant un mois; il peut les dissoudre, à charge de convoquer les électeurs dans les quarante jours et de nouvelles Chambres dans les deux mois. Les séances sont publiques, sauf les cas prévus de comité secret.

Drapeau. — Noir, jaune et rouge, couleurs disposées parallèlement à la hampe, avec un lion d'or couronné, et la devise : *L'union fait la force.* — **Ordres de chevalerie.** — Il y en a deux : *l'ordre de Léopold*, avec cinq classes, fondé en 1832; *l'ordre du Mérite civil*, institué en 1867 par Léopold II.

Divisions administratives. — La Belgique est divisée en 9 provinces, 41 arrondissements, 251 cantons, 2538 communes. Chaque province est administrée par un gouverneur nommé par le roi, et assisté d'un conseil provincial, renouvelé par moitié tous les deux ans. A la tête des arrondissements, est un commissaire spécial, dépendant du gouverneur; à la tête des communes, sont des conseils communaux élus avec des bourgmestres et des échevins, renouvelés par moitié tous les trois ans.

[redacted]

PROVINCES et chefs-lieux.	ARRONDISSEMENTS avec la population.	VILLES IMPORTANTES
I. Flandre occidentale. Ch.-l. BRUGES (45 000 hab.), *port de canaux, toiles, dentelles, rubans, raffineries; pêche du hareng.*	BRUGES. Courtrai 28 000; *marché de lins et toiles.* Dixmude 4 000. Furnes 5 000; *lin, houblon, chevaux, bestiaux.* Ostende 20 000; *port; bains, pêcheries.* Roulers 16 000; *toiles, sacs, tapis.* Thielt 12 000; *toiles de lin, dentelles, cuirs.* Ypres 17 000; *dentelles.*	Blankenberghe 2 000, Heyst *ports de pêche;* Damme, *port ensablé;* Thourout 8 500, *distilleries, tanneries.* Harlebeke, *toile et tabac;* Menin 10 000, *dentelles.* Nieuport 3 400, *port de pêche.* Moorsleede, Iseghem, Ingelmustor, *culture du lin.* Poperinghe 11 000, *houblon;* Warneton, Commines, *lin.*
II. Flandre orientale. Ch.-l. GAND (136 000 hab.), *évêché, université; filatures et tissages de coton et de lin, machines, marchés; commerce de fleurs.*	Alost 21 000; *cotonnades, blanchisseries de toiles.* Audenarde 6500; *tanneries, produits chimiques.* Eccloo 10000; *laines, flanelles, grains, bestiaux* GAND, *port de la Lys et de l'Escaut.* Saint-Nicolas 26 500; *étoffes de laine, châles, blanchisseries.* Termonde 9 000; *corderies, huileries, toiles.*	Ninove 4 800, *toiles et fils;* Grammont, 8 000, *toiles fines.* Renaix 14 000, *chapellerie, cotonnades, toiles.* Deynze, *soieries, distilleries de genièvre;* Wetteren, 9 000, *poudreries;* Everghem, *dentelles, lin, scieries.* Beveren 8 000, et Lokerem 18 000, *cotonnades, rubans, épingles, toiles.* Zèle 12 000; Hamme 11 000, *lainages, toiles;* Rupelmonde 3 500, *briqueteries, tuileries.*
III. Anvers. Ch.-l. ANVERS (180 500. h.), *port de l'Escaut, place forte, ville de commerce, industrie de l'orfèvrerie et des diamants; chantiers de constructions, dentelles.*	ANVERS. Malines 42 000; *archevêché, dentelles, brasseries.* Turnhout 16 000; *draps, papeteries, blanchisseries, cartes à jouer.*	Borgerhout 23 000; Morxem 15 000, *blanchisseries;* Boom 11 000, *minoteries, tuileries.* Lierre 16 000, *coutelleries, lainages, soieries.* Arendonk 13 000, *bas et bonneterie;* Herenthals 5 000, *draps;* Gheel, *colonie d'aliénés.*
IV. Limbourg. Ch.-l. HASSELT (12 000 h.), *distilleries; tabac et garance.*	HASSELT. Maeseyck. Tongres 7 000; *eaux minér., meuneries, bois.*	Beverloo, *camp de manœuvre;* Saint-Trond 12 000, *armes, usines de fer;* Laüfeld.

[redacted]

PROVINCES et chefs-lieux.	ARRONDISSEMENTS avec la population.	VILLES IMPORTANTES
V. Brabant méridional. Ch.-l. BRUXELLES, *capitale du royaume*, 390 000 hab.	BRUXELLES, *grand centre industriel, commerçant, agricole; brasseries; établissements littéraires et artistiques; université.* Louvain 37 000, *université catholique; brasseries, fonderies.* Nivelles 10000; *filatures, tissages, papeterie.*	Laeken 20000, *château royal;* Vilvorde 8000, *maison de détention;* Ixelles (25 000) *orgues;* Hall, *distilleries;* Cureghem, *bougies.* Tirlemont 15000; Diest, Aerschot, *bière, sucre, lainages.* Genappe, Ittre, Navre, *mêmes industries.*
VI. Hainaut. Ch.-l. MONS (27 000 hab.). *verreries, faïences.*	Ath 8000; *industrie du lin.* Charleroi 13000; *place forte, centre de houillères.* MONS, *centre d'un grand bassin houiller.* Soignies 8 000; *carrières de pierre.* Thuin 5 000; *étoffes de laine et drap, bois, fer, marbre.* Tournay 33 000; *tapis, bonneterie, porcelaines, produits chimiques.*	Gilly 14 000; Jumet 11 000; Châtelet 6000; Gosselée, *charbon, clouterie.* Dour 8000; Frameries 7000; Quarégnon; Pâturages; Saint-Ghislain, *charbon, verreries, pipes.* Lessines 6000, *allumettes;* Ecaussines, *id., pierres.* Beaumont, Chimay, *id.* Leuze 7 000, *bonneterie;* Antoing 3 000, *carrières;* Péruwelz, *coutellerie.*
VII. Namur. Ch.-l. NAMUR (27 000 hab.), *place forte; armes, coutellerie, poteries, tanneries.*	Dinant 8 000: *papeteries, marbreries, dinanderie.* NAMUR, *au confluent de la Sambre et de la Meuse.* Philippeville 1500; *poteries, prod. minérales.*	Bouvignes, *tanneries;* Gerin, *marbres;* Alle, *ardoises.* Gembloux, *coutellerie;* Jambes, Floreffe, *verres, glaces;* Tamine, Ham, *houille;* Ligny, *fer;* Furnaux, *marbres;* Mettet, *pierres.* Couvin; Viroin, *fer;* Merlemont, *marbres;* Corenne, *meules;* Marienbourg, *anc. place forte.*
VIII. Liège. Ch.-l. LIÈGE (130 000 hab.), *évêché, université, école des mines, cour suprême.*	Huy 12 000; *commerce du blé, fer, houille, vin.* LIÈGE, *fabrique d'armes, canons, machines, glaces, cristaux, draps, produits chimiques; citadelle.* Verviers (avec Dison) 52 000. Waremme 2 000: *industrie agricole; marché.*	Antheilt, *mine de zinc de Corphalie.* Chaudfontaine, *eaux thermales;* Grivegné 18 000; Seraing 25 000; Herstal, *hauts fourneaux, fonderies, fer, acier, machines.* Spa 5 000, *eaux minérales,* Moresnet, *zinc de la Vieille-Montagne;* Stavelot, Limbourg, *draps.*
IX. Luxembourg. Ch.-l. ARLON (7000 hab.), *salines, fonderies, tanneries.*	ARLON, *centre agricole.* Bastogne 3000; *fabrique de jambons.* Marche 3000; *bestiaux, fours à chaux.* Neufchâteau 2000; *marchés de grains et bestiaux.* Virton 2000; *bestiaux; forêts.*	Longwilly, *plomb;* Bibain, *manganèse.* Durbuy, *mine de fer.* Wellin, *marbres;* Bouillon; Saint-Hubert.

[redacted]

III. — Géographie économique

Productions. — Minéraux. Grandes richesses minérales dans les quatre provinces de Hainaut, Namur, Luxembourg, Liège. Deux grands *bassins houillers :* à l'ouest, le *Borinage*, dans la vallée de la Sambre, de Charleroi à Mons, et de Mons à Valenciennes; à l'est, de Huy à Liège, le long de la Meuse, et de Liège au Limbourg hollandais et à la Prusse rhénane. Les mines couvrent 145 000 hect., emploient 101 000 mineurs, et produisent (1882) 1 750 000 tonnes valant 175 millions de francs. — *Fer* très abondant (Charleroi, Namur, Liège); en 1882, la production a été de 1 million de tonnes de *minerai*, et de 500 000 tonnes de *fonte*. — *Zinc* ou *calamine* des mines de la *Vieille* (Alten-Berg) et de la *Nouvelle-Montagne*, à Moresnet[1] (Liège), et dans les mines de Corphalie (Huy), 50 000 tonnes et 6000 ouvriers. — *Plomb*, *cuivre*, *manganèse*. — *Tourbières* de la Campine; *carrières d'ardoises*, *marbres* de Franchimont, Ecaussines, Theux; *pierres*, *porphyre*, *chaux* (1 700 carrières, 20 000 ouvriers, plus de 38 millions en 1882). — *Eaux minérales* de Spa, Chaudfontaine, Tongres, Mariemont. — **Végétaux.** Agriculture très florissante, grâce à l'excellence des méthodes. Le territoire est divisé en plusieurs régions : les Flandres (*Waesland*), pays de *prairies*, *pâturages*, *céréales*, *lin*, *chanvre*, *tabac*, *betteraves*, etc.; — la *Hesbaye*, entre Escaut, Sambre et Meuse, région fertile : *blé*, *betteraves*, *houblon;* — le *Condroz* et le *Famenne*, pays uniforme, triste et froid; — l'*Ardenne*, âpre, accidentée, entrecoupée de forêts et de marais, pauvre en cultures; — la *Campine*, au nord, lande et bruyère immenses, avec des dépressions marécageuses. — La production des céréales (*froment*, *seigle*, *sarrasin*, *avoine*, etc.) s'élève à 26 à 30 millions d'hectolitres par an; elle ne suffit pas à la consommation nationale; la *betterave*, le *houblon*, le *tabac*, le *chanvre*, et surtout le *lin* des Flandres, aliment les industries. Les *fruits* des Flandres sont estimés; les *légumineuses* et les *fleurs* occupent une place importante; il y a quelques *vignes* dans la province de Liège. — *Forêts*, sur un sixième du territoire, surtout les forêts de chênes des Ardennes. — **Animaux.** Les meilleurs *chevaux* sont dans le Brabant et le Hainaut (haras de Tervueren); le *gros bétail*, dans les Flandres et le Brabant; les *moutons*, dans le Luxembourg et le Hainaut.

Industrie. — Elle est très libre et très active : celle du *lin*, la plus ancienne, compte plus de 300 000 broches, 5 000 métiers, et occupe 300 000

1. Le territoire de *Moresnet*, situé sur la frontière belge, entre Verviers et Aix-la-Chapelle, n'appartient en réalité à personne. Sous le premier Empire, il faisait partie du département de l'Ourthe. Dans les traités de 1815, on laissa hors du partage, par inadvertance, toute une section de la commune de Moresnet. Quand les commissaires néerlandais et prussiens s'aperçurent de l'oubli, les deux gouvernements revendiquèrent le territoire oublié. On fit un arrangement provisoire qui dure encore depuis soixante-dix ans; le territoire de Moresnet est neutre; il a une superficie de 550 hectares, 3 000 habitants; il est administré par un bourgmestre et un conseil municipal de dix membres, et le Code civil français y est appliqué. Les affaires judiciaires sont instruites par le tribunal d'Aix-la-Chapelle; les affaires spirituelles relèvent de l'évêque de Liège. Le service militaire, les impôts, qui sont de un franc par tête, sont dus à chaque pays par moitié. Les marchandises belges et prussiennes sont également exemptes des droits à leur entrée sur le territoire neutre.

[redacted]

ouvriers, surtout dans les Flandres; avec le *chanvre*, elle exporte pour 70 millions de francs par an. Les autres industries sont celles du *coton*, 30000 ouvriers, 300000 broches (Flandre, Brabant, etc.); — des *dentelles* et *valenciennes* (Flandre, Brabant); — des *lainages* (Liège, Verviers, Tournai), 80 millions par an; — des *bas*, *rubans*, *passementerie*, *tanneries*, *mégisseries*, *vanneries*, tressage de paille pour *chapeaux* (Liège, Anvers); — *verreries*, *glaces*, *porcelaines*, *papeteries* (Hainaut, Namur, Flandre, etc.). — *Industries métallurgiques :* hauts fourneaux, déjà indiqués, surtout dans les provinces de Liège, Namur, Hainaut; — *sucreries* et *raffineries* du Hainaut et d'Anvers : 350000 ouvriers; 60 millions. — *Brasseries* des Flandres, du Brabant, du Hainaut, etc.

Commerce. — **Importation** (en 1882) : 1607 millions (part de la France, 317; du Zollverein, 228; des Pays-Bas, 238; de l'Angleterre, 198; de la Russie, 138; des Etats scandinaves, 35; de l'Europe méridionale, 64; des Etats-Unis, 185; de la République Argentine, 45). — **Exportation** : 1325 millions (France, 441; Zollverein, 212; Pays-Bas, 162; Angleterre, 261; Russie, 10; Etats scandinaves, 12; Europe méridionale, 105; Etats-Unis, 44; République Argentine, 12). — **Chemins de fer** (1883), 4319 kilom. Lignes : de *Malines à Ostende*, par Gand et Bruges; — de *Malines à Valenciennes*, par Bruxelles et Mons; — de *Malines à Verviers*, allant à Aix-la-Chapelle; — de *Malines à Anvers;* — Ligne de *Guillaume-Luxembourg*, de Bruxelles à Namur, Arlon, Luxembourg; — *Maëstricht à Bruges*, par Anvers, Gand, etc. — Correspondance avec la France; de *Furnes à Dunkerque;* de *Poperinghe à Hazebrouk;* de *Courtrai à Roubaix et Lille* par Mouscron; — de *Tournai à Saint-Amand;* de *Mons à Valenciennes* par Quiévrain ; — de *Charleroi à Maubeuge* par Erquelines et Jeumont; — de *Marienbourg à Hirson* par Momignies, etc. — *Routes :* 7900 kilom.. — **Voies navigables** : 952 kilom. de rivières, et 1500 de canaux, formés par le réseau des trente canaux qui les réunissent. Canaux : de la *Sambre;* — de la *Campine;* — de *Charleroi à Bruxelles;* — de *Willebrock*, d'*Anvers à Bruxelles;* — d'*Antoing*, entre Sambre et Escaut; — de *Mons à Condé;* — d'*Ostende à Nieuport*; — de l'*Ecluse à Bruges*, etc. — **Télégraphes** (1884): 5942 kilomètres ; 865 bureaux ; 4163000 dépêches. — **Postes** : 869 bureaux; 255 millions d'expéditions. — **Marine marchande** : navires à voiles, 16, jaugeant 6750 tonneaux; à vapeur, 46 et 75897 tonneaux. — Trois ports principaux, *Nieuport* et *Ostende*, qui arment pour la pêche; **Anvers,** sur l'Escaut, le grand entrepôt du commerce maritime.

IV. — NOTIONS STATISTIQUES

Superficie. — 29455 kilom. car. — **Population** (1882): 5655197 hab.; 192 par kilom. car. (La Belgique occupe le premier rang en Europe pour la population relative). — **Races.** La moitié environ de la population est de *race française* (*Wallons* dans le Hainaut, Namur, Liège, Luxembourg, la ville de Bruxelles); l'autre moitié de *race germanique* (Flamands dans les Flandres, Anvers, Limbourg, partie du Brabant). Etrangers : 50000 *Néerlandais;* 51000 *Français;* 34000 *Allemands;* 38000 *Anglais;* 5000 de divers pays. — **Immigration** : en 1881, 17702; en 1882, 17104. — **Emigration** : en 1881, 15860; en 1882. 16252. — **Dialectes** : en 1880, 2237860 habitants parlaient le *français;* 2479746, le *flamand;* 41072, l'*allemand;* 420313, le *français* et le *flamand;* 35321, le *fran-*

[redacted]

çais et l'*allemand;* 2809, le *flamand* et l'*allemand*; 13534, les trois langues. — **Instruction publique.** *Enseignement supérieur* donné dans les deux universités de l'Etat : *Gand* et *Liège* (1350 étudiants); les deux universités libres de *Bruxelles* et *Louvain* (celle-ci catholique) ont 2610 étudiants. Ecoles spéciales du *génie* et des *mines*, à Liège et à Mons; d'*hydrographie*, à Anvers et à Ostende. — *Enseignement secondaire :* 163 athénées royaux, collèges et écoles moyennes préparatoires; nombreux collèges de jésuites. — *Enseignement primaire :* 23 écoles normales primaires, 600 écoles, 690000 élèves; instruction primaire non obligatoire. Budget total de l'instruction publique de l'Etat : 22 millions, supporté à la fois par l'Etat, les provinces, les communes. — **Justice** : *cour de cassation* à Bruxelles; *cours d'appel* à Bruxelles, Gand, Liège; 26 *tribunaux de première instance;* 9 *cours d'assises;* 204 *justices de paix;* 12 *tribunaux de commerce;* 14 *conseils de prud'hommes;* juges inamovibles. — **Cultes.** Presque toute la population est catholique; 15000 protestants; 3000 juifs. — 6 diocèses : *archevêché* de Malines; *évêchés* de Bruges, Gand, Liège, Namur, Tournai, avec des *séminaires;* 1559 *couvents.* — **Armée.** Sur pied de guerre : 104000 fantassins, 13800 cavaliers, 240 canons. Outre l'*armée active*, il y a une *garde civique* organisée, de 31000 hommes. — L'armée se recrute par le tirage au sort : la durée légale du service est de trois ans. Tous les Belges, de dix-huit à cinquante ans, font partie de la garde civique, ainsi que les étrangers domiciliés dans le pays. — La Belgique possède 21 places fortes, la plupart démantelées; la plus considérable est Anvers, agrandie de 1870 à 1876; les autres sont Termonde, la citadelle de Namur et les forts de Liège. La Belgique est divisée en 2 circonscriptions militaires. — **Budget:** 46 millions. — **Marine militaire** : 1 brick, 3 chaloupes, 3 vapeurs (42 canons), 150 officiers de marine. — **Monnaies; poids et mesures.** Le système français est en usage (dans l'usage commun du pays, l'*aune* répond au mètre; le *litron*, au litre (grains); le *baril*, à l'hectolitre (liquides). — **Budget annuel** : *dépenses* (1884), 328860000 francs ; *recettes*, 302750000 francs. — **Dette publique** : 2116 millions.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

La campagne belge : les Flandres, la Campine, la Hesbaye, le Condroz, l'Ardenne.

« Quand on descend des collines doucement arrondies qui forment le bassin de la Lys, et qu'on s'avance vers la mer du Nord, on voit se dérouler devant soi de vastes plaines parfaitement unies, bornées à l'horizon par une ligne de monticules de sable d'une blancheur éblouissante. Cet ourlet légèrement ondulé, qui se détache nettement entre l'azur du ciel et le vert foncé des prairies, ce sont les dunes qui protègent

[redacted]

les terres basses contre les vagues de l'Océan. Les habitations sont rares. De loin en loin, on aperçoit les toits de tuiles rouges de quelques fermes abritées par un bouquet d'arbres que les tempêtes de l'ouest ont tous courbés dans le même sens, ou bien l'aiguille de quelque clocher de village à moitié perdu dans la brume bleuâtre qui s'élève toujours de ce sol marécageux. Les demeures rurales, comme celles des tribus maritimes qu'avait visitées Pline sur cette même côte, s'élèvent sur de petites éminences qui dominent de quelques pieds une plaine inondée pendant les hivers pluvieux : alors les habitants, enfermés avec leurs troupeaux comme en des îles, ne communiquent entre eux qu'au moyen d'embarcations. Transformé ainsi en lac durant deux ou trois mois de l'année, le pays offre pendant l'été ces horizons uniformes et verdoyants, dont Paul Potter aimait à ouvrir, dans le fond de ses toiles, les perspectives profondes. Ici encore, comme dans les tableaux du maître hollandais, d'innombrables troupeaux de bœufs à l'engrais et de jeunes chevaux paissent jour et nuit dans de gras pâturages, et il ne faudrait pas aller bien loin pour retrouver près de quelque saule creux, au bord d'un fossé tout verdi de plantes aquatiques, l'original du fameux taureau du musée de La Haye..... »

Cette zone fertile, large de 10 à 15 kilom., s'étend sur 100000 hect., le long de la mer du Nord, de Dunkerque à Anvers. Sous les pâturages d'une incomparable fertilité, où s'engraissent les chevaux, les bœufs, les vaches laitières, se cachent des tourbières dont l'exploitation facile donne encore aux habitants un combustible à bon marché. Cette *maremme* belge, qui a l'aspect, la constitution et la fécondité de la maremme toscane, est sujette aussi à la fièvre paludéenne, au fléau de la *mal'aria*. La surface du pays est au-dessous du niveau des hautes marées, et serait inondée sans la protection des dunes et des écluses. Les terres d'alluvion, conquises au moyen des digues, se nomment des *polders;* les premiers endiguements remontent à la plus haute antiquité; le moyen âge en construisit plusieurs; la *digue du comte Jean*, qui s'étend d'Anvers à Damme, protège tout le nord des deux Flandres. Faites de murs d'argile, flanquées de massifs de fascines et revêtues de gazon et de paille tressée, elles ont une épaisseur de 20 à 30 mètres. « Depuis le treizième siècle, plus de 50000 hect. ont été » ajoutés au domaine agricole sur la rive gauche de l'Escaut, et plus » de 7000 depuis 1815. C'est ainsi qu'a été comblé un grand bras de mer, » le Zwyn, par où se faisait le commerce des grandes cités flamandes au » moyen âge, et qui, en 1213, donnait asile aux dix-sept cents navires de » la flotte de Philippe-Auguste. Les eaux profondes de ce golfe, où se li-

[redacted]

» vraient jadis des batailles navales, sont remplacées aujourd'hui par des » terres arables, de gras pâturages et de riches villages. L'entretien » des digues et l'évacuation des eaux exigeant des travaux constants et » faits en commun, chaque *polder* a son corps administratif élu par les » propriétaires, et qui fait exécuter les travaux nécessaires, au moyen d'une » contribution répartie par hectare de superficie. Le pouvoir exécutif ap- » partient au *dykgrave* (comte de la digue), assisté d'un ingénieur et d'un » secrétaire qui est d'ordinaire un homme de loi. Les terres endiguées » offrent à l'observateur un double sujet d'étude; il peut admirer comment » l'homme est parvenu, par une entreprise hardie et patiente, à faire recu- » ler l'Océan; il peut voir comment se constituent et par quels ressorts » agissent les administrations indépendantes, gouvernements en miniature, » qui sont chargées de préserver les conquêtes déjà faites et de repousser » l'élément terrible, toujours prêt à reprendre, en ses moments de fureur, » tout ce qu'il s'est laissé enlever en ses jours d'insouciance. »

Les polders produisent des récoltes magnifiques, sans engrais, pendant quarante-cinq ou cinquante années de suite : orge, colza, froment, avoine, pommes de terre, etc. Dans l'intérieur du pays, le sol est sablonneux, mais le labeur intelligent et énergique des agriculteurs a triomphé de la stérilité naturelle; à force de le façonner, de l'engraisser, de l'amender, de l'enrichir de chaux, de fumier, de cendres, de guano, le Flamand a réchauffé le sol, stimulé la sève et arraché à une terre ingrate d'abondantes récoltes. Aux cultures alimentaires et fourragères, il a mêlé habilement les cultures industrielles plus fructueuses : le houblon, le lin, le chanvre, la chicorée; « la variété de ces récoltes donne aux campagnes, en toute saison, un » air de luxe et de parure..... Quand on parcourt les routes ombragées » de peupliers du Canada, qui relient les villages entre eux, il semble » qu'on se promène dans un jardin parsemé de grands parterres de fleurs, » aux couleurs les plus variées. Au premier printemps, c'est la fleur d'un » rouge vif du trèfle incarnat, qui alterne avec le jaune éclatant des col- » zas; puis s'ouvre la fleur de lin, d'un bleu si doux, à laquelle succèdent » les gracieuses petites étoiles blanches du sarrasin, les opulentes corolles » des pavots à fleurs violettes et les grandes feuilles du tabac, dont le vert » intense et la puissance de végétation rappellent les tropiques. Vue du » haut de quelque clocher, la campagne entière ressemble à un immense » tapis turc orné des tons les plus vifs et les mieux assortis. »

» Au nord des plaines fertiles de la Belgique centrale, s'étend une vaste lande qui, dépassant les limites mêmes du royaume, se prolonge au loin dans les Pays-Bas. Bornée à l'ouest par les eaux des embouchures multiples de l'Escaut et par la Meuse, elle comprend à peu près tout le territoire des provinces belges d'Anvers et de Limbourg. Cette région s'appelle la Campine [1]. Elle présente encore de nos jours l'aspect que

1. « Ce nom, dit M. de Laveleye, tire son origine du mot *Kampen*, qui, dans » toute l'antique Germanie, désignait les terres vagues et communes où l'on » menait paître les troupeaux de la tribu, les *marches* inhabitées qui servaient » de frontière entre des peuplades toujours en guerre quand elles n'étaient pas

[redacted]

devait offrir, dans les temps les plus reculés, la plus grande partie des Flandres. C'est une bruyère à perte de vue, au milieu de laquelle s'élèvent de loin en loin de riants villages entourés de champs cultivés qui fournissent aux habitants leurs moyens de subsistance, et qui forment comme autant d'oasis verdoyantes... Les éléments de la vie organique existent à peine : aucun arbre ne croît spontanément, pas même le genévrier ou le pin. Les sucs nourriciers que renferme le sol semblent presque insuffisants pour le développement des plus humbles arbrisseaux; quelques ajoncs, des genets, des myricées, sont les plus grands représentants du règne végétal..... Le pays est tout à fait plat et s'élève à peine, dans ses parties les plus hautes, à une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de la mer; mais il est traversé dans toute sa longueur, depuis la Meuse jusqu'à Anvers, par une file de dunes complètement dénudées, dont le sable blanc et fin se meut sous l'action du vent, au point de couvrir souvent les routes et les terres cultivées qui se trouvent dans le voisinage. Dans toutes les dépressions de terrain, les eaux de pluie, retenues par la nature imperméable du sous-sol, forment des marais qui attirent de loin le regard par la fraîche verdure de leurs plantes aquatiques; mais malheur au voyageur égaré au milieu de ces fondrières qui, en certains endroits, comme au nord de Hasselt, couvrent d'immenses étendues! Peu à peu comblé par les détritus végétaux, le marais présente à sa surface l'aspect d'une belle prairie; le sol paraît ferme; on croit pouvoir s'y avancer sans danger; tout à coup le lacis spongieux des mousses et des racines, qui forment le tapis élastique sur lequel on marche, se déchire, et on disparaît dans la fange tourbeuse qu'il recouvrait.....»

De ces marécages desséchés, on extrait la tourbe; mais s'ils font la joie des touristes qui, comme le grand romancier flamand, Henri Conscience, aiment les solitudes tristes et les horizons mélancoliques, ils désolent l'agri-

---

» séparées par un désert. Ici, en effet. était la marche, le *border*, qui séparait la
» confédération des Bataves, des Frisons et des Chauques, fixés au bord de la
» Sala et du lac Flevo, du groupe des Nerviens, des Eburons et des Aduatiques;
» les hommes de la mer et des côtes, des habitants des collines et des bois. »

[redacted]

culteur, qui les assainit et les fertilise. Au dix-huitième siècle, le riche baron de Proli s'est ruiné dans cette mise en culture des landes; en 1818 et en 1847, des sociétés de défrichement et de colonisation, subventionnées par l'Etat, ont dépensé des millions pour conquérir à la culture à peine quelques centaines d'hectares. Malgré ces échecs répétés, les fermiers de la Campine ont continué la lutte, et la plupart sont arrivés à se donner quelque aisance. Simples et laborieux, ils se plaisent à combattre contre l'aridité du sol et l'âpreté des éléments. Les produits agricoles du pays, avoine, sarrasin, seigle, colza, légumes, asperges, miel, beurre, volaille, et les bestiaux, sont d'excellente qualité. M. Pierre Joigneaux compare la Campine « à ces » pauvres souvent cités, qui, vieux et décharnés, inspirent la pitié, quoique » à leur mort, on trouve leur lit garni de sacs d'écus. La lande porte la » livrée de la misère et du dénuement, mais les champs sont riches, et le » bien-être est réel; triste enseigne, mais, en fin de compte, meilleur logis » qu'on ne le prévoit. »

La *Hesbaye*, située entre la Campine, les Flandres, la Sambre et la Meuse, est au contraire une terre prodigieusement fertile. La culture du froment et des betteraves, l'élève du bétail, y donnent les plus beaux bénéfices. Assise d'ailleurs en partie sur un riche bassin houiller, cette région privilégiée livre à la consommation le charbon de ses fosses, le fer de ses fourneaux, la chaux, le kaolin et le sable de ses carrières, en même temps que le sucre de ses raffineries, le froment de ses greniers et les bœufs de ses étables. En trente ans, la valeur des terrains a doublé. C'est dans la région hesbayenne que l'on rencontre ces grosses fermes, aux murs épais et aux fenêtres grillées, bâties comme de petites forteresses, plutôt que comme des demeures de cultivateurs, et capables de se défendre contre un assaut. Telles sont celles de Goumont, Papelotte, la Haie-Sainte, si rudement disputées par les Français et les Anglais sur le champ de bataille de Waterloo. C'est là qu'on rencontre encore les parcs princiers, les vieilles maisons féodales et les châteaux historiques qui appartiennent aux grandes familles du royaume : Enghien, Lalaing, anciennes demeures des Croy et des Arenberg; Chimay, Trazegnies, Antoing en ruine, et le magnifique château de Bel-Œil, fastueuse résidence des princes de Ligne, dont les charmilles, les groupes statuaires, et les pièces d'eau ont des airs de petit Versailles. L'invasion de l'industrie métallurgique a, depuis cinquante ans, assombri le paysage, et le voisinage des hautes cheminées d'usines a détruit le charme des gazons verts, des belles chasses et des grands bois.

« Au sud du pays de Herve, dans les provinces de Liège et de Namur, entre la Meuse, l'Ourthe et la Lesse, s'étend le *Condroz;* c'est une région uniforme, triste et froide, dont les plateaux ne s'élèvent pas très haut; mais, presque complètement privés d'abris boisés, ils reçoivent le souffle glacé des vents qui tombent de la haute Ardenne et de l'Eifel. La contrée forme de larges ondulations qui s'étendent parallèlement à la Meuse, semblables à de gigantesques vagues solidifiées. Au fond de chacun de ces grands plis de terrain, coule un petit ruisseau bordé de prairies. La vue s'étend au loin sur des

[redacted]

champs garnis de moissons l'été, mais complètement dépouillés à l'automne, sans qu'on puisse apercevoir les fermes, les villages et les châteaux, ordinairement cachés dans les fonds, où ils trouvent de l'eau et une protection contre la violence des vents..... Le climat est rude et le sol ne vaut pas le riche limon de la Belgique centrale. C'est en jetant un œil d'envie sur les fertiles plateaux de la Hesbaye, qui se perdent à l'horizon de l'autre côté de la Meuse, que le cultivateur du Condroz vous dit : « Voilà le bon pays ! Là tout est *fleur de terre* : ici, il n'en est pas de même, et nous tirons d'un sol ingrat tout le parti possible. » E. DE LAVELEYE, *Economie rurale de la Belgique*. (*Revue des Deux-Mondes*, 1860-1861.)

La région comprise entre la Sambre, la Meuse et la frontière française, était naguère encore couverte de bois de haute futaie, reste de l'antique *Forêt charbonnière*. Jadis sauvage et presque uniquement peuplée de chevreuils et de sangliers, elle est aujourd'hui sillonnée de routes et de voies ferrées; les forêts sont tombées sous la hache, et la culture a pris possession du sol. A l'est, la Meuse, venue de France par la brèche profonde et sauvage de Fumay, coule dans un lit bordé de rochers à pic, d'un schiste noirâtre ou d'un calcaire doré par la rouille du minerai de fer et de zinc. Protégée contre la rigueur des vents par ce double escarpement, son étroite vallée jouit d'une température exceptionnelle; les fruits y mûrissent quinze jours plus tôt que dans le reste du pays; on a planté des ceps de vigne sur les déclivités de la montagne, et le vin médiocre que produisent, à force de soins, les coteaux rocheux de Dinant, de Huy et de Liège, se consomme sur place... La Meuse coupe les plateaux de l'*Ardenne*, tantôt couverts de forêts de chênes et de bouleaux, tantôt de steppes incultes et déserts, de marécages et de tourbières nommés *Fagnes* ou *Fanges*. Le pays est pauvre; après avoir produit trois années consécutives, la terre doit se reposer six ou sept ans. Sur les hauteurs, l'Ardenne a conservé l'aspect primitif de la nature sauvage. C'est le pays de prédilection des touristes et des gourmets, la terre classique des légendes, des superstitions et des mythes.

« Ici résidaient les chefs des Francs Austrasiens, ici était le lieu de » chasse préféré des premiers Carlovingiens, et l'un d'eux, le patron des » chasseurs, saint Hubert, vit apparaître le cerf miraculeux, là même où » s'élève aujourd'hui, au centre de l'Ardenne, le pays qui porte son nom. » On voit creusé dans le roc l'empreinte des quatre fers de l'immortel » cheval Bayard, et l'on peut visiter encore les ruines des résidences des » fils d'Aymon et des preux de Charlemagne. Des *gates* aux cornes d'or, » c'est-à-dire des chèvres enchantées, gardent au fond des cavernes des » trésors maudits. Parfois aussi, une vache blanche, que nul ne connait et » qui s'évanouit soudain, ramène au village le troupeau communal, la » *herde*, qui s'était égaré au bord des précipices. Les rivières et les ruis- » seaux mêmes ont des allures étranges : les unes s'engouffrent dans des » grottes profondes ornées de stalactites d'albâtre comme des palais de » fées; les autres disparaissent dans de sombres crevasses, comme s'ils

[redacted]

» allaient arroser le royaume souterrain des esprits infernaux... Enfin des » *pierres levées*, monument mystérieux des âges anté-historiques, reportent » l'imagination vers les races perdues qui, les premières, ont habité cette » région. Pour le gourmet, qui s'inquiète peu des beautés de la nature et » des problèmes de l'histoire, l'Ardenne est le pays des délicatesses gas- » tronomiques : le chevreuil abonde dans les grands bois; la gelinotte et » le coq de bruyère, gibier rare, se trouvent dans les hautes landes; les » écrevisses fourmillent dans les ruisseaux, et la truite bondit dans les eaux » froides des torrents. A l'automne, les grives, engraissées dans les vi- » gnobles de la Moselle, s'abattent sur les baies de corail du sorbier. Les » jambons et les langues de mouton, fumés avec les branches des genêts, » ont un goût exquis. Les habitants hospitaliers de cette contrée isolée » sont heureux d'offrir aux voyageurs ce qu'ils ont de meilleur; mais on » devine sans peine que l'agriculture n'a pu rencontrer ici un champ favo- » rable à ses travaux. » (E. DE LAVELEYE.)

Les grottes du Han.

« La grotte du Han est située en Belgique, dans la province de Namur, à une faible distance du duché de Luxembourg. C'est dans cette contrée qu'une petite rivière, la Lesse [1], pénètre au pied d'une montagne, dans une cavité rocheuse, et disparaît au fond d'un gouffre obscur avec un fracas épouvantable. On la retrouve à 1200 mètres de là, sur l'autre versant de la montagne : ses eaux, agitées tout à l'heure, sont à présent calmes et limpides comme celles d'une source de cristal. Lorsqu'on jette des corps flottants du côté de la montagne où s'engouffre la Lesse, on ne les retrouve jamais de l'autre côté. Lorsque les eaux à l'entrée sont noircies par un orage, il faut un jour entier pour que leur présence soit altérée à la sortie. Sous le rocher d'où s'échappe la rivière pour reprendre son cours règne une obscurité profonde. Pendant des siècles, personne n'avait osé s'aventurer dans ce monde mystérieux. En 1814, quatre jeunes gens s'avancèrent résolument dans cette caverne. Armés de torches, répandant derrière eux de la farine destinée à leur indiquer le chemin qu'ils avaient suivi, rampant dans des orifices étroits, ils pénétrèrent enfin jusqu'au sein de la montagne.

» La grotte du Han est composée de vingt-deux salles différentes et de plusieurs souterrains étroits d'une grande longueur. Il faut l'avoir parcourue pour se représenter la diversité, la singularité du spectacle qu'elle vous réserve. On y entre par une petite

---

1. La Lesse prend sa source dans le duché de Luxembourg; elle se jette dans la Meuse au-dessus de Dinant.

[redacted]

fente rocheuse, située non loin de la chute de la Lesse. On descend des marches, puis on arrive bientôt dans une série de grandes cavernes que les guides éclairent avec des lampes et des torches de paille. Des palais féeriques se succèdent devant vos yeux. On ne se lasse d'admirer la profusion des stalactites suspendues de tous côtés. On traverse successivement la *Salle blanche*, ainsi nommée à cause de la couche brillante de carbonate de chaux qui recouvre les stalactites et les rochers; le *Trou au Salpêtre*, la *Salle des Scarabées*, la *Salle des Renards*, dans laquelle on a retrouvé un assez grand nombre d'ossements de ces animaux recouverts d'une couche de calcaire; la *Salle du Précipice*, qui renferme une stalagmite remarquable de la forme d'un balcon, et près de laquelle on aperçoit un gouffre profond; la *Grotte d'Antiparos*, qui doit son nom à un bloc calcaire analogue au fameux *Tombeau* qu'on rencontre dans la caverne de l'Archipel grec; puis la *Galerie de l'Hirondelle*. On pénètre ensuite dans la *Grande Rue*. C'est un corridor étroit de 115 mètres de long. Il est percé naturellement dans du beau marbre noir veiné de blanc. Ce marbre est toujours poli par l'eau qui suinte à sa surface. Ce chemin vous mène au monde nouveau tout récemment découvert; il se compose de plusieurs grottes qu'on appelle les *Mystérieuses*. Quand la lueur des feux de paille éclaire tous les groupes de stalactites qui se détachent sur un fond noir, quand apparaissent à la vue les stalagmites d'albâtre qui jonchent le sol, les colonnes fines et déliées, ou quelquefois massives et compactes, les draperies ondoyantes, gracieusement festonnées, l'infinité d'aiguilles transparentes, de toute grosseur, de toute longueur, qui tapissent la voûte, les concrétions de toute forme, ornements singuliers d'une architecture bizarre, on éprouve la sensation que produit un rêve fantastique.

» Passons devant une stalagmite remarquable appelée le *Tonneau des Danaïdes* et devant le groupe curieux de l'*Alhambra*; traversons le *Corridor des Draperies*, qui renferme uniquement des stalagmites de la forme d'étoffes plissées, rendant des sons métalliques quand on les frappe. Nous arrivons ensuite dans une série de salles d'un aspect tout autre, mais non moins remarquable. Les guides montrent dans une de ces salles des ossements fossiles fixés solidement dans une pierre, près de laquelle on arrive, en grimpant, sur un terrain glaiseux et glissant. On distingue très nettement une grande mâchoire qui a évidemment appartenu à un mammouth. Le terrain argileux

[redacted]

qui recouvre presque entièrement le sol de la grotte du Han, cache sans aucun doute bien d'autres richesses de ce genre qu'on trouverait au moyen de quelques fouilles.

» En continuant à marcher, on ne tarde pas à pénétrer dans la *Salle du Dôme*, dont la hauteur n'a pas moins de 70 mètres et la longueur 123. Les feux de paille qu'allument les guides ne suffisent pas pour l'éclairer tout entière ; il faut se résigner à n'en voir qu'une partie à la fois. Son aspect est tout autre que celui des grottes précédentes : on renonce à décrire les fantasmagories qui frappent la vue. C'est l'immensité infernale qu'a créée le génie sublime du Dante ! Dans les hauteurs règne une obscurité saisissante. Les stalagmites qui jonchent le sol sont d'une grandeur colossale, d'une forme exceptionnelle. Là c'est un tombeau qui semble en albâtre et qu'on appelle le *Mausolée;* ici, c'est un bloc calcaire noirâtre, étincelant de cristaux, et creux intérieurement. On y pénètre par deux entrées : on l'a nommé le *Boudoir de Proserpine.* L'intérieur est contourné, travaillé, modelé, sculpté par le hasard. Tout autour, des groupes de stalagmites semblent en défendre l'entrée. L'un représente un cygne fantastique qui se tient par le bec aux parois de la voûte, l'autre une tête qui rappelle le buste de Socrate... Là, c'est une tiare qui paraît coiffer le sommet de la tête d'un géant; plus loin, c'est un trône colossal appelé *Trône de Pluton.* A l'un des angles de la salle, un précipice obscur s'offre à la vue. Une pierre lancée ne fait entendre le son produit par son choc au fond du gouffre qu'après quelques secondes.

» Tout autour de cette caverne sont entassés, amoncelés pêle-mêle des blocs immenses de rochers. Aucun bruit ne trouble ces lieux, si ce n'est celui que fait une goutte d'eau en tombant sur une stalagmite qu'elle vient grossir en y ajoutant un atome imperceptible de matière calcaire. Ce bruit, régulier comme celui d'une pendule, est le seul indice du travail mystérieux que poursuit la nature depuis une suite d'années incalculables. On ne se lasserait pas de contempler ces merveilles. Mais les torches de paille ne tardent pas à s'éteindre... l'obscurité succède à la lumière et enveloppe tout d'un voile impénétrable.

» C'est alors qu'on se rend dans la *Salle de l'Embarquement*, où l'on retrouve la Lesse. On monte en barque pour sortir de la grotte. On suit la rivière, qui continue son cours à travers des galeries d'un effet magique. Les voûtes sont tapissées de stalactites que reflète l'eau, limpide comme du quartz hyalin. On

[redacted]

n'entend que le clapotement des flots contre la barque, que le bruit régulier des rames. Les lumières allumées font voir les rochers entassés sur les bords et les fissures des parois de ces voûtes. Les échos répètent doucement tous les sons. Cette navigation vous mène à la fin de la galerie. On débarque, on aperçoit de loin la lumière du jour. Les guides font entendre la détonation d'une arme à feu dont le bruit est répété, amplifié par d'innombrables échos. Quelques pas encore, et l'on revoit le ciel! » (G. Tissandier, *la Nature,* 14 août 1880.)

On connait en France un assez grand nombre de grottes semblables, notamment dans les Pyrénées et aux environs de Besançon et de Lons-le-Saunier. — Les grottes de Baume-les-Messieurs (Jura), d'où s'échappent en cascades bouillonnantes les sources de la Seille, sont profondes et d'un aspect grandiose, mais d'un accès si difficile, que la plupart des touristes reculent devant les rochers glissants sous lesquels il faut parfois ramper pour pénétrer jusqu'au lac intérieur de la montagne. Telles sont aussi les *cuves* de Sassenage, près de Grenoble, une des *Sept merveilles du Dauphiné* à l'issue desquelles s'ouvrent les gorges du Furon. — On vante, d'après le naturaliste Tournefort, la grotte d'Antiparos, dans les Cyclades, comme la plus belle de toutes celles qui existent en Europe : l'Angleterre a celle de Kirdale, et la Bavière celle de Gaileureuth.

Les industries belges : la houille et le fer.

D'Ostende ou de Nieuport à Liège, le pays belge est successivement maritime, agricole, forestier et minier. Aux Flandres appartiennent l'élève des troupeaux, les cultures alimentaires et industrielles, les industries textiles : le Hainaut, Namur, Liège exploitent la houille et fondent le fer, fabriquent des outils et des machines : les verreries, les laminoirs, les hauts fourneaux, les puits de mines se succèdent presque sans interruption de l'Escaut à la Meuse. La zone des charbonnages qui tache en noir la carte géologique du royaume belge commence à Douai et Valenciennes, traverse Mons, Charleroi et Liège et pénètre jusqu'à Aix-la-Chapelle. La couche s'étend large et profonde sous tous les villages de Mons à Quiévrain, *Jemmapes*, *Quaregnon*, *Saint-Ghislain*, *Boussu*, *Elouges*, *Cuesme*, *Dour*, *Frameries*, *Flénu*, *Horn*. C'est la contrée du *Borinage*, hérissée partout de cheminées fumeuses « obélisques de l'industrie », et d'échafaudages qui se dressent sous un ciel fuligineux au-dessus d'une plaine couverte de brumes et noire de suie : le sous-sol de cette Belgique souterraine est miné en tout sens, et percé d'une infinité de galeries. Au delà de Mons, du côté de Charleroi sur la Sambre, et de Liège sur la Meuse, à *Couillet*, à *Marchiennes*, *Châtelet*, *Montigny*, *Monceau*, *Lodelinsart*, *Mariemont*, *Marcinelle*, *Sainte-Marie d'Oignies*, on entend le grondement et le sifflement des machines ; les cheminées sont plus hautes et plus pressées, les fumées plus épaisses, les ateliers métallurgiques flamboient, les fours à chaux et à coke, les laminoirs, les verreries, les fonderies, les tôleries, etc., occupent des milliers d'ouvriers, qui vivent réunis dans les cités bâties par les compagnies au centre même de

[redacted]

leurs travaux. « Comme une immense toile d'araignée, les réseaux ferrés » étendent dans toutes les directions leurs enchevêtrements de rails reliant » les exploitations aux lignes de l'État. Un perpétuel tonnerre de trains » fait trembler le sol, s'engouffre dans les tunnels, bondit sur les aqueducs; » et ce grondement s'ajoute au bruit de mille essieux grinçant sur les » scories et les pierrailles des routes, aux cris des voituriers chargeant et » déchargeant leurs haquets, aux rumeurs du batelage trainant sur les » eaux de la Sambre et du canal de Bruxelles à Charleroi, deux voies de » grand passage par où s'écoule constamment et s'enfonce aux extrémités » du pays la production du grand bassin... Il faut voir du haut des *terris*[1] » de Monceau ou de Couillet le fourmillant panorama des usines qui, de » toutes parts et sans interruption, se succèdent jusqu'au fond des hori- » zons, pour saisir la prodigieuse vitalité de ce coin de la Belgique. » (C. Lemonnier, *Tour du Monde*, 2e sem., 1884.)

Au nord-ouest de cette zone laborieuse et bruyante, entre Tournai, Mons et Bruxelles, et aux alentours d'Ath et de Soignies, s'ouvrent les profondes carrières à ciel ouvert de *Lessines*, de *Maffle*, d'*Écaussines*, de *Baudour*, de *Keramis*, d'*Hautrage*, etc. ; des unes on extrait le granit pour les dalles, des autres le grès et le porphyre pour le pavé des rues ; d'autres fournissent la chaux et la pierre bleue, ou la terre plastique qui sert à la fabrication des pipes de *Nimy*, des poteries et des faïenceries de Leuze et de Tournai. — A l'est de Namur, sur les rives de la Meuse, on entre dans la région industrielle de Liège, la métropole de la Belgique wallonne. La grande ville et les nombreuses usines des environs trouvent dans les houillères de la vallée l'aliment indispensable à leurs fabrications de toute sorte, surtout à celle des armes de guerre et des canons installées à Liège depuis trente ans. En amont de Liège, à droite de la Meuse, presque aux portes de la ville, est situé le plus grand établissement métallurgique belge, l'usine de *Seraing*, fondée en 1817 à fonds communs, par le roi de Hollande et par John Cockerill, Liégeois, né d'un père anglais. L'élégante façade de cet établissement industriel est celle d'un palais où le dernier évêque-souverain de Liège venait goûter les charmes de la villégiature. Quand la révolution de 1830 éclata à Bruxelles, Cockerill acheta à son associé royal sa part de propriété, et depuis ce temps ne cessa pas jusqu'à sa mort, en 1840, d'étendre ses entreprises, et d'ajouter les ateliers aux usines, les forges et les fourneaux aux aciéries et aux laminoirs. Seraing devança le Creusot et Essen dans l'industrie du fer; dans ses ateliers, d'une superficie de 72 hectares, qui ont construit avant tous les autres des machines pour les vaisseaux et des locomotives pour les voies ferrées, travaillent 9000 ouvriers et employés; plus de 200 machines à vapeur y sont en activité, et la production s'élevait dans ces dernières années à 25 ou 30 millions de francs[2]. Au sud-est, à quelques kilomètres, les eaux thermales de *Chaudfontaine* sont très fréquentées par les Liégeois, et dans les collines boisées de la Haute-Venne, la gracieuse Spa qui reçut, au dix-huitième siècle, le tsar Pierre, le roi de Suède, Gustave III, et l'empereur Joseph II, attire chaque année encore vingt mille baigneurs ou oisifs dans sa pittoresque vallée. Parmi les autres annexes de Liège, il faut citer encore les usines de *Sclessin*, d'*Ougrée*,

1. C'est le nom donné aux scories provenant des fonderies, des fourneaux et des mines.
2. Voir Turgan, *les Grandes Usines*; — Nisard, *Souvenirs de Voyages, Belgique*, p. 212 et suivantes.

[redacted]

de *Grivegnée*, les fonderies de zinc de *Chênée*, propriété de la compagnie de la *Vieille-Montagne*, les charbonnages d'*Ans*, la magnifique verrerie de *Val Saint-Lambert*, les fromageries du pays de Herve et les fabriques de draps et de flanelles de la vallée de la Vesdre, *Dison*, *Limbourg*, *Ensival*, *Pepinster*, rangées autour de la grande cité manufacturière de Verviers. Pour alimenter les usines, les Belges ont barré la Gileppe, petit affluent de la Vesdre : un mur haut de 47 mètres, long de 200, large de 65 à la base et de 20 au sommet, a été construit de 1869 à 1875 pour retenir les eaux. Ainsi a été formé un lac artificiel de 30 hectares, contenant 12 millions de mètres cubes. Un canal de 9 kilomètres porte les eaux de ce réservoir à la vallée, qui n'a plus à redouter désormais les sécheresses et les inondations[1]. Au nord d'Herstall, à gauche de la Meuse, la petite vallée de la Geer fait à la Toscane une sérieuse concurrence pour la fabrication de la paille tressée. Les produits élégants de cette industrie agricole sont recherchés par toutes les capitales de l'Europe et de l'Amérique, et font la richesse de vingt communes perdues sur la frontière. La *tresse* belge, faite de brins de paille de froment coupés et fendus, est expédiée surtout de *Glons* et de *Roclenge*, et les hommes valides du pays vont eux-mêmes, l'été, coudre et apprêter, dans les grands magasins des principales villes d'Europe, les rubans de paille blanche ou jaune tressés l'hiver dans leurs campagnes.

Une houillère belge[2].

« La houillère où je devais descendre est à trois quarts de lieue de la ville de Liège, sur la hauteur où nos judicieux ancêtres auraient placé un château de plaisance, tant le paysage qu'on voit de ces hauteurs est riant et pittoresque. Les approches de la *Nouvelle-Espérance* sont tristes et sombres : ce sont des chemins tout noirs de houille, au milieu de plaines toutes ruinées. L'établissement est entouré d'une palissade. Dans la cour sont d'énormes quartiers de houille, symétriquement entassés : c'est à la fois la provision à vendre et la montre... Je n'eus rien de plus pressé que de me faire conduire à l'entrée du trou. Ce trou est un grand carré long, divisé en trois compartiments qui se prolongent jusqu'au fond du puits : deux servent de passage aux paniers de houille, le troisième contient une immense pompe, qui plonge dans un réservoir où se versent toutes les eaux des infiltrations souterraines et en aspire incessamment la masse, qui se renouvelle sans cesse. Ces eaux, enlevées à une hauteur de 1 400 pieds, sont rejetées au dehors et reçues dans une sorte de canal qui les rend à la Meuse. Un pont mouvant ouvre et

1. Voir Houtain, *Essai sur le Commerce et l'Industrie belges*.
2. Voir sur le même sujet, un très intéressant article de M. Esquiros, *les Charbonnages de la Belgique*, 15 mars 1855. (*Revue des Deux-Mondes*.)

[redacted]

ferme à volonté l'entrée du puits, qu'on appelle en français wallon le *bure*. Quand le panier est sorti du *bure* avec sa charge de houille, on fait rouler le pont sur le trou; le panier s'abaisse sur ce pont, qui est en pente légère, glisse sur les lames de fer dont il est revêtu, et vient à quelques pas de là s'offrir de lui-même aux déchargeurs, qui le remplacent par un panier vide. La chaîne obéissante saisit ce nouveau panier et l'enlève au-dessus du trou; le pont se retire de nouveau, et le panier descend. Ainsi pendant toute l'année, tout le jour et toute la nuit, ces paniers, ou plutôt ces caisses cerclées en fer, apportent à chaque voyage une charge de 5 à 6000 livres. La chaîne qui les monte et les descend est mue par une machine à vapeur d'une force ordinaire... On me fit voir avec quelle facilité le mécanicien qui la gouverne l'arrêtait, la dirigeait, la faisait passer du mouvement de descente au mouvement d'ascension. Un enfant pourrait, d'une seule main, frapper d'immobilité cette force irrésistible. En quelques secondes, le machiniste fit monter et descendre la chaîne, marcher et s'arrêter la machine... Selon les besoins du service, il l'arrête ou la précipite. Un coup de sonnette donné du fond du gouffre, au moyen d'une chaîne fixée à un levier, l'avertit de ce qu'il doit faire; il transmet l'avis à la machine, qui l'exécute avec une docilité et une précision admirables.

» Dans une autre partie de l'établissement, une seconde machine fait mouvoir la grande pompe à épuisement. Cette pompe aspire les eaux du fond des souterrains et les porte d'abord dans un premier réservoir; de là, par une seconde aspiration, elle les reprend et les enlève à quelques cents pieds plus haut, et arrive jusqu'au sol. Ce qu'on craint, ce ne sont pas ces masses d'eau produites par l'infiltration, ce sont les courants. Si le dernier bloc de houille qu'on détache était la digue de quelque torrent emprisonné, si la voûte venait à se rompre et à donner passage à quelque masse d'eau suspendue là pendant plusieurs siècles, il n'y aurait pas de remède : en quelques secondes, toutes les galeries seraient remplies ; hommes et biens, tant de vies utiles à d'autres, tant de millions dépensés en travaux de superficie ou de forage, en bâtiments, en machines, en cheminées, en puits, tout périrait ; il y en a eu des exemples...

» Un coup de sonnette avertit le mécanicien de lâcher la machine. Nous commençâmes à descendre. Nos chandelles éclairaient de leur pâle lumière ce trou noir, suintant, humide,

[redacted]

dont les parois sont tantôt de roc taillé à vif, tantôt de lave mêlée de terre, tantôt de couches de houille. On commence par exploiter la concession à sa plus grande profondeur : les couches supérieures sont réservées pour la fin de l'exploitation, quand cette fin arrive. Dans le cas d'une inondation ou d'une destruction des travaux par le feu, on évacuerait les galeries inondées et on remonterait dans les galeries supérieures... La descente est douce et d'une rapidité égale. Arrivés à une profondeur d'environ 200 pieds, on me fit remarquer un travail immense dont la solidité est la garantie de l'établissement. Par son usage, on comprendra son importance et sa grandeur. A cette profondeur, on avait rencontré, en creusant le puits, des eaux courantes qui jaillissaient de chaque éboulement et inondaient les travaux. Il s'agissait de détourner les eaux et de les faire changer de route. On éleva donc une digue en bois, haute de 150 pieds, revêtue de fortes lames de fer ; cette digue, formée de poutres qui se superposent l'une sur l'autre, embrasse les trois trous. Les eaux amoncelées viennent gronder incessamment contre elle ; mais ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni pénétrer le lit de roc, elles montent, arrivent au sommet de l'ouvrage, et là elles trouvent où se dégorger. Elles vont se verser, à une demi-lieue de là, dans la Meuse. Les travaux antiques étonnent moins quand on a vu ceux de l'industrie moderne.

» Aux trois quarts du chemin, je passai la tête hors du panier, et je regardai en bas : une lumière faible brillait et un murmure de voix montait jusqu'à nous. Peu à peu la lumière augmenta et le bruit avec elle. Nous approchions du fond. Je regardais avec une curiosité qui redoublait. C'étaient d'abord des chandelles qui cheminaient, puis à mesure que nous approchions, des hommes tout noirs qui nous regardaient venir. Le panier se posa doucement sur des débris de houille, et nous fûmes reçus en sortant par quatre ou cinq ouvriers, tout noirs, les mains et le visage charbonnés, les guenilles mouillées et détrempées d'eau noirâtre, avec des yeux brillants. Comme ils parlaient dans leur patois wallon, on pouvait les prendre pour les portiers de cet enfer. C'étaient les chargeurs. Trois sortes d'ouvriers sont employés à l'exploitation intérieure : les uns extraient la houille, d'autres la charrient du lieu de l'extraction à l'entrée du trou, à travers les longues galeries souterraines ; les troisièmes la chargent dans les paniers et les renvoient au jour...

» ... Nous entrâmes dans les galeries de la houillère, long

[redacted]

cloaque où il faut marcher courbé, les pieds dans la boue, où nulle vengeance humaine n'oserait précipiter ses victimes, et où des hommes libres sont obligés de gagner leur vie. Des piliers en bois, placés de chaque côté, soutiennent la voûte, le plus souvent de roc vif, de temps en temps de lave, d'où dégoutte une pluie tiède qui entretient une boue éternelle. Deux ornières reçoivent tout ce qui a assez de pente pour couler. Sur les rebords, à droite et à gauche, sont des rails en fer pour les chariots qui reviennent, pleins de houille, du fond des galeries, ou qui y retournent à vide. Ces chariots sont traînés par de petits chevaux que conduit un enfant. Nous entendons derrière nous comme un bruit de tonnerre sous ces voûtes sonores : c'est un chariot qui vient. On se range contre les parois de la galerie ; alors passent le petit cheval et son guide, dans le crépuscule des chandelles.

» ... Arrivés au milieu de la galerie principale, nous fûmes enveloppés tout à coup d'une chaude et forte vapeur d'écurie. Nous approchions en effet de l'écurie des chevaux employés à l'exploitation. Elle est propre et bien tenue; les murs sont en planches, le plafond est soutenu par des poutres. Ces petits chevaux sont gras, luisants, bien nourris, comme des gens dont la condition est parfaite, et qui ne se souviennent ni de mieux ni d'autre chose. On en a grand soin. Les ouvriers les aiment, ils leur parlent avec une singulière douceur ; ils les caressent, ils les flattent, ils renouvellent soigneusement leur litière. Il semble qu'ils les croient plus privés qu'eux-mêmes de ne pas voir le jour[1]...

» Il me restait à voir les ouvriers occupés au travail de l'extraction. C'est là la fin d'une excursion de ce genre, et c'en est le moment le plus triste. Nous nous dirigeâmes vers une de ces galeries d'embranchement, où s'introduit par des portes avares un peu de cet air que nous avions eu là-haut en si grande

---

1. « On emploie volontiers à titre de traîneurs ou de rouleurs des chevaux de » petite taille, des poneys d'Écosse et d'Islande. Ces animaux se portent bien et ne » semblent point souffrir de la privation de la lumière ; on admire la beauté de leur » poil toujours lisse. Plusieurs d'entre eux, entrés maigres dans la mine, sont » aujourd'hui gras et florissants. L'intelligence de ces animaux est remarquable : » quelques-uns deviennent aveugles, mais ils n'en continuent pas moins leur ser- » vice, sans qu'on soit obligé de les guider avec la main ; tout ce qu'ils perdent, » ou peu s'en faut à cette cécité, c'est de ne plus voir la nuit. Une fois descen- » dus dans la fosse, ils n'en remontent que pour cause de vieillesse ou dans les » cas de maladie fort graves ; souvent ils meurent là... » (A. Esquiros, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1855.)

[redacted]

abondance. Jusque-là nous n'avions été éclairés que par nos petites chandelles aux chandeliers de terre glaise; mais avant d'entrer dans la galerie des travailleurs, notre maître ouvrier nous les fit quitter pour des lampes Davy... Nous nous enfonçâmes dans la galerie. Une forte odeur de gaz et une grande chaleur nous prirent à la gorge. Quoique plein de foi dans la lampe Davy, je n'étais pas sans un certain trouble en pensant que ce que nous sentions est ce qui donne la mort et fait éclater la terre à ces profondeurs immenses sans que sa surface en soit avertie. Là où le gaz abonde, il vient pétiller contre le réseau bleu de la petite lampe et fait entendre comme un claquement d'étincelles électriques; c'est là tout. Cette force destructive expire contre ce petit treillage; la flamme s'agite dans sa prison, ou, si la masse de gaz est trop forte, elle s'éteint. Si par quelque accident, la lumière venait à sortir du treillis, tout cet air méphitique s'enflammerait et bouleverserait tout, hommes et travaux[1].

» Le travail des ouvriers a l'air d'un supplice. C'est un tourment que Dante a oublié dans son *Enfer*. Ils sont couchés sur le côté, tout de leur long; d'une main, ils tiennent la lampe, dont la faible lueur n'éclaire pas à un pied autour d'elle; de l'autre, ils enfoncent sous la houille, entre les blocs et le lit du rocher, une espèce de lame de fer, avec laquelle ils enlèvent une couche de poussière noire, espèce de ciment friable qui lie la pierre au charbon. Quand, après de longs efforts, ils ont séparé le bloc de houille de sa base, ils le dégagent par le haut, et au moyen de coins, ils l'isolent de son appui supérieur, l'ébranlent et le font tomber; puis il le tirent à eux, le poussent à quelques pas pour déblayer la place et recommencent l'extraction. Ainsi pendant six heures. Nul moyen de frauder le maître, ils sont payés comme on dit, au mètre. On marque l'endroit où ils ont commencé et on mesure le trou qu'ils ont fait : le prix est fixé là-dessus; tant de mètres, tant d'argent.

» Les couches de houille ont généralement trois pieds de hauteur. C'est dans cet espace que ces malheureux font leur tâche; tout ce qu'ils peuvent, c'est de se lever sur leur séant, après chaque bloc arraché du sol. Quand cette informe ébauche d'une galerie a atteint une certaine longueur, à l'aide de hoyaux,

1. Ces accidents, produits par l'explosion du *feu grisou*, sont assez fréquents. Il ne se passe pas d'année sans qu'on apprenne la nouvelle de quelque effroyable sinistre, et qui coûte parfois la vie à des centaines de victimes.

[redacted]

de pioches, et souvent de poudre à canon, on arrache le rocher sur lequel posaient les blocs, et on creuse le sol à une profondeur de deux pieds, pour que la galerie ait au moins cinq pieds de haut; c'est la grandeur des chevaux qui servent à voiturer la houille. Ce travail de déblaiement fait, on étaye la voûte, et on applique les rails pour les chariots.

» Après deux heures passées dans la houillère, rassasié, fatigué, la tête pleine, le cœur ému, je parlai de remonter. On me proposa les échelles, des échelles pendant 1 400 pieds! c'est à savoir, en tenant compte de l'inclinaison, environ 2 500 pieds à monter....... »

L'auteur en essaya, mais au bout de 500 pieds d'ascension, il reprit sa place dans le panier, qui le remonta au jour, avec une rapidité semblable à celle de la descente[1].

« J'avais la tête levée en l'air, épiant le moment où je verrais poindre la lumière. Enfin, à force de regarder, je vis, je crus voir

1. Les puits de mines sont souvent munis de trois systèmes de descente : l'*échelle*, la *cage* et la *warocquière*, sorte d'escalier mobile, ainsi appelée du nom de son inventeur belge, M. Warocqué. La warocquière fonctionne dans certaines mines anglaises sous le nom de *men-engine* (machine à hommes). Voici comment M. Simonin la décrit :

« Cette machine, que je ne puis mieux représenter que par une énorme perche » oscillante, inclinée ou verticale, suivant que l'axe du puits est lui-même incliné » ou vertical, est munie de distance en distance de taquets ou petits bancs sur » lesquels on se tient debout appliqué contre la perche. Celle-ci règne, du » reste, sur toute la longueur du puits, reliée à son extrémité extérieure au » balancier de la machine qui la commande. Les *men-engines*, véritables échelles » mouvantes, ont été inventés pour épargner à l'ouvrier la fatigue journalière » d'une descente et d'une montée par des échelles fixes de plusieurs centaines de » mètres de longueur. Cet exercice, répété deux fois par jour, outre qu'il fait » perdre aux ouvriers un temps précieux, ne tarde pas à produire chez la plupart d'entre eux, du moins après quelques années, des anémies qui les rendent » impropres au travail et les conduisent peu à peu au tombeau... Voici » comment fonctionne l'appareil. Un mouvement du balancier de la machine à » vapeur fait descendre le *men-engine* d'un mètre cinquante centimètres, je suppose. L'ouvrier descendu en même temps que la perche, passe immédiatement » sur un petit taquet appliqué contre la paroi du puits. Une seconde oscillation » du balancier fait remonter la perche d'autant; l'ouvrier passe aussitôt de son » perchoir sur celui du *men-engine*, sans hésiter, sans se troubler, et immédiatement le *men-engine* s'abaisse de nouveau, et avec lui l'ouvrier qui recommence le même manège. Il faut conserver toute sa présence d'esprit, ne pas » hésiter dans la manœuvre qu'on a à faire. Si le moindre trouble survient, on » doit rester sur son perchoir dans le puits ou sur l'appareil, et attendre une » nouvelle pulsation pour recommencer. Il y a, du reste, des perchoirs dans le » puits de l'un et de l'autre côté du *men-engine*, de sorte que si l'on voit un des » sièges occupé, on passe sur l'autre vis-à-vis. Enfin, je ne dois pas oublier de » dire que la machine, après chaque pulsation, s'arrête un temps très court, il » est vrai, mais suffisant toutefois pour qu'on puisse passer du perchoir du puits » sur celui de l'appareil, et réciproquement. » (L. SIMONIN, *Tour du Monde*, 1er semestre 1875.)

percer un point lumineux, et de ce point, descendre aussi vite que la pensée, un doux rayon d'azur, gracieuse image de l'espérance, quand elle rentre dans un cœur plongé dans la nuit d'un premier chagrin. Peu à peu ce point s'agrandit et ce rayon devint une petite colonne de brume bleuâtre; nous n'avions plus que 400 pieds à parcourir... Enfin le panier fut au-dessus du trou : alors on poussa le pont mobile qui ferme l'abîme, et nous mîmes pied à terre, ainsi que des passagers, avec un mélange de joie douce et de trouble vague, comme après un danger qu'on est heureux d'avoir impunément connu. » (D. Nisard[1], *Souvenirs de voyages*, pages 263 et suiv.; Paris, 1881, in-18, M. Lévy.)

Anvers.

« Il est des villes privilégiées qui renaissent de leurs cendres. Telle est Anvers. Héritière au quinzième siècle de la prospérité de Bruges, elle arrive à l'apogée de sa splendeur commerciale à l'époque de la Réforme. Les guerres de religion, les proscriptions du duc d'Albe, les sièges qu'elle soutient contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, les traités européens qui sacrifient son port, les changements de joug qu'elle subit, la dépeuplent et la ruinent ensuite jusqu'au moment où la conquête la jette entre les mains de Bonaparte... Anvers voit alors s'élever ses premières installations modernes, celles-là mêmes qui furent étendues plus tard par les rois belges Léopold Ier et Léopold II, après avoir été négligées sous la possession hollandaise, pour ne point porter ombrage

1. M. Nisard (Désiré), littérateur français, membre de l'Institut, né à Châtillon-sur-Seine en 1806, collabora en 1826, au *Journal des Débats*, puis au *National* en 1830 avec Armand Carrel, fut maître de conférences de littérature française à l'Ecole Normale, de 1834 à 1844, professeur d'éloquence latine au Collège de France en 1844, après Burnouf; successeur de Villemain dans la chaire d'éloqnence française à la Sorbonne où son cours fut troublé par des manifestations bruyantes en 1855. Directeur de l'Ecole normale supérieure, de 1857 à 1867, il fut nommé sénateur à cette date. M. Nisard avait été député de la Côte-d'Or en 1842. Il fut fait commandeur de la Légion-d'honneur en 1856. Ses principaux travaux littéraires sont : une *Histoire de la littérature française* (4 vol. in-18), qui a eu plusieurs éditions; *les Quatre grands historiens romains* (1874, in-18); des *Etudes et Mélanges d'histoire et de littérature* (3 vol. in-8°, 1859-68), etc ; enfin une *Collection des classiques latins*, avec la traduction française (27 vol. in-8°), dont il a dirigé la publication.

[redacted]

à Amsterdam sa rivale[1]. Depuis ce temps, la prospérité est revenue, et, chaque année, elle augmente. Tandis que Bruges n'a plus gardé de son ancienne opulence que des monuments admirables où sa gloire se survit, son héritière, qui fut d'abord son émule, s'est si bien relevée de ses désastres, que sa population dépasse aujourd'hui de 15000 habitants celle de la capitale.

» C'est actuellement la grande ruche où s'opèrent les trafics internationaux, où s'accumulent les fortunes particulières, où s'alimente la richesse publique; elle est un des foyers les plus puissants de la prospérité nationale, et son activité n'a de comparable que celle des plus vastes ports de l'Europe[2]. D'un bout à l'autre de l'année, les vaisseaux de l'étranger abondent par centaines dans ses eaux, et tous les pavillons du monde flottent à leurs mâts; ses quais incessamment s'encombrent des ballots que les Indes, les deux Amériques, les îles lui envoient, et elle n'a point assez de ses docks pour recevoir les cargaisons qui lui viennent de partout. Chaque vague de son fleuve roule de l'or, sous les espèces des produits variés qu'enfante la terre ou qu'engendre le travail des hommes. Parcourez ses rues, vous y verrez se confondre les types les plus dissemblables : le Russe à l'œil gris, à la barbe longue, aux membres courts et trapus; l'Anglais se dandinant sur ses hanches, avec le flegme des gens de sa race; l'Éthiopien basané; le nègre couleur de vieux bronze; le Hollandais fumé comme un saumon; l'Italien saccadé et nerveux; l'Espagnol toujours prêt à jouer du couteau; le Norvégien reflétant dans ses vagues prunelles l'eau dormante de ses lacs; le Français agile et bondissant; l'Américain largement planté sur ses pieds, et trahissant, par tous les pores, l'enfant d'une terre libre......

1. Voir Van Bruyssel, *Histoire politique de l'Escaut* (in-18, 1861).
2. Mouvement du port d'Anvers et des ports rivaux en Europe, en 1883 : Anvers, 4689 navires et 3440000 tonnes; Hambourg, 5500 navires et 2720000 t.; Rotterdam, 3320 navires et 1454000 t.; Marseille, 19300 navires et 8649000 t.; Le Havre, en 1882, 12140 navires et 4670000 t.; Londres (en 1879), 66000 navires et 15000000 de t.; Liverpool, 20000 navires et 7500000 t.; Glascow, 16000 navires et 2600000 t.

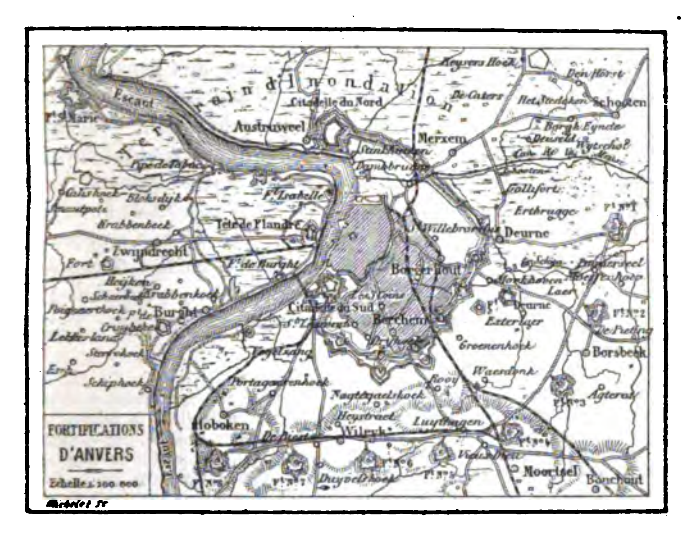
[redacted]

» Jusqu'au soir, l'Anversois est l'homme des affaires et de l'argent. Si vous le rencontrez dans la matinée, il vous bousculera sans vous regarder, vous donnera le bonjour d'un air sec, en dérobant sa main. Il ne connaît point d'amis avant l'heure du dîner, divise l'humanité en acheteurs et en vendeurs, ne considère plus les choses qu'au point de vue de l'offre et de la demande. Une demi-heure de répit à midi pour déjeuner, un quart d'heure de grâce après les transactions de la Bourse, voilà tout ce qu'il ose distraire de ses heures de travail. Toute la vie du jour converge au merveilleux palais qu'il s'est construit au cœur de la cité, comme la glorification de ses activités. Là, sous ces voûtes magnifiquement décorées, auxquelles s'attachent les puissantes nervures du fer contourné en arc et jaillissant en colonnes, dans le cadre splendide d'une salle gothique distribuée selon les nécessités modernes, il se sent maître et roi; il n'a qu'un pas à faire pour communiquer avec les deux Amériques; le télégraphe incessamment lui apporte des nouvelles de toutes les contrées de la terre; des flottes de navires n'attendent qu'un signe de lui pour appareiller. Le puissant organisme commercial de la métropole se résume véritablement en ce moment dans ce gros homme bruyant et affairé qui court les mains ouvertes devant lui, comme un conquérant...

» Les marchands, suivant la nature de leurs affaires, ont leurs bureaux et leurs magasins le long du fleuve, à proximité des bassins ou aux environs de la Bourse, et habitent les quartiers nouveaux, les avenues dites boulevardes, près du parc et des faubourgs. Le noble, lorsqu'il ne vit pas hiver et été sur ses terres de la Campine ou des Polders, se retire dans un de ces froids hôtels patrimoniaux, fermés et discrets comme un cloître, qui bordent la rue de l'Hôpital, la place de Meir, la rue Neuve, la rue Saint-Paul, etc. Les descendants des vieilles familles bourgeoises se claquemurent, d'autre part, dans les rues étroites et sinueuses du centre de la ville. Les petits détaillants ouvrent leurs boutiques et leurs débits de toute sorte le long de cette artère qui part du Marché aux Œufs pour aboutir à la plaine Falcon, tandis que

[redacted]

leurs concurrents, plus ambitieux, installent des magasins et des bazars, copiés sur ceux des capitales, dans la rue des Tanneurs, au rempart Sainte-Catherine et au Marché aux Souliers. Enfin, les quartiers Saint-André[1], Saint-Amand, du Stuyvenberg, du Scheleke, et les ruelles des centres bour-



geois ou aristocratiques, telles que le *Zwanegang*, cette fameuse Allée du Cygne, dérobée au plein cœur de la ville riche, avec ses amas de charrettes, le timon en l'air, parmi les-

1. Le quartier Saint-André, traversé jadis par une rue longue et étroite, la rue du Livre, désignée par le peuple sous le nom significatif de *Marché aux Poux*, a subi une transformation profonde. A la place des ruelles et des impasses, suant l'humidité et le miasme, où grouillaient dans l'ordure et la vermine des milliers de misérables que fauchaient les épidémies, une rue magnifique, la rue Nationale, bordée de constructions monumentales, a été tracée. « Les êtres ont disparu en » même temps que les choses, et l'air, la lumière, les exhalaisons saines des eaux » pluviales coulent à larges flots dans des percées spacieuses, là où pullulait une » humanité vicieuse et gangrenée. » Anvers passait jadis pour une des villes les plus malsaines de l'Europe, et les plus ravagées par les fièvres paludéennes ; l'assainissement de ses vieux quartiers et les travaux exécutés récemment pour amener dans la ville les eaux purifiées de la Nèthe ont causé une sérieuse diminution dans la moyenne des chiffres de mortalité.

quelles grouille une population de marchandes d'oranges, de moules et de crevettes, le regard hardi, le geste cynique, sont occupés par la population ouvrière. Quant aux marins, aux bateliers, aux portefaix, aux gens qui vivent exclusivement du fleuve et que leurs occupations retiennent près de l'eau, *aan t'water*, ils ont choisi la partie la plus ancienne de la métropole, se tassent dans le labyrinthe de pittoresques ruelles entrelacées aux abords du Marché aux Poissons, sur l'emplacement du *Burg*, la première forteresse d'Anvers et le berceau de la cité, ou bien encore débordent dans l'enchevêtrement de boyaux et de culs-de-sac qui enclavent les canaux réservés au batelage. De toute cette tassée humaine sort une haute rumeur de vie qui, le matin, s'accroît de l'activité des différents marchés, où les paysannes de la Campine et du Polder, coiffées de grands bonnets à barbes flottantes, viennent vendre les laitages et les légumes..... » (Camille LEMONNIER, *la Belgique; Tour du monde*, 2ᵉ semestre 1882, nº 1131, Paris, Hachette.)

Anvers se compose de deux villes : l'ancienne, aux rues étroites et souvent tortueuses, qui renferme les principaux monuments et la plupart des services publics, jadis enfermée entre les remparts aujourd'hui démolis; la moderne, comprise dans la nouvelle enceinte, composée de quartiers neufs et des deux anciens faubourgs de Berchem et de Borgerhout. C'est de ce côté que s'agrandit la ville, dont la population s'accroît de 4 à 5000 habitants chaque année. L'Escaut et les bassins du port tiennent à Anvers la place la plus importante. Situés au nord de la ville, au nombre de sept, ils occupent 40 hect.; les deux plus anciens, le Grand et le Petit Bassin, situés en face de la maison Hanséatique [1], ont été construits sous

---

1. « La maison Hanséatique était tout à la fois, au seizième siècle, le comptoir » et la résidence des négociants allemands appartenant aux villes de la Hanse. » C'était en ce temps un somptueux palais qui contenait trois cents appartements » où logeaient les marchands; et au rez-de-chaussée se succédaient d'innombrables » magasins dans lesquels étaient remisées les marchandises. La » façade antérieure était surmontée d'une tour quadrangulaire à double galerie, » d'où l'on signalait les navires entrants ou en partance. Au sommet, l'aigle impérial » d'Autriche déployait ses ailes. « Soixante-quinze villes allemandes, dit » M. Auguste Thys (*Histoire des rues et places publiques d'Anvers*), contribuèrent » aux frais de construction de cet immense palais, jusqu'à concurrence de » 60000 florins; le magistrat d'Anvers intervint pour 30000. Les Hanséates, qui » restaient chargés seuls de la décoration intérieure et de l'ameublement, y » mirent tant de luxe, que les marchands de Dantzig s'en plaignirent amèrement, » disant que l'édifice, avec ses grandes et petites tourelles, ses donjons, ses cloches » et sa splendide ornementation intérieure, ressemblait plutôt à un palais » qu'à une habitation de négociants. » (C. LEMONNIER, ouvrage cité.)

le premier Empire; les autres, le Kattendyck, le Bassin au Bois, ceux de la Campine et du Canal, après 1830. Les quais de l'Escaut ne suffisaient pas au commerce grandissant de la cité : on bouleversa ses rives pour faire aux navires une place plus large, pour bâtir des cales nouvelles, des magasins, des entrepôts, une vaste gare maritime et ses dépendances, où viennent aboutir les voies ferrées contournant les bassins, et où s'opère la manutention des wagons. « La grande halle de la gare principale n'a pas » moins de 200 mètres sur 70; dans ces gares se trouvent une cinquan- » taine de grues dont la force varie de 1000 à 10000 kilogr.; ces grues » ainsi que les cabestans sont mus par la force hydraulique que produit » une machine de 75 chevaux, analogue à celle du port; l'éclairage se fait » par l'électricité. C'est merveilleux de voir avec quelle rapidité et quelle » précision, grâce au perfectionnement des installations, se font toutes les opé- » rations dans ces gares. On estime que le mouvement quotidien, sur le » port d'Anvers, ne comprend pas moins de 2500 wagons en moyenne. Les » deux gares réunies couvrent une surface de 31 hect., et présentent un » développement de voies de 65 kilom. C'est l'Etat qui, en Belgique, au » contraire de ce qui a lieu chez nous, exploite les chemins de fer pour son » propre compte[1]. »

Les quais de l'Escaut étaient trop étroits, et n'avaient à mer basse qu'un tirant d'eau très faible, parfois nul. L'Etat belge prit une résolution hardie et grandiose, ce fut de remplacer les anciens quais défectueux par une ligne de quais nouveaux en maçonnerie, longs de 3500 mètres, s'avançant dans le fleuve, de façon à permettre, à toute heure de marée, l'accès aux navires calant de 7 à 8 mètres. Le fleuve, du même coup, fut régularisé, et la profondeur de son lit augmentée. Ces magnifiques travaux hydrauliques, les plus beaux peut-être que les ingénieurs aient encore exécutés, furent adjugés en 1877 à MM. Couvreux et Hersent, les deux entrepreneurs français qui avaient construit plusieurs sections du canal de Suez, et qui se sont chargés depuis des travaux de percement de l'isthme de Panama. Les dépenses des quais de l'Escaut, construits en plein fleuve, à des profondeurs de 14 à 18 mètres, au moyen de caissons de fer plongés sous l'eau, et de chambres d'air comprimé abritant les ouvriers, ont coûté 40 millions; ils ont été inaugurés en 1884. Les Belges, fiers des beaux travaux qui font d'Anvers une des premières cités maritimes du monde, ont choisi cette ville pour être le siège de leur exposition universelle en 1885, et ont convié ainsi les nations étrangères à faire l'essai de leur nouveau port[2].

« Une constante curiosité continue à pousser de ce côté de la ville tous ceux que passionne le spectacle de l'activité humaine se déployant dans un cadre magnifique. Cent fois j'ai

1. Farjon, *Conférence sur le port d'Anvers* (*Bulletin de l'Union géographique du Nord*, n° 12, 1881). Voir *les Travaux du port d'Anvers* (*la Nature*, 1er semestre 1882); Lucy, *Index géographique*.

2. Anvers n'est pas seulement le port d'exportation de tous les gros produits belges; mais l'Allemagne vient y embarquer ses aciers et ses fers; l'Italie y envoie, par le Gothard, ses œufs et ses fruits; les Etats-Unis y expédient en énormes quantités leur blé et leur pétrole; l'Amérique du Sud, ses laines et ses bestiaux. Anvers est devenu aussi un port d'émigration : plus de 25000 émigrants s'y sont embarqués en 1882.

[redacted]

assisté, sans me lasser jamais, au déchargement des immenses bâtiments venus d'Amérique et d'Australie, avec les dépouilles des eldorados lointains..... Ici l'on assiste à l'embarquement d'un convoi d'émigrants russes ou allemands, hâves, déguenillés. Puis après les cargaisons humaines exportées pour les Indes et l'Australie, voici les cargaisons de viande animale convoitées par l'Angleterre : gras moutons dodelinant la tête, grands bœufs cornus roulant des yeux glauques, porcs fouillant du groin le sol..... Plus loin, la même agitation règne dans un navire qui vient d'entrer en rade, avec un arrivage de nerveux pur-sang; à grand'peine, les maquignons font sortir des boxes les bêtes qui résistent, renâclent, chancellent sur leurs jambes, battent le pont de leurs sabots mal assurés. Puis encore, ce sont des transports de victuailles, de salaisons, de tonnes de pétrole ou de goudron, déchargés par tas énormes qui encombrent les quais; des amoncellements de cuirs de Buenos-Ayres; des amas croulants de peaux de bêtes saignantes; des montagnes de cornes de buffles répandant une pestilence fade de charnier; et le bruit des eaux, la clameur des hommes, le vacarme des chantiers, le ronflement des machines, le grincement des milliers d'essieux broyant le pavé, composent un orchestre prodigieux dont les rauques sonorités ébranlent l'air du lever au coucher du soleil.....

» ..... De la jetée, les regards se portent sur un panorama merveilleux : devant soi, la rade et ses flottilles de navires, le fleuve aux eaux limoneuses, les hélices tourbillonnantes, l'entrée et la sortie des barques de pêche, un bouillonnement d'écume, des envolées de voiles, un perpétuel frisson de l'air et de l'onde; au second plan, le tumulte du port, les allées et venues de ses équipes de marins et de portefaix, les montagnes de caisses et de ballots s'étageant sur les quais; puis, pour fonds, la ville avec son enchevêtrement de toits, d'auvents et de chevets d'églises, sa mêlée d'aiguilles, de tourelles et de clochetons, ses fouillis d'architectures dentelées, ouvrées à jour, vraies broussailles de pierre, hérissées de pignons, de dais, de pinacles, du milieu desquels darde en plein ciel,

[redacted]

comme dans une gloire, et plus haute que toutes les autres, la triomphante flèche de la cathédrale.[1] » (C. LEMONNIER, *id.*, *id.*)

Les villes mortes : Ypres, Bruges.

Ypres, chef-lieu d'arrondissement de la Flandre occidentale, située sur l'Yperlée, est une des villes mortes de la Belgique moderne. Jadis métropole de l'industrie des draps, rivale victorieuse de Bruges et de Gand, au temps où ces cités régentaient le commerce du monde, elle comptait au quatorzième siècle dans son enceinte et ses faubourgs, malgré les assauts et les incendies, une population de 200 000 âmes; elle en a aujourd'hui 17 000.

« ..... Aujourd'hui Ypres, ville secondaire, ne compte plus sur son sol d'autre production industrielle que la fabrication des dentelles; triste profession s'il en fut, et dans laquelle un travail acharné rapporte juste de quoi ne pas mourir de faim. Rien n'est à la fois plus intéressant et plus triste que de voir, dans les ruelles écartées, ces pauvres filles pâles et chétives, maladives et voûtées avant l'âge, assises au seuil de leurs maisons, penchées sur leur coussin de travail, absorbées par leur ouvrage d'écureuil, faisant agir leurs doigts sans relâche, avec une rapidité fébrile, et, du lever au coucher du soleil, tissant en silence ces délicates merveilles, qui passent pour les plus fines dentelles de toute la Belgique. » (Henry HAVARD, *la Terre des Gueux*, p. 126.)

Bruges. — La vieille cité flamande, fortifiée au neuvième siècle par Baudoin Bras-de-Fer, fut au moyen âge, grâce à son canal maritime, l'entrepôt des marchandises importées en Flandre, la capitale commerciale du nord, une *sorte de Venise* septentrionale, moins le ciel bleu et l'air transparent. Au treizième siècle, ses magistrats traitaient d'égal à égal avec les rois;

---

1. Cette cathédrale, dont l'une des tours, admirable de hardiesse et de légèreté, s'élève à 123 mètres, et dont l'autre est restée inachevée, est la plus grandiose de la Belgique. Elle garde les chefs-d'œuvre les plus connus de Rubens, la *Descente de Croix* et la *Mise en Croix*, sans parler d'autres toiles des maîtres flamands et de vitraux magnifiques; au dehors est le fameux puits, surmonté d'un dôme de feuillage en fer forgé, œuvre de Quentin Metsys. Mais c'est au musée d'Anvers qu'on admire les plus précieux trésors artistiques de la Belgique. Il faut citer aussi le musée Plantin, installé dans la maison de cet imprimeur célèbre de la fin du seizième siècle, fils de Charles de Tiercelin, seigneur français de la Roche-du-Maine. L'imprimerie de Plantin et de son gendre et associé Moretus rivalisa avec celle des Aldes et des Estienne. Conservées précieusement par la famille des Moretus, toutes les reliques de cet héritage, vieilles presses, vieux caractères, manuscrits, livres, meubles, tableaux et statues, avec l'immeuble qui les renferme, ont été achetées par la ville d'Anvers. La maison de Plantin est devenue un musée public, où les visiteurs retrouvent l'intérieur d'une opulente habitation bourgeoise du seizième siècle.

ses marchands, dirigés par le *comte de la Hanse*, avaient formé sur la Tamise la *Hanse de Londres;* elle-même était le principal siége de la *Hanse teutonique;* les navires de Venise, de Gênes, de Constantinople, lui apportaient les produits de l'Italie, du Levant, de l'Inde. On sait le luxe étalé par les orgueilleuses bourgeoises du quatorzième siècle, qui éclipsait celui des reines et des duchesses, et qui excitait la colère et l'envie de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel. Alors que déjà sa décadence avait commencé, Commines disait d'elle qu'elle était « le plus grand recueil de » marchandises et assemblée de nations estranges. » Toutes les nations de l'Europe avaient là leurs domiciles, leurs hôtels, leurs magasins, leurs consuls; les comptoirs rivalisaient d'opulence, et c'est devant les maisons des Florentins et des Génois que se tenaient les *Bourses* (ou réunions des commerçants), les plus anciennes de toutes celles qui ont fonctionné en Europe. Les fêtes et les cérémonies se mêlaient aux affaires. Les ducs de Bourgogne y tinrent leur cour brillante au quinzième siècle; le galant Philippe le Bon y institua l'ordre de la Toison d'Or; Jean et Hubert Van Eyck en firent le berceau de l'Ecole flamande, que Memling illustra de sa délicatesse et de sa grâce. Elle était bien alors « l'astre de la Belgique, » la puissante et magnifique cité, peuplée de 200000 habitants, la ruche laborieuse qui excitait l'enthousiasme des peuples, que chantaient les poëtes, que célébraient les chroniqueurs de tous les pays. Le mouvement insurrectionnel de 1488, qui amena le blocus de la ville et l'ensablement du port de l'Ecluse, commença la ruine de Bruges; les marchands inquiets s'en détournèrent peu à peu, et le courant d'affaires se porta sur Anvers. Aujourd'hui tout y rappelle la mort, et la dépopulation continue. Bruges montre avec fierté aux visiteurs sa cathédrale et ses églises gothiques ornées de tableaux, de statues et de tombeaux, sa chapelle de Saint-Sang avec sa précieuse châsse d'orfèvrerie, son Béguinage, son hôtel de ville garni de tourelles et orné des quarante-huit statues des comtes de de Flandre, ses vieux hôtels et les pittoresques maisons des corporations d'autrefois. Mais ses industries sont languissantes et son commerce presque éteint; c'est à Anvers, à Ostende, à Gand, à Liége et à Bruxelles, que vit la nation. A Bruges, les hospices ne suffisent pas à recueillir et à soulager les indigents; en 1854, la moitié de la population était inscrite au bureau de bienfaisance; il est vrai que ce chiffre s'est depuis abaissé à 13000 sur 45000 habitants.

« Le calme a succédé à l'animation, le silence a remplacé le bruit. Tout autour de nous la ville est solitaire. De grands quais, bordés de maisons fendillées, encadrent un grand canal, et ce canal, jadis couvert d'embarcations, est aujourd'hui vide et désert..... A droite s'ouvrent quelques rues, dont l'œil scrute en vain les solitaires perspectives; à gauche se dressent un grand mur grisâtre, une église, un hospice et le séminaire épiscopal; mais d'un côté comme de l'autre, à droite comme à gauche, la solitude et le silence; le silence rendu plus saisissant encore par quelque bruit lointain, ou par les accents éloignés du carillon communal égrenant dans les airs son refrain monotone, pendant que les clochers se renvoient l'un à l'autre les heures mé-

[redacted]

lancoliques qu'ils comptent tristement. Puis tout se tait à nouveau, et pendant un quart d'heure on peut se croire égaré dans un monde enchanté, dans quelque domaine de la Belle au Bois dormant, ou mieux encore dans un gigantesque béguinage..... Jadis agitées et tumultueuses, demeures des foulons et des tisserands, ces rues suffisaient à peine à la circulation, et maintenant elles sont si peu passantes, que bien souvent les dentellières pauvres s'installent pour travailler au milieu du pavé. Là, silencieusement accroupies, sans craindre ni piétons, ni cavaliers, ni voitures, le corps ployé en deux sur leurs petits carreaux, la tête et le buste immobiles, elles usent les heures de leur triste journée en agitant fébrilement, avec le bout de leurs doigts, leurs fils enroulés sur des fuseaux et des bobines. Aucune ne bouge à notre approche, aucune ne lève la tête ni les yeux. A dix pas, on les prendrait pour des statues.

» Les rues franchies, on arrive sur les canaux, petits canaux avec un seul quai, enjambés par des ponts en dos d'âne, frustes, écornés, entamés par les ans, grillés par le soleil et rongés par la pluie, mirant dans les eaux claires leurs tonalités vives. Et sur ces ponts, un ou deux mendiants immobiles, dont les vêtements déteints ont pris les tons rouges de la brique, semblent, dans leur austère impassibilité, faire corps avec la borne sur laquelle ils sont assis. On se croirait à mille lieues de la Flandre, dans certaines villes italiennes, plutôt en Sicile, ou bien encore en Orient. Il y a là des recoins, le quai espagnol par exemple, où l'on jurerait d'être à Venise. Certaines de ces ruelles, que nous venons de traverser, rappellent Syracuse. Et quand, longeant le quai, on passe devant Sainte-Anne; quand, de là, on aperçoit la masse rugueuse rouge chaudement colorée de l'église, dominée par son svelte clocher et par cette tour bizarre de *Jérusalem*, surmontée d'une boule et coiffée d'une *loggetta*, malgré soi l'on se croit transporté dans quelque coin ignoré de Murano ou de Pise, et la petite place qu'entoure le vieux sanctuaire prend l'aspect attristé d'un funèbre *campo santo.* » (Henry Havard, *la Terre des Gueux*, p. 269; Paris, in-18, 1879, Quantin.)

Aspect de Gand.

« Je sais peu de villes en Europe qui, avec autant de points de contact, de traits communs et de causes de similitude, diffèrent plus complètement que Bruges et Gand. Toutes deux,

[redacted]

elles appartiennent à la même contrée, à la même nation, à la même province, et le lien politique qui les unit remonte à leur fondation. Toutes deux, elles ont la même température, le même climat, le même sol. Leur population descend de la même race, sort de la même souche et parle la même langue. Leur histoire, à la fois brillante et violente, subit des vicissitudes presque identiques. Leur fortune passée est également éblouissante, et, dans le monde intellectuel, elles laissent à travers les siècles une trace pareillement lumineuse. En tout, elles furent rivales. Comme art, puissance, influence ou richesse, elles occupèrent tour à tour le premier et le second rang. Elles eurent les mêmes institutions, presque les mêmes coutumes, et toujours les mêmes princes.

Toutes deux, elles devraient donc être pareilles, et cependant jamais impression plus différente n'assaillit l'étranger qui vient les voir, l'une et l'autre, pour la première fois.

» Alors que Bruges s'est paisiblement assoupie au milieu de ses monuments robustes et graves, Gand a continué de s'agiter et de vivre. Alors que l'une se repose doucement de sa gloire et jette un regard mélancolique sur la richesse disparue ; l'autre, puissante et riche, s'occupe de s'enrichir encore pour devenir plus puissante. Et si j'étais tourmenté par le besoin de résumer ces divergences dans une image antithétique et saisissante, je comparerais Bruges à un béguinage communier, grave, recueilli, détaché des préoccupations mondaines, et Gand, à une fournaise municipale, où la vie pétille, où la sève bouillonne, où l'activité coule à pleins bords.

» Ce n'est pas toutefois que Gand ne renferme aussi des trésors archéologiques qui nous redisent les splendeurs du vieux temps. La ville en est pleine au contraire, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il est peu de cités en Europe qui soient, sous ce rapport, plus largement pourvues.

» Certains quartiers, je l'accorde, ont été entièrement ranimés. Allez donc retrouver, sous les frais et gracieux ombrages de la Place d'armes, le champ clos héroïque où le bon chevalier Jacques de Lalaing venait rompre des lances légendaires avec Jehan de Boniface, le Sicilien terrible. Fouillez du regard les maisons qui bordent ce Longchamps gantois, et vous chercherez en vain le respectable et charmant asile où Jean et Hubert van Eyck ont peint leurs plus merveilleux tableaux. Un café occupe sa place, comme des clubs élégants, des cercles riches, des brillantes *societeiten* ont remplacé les gracieuses demeures des patriciens du

vieux temps. Le théâtre, qui dresse dans ce coin sa masse harmonieuse, est bien moderne. Le palais de justice, qui, plus loin, aligne sa belle ordonnance de colonnes, de pilastres et d'attiques, bien qu'il soit majestueux et grandiose, n'est point fait pour évoquer de bien vieux souvenirs. Mais continuons



Un canal à Gand.

notre course, et nous trouverons bientôt de quoi nous dédommager amplement.

» Nous voici sur le « Quai aux Herbes; » en face de nous

[redacted]

est le « quai au blé. » Il nous souvient que Gand avait jadis l'étape du blé d'Artois. C'est donc là un des points de la ville qui, dans tous les temps, furent les plus animés et les plus bruyants. Il s'y brasse encore aujourd'hui pour des millions d'affaires. Mais ici point de mécompte. Ce canal, encombré de bateaux pansus, colorés, à la voilure rougeaude, a bien le même aspect que jadis. Admirez, je vous prie, les cinquante maisons qui le bordent, vieilles pour la plupart, toutes pittoresques, quelques-unes à pignons extravagants. Remarquez surtout celle du milieu, la maison des « francs-bateliers, » toute faite de ressauts, de pinacles et de redans, crevée de vingt-cinq ouvertures transformées par leurs meneaux en soixante fenêtres historiées. Donnez enfin un regard à ce ciel brillant, entamé par les clochers de Saint-Nicolas et la masse noire de Saint-Michel. Accordez un dernier coup d'œil à ces eaux frémissantes, qui reflètent ce panorama tremblé, et dites-moi s'il est possible d'imaginer un tableau plus coloré, plus complet et surtout plus archaïquement pittoresque.

» A partir de ce point, nous pouvons continuer notre route. Partout nous trouverons des vieilles maisons, des façades héroïques, des croisées à meneaux, des frontons décorés, des pignons audacieux et, plaquées là-dessus, des sculptures fines et curieuses, dont la moindre vaut une page d'histoire. Au milieu de tout cela, les rues se suivent ou se croisent, enjambant des ponts, traversant des canaux, s'inclinant sur elles-mêmes, traçant des courbes harmonieuses, ou se mirant dans les eaux claires de l'Escaut, de la Lys, de la Liève ou de la Moere. Et les marchés se succèdent : marché aux grains, marché aux herbes, marché aux poissons, marché aux œufs, marché au beurre, pour aboutir au célèbre « marché du vendredi. »

» Ici il faut nous arrêter de nouveau. La place est transformée, il est vrai. Les maisons, rebâties ou modernisées, ne disent plus grand'chose. Supprimez l'hôtel de la Collasse qui dresse encore dans un angle sa tourelle fringante, les clochers de Saint-Jacques qui lancent vers le ciel leurs croix fleuronnées, et vos yeux chercheront en vain une pâture pour l'archéologue. Que sont devenues les maisons des Métiers qui bordaient la place, le balcon d'où Charles le Téméraire harangua le peuple, et la colonne de Charles-Quint? Mais, si tout cela a disparu, les souvenirs n'en jaillissent pas moins d'entre les pavés, et se dressent formidables, terribles, sanglants et encore vivants, malgré la pénombre des siècles. Que

[redacted]

de drames nous raconterait ce sol, s'il lui était permis de crier le nom de tous ceux dont il a bu le sang[1] !

» ..... Gand est encore de nos jours une ville ouvrière, dans le sens élevé du mot. Alors que Bruges a tout perdu en perdant la mer, sa vieille rivale, toujours *fondée sur mestiers* comme elle était au moyen âge, a fait progresser son industrie et s'est maintenue à la hauteur des cités productrices les plus importantes. La filature et le tissage des cotons, qu'elle a substitués au tissage de la laine, occupent chez elle plus de trente mille paires de bras. Deux de ses principales fabriques linières, la *Lys* et la *Linière gantoise*, comptent 5 000 ouvriers chacune, et la *Lys* montre avec fierté le plus grand moteur à vapeur qui soit sur le continent. » (Henry HAVARD[2], *la Terre des Gueux, Voyage dans la Flandre flamingante*, chap. VII, XIII et XVI; Paris, in-18, 1879, Quantin.)

Gand a conservé les traditions de son indépendance d'autrefois. Ses institutions communales sont actives et florissantes; ses écoles et ses hospices, admirablement installés et dotés; ses bibliothèques, ses académies, ses cercles, ses musées, font l'orgueil de la province; nulle part les associations de toute sorte, politiques, littéraires, musicales, artistiques, de bienfaisance, ouvrières, agricoles, toutes nées de la libre initiative des citoyens, ne se sont plus multipliées sous les formes et pour les applications les plus variées d'utilité ou de plaisir. « Ardente aux revendications politiques, elle apporte à la vie publique la passion généreuse, la vaillance » de cœur, le goût de la bataille, inscrits à chaque page de son histoire; » c'est la continuation des énergies séculaires, autrefois dépensées sur les » champs de bataille dans les effervescences d'une vie moins réglée que la

---

1. Gand était une des plus enviables parmi ces villes opulentes de la « grasse Flandre, tentation continuelle des gouvernements féodaux voraces, toujours prêts, dit Michelet, « à faire un joyeux pèlerinage aux magasins de Gand, aux épices de Bruges, aux fines toiles d'Ypres, aux tapisseries d'Arras. » Mais Gand, en particulier, prouva « quel risque il y avait à mettre en mouvement ces prodigieuses » fourmilières, ces formidables guêpiers de Flandre. Le lion couronné de Gand, » qui dort aux genoux de la Vierge, dormait mal et s'éveillait souvent. Roland » (la grosse cloche de la tour carrée du beffroi) sonnait pour l'émeute plus fré- » quemment que pour le feu. » On lisait sur la cloche cette inscription : *Roland! Roland! tintement, c'est incendie! volée, c'est soulèvement!* — Au temps de Charles-Quint, qui, en 1539, lui enleva ses privilèges et ses armes, elle avait 40000 tisserands. Parmi les monuments du passé, elle a conservé avec son beffroi, élevé au treizième siècle, la cathédrale de Saint-Bavon, un Béguinage qui est le plus grand de la Belgique, et dans un coin de la place du Marché du Vendredi, où a été érigée en 1863 la statue de bronze du brasseur Jacques d'Arteveld, on voit encore le grand canon en fer forgé du quinzième siècle, la *Dulle Griete* (Margot l'enragée).

2. M. Henry Havard, littérateur et critique d'art, membre du Conseil supérieur des beaux-arts, collaborateur du *Siècle*, a publié plusieurs ouvrages remarquables sur ses voyages dans les Pays-Bas, la Belgique, l'Italie. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer ce guide aussi savant qu'aimable et judicieux.

» nôtre, et aujourd'hui appliquées au développement régulier, presque sans » soubresauts, du progrès. » (C. Lemonnier.)

Les environs de la grande ville sont riches et peuplés; l'industrie et l'agriculture y confondent leurs travaux. Du haut de la tour de Saint-Bavon, on voit se dérouler au loin les prés, les labours, les champs de colza, de trèfle et de lin, les potagers et les houblonnières, ces vignobles flamands, qui donnent aux brasseries le premier élément de la bière. Un large réseau d'irrigation partage le sol en tous sens; les canaux, sillonnés de barques, font circuler partout la fécondité et la vie. Autour de la ville, s'étendant sur des centaines d'hectares, d'immenses jardins forment comme une ceinture de fleurs et de serres, et les tulipes et les jacinthes flamandes exportées au loin, font sur les marchés européens une concurrence victorieuse à la vieille et délicate industrie néerlandaise.

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

... *Almanach royal officiel de Belgique, contenant les attributions et le personnel de tous les services publics du royaume.* — (Année 1884, Bruxelles.)

... *Statistique générale de la Belgique*, publiée par le Ministre de l'Intérieur. — (Bruxelles, 1865-1881.)

... *Patria Belgica*, Encyclopédie nationale, ou Exposé méthodique de toutes les connaissances relatives à la Belgique ancienne et moderne, physique, sociale, intellectuelle. — (3 vol. in-8°, 1875.)

Baron, Moke, Hasselt (van). *La Belgique monumentale, artistique et pittoresque.* — (Paris, 1844-45, 2 vol. in-8° ill.)

Bemmel (E.). *La Belgique illustrée.* — Bruxelles, 1878.)

Bœdeker. *Belgique et Hollande*, cartes et pl. — (Paris, 1884, in-8°, Ollendorff.)

Bouyer et Midy. *Paysages du Nord : Belgique, Hollande, Russie, Baltique, Suède, Angleterre, etc.* — (Paris, in-8°, Pigoreau.)

Cambrelin (A.). *Etudes sur les ports belges.* — (Bruxelles, 1877, 2 vol. in-8°.)

Chaumont (de). *Voyage en Belgique.* — (1865, in-8°.)

Chenevier (A.). *Voyage en Belgique et sur les bords du Rhin.* — (Valence, 1863, in-8°, Chenevier.)

Du Pays. *Belgique et Hollande*, cartes et plans. — (Paris, 1873. in-32, Hachette.)

Gérard. *Géographie nationale de la Belgique.* — Bruxelles, 1861.)

Green (B). *Belgique maritime.* — (Londres, 1878, in-8°.)

Gautier (Th.). *Zigzags : Voyages en Angleterre et Belgique.* — (Paris, 1845, in-8°.)

Hasselt (van). *Belgique et Hollande.* — (Paris, 1844, in-8°, ill., Didot.)

Hasselt (Van). *La Belgique pittoresque, monumentale, artistique, historique, géographique, politique.* — (1858, in-12.)

Havard (H.). *La Terre des Gueux.* — (Paris, 1879, in-18 et in-8°, ill., Quantin.)

Houtain (Henri). *Essai sur l'industrie et le commerce belges.*

Houzeau. *Essai d'une géographie physiq. de la Belgique.* (Bruxelles, 1851, in-8°.)

Jourdain (Aug.). *Dictionnaire encyclopédique de géographie historique du royaume de Belgique.* (1868-70, in-8°.)

Laveleye (E. de). *Essai sur l'économie rurale de la Belgique.* — (Paris, 1875, in-12, Librairie internationale. Voir *Revue des Deux-Mondes*, 1er déc. 1860, 1er juin, 1er oct. 1861, 1er mars 1862.)

Le Roy. *Bruxelles : Impressions de voyage.* — (Paris, 1875, in-18, Dentu.)

Meulemans (Aug.). *La Belgique, ses ressources agricoles, industrielles et commerciales.* — (Bruxelles, 1866.)

Montagnac (E. de). *Les Ardennes*, France-Belgique, avec le concours de Th. Gautier, Taine, Yriarte, etc.; orné de 115 grav. par G. Doré, Rio, Philippoteaux, etc. — (Paris, 1874, 2 vol. in-fol. Rothschild.)

Mucquardt. *Bibliographie de la Belgique.* — (Bruxelles, 1838 et suivantes.)

Nisard (D.). *Souvenirs de voyages : France, Belgique, Prusse rhénane, Angleterre.* — (Paris, 1881, 2 vol. in-18, C. Lévy.)

Olivier-Delamarche (G.). *Carnets de voyage, Belgique.*— (Paris, 1860, in-18.)

Plantenga. *Géographie et statistique militaire de Hollande, Belgique.* — (1876, 2 v. in-8°, Breda.)

Rœhrig (F.). *Voyage en Belgique, en Hollande*, etc. —(Lyon, 1874, in-8°, Georg.)

Tarlier (H.). *Almanach du commerce et de l'industrie de la Belgique.* — (Bruxelles, 1883.)

Tarlier (H.). *Dictionnaire des communes belges, des hameaux, charbonnages, carrières, mines, châteaux, fermes, moulins, etc.* — (1872, in-8°.)

Tarlier et Wauters. *La Belgique ancienne et moderne.*— (Bruxelles, 1862, in-8°.)

Texier (Ed.). *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique.* — (1857, in-8°, Morizot.)

Vasse (A.). *Excursions en Belgique.* — (1846, in-8°.)

Wauters (Alph.). *Les Délices de la Belgique, ou description historique, pittoresque et monumentale de ce royaume.* — (1843, in-8°.)

... *La Belgique monumentale, historique et pittoresque* (1845, 2 vol. in-8°.)

Angelis (J. d'). *Commerce de la verrerie et des produits chimiques de la Belgique; rapports sur les industries métallurgique, charbonnière, houillère, etc.* — (*Bull. consul. français*, années 1877, 1879, 1883, 1884.)

Bouillat, Du Tour, Decrais. *Le port d'Anvers. — Commerce et industrie de Gand, de Namur, de Louvain.* — (*Bulletin consulaire*, années 1877-1885.

Decrais (J.), Closel (du), Moreuil. *Rapports sur l'industrie, l'agriculture, les minerais belges.* — (*Bulletin consulaire*, années 1879, 1882, 1883.)

Drée (de), Pradère-Niquet, Courtois (de). *Commerce et industries de la province de Liège.* — (*Bull. consul. français*, années 1877, 1878, 1879, 1883, 1884.)

Robcis-Borghers. *Sur le commerce et l'industrie d'Anvers; l'industrie métallurgique et minérale de Namur.* — (*Bulletin consulaire*, 1884.)

Duval (J.). *Gheel, une Colonie d'aliénés.*— (*R. des Deux-Mondes*, 1er nov. 1857.)

Esquiros (A.). *Les Charbonnages belges.*— (*R. des Deux-Mondes*, 15 mars 1855.)

Esquiros (A.). *Les Sociétés d'histoire naturelle en Belgique, les Jardins d'acclimatation.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1854.)

Génard (P.). *Les Origines commerciales d'Anvers.* — (*Bull. Soc. géographie d'Anvers*, 1877.)

Lemonnier (Camille). *La Belgique.* — (*Tour du Monde*, années 1883-84-85, Paris, in-8° ill., Hachette.)

Montégut (E.). *Impressions de voyage et d'art en Belgique.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 oct., 15 nov., 15 déc. 1868, 1er fév., 15 mars 1869.)

Nisard (D.). *L'Hospice des aliénées à Gand.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1845.

... *Dépôt de la guerre: carte de Belgique indiquant toutes les voies de communication.* — (Bruxelles, 1862, 4 feuilles au 1/60000.)

... *Grande carte topographique de la Belgique*, en 250 feuilles; échelle de 1/20000. Bruxelles.)

Arendts. *Wandkarte von den Niederlanden und Belgien.* — (1878.)

Cauchy. *Carte administrative et industrielle*, dressée par les ingénieurs des mines, 9 feuilles. — (Bruxelles, 1844.)

Delgeur (L.). *Carte historique de la Belgique.* — (Anvers, 1876.)

Dumont (A.). *Carte géologique de la Belgique.* — (Bruxelles, 1856.)

Manceaux. *Atlas spécial de la Belgique.* — (Mons, 1877.)

Ravenstein. *Maps of Belgium.* — (Highways, 1873, nov., déc.)

CHAPITRE III

PAYS-BAS

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Aspect général; limites. — Les *Pays-Bas*, *Néerlande* (de Nederland) ou *Hollande* (de *holt land*, terre creuse), occupent l'angle nord-ouest de l'Europe, et semblent le prolongement des plaines de l'Allemagne septentrionale. Partout très plat et très bas, le sol, dans l'intérieur, s'élève en moyenne à 46 mètres au-dessus de la mer; par endroits, sur les rivages de l'ouest, ce niveau dépasse à peine l'Océan de 4 ou 5 mètres, et même descend à 5 mètres au-dessous du niveau moyen de l'Y à Amsterdam, choisi comme point de repère par les ingénieurs hollandais. De là ces irruptions désastreuses de la mer, ces inondations effroyables à toutes les époques; de là aussi, ces digues protectrices élevées à grands frais, cette lutte incessante des hommes et des flots qui a fait du peuple hollandais un des plus robustes et des plus héroïques de l'Europe. Les limites sont : au nord et à l'ouest, la mer du Nord, depuis l'extrémité méridionale du golfe du *Dollart* jusqu'à l'embouchure de la *Zwin*; — au sud, une ligne tortueuse qui passe au sud de *l'Ecluse* (Sluis) et du *Sas-de-Gand*, contourne l'Escaut maritime, coupe les landes de la *Campine* et le sud des marais de *Peel*, et sépare les Pays-Bas de la Belgique (Flandres, Anvers, Limbourg); — à l'est, la frontière remonte la Meuse, la quitte en aval de *Maëstricht*, la coupe en amont, près de *Visé* (Belgique), puis serpente en descendant vers le sud, à l'ouest d'Aix-la-Chapelle et de Crefeld, traversant la *Roër* à Vladrop, la *Niers*, le *Rhin* en aval d'Emmerich (Prusse), le *Vecht*, etc., et va rejoindre le *Dollart* à travers les marais et les tourbières, à l'ouest de la Westphalie et du Hanovre (Prusse).

Situation astronomique. — 50°45' — 53°37' lat. N. et 1° — 4°51' long. E.

Littoral; îles. — Le rivage de la Néerlande est exposé aux caprices et aux fureurs de l'Océan; les irruptions, les inondations de la mer, dans le passé, se comptent par centaines; aux érosions de marées, aux tempêtes se joignent les inondations fluviales et l'affaissement graduel du sol. Au sud, le littoral est rompu par les embouchures de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, qui, du dépôt de leurs alluvions, ont formé l'archipel Zélandais (*Walcheren*, *Beverland*, *Schouwen*, *Tholen*, *Over-Flakkee*, *Woorne*); au delà, vers le nord, s'étend la longue plage de la Hollande, légèrement courbée, jusqu'à la pointe du Helder. Au sud, s'ouvre l'immense golfe du Zuyderzée, brusquement creusé au treizième siècle; il est semé de bancs de sable dangereux, et renferme au nord l'île de *Wieringen*, au sud les îles de *Marken* et de *Shokland* et le rocher *d'Urk*, qui servira de base


BOUCHES DU RHIN DE LA MEUSE
ET DE L'ESCAUT
Echelle
MER DU NORD
Bouches de la Meuse
Bouches de l'Escaut
ROTTERDAM
Utrecht
Leck
Gorkum
Dordrecht
Beijerland
Flakkee
Willemstadt
Klundert
Gertruidenberg
Schouwen
Duiveland
N Beveland
Walcheren
Middelbourg
Flessingue
Vere
Tholen
Steenbergen
Brabant
Rosenthal
Berg-op-Zoom
Breda
Oosterhout
Tilbourg
Sud Beveland
Escaut Oriental
Escaut Occidental
Turnhout
Anvers
Campine
ANVERS
Berchem
Axel
Hulst
Oostbourg
Sluis
Heyst
Bruges
Flandre
Occidentale

[redacted]

à la grande coupure projetée du golfe. Une rangée d'îles ferme au nord le Zuyderzée : le *Texel*, plaine verdoyante, abritée derrière ses digues et ses dunes ; *Vlieland*, *Terschelling*, *Ameland*, celle-ci réunie à la Frise par une digue, et à leur suite, *Schiermonnikoog*, *Boschplaat*.

« Il semble, quand on entre dans cette île étrange du Texel, qu'on des-
» cende dans une immense cuvette garnie d'un épais tapis de verdure.
» Une interminable prairie meublée de quelques bourgs, avec des mou-
» tons, des vaches et des chevaux qui paissent en liberté ; tout cela
» entouré par une ceinture de digues et de dunes, qui y bornent partout
» la vue... Ses vastes pâturages nourrissent 2000 bêtes à cornes, un mil-
» lier de chevaux et plus de 30000 moutons. Ces moutons sont célèbres
» en Hollande, en Angleterre, en Danemark. Chaque année, l'île en
» exporte environ 12000 qui s'en vont dans les gras pâturages de la Noord-
» Holland chercher un surcroît d'embonpoint ; après quoi, ils sont expédiés
» au dehors... Les huîtres de Texel jouissent, dans toute la Hollande,
» d'une réputation au moins aussi grande que ses moutons ; toutefois, les
» bas-fonds, sur lesquels s'étendaient jadis des bancs très considérables,
» ne donnent presque plus rien, et les huîtres qu'on trouve encore à Texel
» sont importées des côtes d'Angleterre, et reçoivent là leur indispen-
» sable éducation. » (Henry HAVARD.) — Çà et là, sur le littoral de la Hollande et dans les îles Frisonnes, se dressent des dunes de sable, qui atteignent parfois 60 mètres de hauteur.

Climat. — Le sol est humide, l'air humide, le ciel brumeux, les brouillards épais, les pluies fréquentes ($0^m,680$ par an). La température moyenne est douce et égale, grâce au voisinage de l'Océan ; à La Haye, + 18° en été, + 3° en hiver ; à Amsterdam, + 18° en été, + 2°,5, en hiver

Relief du sol. — La *terre creuse* néerlandaise, défendue au nord et à l'ouest par ses endiguements, s'élève légèrement au sud, du côté du Limbourg, à l'est et au sud de Maëstricht ; quelques collines de formation carbonifère s'élèvent à 160 et 200 mètres, près de Fauquemont, de Gulpen et de Vaals ; le *mont Saint-Pierre* (Pietersberg), percé de plusieurs milliers de carrières et de galeries souterraines, refuge des proscrits et des persécutés dans tous les temps, se partage entre la Belgique et la Hollande. Partout ailleurs le pays garde son horizontalité.

« Son aspect pittoresque est singulier ; sa constitution géologique ne
» ressemble à aucune autre. On a pu s'étonner qu'un tel pays se ren-
» contrât, et personne ne le saurait voir sans quelque surprise, tant est
» grand le contraste de sa physionomie tranquille avec les conditions vio-
» lentes de son existence. Né d'une lutte séculaire entre l'Océan et les
» fleuves, déposé par des déluges successifs, tour à tour élevé, abaissé,
» emporté ou rejeté par la vague, travaillé encore aujourd'hui, sous nos
» yeux, par des altérations soudaines et profondes, sous la constante me-
» nace des marées envahissantes, des inondations, des débâcles, en butte à
» toutes les fureurs neptuniennes, le sol des Pays-Bas n'en garde pas
» moins l'apparence d'une inaltérable paix. Tout est douceur et lenteur,
» tout respire le calme et la sécurité dans ces paysages hollandais que
» l'impétuosité des vents et des flots a tant de fois bouleversés. En deçà
» de la chaîne des dunes qui les protège contre l'Océan, la ligne horizon-
» tale y règne, à peine infléchie. Rien qui se dresse, rien qui se précipite.
» Des contours ondoyants, des surfaces planes comme des miroirs, éclairées
» d'une lumière égale et argentée ; de molles prairies enveloppées de
» vapeurs blanchâtres, des eaux dormantes où se reflète un ciel nuageux ;

» quelque chose d'indécis et de monotone qui tient du rêve plus que de la » réalité, une sorte de silence pour l'œil qui lui donne la sensation du » repos : tel est le caractère, tel est le charme indéfinissable de cette énig- » matique nature. » (Daniel STERN[1].)

Cours d'eau. — Un seul versant : la **mer du Nord** reçoit les eaux de ce sol dénué de pentes, qui s'épanchent lentement, après avoir décrit des sinuosités variant de siècle en siècle. — **L'Escaut** (*Schelde*), à sa sortie de Belgique, se divise en deux bras : l'Escaut occidental (*de Hont*), l'Escaut oriental (*Ooster*), enveloppant les deux îles de *Beverland* et celle de *Walcheren* (Flessingue). — La **Meuse** (*Maas*) entre en Belgique en amont de Maëstricht, traverse le Limbourg, tourne à l'ouest, et sépare le Brabant de la Gueldre (Maëstricht, Roermonde, Venloo, Grave) ; dans la Hollande méridionale, elle se réunit à Gorkum avec le *Waal*, branche méridionale du Rhin, puis se partage en deux bras, la *Wetskill* et la *Merwede*. La *Wetskill* forme le bassin du *Biesboch* (forêt de roseaux), parsemé d'un dédale de petites îles, prend ensuite le nom de *Hollandschiep* et se partage de nouveau, en aval de Willemstad, en *Krammer-Vliet* et *Harings-Vliet* ; — la *Merwede* se divise près de Dordrecht en trois branches : la première rejoint au sud le Hollandschiep ; la seconde, appelée *Vieille-Meuse*, se jette à la mer au-dessous de Brielle ; la troisième va se confondre avec le *Leck* (bras du Rhin), et forme le port de Rotterdam. La Meuse reçoit à droite l'*Ourthe*, qui vient du Luxembourg ; la *Roer*, à Roermonde ; la *Niers* ; — à gauche, la *Dommel* (Bois-le-Duc) ; la *Merk*. A gauche de la Meuse, de Roermonde à Grave, s'étendent les marais de *Peel*. — Le **Rhin** (Rhein ou Ryn), en aval de la ville prussienne d'Emmerich, se divise en deux bras : le *Waal*, à gauche, qui va se réunir à la Meuse au port Saint-André, puis à Gorkum ; le *Rhin inférieur*, à droite, d'où se détache l'*Yssel*, qui s'écoule dans le Zuyderzée (Kampen) ; le deuxième bras du Rhin est le *Leck*, qui détache une branche vers Muyden, dans le Zuyderzée, le *Vecht* ; et une autre vers Katwyck dans la mer du Nord, le *Vieux-Rhin*. Entre le Waal et le Leck s'étend la région du *Betuwe*, ou île des Bataves. — Les autres cours d'eau sont : le *Zaan* (Zaandam) ; l'*Amstel* (Amsterdam) ; la *Vecht*, grossie de l'*Ijsser* (Zwolle) ; la *Linde* ; le *Kuinder* ; la *Hanse* (Groningue) ; l'*Aa*, qui, sorti des vastes marais de *Bourtange*, finit dans le golfe du Dollart. — Les lacs de *Harlem* et de l'*Y* ont été desséchés ; le *Zuyderzée* va l'être en partie : les terres conquises sur les eaux sont transformées en cultures endiguées ou *polders*.

II. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Notice historique[2]. — Période du moyen âge. — L'histoire ancienne des Pays-Bas se confond avec celle de la Germanie maritime. Dans les landes sablonneuses de la Toxandrie (Campine), parsemées de ma-

1. *Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas*, p. 2. — Daniel Stern est le pseudonyme de Mme la comtesse d'Agout.

2. Pour l'histoire générale des Provinces-Unies, voir : JANSSENS, *Histoire des Pays-Bas jusqu'en 1815* (3 vol. in-8°, 1840) ; MEES, *Historische Atlas van Noord-Nederland* (1865, in-f°) ; Van KAMPEN, *Geschichte der Niederlande* (1831-33, 2 vol. in-8°) ; Lothrop MOTLEY, *Histoire de la fondation de la République des Provinces-Unies*, trad. française (1860, 4 vol. in-8°) ; Daniel STERN, *Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas* (1872, in-8°) ; GERLACHE, *Histoire des*

[redacted]

récages et de fondrières, dans les vallées tourbeuses de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, livrées à tous les caprices de la mer et des eaux fluviales, vivaient les tribus germaniques des Bataves et des Francs, et, plus rapprochées des rivages du nord, les nations frisonnes. Elles subirent, comme les Gaulois, la domination romaine; la révolte de Civilis (69), malgré l'appui des confédérations celtes, ne les délivra pas. — Après la chute de l'Empire romain et la création des royaumes mérovingiens, les Frisons gardèrent leur indépendance, tandis que la Batavie était réunie à l'Ostrasie franque. Les Frisons, restés païens, étaient des pirates redoutés; alliés des Saxons, ils soutinrent des luttes continuelles contre les maires du palais d'Ostrasie, et persécutèrent les missionnaires chrétiens qui répandaient chez eux l'Evangile et y fondaient des églises. L'évêque Boniface, en 755, fut un des martyrs de la Frise. — Charlemagne les vainquit et les força à recevoir le baptême, après la soumission du Saxon Witikind (785); Louis le Débonnaire essaya d'organiser la Frise et de la défendre contre les invasions des Normands. Ceux-ci établirent leurs stations à Walcheren et dans les îles néerlandaises; tous les grands chefs normands, Rourik, Rollon, Gottfried, Siegfried, préparaient dans ces camps retranchés maritimes leurs courses audacieuses, et les plaines frisonnes furent les premières pillées par les corsaires. Peu à peu cependant la Germanie s'organisa; les missionnaires du huitième et du neuvième siècle y introduisirent, avec une religion nouvelle, des mœurs plus traitables; délivrés des Normands par les empereurs de la maison de Saxe, les Frisons eux-mêmes s'adoucirent, défrichèrent et cultivèrent le sol, commercèrent avec l'Angleterre et les peuples de la Baltique, et commencèrent, par la construction des premières digues et la création des premiers polders, la lutte héroïque et féconde contre l'Océan.

Malgré leur caractère farouche, ils acceptèrent plus ou moins docilement la suzeraineté féodale de comtes héréditaires au onzième siècle; il y eut des marquis de Frise, des comtes de Hollande, de Gueldre, de Zutphen, des seigneurs de Brabant et de Clèves, des évêques d'Utrecht. Les Frisons orientaux, à peine convertis, étaient d'ailleurs des vassaux fort turbulents. On vit plus d'une fois leurs flottilles, comme celles des Normands du neuvième siècle, s'abattre sur les rivages de l'ouest, et leurs bandes, unies aux paysans soulevés, opposer aux croisades de la chevalerie des jacqueries terribles, chasser les évêques et les chevaliers, brûler villes, châteaux et monastères, et livrer, durant cette période féodale de quatre siècles, la Hollande et la Zélande au déchaînement des haines sociales, du fanatisme et de la cupidité. Dans le même temps, et surtout au treizième siècle, les révolutions de la nature se mêlent à celles des hommes. C'est en 1284 que la mer s'ouvrit violemment un passage à travers la Frise, et du lac Flevo fit l'immense Zuyderzée, engloutissant en quelques heures, dans cette irruption soudaine, plus de cent villages et cent mille individus.

Période bourguignonne (1428-1482). — Au quinzième siècle seulement, une vie plus calme commença pour ces peuples. La mort de Guil-

---

Pays-Bas depuis 1814 *jusqu'en* 1830 (1839, 3 vol. in-8°); Cerisier, *Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies* (1777-85, 10 vol. in-12); Basnage, *Annales des Provinces-Unies* (1726, 2 vol. in-f°); Leclerc, *Histoire des Provinces-Unies* (1723, 2 vol. in-f°); Kerroux, *Histoire de Hollande et des Provinces-Unies* (1778, 2 vol. in-4°); Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale* (2 vol. in-8°, 1876).

.ume, comte de Hollande et seigneur de Frise, époux de Marguerite de ourgogne, fille de Philippe le Hardi (1417); les luttes et les aventures manesques de sa fille unique, Jacqueline de Hainaut, qui, restée veuve 'un premier mari, Jean de France, abandonnée du second, Glocester, fut ontrainte, pour sauver le troisième, François de Borselen, d'abandonner à Philippe le Bon ses Etats héréditaires, firent de la maison de Bourgogne a souveraine des Pays-Bas divisés. Déjà maîtres de la Flandre, de l'Artois, du Hainaut, du Brabant, les ducs de Bourgogne rendirent pendant cinquante ans la paix aux campagnes, mirent fin aux querelles des villes, et les défendirent contre la rivalité des villes hanséatiques (1428-1442); Amsterdam devint un port de commerce de premier ordre. Après la mort de Charles le Téméraire (1477), sa fille Marie accorda aux Hollandais une charte de privilèges, le droit de s'assembler, de se gouverner, de décider de la paix, de la guerre, etc. C'est de leur aveu qu'elle épousa en 1478 l'archiduc d'Autriche Maximilien, et, quand elle mourut en 1482, les Pays-Bas furent légués à Philippe le Beau, son fils.

Période habsbourgeoise (1482-1581). — A la maison française de Bourgogne se substitua la maison allemande de Habsbourg. Le mariage de Philippe avec Jeanne de Castille (1496), prépara l'incorporation des Pays-Bas à la monarchie espagnole. En 1506, ils furent placés sous la régence de Marguerite d'Autriche, veuve de Philippe de Savoie, pendant la minorité de son neveu Charles d'Autriche. L'histoire des provinces belges et hollandaises est alors confondue; elles forment ensemble le *cercle de Bourgogne*, et passent sous la domination de Philippe II, après l'abdication de Charles-Quint, et le partage de son empire (1555). Alors commencent les persécutions et la guerre. Tandis que Charles-Quint, flamand de naissance et d'éducation, avait respecté les privilèges des pays néerlandais, son fils Philippe, castillan d'origine, de mœurs et d'opinions, voulut en faire une simple annexe de la monarchie espagnole, et en extirper l'hérésie. L'intolérance politique et religieuse de l'Espagne réunit d'abord dans une alliance étroite les gueux de terre et de mer, les provinces flamandes catholiques, et les Etats calvinistes néerlandais. Mais une scission éclata entre les coalisés à cause de la religion, et les provinces du nord, fidèles à Guillaume d'Orange, fondèrent la république calviniste des Provinces-Unies (1581). L'assassinat de Guillaume (1584), l'âme de l'insurrection, le père de la patrie, ne changea rien à l'*acte d'abjuration* de La Haye. Son fils, Maurice de Nassau, fut proclamé stathouder à sa place, et le roi Philippe III reconnut l'indépendance des Provinces-Unies en la déguisant sous le nom de *Trêve de douze ans* (1609). L'émancipation fut ratifiée par l'Europe, après la guerre de Trente ans, par les traités de Westphalie (1648).

Les Provinces-Unies indépendantes (1648-1795). — Les discordes qui éclatèrent entre les patriciens bourgeois et le parti stathoudérien et populaire, entre les arméniens et les gomaristes, et qui coûtèrent la vie à l'illustre Olden Barneveld, grand-pensionnaire de Hollande; la révolution de 1650, qui fut la revanche de l'aristocratie républicaine et abolit pour vingt-deux ans l'autorité du stathouder, ne ralentirent pas le développement maritime et la prospérité commerciale de la nouvelle confédération. Dès la fin du seizième siècle, Amsterdam recueillait l'héritage d'Anvers; en trois expéditions audacieuses (1594-1596), Willem Barentz, cherchant au nord-est une route de commerce plus directe que le Cap, découvrait le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, et dépassait avant tous les autres le 80e degré de latitude; Cornelis de Houtman visitait Java et l'archipel de la Sonde, et y nouait partout des relations. En 1602, le grand-

[redacted]

pensionnaire Olden Barneveld avait décidé les Etats-Généraux à fonder la *Compagnie néerlandaise des Grandes-Indes*, véritable puissance extérieure qui avait son gouvernement dans la *Chambre des dix-sept directeurs*, qui battait monnaie, faisait la paix et la guerre, bâtissait des forteresses, entretenait des armées, et exerçait sur les mers du sud un rigoureux monopole. En cinquante ans, elle enleva aux Portugais toutes leurs colonies malaises, éleva Batavia, occupa Formose, Ceylan, les côtes de Coromandel et de Malabar, le Cap de Bonne-Espérance, étendit ses opérations au Japon qui ne s'ouvrit qu'à elle seule pendant plus de deux siècles. Son capital était à l'origine de 6 500 000 florins; pendant un siècle, les intérêts des actionnaires s'élevèrent parfois à 60 pour 100, et ne descendirent jamais au-dessous de 12 1/2; les hollandais étaient par le nombre de leurs vaisseaux et l'activité de leurs transports les courtiers des mers; Colbert comparait avec dépit leurs 16 000 navires de cabotage ou de long cours, aux 600 bâtiments de notre flotte marchande. Dans le même temps, l'érudition, la poésie, l'histoire, étaient cultivées avec éclat; l'art produisait d'admirables chefs-d'œuvre; Hobbema, Ruysdaël, Rembrandt, Paul Potter, Gérard Dow, Terburg, Van der Helst, etc., étaient les artisans de génie de cette renaissance originale de la peinture néerlandaise.

L'invasion de la Hollande par les armées de Louis XIV froissé de l'opposition de cette république de marchands calvinistes qui avait noué contre lui la Triple alliance de La Haye, ramena au pouvoir le parti de Nassau; Guillaume III, proclamé stathouder (1672), après la sanglante émeute qui immola les deux frères de Witt, sauva l'indépendance menacée, et fit de la Hollande l'âme des coalitions de l'Europe contre Louis XIV: quand il mourut (1702), plus roi en Hollande qu'en Angleterre, les Etats-Généraux supprimèrent le stathoudérat et gouvernèrent avec le grand-pensionnaire Heinsius, disciple de Guillaume et continuateur habile de sa politique étrangère. Aux traités d'Utrecht (1713) et de la Barrière (1715), les Provinces-Unies obtinrent des agrandissements et des garanties. La paix rendit l'essor à la prospérité publique, et la Compagnie des Indes servit des dividendes de 50 pour 100. Entraîné dans la guerre de succession d'Autriche en faveur de Marie Thérèse, le parti républicain fut battu par le maréchal de Saxe, et une révolution rétablit le stathoudérat en faveur de Guillaume IV de Nassau (1747-1751), et le déclara héréditaire. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) rendit aux Provinces-Unies l'intégrité de leur territoire. Sous le règne du faible Guillaume V (1751-1795) soumis à la tutelle du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, la décadence de la Hollande commença; son adhésion à la ligue de neutralité armée la mit aux prises avec l'Angleterre dans la guerre de l'indépendance d'Amérique; elle fut vaincue et sa marine de guerre presque détruite; sa marine marchande perdit plus de 500 vaisseaux et 15 millions de florins enlevés par les corsaires anglais; ses colonies lui furent rendues en 1783, grâce à l'appui de la France, son alliée. Quatre ans plus tard (1787), une nouvelle révolution du parti républicain ou *patriote* destituait et chassait le stathouder; la même année, il fut rétabli par une armée prussienne, sous les ordres de Brunswick, qui imposa militairement aux députés hollandais la loi de l'étranger.

Période française (1795-1814). — Le parti *patriote* prit sa revanche en 1794, quand les soldats de Pichegru, chassant devant eux les armées coalisées, déjà maîtres de la Belgique, traînant leur artillerie sur les canaux gelés, vinrent occuper Amsterdam et le Helder, et capturer la flotte des Provinces-Unies dans les glaces du Texel. Le stathouder Guillaume V s'était enfui honteusement en Angleterre. Les Provinces-Unies traitèrent

avec la **France** (1795), lui payèrent une contribution de 100 millions, lui cédèrent le Limbourg et la Flandre hollandaise, Maëstricht, Venloo, Flessingue, et la libre navigation du Rhin, de la Meuse, de l'Escaut. Pendant vingt ans, leur destinée fut liée à celle de la France. Cinq fois, la constitution de la Hollande fut modifiée suivant les évolutions politiques de la nation maitresse, en 1796, 1798, 1801, 1805, 1806; tour à tour république fédérative ou unitaire, monarchie napoléonienne sous LOUIS Ier BONAPARTE, frère de Napoléon, et enfin après l'abdication forcée de ce vassal récalcitrant, brutalement incorporée à l'empire, elle fut successivement divisée en huit, puis neuf, puis dix, puis sept départements, sur le modèle français. Pendant que s'accomplissaient ces transformations humiliantes, le commerce des Pays-Bas était suspendu, sa dernière flotte battue par l'Angleterre, et ses colonies lui étaient enlevées.

Le royaume des Pays-Bas (1814-1885). — Au congrès de Vienne, on rendit à Guillaume-Frédéric (GUILLAUME Ier, 1813-1840), fils du dernier stathouder, la souveraineté des provinces néerlandaises, et on y ajouta les provinces flamandes et wallonnes et le grand-duché de Luxembourg, mais l'Angleterre garda Ceylan, le Cap et une partie de la Guyane. Le royaume des Pays-Bas, élevé comme la sentinelle de l'Europe sur la frontière de la France, dura quinze ans; en 1830, le peuple belge s'émancipait à son tour *V. la Notice historique sur la Belgique, p.* 151; dix ans plus tard, Guillaume Ier abdiquait.

GUILLAUME II (1840-1849) fut souvent en désaccord, comme son prédécesseur, avec les Etats-Généraux sur les questions d'impôts et de finances. Il sut toutefois éviter une révolution, construire des chemins de fer, dessécher la mer de Haarlem, faire la guerre aux Atchinois, et il préparait la réforme de la Constitution quand il mourut (1849).

Son fils et successeur, GUILLAUME III, reprit cette œuvre délicate et la mena à bonne fin. Sous ce règne, le commerce se releva, la prospérité coloniale fut rétablie, grâce surtout au système des *cultures forcées*, introduit aux Indes Orientales par le gouverneur Van den Bosch; l'administration du Waterstaat a continué l'œuvre de protection et d'assainissement par les digues, les canaux, les polders, les assèchements; en 1863, le ministre des colonies, Van de Putte, a fait abolir l'esclavage dans les Antilles; et malgré une nouvelle lutte meurtrière contre les Atchinois qui coûta à la Hollande des milliers de soldats et un de ses meilleurs hommes de guerre, le général Kohler, battu et tué devant la citadelle ou *Kraton* d'Atchin (1873), la Hollande a soumis l'Etat rebelle, et placé le nord de l'île de Sumatra sous sa domination. « De nos jours, » la Hollande tient un rang plus modeste qu'aux temps de Philippe II et » de Louis XIV parmi les États européens; mais elle a gardé sa physio- » nomie particulière, si bien exprimée par ses grands peintres ; au milieu » de ses riches campagnes, que coupent en tous sens les routes, les » canaux, les voies ferrées, ce ne sont que villages proprets, bourgs indus- » trieux, villes à la tournure antique, dont les maisons se reflètent dans » les *Gratchen* ou rues aquatiques qui introduisent les canaux au cœur » même des cités; partout règnent le mouvement et la vie, mais un mou- » vement mesuré et une vie peu bruyante ; de tous côtés la vue est frappée » par le spectacle du bien-être et de la richesse, mariés à une sage éco- » nomie, et d'un bout à l'autre du pays batave on se convainc du pre- » mier coup d'œil, absolument comme en Suisse, qu'on est en présence » d'un peuple qui a la conscience de son individualité et la ferme volonté » de ne pas abdiquer. » (HIMLY, t. I; p. 123.)

PROVINCES	CHEFS-LIEUX et POPULATIONS	VILLES IMPORTANTES
Brabant septentrional. (3 arrondissements.)	**Bois-le-Duc**, 25500, *place forte, usines, navigation animée.*	Bergen-op-Zoom, 10000, *place forte déclassée, commerce en décadence, ostréiculture;* Tilbourg, 30000, *draps et laines;* Bréda, 15000, *académie militaire, école du génie hydraulique, tapis;* Boxtel, 4000; Eindhaven, 3000, *manufactures;* Gertruydenberg; Workum.
Zélande, formée de sept îles. (3 arrondissements.)	**Middelbourg**, 18000, *au centre de l'île de Walcheren.*	Flessingue, 12000, *place forte déclassée,* auj. *port de commerce rival d'Anvers, mais bien inférieur;* Goes, dans Sud-Beveland, *sauneries;* Zierikzée, 8000, *dans Schouwen;* Sluis ou l'Ecluse, *port ensablé;* Veere, Terneuse, *ports et chantiers.*
Hollande méridionale. (6 arrondissements.)	**La Haye**, ou 'S Graven Hage (le parc des Comtes), *ancienne résidence de chasse, siège du gouvernement,* 132000, *ville de fonctionnaires, de bourgeois riches, de seigneurs; musées et collections..*	Scheveningen, *port de bains, pêcheries;* Petit-Loo, *château royal;* ROTTERDAM, sur la Rotte, 166000, *grand port, distilleries, raffineries;* Delft, 26000, *arsenal, armes, faïences;* Leyde, 42000, *Université, lainages, vieille ville romaine;* Brielle, *dans l'île de Woorne;* Dordrecht, 28000, *dans une île de la Meuse, école d'artillerie, place forte, port commerçant;* Schiedam, 24000, *pêcheries, distilleries de genièvre;* Vlaardingen, 8000, *port de pêche, chantiers;* Gouda, 16000, *pipes, faïenceries, distilleries;* Gorkum, 9000, *place forte de la Meuse;* Hellevoetsluis, *chantiers de la marine militaire;* Katwyk, *port de bains, digues, écluses.*
Hollande septentrionale (4 arrondissements.)	**Amsterdam**, 300000, *place forte, grande métropole et capitale maritime et commerciale du royaume, à l'embouchure de l'Amstel, sur la gauche de l'Y, bâtie sur 95 îlots, la « Venise du Nord », communique par deux canaux avec la mer du Nord; taille*	Haarlem, *chef-lieu de la province,* 44000, *toiles, blanchisseries, culture des jacinthes, tulipes, œillets dans* Bloemendaal, *la Vallée des Fleurs;* Zaandam, 12000, *huileries, papeteries, chantiers de construction, grains;* le Helder, *ville forte,* 20100; Nieuwediep, *station navale à l'entrée du canal du Nord;* Bergen; Kastricum; Alkmaar, 11000; Hoorn, 10000, Edam, 5000, Monnikendam, Enkhuizen, 7000, *sont des ports du Zuyderzée qui exportent les fromages;* Muiden, *clef des écluses, pl. forte;* Naarden, *pl. forte;* les

Hollande septentrionale. (4 arrondissements.)	*et polissage des diamants; distilleries, huileries, papeteries, raffineries.*	îles Marken, 1200; Urk (Zuyderzée), de Wieringen, 2000, du Texel, 6500 (*moutons, fromages, pêcheries*), Vlieland, 60). Terschelling (*pêcheurs ou pilotes*) dépendent de cette province.
Utrecht. (2 arrondissements.)	**Utrecht.** 71300, *place forte, université, école de médecine militaire, école vétérinaire, observatoire, hôtel des monnaies, soieries, draps.*	Amersfoort, 13000, *lainages, tabac, séminaire janséniste;* Zeist, 3000, *colonie de frères moraves.*
Gueldre. (4 arrondissements.)	**Arnheim**, 41500, *ville de rentiers et de négociants enrichis, bon port sur le Rhin, commerce de grains.*	Nimègue, 28100, *ville de commerce;* Zutphen, 16000, *grains et bois de la Forêt-Noire, tanneries, huileries, papeteries.*; Tiel, 7000, *grains et bestiaux;* Harderwick, *port ensablé;* Loo, *château royal.*
Over-Yssel. (3 arrondissements.)	**Zwolle**, 23800, *place forte, tanneries, tabac.*	Deventer, 18000, *port de l'Yssel, tapis, fonderie de fer, brasseries;* Almeloo, *toiles;* Kampen, 16000, à l'emb. de l'Yssel, *commerce agricole avec l'Allemagne;* Enschede, 5000, *manufacture de coton.*
Drenthe. (1 arrondissement.)	**Assen**, 6000.	Hoogeveen, 11000; Meppel, 7000, *cotonnades, toiles, brasseries;* Koevorden, 10000, *place forte;* Fredericksort, Willemsord, *colonies agricoles.*
Frise. (3 arrondissements.)	**Leeuwarden**, 29000, *grains et bestiaux.*	Harlingen, 10000, *port du Zuyderzée, produits agricoles;* Sneek, 8500, *beurres, horlogerie;* Dokkum, 5000, *bestiaux et lins;* Stavoren, *port déchu;* Franeker, *berceau des Mennonites;* Heerenveen, *produits agricoles.*
Groningue. (3 arrondissements.)	**Groningue**, 50000, *université, institut, musée; port de canaux sur l'Aa; céréales, denrées agricoles, chevaux, bijoux.*	Delfzijl, *port fortifié du Dollart;* Winschoten, 3000, *port;* Veendam, 10000.
Limbourg. (2 arrondissements.)	**Maëstricht**, 30000, *place forte déclassée (Trajectum ad Mosam); verreries, poteries, papeteries, étoffes, cigares, boissons.*	Roermonde, 9000, *place forte, papeteries;* Saint-Pierre, *près de Maëstricht, a des carrières de pierre;* Venloo, 6500, *place forte déclassée;* Weert, *à l'entrée du marais de Peel.*

[redacted]

Divisions administratives. — 11 provinces, 34 arrondissements, 86 municipalités, 2568 communes rurales. — Les conseils municipaux et communaux des villes et des campagnes sont élus; le bourgmestre et les échevins nommés par le roi. Les gouverneurs des provinces et les commissaires d'arrondissement sont assistés de conseils électifs qui ont des sessions régulières.

Constitution. — Etablie par l'acte du 25 octobre 1848, modifiée en 1850, 1855, 1869. — **Pouvoir exécutif.** *Monarchie constitutionnelle héréditaire*[1]. La liste civile est de 1 million de florins. Le roi est irresponsable; il choisit ses ministres, qui sont responsables, au nombre de huit : *Intérieur et Présidence du conseil*, *Affaires étrangères*, *Finances*, *Justice*, *Colonies*, *Marine*, *Guerre*, *Travaux publics et Commerce*. Les ministres ont un traitement de 25000 francs. — **Pouvoir législatif**, exercé conjointement par le *roi* et les *Etats généraux*, divisés en *deux chambres*. *Première chambre :* 39 membres, élus par les Etats provinciaux parmi les citoyens les plus imposés (1 par 3000 habitants; la liste des électeurs est dressée dans chaque province). Les éligibles doivent être citoyens néerlandais, jouir de leurs droits civils et politiques, avoir trente ans accomplis. Ils sont élus pour neuf ans par tiers, renouvelés tous les trois ans, toujours rééligibles. Ils reçoivent des indemnités de voyage et de séjour déterminées par la loi. Le président de la première chambre est nommé par le roi. *Deuxième chambre :* 1 membre par 45000 habitants; aujourd'hui 80, élus au suffrage restreint par les citoyens domiciliés dans la circonscription, payant un cens direct de 20 à 160 florins (42fr,35 à 338fr,50), suivant les localités. Pour être éligible, il faut être Néerlandais, jouir de ses droits civils et politiques, avoir trente ans accomplis. Les membres de la deuxième chambre sont élus pour quatre ans, et renouvelés tous les deux ans par moitié. — Le mandat est incompatible avec les fonctions salariées de l'Etat, pour les deux chambres; les militaires qui y siègent sont mis en non-activité de service pendant la durée du mandat. — Le président de la deuxième chambre est choisi par le roi sur une liste de trois membres présentés par la chambre. Les membres reçoivent une indemnité de voyage, et en plus un traitement fixe de 2000 florins (4233 fr.) par an. — La session ordinaire des Etats généraux s'ouvre le troisième lundi de septembre et doit durer au moins vingt jours. — Le roi peut dissoudre les chambres, mais doit en convoquer de nouvelles dans le délai de deux mois. — Le roi et la deuxième chambre seuls ont l'initiative des lois. Le consentement mutuel du roi et des chambres est nécessaire à l'adoption de toute loi nouvelle. Les séances sont publiques, sauf les cas prévus de comité secret. -

Drapeau : *rouge*, *blanc*, *bleu*, à disposition horizontale, depuis 1652, où le rouge fut substitué à l'orange : les armoiries, un *lion d'or* avec le *glaive*, un *faisceau de onze flèches*, nombre des provinces actuellement unies, et la devise : « *Je maintiendrai.* » — **Ordres de chevalerie** : ordre *militaire de Guillaume;* ordre du *Lion néerlandais*, pour le mérite civil (1815); ordre du *Lion d'or*, fondé en 1858; ordre luxembourgeois de la *Couronne de chêne* (1841).

---

1. Le roi régnant est *Guillaume III*, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, né en 1817, couronné en 1849, petit-fils du roi Guillaume Ier, fils du roi Guillaume II, marié en secondes noces en 1879 à la princesse Emma de Waldeck-et-Pyrmont; leur fille, née à La Haye en 1880, la princesse Wilhelmine, est l'héritière du trône.

[redacted]

and duché de Luxembourg. — Donné en 1815 au roi des Pays-
ır le Congrès de Vienne, il fit partie jusqu'en 1826 de la Confédéra-
ermanique; fut déclaré par le traité de Londres (1867) État neutre et
ssion de la maison d'Orange-Nassau qui règne en Hollande; sa capitale
mantelée et la garnison prussienne retirée. Il a une constitution spé-
1868) et un gouvernement indépendant des Pays-Bas. Le roi, *grand-*
nomme les membres du gouvernement; un ministre d'État président, et
lirecteurs généraux (*finances, justice, intérieur*), un évêque catho-
romain. Le *pouvoir législatif* est confié à une chambre de qua-
deux membres élus pour six ans directement par les cantons et
velés tous les trois ans par moitié. Il y a *un conseil d'État, une cour*
ieure de justice, un tribunal d'appel, deux tribunaux d'arrondis-
it, des juges de paix cantonaux, des cours d'assises sans jury, une
bre des comptes : le code civil français est en vigueur. — Le Luxem-
est divisé en trois districts, douze cantons (*Luxembourg, Greven-*
ern et *Diekirch*), comprenant cent vingt-neuf communes (2587 kilo-
s carrés, 210000 habitants). La langue généralement parlée est l'*al-*
nd, sauf dans les villes, où on parle le *français*. Le français est la
e officielle; on prêche en allemand, on juge en français. La liste
du grand-duc est de 200000 francs. Le pays est couvert par les
ınes, et arrosé par la *Sure*, affluent de la Moselle, et par l'*Alzette*
ibutaire. On y cultive des *céréales*, du *lin*, du *chanvre* et des *vignes*.
principales richesses sont les *forêts*, et surtout les *mines de fer*
iques formant trois massifs séparés à *Rumelange*, *Dudelange*,
ux, *Lamadelaine*. Elles produisent 1500000 tonnes par an; et les
fourneaux 250000 tonnes de fonte.

capitale, **Luxembourg**, sur l'Alzette, a 16,000 habitants; elle se
en deux quartiers : la ville haute sur un plateau rocheux, accessible
nent à l'ouest; la ville basse est remplie de tanneries. Vauban avait
ıié cette forteresse aujourd'hui démantelée, et qui passait pour une
plus inexpugnables du monde par ses fortifications puissantes, ses
ements qui défiaient l'assaut, et ses immenses casemates, à l'abri de
mbe, creusées dans le rocher du Bouc. Les autres localités principales
Diékirch (3000 habitants), sur la Sure, *Esch* sur l'Alzette, le plus
tant des gros villages de ces deux vallées remplies de fabriques
ses et riches en mines de fer. Au nord-est, près de la frontière prus-
e, *Echternach*, 4000 habitants, sur la Sure, est un lieu de pèleri-
qui a conservé quelques étranges cérémonies du culte du moyen âge.
ısi le mardi de Pentecôte, dit M. E. Reclus, une procession de sauteurs
court encore les rues d'Echternach, du pont de la Sure à l'église, et
a, dit-on, pour conjurer la danse de Saint-Guy, qu'une tradition locale
avoir été très commune dans le pays, vers le huitième siècle : en 1867,
vit quinze mille sauteurs, venus surtout d'Allemagne, réunis dans une
lle procession. Les pèlerins, se tenant par des mouchoirs, sautent trois
s en avant et deux pas en arrière. Quoique la musique les encourage
a danse, un grand nombre de processionnaires tombent épuisés et sont
ueillis par les habitants du village. Arrivée à l'église, la foule fait en
tant le tour de l'autel et chacun y dépose son offrande. » (*L'Europe*,
3, t. IV.)

lonies. — Les possessions coloniales des Pays-Bas sont les plus consi-
es après celles de la Grande-Bretagne. Elles sont presque toutes
s dans la zone torride, et les colons européens s'y acclimatent diffici-
t.

[redacted]

RÉGIONS	COLONIES	KILOM. CARR.	POPULATION
1° **Indes Orientales** (1802)	Java et Madura....	131 733	20 268 480 (dont 20 232 915 indigènes)
	Sumatra, Riow, Banca, Billiton, Bornéo, Célèbes, Moluques, Timor, Bali, Lombok, Florès, Nouvelle-Guinée..........	1 728 000	8 400 000 (dont 8 000 000 indigènes)
2° **Indes Occidentales**....	Curaçao...........	550	25 421
	Bonaire...........	335	5 216
	Aruba............	165	5 593
	Saint-Martin.......	46	3 359
	Saint-Eustache....	20	2 247
	Saba.............	13	2 223
		1 129	44 059
3° **Amérique méridionale.**	Surinam ou Guyane néerlandaise......	119 321	70 853

Total : environ 2 000 000 de kilomètres carrés et 30 000 000 d'habitants.

III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux** : La *houille* et le *fer* manquent presque complètement (deux mines de charbon dans le Limbourg; quatre minières dans la Gueldre et l'Over-Yssel); les *tourbières* (hooge et lage veenen) sont exploitées, surtout dans les provinces orientales et occupent en automne trente mille personnes; — la principale richesse minérale est l'*argile* employée pour les poteries, briqueteries, et la *pierre* des carrières de Maëstricht (Mont Saint Pierre). — **Végétaux** : 72 pour 100 de terres cultivées, le reste en terres vagues et incultes, tourbières, marais, digues, etc. Les *pâturages* abondent dans la Hollande, la Frise, Utrecht, la Gueldre : 400 000 hectares de terrain ont été conquis sur les eaux et transformés en *polders* (ceux de Beemster, Purmer, Anna Paulowna, Haarlem, de l'Y, du Dollart, du Zuyderzée); *blé*, *seigle*, *orge*, *avoine*, *sarrasin* et autres céréales (12 à 13 000 000 d'hectol. par an), *pommes de terre* (13 à 14 000 000), *pois*, *haricots*, etc. Les céréales ne suffisent pas aux besoins. Culture préférée de plantes industrielles, *betterave*, *garance* (îles de la Meuse), *tabac* (Gueldre, Utrecht), *chicorée* (Frise), *lin* (Zélande, Hollande), *chanvres*, *graines oléagineuses*, *houblon*, etc; récolte de *varech*, *joncs et roseaux*,

[redacted]

jardinage perfectionné, *fleurs* magnifiques, *fruits* cultivés surtout en serre. — **Animaux** : dans les gras pâturages de la Frise et de la Hollande vivent des *chevaux*, *bœufs*, *vaches laitières*, *moutons*, *porcs*, qui forment la principale richesse de l'agriculture. La Hollande exporte chaque année pour 30 millions de *fromages* et presque autant de *beurre;* les *volailles* et les *abeilles* sont abondantes; la *pêche* maritime, fructueuse.

Industrie. — Bien inférieure à la Belgique : la principale et la plus ancienne est celle des *armements maritimes* (Hollande); puis viennent les *moulins*, les *tuileries*, *poteries*, *verreries*, *cristalleries*, *fabriques de pipes*, de *couleurs*, de *tabac* et *cigares*, de *sucre* (près de 100 000 000 de kilogr. par an); *distilleries* d'eau-de-vie de grain et de genièvre; *fabrique de curaçao; brosseries; tanneries; chaussures; tapis*, *draps*, *lainages*, *velours*, *toiles de lin*, *soieries*. Amsterdam, la ville des lapidaires, *taille et polit les diamants* dans plus de deux cent cinquante ateliers; l'*orfèvrerie* et la *joaillerie* sont répandues partout. Une industrie spéciale et nationale est celle de la construction et de l'entretien des digues, canaux, écluses, dont la direction est confiée à un corps d'ingénieurs, le *water staat*.

Commerce. — **Importation** : (en 1882) 952 000 000 de florins (part de la *France*, 20 millions; — de la *Grande-Bretagne*, 276; — du *Zollwerein*, 290; — de la *Belgique*, 123; de la *Russie*, 76, — de l'*Espagne*, 15; — de la *Suède* et de la *Norvège*, 8; — des *Etats-Unis*, 42; — de l'*Inde anglaise*, 21; — de *Java*, 53). — **Exportation** : 752 millions de florins (part de la *France*, 7 millions; — de la *Grande-Bretagne*, 155; — du *Zollwerein*, 336; — de la *Belgique*, 112; — de la *Russie*, 9; — de l'*Espagne*, 8; — de la *Suède* et de la *Norvège*, 6; — des *Etats-Unis*, 38; — de l'*Inde anglaise*, 45; — de *Java*, 40). — **Chemins de fer** : (en 1883) 2 000 kilomètres; ayant pour principal centre Utrecht : 1° ligne du sud, vers *Bois-le-Duc*, *Helmont*, *Roermonde*, *Maëstricht*, rattachée aux chemins belges par *Rosendaal* sur *Anvers; Tilburg* sur *Turnhout; Eindhaven* sur *Hasselt;* aux chemins prussiens par *Venloo* sur *Dusseldorf;* — 2° ligne de l'est, vers *Arnheim*, *Oldenzaal*, et jonction avec la ligne prussienne de l'*Ems;* — 3° ligne du nord-est par *Amersfoort*, *Harderwyk*, *Zwolle*, avec embranchements sur *Harlingen* et *Groningue ;* sur *Kampen*, *Muppel*, *Leeuwarden;* — 4° ligne du nord, sur *Amsterdam*, *Alkmaar*, *le Helder;* — 5° ligne de l'ouest, sur *Haarlem*, *Rotterdam*, *la Haye*, *Leyde*. — **Routes** : elles longent les canaux ou suivent le faîte des digues, munies presque toutes d'un pavé de *Klinkers* (briques posées perpendiculairement), 3 400 kilomètres et 8 000 de chemins communaux. — **Canaux** : ils sont innombrables et coupent le pays dans tous les sens; *Canal d'Amsterdam au Helder* (1819-1825), large de 40 mètres, profond de 6, long de 60 kilomètres, muni de gigantesques écluses; *canal du Nord* (1862-1880), large de 60 à 100 mètres, long de 25 kilomètres, destiné à compléter le premier ; *canal Zederik*, de Gorkum à Utrecht; — *canal Nieuwerslum*, d'Utrecht à Amsterdam; *canal d'Amsterdam à Rotterdam; canal Guillaume*, de Bois-le-Duc à Maëstricht; canaux de *Harlingen à Delfzyl;* de *Groningue à Zwolle*, etc. — **Télégraphes** (en 1884) 4255 kilomètres ; 3 380 000 dépêches — **Postes** : 1 281 bureaux ; 126 millions d'expéditions. — **Marine marchande** : 701 navires à voiles, 96 vapeurs jaugeant ensemble 875 000 tonnes : *Entrés dans les ports en 1883* : 5 368 vapeurs de 9 millions de tonnes et 3 000 voiliers de 2 280 000 tonnes.

[redacted]

IV. — Notions statistiques

Superficie : 33 000 kilomètres carrés. — **Population** : (1883) 4 225 000 habitants (128 par kilom. car.), occupe le troisième rang en Europe. — **Races** : d'origine germanique; nés en Hollande, 3 936 000; aux colonies, 7 600; en Allemagne, 42 000; en Belgique, 18 000; en Angleterre, 1 600; ailleurs, 6 500. — **Dialectes** parlés, *hollandais*, *flamand*, *frison*, *allemand*. — **Instruction publique** : 1° l'*instruction primaire* très développée : 4 000 écoles communales ou privées. — *Instruction moyenne* donnée dans 55 collèges et gymnases, écoles pratiques d'agriculture, de commerce et de navigation; école polytechnique du *Waterstaat* à *Bride* pour la construction des digues. — *Instruction supérieure* donnée dans les universités de *Leyde*, *Utrecht*, *Groningue*, les *athénées* d'Amsterdam et Deventer. — **Justice** : *Haute cour* à la Haye; 11 *cours provinciales*; 34 *tribunaux de cercle*; 150 *justices de paix*; *haute cour de justice militaire* à Utrecht, et *haute cour de noblesse*. Les codes français modifiés forment la base de la législation civile, criminelle et commerciale. — **Cultes** : libres : 2 470 000 calvinistes; 1 440 000 catholiques, 81 600 israélites. — *Archevêché catholique* à Utrecht et *quatre évêchés* suffragants à Haarlem, Bois-le-Duc, Roermonde, Bréda; Utrecht est le siège de l'archevêché des vieux-catholiques. — **Armée** active sur pied de paix : 29 600 hommes; sur pied de guerre 61 000, composés de volontaires avec prime qui servent six ans, et de miliciens qui servent cinq ans. — Armée territoriale (*schuttery*), divisée en deux classes, dont la seconde ne compte que sur le papier : 114 000 hommes. L'armée est répartie en trois divisions territoriales, chefs-lieux *Amsterdam*, *Utrecht*, *Bois-le-Duc*. *Académie militaire* à Bréda. — **Marine de guerre** en décadence : 23 navires cuirassés, 56 non cuirassés; flotte des Indes, 53 bâtiments à vapeur, 12 à voiles; 9 000 marins, recrutés par engagements volontaires. — **Monnaies** : l'argent a seul cours légal. *Florin*, unité monétaire = 2fr,11; divisé en 100 *cents* ou 20 *stuiver* (sou); le *cent* = un peu plus de 0fr,02; *rixdaler* = 5fr,25, le *demi-florin* = 1fr,05; le quart = 0fr, 52. **Poids et mesures** : ceux du système métrique français : *mijil* (mille) = 1 kilomètre; la *roede* = 1 décamètre; le *el* = 1 mètre; le *palm* = 1 décimètre; le *maatje* = 1 décilitre; la *ton* = 2 hectolitres; *bunder* = 1 hectare; *vierkante roede* = 1 are; *vat* ou *muids* = 1 hectolitre; *kan* = 1 litre (liquides); *last* = 30 hectolitres; le *schepel* = 1 décalitre; le *kop* = 1 litre (capacité); le *poud* (livre) = 1 kilogramme; l'*ons* = 1 hectogramme; le *vigtje* = 1 gramme. — **Budget annuel** (1884) : *Dépenses* 113 580 725 florins; *Recettes* 114 166 025. — *Dette publique* 1 004 252 250.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les écluses, les digues, les polders et les moulins hydrauliques.

« Pour comprendre l'étendue et la nature des dangers auxquels échappent tous les jours les Pays-Bas, il faut se représenter ce que les ingénieurs hollandais appellent l'échelle

[redacted]

des eaux. On sait qu'une grande partie de la Néerlande est située fort au-dessous du niveau de la mer et des rivières. Pour évaluer ces différences de position, l'art a tracé une ligne imaginaire qu'on a nommée le niveau d'Amsterdam. Ce plan est aux autres degrés de l'échelle hydraulique ce que le zéro du thermomètre est aux différents degrés de la température.

» En partant de cette base, on a pu se former une idée de la situation relative de la terre et des eaux dans le royaume des Pays-Bas. Les résultats de ces calculs, il faut le dire, n'ont rien de rassurant. Durant les mauvais temps, ou pour parler la langue locale, durant la tempête du nord-ouest, la marée monte, près de Katvijk, à 3^m,40; la marée de la Meuse, près de Rotterdam, s'élève à 3^m,20, et celle de Leeck, près de Vianen, s'élance à 5^m,80 au-dessus du niveau d'Amsterdam.

» On voit d'ici ce que deviendrait un pays placé dans de telles conditions, si la main de l'homme venait à se retirer. L'industrie a tiré la Hollande du néant; c'est l'industrie qui la conserve. Au système des digues se lie, comme moyen de défense contre les eaux, le système des écluses. On a dit que les Hollandais n'avaient pas d'architecture : quelques monuments civils ou religieux protestent contre cette opinion beaucoup trop exclusive ; mais il faut se souvenir que toujours l'art de bâtir se moule sur la nature et sur les nécessités d'un pays. Or, en Hollande l'architecture vraiment nationale est l'architecture hydraulique. Celle-ci a jeté des constructions immenses, colossales. Les premières écluses étaient de bois : aujourd'hui ce sont des monuments de pierre, et les plus magnifiques ouvrages qu'on puisse voir. Le propre de cet art n'est pas l'élégance, c'est la force.

» Pour se faire une idée du style de pareils travaux, il faut visiter les grandes écluses d'Amsterdam, et surtout les constructions de Katvijk. Cette forteresse élevée contre la mer a vraiment un caractère sévère et imposant. Trois écluses se succèdent à l'embouchure du Rhin, dans le canal destiné à soutenir la défaillance des eaux, et protègent de ce côté la Hollande. Les jours de grande tempête, on juge prudent de faire des concessions à la mer : les portes de l'écluse la plus

[redacted]

avancée vers l'embouchure du fleuve livrent passage aux vagues, qui courent furieuses jusqu'à la seconde écluse et s'y brisent. Ces masses de pierre tiennent tête à l'Océan, ces puissantes machines que dirige un art fondé sur l'expérience, ces portes qui s'ouvrent et se ferment selon le courant et le niveau des eaux, selon la direction des vents, tout cela révèle l'existence d'un système admirable et compliqué; tout cela annonce une sorte de providence administrative qui veille sur la Hollande.

» Les digues, les écluses, tous ces grands ouvrages de défense élevés contre les *eaux extérieures*, comme on appelle ici les fleuves et la mer, n'auraient point suffi à rendre la Hollande habitable, si le pays n'eût trouvé encore l'art de se débarrasser des *eaux intérieures*. Par suite des pluies, des crues et des débordements de rivières, il s'était, de date immémoriale, formé des flaques, des lagunes, de perpétuels marais, qui s'étendaient très avant dans les terres, et qui défiaient partout la culture. Une autre cause de la présence des eaux était l'extraction de la tourbe. Manquant de bois, les habitants se virent contraints de fouiller la terre pour se chauffer, et les tourbières exploitées ne tardèrent point à se changer en lacs. La Hollande présentait alors ce singulier spectacle d'un peuple sans cesse menacé par les inondations et occupé sans cesse, malgré lui, à faire de l'eau. C'est contre un tel état de choses et contre de tels dangers que l'art hydraulique était appelé à réagir par la création des *polders*. On appela ainsi, d'un mot hollandais qui veut dire *terres endiguées*, les anciens marécages que les premiers habitants entourèrent d'enclos, de faibles digues, et qu'ils munirent de grossières écluses. Le système des *polders* se développe avec les progrès de l'agriculture et de l'industrie. Dans l'enfance de l'art hydraulique, on ignorait l'emploi des machines. Ce n'est que plus tard qu'on mit à contribution, pour le dessèchement des terres, un des ennemis de la Hollande, le vent. »

Les premiers moulins hydrauliques à vent furent, dit-on, établis vers 1408 ; d'abord chétifs et incomplets, ils furent perfectionnés, et, à la fin du quinzième siècle, l'usage s'en était généralisé dans tous les districts;

l'assèchement et l'endiguement des polders furent dirigés d'après des méthodes scientifiques, et l'agriculture s'en empara.

« Aujourd'hui, des moulins de toutes formes et de toutes dimensions s'élèvent au milieu des riches campagnes qu'ils déchargent du superflu des eaux ; leurs ailes agitées se confondent à distance dans un ciel tranquille et donnent au paysage un caractère singulier. Quelques-uns de ces moulins sont de véritables édifices qui vont chercher le vent à des hauteurs considérables ; d'autres plus petits, construits en briques et en bois, n'en étalent pas moins un véritable luxe : recouverts d'un manteau de chaume qui les abrite contre la pluie, ils montrent avec orgueil l'axe qui porte les ailes orné de reliefs et de dorures. Cette coquetterie champêtre, ces grandes voiles qui frémissent dans l'air comme les ailes d'oiseaux gigantesques et fabuleux, ce *tic-tac* mêlé au bruit entrecoupé des eaux, tout cela répand sur la nature si calme de la Hollande un mouvement et un charme qu'on ne peut définir. Ailleurs les moulins, ces monuments de la vie pastorale, ce sont des machines hydrauliques, des scieries, des instruments de mouture. On voit des *polders* desservis par un seul petit moulin, on en rencontre d'autres que plusieurs grands moulins travaillent à dessécher. Autrefois, on se bornait à débarrasser des eaux superflues les terrains peu bas ; mais depuis que la science a fait des progrès, on met le vent à l'attache pour épuiser même les marais profonds. L'art des *polders* a fait à la Hollande une seconde nature. Ce pays se trouve placé, sous le rapport agricole, dans des conditions toutes particulières : ailleurs il faut créer les produits du sol, ici il a fallu créer le sol lui-même.

» Lorsque maintenant on voit cette terre, créée et entretenue par la main de l'homme, se couvrir, l'été, de gras pâturages, de fruits et de légumes, souvent même d'abondantes moissons, on ne saurait trop admirer les conditions de l'art qui ont changé un sol perdu sous les eaux en un jardin de plaisir et de fertilité[1]. » (Alphonse Esquiros, *Revue des Deux-Mondes*, 1855 : *la Néerlande et la vie néerlandaise*.)

1. « Quel peuple, celui qui, si petit, a maintenu : canaux, pilotes, digues,

[redacted]

Le dessèchement des lacs; la mer de Haarlem; le Zuyderzée.

Les Hollandais, encouragés par les succès obtenus dans l'assèchement des polders, s'attaquèrent hardiment aux lacs intérieurs. Dès le dix-septième siècle, ceux du Beemster, du Purmer, du Shermer se transformaient, grâce à leur industrieuse activité, en campagnes riches et fertiles. De 1608 à 1640, vingt-six lacs furent changés en polders, dans la seule province de Hollande septentrionale. Suivant M. W. Staring, inspecteur général de l'enseignement agricole dans les Pays-Bas, depuis l'an 1500 jusqu'en 1860, 360 000 hectares de terre de qualité supérieure ont été conquis sur l'Océan.

Les Hollandais sont condamnés à un combat sans fin contre les eaux; ils vivent sur le pied de guerre avec la mer. L'invasion des eaux marines et fluviales est une menace perpétuellement suspendue sur leur sol. Les armes de la Zélande dépeignent d'une façon saisissante ce péril de la contrée en même temps que l'énergie des habitants; elles représentent un lion luttant contre le flot dans lequel il est à demi plongé. Ce blason a pour exergue cette fière et éloquente devise : *Luctor et emergo.*

On a fait le relevé des inondations les plus désastreuses qui ont ravagé les Pays-Bas depuis l'ère chrétienne; Beyer n'énumère pas moins de 190 catastrophes entre les années 516 et 1825. Les plus terribles furent celle de 1230, qui noya 100 000 hommes dans la Frise; celle de 1277, qui creusa soudain le golfe de Dollart; celle de 1421 qui, dans l'espace d'une nuit, ouvrit, en rompant les digues, le lac Bies-Bosch, et engloutit 100 000 personnes et 72 villages; celle de 1570, qui désola la province d'Utrecht, et détruisit dans Groningue 9 000 habitants et 70 000 têtes de bétail; celle de 1686, qui renversa 600 maisons et convertit momentanément la Frise en une vaste mer; celle de 1717, qui mit Groningue sous l'eau et causa la perte de 6 000 hommes, 6 000 chevaux, 80 000 moutons et bestiaux. Au dix-neuvième siècle, on n'a pas perdu le souvenir des désastres de 1825, 1855 et 1880.

On comprend que les Hollandais se soient de tout temps préoccupés des constructions hydrauliques et qu'en ce genre ils n'aient pas de rivaux. « Là, dit M. Hérelle, chacun s'intéresse aux digues, aux écluses, aux » canaux : du bon entretien de ces ouvrages dépend la prospérité privée » et publique. Le gouvernement lui-même a créé, sous le nom de *Water-*

» villes et villages par-dessus. *Je maintiendrai,* dit fièrement ce peuple héroïque. » La mer l'assaille; il lui construit des falaises artificielles : « *Tu n'iras pas* » *plus loin!* » Mieux encore, il lui dit : « *Recule!* » et demain, il desséchera » le Zuyderzée. Les fleuves débordent : il charge le vent de les renvoyer dans » leur lit ou dans les canaux, et le vent obéit; et le moulin tourne, fouettant » l'eau plus utilement que Xerxès. L'eau insiste, pénètre en brouillard, tombe » en pluie, ternit et salit; ils font frotter et vernir sans repos. La plaine est mo- » notone, triste, la plage morne, l'horizon effrayant; ils se créent des intérieurs » bien clos, bien blancs, pleins de confort et de joie. Un rayon perce-t-il la » brume, ils inventent le clair-obscur et donnent au monde Rembrandt. Leur » langue est peu répandue : ils en parlent trois couramment. Leur territoire est » trop petit : ils ont les Indes et vivent en bateau sur l'immensité même, sur » cette eau qui était pour les submerger, et dont ils ont fait le moyen, la raison » d'être, l'esclave, la défense et la gloire de leur nation. » — (JEAN AICARD, *Visite en Hollande,* 1879, in-8°, p. 61, Sandoz.)

[redacted]

» *staat*, une sorte de ministère des eaux, conseil supérieur que composent
» les ingénieurs et les savants les plus distingués, car la défense du pays
» contre l'inondation exige une vigilance incessante et une science sûre de
» son fait. »

« Un hôte dangereux et remuant inquiétait la province de Hollande : nous voulons parler du lac de Haarlem. Ce lac, les Hollandais l'avaient vu naître. L'histoire de sa formation doit être étudiée sur les anciennes cartes ; on suit alors pas à pas les développements de cette masse d'eau, qui avait fini par intimider la ville de Leyde et la ville d'Amsterdam. Il existait en 1531, dans les environs de Haarlem, quatre petits lacs insignifiants et, à côté de ces lacs, florissaient trois villages, dont les noms ont été conservés : Nieukerk, Dorp Ryk et Wijk Huysen (Cinq-Maisons). En 1591, un des trois villages avait déjà disparu ; en 1647, les quatre lacs s'étaient réunis, et leurs noms particuliers s'étaient confondus dans celui de *Haarlemmer meer*. Il n'y avait plus qu'un point de terre, le Beinsdorp, qui surnageait ; en 1687, le Beinsdorp avait diminué, et le lac s'accroissait toujours. Dans ces derniers temps, il avait atteint 11 lieues de circonférence. C'était une mer, et une mer orageuse. Sur cette mer s'étaient livrées des batailles navales, des flottes de 70 bâtiments plats avaient manœuvré, plusieurs vaisseaux avaient péri. Nous avons vu à Haarlem, dans le cabinet d'histoire naturelle du docteur van Breda, deux individus du genre *Silurus glanis*, qui avaient été pêchés dans le lac, et qui appartiennent à la plus grande taille des poissons d'eau douce. Tour à tour d'humeur calme ou violente, ce lac paraissait se comporter selon des lois à lui. Le 1er novembre 1755, on l'avait vu s'émouvoir au moment du fameux tremblement de terre de Lisbonne, et l'on n'apercevait rien de cette agitation dans la mer. La traversée de ses eaux était périlleuse ; il y avait eu des naufrages. Comme ces animaux qui deviennent plus méchants avec les années, le lac de Haarlem se montrait de jour en jour d'un caractère plus tempétueux. A chaque gros temps, on voyait dans cette mer intérieure des montagnes d'eau se soulever, battre avec une grande force les ouvrages de défense, et s'écrouler sur les bords avec beaucoup d'écume. C'était un voisin incommode et dangereux ; si les ouvrages dans lesquels on le contenait à peine fussent venus à céder, le lac se serait jeté dans d'anciennes tourbières inondées et eût recruté là de nouvelles forces pour menacer toute la Hollande. On dépensait, d'un autre côté, à combattre ses empiéte-

Le Leegh-Water, machine de Haarlem.

[redacted]

nts et à le refouler dans son lit, autant d'argent qu'il en eût lu pour le mettre à sec. Cependant le lac de Haarlem contiait d'exister, lorsque, le 9 novembre 1836, les eaux, chassées r un vent d'ouest furieux, s'élancèrent par-dessus les digues les routes, et arrivèrent jusqu'aux portes d'Amsterdam. Cet ènement décida du sort du *Haarlemmer meer*. Le lac avait enacé Amsterdam, Amsterdam dit au lac : Tu disparaîtras. » De ce jour, en effet, son arrêt fut prononcé ; il ne s'agissait is que de trouver les moyens pour exécuter la sentence. Le sséchement du lac de Haarlem avait été plusieurs fois proposé, divers systèmes avaient été mis au concours. En 1643, un génieur et *faiseur de moulins*, dans la Nord-Hollande, Jeanlrien Leegh Water, voyant le péril qui menaçait la Hollande, le lac de Haarlem continuait d'exister, avait publié à Amsterm un petit ouvrage dont la conclusion était : « Il faut se débarrasser de cette masse d'eau ruineuse et envahissante, *ergo delendum est mare !* » A cet ouvrage étaient joints un plan de sséchement et une carte. L'auteur du projet avait besoin de nt quarante moulins pour déverser l'eau du lac dans la mer. projet rencontra plus d'un genre d'objections : il aurait fallu ie le vent se fît sentir vite et longtemps dans la même direcin pour que les moulins travaillassent convenablement. Beauup d'autres systèmes se produisirent ; mais pour extraire cette iissante masse d'eau, il fallait une force considérable, indéndante des variations de l'atmosphère, soumise seulement et tièrement à la volonté de l'homme. Ces plans embryonnaires étaient, relativement aux moyens d'exécution, que des utoes ; il leur manquait une découverte qui levât tous les stacles et qui rendît praticables toutes les hardiesses du génie imain, il leur manquait la vapeur. La force de la vapeur ouvée, l'asséchement du lac de Haarlem était décrété en prinpe. Cette invention moderne changea en effet, de fond en mble, les conditions de cette œuvre difficile et jusque-là téméire. Au mois d'avril 1840 partit de la Hollande, pour se rendre i Angleterre, une commission chargée de faire des recherches ir la vapeur et sur les machines d'épuisement...... Après ielques essais, les principaux organes du nouvel appareil rent constitués. C'était moins une machine qu'un être colossal animé ; on lui donna le nom de *Leegh Water*, en souvenir de lui qui, le premier, avait osé conseiller le desséchement de tte mer. Le *Leegh Water* commença tout seul l'épuisement des

eaux, le 7 juin 1848. Deux autres machines, le *Cruquius* et le *Lijnden*, vinrent à son aide. Aujourd'hui le dessèchement est un fait accompli. » (Alphonse ESQUIROS, *la Néerlande et la vie néerlandaise.* — *Revue des Deux-Mondes*; 1855.)

Le dessèchement avait duré trente-neuf mois; les machines eurent à déverser dans la mer, par le canal de ceinture, 924266112 mètres cubes d'eau, c'est-à-dire la masse liquide d'un lac qui dépassait 180 kilom. car. et avait une profondeur moyenne de 4 mètres. Le travail coûta 7240368 florins, et donna à la Hollande une nouvelle campagne où poussèrent de belles récoltes, où s'élevèrent de nombreuses métairies dont la réunion forme aujourd'hui l'une des communes les plus populeuses de la Hollande septentrionale; le village principal, Hoofddorp, bâti au centre des polders, au croisement des routes et des canaux, prend de plus en plus l'aspect d'une ville.

Le dessèchement du Zuyderzée. — Après le dessèchement du lac de Haarlem, grand de 18000 hectares; après la mise en culture du golfe de l'Y, opération qui a coûté 64 millions de francs, la Hollande se propose de couper par une énorme digue la moitié du Zuyderzée, et d'ajouter au royaume une douzième province. « Le Zuyderzée est la plus jeune des mers européennes. » Quand les Romains envahirent ces parages, ils ne trouvèrent qu'un pays marécageux, couvert de forêts, au centre desquelles s'étendait le lac Flevo, que la rivière Flevum mettait en communication avec la mer. En 1282, une effroyable tempête jeta la mer dans le lac et noya toute la plaine d'alentour; et pendant six siècles, les Hollandais ne songèrent pas à lui disputer sa conquête. En 1849, l'ingénieur von Diggelen conçut le premier le projet de dessèchement du Zuyderzée; en 1865, M. Rochussen le reprit, rédigea des mémoires, y intéressa la société du Crédit foncier; une commission d'Etat déclara le projet praticable, et en 1874, le roi l'approuva; les Etats-généraux, les chambres de commerce, les conseils municipaux, la presse demandèrent qu'on se mît à l'œuvre sans tarder.

» ... La grande digue est la plus importante des constructions à exécuter; elle est aussi la plus difficile. Selon le projet, elle partira de la ville d'Enkuizen, sur la rive occidentale, se dirigera en ligne droite jusqu'à l'île d'Urk, puis, avec deux angles rentrants très ouverts, rejoindra la côte orientale à Kampen. Elle sera longue de 40 kilomètres, avec 50 mètres de largeur à la base et 8 mètres au-dessus du niveau moyen des hautes mers, déterminé par le point de repère d'Amsterdam. La berme extérieure aura 5 mètres; la berme intérieure portera une voie ferrée et un chemin de halage pour le canal riverain. Sur trois points, à l'île d'Urk, à Enkuizen et à Kampen, de doubles écluses ouvriront une communication avec la mer libre.

» Pour comprendre que l'industrie de l'homme ne recule pas devant un pareil travail, il faut se rappeler que le Zuyderzée

est très peu profond, que son lit est partout semé de fonds bas, qu'à côté d'un chenal de 15 à 20 pieds s'étendent de vastes bancs de sable, recouverts d'eau à 3 ou 4 pieds seulement. En outre, par un heureux hasard, l'un de ces bancs de sable s'étend sans interruption, d'Enkuizen à Kampen, et il fournira pour la digue une assise solide. Si l'on devait traverser des terrains tourbeux ou vaseux, la difficulté serait doublée ; mais on sait par expérience que ces sables compacts portent sans danger les poids les plus lourds ; on a pu même y bâtir, sans pilotis, des ponts de chemin de fer sur la ligne d'Amsterdam........ Tout est nettement prévu, et le succès est assuré. A vrai dire, le succès ne suffit pas ; il faut encore le profit ; mais le profit, lui aussi, ne semble pas douteux, lorsqu'on considère l'étendue des terrains desséchés, les rares qualités du sol et le prix probable de revient. » (G. Hérelle, *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1875.)

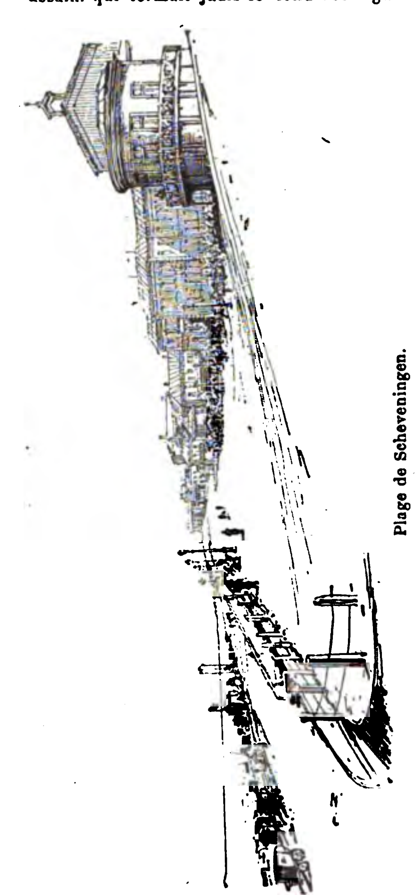
On a calculé en effet que sur les 196670 hectares qu'enfermera la digue, 150000 pourront être mis en culture. Si ces terres fertiles étaient vendues au prix de 4000 francs l'hectare, comme celles du polder de Wijkermeer, la somme produite dépasserait 786 millions; les frais prévus pour les travaux de desséchement n'atteignent pas 250 millions.

Les canaux; le tour du Zuyderzée.

Parmi les plus beaux travaux publics de la Hollande, il faut citer le grand canal du Nord-Hollande, qui va du golfe de l'Y jusqu'à la mer du Nord sur une longueur de 80 kilomètres, une largeur de 40 mètres et une profondeur de 6. Commencé en 1819, il fut achevé en 1825 et coûta 30 millions. Par ce canal, les plus grands bâtiments arrivent en moins de vingt-quatre heures de la mer du Nord dans le port d'Amsterdam. L'entrée du canal est à Nieuwe-Diep, qui est le port du Helder. Le long du quai se succèdent de grands établissements maritimes, l'Institut naval, les chantiers, les magasins de la marine. A l'extrémité commence la formidable digue du Helder, longue de 8 kilomètres, qui défend la ville et le port. Elle est bordée de redoutes et de canons, et forme une route magnifique, haute de 10 mètres, large de 20, construite avec des blocs de pierre amenés de Belgique et de Norvège. Ces travaux étonnants ont été commencés en 1811, sur l'ordre de Napoléon, qui voulait faire du Helder, en face de l'Angleterre, un « Gibraltar du nord. »

Le canal de 80 kilomètres, d'Amsterdam au Helder, ne suffit bientôt plus aux exigences de la navigation. Un nouveau canal fut creusé de l'est à l'ouest, de 1865 à 1876, entre Amsterdam et la mer du Nord, sous la direction des ingénieurs Hawkshaw et Dirks, par l'entrepreneur Lee. Inauguré en 1876 par le roi des Pays-Bas, le nouveau canal a coûté 50 millions : il a 26 kilomètres de long, 88 pieds de largeur au fond, 207 à la surface, 23 pieds de tirant d'eau. En desséchant les lagunes et les marais qui en bordent les rives, on les a convertis en polders fertiles, qui se

sont vendus 4 à 5000 francs l'hectare. On récolte aujourd'hui du froment, du colza, des légumes, on engraisse des bestiaux sur le terrain assaini qui formait jadis le fond des lagunes. Le port créé à l'entrée du canal porte le nom d'Ymuiden, ou bouche de l'Y, rivière ou lagune dont le fond est devenu le lit principal de la nouvelle voie maritime. A 2 lieues au nord-ouest de la vieille ville romaine de Leyde (*Lugdunum Batavorum*) la plus ancienne de la Hollande, au village de Katwyk, un canal pouvu d'énormes écluses et protégé par des digues construites au commencement de ce siècle, ouvre au Rhin, dont une des embouchures ensablée menaçait de changer le pays en un vaste marais, un chenal d'écoulement vers la mer. Katwyk est en même temps avec Zandvoort et Scheveningen, une des plages balnéaires les plus fréquentées. Mais Scheveningen, situé seulement à vingt-cinq minutes de la capitale officielle des Pays-Bas, la Haye, attire de préférence les baigneurs étrangers.



Plage de Scheveningen.

M. Henry Havard a raconté dans un livre très original son *Voyage pittoresque aux villes mortes du Zuyderzée*. Il a fait le tour de cette mer de création récente, visité sur ses bords les villes jadis prospères, aujourd'hui en pleine décadence ou même disparues; nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à ce guide spirituel et bien informé quelques descriptions d'un périple que peu de touristes avaient accompli avant lui.

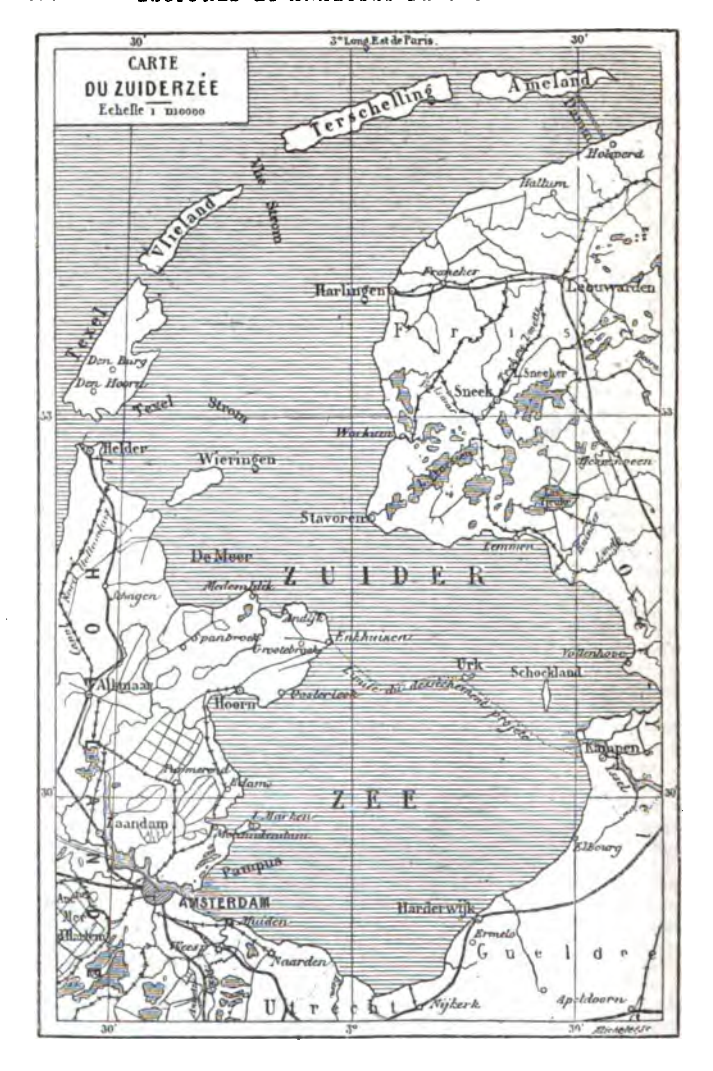
« La navigation du Zuyderzée est des plus difficiles et des plus périlleuses. A voir, sur les cartes ordinaires, cette grande

[redacted]

nappe d'eau, il semble qu'on puisse s'abandonner aux vents et aux vagues, sans crainte des récifs, ni des abordages. Mais, dès qu'on a la carte marine sous les yeux, tout change d'aspect, et l'on est frappé par le nombre considérable des bancs de sable qui s'étendent dans tous les sens, et ne laissent entre eux qu'un chemin à peine praticable. A côté d'un étroit chenal, qui a 14, 15 et parfois 20 pieds de profondeur, s'allonge un énorme « *Zanadbank* » qui n'est couvert que de 3,2, et souvent un seul pied d'eau. Si une fausse manœuvre, une erreur ou un coup de vent vous pousse sur l'un de ces bancs, tout est perdu. Les sombres et sinistres récits abondent à chaque page de l'histoire du Zuyderzée... » (Henry Havard, *les Villes mortes du Zuyderzée*; in-18, Paris, Plon.)

L'île de Marken, langue de terre triangulaire, munie d'un phare, n'est protégée contre les flots que par une levée de terre, haute d'un mètre. Les inondations y sont périodiques. Les habitants, au nombre d'un millier, ont élevé sept tertres où ils ont bâti leurs demeures; un huitième est le cimetière de l'île. Ni arbres, ni bestiaux; on n'y voit que quelques moutons importés au printemps, et qui sont ramenés à l'automne sur la terre ferme. La population saine et robuste, de mœurs douces et hospitalières, est composée de pêcheurs intrépides; les anchois, les harengs et les soles du Zuyderzée constituent, avec les foins récoltés dans l'île, la principale ressource de Marken. Les Markenaars ont gardé la pureté primitive de leur race; ils n'émigrent pas, ils n'attirent pas les immigrants. Les femmes portent encore le pittoresque costume national, tel qu'il était il y a trois siècles: l'énorme coiffe blanche semblable à une mitre, qui recouvre et comprime les oreilles, et d'où s'échappent de chaque côté de grosses mèches de cheveux blonds, tordues en tire-bouchon et tombant jusqu'au milieu de la poitrine; le corsage brun, couvert de riches broderies et protégé contre le soleil, la poussière et la pluie par un plastron de perse, semé de fleurs rouges sur fond rose; enfin la jupe multicolore, de couleur claire, ou bleu foncé, rayée de doubles bandes noires ou rouges.

« *Monnikendam* est une charmante petite cité pavée en briques jaunes, » bâtie en briques rouges, avec des encadrements clairs aux fenêtres et » des jalousies vertes. Elle est propre, luisante, tenue dans le goût de » Broek, c'est-à-dire tirée à quatre épingles. » Malgré sa décadence commerciale, elle est encore un important marché, et sous l'auvent de sa petite Bourse, où douze personnes tiendraient mal à l'aise, se vendent chaque année 200 000 kilogrammes de fromage et pour 100 000 florins de harengs frais. — A quelques kilomètres au nord, le hameau de pêcheurs de *Vollendam* cache derrière sa haute digue ses pignons verts et ses maisons de bois peintes en vert tendre ou en noir foncé. — Plus loin, *Edam* n'a gardé que 5 000 âmes sur les 25 000 qu'elle comptait au dix-septième siècle; — *Hoorn*, dont la foire aux bœufs attirait jadis, de tous les coins de l'Europe, des milliers d'étrangers, est également dépeuplée. Toutes deux d'ailleurs sont encore célèbres par leur commerce de fromage ; Hoorn en exporte chaque année 2 500 000 kilogrammes, il se vend parfois jusqu'à 118 000 fromages par jour sur son marché.


CARTE
DU ZUIDERZÉE
3° Long. Est de Paris
Ameland
Terschelling
Vlieland
Texel
Den Burg
Den Hoorn
Texel Strom
Helder
Wieringen
Harlingen
Holwerd
Hallum
Franeker
Leeuwarden
F r i s
Sneek
Sneeker
Workum
Stavoren
Lemmer
De Meer
Z U I D E R
Z E E
Schagen
Medemblik
Andijk
Spanbroek
Grootebroek
Enkhuizen
Urk
Schokland
Alkmaar
Hoorn
Oosterleek
Kampen
Purmerend
Edam
Marken
Monnikendam
Zaandam
Pampus
AMSTERDAM
Muiden
Weesp
Naarden
Harderwijk
Ermelo
Nijkerk
Apeldoorn
Elburg
Vollenhove
G u e l d r e
U t r e c h t
30'
3°
53

[redacted]

« Une fois par semaine, l'*Oostcr-poort* voit défiler, sous son cintre bruni par les ans, une foule de piétons, de cavaliers et de chariots, et peut se croire revenu au bon temps. C'est le jeudi, jour du marché. Hoorn est après Alkmaar la ville du Nord-Holland où se traitent les plus grosses affaires en fromages. Les voitures se mettent de bonne heure en route. « Boer-wagen » et « Boer-chais », tilburys ou chariots, couverts de sculptures bizarres et de peintures criardes, accourent de tous les points de l'horizon. Les chariots se dirigent vers le « Poids » et les tilburys vers l'auberge. A dix heures, la place du marché ressemble à un parc d'artillerie. Les fromages s'entassent par centaines, empilés comme des boulets. Leur belle écorce jaune brille comme de l'or, et tout autour circulent, calmes et réfléchis, les paysans silencieux et vêtus de noir. Tout à coup, deux d'entre eux s'accostent, ils échangent quelques mots, puis se frappent à plusieurs reprises dans la main, en crispant un ou plusieurs doigts. C'est ainsi qu'ont lieu les transactions. L'acheteur et le vendeur, toujours prudents, ne disent que le gros du prix, et l'appoint est indiqué par la poignée de main qu'ils échangent. Dès qu'un marché est conclu, vous voyez accourir les porteurs du « Poids ». Ils sont vêtus tout de blanc, à l'exception de leur chapeau, qui est bleu, rouge, jaune ou vert, suivant la balance à laquelle ils appartiennent ; chaque balance ayant sa couleur particulière. Les fromages sont entassés sur un brancard et transportés au « Poids », où ils sont pesés officiellement. Ensuite l'acquéreur en prend livraison. »

A *Enkhuizen*, il reste 5 000 habitants sur 60 000, le port est presque vide et les rues désertes ; la fabrique de bouées de l'Etat, l'orphelinat des bourgeois, et la société créée pour la pêche de la baleine, n'ont pas ranimé cette ville morte. — « Si Enkhuizen est » un vaste cimetière, *Medemblik* est un vrai tombeau. A la parcourir, on se sent envahi par une mortelle tristesse; on » éprouve une sensation de froid. Et pourtant ce port sans navires est un des plus vastes qui soient sur le Zuyderzée. Ces » quais sans passants, ces allées sans promeneurs, ces promenades séculaires, ces rues désertes et abandonnées sont larges, » bien situées, bien bâties, et si elles se ranimaient, ce serait » une charmante ville, de celles qu'on aime à visiter et qu'on » tient à revoir. » (H. Havard, *Id.*)

Medemblick jadis battait monnaie, et dans ses vastes chantiers, construit

sait, armait et équipait des flottes. Elle fut au début du siècle le siège de l'Institut maritime, qu'on transporta ensuite à Breda, puis à Nieuwe-Diep. La vieille capitale du roi des Frisons, Radbod, ne garde plus de son ancienne splendeur que les ruines de son *burg;* encore a-t-on vendu les boiseries de la salle des gardes à un amateur de La Haye. Sur la rive orientale du Zuyderzée, les villes sont plus actives et moins silencieuses. — Les quais de *Harlingen* sont très animés, ses magasins et ses entrepôts pleins de marchandises, ses canaux couverts de gros *tjalks* (*barques*) ventrus et lourds qui amènent au port les produits de la campagne. — *Hindeloopen* est un petit port sans étendue ni profondeur, « ensablé et garni de grandes « herbes qui le font ressembler à un polder; » — *Harvaren*, la plus ancienne de ces cités déchues, ne compte plus sur son canal qu'une centaine de maisons dont la moitié menace ruine. — *Kampen*, à l'embouchure de l'Yssel, grâce à la sécurité et à la franchise de son port, attire les navigateurs et les pêcheurs, qui y trouvent un refuge assuré.

La digue et les diguiers de West-Capelle.

« Au bout de la longue rue de West-Capelle[1] se trouve la grande digue qui protège contre la mer du Nord l'île de Walcheren tout entière. Quand on remonte de quelques siècles dans l'histoire, West-Capelle apparaît comme un cap entouré de hautes dunes. Ce cap avait beaucoup à souffrir des courants qui le minaient. Les dunes s'en allèrent insensiblement, jusqu'à ce que des tempêtes du nord et du nord-ouest eussent englouti le premier West-Capelle. Lorsque le rempart naturel eut disparu, on sentit la nécessité de protéger la côte au moyen de travaux d'art. On commença d'abord par y transporter une terre argileuse très épaisse, et à la fortifier au moyen de pilots enfoncés profondément dans le sol et solidement reliés entre eux. Entre ces pilots, on

1. West-Capelle signifie Cap Occidental; ce village est situé à l'extrémité ouest de l'île Walcheren. Dès le treizième siècle, sont port était fréquenté par les bâtiments de La Rochelle et de Bordeaux, et son commerce de pêche était considérable. En 1540, Charles-Quint y visita les digues nouvellement construites et y fit présent aux ouvriers de trois doubles ducats. West-Capelle a aujourd'hui 2100 habitants. L'île de Walcheren, comme toutes celles de l'archipel zélandais, est admirablement cultivée et la terre des polders ne s'y repose jamais; elle porte alternativement des céréales (froment, seigle, avoine); des plantes industrielles (colza, lin, garance); des légumineuses, féveroles, pois et trèfles, et des plantes sarclées, pommes de terre, betteraves, etc. Sur 174000 hectares, 10000 à peine sont improductifs; les récoltes valent en moyenne 36 millions de francs. Les vaches, les bœufs, les chevaux zélandais sont d'un poids énorme, plus gros encore que ceux de Flandre. » Les belles cultures et même les grands arbres, » chose rare sur toute cette côte, s'avancent à l'ouest sous la protection des » dunes jusque près de la mer, et sous les magnifiques ombrages du cap de » Westhoven, on entend le bruit des vagues qui viennent se briser sur la plage » voisine. » — (E. de Laveleye.) »

[redacted]

jeta de lourdes pierres. On appela cette sorte d'ouvrage *stakelten*, estacade ; c'est le nom qu'il porte encore aujourd'hui.....

»... Le plus grand ennemi de West-Capelle et de toute l'île de Walcheren fut toujours la mer. Plus d'une fois, enlevant les dunes et les digues, elle força les habitants à se déplacer ou à réparer la digue. De là, des frais énormes d'entretien qui incombent encore aujourd'hui à l'île tout entière, puisque West-Capelle est le point le plus exposé, et celui, par conséquent, qu'il faut le mieux défendre. Les habitants cultivent la terre quand ils n'ont pas à s'occuper de la digue, mais ne veulent pas qu'on les nomme paysans. Ils sont de West-Capelle, et pour eux c'est tout dire. Ils n'ont point la physionomie sombre, ni l'allure lourde, ni la sauvage méfiance de certains campagnards calvinistes appartenant à la vieille Église. Gais, éveillés, larges d'épaules, souples de corps, très robustes, ils sont aussi très bienveillants, à moins qu'on ne les irrite. Nulle servilité, beaucoup d'indépendance. Quand on leur parle de maître : « Notre maître, le voilà ! » disent-ils en montrant la mer du Nord qui fait assaut à la grande digue.

» Doué d'un sens exquis de ce qui est juste, l'ouvrier diguier de West-Capelle ne souffre aucune atteinte portée à ses droits. Ses devoirs, il les connaît : c'est de travailler à la digue, quelque temps qu'il fasse, dût-il y laisser sa peau. Il emprunte sa vigueur au grand élément, à la mer, qu'il combat lorsqu'elle se rue avec toute sa puissance sur la digue et soulève comme des plumes des pierres de six à huit cents kilos, lorsqu'elle déchire comme du papier les estacades formées d'arbres entiers entrelacés. Il bondit alors comme un chat sur les têtes des pilots, au milieu des vagues folles, et dispute à l'ennemi chaque centimètre de terrain.

» Il est naturel que l'on n'emploie pas aux travaux de la digue d'autres ouvriers que ceux de West-Capelle. Ils sont diguiers par héritage, par instinct, et de père en fils depuis des siècles. Des étrangers pouvaient à West-Capelle travailler à la terre, ou exercer tous les commerces et toutes les industries, mais il leur était absolument interdit de travailler à la digue. Si les tempêtes de l'arrière-saison venaient anéantir des ouvrages d'art et faire redouter des ruptures, on sonnait la cloche d'alarme, et le crieur parcourait les rues du grand village en frappant sur son bassin en cuivre et en criant : « *Nood ! Nood ! groote nood !* — *Klein en groot,* — *Arm en rijk,* — *Al naar den dijck.* Détresse ! Détresse ! grande détresse ! — Petits et grands, — Pauvres et

riches, — Tous à la digue ! » Alors, tout ce qui avait des bras se présentait et travaillait à la digue avec les ouvriers diguiers. Le danger ayant disparu, la réserve était renvoyée : aujourd'hui elle est permanente.

» Les diguiers sont divisés en brigades de trente hommes environ qu'ils nomment bandes. Actuellement, il y a sept bandes de *timmerlieden* (charpentiers), cinq d'ouvriers en fascinages, *rifsmerkers*, et une bande, l'ancienne réserve, qui n'appartient ni aux unes ni aux autres, et qui seule a le droit d'exécuter les travaux dont ne s'occupent ni les charpentiers ni les ouvriers en fascinages. Chaque bande a un chef nommé *baas*, et un administrateur teneur de livres. Les ouvriers élisent eux-mêmes leur chef et leur teneur de livres. L'admission à l'état d'ouvrier diguier est accompagnée de certaines cérémonies. L'aspirant n'est admis qu'après être entré par la brèche (*bres*), c'est-à-dire en passant au milieu de deux haies de jeunes gens qui le bousculent dans tous les sens. Lorsque cette opération est terminée, il est conduit devant le *baas*. Là, en présence de tous, on lui énumère ses devoirs et on l'engage à les bien remplir. Ensuite chaque bande se rend au cabaret afin d'y boire un verre de genièvre aux frais du récipiendaire. Certains ouvriers diguiers de West-Capelle sont si robustes qu'ils portent sans peine, à d'assez grandes distances, des pierres de deux cents kilos, et si agiles qu'ils courent sur la tête glabre des pilotis, allant de l'un à l'autre, avec un pilot sur l'épaule, sans rien craindre et sans tomber. .....

» On emploie, pour empierrer la digue ou la parer, du grès de Vilvorde, de Louvain et de Malines ; des pierres calcaires de Tournai et de Basecief ; du basalte d'Allemagne extrait des carrières de Brohl, d'Andernach, de Linz et d'Ober-Cassel. Si les Zélandais avaient sous la main les matériaux dont peuvent disposer les Belges, ils ne compliqueraient pas ainsi le revêtement de leur digue. Mais les pierres leur coûtent fort cher. Ils emploient donc comme toujours les matériaux qu'ils ont sous la main. Le sable, l'argile, le gazon, les fascines, la paille, les roseaux et les pilots abondent sur la digue, tandis que les pierres y sont relativement en petite quantité. Les pilots sont garnis de clous en fer de fonte à courtes pointes, à larges têtes qui les couvrent comme d'une cuirasse. Ces clous, qui viennent, dit-on, de Seraing, sont le seul moyen de préserver le bois contre les tarets[1]. . . . .

1. Malgré le blindage des digues, le taret, que Linné appelle *calamitas navium*

[redacted]

Les frais de réparation de la digue coûtent 90 000 florins par an. La paille seule en coûte 7 000. La mer du Nord est terrible à West-Capelle, quand on la voit secouée par la tempête. Alors le choc des vagues est si puissant que la digue tout entière tremble sur son énorme base, et que le vent envoie voler au loin les enfants qui s'y aventurent. » (Charles De Coster[1], *la Zélande : Tour du monde,* 1874, 2e semestre.)

Les fermiers de la Groningue ; la région des prairies de la Frise.

Entre Leeuwarden en Frise et Kampen sur l'Yssel, s'étend, le long du Zuyderzée, une zone immense de prairies d'un aspect à peu près uniforme, mais de valeur très inégale. La partie la plus riche est celle qui sépare Leeuwarden de Sneek; c'est le *Greidstreek*, ou région verte de la Frise. Là, dans les pâturages qui se louent de 180 à 220 francs l'hectare, s'élèvent les énormes brebis dont le lait sert à faire de petits fromages gras, recherchés comme une friandise dans les villes frisonnes; et les superbes vaches qui produisent ce beurre d'une qualité exceptionnelle, et vendu à si haut prix sur le marché de Londres. Placé dans des tonnelets faits en chêne de Russie, examiné, dégusté et pesé par un expert juré, ce beurre est dirigé vers le port de Harlingen, d'où un steamer l'emporte vers les bords de la Tamise. « Harlingen est, en effet, le grand port de la Frise : — il met tous » les pays qui l'entourent en communication avec l'Angleterre. C'est par ses » bassins que passent, avant de reprendre la mer, les montagnes de fro- » mages, de fruits et d'œufs, qui vont s'engloutir dans le Royaume-Uni. » (H. Havard.)

La province de Groningue est plus riche encore que la Frise. « Les bâti- » ments ruraux sont d'une ampleur sans pareille. Entre la route et la mai- » son d'habitation, se dessine un jardin d'agrément planté d'arbres exo- » tiques, et dont les pelouses sont parsemées de groupes de fleurs; à côté, » un potager montre ses arbres à fruit et ses légumes variés. L'étendue » de la façade, le grand nombre de fenêtres aux deux étages, les rideaux » brodés, les meubles en bois d'Amérique, le piano, les livres de la biblio- » thèque, tout annonce une large aisance et les habitudes d'une condition » supérieure. Derrière la demeure du fermier, mais y attenant, se dresse » un énorme bâtiment, haut comme une église et long comme un chantier » couvert. Là se trouvent réunies l'étable, l'écurie, la grange, tout sous » le même toit. En entrant, vous voyez d'abord des espaces énormes suffi- » sants pour abriter la récolte de 100 hectares et toute une collection d'in-

(fléau des navires), parvient encore à perforer les écluses, et les dégâts ont occasionné dans ces dernières années des dommages qui s'élèvent à plusieurs millions de florins. On conserve au musée de Leyde des pièces de bois rongées par cet insecte, criblées de trous et semblables à des éponges.

1. M. Ch. de Coster, né en 1827, mort à Bruxelles en 1879, professeur de littérature et d'histoire à l'Ecole de guerre belge et à l'Ecole militaire, a publié des *Légendes flamandes* et des *Contes brabançons*, et le récit d'un voyage dans la Néerlande, qui fut interrompu par la mort de l'auteur.

» struments aratoires perfectionnés, puis parfois soixante ou soixante-dix » vaches sur un seul rang, et, non loin de là, vingt superbes chevaux » noirs, l'orgueil du cultivateur. Ces fermiers ont conservé les mœurs » simples de leurs ancêtres. Quoique possédant souvent plusieurs *tonnes* » *d'or*, ils ne dédaignent pas de mettre la main à la charrue et de surveil- » ler par eux-mêmes tous les travaux des champs..... Souvent, comme les » grands fermiers lombards, ils envoient un de leurs fils étudier à l'univer- » sité, et ici ce n'est pas un mince sacrifice; car, dans ce pays riche, les » habitudes sont fastueuses. Ces cultivateurs sont à la tête du pays; au- » cune classe ne s'élève au-dessus d'eux. C'est parmi eux qu'on choisit » presque tous les membres des différents corps électifs et même ceux qui » vont représenter le pays aux Etats généraux; le soin de leur culture ne » les empêche pas de prendre une part active à la vie politique et à l'ad- » ministration de la chose publique. Ils suivent non seulement les progrès » de l'art agricole, mais aussi le mouvement de la pensée moderne. Ils » entretiennent à Haren, près de Groningue, une excellente école d'agri- » culture; nulle part peut-être, l'instruction n'est aussi merveilleusement » répandue dans les campagnes. En tout, la Groningue passe pour la pro- » vince la plus avancée de la Néerlande. Elle forme une espèce de répu- » blique habitée et gouvernée par une classe de paysans riches et éclairés, » complètement guéris de tout esprit de routine. On ne voit nulle part ici » les tourelles du château féodal dominer les arbres des grands parcs, et » on chercherait en vain ces aristocratiques existences dont s'enorgueillissent » les campagnes britanniques. Les bonnes maisons des fermiers sont les » seuls châteaux, et toutes se ressemblent. La richesse est également distri- » buée, et presque toute celle que la terre produit reste aux mains de ceux » qui la cultivent. Le bien-être et le travail sont partout associés : l'oisi- » veté et l'opulence ne le sont nulle part. » (E. DE LAVELEYE, *Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1863.)

« Au sud du *Greidstreek* de la Frise, s'étend la région des prairies tourbeuses, jusqu'au Zwarte-Water, large rivière qui doit son nom aux eaux noirâtres des tourbières de Kœvorden, que le Dedemsvaart déverse dans le Vecht. C'est là qu'on peut vraiment se faire une idée juste d'une contrée aquatique. De grands lacs, le Fleussen-Meer, le Sloter-Meer, le Tjeuke-Meer, le Boolakkerwyde, et un nombre infini de fossés et d'étangs, l'entrecoupent de toutes parts. La terre, partout au ras de l'eau et partout aussi imbibée d'eau, est parfaitement horizontale; on dirait une mer figée. Rien n'arrête la vue. On n'aperçoit, à la distance de trois ou quatre lieues, que la flèche aiguë d'une église dont le toit disparaît sous l'horizon qui s'abaisse. A l'arrière-saison, d'innombrables troupeaux viennent animer ces prairies; mais, jusqu'au mois de juillet, les seuls êtres vivants qu'on voie dans ces verdoyantes solitudes sont les oiseaux de la mer et des marais :

[redacted]

la mouette, qui passe sur ses longues ailes blanches immobiles; le courlis ou le vanneau, qui plane, s'abat, plonge, reparait et s'envole avec le produit de sa pêche, en jetant un cri de joie; les grands échassiers, le héron et la cigogne, endormis sur une patte, et les canards, qui parcourent en paix leur humide royaume. Il faut venir ici pour connaître toutes les nuances du vert : un peintre y épuiserait toute la gamme de sa palette. Au bord de l'eau, c'est le vert gris des roseaux et le vert glauque des joncs; plus loin, le vert rougeâtre des herbes en fleur et en graine, le vert jaune des prés nouvellement fauchés, le vert tendre des herbes qui repoussent, le vert bleuâtre des plantes aquatiques; enfin, autour des villages, le vert noir des ormes à larges feuilles, qui projettent sur les maisons une ombre profonde. Partout où vous marchez, le sol cède et tremble sous vos pas. En beaucoup d'endroits, il n'a pas assez de consistance pour porter le poids d'un chariot, et le bateau est le seul moyen de communication des rares habitants perdus dans ce désert de verdure noyée.

» Ces régions amphibies présentent un mode d'exploitation vraiment extraordinaire, et qui montre bien comment une population intelligente parvient à rendre productif même un marais inhabitable. Dans les eaux d'une profondeur de 1 à 2 mètres, se développent ici avec une incroyable vigueur, toutes les plantes de la flore paludéenne : les nénufars, les roseaux, les typhas, les sparganiums, la nombreuse famille des potamogétons, etc. A l'automne, les débris des feuilles descendent au fond des étangs, et y forment, au bout d'un certain temps, une couche tourbeuse plus légère que l'eau. Bientôt quelques parties s'en détachent, et, soulevées par les gaz qui se dégagent des détritus végétaux, viennent surnager à la surface. Ces îles flottantes s'appellent *dryftillen* en Frise, *rietzoden* en Hollande. Sous l'impulsion du vent, elles se réunissent et forment ainsi des plaines verdoyantes portées par les eaux. Les habitants se hâtent de s'emparer de ces alluvions d'un nouveau genre, que la nature ajoute à leur domaine. Ils y fauchent du foin et y envoient

13.

paître les vaches, qui savent éviter avec un instinct sûr les endroits trop faibles pour les porter. Seulement il faut avoir soin d'attacher solidement son champ au rivage, sinon le vent le pousse à l'autre bord, et alors peuvent surgir de difficiles questions de droit, car il faudra décider si les *dryftillen*, terrain mobile, sont, oui ou non, chose mobilière. On cite l'exemple d'un procès né au sujet d'une île flottante qui était allée s'attacher au rivage opposé du lac, emportant avec elle un troupeau de vaches, la seule propriété que le juge finit par attribuer à l'ancien possesseur. Les étés très secs sont un autre danger, et plus sérieux, pour ceux qui exploitent les *dryftillen*. Quand, par suite de la sécheresse, l'eau vient à baisser, la couche de gazon qui la recouvrait baisse avec elle jusqu'à ce qu'elle arrive à reposer sur le fond. Alors, si les plantes ont le temps d'y adhérer, la prairie est perdue : elle ne se soulève plus avec l'eau qui monte et qui la recouvre. Dans les étangs peu profonds, on tire parti de cette circonstance. Là où l'on a seulement extrait une mince couche de tourbe, il se forme nécessairement une mare, car le niveau du sol ne dépasse celui des eaux que de quelques centimètres. C'est cette mare qu'il s'agit de rendre à la culture. Voici comment l'on s'y prend. Le propriétaire achète une certaine étendue de terre flottante, puis se place dessus armé d'une grande perche et amène l'îlot qu'il vient d'acquérir sur la place qu'il s'agit d'exhausser. A la baisse des eaux, l'été, la superficie nouvelle recouvre le fond de vase, et, au bout d'une dizaine d'années, l'accumulation des détritus végétaux et du limon a recomposé un pâturage. De cette manière, dans l'espace d'un temps assez court, on voit au même endroit paître les vaches, exploiter de la tourbe, pêcher du poisson et, de nouveau, courir le bétail. » (Émile de Laveleye, *l'Économie rurale en Néerlande : Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1863.)

Les habitants industrieux de la région des terres basses savent tirer parti même des plantes aquatiques qui sont partout ailleurs négligées. Avec le *stratiote aloïdes*, ou aloès des eaux, qui tapisse le fond des fossés et des marais, ils font un excellent engrais pour fumer les pommes de terre. Avec le roseau (*riet*), ils bâtissent des toitures pour les constructions rurales, préservent les digues contre le choc des vagues, arrêtent le limon des eaux,

[redacted]

et préparent ainsi, en élevant le niveau des terrains submergés, la transformation des marais en polders. Avec le jonc, dont deux espèces, qu'ils nomment *rusch* et *bies*, croissent en abondance, ils fabriquent des nattes qui servent de tapis dans les ménages pauvres, et qui s'exportent jusqu'en Angleterre.

« Ce qui caractérise surtout la *région verte* de la zone basse, c'est le rôle que l'eau y joue. L'eau y est à la fois une source de richesse et une cause de périls et de désastres; mais elle ne ressemble en rien à ce qu'elle est dans les pays accidentés. Ce n'est plus cet élément vivant et joyeux qui court, se précipite, bondit, gazouille, mugit ou tonne, qui anime le paysage du reflet de son écume argentée, de l'éclair de ses remous et de l'écho de sa voix tour à tour babillarde ou sévère; c'est un corps liquide encore, mais qui semble l'être à peine, tant il est immobile, lourd, opaque, tout chargé de limon ou rempli de plantes aquatiques. C'est pourtant cet élément, d'un aspect si morne, qui est le bienfaiteur de la contrée. Tandis que l'eau joyeuse des hauteurs, charmante, mais perfide, entraîne les terres et restreint la surface habitable, l'eau des terres basses crée d'abord le sol, puis le revêt d'un épais tapis d'herbages qui donne au cultivateur le bien-être et l'abondance; elle féconde et engraisse ses prairies; elle lui offre des chemins de grande et de petite communication; elle lui prépare ou lui conserve d'énormes provisions de combustible, la tourbe; elle nourrit la plante dont il couvre ses toits; l'hiver, durcie par la gelée, elle lui ouvre des routes unies comme un miroir, sur lesquelles il glisse avec la rapidité de l'oiseau[1]; enfin, quand la patrie est menacée, elle lui sert de boulevard, et, à la dernière extrémité, de suprême et héroïque moyen de défense[2]. »
(E. DE LAVELEYE, *Id.*, *Id.*)

---

1. Les Frisons passent pour les premiers patineurs du monde. « Les enfants naissent pour ainsi dire sachant se tenir sur la glace, et tous savent patiner avant de savoir lire. » La Frise est peut-être le seul pays où l'on rencontre des courses de patineurs, qui sont parmi les fêtes les plus animées du pays. L'été, le canotage et la pêche remplacent le patin et le traîneau; les Frisons, en dépit de leur gravité, ont aussi leurs kermesses joyeuses et tapageuses.
2. En 1672, au commencement de la guerre de Hollande, Turenne, Condé et Luxembourg occupèrent les provinces méridionales néerlandaises; Guillaume

Amsterdam [1].

La rivière Amstel, qui coupe Amsterdam en deux parties, lui a donné son nom (*Amstel-Dam*, digue de l'Amstel). La grande ville néerlandaise est bâtie sur une forêt de pilotis, enfoncés dans le limon et le sable à des profondeurs de 10 à 16 mètres; les fondations du palais de la Bourse n'en renferment pas moins de 34000. On a dit que la ville d'Amsterdam retournée présenterait le spectacle d'une grande forêt sans feuilles et sans branches. Elle est sillonnée en tous sens par une infinité de canaux qui communiquent entre eux et la divisent en 90 îlots, découpés en rectangles; 350 ponts rattachent les uns aux autres ces quartiers insulaires. Amsterdam a la forme d'un hémicycle allongé, dont la base est le golfe; de ce côté, les écluses de Schellingwoude, inébranlable montagne de granit percée de portes immenses qui livrent passage à cinq navires de front, la protègent contre les retours offensifs d'une mer perfide. Les remparts qui l'entourent, aujourd'hui transformés en promenades publiques, sont protégés extérieurement par un large fossé de ceinture, le *Singelgracht*, dont les sinuosités correspondent aux saillies des bastions. A l'intérieur se succèdent parallèlement, décrivant autour des quartiers du centre des lignes semi-circulaires, quatre autres larges canaux, longs de 3 kilom., bordés sur leurs rives de quais plantés d'arbres et de maisons en briques rouges, d'une hauteur et d'un aspect uniformes. Les trois principaux sont : le *Prinzengracht* ou canal des Princes, le *Keizersgracht* ou canal de l'Empereur, le *Heerengracht* ou canal des Seigneurs, et le *Singel*. Ils sont traversés du sud au nord par l'Amstel qui, sous le nom de *Rokin* et de *Damrak*, déverse ses eaux dans le golfe de l'Y. Des écluses puissantes, fermées pendant les hautes marées, établissent un courant d'eau artificiel qui nettoie

---

d'Orange, qui venait d'être élu stathouder par les États généraux, fit ouvrir les écluses et rompre les digues : toutes les campagnes furent noyées; mais les armées de Louis XIV reculèrent devant l'inondation, et le sacrifice héroïque des Hollandais les sauva.

1. La comparaison entre Amsterdam et Venise est presque devenue classique. Elle a été parfaitement mise en relief dans le beau livre de M. Henry Havard, cité plus loin. Il a fait voir avec bonheur combien étaient frappantes les analogies entre les deux villes : toutes deux situées au fond d'un golfe, à la base d'une presqu'île, toutes deux enrichies et puissantes par le commerce maritime, aimant leur indépendance et pratiquant la liberté de conscience, faisant une large place aux érudits et aux savants, illustrées par leurs grandes écoles de peinture, poussées par les mêmes mobiles politiques, et conquérant une égale renommée « par la bravoure, l'audace et la science de leurs amiraux, la valeur de leurs « équipages, l'excellence de leurs flottes et le nombre de leurs navires, qui leur » assuraient la suprématie des mers..... Pour le vulgaire, qui n'approfondit pas, » ajoute M. Havard, ce ne sont point ces analogies si piquantes qui pèsent dans » la balance : la forme extérieure frappe seule les imaginations communes. Les » deux villes sont bâties sur pilotis; l'une et l'autre sont percées de canaux sans » nombre; chacune est un composé d'îlots réunis par des centaines de ponts. Il » n'en faut pas plus pour constituer une identité indéniable, et ce seul fait a » suffi pour qu'Amsterdam devînt la Venise du Nord. » (*Amsterdam et Venise*, p. 4.) — Il manquera toujours à la ville de l'Amstel ce qui fait le principal charme de Venezia la Bella : la douceur du climat, la pureté de l'air, la splendeur du ciel, la beauté de la race, l'harmonie de la langue, et ce magnifique ensemble de palais italiens et mauresques, qui attestent la grandeur passée de la reine découronnée de l'Adriatique.

[redacted]

les vases du canal; des machines fonctionnent continuellement pour enlever le limon de ces eaux stagnantes et les immondices de toute nature dont elles sont le réceptacle. L'entretien et la réparation annuelle des canaux, des ponts et des digues coûte plus de 400 000 florins par an. Mais cet admirable système de travaux qui sauve Amsterdam de l'inondation, ne la défend pas complètement contre l'insalubrité. Malgré ses jardins publics, les touffes d'arbustes et de fleurs qui sont un des charmes de l'Amstel, malgré l'exquise propreté des habitants, la mortalité est grande à Amsterdam (33 à 34 sur 1 000), les épidémies de choléra y font d'affreux ravages, et les fièvres y causent soixante fois plus de décès qu'à Londres.

Amsterdam : embarcadère des bateaux de Zaandam.

Amsterdam est une des villes les moins anciennes de la Néerlande. Pauvre village de pêcheurs au onzième siècle, détruite plusieurs fois par les Frisons et les Kennemers, elle élève, pour se défendre contre les inondations et les pirates, des digues et ces levées de terre (*dam*) dont elle a pris le nom, et dont l'une forme aujourd'hui au cœur de la ville la place du Dam. La prospérité commerciale d'Amsterdam commence à l'époque de sa réunion à la Ligue hanséatique (1369), mais elle acquiert un développement prodigieux au seizième et au dix-septième siècle. La paix de Munster, en ordonnant la fermeture de l'Escaut (1648), ruina Anvers; la fortune commerciale des cités flamandes passa à Rotterdam et à Amsterdam. La route des Indes, ouverte par les Portugais, profita surtout aux armateurs hollandais : la Compagnie des Indes orientales, créée à Amsterdam en 1602, régna bientôt en souveraine sur tous les rivages de l'extrême Orient, et fit de Batavia le siége de son gouvernement ; Amsterdam devint la métropole du commerce et l'entrepôt général des nations de l'Europe; de Thou, dans sa Correspondance, l'appelle « la grosse cloche de la Hollande; » sa banque, fondée en 1609, faisait crédit à des souverains, et traitait avec eux de puissance à puissance[1]. Amsterdam s'enrichit en outre des riches familles flamandes et françaises, que les persécutions des Espagnols et la révocation de l'Edit de Nantes chassaient

1. Voir Ant. Lefèvre-Pontalis, *Jean de Witt; vingt années de république parlementaire* (2 vol. in-8°, 1884, Plon, t. I).

de leur pays. Elle accorda généreusement à tous les réfugiés religieux ou politiques, un asile, des secours, le droit de bourgeoisie ou de maîtrise, et la liberté de conscience. Au dix-huitième siècle, sa prospérité déclina. A la fin du dix-neuvième, elle est redevenue, à force d'énergie, un des ports de commerce les plus actifs de l'Europe. Une barre dangereuse, le *Pampus*, s'était formée à l'entrée du golfe de l'Y; ne pouvant la supprimer, elle a frayé à ses vaisseaux d'autres routes, et deux fois, pour leur livrer passage, elle a percé l'isthme hollandais. (V. p. 216.) Sa population s'accroît sans cesse; ses industries, sauf la construction des navires, sont florissantes, autant que variées; ses académies, ses sociétés savantes, et parmi elles la célèbre société *Felix meritis*, divisée en cinq classes : commerce, littérature, peinture, physique, musique, honorent la science et l'art; elle possède des églises fort curieuses, des monuments qui gardent de précieux spécimens de l'art hollandais, enfin et surtout des musées où l'école hollandaise est représentée par les chefs-d'œuvre de ses grands peintres, Rembrandt, Ruysdaël, van der Helst, van Huysum, Franz Hals, Wouwerman, Cuyp, etc. Les souvenirs grandioses de son passé et l'industrieuse activité qu'elle déploie contre ses rivales, Hambourg, Rotterdam, Anvers, conservent à la grande cité de l'Amstel sa majesté d'autrefois. « Quiconque aime les contrastes n'a qu'à se transporter sur la place » du Dam, où convergent les rues principales et où se trouvent le Palais- » Royal, la Bourse, la Nouvelle-Église et le monument dit la *Croix de* » *métal*, élevé en commémoration de la guerre de 1830. Il y règne un » mouvement incessant de gens et de voitures, qui rappelle Trafalgar » square de Londres, la Puerta del Sol de Madrid, et la place de la » Madeleine à Paris. En une heure, on jouit du spectacle le plus varié que » puisse offrir la Hollande. On y voit passer les faces rouges et arrogantes » du haut patriciat commercial, des visages bronzés au soleil des colo- » nies, des étrangers dont la barbe et les cheveux reproduisent toutes » les nuances du blond, des guides, des joueurs d'orgue, des *ambassa-* » *deurs de la mort* (aansprekers), au long voile noir, les petits bonnets » blancs des servantes, les vestes bariolées des pêcheurs du Zuyderzée, » les boucles d'oreilles de la Nord-Hollande, les diadèmes en argent de » la Frise, les petits casques dorés de la Groningue, les chemises jaunes » des ouvriers des tourbières, les robes mi-parties noires et rouges » des orphelines des hospices, les costumes bizarres des habitants des » îles, des chignons extravagants, des chapeaux de carnaval, de larges » épaules, de vastes hanches, de gros ventres, et toute cette procession, » enveloppée de la fumée des cigares et des pipes, avec un tel vacarme » de mots allemands, hollandais, anglais, français, flamands, danois, » qu'on pourrait se croire dans la vallée de Josaphat ou au pied de la » tour de Babel. » (E. de Amicis, *la Hollande*, p. 256.)

« La population juive d'Amsterdam se divise en deux grandes branches qui non seulement vivent côte à côte sans se confondre, mais même se détestent cordialement. Ce sont les juifs portugais et les juifs allemands. Les uns et les autres sont faciles à reconnaître. Ils ont compliqué leur nature primitive des qualités et des défauts des races chez lesquelles ils ont séjourné, des pays où ils ont vécu, et, aussi bien physiquement que moralement, il est impos-

sible de les confondre. Le juif portugais est svelte, bien pris dans sa taille ; il a les cheveux noirs et le teint brun, l'œil grand et bien formé, et son nez n'affecte point d'allures fantastiques. Sa lèvre est mince ; ses pieds, ainsi que ses mains, ont conservé une petitesse toute sémitique. Il soigne volontiers sa personne, aime les bijoux ; en un mot, il a, malgré son long séjour en Hollande, conservé tous les caractères des races asiatiques. Joignez à cela qu'en contact avec les races latines, il a contracté le goût des arts et qu'il exprime sa pensée avec clarté et même avec élégance. Presque tous les écrivains et presque tous les journalistes juifs de mérite auxquels la Hollande a donné le jour appartiennent à cette fraction du sémitisme néerlandais. L'un des plus illustres poètes qu'aient produits les Pays-Bas, Da Costa, était un juif portugais.

» Les juifs allemands, qu'au siècle dernier on appelait communément « *smousen* » présentent au physique et au moral des caractères absolument différents. Ils sont trapus, mal bâtis, avec la tête grosse et les mains énormes. Leurs cheveux blonds et crépus, leurs barbes rouges sont dans un état de délabrement spécial ; le défaut d'entretien en fait le réceptacle d'une foule d'objets les plus disparates. Joignez à cela des vêtements troués, graisseux et imprégnés des plus détestables odeurs ; des visages lippus et chassieux, des bouches énormes et généralement édentées, des yeux qui persistent à pleurer toute l'année la Jérusalem absente, et vous aurez une idée de cette triste population. Abjecte de père en fils et de mère en fille, loin de vouloir sortir de son abjection, elle semble s'y complaire. L'expérience, en effet, n'est plus à faire. Tous ceux qui, par leurs talents, leurs aptitudes sociales ou leur volonté, se sont placés hors de ce funeste milieu, sont devenus des gens de bien et des hommes comme il faut, et sont les premiers à gémir sur cette sorte de lèpre qui s'attache à une partie de leurs coreligionnaires, et sur l'état de dégradation morale et physique où ceux-ci s'entêtent à croupir.

» Ces israélites éclairés, instruits et au-dessus des préjugés ridicules, forment une troisième classe parmi les juifs amsterdamois. Les deux premières doivent leur surnom à leur pays d'origine. C'est l'humour hollandais qui a donné à la troisième le nom sous lequel on la désigne. Ces israélites, en effet, sont appelés plaisamment les *spekjoden* (juifs qui mangent du lard). Comme leurs coreligionnaires français, ils n'hésitent pas à reléguer parmi les pratiques vieillies toutes les tendances par trop

exclusives de leur race..... Bien accueillis partout, ils occupent une grande place dans le monde politique et financier, et aussi dans le monde littéraire.

Le quartier des juifs commence au *Botermarkt* (marché aux bœufs) et à l'*Amstelstraat* (rue de l'Amstel). Là sont situées les belles usines où l'on taille les diamants; cette industrie délicate, qui est une des spécialités d'Amsterdam, est presque entièrement entre les mains des juifs; ils ont su en faire une sorte de monopole[1]. Par l'aspect sordide de ses ruelles, par la saleté repoussante de ses habitants, que la propreté hollandaise rend plus choquante encore, par le mouvement et l'activité bruyante de ses négociants et de ses industriels en plein air, ce quartier est un des plus étranges et des plus pittoresques de la ville.

» A tous les étages de ces longues maisons se trouvent des négociants d'occasion, des industriels au petit pied qui, tout le jour, produisent et trafiquent, ceux-ci dans le neuf, ceux-là, plus nombreux, dans le vieux. Raccommodeurs d'horloges fêlées, monteurs et démonteurs de bijoux, banquiers à la petite semaine, prêteurs sur gages, fabricants de lorgnettes, tous ces métiers-là foisonnent aux alentours. Regardez plutôt les enseignes qui surmontent les portes et décorent les façades, précédées pour la plupart d'un verset en hébreu. Ici il n'est même pas besoin de chercher pour trouver. Tout s'offre à vous, surtout ce qu'on ne souhaite guère. Lisez plutôt le nom de cette rue qui s'ouvre sur notre gauche : *Vlooijenburgerstraat*; cela signifie, littéralement traduit : rue du Bourgeois aux puces, ou, si vous aimez mieux, tout simplement : rue aux Puces. Vous voilà édifié sur le sort qui vous attend si vous y pénétrez. Au bout de cette ruelle, sur

1. « Aux confins de l'ancien quartier des Juifs s'élèvent deux vastes bâtiments » en briques rouges. Ce sont deux fabriques de diamants, celle de la Société des » lapidaires et celle de M. Coster... Les différentes opérations que le diamant » subit à la fabrique sont le clivage, la taille et le polissage. » Cliver le diamant, c'est le diviser. Ces opérations exigent une grande patience et beaucoup d'habileté, la dernière surtout. « L'ouvrier chargé du polissage est assis devant un » disque de fer de 28 centimètres de diamètre et de 15 centimètres d'épaisseur. » Ce disque, mû par une machine à vapeur, tourne deux mille fois par minute » autour de son axe. Sur ce disque imbibé d'huile et de poudre de diamant » égrisé, c'est-à-dire provenant du clivage et de la taille, l'ouvrier pose la facette » qu'il veut polir... Les polisseurs gagnent beaucoup d'argent. Il en est qui » possèdent des maisons; certains d'entre eux gagnent 500 francs par semaine. » Quelques-uns vivent dans un luxe qui jure un peu avec leur intruction et leur » éducation primitives. » (De Coster, *Tour du monde*, 1er nov. 1878.) Deux autres fabriques de diamants ont été fondées à Amsterdam, l'une dans l'île de Bicker, et l'autre, la plus grande de toutes, installée dans la *rue du Bourg des Hiboux*, qui met en œuvre 100 disques. (Voir sur la taillerie des diamants de Coster, *les Grandes Usines*, par Turgan, t. v, p. 197, Paris, Lévy.)

[redacted]

l'autre rive du canal, s'étend tout un îlot de maisons qu'on nomme le *Vlooijenburg* (château ou bourg aux Puces), et cela semble naturel à tout le monde. La Haye ne renferme-t-elle pas dans son quartier juif une voie qui se nomme la rue aux Poux ?

» .... Découvrons-nous, s'il vous plaît, devant cette jolie maison qui jure avec ses voisines. Ses assises de briques et de pierres, son attique élégant, son petit escalier de granit suffiraient à excuser notre attention, si une inscription enveloppée d'une couronne ne nous disait que nous sommes devant un des sanctuaires de l'art hollandais. C'est dans cette demeure, à la fois gracieuse et simple que Rembrandt habita pendant les plus belles années de sa vie : c'est là que ce merveilleux génie peignit ses plus belles œuvres, et grava, pour la postérité, ces étonnantes compositions qui, aujourd'hui encore, nous surprennent et nous ravissent.

» .... Cette résidence nouvelle n'était-elle pas, du reste, admirablement choisie? Le grand artiste n'avait qu'à lever les yeux pour apercevoir le superbe clocher de la *Zuiderkerk*, lançant dans le ciel son élégant campanile aux tons chauds et aux formes gracieuses. De sa fenêtre, il découvrait l'*Onde Schans* avec sa merveilleuse perspective terminée par la tour de *Montalbaan*, et enfin, à ses pieds, ne voyait-il pas défiler la plus étonnante procession qu'il pût souhaiter? Les types les plus curieux et les plus étranges, les gueux, les mendiants, et toute cette étonnante *juivaillerie* qu'il a si bien rendue, se succédaient tout le jour sous ses fenêtres. Combien d'estampes amusantes et curieuses sont sorties de cette contemplation? Sa *Faiseuse de pannekoeken*, son *Lépreux*, sa *Synagogue*, son *Vendeur de mort-aux-rats*, sa *Femme à la Calebasse*, son *Juif au Grand Bonnet*, et tant d'autres sujets étonnants, il les a trouvés dans la *Jodenbréestraat*. C'était une mine intarissable pour un génie comme le sien. » (Henry Havard, *Amsterdam et Venise;* Paris, Plon, 1879, in-8°.)

A l'ouest d'Amsterdam se trouve Haarlem, la ville natale de Laurent Janzoon, surnommé Coster (le jardinier), que les savants hollandais regardent comme l'inventeur de la typographie. Cette ville est une des plus agréables et des plus salubres de la province; ses jardins, parés de fleurs superbes, et ses parcs récemment plantés, son bois de hêtres, peuplé de daims, et ses villas en font un séjour recherché. C'est à Haarlem qu'est le centre principal de l'industrie des fleurs; ses jardins et ceux du village de Bloemendaal au nord, exportent par milliers chaque année les tulipes, les jacinthes, œillets, anémones, renoncules, camélias, primevères, cactus, pélargoniums, « qui forment autour de Haarlem une immense couronne, à » laquelle les voyageurs de toutes les parties du monde dérobent un bou-

» quet en passant. » Les tulipes surtout, dont les variétés se comptent par centaines, sont toujours l'honneur des horticulteurs hollandais. Mais ils n'ont plus le monopole de l'industrie des fleurs : Gand, Heilbronn, Nice, vingt autres villes disputent à Haarlem les marchés de l'Europe et du nouveau monde. Au dix-septième siècle, la tulipe *Semper Augustus* s'était vendue 13000 florins; aujourd'hui les plus beaux oignons de cette variété ne dépassent guère le prix de 10 à 12 florins.

Une promenade à Broek.

Broek est situé à dix kilomètres au nord d'Amsterdam, non loin du Zuyderzée. La plupart des maisons de ce village coquet, verni et reluisant, appartiennent aux riches négociants de la grande ville. Le Broek d'aujourd'hui ne ressemble plus que de loin au Broek d'autrefois; il doit sa célébrité universelle à la bizarrerie de ses constructions, à l'extravagance de ses formes, et à la fureur de propreté des habitants. Quoique déchu, il est encore visité par tous les étrangers qui viennent en Hollande. Dans une chambre de la maison qu'il décrit, M. de Amicis a vu un livre énorme contenant plusieurs milliers de cartes de visite et de signatures manuscrites de tous les pays. Il cite les noms de Victor Hugo, de Walter Scott, d'Emile Augier, de Gambetta. Les Hollandais sourient quand on leur parle de Broek, haussent les épaules et parlent d'enfantillages ; quelques-uns s'irritent et demandent avec aigreur si les étrangers n'ont pas d'autres façons de se moquer d'eux. Ils ont raison : l'étrangeté de Broek touche au ridicule et sert de thème à d'inépuisables plaisanteries, mais Broek n'est pas la Hollande.

« Toutes les maisons sont entourées d'un jardinet, séparé de la rue par[1] une palissade bleu de ciel, de la forme d'une balustrade ou d'une barrière, avec des globes, des pommes et des oranges en bois sur la pointe des lattes. Les rues, bordées de ces palissades, sont très étroites et pavées de briquettes de couleur différente, mises de champ et combinées de façon à former toutes sortes de dessins; de loin, on dirait que les rues sont recouvertes de tapis turcs.

» Les maisons, la plupart en bois, avec un rez-de-chaussée seulement, et très petites, sont roses, noires, cendrées, de couleur pourprée, bleu pâle, de la nuance de l'herbe des monta-

1. L'emploi de ce badigeon de couleurs variées et criardes n'est pas particulier à Broek. Toutes les villes de la Néerlande du nord ont des maisons peintes, des arbres peints, des rues peintes, c'est-à-dire pavées de briques peintes. « Ce » qui rend Leeuwarden agréable et toute curieuse, c'est qu'elle a conservé la » bonne et joyeuse habitude de peindre ses maisons. Depuis le brun rouge jus- » qu'au vert clair, en passant par les nuances du lilas, du rose et du gris, toutes » les couleurs s'étalent gaiement sur les vieilles murailles qu'elles rajeunissent. » C'est un peu papillotant à l'œil, mais qu'importe; cela donne aux villes un » air de santé et d'allégresse que n'aura jamais une grande cité uniformément » badigeonnée en ocre jaune ou en beurre frais. » — (M. du Camp, p. 163.)

[redacted]

gnes [1] ; elles ont le toit couvert en tuiles vernissées et disposées en échiquier; des chéneaux ornés d'une espèce de feston en bois découpé comme une dentelle ; des façades à pointe, avec une petite banderole au sommet, ou une petite lance, ou quelque chose qui ressemble à un bouquet de fleurs ; des fenêtres à vitres rouges ou bleues, ornées de rideaux, de broderies, de rubans, de châssis, de franges, de glands, de colifichets ; des portes peintes et dorées, surmontées de toutes sortes de bas-reliefs représentant des fleurs, des figurines et des trophées, au milieu desquels on lit le nom et la profession du propriétaire. Presque toutes les maisons ont deux portes, l'une devant, l'autre derrière la maison, celle-ci pour l'entrée et la sortie de tous les jours, l'autre qui s'ouvre seulement dans les circonstances solennelles de la vie, comme aux naissances, à la mort, aux mariages.

» Les jardins ne sont pas moins étranges que les maisons. On les dirait faits pour des nains. Les allées sont à peine assez larges pour qu'on y puisse poser les pieds : on pourrait entourer les plates-bandes avec les deux bras; les berceaux de verdure contiennent à grand'peine deux personnes de petite taille, serrées l'une contre l'autre; les haies de myrtilles n'arrivent pas au genou d'un enfant de quatre ans. Entre ces berceaux et ces plates-bandes il y a de petits canaux, bons tout au plus pour qu'on y fasse voguer des barques de papier ; malgré cela, on y voit des ponts de bois, puérilité superflue, avec des colonnettes et des parapets coloriés; des bassins grands comme une baignoire sont occupés presque en entier par une barque lilliputienne attachée avec une cordelle rouge à un pieu couleur bleu de ciel ; ajoutez à tout cela de petits escaliers, de petites tonnelles, de petites portes, de petites grilles, toutes choses qu'on peut mesurer avec la main, franchir d'un bond et jeter en l'air d'un coup de poing...

»... Après avoir erré quelque temps sans rencontrer personne, il me vint le désir de voir l'intérieur d'une maison. Pendant que je regardais de côté et d'autre en quête d'une âme hospitalière, je m'entendis appeler : « Monsieur. » Je me retourne et je vois une femme sur le pas d'une porte, et cette femme me demande timidement : « Foulez-fous foir une maison particulière ? » J'accepte ; la femme laisse ses sabots sur le seuil, selon l'usage du pays, et me fait entrer. C'était une pauvre veuve, comme elle me le dit aussitôt que nous fûmes entrés, et elle n'avait qu'une chambre; mais quelle chambre! Le plancher était couvert de

[redacted]

nattes très propres ; les meubles avaient le luisant de l'ébène ; les poignées de la commode, la languette du coffre, les saillies d'une petite armoire, les broquettes des chaises, jusqu'aux clous plantés dans le mur, tous les objets semblaient être en argent. La cheminée était un vrai petit temple, toute revêtue de carreaux de faïence coloriés et si propres qu'ils avaient l'air de n'avoir jamais subi les atteintes de la fumée. Sur une petite table il y avait un encrier en cuivre, et quelques brimborions qui auraient attiré l'attention dans la boutique d'un orfèvre.

» Partout où se portaient mes regards, je voyais étinceler quelque objet. N'apercevant pas le lit, je demandai à la bonne femme où elle dormait. Pour toute réponse, elle s'approcha d'une paroi et ouvrit les deux battants d'une porte cachée par la tapisserie. Le lit (dans cette maison comme dans toutes les autres) occupe une espèce d'alcôve pratiquée dans le mur, et consiste en un matelas et une paillasse étendus sur la partie inférieure du mur même, sans bois de lit. Cela peut-être commode en hiver, mais on doit y étouffer en été.

» Cette femme me fit voir les instruments qui lui servaient au nettoyage. Il y avait de quoi monter une boutique : balais, époussettes, petites brosses, lavettes, ratissoires, petits râteaux, écouvillons, baguettes, pelles, plumeaux, eau-forte, blanc d'Espagne pour les vitres, poudre rouge de Venise pour la vaisselle, poudre de charbon pour les cuivres, émeri pour le fer, brique anglaise pour les dalles, et jusqu'à de petits morceaux de bois pour extirper les fétus de paille microscopiques d'entre les joints des briques. Elle me donna de forts curieux détails au sujet de la fureur de propreté qui a rendu le village de Broek fameux en Hollande. Il n'y a pas longtemps qu'on lisait à l'entrée du village une inscription conçue en ces termes : *Avant ou après le coucher du soleil, personne ne peut fumer dans le village de Broek, si ce n'est avec une pipe munie d'un couvercle* (pour que la cendre ne se répande pas), *et quand on traverse le village avec un cheval, il est défendu de rester en selle, on doit le conduire à pied.* Il était aussi défendu de traverser le village en voiture, ou avec des brebis et des vaches ou tout autre animal qui aurait pu souiller la voie publique. Cette défense ne subsiste plus, mais les chariots et les animaux font encore le tour de Broek, par la force de l'habitude.

» Il y avait devant toutes les maisons, et il y a même encore devant certaines portes, des crachoirs en pierre, dans lesquels

les fumeurs crachaient du haut des fenêtres. L'habitude de rester déchaussé dans la maison est encore en pleine vigueur, si bien que l'on voit des bottines, des souliers et des sabots amoncelés devant toutes les portes. On raconte que des soulèvements populaires ont eu lieu à Broek contre des étrangers qui semaient par les rues des noyaux de cerises ; c'est une fable, mais ce qui est vrai, c'est que quand un habitant de Broek voit tomber une feuille ou un brin de paille que le vent apporte devant sa maison, il va le ramasser et le jeter dans le canal. On dit encore, ajouta cette bonne femme, que l'on va nettoyer les souliers à cinq cents pas hors du village, qu'il y a des garçons payés pour souffler quatre fois par jour entre les briques de la rue, et que dans certaines maisons on porte les hôtes à bras pour qu'ils ne salissent pas le plancher; ce sont de purs commérages, et il est plus que probable qu'il n'en est rien. » — (Edmondo de Amicis, *la Hollande;* Paris, Hachette, 1878, in-18.)

« Je ne connais pas un pays plus durement, plus injustement traité » dans les descriptions de voyage que la Hollande. Un grand nombre » d'étrangers là visitent cependant chaque année et pourraient apprendre » à la connaître telle qu'elle est réellement. Mais les uns arrivent là comme » par acquit de conscience, pour traverser La Haye, jeter un coup d'œil sur » Amsterdam, inscrire leur nom dans la cabane de Pierre le Grand et » repartir. D'autres y viennent avec des idées toutes faites, un point de vue » arrêté d'avance..... Que d'épigrammes en vers et en prose n'a-t-on pas » faites sur l'avarice et la sécheresse de cœur des Hollandais! Combien de » charmantes facéties sur leur habitude de fumer et sur le lavage quoti- » dien des rues et des maisons! Il y a des gens qui croient encore sincère- » ment que le pavé de Broek est frotté chaque matin comme un parquet de » la Chaussée-d'Antin, qu'il est défendu d'éternuer et à plus forte raison » de cracher dans les rues, que les poules et les chats sont bannis de cet » Eldorado de la propreté, etc. Il y a des gens qui se figurent que le » Hollandais, la pipe et le verre de genièvre ne forment qu'un seul et même » individu. Je comprends que le duc d'Albe, dans sa ferveur de catholique » et sa haine d'Espagnol contre un peuple de protestants révoltés, se soit » écrié en regardant les plaines affaissées de la Hollande, que c'était le » pays le plus voisin de l'enfer. Je comprends que Voltaire, irrité de ses » relations avec les libraires d'Amsterdam, ait prononcé en quittant la Hol- » lande sa méchante boutade : « Adieu canaux, canards, canailles. » Mais » que les Anglais et les Allemands, dont les habitudes ont tant de rap- » ports avec celles des Hollandais, se soient avisés aussi de railler cette » honnête nation, en vérité, c'est à quoi on ne devait pas s'attendre. » (X. Marmier, *la Hollande : Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1841.)

[redacted]

2° BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean). *Visite en Hollande.* — (Paris, 1879, in-12, Sandoz.)
... *Allgemeene statistiek van Nederland Uitgegeven door de Vereeniging voor de statistiek in Nederland.* — (Leiden, 1869-82.)
AMICIS (Edm. DE). *La Hollande.* — (Paris, 1880, in-18, ill., Hachette.)
... *Bijdragen tot de Allgemeene Statistiek van Nederland. Jaargand* 1881. — (Gravenhage, 1883.)
CAVROIS et DUHEM. *En canot de Douai au Helder*, avec 30 eaux-fortes. — (Paris, 1882, in-8°, Marpon.)
DEMARSY et LE PROUX. *En Hollande.* — (1868, in-8°.)
DU CAMP (M.). *En Hollande.* — (Paris, 1868, in-18, M. Lévy.)
DU PAYS. *Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande.* — (Paris, 1861, in-18, Hachette.)
HAVARD (Henry). *La Hollande pittoresque : Voyage aux villes mortes du Zuyderzée. Les Frontières menacées. Le Cœur du pays.* (1876-78, 3 vol. in-18, Plon.) — *Amsterdam et Venise.* — (1879, 1 vol. ill. in-8°, Plon.) — *La Hollande à vol d'oiseau.* — (Paris, 1881, in-8° ill., Quantin.)
MARMIER (X.). *Lettres sur la Hollande.* — (Paris, 1841, in-12.)
MONTÉGUT (E.). *Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art.* — (Paris, 1884, in-16, Hachette.)
OMALIUS D'HALLOY (J. D'). *Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas, de la France, etc.* — (Namur, 1828, in-8°.)
PLANTENGA (M. H. J.). *Militaire aardrijkskunde en statistiek van Nederland, België en Duitschland.* — (Breda, 1876, 2 vol. in-8°.)
SOUHESMES (R. DE). *Huit jours en Hollande.* — (Paris, 1881, in-16, Palmé.)
WOOD (C. W.). *Through Holland.* — (London, 1877.)
... *A travers le Luxembourg et la Belgique.* — (Paris, 1877, in-8°, Dentu.)

BLERZY (H.). *Les Travaux publics en Hollande.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1875.)
COSTER (Ch. DE). *La Zélande et la Néerlande.* — (*Tour du monde*, 1874-78.)
CROIZETTE-DESNOYERS. *Notice sur les travaux publics en Hollande.*
FONTPERTUIS (DE). *Les Grands Travaux publics de la Hollande : digues, desséchements, canaux.* — (*Economiste français*, 26 oct. 1878.)
HÉRELLE (G.). *Le Desséchement du Zuyderzée.* — (*R. des Deux-M.*, 15 nov. 1875.)
HELLWALD (Fr.). *Die Zuyderzee.* — (*Mittheilungen*, Vienne, 1870.)
LUBACH (Dr D.). *Les Habitants de la Néerlande.* — (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. IV, 1863.)
DELGEUR (L.). *Endiguements de la Néerlande.* — (*Soc. de géographie d'Anvers.*)
ESQUIROS (A.). *L'Histoire et les Historiens de la Hollande.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1856 et 1857.)
LAVELEYE (E. DE). *Économie rurale en Néerlande.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1863 et 1864.)
MARMIER (X.). *Souvenirs de Hollande.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1841.)
NERVAL (DE). *Les Fêtes de mai en Hollande.* — (*R. des Deux-M.*, 15 juin 1852.)
PERROT (G.). *Le Centenaire de l'université de Leyde.* — (*R. des Deux-Mondes*, 1er mars 1875.)
REYNALD (H.). *La Hollande.* — (*Revue polit. et litt.*, 12 et 19 août 1876.)
T. R. *Les Minerais de fer du Luxembourg.* — (*Génie civil*, 1880-81, p. 97.)

... *Carte topographique et militaire du royaume des Pays-Bas*, levée par les officiers de l'état-major à l'échelle de 1/50 000e au bureau topographique du ministère de la guerre, 62 feuilles. — (La Haye, 1855.)
ARENDTS (C.). *Wandkarte van den Niederlanden and Belgien*, 4 feuilles. — (1878.)
DORNSEIFFEN. — *Atlas van Nederland.* — (In-f°, 12 feuilles, 1865.)
KUIJPER. *Atlas van Nederland.* — (In-f°, 16 cartes, 1865-66.)
SMULDERS. *Atlas des provinces néerlandaises.* — (20 feuilles, 1871.)

[redacted]

CHAPITRE IV

DANEMARK

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique.

Limites; configuration. — Le Danemark (*Danmark*, *Deenemerken*, *Denmark*), composé d'une presqu'île rattachée au continent (*Jutland*) et d'îles adjacentes situées entre le Jutland et la Suède (*Fionie*, *Seeland*, *Laaland*, etc.), est une terre de transition entre l'Allemagne du nord et la région scandinave, à laquelle elle se rattachait autrefois. Ses limites, depuis la guerre de 1865-66, sont: à l'ouest et au nord, la *mer du Nord;* à l'est, le *détroit du Sund*; au sud, la mer *Baltique*, et dans le Jutland, une ligne idéale qui, du *Petit Belt*, suit la *Konge-Au*, et finit à la mer du Nord, en face des îles *Manö*.

Situation astronomique. — 54° 33' à 57° 45' lat. nord; 5° 45' à 10° 17' long. est.

Climat. — Climat soumis à l'influence de la mer, humide et brumeux, plus doux dans les îles que dans le Jutland. Été court (juin, juillet, août), automne pluvieux, hiver froid et neigeux. Température moyenne à Copenhague: au printemps, + 6°,5; l'été + 17°,25; à l'automne + 9°,5; l'hiver, − 0° 5'. Les vents d'ouest dominent. Souvent les détroits sont gelés deux mois par an et sont franchis sur la glace comme en 1658 et 1871.

Littoral; îles. — Le *Jutland* (ou *Jylland*), prolongement du Schleswig, est l'ancienne *Chersonèse Cimbrique*. La **côte occidentale**, presque rectiligne, comme celle des landes de Gascogne, est basse, sablonneuse ou marécageuse, bordée de dunes, dépourvue de mouillages; derrière ces dunes se sont formés des étangs, souvent très vastes, mais peu profonds, reliés à la mer par d'étroits chenaux (*minde*); ces golfes intérieurs, appelés fjords, jadis fonds de mer, aujourd'hui réservoirs d'eau douce, séparés de la mer par des flèches de sable, comme les *lidi* italiens, sont du nord au sud : le *Ring kjobingfjord*, communiquant avec la mer par l'étroit goulet du *Nyminde Gab;* le *Stadel fjord*, rattaché à la fois au précédent et au *Nyssum fjord*, ouvert du côté de la mer du Nord par la *Thorsminde*. Le plus grand de ces bassins lacustres et maritimes est le *Liim fjord*, qui traverse de part en part l'isthme jutlandais, entre la mer du Nord et le Kattegat, poussant dans tous les sens ses ramifications profondes, et faisant une île du Jutland septl. Il comprend trois bassins reliés ensemble par d'étroits canaux, et semés d'îles dont la plus grande est *Mors*. Le Liim fjord se termine au détroit d'*Aalborg;* il n'est pas navigable. Le cordon de sable de ce littoral a été souvent rompu par les tempêtes, notamment en 1624, 1720, 1750, 1825; la mer est semée de bas-fonds, la navigation périlleuse; les

marins redoutent cette « côte de fer; » entre les caps *Roshage* et *Hirtshals* s'étendent les baies de *Vigsö*, de *Jammer* ou baie de la *Calamité* et de *Tamis;* les vaisseaux passent au large par le **Skager Rak**, profond de 100 à 140 m., pour doubler le promontoire septentrional de *Skagen*. — **La côte orientale**, dirigée du nord au sud, est découpée par des fjords allongés; ceux d'*Aalborg* et de *Mariager*, le fjord de *Randers*, au sud duquel s'avance la péninsule dentelée d'*Aarhuus*, le golfe de *Kalö*, les fjords de *Horsens*, *Veile*, *Kolding*. — Les îles de *Manö* et de *Fanö*, au sud-ouest; de *Lasö*, d'*Anholt*, d'*Endelave*, dans le Kattegat, dépendent du Jutland. Le **Kattegat**, profond de 50 à 80 m., entre le Jutland et la Suède méridionale, conduit à l'archipel danois dont les îles, plus fertiles et plus peuplées que le Jutland, gardent les portes et les avenues de la mer Baltique. Les deux plus grandes sont : *Fionie* ou *Fyen*, et *Seeland* ou *Sjalland* : Fionie, très découpée au nord (fjord d'Odensee) et à l'ouest; Seeland, creusée par les fjords et les baies de *Korsör*, *Stillinge*, *Seierö*, *Ise fjord*, *Röskilde fjord*, baies de *Kiöge* et de *Faxö*, etc. Les autres îles sont : au sud, *Moën*, *Falster*, *Laaland*, *Langeland*, *Taasinge*, *Arrö;* au nord, *Samsö*, *Seierö*; et en dehors du groupe *Bornholm*, vis-à-vis de la pointe méridionale de la Suède. — Entre le Jutland et Fionie, passe le **Petit-Belt** (larg. 650 m. au nord, 15 kilom. au centre, profond. 8 à 50 m.); il sépare l'île d'*Alsen* (Schleswig) de l'île d'*Arrö* (Fionie); entre Fionie et Seeland, passe le **Grand-Belt** (prof. 10 à 65 m., larg. 18 à 30 m., long. 60 kilom.). Les deux Belt sont encombrés de bancs de sable et de petites îles qui gênent la navigation. La vraie porte d'entrée de la Baltique, aujourd'hui ouverte au libre commerce des nations, est le **Sund**, entre Seeland, île métropolitaine du Danemark, et la Scanie suédoise (long. 100 kilom., larg. de 4 500 m., entre Elseneur et Helsingborg, de 36 kilom., entre Copenhague et Malmö); au centre sont les îles de *Saltholm* et d'*Amager*, à l'entrée de la baie de Kiöge.

Relief du sol; cours d'eau; lacs. — Après le Waterland hollandais, le Danemark est le pays le plus bas de l'Europe (altit. moyenne, 33 m.). Le sol y est formé de terrains modernes; on n'y trouve aucune montagne; le Jutland continue la plaine germanique; quelques massifs de collines isolées, couvertes de belles forêts, s'élèvent sur la côte du Petit-Belt et du Kattegat : le *Skammlingsbanke*, 120 m. au sud de Kolding; l'*Ejersbavnehjo*, 180 m. au nord d'Horsens; l'*Himmeljberg*, ou montagne du Ciel, 170 m., à l'ouest d'Aarhuus; et le *Jyske-Aas* (Dos du Jutland), 120 m., au nord du Liim fjord. — Les îles sont semées de blocs erratiques, comme dans le Jutland; *Moen* renferme l'escarpement le plus haut de l'archipel l'*Aborrebjerg*, 150 m.) et ses falaises, à l'est (*Moens Klint*) dominent de 100 m. la mer Baltique. — Les rivières (*aa*) sont nombreuses, mais très courtes : le *Varde*, l'*Omme*, le *Stor* (75 kil.), le *Skive*, sont tributaires des fjords de la côte occidentale; le *Guden*, le plus long de tous (132 kilom.), émissaire de nombreux étangs et lacs, finit dans le Randers fjord; le *Veile* se jette dans le Kattegat; dans Odense, le *Brende Aa*, l'*Odense Aa ;* dans Seeland, le *Nasby*, le *Kiöge Aa*, etc. — Les lacs ou lagunes sont innombrables : le Jutland en renferme plus de trente (*Mos*, *Asmild*, etc.); le Seeland a ceux d'*Esrom*, *Arve*, *Fure*, *Tüs*, *Tjastrup*, etc.

II. — Géographie politique.

Notice historique[1]. — Les Normands au moyen âge. — Les tribus de marins, chasseurs ou pêcheurs qui, d'après les légendes, ont les premiers habité le Danemark, étaient un mélange de races diverses ; si l'élément germain y dominait, les Celtes, les Wendes, et ces Finnois, dont les Lapons du Nord forment aujourd'hui le dernier débris, y avaient fondé des stations. Le Goth *Skiold* fut un des premiers rois danois ; de là le nom de *Skioldunger* porté par tous les souverains du pays. Au moyen âge, l'histoire du Danemark cesse d'être légendaire : du Jutland, de Fionie, de Seeland, aussi bien que de la Scandinavie partaient les barques des pirates : Suédois, Norvégiens et Danois, fractionnés en tribus indépendantes et divisés chez eux par des luttes intestines, se confondaient sous le nom de Normands et formaient des ligues pour les incursions lointaines et pour la défense de leur sol. C'est durant cette période historique qu'ils multiplient leurs attaques contre les rivages mal gardés des Etats carolingiens, s'établissent dans les Iles-Britanniques, paraissent en Espagne et en Italie, débarquent en Islande et dans les archipels du nord de l'Ecosse, découvrent le Groënland et le Vinland (Massachussets) : un de leurs chefs de bandes, *Rollon*, bloque Paris et conquiert la Normandie ; un autre, *Rourik*, va jeter à Novgorod le premier fondement de l'empire des tsars. De bonne heure, les peuples normands se divisèrent en trois royaumes : les Norvégiens, dès 875, sous Harald Haarfager ; les Danois, en 935, sous Harald *à la dent bleue ;* la Suède, en 1001, sous Olaus *Skotkonung.*

Le Danemark jusqu'à l'union de Kalmar (935-1397). — La monarchie danoise acquit la première un développement inouï : sous Suénon et son fils Canut le Grand (1000-1035), elle conquit la Norvège et une partie de l'Angleterre et de l'Ecosse ; mais cette puissance tomba avec leurs successeurs. Une dynastie nouvelle, fondée en 1047 par Suénon Magnus Estritson, donna au Danemark trois grands souverains : Waldemar le Grand (mort en 1182), Canut VI (1202), Waldemar II (1241). Pendant près d'un demi-siècle, la Baltique méridionale, du Holstein jusqu'à l'Esthonie, obéit à ses lois. Mais la féodalité rendit la royauté impuissante ; le Sénat ressaisit le droit d'élection et imposa d'étroites conditions à l'exercice du pouvóir royal ; les paysans furent soumis au servage ; la hanse teutonique accapara tout le commerce. Avec Waldemar III, s'éteignit la ligne masculine des Estritsides (1376) ; la couronne danoise passa à Olaus IV, petit-fils de Waldemar et fils de Marguerite de Danemark, la *Sémiramis du Nord.* Cette princesse, mariée au roi de Norvège Haquin VII, fils et successeur de Magnus *Smek* (1320-1365), qui avait réuni sur sa tête les couronnes de Suède et de Norvège, fut proclamée successivement reine de Danemark et de Norvège. Elle vainquit à Falköping (1389) Albert de Meklembourg,

---

1. Pour l'histoire générale du Danemark, voir : Saxonis Grammatici *Danorum regum historia* (Paris, 1514, in-folio, éd. de Muller, 1839) ; Mallet, *Histoire du Danemark* (Paris, 1755-58, 4 vol. in-4°) ; Suhm, *Histoire du Danemark,* en danois (14 vol. in-4°, 1782) ; du même, *Mélanges sur l'histoire du Danemark,* en danois (1781, 7 vol. in-4°) ; Cateau-Calleville, *Tableau des Etats danois* (Paris, 1802, 3 vol.) ; Dalhmann, *Geschichte von Danemark* (Hambourg, 1840-43, 3 vol.) ; Bojesen, *Reise igjennem Danmark* (Copenhague, 1856, 1 vol.) ; Eyriès et Chopin, *Danemark* (1846, in-8°, Didot) ; Himly, *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale* (Paris, 2 vol. in-8°) ; Allen, *Histoire du Danemark,* in-8°.

[redacted]

que la diète de Stockholm avait appelé au trône de Suède, et joignit sa couronne aux deux autres. Les états des trois royaumes convoqués à Kalmar (1397) proclamèrent l'union perpétuelle et irrévocable des États scandinaves, sous un seul souverain élu par les trois royaumes dans la famille de Marguerite; chaque royaume garderait sa constitution, son sénat et ses lois; mais tous les trois mettraient en commun leurs forces contre les ennemis étrangers. Cette constitution des États-Unis scandinaves, qui eût pu être féconde, dura peu. Sous ERIC LE POMÉRANIEN (1412-39), successeur de Marguerite, le Danemark fit peser sur les royaumes alliés une tyrannie qui provoqua des insurrections.

Le Danemark sous les Oldenbourg (1re période (1448-1800. — La Suède rompit l'union de Kalmar et proclama roi CHARLES CANUTSON. En même temps, les Danois choisissaient pour souverain, après l'extinction de la race de Skiold, le comte d'Oldenbourg, CHRISTIAN Ier, fils cadet de la comtesse de Schauenbourg-Holstein (1448-81). De longues guerres éclatèrent entre les rois danois et les *administrateurs* de la Suède; CHRISTIAN II réussit par la force à rétablir un instant (1520-1523) l'union de Kalmar. Mais la cruauté de ce prince, le *Néron du Nord*, qui livra au supplice les chefs de l'aristocratie suédoise, souleva contre lui la Suède. GUSTAVE VASA, secondé par la hanse teutonique et les banquiers de Lubeck, chassa les Danois, se fit proclamer roi, et sépara pour jamais la Suède du Danemark. Christian II fut détrôné, et son oncle, FRÉDÉRIC II, élu à sa place, laissa tout le pouvoir à l'aristocratie, et introduisit le luthéranisme dans ses États. Ses successeurs, CHRISTIAN III et FRÉDÉRIC IV, continuèrent avec la Suède la guerre des frontières. Un des souverains les plus illustres de cette dynastie fut CHRISTIAN IV (1588-1648). Ce prince dota l'Université de Copenhague, reconstitua l'académie de Sorö, fonda les collèges de Frédéricksborg et de Röskilde, les villes de Christianshaven, de Christiania, de Christiansand, établit les premières compagnies pour le commerce du Nord et des Indes, envoya une expédition en Guinée, etc. Il prit une part active à la guerre de Trente ans, mais échoua dans son chimérique projet de mettre le Danemark à la tête du parti protestant en Allemagne. Battu à Lutter par Tilly et humilié par le traité de Lubeck (1629), Christian fut encore vaincu par les Suédois, et dut leur céder les provinces de *Jemtland*, *Gottland*, *Œsel*, par le traité de Bromsebrö (1645). Il mourut l'année même de la paix de Westphalie (1648).

Sous FRÉDÉRIC III, les traités de Rœskilde et de Copenhague (1648-1660) livrèrent encore à la Suède la *Scanie*, le *Bleking*, le *Bohus* et *Bornholm*. Ces revers eurent leur contre-coup dans le gouvernement intérieur. Les députés des communes, unis à ceux du clergé, renoncèrent à leurs libertés politiques et à l'élection des rois, et remirent à Frédéric III un pouvoir absolu et héréditaire (1660). Sous CHRISTIAN V (1670-1699) et FRÉDÉRIC IV, ami du faste et des plaisirs (1699-1730), la guerre recommença avec la Suède. Grâce à l'alliance de la Russie et aux défaites de Charles XII, le Danemark recouvra le *Schleswig*, et les navires suédois furent astreints, comme tous les autres, au payement de l'impôt du Sund (traité de Stockolm, 1720). En 1762, le duc de Holstein-Gottorp, PIERRE, proclamé tsar de Russie après la mort d'Elisabeth, songea à faire valoir ses droits héréditaires; mais il fut assassiné par ordre de sa femme, l'impératrice Catherine II, et celle-ci termina le différend en faisant donner à son fils, le grand-duc Paul, les comtés d'*Oldenbourg* et de *Delmenhorst*, en échange de ses prétentions sur les duchés de *Schleswig* et de *Holstein* (traités de Copenhague, 1767, et de Tzarsko-Sélo, 1773). En 1780, le Danemark adhé-

rait à la *ligue de neutralité armée*, formée par la Russie contre la tyrannie maritime de l'Angleterre. Ces actes d'habile politique, accomplis sous Charles VII, roi tombé dans l'imbécillité, étaient dus à André Bernstorff, devenu premier ministre par le coup d'Etat de 1772, après l'exécution de Struensée et l'exil de la reine Mathilde.

2° Période contemporaine (1800-1880). — Au commencement du dix-neuvième siècle, le Danemark fut entraîné dans la guerre générale du continent. Rallié à la *ligue des neutres* organisée par Paul Ier pour fermer aux Anglais la mer du Nord et la Baltique, le royaume soutint une lutte acharnée contre les amiraux Parker et Nelson : le combat du 2 avril 1801 devant Copenhague n'ouvrit pas à la flotte anglaise les forts de la capitale ; Parker demanda un armistice qui fut accordé par le prince-régent, à la nouvelle de l'assassinat du tsar. Un traité avantageux rendit aux Danois leurs colonies des Indes orientales, et ils consentirent à évacuer Lubeck et Hambourg que leurs garnisons avaient occupés. En 1807, le Danemark, malgré ses rancunes contre la Grande-Bretagne et ses sympathies pour la France, souhaitait de rester neutre dans le conflit du *blocus continental*. Mais les belligérants n'admettaient aucune neutralité; il fallait se prononcer pour les Anglais ou pour Napoléon. Tandis que l'empereur envoyait Didelot à la cour de Copenhague, et que le prince-régent et son ministre Bernstorff hésitaient encore, une flotte anglaise formidable portant 22000 hommes parut dans le Sund, et l'amiral Gambier, qui la commandait, somma le gouvernement de lui livrer la forteresse de Krönborg, le port de Copenhague et la flotte danoise. Le prince Frédéric indigné refusa et fit appel au patriotisme du peuple; la population s'arma et se défendit avec héroïsme; mais les moyens de défense étaient faibles, et l'attaque fut terrible. La flotte anglaise bloqua l'île de Seeland, et les troupes de siège, retranchées derrière des marais et hors d'atteinte, firent pleuvoir sans interruption pendant quatre jours sur la capitale des fusées et des boulets incendiaires : 400 maisons furent détruites et 1300 personnes périrent. La ville dut capituler; les vainqueurs mirent l'arsenal au pillage et emmenèrent les 91 bâtiments de la flotte danoise. Frédéric VI, devenu roi en titre, à la mort de son père Christian VII (1808), entra dans l'alliance de Napoléon, et déclara la guerre à la Suède qui tentait la conquête de la Norvège. Après la bataille de Leipzig, les coalisés occupèrent le *Schleswig* et le *Holstein*, et les troupes danoises furent repoussées jusqu'à Rendsbourg. Le traité de Kiel, conclu avec l'Angleterre et la Suède (1814), fit entrer le Danemark dans la coalition européenne : l'Angleterre s'adjugea l'île d'*Helgoland*, et la Norvège fut annexée à la Suède. Les traités de Vienne rendirent au Danemark, en échange de ces concessions, le duché de *Holstein*, et lui cédèrent le *Lauenbourg* avec une indemnité pécuniaire. Le dédommagement était dérisoire, et l'entrée de Frédéric dans la Confédération germanique en sa qualité de duc de Holstein et de Lauenbourg, contribua dans la suite au nouveau démembrement de la monarchie danoise.

En 1848, en effet, s'éleva la grave question des duchés de l'Elbe. Le Holstein et le Lauenbourg, anciennes terres d'Empire devenues fiefs danois, étaient peuplés de colons allemands : des querelles de race et de nationalité éclatèrent; le duc Christian d'Augustenbourg, soutenu par un parti séparatiste puissant que l'Allemagne secondait, revendiqua le Holstein en sa qualité de descendant de la branche aînée de la famille ducale. L'Université de Kiel et toute la noblesse se prononcèrent pour l'*union indissoluble* des duchés et la constitution d'un Schleswig-Holstein indépendant, séparé du Danemark et relié à l'Allemagne. « L'opinion publique allemande saluait avec enthousiasme

» cette perspective d'agrandissement ; les gouvernements allemands, peu » amis des agitations politiques, avaient une grande indulgence pour celle-» ci, où figuraient les plus nobles familles du pays, unies à toute la no-» blesse de la basse Allemagne par une commune origine et des liens de » parenté nombreux ; la Prusse enfin se rendait fort bien compte de l'im-» portance qu'auraient pour la marine militaire allemande, depuis long-» temps projetée, la nombreuse population côtière du Schleswig-Holstein » et son magnifique port de guerre de Kiel. » (A. Himly, t. II, p. 249.) — A cette agitation menaçante, Christian VIII avait répondu dès 1846 par des lettres patentes qui confirmaient l'union indissoluble et héréditaire des duchés avec la couronne de Danemark. L'avènement de FRÉDÉRIC VII au trône (20 janvier 1848) fit éclater la scission. Le nouveau roi inaugura son règne en substituant le régime parlementaire à l'absolutisme royal ; les états aristocratiques des duchés proclamèrent alors à Kiel un gouvernement provisoire, présidé par le duc d'Augustenbourg. La guerre éclata ; une armée prussienne appuya d'abord les troupes des duchés ; mais, en 1850, le roi de Prusse dut la rappeler ; les insurgés furent vaincus à Idstedt. Le traité de Londres (1852), garanti par les puissances, maintint l'unité et l'intégrité du Danemark, mais changea l'ordre de succession du royaume, en désignant comme l'héritier présomptif de Frédéric, son cousin-germain, le prince Christian de Holstein-Gluksbourg, mari de la princesse Louise, nièce de Christian VIII. La population des duchés n'accepta pas ce règlement diplomatique ; les disputes continuèrent entre les états, le gouvernement et la diète. En 1863, une patente du gouvernement danois sépara le Schleswig du Holstein, et soumit le premier de ces duchés où l'élément danois dominait, à la constitution commune du royaume. En même temps mourait Frédéric VII.

CHRISTIAN IX fut proclamé à Copenhague, tandis que, violant ses serments, le prince Frédéric d'Augustenbourg prenait ouvertement le titre de duc de Schleswig-Holstein. Ce fut le signal de l'intervention allemande : la Prusse n'attendait que l'occasion de consommer la spoliation. Le prince de Bismarck, qui dirigeait déjà la politique prussienne, entendait bien travailler pour le roi de Prusse et non pour la maison d'Augustenbourg ; son but était de rattacher à la patrie allemande le duché allemand de *Holstein* et même son annexe danoise, le *Schleswig ;* l'Autriche suivit la Prusse « sans aucun enthousiasme et seulement pour ne pas laisser à sa rivale la direction unique de l'affaire. » Les puissances de l'Europe laissèrent violer le traité de Londres de 1852, et abandonnèrent le Danemark aux appétits de ses agresseurs. Le petit royaume fit une résistance héroïque ; son armée vaincue perdit (avril 1864), avec la forteresse de Düppel emportée d'assaut, sa dernière position militaire dans le Schleswig. La conférence diplomatique, ouverte à Londres au mois d'avril, n'arrêta pas les convoitises germaniques : l'île d'*Alsen* fut prise et le *Jutland* occupé. L'Europe regarda faire et ne bougea pas. La paix de Vienne (30 oct. 1864) enleva au Danemark le *Holstein*, le *Schleswig* et le *Lauenbourg*, c'est-à-dire un million d'hommes et un territoire de 19 000 kilomètres carrés, riche, bien cultivé et baigné par deux mers. Les deux puissances conquérantes ne purent s'entendre sur le partage des dépouilles danoises : la maison d'Oldenbourg fut déboutée de ses prétentions, et la Prusse, qui déjà avait mis garnison à Kiel et à Rendsbourg, et acheté la propriété complète du Lauenbourg, déclara la guerre à l'Autriche, et la vainquit à Sadowa. Les préliminaires de Nikolsbourg, suivis du traité de Prague (août 1866), firent passer les duchés en litige aux mains de la Prusse. Un article de réserve, inséré au traité sur les instances

de la France médiatrice, stipulait que la partie septentrionale du Schleswig serait rétrocédée au Danemark, si la population par un libre vote en exprimait le désir. Jamais cette clause ne fut exécutée, et en 1879, la Prusse en obtint de l'Autriche l'abandon; son drapeau continua à flotter sur Flensbourg, Duppel et l'île d'Alsen, et les Danois du Schleswig réclament vainement le retour à leur vraie patrie et la délivrance d'un joug détesté.

Constitution. — Etablie en 1831 par le roi Frédéric VI, développée en 1849 par Frédéric VII, modifiée en 1854, 1855, 1858, 1866.— **Pouvoir exécutif.** *Monarchie constitutionnelle héréditaire:* six ministres responsables : *Président du Conseil et Finances; Intérieur; Justice et Affaires d'Islande; Affaires étrangères; Marine; Instruction publique et Cultes.* -- **Pouvoir législatif.** Le *roi* et les deux Chambres du *Rigsdag* ont conjointement l'initiative des lois. Le *Rigsdag* ou parlement se divise en *Folkething et Landsthing.* Le roi sanctionne et promulgue les lois; convoque le Rigsdag chaque année pour deux mois; il peut le proroger deux mois, mais doit en convoquer un nouveau dans les deux mois. Les membres des Chambres reçoivent une indemnité égale, fixée par une loi. Le *Folkething* se compose de 102 membres, élus au suffrage universel pour trois ans (1 par 16000 habit.), âgés de 25 ans au moins, sans condition de domicile. Ils sont élus par des électeurs âgés au moins de 30 ans, domiciliés depuis un an dans le district, et ne tombant sous aucune incapacité légale. Le *Landsthing* comprend 66 députés élus pour huit ans, renouvelés par moitié tous les quatre ans, au scrutin à deux degrés, dans les mêmes conditions que les membres du Folkething (12 nommés à vie par le roi, 7 par Copenhague, 45 par des cercles électoraux qui englobent les campagnes et les villes, 1 par l'île de Bornholm, 1 par les îles Faroer). Il n'y a pas d'incompatibilité entre le mandat législatif et les fonctions publiques. Par un acte de 1874, l'Islande a été dotée d'une constitution spéciale à l'occasion du jubilé millénaire de sa réunion au Danemark : une assemblée législative, l'*Althing*, est investie du plein pouvoir législatif et administratif. Les îles Faroer ont depuis 1854 l'assemblée du Lagthing, et depuis 1852, les Antilles danoises ont un conseil colonial. Les établissements du Groënland manquent encore d'une assemblée représentative.

Drapeau. — Rouge, chargé d'une croix blanche; les armes au centre, sur le pavillon royal. — **Ordre de chevalerie.** Ordre de *l'Eléphant*, institué au douzième siècle par Canut VI, modifié en 1462 et 1693, réservé aux souverains et hauts dignitaires; ordre du *Dannebrog* pour le mérite, fondé en 1219 par Valdemar II.

Divisions administratives. — 5 provinces ou diocèses (*stift*), subdivisées en 18 bailliages (*amter*), et 136 arrondissements (*herreder*).

---

1. Le roi actuel est *Christian IX*, roi de Danemark, des Vandales et des Goths, etc., né en 1818, roi en 1863; marié en 1842 à *Wilhelmine de Hesse-Cassel*, née en 1817. Leurs enfants sont : le prince royal *Frédéric*, né en 1843, marié en 1869 à Louise de Suède; *Alexandra*, née en 1844, mariée en 1863 au prince de Galles; *Guillaume*, né en 1845, roi de Grèce en 1863, sous le nom de Georges Ier, marié en 1867 à la grande-duchesse russe Olga; *Dagmar*, née en 1847, mariée en 1866 à Alexandre III, empereur de Russie; *Thyra*, née en 1853, mariée en 1878 au duc de Cumberland; *Valdemar*, né en 1858.

DIOCÈSES	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES
I. Seeland, Moen et Samsö.	**Copenhague** (Kjœbenhavn), *port des marchands, capitale,* 273000, *fonderies, distilleries, filatures, constructions navales, université.*	Helsingor ou Elseneur 9,000, *port du Sund;* Krönborg, *forteresse et château gothique;* Frederikswark, *fabrique d'armes et fonderies, coutellerie;* Röskilde 5000, *sur un fjord, ancienne capitale, sépulture royale;* Holbeck 3000, *port de l'Ise fjord;* Korsör 4000, *port d'embarquement du Grand-Belt;* Nestved 4000, *marché de grains;* Kallundborg 3000, *port du Grand-Belt;* Slagelse 6000, *centre agricole;* Soro, *académie;* Prastö, *ports de la côte orientale;* Kiöge 3000; Stege, *dans l'île Moen.* L'île de Hveen, dans le Sund, *se rattache comme* Saltholm (*carrière de chaux*) et Amager (*faubourg et jardin de Copenhague*) *à ce diocèse.*
II. Bornholm, *à 45 k. de la côte suédoise*	**Rönne** 6000, *port de pêche et de comm., chantiers, horlogerie.*	Hasle, *houillères;* Hammershuus, *forteresse ruinée;* Christianso, *dans une île au N.-E., port de refuge.*
III. Fionie, Langeland, Arrö, Taasing.	**Odense** 21000; *tanneries, mégisseries, fabriques de gants et draps.*	Nyborg 5000, *sur le Grand-Belt, place forte et port d'embarquement pour Seeland;* Faaborg 3000; Assens 4000, *ports et marchés agricoles sur le Petit-Belt;* Svendborg 7000, *tanneries et chantiers;* Rudkiœbing, *port occidental dans Langeland.*
IV. Laaland et Falster.	**Maribö,** *sur un lac poissonneux.*	Nykjœbing 4000, *port de Falster sur le Guldborgsund;* Nakskov 4000, *port de Laaland sur l'Albuefjord, à l'ouest;* Nystedt *et les jardins d'*Aalholm *au sud.*
V. Jutland.	**Viborg** 3000, *siège des États provinciaux; au croisement des grandes routes de la Péninsule.*	Aalborg 14000, *port du Liim fjord, blés, pêches, ganterie;* Frederikavn, *port de refuge défendu par la citadelle de Flastrand;* Aarhuus 25000, *port du Kattegat, services pour Fionie; blés, bestiaux;* Horsens 13000, *sur un fiord, lainages;* Randers 11000, *port, ganterie;* Kolding 5000, *pêcheries, bestiaux;* Fredericia 4000, *port de passage du Petit-Belt;* Veile, *port;* Ribe, *à l'ouest, toiles;* Thisted 4000, *au nord, sur le Liim fjord, bestiaux;* Nykjœbing 2000, *dans l'île fertile de Mors;* Skagen, *village de pêcheurs, phare.*

III. — Géographie économique.

ions. — **Minéraux.** La seule richesse minérale est la houille
aholm. — **Végétaux.** Agriculture florissante (terres arables,
ctares; prairies et pâturages, 1 070 000; forêts, 176 000; po-
0). Les trois cinquièmes de la population vivent des industries
cultures du *froment*, *épeautre* (Laaland), *seigle* (Jutland),
: (Bornholm), *sarrasin*, *millet*, *légumes*, *pommes de terre*,
oublon, *tabac*, *betteraves*, *fruits* en abondance, exportés en
ıssie, *pommes*, *prunes*, *cerises* de Seeland et de Moen. Les
ıt plus qu'un débris (*frênes*, *aunes*, *chênes*, *bouleaux*, peu
apins). — **Animaux.** *Chevaux* de deux races, petite et vigou-
es îles, grande, forte et élégante dans le Jutland (haras de
g; l'exportation des chevaux s'élève à 12 à 15 000 par an);
nes, *moutons*, *porcs* fort nombreux, *volailles* et produits de
chiens renommés pour la taille et la vigueur. La faune sau-
ue disparu de l'île: *sangliers* rares, *cerfs* et *daims* dans les
'ds, *martres*, *fouines*, *lièvres*, *oies* et *canards sauvages*,
ınes abondants. Les mers danoises sont très poissonneuses; la
tive sur toutes les côtes : *saumons* du Guden, de Randers et
d; *merlans* et *morues* de Ringkjobing; *plies* du cap Skagen,
et les rivières fournissent des *anguilles*, *truites*, *brochets*,
:c.
peu développée; le pays manque de force motrice, n'ayant ni
ıi combustible minéral; *tuileries* et *poteries* du Jutland et de
listilleries d'eaux-de-vie de grains dans les ports de mer;
nportantes de Randers; *horlogerie* de Bornholm; *armes* de
rd, *tissage* domestique. « Les paysans, dit M. V. de Saint-
nt eux-mêmes la toile dont ils s'habillent, les bas, les bon-
amisoles qu'ils portent, et la poterie dont ils se servent pour
Les enfants commencent à filer dès leur cinquième année, les
ortent partout leur travail avec elles. Dans les soirées d'hiver,
illage s'assemble à six heures du soir pour travailler jusqu'à
n donne à chaque personne 120 toises de fil; dans chaque
file 20 toises, et voilà pourquoi, dans ces contrées, au lieu
ıe ou deux heures, on dit « 20 ou 40 toises du soir. »
'ce. — **Importation** (en kroner = 1 fr. 38), 1882 : 253 mil-
terre, 58 millions; *Allemagne*, 97; *Suède*, 32; *Norvège*, 7;
Pays-Bas, 7; *Belgique*, 5; **France**, 3 860 000; *Islande*, 4;
12. — **Exportation**, 1882 : 188 millions de kroner: *Angle-*
llions; *Allemagne*, 60; *Suède*, 26; *Norvège*, 12; *Russie*, 2;
723 000; *Belgique*, 426 000; *France*, 128 000; *Islande*,
1/2; *Etats-Unis*, 3 1/2. — **Routes**, 6 000 kilomètres. —
dense (Fionie), de *Silkeborg*, de *Ribe* et de *Lægstær*
- **Chemins de fer.** 1 769 kilomètres : lignes de *Kolding à*
vn (Jutland), par Fredericia, Veile, Horsens, Aarhuus, Ran-
g, Hjoerring, avec embranchements sur Silkeborg et Viborg;
lfart à Nyborg (Fionie), par Odense, entre les Belts; — de
penhague et Elseneur (Seeland), par Slagelse et Röskilde;
lde à Vordingborg, par Kiöge. — **Télégraphes.** 3 650 kilo-
êches (en 1882), 1 216 000. — **Postes.** 624 bureaux; 60 mil-
'expéditions en 1882. — **Marine marchande**, en 1883 : 2 97[illegible]

voiliers et 194000 tonnes, 240 vapeurs et 70000 tonnes. Mouvement de la navigation en 1882 : Entrés, 52904 navires; Sortis, 53297. Le Sund est traversé chaque année par 50 à 55000 vaisseaux.

IV. — Notions statistiques.

Superficie : 38302 kilomètres carrés. — **Population** (1880): 1969039 habitants (51,4 par kilom. car.). — **Races**. Le peuple danois est d'origine scandinave ou germanique. (Etrangers : 33000 *Allemands;* 24000 *Suédois;* 2800 *Norvégiens;* 450 *Anglais;* 380 *Russes;* 180 *Autrichiens;* 138 *Français;* 328 de *pays divers*. — Les *émigrés* danois partent surtout des côtes de la mer du Nord et vont aux Etats-Unis servir comme matelots (32000 émigrés de 1868 à 1876). — **Dialectes**. La langue danoise, qui est encore la langue littéraire et officielle de la Norvège, est dérivée de l'ancien norse; le Jutland, Seeland, Bornholm ont des dialectes plus ou moins mélangés de mots anglais et suédois. — **Instruction publique** très développée; *instruction primaire* obligatoire de sept à quatorze ans; chaque village a son école; presque point d'illettrés. *Ecoles secondaires urbaines* ou lycées, et *Ecoles supérieures de paysans;* nombreuses *Ecoles spéciales* publiques ou privées; *Académie noble* de Sorö, *Ecole polytechnique* de Copenhague; *Académie militaire, Académie agronomique; Université* de Copenhague fondée en 1478, comprenant 83 professeurs dans les 5 facultés (droit, théologie, médecine, philosophie, sciences) et 1250 étudiants. — **Justice** : *Cour suprême* à Copenhague et *Tribunal supérieur du commerce et de la navigation; Cours supérieures* pour les appels à Copenhague et à Viborg; *Tribunaux municipaux* et de district jugeant en instance. — **Cultes**. Le *luthéranisme* est la religion d'Etat, seule subventionnée; mais les autres sont libres : huit évêchés *luthériens;* les *catholiques* relèvent de l'église d'Osnabrück (1951000 luthériens, 3000 catholiques, 3600 baptistes, 790 Ervingiens, 1722 Mormons, 4000 Juifs). — **Armée**. Service militaire obligatoire et personnel; ni exemptions, ni dispenses, ni volontaires d'un an, mais le temps de présence sous les drapeaux est très court. En principe, le service est de seize ans: quatre ans dans le service actif, quatre dans *la réserve*, huit dans *le renfort;* en réalité, il dure quinze mois, dix-sept ou vingt mois, suivant les armes, sauf pour les hommes nécessaires au service des garnisons. Les autres sont rappelés les années suivantes à des exercices de trente ou quarante-cinq jours, au camp de Hald, près Viborg, ou au camp près de Copenhague. Il y a cinq circonscriptions militaires; 6000 hommes en temps de paix, 48000 sur pied de guerre. — **Marine militaire**. Copenhague est le port de guerre et l'arsenal maritime : 10 frégates, batteries flottantes et torpilleurs cuirassés portant 83 canons; 35 vapeurs non cuirassés portant 160 canons; 25 voiliers ou transports; 2800 hommes d'équipage, recrutés parmi les marins. — Les défenses militaires du Danemark, du côté du continent, sont aujourd'hui entre les mains de l'Allemagne, depuis l'annexion du Schleswig et du Holstein; ce sont les lignes de l'Eider, du Danewerk, les batteries de l'île d'Alsen, et la forteresse de Düppel. Sur mer, le Danemark a les forts et citadelle de Copenhague, la forteresse de Krönborg, sur le Sund, les forts de Frederickshavn, sur le Kattegat. — **Monnaies; poids et mesures.** Or = *Frederick*, = $20^{fr},32$; argent: *double rigsbankdaler* = $5^{fr},55$; simple, à $2^{fr},77$; *kroner* ou couronne = $1^{fr},38$. — *Pied* (fod) = $0^{m},313$; 2 fod = 1 aune; 6 fod = 1 toise. — *Mille* danois = $7532^{m},485$. — *Pot* = $0^{lit},966$. —

[redacted]

Tonneland = 55 ares 162. — **Budget annuel** (1883). *Recettes :* 53 624 340 kroners (74 001 599 fr.). *Dépenses :* 50 749 749 kroners (70 034 653 fr.). — *Dette publique :* 113 694 181 kroners.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

L'île de Séeland.

« Dans cette île de Seeland, pas une montagne. Mais, malgré cette lacune, une étonnante variété de sites et de points de vue. Çà et là, des bois solitaires ombragés par les larges rameaux des chênes et les branches flottantes des saules. Çà et là de vastes pelouses vertes et fleuries comme celles des parcs anglais, des champs de blé qu'un fermier de la Beauce envierait, des forêts de hêtres les plus magnifiques du monde et de tout côté la mer, la mer Baltique, la mer du Nord, le Sund et le Belt, superbe ceinture de cette forte terre scandinave. Sur les contours de la plage, à l'intérieur de l'île, partout la vie aventureuse du marin, l'actif travail du laboureur, les légères barques glissant sur l'eau limpide des lacs, les gros navires luttant contre les hautes vagues; sur la grève, les longs filets appendus aux façades des maisons ; ailleurs, les habitations agricoles avec leurs enclos d'arbres fruitiers comme ceux de Normandie, leurs beaux attelages comme ceux de la Suisse, leurs murailles de briques et leurs fenêtres luisantes comme celles de Hollande; puis les constructions de fantaisie, kiosques, pavillons, villas des riches négociants ou des familles nobiliaires ; de côté et d'autre, d'anciennes et vénérables églises, des monuments tumulaires d'un âge lointain et plusieurs cités où aux traditions du passé s'allie le mouvement des temps modernes : Elseneur, qui commande le détroit du Sund; Rœskilde, tombeau des rois; Soro [1], célèbre par son ancien couvent et sa riche académie, à

---

1. Soro, « très petite ville et très grande école, » a eu jadis jusqu'à 400 000 fr. de revenus en terres ; elle est moins riche, aujourd'hui que ses paysans ont acheté plusieurs de ses domaines, et que ses rentes ont été appliquées à d'autres services publics. Cette académie, qui a environ 200 élèves, date du onzième siècle. C'est là que vécut Saxon le Grammairien (Saxo Grammaticus), et qu'il écrivit, au douzième siècle, les chroniques danoises. Parmi ses bienfaiteurs, elle compta des rois, des princes, des princesses, des évêques. Son plus magnifique donateur fut le baron de Holberg, né à Bergen en 1681, fils d'un soldat de fortune, qui fut successivement caporal, précepteur, vicaire, prédicateur, professeur

[redacted]

laquelle le poète Holberg a légué toute sa fortune ; Copenhague la royale capitale.

» Il a été jadis puissant et redouté, ce royaume aujourd'hui si cruellement mutilé. Toutes les anciennes chroniques de France parlent de ces terribles pirates qui, des régions lointaines du Nord, descendaient jusque sur les rives de la Seine. Les habitants des villes tremblaient à leur approche ; les prêtres et les religieux ajoutaient ce verset aux litanies : *A furore Normaniorum libera nos, Domine.* La plupart de ces audacieux pirates qui firent, dit-on, pleurer Charlemagne, étaient Danois. Au neuvième siècle les Danois assiégeaient Paris ; au onzième, leur roi Canut plaçait sur sa tête la couronne d'Angleterre. Au quinzième, leur reine Marguerite réunissait sous son sceptre les trois États scandinaves. Les Danois ont longtemps possédé la Scanie, une des plus belles provinces de la Suède ; l'île de Rugen et une partie de la Poméranie. Dans leur temps de prospérité et aussi dans leur temps de crise, il ont eu des princes qui aimaient le luxe et la splendeur, qui voulaient avoir un pompeux état de maison, des meubles en argent massif, des palais à la ville et des palais aux champs. Sans s'inquiéter des ressources souvent précaires de leur budget et des dettes qu'ils contractaient, ces princes fastueux bâtissaient au gré de leur fantaisie. Ils ont si bien bâti que dans leur petite île de Seeland, on ne compte pas moins d'une douzaine de résidences royales, les unes étonnantes par leurs colossales dimensions, les autres remarquables par leur style architectural, et toutes curieuses à voir. » — (X. MARMIER. *En Danemark*; *Rev. Britannique*, avril 1867.)

Copenhague.

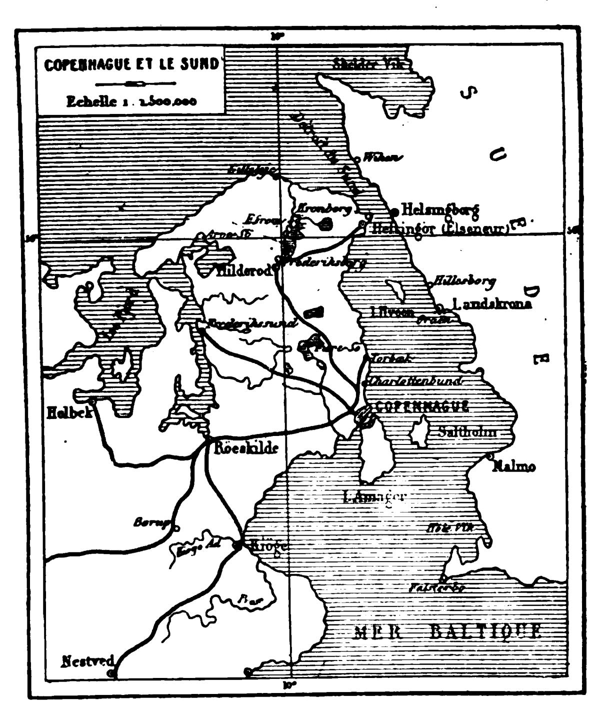
« Copenhague a été surnommée l'Athènes du Nord ; j'aimerais mieux dire que les habitants de Copenhague sont des Athéniens casernés dans une cité qui ressemble à Berlin.

---

de langue et de musique, et qui, après des voyages en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie, devint à Copenhague, de 1714 à 1754, l'un des maîtres éminents de l'université, le grand historien et le créateur du théâtre national en Danemark. On l'a comparé tour à tour dans son pays à Térence et à Tacite, à Molière et à Montesquieu. Holberg reçut du gouvernement des titres de noblesse, et « il restitua aux lettres une opulence conquise par les lettres. » Il légua à l'académie de Soro sa riche bibliothèque et une somme de 300 000 francs, en lui imposant, dit-on, par une clause secrète, en retour de ses générosités, une oraison funèbre annuelle. Cette clause est fidèlement observée.

[redacted]

l'intelligence des Danois, leur goût éclairé pour les lettres et les arts, leurs mœurs policées leur donneraient accès dans la ville de Périclès; mais rien de moins semblable à l'Acropole ou aux Propylées que cette ville où la ligne droite triomphe,



où les rues sont tirées au cordeau, où l'architecture a des teintes blafardes et uniformément tristes. Il en est de Copenhague comme de certaines personnes; au premier abord, elles semblent froides et réservées; faites plus ample connaissance, vous vous sentirez bientôt captivé et retenu. Cette ville sans caractère renferme des collections précieuses, des chefs-d'œuvre inestimables : c'est un écrin de peu de valeur

[redacted]

cachant des trésors ! La cathédrale, *Frue Kirke*, ne présente à l'extérieur qu'une vaste bâtisse ; franchissez le parvis, vous admirerez le Christ et les Apôtres de Thorwaldsen, l'une des œuvres les plus considérables de la statuaire moderne. Le palais de Christiansborg semble une caserne ornée de prétentions architecturales : il renferme des portraits du Tintoret et de Rubens, de Rembrandt, un Salvator Rosa que les Offices de Florence ou l'Académie de Vienne pourraient lui envier. La même galerie contient les productions les plus remarquables de l'art contemporain en Danemark. Devant le palais de Christiansborg, au milieu d'un jardin assez vaste, un monarque en bronze, casque en tête, épée au côté, le bras tendu, semble commander une bataille. L'artiste a voulu représenter Frédéric VII accordant aux Danois les bienfaits du régime constitutionnel.

» Au détour d'une rue, nous nous trouvons face à face avec un sarcophage égyptien de dimensions colossales. Sur les murailles, en guise d'hiéroglyphes, s'étalent des peintures à la détrempe, où des personnages couleur de pain d'épice se détachent sur fond noir et paraissent occupés à déménager avec enthousiasme des blocs de marbre. On pourrait les prendre pour les esclaves d'un Pharaon, condamnés à construire la grande pyramide : il paraît que ce sont simplement des Danois réunissant les œuvres de Thorwaldsen, le sculpteur national, dans un musée qui est en même temps un mausolée. Thorwaldsen repose au milieu de son œuvre : le Danemark expose dans un seul monument, temple élevé à la gloire du sculpteur, les originaux ou les reproductions de toutes ses œuvres[1].....

» Copenhague possède un monument étrange et un édifice

1. Berthel Thorwaldsen, fils d'un modeste graveur sur bois de Copenhague, est un des plus grands sculpteurs de notre siècle, les Danois disent le plus grand. Jamais artiste n'a été plus honoré, plus fêté, plus choyé, que celui-là. « Sa vie rappelle celle de ces grands artistes du seizième siècle, qui, comblés des dons de la faveur et de la fortune, avaient une cour aussi nombreuse que celle des rois. » Le roi de Bavière lui offrit titres et honneurs pour l'attirer à Munich ; Napoléon lui commanda un bas-relief pour le Temple de la Gloire ; Horace Vernet le couronnait de lauriers dans un banquet. Après un séjour de quarante-trois ans à Rome, où il recevait une pension de son pays, il fut accueilli triomphalement

[redacted]

élégant : le premier est cette Bourse dont la flèche apparaît de loin aux navigateurs. La Bourse date du dix-huitième siècle ; chacune de ses quatre façades est surmontée de six pignons surgissant au milieu d'un fouillis d'ornements. Le second édifice est le château de Rosenborg, qui semble plutôt une résidence d'été où la royauté aime à se reposer des grandeurs, que le palais où Christian IV, contemporain et admirateur de Louis XIV, étalait un faste bourbonien. Rosenborg se cache au milieu d'un parc touffu comme une forêt ; il faut se perdre dans le labyrinthe des charmilles, suivre des allées de hêtres aussi vieux que Copenhague, fouler des gazons verdoyants et lustrés qui feraient envie aux châtelaines d'Oxfordshire ou du comté d'Essex, avant d'apercevoir au détour d'un massif un palais élégant, flanqué de quatre campaniles et enguirlandé de balcons à jour.......

» Le peuple danois a deux qualités qui font une nation forte et respectable : il sait aimer et il sait haïr. Le Danois a le culte traditionnel de la patrie, de la dynastie, des institutions nationales. Il emploie, lorsqu'il parle du Danemark, des expressions d'une grâce familière et touchante : « Notre cher petit pays, » dit-il ; mais il possède en même temps le sentiment de sa dignité ; il sait que sage, modeste et laborieux, il a droit au respect de tous les peuples. Sa fidélité aux anciennes alliances est inébranlable ; ni nos malheurs, ni notre abandon à son égard, abandon que nous avons, hélas ! trop chèrement payé, n'ont pu altérer la sympathie traditionnelle qui porte les Danois vers la France. Une communauté d'infortune, des haines semblables, un égal désir de vengeance, n'ont fait qu'aviver ce sentiment chez un peuple dont les passions sont à la fois énergiques et durables. Les souvenirs de la guerre de 1864 sont encore aussi vivaces qu'au lendemain d'une paix durement imposée. Jusque dans les plus petits détails de sa vie, le Danois fait éclater sa haine

dans sa patrie. Il mourut subitement, en 1844, dans sa stalle au théâtre. Thorwaldsen avait une prodigieuse facilité de travail ; on a compté plus de six cents statues, bustes ou groupes statuaires signés de lui.

[redacted]

pour des voisins exécrés; il proscrit l'usage de la langue tudesque, avec laquelle la sienne a pourtant plus d'un point de contact. A Copenhague tout le monde sait l'allemand, personne ne le parle, personne ne veut avouer qu'il l'entend. Adressez-vous en français à un passant, il ne vous comprendra pas, mais il s'attachera à vos pas jusqu'à ce qu'il vous ait trouvé un interprète; parlez allemand au même Danois, il restera muet; il a compris, mais ne veut pas répondre[1].....

» Copenhague est triste, et les Danois sont gais. Aussi, dès les premiers beaux jours, les habitants s'empressent-ils d'aller chercher en dehors de leurs murs plaisirs et distractions. L'aristocratie s'enfuit dans ces belles résidences qui s'échelonnent sur les bords du Sund. La cour émigre au château de Frédériksborg, antique manoir qui s'élève au milieu d'un lac dans un site pittoresque de l'île de Séeland. Bourgeois et ouvriers mettent à profit chaque jour, chaque soirée de liberté, pour gagner les campagnes qui entourent Copenhague d'un cordon de fraîches retraites et de gracieux paysages.

» Mêlons-nous à cette foule qui s'écoule lentement le long des chaussées de la ville pendant les dimanches d'été. La promenade est peut-être le passe-temps le plus cher aux Danois, comme à tous les hommes du Nord; l'âpreté du climat les tient renfermés pendant huit mois de l'année, mais ils saluent avec bonheur le retour de la lumière. Alors la ville entière semble occupée à s'enfuir de ses murs; on dirait une migration en masse, ou quelque retraite sur le mont Aventin, moins le tumulte et le désordre d'une sédition. Dans cette foule pas un cri, pas une dispute; les physionomies respirent une satisfaction paisible et une tranquille gaieté. Des véhicules

1. L'éminent géographe Malte-Brun, qui était lui-même d'origine danoise, trace le portrait suivant du peuple danois : « Il se pourrait que l'humidité de » l'atmosphère, et la quantité de viande et de poisson salé dont il se nourrit » contribuassent à rendre le caractère de ce peuple lourd, patient, difficile à » émouvoir. Autrefois conquérant insatiable, aujourd'hui brave, mais pacifique, peu » entreprenant, mais laborieux et persévérant; modeste et orgueilleux, hospitalier, mais non pas officieux; gai et franc avec ses compatriotes, mais un peu » froid et cérémonieux avec les étrangers; aimant ses aises plus que le faste; » plus économe qu'industrieux, imitateur des autres peuples, observateur judi-

[redacted]

de tout genre, de tout âge, de toute forme s'avancent gravement au milieu de la chaussée, marchant au pas ; de longues files de piétons se suivent et ne se confondent jamais. Copenhague se rend au plaisir comme à une cérémonie ; elle va processionnellement jouir des charmes de la campagne. Cependant les maisons s'éparpillent, les grandes constructions s'éloignent, nous sommes dans cette zone intermédiaire qui enveloppe toute capitale : là des prés verdoient près de bâtisses commencées, la nature se rapproche encore à demi-cachée sous la ville. Mais voici des forêts véritables, pleines d'ombre et de mystère, des allées séculaires, des jardins semés de villas. La verdure a pris une fraîcheur incomparable ; on dirait sans cesse qu'une ondée bienfaisante vient de raviver l'éclat du feuillage, de ranimer les fleurs et de donner à la campagne désaltérée une expression de repos et de contentement. Point de couleurs tranchées, point de tons heurtés. Les nuances discrètes du lilas et de l'aubépine se marient à l'éclat sévère des frênes, des chênes et des hêtres, et à travers un rideau de fraîches frondaisons nous apercevons les flots du Sund, d'une transparence laiteuse, semblables à un miroir d'opale où se réfléchit un ciel pâle. Soudain, au sortir d'un berceau de feuillage, une immensité fleurie s'ouvre devant nous ; c'est une plaine couverte d'aubépine, spectacle féerique que seule l'île de Séeland et les campagnes de Volhynie en Pologne offrent parfois au printemps. Des buissons, ou plutôt des bosquets d'aubépine se pressent, se mêlent, s'entrelacent, forment un inextricable fourré et, du haut d'un coteau, nous contemplons cette mer de fleurs, dont les flots rosés roulent et s'agitent au souffle d'une brise d'été. » (Albert Vandal, *En Karriole à travers la Suède et la Norvège*, chap. XI ; Paris, in-18, 1877, Plon.)

» cieux, penseur profond, mais lent et minutieux, doué d'une imagination plus » forte que riche ; constant, romanesque et jaloux dans ses affections ; capable » d'un grand enthousiasme, mais rarement de ces saillies d'esprit, de ces finesses » qui surprennent le succès ou l'admiration ; très attaché à son sol natal et aux » intérêts de sa patrie, trop peu soigneux de la gloire nationale ; accoutumé au » calme de la monarchie, mais ennemi de la servitude et du pouvoir arbitraire : » tel est le portrait du Danois. Au physique, il est généralement d'une taille » moyenne, bien fait, blond, et d'une physionomie douce et agréable. »

[redacted]

Le parc cher aux citadins de la capitale, le Bois de Boulogne de Copenhague est Tivoli, « coupé de lacs naturels, embelli de forêts et de plates-bandes, agrémenté de ponts rustiques, de grottes de rocaille, de cascades jaillissant à heures fixes : c'est le pittoresque réglementé par l'art. » On y trouve des théâtres, des cafés, des restaurants, des concerts, des salles de bals et de lecture : les styles y sont bizarrement mélangés, l'égyptien à côté du mauresque, l'italien faisant face au chinois. L'amuseur favori du peuple est le *Lundgreen*, dont la verve comique rappelle le Pierrot français ou le Pulcinella napolitain. « Tivoli, dit M. Vandal, est une in- » stitution nationale; si l'autorité fermait Tivoli, Copenhague assisterait au » spectacle bien nouveau pour elle d'une émeute, et peut-être d'une révo- » lution. »

Les châteaux en Danemark; Rosenborg; Kronborg.

Malgré l'abolition des privilèges nobiliaires et l'interdiction des majorats, mesures qui ont amené le morcellement du sol et porté à plus de 200 000 le nombre des propriétaires fonciers, le Danemark renferme encore de grands domaines appartenant à la noblesse ou à des corporations : dix-huit ont le titre de comtés, quatorze celui de baronnies ; un des plus considérables est le comté de Frysenborg, dans le bailliage d'Aarhuus. Aussi les châteaux sont-ils fort nombreux dans l'archipel. La plupart de ces demeures féodales, d'une magnificence princière, datent du seizième et du dix-septième siècle; on en pourrait compter au moins deux cents. « Il y en a d'imposants » dans leur masse. Il y en a de charmants dans leur légèreté et leur fan- » taisie ; les uns sont environnés de murs crénelés, flanqués de tours » solides ; les autres sont dentelés d'ornements, décorés de cintres, d'ogives, » d'échancrures, de galeries, de balcons, où l'imagination arabe et l'imagi- » nation écossaise se rencontrent avec le caprice scandinave. Il y a des châ- » teaux qui sont des citadelles féodales, des donjons tristes, menaçants; » d'autres sont des résidences de chasseurs au milieu des bois; d'autres » des nids d'alcyons au bord de la mer ; d'autres des palais vénitiens sur » des lacs ou sur des étangs, dont les ponts ciselés se réfléchissent à la » surface de vastes lagunes; d'autres, plus rares, sont des Rosenborgs pri- » vés où le goût le plus exquis, sans abdiquer le passé, l'a relié au présent » par les miracles du bien-être moderne et par l'enchantement des arts. » (DARGAUD, *Voyage en Danemark*, p. 287.)

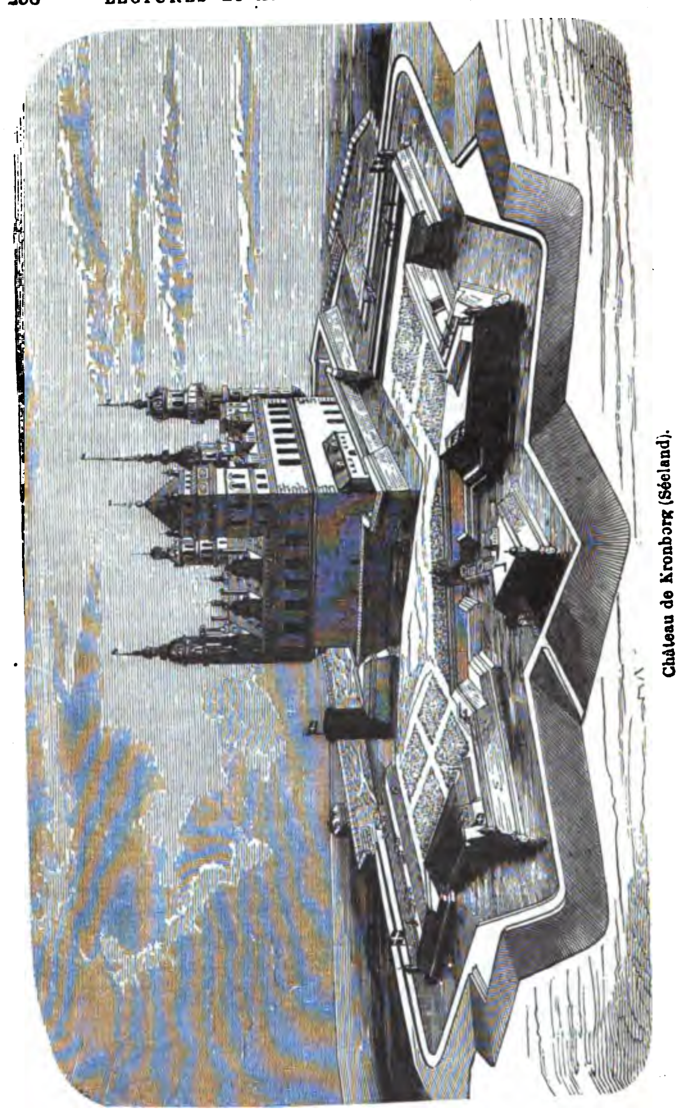
L'île Taasinge a le château de Waldemar; Langeland, celui de Tranekjoer; Fionie, la résidence de Glorup et vingt autres fiefs; Séeland, les châteaux de Kongsdal, Holstenborg, Svenstrup, etc., et la résidence royale de Fredensborg, tout en briques blanches, bâtie par Frédéric Ier, entre la forêt de Gribet et le beau lac d'Esrom, et celle de Frédériksborg, élevée dans un lac par Frédéric II, réédifiée par Christian IV, et de nos jours presque détruite par un incendie. Copenhague possède une douzaine de grands palais, comme Christiansborg, que Christian IV fit élever à grands frais, monument colossal, qui fut brûlé en 1794, et rebâti sur les mêmes plans par Frédéric VI.

« La perle de tous ces palais, c'est Rosenborg, construit au début du dix-septième siècle, par l'illustre architecte anglais

[redacted]

Inigo Jones, auquel Londres doit Whitehall. Rien de plus original et de plus charmant que la physionomie de cet édifice, avec sa maçonnerie de briques rouges, ses trois tours noires aux flèches élancées, sa façade étroite et la prodigalité d'ornements dont l'a décoré la fantaisie de l'artiste. Rosenborg tient à la fois de l'église gothique, du donjon féodal et de la Belle au Bois dormant. On y arrive par un délicieux jardin, plein d'ombrages et d'eaux vives. Sous ces tilleuls deux fois centenaires qui ont vu passer le grand roi Christian IV, les petits Danois se livrent à leurs ébats tumultueux avec ces rires ou ces larmes qui sont les mêmes partout et constituent la langue universelle. Par les allées sinueuses, le long des pelouses et des parterres de fleurs, on arrive jusqu'à un pont-levis, fermé d'une grille de fer, qui clôt l'entrée du palais comme celle d'une forteresse.

» Rosenborg est le musée des souverains danois. On y a réuni, salle par salle, les portraits des rois, depuis Christian IV, qui l'a fait construire, et les objets qui leur ont appartenu, meubles, vêtements, tapisseries, glaces, cristaux, armes, bijoux, ivoires. Il y a là d'incomparables richesses artistiques et historiques, des merveilles de luxe, d'élégance et de goût, qui racontent aux yeux charmés les splendeurs de la dynastie d'Oldenbourg. A côté des épées de Charles XII et de Gustave-Adolphe, armes de soldats, faites pour tuer et non pour éblouir, étincelle, sous sa garniture de diamants, l'épée à poignée d'émail de Christian IV, et reluit de mille feux le harnachement de velours brodé de perles, qui coûta deux millions à ce magnifique monarque. Non loin des chenêts en argent massif, des buffets en or, des porcelaines de Saxe, des étoffes splendides, des lustres et des vases en cristal de roche, des carabines ciselées, des tables, des fauteuils, des écrans incrustés de saphirs et de rubis, qui rappellent les noms de Frédéric III, de Christian V et de Christian VI, s'alignent, sur de riches étagères, les innombrables verreries de Venise envoyées par le doge à Frédéric IV. Près de la corne d'argent des Oldenbourg, qui remonte au chef de la dynastie, vous verrez la coupe de chasse de Christian VI, qui contient deux bouteilles, et que cet héroïque buveur, digne de ses aïeux, vidait tout d'une haleine. Le regard finit par se fatiguer de ces magnificences ; mais, si l'on monte à l'étage supérieur, c'est bien autre chose encore, la galerie du trône et du couronnement est une véritable salle des Mille et une Nuits ; son plafond sculpté, ses fonts baptismaux d'argent, autour desquels se



Château de Kronborg (Séeland).

[redacted]

déroule en bas-reliefs le baptême de Jésus-Christ ; ses cariatides, ses tapis, ses tentures, ses candélabres composent un ensemble saisissant et grandiose. Le trône est gardé par trois grands lions d'argent, symbole des trois détroits, le Sund, le Grand-Belt, le Petit-Belt, qui font au Danemark une barrière de vagues. Partout à Copenhague, sur les écussons et au frontispice du palais, reparaissent ces lions allégoriques, aiguisant leurs griffes et secouant leurs crinières.

» Rosenborg est une magique évocation du passé. On en sort avec des éblouissements dans les yeux, et l'imagination enflammée par cet entassement de merveilles historiques. Les richesses de deux siècles sont concentrées dans cet écrin de pierre, où vous apparaît, en toute sa splendeur, l'âge d'or de la monarchie danoise, alors qu'elle régnait sur la Norvège, qu'elle humiliait la Suède, qu'elle occupait l'Europe de sa gloire, et que l'oriflamme rouge à croix blanche se promenait triomphalement sur toutes les mers. » (V. FOURNEL[1], *le Danemark contemporain*, p. 27; Paris, in-18, 1868, Douniol.)

A l'extrémité nord-est de Seeland, au point le plus resserré du Sund, faisant face à la ville suédoise d'Helsingborg, s'élèvent Elseneur et sa forteresse Krönborg, hérissée de clochetons et de tourelles. C'est là que Shakspeare a placé le théâtre de la comédie d'Hamlet ; on montre le tombeau du roi près du Sund, sur la colline d'une ancienne abbaye, dans les jardins du Marienlyst. La rade d'Elseneur est le point de jonction des deux mers, et Krönborg paraît être comme la sentinelle du Bosphore danois. « Le château est solidement construit sur la pointe de terre qui s'avance le » plus dans la mer. Il est enfermé dans une triple enceinte de fossés rem- » plis d'eau, derrière des grilles et des voûtes sinistres. » (DARGAUD.) Jusqu'en 1857, tous les vaisseaux qui passaient sous les canons de Krönborg payaient au Danemark le péage du Sund. A cette date, sur le refus des États-Unis de continuer à acquitter plus longtemps un tribut vexatoire, les puissances convinrent d'abolir le péage, et de payer ensemble au Danemark à titre d'indemnité la somme de 87 millions. Aujourd'hui le passage est libre ; plus de cinquante mille navires franchissent le Sund chaque année ; cinq à six mille vont s'approvisionner à Elseneur.

Colonies danoises.

Le Danemark possède dans les **Antilles :** *Sainte-Croix*, *Saint-Thomas*, *Saint-Jean* (370 kilom. car., 34000 hab.); et, au nord de l'Amé-

1. M. Fournel (Victor), né en 1829, littérateur français, débuta dans le journalisme et collabora à la *Revue de Paris*, à l'*Athenæum*, à l'*Illustration*, au *Musée des Familles*, à la *Liberté*, au *Français*, etc. Ses principaux ouvrages sont : *les Contemporains de Molière* (4 vol. in-8°) ; *les Rues du vieux Paris* (in-8° ill., 1874) ; *les Curiosités théâtrales anciennes et modernes* (1859, in-18), etc.

[redacted]

rique, les territoires libres de glaces du *Groenland* (88 100 kilom. car., et 9757 hab.), et, en Europe, les îles *Faroër* et l'*Islande*[1].

Iles Féroé ou Faroër (Iles des Brebis).

Cet archipel danois, situé à 335 kilom. au nord-ouest de l'Ecosse, à 445 kilom. sud-est de l'Islande, à 665 de Bergen (Norvège), se compose de 25 îles, dont 17 habitées (1330 kilom. car., 10 000 hab.). Par ses roches, son climat, sa flore et sa faune, l'archipel rappelle l'Ecosse du nord; ses habitants sont d'origine scandinave. Le sol est montueux, d'origine volcanique, couvert de collines et de hautes falaises; dans l'île d'*Osterö*, s'élève le *Slattaretindur* (840 m.). La roche est tantôt nue et stérile, tantôt garnie d'une couche de terre végétale, recouverte de mousses, de gazons et de bruyères. Grâce aux émanations tièdes du Gulf-Stream, le climat est plus doux que celui du Danemark (température moyenne : + 7°5 en janvier; + 9°5 en juillet). « Le ciel des îles est bas et humide, gris de » vapeur ou ruisselant de pluies. Ce n'est pas la chaleur, c'est la lumière » qui manque : aussi presque tous les champs sont-ils inclinés au sud, » afin de recevoir les rayons du soleil. » (V. de Saint-Martin.) L'hiver est sans frimas, mais l'été est sans chaleur. Les tourbillons et les courants sont terribles autour des îles, les tempêtes fréquentes; la violence des vents nuit à la végétation. Il n'y a aucun arbre de l'archipel; le blé n'y mûrit pas; on y récolte de l'orge, du seigle, des légumes; on y élève des chevaux, des bœufs, des moutons à la toison fine. On n'y rencontre ni reptiles, ni amphibies; mais les oiseaux de mer, eiders, mouettes, alques, etc., y foisonnent, et les poissons abondent aux alentours; surtout le hareng, la morue, le dauphin, le requin et même la baleine. L'île *Sudero* possède trois gisements houillers, situés au-dessous du niveau de la mer, appartenant à une compagnie française.

Occupées au neuvième siècle et colonisées par des pirates normands, conquises et converties au christianisme au onzième siècle par les rois de Norvège, ces îles, apelées *Frislande* au moyen âge, comprennent six districts : *Stormö*, *Norderö*, *Osterö*, *Vaagö*, *Sandö*, *Suderö*. Le chef-lieu est *Thornshavn*, ville fortifiée dans Stromö. Elle a une école supérieure, une mission catholique, un marché. — La population élit une assemblée locale (Lagthing) qui siège à Thornshavn, et elle est représentée dans le Parlement de Copenhague. « Les descendants des colons primitifs, qui » peuplent encore sans mélange ces îles, ont conservé leur idiome particu- » lier, le plus rapproché de l'ancien nordique après l'islandais, et les tra- » ditions des exploits de leurs ancêtres sont restées vivantes dans leurs » récits et dans leurs chants. Ce sont de braves gens, aussi agiles que ro- » bustes, sobres, honnêtes, prévenants, hospitaliers et charitables au plus » haut degré. Les maisons, faites de troncs d'arbres avec un fondement en » pierre et recouvertes de mottes de gazon tourbeuses, ne sont pourvues » de carreaux vitrés que chez les riches. Un lit à baldaquin est réservé » pour les hôtes étrangers. Les églises, de même matière, sont d'un aspect » aussi primitif. La confection de bas et de camisoles de laine, tricotés » pour l'exportation, forme la principale industrie domestique de ces insu-

1. Sur le Groënland, nous renvoyons à nos *Lectures sur les Régions polaires*.

» laires, dont tout l'habillement, les filets de pêche et même les cordages, » sont également faits de laine. Leur chaussure consiste en souliers ou san- » dales de peau de mouton non tannée. » (Ch. Vogel, *le Monde terrestre*, t. II, p. 563.)

Islande (Island ou Iceland, terre des glaces).

Grande île de l'océan Atlantique boréale, située par 16° à 27° long. O., et par 63°20' à 66°30' latitude N., à l'entrée de l'océan Glacial polaire, à 300 kilom. sud-est du Groënland, à 450 des îles Féroé, à 830 de l'Ecosse, à 1 000 du cap Stad (Norvège). De forme ovale, hérissée de presqu'îles, dentelée de larges baies ou de fjords profonds à l'ouest, *Faxa*, *Breithi*, *Arnar;* au nord *Hunafloi*, *Skaga*, *Eyja*, *Axar*, *Thisthill*, etc.; presqu'île de *Drange*, entre les baies Breithi et Huna; presqu'île de *Melrakka* terminée par le cap *Rifstangi*, le plus septentrional; à l'ouest, presqu'île de *Snaeffelsnes*, etc. L'île mesure 510 kilomètres de l'est à l'ouest et 300 environ du sud au nord (superficie, 103 000 kilom. carr.; population, 72000 hab.: 0,7 par kilom. carr.).

Montagnes; volcans; eaux; lacs. — L'Islande est de formation volcanique; elle repose sur le même plateau volcanique sous-marin que les Féroé; son altitude moyenne est de 470 mètres; elle est bastionnée de massifs et de chaines sur son pourtour. Le plus grand au sud-ouest est le *Vatna-Jokull* (8 000 kilom. carr.), « immense champ de névés, sous lequel s'agitent des volcans inconnus, » sa cime atteint 1 920 mètres; au sud, l'*Oræfa-Jokull*, point culminant de l'île à 1 956 mètres; le *Herdubreid*, 1635; à l'ouest, le cône du *Snæfells-Jokull*, 1 433 mètres; dans la chaine de l'*Eyjafjalla*, 1 800 mètres, à 7 milles de la côte occidentale, se dresse le fameux volcan l'*Hékla* ou mont du Manteau (1557 mètres), dont les éruptions assez rares ont été désastreuses. Les autres volcans principaux sont le *Krafla*, au nord du lac Myvatn, le *Leirhukur*, le *Herdubreid*, l'*Askja* (1270 mètres), etc. Les champs de lave (*hraun*) s'étendent sur des espaces immenses; telle est la coulée de *Thingvalla*, et celle de l'*Odada;* certains cratères ont été comblés; d'autres, comme l'*Askja*, forment des lacs d'eau chaude.

Du plateau central de l'île sortent en abondance l'été, à l'époque de la fonte des neiges, des rivières et des torrents : tels sont au sud-ouest : la *Thorsa*, qui sort du Skoptar, emporte les eaux de la région de l'Hékla, et forme une cascade au pied du volcan; l'*Olfusa* et la *Hvita*, émissaires des eaux chaudes des geysers et du lac Thingvalla; au nord et au nord-est le *Skjalfjandifliot*, les deux *Jokulls* dont l'un forme une chute de 60 mètres (le *Dettifoss*) et le *Lagar-fliot*, sorti du lac Myvatn ou des Mouches. — Les sources thermales sont très abondantes; une multitude d'étangs, de sources sulfureuses, fontaines d'eau bouillante et jaillissante, se trouvent au sud-ouest de l'île, dans la région des *geysers*, ou *geysirs* ou *barattes*, dans la plaine que traverse la Hvita, dominée par le Blafell.

Climat. — Le climat est très variable: la côte orientale reçoit les courants glacés du pôle; la côte occidentale est au contraire réchauffée par les eaux du Gulf-Stream; cette opposition des courants amène des changements brusques dans les climats locaux. (Température moyenne à Reykjavik, à l'ouest + 4°,5; extrême chaleur + 21°,25; extrême froid — 16°,25. Température moyenne à Akreyri, au nord, au fond du fjord Eysa + 6°,58, extrême de chaleur, + 24°; extrême de froid — 34°.) Les tempêtes sont

[redacted]

violentes au nord-est en mai; les giboulées durent tout l'été; parfois les banquises rendent toute l'année l'île inaccessible au nord : la phtisie est inconnue dans l'île, mais la grippe et la bronchite y sont meurtrières.
« On sait qu'il n'y a pas de glaces marines de formation en Islande, et que » toutes celles que l'on rencontre sur les côtes proviennent des débâcles » partielles du pôle, du Spitzberg et du Groënland. Une série d'observa- » tions recueillies par l'université de Reikiavik, et qui remontent au dou- » zième siècle, établit d'une façon générale que c'est surtout en été que » les accumulations de glaces se produisent sur le pourtour de l'île, car » c'est alors que, sous les latitudes plus rapprochées du pôle, la chaleur » désagrège en partie les banquises, dont les blocs détachés, entraînés par » les courants, redescendent jusqu'à Terre-Neuve. Ces blocs peuvent bien » stationner momentanément sur la côte d'Islande, mais non pas s'y entas- » ser en grande quantité, car l'île est baignée par le *Gulf-Stream* qui » l'entoure d'une ceinture d'eau chaude de 30 milles de largeur, et d'une » température moyenne de 8 degrés, dans laquelle la glace ne saurait » subsister. Si le *Gulf-Stream* cessait de baigner ainsi l'Islande, les » glaces s'entasseraient sur la banquise et la côte ouest; dès lors la » débâcle glaciale, ne trouvant plus d'issue, serait rejetée sur la côte est, » d'où elle se précipiterait sur l'Angleterre, le Danemark, la Norvège et la » Suède, modifiant du tout au tout le régime climatérique de ces contrées, » qui ne tarderaient pas à devenir inhabitables. Cette terrible perspective » n'est pas à redouter. Le passage entre l'Islande et le Groënland demeure » libre, et l'action du Gulf-Stream, à laquelle l'île doit en partie sa ferti- » lité et la douceur relative de son climat, reste toujours la même... Pen- » dant mon séjour en Islande, la température moyenne a été de 12° » au-dessus de zéro, et je n'ai vu qu'une seule fois le thermomètre des- » cendre à zéro. A plusieurs reprises je me suis baigné, non seulement à » la mer, mais dans les rivières des fjords, dont les eaux sont très vives, » sans en être incommodé le moins du monde..... Quant à l'hiver, il ré- » sulte des renseignements que j'ai pu prendre qu'il est plus long, mais » moins rigoureux en Islande qu'en Danemark, que la température » moyenne est de 4 à 5 degrés au-dessous de zéro, et ne descend à 10 que » par exception. » (G. Aragon.)

Productions. — La végétation arborescente est pauvre dans l'île. Les forêts anciennes ont été détruites; il en reste quelques débris composés de *bouleaux*, *saules*, *sorbiers*, près du rivage et dans les vallées du nord, au sud du Vatna. Les *prairies* sont riches : on cultive des *légumes*, des *pommes de terre*, et un peu d'*orge*, qui ne mûrit pas toujours. La faune de l'île est peu variée; il n'y a pas de reptiles, peu de mammifères. La richesse principale consiste dans les *chevaux*, qui sont petits, sobres, dociles, vigoureux, et très recherchés par les acheteurs anglais pour le service des mines; dans les *moutons* (350 000), mal soignés et souvent décimés par l'épizootie; dans les *rennes*, presque tous à l'état sauvage. Les glaces flottantes amènent parfois des *ours blancs* et des *renards polaires*.
« Les *eiders* ou canards-édredon donnent également des bénéfices considé- » rables, qui expliquent les mesures prises pour la conservation de ces » précieux palmipèdes. Il est non seulement défendu de les chasser, mais » de tirer des coups de fusil dans les endroits qu'ils fréquentent, de peur » de les effrayer. Aussi deviennent-ils si familiers qu'au lieu de se sauver » à l'approche de l'homme, ils se laissent souvent caresser sans mani- » fester aucune crainte. Ils s'établissent sur les îlots, où les renards, leurs » ennemis acharnés, ne peuvent venir les surprendre, et tels de ces rochers

» incultes et abrupts, que l'on aperçoit dans les fiords ou sur le bord de la » mer, donnent à leurs propriétaires, sans frais d'aucune sorte, des récoltes » de 30 à 40 000 francs. » (G. Aragon.) Les eaux islandaises sont très poissonneuses; dans les rivières, les Islandais pêchent le *saumon;* dans les baies, les *morues*, et au large les navires français, anglais, scandinaves poursuivent l'*apocale* ou *requin*, dont l'huile est employée dans la fabrication des savons, et dont la peau sert aux Islandais pour confectionner des sandales remarquables par leur souplesse et leur légèreté[1].

L'Islande a des minerais de *cuivre*, de *fer*, d'*argent*, de *plomb*, de la *pierre à chaux*, du *plâtre*, du *marbre*, de l'*argile*, des *pierres meulières*, d'immenses *quantités de soufre*, du *spath*. De tous ces minéraux, on n'exploite guère que la *cryolithe*, le *spath d'Eskefiord* (côte orientale) employé par les opticiens, et une espèce de *lignite*, meilleure que la tourbe, mais située très haut en couches minces et à de grandes distances. Le port d'exportation des mines est *Husavik*, au nord. Les sources *sulfureuses* sont très fréquentes.

Population et villes. — Les Islandais sont d'origine scandinave; peut-être leur île a-t-elle été la terre extrême (*ultima Thule*) connue des navigateurs marseillais. Des colons norvégiens s'y établirent au neuvième siècle : ils y portèrent leur langue, leur littérature et leurs chants nationaux, les *eddas* et les *sagas*, dont les recueils se sont transmis d'âge en âge dans le peuple islandais. L'île fut convertie au christianisme au onzième siècle. Elle suivit les destinées de la Norvège, passa avec elle sous la domination danoise au quatorzième siècle, mais fut laissée au Danemark en 1814. Une loi de 1816, complétée en 1854, a ouvert les fjords de l'île aux navires étrangers; les lois de 1843 et 1874 ont restitué à l'Islande ses libertés politiques. — La capitale de l'île est **Reikiavik,** au sud-ouest, village de 3000 habitants environ. Les autres mouillages principaux sont *Akurere*, au nord, *Iza Fiord*, *Scutul*, au sud, centres d'approvisionnements et rendez-vous des pêcheurs. Elles se composent surtout de maisons danoises en bois peint. L'île renferme 72000 habitants.

La pêche en Islande; Reikiavik

La pêche de la morue sur les côtes d'Islande se fait depuis le onzième siècle; la ville de Dunkerque fut longtemps le port unique d'où partaient les armements; aujourd'hui Gravelines, Boulogne, Fécamp, Dieppe, Granville, Saint-Malo, Saint-Brieuc expédient pour l'Islande un grand nombre de navires, qui partent en février emportant la cargaison de sel nécessaire à la préparation du poisson. Rude est la vie des pêcheurs qui consentent à s'enrôler

---

1. L'abondance de la vie se manifeste dans ces mers peu fréquentées avec une » étonnante vivacité. Vers le milieu de juillet, il arrive parfois qu'on voit pendant » des heures entières défiler des bancs de morues noires, la nageoire dorsale » hors de l'eau, formant des colonnes de plus de 100 mètres de profondeur. Alors » on voit se livrer à la poursuite de cette abominable proie des milliers d'êtres » vivants parmi lesquels l'homme n'est pas le moins acharné. — Dans la mer, » des hordes de squales et de phoques donnent la chasse aux malheureuses morues, » tandis que dans les airs planent au-dessus d'elles des nuées de goëlands, de » fous, de colymbes, arctiques et même de rapaces terrestres parmi lesquels il » faut mentionner le fameux gerfaud dont l'image est l'emblème héraldique de » l'Islande. » (De Sède, *Nature*, 13 déc. 1881.)

[redacted]

pour la campagne. Mal logés, mal nourris, exposés aux rigueurs du climat, aux fureurs des ouragans, aux dangers des brumes et des courants, aux chocs des glaces flottantes, ils ne rapportent guère qu'un bénéfice annuel de 4 ou 500 francs par homme, dans les saisons les plus favorables. Deux navires de guerre stationnent dans les parages de la pêche ; ils ont la charge de veiller à l'observation des règlements administratifs et des lois internationales, règlent les contestations sur place, et préviennent les réclamations diplomatiques. A leur mission de surveillance, ils joignent une mission de défense et de secours ; ils ravitaillent au besoin la flottille de pêche, réparent ses avaries, recueillent ses naufragés et soignent ses malades. Partis de Cherbourg vers le 15 avril, ces bâtiments touchent à Edimbourg, aux Shetland et aux Féroë, d'où ils font route vers Reikiavik.

« Le premier aspect de cet humble capitale ne m'a pas fait éprouver le sentiment de tristesse auquel je m'étais préparé sur la foi des récits de certains voyageurs. La ville est construite sur une presqu'île basse qui forme l'une des extrémités d'une rade circulaire, mal garantie des vents du large par des îlots dont quelques-uns sont, à mer basse, accessibles à pied sec. En arrière des collines de lave auxquelles elle s'adosse, s'élèvent de hautes montagnes bleuâtres, dont les neiges recouvrent pendant presque toute l'année les plateaux supérieurs. Au moment de mon arrivée, le dégel avait commencé, dans les prairies qui entourent la ville, l'herbe poussait déjà avec assez de vigueur pour percer la couche de neige à demi fondue par les rayons d'un beau soleil et par la douceur d'une température de 13 degrés. Au lieu d'une impression de tristesse, c'était au contraire un sentiment de quiétude et de paix que j'éprouvais en contemplant ce paysage où l'œil ne rencontre pas un arbre, pas un buisson, et dont la variété des lignes, la couleur et la lumière constituent seules la sévère et pittoresque beauté.

» La population de Reikiavik, qui atteint à peine le chiffre de 3000 habitants, se décompose en deux éléments bien distincts, vivant chacun de leur côté d'une vie absolument différente. Ce sont, d'une part, les Danois, fonctionnaires, employés, négociants, les uns fixés définitivement dans le pays, la plupart faisant un séjour temporaire, toujours trop long au gré de leurs désirs ; de l'autre, les Islandais, pêcheurs, cultivateurs ou artisans. Les maisons danoises occupent trois rues parallèles au rivage, flanquées de droite et de gauche par les habitations islandaises. La construction en pierre n'est représentée que par l'église, la maison du gouverneur et une petite tour carrée bâtie sur une élévation de terrain qui domine la ville. Les habi-

ns des danois sont en bois. On les apporte pièce à pièce de
ıède et de la Norvège ; le propriétaire n'a qu'à les faire
ter sur place, quitte, s'il veut changer le lieu de sa rési-
e, à les faire démonter et transporter au nouvel emplace-
t qu'il a choisi. Le voyageur trouve dans l'intérieur de ces
ons tout le confort nécessaire et l'hospitalité la plus bien-
ante.

Reikiavik est le centre administratif, commercial et intel-
el de l'Islande. C'est la résidence du gouverneur général,
ège de l'évêché et de la cour de justice. L'*althing* (assem-
nationale) y tient chaque année ses sessions. Elle possède un
ge, un hôpital, deux bibliothèques, deux imprimeries, trois
naux. C'est en outre le seul point de l'île qui communique
e façon régulière avec le reste du monde par le paquebot
ois qui fait une fois par mois le voyage de Copenhague. Ce
ebot n'accomplit ses voyages que pendant la période de
s à octobre. Comme, à partir de cette époque, la navigation
ent très dangereuse sur la côte d'Islande, la capitale reste,
dant quatre longs mois, sans communications avec le monde
rieur. Pendant la belle saison, de nombreux navires de
merce viennent y porter des marchandises que les négociants
ois échangent contre les différents produits de l'île.

Les conditions de la vie matérielle sont les mêmes que
s le reste de l'île, et les habitations islandaises de Reikiavik,
exemple, sont aussi pauvres, aussi tristes et, il faut bien le
, aussi sales que celles du fiord le moins fréquenté. Ces
s (on prononce *baters*) échappent à la description, le crayon
peut donner une idée exacte de ces constructions basses
assives, dont la pierre de lave et la tourbe constituent seuls
matériaux. Pour mieux en garantir l'intérieur contre le froid
humidité, on se contente de pratiquer une seule petite porte,
donne accès dans un couloir sombre et étroit sur lequel
vrent, je n'ose pas dire les pièces, mais les compartiments
rieurs prenant jour sur le dehors par un simple carreau de
. Ainsi que les murailles, le toit pointu qui recouvre l'édi-
est revêtu d'une couche de tourbe sur laquelle l'herbe
se assez épaisse pour que d'une certaine distance on puisse
ine distinguer le bœr des prairies avoisinantes. La distribu-
intérieure est des plus simples : une première pièce sert de
ine, une seconde de lieu de repos et de réunion, les autres
iennent les provisions, les vêtements, les engins de pêche,

tout le matériel du ménage. Au dehors se trouve un carré (terre cultivé où les légumes viennent assez bien pendant belle saison, ainsi qu'une sorte de cabane dont les murs so faits de planches séparées entre lesquelles l'air pénètre libr ment, et qui sert de séchoir pour le poisson. Si le propriétaire d bœr n'est pas assez riche pour se permettre cette constructio complémentaire, il fait sécher sa pêche en plein air, ce q explique la quantité de morues ouvertes et décapitées que l'c aperçoit étalées sur tous les murs, et dont l'odeur surpren désagréablement le voyageur nouvellement débarqué. Ce n'e ni pour lui, ni pour les siens que l'Islandais conserve ainsi produit de sa pêche ; il est destiné à être vendu en totalité ; l'exception des têtes, qu'il réserve pour sa consommation part culière, et qui forment avec le beurre, le lait et le poisson s la base de son alimentation.

» Aussitôt qu'il a découvert les bâtiments de pêche, le navi de guerre se dirige vers eux et fait connaître le fiord dans lequ il va d'abord se rendre, le nombre de jours qu'il compte y pa ser, et le fiord dans lequel il fera sa seconde station. L navires qui veulent être réparés font alors route sur l'un d deux points indiqués... C'est généralement par Patrix-Fiord qu'c commence. Le fiord, désert pendant presque toute l'année, pren à cette époque un aspect d'animation inusité. Groupés auto du bâtiment de guerre, les navires marchands se préparent a réparations qui vont leur être faites ; d'autres viennent s'échou sur la plage pour nettoyer leurs carènes ou pour mettre à l'a les avaries de leurs coques. Les *chasseurs* déjà arrivés transbo dent les morues, les charpentiers et les forgerons de la statio travaillent sans relâche ; les échos de la baie retentissent d bruit des enclumes et des marteaux; le *cooman* débite for petits verres de trois-six frelaté. La nuit ne vient pas interromp ce mouvement de bruit et d'activité, puisqu'à cette époque, n'y a pas de nuit en Islande. On dort à bâtons rompus, sans soucier de l'heure, quand le sommeil arrive. Les coqs, emba qués au départ de France et jaloux de s'acquitter consciencieus ment de leur devoir, ne savent plus comment retrouver le m ment précis où ils devraient saluer l'aurore. On prend si facil ment l'habitude de ce jour continuel, que, pour mon compt lorsqu'à la fin de juin, vers onze heures du soir, je pouva apercevoir quelques étoiles qui commençaient à se montrer a zénith, c'était avec un sentiment de regret que mon souven

se reportait vers la nuit du 23 au 24 mai, pendant laquelle j'avais vu le soleil ne pas quitter un instant l'horizon. De ces jours sans fin de l'été, il ne faut pas conclure aux nuits éternelles de l'hiver, car, à cette époque de l'année, on a au moins trois ou quatre heures de jour en Islande, indépendamment des aurores boréales, alors presque incessantes, et dont la blanche clarté peut rivaliser d'intensité, sinon d'éclat, avec celle du soleil. » (Georges Aragon, *les Côtes d'Islande et la pêche de la morue.* — *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1875.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Ampère (J.). *Littérature et Voyages : Esquisses du Nord.* — (Paris, 1863, 1 vol.)
Burton (B.-F.). *Ultima Thule, or a summer in Iceland, with historical introduction, maps and illustrations.* — (Londres, 1875, 2 vol. in-8°.)
Comettant (O.). *Le Danemark tel qu'il est.* — (Paris, in-12, 1865, Faure.)
Dargaud. *Voyage en Danemark.* — (Paris, 1860, in-18, Hachette.)
Dufferin. *Lettres from high latitudes*, trad. franç. — (Paris, 1882.)
Edmond (Ch.). *Voyage dans les mers du Nord, à bord de la corvette la Reine-Hortense.* — (Paris, 1857.)
Eyriès. *Danemark.* — (Coll. de *l'Univers pittoresque*, Paris, 1846, in-8°, Didot.)
Falbe-Hansen. *Danmarks statistik.* — (Copenhague, 1877, in-8°.)
Flaux (A. de). *Du Danemark; Impressions de voyage.* — (Paris, 1862, in-8°, Didot.)
Fournel (Victor). *Le Danemark en 1867, études et souvenirs.* — (Paris, 1868, in-8°, Douniol ; — *Le Correspondant*, 25 nov., 25 déc. 1867.)
... *Voyage en Islande et au Groënland sur la corvette la Recherche* (1835-36), 8 vol. P. Gaimard ; *Histoire du Voyage.* — (Paris, 1838, in-8°.) Robert (Eug.), Paris, 1850, in-8°.)
Forbes (Ch.). *Iceland, its volcanoes, geysers and glaciers.* — (Londres, 1860.)
Godefroy (J.). *Economie rurale du Danemark.* — (Paris, 1878, in-8°.).
Kohl. *Voyages en Danemark et dans les duchés*, en allemand. — (1846, 2 vol.).
Irminger. *Notice sur les pêches du Danemark, des îles Féroë, etc.* — (Paris, 1863, in-8°, Challamel.)
Joliet (Ch.). — *Huit jours en Danemark.* — (Paris, 1867, in-12, Faure.)
Jonas. *Copenhague et ses environs*, en allemand. — (Berlin, 1874.)
Lamarre et Berendzen. *Le Danemark à l'Exposition de 1878.* — (Paris, in-18, Delagrave.)
Landt. *Essai d'une desc. des îles Faroër*, en danois. — (Copenhague, 1833, in-8°.)
Léouzon le Duc. *Vingt-neuf ans sous l'étoile polaire; le Phoque ; Danemark, Islande, Groënland.* — (Paris, in-12, Dreyfous.)
Madsen. *Antiquités préhistoriques du Danemark.* — (1873, 2 vol. in-4°.)
Marmier (X.). *Lettres sur l'Islande.* — (Paris, 1857, in-8°.) — *Histoire d'Islande.* — (Paris, 1840, in-8°.)
Paijkul (G.-W.) *Un été en Islande*, en suédois. — (Stockholm, 1866, in-8°.)
Petit (Maxime). *A travers le Danemark.* — (Paris, 1885, in-18, Degorce-Cadot.)
Pfeiffer (Mme Ida). *A Visit to Iceland.* — (Londres, 1854.)
Schmidt (Waldemar). *Le Danemark à l'Exposition universelle de 1867.* — (Paris, 1867, in-8°, Reinwald.)
Smidth (A. J.). *La Mer autour du Danemark; sa qualité salifère et ses courants*, in-8° 1866.)

Symington (A. J.). *Pen and Pencil sketches of Faroë and Iceland.* —(Londre 1862, in-8°.)

Tisserand (E.). *Etudes économiques sur le Danemark, le Holstein, le Sleswig* — (Paris, 1865, in-4°, Masson.)

... *Le Kattegat, le Sund, les Belts.* — (Paris, 1873, in-8°, Challamel.)

Geffroy. *Les Etudes et les découvertes archéologiques dans le Nord.* — (*Re vue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1862.)

Kergolay (Ch. de). *La Marine marchande en 1882 au Danemark.* — (*Bul. consul.* 8e fasc., 1884.)

Jacquemont (S.). *Le Musée Thorvaldsen et l'église Notre-Dame de Copenhague* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1879.)

Leclercq (J.). *Le Volcan de l'Hekla.* — (*Annuaire du Club alpin*, 1881.)

Marmier (X.). *En Danemark.* — (*Revue britannique*, 1867.)

Miet. *Rapport sur la campagne de pêche en Islande, en 1884.* — (*Revue mari time*, janvier 1884.)

Nougaret. (J.). *Lettres du Nord et d'Islande.* — (*Moniteur officiel*, 1865 e 1866; *Tour du monde*, 1868.)

Petiton. *Note sur les mines de l'archipel de Feroë.* — (*Ann. des Mines*, 1880

Quesnel (Léo). *Souvenirs du Danemark; mœurs et caractères.* — (*Revue poli tique et littéraire*, 31 mai 1873.)

Vivien de Saint-Martin. *L'Islande.* — (*Dictionnaire de géographie univer selle*, t. II. — L'article, très détaillé, renferme une bibliographie complète.)

... *Les Colonies danoises du Groënland.* — (*Revue britannique*, décembre 1877

... *Carte de l'état-major danois.* (En 81 feuilles au 80000e.)

Bull (A.). *Atlas du Danemark* (en danois), au 96000e, 23 feuilles. — (Co penhague, 1856 et suiv.). — *Carte du Danemark et des duchés*, 4 feuilles a 384000e. — (Copenhague, 1857.)

Petermann (A.). *Danemark mit Schleswig*, 1 feuille au 1500000e. — (Gotha, 1863.

Olsen. *Carte du royaume de Danemark et du Schleswig*, en danois, 2 feuilles au 480000e. — (Copenhague, 1846.)

Gunnlavgsson et Olsen. *Carte de l'Islande*, en 4 feuilles, au 1/480000e. — (Copenhague, 1844.)

Klingsey (E.) *Atlas du Danemark*, en danois. — (1 vol. in-4°.)

Mansa (J.). *Kart over Danmark*, 2 feuilles. — (Copenhague, 1878.)

CHAPITRE V

SUÈDE ET NORVÈGE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites. — La péninsule scandinave (Scandia) se compose de deux Etats politiques distincts réunis sous le même sceptre : à l'ouest, la *Norvège*, pays de glaciers et de montagnes, zone étroite qui borde l'Atlantique ; à l'est, la *Suède*, région de plateaux, de terrasses et de plaines qui descendent à la Baltique. La presqu'île est bornée : à l'ouest, par l'*Atlantique*, depuis le cap *Lindesnæs*, jusqu'au cap *Nord* (océan Glacial) ; au nord, par l'*océan Glacial* jusqu'au *Kobholm fiord* (baie de Varanger) ; à l'est, du côté de la Laponie russe, par le *Jacobs elv*, le *Pasvig*, et une ligne tortueuse qui laisse à la Russie le bassin du grand lac Enarea, rejoint la *Tana*, la remonte jusqu'à sa source, contourne le *Lettas elf*, affluent gauche du *Muonio*, descend cette rivière jusqu'à son confluent avec la Tornéa, puis la *Tornéa* elle-même dont la Russie possède la rive gauche. La côte occidentale de la Baltique est suédoise jusqu'au cap *Falsterbo* ; au sud-ouest, les détroits du *Sund*, du *Kattegat* et du *Skager-Rak* séparent la Scandinavie du Danemark. La frontière entre la Suède et la Norvège part du 59° lat. au fond de l'*Iddefjord*, et se dirige avec des sinuosités peu accusées vers le nord jusqu'au point le plus septentrional de la Suède, à la rencontre du *Muonio*. (Il y a 887 kilom. du cap *Nord Kyn* au cap *Falsterbo* ; 1765 au cap *Lindesnæs*.)

Situation astronomique. — Entre 55°25 et 70°15 de lat. N. ; et entre 2°15 et 28°45 de long. E.

Climat. — La péninsule est traversée au nord par le cercle polaire arctique ; les eaux tièdes amenées des mers tropicales par le courant du Gulf-Stream le long de la côte norvégienne, et les vents dominants du sud-ouest et du sud adoucissent la température, et changent les neiges en brouillards et en pluies. Cette double influence marine et atmosphérique explique la fécondité du sol, l'industrie, le commerce, la vie des Norvégiens et les bizarres contrastes des températures. Le froid est plus vif dans le centre et l'est que sur les côtes occidentales ; la limite des neiges persistantes moins élevée au cap Nord qu'à l'est de Bergen. « Et pourtant, dit » M. E. Reclus, une partie de la Scandinavie (155 000 kilom. car.) est » déjà comprise dans la zone polaire, et pendant l'hiver la nuit s'ajoute à » la nuit en ténèbres continues. En été, au contraire, le jour qui meurt se » confond avec celui qui naît. Des montagnes du Finmark, on jouit du » spectacle étonnant que présente, à l'époque du solstice d'été, le soleil de » minuit rasant l'horizon et remontant dans les cieux. Du haut de la cime

[redacted]

» d'Avasaxa, qui domine le cours de la Tornéa, non loin du cercle polaire, » on voit le soleil décrire quinze fois, du 16 au 30 juin, un cercle complet » dans l'espace; tandis qu'on reste baigné dans la lumière du soir, on » aperçoit à ses pieds toutes les régions du sud recouvertes par le grand » manteau de la nuit; les montagnes neigeuses, au lieu de refléter une » lumière blanche, resplendissent des couleurs éclatantes où se mêlent » la pourpre du couchant et le vert délicat de l'aurore. » (T. V, p. 115.) Moyenne des pluies : à Bergen, 2300 millimètres; à Stavanger, 1088; à Christiania, 538; sur le Kattegat, 716; sur la côte sud-est, 429; dans le Norrbotten, 406. — Température moyenne : *hiver*, à Hammerfest — 5°1, à Bergen, 0°4; à Christiania — 5°; à Haparanda — 12°; à Falun — 6°; à Stockholm — 1°4; — *été*, à Hammerfest + 11°5; à Bergen + 14°5; à Christiania + 16°5; à Haparanda + 14°9; à Falun + 15°6; à Stockholm + 15°8.

Littoral, îles. — La ligne des côtes, non compris les golfes, baies et îles, est de 4850 kilom. (2820 pour la Norvège et 2030 pour la Suède). Le littoral norvégien est découpé, dans toute sa longueur, par des golfes allongés et sinueux, aux contours bizarres et tourmentés, resserrés entre les parois de montagnes abruptes; on les appelle *fiords* ou *fjords*. Les principaux sont : sur l'océan Glacial, le fjord de *Varanger*, ceux de la *Tana*, de *Laxe*, de *Porsanger*, près duquel est l'île de *Magerö*, et le cap *Nord;* plus à l'ouest, sont les îles de *Rolfsö*, de *Kwalö*, de *Sorö*, l'*Altenfiord*, le promontoire de *Joekuls field* (champ des glaciers) et celui de *Lyngen;* les îles plus considérables de *Senjen*, d'*Andö*, de *Langö*, d'*Hindö*, la plus grande (2238 kilom. car.) sur le littoral de *Tromso*, et le vaste archipel des *Lofoten*. Dans les détroits qui les séparent, la mer se brise avec fureur, et les tourbillons sont fréquents. Un des plus dangereux est le *Malstrom*, entre les îles Varö et Moskö; un autre est le gouffre du *Saltenfjord*, au nord-est du cap *Skunnen*, haut de 400 mètres avec des glaciers de 1000. La mer fouille en tous sens les revers escarpés des monts norvégiens; toute cette zone maritime des fjords et des îles adjacentes, entremêlées de *skères* (récifs), est comprise par les indigènes sous la dénomination collective de *Skjærgard* (Broch, p. 69). Sur l'océan Atlantique, la côte, toujours dirigée vers le sud-ouest, est sillonnée de fjords moins larges, mais non moins sinueux et profonds, s'enfonçant par mille branches latérales dans l'intérieur des falaises, et formant des réseaux de canaux navigables longs de plus de 20000 kilom. : tels sont les fjords de *Folden*, de *Trondhiem*, le *Hals*, l'*Ise* et le *Sogne-fiord*, renommés pour leurs cascades hautes de 200 à 250 mètres; le *Kors-fjord*, le *Hardanger* dominé par le *Folgefonden;* le *Soer-fjord*, le *Bukn-fjord*, le *Lyse-fjord*, à l'est de Stavanger. Sur ce rivage, les îles et les skères de granit sont innombrables; la plus grande est *Hitteren*, à l'ouest de Trondhiem. Les îles norvégiennes couvrent 22000 kilom. car. (7 p. 100 de la superficie du sol); 1160 de ces îles ont une population de 240000 habitants. Au nord-est du cap Lindesnœs, le Skager-Rak se termine par la vaste baie de *Christiania* ou *Swinesund;* elle renferme le *Bunde-fjord* et le *Drams-fjord;* le dernier fjord norvégien est celui de *Frederikshald*.

Là commence le littoral suédois, flanqué d'îles ou îlots, sur le *Kattegat*, hérissé d'écueils et de bancs de sable; le *Sund* est éclairé par des phares. A l'est du cap *Falsterbo*, la côte tourne à l'est, puis au nord-est; la côte est basse, puis se relève dans la baie de *Carlscrona*, depuis Carlshamm jusqu'à l'archipel de *Quarken;* et les îles se multiplient de nouveau : *les plus grandes* sont *Œland* et *Gottland* (à la Suède). La Baltique, jadis

[redacted]

lac suédois, large de 110 à 275 kilom., est soumise à des vents irréguliers et inconstants; les récifs, les bancs de sable, les orages fréquents et violents, le peu de profondeur (maximum 275 m.), les brouillards et les glaces, y rendent la navigation dangereuse. Elle n'est pas sujette aux marées, mais elle a des crues accidentelles qui font monter l'eau d'un mètre. (Les Suédois l'appellent *Oster-Sjon*, les Finnois *Ita-Meri*, les Allemands *Ost-see*).

Relief du sol. — La péninsule scandinave est un vaste plateau granitique de 600 à 900 mètres d'altitude, qui sert de piédestal à un ensemble de massifs isolés par des entailles profondes. Les chaînes se dressent escarpées avec leurs bords déchirés et leurs flancs crevassés sur l'Atlantique (en Norvège); elles s'abaissent en plateaux et en terrasses allongées vers la Baltique et le golfe de Bothnie (en Suède). Le géographe Forsell a comparé tout le massif scandinave à une vague prodigieuse qui se serait figée soudain au moment où elle va déferler. L'ensemble des monts norvégiens, développés du nord-est au sud-ouest, s'étend sur une longueur de 1900 kilom., et comprend deux parties distinctes : 1° au nord, le système des monts **Kiölen,** du *Finmark* au plateau de *Trondhiem*, comprend le plateau du Finmark (*Raste-Gaize*, cime isolée à gauche de la Tana, 850 m.), glaciers de l'île *Séeland*, et de *Talvik*, rocher de l'île *Magerö;* le *Sulitelma*, flanqué de glaciers et de champs de neige, dont la cime principale (1 884 m.), est la plus haute du Norrland suédois; au sud, le *Saulö* a 1 698 mètres, et au sud-est s'étendent les énormes névés du *Swartisen* (le glacier noir), 800 kilom. car., et de *Store-Borgefjeld* (380 kilom, car.). Au sud du *Kjolhong* (1 280 m.), la masse montagneuse s'élargit et s'abaisse entre Trondhiem et l'Indals jusqu'à 450 mètres; là passent les routes de Trondhiem à Sundswall et à Christiania. — 2° Au sud-ouest du grand plateau de **Trondhiem,** haut de 600 à 1 000 mètres (cime culminante, le *Forelhogna*, 1 500 m.), à l'ouest du chemin de fer de Christiania et de la vallée du Glommen et des mines de Rörös, se dressent les groupes les plus élevés et les plus sauvages des monts norvégiens, les *fjeldene* ou névés les plus vastes; on les nomme **Dovrefjelde** ou Dofrines (point culminant, la pyramide du *Snoehättan*, le Bonnet de neige, 2 200 m.); tout autour rayonnent les ramifications des fjords et les profondes vallées lacustres; au nord, les Alpes de Romsdal dressent à 1250 mètres leurs éperons, hérissés de pics et d'aiguilles inaccessibles. — 3° Au sud de la dépression de Gudbrandstal se développent sur 300 kilom. du nord au sud, les hauts massifs des **Langfjelde;** à ce système appartiennent les *Jotunfjelde* (monts des géants) percés de lacs, le *Gjendin*, le *Bygdin*, le *Tyen;* leur plus haute pointe, l'*Ymmesfjelde* (2600 m.), est la cime maîtresse des glaciers scandinaves. A l'ouest, entre les rochers noirs, apparaissent les névés de *Justedal*, le plus grand de tous (900 kilom. car., 2 055 m.), entouré de roches inaccessibles, de *Fondal* et de *Lodal*, ceux de *Hardanger*, et la presqu'île de *Folgefonden*, couvertes de neiges éternelles. — 4° Entre les Kiölen et les Langfjelde, s'étendent le plateau des **Oplande,** au-dessus de l'Œsterdal, traversée par les deux profondes vallées du Glommen et de Gudbransdal; et au sud, le plateau de **Telemark** et de **Sœtersdal** (90 m.). Une zone de terrasses et de collines descend vers le littoral plat de la Baltique, et constitue le plateau du *Smaland*, les collines de *Tifveden* et le *Taberg* (335 m.) au sud du lac Wettern.

Cours d'eau; lacs. — « De ce plateau montagneux sortent tous les » grands cours d'eau et rivières de la Norvège méridionale. Ils naissent en » partie de marais, en partie de névés, en partie de profonds bassins sans

[redacted]

» affluents apparents, en partie de hauteurs où l'on n'aperçoit pas de source » mais où se condensent continuellement les courants d'air humides, venai » de l'ouest. A leur naissance, les rivières serpentent sur le plateau p: » d'innombrables petits sillons tortueux qui vont de flaque en flaque, (» puits en puits, de nappe d'eau en nappe d'eau. Arrivées à la moitié (» leur développement, elles s'élancent en sinuosités plus grandes d'étar » en étang, et parfois de lac en lac. Ces réservoirs se succèdent comme d(» perles enfilées; plus ils sont petits, plus ils sont rapprochés. Plus » terrain est accidenté, plus aussi les eaux sont profondes, et en généra » plus restreintes en largeur. » (J. Broch, p. 33.) Ces eaux courantes (stagnantes sont partout répandues, grâce à la fréquence des pluies, à l'in perméabilité du sol, à l'insignifiance de l'évaporation.

1° **Versant de l'océan Glacial** (Norvège) : le *Jacobselv*, rivièı frontière (28 kilom.) ; le *Pasvikelv* (120 kilom.), émissaire du lac *Enarc* la *Tana* (15000 kilom. car., 275 kilom.), grossie du *Karasjosk; l'Alte* (160 kilom.), grossi de nombreux petits lacs du Finmark; le *Reise* (115 kilom.); le *Malselv* (120 kilom.), grossi du *Bardoelv*, issu du gran lac *Altevand*. 2° **Versant de l'océan Atlantique** (Norvège). A nord les cours d'eau, peu étendus, tombent dans la mer du haut des roch(neigeuses, et forment de nombreuses et merveilleuses cascades, qui tombeı parfois de 150 à 245 mètres de hauteur; le *Roselv* (40 kilom.), déverso du lac *Rosvand* (287 kilom. car.) ; le *Nidelv* (100 kilom.), déversoir d lac *Selbusjo*. Les principales cascades sont : la *Vorings-foss*[1] (144 m. formée par la *Bjoreiaelv;* le *Selvefoss* (300 m.); le *Keesfoss;* le *Rjı kand-foss*, dans le Telemarken, cataracte bouillonnante qui tombe d 245 mètres, dans la partie supérieure du *Maan-elf*, affluent du *Skiensel* entre les lacs *Mjos-Vand* et *Tind:* le *Torrisdals* (Christiansand); l *Skienselv*, qui décharge les eaux du Telemark; le *Laagen* (Laurvik) ; l *Dramselv* (186 kilom.), sorti du lac *Tyrisfjord*, grossi du *Bægna* et d *Rand;* le *Glommen* (567 kilom., 40400 kilom. car.), qui forme la cascad du *Sarp-Foss* (800 m. cubes, plus de deux fois le volume du Rhin à Schaf fouse), est grossi du *Vormen* (322 kilom.), issu du lac *Miösen*, le plu grand de la Norvège (364 kilom. car.), rempli de cascades; la *Tist* (124 kilom.), qui réunit une chaîne de lacs; le *Klaraelv* (350 kilom. sorti du lac *Fœmun*, qui va se perdre en Suède dans le lac Wenern. — E Suède, coule le *Gotaelf*, dans le Cattégat (Gothenbourg), avec deux en bouchures formant l'île Hisingen ; il sort à Wenersborg du lac *Wener* (5568 kilom. car., alt. 44 m.), par les chutes de Trolhätta que tourneı les canaux de Carlsgraven et Trolhätta. Le lac Wenern, parsemé d'îl(boisées, reçoit plus de trente cours d'eau; la partie sud-ouest, resserré entre deux presqu'îles, prend le nom de lac *Dalbo;* le canal de Gota l rattache au sud-est au lac Wettern (1899 kilom. car., alt. 88 m.), et celui ci rejoint la Baltique à Söderköping, par la *Motala*, les lacs *Boren* (*Roxen*. 3° **Versant de la mer Baltique** (Suède). Au nord-est d Wettern, le lac *Hielmar* (480 kilom. car.) est joint, par la rivière d *Torshalla* et le canal d'Arboga au lac *Mälaren* (1163 kilom. car alt. 2 m. à 0m,29 au-dessus de la Baltique). Parsemé de 1300 petit(iles, long de 90 kilomètres, large de 45 au maximum, bordé de rochers, d montagnes boisées, de cultures, de parcs et de plus de deux cents châteat ou villas, ce lac a sur la Baltique deux débouchés devant Stockholm. -

1. *Elf* ou *elv* signifie fleuve ; *foss, fossen*, cascade ou rapide.

s bassins lacustres, la Suède compte trente-cinq autres lacs plus
, étendus. — Au nord de Stockholm, le golfe de Bothnie reçoit le
;efleborg), formé au-dessous de Falun de deux rivières dont l'une,
nord, traverse le lac *Siljan*, l'*œil* de Dalarne ou de Dalécarlie; le
lf (Sœderhamm), qui forme la puissante cataracte de *Laforsen*;
nan-elf, seul navigable jusqu'au pied des monts; l'*Umea*, le
a, le *Pitea*, le *Lulea*, qui forme la plus grande cataracte de l'Europe,
Njommelsaskas, large de 1 040 mètres, haute de 79; le *Calix* et
a, limitrophe de la Finlande. Tous ces cours d'eau se ressemblent
:hesse de leurs cascades, la nature sauvage de leurs bords, la pro-
: leurs lacs au milieu de solitudes inhospitalières et glacées.

II. — Géographie politique

ce historique. — L'époque héroïque et légendaire de l'histoire
les scandinaves ne finit qu'au neuvième siècle. A cette époque, la
es Suiones ou Suédois, des Goths et des Wendes, qui paraissent
ablis sur le littoral de la Scanie, était à peu près complète; les
ints des compagnons d'Odin embrassent le christianisme et, sous la
ation vague de Normands, multiplient leurs attaques contre les
le l'occident et du midi de l'Europe. Le premier roi chrétien de la
it Olaus ou Olaf *Skotkonung* (1001), le premier roi norvégien
Haarfager (875). Dans les deux pays, la royauté fut affaiblie par de
dissensions intestines; en Norvège, Magnus VII (1263-80) la rendit
ire; son prédécesseur Birger avait fondé *Stockholm* qui remplaça
r, la vieille capitale d'Odin, sur le lac Mälar. Après lui, la Norvège
u pouvoir des Suédois, et Magnus *Smek* (1320-65) réunit les deux
es. En 1397, les états de Suède, de Norvège et de Danemark ne
it qu'un corps politique sous la domination de Marguerite Wal-

uède indépendante. — La Suède rompit l'union de Kalmar
; Charles Kanutson y fut élu roi. A sa mort, commence le gou-
nt des administrateurs, *Sténon Sture*, et après lui *Svante*
jusqu'en 1520, époque où Christian II réussit à rétablir pendant
s l'union de Kalmar. Mais après le renversement de ce roi, la
ous Gustave Wasa, s'affranchit définitivement, tandis que l'histoire
orvège va se confondre, jusqu'en 1814, avec celle du Danemark.
Wasa (1523-1559) introduit le luthéranisme en Suède, fonde une
e sacerdotale et militaire, établit des colonies agricoles dans le
l, exploite les mines d'argent et de cuivre, développe le commerce
, et laisse à son fils Eric XIV (1560-68) une Suède nouvelle. Ce
it renversé par la noblesse, après un règne plein d'extravagances et
tés, et remplacé par son frère Jean, qu'il avait emprisonné. Jean III
92), marié à la princesse polonaise Catherine Jagellon, essaya de
la religion catholique en Suède et fit élire son fils Sigismond, roi
gne. A la mort de Jean, les états proclamèrent, à la place du
ie Sigismond, son oncle le duc Charles de Sudermanie, d'abord
administrateur, puis comme roi (1611). Ce prince vainquit les
et les Danois, et réprima une révolte de la Finlande; ses ordon-
égislatives et l'organisation d'une armée permanente maintinrent
rité contre la noblesse; ses mesures économiques et la création du
Gothenbourg, attirèrent presque tout le commerce du Nord dans les

[redacted]

ports suédois. Son fils, GUSTAVE-ADOLPHE (1611-1632), mit la Suède au premier rang des puissances européennes par ses réformes civiles et militaires, le choix de ses alliances, ses victoires sur les États voisins, sa glorieuse campagne contre l'empire catholique qu'il aspirait à remplacer par une domination protestante. Après sa mort à Lutzen, sous le règne de sa fille CHRISTINE (1632-1654), le chancelier-régent Oxenstierna recueillit les fruits de cette politique qui assura à la Suède la possession de la Baltique (paix de Westphalie). CHARLES X (1654-60) et CHARLES XI (1660-97) développèrent ou maintinrent ces succès en imposant au Danemark, à la Pologne et à la Russie les traités de Röskilde, d'Oliva, de Kardis. L'alliance de Louis XIV empêcha, en 1679 (traités de Saint-Germain et Fontainebleau), le démembrement de la Suède.

Les folies guerrières de CHARLES XII (1697-1718) épuisèrent le royaume et précipitèrent sa décadence. Dépouillée de ses provinces extérieures au profit de la Prusse et surtout de la Russie (traités de Stockholm et de Nystadt), livrée à l'anarchie et aux intrigues des factions étrangères (celle des *Chapeaux*, partisans de la France, celle des *Bonnets*, amis de la Russie), elle fut condamnée à l'impuissance sous FRÉDÉRIC DE HESSE-CASSEL (1719-1751), et démembrée de nouveau au traité d'Abo (1743). La diète réorganisée en 1720 paralysait la royauté, et, par des conventions secrètes, le Danemark, la Prusse et la Russie y entretenaient l'anarchie et en préparaient de loin le partage, comme en Pologne. Le successeur d'ADOLPHE-FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN-GOTTORP (1751-1771), GUSTAVE III (1771-1792), ami dévoué de la France, et conseillé par nos ambassadeurs et nos ministres, fit le coup d'État de 1772 contre la diète, rétablit le pouvoir absolu, noua avec la France une alliance politique et commerciale solide, lui céda le droit d'entrepôt à Gothenbourg en échange de l'île Saint-Barthélemy, aux Antilles, et intervint contre la Russie dans la guerre d'Orient. La Révolution française le rapprocha du parti des rois, dont il offrait de prendre la direction militaire, quand il fut assassiné par un des chefs de cette noblesse qu'il avait dépouillée de ses privilèges et proscrite. — Après la sage régence du duc de Sudermanie (1792-96), qui tenta de faire rentrer la Suède dans la neutralité, le fils de Gustave III, GUSTAVE IV (1796-1809) la rejeta dans de périlleuses aventures : ennemi acharné de la Révolution et de Bonaparte, il offrit aux princes Bourbons l'hospitalité à Kalmar, entra dans toutes les intrigues allemandes contre la France, et fournit aux alliés des régiments, qui furent battus. Après Tilsitt, Napoléon poussa la Russie et le Danemark à envahir la Suède. C'est alors que les Suédois indignés déposèrent leur roi : les Russes n'étaient plus qu'à trente lieues de Stockholm ! Le vieux duc de Sudermanie reprit le pouvoir sous le nom de CHARLES XIII (1809-18) et sauva la Suède; mais elle n'en fut pas moins obligée de céder à sa dangereuse alliée la Finlande, Aland et une partie de la Bothnie (traité de Frederikshamm, 1809). — La diète suédoise désigna pour roi, après CHARLES XIII, le maréchal français Bernadotte, prince de Ponte-Corvo. Napoléon agréa le choix; mais, en 1812 et 1813, Bernadotte sacrifia sa patrie à son pays d'adoption, et, à la tête de l'armée suédoise, combattit les Français à Gross-Beeren, à Dennewitz, à Leipzig. En 1814, la Norvège fut le prix de cette trahison; les alliés l'enlevèrent au Danemark et la donnèrent à la Suède : quatre ans après, Bernadotte devenait roi sous le nom de CHARLES-JEAN XIV (1818-44). Malgré les difficultés que lui suscita la Russie, malgré l'opposition de la noblesse suédoise et de la démocratie norvégienne défiante, ce règne de vingt-six ans accomplit d'utiles réformes dans les finances, l'administration, les écoles, les routes, le commerce; l'art

la littérature prirent l'essor, et le *scandinavisme* fut fondé, au grand)it des Russes et des Allemands. — OSCAR Ier (1844-59), dégagé de toute onnaissance personnelle envers les puissances voisines, donna à la Suède e indépendance politique complète, rompit avec l'alliance russe, et fut sur point d'entrer en lutte contre la Russie dans la guerre de Crimée. Au dans, le fils de Bernadotte continua les réformes libérales (abolition s corporations, émancipation des juifs, liberté industrielle, (etc.. — ARLES XV (1859-1872), fils d'Oscar Ier, réforma l'antique ordonnance de diète, substitua un parlement composé de deux chambres à la vieille divi-on du pays en quatre ordres, élargit le droit de suffrage et d'éligibilité, fit gler dans un sens plus moderne diverses questions économiques et ciales, et se montra en toute occasion le protecteur éclairé des lettres, des iences et des arts. L'opinion publique suédoise se prononça avec courage, as son règne, contre l'invasion du Schleswig-Holstein par les Allemands, t en 1870, elle fit des vœux sincères mais impuissants, pour la France vain-ue. — OSCAR II, frère du roi précédent, qui règne depuis 1872 sur la uède et la Norvège, se montre, comme ses prédécesseurs, préoccupé avant ut de maintenir la paix et l'union dans ses Etats, et de développer, sous utes ses formes, le progrès de ce peuple fier, laborieux et réfléchi, qui nit la loyauté et la vaillance au patriotisme et à l'amour de la liberté.

Constitution. — La Suède et la Norvège forment deux royaumes indé-pendants, associés depuis 1815 sous l'autorité d'une dynastie commune, qui, depuis 1818, est celle de Bernadotte. La monarchie est héréditaire dans la ligne masculine; le roi doit être luthérien. A défaut d'héritier mâle, les Chambres législatives des deux peuples éliraient en commun leur souverain. La majorité est fixée à l'âge de vingt ans en Suède, dix-huit en Norvège; en cas de minorité, les conseils d'Etat exercent la régence. Le roi fait tous les ans un séjour en Norvège; un ministre d'Etat norvégien siège à la cour de Stockholm; le ministre des affaires étrangères est com-mun aux deux royaumes[1].

A. — SUÈDE

La constitution établie en 1809 a été complétée en 1810, 1812, 1866. **Pouvoir exécutif** confié au roi, qui choisit les fonctionnaires, conclut les traités; sa personne est inviolable; il est assisté d'un conseil d'Etat de dix membres responsables : le *ministre d'Etat;* les ministres des *Affaires étrangères;* de la *Justice;* de la *Guerre;* de la *Marine;* de l'*Intérieur;* des *Finances;* de l'*Instruction publique* et des *Cultes;* et deux conseillers avec voix consultative. La liste civile du roi est de 1 193 000 francs payés par la Suède, et de 497 000 payés par la Norvège. — **Pouvoir législatif** exercé par un parlement de deux Chambres, substitué par la loi de 1866 à l'ancienne diète ou *Rigsdag*, composée des quatre Etats; la Chambre haute (*Landsting*) comprend 138 membres (1 par 30 000 hab.) élus pour 9 ans, âgés de 35 ans, ayant un revenu annuel de 4 000 couronnes; ils ne reçoivent

1. Le roi régnant est *Oscar II Frédéric*, né en 1829, fils d'Oscar Ier, et petit-fils de Charles-Jean (Bernadotte). Il a succédé en 1872 à son frère Charles XV; marié en 1857 à *Sophie*, sœur du duc de Nassau, il a quatre fils : 1° le prince royal *Oscar-Gustave-Adolphe*, né en 1858, marié en 1881 à Victoria, fille du grand-duc de Bade; 2° *Oscar-Charles-Auguste*, né en 1859; 3° *Oscar-Charles-Guillaume*, né en 1861; 4° *Eugène-Napoléon-Nicolas*, né en 1865.

aucune indemnité. — La seconde Chambre (*Volksting*) comprend 206 membres (1 par 40000 habitants dans les campagnes, 1 par 10000 dans les villes), élus pour 3 ans, âgés de 25 ans, et propriétaires d'un immeuble de 1000 couronnes, ou ayant à bail un bien-fonds de 6000. Ils touchent une indemnité fixe de 10 couronnes par jour. — Tous les Suédois âgés de 21 ans, possédant un revenu annuel de 1000 couronnes, ou de 800 s'ils sont fermiers, sont électeurs. — Les deux Chambres votent les lois; tout projet de loi sur lequel les députés ne peuvent tomber d'accord est ajourné à la session suivante; pour les affaires budgétaires, on forme une majorité en additionnant les voix des deux Chambres. — Le Parlement nomme le *procureur général* chargé de contrôler l'exercice de la justice et la pratique de l'administration, le *Comité de la liberté de la presse*, le *Comité des réviseurs de l'Etat*, qui surveille la gestion du trésor, la banque nationale, et le comptoir de la dette publique, administrés par des délégués du Parlement.

Drapeau. — Bleu clair avec la croix jaune ou d'or. — *Ordres honorifiques* : au nombre de cinq; ceux du *Séraphin*, institué au treizième siècle, à cordon bleu; — du *Glaive*, à cordon jaune, fondé en 1522 par Gustave Wasa; — de l'*Etoile du Nord* (1748), à cordon noir, pour le civil; — de *Wasa*, à cordon vert (1772); — de *Charles XIII* (1811), fondé par ce roi pour la franc-maçonnerie.

B. — NORVÈGE

Pouvoir législatif. — La constitution d'Eidswold de 1814 a établi une Chambre unique, le *Storthing* ou Grand Conseil, élu pour trois ans (un tiers par les bourgeois des villes, deux tiers par les districts ruraux). Sont électeurs : les citoyens norvégiens âgés de 25 ans, fonctionnaires ou anciens fonctionnaires, propriétaires d'immeubles, marchands payant patente, capitaines de navire, et fermiers ayant un bail de cinq années. L'élection a lieu à deux degrés. Tous les électeurs âgés de 30 ans sont éligibles. — Le Storthing se compose de 111 membres, divisés en deux sections : le *Lagthing*, qui comprend un quart des membres de l'assemblée générale tirés au sort par leurs collègues; — l'*Odelsthing*, qui comprend les trois autres quarts. Le premier joue le rôle de Chambre haute ; toutes les lois doivent être sanctionnées par les deux sections. En cas de désaccord, a lieu une réunion plénière, et la loi doit réunir une majorité des deux tiers. Les députés ont une session par an; ils reçoivent une indemnité. Le roi a un droit de *veto*, qu'il peut renouveler de trois en trois ans, jusqu'à trois fois. Après ce délai, la loi votée est obligatoire de plein droit. — **Pouvoir exécutif**. Le roi n'a pas le droit de dissolution. Il réside à Stockholm, et vient habiter la Norvège une partie de l'année. Il est assisté d'un conseil d'Etat (*Statsrad*) comprenant deux ministres et sept conseillers (*Instruction publique et Cultes; Armée; Justice et Police; Intérieur; Finances et Douanes; Département de la révision; Marine et postes*). **Drapeau** : Rouge avec croix d'un bleu foncé, avec liséré blanc. — **Ordre honorifique** : Ordre de Saint-Olaf, créé en 1847 par Oscar Ier.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES

A. — Suède.

La Suède est divisée en 24 *län* ou gouvernements, ou fiefs, subdivisés en 113 bailliages et en districts. Il y a un gouverneur général à Stockholm, et un gouverneur ou préfet pour chaque län. Chaque län a son conseil provincial (*landsting*) formé de représentants élus des villes et des districts. Chaque paroisse est une commune, chaque ville a une municipalité.

	GOUVERNEMENTS	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES
Norrland (Laponie, 5 län).	NORRBOTTEN.	PITEA (2000), *port.*	Luléa (3000); Haparanda, (1000); *phare, port, chantier de marine.*
	WESTERBOTTEN	UMEA (3000), *port, scieries.*	Skellefteå, *port.*
	ANGERMANLAND.	HERNŒSAND (5000), *ville épiscopale, ports dans l'île Hernö; imprimerie, bois.*	Sundswall (8000), *port de pêche, chantiers, commerce de bois, fer, goudron.* OErnskoeldsvik (4500), *port.*
	JEMTLAND.	OESTERSUND (2000).	Ljusnedal; *cascade* de Taennforssen.
	GEFLEBORG (*Gestricie*).	GÉFLE (19000), *port, forges, métallurgie, pêche, toiles, cuir, tabac, chantiers de marine.*	Sœderhamm (6000) et Hudikswall (4000), *ports d'exportation des mines.*
(Svealand, 7 län.)	STORA-KOPPARBERG.	FALUN (7000), *école des mines.*	Avesta, *mines de fer, forges;* Hedemora *id.*; Elfdalen, *porphyre.*
	UPSALA (*Upland*).	UPSALA (6000), *université, foires.*	Vieux-Upsala, *anciens tombeaux;* Sœderfors, Dannemora (1000); Lœfsta, *forges, usines;* Sigtuna, *ancienne capitale,* Norrtelge, bains de mer.
	STOCKHOLM (*Sudermanie*).	STOCKHOLM (195000), *capitale; port, raffineries, brasseries, usines, manufactures.*	Skokloster, Drottningholm, *résidences royales sur le lac Mœlar;* Carlberg, *école militaire;* Haga, Rosendal, *villes royales.*
	WESTERAS.	WESTERAS (6000), *forges.*	Sala, *mine d'argent;* Norberg, *fer;* Arboga, *fer, cuivre.*
Suède propre.	CARLSTAD	CARLSTAD (8000), *forges, fer*	Christinehamm (4000), *foires;* Philipstad, *école des mines.*
	NYKŒPING (*Sudermanie*).	NYKŒPING (4000), *port de céréales, drap, armes, papiers.*	Eskilstuna (7000), *armes, quincaillerie;* Thorshälla, *coutellerie;* Strengnaës, *évêché;* Tullgarn, *château royal.*
	OEREBRO (*Néricie*).	OEREBRO (11000) *fer, armes.*	Askersund, *sur le lac Wettern; zinc* d'Aemmeberg; *eaux minérales* de Porla.

Gotlie (Gotland, 12 lan).

GOUVERNEMENTS	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES
LINKÖPING.	LINKÖPING (7000), *ville de commerce.*	Norrköping (27000), *manufactures et fabriques, port à l'embouchure de la Motala.* Motala (8000), *port du lac Wettern,* Finspang, *usines de fer, fonderies.*
SKARABORG.	MARIESTAD (3000).	Carlsborg, *place d'armes, arsenal :* Falköping, Skara, *villes anciennes.*
ELFSBORG.	WENERSBORG (5000), *fer, fabrique d'allumettes.*	Boraes (4000), *filatures, coutellerie.*
GOTEBORG et BOHUS	GOTHENBOURG (77000), *grand port, chantiers maritimes, pêche, industries variées.*	Elfsborg et Marstrand, *fortereresses;* Elddevalla, *filature, bains de mer;* Stroemstad, *pêcheries.*
JÖNKÖPING.	JÖNKÖPING (15000), *allumettes.*	
KALMAR (*Smaland*)	KALMAR (10000), *port, draps, sucres.*	L'île d'OEland (45000 hab., long. 185 kilom.); v. pr. Borgholm, *alun, pierres.*
KRONOBERG.	VEXIOE (4000), *évêché.*	Raeshult, au sud, *est le lieu de naissance de Linné.*
HALMSTAD (*Halland*).	HALMSTAD (7000), *port de pêche.*	Warberg; Falkenberg, *ports de pêche.*
CARLSCRONA (*Blekinge*).	CARLSCRONA (18000), *port de guerre, arsenal, école de marine, docks.*	Carlshamm (6000), *port de pêche et ville d'industrie.*
CHRISTIANSTAD (*Scanie*).	CHRISTIANSTAD (8500), *ville forte.*	Ahus et Landö *sont ses ports;* Andrarum, *mines d'alun.*
MALMÖ (*Scanie*).	MALMÖ (3600), *port, fabriques, lignes de paquebots, raffineries.*	Helsingborg (10000), *port en face d'Elseneur, bains de mer, houillères, gants;* Landskrona, *port fortifié;* Lund (13000), *université;* Ystad, *port.*
GOTLAND (*île de la Baltique*).	WISBY (6000), *port de commerce.*	Cappelshamm et Slite, *mouillages du nord et de l'est.*

B. — Norvège.

Le royaume se divise en six gouvernements ou diocèses (*stifter*) subdivisés en 20 préfectures (*amter*) qui forment 58 bailliages (*fogderier*). Il y a 61 communes urbaines et 436 rurales. Chaque commune a deux assemblées élues, un conseil administratif, et un représentatif. Leurs décisions sont exécutées par des magistrats nommés par le roi ou par le préfet. — Christiania et Bergen forment deux préfectures spéciales. Chaque préfecture est administrée par un conseil préfectoral, composé des présidents des conseils communaux sous la présidence du préfet.

PRÉFECTURES	CHEFS-LIEUX	LOCALITÉS PRINCIPALES
Finmarken.	Hammerfest (2000), *port*, *entrepôts*.	Kautokeino, *marché des Lapons;* Altengaard, *port et observatoire;* Karajosk, Vadsö, Vardö, Kaafiord, *mine de cuivre;* Talvik, *ports*.
Tromsö.	Tromsö (1000), dans une île.	
Norrland.	Bodö.	Hundholm, *port*. — Les îles Lofoten (15000) en dépendent.
Nordre-Trondhiem.	Levanger, *port*, *marchés*.	
Söndre-Trondhiem.	Trondhiem (23000), *port militaire*, *armements*.	Röraas (2000), *mines de cuivre*.
Romsdal.	Christiansund (6000), *port de pêche; grains*.	Aalesund (4000), *port*.
Nordre-Bergenhus. Bergen. Sondre-Bergenhus.	Bergen (35000), *le premier port du royaume; pêche, fabriques, commerce de blé, sel, bois, chantiers, services de paquebots*.	
Lister et Mandal.	Christiansand (12000), *port*, *pêche*, *chantiers*.	Mandal (4000), *port de pêche et de refuge*.
Stavanger.	Stavanger (20000), *port de pêche*.	Haugesund (4000), *pêche du hareng*.
Hedemarken.	Konsvinger (20000), *sur le Glommen*.	
Christians.	Lillehammer (2000) *sur le Miösen*.	Hamar (2000), *ville épiscopale, vallée grandiose de* Gudbrandsdalen.
Buskerud.	Drammen (19000), *entrepôt maritime des bois*.	Kongsberg (5000), *mines d'argent*, *hôtel de monnaie*,
Christiania.	Christiania, *capitale* (120000), *port; industries*.	Horten (6000), *port militaire*.
Smaalenene.	Frederickshald (7500), *place forte*, *port*.	Frederikstad (9000), *place forte;* Möss (5000) *port*, *fonderies*.
Akershus.	Eidsvold (240), *anciennes forges: station du Miösen*.	
Jarlsberg et Laurvik.	Laurvik (6000), *port*, *bois*, *fer*, *forges*.	Toensberg (5000), *port;* Jarlsberg, château.
Bratsberg (*Telemark*).	Skien (5000), *commerce de bois; scieries*.	Porsgrund (3000), *bois;* Brevik et Kragerö, *ports*.
Nedenaes.	Arendal (5000), *port*, *fer*, *bois*, *scieries*.	Grimstad (2000), *armements maritimes*.

[redacted]

III. — Géographie économique

A. — SUÈDE

Productions. — **Minéraux.** L'industrie métallurgique est la plus importante du royaume. **Fer**, exploité dans plus de 680 mines, tantôt dans les filons des rochers, tantôt dans les marais et les lacs où le minerai a été roulé (provinces de Néricie, Dalarne, Vermeland, Westmanland, Upland); *fer magnétique* de Dannemora (Upland), embarqué au port d'Œregrund; *fer* de Carlstad, Œrebro, Gèfle, Falun, Westeras, dirigé soit sur Gothenbourg, soit sur Stockholm (mines de Bipsberg, Norberg, Nora, Philipstad, Persberg; *usines à fer* de Motala, Nyhammar, Ludvika, Hellefors, Borgvik, Undeholm, Storfors, Surahammar, etc.); *minerais* de Taberg (Smaland); de Gellivara, Ruotivara, Karvik (Laponie suédoise) contenant jusqu'à 70 et 80 p. 100 de métal pur, en masses inépuisables, pouvant suffire à l'approvisionnement du monde entier, mais situés dans des lieux presque inaccessibles et dépourvus de bois; car dans ce pays peu riche en houille, le fer ne se produit et ne se travaille qu'au charbon de bois (265000 tonnes en 1881). *Cuivre* de Falun (Avesta) et Kopparberg, foyers de l'industrie des mines, de Ljusnarsberg, Atvidaberg (Ostrogothie), Tunaberg (Sudermanie), du Westmanland, du Jemtland, de Calmar; *zinc* de Néricie et d'Ostrogothie; *argent* de Sala (Westmanland); *graphite* de Fagersta et Norberg (1400 quintaux métr.); *soufre* de Falun; *nickel* de Klefva, Sagmyra; *plomb* de Sala; *lignite* de Scanie; *houille* de Hoeganaes, Vallakra, Boserup, près du Sund (180 à 200000 tonnes par an). Les carrières de *granit* sont innombrables; on exploite le *porphyre* à Elfdalen, et le *marbre* à Claestorp. — **Végétaux** : Les sept neuvièmes de la population vivent de l'agriculture. *Avoine* (12 à 13 millions d'hectol.); *seigle* (7); *orge* (5); *blé* (1); *pommes de terre* (17 millions); *légumes secs*; *lin*; *chanvre*; le midi, très bien cultivé, exporte des céréales. Les domaines de la noblesse et des paysans, jadis indivisibles, peuvent être aujourd'hui morcelés et vendus, et le nombre des propriétaires augmente de plus en plus. — *Forêts* (43 p. 100 du sol), 30 millions de mètres cubes de bois par an, pour le chauffage et les constructions. Ce chiffre serait triplé, si les forêts avaient été jadis mieux aménagées et si l'industrie des mines, qui coupe les bois pour alimenter ses forges, ne les livrait à une exploitation effrénée. Les principales forêts sont dans le centre et le nord : *hêtres*, *chênes*, *pins*, *sapins*, *bouleaux*; celles de la couronne, replantées et bien aménagées, couvrent 3400000 hectares. L'exportation des bois et des produits forestiers (*goudron*, *poix*, *écorce*, *suie*), est une des richesses agricoles de la Suède. La péninsule a plus de 3000 scieries mues par les cataractes et les chutes d'eau. Forêts d'*Odalen*, de *Finskog*, de *Vinger*, de *Sitskog*, à l'est du Glommen. — **Animaux.** Les meilleurs bestiaux sont ceux de la Gothie et de la Dalécarlie : *chevaux*, *bœufs et vaches* (2200000); *moutons*, *chèvres*, *porcs*, *rennes* : les races ont été améliorées par la création de haras, d'écoles vétérinaires, de bergeries et hollanderies. Les *prairies* et *pâturages* ont une étendue presque égale aux terres arables. Les *poissons* abondent dans les rivières et les lacs (saumons, truites); *chasse* fructueuse dans les forêts, principalement pour les pelleteries, *ours*, *loups*, etc.

Industrie. — Les progrès ont été très rapides depuis vingt-cinq ou trente ans : 2500 fabriques occupent environ 55000 ouvriers. Outre l'in-

[redacted] [redacted]

dustrie des mines, les principales sont : la construction des *machines* (Motala), les *tanneries* (en Scanie), les *distilleries d'eau-de-vie* (plus de 40 millions de litres par an : on distille aujourd'hui jusqu'à la mousse dont se nourrit le renne). L'impôt sur les spiritueux, qui avait été jusqu'en 1857 le privilège des grands propriétaires, figure au budget pour 11 millions de couronnes. *Raffineries* de sucre de Stockholm, Gefle, Kalmar, Malmö, Gothenbourg ; 40 fabriques d'*allumettes chimiques* (4000 ouvriers et 9 à 10 millions de fr. par an) ; *verreries*, *manufactures de porcelaine* de Roerstrand et Gustafsberg ; *meubles* de Stockholm, de Lindome (Bohus), d'Ostervala (Westmanland), scieries mécaniques débitant le bois en billes ou planches, en parquets et objets de menuiserie qui sont exportés et font sur nos marchés, par leur bas prix, une rude concurrence aux produits de l'industrie française. *Tissage* domestique : *cotonnades* (Falun), *lainages*, *draperies* (Norköping, Stockholm) ; *toiles* et *cordages*. A la tête de l'*industrie maritime* et des *armements de pêche* est le port de Gothenbourg, puis viennent ceux de Stockholm, Gefle, Helsingborg, Sundswall ; *saumons* et *harengs*, *morues*, *homards*, *maquereaux*, *huîtres* de la Baltique et de la mer du Nord ; pêche à la *baleine* dans le nord.

Commerce. — **Importation** (en 1882), 230 millions de couronnes. (Part de la *France*, 7,6 ; de la *Norvège*, 18,8 ; de la *Russie*, 23,5 ; du *Danemark*, 52,3 ; de l'Allemagne, 84 millions ; des *Pays-Bas*, 9,1 ; de la *Belgique*, 9 ; de la *Grande-Bretagne*, 78,2 ; du *Portugal*, 1,4 ; de l'*Espagne*, 2,1 ; de la *Méditerranée*, 1,5 ; des *Etats-Unis*, 6,1 ; des *Indes occidentales* 1,1 ; de l'*Australie* et de l'*Asie orientale*, 3,5) ; — **Exportation** 253 millions de couronnes. (Part de la *France*, 33,3 ; de la *Norvège*, 10,6 ; de la *Russie*, 8 ; du *Danemark*, 24,7 ; de l'*Allemagne*, 18,4 ; des *Pays-Bas*, 7,7 ; de la *Belgique*, 10,6 ; de la *Grande-Bretagne*, 127,4 ; du *Portugal*, 1,3 ; de l'*Espagne*, 3,5 ; de la *Méditerranée*, 1,6 ; des *Etats-Unis*, 1,6 ; des *Indes occidentales*, 2,04 ; de l'*Australie* et de l'*Asie orientale*, 2,2.) — **Voies de communication. Chemins de fer** (en 1883), 6400 kilomètres dont les deux tiers appartiennent à des compagnies. Les lignes de l'Etat sont celles de l'ouest (de *Stockholm à Gothenbourg*, par les grands lacs ; du sud, de *Falköping à Malmö*, de *Laxö et d'Œstersund* à la frontière norvégienne ; du nord, de *Stockholm à Upsal et Gefle*, de *Gefle à Falun*. — Les **routes** (35000 kilom.) sont incomplètes et insuffisantes pour l'exploitation des forêts et des mines ; les communications sont facilitées par le réseau des fjords, par les lacs sillonnés de bateaux à vapeur et de barques, quand ils sont libres de glaces (sept mois par an). Il y a 27 **canaux** de navigation, rattachant la Baltique et les mers de l'ouest ; canal de *Trollhätta*, du lac Wenern au Cattégat ; de *Dalsland* qui traverse 6 lacs, de Wenern au Foxen ; de *Kinda*, terminé en 1870, du lac Roxen au lac d'Alsund ; ceux de *Hielmar*, *Thorshälla*, *Stroemsholm*, *Södertelge*, tous munis d'écluses. — **Postes** : 1862 bureaux, et 76 millions d'expéditions (en 1882). **Télégraphes**, — 8550 kilomètres de lignes (dont 200 de câbles sous-marins reliant la Suède au Danemark, à la Prusse, à l'île de Rugen) ; 1210000 dépêches. — **Marine marchande** (1882), 3422 voiliers, 813 vapeurs, en tout 548000 tonnes. Les deux grands ports pour le commerce extérieur sont *Gothenbourg* et *Stockholm*. Mouvement des ports suédois, en 1882, 1728 navires entrés, 18412 sortis.

[redacted]

B. — NORVÈGE

Productions. — **Minéraux** : On compte environ 70 mines et 2: neurs. *Mine d'argent* de Kongsberg, exploitée dès 1623 avec des ‹ tives de bénéfices et de pertes (de 1815 à 1831, 18000 kilogr.; ‹ à 1863, 180000; de 1863 à 1879, 52000; production moyenne an 5000 kilogr.); *cuivre* de Rõraas (mine ouverte en 1645), d'Alten fjord, île d'Ytterõ, Grimelier, Aamdal, île de Varaldsõ, etc.; *fer* dal et Krogerõ; *nickel* d'Evje, Bamble, Ringerike; *cobalt* de Mod Buskerud; *soufre* d'Ytterõ, de Vigsnaes, de Stordõ. Quelques *tou* près de Christiania. *Sel marin* recueilli sur les côtes. — **Végétau** ture limitée à cause du climat, mais en progrès; depuis la loi de les propriétés se sont morcelées, le nombre des propriétaires a *Froment*, *seigle*, *orge*, et surtout *avoine* et *pommes de terre;* ı insuffisantes pour les besoins de la consommation. On supplée au rages l'hiver par l'avoine, les feuilles sèches, la mousse, les lich roseaux, l'écorce, les déchets de poisson. *Forêts* (64000 kilom. car tout dans les diocèses de Christiania, Hamar, Trondhiem; elles autrefois gaspillées et dévastées; des lois récentes veillent à leur vation. Les deux tiers sont à l'Etat. Les essences principales sont et le *bouleau;* 3300 scieries, mues par les cataractes et cours d'e bitent les planches et les billes, l'écorce-pulpe pour la marine, la pente, la menuiserie, la tonnellerie, les papeteries (60 à 80 milli francs par an; 14000 ouvriers). — **Animaux** : *Chevaux*, *bœufs* et ı *moutons*, *chèvres*, *porcs*, *rennes*. La pêche est très importante; p d'eau salée : *morues*, *harengs*, *anchois*, *maquereaux*, *merlans*, *é soles*, *requins*, *homards*, *huîtres*, *phoques*, *baleines*, *morses;* p d'eau douce et salée : *saumons*, *truites saumonnées;* poissons douce : *truites*, *lavarets*, *féras*, *brochets*, *brèmes*, *lottes;* p 80000 personnes sont occupées à la pêche. Le gibier est abondant *loups*, *lynx*, *gloutons*, *renards*, *blaireaux*, *martres*, *loutres*, c *élans*, *cerfs*, *rennes sauvages*, *lièvres*, *coqs de bruyère*, *gélinot gopèdes*.

Industrie. — Depuis cinquante ans les fabriques se sont mul et prospèrent; elles occupent 35 à 40000 ouvriers; elles sont par pandues, là où l'on trouve des chutes d'eau pour la force motrice : *de fer*, *forges*, *fonderies*, *moulins à eau*, *distilleries*, *bra. fabriques d'allumettes*, et de *maisons en bois en pièces num tanneries*, *verreries*, *corderies*, *scieries*, *huileries*, *tissage du cot lin*, *tricots*. Le paysan norvégien produit le plus souvent lui-m objets nécessaires à ses besoins.

Commerce (en 1883). — **Exportation** : 116 millions de cou (*France*, 8,7; *Angleterre*, 40; *Allemagne*, 16,7; *Suède*, 14; *mark*, 5,6; *Russie*, 3; *Espagne*, 12; *Hollande*, 5; *Belgique*, 3; *A* et *Italie*, 2,5; *Portugal*, 0,6; *Etats-Unis*, 0,3). **Importation** : 1 lions de couronnes (*France*, 5,9; *Angleterre*, 42; *Allemagne Suède*, 19; *Danemark*, 13; *Russie*, 14,6; *Espagne*, 0,6; *Hollan Belgique*, 2,5; *Autriche* et *Italie*, 0,2; *Portugal*, 0,9; *Etats-Uni* — **Voies de communications. Routes** : 21600 kilomètres. Un se canots par les lacs et rivières fait le service des dépêches; des ba vapeur transportent les voyageurs sur les principaux lacs; tous l

[redacted]

sont reliés par des paquebots, depuis le Swinesund jusqu'à Vadsö, sur la mer polaire. — **Chemins de fer** (en 1883) : 1561 kilom.; de *Christiania* à la *frontière suédoise*, par *Kongsvinger;* de *Christiania* à *Drammen* et *Kongsberg;* et de *Christiania* à *Trondhiem.* — **Postes** (en 1883) : 32 millions d'expéditions. — **Télégraphes** : 7400 kilom. de lignes; 875000 dépêches. — **Marine marchande** (en 1883) : 7900 navires et 1530000 tonnes. — *Mouvement des ports.* Sortis : 12900 navires. Entrés : 12400 (2270000 tonneaux).

IV. — Notions statistiques

A. — SUÈDE

Superficie, 450574 kilom. car. — **Population** (en 1883), 4603545 hab. (10 par kilom. car.). — **Races.** Les Suédois se rattachent à la famille germanique, et paraissent un mélange des *Svear* primitifs et des *Goths.* On compte en Suède environ 18500 étrangers (3300 *Allemands*, 4500 *Danois*, 4400 *Norvégiens*, 3400 *Finlandais*, 1000 *Russes*, 500 *Anglais*, 630 *Américains*, 160 *Français*, autant d'*Autrichiens*, une centaine de *Suisses*, 30 *Italiens* et 30 *Néerlandais*). La moyenne des *émigrés* a été, de 1851 à 1860 : 1700; de 1860 à 1870 : 12000; en 1870, de 30000; en 1875, de 7800; en 1880, de 40000; en 1882, de 50000. — **Dialectes.** La langue officielle est le *suédois;* mais il y a plusieurs dialectes provinciaux en usage : le *français* est la langue étrangère la plus répandue. — **Instruction publique.** Très développée. — **Enseignement primaire** : Gratuit et obligatoire; pour éviter les déplacements des enfants l'hiver, la Suède a créé des écoles *ambulantes* en beaucoup de régions. — **Enseignement secondaire** : Donné dans 21 *instituts* pédagogiques et 77 *lycées* organisés d'après le système français, dans des *écoles supérieures* de garçons, des *écoles d'adultes* et des *écoles supérieures* de filles; les élèves sont tous externes. — **Enseignement supérieur** : Deux *universités :* Upsal et Lund, fondées en 1477 par Stenon Sture, et 1668 par Charles XI (110 professeurs et 1500 étudiants à Upsal; 60 professeurs et 550 étudiants à Lund[1]). Elles comprennent quatre facultés : *théologie*, *droit*,

1. « Les étudiants sont divisés en sociétés ou *nations* qui correspondent aux » anciennes provinces du royaume. Chaque nation est sous la direction d'un » inspecteur et d'un ou de plusieurs curateurs, qui sont de jeunes professeurs de » l'Académie ou d'anciens étudiants. Il y a treize sociétés à Upsal et trois à Lund. » Dans ces sociétés, on divise les élèves en trois classes : les anciens (*seniores*), » les jeunes (*juniores*) et les nouveaux (*recentiores*). Ces nations sont autant de pe- » tites républiques qui s'organisent librement... Ce qui établit entre les étudiants » un vif sentiment de fraternité et de solidarité, c'est la distribution de bourses ou » *stipendes* aux étudiants sans fortune. C'est avec ces *stipendes* que les étudiants » les plus pauvres peuvent suivre les cours des universités. Ils vivent d'ailleurs » avec une grande sobriété : 600 à 700 francs leur suffisent. Les sommes consacrées » à ces bourses sont considérables. Chaque nation possède en plus ou moins » grande abondance des capitaux qui leur ont été légués, et qui sont employés, » soit à faciliter aux étudiants des voyages scientifiques, soit surtout en sub- » ventions; par ce moyen, les jeunes gens de familles pauvres peuvent se livrer » aux longues et sérieuses études qui leur ouvrent le professorat et les autres » carrières libérales. » (C. Hippeau, *l'Instruction publique dans les États du Nord*, p. 138.) — Voir Geffroy, *le Bi-Centenaire de l'Université d'Upsal* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1877); Cogordan, *l'Instruction supérieure en Suède* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1875).

médecine, philosophie. Les femmes sont admises aux grades universitaires et à la plupart des carrières. Il y a plusieurs *Ecoles de navigation*, un *Collège de médecine et de chirurgie* à Stockholm, une *Académie des beaux-arts*, un *Conservatoire de musique*, une *Académie forestière*, etc. Là aussi siègent l'*Académie des sciences*, fondée en 1739; celles des *Belles-Lettres, histoire et archéologie*; à Gothenbourg, se trouvent une *Ecole de constructions navales* et une d'*Arts-et-Métiers*. Il y a deux *Académies d'économie rurale*, deux *Ecoles des mines* à Falun et Philipstad; une *Académie militaire* à Marieberg, près Stockholm; une *Ecole militaire* à Carlberg. — **Justice.** *Tribunal suprême* à Stockholm; *tribunaux d'appel* à Stockholm, à Jönköping, à Christianstad; *cour royale militaire; tribunaux de première instance* dans les arrondissements; *jurys* pour les délits de presse. — **Cultes.** La majorité est *luthérienne* (4545000): il y a 11 évêchés. Les dissidents (baptistes, swedenborgiens, méthodistes) sont 16000; les catholiques 800; les juifs 3000; les mormons 400. Tous les cultes sont libres. — **Armée.** Cinq classes de soldats : *troupes enrôlées* (värfvade) et *troupes cantonnées* (indelta), composées de volontaires et formant l'armée permanente; *troupes de conscription* (beväring), de vingt à vingt-cinq ans; *milice de Gotland; tirailleurs volontaires;* en tout 192000 hommes. Les principales forteresses de la côte sont : sur le Cattégat, *Marstrand* et *Carlsten; Elfsborg* et *Gothenbourg;* dans la Baltique, *Carlscrona*, le plus grand établissement de la marine, avec les forts de *Kungsholm* et *Drottningkær; Frederiksborg* et *Vaxholm* défendent Stockholm et les avenues du lac Mœlar. La principale place militaire et le pivot stratégique du royaume est *Carlsborg*, élevé sur les plans de Carnot, à l'embouchure du canal de Westgota, dans le lac Wettern. — **Marine militaire.** 46 vapeurs, 117 canons, 4000 hommes d'équipage; 10 navires à voiles, 105 canons, 1500 hommes; 87 chaloupes, 113 canons. La réserve de la flotte comprend 50000 hommes. Ports militaires : *Carlscrona, Stockholm, Gothenbourg*. — **Monnaies; poids et mesures.** Système métrique introduit en 1876 ; l'unité monétaire légale est le *riksdaler* ou couronne = 1f,39, et divisé en 100 *ores ;* l'unité de longueur est le *fot* (pied) = 0m,29; l'unité de poids, le *skalpund* (livre) = 453 grammes. La lieue suédoise = 10688 mètres. — **Budget annuel** (1883). *Recettes :* 80800000 couronnes. *Dépenses :* 80800000. — **Dette nationale.** 227871675 couronnes.

B. — NORVÈGE

Superficie, 318195 kilom. car. — **Population.** 1806900 hab. (5,7 par kilom. car.). — **Races.** De même origine que les Suédois : la Norvège renferme 37000 étrangers (30000 Suédois; 2700 Finlandais ou Finnois; 2200 Danois; 1500 Allemands; 500 Anglais; 250 Russes; 230 Américains; 100 Suisses; 100 Néerlandais, etc.). Il y a 15000 Lapons. L'émigration a été, en 1875, de 4000 personnes; en 1880, de 20000; en 1881, de 25000; en 1882, de 28000. — **Dialectes.** La langue officielle et littéraire est toujours le *danois;* mais la langue populaire, le *norske*, l'envahit peu à peu et la remplace; le dialecte paysan (*landsmaal*) est celui des campagnes. La langue étrangère la plus répandue est l'*allemand*. — **Instruction publique : Primaire.** Obligatoire et gratuite; 5250 *écoles fixes* (urbaines ou rurales), 1240 *ambulantes* aux frais des communes, avec subvention de l'Etat; *écoles primaires supérieures*; *écoles privées;*

[redacted]

cours de jeunes filles subventionnés; 1500 *écoles du soir; séminaires* ou *écoles normales* dans les diocèses[1]. — **Secondaire.** Donnée dans 16 *collèges* subventionnés par l'Etat. — **Supérieure.** Centralisée à Christiania, dont l'Université, fondée en 1811, comprend 5 facultés, 45 chaires et un millier d'étudiants. — *Ecole des beaux-arts* et *Ecole militaire* à Christiania; *Ecole des cadets de marine*, à Frederiksbaern. — **Justice.** *Tribunal suprême* à Christiania; quatre *cours d'appel* à Christiania, Christiansand, Bergen, Trondhiem; *tribunaux de première instance* urbains et ruraux; pas de *jury*. — **Cultes** libres. Majorité composée de *luthériens* (1800000) de l'église d'Etat; six évêchés. Les catholiques (500) ont une préfecture apostolique; il y a 4000 méthodistes, baptistes, quakers et autres sectaires; 34 juifs, 550 mormons. — **Armée.** Trois catégories de troupes : *troupes de ligne* (18000 h.), composées de volontaires et complétées par le tirage au sort des hommes de vingt-deux ans, avec faculté de remplacement; *landværn*, convoquée pour la défense du pays; *landstorm*, organisée en cas d'extrême danger. La durée du service pour toutes les armes est de dix ans. Les principales forteresses sont : Frederikshald, Frederiksten, Frederikstad, sur la frontière du sud; Agershuus et Kaholmen, près de Christiania; Bergenhuus, près de Bergen; Munkholmen, près de Trondhiem, et Vardœhuus, en face de la Laponie russe. — **Marine de guerre.** La station principale est *Horten*, à l'entrée de la baie de Christiania : 4 monitors, 36 vapeurs, 150 canons, 3050 marins. — **Monnaies; Poids et mesures.** Le régime monétaire est celui de la Suède; le système des poids et mesures le même qu'en Danemark. — **Budget annuel.** *Recettes* (1883) : 47790000 couronnes. *Dépenses :* 43264400. — **Dette nationale** : 108122200 couronnes.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les fjords norvégiens.

« Bergen a été nommé par les poètes du Nord la cité des fjords : jamais nom ne fut mieux mérité. Assise elle-même au fond d'un golfe, Bergen voit s'ouvrir à ses côtés les plus vastes et les plus beaux fjords de la Scandinavie; elle occupe le centre de cette région étrange où la terre et l'Océan semblent se disputer l'em-

---

1. « Presque tous les paysans norvégiens apprennent à lire et assez souvent à » écrire. Il y a dans chaque paroisse ou une école fixe, ou un maitre ambulant, » qui va passer chaque année quinze jours dans une maison, quinze jours dans » une autre, jusqu'à ce qu'il ait parcouru tout son district. Quand il est parti, la » mère de famille a soin de faire répéter à ses enfants les leçons qu'ils ont reçues, » puis le maitre revient l'année suivante et continue l'œuvre qu'il a commencée... » Dans beaucoup de paroisses, les paysans les plus aisés forment entre eux une » société de lecture. Ils payent une contribution d'un franc par année, et achètent » des livres qui passent de main en main et retournent ensuite au dépôt général. » Le pasteur est ordinairement le président de la société, et le maitre d'école en » est pour ainsi dire, de droit, le bibliothécaire. » — (X. MARMIER, *Lettres sur le Nord*, t. II, p. 9.)

[redacted]

pire, où la côte, blessée par de profondes entailles, projette à son tour, au milieu des flots, des caps incessamment battus par la tempête, et jette des môles naturels, longs de plusieurs milles, dans cette mer du Nord pleine de menaces et de terreurs.

» Les fjords proprement dits varient à l'infini de forme, d'étendue et d'aspect. Tantôt perpendiculaires à la mer, tantôt parallèles, tantôt troublés comme l'Océan, tantôt paisibles comme des lacs, ils découpent le rivage en tous sens et font ressembler la carte de Norvège à un drapeau déchiqueté par la mitraille. Parfois, le fjord se borne à échancrer le rivage comme un golfe vulgaire, ou présente l'aspect d'une rade fermée, et communique avec la mer par un étroit goulet. Plus souvent, le fjord est une fissure qu'on dirait ouverte, dans le roc de la côte, par quelque instrument tranchant ; un bras de mer s'enfonce dans ce couloir, s'allonge entre des rives escarpées et offre le spectacle d'un fleuve qui remonterait vers sa source. Quelquefois, enfin, le fjord est tour à tour mer intérieure, fleuve resserré, lac aux eaux calmes, comme le Sognefjord, comme le Hardangerfjord, vastes entailles qui s'ouvrent, l'une au nord, l'autre au sud de Bergen, se divisent à l'infini, pénètrent en tous sens dans les districts de Bergen et de Voss, baignent des glaciers, s'égarent dans des gorges et se glissent jusqu'au cœur de la Norvège, à 60 lieues de la haute mer.

» A quel phénomène faut-il attribuer ces curieux accidents géographiques, si fréquents en Norvège? L'Islande a également ses fjords, l'Écosse en montre quelques-uns, sous le nom de firths, mais sur de moins grandes proportions. Sont-ce les flots de la mer du Nord qui, sous l'action de tempêtes perpétuelles, se sont creusé, au milieu des terres, ces profonds refuges ; sont-ce les mille torrents de la montagne qui, grossis et réunis, ont formé ces réservoirs intérieurs ; est-ce plutôt quelque secousse volcanique qui est venue bouleverser le littoral norvégien, séparer brusquement des montagnes, déchirer les côtes et ouvrir passage aux flots de l'Océan, jusqu'au fond des vallées les plus reculées? Sur ce point, entre géologues et géographes, la discussion continue. Le touriste profane n'a point à se prononcer; il peut à peine résumer les débats, et se contente d'aller chercher, dans les replis du Sogne ou du Hardangerfjord, des aspects et un pittoresque qu'aucune région ne saurait lui offrir dans notre vieille Europe.

» Partis de Bergen sur un paquebot adapté spécialement à la navigation des fjords, nous remontons la côte, pendant quelques

[redacted]

LE SOGNE-FJORD
T LES GLACIERS DE JUST

(Echelle 1 : 1.085.7

MER DU NORD

Sunddalshameren
Sogneskard
Sundalskirken
Skagastøls Tind
Rivenaase
Norekripen
Aardal
Aardals
Sletteffe
INDRE S
Ytre Sulen
Blejen
Tonjum
Blaaskavl
Fedje
Fjeldsenden
Djupe Vand

'par L. Sonnet.

Paris, Imp. Dufrénoy



[redacted]

milles, dans la direction du nord, et nous nous enfonçons dans le Sogne, qu'on a surnommé le plus norvégien des fjords. Ce qui le caractérise, en effet, c'est la grandeur et la tristesse dans la grandeur. Sa forme ne saurait être comparée qu'à celle d'un immense mille-pattes, étroit et démesurément long ; il projette des bras innombrables, que nous voyons s'enfoncer et se perdre au milieu des falaises à pic. Le Sogne n'a point de rives, à proprement parler ; ses flots ne viennent pas mourir sur une surface inclinée, en laissant sur le sable une frange argentée ; éternellement ils s'élancent contre une paroi abrupte et retombent en gémissant.

» Dans cet austère tableau, comme souvent en Norvège, point de premier plan ; l'œil se heurte tout d'abord à une ligne infranchissable de rochers à pans taillés, à des cônes aigus, pressés les uns contre les autres. Leurs sommets arides se profilent par des lignes vivement accusées, mais leurs flancs ne s'ouvrent jamais sur des échappées reposantes, sur des perspectives où le regard plonge et se perd. Tout est beau, tout est grand, mais l'air manque dans ce paysage ; on se sent comme emprisonné, on étouffe. Lorsque les parois rocheuses qui bordent le fjord viennent à s'écarter, l'œil s'arrête de nouveau sur des surfaces escarpées, mais éclatantes de blancheur et sillonnées de glauques crevasses.

» C'est une muraille de glace, succédant à une muraille de pierre ; c'est le Justedalsbræ, le plus vaste glacier de l'Europe, qui étend, sur un plateau de 20 lieues, sa nappe étincelante. Personne n'a jamais parcouru ce désert de glace ; une triple ceinture de montagnes l'enveloppe de toutes parts : l'homme ne l'aperçoit que de loin, éblouissant et inabordable. Notre paquebot va poursuivre sa route jusqu'au fond du Sogne ; mais à mi-chemin nous le quittons. Il nous a pris fantaisie de nous enfoncer dans l'un des fjords latéraux que nous voyons s'ouvrir autour de nous, de sonder la profondeur d'une de ces impasses humides, larges de 3 ou 4 mètres et longues de 8 à 10 lieues.

» Couchés dans une longue pirogue, tapissée en notre honneur de feuilles de bouleau, nous suivons le Nœrofjord, fils du Sognefjord, mais plus sauvage et plus encaissé : c'est un chenal étroit, taillé dans le roc ; l'immensité des pics qui le dominent le fait paraître plus étroit encore et ajoute à la sombre grandeur de l'aspect. Longtemps nous nous retournons pour chercher derrière nous les blancheurs du Justedal, seul point brillant au milieu

[redacted]

du noir tableau qui nous entoure : à l'un des coudes du fjord, le Justedal disparaît. Des cimes pelées, des mornes dénudés de la base au sommet, des remparts de rochers, hauts de 800 pieds, nous pressent de tous côtés et nous couvrent de leur ombre. Parfois, le fjord n'est plus qu'un couloir tellement resserré, que nous pourrions toucher de la main l'une et l'autre paroi ; plus loin, il s'élargit un peu et s'endort dans quelque cirque autour duquel des montagnes rangées en cercle forment entonnoir, ou se dressent perpendiculairement, comme les murailles d'un puits cyclopéen. Du haut de cette enceinte naturelle, des torrents tombent sur nos têtes ; mais avant de nous atteindre, ils se sont évanouis en vapeur. Dans le Nœrofjord, les cascades sont muettes, et leur murmure ne vient pas interrompre le lugubre silence de la nature.

» Le voyageur peut naviguer plusieurs jours dans les replis des fjords, sans qu'un coin de terre vienne reposer sa vue. En vain soupirons-nous après la terre, comme le matelot perdu sur l'océan ; partout le roc nu, noir et humide, affectant les formes les plus diverses, se fendant en crevasses, se dressant en tours, avançant des angles aigus comme des fortifications régulières et suspendant sur nos têtes des corniches menaçantes. Quelle est donc cette eau immobile et sombre sur laquelle nous glissons sans bruit comme des ombres ? Ce n'est pas un fleuve, ce n'est plus un golfe, ce n'est point un lac. Aucun courant ne trouble sa noire placidité ; un rayon de soleil ne l'a jamais égayée, elle semble vouloir se dérober au jour et chercher les ténèbres dans les entrailles de la terre...

»...A l'extrémité de chaque fjord s'ouvre une gorge étroite qui paraît en être le prolongement. Le Nœrodal succède au Nœrofjord et laisse à peine à notre karriole un étroit passage entre les montagnes perpendiculaires qui l'étreignent de toutes parts. Les débris des avalanches nous barrent le chemin ; il faut que le voyageur soulève son léger véhicule pour lui faire franchir ces barricades naturelles. Bientôt, une muraille à pic nous arrête et semble fermer l'impasse ; cependant un lacet étroit serpente le long de ces parois, s'accrochant aux aspérités du roc : c'est la route. A droite et à gauche s'ouvre un abîme, et, dans chacun d'eux vient se précipiter un torrent d'une hauteur de plus de 1 200 pieds. Nous nous élevons entre deux cataractes rivalisant de fureur et couvrant l'étroit sentier d'un nuage humide. Parvenus au point culminant, nous nous retournons :

derrière nous et à nos pieds, c'est un chaos de sommets arides, de croupes tourmentées, de ravines tortueuses où rampent les derniers replis du fjord. On dirait quelque paysage lunaire, quelque coin d'une planète dévastée, que la vie végétale et animale ont abandonnée. Nulle trace d'habitation ; nous contemplons un désert rocheux que l'homme fuit comme les sables africains ou les steppes de la Mongolie. » (Albert VANDAL[1], *En karriole à travers la Suède et la Norvège,* chap. IX ; Paris, 1877, in-18, Plon).

Stockholm.

» A Stockholm, les places sont des lacs, les rues sont des bras de mer. Nous dominons un vaste bassin où le lac Mœlar d'un côté, la mer Baltique de l'autre, versent leurs eaux, et où une flotte de guerre pourrait défiler en ordre de bataille sous les fenêtres du souverain de la Suède. Le palais royal nous fait face sur l'autre rive, dans l'île de Riddarsholm ; c'est un bloc de granit taillé à angles droits, peint en jaune, comme si l'on avait voulu dissimuler la pierre sous une écorce de bois. Des terrasses à l'italienne surmontent l'édifice et portent des statues qui, dans leur costume à la mode d'Athènes, doivent grelotter huit mois sous le ciel du Nord. A côté du palais, et en retrait, la cathédrale de Stockholm, la vieille basilique de Storkyrkan dresse sa masse rouge et darde dans les airs cinq flèches effilées entourant un dôme trapu, sorte de calotte qui voudrait être coupole. A droite et à gauche, la vue s'arrête sur des carrefours humides, où plusieurs fleuves semblent s'être donné rendez-vous pour s'enfuir ensuite dans toutes les directions, enlaçant dans leurs replis des îles couvertes de verdure et d'habitations. Sur les flancs de chacune de ces îles, les maisons s'entassent en groupes pittoresques, les rochers montrent leurs têtes entre les constructions, et, au sommet, quelque vieille église arrondit son dôme ou dessine

(1) M. Albert Vandal, auditeur au conseil d'Etat, collaborateur du *Journal des Débats*, a publié, outre le charmant volume auquel nous avons emprunté ces extraits, une très remarquable étude historique sur *Louis XV et Elisabeth de Russie* (Paris, 1882, in-8°, Plon) qui a été couronné par l'Institut.

[redacted]

une silhouette gothique sur l'azur pâle du ciel. La foule des piétons circule sur les quais; pas une voiture ne vient troubler leur promenade tranquille ou affairée. Ces quais ne sont, à vraiment parler, que des trottoirs : la chaussée, c'est le lac; là, circulent les véhicules uniques de Stockholm, des steamers légers, véritables barques à vapeur, mues par une machine microscopique. Douze à quinze personnes prennent place à



bord, sous une tente qui les protège contre le soleil de juin : nous voyons ces rapides embarcations, à demi dissimulées sous leurs ailes de toile, passer devant nous par essaims, se croiser, toucher terre un instant, s'enfuir encore, tournoyer et décrire de capricieuses évolutions autour de quelques gros vaisseaux, endormis sur leurs ancres....

» Pour embrasser le panorama de la ville dans son en-

semble imposant, il faut gagner la terrasse de Mosebackke, située sur une éminence escarpée, en face de l'île de Riddarsholm, centre et berceau de Stockholm, comme la Cité fut le berceau de l'antique Lutèce.... Au loin, le sol se gonfle et ondule ; des forêts de sapins verdissent à l'infini, elles s'étendent sur le sol comme une draperie à trame forte dont



les plis majestueux prononcent et ennoblissent les contours : à gauche, l'œil se repose sur le lac Mœlar, immobile et resplendissant, avec son cadre de rochers, ses perspectives fuyant à l'horizon, ses aspects à la fois grandioses et doux ; à droite c'est la Baltique, mais la Baltique apaisée, se glissant entre les îles, découpant mille promontoires, s'attardant dans des golfes, la Baltique semblable à un autre lac, aussi calme, aussi pur, aussi beau que le premier. A nos pieds, le

[redacted]

Mœlar et la Baltique se réunissent, enchâssant et sertissant dans leurs eaux la ville aux sept îles; au centre, comme une reine au milieu de sa cour, se dresse Riddarsholm, l'île des palais, l'île des églises, avec ses quais qui l'enveloppent d'une ceinture de granit, ses maisons hautes et pressées, d'où jaillissent vingt clochers aigus comme vingt lames de stylet....

» .... Le nom de Djurgarden, que les Suédois prononcent avec fierté, évoque en nous le souvenir de l'un des sites les plus plaisants du monde: Djurgarden est un parc où la nature n'a pas été corrigée par la main de l'homme; c'est une forêt trois ou quatre fois séculaire, semée de rochers moussus, hérissée d'escarpements et couchée sur ces pentes abruptes qui sont les berges de la Baltique. Chaque soir, de tous les coins de la ville, une foule d'embarcations s'envolent vers Djurgarden. Autour du steamer-omnibus où nous avons pris place, toutes les variétés de bateaux de plaisance, canots, gondoles, yoles ou caïques, se croisent, se saluent, se choquent parfois. Des bandes de cygnes noirs et blancs se sont joints à la flottille. Plusieurs villes ont adopté un oiseau qui a choisi leur enceinte pour domicile d'élection : Venise a les pigeons de Saint-Marc, Smyrne a les vautours, Moscou a les corbeaux, hôtes séculaires du Kremlin ; Paris a le moineau franc, cet oiseau gamin qui a frondé tous les gouvernements et sifflé tous les triomphateurs ; Stockholm a le cygne.

» Voici Djurgarden : au pied de la forêt, sur la rive même, se dresse une ville de bois, cité éphémère dont l'existence dure six semaines ; chaque printemps la voit s'élever, et elle disparaît avec les dernières feuilles. Son aspect est celui d'un champ de foire; ses maisons sont des cirques forains, des théâtres en plein air, des baraques où des saltimbanques font retentir leur aigre musique, où Polichinelle lance ses lazzis. Plus loin, les pavillons de tout style, italiens, turcs ou mauresques, s'élèvent au-dessus des terrasses qui dominent le golfe; ces constructions légères servent de restaurants. Seules, elles restent debout pendant l'hiver. Alors, quand une épaisse couche de glace couvre le lac et la Baltique, quand la neige s'entasse et monte autour des quais de granit, et que Stock-

[redacted]

holm apparaît au loin, enveloppée dans sa blanche fourrure, les traîneaux alertes abordent à Djurgarden; on s'attable sous des bosquets saupoudrés de givre et piqués par l'hiver d'étincelants cristaux. Pendant l'été, toute la population fashionable ou bourgeoise de la ville se retrouve autour des mêmes tables, boit du punch glacé, et admire la beauté du crépuscule boréal, au son d'une demi-douzaine d'orchestres.

» A quelques pas de ce rendez-vous tumultueux et brillant, des futaies silencieuses, de sombres fourrés, des chemins semés de ronces serpentant à travers un labyrinthe de rochers, montrent un coin de la grande nature du Nord aux portes d'une capitale. Ce contraste plaît aux Suédois, dont le caractère est à la fois joyeux et rêveur, et dont la gaieté se tempère toujours d'une nuance de mélancolie. Pour eux, la fin obligée d'un gai souper, c'est une promenade au milieu des allées montueuses de Djurgarden; les groupes se divisent et entonnent bientôt par parties, avec ce sentiment inné de l'harmonie qui caractérise les peuples du Nord, une romance populaire, un *folkvisor*, mélodie douce, poétique, parfois un peu monotone, comme la nature même qui l'a inspirée. » (IDEM, *ibid.*, chap. II.)

Le canal de Gothie; les cataractes de Trollhätta; les lacs Wenern et Wettern.

Les Suédois ont songé de bonne heure à établir une ligne de communication directe entre le Kattegat et la mer Baltique ; ce projet devait rapprocher Stockholm de l'Europe occidentale, et l'affranchir de la navigation périlleuse des détroits danois. L'évêque de Linköping, Hans Brask, en fit le premier la proposition aux Etats du royaume, dans la diète de 1516. Elle fut adoptée, et les travaux commencèrent auprès du lac Roxen, sous les murs du château épiscopal de Norsholm. La Réforme arrêta l'entreprise en ruinant l'entrepreneur. En 1584, Jean III la reprit et ne put la mener à bonne fin. Durant deux siècles cette œuvre difficile fut poursuivie sans suite; dès les premières années du dix-septième siècle, les chutes de Rannum, voisines de Wenersborg, étaient tournées par un canal. Celles de Trollhätta, qui tombent d'une hauteur de plus de 40 mètres, paraissaient infranchissables; les études faites par l'ordre de Charles XI n'avaient pu aboutir. L'ingénieur Polhem présenta à Charles XII un projet audacieux : il s'engageait en cinq ans à creuser un canal dans la montagne granitique, à arrêter par des digues les chutes de Trollhätta et à former un bassin de navigation entre les écluses . Ce plan hardi séduisit le roi; le traité fut signé en

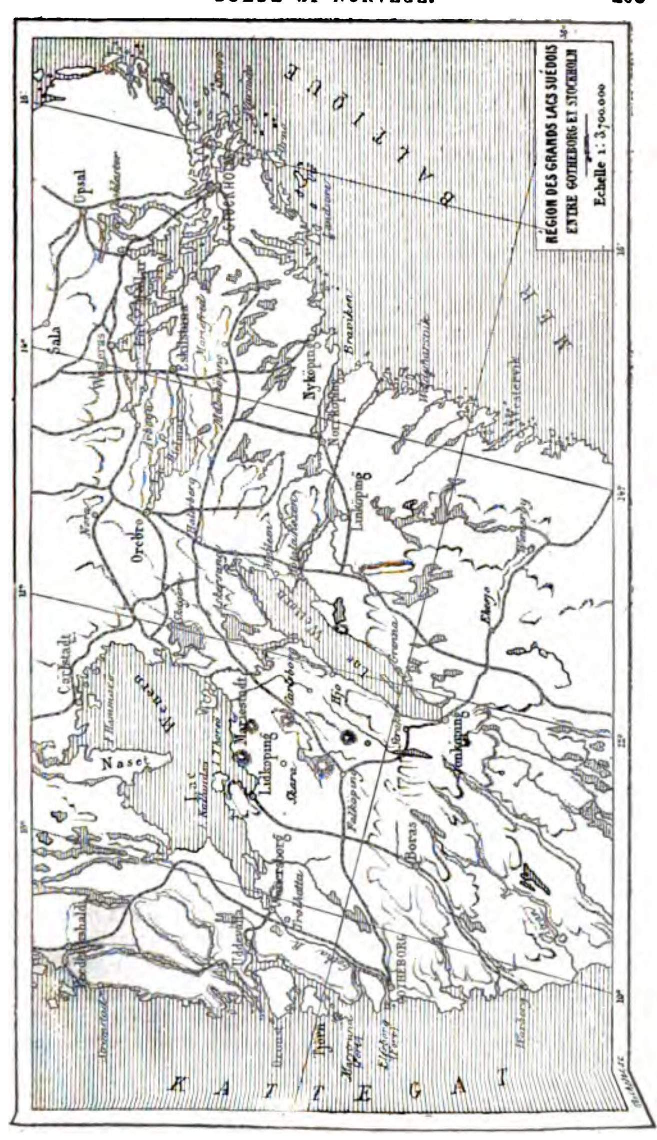
[redacted]

1718; mais cette même année Charles XII était tué, et les travaux encore une fois suspendus. Polhem reprit son œuvre en 1748; sept ans après, les écluses étaient achevées, et la plus grande, profonde de 56 pieds, percée dans le roc sur une longueur de 280 mètres; près des chutes, une digue énorme transversale faisait monter le fleuve de 11 mètres entre les écluses. Malheureusement la digue se rompit sous l'action de l'eau, et l'œuvre fut anéantie. Les travaux ne furent achevés qu'en 1800, sous la direction de Bagge et de l'Anglais Telford. Le comte Platen se mit à la tête de l'entreprise que la Diète approuva; l'armée indelta prit la plus grande part aux travaux; elle fournit aux chantiers jusqu'à 6625 soldats par an. En 1813, fut ouverte la première écluse, celle de Forsvik. Des difficultés financières, et une opposition jalouse ralentirent souvent sa construction; Platen n'en vit pas l'achèvement, il mourut en 1829. On l'enterra sur les bords du canal, et l'on grava sur sa tombe cette simple et éloquente inscription : *Si quæris opera, circumspice.* Le grand ingénieur suédois Nils Ericson compléta ou remplaça quelques-uns des travaux antérieurs par un canal hardi, muni de onze écluses monumentales taillées en plein granit. Le canal de Gothie, qui a 80 lieues de longueur, 58 écluses, 24 tunnels, 6 digues, 29 ponts, a coûté plus de 20 millions. La navigation s'y fait au moyen de bateaux à vapeur et de yachts halés par des chevaux.

Au débouché du canal de Gothie et du Gota-elv sur le Skager-Rak, se trouve le grand port de commerce de la Suède, **Gothenbourg** ou Goteborg, étape intermédiaire entre Copenhague et Christiania, au croisement des routes commerciales de la Scandinavie. Fondée au temps de Gustave-Adolphe par des marchands hollandais qui rêvaient une route des Indes à travers la Suède, la Russie et le Caucase, elle porte la marque de son origine : quoique la pierre et le bois abondent dans les environs, elle est presque tout entière bâtie en briques importées de Hollande et de Danemark. « Gothenbourg, dit M. Goblet d'Alviella, est peut-être la cité » européenne dont la fortune a subi les vicissitudes les plus diverses. Son » histoire peut nous offrir quatre périodes alternatives de grandeur et de » décadence. Elle fut d'abord un comptoir de pêche, mais un beau jour » le hareng disparut du Skager-Rak. Elle se releva de ce désastre pour » devenir le principal entrepôt du Nord dans son commerce avec les » Indes orientales; mais au bout de quelque temps, ce trafic s'évanouit à » son tour. Pendant le blocus continental, elle vit la contrebande anglaise » s'accumuler sur ses quais; mais la chute de l'Empire la replongea dans » son engourdissement antérieur. Enfin elle trouva un élément de prospé» rité plus sérieux et plus durable dans l'ouverture du Gota-Kanal qui pen» dant quelque temps offrit au commerce occidental la voie la moins chère, » sinon la plus commode, vers la Russie et les ports de la Baltique. Il con» vient d'ajouter que l'abolition des péages danois a depuis lors ramené » les marchandises dans la route maritime du Sund; mais cette fois Go» thenbourg n'a paru souffrir aucune atteinte de cette nouvelle péripétie. » Plusieurs des expéditions polaires dirigées par l'illustre Suédois Nordenskjold ont été organisées et préparées à Gothenbourg, grâce surtout à la libéralité du riche armateur et négociant, M. Oscar Dickson.

« Il était huit heures du soir quand nous arrivâmes aux cataractes de Trollhätta. Depuis longtemps déjà, elles s'annonçaient par un murmure sourd, semblable aux roulements d'un tonnerre

[redacted] [redacted]



[redacted]

lointain. Bientôt nous aperçûmes, au-dessus de la montagne qui sert de théâtre à ce prodigieux phénomène, comme un nuage de poussière jaillissante. ...Au bout de quelques minutes, nous avions gravi les hauteurs : les cataractes étaient devant nous.

» Je ne crois pas qu'aucun autre endroit du monde offre un spectacle aussi majestueusement sauvage. Partout où vous portez les regards, vous voyez des rocs escarpés à travers lesquels les torrents se précipitent; l'écume jaillit au loin ; la foudre qui se répercute de nuage en nuage ne produit point un pareil fracas. On dirait que le monde s'écroule, et que la nature célèbre l'avènement d'un nouveau chaos. Çà et là, aux flancs des vagues bondissantes, se détachent des lambeaux de forêts sombres ; puis, par un contraste que je devrais appeler un défi, on voit surgir, au milieu même de ces vagues et comme portées entre leurs bras, de petites îles aux fleurs parfumées, aux bosquets peuplés de joyeux oiseaux.

» Les cataractes de Trollhätta couvrent un espace de près de 2 kilomètres en longueur. Elles forment un groupe composé de cinq branches : *Gullö-Fallen*, *Toppö-Fallen*, *Stampcströms-Fallen*, *Helvetes-Fallen*, *Cottbergs-Strömmen*. Toutes grondent ensemble et rivalisent de rapidité orageuse vers le même but; la hauteur d'où elles tombent est de 44 mètres.

» Au milieu de cette gigantesque nature, l'imagination exaltée des anciens peuples du Nord devait se sentir à l'aise. Aussi les cataractes de Trollhätta sont-elles riches de ces créations merveilleuses, si familières au fantastique burin des légendes. Leur nom seul révèle une idée de magie : *Trollhätta* veut dire terreur des *Troll* ou des sorciers. C'est au bruit de leur tempête que les fils d'Odin aimaient à croiser le fer. ..... Nous prîmes le bateau à vapeur qui venait de Gothenbourg, pour suivre définitivement la route directe de Stockholm. Quelle route merveilleuse ! Nous voguons à toute vapeur sur le Wenern, ce lac vaste comme une mer. L'atmosphère est sereine : devant nous, une nappe unie comme un miroir ; derrière nous, un sillage argenté qui s'efface peu à peu.

» .....Une montagne se dresse à l'horizon : c'est la montagne de Kinnekulle, « la couronne de Suède » comme l'appellent les écrivains du pays. Elle a 800 pieds de haut et couvre un espace de près de 6 lieues. Sa forme est celle d'un cône, ou plutôt d'une vague immense qui se serait élevée, en un jour de tempête, des profondeurs du Wenern, et qu'une puissance mys-

[redacted]

térieuse aurait fixée tout à coup au rivage. La nature s'est plu à y répandre ses plus riches trésors. A mesure que nous en approchions, nous y voyions se déployer de superbes forêts, des prairies verdoyantes, des jardins, des vergers, des champs d'épis presque mûrs; puis, çà et là, suspendus à ses flancs, des chaumières solitaires, de frais et joyeux villages, des églises au blanc clocher.....

» .....Le Wettern est un des plus grands lacs de l'Europe : il a 120 kilomètres de long et 22 de large. Les anciens Scandinaves, qui se plaisaient aux comparaisons, lui trouvaient la forme d'un saumon. C'est, en effet, sous cette forme qu'il apparaît dessiné sur les cartes. On l'appelait aussi, mais sans qu'on ait pu dire encore pourquoi, l'œil du Wenern. Le Wettern est certainement le lac du monde autour duquel se groupent le plus de traditions fantastiques. Sa profondeur a été longtemps un problème. Quand on interrogeait sur ce sujet les paysans qui peuplent ses rives, ils vous répondaient d'un ton mystérieux que le lac, entendant un jour cette question, avait ainsi répondu lui-même : « Veux-tu connaître ma profondeur? mesure ma longueur. » Ils s'en tenaient à cet oracle, et ce qui semblait autoriser leur superstition, c'est que les tentatives faites à diverses époques pour mesurer la profondeur du lac avaient toujours échoué. Ces tentatives, d'ailleurs, avaient été, de la part de la nymphe protectrice du Wettern, l'objet de plus d'un malin tour. Ainsi, il était arrivé souvent qu'une hache ou tout autre instrument pesant attachés à la corde que l'on jetait dans ses eaux s'étant perdus, les sondeurs avaient ramené à la place, soit un crâne de cheval, soit quelque vieux débris plus singulier encore. Chose surprenante ! la terreur qu'inspirait la nymphe du Wettern dura si longtemps, qu'il y a quelques années seulement, le gouvernement ayant résolu d'en finir avec le sondage du lac, aucun des paysans riverains ne voulut s'en charger. Les prêtres eurent alors l'idée de donner à ceux d'entre eux qui consentiraient à s'enrôler un sauf-conduit contre la vengeance de la déesse. Cette invention réussit : l'entreprise fut conduite à bonne fin. Il fut constaté que la plus grande profondeur du Wettern était d'environ 420 pieds.

» Le lac Wettern ne gèle entièrement que deux fois au plus tous les dix ans; même alors, il est fort dangereux de s'y aventurer. Quelque solides que paraissent ou que soient ses glaces, il n'est pas rare qu'elles se brisent tout à coup, ouvrant un abîme inévitable sous les pas des imprudents qui les affrontent. Ces ter-

[redacted]

ribles phénomènes s'annoncent, d'ordinaire, par des bruits étranges : tantôt ce sont des détonations pareilles aux éclats du tonnerre; tantôt de suaves mélodies, que l'on prendrait pour un chant de cygne; tantôt un son argentin, imitant le carillon des cloches. N'y a-t-il pas là de quoi saisir vivement l'imagination populaire? Pendant l'été, le Wettern n'est pas moins fantasque. Vous vous embarquez sur ses eaux : le ciel est pur, l'atmosphère calme; vous vous promettez un heureux voyage ; soudain, sans qu'aucun souffle de l'air ait précédé, le lac commence à bouillonner, ses vagues se gonflent, la tempête mugit. Que de navires périssent chaque année, victimes de ces fatales surprises! les pilotes les plus expérimentés sont impuissants à les sauver. » (LÉOUZON LE DUC[1], *la Baltique;* Paris, 1855, in-18, Hachette.)

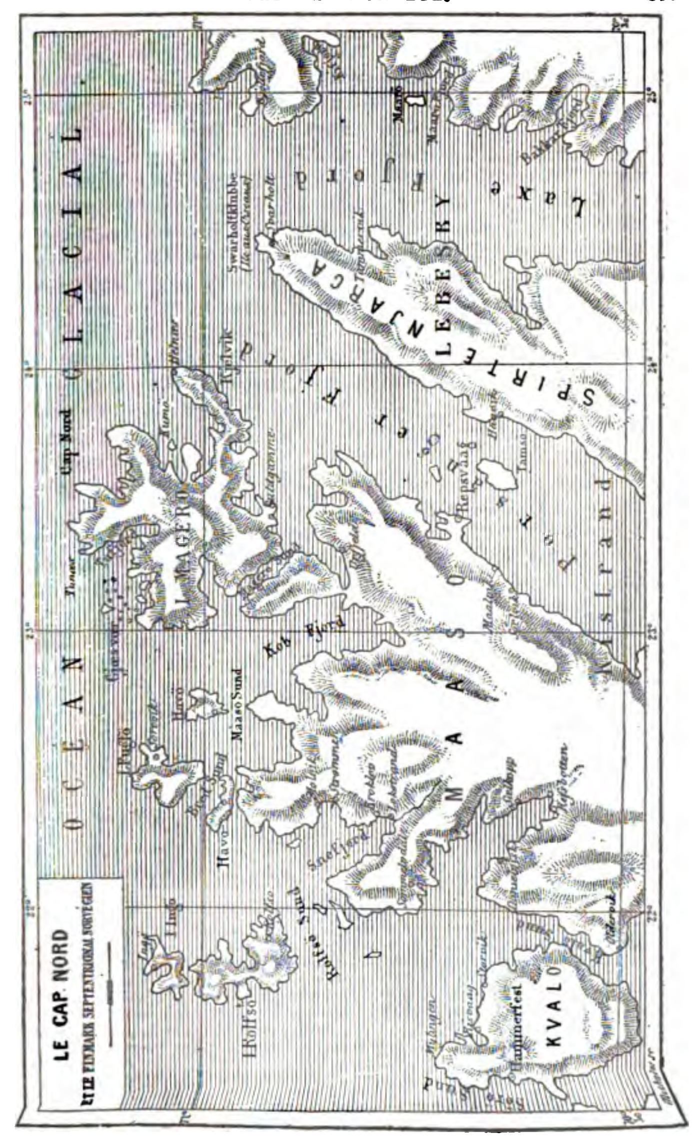
Les côtes du Finmark : Hammerfest.

« La ville d'Hammerfest paraîtrait d'une médiocre importance à côté d'une bourgade méridionale; mais par le pittoresque de son cadre, non moins que par le nombre et la propreté de ses habitations, elle devait agréablement surprendre des gens habitués depuis trois semaines au spectacle peu récréatif des villes laponnes. Bâtie en bois, elle s'allonge en demi-cercle au fond d'une baie, sur une bande de terre resserrée entre la mer et les flancs abrupts du Tyvefjeld. En face, la rade est protégée par l'île Sorö dont on découvre au loin les falaises sombres et les cimes neigeuses.

» Hammerfest est la ville la plus septentrionale du monde, même si l'on considère les établissements danois du Groënland. Toutefois, au cœur de l'hiver, la température n'y descend presque jamais au-dessous de 13° centigrades. C'est alors que l'aurore boréale construit, dans l'azur velouté de la nuit éternelle, ses colonnades lumineuses et ses palais enchantés. Les communications maritimes avec Trondhiem et même avec Vadsö ne sont interrompues à aucun moment de la saison ; à peine la réapparition du soleil fait-elle pressentir le retour du printemps, que devançant la débâcle, une flottille de pêcheurs

1. M. Léouzon le Duc, né à Dijon en 1815, fut chargé en 1846 d'aller chercher en Finlande le marbre destiné au tombeau de Napoléon Ier. A la suite de nombreux voyages faits dans le Nord, il a publié des études géographiques et historiques sur la *Russie*, la *Baltique*, les îles d'*Aland*, la *Finlande*, la *Norvège*, etc.

[redacted] [redacted]



[redacted]

quitte le port et va, aux confins de la mer libre, épier le moment de s'élancer, parmi les blocs de glace fondante, à la poursuite du phoque et de la baleine. On conçoit les périls multiples d'un pareil métier; aussi n'est-il pas difficile d'admettre la réputation d'adresse et d'audace qui caractérise la marine d'Hammerfest.

» Ce port n'est pas seulement un comptoir de pêche, c'est encore le principal entrepôt du commerce entre les côtes septentrionales de la Russie et de la Norvège. A notre arrivée, la rade était couverte de gros trois-mâts, aux formes courtes et pesantes, aux voiles noires et rapiécées. Ce sont les « lodie » d'Arkhangel qui fournissent de blé, au grand désespoir du gouvernement scandinave, tous les marchés de la Norvège septentrionale. Quelques sloops anglais ou norvégiens, deux yachts de plaisance, une chaloupe cuirassée aux couleurs suédoises, les deux steamers, fraternellement ancrés côte à côte pour faciliter leur échange de passagers et de marchandises, enfin les barques qui sillonnaient le port, et la foule affairée qui circulait dans l'unique rue de la ville, formaient à nos yeux un tableau plein d'originalité et d'animation...

» Bodö, où nous nous réveillâmes dans la matinée du 19, est le chef-lieu du Nordland, la dernière province qu'on puisse ranger, avec les districts du Finmark, sous la dénomination de Laponie norvégienne. Son emplacement est des plus pittoresques, à l'entrée du Saltenfjord, sous les escarpements du Blaamandfjeld. Là, domine à sept mille pieds la plus haute cime de l'extrême Nord, la blanche Sulitjelma, dont les glaciers descendent jusque sur les bords solitaires du Torne-trask, dans les plaines du Lule-Lapmark supérieur. C'est ici que la grande chaîne se rapproche le plus des côtes occidentales; c'est également ici qu'elle étale ses contreforts les plus abrupts et les plus sinistres, pareils à un gigantesque entassement de fortifications ruinées, avec ses tours sourcilleuses et ses remparts ébréchés[1].

---

1. Le docteur allemand Lorentz a fait, en 1868, l'ascension du Soulitelma, montagne célèbre et peu connue, dit-il. On arrive par les cours d'eau, les lacs et les cascades jusqu'au pied. Les paysages sont pittoresques et grandioses; des champs de neige tombent des elfs blancs d'écume. Le Soulitelma se termine par deux pointes, entre lesquelles s'allonge une arête de glacier. Au nord-ouest s'élève le Blaamanden, grande cime neigeuse d'une éclatante blancheur, qu'on distingue nettement de Bodö. Les *fjelds* ou hautes plaines des environs sont solitaires. « Ces fields partent du rivage et montent en molles ondulations, suivant » l'inclinaison des terrasses. Tant que la forêt monte avec eux, elle trace sur les

» La ville est toute moderne. Le gouvernement, séduit par le voisinage des Loffoden, lui octroya de nombreux privilèges dans l'intention d'y attirer le commerce; mais, comme toutes les créations artificielles, elle resta longtemps stationnaire, et c'est seulement dans les dernières années qu'elle est un peu sortie de sa torpeur. Toutefois, elle est encore bien loin d'acquérir l'importance de Tromsö. La route qui conduit de Bodö à l'église de la paroisse traverse un district d'apparence fertile et peuplé. Nous y vîmes s'accentuer de plus en plus l'inverse du phénomène que nous avions observé trois semaines auparavant sur les bords du Muonio et dans les fjelds de la Finlande. A mesure que nous redescendions vers le sud, le feuillage reparaissait plus touffu et plus vivace, le bouleau faisait place au pin, et le pin même rachetait, par le voisinage d'essences plus méridionales, l'austérité un peu monotone de son émeraude. On retrouvait le bruissement des insectes, on revoyait voltiger les oiseaux. Des fleurs plus nombreuses émaillaient, dans les vallons, des pâturages plus veloutés. Enfin, les assises des montagnes commencaient à disparaître sous des vagues de verdure. Mais comme leurs crêtes devenaient toujours plus chauves et leurs flancs plus décharnés, cette renaissance de leur parure végétale ne faisait que les relever encore par un nouveau contraste de fraîcheur et de sauvagerie. » (GOBLET D'ALVIELLA [1], *Sahara et Laponie*; 2e édit. 1876, in-18, avec gravures, Paris, Plon.)

La Laponie; la pêche.

Dans les régions septentrionales du Finmark, le réveil de la nature a lieu pendant les mois de juillet, d'août et de septembre : « A cette époque » de l'année, la vie se double par la longueur des jours, par les transfor- » mations subites du paysage; il faut que la nature accomplisse en trois » mois son œuvre d'une année ; le moindre retard compromet l'existence » de l'homme. Si le seigle tarde à monter en épis, les populations n'au- » ront point de pain, car un souffle glacé viendra, dès la fin de septembre, » frapper la nature de stérilité.

» pentes de longues courbes de verdure; puis on ne voit plus de distance en » distance que du noir et du blanc, tantôt des rochers et tantôt des neiges... » Dans les enfoncements des fields, se succèdent de grands lacs rangés à la file. » Les plus hauts déversent leurs eaux dans les plus bas par des elfs abondants » qui glissent sur ces pentes douces et ne forment qu'une cascade ininterrompue » dont la chute a une hauteur d'environ 1000 mètres. » — (*Mittheilungen de Gotha*, 1869, IX.)

1. Sur M. Goblet d'Alviella, voir nos *Lectures sur l'Afrique*, p. 212.

[redacted]

« Aussi, comme ses forces débordent pendant ce court espace de temps ! Les glaces fondent, les eaux se précipitent et couvrent la terre. Le soleil, quittant à peine l'horizon, échauffe la masse liquide, et de son sein s'élancent des myriades d'insectes, des forêts de roseaux, de saules et de hautes herbes. Toute la zone polaire devient en quelques jours un immense tapis de verdure. Les plantes croissent à vue d'œil, le gibier pullule, la vie bourdonne dans les airs. L'homme ne connaît presque plus le besoin de sommeil. Les animaux de labour, les bestiaux ne rentrent plus à l'étable. La campagne est émaillée d'êtres vivants, animée comme le mail d'un village dans un jour de fête, — jour de fête suivi d'un long jour de deuil. A la fin de septembre, quelques morsures aiguës de la bise du nord viennent avertir les habitants des Laponies que la mort de la nature approche. Les animaux se taisent. Les oiseaux s'enfuient à tire-d'aile ; l'ours lui-même s'ensevelit dans sa tanière. Puis tout à coup la nuit s'étend sur son empire, le sommeil s'empare de tous les êtres vivants, et les fleuves congelés jusqu'au fond de leur lit, suspendent leur cours. On n'entend plus le bruit des cataractes. On ne tire plus des eaux les filets remplis par des pêches miraculeuses. Les poissons réfugiés dans les creux des rivières, se dérobent sous une couche de 3 à 4 mètres de glace. Toute la région polaire devient un palais de cristal sous la baguette d'un enchanteur magique qui a tout frappé d'immobilité...

» Les Lapons suédois, divisés en Lapons des bois, Lapons des fjelds et Lapons pêcheurs, forment une population d'environ 70 000 âmes, répartie sur un territoire égal à la France. Les derniers sont les moins aisés, mais aussi les moins nombreux. On les trouve seulement au bord des fiords de la Norvège. Ceux qui vivent sur les lacs de la Suède ne sont pas exclusivement pêcheurs et leur condition est meilleure. Viennent ensuite, par ordre d'importance, les Lapons des bois. Leurs richesses consistent en troupeaux de rennes, errant avec eux dans les forêts pendant l'été. Chaque famille ou petite tribu jouit, moyennant une faible redevance à l'Etat, du droit de pacage dans un espace déterminé. En été, le renne vit d'herbe et de feuillage; en hiver, d'une espèce de mousse blanche qu'on nomme mousse de renne. Quand la neige est épaisse, l'animal a peine à l'enlever, bien que la nature l'ait doué d'une merveilleuse adresse pour en opérer le déblayement. Mais ce qui est pis, c'est que la

[redacted]

fonte ait lieu avant le temps, puis que des retours d'hiver convertissent la neige ramollie en une couche de glace infrangible. Les pauvres bêtes affolées échappent alors à leurs maîtres et vont mourir au loin, en cherchant une nourriture introuvable. C'est là une des plus grandes calamités du Lapon. Son unique ressource est de couper les arbres moussus, pour les mettre à portée de renne. Aussi voit-on partout en Laponie des troncs d'arbres gisant à terre. A l'approche de l'été, on conduit les troupeaux dans les pâturages élevés, pour les soustraire aux piqûres des moustiques[1]. Souvent les rennes de plusieurs familles pâturent librement ensemble. Cela simplifie le travail, et les Lapons qui passent pour si trompeurs à l'égard des autres peuples, sont entre eux tellement honnêtes, qu'aucune dispute ne s'élève au moment de la séparation du troupeau.

» La vie du Lapon des bois n'est, en somme, point misérable. De place en place, il a élevé des huttes qui l'abritent temporairement. Ses rennes lui fournissent de la viande et des fromages en abondance. La peau de renne lui fait un vêtement confortable. Son plus grand luxe est le café : il n'est point de chaumière où l'on n'en trouve de fort bon. Tous les peuples du Nord ont une passion irrésistible, causée par la nature du climat, pour les boissons fortes. Les Lapons s'abrutissaient par les spiritueux ; le gouvernement en a sagement interdit la vente, et l'abus du café a remplacé l'ivrognerie...

» Les Lapons des fjelds ne sont pas aussi bien accommodés que ceux des forêts. Ils errent en toutes saisons sur les montagnes découvertes, exposés à l'inclémence du climat, et au lieu de huttes, habitent des tentes en cuir, au centre desquelles on laisse une ouverture pour donner passage à la fumée. Quand la neige est trop abondante, ils descendent sur les bords des lacs, et de là s'en vont en traîneaux, dans les villages, pour vendre des peaux de rennes, de la colle et des fromages. Ils arrivent jusque dans les villes de la côte pour échanger ces denrées contre des objets de chasse et de pêche, des morceaux de drap de couleur, et surtout le précieux café qui fait leurs délices. C'est

1. « Nos chevaux enfoncent dans les tourbières noires jusqu'aux genoux et » quelquefois plus avant. Et dans ces tourbières nous rencontrons leur accom» pagnement inévitable : des moustiques, mais des moustiques en nombre ini» maginable ; c'est un nuage épais qui nous poursuit, qui s'acharne après nous » avec rage, nous dévorant impitoyablement en gros et en détail ! » (A. Kœchlin-» Schwartz. *Un touriste en Laponie*, p. 220.)

[redacted]

dans ces marchés qu'ils s'acquièrent la réputation de ruse qu'on leur fait, et jamais, en effet, paysan madré ou marchand avide ne dépassa leur duplicité[1]... » (Léo Quesnel, *Promenade en Laponie.* — *Correspondant,* 10 novembre 1876.)

Complétons cette description des Lapons par l'extrait suivant emprunté aux *Études ethnographiques* de M. Gustave de Düben, docteur en médecine, professeur d'anatomie à l'Institut Carolin de Stockholm. M. de Düben distingue également les Lapons nomades des Lapons sédentaires, et les divise en *Lapons des forêts*, *Lapons de rivière*, *Lapons maritimes*, *Lapons alpins*.

« Le Lapon se distingue par sa taille petite et grêle, ses cheveux foncés, courts et droits, son teint bistré ; j'y ai vu cependant de nombreuses exceptions, et le musée de l'Institut Carolin (école de médecine) à Stockholm, possède un squelette de Laponne de 2^{m}03 de hauteur. Les Lapons paraissent beaucoup plus petits qu'ils ne le sont en réalité, parce qu'ils marchent le plus souvent penchés en avant, qu'ils ont le dos voûté, et qu'en outre leurs chaussures sont dépourvues de talons... La marche du Lapon est vive et légère, à pas courts et rapides, et un peu vacillante ; il franchit ainsi sans peine d'immenses distances en courant à moitié : 5 ou 6 myriamètres par jour pendant l'espace d'une semaine sont un jeu pour lui. Un Lapon fit en quarante-deux heures, pour mon compte, un voyage de près de 130 kilomètres, quoiqu'il fût chargé d'un poids d'environ 10 kilogrammes... Les yeux du Lapon sont profondément enfoncés, le front ridé, et tous ces caractères, dus à des circonstances extérieures, impriment à leur visage un cachet de mélancolie qui ne correspond pas à la réalité, car ils sont d'une gaieté enfantine. La voix est en général faible et criarde ; les tons en sont grêles et manquent de sonorité.

» La santé des Lapons est bonne ; le plus petit nombre meurt

1. M. Kœchlin-Schwartz n'adresse pas aux Lapons le même reproche et affirme qu'ils ne dérobent jamais ce qui ne leur appartient pas. « Le fond de leur tempérament, c'est la paresse. « Beaucoup manger, dormir longuement, boire le plus souvent possible, et surtout être dispensé de tout travail, voilà pour eux le vrai bonheur. Mais on n'a pas besoin d'aller en Laponie pour dénicher des philosophes de cet acabit !..... A la qualité dominante des Lapons, l'honnêteté, il faut en ajouter une autre, leur cordialité naturelle. Ils ont un excellent caractère et font le meilleur accueil qu'ils peuvent aux étrangers qui viennent les voir. Pendant tout le temps que nous sommes restés près de leur campement, ils se sont prêtés à tout ce que nous leur avons demandé avec une bonne grâce parfaite..... » (*Id.*, p. 253.)

[redacted]

de maladie, mais la mortalité des enfants en bas-âge est très grande, presque tous ceux qui dépassent cette période s'éteignent dans un âge fort avancé; un petit nombre seulement périt par suite d'accidents... Si les Lapons tombent malades, ils se guérissent au moyen d'emplâtres de poix ou de moxas d'agaric du bouleau; aussi et surtout quand ils ont été tourmentés par les rhumatismes, les rencontre-t-on quelquefois couverts de cicatrices comme s'ils avaient servi de cible à une compagnie de chasseurs.

» Les Lapons sont malheureusement malpropres en tout temps et dans toutes leurs manières de vivre : la vermine foisonne dans leurs cheveux et sur leurs habits, quoiqu'ils exposent de temps à autre ces derniers au froid pour tuer les hôtes incommodes qui y ont élu domicile. A l'instar des Orientaux, ils ne changent de vêtements que quand les leurs tombent en lambeaux, mais ils n'ont point, comme ces derniers, la ressource des bains; comme de plus ces vêtements sont principalement en peau, la transpiration, la fumée et la graisse, souvent de l'huile de veau marin mêlée à du brai que l'on emploie pour amollir la peau, produisent naturellement une odeur très âcre. C'est cette odeur dans laquelle on a voulu voir une émanation naturelle provenant du corps même des Lapons.

» A l'égard de leur caractère moral, je vois en eux des sauvages enfantins avec ce mélange naïf de bonté et de méchanceté, de simplicité et d'esprit, de ruse, de sensibilité et d'insensibilité, de finesse et de grossièreté, de lenteur et de fougue subite, qui distingue l'état primitif de l'humanité. Je cite les jugements de personnes qui ont vécu avec eux et ils sont aussi favorables aux Lapons que le mien propre. Ceux qui, par contre, n'ont eu que de courtes relations avec ce peuple, le jugent en général très désavantageusement. Ils sont toutefois à peu près tout aussi fondés dans leur appréciation que celui qui voudrait juger du caractère national des Français d'après les gamins de Paris, et de celui des Anglais d'après les gamins de Londres. » (*Congrès international des sciences géographiques de Paris*, t. Ier, p. 327.)

La pêche. — La pêche est toujours pour la plus grande partie des populations des côtes, depuis Stavanger jusqu'au cap Nord, un commerce de première importance, sans lequel le pays cesserait presque d'être habité. Les poissons d'eau salée donnent les plus grands bénéfices, et parmi eux surtout les morues et les harengs. Les morues se pêchent de janvier à avril

[redacted]

soit avec des lignes à plomb, soit avec des filets; les iles Lofoten sont le principal lieu de rendez-vous des équipages de pêche, qui comptent chaque année 2 à 5 000 bateaux et 20 000 matelots. La morue est préparée tantôt comme *klepfisk* ou morue plate et salée, tantôt comme *torfisk* ou *rundfisk*, morue sèche, ronde ou en bâton. Les têtes de poisson, la grande arête, les entrailles sont séchées, pulvérisées et transformées en guanos pour engrais; l'Allemagne et le Danemark en font une énorme consommation. La pêche de la morue à Lofoten produit en moyenne par an de 25 à 30 millions de pièces.

Le hareng est, comme la morue, répandue sur toute la côte depuis la Suède méridionale jusqu'à la Russie du Nord; les parages les plus favorables sont ceux de la Norvège, du cap Lindesnœs ou des Lofoten. On pêche les harengs l'hiver, quand ils s'approchent des côtes en bandes énormes pour frayer, et l'été quand ils poursuivent les crevettes et les mollusques dont ils se nourrissent. Cette pêche hivernale est excessivement variable : de 1567 à 1644, le hareng disparut tout à fait de la côte occidentale; il reparut en 1644 à Stavanger et à Bergen, et disparut de nouveau pendant plus d'un siècle. De 1808 à 1835, la pêche redevint abondante; après 1840, le poisson manqua tout à fait au sud de Jœderen; actuellement, le hareng d'hiver a presque cessé de se montrer sur les côtes de Norvège. L'irrégularité des migrations du hareng d'été n'est pas moindre. On l'explique non par la diminution de l'espèce, mais par la nécessité où est le poisson de chercher au large sa nourriture. De là les chiffres inégaux dans la production des pêches et le nombre des pêcheurs; en 1868, 17400 pêcheurs avaient un revenu brut de 9200080 francs; en 1871, 18000 pêcheurs n'avaient gagné que 1 500 000 francs; en 1875, le produit était descendu à 35000 francs. Le gouvernement norvégien protège de son mieux l'industrie de la pêche : c'est ainsi que pour signaler plus rapidement aux pêcheurs la présence du poisson dans tel ou tel parage, il a fait construire sur une longueur de 200 kilomètres, le long des côtes, une ligne télégraphique qui relie entre elles toutes les stations de pêche, et annonce partout à la fois l'arrivée ou le passage des bancs de poissons. De là l'expression de *hareng télégraphique*.

Il se fait sur ces côtes des pêches moins importantes; celles de l'*anchois*, du *merlan*, de la *sole*, des *requins*, du *homard*, des *huîtres* et surtout du *saumon*, que l'on trouve à l'embouchure de toutes les rivières, partout où un barrage n'empêche pas le poisson de remonter. La valeur de cette petite pêche journalière est évaluée à 20 millions annuellement. Ajoutée à la grande pêche, elle représente pour les pêcheurs une exportation de 50 à 60 millions de francs[1].

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

ANDERSON. *An eight weeks' Journal in Norway*. — (Londres, 1853, in-8°.)
BEAUREGARD (DE). *Voyage dans les États scandinaves*. — (In-12, 1876.)
BOWDEN. *Norway, its people, products and institutions*. — (Londres, 1867.)
BROCH. *Le royaume de Norvège et le peuple norvégien*, avec carte et gravures, texte français. — (Christiania, in-8°, 1878, Malling.)

---

1. Voir BROCH, *le Royaume de Norvège*, p. 370 et suiv.

[redacted]

BUNBURY. *Life in Sweden; with excursions in Norway and Denmark.* — (London, 2 vol. in-8°, 1853.)

BURTON (R.-F.). *Ultima Thule or a Summer in Iceland'* maps and ill. — (2 vol. in-8°, 1875, London.)

CHAILLU (P. DU). *Un hiver en Laponie*, ill.; *Le pays du soleil de minuit.* — (Paris, 2 vol. in-8°, 1884, C. Lévy.)

DOUMERC. *La Norvège centrale*, avec 15 planches. — (Montauban, in-8°, 1875.)

DÜBEN (G. de). *La Laponie et les Lapons*, ill. — (Stockholm, in-8°, 1873.)

DUFFERIN (lord). *Letters of high latitudes.* — (London, 1856.)

ENAULT (L.). *La Norvège.* — (Paris, 1857, in-18, Hachette.)

FORBES (James). *Nor ay and its Glaciers.*

FOURNEL (V.) *Une excursion en Suède.* — (Paris, in-18, Charpentier.)

FRISCH. *Stockholm et ses environs*, en allemand. — (Berlin, 1860.)

GAIMARD (Paul). *Voyages de la commission du Nord en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feroe*, pendant les années 1838, 1839 et 1840, sur la corvette *la Recherche.* — (Paris, in-8°, et atlas.)

HAMMAR. *Historiskt, geografiskt, och statistiskt Lexicon oefver Sverige.* — (Stockholm, 8 vol. 1859-70.)

HOGGNER (de). *Voyage en Laponie*, en allemand. — (Berlin, 1841.)

HÖJER. *Le royaume de Suède*, statistique, topographie, etc., en suédois. — (1875, in-8°.)

KŒCHLIN-SCHWARTZ. *Un touriste en Laponie.* — (Paris, 1882, in-18, Hachette.)

LAMARRE et GOURRAIGNE. *La Suède et la Norvège à l'Exposition de 1878.* — (Paris, 1878, in-18, Delagrave.)

LECLERCQ (J.). *Voyages dans le Nord de l'Europe.* — (Tours, in-8°, 1877, Mame.)

LÉOUZON LE DUC. *Vingt-neuf ans sous l'étoile polaire.* — (Paris, in-18, 1879, Dreyfous.)

LJUNGBERG (C.-E.). *La Suède, son développement moral, industriel et commercial;* carte et 31 tableaux; trad. de L. Lilliehook. — (Paris, in-8°, 1867, Dubuisson. V. *Revue de géographie*, avril, mai, 1879.)

MARCOT. *A travers la Norvège.* — (Paris, 1885, Berger-Levrault.)

MARMIER (Xavier). *Lettres sur le Nord.* — (Paris, 1847, 2 vol.)

MOHN. *Climatologie de la Norvège*, en allemand. — (Christiania, 1872.)

NIELSEN. *Manuel pratique du voyageur en Norvège*, en allemand. — (Hambourg, 1874.)

PETIT (M.). *En Suède-Norvège.* — (Paris, 1885, in-18, Degorce-Cadot.)

REGNAULT (A.) *Voyage à Stockholm, Copenhague et Christiania.* — (Paris, 1850, in-12, Voreaux.)

REGNARD (J.-F.). *Voyage de Laponie.* — (Paris, 1875, in-16, Jouaust.)

ROSENBERG. *Dictionnaire géographique et statistique de la Suède*, en suédois. — (In-8°, 1882.)

SCHUEBLER. *Végétation norvégienne*, en allemand. — (Christiania, 1873.)

SÈVE (E.). *Le Nord industriel et commercial.* — (Paris, 3 vol. in-8°.)

SIDENBLADH. *Le royaume de Suède à l'Exposition de 1878.* — (1 vol.)

TONSBORG. *Norway, illustrated handbook for travellers.* — (1874).

THORDEN. *L'Université d'Upsal.* — (Paris, 1878, in-18, Hennuyer.)

VANDAL (A.). *En karriole à travers la Suède et la Norvège.* — (Paris, 1878, in-18, Plon.)

ZÖLLER. *La Suède, le pays et le peuple*, en allemand. — (Lindau, 1882, in-8°.)

BAGUENAULT DE PUCHESSE (G.). *La Suède et l'industrie métallurgique.* — (Paris, 1880, in-8°, Gervais; Extrait du *Correspondant.*)

BROCH (J.). *Iles des côtes de Norvège.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1871.)

COTTEAU (E.). *Une excursion à la cascade de la Væringfos.* — (Club Alpin, 1874.)

DELGOBE (Ch.). *Géologie, minéralogie et métallurgie de la Norvège.* — (Génie civil, 1880-1881.)

DOUMERC. *La Suède et sa capitale.* — (*Soc. des Sc., B.-Lett, Arts de Tarn-et-Garonne*, 1875.)

[redacted]

Fougerousse. *Les institutions suédoises.* — (*Econom. français*, 19 juillet 1884.)
Fournel (V.). *Une excursion en Suède.* — (*Corresp.*, 10 déc. 1868.)
Girard (Jules). *Les Fjords de la Norvège.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.* 1876.)
Guerne (de). *La Laponie.* — (*Bull. de l'Union géogr. du Nord*, 1881.)
Lorentz (Dr). *Une excursion au Soulitelma.* — (*Rev. brit.*, avril 1871.)
Marmier (X.). *En Norvège.* — (*Rev. brit.*, juin 1867.)
Martial (A.). *Mission scientifique en Laponie.* — (*Rev. mar. et col.*, janv. 1882.)
Müller (Henrik). *Les côtes de la Norvège.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.*, 1871.)
Nougaret (Jules). *Stockholm.* — (*Moniteur*, 1865.)
Rabot (Ch.). *Les glaciers de la Laponie.* — *Ascensions en Norvège.* — (*Nature*, 2e sem. 1882; *Ann. du Club alpin*, 1880.)
Riant (P.). *Le Télémark et l'évêché de Bergen.* — (*Tour du M.*, 2e sem. 1860.)
Saint-Blaise (de). *Voyage dans les Etats scandinaves.* — (*T. du Monde*, 1860.)

Carte topographique de la Norvège, au 1/100000e, publié par l'état-major norvégien.
Friès (J.-A.). *Carte ethnographique du Finmark.* — (Christiania, 1861, au 200000e; 2 feuilles.)
Carte topographique de la Suède, au 100000e. — (Stockholm, 102 feuilles.)

[redacted]

LIVRE II

EUROPE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

SUISSE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites. — La Suisse, ainsi appelée de la ville et du canton de *Schwytz*, a pour limites : au nord, le *Rhin* (rive gauche), qui la sépare du duché de Bade depuis Bâle jusqu'à Eglisau, puis une ligne conventionnelle qui se détourne au nord et rejoint le Rhin en amont du confluent de la Thur; à Laufen, la limite s'éloigne de nouveau du fleuve, et enveloppe le canton de Schaffhouse, situé sur la rive droite; à l'est de Busingen, le *Rhin* sert encore de limite, puis la frontière s'en écarte une troisième fois; à Stein, elle longe la rive gauche du lac de *Constance* jusqu'à Rheinek, puis remonte le *Rhin* jusqu'à la hauteur de Sargans. De là elle s'avance à l'est, suivant le *Rhæticon* qui sépare les Grisons du Tyrol, atteint l'Inn à Finstermünz, le remonte jusqu'à Martinsbrück, et se dirige parallèlement au fleuve sur les hauteurs de l'*Engadine*, faisant un coude qui rejoint presque l'*Adda*, puis contourne le massif de la *Bernina*, coupe la *Maira* à l'est de Chiavenna, rejoint le *Splugen* et descend au sud le val *Mesocco*, le long de la *Moesa*, enveloppe le lac de *Lugano* et touche presque à l'extrémité du lac de *Côme*, à Chiasso; de là, elle va couper vers le nord le lac *Majeur*, à Caviano, remonte la vallée de la *Toccia*, jusqu'aux sources de cette rivière et du *Tessin*, laisse au nord les *Nufenen*, et reprenant la direction sud-ouest, parallèle au Rhône, passe à l'est du Simplon, au sud des glaciers du mont *Rose*, du *Matter-Horn*, du *Grand Saint-Bernard*, à l'est du glacier de l'*Argentière* (mont Blanc), à droite de la *Dent du Midi* et atteint le lac *Léman* à Saint-Gingolph. De ce point à Hermance, le littoral du lac appartient à la France. La frontière suisse contourne le territoire de Genève, suit le *Rhône*, de Collonges à Chancy, longe le versant oriental du *Haut-Jura*, laisse à la France le *Colomby de Gex* et les cols de la *Faucille* et des *Rousses*, et à la Suisse la *Dôle* et le col de *Saint-Cergues*, traverse le *Noirmont*, coupe l'*Orbe* dont la source est française, suit les hauteurs du *Risoux*, passe entre le *Suchet*, le *Chasseron* à droite, et la vallée du *Doubs* qu'elle descend jusqu'au Locle. Le *Doubs*

[redacted]

sert de frontière à partir des Brenets, puis fait un coude en Suisse, et rentre en France à Sainte-Ursanne. La frontière suisse, toujours parallèle au Doubs, contourne le territoire de Porrentruy, coupe l'*Alle* au sud de Delle (France) et par Lutzell et Mariastein, rejoint au nord le *Rhin* en aval de Bâle. Le grand-duché de Bade *au nord;* le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche *à l'est;* l'Italie *au sud;* la France *à l'ouest*, sont les pays limitrophes de la confédération suisse.

Situation astronomique. — Entre 45°50' et 47°48' de lat. N.; — et entre 3°44' et 7°36' de long. E. de Paris.

Climat. — Il varie à l'infini suivant les accidents du relief; froid et rude sur le Jura et le revers septentrional des Alpes, plus chaud sur le versant méridional. Moyennes de température : + 13 à Locarno, + 8 à Constance, à Lucerne et à Zurich; + 9 à Neuchâtel, à Genève; + 10 à Lausanne, à Montreux; 0 au Saint-Gothard et au Simplon; — 2 au Saint-Bernard; — 15 aux glaciers du mont Rose et de l'Oberland (limite ordinaire des neiges éternelles, 2800 m.). La Suisse reçoit annuellement environ 1 mètre d'eau en plaine; 2 mètres sur les cols élevés; 3 mètres dans la vallée du Tessin; Agassiz a vu 17 mètres de neige sur les cols. La Suisse verse à la mer une quantité d'eau énorme, échappée de ses lacs, de ses névés et de ses glaciers. — Les vents y soufflent en général du sud-ouest au nord-est, et du nord-est au sud-ouest; le plus violent est le *föhn* des Alpes, qui souffle du sud en hiver et au printemps, et paraît être un courant saharien : il est en général sec, tiède et énervant, balaye et fond les neiges. « Sans le föhn, disent les habitants des Grisons, ni le bon Dieu, » ni le soleil d'or, ne peuvent rien! » — « Mais ce vent si utile est terrible » aussi quand il souffle en tourmente; malheur à l'embarcation qui se » hasarde alors à la surface des lacs exposés à toute sa furie! Les vagues, » saisies par le tourbillon, s'entrechoquent en désordre; l'écume arrachée » des flots s'élance en fusées et tournoie en véritables trombes; le lac » bouillonnant ressemble à un immense cratère d'eau fumante. » (Elisée Reclus, *l'Europe centrale*, p. 66.)

Relief du sol. — Le massif des Alpes Suisses. La Suisse est avec la Serbie le seul Etat européen qui n'ait pas de littoral maritime. Elle est par excellence le pays alpin, le nœud central des grandes chaines de montagnes de l'Europe occidentale. Nulle autre région ne renferme, dans un espace aussi restreint, autant de massifs imposants, de cimes sublimes, de rochers, de cascades, de glaciers, de moraines, de lacs et de torrents. Malgré le désordre apparent des montagnes suisses, on peut les ramener à un centre autour duquel elles rayonnent. Ce centre est le **Saint-Gothard**, un des massifs les moins élevés des Alpes Centrales, « dont la masse intérieure de granit, et les enveloppes de schistes et de calcaires sont » détruites à la cime comme la coupole effondrée d'un immense édifice. » Cet énorme plateau est coupé du sud-ouest au nord-est, par la vallée de *Goschenen*, celle d'*Urseren* et le val *Bedretto* ou du *Tessin;* il est parsemé de trente petits lacs et flanqué de hauts sommets et de glaciers; tels sont à l'ouest du *Gothard*, haut lui-même de 2093 m., les glaciers du *Dammastock* (2633 m.), du *Rhonestock* (3603 m.), du *Galenstock* (3598 m.), de la *Furka* (3028 m.), d'où s'échappe le Rhône, du *Leckihorn*, du *Pizzo-Rotondo* (3189 m.), de la *Fabbia;* à l'est, le *Puntanera*, le *Ravetsch*, le *Pic Blas*, séparent le Vorder-Rhein (Rhin antérieur), du Mittel-Rhein (Rhin du milieu) et le glacier de *Six Madun Badus* fournit des sources au Rhin antérieur. Les vallées du Rhône et du Rhin, de la Reuss et du Tessin s'y croisent; les quatre grandes routes des Alpes aboutissent à Andermatt

[redacted]

; le tunnel du Saint-Gothard a été creusé entre Andermatt et

LE MASSIF DU SAINT GOTHARD.

VALLÉES DE LA REUSS, DU RHIN INFÉRIEUR, DU TESSIN, DE LA TOCCIA, DU RHÔNE, ET DE L'AAR) Ech. 915000



rattachant les deux dépressions du nord et du sud (Reuss et Tessin). ssif du Gothard se détachent toutes les grandes chaînes suisses :

[redacted]

1° Au sud-ouest, la chaine des **Alpes Pennines** borde au mid haute vallée du Rhône; les *Nufenen* (2860 m.), sources du Tessin, le cier de *Gries*, source de la Toccia, séparent du Rhône les deux rivières liennes qui coulent en sens opposé; le *Monte-Leone* (3565 m.), le ma du *Simplon* (3518 m.) et le glacier de *Fletsch-horn* (3988 m.), se ra chent à l'immense massif du **Mont-Rose,** le plus grandiose des Al dont la cime culminante, le pic *Dufour*, atteint 4687 mètres; huit au dépassent 4500 m., plus de vingt se dressent au delà de 4000 m. succession ininterrompue de ces glaciers descend jusqu'au Rhône, par cornes du *Mischabel* (4554 m.). A l'ouest, dans la direction du mont Bl se succèdent, le *Matterhorn* ou *Grand-Cervin* (4582 m.), « la monta idéale, » au pied de laquelle est Zermatt, rendez-vous des touristes *Colon* (3645 m.), la *Ruinette*, le *Grand Combin* (4308 m.), *Velan* (3792 m.) et le groupe du *Grand Saint-Bernard* (3571 m.), qu col *Ferret* sépare du *Mont-Blanc*. A la Suisse valaisanne appartien chaine secondaire qui du col de Balme se dirige vers le Rhône et renfe les magnifiques gorges du Trient, la cascade de Pissevache. Son princ sommet, la *Dent du Midi* (3285 m.), se dresse en face de la *Dent de Mor* (2938 m.), située à droite du Rhône, « magnifique portail sculpté pai météores, » dont les piliers marquent la limite orientale de l'ancien bassi Léman. Le *Grammont* est la dernière chaîne suisse de la rive gauche fleuve. Les paysages grandioses, les sites pittoresques, variés à l'infini rencontrent sur tous ces versants de la grande chaine et dans les vall cachés qui descendent au Rhône. « La plus fréquentée et la plus belle de » vallées latérales, est celle que parcourt la *Viège* ou *Visp de Zerma* » on peut y contempler, en un tour d'horizon, comme un résumé de tout » grandeur des Alpes; on s'y rend avec piété comme en un lieu vrain » auguste,consacré par l'admiration des hommes. Une ceinture de » et de glaciers l'encadre; en face se dresse la superbe pyramide » Matterhorn ou mont Cervin. Autour d'elle est tout un cortège d'au » cimes attirant aussi les audacieux par leurs escarpements, leurs glaci » leurs précipices; mais, quelles que soient la vaillance et l'adresse » gravisseurs, plus d'une saillie du massif est encore restée vierge » leurs pas. » (E. RECLUS, p. 13.)

L'énorme massif du **Mont-Blanc,** qui appartient presque en enti la France, élève au-dessus de la vallée de Chamonix son dôme g haut de 4810 mètres, dépassant toutes les autres cimes de l'Europe : i le nœud auquel se rattachent les chaines secondaires françaises des A de Savoie, la grande chaine occidentale commune à la France et à l'It du nord au sud, **Alpes Grées**, jusqu'au mont Cenis; **Alpes C tiennes** jusqu'au *Viso;* **Alpes Maritimes**, du mont Viso au co Tende et à la rivière de Gênes.

2° A l'ouest, la chaine des **Alpes Bernoises** (*Berner Oberla* n'est séparée du Gothard que par le passage du Grimsel et les gla du Rhône. Elle dresse ses glaciers et ses aiguilles juste en face des ma des Alpes Pennines dont l'étroite et profonde dépression du Rhône sépare. Elle est la plus accessible et la plus fréquentée de toutes; glaciers sont les plus vastes de l'Europe; ils s'étendent presque sans i ruption de la vallée de Loetschen aux sources de l'Aar (50 kilom.). principaux sont ceux d'*Aletsch* et de *Viesch*, tributaires du Rhône (de 100 kilom. carr.), ceux de l'*Aar,* de *Rosenlaüi*, de *Grindelwald* *Tschingel* et *Blumlisalp*, sur le versant opposé. Les plus célèbres som sont : la *Jungfrau* (escaladée en 1811), 4167 mètres; le *Finster-*.

Horn, 4 275 mètres, le plus élevé de tous, un des moins connus; le *Schreckhorn* (4 083 m.) et l'*Aletsch-Horn* (4 207 m.), perdus dans les glaces; le *Mönch* (4 096 m.), l'*Eiger* (3 975 m.) et le *Wetterhorn* (3 708 m.), qui dominent la vallée de Grindelwald. Les passages intérieurs les plus fréquentés sont ceux de la *Grande-Scheideck* (2 038), entre Meyringen et Grindelwald; de la *Wengernalp* (2 009 m.), entre Grindenwald et Lauterbrunnen, et de la *Gemmi* (2 032 m.), entre la vallée de Kandersteg et Louèche-les-Bains (Rhône). Les belvédères les plus souvent gravis sont : le *Faulhorn* (2 683 m.), près de la Grande-Scheideck; le *Niesen* (2 366 m.), près de Thun; le *Moléson* (2 005 m.), la *Dent de Jaman*; le rocher de *Naye* (2 040 m.), au-dessus de Vevey, de Montreux et de Chillon; le *Torrenthorn*, au-dessus de Louèche; l'*Eggischhorn*, à l'est du glacier d'Aletsch. La chaine bernoise se ramifie en tous sens du côté de la plaine suisse; elle pousse ses rochers au sud-est jusqu'au grand coude du Rhône, par les *Diablerets* et la *Dent de Morcles*.

3° Au nord, rattachées au Saint-Gothard par le massif des glaciers du Rhône, les **Alpes** d'**Unterwalden** et d'**Uri** étendent leurs rameaux dans tous les sens, des lacs de Brienz et de Thun à ceux de Lucerne et de Zurich, des deux côtés de la profonde vallée de la Reuss; elles sont dominées au nord par la cime du *Titlis* (3 239 m.), et autour de lui, le *Sustenhorner*, le *Spanort* (3 205 m.), le *Schlossberg* (3 133 m.), l'*Uri-Rothstock* (2 932 m.), tous à l'ouest de la Reuss. A ces massifs se rattachent les chaines de cette région si connue qui entourent le lac des Quatre-Cantons (*Uri*, *Schwytz*, *Unterwald*, *Lucerne*, les cantons forestiers, noyau primitif de la confédération). Les sommets ne sont plus que de second ordre, mais très visités; tels sont le *Righi* ou *Rigi* (1 800 m.), les deux *Mythen* (1 903 m.); la *Frohnalp* (1 911 m.), le *Seelisberg* (1 928 m.) au flanc duquel est le Grütli légendaire; le *Burgenstock* (1 134 m.); le *Stanzerhorn* (1 900 m.), au-dessus des vallées de Sarnen et de Melchthal, et en face de lui le sombre *Pilate* (2 133 m.) et tout le groupe montagneux des Alpes de l'*Emmenthal*; puis au nord de Brienz et de la vallée d'Hasli, les montagnes de *Brunig*, dont le point culminant est le *Rothhorn* (2 351 m.). « Quelle » charmante montagne que le Brunig, et faite tout exprès pour les peintres! Sur les deux revers, des points de vue charmants et merveilleusement encadrés; sur le sommet, les solitudes les mieux boisées, le pastoral dans tout son charme et sa noblesse, des études d'arbres, de rochers, de terrains, des tableaux tout composés. Cet endroit rappelle les beaux paysages que l'on admire au delà de Saint-Laurent-du-Pont, lorsqu'on va visiter la Grande-Chartreuse. En effet, le Brunig, à cause de son peu d'élévation, présente une végétation vigoureuse à la vérité, mais variée, élégante, et l'on peut y venir étudier plutôt encore les beautés pittoresques du paysage en général que le caractère de la nature suisse ou de la nature alpestre en particulier. » (R. Topffer, *Premiers Voyages en zigzag*, p. 274.) — A l'extrémité opposée, à droite de la vallée de la Reuss, le massif des **Alpes de Glaris** renferme les beaux sommets de *Glarnish* (2 913 m.), du *Hansstock* (3 156 m.), des *Clarides* et du *Tœdi* (3 623 m.), à l'ouest duquel la grande et la petite *Windgalle* (3 000 et 3 189 m.) dominent la vallée d'Altorf; tandis qu'à l'est s'étend une longue montagne parallèle au Rhin (rive gauche), terminée entre la Tamina et le fleuve par la *Calanda* (2 808 m.) qui sépare la vallée de Vœttis (Tamina) de Coire. Au nord enfin, entre le Rhin, les lacs de Constance, de Wallenstadt et de Zurich, se dressent les sommets des *Churfisten* (2 303 m.), le *Speer* (1 956 m.), et dans la chaine de l'*Alpstein*, la pyramide du

18

[redacted]

Sæntis ou *Messmer* (2504) d'où l'on découvre un splendide panorama.

4° A l'est, du *Saint-Gothard* au *Septimer* s'étendent les **Alpes Lépontiennes** ou **Helvétiques**, et du *Septimer* au *Pic des Trois-Seigneurs* (Tyrol autrichien), les **Alpes Rhétiques** ou des **Grisons**. Ces massifs, disséminés entre les hautes vallées du Tessin, de la Maira, de l'Adda, de l'Inn, du Rhin, de la Landquart, se rattachent au Gothard par le *Rheinwald* ou mont *Adula* (3398 m.), source du Rhin postérieur (*Hinter Rhein*), au pied duquel passent les routes du Bernardino et du Splugen. A l'ouest du *Bernardino* (3089 m.) qui domine le val Mesocco et la route de Bellinzona et du lac Majeur; et du *Splugen* (3198 m.) qui conduit par le val San Giacomo à Chiavenna et au lac de Côme, on pénètre dans le bassin du Danube; à l'orient du *Septimer* et du massif de la *Maloïa*, qui écoule l'eau de ses glaciers dans les lacs de *Sils* et de *Silvaplana*, s'ouvre la vallée de l'Inn ou de la Haute-Engadine; à droite se dresse l'énorme massif de la **Bernina** (4052 m.) un des plus vastes de l'Europe, rendez-vous des alpinistes qui se réunissent à Pontresina : le *Roseg* (3922 m.), le *Corvatsch* (3458 m.), le *Morteratsch* (3754 m.), le pic *Sella* (3598 m.), le pic *Languard*, si bien nommé (*longuo guardo*, vue lointaine (3266 m.), sont les cimes les plus vantées des grimpeurs. Les ramifications du massif s'étendent entre l'Engadine (Inn) et la Valteline (Adda) à travers le Tyrol autrichien; les sommets de *Nuna Plafna*, *Furaz*, *Lischan*, au sud de Tarasp, sont les dernières cimes grisonnes en avant de l'Etsch et du col de Reschen... — De la Maloïa se détache la chaîne de l'*Albula* (mont *Julier*, piz d'*Err*, piz *Kesch*, piz *Vadred*), et au centre de ces puissants glaciers de l'Œtzthal, la plus haute montagne de la Silvretta, le piz *Linard* (3416 m.) qui offre un des panoramas les plus complets et les plus étendus de la Suisse. Là commence l'énorme muraille du **Rhæticon**, frontière des Grisons et du Vorarlberg entre les vallées du Landquart et de l'Ill (mont de *Scesaplana*, 2970 m.).

A ces chaînes helvétiques méridionales se rattachent, au sud du Saint-Gothard, les montagnes du Tessin, dénudées et tristes, sillonnées par de profondes vallées (*Levantina*, d'*Ossola*, *Bavona*, *Verzasca*), qui dominent la plaine lombarde (monts *Basodino*, 3276 m., *Cenere* et *Tamaro*), à l'extrémité septentrionale du lac Majeur.

A l'ouest de la Suisse, la chaîne du **Jura** se partage entre la France et la République helvétique. Long de 280 kilomètres, large de 45 à 60, le Jura forme du côté oriental une muraille aux rebords escarpés dont les déchirures ouvrent des passages du côté de la plaine suisse. Le versant français est plus bas et plus irrégulier, et il renferme au sud les plus hautes cimes. L'un et l'autre versant se ressemblent par les plissements des chaînes, le parallélisme des vallées, par la fréquence des cirques ou *combes*, jadis remplis d'eau, et par ces étroits défilés appelés *cluses* qui sont comme des sillons encaissés à travers les massifs. Sur les talus de ce sol calcaire montent les vergers et les cultures, puis les vignobles, les sapins et les prairies; parfois les cimes ou crêts sont hérissés de rochers stériles. Les géologues ont constaté que le Jura avait eu autrefois ses glaciers; les blocs énormes de granit qui revêtent çà et là les flancs de la chaîne orientale proviennent des sommets des grandes Alpes; la barrière du Jura a arrêté ces blocs erratiques dans leur marche. La plus haute de ces chaînes jurassiques est la plus orientale : elle appartient à la Suisse, à partir du col de la *Faucille* (France), qui est un des plus admirables sites du Jura d'où l'on puisse contempler le massif du Mont-Blanc; la première cime suisse est la *Dôle* (1678 m.), dominant la vallée française des Dappes; puis viennent, au nord du col de Saint-

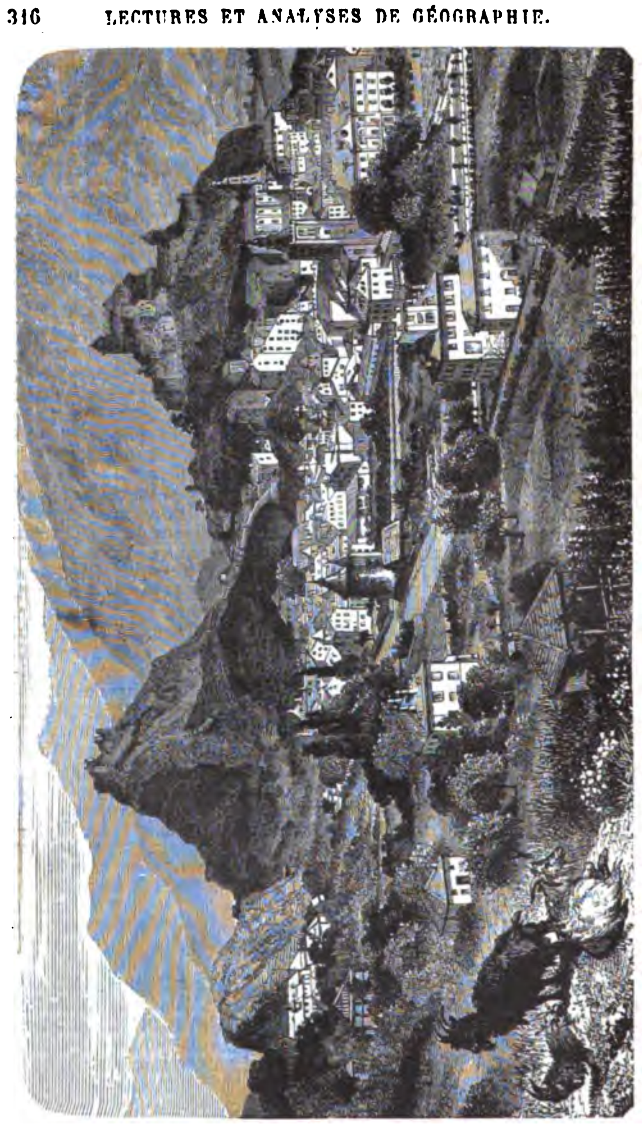
[redacted]

Cergues (route de Lyon aux Rousses et à Morez), le *Risoux* sur la frontière, le mont *Tendre* (1 680 m.), la *Dent de Vaulion*, le *Suchet* (1 591 m.), le *Chasseron* (1 611 m.) revêtu de bois, de pâturages et de rochers, entre le val d'Orbe (route d'Yverdon) et le val de Travers (route de Neuchâtel); le mont *Aubert* (1 342 m.) et le *Chaumont* (1172 m.), au-dessus du lac de Neuchâtel; le *Chasseral* (1 609 m.), entre le val Saint-Imier et le lac de Bienne; et dans la chaîne qui se prolonge le long de l'Aar, le *Weissenstein* (1396 m.) au nord-ouest de Soleure, le *Paswang* (1 207 m.), le *Hauestein*, la *Geisfluh*, et au delà de l'Aar, le *Lagern* (862 m.). Les cluses où coulent la Birse et ses affluents sont flanquées du *Raimeux* et du *Moron* (1 340 m.); le Doubs longe le plateau des *Franches-Montagnes*, et traverse une cluse grandiose à l'est du mont *Terrible* ou *Monterri* (1 000 m.). — Le plateau du *Jorat* (5 à 600 m.) contourne le lac de Genève au nord et s'étend de la Dent de Vaulion à la Dent de Jaman.

Cours d'eau; lacs. — Les glaciers de la Suisse, immenses réservoirs d'eau, couvrent 2 096 kilomètres carrés; les plus grands sont ceux qui alimentent les innombrables sources du Rhône (glaciers du Rhône, d'Aletsch, du Mont-Rose). Du Saint-Gothard les rivières maîtresses (Rhône, Rhin, Tessin) coulent vers trois mers différentes : la Méditerranée occidentale, la mer du Nord, l'Adriatique. — **1° Versant de la Méditerranée** (golfe du Lion). — Le **Rhône** (canton du Valais), formé par les glaciers de la Furka et grossi par les mille torrents tombés des 260 glaciers de l'Oberland et du Mont-Rose, coule au sud-ouest jusqu'au coude de Martigny, par Viesch, Brieg, Visp, Louèche (Leuk), Sierre, **Sion**, Saxon, ; puis prend la direction du nord-ouest dans une plaine d'alluvion, par Vernayaz, Saint-Maurice, et tombe dans le lac Léman entre Villeneuve et le Bouveret. Le lac **Léman,** le plus vaste des lacs de l'Europe occidentale, sillonné de bateaux à vapeur (alt. 371 m., superf. 578 kilom. carr., prof. extrême 334 m., moyenne 150 m.), décrit un demi-cercle en forme de croissant, par Chillon, Montreux, Clarens, Vevey, Ouchy et Lausanne, Morges, Rolle, Nyon, Coppet, Versoix (rive septentrionale suisse), et par Saint-Gingolph, Meillerie, Évian, Amphion, Thonon, Yvoire, Hermance (rive méridionale). La côte du sud appartient à la Savoie française, d'Hermance à Saint-Gingolph. Entre Yvoire et Promenthoux commence la partie du lac qui dépend de la zone jurassienne et qu'on appelle le *Petit Lac*, moins large et moins profonde que la partie orientale; le lac se rétrécit au sud et finit en pointe entre les quais de Genève, où bondissent les flots bleus du Rhône épuré dans sa traversée du lac régulateur. Au sortir de Genève, le Rhône coule au sud-ouest par Collonges, franchit le seuil du Jura par des gorges profondes entre le Grand-Credo et le Vouache, et entre en France en amont de Bellegarde, sous le Fort-l'Ecluse, près du confluent de la *Valserine*. — Parmi les torrents innombrables de son cours supérieur, les principaux sont, à gauche, la *Viège* (Zermatt), la *Borgne*, la *Dranse valaisanne* (Martigny), la *Dranse savoyarde* (France) qui finit dans le lac à l'est de Thonon; le *Foron*, venu du mont Targaillan (France); le torrent fangeux de l'*Arve*, descendu du mont Blanc par Chamonix, Sallanches, Cluses, Bonneville (France); — à droite, dans le lac tombent la *Venoge* (Cossonay), l'*Aubonne*, la *Versoix*.

2° Versant de l'Adriatique. — Le **Tessin,** issu des monts Nufenen contourne au sud le Gothard, roule ses eaux rapides dans le val Levantina (Bellinzona) et se jette à Magadino dans le lac **Majeur** (211 kilom. carr., 195 m. d'alt., 375 m. de prof. maximum, 210 m. moyenne), qu'il comble peu à peu de ses alluvions ; il est grossi à gauche du *Breno* (Biasca), de la

[redacted]



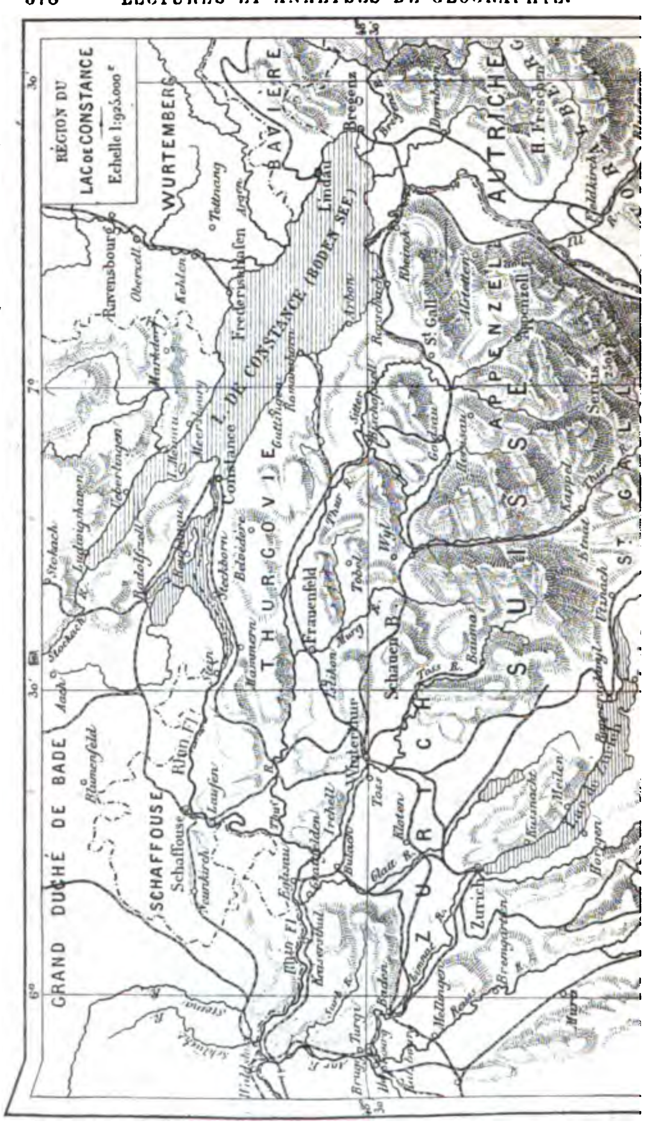
Vue de Sion (Valais).

Moesa (route du Bernardino), et le lac reçoit les puissants torrents suisses de la *Verzasca* et de la *Maggia* (sans parler de la *Toce* ou *Toccia*, qui coule sur le territoire italien). — L'*Agno*, venu du mont Cenere, et le *Cassarate* se jettent dans le lac de *Lugano* (50 kilom. carr., prof. 279 m., moyenne 150 m.) qui appartient presque tout entier à la Suisse.

3° **Versant de la mer Noire.** — L'**Inn**, originaire du Septimer, traverse les lacs de *Sils* et *Silvaplana*, coule dans la vallée de l'Engadine (Saint-Moritz, Samaden, Bevers, Zutz, Taraps, Schuls) et entre dans le Tyrol à Finstermünz, grossi des torrents fournis par les cinquante-cinq glaciers de la Bernina et de l'Albula; le principal est le *Flatz*, que suit la route de Pontresina, entre l'Engadine et la Valteline (Adda).

4° **Versant de la mer du Nord.** — Le **Rhin** (*Rhenus*, *Rhein*, *Ryn*, mots qui ont tous le sens d'eau courante), le grand fleuve de l'Europe occidentale (1450 kilom.; superficie du bassin, 220000 kilom. car.), reçoit la plus grande partie des eaux de la Suisse; il est alimenté par des centaines de glaciers; ses deux principales sources sont : le *Hinter-Rhein* (Rhin postérieur) issu de « l'Enfer » de l'Adula au Rheinwald, à travers l'effrayante fissure de la *Via-Mala* (Splugen, Andeer), et grossi de la noire *Nulla* et de la blanche *Albula*, rejoint à Reichenau le *Vorder-Rhein* (Rhin antérieur) sorti du Saint-Gothard (lac de *Toma*) et grossi à Dissentis du *Mittel-Rhein* (Rhin du milieu) et à Ilanz du *Glenner*. A Coire, la première des neuf villes épiscopales rhénanes, les deux Rhins réunis forment un fleuve puissant; là aboutissent les routes du Bernardino, du Splugen, du Julier et la voie ferrée de Sargans. Le Rhin coule vers le nord dans une vallée élargie et arrose Ragatz, Mayenfeld et la forteresse de Luziensteig, Sargans (près de la trouée qui le sépare mal de la *Seez*, affluent du lac de Wallenstadt), Vaduz, Werdenberg où il devient déjà navigable pour les barques; il reçoit à gauche la *Tamina*, dont les gorges sont fameuses (Pfœffers, Ragatz); à droite, la *Plessur* (Coire), la *Landquart* (Fideris, Val de Prättigau), et plus bas l'*Ill* (Tyrol autrichien). A Rheineck, le Rhin se perd dans le **lac de Constance** ou *Bodensee* (alt. 398 m.; superf. 539 kilom. car.; prof. max. 276 m., moyenne 135 m.), partagé entre cinq Etats : sur la rive orientale : *Bregenz*, à l'Autriche; *Lindau*, à la Bavière; *Friedrichshafen*, au Wurtemberg; — sur la rive occidentale : *Constance*, deuxième ville épiscopale, au duché de Bade; *Romanshorn*, *Arbon*, *Rorschach*, à la Suisse. Toutes ces villes sont reliées par des services de vapeurs. — Le lac se termine au nord par deux nappes secondaires, celles d'*Ueberlingen* et d'*Untersee* ou *Radolfzell*. Le Rhin, épuré et régularisé, coule de l'est à l'ouest, à Stein, perce un massif de collines jurassiennes, passe à Schaffhouse, forme la cataracte de Laufen (20 m.), les rapides de Zurzach, baigne les quatre *villes forestières* de Waldshut, Lauffenbourg, Saeckingen et Rheinfelden, et termine à Bâle, troisième ville épiscopale, son cours alpestre, en quittant le territoire helvétique par un coude brusque qui le porte vers le nord. — *Affluents du Rhin.* Rive droite : la *Stokasch*, le *Wutach*, la *Schlucht*, la *Wiese* sont des rivières badoises; — rive gauche : la *Thur*, issue des Alpes à Appenzell, dans la vallée industrielle du Toggenbourg, grossie de la *Sitter* (Saint-Gall, Bischofszell) et de la *Murg* (Frauenfeld); la *Toss* (Winterthur); la *Glatt*, sortie du lac de *Greifensée*; l'**Aar** (275 kilom.), formé par deux glaciers sur le versant septentrional du Grimsel, se précipite à 1877 mètres d'altitude par la cascade de Handeck, décrit jusqu'à son embouchure une double courbe vers l'ouest; il arrose la vallée de Hasli (Meyringen, col de Brunig), traverse les lacs de Brienz et de Thun (Brienz, Interlaken, Unterseen, Thun), coule vers

[redacted]


RÉGION DU
LAC DE CONSTANCE
Echelle 1:925.000e
GRAND DUCHÉ DE BADE
WURTEMBERG
BAVIÈRE
AUTRICHE
SCHAFFOUSE
Schaffouse
THURGOVIE
APPENZELL
ZURICH
Zurich
SAINT GALL
L. DE CONSTANCE (BODEN SEE)
Constance
Bregenz
Lindau
Frederichshafen
Ravensbourg
Tettnang
Stockach
Ludwigshafen
Uberlingen
Radolfzell
Meersbourg
Stein
Frauenfeld
Winterthur
Schauenb.
St Gall
Appenzell
Rorschach
Arbon
Wyl
Baden
Bülach
Eglisau
Kloten
Horgen
Meilen
Kusnacht
Bremgarten
Mellingen
Kaiserstuhl
Rapperschwyl
Säntis
Feldkirch
Dornbirn
Herisau
Gossau
Romanshorn
Tobel
Laufen
Neunkirch
Blumenfeld
Aach
Markdorf
Oberzell
Kehlen
Steckborn
Belvédère
Mammern
Frauenfeld
Kappel
Brugg
Turgi
Zurzach

[redacted]

le nord-ouest à **Berne**, Oltigen, Aarberg, tourne au nord-est par Buren, Soleure, Aarbourg, Olten, Aarau, Habsbourg, Brugg, Coblenz, où il se jette dans le Rhin, en amont de Waldshut, ville badoise. — **A.** L'Aar reçoit à gauche : 1° le torrent de *Giessbach*, descendu du Schwarzhorn par quatorze chutes successives hautes de 350 mètres, les plus pittoresques des Alpes; 2° les deux *Lutschinen* (vallées de Grindelwald et Lauterbrunnen), réunies en une seule (lac de Brienz) dont les alluvions ont formé l'isthme qui sépare les lacs de Brienz et de Thun; 3° la *Simme*, grossie de la *Kander* (Kandersteg); 4° la *Saane* ou *Sarine*, rivière de pâturages (Gruyères, Corbières, Fribourg); 5° la *Zihl*, qui sort du lac de Biel ou Bienne, entre Biel et Nidau, et finit près de Buren, s'appelle d'abord l'*Orbe*. L'Orbe issue du Noirmont, traverse le *lac des Rousses* (France), la vallée et le *lac de Joux*, passe à Vallorbe et Orbe, prend le nom de *Thiele*, entre à Yverdon dans le lac de Neuchâtel (240 kilom. car.; alt. 433; prof. max. 144, moyenne 100) qui baigne Grandson et Neuchâtel, en sort sous le même nom pour traverser le lac de Biel où elle perd son nom. L'Orbe est uni à la Venoge (lac Léman) par le *canal d'Entreroches;* le lac de Neuchâtel reçoit à droite la *Broye*, qui forme et déverse le lac de *Morat;* à gauche, la *Reuss* qui longe le Chasseron, par le magnifique val de Travers (Motiers, Travers, Noiraigues, Boudry; chemin de fer de Neuchâtel à Pontarlier). — **B.** L'Aar reçoit à droite : 1° l'*Emmen*, rivière de pâturages; 2° la *Surhr* (lac de *Sempach*); 3° l'*Aa*, déversoir des lacs poissonneux *Baldegg* et *Hallwyll;* 4° la **Reuss,** issue du Saint-Gothard, traverse la courbe d'*Urseren* entre Hospenthal et Andermatt, se précipite au fond de l'effroyable gorge des *Schollinen* (pont du Diable), descend à Altorf, et entre dans le **lac des Quatre-Cantons** près de Fluelen; le lac (superf. 107 kilom. car.; alt. 437; prof. max. 150, moyenne 100 m.), aux contours sinueux, encaissé entre de hautes montagnes, dominé par le Righi et le Pilate, longe l'Axenberg et baigne les stations de Brunnen, Vitznau, Küssnacht, **Lucerne;** la Reuss passe à Baden et finit à Brugg; elle reçoit les eaux des lacs de *Lowerz*, de *Morgarten* ou *Egeri* et de *Zug* que lui apporte la *Lorze;* 5° la **Limmat,** descendue du Tœdi (Glaris), détournée dans le lac *Wallenstadt* par le canal d'*Escher*, entre dans le *lac de Zurich* (superf. 88 kilom. car.; alt. 409 m.; prof. max. 109 m., moyenne 80), très long et très étroit, traversé par le pont de Rapperschwyl, et en sort à **Zurich** sous le nom de *Limmat*, arrose Baden et finit à Turgi; le lac de *Wallenstadt* (23 kilom. car.) reçoit la *Séez* et le lac de *Zurich* reçoit la *Sihl*.

Le dernier affluent du Rhin à gauche en Suisse est la *Birse*, venue du Sonnenberg (Delémont, Saint-Jacques); elle finit près de Bâle.

II. — Géographie politique

Notice historique[1]. — **La période héroïque : jusqu'en 1394.** Les premiers habitants du territoire suisse ont été les constructeurs

1. Pour l'Histoire générale de la Suisse, voir : Mueller (J. de), *Histoire de la Confédération Suisse*, 1806, 5 vol. in-8; continuée par Glutz-Blotzheim, Hottinger, Vulliemin, Monnard (trad. franç. de Monnard et Vulliemin, 1837-51, 18 vol. in-8°); Daguet, *Hist. de la Confédération suisse* (Paris, 1880, 7° éd.);

[redacted]

des cités lacustres, dont les pilotis et les épaves ont été découverts de nos jours dans la plupart des lacs[1], avec des ustensiles en pierre, en corne, en argile, en bronze même. Venus sans doute de l'Orient, ces Helvètes primitifs, refoulés par les Germains du Danube, étaient, en majorité, de race celtique; leurs voisins orientaux, les Rhétiens, avaient peut-être une origine commune. Les Romains les soumirent les uns et les autres à leur domination, firent passer des routes à travers les Alpes, et fondèrent des villes dans les vallées du Rhône et du Rhin: *Genève*, *Octodurum* (Martigny), *Aventicum* (Avenches), *Augusta Rauracorum* (Augst), *Vindonissa* (Windisch), *Curia Rhætorum* (Coire). — Après les Romains, les Allemands, les Burgondes et les Ostrogoths envahirent le pays; les rois mérovingiens l'incorporèrent à leurs Etats; la Suisse se convertit au christianisme, et de nombreux monastères furent établis jusque dans les vallées les plus sauvages, comme ceux de *Saint-Maurice*, de *Sæckingen*, de *Saint-Gall*, de *Dissentis*, de *Reichenau*, de *Pfæffers*, d'*Einsiedeln*, etc. Les princes-abbés de Saint-Gall furent les plus puissants seigneurs pendant dix siècles. La Suisse se morcela après la mort de Charlemagne; au treizième siècle elle était le siège d'une multitude de souverainetés laïques ou ecclésiastiques, abbés, comtes, villes libres, ayant acheté ou usurpé les droits régaliens, et soumises à la juridiction nominale de l'Empereur. Un de ces hobereaux de l'Helvétie allemande, Rodolphe de Habsbourg, fut élu à l'Empire (1273). Son fils aîné, Albert Ier, duc d'Autriche, voulut enlever aux trois cantons forestiers (*Waldstetten*), Uri, Schwytz, Unterwalden, leurs privilèges et augmenter partout les impôts: ils se liguèrent, et tinrent le pouvoir impérial en échec. Telle est l'origine historique de la dramatique légende de Guillaume Tell et du serment des Trois Suisses au Grütli, que Tschudi a résumée au seizième siècle, et que Schiller, au dix-neuvième, a rendue à jamais populaire[2]. Henri VII de Luxembourg accorda aux Waldstetten la confirmation de leurs chartes, et, pour les soustraire à la suzeraineté de la maison d'Autriche, les plaça sous l'immédiateté de l'Empire. Les trois cantons conclurent alors (1309) leur première *alliance perpé-*

Rilliet, *Les Origines de la Confédération suisse* (Paris, 1868, in-8°); Daendliker, *Histoire du peuple suisse* (trad. de l'allemand, par Mme J. Favre, in-8°, Paris, G. Baillière); Bluntschli, *Hist. de la Confédération suisse* (en allemand, 2 vol. in-8°, 1850); Henne am Rhyn, *Hist. de la nation suisse* (en allemand, 3 vol. in-8°, 1871, 2e éd.); Vœgelin et Escher, *Hist. de la Confédération suisse* (en allemand, 1856-59, 4 vol. in-8°); May, *Histoire militaire de la Suisse* (Lausanne, 1788, 8 vol. in-8°.)

1. C'est en 1853, qu'à la suite d'une longue sécheresse qui avait fait baisser le niveau des eaux du lac de Zurich, les riverains d'Obermeilen découvrirent non loin du bord un grand nombre de pilotis en bois de chêne, de hêtre, de bouleau, de peuplier et de sapin, plantés dans le fond vaseux. Les archéologues fouillèrent avec ardeur les autres lacs, et reconnurent des stations dans la plupart. A *Wrangen* (lac de Constance) le nombre des pilotis dépasse 40 000; à *Robenhausen*, 100 000; la station de *Morges* (lac de Genève) occupait 40 000 mètres carrés, celle de *Chabrey* (lac de Neuchâtel) 35 000, celle d'*Hauterive* 30 000; c'étaient de véritables bourgades habitées non par des familles, mais par des tribus entières. On connait en Suisse plus de 200 stations dont quelques-unes pouvaient posséder 500 huttes; 100 000 personnes auraient donc pu se trouver à la fois dans ces bourgades aquatiques. (Bordes, *Correspondant*, oct-nov. 1881; — Desor, *Les Palafites*; — Gros, *Les Protohelvètes*; — E. Reclus, *Les Cités lacustres de la Suisse*; *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1862.)

2. V. sur Guillaume Tell et les Trois Suisses un article de M. Marc Monnier, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1870.

[redacted]

tuelle, qui fut comme le noyau de la future confédération. Frédéric le Beau d'Autriche les mit au ban de l'Empire, et son frère, Léopold, essaya d'envahir leur pays : mais au défilé de Morgarten, près du lac d'Egeri, les *Thermopyles suisses*, l'armée ducale fut écrasée par les montagnards (1315). Les vainqueurs renouvelèrent leur ligue à Brunnen, et, l'année suivante, Louis de Bavière confirma leurs privilèges; la maison d'Autriche elle-même ne revendiqua plus sur leur territoire que ses droits patrimoniaux, et d'ailleurs ne les recouvra jamais : chacun des cantons émancipés conserva son autonomie particulière, tout en restant fidèle à l'association de Brunnen. Aux trois cantons forestiers se réunirent : Lucerne en 1332, Zurich en 1351, Zug et Glaris en 1352, Berne en 1353. Les forces de la confédération étaient doublées : la chevalerie souabe, conduite par le duc Léopold le Preux, fut de nouveau battue à Sempach (1386); deux ans après, les baillis ducaux étaient mis en déroute sur le champ de bataille de Nœfels : « onze bornes rappellent encore aujourd'hui les onze attaques autrichiennes successivement repoussées par l'héroïsme de quelques centaines de montagnards. » (Himly.) Les Habsbourg s'avouèrent vaincus et signèrent une paix de vingt ans avec les confédérés.

Les cantons passèrent alors de la défensive à l'attaque : ils conquirent l'Argovie et la Thurgovie. Mais la guerre éclata entre Zurich et Schwytz au sujet de la succession du comte de Toggenbourg (1436); les Zuricois battus sollicitèrent le secours des Autrichiens et leur ouvrirent les portes de leur ville ; le dauphin de France, Louis, leur amena les *Grandes compagnies* et vainquit les confédérés à Saint-Jacques (1444). Après la paix (1450), Zurich reprit la direction des cantons réconciliés, et Schwytz garda l'honneur de donner son nom à la fédération elle-même (Suisse). L'Autriche renonça à la lutte, accepta les usurpations commises et reconnut l'indépendance des cantons; Louis XI, qui avait éprouvé la valeur des Suisses à Saint-Jacques, conclut avec eux une alliance, prit leurs mercenaires à sa solde et les brouilla avec Charles le Téméraire, qui trois fois se fit battre par eux à Granson, à Morat et à Nancy (1476-77). « Dès lors réputés les meilleurs » fantassins de l'Europe, ils eurent le choix parmi tous les princes pour » vendre leurs services militaires; servirent tour à tour ou même simultanément la France, les Sforza, le Pape, l'Empereur, firent et défirent » pendant un quart de siècle les ducs de Milan ; jusqu'à ce que, dégoûtés » de la grande guerre par leurs défaites successives de Marignan, de la » Bicoque et de Pavie, ils se retirassent de la lice en tant que corps de » nation, tout en laissant subsister les *capitulations* qui autorisaient la » France et d'autres puissances à recruter chez eux des régiments de mercenaires. »

Pendant les guerres bourguignonnes et italiennes, le nombre des cantons confédérés, qui ne cessaient pas d'étendre leurs frontières aux dépens de la maison d'Autriche ou des seigneuries féodales, fut porté de huit à treize par l'accession de **Soleure et Fribourg** (1481), de **Bâle et Schaffhouse** (1501), d'**Appenzell** (1513). La république des treize cantons fut alors constituée, et resta telle pendant trois siècles. Les bourgeois de Berne (*Messieurs de Berne*), qui avaient mis un ours dans leurs armoiries, continuèrent avec ardeur leurs acquisitions et leurs conquêtes, et s'enrichirent des dépouilles des maisons de Habsbourg et de Savoie. La réforme religieuse provoqua dans les cantons une agitation profonde et un schisme ; le réformateur Zwingle fut vaincu et tué à Cappel (1531), mais la Suisse se divisa en cantons catholiques et cantons protestants; deux fois en 1656 et 1712, les dissidences religieuses ranimèrent la lutte ; les protestants

[redacted]

à la fin triomphèrent. En 1648, à Munster, l'Europe reconnut formellement l'indépendance de la Suisse. Les Suisses continuèrent à se mettre comme soldats au service des cours; plus de 25000 combattirent dans les armées de Louis XIV. Cette amitié se refroidit en 1685 quand les calvinistes français proscrits, au nombre de 60000, vinrent chercher un refuge dans les cantons de l'ouest et apprirent aux Suisses à cultiver la vigne, à tisser le lin, le coton, la soie, à fabriquer la mousseline et à haïr la politique du grand Roi.

Au dix-huitième siècle, des rivalités éclatèrent dans les villes entre les classes, bourgeois privilégiés et détenteurs du pouvoir, bourgeois écartés des affaires, artisans privés du droit de suffrage. Le major Davel, de Lausanne (1723), qui voulait affranchir le pays de Vaud de la tyrannie bernoise; Henzi, de Berne, qui conspirait contre les patriciens de sa ville natale (1749), furent livrés au bourreau.

Le mouvement philosophique du dix-huitième siècle, qui avait en France son principal foyer, gagna rapidement la Suisse : Rousseau était de Genève; les presses des villes suisses répandaient partout les ouvrages proscrits à Paris. En 1790, les partis opprimés s'unirent contre les oligarchies; le club Helvétique prépara une révolution; Lausanne célébra le 14 juillet; les Etats de Vaud proclamèrent la *République Lémanique*, et le général français Brune occupa Berne. L'antique confédération helvétique, composée d'États isolés, que n'avait pas réunis l'idée de la patrie commune, fut dissoute, le Directoire imposa par la force aux cantons une constitution républicaine unitaire et un gouvernement central, dont le siège fut Aarau, puis Berne. Les résistances continuèrent jusqu'au traité de Lunéville qui reconnut à la Suisse le droit de choisir la forme de son gouvernement (1801). Les fédéralistes firent aux unitaires une guerre nouvelle; le premier consul les désarma, et imposa aux deux partis par l'*Acte de médiation* une constitution mixte. Le nombre des cantons était porté à dix-neuf par l'adjonction d'**Argovie**, **Thurgovie**, **Vaud**, **Tessin**, **Saint-Gall**, **Grisons**; il fut de vingt-deux, en 1815, par celle du **Valais**, de **Neuchâtel** et de **Genève**. Le congrès de Vienne, en 1815, maintint l'intégrité des cantons, et confirma leur neutralité. Une diète, réunie à Zurich, élabora une nouvelle constitution sous le nom de *pacte fédéral*, qui rendit au patriciat une partie de ses privilèges, et laissa à chaque canton une indépendance presque complète. Après 1830, sept cantons formèrent une *ligue* pour la revision du pacte fédéral; mais le parti réactionnaire et le parti radical firent échouer le projet. En 1847, les cantons catholiques, aidés par les envois d'armes et d'argent de Metternich, et encouragés par le ministre français Guizot, se groupèrent dans la ligue *du Sonderbund* et tentèrent de former un Etat à part. La diète envoya contre eux le général Dufour, qui, en moins d'un mois, repoussa les insurgés et les obligea à faire leur soumission; la nouvelle constitution fédérale, votée le 12 septembre 1848, et quelque peu modifiée en 1874, a laissé aux vingt-deux cantons une part de souveraineté, mais en resserrant les liens de la fédération et en remettant à une autorité centrale le soin des affaires étrangères, la législation générale, l'administration de l'armée, de la monnaie et des postes. Cette centralisation maintient l'unité de ce vaillant petit peuple que la diversité des races, des langues et des religions a pu diviser, mais que l'amour de la liberté, le désir de l'indépendance et un patriotisme ardent ramènent sous une loi commune, en dépit des nationalités, des idiomes et des croyances.

Constitution. — La Suisse est une *république fédérative* (en vertu

du pacte conclu en 1848 et revisé en 1874). Le **pouvoir exécutif** est exercé par un *Conseil fédéral* (*Vorort*) de sept membres élus pour trois ans par l'Assemblée fédérale (traitement de chacun : 12000 fr. par an) ; ce Conseil choisit son président annuel et non rééligible ; il est le **président de la Confédération** ; son traitement annuel est de 13500 francs. Le **pouvoir législatif** est exercé par l'*Assemblée fédérale*, composée de deux Conseils : le *Conseil national*, 145 députés élus au suffrage universel, 1 par 20000 hab. ; ils reçoivent une indemnité de 12 fr. 50 c. par jour ; — le *Conseil des Etats*, 44 membres élus à raison de 2 par canton, ou 1 par demi-canton, quand les cantons sont divisés en deux Etats. L'*Assemblée fédérale* conclut les traités de paix, les alliances, déclare la guerre, sanctionne les constitutions cantonales, nomme les neuf membres du tribunal fédéral élus pour six ans ; nomme le chancelier et le général en chef de l'armée fédérale. Les résolutions et lois fédérales non urgentes sont soumises à un plébiscite, si 30000 citoyens et 8 cantons le demandent. Tous les citoyens suisses, laïques, âgés de vingt ans, sont électeurs et éligibles. Chaque canton a son gouvernement particulier ; les *constitutions cantonales* sont très variées et variables. Tantôt comme dans les cantons d'Uri, Unterwalden, Glaris, Appenzell, le pouvoir réside dans l'assemblée générale des citoyens (*landsgemeinde*) convoquée tous les ans en plein air, qui décide de tout, et nomme à toutes les fonctions publiques sans traitement ; tantôt comme à Bâle-Ville, Genève, Fribourg, dans le Tessin et Zug, la démocratie est représentative ; et le pouvoir législatif délégué à un *Grand Conseil* élu pour quatre ans, lequel choisit à son tour un *Conseil d'Etat* ou *Petit Conseil* exécutif, qui, sous la présidence d'un bourgmestre, avoyer, landamman ou syndic, forme le gouvernement cantonal. Ailleurs (Zurich, Berne, Soleure, Vaud, Neuchâtel, etc.) le système est mixte ; il y a un Grand Conseil ; mais, par l'acte appelé *referendum*, on soumet les projets de loi à l'acceptation de tous les électeurs réunis.

Drapeau : Rouge avec la croix blanche ou d'argent au centre. Il n'y a aucun *ordre honorifique*, aucune *décoration* helvétique ; les citoyens suisses ne doivent porter les insignes d'aucun ordre étranger.

Divisions administratives. — La Suisse est divisée en vingt-deux cantons, dont trois sont subdivisés en demi-cantons ; ceux d'*Unterwalden*, *Bâle*, *Appenzell*.

[redacted]

	CANTONS avec la religion et les idiomes.	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES
Bassins de la Reuss et de la Linth.	SCHWYTZ (Catholique-Allemand)	Schwytz 6000, entre la Muotta et les deux Mythen.	Brunnen, port du lac des Quatre-Cantons; Einsiedeln, 8000, lieu de pèlerinage, haras; Gersau, Immensee, Art, sur le lac de Zug; Kussnacht, sur le lac.
	URI (Catholique-Allemand)	Altdorf 3000, à l'entrée de la route du Saint-Gothard.	Fluelen, port d'Altdorf sur le lac des Quatre-Cantons; Burglen, à l'est; Amsteg, Goschenen, Andermatt, Hospenthal, sur la route du Saint-Gothard.
	UNTERWALDEN (Catholique-Allemand)	Sarnen 4000, chef-lieu de l'Obwald.	Sachseln, port du lac de Sarnen.
		Stanz 2000, chef-lieu du Nidwald.	Stanzstad, Stad, ports du lac des Quatre-Cantons.
	LUCERNE (Catholique-Allemand)	Lucerne 15000, au débouché de la Reuss; filatures, tissage, machines.	Veggis, sur le lac, au pied du Riga; Sempach, sur un lac; Entlebuch, dans une vallée célèbre par ses bestiaux, ses fromageries et ses lutteurs.
	ZUG (Catholique-Allemand)	Zug 4000, sur un lac.	Baar 4000, vergers, papeteries, cotonnades; Cham, Egeri, id.; Morgarten, bataille de 1315.
	GLARIS (Glarus) (Catholique-Allemand)	Glaris 6000, filatures, draps, indiennes, cotonnades.	Schwanden 3000, ardoisières; Næfels, bourg industriel; Stachelberg, bains.
de la Limmat et de la Thur.	GRISONS (Graunbunden) (Protestant et Catholique-Roman, Allemand, Italien), canton divisé en trois ligues.	Liguegrise, ch.-l. Dissentis. Ligue Cadée, ch.-l. Coire (Chur) 8000, centre des routes commerciales. Ligue des Dix-Droitures, ch.-l. Davos.	Ilanz, Reichenau, Mayenfeld, vallée du Rhin; Thusis, à l'entrée de la Via-Mala; Samaden, Saint-Moritz, eaux ferrugineuses et gazeuses; Bevers (Haute-Engadine); Tarasp, Schuls, bains, eaux minérales; Pontresina, Poschiavo, rendez-vous de touristes, bains sulfureux.
	SAINT-GALL (Protestant et Catholique-Allemand).	Saint-Gall 17000, ville industrielle, étoffes de lin, mousselines, blanchisseries.	Rorschach, port de Saint-Gall sur le lac de Constance; Rheinck, Altstædten 2000, vallée du Rhin; Sargans: Ragatz et Pfœffers, sources thermales; Wattwyl 6000, centre du Toggebourg, longue rue de manufactures, immense production de cotonnades.
	APPENZELL (Protestant et Catholique-Allemand), canton divisé en deux Etats.	Rhodes extérieures, ch.-l. Hérisau 10000, mousselines, tulles, indiennes.	Trogen 3000, siège du gouvernement; Speicher, Heiden, centres agricoles, laiteries.
		Rhodes intérieures, ch.-l. Appenzell 3000.	Gouten, Weisbad, vergers, laiteries.

[redacted]

Bassins du Rhin	ZURICH (*Catholique-Allemand*)	Zurich 21 000, *au débouché de la Limmat, sur le lac* (ancien Turicum), *industries florissantes, filatures, teintureries, machines; École polytechnique, université, observatoire.*	*Autour de Zurich 18 villages industriels, au milieu des jardins et des vignobles, forment comme les faubourgs de Zurich. A l'ouest du lac* Horgen 5000, Waedenschwyl 6000, Richterschwyl 4000, *sont des villes de fabriques. Au sud-est,* Wald 5000, *mousselines; au centre, sur l'Aa, le « ruisseau des millions » entre les lacs de Pfæffikon et de Greifensee,* Uster *et les 30 usines de la vallée;* Winterthur, *vignobles, cotonnades, teintureries, écoles modèles;* Bulach, *centre vinicole.*
	THURGOVIE (Thurgau) (*Protestant et Catholique-Allemand*).	Frauenfeld 3000, *soieries, filatures.*	Weinfelden 3000; Romanshorn et Arbon, *ports du lac de Constance, vignobles; en face de l'île badoise de* Reichenau *est le château d'*Arenenberg.
	SCHAFFHOUSE (Schaffhausen) (*Protestant-Allemand*).	Schaffhouse 10 000, *station de bateau* (scapha), *vieille ville du moyen âge: fabriques d'acier, soieries, cotonnades.*	Stein, *au débouché du Rhin;* Laufen, *chute du Rhin, situées au milieu des prairies et des vignobles.*
	ARGOVIE (Argau) (*Protestant et Catholique-Allemand*).	Aarau 5000, *fabriques, fonderies, rubans, cotonnades.*	Aarbourg 3000, *citadelle et arsenal;* Zofingen et Lenzbourg 3000, Wohlen, *fabriques;* Brugg, Habsbourg, *berceau de la dynastie autrichienne;* Schinznach, *bains sulfureux;* Windisch (*ancienne Vindonissa*); Baden, *eaux thermales;* Zurzach, *foires;* Rheinfelden.
	BALE (Basel) (*Protestant-Allemand*) *cantondivisé en deux États.*	Bâle-Ville, ch.-l. *Bâle* 45000, *ville ancienne, riche et commerçante, papeteries, imprimeries, rubans de soie, université.*	Bâle *a de belles églises, un musée et une bibliothèque riches, des établissements nombreux d'instruction et de bienfaisance.*
		Bâle-Campagne, ch.-l. *Liestal, sur l'Ergolz; rubans, ganterie.*	Augst, *ruines d'Augusta Rauracorum;* Schweizerhall, *salines.*
Bassins de l'Aar et l'Orbe.	SOLEURE (Solothurn) (*Catholique-Allemand*).	Soleure 6000, *ville de commerce.*	Olten, *nœud des chemins de fer du Nord-Ouest; cotonnades;* Dornach, *vins.*
	BERNE (Bern) (*Protestant et Catholique-Allemand et Français*).	Berne 36000, *capitale fédérale, université; cotonnades, soieries, bijouteries, teintureries, commerce.*	Hofwyl, *institut agronomique;* Langnau 6000, Sumiswald et Burgdorf 5000, *toiles et fromages;* Langenthal, *toiles et rubans;* Aarberg, Bienne; Saint-Imier, Delémont, *horlogerie, toiles, dentelles;* Porentruy (Jura-Bernois). Dans l'Oberland, Thun, *école militaire;* Brienz, *sculptures sur bois;* Unterseen, Interlaken; Lauterbrunnen, Meyringen, Grindelwald, Frutigen, *centres d'excursions.*
	FRIBOURG (Freiburg) (*Catholique-Français et Allemand*).	Fribourg 11000, *fromages, chapeaux de paille, tanneries.*	Gruyères, Charmey, Bull, *industrie fromagère;* Romont, *chevaux et bestiaux.*

[redacted]

	CANTONS avec la religion et les idiomes.	CHEFS-LIEUX avec la population.	VILLES IMPORTANTES
	NEUCHATEL (Neuenburg), (*Protestant-Français.*)	Neuchâtel 13500, *ville aristocratique et commerçante.*	Le Locle 10000; La Chaux-de-Fonds 20000, *horlogerie, bijouterie, dentelles;* Vallengin; Boudry, *vins.*
Bassin du Rhône	VALAIS (Wallis) (*Catholique-Français, Allemand, Italien*).	Sion (Sitten) 5000, *ancienne Sedunum.*	Brieg, Louèche (Leuk), *sources thermales;* Saxon, *bains;* Martigny (Octodurum), *vins de Coquempin et la Marque;* Saint-Maurice; Monthey, *vers à soie, verrerie.*
	VAUD (Vaadt) (*Protestant-Français*).	Lausanne 27000, *sur trois collines dominant le centre du Léman.*	Aigle, Bex, *salines;* Montreux, Clarens, Vevey 8000, *horlogerie et vins, villes d'étrangers;* Ouchy, *port de Lausanne:* Morges, Rolle, Nyon, *ports;* Aubonne, Vallorbe, *horlogerie;* Sainte-Croix, *boîtes à musique;* Yverdon, *bains;* Payerne, *tabac.*
	GENÈVE (Genf) (*Protestant et Catholique-Français*).	Genève 68000, *à la sortie du Rhône; horlogerie, bijouterie, tissus, commerce actif, établissements littéraires, ville de luxe et de plaisirs.*	Carouge 6000; Versoix, *port du lac.*
Tessin.	TESSIN (Ticino) (*Catholique-Italien*).	Bellinzona 3000, *à la jonction des routes alpestres.*	Lugano 6000, commerce actif; *bestiaux, soieries, forges;* Locarno 3000, *vignobles et vergers.* Airolo, *à l'entrée du tunnel du Saint-Gothard.*

La capitale du Tessin change tous les 6 ans. C'est tour à tour Bellinzona, Lugano et Locarno. Dans Unterwalden, c'est tantôt *Stanz* et tantôt *Sarnen*. Les Grisons forment 26 petites républiques indépendantes.

III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux.** Rares, de médiocre importance; *anthracite* dans le Valais (4 à 5 000 tonnes); *houille* à Kapfnach, Menzingen (Zug); à Ultznach (Saint-Gall); au Locle (Neuchâtel); *tourbe* plus abondante dans tous les cantons, surtout Schwytz, Lucerne, Zurich, Appenzell, Argovie, Berne; *asphalte*, au Val-de-Travers (Neuchâtel) et Orbe (Vaud); *salines* de Bex, au pied de la Morcles (Vaud), de Bâle; de Rheinfelden, Kybourg, (Argovie); *eaux minérales et thermales*, extrêmement nombreuses et variées; Louèche et Saxon (Valais), Bex (Vaud); Blumenstein (Berne); Baden (Argovie); Kaltbad (Unterwalden); et surtout celles du canton des Grisons qui attirent en même temps les malades par leurs beautés naturelles (*eaux salines* et *alcalines* de Tarasp et Schulz (Basse-Engadine); de Dissentis et de Belvédère, près Coire; de Flaesch, près Ragatz; *eaux ferrugineuses* de Saint-Moritz, de San-Bernardino, de Peiden, de Fideris (Prättigau), de Silvaplana et Sertig (près Davos), de Küblis, sur le Landquart, de Rottenbrunner et Andeer, sur la Via-Mala, etc.; *eaux sulfureuses* d'Alvenen, dans l'Albula; de Poschiavo, de Thusis, etc. Les cristaux abondent dans les Grisons. On trouve un peu de *fer* dans le Jura, à Leberberg; dans Soleure et Schaffhouse; sur la Tamina (Grisons), à Saint-Gall. *Marbres* variés dans les Grisons, Saint-Gall, Vaud, Berne, Fribourg, Glaris; *granit* abondant (Uri et Tessin); *grès* de Soleure; *ardoises* de Glaris, du Valais, de Saint-Gall, de Pfœffers; *porphyre* du Tessin et d'Uri; *albâtre*, *serpentine*, *pierres meulières* de Saint-Gall; *plâtre*. — **Végétaux.** *Terres arables et vignobles*, 610 000 hectares; *pâturages*, 792 000; *prairies cultivées*, 636 000; *forêts*, 712 000; *froment* rare; *maïs* dans le Tessin, les Grisons, Saint-Gall; *céréales* insuffisantes pour la consommation. *Vins* (Vaud, Neuchâtel, Valais, Tessin, Grisons, Saint-Gall), 1 150 000 hectolitres; *légumes secs*, *culture du lin*, du *chanvre*, du *tabac;* arbres *fruitiers* (Thurgovie), *cidre*, distillation d'eau-de-vie de merises (*kirchwasser*). *Forêts* en partie détruites; bois insuffisants pour la consommation, malgré les lois promulguées pour la protection des forêts nationales (sapins, châtaigniers, noyers, etc.). Les pâturages et l'éducation du bétail ont une grande importance; *bœufs*, *vaches laitières*, *moutons*, *chèvres*, *porcs*, *chevaux*, *ânes* et *mulets*. Grâce à l'excellence des alpages ou pâturages des montagnes, on fabrique du beurre et surtout des fromages renommés, le *gruyère* de Fribourg et du Jura, l'*emmenthaler*, le *maderaner*, le *schabzieger* (export., 40 millions); *lait condensé*; *miel* du Valais. Poisson d'eau douce d'espèces variées; *saumons*, *truites*, *murènes* et *ferras* du lac Léman; *anguilles* du Tessin, *felchen* du lac de Constance, *escargots* élevés dans les Grisons et le Tessin et emportés en masse en Italie, à l'époque du carême; *cocons* du Tessin et du val Misocco. — La vie animale cesse presque entièrement à la limite des neiges éternelles; les races du *bison*, *castor*, *daim*, *cerf* ont à peu près disparu; les *ours*, *chats sauvages*, *loups*, les *chamois* et *bouquetins*, de plus en plus traqués jusque dans les rochers les plus inaccessibles, diminuent d'année en année.

Industrie. — Très florissante, grâce à l'esprit laborieux et tenace des habitants, à l'abondance et à la multitude des chutes d'eau qui fournissent la force motrice, à la modicité des impôts, à la faible cherté de la main-d'œuvre et des denrées. L'industrie suisse se développe rapidement malgré le manque de combustible et les difficultés des communications à travers les barrières de ses montagnes. *Industrie cotonnière*, *tissus*

[redacted]

teints ou *imprimés* (Zurich, Argovie, Glaris, Saint-Gall, Appenzell; plus de 2 millions et demi de broches); *mousselines* et *broderies* de Saint-Gall, Hérisau, Thurgovie; *soieries* et *rubans* de Bâle, Zurich (industrie exercée dès le treizième siècle et ranimée par les réfugiés calvinistes français), qui font une redoutable concurrence aux produits français; *industrie linière* de Berne; *fez* et *lainages* de Glaris; *tresses* et *chapeaux de paille* de Wohlen (Argovie), de Fribourg, du Tessin. *Tanneries*, *papeteries*, *blanchisseries*; *l'horlogerie* concentrée dans le Jura, et rivale de la production française, date de 1587; Genève est le centre de la fabrication de luxe; les autres ateliers et écoles d'horlogerie sont à Neuchâtel, le Locle, la Chaux-de-Fonds, Bienne, Porentruy, etc. (plus de 100 millions par an); *bijouterie*, *boîtes à musique*, *jouets*, *instruments de précision* à Genève; *orgues* de Lucerne; *industrie du bois sculpté*, fondée par Fischer, de Brienz (1825), répandue surtout dans l'Oberland; *céramique*, *poteries*, *faïenceries* de Winterthur, Thun, Carouge; *machines à vapeur et outils* de Zurich; *armes* de Saint-Gall, Schaffhouse, Bâle, Berne, etc. Dans tous les cantons montagneux, l'industrie dominante est l'*exploitation du touriste*. « Aubergistes, portefaix, guides, sonneurs de cors, ouvreurs » de barrières, garde-cascades, portiers de grottes, poseurs de planches » sur les torrents, mendiants de toute espèce embusqués derrière les haies, » tous ceux qui vivent du visiteur étranger, l'exploitent sans la moindre » pudeur. Tout se vend, jusqu'au verre d'eau, jusqu'au signe indicateur de » la main. On cherche à s'approprier les beaux sites pour en faire payer » chèrement la vue, et plus d'une cascade est enlaidie par d'affreuses palis- » sades qui la défendent des regards du pauvre. » (E. Reclus, t. III, p. 123.) Un capital de 300 millions est engagé dans cette industrie, et rapporte 50 à 60 millions par an; le service des hôtels occupe 10 à 15000 personnes, et procure indirectement de l'occupation à 20 ou 25000 autres.

Commerce. — **Importation** (1883), évaluée approximativement à 900 millions de francs (la *France* y entre pour 5720000 quint. métr.; l'*Allemagne*, pour 13; l'*Autriche*, pour 1790000; l'*Italie*, pour 1100000). — **Exportation**, 780 millions (France, 1142000 quint. métr.; *Allemagne*, 1294000; *Autriche*, 276000; *Italie*, 335000; sans compter les chiffres concernant les bois, charbons, machines, voitures et les bestiaux). — **Postes** (1883), 86 millions d'expéditions. — **Télégraphes**, 6832 kilom., 2977000 dépêches.

Voies de communication. — Les passages des Alpes, les routes et les chemins de fer. Les Alpes Centrales ont longtemps isolé la Suisse de l'Italie et de l'Autriche : jadis les cols n'étaient franchis que par des sentiers périlleux, et les marchandises portées à dos d'homme, de cheval ou de mulet. L'industrie a vaincu la nature; les Suisses, aidés de l'étranger, ont construit à grands frais 4500 kilom. de belles routes, avec ponts en pierre, en bois, en fils de fer (le pont de Mélide à Pisone franchit le lac de Lugano, et le pont de bois de Rapperschwyl (1604 m.), le troisième du monde pour la longueur, après ceux de Montréal et de Brooklyn, traverse le lac de Zurich). Voici les principales voies de communication à travers les Alpes Suisses, d'après MM. Bavier (*les Routes de la Suisse*) et Marga (*Géographie militaire*).

1° **Routes de terre : Route de Martigny** à **Andermatt** (Reuss) et **Coire** (Reuss), terminée en 1865 et parallèle à la grande chaîne des Alpes Centrales, par les cols de la Furka, 2436 mètres, et de l'Ober-Alp, 2052 m.; chemin de mulets de *Martigny* (Rhône) à *Aoste* (Doire-Baltée), par le col du Grand-Saint-Bernard, 2472 m.; — sentier de *Zermatt* (val de Saint-Nicolas) à *Châtillon* (Val-Tournanche), par le col de Saint-Théodule,

[redacted]

3322 m.; — sentier de *Visp* (val Iaas) à *Macugnana* (val d'Anzasca), par le Montemoro, 2862 m.; — **route de Brieg à Isella et Domo-d'Ossola** (Doveria et Toccia), par le col du Simplon (2010 m.); agrandie et transformée de 1800 à 1805 par Bonaparte, elle a employé 5000 ouvriers, et coûté 18 millions, fournis surtout par la République cisalpine, *ære italo*, dit une inscription gravée sur un rocher au sommet du col, 30000 voyageurs y passent chaque année; — **route d'Altorf** et **Andermatt** (Reuss) à **Airolo, Biasca** et **Bellinzona** (*Tessin*), par le col du Saint-Gothard et le val Levantine, 2114 mètres : avant l'ouverture de cette route, construite de 1820-1832 par les cantons d'Uri et du Tessin, le sentier périlleux était déjà traversé par 16000 piétons et 9000 chevaux ou mulets; près du pont du Diable est le défilé de Stalvedro, où, en 1799, Lecourbe lutta héroïquement contre les Russes de Souvarow : En 1852, il passait 21000 personnes par cette route; en 1881, 70000, avant l'ouverture du tunnel; — **route de Dissentis** (*Rhin*) à **Biasca** (*Tessin*), par le col de Lukmanier et le val de Blenio, ouverte en 1828; elle rejoint Bellinzona et Lugano par le Monte-Cenere, 553 mètres; — **route de Coire** et **Reichenau** (*Rhin*) à **Bellinzona** (*Tessin*), par Thusis, Andeer, Splugen, le col du Bernardino, 2063 mètres, et le val Mesocco, ouverte de 1818 à 1823, par l'Autriche et les Grisons, dans le passage qui a existé de tout temps, par la *Via-Mala* et la *Roffna*; c'était une des routes suivies par les empereurs d'Allemagne au moyen âge : Macdonald y passa en 1800, en plein hiver; elle est suivie tous les ans par 30000 voyageurs; — **route de Reichenau** (*Rhin*) à **Chiavenna** (*Maira italienne*), par le col de Splugen (2117 m.) et le val Saint-Giacomo, en Italie, ouverte en 1823; — sentier de *Tiefenkasten* (Albula) à *Chiavenna*, par le col du Septimer, 2311 m.; — **route de Coire** et **Tiefenkasten** à **Silvaplana** et **San Moritz** (Inn), par le col du Julier, 2287 m.; — **route de Coire** et **Tiefenkasten** à **Ponte** (Inn), par le col de l'Albula, 2313 m.; — **route de San Moritz** (*Inn*) à **Chiavenna** (*Maira*), par le col de Maloia, 1811 m., ancienne voie romaine; — **route de Samaden** (Inn) à **Tirano** (sur l'*Adda*, en Italie), par Pontresina, le col de la Bernina, 2333 m., Poschiavo et son lac; **route de Zernetz** (*Inn*) à **Glürns** (*Etsch*, dans le Tyrol), par le col de *Buffalora*, 2148; — **route de Finstermünz** (Inn), à **Glürns** et **Trente** (*Adige*, en Tyrol), par le col de Reschen, 1423; — **route de Ragatz** (*Rhin*) à **Süss** (Inn), par Fideris et Klosters (*Landquart*), le col de Fluëla, 2392 m., entre la Weisborn et le Schwartzhorn, route ouverte en 1870. — Hors de la frontière suisse, passe la magnifique route stratégique et commerciale du **Stelvio**, allant de Glürns (*Etsch*, en Tyrol) à Bormio, Tirano, Sondrio, Como, par la Valteline (*Adda*, en Italie), route ouverte par l'Autriche en 1825, s'élevant à 2797 mètres au col de Stelvio (ou Stilfer-Joch), au pied de l'Umbrail; elle a coûté 7 millions et demi.

Du côté du Nord, les principales routes sont celles : d'**Aigle** (val des Ormonts, *Rhône*) à **Château-d'Oex** (*Sarine*), par Estivaz et le col des Mosses, 1446 m.; — de **Brienz** à **Sarnen** (sur l'Aa, au débouché du lac de ce nom) et à **Lucerne**, par le col du Brünig, 1035 m.; 1575 personnes y passèrent en 1852; 25000 en 1876; plus de 30000 en 1884; — — de **Wyl** (*Thur*) à **Benderen** (Rhin), par le col de Wildhaus, 1095 m.; — d'**Appenzell** à **Alstetten**, par le col Amstoss, 980 m.

Chemins de fer (en 1882). — 2829 kilomètres, sans compter 64 kilomètres de Compagnies étrangères; les travaux d'art (tunnels, ponts, via-

ducs) ont nécessité des dépenses énormes, plus d'un milliard. Lignes principales : 1° de *Bâle*, par Liestal, *Olten*, Aarau, Brugg, Baden, Zurich, Winterthur et Frauenfeld à *Romanshorn* (lac de Constance); 2° d'*Olten*, par Aarbourg, Berne, Fribourg, Lausanne, Morges, Rolle, Nyon, Coppet, Versoix à *Genève*, avec les lignes secondaires de Berne à Bienne; à Thun; de Brugg à Coblenz, etc. ; 3° de *Constance* (chemin badois), par Romanshorn, Rheineck, Sargans, Mayenfeld à *Coire*, avec les lignes secondaires de Sargans à Wallenstadt; de Wesen à Glaris et à Zurich; 4° de *Lausanne*, par Vevey, Villeneuve, Bex à *Saint-Maurice*, *Sion* et *Brieg*: de *Lausanne* à *Échallens*, *Neuchâtel* et *Bienne*, puis au *Locle* et à la *Chaux-de-Fonds*. — Sept voies ferrées partent de *Winterthur* sur *Effretikon*, *Bulach*, *Schaffhouse*, *Singen* (Bade), *Romanshorn*, *Rikenbach*, *Baumat*. — Quatre lignes partent de *Bâle :* par la vallée de la Birse, par Olten, par Brugg, vers *Zurich;* par Coblenz et Winterthur, le long du Rhin. — La Suisse est reliée à la France par cinq lignes de chemins de fer : 1° *Genève* à *Bourg*, par Bellegarde, Nantua et la Cluse, ou à *Mâcon* et *Lyon*, par Culoz; 2° *Lausanne* à *Pontarlier*, par le col de Jougne; 3° *Neuchâtel* à *Pontarlier*, par le Val-Travers; 4° *Delémont* à *Belfort* ou à *Montbéliard*, par Delle, en tournant le territoire allemand ; 5° de *Bienne* ou de *Neuchâtel* à *Besançon*, par la Chaux-de-Fonds, le Locle et Morteau. — Huit lignes rattachent la frontière suisse à l'Allemagne : 1° de *Bâle* à *Strasbourg;* 2° de *Bâle* à *Fribourg* (Brisgau); 3° de *Bâle* à *Schopfheim* et *Zell* (Bade); 4° de *Brugg* à *Waldshut* et *Stuhlingen* (Bade); 5° de *Winterthur* à *Singen* (Bade); 6° de *Romanshorn* à *Constance;* 7° et 8° les lignes qui, par les bateaux du lac de Constance, rattachent la rive suisse à *Friedrischshafen* et *Ulm* (Wurtemberg), et à *Lindau* et *Kempten* (Bavière). — Deux lignes, partant de *Buchs* et de *Sanct-Margarethen* (vallée du Haut-Rhin) se rattachent à la ligne autrichienne de *Bregenz*, *Feldkirch*, *Bludenz*, qui, de la vallée de l'Ill, par le **tunnel de l'Arlberg**, percé en 1885, pénètre dans la vallée de l'Inn et rejoint Innsbrück. — La Suisse est rattachée à l'Italie par le **chemin du Saint-Gothard,** par Zurich, le lac de Zug, Schwytz, Brunnen, Fluelen, la Reuss, Goschenen, Airolo, Bellinzona, Lugano, Como et Milan.

Le percement du Saint-Gothard. — Jusqu'en 1860, la question du percement des Grandes Alpes entre la Suisse et l'Italie resta sans solution, à cause des intérêts rivaux de l'Autriche, de l'Allemagne, de la France; les uns proposaient le Lukmanier, les autres le Septimer ou le Bernardino, les autres le Simplon; la Suisse, livrée à ses seules ressources, était impuissante. La fondation de l'unité italienne, en écartant l'Autriche du débat, simplifia la question; en 1869, les représentants de l'Allemagne du Nord, de la Suisse et de l'Italie tinrent une conférence à Berne et décidèrent le percement du Saint-Gothard. La France protesta et mit en avant le projet du Simplon ; M. de Bismark répondit en provoquant une nouvelle réunion à Varzin (20 juin 1870), et en faisant décider à nouveau le passage par le Saint-Gothard. La guerre qui éclata cinq semaines plus tard ajourna les travaux, mais laissa toute liberté à nos vainqueurs. Le projet préparé à notre détriment, et malgré nous, fut repris contre nous, le 1er octobre 1872. Le 29 février 1880, les deux sections du tunnel commencé à la fois du côté d'Airolo et du côté de Goschenen, étaient réunies. La première locomotive franchissait le tunnel à la fin de décembre 1881, et la ligne inaugurée le 22 mai 1882 était ouverte au public. M. Favre, de Genève, fut chargé de l'exécution du tunnel, le plus long qui eût encore été percé. L'entrepreneur est mort, dans le tunnel même, le

[redacted]

20 juillet 1879, frappé d'apoplexie, pendant qu'il visitait les chantiers. Il a fallu sept ans et cinq mois pour achever le tunnel du Saint-Gothard (14912 m.); on y a employé 500000 kilogrammes de dynamite, et 2500 ouvriers par jour. La ligne tout entière, longue de 232 kilomètres, d'Immensee, sur le lac de Zug, à Chiasso sur la frontière italienne, a coûté 238 millions, soit 908000 francs environ par kilomètre (58 millions de subventions ont été payés par l'Italie, 31 par l'Allemagne, 30 par la Suisse). Il n'y a pas moins de 60 tunnels ou galeries secondaires, les courbes sont hardies, les rampes excessives; la vitesse ne dépasse pas 25 kilomètres à l'heure pour les marchandises, 30 à 40 pour les voyageurs. — L'Italie, la Suisse, les vallées du Rhin, de l'Escaut, sont reliées par le tunnel; la Méditerranée communique avec la mer du Nord; Anvers, Brême, Hambourg avec Gênes, Venise et Trieste. En 1883, le chemin du Saint-Gothard a transporté 1040320 voyageurs et 462000 tonnes de marchandises; les recettes ont été de 10 millions et demi; les dépenses de 4 millions.

IV. — Notions statistiques

Superficie, 41346 kilom. car. — **Population** (en 1880), 2846102 hab. (69 par kilom. car.). — **Races** : d'origine *germanique*, *celtique* et *romande* ou *roumanche*. Etrangers : 212000, dont 95000 *Allemands*, 41000 *Italiens*, 53600 *Français*, 12700 *Autrichiens*, 2812 *Anglais*, 1285 *Russes*, etc. — **Emigration** : en 1883, 13500 personnes, surtout dans les deux Amériques. — **Dialectes** : 69 pour 100 parlent l'*allemand*; 24 le *français* (Genève, Neuchâtel, Vaud) ; 5,4 l'*italien* (Valais, Tessin); 1,6 le *roman* ou le *latin* (Grisons) ; l'allemand est la langue officielle du gouvernement fédéral. — **Instruction publique.** Très développée ; peu d'illettrés : *enseignement primaire*, obligatoire et gratuit dans les écoles primaires (7000) ; nombreuses *écoles primaires supérieures ;* — écoles normales, agricoles, industrielles (*real schulen*), pour l'*enseignement secondaire ;* — *enseignement supérieur* donné dans les *universités* de Bâle (76 professeurs), Berne (80), Zurich (89), Genève (77), organisées comme en Allemagne. Zurich possède, depuis 1855, une grande *Ecole polytechnique*, avec 46 professeurs. — **Justice.** Pas d'unité dans la législation civile et pénale ; les juges sont élus temporairement ; le jury fonctionne en matière criminelle. *Tribunal fédéral* à Lausanne, divisé en Chambre des mises en accusation, Chambre des affaires criminelles, Cour de cassation. — **Cultes.** Liberté complète de conscience et des cultes : *calvinistes* (Berne, Glaris, Bâle, Schaffouse, Appenzell, Argovie, Thurgovie, Vaud, Neuchâtel) 1667000, administrés par des synodes et consistoires; *catholiques* 1160000 (5 diocèses : Bâle, Coire, Saint-Gall, Sion, Fribourg) ; *israélites*, 7300; *anabaptistes*, *irvingiens*, *méthodistes*, *frères moraves*, *mormons*, 11000. L'Eglise n'est pas séparée de l'Etat. — **Armée** fédérale, composée de l'armée régulière ou *élite* (tous les jeunes gens de 20 à 32 ans); de la *landwehr* (tous les hommes de 32 à 44 ans), en tout 105000 soldats; en réalité, le service actif est de 45 mois environ. Les soldats ont été préparés par les instituteurs dès l'âge de 10 ans, dans les écoles; les exercices de tir sont partout très nombreux et très suivis. — **Monnaies** : les mêmes qu'en France. — **Poids et mesures.** *Livre* = 500 gr.; *pied* = 0m,30 cent. ; *quarteron* = 15 litres; *pot* = 1l,50. — **Budget annuel** : *Recettes* (1883), 50456000 francs; *Dépenses*, 50033000 francs. — **Dette** : 33 millions.

[redacted]

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les excursions alpestres.

« Il fut un temps, et ce temps n'est pas loin de nous, où les montagnes étaient regardées comme un objet d'aversion, d'horreur même, une œuvre laide, un mal. Les cartes les laissaient en blanc comme des déserts; les livres ne les nommaient qu'accompagnées des épithètes les plus effrayantes; la ville de Genève, si splendidement illuminée tous les soirs par les sommets du Mont-Blanc, étincelants au coucher du soleil, n'y voyait qu'un triste voisinage; les paysans des environs n'appelaient cette chaîne que les *Monts-Maudits*; partout les neiges et les glaciers étaient regardés comme la punition des crimes d'anciens habitants, dont on racontait les sombres légendes aux veillées d'hiver; les rares voyageurs contraints de traverser les gorges désertes n'y voyaient que des abîmes sans fond et des antres horribles, que leur imagination peuplait de monstres affreux et de brigands féroces.

» Au commencement du dix-huitième siècle, il y a à peine cent cinquante ans, un savant naturaliste et intrépide voyageur, J.-F. Scheuchzer, publiait un grand ouvrage scientifique en 4 vol. in-4°, sur ses voyages dans les montagnes, intitulé : *Itinera per Helvetiæ Alpinas regiones*. Parmi les figures de l'ouvrage, on voit des dragons ailés, des serpents à tête de lion, des hydres à plusieurs têtes, et les antres qu'ils habitaient; l'auteur, qui paraît de bonne foi dans ses reproductions de trop naïves narrations locales, était cru sur parole, et passait pour un prodige de courage.

» En 1741, deux Anglais, Pocock et Windham, firent une expédition à Chamonix, alors pauvre petit village de Savoie ignoré comme tant d'autres et dont les honnêtes habitants n'avaient jamais reçu d'autres étrangers que les bénédictins de leur prieuré, et leurs évêques d'Annecy en tournée pastorale. Nos Anglais y arrivèrent armés jusqu'aux dents, campant sous des tentes, tenant des feux allumés, et des domestiques en sentinelle pendant la nuit, comme ils eussent fait chez les Mohicans ou les Alfouroux; ils revinrent à Genève triomphants, comme s'ils avaient découvert un pays nouveau.

» Il fallait pour détruire les vieux préjugés, pour étudier,

[redacted]

aimer et faire aimer les montagnes, il fallait un homme fait exprès ; Genève, la porte des Alpes, eut la gloire de le fournir. Ce fut Horace-Bénédict de Saussure. Il naquit en 1740 ; sa mère, nièce du naturaliste Charles Bonnet, entendit le récit des deux Anglais et « en eut la vive impression ; » l'enfant fut élevé dans l'amour des sciences et dans l'admiration de la nature. Sous l'impulsion de son grand-oncle et du célèbre Haller de Berne, il fit de rapides progrès dans les sciences mathématiques et physiques, dont il devint professeur à vingt ans. Marcheur intrépide, hardi grimpeur, aguerri contre les fatigues et les privations, il fit en 1760 sa première ascension au mont Brévent, d'où il vit pour la première fois le mont Blanc face à face. Dès ce moment, il n'eut plus qu'une pensée : monter au sommet de ce géant des monts d'Europe réputé inaccessible. Pendant vingt-sept étés, il parcourut sans relâche les Alpes, franchissant les passages les plus ardus, visitant les vallons les plus reculés, vivant avec ces bonnes populations pastorales, se familiarisant avec leurs fatigues, et s'habituant à leur climat. Ses écrits, dans les intervalles, popularisaient la montagne, et y attiraient quantité de visiteurs. Les premières pages de son grand ouvrage (*Voyage dans les Alpes*) sont consacrées à réhabiliter les montagnards, qu'il montre honnêtes, fidèles, sincèrement religieux et admirablement charitables. La confiance qu'il leur témoignait se communiqua à ses imitateurs, et créa parmi les habitants cette belle profession de *guide*, devenue aujourd'hui l'honneur et la fortune des pays de montagnes. Ces guides, en reconnaissance, lui trouvèrent ce chemin du Mont-Blanc tant désiré, et le conduisirent à la cime, après vingt-sept ans d'attente et d'efforts, le 2 août 1787 [1].

« Les ascensionnistes les plus nombreux sont les Anglais, qui ont ouvert la voie, et font de ces périlleuses expéditions de montagnes une affaire d'amour-propre national autant qu'individuel. Les excursions de montagnes sont chez eux une partie obligatoire de l'éducation aristocratique, et les hommes faits tiennent à honneur de maintenir par ce genre d'exploits la

1. Ramond a le premier atteint la cime du Mont-Perdu le 11 août 1797 ; A. de Humboldt, le pic de Ténériffe et le Chimborazo ; le guide Jacques Balmat avait atteint le sommet du Mont-Blanc en 1786; Croz, guide, comme Balmat, périt à la suite de l'ascension du Cervin faite en 1865 par E. Whymper. Les deux frères bavarois Schlagintweit ont fait l'ascension du Mont-Rose, exploré l'Himalaya et se sont élevés à l'Ibi-Gamin, à une altitude de près de 7 000 mètres.

[redacted]

réputation acquise dans leur jeunesse aux luttes du cricket et aux régates universitaires...... Dès les premiers temps ils ont organisé l'*Alpine Club*, véritable académie de grimpeurs enthousiastes, ascensionnistes émérites et diplômés. Il a servi de premier type aux nombreuses associations du même genre, moins fermées toutefois, qui se sont fondées successivement en Suisse, en Autriche, en Italie, en Allemagne, en Hongrie et en France[1].......

» Ce sont les Anglais qui, les premiers, n'ont pas craint d'associer à ces excursions leurs familles. Ils ont trouvé, en Suisse, en France et en Allemagne, de nombreux imitateurs, de sorte que les villes d'eaux minérales des Alpes, de la Forêt-Noire, de l'Auvergne et des Pyrénées, qui ne recevaient guère avec leurs baigneurs, que des amateurs de jeux de hasard ou tout au plus de promenades, ont bientôt vu se multiplier ces visiteurs d'un nouveau genre, qu'on a nommés les *touristes*,

1. La première association formée pour explorer et gravir les Alpes fut fondée à Meiringen et Interlaken le 4 août 1857, par MM. W. et J. Mathews, Kennedy et Hardy. Au mois de février suivant, l'*Alpine Club* tenait à Londres sa première séance. — Le *Club Alpin autrichien* date du mois de mars 1862, et en 1874 il fusionna avec le *Club Alpin allemand*, constitué en 1869 à Munich. Le siège de la direction centrale de ce club change tous les trois ans. — Le *Club Alpin suisse* fut fondé en 1863 à Olten; le siège social change aussi tous les trois ans. — Le *Club Alpin italien* tint sa première séance à Turin en 1863. — La *Société Ramond*, pour l'exploration scientifique, pittoresque et archéologique des Pyrénées, fut fondée en 1865 à Bagnères-de-Bigorre. — Le *Club des Touristes*, à Vienne, date de 1869; — l'Association des *Amis de la montagne de la Styrie* s'est formée à Gratz en 1869; — le *Club des Vosges*, en 1872 à Saverne; — la *Société Alpine du Trentino* (Autriche), à Arco sur le lac de Garde en 1873; — le *Club des Karpathes*, en 1875 à Kesmark (Hongrie); — la *Société Alpine du Tatry*, en 1874 à Cracovie; — le *Club jurassien*, en 1866 à Noiraigues (Val-Travers); — le *Club Alpin français*, ébauché en 1870, fut définitivement fondé à Paris en 1874 par MM. Abel Lemercier, Cézanne, de Billy, Joanne, Daubrée, de Turenne, Maunoir, Puiseux, Talbert, Dupaigne, Hubert-Vaffier, etc., avec « la pensée patriotique de mettre en » lumière et de populariser les beautés de nos montagnes françaises, de rendre » la vie et la prospérité à tant de régions aujourd'hui désertes de notre sol na- » tional, de compléter l'éducation de notre jeunesse en lui donnant le goût des » voyages à pied, et en faisant au besoin pour elle des ascensions de montagne » une sorte de sport plus intelligent que les autres. » Il comptait dès 1875 plus de 800 membres dans ses diverses sections; en 1879, 3194; en 1881, 3838, répartis en 33 sections; en 1885, près de 7000. Chacun de ces clubs, dont les sections se multiplient et s'étendent au pied de toutes les chaines de montagnes du continent, a ouvert des sentiers, et fait ériger, dans la mesure de ses ressources, des refuges, des cabanes, des abris, même des chalets et des observatoires météorologiques sur les principaux sommets. Les sociétés alpines facilitent encore l'exploration des montagnes en organisant des compagnies de guides et des caravanes scolaires, pour lesquelles les compagnies de chemins de fer et les maitres d'hôtel consentent à laisser fléchir leurs tarifs; elles publient des journaux, recueils, annuaires ou bulletins périodiques qui forment la collection la plus intéressante et la plus précieuse d'informations pour les touristes et les savants.

c'est-à-dire les voyageurs de plaisir, venus pour faire un *tour* dans les montagnes.

» Malheureusement la mode, souveraine maîtresse des gens qui n'ont rien à faire, s'en est mêlée. Une excursion en pays de montagnes, avec le long bâton ferré, le voile bleu au chapeau pour les neiges, les longues guêtres, le sac, la gourde, etc, quel excellent prétexte à costume! Le succès ne s'est pas fait attendre; les réclames des journaux et les efforts industriels intéressés ont accru le nombre des touristes au delà de toute espérance. Les villages destinés à servir de rendez-vous se sont ornés de casinos, de magasins de modes et de curiosités, de jardins anglais avec des allées sablées comme celles du bois de Boulogne. Sous l'influence des habitudes luxueuses et des exigences des Anglais, les auberges, jadis simples et honnêtes, se sont trouvées transformées en somptueux hôtels, groupant autour d'eux des bataillons de serviteurs en grande tenue, munis de chevaux de selle et de chaises à porteurs[1]. Et l'on a vu accourir en foule vers les vallées à la mode les élégants des villes d'eaux, les désœuvrés, cherchant à tuer le temps entre la saison des bains de mer et celles de la chasse, les bons bourgeois, qui rêvaient des biftecks d'ours et autres merveilles racontées par Alexandre Dumas.

» On en rencontre encore quelquefois, de ces voyageurs pour rire, qui semblent n'aller aux montagnes que pour pouvoir dire qu'ils y ont été. Ils parcourent en poste les vallées, profitant de la demi-heure du relais pour faire une *ascension* au belvédère de l'hôtel, sur la colline, bien entendu avec les accessoires obligés, bâton de montagne, voile bleu, guêtres, sac, etc.; fiers de l'effet qu'ils produisent sur les naturels du pays; un jour de grand courage, ils montent au Rigi en chemin de fer, ou au Montanvers à cheval, par un temps de brouillard, et s'estiment des héros. On a fait pour eux des guides spéciaux très répandus, choisissant les curiosités et même les hôtels qui leur conviennent. Ils en accomplissent fidèlement l'itinéraire, et s'en retournent, n'ayant rien compris des splendeurs étalées sous leurs yeux,

1. Il est curieux de lire dans les *Voyages et les Nouveaux Voyages en zigzag* de Topffer accomplis vers 1840, quelles difficultés rencontraient les touristes qui escaladaient alors les montagnes. On peut comparer l'ordinaire des auberges misérables où la troupe genevoise trouvait à bon marché, il est vrai, pauvre gîte et maigre pitance, au luxe coûteux des *splendides* hôtels d'aujourd'hui et à leurs raffinements culinaires.

[redacted]

n'ayant rien vu, rien retenu, si ce n'est le détail des cigares de contrebande ou des plats de la table d'hôte.

» ... Toutefois la mode est changeante, les montées fatiguent les complexions délicates, et le climat des hauteurs défraichit les toilettes : trois bonnes raisons pour que les voyageurs qui ne venaient que pour se faire voir, aient promptement cédé la place à ceux qui viennent pour voir. La première invasion a eu même cet excellent côté, qu'elle a frayé le chemin, qu'elle a fait naître des facilités matérielles de déplacement inconnues autrefois. Les moyens de locomotion se sont multipliés; les compagnies de chemins de fer ont créé des billets de circulation, les populations des montagnes attendent les étrangers, et s'occupent, pendant la mauvaise saison, à leur préparer une bonne réception, à réparer les chemins, à organiser les transports, à bâtir et à approvisionner des hôtels et des pensions. Ces services se payeront, c'est vrai; mais dans la montagne, il restera toujours quelque chose de l'hospitalité antique : au service matériel payé, le vrai montagnard, s'il n'a pas à faire à la morgue hautaine d'un Anglais ou à la sotte fatuité d'un parvenu ignorant, tient à honneur d'ajouter l'affabilité et la cordialité, qui ne se payent pas. » — (Albert Dupaigne[1], *les Montagnes*, introd. 1877, in-8°, cartes et illustrations ; Tours, Mame).

Les excursions en montagnes sont devenues aujourd'hui un précieux et puissant moyen d'éducation. De là le grand nombre de jeunes gens que l'on compte parmi les touristes pendant les mois de vacances scolaires; les uns viennent en compagnie de leurs familles, les autres forment entre eux une association avec itinéraire et programme tracés d'avance et ponctuellement suivis. Le *Club Alpin français*, reprenant pour son compte l'excellente coutume de Topffer, a remis en usage les « voyages en zigzag » en instituant dans la plupart de ses sections les *caravanes scolaires*.

On ne saurait trop encourager cette idée féconde, si profitable à la santé du corps et de l'âme, si propre à fortifier et à développer au grand air et en pleine nature des études commencées dans les livres et les leçons des classes. « La montagne, dit encore M. Dupaigne, est saine pour le corps, » saine pour l'esprit, saine pour le cœur. Le corps y prend l'habitude de la » lutte, condition de la santé; l'esprit y voit et y conçoit la vraie grandeur; » le cœur y sent indispensables la charité et l'esprit de famille; il comprend » comment les peuples peuvent rester honnêtes et libres. A la montagne, » il n'y a pas d'enfants gâtés[2]. »

1. Le beau livre de M. Dupaigne, qui a été couronné par l'Académie française, étudie la montagne sous toutes ses formes et dans l'infinie variété de ses aspects, et sait la faire comprendre et aimer.

2. « La santé, la vigueur, l'énergie, la science et ses richesses se trouvent dans » la montagne; les querelles de toute sorte, politiques ou religieuses, se rapc-

[redacted]

Les avalanches.

« Les *avalanches*, nommées dans le Tessin *birina* ou *slavina*, ces immenses et bruyants torrents de neige dont l'effet est aussi grandiose que terrible, sont au nombre des phénomènes les plus pittoresques des Alpes. Elles reviennent périodiquement, ont leurs passages et leur marches déterminés, leurs couloirs pour se former et un bassin pour y arrêter leurs masses mouvantes. Une grande partie des Alpes se servent de ces canaux pour se décharger des immenses amas de neige qui les recouvrent en certains endroits et cela avec une régularité qui se calcule à une semaine, à un jour près; des observateurs attentifs peuvent souvent désigner l'heure même où une avalanche se formera.

» Les avalanches se présentent sous plusieurs formes : tantôt ce sont des entassements de neige qui descendent des rochers et glissent simplement dans des couloirs rocailleux; tantôt ce sont des parois surplombantes ou des corniches formées par la neige, que le vent accumule au bord d'un précipice ou sur une arête de rochers, et qui manquant de base, s'affaissent sous leur propre poids et tombent dans la direction même du vent qui les a formées.

» Les avalanches que nous nommerons *avalanches de poudre* sont les plus dangereuses, les plus puissantes et les plus irrégulières. Elles ont lieu seulement en hiver et au premier printemps, lorsque sur une croûte de neige ferme et dure tombe une grande quantité de neige fraîche, granuleuse, sans consistance. Dans les pentes raides cette neige nouvelle n'a aucune cohérence avec l'ancienne, et quand les circonstances sont favorables, il suffit de la chute d'une petite corniche de neige sur les hauteurs, du passage d'un chamois ou d'un lièvre, d'une pelote de neige détachée d'un buisson, ou seulement de la moindre commotion dans l'air pour que toute la masse se mette en mouvement; elle avance d'abord lentement et tout d'une pièce, puis, entraînant les couches plus profondes, elle se divise, déborde et tourbillonne. L'ébranlement de cette masse, le courant d'air qui

---

» tissent et s'éteignent pour ceux qui se rapprochent des hautes cimes; et pour » exprimer cette vérité, je me servirai d'une devise qui semble faite pour les » alpinistes, et qui est inscrite sur le blason d'une ville (Tulle) assise au milieu » des montagnes du pays de Vercingétorix : *Sunt rupes virtutis iter.* » (Abel Lemercier, *Annuaire du Club Alpin français*, 1876, p. 532.)

[redacted]

en résulte déterminent sur toutes les pentes latérales des avalanches partielles qui grossissent la première.

» Celle-ci se précipite avec une rapidité croissante, une fureur toujours plus terrible; semblable à un immense torrent dont les flots s'éleveraient les uns sur les autres à une hauteur effrayante, elle atteint déjà la limite de la forêt, et, entraînant avec elle les cailloux et les buissons, elle y pénètre avec fracas. On ne voit plus qu'un tourbillon de poudre qu'accompagne le grondement du tonnerre, des nuages de neige dérobent la vue du courant qui semble fumer de partout sur son passage; les arbres craquent, les rochers s'ébranlent, les cimes d'alentour répercutent tout ce vacarme et en prolongent l'horreur; encore une dernière explosion sourde, inexprimable, puis un profond silence! Une trombe d'air dévastatrice accompagne la marche triomphante de l'avalanche. Vous en voyez la trace devant vous, longue de deux lieues, large de plusieurs centaines de pas, au travers des pâturages alpins, des bois, des prairies, jusqu'au ruisseau du fond de la vallée; quelques petites chutes, quelques pelotes de neige continuent à rouler; la forêt désolée plie encore sous le vent de la destruction. Vue de la vallée, la catastrophe est plus pittoresque, quoiqu'on la suive rarement alors depuis son origine. Ce torrent qui lance dans les airs ses tourbillons de blanche écume, qui s'étend et grandit avec une puissance gigantesque, qui se précipite en cascade du haut des parois de rochers, qui souvent se divise pour se réunir de nouveau; cette mer brillante qui, grossie de cent affluents, bondit, déborde et, rapide comme la flèche, inonde tout dans son passage; c'est une scène d'une grandeur qui ne peut se rendre.

» Les habitants des plaines se font rarement une juste idée de la puissance de la colonne d'air qui accompagne les avalanches de poudre. Le courant suit l'avalanche, se jette par bouffées à droite et à gauche, à plusieurs centaines de pas, poursuit sa course avec violence par-dessus les masses de neige arrêtées et remonte le versant opposé de la montagne ou va se perdre dans l'étendue de la vallée, y ébranlant encore à une demi-lieue de distance les portes et les fenêtres des habitations et y renversant les cheminées. Souvent on a vu sur les deux côtés de l'avalanche la trombe déraciner des arbres par centaines, des plus vieux et des plus vigoureux de la forêt, précipiter dans l'abîme des hommes et des animaux, briser bien loin dans la vallée des noyers, des pommiers, des sycomores de la plus grande dimen-

[redacted]

sion, jeter sur le flanc des chariots pesamment chargés et disperser des granges entières. Mais cet ouragan local est restreint à une bande assez étroite, en dehors de laquelle pas un rameau ne bouge sur les arbres.

» De pareilles catastrophes, on le comprend, sont de grands événements dans la vie monotone des montagnards. Tantôt, pendant les ténèbres de la nuit, l'avalanche recouvre des hameaux entiers, et leurs habitants, avant même d'être réveillés, se trouvent ensevelis et asphyxiés sous des masses de neige plus hautes que leurs maisons. Tantôt elle enlève des chalets et les fait tourbillonner dans l'air comme des cartes, jetant sains et saufs sur la neige ceux qui les habitaient. Des greniers ont été retrouvés à cinq cents pas sur l'autre flanc de la vallée, où ils avaient été transportés par-dessus le torrent avec toute leur provision de foin [1]. »

Les avalanches compactes se produisent plus tard, elles ont lieu au printemps ou dans les premiers jours de l'été. Elles ressemblent à une immense muraille de neige qui s'écroule, et ne détruisent que ce qui se trouve directement sur leur passage; le souffle du fœhn ou une insolation prolongée les déterminent. Outre ces grandes avalanches, il s'en produit de petites de janvier à avril, la plupart de neige poudreuse. Ce sont les plus nombreuses, mais elles sont sans danger; parmi les grandes, quelques-unes seulement, et en particulier celles qui se frayent de nouveaux passages, causent des dommages réels.

» Il est vrai que les moyens qu'emploient les habitants des montagnes pour s'en préserver sont bien insuffisants. On voit, tout à côté de couloirs récents d'avalanches, de vieilles forêts en décomposition que personne ne prend la peine de rajeunir ni de replanter. Dans quelques hautes vallées du Valais, les paysans ont l'ingénieuse coutume de fixer les avalanches. Ils se rendent aux premiers jours du printemps dans les endroits où elles se forment d'ordinaire, et plantent sur toute la surface inclinée de grands pieux qui empêchent la masse de se détacher au moment de la fonte. Quelque terrible, quelque irrésistible que soit une

1. Voici un exemple cité par l'auteur, d'une de ces délivrances extraordinaires : « En l'année 1689, une avalanche, la plus terrible dont il soit fait mention dans » les annales des Grisons, se précipita du Rhæticon dans le Prettigon et ensevelit » 150 maisons ou étables du village de Saas. Les hommes accourus au secours » trouvèrent dans les débris répandus au loin un nourrisson couché sain et sauf » dans son berceau, et, tout à côté, un petit panier renfermant six œufs dont aucun » n'avait été cassé. »

avalanche lorsqu'elle s'est développée, de si faibles moyens suffisent cependant pour en prévenir la formation. On a même fait la remarque que certaines avalanches périodiques manquent toutes les fois que l'on n'a pu faucher les bandes de gazon où elles prennent leur origine. Les pins nains rendent encore de plus grands services. De leurs mille bras ils retiennent de vastes étendues de neige, et rendent absolument impossibles les avalanches compactes. Dans plusieurs vallées fort exposées des Alpes Rhétiques, les habitants protègent leurs maisons par deux murs de terre et de pierres formant un angle aigu, qui détournent le courant à droite et à gauche. Mais souvent, malgré la hauteur de ces murs, l'avalanche saute par-dessus et se jette sur les toits. Quelques chalets sont défendus simplement par un mur de neige qu'on transforme en glace en y versant de l'eau, et qui se conserve assez bien jusqu'à ce que le temps du danger soit passé. Dans les routes récemment construites, on fait des galeries aux passages dangereux, ou bien on élève sur colonnes des toits au niveau du couloir de l'avalanche. Mais le moyen le plus efficace de se préserver des ravages de l'avalanche, c'est toujours le boisage des surfaces nues des montagnes, et il peut être appliqué avec succès dans un grand nombre de localités. L'homme lutte avec persévérance et toujours avec plus de succès contre les forces de la nature, il construit même hardiment ses cabanes sur le chemin des plus terribles avalanches, et quand celles-ci les ont balayées comme une fourmilière, il les reconstruit avec un incroyable entêtement dans le même endroit. » (F. DE TSCHUDI[1], *le Monde des Alpes*, 2e éd. in-8°, 1870; Genève, Georg.)

Ces Suisses des grandes Alpes, élevés dans la liberté et les périls de la montagne, ont appris dès leur enfance à être actifs, braves, persévérants; l'exercice et la lutte, le combat perpétuel pour la vie les rendent sagaces, expérimentés, sans peur et robustes. « Le Suisse, dit Lamartine, est resté » antique dans nos jours modernes; il est un paysan éternel; il est pieux, » il est laborieux; il est berger, il est cultivateur; il est patriote, il est » soldat, il est artisan, il est libre surtout; il ne marchande pas sa vie » contre la servitude. » Vigueur, adresse, sang-froid, œil perçant et pied sûr, telles sont les qualités maîtresses des guides alpestres, et aussi celles de quiconque exploite la montagne et y gagne péniblement son pain.

---

1. M. TSCHUDI (F. DE), né à Glaris en 1820, pasteur, puis conseiller d'Etat de Saint-Gall, et membre du conseil fédéral suisse, a publié, outre le grand ouvrage *le Monde des Alpes*, un ouvrage sur *les Insectes nuisibles et les oiseaux* (1860, in-8°) et des *Lectures agricoles dédiées à la jeunesse* (1867, in-8°).

M. Dupaigne (*Les Montagnes*, p. 574) cite comme exemples les trois professions de bûcheron, de flotteur et de faucheur :

« Les bûcherons sont surtout les Tessinois ; il faut, pour ce métier dangereux, le froid courage du Suisse, uni à l'ingéniosité et à la vivacité de l'Italien. Muni de crampons à ses souliers, le bûcheron ou *tagliatore* grimpe aux arbres comme un singe, et manie la hache avec une dextérité inouïe. Souvent, suspendu à une corde par la ceinture, il s'attaque à un de ces sapins poussés le long des parois verticales, qu'on croirait inaccessibles ; il coupe toutes les branches, enlève ce qui pourrait gêner la chute, puis scie le tronc et le pousse du pied sous lui dans l'abime.

» Les *borratori*, camarades et compatriotes des *tagliatori*, sont chargés de débiter le bois et de l'amener au bas des pentes, jusqu'à la rivière, ce qu'ils font en construisant des glissières ou *seguende* en bois, étonnants et audacieux viaducs ou aqueducs, dans lesquels ils facilitent le glissement des bûches en hiver par un vernis de glace, en été par un courant d'eau. Puis, perchés sur ces échafaudages géants, ils aident avec une gaffe le glissement rapide des troncs qui franchissent des lieues entières en quelques minutes.

» Lorsque les troncs sont arrivés dans le torrent, commence la besogne des flotteurs qui, au besoin, suspendus à des cordes, dans d'affreuses gorges entièrement remplies par le torrent, surveillent, la gaffe en main, le passage des bûches et, au risque d'être écrasés par les éboulements, empêchent tout arrêt et tout encombrement. — Il y a dans la montagne un plus rude métier encore, c'est celui de ces « pauvres faucheurs qui vont, » comme dit Schiller, récolter l'herbe sauvage sur les rochers à pic, le » long des précipices, là où les bestiaux n'osent pas se hasarder. » C'est bien au-dessus des pâturages communaux, tout contre les neiges, que le faucheur, armé d'une faux, de crampons et d'un grand filet, va, au milieu d'août, risquer à chaque instant sa vie pour le prix de quelques bottes de ce foin aromatique. C'est la bonne saison des pauvres journaliers, qui initient dès le bas-âge leurs enfants à ce dangereux métier, et leur apprennent qu'il ne doit rien y avoir de perdu à la montagne. »

L'ascension du Cervin.

« De toutes les sommités des Alpes Suisses qui n'avaient jamais été foulées par un pied humain, le Cervin ou Matterhorn était celle que M. Edouard Whymper désirait le plus ardemment escalader. Cette ascension, souvent entreprise par les guides les plus habiles et par les touristes les plus hardis, avait toujours échoué. Elle offrait, il faut l'avouer, des difficultés presque insurmontables. Ce fut seulement à la huitième tentative que M. Whymper eut tout à la fois la satisfaction et la douleur de réussir. Son succès, qui l'ignore? fut chèrement payé. Le meilleur guide des Alpes et trois des compagnons de M. Whymper, tombèrent, à la descente, de plus de 1000 mètres, sur le glacier du Cervin.

[redacted]

» Le Cervin est sans contredit la montagne la plus extraordinaire des Alpes, et peut-être du monde entier. Cet immense obélisque de pierres se dresse, à une altitude de 4402 mètres, à l'extrémité occidentale de la vallée de Zermatt, entre la puissante chaîne du Mont-Rose à l'est, la Dent d'Hérens (4180 mètres) et la Tête Blanche (3750 mètres) à l'ouest, et la Dent Blanche (4364 mètres) au nord. Il domine presque à pic de 1600 à 1700 mètres les glaciers qui entourent sa base. »

En 1858, des guides et des chasseurs de Val-Tournanche avaient tenté l'escalade, et atteint la *cheminée*, située à 3860 mètres d'altitude ; en 1860, des touristes de Liverpool, sans guides, avaient reculé devant l'ouragan ; et Tyndall lui-même avait dû s'arrêter à 100 mètres au-dessus de la cheminée ; les tentatives continuèrent en 1861 et 1862 ; un audacieux Anglais de Leeds essaya même, sans succès, l'ascension du Cervin en plein hiver ; M. Whymper vint à son tour, et à trois reprises, malgré le concours de guides éprouvés et les préparatifs les plus minutieux, ne monta pas plus haut que la fameuse cheminée, et redescendit au Breuil d'où il était parti, vaincu, mais non découragé.

« Trois fois, dit-il, j'avais tenté d'escalader cette montagne, et trois fois j'avais échoué ignominieusement. Je n'avais pas dépassé d'un mètre la limite atteinte par mes prédécesseurs. Jusqu'à une altitude d'environ 4000 mètres, il n'y avait pas de difficultés extraordinaires ; la montée pouvait être regardée comme une partie de plaisir. Il ne restait donc que 500 mètres à escalader ; mais aucun pied humain ne s'y était jamais aventuré, et ils pouvaient présenter les plus formidables obstacles. Un homme seul ne pouvait pas songer à atteindre le sommet..... Pour franchir certains mauvais pas, il fallait être au moins trois ; Carrel disait quatre. Mais où les trouver, ces deux ou trois guides nécessaires ? La plus grande difficulté n'était pas la montagne, c'était le manque d'hommes. »

M. Whymper ne trouva pas tout d'abord à Zermatt les compagnons dont il avait besoin ; il résolut, en attendant l'occasion favorable, de chercher le chemin d'accès du mont inexpugnable. Seul, après avoir passé la nuit sur la montagne, il put s'élever jusqu'au pied de la Grande-Tour, à l'endroit le plus haut qui eût été encore atteint. « La Grande-Tour est, dit-il, une » des curiosités de la chaîne du Cervin. Elle a l'apparence d'un donjon » construit à l'un des angles d'un château fort. Vue du col Saint-Théodule, » elle semble un contrefort insignifiant ; mais, à mesure que l'on s'en » approche, elle prend une plus grande importance, et, quand on est parvenu à sa base, elle cache entièrement les parties supérieures de la montagne. J'y trouvai, pour la tente, une place convenable, qui, quoique

[redacted]

» moins protégée que la seconde plate-forme, offrait l'avantage d'être plus » élevée de cent mètres. »

Après une curieuse expédition derrière la Grande-Tour, M. Whymper, reconnaissant que la montée devenait impraticable, se résolut à redescendre, persuadé qu'il était parvenu, sans aucun secours étranger, à une altitude plus élevée qu'aucun autre de ses prédécesseurs. « Ma joie, dit-il, était un peu prématurée. »

» J'avais dépassé le col du Lion et, 50 mètres plus bas, j'allais me trouver sur le Grand-Escalier, que l'on peut descendre en courant. Mais, arrivé à un angle des grands rochers escarpés de la Tête du Lion, je m'aperçus, en longeant la partie supérieure de la neige qui s'y appuie, que la chaleur des deux jours précédents avait presque fait disparaître complètement les degrés que j'avais dû tailler pour monter. Les rochers étaient justement sur ce point impraticables; il me fallait absolument tailler de nouveaux degrés. La neige était trop dure pour que je pusse m'y ouvrir un chemin, et, près de l'angle où je me trouvais, il n'y avait que de la glace : une demi-douzaine de marches devait me suffire pour gagner les rochers. Me tenant de la main droite au rocher, je creusai la glace avec la pointe de mon bâton, jusqu'à ce que j'eusse établi une marche suffisante, alors je m'appuyai contre l'angle pour en faire autant de l'autre côté. Tout allait bien jusque-là, mais, en essayant de tourner cet angle (je ne puis encore dire comment cela arriva) je glissai et tombai dans l'abîme.

» La pente, très raide à cet endroit, formait l'extrémité supérieure d'un couloir qui descendait, entre deux contreforts inférieurs, vers le glacier du Lion, qu'on apercevait à 300 mètres au-dessous. Ce couloir, se rétrécissant de plus en plus, finissait par n'être plus qu'un filet de neige resserré entre deux murailles de rochers qui se terminaient brusquement au sommet d'un précipice béant, entre son extrémité inférieure et le glacier. Qu'on se figure un entonnoir coupé en deux dans le sens de sa longueur et incliné à 45°, la pointe en bas et la partie concave en haut, et l'on se fera une idée exacte de l'endroit où je venais de perdre l'équilibre.

» Le poids de mon sac m'entraîna en arrière, et je tombai d'abord sur quelques rochers situés à 3 ou 4 mètres au-dessous : dépassant alors l'arête, je roulai dans le couloir, la tête la première; mon bâton s'échappa de mes mains, et je descendis en tournoyant par une série de bonds de plus en plus longs, rebon-

[redacted]

dissant tantôt sur la glace, tantôt sur les rochers, me frappant la tête quatre ou cinq fois avec la plus grande violence. Un dernier bond me fit faire dans l'espace un saut de 15 à 18 mètres d'un côté à l'autre du couloir; par bonheur mon flanc gauche tout entier heurta contre le roc, où mes vêtements s'accrochèrent un instant, et je tombai en arrière sur la neige, avec la conscience que ma chute était terminée. Heureusement ma tête se trouva tournée du bon côté; je me cramponnai avec des contractions frénétiques aux aspérités du rocher, et je finis par m'arrêter tout à fait à l'entrée du couloir et sur le bord même du précipice. Bâton, chapeau et voile passèrent au-dessus de moi en m'effleurant, et disparurent dans l'abîme, et, quand j'entendis se briser avec fracas sur le glacier les fragments de rochers que j'avais déplacés, je compris toute la gravité du danger auquel je venais d'échapper presque par miracle. En effet, j'avais franchi près de 60 mètres en sept ou huit bonds. Trois mètres de plus, et je tombais sur le glacier en faisant un saut gigantesque de 250 mètres.

» La situation était déjà suffisamment sérieuse. Je ne pouvais lâcher un instant le rocher auquel je m'étais cramponné et mon sang coulait par plus de vingt blessures. Les plus graves étaient celles de la tête, et j'essayais en vain de les fermer d'une main tout en me cramponnant de l'autre au rocher. Tous mes efforts furent inutiles, à chaque pulsation, le sang jaillissait en flots qui m'aveuglaient. A la fin, par une inspiration subite, je détachai d'un coup de pied un gros bloc de neige que j'appliquai sur ma tête en guise d'emplâtre; l'idée était bonne, car le sang coula dès lors moins abondamment. Je me mis aussitôt à grimper et j'atteignis à temps une place plus sûre, où je m'évanouis. Le soleil se couchait quand je revins à moi, et l'obscurité était complète avant que j'eusse pu descendre le Grand-Escalier; mais, grâce à ma bonne chance et à ma prudence, je descendis au Breuil, c'est-à-dire de 1 700 mètres, sans glisser et sans me tromper de chemin une seule fois. »

C'est le 19 juillet que le voyageur avait fait cette effroyable chute : le 23, il se remettait en route avec trois compagnons, décidé à prendre sa revanche. La tempête les força encore à reculer; trois autres tentatives en 1862, 1863, 1865, n'aboutirent pas; les avalanches de pierres et de violents orages assaillirent les grimpeurs et faillirent les écraser. Enfin, le 13 juillet 1865, l'indomptable grimpeur, accompagné des guides Michel Croz, Taugwalder et de ses deux fils, de ses compatriotes, lord Francis

Douglas, Hadow et Hudson, partit de Zermatt par un temps superbe et un ciel sans nuages, tandis qu'un ingénieur des mines italien, M. Giordano, avec les guides de Val-Tournanche, tentait l'ascension d'un autre côté.

Les voyageurs passèrent la nuit sous une tente dans la montagne et aucun incident ne troubla la première journée. Le 14, dès l'aube, par un temps splendide, ils se mirent en route et s'élevèrent non sans peine à une hauteur de 4 270 mètres.

» Nous étions arrivés alors à la base de cette partie du Cervin qui, vue du Riffelberg ou de Zermatt, paraît être absolument à pic et même surplomber la vallée ; il nous fut donc impossible de continuer à monter par le versant oriental. Nous dûmes pendant quelque temps gravir, en suivant la neige, l'arête qui descend vers Zermatt ; puis, d'un commun accord, nous revînmes vers la droite, c'est-à-dire au versant septentrional de la montagne. Nous avions alors opéré un changement dans l'ordre de la marche. Croz avait pris la tête de la colonne ; je le suivais ; Hudson venait le troisième ; Hadow et le vieux Pierre formaient l'arrière-garde. A mesure que les difficultés augmentaient, les plus grandes précautions devenaient nécessaires. En certains endroits on trouvait à peine un point d'appui, il était donc prudent de placer en tête ceux qui avaient le pied le plus solide. L'inclinaison générale de ce versant n'atteignait pas quarante degrés ; la neige, en s'y accumulant, avait rempli les interstices des rochers : les rares fragments qui en perçaient çà et là la surface étaient parfois recouverts d'une mince couche de glace formée par la neige qui s'était fondue et qui avait gelé presque aussitôt. Ce passage n'offrait aucun danger à un montagnard exercé. M. Hudson, comme dans tout le reste de l'ascension, n'y réclama nulle assistance. Plusieurs fois, Croz me tendit la main pour m'aider à franchir un endroit difficile ; me retournant alors, j'offris le même secours à M. Hudson ; mais il ne l'accepta jamais, disant que c'était inutile.

» Cette seule partie vraiment difficile de l'ascension n'avait pas une grande étendue. Nous la traversâmes d'abord presque horizontalement sur une longueur d'environ 120 mètres ; nous montâmes ensuite directement vers le sommet pendant près de 20 mètres : puis nous dûmes revenir sur l'arête qui descend vers Zermatt. Un long et difficile détour qu'il nous fallut faire pour contourner une saillie de rocher nous ramena sur la neige. A partir de ce point, le dernier doute s'évanouit ! Encore 60 mètres d'une neige facile à gravir, et le Cervin était à nous !

[redacted]

» Reportons un instant notre pensée vers les Italiens qui avaient quitté le Breuil le 11 juillet. Quatre jours s'étaient écoulés depuis leur départ et nous craignions de les voir arriver les premiers au sommet. Pendant toute l'ascension, nous n'avions cessé de parler d'eux; et, plus d'une fois, victimes de fausses alarmes, nous avions cru voir des hommes sur la cime de la montagne. Notre anxiété croissait donc à mesure que nous montions. Si nous allions être distancés au dernier moment! la raideur de la pente diminuant, on put quitter la corde; Croz et moi nous nous élançâmes aussitôt en avant, exécutant côte à côte une course folle qui se termina *dead head*[1]. A une heure quarante de l'après-midi, le monde était à nos pieds, l'invincible Cervin était conquis! Hourra! pas une seule trace de pas ne se voyait sur la neige!.....

» Mes amis nous ayant rejoints, nous retournâmes à l'extrémité septentrionale de l'arête. Croz saisit alors le bâton de la tente, et le planta dans la neige à l'endroit le plus élevé. — « Bon, dîmes-nous, voilà bien la hampe, mais où est le dra- » peau? — Le voici, répondit-il, en ôtant sa blouse qu'il » attacha au bâton. » C'était là un bien pauvre étendard et pas un souffle de vent ne le faisait flotter; cependant on le vit par tout à la ronde, — de Zermatt, — du Riffel, — du Val-Tournanche. Nous retournâmes à l'extrémité méridionale du sommet, pour élever une petite pyramide de pierre, puis nous admirâmes la vue qui se déroulait à nos yeux.

» C'était une de ces journées pures et tranquilles qui précèdent d'ordinaire le mauvais temps. L'atmosphère profondément calme n'était troublée par aucun nuage, par aucune vapeur. Les montagnes situées à cinquante, que dis-je? à cent milles de nous se voyaient avec une telle netteté qu'on les eût crues à la portée de la main; tous leurs détails, leurs vives arêtes, leurs escarpements abrupts, leurs neiges immaculées, leurs glaciers étincelants, s'étalaient sous nos yeux sans un défaut. Celles dont les formes nous étaient familières évoquaient en foule dans notre mémoire les heureux souvenirs de nos courses des années précédentes. Pas un des grands pics des Alpes ne nous était caché[2].

1. Terme de course qui signifie arrivés en même temps.
2. Il est très rare que la moitié de ce panorama qui regarde le sud ne soit pas

[redacted]

» Je la revois aussi nettement qu'à cette heure solennelle, cette grande ceinture de cimes géantes dominant les chaînes et les massifs qui leur servaient de base. Je revois d'abord la Dent Blanche au grand sommet blanc ; le Gabelhorn, le Rothhorn à la pointe aiguë ; l'incomparable Weisshorn ; les Mischabelhœrner, semblables à d'énormes tours flanquées par l'Allalinhorn, le Stralhhorn, et le Rimpfischhorn ; puis le Mont-Rose avec ses nombreuses aiguilles (Zpitzen), le Lyskamm et le Breithorn. Par derrière se dressent le groupe superbe de l'Oberland bernois, dominé par le Finsteraarhorn ; puis les groupes du Simplon et du Saint-Gothard ; la Disgrazia et l'Ortener. Au sud, nos regards plongent bien au delà de Chiavasso dans la plaine du Piémont. Le Viso, éloigné de cent milles, paraît tout près de nous ; à cent trente milles de distance se montrent les Alpes Maritimes que ne voile aucune brume. Parmi les sommités se distingue tout d'abord ma première passion, le Pelvoux, puis les Ecrins et la Meige ; les groupes des Alpes Graïennes ; enfin, à l'ouest, se dresse, splendidement éclairé par la lumière dorée du soleil, le roi des Alpes, le magnifique Mont-Blanc. A 3100 mètres au-dessous de nous s'étendent les champs verdoyants de Zermatt, parsemés de chalets d'où s'échappent lentement des filets d'une fumée bleuâtre. De l'autre côté, à une profondeur de 2500 mètres, se montrent les pâturages du Breuil. Je vois encore d'épaisses et tristes forêts, de fraîches et riantes prairies, des cascades furieuses, des lacs tranquilles, des terres fertiles et des solitudes sauvages, des plaines chauffées par le soleil et des plateaux glacés. Les formes les plus abruptes, les contours les plus gracieux, des rochers escarpés et à pic, des pentes doucement ondulées ; des montagnes de pierre ou des montagnes de neige, les unes sombres, solennelles, ou bien étincelantes de blancheur, ornées de hautes murailles, de tours, de clochetons, terminées en pyramides, en dômes, cônes, ou aiguilles, semblables aux flèches hardies des cathédrales gothiques ! Toutes les combinaisons de lignes que l'univers peut offrir, tous les contrastes que l'imagination peut rêver ! »

Au bout d'une heure passée à la cime du Cervin, les voyageurs descendirent en prenant les plus grandes précautions. Croz en tête, tous atta-

---

cachée par les nuages. On pourra faire cent fois cette ascension sans jouir de la vue entière.

[redacted]

chés à la même corde. Au tournant d'un rocher, tout à coup Hadow, qui marchait le second, fit un faux pas, tomba sur Croz, et le renversa.

» J'entendis Croz pousser un cri d'alarme et presqu'au même moment je les vis glisser tous deux avec une rapidité effrayante ; l'instant d'après, Hudson se trouva entraîné à leur suite, ainsi que lord Douglas. Tout ceci se passa avec la vitesse de l'éclair. A peine le vieux Pierre et moi eûmes-nous entendu l'exclamation que nous nous cramponnâmes de toutes nos forces au rocher ; la corde, subitement tendue, nous imprima une violente secousse. Nous tînmes bon ; mais, par malheur elle se rompit à demi-distance entre Taugwalder et lord Francis Douglas. Pendant quelques secondes nous pûmes voir nos infortunés compagnons glisser sur le dos avec une vitesse vertigineuse, les mains étendues pour tâcher de sauver leur vie en se cramponnant à quelque saillie du rocher. Ils disparurent un à un à nos yeux sans avoir reçu la moindre blesssure et roulèrent d'abîme en abîme jusque sur le glacier du Cervin, à 1 200 mètres au-dessous de nous. Du moment où la corde s'était brisée, nous ne pouvions plus les secourir.

» Ainsi périrent nos malheureux compagnons ! Nous restâmes immobiles pendant plus d'une demi-heure, osant à peine respirer. Paralysés par la terreur, les deux guides pleuraient comme des enfants et tremblaient tellement que nous étions menacés à tout instant de partager le sort de nos amis. Le vieillard finit par se remettre et s'approcha d'un rocher auquel il parvint à attacher une corde ; le jeune guide se décida alors à descendre et nous nous trouvâmes réunis tous trois. Je demandai alors immédiatement la corde qui s'était rompue et je m'aperçus avec une profonde surprise, que dis-je ? avec horreur, que cette corde maudite était la plus faible des trois. Elle n'aurait dû jamais être employée au service qu'elle avait fait, et n'avait pas été apportée dans ce but.

» Pendant les deux heures qui suivirent je crus à chaque minute toucher à mon dernier moment ; non seulement les Taugwalder, entièrement énervés, étaient incapables de me prêter la moindre assistance, mais ils avaient tellement perdu la tête qu'à chaque pas je craignais de les voir glisser. Nous finîmes par faire ce qui eût dû être fait dès le commencement de la descente, c'est-à-dire par fixer des cordes aux rochers les plus solides pour aider notre marche, quelques-unes de ces cordes

furent coupées et abandonnées. Nous restâmes en outre attachés l'un à l'autre. Les guides terrifiés n'osaient presque pas avancer, même avec ce secours supplémentaire ; le vieux Pierre se tourna vers moi à plusieurs reprises, me répétant avec emphase, la figure blême et tremblant de tous ses membres : *Je ne puis pas !*

» ..... Vers six heures du soir, nous arrivâmes à la neige sur l'arête qui descend vers Zermatt, et nous fûmes dès lors à l'abri de tout danger. Nous fîmes souvent de vaines tentatives pour découvrir quelques traces de nos infortunés compagnons; penchés par-dessus l'arête, nous les appelâmes de toute nos forces; aucune voix ne nous répondit. Convaincus à la fin qu'ils étaient hors de la portée de la vue et du son, nous cessâmes d'inutiles efforts. La nuit vint; pendant une heure nous continuâmes à descendre dans l'obscurité. A neuf heures et demie, nous trouvâmes une espèce d'abri où nous passâmes six mortelles heures, sur une misérable dalle à peine assez large pour pouvoir nous étendre tous les trois. Dès l'aube, nous nous remîmes en route; nous descendîmes en courant de l'arête du Hőrnli au chalet de Buhl, et de là à Zermatt. Seiler, que je trouvai à sa porte, me suivit en silence dans ma chambre. » — « Qu'est-il donc arrivé, monsieur ? me demanda-t-il. — Je suis revenu avec les Taugwalder. »

» Il me comprit et se mit à fondre en larmes, puis, sans perdre un instant en lamentations inutiles, il courut réveiller tout le village. En peu de temps une vingtaine d'hommes étaient rassemblés pour monter sur les hauteurs du Hohlicht, au-dessus du Calbermatt et de Z'Mutt, hauteurs qui commandaient le glacier du Cervin. Six heures après, ils étaient de retour, nous apprenant qu'ils avaient aperçu les corps de nos malheureux amis, gisant immobiles sur la neige. C'était le samedi; ils nous proposèrent donc de partir le dimanche soir, de manière à atteindre le plateau du glacier le lundi au petit jour.

» Nous partîmes le dimanche 16, à deux heures du matin, et nous suivîmes jusqu'au Hőrnli la même route que nous avions prise le jeudi précédent. De là nous descendîmes à droite de l'arête, puis nous montâmes à travers les séracs du glacier du Cervin. A huit heures trente minutes, nous étions arrivés sur le plateau supérieur du glacier du Cervin, en vue de l'endroit fatal où devaient se trouver les restes de nos infortunés compagnons. Chaque guide prit à son tour le télescope et le passa en silence à son voisin, le visage couvert d'une pâleur livide. Tout espoir était perdu. Nous approchâmes. Ils gisaient

[redacted]

sur la neige, dans le même ordre où ils avaient glissé, Croz un peu en avant, Hadow près de lui, puis Hudson à quelque distance en arrière ; mais on ne découvrit aucune trace de lord F. Douglas. Nous les ensevelîmes dans la neige, à la place même où ils étaient tombés, au pied de la plus haute arête de la majestueuse montagne des Alpes. » (F. WHYMPER, *Escalades dans les Alpes*, *Tour du Monde*, *1er semestre* 1882.)

Vingt et un guides furent envoyés pour recueillir les cadavres et les descendre à Zermatt. Ils coururent les plus grands périls dans l'accomplissement de cette triste tâche. Les restes de Hudson, Hadow et Croz furent ensevelis dans l'église. Il a été impossible de retrouver aucune trace du corps de Douglas, qui dans l'effroyable chute était sans doute resté accroché à quelque pointe de rocher[1].

L'hospice du Grand-Saint-Bernard.

L'hospice du Grand-Saint-Bernard, l'habitation permanente la plus élevée des Alpes, a été fondé, vers l'an 962, par Bernard de Menthon, originaire du joli village bâti sur les premiers gradins de la montagne qui domine le délicieux lac d'Annecy. Le château de Saint-Bernard, fort bien conservé, se voit encore au-dessus du port de Menthon. L'hospice établi par le moine extatique, qui, pour fuir le monde, s'était enfermé dans les sauvages montagnes des Alpes Pennines, est situé au sommet de la montée, du côté suisse à 2472 mètres d'altitude, à l'issue d'une gorge resserrée entre les cimes de la *Chenalette* et du *Mont-Mort* (2866 m.). Les religieux de l'hospice reçoivent, logent et nourrissent gratuitement toutes les personnes qui traversent ce col fréquenté ; plus de vingt mille individus y passent chaque année. Les frais s'élèvent à 50 000 francs par an ; ils sont couverts par les dons des étrangers et les collectes faites en Suisse. L'hospice renferme de nombreuses chambres, deux cents lits, un réfectoire, des écuries, des magasins, une bibliothèque, un salon avec piano, des collections de minéraux, de plantes et d'insectes, des médailles, des tablettes votives, couvertes d'inscriptions, découvertes sur l'emplacement où s'élevait jadis un temple érigé par les Romains à Jupiter Hospitalier sur le *Mont-Joux* (mont Jovis.)

« Au Saint-Bernard on est reçu, non pas comme le figurent des dessinateurs qui n'y ont jamais été, par un moine vénérable,

---

1. Deux jours après l'ascension de M. Whymper, les guides Carrel et Bich, de Val-Tournanche, escaladaient à leur tour le Cervin par le versant opposé. Depuis ce temps l'escalade du géant est faite plusieurs fois chaque année de Zermatt ou du Breuil (neuf fois en 1868, trente-cinq fois en 1873) même par des femmes. Du côté italien, l'ascension est plus longue, mais moins périlleuse ; des chemins nouveaux ont été découverts, des cordes et des chaînes placées aux plus mauvais pas.

[redacted]

encapuchonné, à la longue barbe blanche, mais par un religieux jeune, très jeune, de vingt à vingt-cinq ans. Il accueille les étrangers, leur fait donner des chambres confortables, bien closes, lambrissées de bois, fermées de doubles fenêtres, où rien ne rappelle la vie claustrale, où les murs sont ornés de tableaux, de paysages, de scènes champêtres, même de compositions dans le genre de Watteau et de Boucher. Il tient compagnie à table, au salon, fait visiter la chapelle, la bibliothèque, le cabinet d'antiquités, cause, répond à toutes les interrogations avec une complaisance infatigable. Cet usage du monde, cette réception aimable, où la religion ne s'impose pas, intéresse et enchante. C'est le signe, le symbole d'une tradition de tolérance qui remonte jusqu'à l'origine du monastère. Dans tous les temps, les religieux du Saint-Bernard ont donné même secours aux hommes sans interroger leur foi; leur mission est toute de charité active, et ils n'y ont jamais manqué. Au milieu des fureurs, des hérésies du moyen âge, au milieu des guerres de religion, placés entre la Suisse calviniste et l'Italie papale, ils ont traité également les persécutés et les oppresseurs, les protestants comme les catholiques. Tous les écrivains de la Réforme l'attestent. Cet hommage d'admiration émue que leur libérale hospitalité arrachait à l'illustre de Saussure, nous le retrouvons au dix-septième siècle sous la plume de Plantin, l'historien de la Suisse; nous le retrouvons en 1571, à la veille de la Saint-Barthélemy, sous la plume de Simler, le premier historien des Alpes.

» Il serait difficile d'imaginer un séjour plus abominable que le Saint-Bernard. A cette hauteur, 2 472 mètres, l'hiver dure neuf mois. La température moyenne est celle qu'on trouve sur la côte méridionale du Spitzberg [1]. Il faut tout faire venir à dos de mulet: vivres, fourrages, bois de chauffage... Non, vraiment, au lieu de dire ce que la nature a refusé à ce coin de terre, on a plutôt fait de chercher un objet de première nécessité qu'elle lui ait accordé : l'eau, par exemple. En effet, il y a un lac. Mais ce lac, ne produit rien. On a fait des essais de pisciculture, on a tenté d'y acclimater des truites, de celles qui vivent dans les plus froids torrents: elles y sont mortes. On a été chercher

1. La température moyenne du Saint-Bernard est de 1°. Le thermomètre y monte rarement au-dessus de 16° pendant les jours les plus chauds; on l'a vu descendre à — 29°. En hiver il tombe parfois jusqu'à 10 et 12 mètres de neige.

[redacted]

plus haut; on y a transporté des poissons du lac Champey, qui est à 1 500 mètres environ d'altitude : ils ont atteint une longueur de deux ou trois pouces, puis ont disparu. Enfin, on a essayé avec des espèces du lac du Petit-Saint-Bernard, qui est à 2 100 mètres : celles-là ont vécu et se reproduisent, mais ne grossissent pas. Leur utilité est pareille à celle des choux et des laitues, que les religieux cultivent sur des terrasses exposées au soleil, plutôt, comme dit de Saussure, pour le plaisir de voir pousser quelque chose que pour l'avantage qu'ils en peuvent retirer. Ensuite ce lac, dont l'eau, alimentée par la fonte des neiges, est assez mauvaise à boire, est recouvert pendant la plus grande partie de l'année d'une couche de glace de un à deux pieds d'épaisseur. Vous voyez que, même en fait d'eau, la nature ne s'est pas montrée très prodigue. Elle s'est laissé toucher cependant et n'a pas voulu mettre les choses au pis : sur les bords du lac jaillit une source excellente et intarissable.

« Les religieux du Saint-Bernard sont des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin. Ils subissent un noviciat dont une des conditions est une année entière de séjour à l'hospice, afin d'éprouver leur constitution. A vingt ans, ils sont admis à prononcer leurs vœux, par lesquels ils s'engagent à rester quinze ans au Saint-Bernard. Mais il est assez rare qu'ils y puissent fournir une si longue carrière. Ils ont deux congés de quinzaine par an, un au printemps, l'autre à l'automne. Tous les offices sont conférés pour deux ou trois ans, à la majorité des voix. Les titulaires sortant de charge peuvent être réélus; mais ils peuvent aussi, depuis le prieur jusqu'au clavandier, être destitués avant le terme ordinaire de leurs fonctions s'ils perdent, pour une raison ou pour une autre, la confiance de leurs frères. Ainsi, une dizaine de moines augustins de vingt à trente-cinq ans, autant de novices de dix-huit à vingt ans, sept à huit serviteurs, qu'on appelle des maronniers, voilà les hôtes permanents, le personnel militant du Saint-Bernard. Je n'oublierai pas les chiens.

» On a beaucoup discuté sur la race des chiens du Grand-Saint-Bernard. On les a représentés tantôt comme une race pure, d'origine inconnue, tantôt comme le produit d'un croisement entre chiens des Pyrénées et danois. Il est probable que la race primitive a décliné, s'est perdue. Mais pour ce qui est des chiens qui existent actuellement au Saint-Bernard, on n'a aucun doute à l'hospice; on sait très bien d'où ils viennent : ce sont des

chiens de Léonberg, dans le Wurtemberg[1]. Contrairement à ce qu'avancent presque tous les auteurs, il a le poil roide et assez court; c'est un caractère très important. On avait fait don, il y a quatre ans, à l'hospice d'une chienne de Terre-Neuve; cette bête, très forte, très intelligente pourtant, n'a rendu aucun service, parce que les terre-neuviens ont le poil long et frisé. La neige s'y attache, se pelotonne, emprisonne l'animal et gêne ses mouvements. Vous avez observé aussi, contre les barreaux de la loge, un écriteau qui a étonné bien des gens habitués à considérer le chien du Saint-Bernard comme le meilleur ami de l'homme. Cet écriteau portait en grosses lettres : « *Ce chien mord.* » Mais un fait bien constaté, qui m'était encore confirmé tout dernièrement par un ami qui possède un chien du Saint-Bernard et a toutes les peines du monde à l'empêcher de sauter sur les personnes qui lui font visite, c'est que ce chien, lorsqu'on le descend en plaine, devient rapidement féroce. Je croirais volontiers que la férocité est le fond de sa nature et que l'éducation, la grande affluence de monde au Saint-Bernard le rend seule moins farouche. Encore ne faut-il pas trop s'y fier. Si vous vous présentez au seuil de l'hospice et qu'un chien se trouve sur votre passage, il grondera, montrera les dents, et quelles dents! Attendez qu'un serviteur arrive et donne un coup de cloche. Le religieux paraîtra bientôt, vous accueillera : alors le chien s'éloigne en balançant la queue. Vous pouvez entrer.

Si redoutables que soient les dogues du Saint-Bernard, ce n'est pas comme chiens de garde qu'ils rendent le plus de services. Ils accompagnent les religieux et les maronniers dans leurs courses à la recherche des voyageurs. Ils montrent une sagacité extraordinaire pour retrouver le chemin de l'hospice. Je devrais dire : les chemins de l'hospice, car il y en a deux : le chemin d'été et le chemin d'hiver. Dans la mauvaise saison, lorsque la neige s'amasse dans la montagne, en certains endroits jusqu'à la hauteur de trente pieds, la direction est indiquée par des poteaux placés en file ; mais le vent renverse quelquefois ces poteaux ; dans

1. « Naguère les religieux étaient secondés dans leur œuvre de charité par les « fameux chiens du Saint-Bernard, animaux aussi intelligents que vigoureux, » qui, dit-on, flairaient l'homme à une lieue, le retiraient eux-mêmes de l'avalanche » ou du moins appelaient en toute hâte les secours des pères; mais cette race » essentiellement alpestre s'est éteinte tout récemment et n'a été que médiocre- « ment remplacée par des chiens de Terre-Neuve et par d'autres chiens de forte » espèce. » (A. Himly, *Formation territoriale des États de l'Europe centrale*, t. I, p. 6.)

20.

[redacted]

la tourmente, par le brouillard, on ne les distingue plus. Le chien n'a pas plus besoin de voir les poteaux que le sentier ; son instinct le conduit d'une façon infaillible ; il passe devant, tout le monde suit. On en a vu — car tous ne sont pas aussi bien doués — on en a vu qui pressentaient la chute des avalanches quelques minutes à l'avance, qui s'arrêtaient devant un passage dangereux, donnaient des signes d'inquiétude, humaient l'air, hurlaient. Un instant après, une avalanche s'y précipitait. Quand un malheur arrive, il est rare que le chien ne parvienne pas à se dégager de la neige. S'il ne voit plus personne, il prend à la course le chemin du couvent, donne l'alarme et conduit les religieux sur le lieu de l'accident.

» Il possède encore une finesse d'ouïe et d'odorat qui tient du prodige. A plus d'une heure de marche, il reconnaît qu'un voyageur est dans la montagne et se met aussitôt à aboyer, la tête tournée de son côté. Si le voyageur est égaré, en dehors de la vraie route, le chien le retrouvera certainement à travers les précipices. Cependant ce flair lui fait totalement défaut si l'homme est gelé ou enseveli sous une masse de neige trop épaisse. En pareil cas, les religieux n'ont d'autre ressource que de sonder la neige avec de longues perches. A la résistance qu'ils rencontrent ils jugent s'ils ont touché un rocher ou un homme.....

» ..... Les cadavres des gens qui meurent dans la montagne ne sont pas enterrés : autrefois on les jetait dans une chapelle sur le bord du chemin, où on la voit encore, mais déserte, à peu près vide, sinon de poussière humaine, au moins d'ossements. On l'appelle l'*hôpital des transis*. La Morgue actuelle est au col même, à côté du couvent. C'est un petit bâtiment bas, carré, surmonté d'une croix au pignon. Le religieux ouvre un volet, et par une ouverture grillée de forts barreaux on voit debout, dans leurs vêtements, la face découverte, les victimes du Saint-Bernard. Ils sont là, debout — pour qu'ils tiennent moins de place ; appuyés au mur, la face découverte — pour qu'on puisse les reconnaître, et, comme ils sont morts gelés, comme le climat glacial qui les a tués leur conserve dans sa rigidité la dernière attitude de la vie, on maintient leur équilibre, s'il en est besoin, avec des pieux. Un jour, les religieux ont trouvé un pauvre vieillard gelé, tout droit, au milieu du chemin, les pieds enfoncés dans la neige, le bâton à la main. Voilà le cimetière du Saint-Bernard. Il ne peut y en avoir d'autre. Dans ce désert de rochers on ne saurait creuser de fosses.

Si l'on se bornait à ensevelir les corps sous un amas de pierres, les chiens fouilleraient et les dévoreraient. Ceux des religieux sont déposés dans les caveaux de l'église; les autres sont rendus aux familles qui les réclament; mais cela n'arrive guère, parce que, en général, ce sont de pauvres gens ou des déclassés. Alors ils restent là, dans une prison éternelle, comme dit la légende. Les contrebandiers, voilà les victimes ordinaires du Grand-Saint-Bernard. Comme cette région montagneuse forme la limite de trois pays, la contrebande, surtout celle du tabac, y est exercée avec une extrême activité, et tout le monde l'encourage plus ou moins directement. Mais les douaniers ne plaisantent pas. A l'hospice du Saint-Bernard, on voit parfois contrebandiers et douaniers s'asseoir à la même table et s'entretenir familièrement tout en s'observant les uns les autres. C'est un terrain neutre; mais au premier poste italien la scène change. Il est difficile aux contrebandiers de déjouer la surveillance dont ils sont l'objet à la descente italienne du Saint-Bernard, parce qu'il n'y a ni forêt, ni vallon pour s'abriter. Aussi n'est-ce que l'hiver qu'ils exercent leur dangereux métier. Un crochet sur le dos, chargés de boîtes depuis les reins jusqu'au-dessus de la tête, ils franchissent la montagne par les plus mauvais temps, dérobant leur marche dans le brouillard, se jetant à droite ou à gauche du sentier frayé pour éviter les postes et les rondes.

» Après eux, des colporteurs, des bûcherons qui viennent chercher de l'ouvrage en Suisse, des ouvriers maçons qui s'en retournent en Piémont vers la mi-novembre. Ces gens-là, qui n'ont pas le souci de se cacher, risqueraient beaucoup moins que les contrebandiers s'ils connaissaient aussi bien la montagne et si le désir de rentrer chez eux au plus vite pour diminuer les frais du voyage leur laissait attendre un jour favorable. En somme, plusieurs années se passent parfois sans accident, — j'entends sans accident mortel; je ne compte pas ceux que le froid estropie, les pieds, les mains gelés. Mais parfois aussi un grand nombre d'hommes périssent en un coup. En moyenne, on peut estimer le nombre des victimes à une ou deux par année.

« Voilà les scènes que présente le Saint-Bernard en hiver. Mais dans les mois de juillet, d'août, de septembre, le tableau change, et, si l'on ne remarquait de place en place, au bord du chemin, des croix élevées en mémoire de quelque accident, on pourrait oublier le terrible renom du Saint-Bernard, qui n'est plus alors qu'un lieu de pèlerinage ou un rendez-vous de la curiosité. La

[redacted]

veille du dimanche, une foule de paysans de la vallée d'Aoste montent à l'hospice pour y entendre la messe au petit jour, recevoir des aumônes et s'en retourner ensuite d'où ils viennent. Mais ce qu'on rencontre le plus, ce sont des gens qui passent la montagne pour le plaisir de la passer, des caravanes de touristes avec leurs guides et leurs montures. Il n'y a pas, en effet, de passage plus intéressant dans les Alpes et qui éveille de plus grands souvenirs. Une voie romaine le traversait et on voit à moitié chemin de Martigny à l'hospice, à Bourg-Saint-Pierre, une borne milliaire, la seule qu'on ait trouvée à pareille hauteur dans les Alpes. A ce même Bourg-Saint-Pierre, l'aubergiste a soin de vous prévenir qu'il va mettre votre couvert dans la salle même où Napoléon a déjeuné. « Seulement, ajoute-t-il, on a changé le papier. » (Ch. DURIER[1], *Revue politique et littéraire,* 17 mars 1877.)

Le Saint-Bernard a conservé son ancien nom au *plan de Jupiter* situé au-dessus de la descente italienne. C'était un passage très fréquenté, malgré ses périls; les *ex-voto* nombreux trouvés dans les fouilles du temple romain en font foi. Dans la discussion toujours ouverte entre les savants sur le lieu de passage d'Annibal, plusieurs historiens, s'appuyant sur l'autorité de Pline, et parmi eux Cluvier, Gibbon, Heeren, Fergusson, etc. indiquent le *plan de Jupiter;* les autres sont pour le Petit-Saint-Bernard, le mont Cenis, le mont Genèvre, le mont Viso, ou même le Simplon. Ce qui est certain, c'est que sous l'empire romain, et au moyen âge, les armées prirent quelquefois la route du Grand-Saint-Bernard. Auguste y fit passer les légions qui se rendaient en Helvétie et en Germanie; Cecina (en 69) le traversa en marchant contre Othon; les Lombards (547), les milices de Charlemagne (773), l'armée de Frédéric Barberousse (1166), sans parler des autres, pénétrèrent en Italie par ces gorges difficiles. — En 1799, Autrichiens et Français s'y livrèrent des combats, et l'on sait qu'au printemps de l'année 1800, Bonaparte franchit la montagne avec 30 000 hommes et toute son artillerie traînée à force de bras.

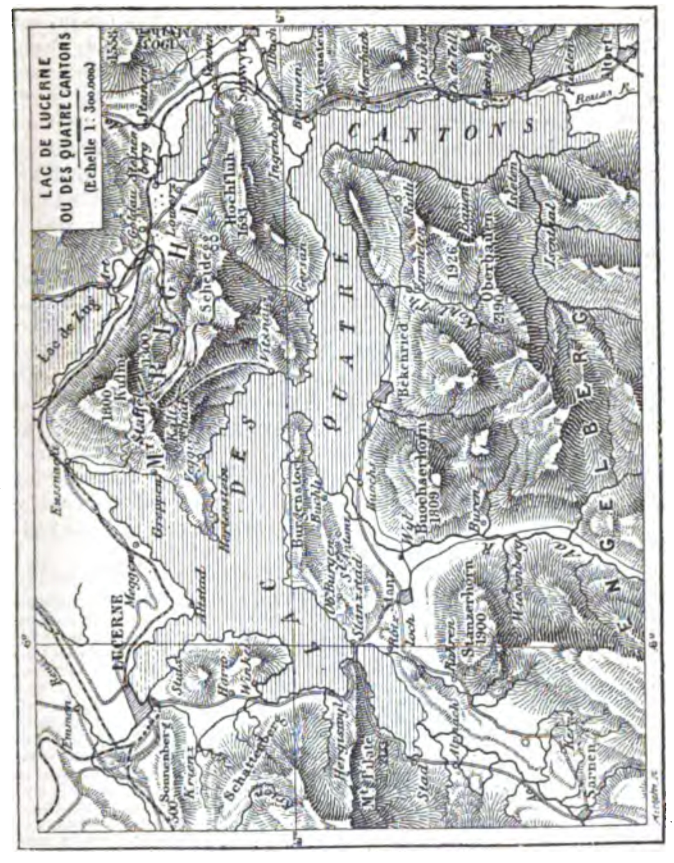
Le Rigi.

« Pour être devenu, à partir du dix-septième siècle, une des montagnes-pèlerinages les plus fréquentées de la Suisse, le Rigi était loin cependant d'être en possession de sa gloire plénière. On tâtait volontiers ses flancs, mais peu de gens éprouvaient le

---

1. On doit à M. Charles Durier, un des membres les plus actifs du Club Alpin français, plusieurs études et voyages sur les Alpes, et une très belle monographie du *Mont Blanc.* (Sandoz, in-8° ill., 1877.)

besoin de monter sur sa cime! Ce n'était pas pour l'amour de lui ni pour les grandioses perspectives que ses belvédères offraient aux regards, qu'on battait les menus sentiers taillés sur ses



croupes ; le dilettantisme de la nature n'avait pas encore pénétré les cœurs ; quiconque se rendait au Klosterli, au Kaltbad, au Rigi-Scheïdegg, n'y allait que pour boire du petit-lait, se baigner

[redacted]

ou obtenir la remise en bloc de ses péchés. La poésie du monde alpestre ne se révéla en quelque sorte qu'au siècle suivant, après que Haller eut écrit son *Poëme des Alpes* (1729), et Rousseau sa *Nouvelle Héloïse* (1761). Le nom du médecin-naturaliste Ebel, en particulier, demeure lié à l'histoire du Rigi, et ce fut lui qui fit dresser le premier panorama de la grande montagne, et qui décida Martin Bürgi, l'aubergiste du Klosterli, à construire en 1815 une cabane de refuge au Rigi-Kulm. L'année suivante, cette cabane se trouva remplacée par un petit hôtel à douze lits. Puis vint le *Guillaume Tell* de Schiller, qui acheva la vogue du monde alpestre..... Aujourd'hui, les trois lignes ferrées du Rigi, établies à l'imitation de celle qui avait été faite aux Etats-Unis, sur le Mount Washington, près de Boston, transportent chaque année un nombre inouï de voyageurs [1].

» ... Trois chaînes de montagnes, treize lacs, dix-sept villes, quarante villages et soixante-dix glaciers répandus sur cent lieues de circonférence : voilà ce qu'on voit, quand on le voit, du haut du Rigi. Vers l'ouest, la perspective s'étend jusqu'aux Vosges et jusqu'au Jura : c'est d'abord, au pied même du sombre Pilate, la sentinelle avancée des Alpes de ce côté, toute la ville de Lucerne, avec sa couronne de créneaux et de tours, puis, par delà, presque tout le canton de ce nom, arrosé par l'Emme, dont on aperçoit le ruban serpentin ; plus loin se montrent les lacs de Sempach, de Baldegg et d'Hallwyll. Au nord et à gauche du lac de Zug, dont on embrasse entièrement le paisible bas-

---

1. « On sait comment sont construites ces voies d'escalade. Entre les rails ordinaires se trouve une barre formée de deux autres rails parallèles, que réunissent des tiges transversales en fer forgé placées à intervalles égaux comme les bâtons d'une échelle, de manière à former des crans réguliers où s'engrènent les petites roues dentées dont sont munis en dessous la locomotive et le véhicule. La longueur de la ligne de Witznau est de 7 kilomètres ; celle de la Scheidegg à peu près égale, mais la rampe y est, relativement, presque insignifiante ; la troisième voie, celle d'Arth au Staffel, a un développement de près de trois lieues. Quant au péril de dégringolade, il n'existe point ; les voyageurs se trouvent toujours au-dessus de la machine qui, au lieu de remorquer le wagon, le pousse à la montée, et règle sa marche à la descente ; la voiture d'ailleurs, un unique wagon-tapissière à 60 places, n'est point attachée à la locomotive, et peut être arrêtée instantanément, si un accident survient à celle-ci. » (GOURDAULT). L'ascension du Rigi en chemin de fer se fait en une heure et quelques minutes ; avant 1871, date de l'inauguration du chemin de fer, 40 à 50000 personnes visitaient annuellement cette montagne ; en 1871, ce nombre s'élevait à 50000 ; en 1872 à 86800 ; en 1875 à 96000 ; les années suivantes, il a dépassé 100000. Le Rigi-Kulm est à 1800 mètres d'altitude. — Plusieurs autres chemins de fer à crémaillère ont été construits en Suisse, et parmi eux les lignes funiculaires à fortes rampes de *Rorschach à Heiden*, de *Wædensweil à Einsiedeln*, les lignes de l'*Ultiberg*, du *Giessbach*, de *Glion*, etc.

sin, se dessinent près du cours de la Reuss les vastes bâtiments de l'ancienne abbaye bénédictine de Muri ; au-dessus, les ruines de Habsbourg, et tout à fait à l'horizon, les plus hautes sommités de la Forêt-Noire. Plus à droite, se détachent la crête de l'Albis, l'Uetliberg et quelques fractions du lac de Zurich ; de Zurich même, on ne voit que l'hôpital cantonal et la cathédrale. A droite enfin du lac de Zug, par delà le Rossberg, dont on domine tout le versant sud, théâtre de l'épouvantable éboulement de Goldau[1], on distingue une partie du lac d'Egeri, et tout au fond du tableau, les sommets doucement ondulés qui rejoignent les hauteurs situées le long du Danube. La chaîne des grandes Alpes ne commence qu'à l'est, dans les cantons d'Appenzell et de Glaris, avec le Säntis et la croupe énorme du Glarnisch ; elle se continue toujours à l'est et à l'arrière-plan par les monts d'Uri, le Tödi, dans le voisinage duquel s'échelonnent les Clarides, le Frohnalp et l'Axenberg ; le Britenstock, au pied duquel la route du Gothard commence à gravir la vallée de la Reuss ; puis, tout à fait au nord, règnent l'Urirothstock, les Spannorter, le Titlis et toutes les cimes glacées de l'Oberland, en avant desquelles s'étagent les Alpes unterwaldoises, formées par les pentes touffues du Brünig et par la haute coupe du lac de Sarnen. » (Jules Gourdault, *La Suisse*, 2 vol. in-4° illust., 1re partie, chap. XIII ; Paris, 1879, Hachette,)

La Haute-Engadine.

L'Engadine (en langue romanche, *contrée des eaux*), désigne la vallée des Grisons encaissée entre deux hautes chaînes de montagnes, qui s'étend de la Maloïa à la gorge de Martinsbrück, sur la frontière du Tyrol. Le torrent

1. C'est en 1806 qu'arriva cette catastrophe, une des plus terribles qui aient épouvanté la Suisse ; après des pluies continuelles, des crevasses se formèrent, et le 2 septembre des craquements sinistres se firent entendre ; les sources cessèrent de couler ; les arbres des bois chancelèrent et des bandes d'oiseaux s'enfuirent du côté du Rigi. « Sol, forêts, montagnes, tout fut saisi d'une violente convulsion : » un fragment du Rossberg de plus de 2 000 mètres de longueur, sur 324 mètres » de largeur et 32 de profondeur, venait de s'abîmer d'un seul coup. En moins de » cinq minutes, une des plus belles contrées de la Suisse, la *Vallée d'or*, Goldau, « comme on l'appelait pour ses riches cultures, était redevenue la proie du chaos. « Quatre villages entiers, Goldau, Rothen, Oberct, Unterbusingen, 2 églises, » 120 maisons, 200 étables ou chalets, 457 habitants, 225 têtes de bétail, 110 ar- » pents de terrain, dont un tie s en prairies superbes, furent ensevelis sous un » amas de décombres évalué à 40 millions de mètres cubes. De Goldau, particu- » lièrement, il ne resta qu'une cloche de l'église qui fut retrouvée à un quart de » lieue de distance. » (J. Gourdault.)

[redacted]

de l'Inn coule au fond de cette vallée, dominée par une foule de glaciers et de pics couverts de neiges éternelles; le massif de la Bernina dresse l'entassement de ses rochers, de ses pics et de ses névés au sud du côté de l'Italie. Il y a cinquante ans, aucun étranger ne connaissait la Haute-Engadine; on s'en tenait à l'Oberland et au Rigi. Les bains de Saint-Moritz ont enfin attiré les malades, et les touristes se sont élancés à la conquête de la Bernina, de l'Albula, du Roseg : le village coquet de Pontresina, situé à 1805 mètres au-dessus du niveau de la mer, 8 mètres plus haut que le Rigi-Kulm, est devenu, chaque été, le quartier général des hardis grimpeurs, comme Chamonix et Zermatt[1]. Jadis les Engadiniens maudissaient leur glacier du Roseg; ils le bénissent aujourd'hui que les étrangers l'admirent, et que cette admiration se traduit en beaux bénéfices, malgré l'âpreté de la contrée, l'extrême rigueur du climat, un des plus froids des Alpes. « Chez » nous, disent-ils, l'année se compose de neuf mois d'hiver et de trois mois

---

1. Les Alpes des Grisons offrent dans toutes leurs parties des spectacles grandioses; un des plus célèbres est la vallée du Rheinwald qui mène à Splugen et à la **Via-Mala.** « Il est difficile de donner une idée des beautés horribles de la » Via-Mala. Ce défilé célèbre se compose de deux gorges étroites, ou plutôt de » deux profondes fissures, au fond desquelles mugit le Rhin, et que sépare » l'une de l'autre une petite vallée paisible, verdoyante, et placée là comme pour » donner au voyageur les plus vives impressions du contraste. Dans cette fis- » sure, la route serpente, tantôt serrée contre les parois du rocher, tantôt jetée » au-dessus d'un abîme ténébreux dont le fond échappe au regard, et où, en » quelques endroits, le bruit même du fleuve qui s'y tourmente et s'y brise, n'ar- » rive pas jusqu'à l'oreille. Les magnifiques arbres s'élancent de tous les points » où il y a un peu de terre, et la gorge est si resserrée, qu'ils forment de leurs » cimes qui se rejoignent, de leurs branches qui s'entrecroisent, comme des » dômes transparents qui ne laissent passer qu'un pâle reflet de lumière. Un peu » plus loin, tout est pierre noire, lueur souterraine, et au silence succède un » fracas d'eaux invisibles qui bondissent, déchirent et opposent fureurs à fureurs; » il semble qu'on soit à mille lieues du monde et des hommes, et l'on ne peut se » défendre d'une secrète horreur. Au sortir de la seconde gorge, on passe au pied » d'une paroi de rochers au-dessus de laquelle on voit les ruines du château de » Rhætus. Aussitôt qu'on a dépassé ce rocher, la vallée s'ouvre fertile, cul- » tivée, verdoyante, et le passage est subit du Tartare aux Champs-Elysées. Le » bourg de Tusis s'élève au sortir de la Via-Mala.

» Les paysages des Grisons sont sévères et fortement caractérisés; ce sont de » hautes vallées, larges, vertes, plutôt paisibles que riantes, encaissées entre deux » lignes de montagnes vertes aussi et boisées, tantôt jusqu'à la cime, tantôt jus- » qu'aux rocs ardus qui en couronnent le sommet. De toutes parts les couleurs » sont d'une crudité harmonieuse, d'un éclat austère. A Reichenau, les deux » Rhins, supérieur et inférieur, se joignent pour couler désormais ensemble. Ces » deux fleuves arrivent directement l'un contre l'autre, et il est curieux de voir » par quels détours et quelles précautions, il arrive que cette rencontre se fait à » l'amiable. On dirait deux puissants personnages qui se sentant fiers et suscep- » tibles composent leurs mouvements et dissimulent les exigences de l'amour- » propre sous les dehors d'une infinie civilité. » (TOPFFER. p. 146.)

[Topffer (Rodolphe), né à Genève en 1799, mort en 1846, instituteur et maître de pension, passionné pour les excursions alpestres, prit l'habitude de conduire chaque année ses élèves, pendant les vacances, le sac au dos et l'alpin stock à la main, herborisant, dessinant, observant, philosophant avec eux. Son triple talent d'observateur, de paysagiste et d'humoriste se croise et se combine à chaque page des *Nouvelles genevoises* et surtout des *Voyages en zigzag*, excursions fantaisistes exécutées sur tous les versants des Alpes. Topffer a aussi laissé des albums de caricatures pleins de verve et d'esprit, *M. Vieux-Bois*, *M. Jabot*, *M. Cryptogame*, etc.]

» de froid. » L'Engadine a été appelée la Sibérie des Alpes; à Sils, à Pontresina, le thermomètre tombe souvent au-dessous de 30 degrés centigrades. Dès la fin du mois d'avril, il gèle la nuit et neige le jour; en septembre, l'hiver est venu; en octobre, lacs et rivières sont gelés, et les chariots passent sur la glace; le 4 mai 1799, le général Lecourbe fit passer toute son artillerie sur le lac de Sils. « La neige couvre la campagne, » encombre les rues des villages et oblige les habitants à un travail per- » pétuel pour rendre les communications possibles entre les maisons. Il » faut attendre la seconde moitié du mois de mai pour voir des jours » meilleurs; alors le soleil commence à échauffer l'atmosphère, la neige » fond, la surface des glaciers est atteinte, de tous les points élevés l'eau » se précipite en cascades, les ruisseaux sont des torrents qui roulent avec » fracas, spectacle d'une grandeur inouïe : même dans les mois de juin et » de juillet, les nuits restent fraîches; mais la température s'élève beau- » coup dans le jour, elle monte souvent entre 25 et 30 degrés, et dans les » gorges, il n'est pas rare de voir une chaleur suffocante. Aussi avec quelle » rapidité pousse la végétation sur la terre imprégnée d'eau! l'herbe croît » en masses touffues, les gazons s'étalent, les fleurs apparaissent de tous » les côtés. Au village, de petits jardins soigneusement cultivés font oublier » un instant que l'on vit sous le plus rude climat; malheureusement com- » bien est courte la durée de cette brillante nature! Une nuit passe et tout » est flétri : la culture de la plupart des plantes alimentaires est impos- » sible. » (Emile Blanchard.) Le vent est terrible dans cette étroite vallée, surtout le föhn des alpes, qui souffle du sud-est et dont l'effrayante impétuosité déracine et brise les arbres, arrache les toitures, fait rouler les blocs de rochers et précipite les avalanches.

« La végétation de la Haute-Engadine est d'un aspect sévère et grandiose. Des bois d'arbres résineux ont une physionomie étrange aux yeux du voyageur, qui n'a rien vu de pareil en d'autres parties de la Suisse ou même en Europe. Ces arbres sont des arolles et des mélèzes; le pin sylvestre, si commun dans les Alpes, ne prospère pas dans la vallée que dominent le Languard, le Roseg et les glaces du Bernina. Rien de ravissant comme les groupes d'arolles auxquels sont associés des mélèzes. Les premiers ont le feuillage sombre des pins et des sapins, les autres le feuillage d'un vert tendre; l'opposition des teintes est saisissante lorsqu'une vive lumière est répandue dans l'atmosphère. On songe alors aux rives de la Méditerranée, où les orangers se détachent coquettement sur un fond composé de massifs d'oliviers et produisent un semblable contraste. Seulement le cadre n'est pas le même; ici le beau ciel, la mer bleue, les montagnes empourprées par le soleil; là, l'air froid, les tapis de gazon, un entourage de glaciers d'un éclat éblouissant.

» Les arolles (cèdres des Alpes) ne sont pas uniquement la parure de la vallée de l'Inn; ils sont aussi la richesse du pays.

[redacted]

Ces beaux arbres qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de 30 à 40 mètres, ayant un tronc étroit et dégarni, se terminent par une cime en forme de pyramide. Les feuilles roides, longues et grêles, véritables aiguilles naissant par groupes de cinq, sont serrées à l'extrémité des branches, qui, entraînées par le poids, fléchissent gracieusement. Les cônes, fort gros ovoïdes, d'un ton violet avant la maturité, devenus bruns aux approches de l'hiver, sont revêtus de larges écailles, et les graines assez volumineuses, ayant un goût agréable, sont fort recherchées dans la contrée, où la terre procure peu de chose pour l'alimentation de l'homme; mais le bois est autrement précieux, et fournit les matériaux de construction et le combustible si nécessaire sous un climat rigoureux. Léger, blanchâtre, ou d'une teinte rosée, brunissant un peu par une longue exposition à l'air, avec un tissu très fin, facile à tailler, il offre des avantages inestimables, et il plaît encore par l'odeur balsamique qu'il répand. Lorsqu'on visite l'intérieur de certaines maisons de la Haute-Engadine, on croirait volontiers que le bois du cèdre des Alpes, particulièrement propre à la sculpture, est donné à l'ornemaniste pour montrer toutes les ressources du talent.

» L'arolle, abondamment répandu dans la Haute-Engadine, et sur quelques points du Valais, prospère peu dans les autres parties de la Suisse, et il faut aller jusqu'aux monts Ourals et en Sibérie pour trouver à ce bel arbre une autre patrie. Le mélèze, dans la Haute-Engadine, acquiert des proportions égales à celles des arolles. Arbre d'une remarquable élégance, ayant des branches très étalées qui pendent vers la terre, le mélèze est parmi les espèces de la famille des conifères le représentant du saule pleureur. Ses feuilles minces et polies, qui se renouvellent à chaque printemps, ont toujours la fraîcheur de la jeunesse. Le bois du mélèze a tant de belles qualités qu'on le recherche pour une foule d'usages. Dur, imprégné de résine, et capable de résister à l'humidité comme à un séjour prolongé dans l'eau, il est parfait pour les constructions navales. Quel avantage encore, sous les rudes climats, offrent les demeures où les toitures et les cloisons sont faites avec le bois du mélèze! Les jointures, les moindres interstices sont remplis de la résine qui suinte et devient un vernis impénétrable à l'air.

» Les forêts de mélèzes et d'arolles couvrent encore de larges surfaces entre Sils et Silvaplana, aux environs de Scaufs et de Pontresina, sur les pentes du Bernina, du Roseg et du pic Lan-

[redacted]

guard. Elles rendent possible, dans le voisinage des glaciers, l'existence d'une population, et, chose incroyable, les habitants, sans souci de l'avenir, se préoccupent à peine de la conservation d'une telle richesse. Seuls, quelques esprits clairvoyants signalent le danger et cherchent à conjurer un mal qui pourrait devenir irréparable. Des causes fort diverses contribuent au déboisement de l'Engadine. Les avalanches brisent les arbres ; les torrents grossis à l'excès, les déracinent ; ce sont des accidents de la nature, il faut les subir ; mais la destruction permanente occasionnée par l'incurie ou par la rapacité est bien autrement grave. Les bestiaux abandonnés au caprice rongent les jeunes plantes ; les pâtres venus d'Italie, échappant à toute surveillance, coupent des troncs sans le moindre ménagement, cassent des branches pour avoir du chauffage. Ce qui doit étonner plus encore, c'est le sacrifice consommé dans plusieurs localités pour la possession d'un peu d'or. Des spéculateurs étrangers visitent le pays dépourvu de relations commerciales, afin d'obtenir des produits à des conditions avantageuses, et l'on cite telle commune de l'Engadine qui a vendu fort au-dessous de leur valeur des bois occupant une vaste étendue...

Sur les pentes abruptes et pierreuses de la vallée de l'Inn, croissent d'autres arbres ou arbustes verts, des sapins, des pins pygmées, des genévriers, des épines-vinettes, des sorbiers, des sureaux, et une collection de fleurs délicates et rares que le botaniste étonné va cueillir près des neiges, des anémones aux teintes roses ou azurées, des renoncules jaunes ou blanches, des œillets, des gentianes, des violettes, des ancolies, des primevères, des pavots et des saxifrages d'une grande variété.

» Tous les voyageurs qui parcourent la Haute-Engadine sont frappés du silence qui y règne. Dans nos bois, sur nos routes, au milieu de nos champs, les feuilles des aulnes, des trembles, des ormes, des peupliers, bruissent au moindre souffle ; les bourdonnements des insectes, les cris et les ramages des oiseaux se font entendre ; la vie se manifeste sous toutes les formes. Dans l'étroite vallée de l'Inn et sur les Alpes Rhétiques, les arbres aux larges feuilles pédonculées n'existent pas : les insectes sont généralement des espèces silencieuses, les hyménoptères bruyants qui aiment le soleil, guêpes, bourdons, abeilles solitaires ne montent point jusqu'à la région où il faut subir l'hiver pendant neuf mois, et les oiseaux chanteurs n'y viennent qu'en petit

[redacted]

nombre. Le silence semble avertir que la vie est triste dans des lieux voisins des glaciers.

» Tandis que ces êtres chétifs (coléoptères et lépidoptères) s'agitent sans attirer l'attention, l'Engadinien contemple avec une sorte de bonheur l'énorme gypaète, qui, planant au-dessus des hautes montagnes, apparaît comme un point noir sur le ciel bleu. C'est le lœmmergeier, le vautour des agneaux, dont on ne prononce pas le nom dans les Alpes sans témoigner le sentiment de l'admiration. Il est si vraiment magnifique, le fier oiseau éployé dans l'air, presque immobile et regardant l'espace! Le gypaète est le condor des montagnes européennes. Il est le plus grand de nos oiseaux; les femelles, d'une taille toujours supérieure à celle des mâles, ont une longueur de $1^{m},50$ et une envergure qui dépasse 3 mètres. Le lœmmergeier est terrible pour les animaux de la montagne, il attaque les agneaux et les chèvres au pâturage, tue les chamois qui bondissent au bord des précipices, les marmottes qui broutent l'herbe, et enlève des blaireaux, des belettes, des mulots et les coqs de bruyère qui s'exposent hors des taillis. Pourvu d'un bec très robuste, mais ayant des serres assez faibles et les ongles peu crochus, le gypaète, incapable d'emporter une proie d'un gros volume, a d'autres ressources. Prudent et rusé, s'il a dessein de s'emparer d'une chèvre, d'un agneau ou d'un chamois, il s'élance vers l'animal, le frappe de sa poitrine et des ailes, le remplit de frayeur et le force à tomber sur quelque roche; alors il déchire sa victime blessée et se repaît sans quitter la place... Au printemps le gypaète bâtit son aire dans l'endroit le plus inaccessible; la construction, simple et grossière, est faite d'une masse de foin et de petites branches couvertes de mousse et de duvet; la femelle pond trois ou quatre œufs et en couve ordinairement deux. Le superbe oiseau, qui habite non seulement les Alpes, mais encore toutes les hautes montagnes de l'Europe, du nord de l'Afrique et de l'Asie, fort répandu en Suisse jusqu'au commencement de notre siècle, est devenu rare, tant il a été poursuivi par les chasseurs, et c'est dans la Haute-Engadine qu'il a été le plus épargné...

» Les chamois, affreusement traqués par les chasseurs des Alpes, se voient encore assez fréquemment en petites troupes aux abords des glaciers de Morterasch et du Bernina, sur le Roseg et le pic Languard. La vue de ces jolies chèvres alpestres est pleine de charme: si rien ne les trouble, les chamois groupés dans

[redacted]

diverses attitudes au milieu d'une nature sauvage et grandiose, forment un délicieux tableau; celui-ci broute l'herbe; celui-là, le corps dressé, s'appuie contre une sorte de mur pour saisir une broussaille; cet autre, monté sur la pointe aiguë d'une roche, les pieds rapprochés, le cou tendu, la tête haute, les yeux beaux comme ceux des gazelles, tout grands ouverts, regarde au loin et flaire le danger. Survient-il une cause d'inquiétude, la bande entière fuit dans la même direction: les anfractuosités, les précipices, les arêtes sont franchis en quelques bonds. Parfois ces gracieux ruminants marchent dans la neige, ou se promènent à la surface polie du glacier en avançant avec précaution, et c'est alors qu'ils sont le plus aisément frappés par les chasseurs. En été, les chamois trouvent sans peine une nourriture variée et abondante, ils ont à leur portée des herbes de tous les genres et les buissons de rhododendrons et de genévriers, mais en hiver arrive la disette; obligés de chercher un refuge dans les parties boisées ils n'ont guère d'autre pâture que les mousses et les lichens[1].

---

1. « Les chamois vivent en société par troupes de cinq, dix ou même vingt individus. Ce sont des animaux alertes, gracieux, éminemment prudents et circonspects. Chacun de leurs mouvements décèle une force musculaire prodigieuse, une souplesse, une aisance et une grâce extraordinaire... En plaine, ils ont une démarche nonchalante et traînarde. Mais sont-ils inquiets, en un clin d'œil, ils semblent changer de nature; leurs muscles prennent la raideur et le ressort de l'acier. Ils fuient comme le vent en bandes magnifiques par-dessus les crevasses des rochers et des glaces. Il faut les avoir vus soi-même pour se faire une idée de leur prodigieuse rapidité, de leur étonnante élasticité, de l'inconcevable sûreté de leurs mouvements et de leurs bonds. Ils sautent d'un rocher à l'autre par-dessus des fentes larges et profondes, ils se tiennent en équilibre sur des inégalités presque imperceptibles, ils s'élancent de là avec les pieds de derrière et retombent sans jamais manquer leur but, sur une saillie grosse comme le poing dont ils ont, d'un œil sûr, mesuré la distance... Il est difficile de dire quelque chose de précis et de certain sur la puissance du bond de ces magnifiques animaux. Il est cependant avéré qu'ils peuvent traverser sans difficulté des crevasses de seize à dix-huit pieds de largeur, qu'ils se hasardent à sauter de haut en bas à une profondeur de plus de vingt-quatre pieds et qu'ils franchissent d'un seul bond des murs de plus de quatorze pieds d'élévation, et retombent de l'autre côté sur leurs quatre jambes. En Suisse, les vrais chasseurs de chamois appartiennent à la classe la plus aisée; ce sont des gens rudes, éminemment robustes, faits à tous les temps, parfaitement initiés aux moindres détails des massifs de leurs montagnes, des mœurs de leurs animaux, de la manière de les chasser. Le chasseur doit avoir une vue perçante, une tête à l'épreuve du vertige, un corps vigoureux, endurci à toutes les intempéries de la région des glaces, un courage plein de hardiesse, un sang-froid imperturbable, une intelligence prompte, jointe à une grande circonspection, en outre de bons poumons, et une force musculaire à pouvoir soutenir longtemps la fatigue. Il ne doit pas seulement avoir le coup d'œil sûr, son pied doit l'être également. Il faut qu'il soit aussi leste et même plus leste que la chèvre la plus agile. Il se trouve quelquefois en effet dans des positions exceptionnelles où chacun de ses membres doit supporter un effort extraordinaire, où il doit s'appuyer tour à tour sur les coudes, sur les dents, sur le dos, sur le menton, sur les épaules, où chacun

[redacted]

On fait remonter l'origine des Engadiniens aux Etrusques chassés d'Italie par l'invasion des Gaulois de Bellovèse, et fuyant sous la conduite du chef Rhætus qui a donné son nom à cette section des Alpes. Les Romains y fondérent des postes militaires; les Sarrasins au dixième siècle, pénétrèrent dans la vallée de l'Inn, et quelques-uns s'y fixèrent; le nom de Pontresinaen garderait, dit-on, le souvenir (*Pons Sarracenorum*, *pont des Sarrasins*).

» Par l'ensemble des caractères physiques, les Engadiniens dénotent une origine méridionale; ils ont les yeux et les cheveux noirs, le teint légèrement bistré, de la vivacité dans l'expression du visage. Ils parlent un dialecte qu'on appelle le *ladin* et qui dérive manifestement de cette langue romane en usage chez les peuples du midi de l'Europe pendant le moyen âge... La Haute-Engadine a des ouvrages pour les écoles; elle a un grammairien, plusieurs poètes estimés et même des journalistes. A Zus, une bourgade de 400 âmes, s'imprime une feuille périodique, contenant des articles généraux, des chroniques, des poésies et des annonces. Tout le monde sait lire dans ce petit pays où l'on gèle, et chacun, homme, femme ou enfant, parle, outre le ladin, la langue allemande[1].

» ... Privés de moyens de travail dans une patrie ingrate, les habitants de l'Engadine quittent de bonne heure la haute vallée et se dispersent dans les villes de la France, de l'Italie, de l'Allemagne. Ils deviennent confiseurs, pâtissiers, limonadiers, fabricants de liqueurs ou de chocolat. Ne perdant jamais de vue l'avenir, ils ne sacrifient guère à des fantaisies : pour abréger la durée de l'exil, l'argent est sévèrement économisé. Enfin le rêve de trente ou quarante années est devenu une réalité, l'Engadinien dit un éternel adieu à la maison étrangère qui lui a été propice, et il retourne au village d'où l'on voit le Roseg et les glaces du Bernina, et désormais sans souci, il fera sa demeure

---

de ses muscles doit lui servir de levier ou de point d'appui pour se soutenir, se pencher, se tourner, se soulever ou s'étendre... » (De Tschudi, p. 501 et suiv.)

1. M. Blanchard fut très étonné d'entendre plusieurs habitants de Pontresina, s'exprimant en français avec une grande facilité : un d'eux avait habité Rennes 45 ans, l'autre Cambrai 37 ans. « Ces émigrants agissent à la manière des oiseaux » de passage; ils vont chercher le bien-être au loin, mais ils reviennent sans » cesse au berceau de la famille. » Les Engadiniens ont tous fréquenté l'école primaire : quelques-uns vont continuer leurs études à l'Université de Zurich, à mesure que l'aisance des familles augmente, grâce surtout aux excursions de plus en plus nombreuses des étrangers. La Société helvétique a tenu sa réunion annuelle en 1863, à Samaden, en pleine Engadine, sous la présidence d'un Engadinien, le Dr Planta, descendant d'une des plus anciennes familles du pays.

[redacted]

jolie et commode. A Pontresina, comme à Sils-Maria ou à Lavin dans la Basse-Engadine, les habitations, que l'on pourrait comparer à nos villas ou à de petits châteaux, sont groupées. Bâties en pierres et couvertes d'une épaisse toiture en bois, ces maisons, pourvues de très petites fenêtres, souvent de balcons et de grillages en fer doré, ou peint en vert, et parfois d'un escalier extérieur, ne manquent ni d'élégance ni d'étrangeté.

» A l'intérieur, tout est garni de boiseries. Dans la pièce principale, les meubles, ordinairement en bois d'arolle sculpté, frappent les yeux du visiteur, l'un surtout, à cause de ses énormes dimensions. Ce meuble s'élève jusqu'au plafond, la forme est carrée, les parois sont artistement travaillées et découpées à jour, mais rien au premier abord ne permet de supposer l'usage de cet édifice ; il s'ouvre à la manière d'une armoire, et au centre se trouve le poêle, qui répand une forte chaleur. Comme partout ailleurs, selon la fortune et le goût du propriétaire, les appartements affectent le luxe ou la simplicité. » (Emile BLANCHARD[1], *La Haute-Engadine*. — *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1870.)

Le lac Léman et ses bords.

« Entre le Jura et la grande chaîne des Alpes savoyardes, couronnée par les sommets du mont Blanc, s'étend la large et fertile vallée où le lac Léman répand ses eaux. Au nord, cette vallée est imparfaitement bornée par le Jorat et se confond avec le bassin de l'Aar ; au sud, elle s'appuie au rempart formidable des Alpes ; vers le couchant, la haute muraille du Jura la sépare nettement de la France. Région moyenne, sorte de marche entre la Suisse allemande et la Savoie ; cette situation a fait la destinée de la contrée du Léman.

» Le lac est alimenté par le Rhône, fleuve rapide et sauvage, limoneux, dévastateur, qui y roule les neiges fondues des Alpes valaisannes et vaudoises ; dans ce bassin elles se calment, s'azurent. Du bourg de Villeneuve, placé près des tours romantiques de Chillon, sur une longueur de dix-huit lieues, le lac

1. M. Blanchard, membre de l'Académie des sciences, est l'auteur de nombreux travaux scientifiques et récits de voyages que la *Revue des Deux-Mondes* a publiés. Tels sont ceux qui concernent *la Chine et le Thibet* (1871) et les savantes études sur *Madagascar* et la *Nouvelle-Zélande* (1872-1883.)

[redacted]

décrit un croissant magnifique dans la direction de Genève. La Suisse, si riche en beaux lacs, n'en a pas un aussi ruisselant de soleil et de vie. Sous les murs de Genève, le Rhône ressort du lac épuré et lumineux; il perce les flancs du Jura, et, par une gorge précipiteuse, court en bouillonnant vers la France méridionale.

» L'aspect de la contrée du Léman est majestueux et doux, sévère et riant: elle unit la grandeur des masses à la pureté des contours; elle a en partage une douce harmonie, des aspects austères, d'autres voilés et rêveurs. Le fond de la scène est occupé par les hauts pics de la chaîne savoyarde, accumulation de tours de glace, de dômes neigeux, d'arêtes noires, de dents âpres et sourcilleuses, qui font cortège au dominateur des Alpes. Au-dessous de cette région morne et fatale à toute vie, séjour des tempêtes, assiégée de mouvantes vapeurs, s'étend la zone des forêts et des pâturages, semée de chalets, peuplée l'été de nombreux troupeaux dont la paisible sonnerie résonne d'alpe en alpe. Plus bas, à la racine des Alpes, le sol descend par de molles flexions vers la rive du lac.

» Sur le bord savoyard, la nature a un luxe sauvage et abandonné. Çà et là, la haute toiture d'un castel délabré perce l'épaisseur des bois; une vaste châtaigneraie, la plus opulente de l'Europe, recouvre les basses pentes. Rien de sylvestre comme ces vertes retraites; le sol est substantiel et profond, les productions luxuriantes, et cependant l'homme y végète dans le dénûment et l'ignorance. La rive suisse offre une surface plus spacieuse et savamment cultivée. Le Jura court vers le nord en s'écartant du lac. Les campagnes vaudoises, disposées en gradins, coupées de petits vallons noués et dénoués capricieusement, montent par de gais ressauts et s'appuient aux assises puissantes du Jura; une noire sapinière en couvre au loin les flancs, d'opulents vignobles tapissent les bas coteaux qui font ceinture au lac; entre deux, dans la joyeuse étendue des champs, essaiment une multitude de villages, de bourgs, de châteaux, de petites villes; leurs clochers se dressent comme des aiguilles au travers des vergers, et le son de la cloche ne meurt pas d'un village à l'autre. Le haut donjon acéré de Vufflens, Chillon, riche des souvenirs de l'histoire et de la poésie, Blonay, la Sarraz, berceaux de races antiques et vaillantes, la vieille tour de Gourze, parée des légendes de la reine Berthe, Lausanne avec le donjon de l'évêque et son imposante cathédrale, rappellent

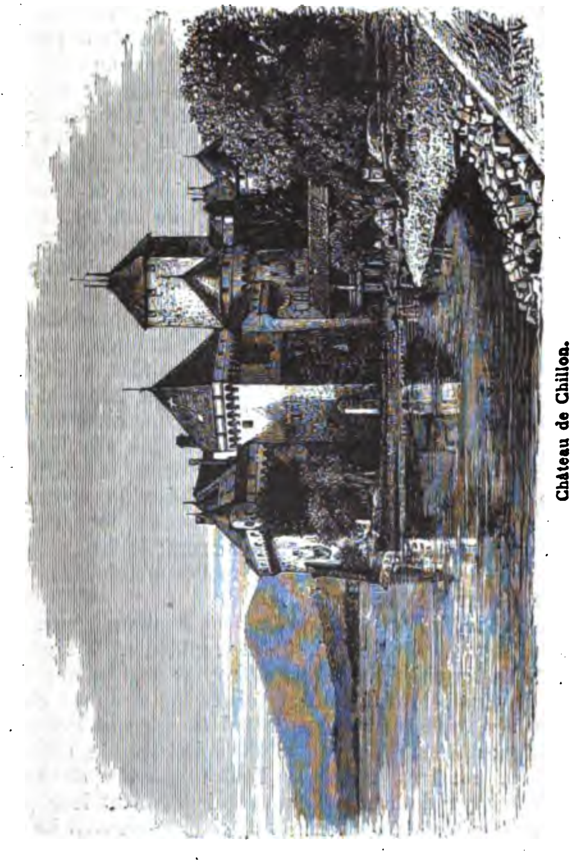
P. 368.


LE LAC
DE GENÈVE
Echelle au 1 : 370.000
Châtel St Denis
Montreux
Chillon
VILLENEUVE
AIGLE
Ollon
BEX
St MAURICE
Dent du Midi
Divonne
GENÈVE
CAROUGE
Rhône
Pléiades
Mt Folly
Dent de Jaman
Dent de Lys
Niremont
Moleson
Gravé par L. Sonnet.
Paris Imp. Dufrénoy

austè
par l
tours
âpres
Au-de
des te
forêts
breux
Plus l
flexion
» S
donné
seur
l'Eure
ces ve
ductic
dénûr
spacie
s'écar
dins,
monte
du Ju
d'cpul
au la
essain
de pe

[redacted]

les temps agités de la féodalité. Mais d'autres lieux illustrés par la science et le génie, Ferney, Genthod, Coppet, Clarens, assurent à notre contrée une gloire plus sérieuse. Ici l'homme a été digne du théâtre d'activité que lui a donné la nature.



Château de Chillon.

» A l'extrémité du lac, le champêtre des campagnes vaudoises fait place à l'orné; tout se pare de luxe et d'élégance. Les tours

[redacted]

de Saint-Pierre dessinent au loin leur noire silhouette : aux alentours de Genève se déroulent en festons les plus aimables campagnes de l'Helvétie. Le grand miroir du lac, l'azur du Rhône, renvoient une lumière éblouissante ; c'est une fête de la nature. Genève est le dernier effort de la civilisation suisse, son poste avancé vers le sud ; c'est le lieu où les traditions de liberté helvétique ont trouvé leur formule, la ville du droit populaire. Siège d'une démocratie orageuse, elle est placée au carrefour de la contrée romande, au nœud des routes entre la Savoie, la Bourgogne et l'Italie. Cette position en a fait le centre du commerce et de l'industrie, l'intermédiaire de la contrée du Léman avec l'étranger ; tout y passe, l'activité y est sollicitée dans les sens les plus divers. Une longue possession de la liberté, les découvertes de ses savants, l'éloquence de ses écrivains ont porté au loin sa réputation, et, dans les contrées étrangères, son nom a prévalu pour désigner le lac sur l'appellation plus antique et plus locale de lac Léman.

» ... Genève n'occupe pas le site le plus grandiose de la contrée romande, et les rives de Vevey et de Lausanne ont plus de majesté ; la ville surgit à l'extrémité du petit lac, au foyer d'un carrefour formé par les premiers gradins des Alpes et par la haute crête du Jura. Par un piquant contraste, cette ville, à la destinée si sévère, occupe un des lieux les plus aimables de la Suisse : autour de ses murs, tout est mouvement et grâce ; la vue plonge sur des campagnes boisées, coupées de coteaux aux lignes flexibles, semées de villas ombreuses, de parterres de fleurs, de bosquets, de pelouses, de vergers ; ici baignés par la vague azurée du lac, là fuyant en molles ondulations vers les Alpes neigeuses de la Savoie.

» Le Rhône, violent et inégal dans son cours supérieur, sort du lac sous les murs de Genève, à flots rapides, mais réglés ; ses eaux ont la limpidité du cristal de roche ; le bleu du ciel les colore du plus bel azur ; d'autres fois ce sont des tons glauques ou ardoisés, parfois un bleu profond ou un vert intense. Ses flots baignent deux petites îles : l'une noire, pressée, couverte de hautes et sombres maisons ; l'autre plantée de bosquets et ombragée par de hauts peupliers qui projettent leur paisible feuillage sur la statue de Jean-Jacques Rousseau..... Le Rhône coupe la ville en deux tronçons inégaux. Le quartier de Saint-Gervais, placé sur la rive droite, ne fut longtemps qu'un faubourg ; aujourd'hui il se couvre d'hôtels et de constructions

de luxe. La rive gauche renferme la ville proprement dite, les édifices publics, les souvenirs. Vue du quai des Bergues, la cité génevoise s'étage sur le revers d'un plateau, abrupt vers le lac, mais incliné doucement sur l'autre versant. L'étranger quitte rarement la rive du lac; il affectionne ses quais monumentaux, ses larges ponts et les riants parterres disposés à fleur d'eau. Dans les beaux jours de fête, l'Europe y défile...

» Du jardin anglais, une verte pelouse, ornée de fleurs et de bosquets odorants, la vue rase le miroir du lac dans la longueur; à gauche, elle est arrêtée par la sombre tenture du Jura, dont la crête tranchante et uniforme fait comme une longue muraille; à fleur d'eau, si l'horizon est limpide, on entrevoit Coppet, Nyon; plus loin la vue se perd dans un lointain vaporeux. Sur la droite elle se repose sur le doux coteau de Cologny, chargé de villas et de terrasses, revêtu de massifs de marronniers et d'ormes séculaires.

» ... En passant sur la rive droite, on voit le mont Blanc dresser sa triple cime de neiges immaculées derrière la grise muraille rocheuse du petit Salève; il envoie vers le nord une chaîne de pics et de dômes neigeux; le Buet arrondi comme une coupole et l'arête audacieuse de l'Aiguille verte se détachent nettement sur cette forêt de dents, de tours, de minarets, d'aiguilles si pressés que l'œil se refuse à les dénombrer. Souvent, un manteau de vapeurs ou de lourds entassements de nuages masquent la grande chaîne. Entre elles et les premières montagnes, et constamment visible, s'étage une chaîne intermédiaire; ce sont les pentes rocheuses du Brezon et la chaîne tourmentée et aride du mont Vergys. Leur âpre nudité fait ressortir les teintes veloutées des plans inférieurs tapissés d'une épaisse couche de noyers et de châtaigniers.

» Sur le premier plan, à gauche du petit Salève, le Môle, fière pyramide avec parois gazonnées, fait sentinelle à l'entrée du Faucigny; plus à gauche, les Voirons, recouverts de champs, de bois, de prés, infléchissent mollement leurs pentes vers le lac. A droite et à gauche du Môle, des vallées profondes plongent dans l'intérieur du Faucigny.

Avant 1830, les quartiers qui bordent le lac et le Rhône offraient un aspect hideux. « On y voyait des fortifications délabrées, de vieilles chaînes, » suspendues à des pieux à demi pourris, des chantiers, des boucheries: » des masures caduques trempaient dans le Rhône leurs sordides mu- » railles. » Quelques années après, échoppes, remparts et arcades étaient

[redacted]

rasés; des quais, des rues, des squares, des jardins, des boulevards, des ponts étaient construits; une Genève nouvelle s'élevait superbe en face de la vieille cité calviniste; aujourd'hui la ville basse est envahie par les étrangers; les hauts quartiers calmes et paisibles sont habités par les descendants de l'ancienne aristocratie.

Aux portes de Genève, une chaîne de coteaux suit les rives du lac et se déroule dans la direction de Lausanne; le chemin de fer court sur ces pentes, dominant le Léman, les villages, les vignobles, les prairies, les bois, les villas bourgeoises et les châteaux opulents qui encadrent le lac; Versoix, Coppet et le château de la famille de Necker; Nyon et Prangins, Rolle, Aubonne, Morges, Vufflens, un des plus anciens et des plus beaux manoirs du pays romand, enfin, Ouchy, l'embarcadère de Lausanne.

» Il est peu de villes aussi attrayantes que Lausanne pour l'amateur du pittoresque et de l'imprévu. On dirait une création de la fantaisie; la ville est construite sur le tranchant de trois collines et dans les gorges creusées à leur pied; les vieux quartiers sont un labyrinthe de ruelles noires, étranglées, grimpantes et d'édifices postés à tous les niveaux. On est parvenu à raccorder ces surfaces diverses et à établir un niveau commun, en traçant autour de la ville une voie circulaire. De Saint-Laurent, cette voie rejoint la colline de Bourg par un pont monumental de 600 pieds de longueur sur 80 de hauteur et lancé sur une gorge profonde. — Quelles perspectives sur le lac et les Alpes! A chaque pas, sur ce sol agité comme les vagues de l'Océan, on a de nouvelles surprises : de gracieux jardins abritent leurs délicates végétations; au pied de hautes terrasses, de grands bouquets de noyers poussent dans les gorges et profilent leurs sommets sur les vieux édifices; de hardies constructions s'élèvent en pyramides au-dessus d'enfoncements obscurs où rampent de noires ruelles. Au-dessus de ce dédale de toits pointus, de lignes brisées, de saillies, de coupures, la vieille cathédrale dessine ses clochetons et ses flèches acérées.

» Au sortir de Lausanne et des vergers plantureux de Chamblande, sur la route de Vevey, Pully s'offre d'abord à l'entrée du vignoble de la Vaux... Ce vignoble est une merveille de l'art agricole; sur une longueur de trois lieues, il tapisse les pentes rapides du Jorat qui surplombe au-dessus des eaux et y plonge ses racines. Les terrasses montent les unes au-dessus des autres au nombre de quarante et escaladent la montagne jusqu'à 800 pieds de hauteur; elles sont reliées par des escaliers et retenues par des murs qui servent de sentiers. L'entretien de ce vignoble exige un labeur énorme. Tout se porte à dos

d'homme, les engrais, les échalas, les pierres pour réparer les murs, les terres entraînées par les pluies.

... A l'est, la courbe du Léman touche aux Alpes vaudoises, les pics d'Aï et de Mayen, la chaux de Naye, la dent de Jaman, surplombent au-dessus des hameaux et des villas de Chillon, de Clarens, de Montreux, de Veytaux. Sur les dernières assises des monts s'étagent des bosquets de noyers, de châtaigniers, de hêtres, et des vignobles opulents.

» En face de cette terre de bénédiction, siège de l'aisance et de la fécondité, sur la rive savoyarde, le sauvage massif des dents d'Oche, plonge dans le lac ses escarpements décharnés, coupés d'âpres fissures et couronnés de sombres pitons; les pauvres villages du Bouveret, de Saint-Gingolph et de Meillerie sont posés à fleur d'eau.

» Le Bouveret fait sentinelle à l'entrée de la vallée du Rhône. Cette région basse, humide, au sol marécageux, rampe au pied des Alpes valaisannes et vaudoises. Entre des rangées de saules et d'aulnes au pâle feuillage, le Rhône roule dans le lac ses eaux troubles et sauvages. Plus haut la vallée se resserre pressée entre les contreforts des dents du Midi et de Morcles; dans le fond on entrevoit des entassements de glace et la vue se perd sur les flancs neigeux du Velan. » (Rodolphe Rey, *Genève et les rives du lac Léman ;* Paris, Lacroix, in-18, 1868.)

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

Ball (J.). *A guide to the Eastern Alps.* — (Londres, 3 vol. in-8°, 1868.)

Berlepsch (H.-A.). *Les Alpes.* — Descriptions et récits ill. — (Paris, in-8° Fischbacher.)

Blanchet (Ad.). *Les origines de Lausanne et de la nation vaudoise,* cartes et vues. — (Lausanne, 1871, in-8°.)

Constant (G.). *Quelques jours en Suisse.* — (Paris, 1872, in-12, Jouaust.)

Dargaud. *Voyage aux Alpes.* — (Paris, Dentu, in-18.)

Desbarolles (Ad.). *Voyage d'un artiste en Suisse.*— (Paris, 1862, in-12, Lévy.)

Dixon (Hepworth). *La Suisse contemporaine,* trad. par Barbier. — (Paris, 1873, in-18. G. Baillière.)

Du Camp (M.). *Voyage au Grand Saint-Bernard.* — (Paris, in-18, 1879.)

Duverney. *Un tour en Suisse.* (Tours, 1868, 2 vol. in-12, Mame.)

Escher et Tschudi. *Manuel du voyageur en Suisse.* — 1872.

Esseiva (G.). *Fribourg, la Suisse et le Sonderbund* (1846-61). — (Bar-le-Duc, 1881, in-8°.)

Favre (A.). *Description géologique du canton de Genève,* avec carte. — (Genève, 1880, 2 vol. in-8°.)

Forel. *Notice sur l'histoire naturelle du lac Léman.* — (Neuchâtel, 1877.)

Gaullieur (A.). *La Suisse historique et pittoresque.* — (2 vol. in-4°.)

Gœthe. *Voyages en Suisse et en Italie,* trad. de J. Porchat. — (1 vol. in-8°, Hachette.)

[redacted]

George (H.-B). *The Oberland and its Glaciers.* — (London, in-4°, 1866, map and ill.)

Gourdault (D.). *La Suisse; Etudes et voyages.* — (Paris, 2 vol. in-4°, ill., 1809, Hachette.)

Grad (Ch.). *Les glaciers de la Vierge et le mont Rose.* — (Paris, 1868, in-8°, Challamel.)

Gsell-Fells. *Die Schweiz.* — (Munich, 1878, 2 vol. in-4°.)

Heer (Dr Oswald). *Le monde primitif de la Suisse*, trad. de Demole. — (Genève, 1872, in-8°.)

Hubert (W.). *Les glaciers.* — (Paris, 1867, in-4°, Challamel.)

Joanne. *Itinéraire de la Suisse et du mont Blanc.* — (Paris, 1865, in-18, Hachette.) — *Suisse*, guide-diamant, avec cartes et plans. — (1885, Hachette.)

Lamarre et Zévort (Edg.). *La Suisse à l'exposition de* 1878. — (Paris, 1878, in-12, Delagrave.)

Laporte (A.). *En Suisse, le sac au dos.* — (Paris, 1869, in-8°.)

Laveleye (Ed. de). *L'économie rurale en Suisse et en Lombardie.* — (Paris, in-18.)

Legoyt et Vogt. *La Suisse, territoire, population, agriculture, industrie, commerce, histoire, institutions politiques et administratives, etc.* — (Paris, 1866, in-8°, Ve Berger-Levrault.)

Liégeard (St.). *A travers l'Engadine, la Valteline, le Tyrol.* — Paris, 1877, in-8°, Hachette.)

Lutz (Marc) et Sprecher. *Dictionnaire géographique et statistique de la Suisse*, trad. de l'allem. par Moratel. — (Paris, 1861, 2 vol. in-8°.)

Manget (J.-L.). *Chamonix, le mont Blanc et les deux Saint-Bernard.* — (Paris, 1850, in-12.)

Marmier. *Voyage en Suisse.* — (Paris, 1861, in-8°, Morizot.)

Montolieu (Mme). *Les châteaux suisses.* — (Paris, 1865, 2 vol. in-12.)

Moynier (G.). *Les institutions ouvrières de la Suisse.* — (Paris, 1867, in-8°.)

Neufville (de) *Notes sur le tunnel du Simplon*, avec carte. — (Paris, 1881, in-8°, Chaix.)

Norton Shaw (Dr). *Switzerland. Spain.* — (2 vol. in-4°.)

Osenbruggen (E.). *Wanderstudien ausder Schweiz.* — (Schaffouse, 1874, 4 vol. in-8°.)

Raemy (H.). *L'industrie à Fribourg au temps passé et de nos jours.* — (Paris, 1867, in-12.)

Raimbert (E.). *Les Alpes Suisses.* — (Paris, 1865, in-8°.)

Rey (William). *Les Grisons et la Haute-Engadine.* — (Paris, 1860, in-8°.)

Rey (R.). *Genève et les rives du Léman.* — (Paris, 1868, in-18.)

Robida (A.). *Les vieilles villes de Suisse.* — (Paris, 1879, in-8° ill., Dreyfous.)

Rouvray (A.). *Les chemins de fer des Alpes.* — (Paris, 1870, in-8°, Wiesener.)

Saussure (H.-B. de). *Voyage dans les Alpes.* — (Paris, 1880, in-18, Fischbacher.)

Simond. *Voyage en Suisse* (1817-19). — (Paris, 1824, 2 vol. in-8°.)

Studer. *Géologie; Géographie physique de la Suisse.* — (3 vol., 1851-1863.)

Talbert (E.). *Les Alpes, études et souvenirs.* — (Paris, 1880, in-8°, Hachette.)

Topffer (R.). *Premiers voyages et nouveaux voyages en zigzag.* — Paris, 2 vol. in-8° ill., Garnier.)

Tschudi (F. de). *Le monde des Alpes; description pittoresque des montagnes de la Suisse et des animaux qui les peuplent.* — 2e édit. ill., trad. par Bourrit. — (Paris, in-8°, Fischbacher.)

Tschudi (Ewan). *Guide suisse, manuel du voyageur dans les cantons.* — (Paris, in-16, 1861.)

Tyndall. *The glaciers of the Alps.* — (Londres, 1860.)

Whymper (E.). *Escalades dans les Alpes de 1860 à 1869.* — Trad. par Joanne, grav. et cartes. — (Paris, 1872, in-8°, Hachette.)

Wirth. — *Description générale et statistique de la Suisse.* — (Zurich, 1870, 2 vol.)

— *Statistique officielle de la Suisse.* — (Berne, depuis 1870.)

— Annuaires avec vues et cartes du *Club Alpin suisse* (depuis 1865) ; de l'*Alpine Club* de Londres ; du *Club Alpin italien* ; du *Club Alpin de Munich* ; du *Club Alpin français* (depuis 1874), etc,

Blanchard (E.). *La Haute-Engadine.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er déc. 1870.)

Chérot (A.). *Les grandes voies de communication internationales.* — (*Journal des Economistes*, avant 1875.)

Deshayes (V.). *Note sur les richesses minérales des Alpes valaisannes.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1881.)

Durier (Ch.). *Les passages militaires des Alpes.* — (*Revue politique et littéraire*, 6 juin 1874.)

Faye. *Les ouragans (föhn) en Suisse.* — (*Revue scientifique*, 1876, t. VI.)

Fontpertuis (de). *Le projet du percement du Simplon.* — (*Revue de géographie*, janvier 1881.)

Forel. *Les seiches, fontaines et taches d'huile du Léman.* — (*Globe de Genève*, 1877.)

Gautier (Th.). *Ce qu'on peut voir en six jours; Suisse-Rhin.* — (*Moniteur*, 1858.)

Grad (Ch.). *La vallée du Grindelwald et ses glaciers.* — (*Bull. de la Soc. de géographie*, janvier 1869.)

Guigues (E.). *Excursion circulaire dans les Hautes-Alpes.* — (*Club Alpin*, 1880.)

Huber (A.). *Des Alpes centrales.* — (*Bull. de la Soc. de géographie*, 1867.)

Huber (W.). *Les divers percements des Alpes.* — (*Bull. de la Soc. de géographie commerciale de Paris*, n° 5, 1879-80.)

Hugo (V.). *Fragment d'un voyage aux Alpes.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1831.)

Laveleye (E. de). *Le mont Rose et les Alpes Pennines.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er juin 1865.)

Lemercier (Abel). *Ascension au mont Rose et au mont Blanc.* — (*Bulletin de la Soc. de géographie*, juillet 1873.)

Marmier (X.). *Une entrée en Suisse.* — (*Correspondant*, 25 sept. 1860.)

Marmier (X.). *Le Saint-Bernard.* — (*Correspondant*, 25 fév. 1861.)

Maury (A.). *Le monde alpestre.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1860.)

Moret (V.). *Notes sur la Haute-Engadine.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1881.)

Puiseux (V.). *Le Beichgrat et l'Aletschorn.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1881.)

Quinet (Mme Edg.). *Souvenirs d'un voyage dans l'Oberland.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er juillet 1868.)

Richer (E.). *Notice sur les lacs des Alpes.* — (*Bull. de la Soc. de Gie*, fév. 73.)

Rochas (A. de). *Premiers essais d'un glossaire topographique des Alpes.* — (*Revue de Géographie*, fév., juin 80.)

Roussel (Ph.). *La Haute-Engadine.* — (*Bull. de la Soc. de géographie de l'Est*, 1er trim., 1880.

Simonin (L.). *Les grandes percées des Alpes.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er août 1884.) — *Le chemin de fer du Saint-Gothard et les intérêts français.* — (*Economiste fr.*, 3 juin 1882.)

Souvestre (E.). *Bâle.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1er oct. 1836.)

Vidal-Lablache. *Le massif des Alpes.* — (*R. polit. et litt.*, 1er sem. 1874.) *Le lac Léman.* — (*Revue britannique*, mars 1861, déc. 1874.)

Bavier. *Carte des routes de la Suisse.*

Civiale (H.). *Les Alpes au point vue de la géographie physique et de la géologie*, avec 14 héliogr. et 2 cartes. — (Paris, 1882, in-8°, Rothschild.)

Dufour (général). *Topographische Karte der Schweiz.* — (Genève, en 25 feuilles, au 100000e.)

Gerster et Weber. *Atlas politique, historique, géologique, hydrographique, commercial, industriel de la Suisse.* — (Neuchâtel, 1871, in-4°, Sandoz.)

Keller (T.). *Wand karte der Schweiz*, 8 feuilles, au 1/200000e. — (Zurich, 1877.)

Mieulet. *Carte du massif du mont Blanc* au 40000e. — (Paris, 1865, 1 feuille.)

Pictet (T.). *Carte du lac de Genève*, au 1/12500e, 2 feuilles, 1877.

Steinhauser. *Atlas des Alpes.*

Ziegler (J.-M.). *Zweite Wand karte der Schweiz*, au 1/200000e, 8 feuilles. — (Zurich, 1878.)

— *Carte des Alpes, dépôt de la guerre.*

— *Carte des Alpes de Mayr à* 1/450000.

[redacted]

CHAPITRE II

ALSACE-LORRAINE

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites. — A l'est, le Rhin sépare l'Alsace du duché de Bade depuis *Huningue* jusqu'au confluent de la *Lauter* (Lauterbourg); — au nord, la *Lauter* (Wissembourg) et une ligne qui coupe la *Sauer* en amont de Lembach, la *Horn*, au nord de Bitsch, la *Blies* à Bliesbrücken séparent l'Alsace de la Bavière rhénane; la frontière franchit ensuite la *Sarre* à Sarreguemines, descend cette rivière, puis s'en détache entre Sarrebrück et Forbach, incline ensuite au nord-est, coupe la *Nied* à Niederbronn, la *Moselle* à Sierk, séparant la Lorraine de la Prusse rhénane ; la limite passe enfin au sud d'Esch et de Rumelange (Luxembourg) jusqu'à l'est de Longwy (France) ; — à l'ouest, la frontière de la Lorraine mutilée, cédée à l'Allemagne (traité de Francfort, 10 mai 1871), part du *Chiers*, en amont de Longwy (canton de Cattenom), coupe l'*Orne* près de Moyeuvre, à l'est de Briey; passe entre les champs de bataille de Gravelotte et de Mars-la-Tour, rejoint la Moselle à Novéant, près du Rupt-de-Mad, la remonte jusqu'à Pagny, où elle la franchit, rejoint la *Seille*, laisse à la France Nomény, remonte le cours de la Seille par Arraye, Pettoncourt, les territoires de Vic, Moyenvic, Marsal (laissés à la Prusse), coupe près de Garde le canal de la Marne au Rhin, passe entre Réchicourt et Avricourt, à Blamont, Tanconville et Cirey-les-Forges, à l'est de la Vezouze; à Raon, Grand-Fontaine, à Saales, contourne la source de la Brusch, suit la crête des Vosges (Honeck, Rheinkopf, Grand-Ventron, entre la Moselotte et la Fecht, Ballon d'Alsace, près des sources de la Moselle), tourne le Ballon de Giromagny, enveloppe le territoire de Belfort, les sources de l'Ill, au nord du mont Terrible (Suisse), et rejoint le Rhin en aval de Bâle.

Situation astronomique. — 3°34'—5°52' long E. et 47°28'—49°30' lat. N.

Climat. — Excessif et continental; étés chauds, hivers froids; la température éprouve des variations brusques et fortes; les orages sont fréquents; les grêles parfois désastreuses; pluies abondantes dans les Vosges et en Lorraine.

Relief du sol. — Le territoire de l'Alsace est partagé en trois zones distinctes, tant par leur relief que par la nature du sol. « La chaîne des » Vosges se dresse au couchant comme un rempart entre la France inté- » rieure et les pays du Rhin. Une bande de collines ou de coteaux enlace » le pied des montagnes, formant la transition entre cette région élevée et » la plaine. Puis la plaine elle-même, basse, uniforme, s'étend le long du » Rhin sur une longueur de 200 kilomètres, de Bâle à Lauterbourg, plus » vaste que les deux zones des collines et des montagnes prises ensemble. » Non seulement ces trois régions diffèrent par leur conformation, par la

[redacted]

» nature de leur sol et de leur climat; mais chacune a ses cultures et sa » végétation propres. Dans les montagnes nous ne voyons que forêts et » pâturages; de beaux vignobles couvrent presque entièrement la région » des collines; enfin, la plaine fait prédominer les céréales avec les cultures » arables. » (Ch. GRAD[1].)

Les **Vosges** qui bornent l'Alsace à l'ouest, et se prolongent à travers la Bavière rhénane vers Mayence et Bingen, sont de même formation géologique (granit et grès rouge) que la chaîne badoise de la Forêt-Noire, qui forme la bordure opposée de la vallée du Rhin. On peut les diviser en trois groupes : 1° les *Hautes-Vosges* comprennent le *Ballon d'Alsace* (1 259 m.), le *Rossberg*, le grand *Ballon de Soultz* ou de *Guebwiller* (1 426 m.), le *Honeck* (1 366 m.), le *Climont*, le *Hochfeld* ou *Champ-de-Feu* (1 095 m.); — 2° les *Basses-Vosges*, commencent à Saales avec le *Donon* (1 010 m.), où les deux versants appartiennent à l'Allemagne, le *Mont de Saint-Odile* (801 m.); — 3° les *Petites-Vosges*, large plateau de 4 à 500 mètres dans le Palatinat bavarois, de Saverne à la Queich, et la *Hardt* (mont *Tonnerre, Donnersberg*) avec les ondulations du *Westrich*, à l'ouest; puis le plateau, riche en minéraux, du *Hunsrück*, entre la Nahe et la Moselle. — La chaîne est traversée par les cols *de Soultz*, du *Bonhomme*, de *Sainte-Marie-aux-Mines* (route de Schlestadt à Saint-Dié); col de *Saverne* (canal de la Marne au Rhin, chemin de fer de Paris à Strasbourg), *col de Bitche* (route et chemin de fer de Metz à Haguenau).

Cours d'eau; lacs. — Le **Rhin**, dont le cours moyen s'étend de Bâle à Bonn, arrose l'Alsace d'Huningue à Lauterbourg, sur la rive gauche; le sol de la plaine alsacienne plus large que la zone badoise, située à droite, est formé de limon, sable, gravier amenés par les crues du Rhin et par les torrents des Vosges. Un pli de terrain sépare les alluvions vosgiennes des alluvions rhénanes : c'est le chemin que suit le canal du Rhône au Rhin; sur le gravier des Vosges s'élèvent les forêts, alternant avec les prairies; sur le limon ou *lehm* rhénan, les céréales et les cultures dominent. Les bancs de gravier encombrent le lit du Rhin, et se déplacent pendant les crues : ces atterrissements variables gênent la grande navigation. L'affluent principal du Rhin, la rivière *alsacienne* par excellence est l'*Ill* (elle a donné son nom au pays : *Illsass* ou *Elsass*, pays ou séjour de l'Ill). Ses sources sont dans le Jura, à Winckell et Langsdorff; son cours, long de 180 kilomètres, du sud au nord, est sujet à des variations fréquentes, par suite de crues subites ou de sécheresses prolongées; l'Ill arrose Altkirch, Mulhouse, Ensisheim, la plaine de Colmar, Schlestadt, Strasbourg, et se jette dans le Rhin à la Wanzenau. Tous ses affluents, torrents issus des Vosges, et utilisés par l'industrie, débouchent sur la rive gauche : la *Largue*, la *Doller* (fabriques de Massevaux et de Sentheim), la *Thur* (usines de Wesserling, Saint-Amarin, Thann, Cernay), la *Lauch*, alimentée par le réservoir du Ballon (filatures de Guebwiller, Soultz, Bollwiller), la *Fecht* (filatures de Logelbach, Munster, Turckeim) et la *Weiss*, la *Liepvrette* ou *Leber* (Sainte-Marie-aux-Mines, Markirch) et le *Giessen*, l'*Andlau*, la *Brusche* (Schirmeck, Mutzig, Molsheim). En aval de Strasbourg, le Rhin reçoit la *Moder* (Haguenau, Bischwiller), grossie à droite de la *Zorn* (Saverne,

---

1. Nous avons puisé la plupart des éléments de ce résumé géographique dans les remarquables travaux de M. Ch. Grad. Les études abondantes et précises du député alsacien, qui honorent à la fois sa science et son patriotisme, permettent de mesurer l'étendue de la perte que la France a faite en 1871.

[redacted]

Dettwiller, Brumath); à gauche de la *Sintzel;* — la *Sauer* (Wörth); — la *Lauter* (Wissembourg, Lauterbourg). — La **Moselle** quitte la France en aval de Pagny, entre dans la Lorraine annexée à Novéant-aux-Prés, passe à Metz, Thionville et Sierk; elle reçoit à gauche l'*Orne* (Moyeuvre); à droite la *Seille*, à Metz; la *Sarre*, descendue du Donon, passe près de Lorquin (Lorchen), à Sarrebourg, Fénétrange, Sarre-Union, Sarre-Albe et Sarreguemines, et entre dans la Prusse rhénane à Sarrebrück. Son affluent de gauche, la *Nied*, arrose la Lorraine annexée.

II. — Géographie politique et statistique

Notice historique. — Alsace. Les débris des monuments celtiques retrouvés par les archéologues entre les Vosges et le Rhin démontrent que les Gaulois ont longtemps occupé la plaine d'Alsace; après les Romains, qui firent du Rhin une ligne de défense, les Germains s'y introduisirent seulement au troisième siècle d'une façon permanente[1]. Au cinquième, Salvien, comme autrefois César, Strabon et Tacite, continuait à appeler le Rhin *le fleuve qui sépare les deux mondes;* le vieux nom gaulois *Argentorat* n'est remplacé qu'au sixième siècle par celui de Strasbourg, et, Paulin d'Aquilée disait encore au huitième siècle : « On l'appelle Strasbourg dans la langue des barbares; mais ce nom a pris la place d'un autre vieux nom illustré par les souvenirs. »

Quand l'empire romain fut démembré, l'Alsace fut rattachée au royaume d'Austrasie, et les architectes de la cathédrale de Strasbourg conservèrent ce souvenir en plaçant les statues de Clovis et de Dagobert au front de l'église. C'est dans la plaine de Strasbourg que fut échangé en 841, dans les deux dialectes romain et tudesque, le fameux serment d'amitié de Charles le Chauve et de Louis le Germanique. Le traité de Verdun (843) fit passer l'Alsace sous la domination du second de ces princes, et ses destinées politiques furent pendant huit siècles plus ou moins rattachées à celles de l'Allemagne.

Sous les empereurs Ottonides et Franconiens, l'Alsace conserva d'étroites relations avec les rois et les comtes de la Bourgogne jurane, les ducs français de Lorraine; les princes de la maison de Souabe en confièrent l'administration aux comtes de Habsbourg, qui, devenus empereurs à leur tour, accordèrent à l'Alsace des privilèges municipaux et l'immédiateté d'empire pour y maintenir leurs droits (1268). Les dix villes alsaciennes (*la Décapole*), Haguenau, Schlestadt, Wissembourg, Landau, Obernai, Rosheim, Colmar, Kaisersberg, Munster, Turckeim, déclarées villes libres, avaient le pouvoir législatif, faisaient la guerre, concluaient des alliances, envoyaient des ambassades, avaient sièges et voix aux diètes, frappaient monnaie et exerçaient chez elles la haute et la basse justice. En 1346, elles désignèrent Colmar comme siège de leurs délibérations communes; leur union

1. Un des plus fameux débris de ces constructions primitives est le *Mur des Païens* (Heidenmauer), dont la triple enceinte sinueuse, souvent confondue avec les rochers d'alentour, se développe dans les campagnes, à l'ouest de Strasbourg. Cet énorme rempart, élevé à l'origine par des mains gauloises, fut ensuite réparé et agrandi par les Romains. La race celtique s'était même répandue sur la rive droite du Rhin; et l'on sait que si les Romains, maîtres des Gaules, avaient édifié sur la rive gauche ces forteresses (*oppida*) qui sont devenus les cités actuelles, ils avaient aussi annexé à leurs conquêtes, du côté opposé, la vaste zone des *champs décumates*.

[redacted]

se fortifia; un bailli (*Landvogt*), richement doté, les protégeait contre toute invasion ou violence étrangère. La *Décapole* était comme une république fédérative jouissant d'une liberté politique presque complète, sous la souveraineté plus nominale que réelle de l'empereur d'Allemagne.

Aussi l'Alsace, domaine isolé et à peu près indépendant de l'empire, fut-elle constamment un objet de convoitise pour tous les rois de France aspirant à rendre à la Gaule sa limite du Rhin alsacien. Sans parler des projets de Suger, de Charles VII et de Louis XI, qui essaya d'empêcher la vente du pays par Sigismond d'Autriche à Charles le Téméraire, la guerre de Trente ans décida encore une fois du sort de l'Alsace. Lorsqu'après la bataille de Leipzig, Gustave-Adolphe, vainqueur de Tilly, pénétra dans la province, la noblesse du pays se prononça contre les Impériaux en faveur du roi de Suède et de la France son alliée. Après sa victoire et sa mort à Lutzen, son lieutenant, Bernard de Saxe-Weimar, continua la lutte, à la solde de Richelieu, qui concluait à Saint-Germain un traité d'alliance avec le condottière hôte de Louis XIII et traité comme un roi. La mort de Bernard (1639) laissait une armée et un duché vacants; déjà l'Europe les mettait aux enchères, quand Richelieu les acheta. Le congrès de Westphalie (1648), après les longues et subtiles discussions que l'épée de Condé et de Turenne simplifia, céda à la France la préfecture des dix villes impériales libres, le landgraviat de Haute et Basse-Alsace, les autres fiefs et villages dépendant de l'empire et tous les droits qui y étaient attachés. Louis XIV n'usa pas d'abord de ces droits; la nouvelle possession avait surtout, à ses yeux, la valeur d'un poste militaire et d'un boulevard de défense. Les Alsaciens gardèrent leurs coutumes, leurs lois, leurs privilèges; l'Empereur continuait à lever des impôts et des troupes et à rendre des sentences en Alsace. Vingt-quatre ans après, l'annexion de Strasbourg compléta l'œuvre du traité de Munster.

Strasbourg était une ville à part, une république libre, d'origine celtique et romaine, qui avait grandi par son commerce sous la protection de ses évêques et racheté peu à peu, comme toutes les autres grandes villes rhénanes, Bâle, Spire, Worms, Mayence, à ses seigneurs ecclésiastiques les péages, impôts, droits de justice et de garde, etc. Elle ne devait rien à l'Empire que d'insignifiants tributs; elle lui refusait le serment d'obéissance. Elle avait au quinzième siècle formé avec Bâle une confédération de villes et de princes et aidé les cantons suisses à vaincre Charles le Téméraire; mais elle ne sut pas maintenir cette union féconde, et, sous Maximilien, laissa dissoudre la ligue alsacienne et rompre l'alliance helvétique.

Au dix-septième siècle, après la guerre de Trente ans, la république strasbourgeoise avait subi le contre-coup des désastres de l'Allemagne. Sa population avait été décimée par les épidémies et la misère; ses finances étaient en ruines, ses charges avaient grandi en même temps que ses ressources diminuaient; elle augmentait ses impôts et vendait ses domaines. Les magistrats, recrutés dans quelques familles privilégiées de bourgeois, de banquiers, de juristes, perdirent l'affection et la confiance du peuple : des bruits de trahison coururent. La république, placée entre la France, qui l'avait toujours traitée avec déférence, et, l'Empire qu'elle redoutait, désirait n'être ni française, ni allemande, mais garder son indépendance. Mais elle ne sut pas rester neutre! Le prince de Condé, envoyé en Alsace pour empêcher l'invasion de l'armée allemande en 1672, détruisit le pont de Kehl : Louis XIV prit soin de calmer les craintes de la ville en justifiant l'acte de son général et en promettant tous les dédommagements nécessaires. Les magistrats défiants firent rétablir le pont; mais abandonnés

[redacted]

de l'Empereur qui n'écoutait pas leurs doléances, ils cédèrent aux menaces du roi de France et consentirent à rompre de nouveau le passage (1673). Une émeute éclata dans la ville; le peuple cria que la ville était vendue à Louis XIV et qu'il fallait mettre à mort l'agent français Frischmann, mais on se borna à briser les vitres de sa maison; les meneurs furent chassés et l'agitation se calma.

Pendant ce temps, la diète germanique poussait les villes impériales d'Alsace à faire la guerre à la France : Condé écrivit alors à Louvois que le temps lui semblait venu « de mettre Colmar et Haguenau à la raison. » Le roi se rendit lui-même en Alsace, installa des garnisons françaises dans les villes et fit démolir les remparts de Colmar. Toutes les autres places se soumirent sans résistance. Quant à Strasbourg, Louis XIV n'exigeait d'elle qu'une stricte neutralité. Elle l'observa d'abord, et le loyal Turenne, confiant dans la parole des magistrats, traita avec les plus grands égards la cité protestante. Il savait ce que valaient Strasbourg et l'Alsace, et, dans ses immortelles campagnes de 1674-75, il les arracha à l'invasion germanique. Après sa mort glorieuse à Salzbach (27 juillet 1675), Strasbourg, oubliant ses promesses et les traités, livra à Montecuculli et aux troupes impériales le passage du Rhin : elle fournit même aux ennemis des canons, et devint entre leurs mains, avec le consentement des notables, l'atelièr de guerre, l'arsenal, le dépôt d'approvisionnements et de munitions des armées impériales. Créqui bloqua étroitement la ville (1677) et prit Kehl. En 1679, après la paix de Nimègue, qui cédait de nouveau, sans restriction, l'Alsace à la France, Strasbourg épuisée prit enfin le parti de capituler; Louis XIV lui accorda le libre exercice de sa religion, le maintien de sa constitution, son indépendance législative, judiciaire, financière, l'exemption d'impôts, en un mot, l'autonomie administrative. Les magistrats réclamèrent un délai pour consulter le peuple; Louvois y consentit. Le résultat du vote fut unanimement favorable à la réunion à la France, à l'exception d'une voix[1] (30 septembre 1681). « C'est ainsi que s'accomplissait, il y a deux siècles, » l'entrée de Strasbourg dans la grande famille française. Elle avait lieu, » non comme une catastrophe imprévue, un de ces coups de force qu'un » peuple subit tant qu'il n'est pas assez fort pour réagir, mais comme un » fait nécessaire, inévitable, reconnu comme tel et consenti. Les événe- » ments l'avaient préparée, elle arrivait à son heure, le vote populaire » l'avait ratifiée, voilà pourquoi elle fut irrévocable et définitive. En même » temps qu'il entrait dans l'unité française, Strasbourg rentrait dans l'Al- » sace, dont il avait été trop longtemps séparé, et l'Alsace, création de la » France, était définitivement constituée et retrouvait sa capitale. » (Armand Weiss, *Revue alsacienne*, août-sept. 1881.)

Dans les années qui suivirent sa réunion à la France, l'Alsace, jouissant d'une paix et d'une prospérité qu'elle ne connaissait plus depuis l'époque romaine, se fondit rapidement dans la patrie commune. Elle ne fut pas traitée en pays conquis; ses intendants, dont l'un surtout, d'Angervilliers (1716-1724), a laissé en Alsace un nom populaire, défendirent ses

---

1. Cet exemple mémorable, donné par un roi absolu et un ministre peu porté par ses idées et sa nature à respecter le droit des peuples, n'a pas été imité en 1871 par la Prusse victorieuse; malgré les protestations infatigables des députés alsaciens au Reichstag qui invoquent les traditions historiques de leur province, le nouvel Empire germanique n'a pas osé courir les risques d'une consultation populaire dont le résultat était prévu.

[redacted]

franchises et adoucirent en sa faveur les lourdes charges qui pesaient sur le reste du royaume[1]. Elle devint le grenier d'abondance des pays voisins et s'attacha de plus en plus au nouveau régime ; Strasbourg fit à Louis XV une réception brillante, et les restes du maréchal de Saxe furent déposés dans le temple luthérien de Saint-Thomas, sous le mausolée sculpté par Pigalle (1756).

La Révolution acheva de faire de l'Alsace une province toute française. Strasbourg se distingua par son inébranlable dévouement à la France, par ses sacrifices « qui épuisaient la noble ville, dit M. Seinguerlet, sans la lasser jamais ». Sous l'administration active des maires Dietrich[2] et François Monet, elle fournissait aux armées qui souvent manquaient de tout à la frontière, des armes, des munitions, des vivres, des vêtements, de l'argent; les offres patriotiques des Strasbourgeois prévinrent les réquisitions de Saint-Just et de Lebas; Hoche sauva l'Alsace par la victoire de Wissembourg. Aucune province de France n'a fourni à la République et à l'Empire plus de généraux et de meilleurs soldats : Kléber et le premier Kellermann sont nés à Strasbourg; Rapp et Bruat sont de Colmar; Lefebvre, de Rouffach.

En 1870, l'Alsace fut la première victime de l'invasion allemande. Après nos défaites de Wissembourg, de Reischoffen et de Forbach, Strasbourg, livrée à elle-même, fut étroitement bloquée par le corps d'armée du Prussien Werder. Le bombardement commença le 13 août et dura jusqu'au 29 septembre. Sous prétexte de sauver Strasbourg, « la fille de l'Allemagne, des fureurs du larron welche, » dit la chanson teutonne, le féroce assiégeant fit pleuvoir sur la citadelle, les remparts, les quartiers les plus peuplés, les monuments les plus précieux, des milliers de projectiles, bombes, obus, fusées incendiaires; la bibliothèque, qui contenait 300 000 volumes et 8000 manuscrits inestimables, fut le point de mire de l'artillerie prussienne : pas un ouvrage ne fut sauvé; la bibliothèque protestante, la collection d'antiquités, le musée des Beaux-Arts furent également réduits en cendres; plus de 400 maisons sur 3600 furent détruites. Le 29 septembre, pour épargner aux habitants décimés les horreurs d'une prise d'assaut, le général Uhrich se résigna à capituler. Le traité de Francfort (10 mai 1871) livra à l'Allemagne l'Alsace avec Strasbourg, et une partie de la Lorraine avec Metz[3]. Alors commença l'exode des Alsaciens-Lorrains qui voulaient rester Français et que l'administration allemande mit en demeure d'opter entre l'une ou l'autre des deux nationalités. La France recueillit dans toutes ses villes, à Paris surtout, un grand nombre de ces exilés volontaires qui s'éloignaient de la terre natale pour fuir un

---

1. V. un article de M. A. Weiss, d'après les manuscrits de d'Angervilliers (*Revue alsacienne*, décembre 1880).

2. On sait que l'immortel *Chant de l'armée du Rhin*, qui s'appela plus tard la *Marseillaise* et devint l'hymne civique de la France, fut composé à Strasbourg en avril 1792, par un Jurassien, l'officier du génie Rouget de l'Isle, et chanté pour la première fois chez le maire, M. de Dietrich.

3. Les préliminaires du traité de paix, signés à Versailles le 26 février 1871, furent votés à Bordeaux le 1er mars par l'Assemblée nationale : 546 voix se prononcèrent pour la paix, 107 contre. A la fin de cette poignante séance, un des 28 députés des provinces cédées, M. Grosjean, lut à la tribune la protestation suivante :
« Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont déposé, avant toute né-
» gociation de paix, sur le bureau de l'Assemblée nationale, une déclaration
» affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces provinces, leur volonté
» et leur droit de rester françaises.

[redacted]

vainqueur détesté ; l'Algérie s'ouvrit comme un refuge aux familles des colons vaillants et patriotes des Vosges ; la *Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français* les a établis au Camp-du-Maréchal, à Haussonviller et Boukhalfa[1]. Quant à ceux qui sont retenus captifs dans une enceinte de frontières que le glaive a tracées, tous les efforts tentés par les Allemands pour les *germaniser*, sont demeurés vains ; ni les avances, ni les rigueurs n'ont réussi à entamer le patriotisme d'une population qui parle la langue allemande, mais qui garde un cœur français. Cette inébranlable fidélité est pour les conquérants un perpétuel motif de craindre, et pour les vaincus un gage consolant d'espérance. « Avant l'événement, écrit éloquemment M. Charles Grad, personne dans le pays annexé » n'eût cru à la possibilité d'un retour à l'Allemagne. Et maintenant, depuis » le fait accompli, nos conscrits, nos pauvres enfants, obligés de coiffer le » casque à pointe, après avoir d'abord préféré l'exil plutôt que de se sou- » mettre au service militaire allemand, nous avouent dans leurs confidences » intimes que leurs sentiments restent français et que, malgré tout, pour » eux, la patrie, c'est la France toujours. Si la raison politique engage nos » maîtres à exclure la langue française de l'enseignement public, cette » raison, l'histoire nous l'apprend, est sans effet sur les destinées natio- » nales qui se décident sur les champs de bataille à coups de canon. Ni » l'origine, ni la langue ne nous feront jamais oublier tout ce que nous » devons à la nation française au sein de laquelle nous avons grandi, dont » le malheur ne peut nous détacher, enchaînés comme nous le sommes à » elle par les liens du cœur[2]. »

Constitution. — L'Alsace-Lorraine ne forme pas un État, mais, sous le nom de *Reichsland*, une province gouvernée immédiatement par les agents de l'Empire d'Allemagne. Cette constitution a été appliquée le 1er janvier 1874 et complétée par la loi de 1879.. A la tête du pays est un lieutenant de l'Empereur (*statthalter*), assisté d'un secrétaire d'État et de quatre ministres (*intérieur; justice; finances et domaines; industrie, agriculture et travaux publics*). Le territoire est divisé en trois *districts*, subdivisés en vingt-deux *cercles*, les districts sont administrés chacun par un *président;* les cercles par un *sous-préfet*, les communes administrées par un *maire*. L'Alsace-Lorraine envoie quinze députés au Parlement allemand (*Reichstag*); elle a une *Assemblée provinciale*, élue par les Conseils généraux.

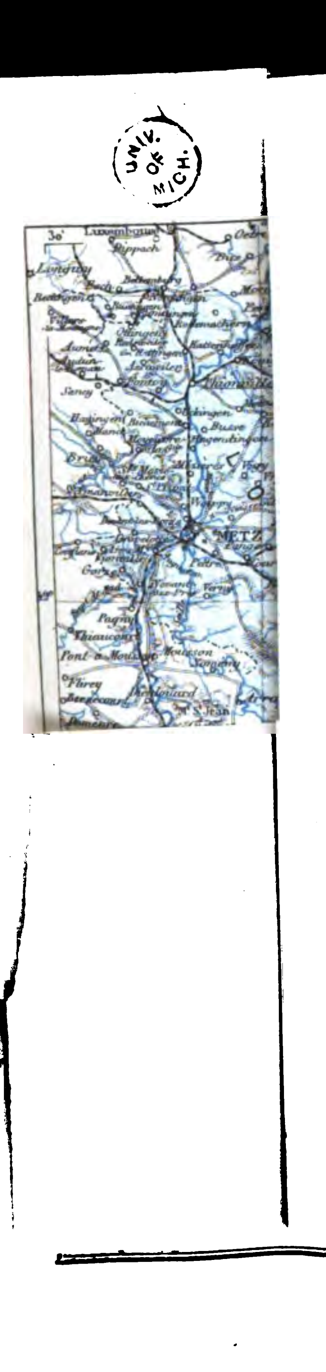
» Livrés, au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force, à la » domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir. Nous décla- » rons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre » consentement. La revendication de nos droits reste à jamais ouverte à tous et » à chacun dans la forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.

» Au moment de quitter cette enceinte, où notre dignité ne nous permet plus » de siéger, et malgré l'amertume de notre douleur, la pensée suprême que nous » trouvons au fond de nos cœurs est une pensée de reconnaissance pour ceux » qui, pendant six mois, n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaltérable atta- » chement à la patrie dont nous sommes violemment arrachés. Nous vous sui- » vrons de nos vœux et nous attendrons avec une confiance entière dans l'ave- » nir, que la France régénérée reprenne le cours de sa grande destinée.

» Vos frères d'Alsace et de Lorraine, séparés en ce moment de la famille com- » mune, conserveront à la France, absente de leurs foyers, une affection filiale, » jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. »

1. V. nos *Lectures sur l'Afrique*, p. 251.

2. V. sur l'Alsace-Lorraine et l'Empire germanique la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1878, des 15 avril et 15 juillet 1880.



UNIV. OF MICH.
30'
Luxembourg
Longwy
Bettembourg
Aumetz
Fontoy
Sancy
METZ
Gorze
Verny
Pagny
Thiaucourt
Pont-à-Mousson
Mousson
Flirey

[redacted]

	DISTRICTS avec la superficie et la population.	CERCLES ET VILLES IMPORTANTES
Bassins du Rhin, de l'Ill, de la Zorn, de la Moder, de la Lauter.	**Haute-Alsace** (Ober-Elsass) 3512 kilom. carrés, 461 492 hab. (132 par kil. carré.)	Colmar (26 000), *filatures de coton, rubannerie, fonderies, quincailleries;* Logelbach, *filatures* et *tissages, fabriques d'amidons* et de *glucose;* Turckeim (3 000), *vins;* Orbey, *fromageries;* Munster (5 000), *filatures de coton, toiles peintes, calicots;* Neuf-Brisach (1 600), *place forte.* Mulhouse (Mülhausen) (70 000), *toiles de coton, étoffes imprimées, draperies, machines, produits chimiques;* Blotzheim (2 500), *source sulfureuse;* Dornach (4 800), *toiles peintes;* Rixheim, *papiers peints;* Huningue, place démantelée. Thann (8 000), Wesserling, Saint-Amarin *filatures de coton, laine et soie, toiles peintes, blanchisseries, tissages, impressions;* Massevaux (*Maasmünster*) (3 500), *ateliers de construction;* Sennheim (Cernay) 4 300, *filatures, indiennes, tissage.* Guebwiller (12 000), *filatures de coton, de lin, machines, vins;* Soultz (5 000), *filatures et tissages mécaniques, soieries, bonneterie;* Soultzmatt, *eaux minér.* et *bains;* Ensisheim (3 000), *calicots, damas, quincaillerie.* Altkirch (3 000), *tissages; chanvre et cuirs;* Dannemarie (Dammerkirch), 1 100, Ferrette (Pfirt); Hirsingen (1 280). Ribeauvillé (Rappoltsweiler) (6 000), *teintureries, filatures, vignobles;* Sainte-Marie aux mines (Markirch), 11 600, *tissus, étoffes, teintureries;* La Poutroye (Schnierlach), 2 500.
	Basse-Alsace (Unter-Elsass) 4 774 kilom. carrés, 612 015 hab. (128 par kil. carré.)	Strasbourg (ville) 105 000. *grande cité historique* (*anc.* Argentoratum), *camp retranché, rattaché au Rhin et à Kehl; brasseries, industries alimentaires, blanchisseries.* Strasbourg (campagne), Schiltigheim (5 000), *brasseries;* Brumath (4 800), *brasseries, tanneries;* Hochfelden (2 500), *moulins.* Haguenau (12 600), *calicots, percales, raffineries, houblonnières;* Bischwiller (7 000), *produits chimiques;* Niederbronn (3 200), *bains sulfureux, usines de fer;* Sufflenheim (3 000); Reischshofen (2 800). Erstein (4 000); Geipolsheim (2 200); Illkirch-Grafenstaden (4 800), *construction de machines;* Benfeld (1 700), *culture du tabac.* Molsheim (3 000), *vignobles, métallurgie;* Mutzig (3 000), Klingenthal, *armes blanches;* Vasselonne (Wasselnheim) 14 000, *tanneries, carrières, brasseries, tissus;* Schirmeck (1 400). Schlestadt (10 000); Barr (6 000), *tissage, teintureries, vignobles, toiles, gazes métalliques, papiers peints.*

[redacted]

	DISTRICTS avec la superficie et la population.	CERCLES ET VILLES IMPORTANTES
Bassins de la Moselle, de la Seille, de la Nied, de la Sarre.	**Basse-Alsace.**	WISSEMBOURG (5 000), *ancienne place forte;* Lauterbourg, (*id.*) **2000: Worth**, Frœschviller, *champs de bataille;* Seltz (2 000); Soultz-sous-Forêt (1 500). SAVERNE (Zabern) (6 000) (*anciennement Tres Tabernæ*), *vignobles; **croisement des routes, chemin de fer, route, canal de la Marne au Rhin;*** Dettviller (2 000), ***cotonnades;*** Bouxwiller (3 300), ***hauts fourneaux, manufactures;*** **Sarre-Union (3 200); Lützelstein** (la Petite-Pierre).
	Lorraine (LOTHRINGEN) 6 221 kilom. car., 492713 hab. (79 par kil. car.), ancien département de la Moselle (moins l'arrondissement de *Briey*) et fractions des départements de la Meurthe et des Vosges.	METZ (ville) 53 000, *camp retranché (ville historique **déchue depuis l'annexion**), **industries** militaires.* METZ (campagne) Gravelotte, **Rezonville**, Vionville, Saint-Privat, ***batailles de 1870;*** Gorze, *sources et aqueducs qui **alimentent** Metz;* Ars-sur-Moselle (5 800), ***industries** manufacturières, forges;* Montigny **(2 800); Novéant (1 400).** THIONVILLE (Diedenhofen) 5 000, ***place de guerre, fabriques de toile;*** **Sierk (1 800)**, *tanneries, quincailleries;* **Hayange (4 000); Moyeuvre,** ***forges;*** Hettange (11 000), *carrière de grès.* SARREBOURG (2 000), *fonderies;* **Phalsbourg (3 000),** ***place forte, fabrique de kirsch;*** **Saint-Quirin (1 200)**, *glaces et **verres;*** **Fénétrange, Finstingen,** ***teintureries;*** Lorchingen (Lorquin); Avricourt (1 200). CHATEAU-SALINS (Salzburg) 3 000, *salines, **verreries;*** **Dieuze (2 600), Vic, Moyenvic,** *salines;* Marsal, *ancienne forteresse.* BOULAY (Bolchen) 2 500, *produits chimiques, **quincailleries, tanneries;*** **Falkenberg** (Faulquemont), 1 100, *tissage de bas, cuirs;* Busendorf (Bouzonville), 1 700. SARREGUEMINES (Saargemünd) 8 000, *fonderies, poteries, **papeteries;*** Bitche (Bitsch). 2100, *place forte;* Gotzenbruck, *verreries;* Rohrbach (1 050); **Mombronn (1 500); Saint-**Louis (Münzthal), *cristallerie.* FORBACH (6 000), *verreries, **houilles*** **de Petite-Rosselle; Urselsbach, Schœnecken;** *usines de fer* de Styring-Wendel (3 670); **Saint-Avold (2 400); Saaralben (Sarralbe), 3 160,** ***salines;*** **Püttlingen** (Putelange), **2 300.**

[redacted]

PERTES TERRITORIALES DE LA FRANCE A LA SUITE DE LA GUERRE DE 1870-71[1].

ARRONDISSEMENTS CÉDÉS.	CANTONS CÉDÉS entièrement.	CANTONS MORCELÉS	NOMBRE des COMMUNES cédées.	Superficie en HECTARES.	POPULATION en 1866.
A. Département du BAS-RHIN (cédé entièrement)					
			511	455 345	588 970
B. Département du HAUT-RHIN (cédé partiellement)					
COLMAR.			140	169 681	217 693
MULHOUSE.			159	115 319	179 347
	Cernay........	....	11	13 148	14 401
BELFORT,	Saint-Amarin...	....	16	16 481	18 261
arrondissement	Thann.........	....	12	9 750	21 105
cédé en partie.		Dannemarie.....	24	9 811	8 505
		Fontaine........	8	3 374	2 059
		Massevaux......	11	12 720	11 937
C. Département des VOSGES (cédé partiellement)					
SAINT-DIÉ, arrondissement		Schirmeck......	11	11 973	13 311
cédé en partie.		Saales..........	7	8 366	7 706
D. Département de la MEURTHE (cédé partiellement)					
CHATEAU-SA-	Albestroff......	....	26	20 282	11 018
LINS,	Delme.........	....	36	20 580	11 669
arrondissement	Dieuze........	....	23	16 813	10 661
cédé partielle-		Château-Salins...	35	22 969	12 306
ment.		Vic-sur-Seille....	15	17 083	10 280
	Fénétrange.....	....	21	19 056	11 787
	Phalsbourg.....	....	26	18 253	17 600
SARREBOURG,	Sarrebourg.....	....	25	22 851	17 160
arrondissement		Lorquin........	18	20 103	9 713
cédé partielle- ment.		Réchicourt-le-Château.....	17	196[illegible]1	7 950
E. Département de la MOSELLE (cédé partiellement)					
SARREGUEMINES			156	149 895	131 876
THIONVILLE,			119	107 085	90 591
arrondissements				23 251	
cédés entièrem[t].	Boulay.........	....	35		16 660
METZ.	Faulquemont...	....	32	24 482	15 860
arrondissement	Metz (3 cantons)	....	30	19 502	73 630
cédé en partie.	Pange.........	....	35	21 087	13 346
	Verny.........	....	37	25 763	13 667
	Vigy..........	....	21	19 022	9 075
BRIEY,		Audun-le-Roman.	10	10 134	6 463
arrondissement		Briey...........	7	5 307	3 502
cédé en partie.		Longwy........	2	891	620
		Totaux....	1 689	1 477 466	1 597 228

1. Les éléments de ce tableau sont empruntés à un document établi en 1871 à la Direction des archives du ministère des affaires étrangères, par M. Desbuissons, géographe du ministère.

[redacted]

RÉCAPITULATION

DÉPARTEMENTS	NOMBRE des COMMUNES.	SUPERFICIE en HECTARES.	POPULATION 1866.
Avant la guerre.			
Bas-Rhin	541	433 345	588 970
Haut-Rhin	490	411 113	530 285
Vosges	548	607 995	418 998
Meurthe	714	609 004	428 387
Moselle	629	536 889	452 157
Totaux	2 922	2 620 346	2 418 797
Partie perdue.			
Bas-Rhin	541	455 345	588 970
Haut-Rhin	384	350 287	473 314
Vosges	18	20 339	21 017
Meurthe	242	197 621	120 174
Moselle	504	423 874	393 753
Totaux	1 689	1 447 466	1 597 228
Après la guerre.			
Bas-Rhin	»	»	»
Haut-Rhin	106	60 826	56 971
Vosges	530	587 656	397 981
Meurthe	472	411 383	308 213
Moselle	125	113 015	58 401
Totaux	1 233	1 172 880	821 569

Superficie, 14 507 kilom. car. — **Population** (en 1880), 1 566 670 hab. (108 par kilom. car.). — **Nationalité** (1880). Parmi les 33 848 étrangers, d'après l'almanach de Gotha, on comptait 13 906 *Français*, 7 700 *Suisses*, 6 736 *Luxembourgeois*, 1 637 *Italiens*, 1 418 *Autrichiens* et *Hongrois*, 1 269 *Belges*, 442 *Russes*, 187 *Hollandais*, 150 *Anglais*, 55 *Espagnols* et *Portugais*, 26 *Suédois* et *Norvégiens*, 25 *Danois*, etc. — **Dialectes**. On parle le français dans toutes les parties du territoire lorrain, dans l'arrondissement de Belfort et dans la région montagneuse des vallées d'Orbey, de Sainte-Marie-aux-Mines, de Villé, de Schirmeck ; les dialectes allemands dominent dans le nord et dans le bassin de l'Ill[1]. « L'Alsace n'a point de littérature propre

1. « La limite des langues en Lorraine a pour repères, à partir du Donon jusqu'à

[redacted]

» pas plus qu'une langue qui lui soit exclusive. Ses œuvres littéraires » empruntent la langue des deux nations auxquelles les vicissitudes poli- » tiques l'ont tour à tour associée. Aujourd'hui cette littérature se confond » avec celle de la France. Si quelques livres paraissent de loin en loin en » langue allemande, c'est à l'état erratique et par exception. Aucune » œuvre importante, il est vrai, ne se produit en Allemagne, sans que » l'Alsace ne s'empresse de l'annoncer ou de la propager en France. Les » écrivains alsaciens n'ont pas oublié l'allemand; mais ils se bornent à » l'interpréter sans s'en servir. Depuis cent ans bientôt on pense en fran- » çais et l'on écrit maintenant comme l'on pense. Avec l'éducation, les » sympathies ont changé. C'est là un fait bien connu à Berlin, car un des » premiers actes des conquérants a été de proscrire la langue française de » l'enseignement primaire et de ne plus la tolérer qu'à titre d'exception. » Mesure habile si l'interdiction du langage pouvait s'étendre aux idées; » mais les idées resteront françaises en Alsace et d'autant plus que la véri- » table fusion de l'Alsace avec la France date de 1789, non pas d'une con- » quête, mais de la libre adhésion aux principes de droit et de justice qui » laissent aux populations la faculté de disposer d'elles-mêmes, sans » jamais admettre les violences de la conquête. » (Ch. Grad.) — **Instruction publique.** *Instruction primaire* obligatoire de six à quatorze ans; langue française proscrite dans toutes les écoles (arrêté du 14 avril 1871), sauf dans les districts frontières où le français est la langue usuelle. « Le » gouvernement français avait attendu deux siècles après le traité de » Westphalie pour introduire le français comme langue usuelle dans les » écoles primaires alsaciennes. Les Allemands ont proscrit le français et » imposé l'allemand un mois avant le traité de Francfort! » (G. Jost, *Dictionnaire de pédagogie.*) — Il y a 10 *séminaires d'instituteurs* ou *d'institutrices*; 7 *écoles préparatoires*; plusieurs écoles usuelles (realschulen) ou *bourgeoises supérieures* (hohere bürgerschulen). L'enseignement scolaire est organisé surtout en vue de l'œuvre de *germanisation.* — *Instruction secondaire.* Elle est donnée dans 3 lycées et 21 collèges presque uniquement peuplés de fils de fonctionnaires et d'Allemands d'outre-Rhin. — *Enseignement supérieur.* L'Université de Strasbourg, reconstituée après 1870, date du règne de Maximilien II (1567). On lui a rendu le droit de régler ses affaires, de nommer son recteur et ses doyens. Elle a 92 professeurs et 5 facultés (*philosophie, droit, médecine, théologie, sciences naturelles et mathématiques*); 850 étudiants environ dont 266 Alsaciens-Lorrains. Les bâtiments de la nouvelle Université inaugurés en 1884 ont coûté 16 millions; l'empire allemand en a fourni plus de 5 et

---

» la frontière du Luxembourg, Sarrebourg, Faulquemont, Albestroff et Boulay. » Dans l'ancien arrondissement de Metz, toute la population indigène est de » langue française; mais à Metz même, il y a beaucoup d'immigrés venus un » peu de toutes les parties de l'Allemagne pour chercher fortune, ou pour rem- » plir des fonctions publiques dans le pays annexé. Nos évaluations sur le nombre » respectif des individus parlant français ou parlant allemand sont fondées sur » la population des communes lors du dernier recensement, d'après la langue » dans laquelle se donne l'instruction religieuse. Il en ressort que la Lorraine » annexée compte 240000 habitants de langue française, et l'Alsace 70000 tout » au moins. Quoique la population de l'Alsace-Lorraine parle allemand en grande » majorité, la France n'a jamais eu de sujets, ni de citoyens plus patriotes. Na- » poléon Ier appréciait fort bien nos conscrits, lorsqu'il disait : Laissez à ces » braves gens leur patois alsacien; ils sabrent toujours en français. » (Ch. Grad, *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1885.)

[redacted]

demi. La bibliothèque compte plus de 560000 volumes; les divers instituts qui composent l'Université ont été admirablement aménagés et dotés. « Les » constructions, » dit M. Grad (*Nature*, 22 nov. 1884), « forment tout un » quartier de la ville, d'un ensemble magnifique, véritables palais élevés au » culte de la science. Aucune ville d'Europe, sans en excepter les grandes » capitales, ne présente pour l'enseignement supérieur une installation » aussi riche ou dont les diverses parties soient mieux combinées et » réunies. Chaque branche d'étude dispose ici de ses locaux propres et » distincts, avec ses laboratoires, ses collections, sa bibliothèque et un ou- » tillage spéciaux. On a voulu faire grand; on a réussi. » Deux *associations* se sont fondées à Colmar et à Strasbourg pour l'étude des sciences naturelles. — L'enseignement industriel a été depuis longtemps admirablement organisé en Alsace par les grands industriels dont le patriotisme et la philanthropie égalent les lumières : au premier rang, il faut citer la *Société industrielle* de Mulhouse, « flambeau et drapeau pour les fabrications de la Haute-Alsace ; » elle a servi de modèle à tous les instituts français de même genre, et a fondé elle-même de nombreux établissements techniques; l'*école de dessin* ouverte à Mulhouse en 1828, au moyen de souscriptions individuelles, dont les 8 professeurs font à 300 élèves des cours gratuits de dessin d'ornement et de modelage et forment des dessinateurs distingués et recherchés pour le bon goût et l'élégance de leurs travaux; un *laboratoire de chimie industrielle* fondé en 1821 ; une *école supérieure de chimie industrielle*, une *école de tissage*, une *école de filature* (1865), une *école professionnelle*, une *école supérieure de commerce*, ouverte en 1866 grâce à l'initiative féconde et à la munificence de MM. Jules et Jacques Siegfried de Mulhouse, et dont les professeurs, brutalement expulsés par les Allemands en 1871, ont fondé à Lyon un établissement semblable, imité aussitôt à Marseille, Bordeaux, le Havre, Rouen, Lille, Paris. — L'enseignement agricole est donné dans les écoles spéciales de Rouffach et Schlestadt; et dans l'école d'arboriculture de Brumath, etc. (V. Ch. GRAD, l'*Enseignement agricole en Alsace*, *Economiste français*, novembre-décembre 1879.)

Justice. *Cour d'appel* (oberlandes gerichte) à Colmar ; 6 *tribunaux de première instance* (landgerichte) à Colmar, Metz, Mulhouse, Sarreguemines, Strasbourg, Saverne. — **Cultes.** *Catholiques*, 1218500; *protestants*, 305300 ; *israélites*, 40000 ; directoire et consistoires indépendants. — **Budget.** *Recettes*, 40380000 marcs; *dépenses*, 40380000 marcs.

III. — GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Productions. — **Minéraux.** En Lorraine, gisements de *fer*, à l'ouest de la Moselle (vallée de l'Orne) ; mines de *houille* dans le bassin de la Sarre, recouvertes par le grès des Vosges ; *salines* situées entre la Sarre et la Seille, à Dieuze, Moyenvic, Sarralbe, exploitées dès la plus haute antiquité. — **Végétaux.** Aucune parcelle de terrain n'est à l'état inculte en Alsace ; les terres arables (333300 hect.) produisent des *céréales*, surtout dans le Bas-Rhin, *froment*, *orge*, *avoine*, *maïs ;* des plantes industrielles : *garance*, *pavot*, *colza*, *lin*, *chanvre*, *tabac*, *houblon ;* les *vergers* couvrent 17000 hectares ; le plus riche des cantons agricoles alsaciens est le Kochersberg, que sa fertilité a fait appeler le grenier de l'Alsace. « La » population, plus dense que dans la plaine en général, dépasse le chiffre » de 200 habitants par kilomètre carré. Les villages sont spacieux, fort » rapprochés les uns des autres, réunis par de magnifiques routes bordées

[redacted]

» d'arbres à fruits. Les maisons avec leurs toits aigus ou avancés, sous » lesquels sèchent des guirlandes d'épis de maïs ou de tabac en feuilles, » avec leur architecture originale, leurs bois sculptés, leurs inscriptions, » leurs fraîches peintures, avec leurs habitants aux mœurs un peu rudes, » mais d'une constitution vigoureuse, montrent tous les indices de la pros- » périté, de l'aisance et du bonheur domestique. » (Ch. Grad.) — La *vigne* occupe 25 à 26 000 hectares, produit 80 à 100 hectolitres par hectare et fait vivre 25 000 familles environ. Les meilleurs crus de la Basse-Alsace sont les vins rouges de Morsbronn, d'Ottrot, Dambach, l'*Altenberger* de Wolxheim ; et, en remontant vers le sud, les crus du *Kanzelberg* et du *Tempelhof* à Bergheim, les *Rieslings* de Ribeauvillé ; les *Tokays*, le *Sporen*, le *Gentil* de Richevihr ; le *Brand* et les vins rouges de Turckheim ; l'*Olber*, le *Wanne*, le *Kitterlé* de Guebwiller ; le *Range* de Thann, « le vin le plus chaud et le plus capiteux d'Alsace, » d'un effet tel que l'on dit dans le pays, en manière de malédiction : « Que le Range te pousse ! » comme ailleurs : « Que le diable t'emporte ! » — La Lorraine, inclinée vers le nord, a un sol moins riche et moins fertile ; le rendement est une fois moindre qu'en Alsace ; 7000 hectares de landes incultes ; marécages nombreux, tantôt réservoirs de poissons, tantôt champs de cultures ; tel est l'étang de Lindre (vallée de la Seille). — Les *forêts* couvrent en Alsace près de 300 000 hectares, surtout sur le versant des Vosges : *hêtre*, *sapin*, *épicéa*, *chênes*, *bouleaux*, *érables*, *charmes*, *châtaigniers*, *pin sylvestre*, *frêne*, *orme* ; sur les versants des Basses-Vosges : forêts d'*Œdenwald* et de *Dabo* que les Allemands font percer de routes empierrées ; forêt de *Haguenau*, 40 000 hectares ; forêt de *la Hardt* (16 000) ; forêts du *Kolben*, du *Hohwald*, du *Donon*, du *Hohneck*, du *Rossberg*, d'*Altenberg*, etc. ; à l'ouest, entre la Moselle et la Moselotte, un contrefort du Drumont porte les forêts du *Géant* et de *Longegoutte* ; dans les vallées de la Meurthe et de la Vezouze, les forêts de *Mortagne*, *Saint-Benoît*, de *Celles*, des *Elleux*, du *Clos*. Paris s'approvisionne de bois de chauffage dans les Vosges septentrionales. — Les *prairies* et *pâturages* ont une étendue de 65 000 hectares en Lorraine, de 105 000 en Alsace. — **Animaux.** Les pâturages nourrissent des *chevaux*, *moutons*, *porcs*, et surtout des *bœufs* et *vaches laitières*, de race suisse (300 000 environ). Dans les alpages des Vosges, les pâtres *marcaires* (rac. *melker*, trayeur) fabriquent dans leurs chalets plus de 200 000 quintaux de fromage, surtout dans les vallées de Munster et d'Orbey, de Lapoutroie, de Guebwiller, de Saint-Amarin, de Massevaux. — Les meilleurs fromages du versant lorrain des Vosges sont ceux de la Bresse et de Cornimont, vendus sous le nom de Géromé ou Gerardmer (arrondissement de Remiremont, en France). — Le *gibier* est très abondant, surtout dans la vallée du Rhin pour les gibiers aquatiques ; les *lièvres*, *cailles*, *faisans*, *sangliers* abondent dans la plaine ; les poissons : *truites*, *esturgeons*, *aloses*, *saumons*, *carpes*, *brochets*, *écrevisses*, etc., dans les eaux du Rhin, de l'Ill, de la Moselle, dans les torrents et lacs des Vosges.

Industrie. — Les produits du sol et du bétail ne suffisent pas à faire vivre les habitants ; d'autres ressources sont fournies par l'industrie du tissage et les filatures. La première industrie est celle du *coton* ; puis celle des *draps de laine*, des *tissus mélangés* de laine, de coton, de fil et de soie ; puis les *impressions* sur étoffes, toutes attirées et développées dans les vallées des Vosges par suite du bon marché de la main-d'œuvre et la force motrice des chutes d'eau, dont le débit irrégulier a été corrigé par des réservoirs et des barrages. La première fabrique de toiles peintes a été

[redacted]

fondée à Mulhouse, en 1746, par les associés Samuel Kœchlin, J.-J. Smalzer et J.-H. Dolfus ; le célèbre Oberkampf, fondateur de l'établissement de Jouy, avait, dit-on, travaillé dans leurs ateliers. La première filature fut établie à Wesserling, en 1803 ; le premier atelier de tissage, en 1810 ; le premier moteur à vapeur construit en 1810. En 1830 on comptait 30 manufactures et 12000 ouvriers ; aujourd'hui, l'industrie cotonnière emploie 80000 ouvriers ; la vente annuelle s'élève à 80 millions. Les filatures de laine comptent 127000 broches, occupent 8000 ouvriers, et livrent pour 40 millions de produits. L'Alsace a aussi des filatures de *bourre de soie ;* des fabriques de *produits chimiques* (Thann) ; des hauts fourneaux, des fabriques de wagons et de quincaillerie (Niederbronn) ; des industries mécaniques : *locomotives*, *outils*, *instruments aratoires* (fabrique de Graffenstaden, société alsacienne occupant 3500 ouvriers) ; *construction de machines* (Mulhouse, Guebwiller, Thann) ; des *ateliers d'armes* (Molsheim) ; des *brasseries* (Strasbourg). — La Lorraine annexée possède la magnifique *cristallerie* de Saint-Louis, où 2000 ouvriers fabriquent chaque année pour 8 à 10 millions de verres et de cristaux renommés par leur élégance et leur bon goût ; elle a, outre ses salines, les gisements de fer de la vallée de l'Orne qui alimentent ses forges, fourneaux et fabriques ; et les houillères de la Sarre, utiles aux usines de Forbach et de Sarreguemines. — *Institutions ouvrières.* C'est en Alsace que la question des ouvriers a été le mieux étudiée, et que les plus grands progrès ont été réalisés pour l'amélioration matérielle et morale de leur condition. Les grands industriels de Mulhouse, les Dolfus-Mieg, les Kœchlin, les Hartmann, les Rissler, les Siegfried, etc. se sont signalés par les institutions philanthropiques qu'ils ont fondées et perfectionnées depuis plus de cinquante ans. Prenant l'ouvrier au berceau, « elles le suivent dans tous les actes de sa vie, protègent et guident ses premiers pas, dirigent son éducation et son instruction, l'accompagnent à l'atelier, pourvoient à son logement, à sa nourriture, lui viennent en aide dans toutes les circonstances difficiles, veillent sur son foyer domestique, l'assistent en cas de maladie ou d'accident, soutiennent ou recueillent sa vieillesse, sans lui imposer aucune gêne, aucune servitude, en respectant scrupuleusement sa liberté. » — On imposa habilement aux ouvriers l'obligation de devenir économes malgré eux, en les faisant propriétaires. Quelques centaines de maisons simples et commodes, construites à Mulhouse avec des fonds empruntés aux banquiers de Bâle, furent vendues aux ouvriers au prix coûtant ; ils devaient rembourser le montant année par année, et au bout de douze, quinze ou vingt ans en devenir les maîtres. Le succès fut tel qu'il fallut en construire de nouvelles ; et peu à peu, près du vieux Mulhouse, s'éleva un nouveau Mulhouse avec plus d'air et d'espace. L'initiative privée avait seule accompli ce miracle, sans l'appui d'aucune administration publique ; hôpitaux et hospices, orphelinats, asiles, ouvroirs, écoles, musées, bibliothèques, établissements de crédit et de prévoyance, maisons et cités ouvrières, bains et lavoirs, elle seule a tout créé ; elle suffit à tout, et sa sollicitude n'est jamais en défaut[1].

Voies de communication : canaux, routes et chemins de fer. — L'Alsace-Lorraine possède deux grandes sections de canaux de création fran-

1. V. L. Reybaud, *La Haute-Alsace avant l'annexion* (*Revue des Deux Mondes*, 15 janv. 1875) ; *L'Economiste français*, mars, avril, décembre 1879, et surtout les belles études statistiques de M. Ch. Grad écrites de main de maître par un analyste pénétrant et fidèle, et qui sont comme le livre d'or de l'industrie alsacienne.

[redacted]

çaise; celui du **Rhône au Rhin**, qui coule en Alsace, du sud au nord, de Dannemarie à Strasbourg, parallèle à l'Ill et au Rhin (170 kilom. hors de France); — le canal de la **Marne au Rhin**, de l'est à l'ouest, qui quitte la France à la Garde, remonte le Sanon, traverse une région d'étangs, se rattache à Gondrexange au *canal des Houillères* de la Sarre, franchit les Vosges (331 m.) au tunnel d'Arschwiller, descend la vallée de la Zorn, passe à Saverne et gagne l'Ill et le Rhin au-dessous de Strasbourg (120 kilom. sur territoire allemand). Le *canal des Salines* rattache la Seille à la Sarre (de Dieuze à Sarralbe). — Les principales **routes**, ou *cols* des Vosges, sont celles de *Remiremont* (Moselle) à *Belfort* (Savoureuse), par la **route du Ballon** (1 158 m.); — de *Remiremont* à *Saint-Amarin* (Thur), par le **col de Bussang** (754 m.) ou par la Moselotte, **col d'Oderen** (885 m.); — de *Gérardmer* (Vologne) à *Munster* (Fecht), par le **col de la Schlucht** (1 150 m.), que domine le Hohneck, duquel descendent vers les quatre points cardinaux la Meurthe, la Moselotte, la Fecht, la Thur; — de *Valtin* (Meurthe) à *Kaysersberg* (Weiss), par *Orbey* (1 100 m.); — de *Saint-Dié* (Meurthe) à *Schlestadt* (Ill), par le **col du Bonhomme** (949 m.), ou à *Sainte-Marie-aux-Mines*, par le **col de Sainte-Marie** (780 m.); — de *Saint-Dié* à *Schirmeck* (Brusche); — de *Phalsbourg* à *Saverne*; — de *Bitche* à *Wissembourg*, etc. — Les **chemins de fer**, dont le premier tronçon a été inauguré en 1839, ont une longueur de 1 304 kilomètres, dont 1 287 administrés par l'Etat : ligne de *Belfort* (douane de Chèvremont) à *Mulhouse* et *Strasbourg*, par Colmar et Schlestadt, avec embranchements sur Wesserling, sur Münster, sur Sainte-Marie-aux-Mines et sur Bâle; — lignes de *Strasbourg* à *Haguenau* et *Wissembourg*; d'*Haguenau* à *Sarreguemines* et *Sarrebrück*; de *Strasbourg* à *Nancy*, par Saverne, Sarrebourg, Réchicourt et Avricourt (douane française); de *Metz* à *Sarrebrück*, par Saint-Avold et Forbach; de *Metz* à *Luxembourg*, à *Verdun* (douane d'Amanviller), à *Nancy* (douane de Pagny); de *Thionville* à *Longuyon* (douane d'Audun-le-Roman), etc.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le col de la Schlucht.

» Le col de la Schlucht est un des points les plus dignes d'être visités dans les Vosges. Elevé à 1 150 mètres d'altitude, il offre un accès facile, malgré sa hauteur, par les deux versants de l'Alsace et de la Lorraine. Une magnifique route de montagnes y conduit, reliant Munster avec Gerardmer. Au point culminant de la route on trouve un chalet-hôtel, avec vue sur le versant alsacien, au-dessus de la gorge qui descend dans la vallée de la Fecht. Il y a en été foule de visiteurs au chalet[1]. Nulle part,

1. En 1860, on ne trouvait au col de la Schlucht qu'un misérable cabaret où, dans une chambre commune, sur des lits de camp ou des bottes de paille plus ou moins fraiche, s'entassaient les voyageurs de passage. La cuisine valait le dortoir; on y coudoyait, à côté de quelques braves et honnêtes gens des grands

[redacted]

vous ne rencontrez une plus grande affluence de touristes, ni au cirque de Gavarnie, dans les Pyrénées, ni à la chute du Rhin, à Schaffhouse, ni au Giessbach de l'Oberland bernois.

» Aucun passage des Vosges ne mérite une égale attention, pour la hardiesse de son exécution, ni pour la grandeur du paysage. La route de la Schlucht mesure une longueur de 32 kilomètres, dont 17 jusqu'à Munster, et 15 jusqu'à Gerardmer, à partir de la frontière où s'élève le chalet... Jusqu'à l'achèvement de la route nouvelle, en 1860, le passage devait s'effectuer par un méchant petit chemin raboteux, à peine praticable aux bêtes de somme avec des charges légères, ou bien encore au moyen de schlittes pour l'exploitation des bois. Des escarpements à pic, des précipices profonds, des rochers croulants et des coulées de pierre éboulées, tels ont été, avec les forêts, les torrents, les obstacles naturels opposés au tracé de la route, tels sont les obstacles que l'art et la main de l'homme ont vaincus pour dérouler sous nos regards une voie large, facile et gracieuse, enlaçant la montagne longtemps rebelle entre ses replis et se dressant par-dessus les abîmes. Aujourd'hui plus de difficultés qui entravent les communications et les transports d'Alsace en Lorraine ou de Lorraine en Alsace. S'il se présente un torrent, la route défie ses eaux tumultueuses et les franchit d'un saut sur des ponts solides. Si les monts présentent des flancs trop abrupts, elle s'y accroche en s'allongeant sous forme de lacets multipliés comme les replis d'un serpent. Vallées, villages, usines, lacs, rivières, pâturages, landes, cultures, prairies, forêts, apparaissent, se suivent et s'étagent tour à tour sur son parcours jusque dans la région des nuages.

» ..... Pour mieux voir le tracé de la route, il faut monter au Kruppenfels, rocher élevé qui domine la gorge de la Schlucht à 100 mètres au-dessus du chalet, ou bien encore on ira au grand Wurzelstein qui domine de 90 mètres le Kruppenfels. Tous les lacets du côté alsacien sont visibles depuis ces deux points jusqu'à l'Eck au-dessus de Sultzeren. Sur le versant lorrain les points intéressants de la route se révèlent au tunnel de la Roche-du-Diable et au sommet de la Tête-de-Balveurche.

---

chantiers du voisinage, beaucoup d'ouvriers abrutis par la boisson, « un ramassis de vauriens de l'Alsace et des Vosges. » Le cabaret d'autrefois a fait place à une auberge confortable, et le chalet construit par les frères Hartmann offre aujourd'hui aux touristes bonne table et bonne compagnie. (V. Xavier Thiriat, *Journal d'un solitaire*, p. 258, 4e éd., 1885, Paris, Picard.)

[redacted]

» Un petit sentier conduit du chalet au Kruppenfels à travers des bouquets de hêtres, en serpentant le long des nouvelles bornes frontières. Formé d'escarpements étagés les uns au-dessus des autres, coupé de buissons et couverts d'arbres sur ses gradins successifs, le Kruppenfels présente à sa cime un amas de blocs épars et disloqués, à teinte grise, rongés à la surface par une végétation de lichen. La vue embrasse, du haut de ces blocs, la partie inférieure de la petite vallée, depuis Munster, dont les clochers et les maisons sont parfaitement visibles. On aperçoit aussi Stosswihr et Ampfersbach, avec sa blanche église et les étendages, encore plus blancs, de toile sur le fond des prairies du Schmelzwassen. Au-dessus de Munster, apparaît le Schloswald avec sa tour ruinée et son parc; plus en avant, la Hohlandsburg, dont le soleil couchant fait reluire les murs[1]. Puis, en remontant au-dessus de la Fecht, le Stauffen aux pentes abruptes, le Kahlen-Wasen avec ses chaumes à nu, les lignes de faîte de la vallée de Wasserbourg et de la grande vallée jusqu'au Hohneck, toutes parfaitement dessinées. A gauche et au-dessus de Munster, vous voyez les montagnes des Hohroth et des Hautes-Huttes, plus

1. L'Alsace est peut-être la contrée de l'Europe la plus riche en édifices du moyen âge et en ruines de l'antiquité romaine et celtique. Au-dessus de la plaine couverte de moissons et de vergers, entre le grand fleuve et les coteaux, debout sur les collines chargées de vignes et de forêts, se dressent les cimes fières et riantes des Vosges couronnées de castels féodaux démantelés. Telles sont les ruines imposantes du Hohenlandsberg, près de Turkheim, et surtout les hautes tours crénelées de Kaysersberg, construites, dit-on, par Frédéric Barberousse, et dont le donjon orgueilleux se dresse à soixante-dix pieds au milieu des vignes, dominant la ville et les filatures de la vallée de la Weiss. Les anciens regardaient le Rhin comme une barrière et non comme un trait d'union entre deux races, la celtique et la germanique; le fleuve était la barrière orientale de l'Empire romain; de là les routes militaires, les forteresses (oppida) construites dans cette zone; et l'abondance des ruines, témoins des luttes de toutes les époques. Ces vestiges ont été soigneusement étudiés par les archéologues depuis cent cinquante ans; au siècle dernier, l'érudit Jean-Daniel Schœpflin (1694-1771), professeur à Strasbourg et historiographe de Louis XV, publia dans l'*Alsatia illustrata*, une description générale des monuments de l'Alsace ancienne; Oberlin continua son œuvre; Silbermann (1775) étendit ses recherches aux châteaux et aux églises du moyen âge; Grandidier publia en 1785 les *Vues pittoresques de l'Alsace;* enfin, de 1823 à 1828, Geoffroi Schweighœuser, fils de l'éminent helléniste Jean Schweighœuser, et père du philologue Alfred Schweighœuser (mort en 1876), composa, en collaboration avec M. de Golbéry, conseiller à la Cour de Colmar, le magnifique ouvrage illustré sur les *Antiquités de l'Alsace.* En 1855, fut créée à Strasbourg la *Société des monuments historiques de l'Alsace,* qui a inventorié pieusement toutes les richesses archéologiques de la région, et fourni dans ses *Bulletins* et ses *Mémoires* la matière des trois volumes illustrés publiés par M. Kraus, sous ce titre : *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen.* (Sur les trois *Schweighœuser*, voir une intéressante conférence de M. Ch. Rabany, au Cercle Saint-Simon, publiée dans le *Bulletin du Cercle Saint-Simon* ou de la *Societé historique*, année 1883, p. 338.)

dénudées encore que les chaumes de Kahlenwasen, où les champs cultivés tendent à envahir presque toute la surface du sol. Le Rhin, le Kaiserstuhl, la Forêt-Noire s'estompent dans le lointain et ferment l'horizon. Les deux Wurzelstein se dressent plus loin sur le rebord des pâturages. Le grand Wurzelstein, appelé Haut-Fourneau par les montagnards lorrains, s'élève comme une cheminée gigantesque au-dessus du niveau des chaumes. La tête de ce monolithe que la foudre accable souvent de ses coups, comme attirée par la pointe d'un paratonnerre, présente maintes fissures. La tradition veut que les sorcières de la vallée s'y donnent rendez-vous certaines nuits. Elles y viennent, disent les pâtres, le mercredi et le vendredi de chaque semaine, chevauchant à travers l'espace sur leurs manches à balai. Satan en personne est là pour les attendre à l'heure de minuit, après avoir transformé d'un coup magique la plate-forme du rocher en une immense salle de fête. Après l'orgie, sorcières et démons dansent des rondes qui se prolongent jusqu'à l'aube, annoncée dans la montagne par le premier chant du coq.

» Le rocher du Tannek (1 296 m.) atteint une altitude supérieure au Wurzelstein et domine le lac de Daaren. C'est un amas de blocs éboulés provenant de la destruction d'une pointe de granit sous l'effet de la gelée, de la foudre et des intempéries... On met une heure pour venir de la Schlucht au Tannek, trois heures jusqu'à l'hôtel du Lac, en marchant bien et en se tenant au-dessus des précipices que dominent successivement le lac de Daaren, le Forellenweyer, le lac Noir et le lac Blanc. Tout le parcours est jalonné par les bornes frontières entre l'Alsace et la France, dont l'aspect brise le cœur : *Sunt lacrimæ rerum !*

» Pour bien voir la route de la Schlucht du côté de la Lorraine, on ne peut mieux faire que de descendre du chalet à Gérardmer. De ce côté, elle reste plane jusqu'au Collet, à 2 kilomètres de la frontière. Elle passe dans l'intervalle à côté de la Meurthe dont les eaux s'écoulent au Valtin, venant des flancs du Hohnek. A 5 kilomètres surgit la Roche-du-Diable; du sommet de cet escarpement, on embrasse du regard les deux lacs de Longemer et de Retournemer. Tout le bassin qui s'étend devant vous est vert, du vert sombre des sapins, avec des gazons au fond et des prés où s'aperçoivent quelques fermes, aux murs blancs, éparses autour des lacs dont les eaux bleues, limpides, transparentes, paisibles, reflètent comme un miroir tout le paysage avec une pureté et une netteté incomparables. Sur les

[redacted] [redacted]

bords de la route, de grands sapins atteignent des dimensions énormes, droits comme des fûts des colonnes, avec de longues barbes de mousse blanche ou verte. Plus près de Retournemer, il y a des hêtres non moins vieux, non moins grands que les sapins. Quantité de troncs sèchent encore sur pied ou jonchent le sol de la forêt, morts de vieillesse ou renversés par les orages. » (Charles Grad [1], *Scènes et paysages des Vosges.— Revue alsacienne* 1880-1881.)

Les forêts d'Alsace-Lorraine, le Schlittage.

La superficie totale des forêts d'Alsace-Lorraine, sur les deux versants des Vosges, couvre encore aujourd'hui 444 000 hectares, propriété de l'Etat, des communes ou des particuliers. Ces forêts qui sont restées inexploitées pendant des siècles dans les hautes régions, où des arbres énormes pourrissaient sur pied et tombaient de vétusté, fournissent à l'exploitation 1 460 000 mètres cubes de bois, chênes, hêtres, pins, épicéas, sapins, châtaigniers, etc.; leur revenu brut dépasse annuellement 3 millions de francs [2]. Un intérêt mal entendu a amené le déboisement systématique des cimes et des croupes gazonnées; la population pastorale a sacrifié imprudemment ses bois pour étendre les pâturages, et toutes les tentatives de reboisement rencontrent auprès des *marcaires* ou éleveurs de bestiaux, les plus opiniâtres résistances. Ceux-ci détruisent sans pitié les plantations nouvelles, malgré le zèle et la surveillance des forestiers, en même temps que la dent de leurs bêtes empiète sur le domaine boisé.

« Exploiter les bois qui garnissent les cimes des Vosges n'était pas chose facile. Pas de routes ! pour chemins les lits desséchés

---

1. M. Charles Grad, né à Turckeim (Haut-Rhin) en 1842, fit ses études au collège de Colmar, et entra comme employé, en 1860, dans l'établissement industriel de la maison Herzog, au Logelbach, employant ses jours au travail et la plus grande partie de ses nuits à l'étude. M. Herzog le chargea de préparer un projet de réservoirs dans les vallées des Vosges pour l'aménagement des eaux; il profita de cette mission pour étudier à fond la géographie des Vosges. Il explora ensuite chaque année les glaciers et les sommets des Alpes, visita l'Espagne, l'Italie, la Belgique, l'Afrique du Nord; il se disposait à entrer dans l'enseignement supérieur, quand la guerre de 1870 éclata. M. Grad fit son devoir d'Alsacien et de Français pendant l'invasion. Après le cruel démembrement, il fut élu membre du Conseil général du Haut-Rhin, député au Reichstag et à la délégation d'Alsace-Lorraine; il n'a cessé de protester contre l'annexion de l'Alsace à l'Empire. M. Grad a publié dans l'*Annuaire du Club alpin*, la *Revue alsacienne*, l'*Economiste français*, le *Tour du Monde*, de nombreux articles sur l'Alsace ou sur ses voyages; son principal ouvrage est intitulé : *Etudes statistiques sur l'industrie de l'Alsace* (2 vol. in-8°, 1880). — V. *Revue alsacienne*, 1881-82, art. de Julien Sée.

2. Parmi les curiosités végétales de la vallée de la Fecht, M. Grad cite le grand tilleul de la ferme du Fasseneck, qui ne mesure pas moins de six mètres de circonférence; et le chêne à l'ombre duquel Voltaire venait souvent s'asseoir, pendant son séjour à la papeterie de Luttenbach (1753-54), à l'époque où il faisait imprimer les *Annales de l'Empire*.

[redacted]

des torrents; partout des escarpements inabordables aux voitures, des ondulations de terrains coupés de précipices, de ravines, de rochers. Il ne suffit pas d'abattre un arbre centenaire : on en vient à bout avec la hache et la scie, mais il faut descendre dans la vallée le tronc, les bûches, les écorces, les fagots. La difficulté de l'exploitation a été vaincue par le *schlittage*. Il consiste dans une espèce de chemin de fer dont les rails sont formés par des madriers et dont la locomotive est remplacée par un traîneau auquel s'attelle un homme dont la force musculaire est employée tour à tour à traîner ou à retenir le véhicule, pesamment chargé de troncs d'arbres ou de fagots.

» Quand il s'agit de faire une coupe sur des cimes inaccessibles, on trace avec des piquets une ligne qui suit les contours et la pente de la montagne. Le problème consiste à obtenir une inclinaison douce, et l'on y arrive en contournant les collines, en évitant les escarpements, en franchissant les bas-fonds, en faisant mille circuits pour aboutir dans la vallée. Le chemin tracé, il faut le construire. Sur tout le parcours, les arbres sont coupés et les matériaux qu'ils fournissent servent à établir le *Schlittweg*. Il ressemble à une échelle sinueuse couchée à terre et se compose de montants parallèles fixés dans le sol au moyen de piquets et réunis par des traverses. A la rencontre des dépressions du terrain on exhausse le sol par des bûches de bois; quand il faut franchir une large ravine ou quelque gorge béante, on construit des ponts, et au besoin des viaducs formés de madriers arc-boutés et chevronnés, s'élevant quelquefois à double étage.

» Le chemin construit, il s'agit de fabriquer les traîneaux : les *schlittes*. Ils sont faits de bois léger, mais solide, d'ordinaire du frêne. Les jambages se redressent pour former les brancards entre lesquels se place le schlitteur. L'écartement est de deux pieds, et, grâce à la disposition des chevrons, le traîneau peut recevoir une charge énorme. Les jambages sont garnis de semelles formées de bandes de bois mince, sec et poli, graissées de suif, qui peuvent être remplacées quand le glissement les a usées. Un traîneau ne pèse guère plus de 12 à 15 kilogrammes et revient à 6 francs environ.

» Pendant que les schlitteurs construisent le chemin et confectionnent leurs traîneaux, les bûcherons travaillent dans la coupe, et préparent les bois à transporter. L'opération commence par l'arpentage de la coupe, puis vient le martelage des arbres qui sont désignés pour la mort. Autrefois on abattait les vieil-

[redacted]

lards de la forêt avec toute leur ramure, mais depuis longtemps, pour éviter les dégâts causés par la chute, on commence par les ébrancher. C'est la toilette des condamnés. On procède de bas en haut, et les tronçons des branches inférieures coupées servent d'échelons pour atteindre la cime où on ne laisse qu'un petit bouquet de verdure, dernière parure de celui qui va mourir. Quand ces préparatifs sinistres sont terminés et que le vieil arbre est là, long, dépouillé et nu, alors s'avancent les bourreaux armés de haches. Ils choisissent le côté couvert de mousse, parce que c'est là que le fer pénètre le plus facilement. Ils s'arcboutent du pied contre le tronc et les bras; la hache brille et s'abat sur l'écorce. L'arbre n'a pas bougé. Que peuvent ces pygmées contre ce colosse? — Mais les coups redoublent, l'entaille s'élargit. Quand la hache ne peut plus mordre dans la plaie, on y applique la scie. D'un mouvement cadencé les deux bûcherons tirent la lame dentelée qui pénètre jusqu'à la moelle centrale. L'arbre n'a pas tremblé; mais alors on apporte des coins ferrés, on les introduit dans l'ouverture, et on les frappe du dos de la hache. L'arbre tient encore, mais il a frissonné jusqu'au sommet. De nouveau on applique la scie et il ne reste plus que quelques pouces à trancher... Tout à coup l'arbre oscille, soupire, penche, et enfin s'abat avec un bruit formidable, cassant les branches de ses voisins, faisant fuir les oiseaux, réveillant les échos d'alentour qni semblent répercuter les éclats du tonnerre.

» Quand le géant est par terre, alors se fait le nettoiement par l'ablation des tronçons de branches, et l'écorçage qui se pratique avec un levier, puis les grosses branches sont façonnées et forment des piles de bois de chauffage; les petites sont liées en fagots; enfin le tronc est scié à des longueurs de 4 à 6 mètres, pour servir comme bois de charpente ou être débité en planches à la scierie de la vallée. Il y a dans les Vosges des arbres de dimensions extraordinaires : 50 mètres de haut, 4 ou 5 mètres de circonférence, qui donnent de 50 à 60 stères de bois. Dans la forêt de Strasbourg on en cite qui avaient 2 mètres de diamètre et qui ont fourni plus de 120 stères.

» L'œuvre des bûcherons est terminée, celle des schlitteurs commence. C'est la plus pénible et la plus dangereuse. Le traîneau est placé sur le *schlittweg*, à proximité des piles de bois formées par les bûcherons. Les bûches et les fagots sont rangés en travers des schlittes, puis des piquets sont fixés aux

quatre coins du chargement et d'autres bûches empilées atteignent jusqu'à 2 mètres de haut; enfin une corde est lancée par-dessus, serrée et fixée à l'arrière. Tout est prêt... mais un seul homme pourra-t-il mettre en mouvement cette pyramide énorme qui comporte bien 6 mètres cubes de bois?

» Cependant le schlitteur se place devant le traîneau, il empoigne les brancards, il tire, il agite par des secousses saccadées la lourde machine, et il parvient à la mettre en mouvement; elle glisse, elle s'avance, et bientôt, au lieu d'activer, il faudra ralentir la marche. Alors le schlitteur raidit ses pieds sur les traverses et supporte avec son échine tout le poids de la charge. Quelquefois deux traîneaux sont accouplés pour charrier un même fardeau. Les troncs de grande longueur sont posés sur une première schlitte, appelée le *bouc* à cause de ses brancards recourbés comme des cornes, et sur une deuxième schlitte, dépourvue de brancards, qui se nomme la *chèvre*. La manœuvre est plus difficile, et le schlitteur qui dirige la marche est aidé par un homme qui, au moyen d'une corde, maintient le second traîneau dans la bonne direction. Enfin l'on arrive au chantier de la vallée; là se fait le déchargement, et puis le schlitteur remonte le même chemin en portant le traîneau sur les épaules. Les bois sont enlevés du chantier par des voitures traînées le plus souvent par des bœufs. Les chemins sont mauvais et ce n'est pas sans peine que les troncs des sapins centenaires arrivent à la scierie, leur destination habituelle, ou, par exception, à quelque port de mer pour servir à la mâture d'un vaisseau qui fera le tour du monde.

» Le schlittage ne dure que quelques mois. Il y faut un temps sec et c'est la température de l'automne qui s'y prête le mieux. Pendant les pluies le travail doit être interrompu, car sur les chemins mouillés les traîneaux glissent et les efforts du conducteur seraient impuissants à arrêter leur impulsion toujours plus forte. L'existence des schlitteurs est des plus misérables. Le salaire n'est pas proportionné à la peine. Un travail aussi dur devrait être très bien payé : c'est tout le contraire. L'entrepreneur de la coupe spécule sur la misère des campagnards et il ne manque jamais d'ouvriers, car il faut vivre et faire vivre la famille. Pendant la bonne saison, schlitteurs et bûcherons habitent, au haut de la montagne, une petite baraque qu'ils construisent eux-mêmes. Elle est formée de troncs d'arbres superposés, dont les joints sont bouchés avec des écorces et de la mousse; la

[redacted]

toiture est faite de solives croisées et de branches laissant une ouverture pour la fumée. L'intérieur est tout aussi primitif; tout à l'entour règne une espèce de banquette formée par des planches et remplie de ramilles de sapins : c'est le lit où les hommes couchent tout habillés. Au milieu, un poêle qui sert à faire la cuisine. La nourriture se compose invariablement de pommes de terre, tantôt cuites à l'eau, tantôt rôties sous la cendre. On y ajoute un peu de sel et un morceau de lard. Pas de fromage, pas de lait, pas de vin. L'eau est fournie par le ruisseau voisin et le pain leur est apporté de la vallée, sur un âne conduit par quelque invalide du travail. De temps à autre la *marchande de kirsch* renouvelle leur provision d'eau de prunes, seul réconfortant pour un si dur labeur. L'unique plaisir de ces hommes relégués loin de toutes relations consiste à fumer la pipe, et encore ils s'en privent souvent... le tabac est trop cher !

» Cette vie si rude serait à la rigueur supportable si le schlitteur n'était pas exposé chaque jour aux plus graves accidents. Quand, au détour d'un chemin, le traîneau, trop lourdement chargé, ne peut pas être dirigé et maintenu sur les montants en bois, il déraille, il se renverse, et le conducteur n'échappe au plus grand péril que si, par un saut de côté, il sait se dégager des brancards et éviter d'être écrasé sous la chute des bûches empilées. Mais si, à cet endroit, le chemin longe un escarpement, s'il passe un viaduc, la schlitte entraîne le conducteur dans le précipice.

» L'accident le plus horrible se produit quand, pendant la descente, il survient une averse, car alors le glissement du traîneau s'accélère. Le schlitteur a beau se raidir de son soulier ferré contre les échelons et s'arc-bouter du dos contre la charge, le mouvement toujours plus rapide de l'énorme pile de bois le presse, le pousse, et si son genou fléchit, si le pied lui manque, le traîneau lui passe sur le corps, lui laboure les chairs, lui casse les reins, lui arrache un membre... S'il n'est pas mort sur le coup, il n'en vaut guère mieux. Pas de secours possible, pas de médecin, pas de remède. Une affreuse agonie termine une existence misérable. » (Maurice ENGELHARD, *Souvenirs d'Alsace* ; Paris, in-12, 1883, Berger-Levrault.)

Les réservoirs d'eau en Alsace. — En même temps qu'elle reboise ses montagnes et reforme, sous ses massifs de sapins et de hêtres

[redacted]

replantés, les sources taries et la terre végétale, l'Alsace construit dans les vallées des barrages-réservoirs, destinés moins à prévenir les inondations qu'à assurer des réserves d'eau pour les moteurs de ses usines pendant les sécheresses de l'été. Les plus importants de ces barrages sont ceux de Spultzeren, dans le val de Fecht, ceux du Sternsée et du Neuweyer, sur la Doller, celui du Bàlon, au-dessus de Guebwiller, les lacs Noir et Blanc, près d'Orbey.

« Les lacs d'Orbey occupent un des plus beaux sites des Vosges. Qu'on » se figure deux cirques magnifiques découpés dans les flancs des montagnes » à 1 000 mètres d'altitude, formés par des parois à pente rapide, ou par » des escarpements à pic. D'énormes éboulements de rochers entourent les » lacs comme une ceinture au pied des escarpements, ou bien remplissent » ou recouvrent le débouché des gorges comme une chaussée cyclopéenne. » Quelques pins rabougris, de chétifs arbustes végètent seuls sur ce sol » âpre et ingrat. » (C. GRAD.)

Les barrages construits à l'entrée des couloirs d'où s'échappent les eaux, renferment 3 millions de mètres cubes d'eau; les murs qui les forment sont en blocs de granit, et ont 16 mètres d'épaisseur. Ils sont utiles à la fois aux populations agricoles en rendant possibles et régulières les irrigations de prairies; aux industriels à qui ils fournissent en toute saison une abondante force motrice; à tous les habitants de la vallée qu'ils mettent à l'abri des inondations.

Le Münster de Strasbourg.

« Le Münster est véritablement une merveille. Les portails de l'église sont beaux, particulièrement le portail roman; il y a sur la façade de très superbes figures à cheval, la rosace est noble et bien coupée, toute la face de l'église est un poème savamment composé. Mais le véritable triomphe de cette cathédrale, c'est la flèche. C'est une vraie tiare de pierre avec sa couronne et sa croix. C'est le prodige du gigantesque et du délicat.....

» L'église vue, je suis monté sur le clocher. Vous connaissez mon goût pour le voyage perpendiculaire. Je n'aurais eu garde de manquer la plus haute flèche du monde. Le Münster de Strasbourg a près de 500 pieds de haut[1]. Il est de la famille des clochers accostés d'escaliers à jour. C'est une chose admirable de circuler dans cette monstrueuse masse de pierre toute pénétrée d'air et de lumière, évidée comme un joujou de Dieppe, lanterne aussi bien que pyramide, qui vibre et qui palpite à tous les souffles du vent. Je suis monté jusqu'au haut des escaliers verticaux. J'ai rencontré en montant un visiteur qui descendait tout

1. La flèche du Münster a 142 mètres de hauteur. Ce monument est l'œuvre de l'architecte Erwin de Steinbach : commencé en 1275, il ne fut achevé qu'en 1439. La flèche de Saint-Nicolas de Hambourg atteint 147 mètres.

[redacted]

pâle et tout tremblant, à demi porté par son guide. Il n'y a pourtant aucun danger. Le danger pourrait commencer au point où je me suis arrêté, à la naissance de la flèche proprement dite. Quatre escaliers à jour, en spirale, correspondant aux quatre tourelles verticales, enroulés dans un enchevêtrement délicat de pierre amenuisée et ouvragée, s'appuient sur la flèche, dont ils



suivent l'angle, et rampent jusqu'à ce qu'on appelle la couronne, à environ 30 pieds de distance de la lanterne surmontée d'une croix qui fait le sommet du clocher. Les marches de ces escaliers sont très hautes et très étroites, et vont se rétrécissant à mesure qu'on monte. Si bien qu'en haut elles ont à peine la saillie du talon. Il faut gravir ainsi une centaine de pieds, et l'on est à

[redacted]

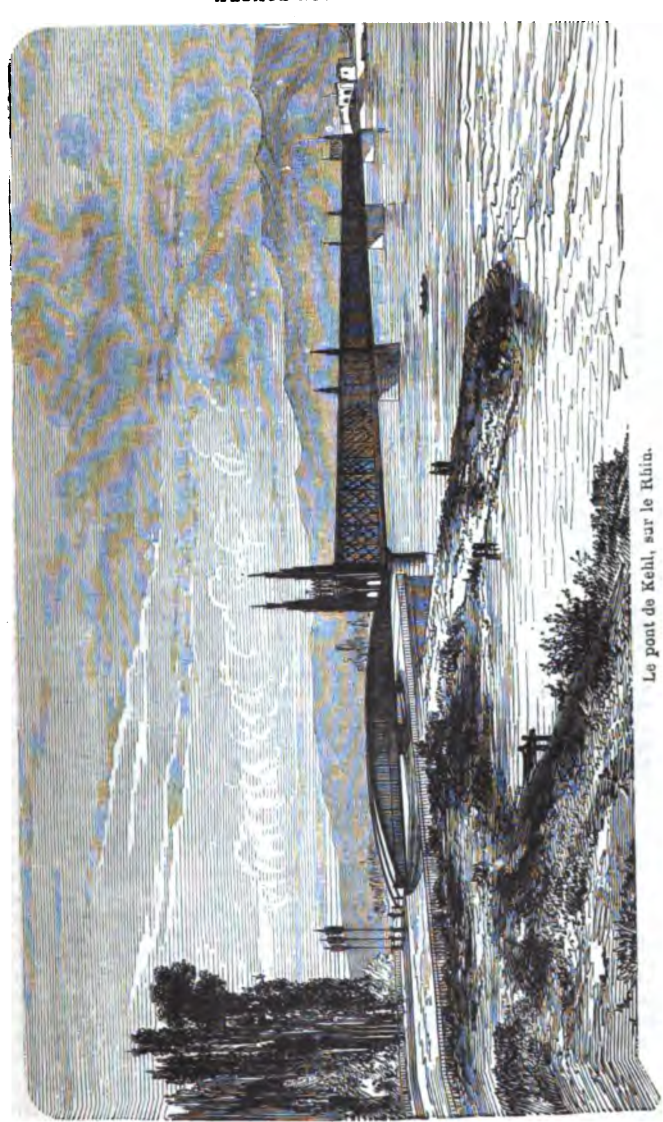
400 pieds du pavé. Point de garde-fous, ou si peu, qu'il n'est pas la peine d'en parler. L'entrée de cet escalier est fermée par une grille en fer. On n'ouvre cette grille que sur une permission spéciale du maire de Strasbourg, et l'on ne peut monter qu'accompagné de deux ouvriers couvreurs, qui vous nouent autour du corps une corde dont ils attachent le bout de distance en distance, à mesure que vous montez, aux barres de fer qui relient les meneaux. Du reste personne, excepté les couvreurs qui ont à restaurer le clocher, ne monte jusqu'à la lanterne. Là il n'y a plus d'escalier, mais de simples barres de fer disposées en échelons.

» D'où j'étais la vue est admirable. On a Strasbourg sous ses pieds, vieille ville à pignons dentelés et à grands toits chargés de lucarnes, coupée de tours et d'églises, aussi pittoresque qu'aucune ville de Flandre. L'Ill et le Rhin, deux jolies rivières, égayent ce sombre amas d'édifices de leurs flaques d'eau claires et vertes. Tout autour des murailles s'étend à perte de vue une immense campagne pleine d'arbres et semée de villages. Le Rhin, qui s'approche à une lieue de la ville, court dans cette campagne en se tordant sur lui-même. En faisant le tour du clocher on voit trois chaînes de montagnes, les croupes de la Forêt-Noire au nord, les Vosges à l'ouest, au midi les Alpes.

» On est si haut, que le paysage n'est plus un paysage; c'est, comme ce que je voyais sur la montagne de Heidelberg, une carte de géographie, mais une carte de géographie vivante, avec des brumes, des fumées, des ombres et des lueurs, des frémissements d'eaux et de feuilles, des nuées, des pluies et des rayons de soleil.

» Le soleil fait volontiers fête à ceux qui sont sur de grands sommets. Au moment où j'étais sur le Münster, il a tout à coup dérangé les nuages dont le ciel avait été couvert toute la journée, et il a mis le feu à toutes les fumées de la ville, à toutes les vapeurs de la plaine, tout en versant une pluie d'or sur Saverne, dont je revoyais la côte magnifique à 12 lieues au fond de l'horizon à travers une gaze resplendissante. Derrière moi un gros nuage pleuvait sur le Rhin; à mes pieds la ville jasait doucement, et ses paroles m'arrivaient à travers des bouffées de vent; les cloches de cent villages sonnaient; des pucerons roux et blancs, qui étaient un troupeau de bœufs, mugissaient dans une prairie à droite; d'autres pucerons bleus et rouges, qui étaient des canonniers, faisaient l'exercice à feu dans le polygone

[redacted]



Le pont de Kehl, sur le Rhin.

[redacted]

à gauche; un scarabée noir, qui était une diligence, courait sur la route de Metz; et au nord, sur la croupe d'une colline, le château du grand-duc de Bade brillait dans une flaque de lumière comme une pierre précieuse. Moi, j'allais d'une tourelle à l'autre regardant ainsi tour à tour la France, la Suisse et l'Allemagne dans un seul rayon de soleil. » (Victor Hugo, *le Rhin*, lettre XXX.)

Metz depuis l'annexion.

Les camps retranchés de Metz et de Strasbourg. — Metz, l'ancienne cité des Gaulois Médiomatrices, dont les Romains avaient fait une place formidable qui dominait les principales routes des Gaules, avait été réduite en cendres par les hordes d'Attila. Relevée de ses ruines, elle devint la capitale du royaume franc d'Austrasie; sa position magnifique, dans une plaine ravissante et fertile, au confluent de la Moselle et de la Seille, à l'entrée de défilés dangereux, en faisait le boulevard central de la vallée, et la clef d'une frontière disputée entre deux races ennemies. Après avoir été la capitale du royaume de Lorraine, elle passa, comme Toul et Verdun, au rang de ville libre impériale, où la souveraineté locale se partageait entre l'évêque et le corps municipal, pouvoirs jaloux et souvent hostiles. La race, la langue, les mœurs, les relations rattachaient Metz à la France; aussi les échevins et le peuple acceptèrent-ils sans résistance la suprématie d'Henri II, quand Maurice de Saxe lui en ouvrit les portes. On sait avec quel héroïsme, en 1552, la garnison et la population, dirigées par l'illustre François de Lorraine, duc de Guise, et les ingénieurs Pierre Strozzi et Saint-Remi, résistèrent pendant cinq mois, par un hiver rigoureux, derrière des remparts en ruine et des bastions croulants, à une armée formidable de 60 000 hommes, munie de 114 pièces de canon, et que l'empereur Charles-Quint commandait en personne. Tous les assauts furent repoussés, toutes les brèches fermées, et le puissant monarque vaincu ramena à Bruxelles ses troupes décimées. On sait aussi, hélas! comment en 1870, après deux mois de blocus, un maréchal de France, trahissant l'honneur militaire et la patrie en détresse, livra à la Prusse, avec une armée de cent soixante mille soldats et officiers d'élite, la fière cité, patrie de Fabert et de Custine, dont aucun ennemi n'avait encore franchi l'enceinte, ni déshonoré le blason. En 1870, les défenses de Metz étaient inachevées; les forts extérieurs, ceux de *Saint-Privat*, *Queuleu*, des *Bordes*, de *Saint-Julien*, sur la rive droite de la Moselle, de *Saint-Quentin* et de *Plappeville* sur la rive gauche, étaient mal établis ou insuffisants. Les Allemands, maîtres de la place, ont essayé de la rendre imprenable. « Metz est maintenant un camp retranché qui n'a pas son » pareil dans le monde, un centre stratégique de premier ordre, la place » la mieux approvisionnée, la mieux outillée, la mieux disposée pour » résister pendant de longs mois à une grande armée. » Les deux ouvrages anciens, *Belle-Croix* et le fort *Moselle*, qui flanquaient la rivière à droite et à gauche, ont été renforcés, modifiés et appelés fort *Steinmetz* et fort *Voigt-Rhetz;* le fort du mont Saint-Quentin a été remplacé par deux ouvrages considérables surnommés *Frédéric-Charles* et *Manstein;* la montagne tout entière est une forteresse longue de plus de 1500 mètres, dominant les routes de la vallée de la Moselle

et les voies ferrées de Nancy et de Verdun. — Le fort Plappeville au nord (rive gauche) a pris le nom d'*Avensleben*, et menace la route de Briey et le chemin de fer de Thionville; la défense est complétée par le fort *Kameke*, à Woippy; et la grande forteresse de *Saint-Eloi*, bâtie en plaine, relie ces forts à celui de Saint-Julien, aujourd'hui fort *Manteuffel*, construit sur la rive droite de la Moselle, à l'entrée de la route de Bouzonville : le fortin des Bordes est devenu le fort de *Gastrow* et commande la route de Sarrelouis; le fort Queuleu a pris le nom de *Gœben* et surveille



la route de Strasbourg; au sud enfin, entre Seille et Moselle, sur le mont Blaise, notre ancien fort de Saint-Privat a été baptisé *Auguste de Wurtemberg*[1]. Des chemins de fer et des routes relient ces défenses entre

1. Les édifices publics, les portes, les casernes ont perdu également leurs vieux noms français ; la caserne du génie est dite de *l'Empereur Guillaume ;* la caserne Chambière a pris le nom du roi de Saxe, *Jean;* la caserne Coislin, con-

[redacted]

elles; ce camp retranché formidable a 25 kilomètres de tour; ses approvisionnements sont immenses; la garnison sur pied de guerre est fixée à 32000 hommes.

La place de **Strasbourg** est aujourd'hui unie à celle de Kehl, et forme un camp retranché dont les nouveaux remparts occupent une surface triple de celle de 1870, en tout un millier d'hectares. « A cheval sur le Rhin, située » sur la voie ferrée qui relie la Hollande à l'Italie par le Saint-Gothard, » Strasbourg est devenue un immense entrepôt de commerce entre l'Italie, » la Suisse, l'Allemagne et la France. L'armée allemande s'y est ménagé » en permanence d'immenses approvisionnements de toute espèce dont les » uns sont en magasin, et les autres, sur roues, en gare. Le gouvernement » possède nombre de vastes établissements militaires, entre autres une » grande manufacture d'armes. » (Major de Sarrepont, *Nature* 1883, 2e semestre). Le maréchal de Moltke a fait construire autour de ce noyau central treize forts détachés : les forts *Fransecki*, entre le Rhin et l'Ill; de *Moltke*, au sud de Reichstett; *Roon*, entre le chemin de fer et la route de Wissembourg; *Kronprinz* (Prince Royal), *Grosherzog von Baden* (Grand-Duc de Baden); *Bismark; Kronprinz von Sacksen* (Prince royal de Saxe), à l'ouest; *von der Thann*, sur la rive gauche de l'Ill; *Werder*, au sud-est de Graffenstaden, près du canal du Rhône au Rhin; *Altenheim* sur la rive gauche du Rhin. — Autour de Kehl sont les forts *Blumenthal*, *Bose* et *Kirchbach*. — Ces forts détachés embrassent un périmètre de 35 kilomètres sur la rive gauche du Rhin, de 18 sur la rive droite. — Ils sont reliés entre eux par un chemin de fer et par des tranchées. Des batteries annexes les complètent et les Allemands ne cessent de consolider ces retranchements déjà formidables.

« On descend encore de chemin de fer à Metz près de la porte Serpenoise, dont les inscriptions françaises ont été conservées; mais plus de voitures sur la place de la Gare, plus de commissionnaires empressés à vous chercher un logement ou à vous montrer les curiosités de la vieille cité. Quand on traverse la porte, gardée par les sentinelles prussiennes, il semble qu'on entre dans un sépulcre. Un frisson vous passe dans le dos. Metz est une ville morte civilement, pétrifiée dans son deuil. Telle je l'ai revue en 1871, aussitôt après la conquête, telle je l'ai revue en 1879. C'est bien une place occupée par l'ennemi, mais non conquise, une cité dolente, pour laquelle il n'y a plus ni joie, ni fêtes, ni sourires d'enfants. Le pas lourd et cadencé du soldat germain, les bruits de crosses de fusils sur les pavés, le cliquetis des sabres traînés insolemment sur les trottoirs, les ronflements des demi-tambours, les aigres notes des fifres, les feux de peloton d'exercices sous les murs, sont les seuls bruits qu'on entende.

---

struite aux frais du duc de ce nom, évêque de Metz, a été nommée *Louis*, du nom du roi de Bavière; la porte Serpenoise a été, elle aussi, germanisée; sa proximité de la gare lui a valu le nom de *Bahnhoffs-Thor*, etc.

[redacted]

» Une garnison même nombreuse ne peuple pas. Metz n'a pas gardé, comme Strasbourg, comme Mulhouse, son ancienne animation de cité populeuse et commerçante. L'option en masse lui a été fatale. On est parti par troupes entières, abandonnant biens, commerce, espoir de retour : véritable migration de peuple. Les deux tiers des habitants s'en sont allés et la population française est un instant tombée de 55000 habitants à 18000 [1]. Quelques-uns sont revenus pendant qu'une nuée d'Allemands prenait la place des optants, achetant maisons de ville et fonds industriels à vil prix, recevant pour s'établir une grosse subvention de l'administration allemande, ouvrant des boutiques dans toutes les rues, peuplant de librairies et de débits de tabac les quartiers les plus abandonnés, rêvant la création d'un immense rendez-vous germanique semblable à l'ancienne Metz du moyen âge. Mais la ville est restée tombeau, et les Allemands eux-mêmes la quittent ruinés, maudissant la conquête.

» Les Messins fugitifs ont dressé leur tente à Nancy, à Verdun, à Toul. Ces villes sœurs les ont accueillis comme on reçoit des naufragés. La population française restée à Metz languit et végète. C'est une nation traînée en esclavage qui pleure sa patrie et ne veut point être consolée. Sa vie politique s'est soudainement arrêtée le jour où l'ennemi a franchi les portes de la ville qui n'avait jamais été violée, *nunquam polluta*, avant qu'un maréchal d'empire vînt y conspirer contre sa patrie. Contemplant tristement tous les jours la statue de Fabert, sur le piédestal de laquelle les Allemands, cruelle ironie du sort! ont laissé subsister les héroïques paroles que tout Français devrait connaître [2], et cet autre héros de bronze, debout sur l'esplanade, Ney, le fusil à la main, protégeant la retraite de

---

1. « Il n'est pas une rue où l'on ne rencontre à chaque pas des écriteaux » significatifs : « Maison à vendre ; appartement à louer. » On a compté à Metz » plus de 3000 logements vacants. Les trois quarts de la population française » ont émigré. Aussi les rues, — à l'exception des grandes artères, — sont-elles » tristes et presque désertes. Sur dix passants que l'on rencontre, il y en a neuf » qui parlent allemand. Partout des soldats aux uniformes multicolores, depuis » la casquette plate du Prussien et la cotte sombre et malpropre du Brunswic- » kois, jusqu'à la tunique bleue de l'enfant de la Bavière. De temps en temps, » le silence est interrompu par des sons criards : c'est une troupe qui passe » précédée de ses fifres, dont la mélodie triste et monotone fait regretter les » gaies et claires fanfares d'autrefois. » (Lucien Nicot, *Revue alsacienne*, 1880-81, p. 571.)

2. « S'il me fallait, pour défendre une forteresse que le roi m'aurait confiée, mettre à la brèche ma personne, ma famille et mes biens, je n'hésiterais pas un seul instant. »

[redacted]

l'armée de Russie, les Messins vivent dans le passé, fidèles à leurs vieux souvenirs de gloire, se mêlant le moins possible aux vainqueurs, attendant, comme Israël, dans le deuil et le recueillement, le temps fixé par les prophètes.

» J'ai dit que l'émigration en foule des premiers mois de la conquête avait entraîné un mouvement en sens contraire. En effet, toute la bohême d'outre-Rhin s'est abattue sur Metz. Il y a donc deux populations superposées, n'ayant aucun point de contact, vivant de leur vie propre, allant et venant sans jamais se mêler, avec leurs habitudes particulières, leur langue, leurs mœurs. Le lendemain de mon arrivée, un dimanche, la soldatesque curieuse a pu voir une foule énorme se porter, dès le matin, à la cathédrale pour assister au service funèbre en l'honneur des victimes de la guerre de 1870 tombées sur les champs de bataille autour de Metz. L'évêque, un patriote dans toute la force du terme, Mgr Dupont des Loges, présidait à cette triste cérémonie. Au sortir de l'église, la population vêtue de deuil s'est dirigée silencieuse vers le cimetière Chambière. Les femmes tenaient dans leurs mains des couronnes d'immortelles et des bouquets symboliques. Les couleurs nationales étant proscrites, on pouvait lire sur une haute oriflamme de crêpe noir ces mots brodés en lettres d'argent par des doigts français : *Aux enfants de la France morts pour la défense de la patrie.* »

« Quel sombre recueillement ! Quelle lourde tristesse ! Quel deuil patriotique ! Neuf années pourtant, neuf longues années se sont écoulées depuis l'heure fatale de la conquête, et les Lorraines ont encore des larmes à répandre. Ah ! celles-là ont élevé leurs fils dans l'idée du sacrifice suprême. L'avenir les trouvera fortes. « La haine, écrivait un Allemand, s'est accrue de » mois en mois, de semaine en semaine, de jour en jour. Les » parents disent à leurs enfants : « Détestez ces Prussiens, » retirez-vous de leur chemin, évitez-les tant que vous pourrez... » Vengez-nous d'eux le jour où la France se lèvera pour nous » affranchir de la servitude prussienne. » Le temps passera, les générations se succéderont, et Metz restera la ville souffrante, la cité captive. Elle aura sans cesse les regards tournés vers l'avenir et continuera à appeler de tous ses vœux l'heure marquée par le destin.

» Rien de simple et d'imposant à la fois comme le monument élevé sur la tombe de ceux qui sont morts aux ambulances de Metz pendant le siège. Il s'élève au fond du cimetière, dans la

[redacted]

grande allée. On découvre de cet endroit les hauteurs couronnées d'ouvrages formidables et le gracieux amphithéâtre des collines de la Moselle[1]. Non ! la foule que j'ai vue prier et pleurer sur le sépulcre de nos soldats, neuf ans après leur mort héroïque, ne se germanisera pas... Il faut avoir connu Metz au temps de sa splendeur avec son animation cemmerciale, sa société policée et si choisie, son école d'application d'artillerie, son lycée, pépinière d'officiers de toutes armes, sa colonie de retraités des anciennes guerres, le joyeux va-et-vient de ses promenades, il faut l'avoir retrouvée morne, désolée, déserte, silencieuse, pour juger dans toutes ses conséquences le crime de la conquête.

» L'esplanade, cette délicieuse promenade sous les arbres de laquelle la population tout entière venait s'asseoir et dont la terrasse domine de si haut la vallée de la Moselle, depuis les coteaux de Novéant jusqu'au redoutable Saint-Quentin, est vide aujourd'hui, le dimanche et les jours de fête, comme pendant la semaine. C'est en vain que les musiques de la garnison viennent s'y faire entendre. On y rencontre quelques officiers, quelques femmes d'employés allemands, quelques étrangers ; les allées sont vides ; si par les beaux jours d'été, aux heures matinales, un habitant de Metz passe là avec ses fils, c'est pour s'accouder sur le parapet de pierre de la terrasse et leur montrer le point de l'horizon où les collines s'abaissent à 20 kilomètres de la ville, vers Pagny, vers la terre restée française.

» Si le *spleen* règne à Metz, si l'étranger se sent envahi par la tristesse qu'on y lit sur tous les visages, ce n'est pas seulement

---

1. « Le monument porte sur sa face antérieure ces deux inscriptions, de la » simplicité la plus touchante : « 1870. Aux soldats français, morts sous ces » murs pour la patrie. — Les femmes de Metz à ceux qu'elles ont soignés. »
» La face droite, sur laquelle sont gravées ces dates : Borny, 14 août ; Gravelotte, 16 août ; Saint-Privat, 18 août, n'est revêtue que d'une plaque de » marbre, avec ces belles paroles de saint François de Sales : « *Ils ont fini leurs* » *jours mortels en leur devoir et dans l'obligation de leurs serments.* » Sur la » face gauche, on lit encore, au-dessous des inscriptions : « Sainte-Barbe, » 17 septembre ; Peltre, 17 septembre ; Ladonchamps, 7 octobre, » ce verset du » livre des Macchabées : « *Malheur à moi ! Fallait-il naître pour voir la ruine* » *de mon peuple, la ruine de la cité, et pour demeurer au milieu d'elle pendant* » *qu'elle est livrée aux mains de l'ennemi !* » La quatrième face porte : « *A la* » *mémoire de 7 103 soldats français, morts aux ambulances de Metz,* » et cet » autre extrait du livre des Macchabées : « *Nous les avons aimés dans leurs souf-* » *frances. Que notre compassion les suive après leur mort. Ils moururent en lais-* » *sant à toute la nation un grand exemple d'intrépidité et de dévouement.* » » Aux abords de ce monument, gage du patriotisme messin, on aperçoit les » tombes d'un grand nombre d'officiers français tués dans les sorties pendant le » siège. » (C. FARCY.)

parce que la population française porte le deuil et se confine dans une retraite absolue, c'est aussi parce que la colonie des fonctionnaires, la garnison, l'immigration allemande vivent campés comme sur une terre d'exil. Tous ces Allemands se savent hors de chez eux, transplantés là pour accomplir une besogne répugnante, détestés des populations qu'ils oppriment. Ils ont conscience de cette situation, l'ennui les a gagnés. Isolés, mécontents, ils n'aspirent qu'à retourner dans leur pays.

» ... Point de relations de société pour les femmes, point de plaisirs pour les filles, point d'amis pour les fils. Il faut vivre cloîtrés, sans autres distractions que les visites officielles, sans pouvoir même nouer avec ses voisins des rapports supportables. Dans le commerce, c'est bien autre chose encore. Il n'y a pas de concurrence possible. Un marchand allemand mettrait en vente ses marchandises au quart de leur prix qu'il n'attirerait pas un acheteur français. Le désespoir des nouveaux venus est d'autant plus grand que leurs illusions ont été plus vives.» (Camille Farcy[1], *le Rhin français*, etc.; Paris, 1880, in-18, Quantin.)

2° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

About (Edmond). *L'Alsace.* — (Paris, 1883, in-18, Hachette.)

Baquol et Ristelhuber. *L'Alsace ancienne et moderne.* — (Strasbourg, 1865.)

Bræmer. *L'Alsace-Lorraine redevenue pays de l'empire;* en allemand. — (1871.)

Claretie (J.). *L'Alsace depuis l'annexion.* — (Paris, in-12, Decaux.)

Coste. *L'Alsace romaine.* — (Mulhouse, 1859, in-8°.)

Didier (P.). *Sites des Vosges; le Hohwald et ses environs.* — (Strasbourg, 1866, in-16, Berger-Levrault.)

Digot (A.). *Histoire de Lorraine.* — (Nancy, 1880, 2 vol. in-8°, 2e édition.)

Dumont (Alb.). *L'administration et la propagande prussiennes en Alsace.* — (Paris, in-8°.)

Elstein (G. d'). *L'Alsace sous la domination allemande.* — (Paris, 1877, in-12, Olmer.)

Farcy (C.). *Le Rhin français.* — (Paris, 1880, in-18, Quantin.)

Faudel. *Bibliographie alsatique.* — (*Société d'hist. nat. de Colmar*, 1873-74.)

Fustel de Coulanges. *L'Alsace est-elle allemande ou française?* — (Paris, in-32, 1870.)

---

1. M. Farcy (Camille), né à Nancy en 1840, fit en qualité d'engagé volontaire une campagne en Afrique et la campagne d'Italie en 1859. Commis-rédacteur à l'Hôtel de Ville jusqu'en 1866, il quitta l'administration pour entrer dans la presse, collabora à la *Presse*, au *Phare de Marseille*, à la *Liberté*, à l'*Avenir militaire* et à la *France*. Il assista, comme correspondant de journaux, aux guerres d'Espagne, 1873; de Serbie, 1876; de Turquie, 1877; de Tunisie, 1881. M. Farcy a publié : *Histoire de la guerre* 1870-71; — *Guerre sur le Danube en* 1877; — *Le Rhin français*. Il est mort à Paris en 1884.

[redacted]

Gérard (Ch.). *Les artistes du moyen âge en Alsace.* — (Colmar, 1873, 2 vol. in-8°.)

Gley. *Géographie physique et historique des Vosges.* — (Epinal, in-18, 1873.)

Godron (D.-A.). *Etudes sur la Lorraine dite allemande.* — (Nancy, in-8°, 1874.)

Golbéry et Schweighœuser. *Antiquités de l'Alsace.* — (Paris, 2 vol. in-f°, 1825-28.)

Grad (Ch.). *Etudes statistiques sur l'industrie de l'Alsace.* — (Paris, 1880, 2 vol. in-8°, G.-Baillière.)

Graff. *Histoire de Mulhouse;* en allemand. — (3 vol. in-12, 1826.)

Grandidier. *Histoire de la province d'Alsace.* — (Strasbourg, in-4°, 1787.)

Guilbert (A.). *Histoire de la province d'Alsace.* — (In-8°, 1848.)

Haussonville (d'). *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France.* — (Paris, 4 vol. in-8°.)

Huhn. *Deutsch-Lothringen.* — (Stuttgard, in-8°, 1875.)

Huot (P.). *Des Vosges au Rhin.* — (In-12, 1869, Berger-Levrault.)

Laguille (P.). *Histoire de la province d'Alsace.* — (Strasbourg, 1727, in-f°.)

Larchey (Lorédan). *La Lorraine illustrée.* — (Paris, in-4°, Berger-Levrault.)

Lefébure et Tisserand. *Etude sur l'économie rurale de l'Alsace.* — (Strasbourg, 1869.)

Legrelle. *Histoire de la réunion de Strasbourg à la France.* — (Paris, 1883, in-8°, Hachette.)

Lehr (E.). *L'Alsace noble.* — (Paris, 3 in-f°, Berger-Levrault.)

Ménard (R.). *L'art en Alsace-Lorraine.* — (Paris, in-f°, Sandoz.)

Michiels (A.) et Schuler (Th.). *Les bûcherons et les schlitteurs des Vosges.* — (Texte et album.)

Piton. *Strasbourg illustré.* — (Strasbourg, 1855.)

Rappolstein (de). *L'Alsace-Lorraine*, 1870-81. — (Bâle, in-8°, 1884.)

Schœpflini (J.-D.). *Alsatia illustrata.* — (Colmar, 1751-61, 2 vol. in-f°, fig.; trad. franç. par Ravenaz, Paris, 1853, 5 vol.)

Schricker (Dr). *Von Strasbourg in die Vogesen*, av. 5 cartes. — Strasbourg, in-8°, 1873.)

Id. *Alsatia diplomatica.* — (Mannheim, 1772, 2 vol. in-f°.)

Seinguerlet. *Strasbourg pendant la Révolution.* — (Paris, 1881, in-8°, Berger-Levrault.)

Spach. *L'Alsace dans les temps modernes;* en allemand. — (2 vol. in-8°, 1873.)

Strobel (A.-W.). *Histoire de l'Alsace depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, continuée de 1789 à 1815 par L.-H. Engelhardt. — (6 vol. in-8°, Strasbourg.)

Teissier. *Histoire de Thionville.* — (In-8°, 1828.)

Thilloy (J.). *Les ruines du château de Bitche.* — (In-8°, 1862.)

Tisserand et Lefébure. *Etude sur l'économie rurale en Alsace.* — (In-12.)

Tissot (V.). *Voyage aux pays annexés.* — (Paris, 1879, in-12.)

Worms (J.). *Histoire de la ville de Metz.* — (Metz, 1863, in-12, Alcan.)

Weiss (A.). *Etude sur la réunion de Strasbourg à la France.* — (*Revue alsacienne*, août-septembre 1881.)

... *Revue alsacienne*, depuis l'année 1877, 12 liv. par an. — (Paris, Berger-Levrault.)

Grad (Ch.). *Etudes sur les Vosges.* — (*Annuaire du Club alpin*, 1874, 1875, 1876, 1877.) — *L'Alsace, son histoire, sa population.* — (*Correspondant*, 10, 25 avril 1879.)

Id. *Etudes économiques sur l'Alsace*, agriculture, industrie, cités ouvrières, instruction publique, etc. — (*Economiste français*, 1876, 1877, 1879, 1882. — *Nature*, 1877, 1883, 1884.)

Giraud (Ch.). *La réunion de l'Alsace à la France.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1870.)

Lepage. *La Lorraine allemande, sa réunion à la France, son annexion à l'Allemagne.* — (*Société d'archéologie lorraine*, Nancy, t. Ier, 1873.)

LESER (Paul). *Les eaux minérales d'Alsace*, ses établissements hydrothérapiques et ses stations climatériques. — (*Revue alsacienne*, juillet 1880.)

LORIN (Ed.). *Promenades et excursions dans les Vosges.* — (*Club alpin*, 1875.)

MANGIN (A.). *Les institutions ouvrières dans la haute Alsace.* — (*Économiste français*, 1re sem. 1879.)

MÉZIÈRES (A.). *Scènes de l'émigration en Alsace-Lorraine.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1872.)

ALGERMISSEN. *Spezial karte der Reischsland Elsass Lothringen*, 2 feuilles 1/200000e. — (Metz, 1878.)

... *Carte d'Alsace-Lorraine*, publiée par l'état-major général à Berlin, 38 feuilles au 1/80000e.

... *Carte de France*, état-major, au 1/80000e; feuilles 38, 53, 54, 55, 71, 100, 101, 104, 115.

... *Carte de France*, dépôt des fortifications au 1/500000e; feuille 6.

... *Carte de l'Europe centrale*, dépôt de la guerre, 1/4800000e; feuilles 29, 35.

... *Carte de l'Alsace-Lorraine.* — (Strasbourg, Berger-Levrault.)

MARGA. *Atlas du cours d'art militaire.*

[redacted]

CHAPITRE III

ALLEMAGNE (Deutschland)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE[1]

I. — Géographie physique.

Limites; divisions. — L'empire d'Allemagne, tel que l'ont fait les conventions du 29 janvier 1871, signées par les Etats confédérés contre la France, s'étend des Alpes à la mer du Nord et à la Baltique, des Vosges et des Ardennes à l'Inn, à l'Oder et au Niémen. Il comprend trois régions distinctes : au sud, la région des hauts plateaux (Bavière, Wurtemberg); au centre, la région des collines et les vallées (Saxe royale et ducale, Etats de Thuringe, Hesse); au nord, la région des plaines, des sables et des tourbières (Westphalie, Hanovre, Schleswig-Holstein, Mecklembourg, Brandebourg, Silésie, Poméranie, Prusse). En dehors de ce territoire dont les pentes sont tournées vers les mers septentrionales, le *bassin du Rhin* forme une région à part (Alsace, Bade, Palatinat, Prusse rhénane), qui présente géographiquement l'aspect des trois autres.

L'Allemagne a pour limites; au nord : la *mer du Nord*, du fond du golfe du Dollart à Hoxbrö (Schleswig); une ligne conventionnelle qui coupe le Jutland au sud jusqu'au Petit-Belt; le *Petit-Belt*, le *golfe de Kiel*, le

1. Nous indiquons ici le sens des termes les plus usités du vocabulaire géographique allemand : Acker, *champ;* arm, *bras;* aue, *prairie;* aussicht, *vue;* bach, *ruisseau;* bad, *bain;* bahn, *chemin;* bahnhof, *gare;* bank, *banc;* baum, *arbre;* baumgarten, *verger;* belchen, *ballon;* berg, *montagne;* bergkuppe, *sommet;* bezirk, *canton;* bischofshof, *évêché:* blatt, *feuille:* boden, *sol;* brücke, *pont*; brunnen, *fontaine, source;* bucht, *baie;* bund, *confédération*; burg, *château;* busen, *golfe;* damm, *digue;* dom, *cathédrale;* dorf, *village;* eiland, *île;* eis, *glace;* eisen, *fer;* eisenbahn, *chemin de fer;* engpass, *défilé;* erde, *terre;* erdkunde, *géographie;* fahrbahn, *canal;* fahrhwasser, *chenal;* fahrt, *chemin:* fall, *chute;* feld, *champ;* fels, *rocher;* ferner, *glacier;* firn, *névé;* flache, *plaine;* forst, *forêt;* fluss, *rivière;* furt, *gué;* garten, *jardin;* gasse, *rue;* gasthof, *hôtel;* gau, *canton;* gebirge, *montagne;* gebiet, *territoire;* gemeinde, *commune;* gericht, *tribunal;* gletscher, *glacier;* gold, *or;* graben, *fossé;* grad, *degré;* grenze, *frontières;* grund, *terrain;* hain, *bocage;* hafen, *havre;* haff, *golfe;* handel, *commerce:* haus, *maison;* heide, *lande:* hoch, *haut;* hof, *cour;* hohe, *hauteur;* horn, *pointe;* jahr, *année;* insel, *île;* inselmeer, *archipel;* halbinsel, *presqu'île;* kirche, *église;* klein, *petit;* kopf, *pointe;* küste, *côte;* lager, *camp;* land, *pays;* landsee, *lac;* lei, *rocher;* markt, *marché;* masstab, *échelle;* meile, *mille;* mittel, *moyen;* moor, *marais;* mühle, *moulin;* mund, *bouche;* münster, *cathédrale;* nehrung, *bas pays;* nieder, *inférieur;* ober, *supérieur;* ost, *est;* pass, *défilé;* regen, *pluie;* reich, *monarchie:* ried, *marais;* ring, *cercle;* salz, *sel;* sand, *sable;* schiff, *bateau:* schnee, *neige;* schule, *école;* schwarz, *noir;* see, *mer, lac;* silber, *argent;* spiegel, *niveau d'une mer;* spitze, *pointe, pic;* staat, *état;* stadt, *ville;* stein, *pierre;* stock, *pic;* strasse, *route, chemin;* strand, *rivage;* strom, *fleuve, torrent;* sumpf, *marais;* thal, *vallée;* trift, *chemin;* ufer, *bord;* umgebund, *environs;* volk, *peuple;* vorder, *inférieur;* wald, *forêt;* wasser, *eau;* weide, *pâturage;* wein, *vin;* weiss, *blanc;* welt, *monde;* west, *ouest;* wind, *vent;* wüste, *désert;* zufluss, *affluent.*

détroit de *Fehmarn*, la *mer Baltique* jusqu'à *Nimmersatt*, au nord de Memel ; — à l'est, du côté de la Russie, une ligne conventionnelle qui sépare la Prusse orientale du gouvernement de Kowno, coupe la *Jura*, affluent du Niémen, puis le *Niémen* en amont de Tilsitt, remonte un autre affluent du Niémen, la *Szeszuppe*, et serpente au sud puis au sud-ouest à travers les marécages du Masurenland et du Kulmerland, coupant les affluents de droite de la Narew et de la Vistule ; après avoir franchi la Vistule, près du confluent de la *Drewenz*, au sud de Thorn, la frontière se dirige vers le sud, coupe la *Wartha*, remonte la Prosna, laissant à l'est le territoire russe de Kalisch, et vient rejoindre la *Vistule supérieure* au confluent de la *Przemsza;* où elle confine (à Thyslowitz) au territoire autrichien ; — au sud, la frontière suit un instant l'*Olsa*, l'*Oder* et l'*Oppa*, longe le versant méridional des *Sudètes*, au sud des villes de Neustadt et de Neisse, contourne le bassin de la Neisse qu'elle laisse à la Prusse, suit les *Riesen-Gebirge*, au sud de Hirschberg et de Görlitz ; de là, elle coupe l'Elbe en amont de Schandau (ville saxonne), suit l'*Erz-Gebirge*, le *Fichtel-Gebirge*, le *Böhmer-Wald* qui séparent la Saxe et la Bavière de la Bohême, rejoint le *Danube* au confluent de l'*Inn* à Passau, suit la rive gauche de l'*Inn* et de la *Salza*, qui sépare la Bavière de l'Autriche, coupe l'*Inn* au nord de la place forte de Kufstein, suit la chaine de *Mangfall*, enveloppe l'*Isar* presqu'à ses sources, franchit le *Lech* à Füssen, l'*Iller* à ses sources, et rejoint le *lac de Constance* près de l'ile bavaroise de *Lindau*, côtoie la rive orientale et septentrionale, et descend le Rhin jusqu'à Bâle, sauf quelques territoires de la rive droite qui font partie de la Suisse ; — à l'ouest, la frontière contournant la source de l'*Ill*, laisse à gauche la forteresse française de Belfort, et suit les *Vosges* jusqu'au Donon. De là elle s'enfonce au nord-ouest en Lorraine, prend Metz et Thionville, se détourne du grand-duché du Luxembourg, descend la *Moselle*, remonte la *Sauer*, longe la province de Liège, le Limbourg et le Brabant hollandais parallèlement à la *Meuse*, coupe le *Rhin* en aval d'Emmerich, et vient rejoindre le *Dollart* à travers les ruisseaux, les marais et les tourbières.

Situation astronomique. — 47°20' à 55°30' lat. N. ; et 3°40' à 20°30' long. E.

Climat. — La température moyenne est presque égale du nord au sud ; si la zone maritime est en effet plus rapprochée du nord, la zone alpestre a une altitude supérieure (température moyenne à Hambourg et à Ratisbonne + 8°6') ; à Munich et à Stralsund + 7°25'. Les pluies sont plus abondantes dans les montagnes du sud, plus rares dans les plaines de l'est ; à l'orient, le climat est plus rude, et le froid augmente dans la direction du sud-ouest au nord-est où domine le climat continental. (Température moyenne : à Berlin + 8°81' ; + 7°71 à Posen ; + 6°1 à Dantzig ; + 5°1' à Tilsitt ; + 9°92 à Cologne ; + 10°37 à Mannheim.)

Littoral ; îles. — Le développement du littoral allemand est moins vaste que celui de la France ; les ports moins nombreux, les mers moins profondes. Le rivage de la **mer du Nord** (600 kilom.) (*mare Germanicum*) est bas, marécageux, couvert d'étangs et de tourbières, perpétuellement entamé ou bouleversé par les assauts des vagues. Des bancs de sable mouvants, des bas-fonds entre lesquels les navires suivent des passes souvent obstruées, s'étendent en avant des côtes ; de l'Ems à l'Elbe, les Frisons allemands, comme les Frisons hollandais, ont dû protéger leurs champs par un système de digues et de levées, hautes de 6, 8 et 12 m. Les embouchures de l'Ems, de la Jade, de la Weser, de l'Elbe forment des échancrures profondes ; les *golfes du Dollart* (Emden) ; de la *Jade* (Wilhelmshaven) ; de la *Weser* (Bremerhaven) ; de l'*Elbe* (Cuxhaven). Au nord de la Frise, une traînée

[redacted]

d'îles, rongée par le flot, continue l'archipel néerlandais. Pline en comptait vingt-trois en tout; il n'en reste que quatorze, dont sept appartiennent à l'Allemagne : *Borkum*, jadis plus vaste, quand elle résistait à Drusus, ou plus récemment quand elle armait des vaisseaux, aujourd'hui pauvre et dépeuplée; *Juist; Norderney*, la plus riche par sa pêche et la plus animée grâce à ses plages balnéaires; *Baltrum*, *Hangeooge*, *Spikerooge*, *Wangerooge*, îles sablonneuses, protégées par des plantations de roseaux et de gourbets. Au nord-ouest de Cuxhaven, est l'îlot *Neuwerk*, et plus loin en mer, à 50 kilom., le rocher célèbre d'*Helgoland*, « cette pierre de la patrie allemande, » enlevée aux Danois par les Anglais en 1808, protégée contre la mer par des récifs dangereux, et contre les agresseurs par les batteries britanniques[1]. De l'Elbe à la Ribe, le littoral du Schleswig-Holstein est découpé par des golfes profonds dans les régions des Dithmarschen et de la Frise septentrionale (*golfe de l'Eider*). Un cordon d'îles, plus ou moins déchiquetées, a été détaché de la terre ferme (celles de *Norstrand* et ses satellites les quinze îlots des *Halligen*, *Pelworm*, *Nordmarsch*, *Amrum*, *Föhr*, *Sylt*, *Romö*, *Fanö*.)

Le rivage de la **mer Baltique** (1 500 kilom.) s'ouvre par le *Petit-Belt* que ferme au sud l'île d'*Alsen*, à l'est des golfes d'*Apenrade* et de *Flensbourg* et des redoutes de Duppel. Les havres et les fiords découpent la côte du Schleswig-Holstein (baies d'*Eckernforde* et de *Kiel*, la grande forteresse maritime aves ses batteries et ses forts de Friedrichsort, île et détroits de *Fehmarn*, golfe de *Neustadt*, baies de *Lubeck* et de *Wismar*, en face de l'île de *Poel*, baie de *Rostock* à l'embouchure de la Warnow en pays mecklembourgeois; la grande île de *Rugen*, aux bizarres découpures, fait face à Stralsund. — La côte poméranienne, peu accidentée jusqu'à la baie de Danzig, décrit ensuite deux courbures profondes séparées par la presqu'île de *Samland;* sur les côtes poméranienne et prussienne, les *nehrungen*, langues de terres longues et effilées, revêtues de dunes de sable, s'avancent parallèles au rivage et séparent de la pleine mer les lagunes d'eau presque douce (*haffs*) où se déversent les fleuves; tel est le *Pommersche-Haff* (bouche de l'Oder), formé par les îles d'Usedom et de Wollin entre lesquelles s'ouvrent les canaux ou *graus* tortueux de la Peene, de la Swine, le seul navigable, et de la Dievenow; le *Putziger nehrung* barre la partie occidentale du golfe de Danzig; le *Frische Nehrung*, la partie orientale ou *Frische Haff* (bouches de la Nogat et de la Pregel) : l'on sort du Frische Haff par la bouche de Pillau; le *Kurische Nehrung* ouvre une issue au *Kurisch Haff* (bouche du Niémen), à Memel.

La frontière maritime de l'Allemagne est défendue par l'arsenal de

1. Helgoland, qui avait 2860 hab. en 1860, n'en compte plus guère aujourd'hui que 1900, sans parler de 4 à 5000 marins formant la population flottante. Les habitants, d'origine frisonne, vivent de pêche et de chasse. L'île n'a plus qu'un demi-kilomètre carré de superficie. « La région haute de l'île, le rocher » proprement dit, consiste en une masse argileuse et molle, que les intempéries » détériorent facilement. La décroissance progressive de l'île s'explique par là, » sans que d'autres phénomènes tels que l'action destructive des marées soient » venus accélérer la marche de la nature..... Que le rocher disparaisse, et sa » base se réunissant à l'île de sable qui s'étend à l'est, créera pour la navigation » des dangers plus sérieux que les Goodwin-Sands si redoutés de la côte an- » glaise. Il faut dire que ce rocher qui se dresse au milieu des flots est un point » de repère le jour, surtout par un temps de brume, de pluie ou de tempête; la » nuit, par le phare qui y est allumé, point de repère précieux pour les navires » à destination de l'Elbe, à cause des courants très dangereux de l'embouchure, » et par cela même indispensable aux navigateurs. » (*Rev. mar. et col.*, mars 1872.)

Wilhelmshaven, ses quatre forts de *Ruskersiel*, de *Schaar*, de *Mariensiel*, d'*Heppens*, et des batteries; par les quatre forts en avant de *Bremerhaven*; par ceux de *Cuxhaven*, de *Groden*, et les batteries de la bouche de l'Elbe : par *Sonderbourg* (île d'Alsen) et *Duppel*; par *Kiel*, la citadelle et les forts de *Friedrichsort*, la station navale d'*Eckernförde*; les batteries de *Wismar*, et de l'île de *Rugen*; celles de *Swinemünde* et *Kolberg*; le camp retranché de *Mowen*, les forts de *Neufahrwasser* et de *Pillau*.

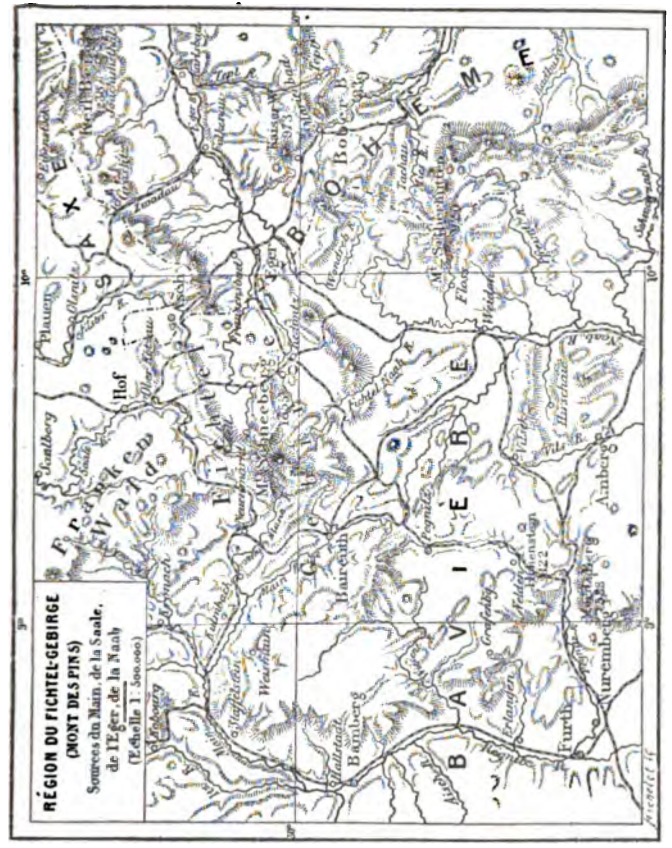
Relief du sol. — Géologiquement, l'Allemagne se compose, au *Nord*, d'une immense plaine d'alluvions marécageuse, couvrant plus de 400000 kilom. car., qui fait partie de la grande zone des plaines allant des bouches du Rhin à la Russie centrale; au *Centre*, d'une région de plateaux, prolongation des Ardennes, dans le Nassau et la Westphalie (*Hundsrück*, *Eifel*, *Taunus*, *Westerwald*, *Sauerland*), et prolongation du Jura suisse dans la Souabe et la Bavière du Nord. Les éruptions volcaniques ont formé les massifs de l'*Eifel*, du *Vogelsberg*, du *Hohe-Rhön*. — Au sud, la plaine suisse se continue dans la Bavière méridionale, et les chaînes calcaires bavaroises sont le prolongement oriental du Vorarlberg. Les plateaux rhénans, traversés par la large coupure du Rhin, sont symétriques : aux *Vosges*, formées de terrains ignés et de grès, correspond la *Forêt-Noire*; au *Hardt* l'*Odenwald*; au *Hunsrück* le *Taunus*; à l'*Eifel* le *Westerwald*.

1° Allemagne centrale. Le nœud principal des chaînes de l'Allemagne centrale et méridionale est le plateau du **Fichtel-Gebirge** (mont des Pins), massif de granit et de gneiss, couvert de forêts, qui enveloppe les sources de l'Eger, et d'où s'épanchent la Saale, le Mein, la Naab. — Alentour sont tracés les chemins de fer et les routes d'Eger, Hof, Baireuth, Weiden; les sommets principaux sont le *Schneeberg* (1 055 m.) et l'*Ochsenkopf* (1 016 m.). Ce massif forme l'angle nord-ouest du parallélogramme ou quadrilatère de Bohême, formé de quatre chaînes opposées deux à deux : *monts de Bohême* et *monts Géants* et *Sudètes*, du nord-ouest au sud-est — *monts des Pins* et *monts de Moravie*, du sud-ouest au nord-est. — L'*Elster-Gebirge* (750 m.), avec les houillères du Voigtland et la ville industrielle de Plauen, rattache les monts des Pins à l'**Erz-Gebirge** (mont des Mines), chaîne de 133 kilomètres formée de terrains volcaniques, gneiss, granit ou porphyre, escarpée au sud, doucement inclinée au nord; les flancs sont garnis de vastes forêts: sur le versant du nord se succèdent les mines les plus riches; sur le versant du sud les stations minérales et thermales. Les sommets principaux sont : le *Keilberg* (1 238 m.), le *Kahlenberg* (898 m.), le *Schneeberg* (723 m.); au sud s'étend en Bohême le contrefort volcanique du *Mittel-Gebirge*; à l'est, sur les deux rives de l'Elbe, au défilé de Schandau, se dressent les roches de grès, les falaises et les murailles pittoresques de la région appelée improprement *Suisse saxonne* (*Gross-Winter-Berg*, 556 m. ; *Falkenberg*, 606 m.). Le long de la frontière de Bohême, se succèdent les **Lausitzer-Gebirge** (monts de Lusace, mont *Jeschkenberg*, 1 015 m.); l'**Iser-Gebirge** (*Tafelfichte*, 1 124 m.); la chaîne granitique du **Riesen-Gebirge** (mont des Géants); l'**Eulen-Gebirge** (mont des Hiboux), dominé par le *Schneekoppe* (dôme des Neiges, 1 605 m.) ; l'*Adler-Gebirge* et le *Reichensteiner-Gebirge*, qui contournent le cours supérieur de la Neisse de Glatz et se rattachent aux monts *Sudètes* autrichiens.

Au nord du Fichtel-Gebirge, le plateau schisteux du **Franken-Wald** (800 m.) sillonné par des routes nombreuses parmi lesquelles sont les trois passages historiques de Baireuth à Hof, de Kronach à Schleiz et de Cobourg à Saalfeld, est prolongé par le **Thüringer-Wald.** Cette chaîne de granit, de porphyre et de grès qui sépare les bassins de la Saale et de la Werra,

[redacted]

noyau de l'ancienne forêt Hercynienne, est la contrée de l'Allemagne « la plus riche en beaux arbres, en souvenirs romantiques, idylliques et parnassiens » ; les sommets principaux sont le *Beerberg* (983 m.) ; l'*Inselberg* (915 m.) ; l'ancien chemin du *Rennsteig* suit la crête du Thüringer-Wald.



RÉGION DU FICHTEL-GEBIRGE (MONT DES PINS) Sources du Main, de la Saale, de l'Eger, de la Naab (Échelle 1 : 500.000)

Entre la forêt de Thuringe et le Harz, se développent cinq chainons secondaires rocailleux et peu fertiles, coupés par des dépressions où coulent les affluents de la Saale et de la Werra en sens opposé ; ces terrasses thuringiennes sont formées par l'*Eichsfeld* (champ des Chênes), le *Duen*, l'*Hainleite*, le *Kyffhaüser*, qui porte les ruines du vieux château de

[redacted]

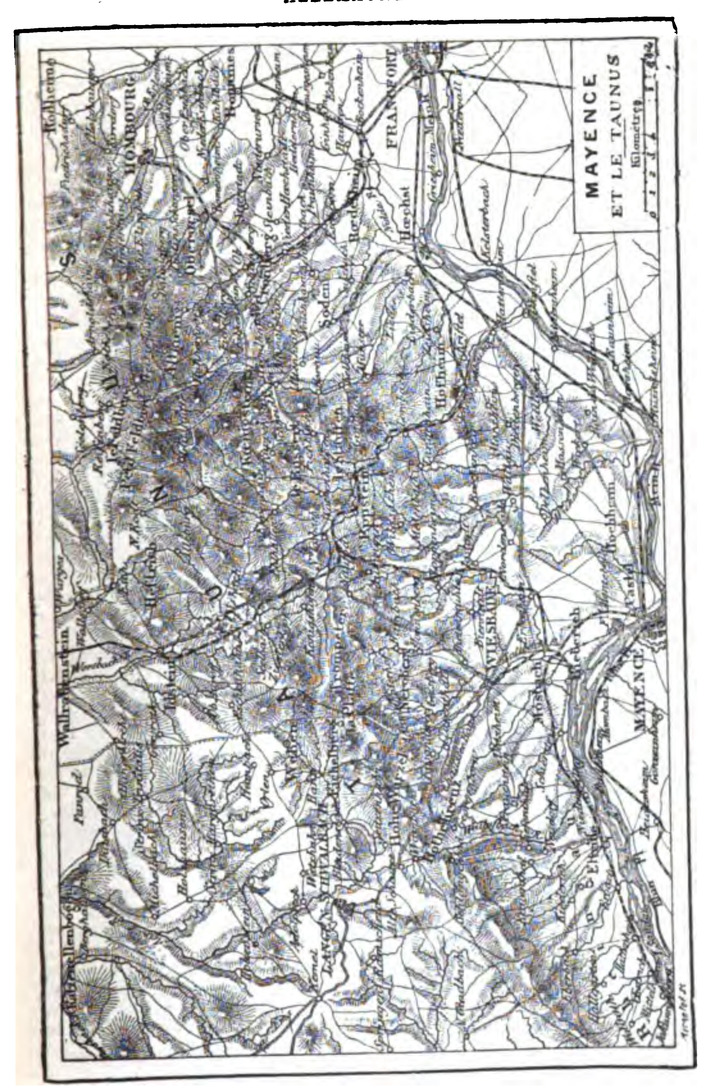
Barberousse; la *Finne* et le *Hainich*, au nord de la trouée d'Eisenach. Au delà de la *Goldene-Aue* ou prairie d'or, arrosée par la Helme, la chaîne isolée du **Harz**, formée de quartz et de granit, centre important de mines, tantôt « mer de pierres, » tantôt tourbière, tantôt forêt, a pour sommet culminant le *Brocken* ou *Blocksberg* (1 141 m.), fameux par ses légendes et ses sorcières, rendez-vous préféré des excursionistes de Magdebourg, Berlin, Hanovre, Hambourg et Brême. Un chemin de fer en fait le tour et pousse ses embranchements dans ses hautes vallées sans le traverser; mais des routes le sillonnent en tous sens. Au nord du Thuringer-Wald, à gauche du Weser et de la Diemel, une arête crayeuse ou calcaire s'élève dans la plaine westphalienne, c'est le **Teutoburgerwald** (200 à 261 m.), qui prend les trois noms de *Der Osning*, *Lippscher-Wald*[1], *Egge-Gebirge*. Il est en partie boisé et rompu de loin en loin par des cluses ou portes que suivent les routes; la plus célèbre de ces brèches (*dören*) est la *porta Westphalica*, creusée par le Weser entre le *Wiehen* et le *Weser-Gebirge*. Entre le Weser et la Leine, la plaine hanovrienne est accidentée par le *Deister* (340 m.), par le *Süntel-Gebirge* (441 m.), et les crêtes appelées *Der Ith* (405 m.) et *Der Hils* (460 m.), rattachées au plateau boisé du *Sollinger-Wald* (495 m.).

2° **Allemagne occidentale.** — Aux plateaux du Thüringer-Wald se rattachent les **massifs de la Hesse,** à l'ouest de la Werra; le massif basaltique de *Meissner* (750 m.); le *Kaufunger-Wald* (640 m.), au confluent de la Werra et de la Fulda; l'*Eis-Berg* (573 m.); l'*Alheimer* (550 m.); l'*Habitchts-Wald* (forêt de l'Autour), 595 m., dominant Cassel; le *Seulingswald*, et le massif volcanique du *Knüll-Berg* (636 m.). Aux sources de la Fulda, le **Rhon-Gebirge,** de formation volcanique, a des sommets arrondis en forme de cratères : monts *Wasserkuppe* (950 m.), *Kreutzberg* (930 m.), *Milsebourg* (826 m.). — Le massif du **Spessart,** plateau de grès vosgien recouvert de sapins, chênes et hêtres, remplit le vaste coude formé par le Main de Gemünden à Hanau (mont *Geiersberg*, 609 m.). Le **Vogels-Gebirge** (montagne des Oiseaux), ancien volcan qui dresse son cône à 600 mètres au-dessus des plaines voisines, est sillonné sur tout son pourtour de vallées disposées en forme de rayons, que les coulées de lave ont fertilisées (point culminant, le *Taufstein*, 772 m.). Un chemin de fer l'entoure, reliant Giessen, Alsfeld, Fulda et Gelnhausen.

A l'ouest de ces chaînes s'étendent les plateaux rhénans entre Bingen et Bonn, longs de 300 kilomètres, larges de 150, hauts de 500 à 350 mètres. Ce sont : à droite du Rhin, 1° le **Taunus,** entre le Main, la Lahn et le Rhin, escarpé au sud, doucement ondulé au nord, riche en bois, en vignobles renommés et en eaux minérales et thermales (sommet principal, le *Feldberg*, 880 m.); la crête boisée du *Niederwald* finit au coude du Rhin, en face de Bingen; à l'entrée du Bingerloch, à l'extrémité du *Rheingau*, les Allemands ont érigé en 1883 une immense statue de la *Germania*, en souvenir de leurs victoires de 1870; — 2° le **Westerwald,** entre la Lahn et la Sieg, coupé par d'étroites vallées (mont *Salzburgerkopf*, 657 m.) et prolongé sur la rive du Rhin par le massif volcanique du **Sieben-Gebirge** ou Sept-Montagnes (monts *Oelberg* et *Drachenfels* (mont Dragon), 464 m.); — 3° le **Rothhaar-Gebirge**, plateau âpre et froid, escarpé à l'ouest, prolongé au nord par le plateau de **Winterberg** (mont *Kahle-Asten*, 830 m.), et par la région calcaire et minière du **Sauerland**

1. On suppose que les légions de Varus furent anéanties dans les gorges du Lippscherwald, près des sources de l'Ems et de la Lippe.

[redacted]


MAYENCE
ET LE TAUNUS
Kilomètres
FRANCFORT
HOMBOURG
Hœchst
Soden
MAYENCE

(Ebbe-Gebirge, 633 m.) que coupe la Lenne et que limite au nord la Ruhr. — Enfin, à droite de la Ruhr sont les hauteurs du *Haarstrang* (325 m.) et du *Helweg* qui allongent leurs pentes insensibles vers les campagnes de la Lippe. — 4° A gauche du Rhin, en face des roches des Sept-Montagnes, entre Bonn et Coblenz, l'**Eifel** volcanique, qui fait suite aux Ardennes, a gardé la forme de ses cratères éteints; le **Hunsrück** (750 m.), entre la Moselle, la Sarre, la Nahe et le Rhin, continue le Taunus (*Hoch-Wald, Idar-Wald, Soon-Wald*); à droite de la Nahe, les collines du **Hardt** (320 m.), froides et infertiles, dans la région du Westrich, ont pour sommet dominant le *Donnersberg* (mont Tonnerre); elles renferment de grandes richesses houillères à l'ouest (bassin de Sarrebrück). Au sud de Pirmasens et de la Lauter, la longue chaîne des **Vosges** ferme à l'ouest la vallée du Rhin. (V. p. 377.)

3° **Allemagne méridionale.** — Du Rhin à la Bohème, et du Main aux Alpes, l'Allemagne du sud est accidentée par plusieurs plateaux entre lesquels coulent en sens divers les cours d'eau danubiens et rhénans. La **Forêt-Noire** (Schwarz Wald), « fragment géologique de l'ancien système de montagnes dont les Vosges sont l'autre moitié, » est de même formation que la montagne alsacienne; mêmes ballons, mêmes roches, mêmes industries : le granit y recouvre les couches de grès, et des massifs de porphyre volcanique s'y rencontrent au sud. La chaîne, doucement inclinée à l'est, est escarpée du côté du Rhin, couronnée de magnifiques forêts, et de ruines de vieux castels (principaux sommets : le *Feldberg*, 1 493 m.; le *Belchen* (Ballon) 1 415 m.; le *Blauen*, 1 165 m.; le *Kandel*, 1 243 m. dans la région des sources du Danube; le massif basaltique du *Kaiserstuhl*, 558 m., couvert de vignes, et en face le *Tuniberg*. — Au nord de la Murg, le plateau s'abaisse; là s'ouvre la dépression de Pforzheim, traversée par les routes et voies ferrées; puis le sol se relève à gauche du Neckar (mont *Kœnigstuhl*, Siège royal) au sud d'Heidelberg, 568 m. — A l'extrémité sud-est du pays de Bade, entre la Wutach, le lac de Constance et le Danube supérieur, s'élèvent dans la plaine du Hegau les massifs isolés du *Hohe Randen*, 928 m., du *Hohentwiel*, 691 m., du *Hohenstoffeln*, du *Hohen-Howen*, 870 m., jadis sièges de forteresses romaines ou de donjons féodaux. — Au nord du pays de Bade, entre le Neckar et le Main, l'**Odenwald** ou *Ottonewald* prolonge le Schwarz-Wald, tantôt formé de granit et gneiss, tantôt de grès vosgien, et sillonné de routes (monts *Katzenbuckel*, 627 m.; *Hardberg*, 592 m.; *Melibocus*, 671 m. ou *Malchen*). — Le Jura Suisse se prolonge au delà du Rhin par le **Jura Souabe** pierreux et infertile, dont les falaises escarpées dominent les vallées du Neckar et du Danube; deux de ces rochers basaltiques portent les vieux burgs de *Hohenzollern* et de *Hohenstaufen*, berceaux de deux maisons impériales; le plateau de *Baar*, 800 m., est traversé par la Brigach, une des sources du Danube; le *Heuberg* couvert de prairies atteint 1 000 m.; le *Rauhe Alp* (âpre mont) est nu, froid, infertile; l'*Albouch*, 750 m. et le *Härtfeld*, 697 m. (mont Klosterberg), renferment des dépôts d'huile minérale, et une grande variété de fossiles. — Le *Franken Hohe*, 550 m. et le *Steiger Wald* continuent ce plateau jusqu'au Main en face du Grabfeld, entre Bamberg et Schweinfurt.

Entre l'Altmühl et la Naab, les hauteurs du **Jura Franconien**, riches en carrières de pierres lithographiques, et creusées de milliers de grottes où les fossiles abondent, vont rejoindre au nord le Fichtel-Gebirge, auquel se rattachent au sud-est la chaîne granitique du **Böhmer Wald** (forêt de Bohême), longue de 120 kilom., large de 35, couverte de forêts de pins, de

[redacted]

hêtres et de chênes. La brèche de Fürth sépare la section du nord moins élevée (*Cerkow-Berg*, 1 050 m.), des sommets plus escarpés du sud (Mittagsberg, 1 331 m.; Arber, 1 453 m.; Rachel, 1 447 m.; Kubany, 1 358). Les routes de Klattau à Deggendorf, de Strakonitz à Passau, de Budweis à Ottenheim, de Budweiss à Linz traversent cette chaîne.

Du lac de Constance à Salzbourg, la frontière bavaroise touche aux grandes Alpes; mais en 1815, l'Autriche a gardé les sources des rivières, les grands sommets et les passages. Toutefois on a laissé à la Bavière les sources de l'Iller dans les *Alpes d'Algau*, la chaîne d'*Amper*, le *Zugspitze*, le *Wetterstein*, la chaîne de *Mangfall*, des rochers imposants et surtout des cascades et des lacs regardés comme les plus dignes d'admiration de l'Allemagne.

4° **Allemagne septentrionale.** — La plaine wende, entre la Lusace et la Baltique, moins plate et moins uniforme que la plaine polonaise, est séparée en deux dépressions (Oder et Vistule) par deux séries de hauteurs : 1° celles de *Tarnowitz*, 400 m. (Haute-Silésie); de *Katzen*, 300 m., au nord de Breslau, le plateau de *Lusace* (mont *Rückenberg*, 228 m.), à l'ouest de la Bober; et les hauteurs de *Flaming*, au nord de Wittenberg; — 2° le plateau du *Masurenland*, ou des Mazoviens, marécageux, peu fertile (Prusse orientale), les hauteurs de *Kernsdorf*, 313 m.; et sur la rive gauche de la Vistule, le plateau de *Pomerellie* (*Thurmberg*, 331 m.) et les collines de *Poméranie* (180 m.).

Cours d'eau; lacs. — 1° **Versant de la mer du Nord.** — **A. Le Rhin.** Politiquement, le Rhin se partage entre trois États : helvétique dans son cours supérieur, néerlandais à ses embouchures, son bassin central appartient à l'empire d'Allemagne. (V. pour la 1re section, p. 317, et pour la 3e, p. 195). Le cours moyen du Rhin s'étend de Bâle à Bonn, avec un changement de direction à Mayence et à Bingen. Jusqu'à Bingen, il coule dans une vallée fertile entre des montagnes couronnées de belles forêts et de ruines légendaires, et arrose des villes florissantes, presque toutes situées sur la rive gauche, jadis forteresses romaines ou stations de grand commerce; plusieurs sont d'anciennes cités épiscopales; il est rapide, sujet aux crues, encombré d'îles boisées, de bas-fonds, de bancs de sable, peu navigable; la navigation à vapeur régulière ne commence qu'à Mannheim. Le Rhin passe à Huningue, entre Neuf-Brisach (à gauche) et Vieux-Brisach (à droite); entre Strasbourg et Kehl; entre Germersheim et Philippsbourg; à Spire (rive gauche); entre Ludwigshafen (à gauche) et Mannheim (à droite); à Worms; Mayence (rive gauche) et Kastel, place forte (à droite). — De Mayence à Bingen, il longe le Taunus de l'est à l'ouest, et perce à Bingen les collines schisteuses au pied du Niederwald (*trou de Bingen*). — Alors commence jusqu'à Bonn le *Rhin héroïque*, flanqué de collines escarpées que couvrent les vignes et les bois, et que couronnent les ruines féodales, les burgs démantelés, les vieux couvents, les villas modernes. — A droite, il arrose : Lorch, Caub, Lahnstein, Neuwied; — à gauche, Bacharach, Oberwesel, Saint-Goar et Rheinfels, Boppard, Coblenz, au confluent de la Moselle, en face de la forteresse d'Ehrenbreistein, Andernach et Bonn. A Bonn, le Rhin quitte la région des montagnes et devient fleuve de plaine; aussitôt il s'élargit (400 à 700 m.), et devient profond (3 à 12 m.), il est sillonné de barques et bateaux à vapeur; des digues protègent les rives. Il passe à Cologne, avant-dernière ville épiscopale de la rive gauche, en face de Deutz qui complète son camp retranché; à Neuss, sur la rive gauche, et près de Crefeld; à Dusseldorf, à Duisbourg, Rurhort, Wesel, dernière place forte prussienne, à Emmerich où finit la frontière. — A. **Affluents de gauche.**

[redacted]

Après la *Lauter*, la *Queich* (Landau et Germersheim; la *Speier* (Spire); la *Nahe* (Birkenfeld, Kreuznach), grossie du *Glan* (Kaiserslautern); la **Moselle** (500 kilom.), la rivière Lorraine, venue de France (ballon d'Alsace) par Remiremont, Epinal, Toul, Pont-à-Mousson, entre dans la Lorraine annexée à Pagny; arrose Ars-sur-Moselle, Metz, Thionville, Sierk, longe le Luxembourg, et décrit de nombreuses sinuosités, par Consarbrück, Trèves, Bernkastel, Trarbach et Coblenz. La Moselle reçoit à droite la *Seille* (Dieuse, Marsal, Vic, Moyenvic, Metz); la *Sarre* (Sarrebourg, Sarreguemines, Sarrebruck, Sarrelouis), grossie de la *Nied;* — à gauche, la Moselle reçoit l'*Orne*, la *Sure* ou *Sauer* avec son affluent l'*Alzette* (Luxembourg), la *Kyll*. — Le *Rhin* reçoit encore l'*Erft* à Dusseldorf. — La *Roër* qui sillonne l'Eifel et arrose Daren, va se jeter dans la Meuse. — B. **Affluents de droite.** L'*Elz*, grossi de la *Dreisam* (Fribourg); la *Kinzig* (Offenbourg, Kehl); la *Rench* (Renchen); la *Murg* (Rastatt); l'*Alb* (Karlsruhe); le **Neckar**, la rivière wurtembergeoise (340 kilom.), née sur le plateau marécageux de Baar, arrose dans son cours rapide et demi-circulaire au milieu de coteaux fertiles, Rottweil, Rottenbourg, Tubingen, Esslingen, Kannstadt (laissant à gauche Stuttgart), Ludwigsbourg, Heilbronn, change de direction en entrant dans le pays badois (Heidelberg, Mannheim); il est grossi à gauche de l'*Enz* (Pforzheim), et de l'*Elsenz* (Sinsheim); à droite du *Fils*, de la *Kocher* (Hall) et de la *Jagst* (Elwangen), les deux rivières jumelles, d'une rapidité torrentielle; — le **Main**, 600 kilom., la rivière bavaroise, dont les méandres triplent la longueur, est formé du *Main rouge* et du *Main blanc* issus du Fichtel-Gebirge et réunis à Kulmbach : il arrose Bayreuth, Bamberg, Schweinfürth, Kitzingen, Würtzbourg, Aschaffenbourg (Bavière); Hanau (Hesse); Francfort, Offenbach. Il finit en face de Mayence, au sud de Wiesbaden : il reçoit à droite l'*Itz* (Cobourg); la *Saale* (Gemünden); la *Kinzig* (Hanau); la *Nidda* (Höchst); — à gauche, la *Regnitz* (Fürth), formée des deux rivières de marais, les deux *Rezat*, où s'amorce le canal Louis, et grossie de la *Pegnitz* (Nuremberg); la *Tauber* (Mergentheim). — Au Rhin se jettent encore : la *Lahn* venue du Vogelsberg (Marbourg, Giessen, Wetzlar, Limbourg, Nassau, Ems); la *Wied* (Altenkirchen où fut tué Marceau); la *Sieg* (Siegen); le *Wipper* (Elberfeld, Barmen); la *Rühr* (Dortmund, Bochum, Essen), grossie de la *Lenne* (près d'Iserlohn), grandes rivières industrielles pour la houille et la métallurgie; la *Lippe* (Paderborn, Lippstadt, Hamm, Wesel).

L'**Ems** (378 kilom.), naît dans la plaine infertile de la Senne, au nœud de l'Egge-Gebirge et du Teutoburger-Wald; il coule dans l'ancien fond de mer desséché, appelée baie de *Westphalie*, traverse d'immenses tourbières, arrose Lingen, Meppen, Leer, Emden, sur le golfe du Dollart, et entre dans la mer du Nord par deux bouches au sud de l'île Borkum : il reçoit à droite l'*Haase* (Osnabrück, Meppen), les nombreux cours d'eau du Saterland, et de l'Ost Frise; — à gauche, la *Werse* qui coule à l'est de Munster. L'Ems est parallèle à la frontière hollandaise et longe les fameuses prairies flottantes du *Bourtanger-Moor*.

Le ou la **Weser** (520 kilom.), se forme à Münden, de la réunion de la *Werra* thuringienne et de la *Fulda* hessoise; la première, venue du Thüringer-Wald, passe à Hildbürghausen, à Meiningen, à Eschwege; la deuxième, venue du Rhön-Gebirge, arrose Fulda, Hersfeld, Cassel. — Le *Weser* passe à Höxter, Hameln, franchit le seuil des monts du Weser à la *porte de Westphalie*, arrive à Minden, Nienbourg, **Brême**, ville libre, et dans ses avant-ports, Vegesack et Bremerhaven. Le cours inférieur, largement ouvert, est encombré de bancs de sable, et l'estuaire dangereux.

[redacted]

Il se grossit, à droite : de l'*Aller* (Celle, Verden) qui reçoit à gauche l'*Ocker*, venu du Harz (près de Goslar, Wolfenbüttel, Brunswick), la *Leine* (Göttingen, Hanovre) et son affluent de droite, l'*Innerste*, venue du Harz, près de Clausthal (Zellerfeld, Hildesheim). Le Weser reçoit encore àdroite la *Geeste* (Geestemünde); à gauche la *Diemel*, la *Werre* (Detmold, Herford); la *Hunte* (Oldenbourg). A gauche du Weser, dans la baie de Jade, tombe la *Jade*.

L'Elbe, 890 kilom., vient des Riesen-Gebirge (Bohême). Elle entre en Saxe au défilé de Schandau, entre le fort de Kœnigstein et le Lilienstein, et décrit un grand coude à l'ouest, vers la place forte de Magdebourg. Elle arrose Pirna, **Dresde**, Meissen (Saxe royale); Mülhberg, Torgau, Wittenberg, Magdebourg (Saxe prussienne), sépare le Brandebourg (Rathenow, Havelberg), le Mecklembourg, le Lauenbourg et le Holstein (Altona, Glückstadt), du Hanovre (Harbourg). L'estuaire commence à **Hambourg**, ville libre, grande cité commerciale à 110 kilom. de la mer; son avant-port est à Cuxhaven. — **Affluents de gauche** de l'Elbe : la *Mülda*, formé de la *Mülda* de Freyberg, et de la *Mülda* de Zwickau (Glauchau, Meerane), descendues de l'Erz-Gebirge; la Saale (Hof, Schleiz, Saalfeld, Rudolstadt, Iéna, Naumbourg, Weissenfels, Mersebourg, Halle, Bernbourg) reçoit à gauche l'*Ilm* (Weimar, Apolda) et l'*Unstrütt* (Langensalza, Mülhausen) qui se grossit de la *Gera* (Erfürt, Sömmerda); — la *Bode* (Quedlimbourg et environs d'Halberstadt), l'*Ilmenau* (Lünebourg), l'*Oste* (Closterseven). A droite, la Saale reçoit : l'*Elster blanche* (Plauen, Greiz, Géra, Leipzig) grossie de la *Pleisse*. — **Affluents de droite de l'Elbe** : l'*Elster noire*, la *Havel*, issue des lacs du Mecklembourg (Spandau, Potsdam, Brandebourg, Havelberg), grossie de la *Sprée* venue de la Lusace, à travers les marécages boisés du Sprée-Wald (Bautzen, Cottbus, Köpenick **Berlin**). L'*Elde*, dont l'un des bras finit à Domitz, porte à l'Elbe les eaux des lacs du Mecklembourg (les lacs *Muritz*, *Kolpin*, *Schwérin*), la *Stecknitz*, l'*Alster* (Hambourg); la *Stör* (Itzehoe). « On se croirait en » Hollande ou dans la Frise, si les terres alluviales des îles n'étaient en » grande partie couvertes de forêts d'aunes et de bouquets de frênes, de » bouleaux et de hêtres. Le contraste des bois, des prairies, des eaux » sinueuses, donne à l'ensemble beaucoup de grâce champêtre, et les » étrangers viennent en assez grand nombre visiter ce parc immense où » les retient la propreté tout hollandaise des habitations. Comme ceux de » la Néerlande, les villages du Spreewald sont traversés de canaux au lieu » de rues, et chaque maison a son fossé qui lui sert de port; les agriculteurs » sont en même temps bateliers, et c'est par eau que se font tous » les transports de denrées et les voyages. » (E. Reclus.) — L'*Eider* sépare le Holstein du Schleswig (Rendsbourg, Tonningen) et finit dans la mer du Nord.

2° **Versant de la mer Baltique.** — La *Trave*, sortie des lacs marécageux du Holstein (Plöner, Werder see), arrose **Lübeck** ville libre et son avant-port Travemünde (golfe de Neustadt); — la *Warnow*, déversoir des lacs mecklembourgeois (Rostock, Warnemünde), grossie de la *Nebel* (Güstrow); la *Recknitz*; la *Peene*, qui traverse les lacs *Malchiner* et *Kummerower*, passe à Demmin et Anklam, et va se mêler à l'Oder, à l'extrémité du Haff de Stettin. — **L'Oder** (890 kilom.) appartient à l'Autriche par ses trois sources, sorties du Gesenke-Gebirge (*Oder*), l'*Olsa* venue du Jablunka (Teschen), l'*Oppa* (Troppau). L'Oder supérieur est une route de commerce, et une ligne de défense et d'attaque : dans son bassin les forteresses alternent avec les villes industrielles; elle arrose Ratibor, Kösel, Oppeln, Brieg, Ohlau, Breslau (Silésie); se détourne comme l'Elbe, vers l'Ouest, passe à

[redacted]

Glogau, Krossen, Francfort, Custrin, Schwedt, s'élargit et s'épanche en canaux multiples dans les marécages de l'Oder Bruck; et se divise à Garz en deux bras : à droite, la *Regnitz* (Greifenhagen) qui forme le golfe de *Damm;* à gauche le bras de Stettin et de Grabow; ils se réunissent au *Papenwasser.* — **Affluents de l'Oder** : 1° à gauche, la *Neisse* de Glatz coule dans une vallée encaissée entre de hautes montagnes au débouché des routes de Bohême et de Moravie, que surveillent les forteresses de Glatz et Schaferberg, traverse l'Eulen-Gebirge, et arrose Neisse; — la *Weistritz,* rivière industrielle (Schweidnitz); — la *Katzbach* (Goldberg, Liegnitz); — la *Bober*, dont les sources ouvrent des routes entre la Silésie et la Bohême, arrose des villes d'industrie (Landshut, Warmbrunn, Hirchsberg, Bunzlau, Sagan, Krossen); — la *Neisse de Görlitz*, venue de Bohême, passe à Reichenberg (Autriche), entre en Saxe à Zittau, passe à Görlitz, Forst, Güben; — l'*Ucker*, sorti des lacs de la région de Prenzlow, finit à Uckermünde dans la Stettiner-Haff. — 2° A droite, la *Klodnitz*, qui traverse une riche région minière, arrose Beuthen, passe près de Königshütte, et à Gleiwitz; — la *Malapane*; — la *Bartsch*, émissaire de nombreux lacs et marécages; la longue et sinueuse *Wartha*, rivière plus polonaise qu'allemande, dont le bassin égale celui de l'Oder en étendue, vient de la Pologne russe, où elle arrose la ville sainte de Czenstochowa, entre en Posnanie au confluent de la Prosna, arrose Schrimm, Posen, Schwerin, Landsberg, et finit à Custrin (Brandebourg), partout marécageuse et bordée d'étangs; elle se grossit à droite de la *Netze*, autre rivière de marais; à gauche de la *Prosna*, limite de la Prusse et de la Pologne. Le dernier affluent important de l'Oder est l'*Ihna* (Stargard). — Entre l'Oder et la Vistule, le Baltique reçoit : en Poméranie, la *Rega* (Greifenberg, Treptow); la *Persante* (Belgard, Kolberg); — la *Wipper*, qui passe près de Varzin, à Schlawe, Rugenwalde et Rugenwaldermünde; — la *Stolpe* (Stolp et Stolpmünde); — la *Leba* (Lauenbourg et Leba). Toutes ces rivières portent à la mer les eaux des étangs innombrables de la Poméranie.

La **Vistule** (Weichsel) 960 kilom., prend sa source dans la Galicie autrichienne, traverse la Pologne, et entre en Prusse en aval d'Alexandrowo. Elle arrose Thorn, Kulm, Graudenz, se divise en deux bras : celui de l'est, la *Nogat*, passe à Marienwerder, Marienbourg, et finit dans la lagune des Frisons (Frische-Haff); celui de l'ouest passe à Dirschau. La Vistule de l'ouest finit à Danzig, et dans ses avant-ports, Weichselmünde et Neufahrwasser. — Elle reçoit à gauche la *Brahe*, qui alimente le canal de Bromberg. Dans le Frische-Haff tombent : le *Passarge*, qui arrose l'Ermeland (Braunsberg); — la *Prégel*, formée de l'*Angerapp* et du *Goldapp*, de la *Rominte* et de la *Pissa*, de l'*Inster* (Insterbourg), passe à Wehlau et Kœnigsberg, se grossit à gauche de l'*Alle* (Friedland) et recueille les eaux d'une région semée de marais et de lacs. — Le *Niémen* ou *Memel* vient de Russie et arrose l'extrémité de la Prusse orientale (Tilsitt), il finit dans le Kurische-Haff, et se grossit à gauche de la *Szeszuppe*.

3° **Versant de la mer Noire.** — Le **Danube** (Danuvius, Ister, Donau), fleuve européen comme le Rhin, est le plus grand du continent par l'étendue de son bassin (2800 kilom. de long., 820000 kilom. car. de superf.). Il arrose des régions germaniques, magyares, slaves, roumaines et bulgares; issu de la Forêt- Noire, il va finir dans la mer Noire, unissant l'Europe à l'Asie : jadis route des invasions, remontée par les Celtes, les Huns, les Avares, les Magyars, et descendue par les croisés, il sert aujourd'hui de grande voie au commerce international. Le Danube est un fleuve de plateaux et de plaines qui coule de l'ouest à l'est, dans un sens opposé au

[redacted] [redacted]

Rhin, fleuve de terrasses. Son cours est trois fois resserré par des montagnes à travers lesquelles il s'est frayé un passage; de là la division naturelle du vaste bassin en quatre sections distinctes : 1° *Bassin allemand*, depuis les sources jusqu'à Passau, au confluent de l'Inn, entre les contreforts des monts de Bohême et ceux du Hausrück; — 2° *Bassin autrichien*, fermé près de Presbourg par la rencontre des collines de la Leitha et des petites Karpathes; — 3° *Bassin hongrois* jusqu'au défilé d'Orsowa, entre les Karpathes méridionales et le plateau de Golubinske; — 4° *Bassin roumain et bulgare* qui s'étend jusqu'à la mer Noire.

1° **Bassin allemand.** Le Danube est formé sur les versants du Schwarz-Wald, près du mont Tryberg, de deux ruisseaux, la *Brege*, la *Brigach*, réunis à Donaueschingen, où une source abondante, jaillissant dans la cour du château de Furstenberg, leur impose le nom de Danube. Le fleuve coule vers le nord-est jusqu'à Ratisbonne (Regensbourg), tantôt dans les cluses du Jura souabe, tantôt au milieu des îles, des marécages ou des collines fertiles; il arrose Tuttlingen, Sigmaringen, Ulm (Wurtemberg), où il devient navigable, Lavingen, Hochstett, Donauwerth, Neubourg, Ingolstadt (Bavière). Sa rive droite, jadis noyée dans un grand lac intérieur, est encore bordée d'une zone marécageuse qu'on assainit ou dessèche (le Donau Ried, le Donau Moos, de Günzbourg à Ingolstadt). A Ratisbonne, au coude septentrional du fleuve, rive droite, le Danube coule au sud-est, parallèle au Bayrischer Wald (Straubing, Deggendorf, Passau). En aval de cette dernière citadelle, il entre en Autriche. — Il reçoit : 1° **A gauche**, des rivières peu importantes dont les vallées ouvrent des routes; la *Lauter;* — la *Blau* qui finit à Ulm au pied de Michelsberg; — la *Wornitz*, grossie de l'*Egger* (Nordlingen), qui finit à Donauwerth; — l'*Altmühl*, venue du Franken Hohe, dont les eaux s'épanchent incertaines vers le Main et vers le Danube (Eichstädt, Dietfurt, Kelheim); — la *Naab* descendue du Fichtel-Gebirge, grossie du *Vils* (Amberg), finit en amont de Ratisbonne; — la *Regen*, formée de la *Regen noire* et de la *Regen blanche* dans le Böhmer Wald, coule jusqu'à Cham dans une cluse étroite entre cette montagne et le Bayrischer Wald, tourne à l'ouest, puis au sud, et finit à Ratisbonne (Regensbourg), qui porte son nom. — 2° **A droite**, les affluents fournis par les Alpes sont des torrents rapides, aux eaux vertes, qu'alimentent les neiges, les glaciers et les grandes pluies, tantôt débordés, tantôt presque taris, et déplaçant capricieusement leur lit; peu de villes sont construites sur les bords : *l'Ablach* (Messkirch), la *Riss* (Biberach); l'*Iller*, venu des Alpes d'Algau, rivière-frontière entre le Wurtemberg et la Bavière (Immenstadt, Kempten, plus à droite, Memmingen), Ulm au confluent; — la *Günz* (Gunzbourg); — le *Zuzam* (Wertingen); — le *Lech*, issu du Vorarlberg (Tyrol), entre en Bavière à Füssen, et coule au nord à travers la plaine sans arbre du Lechfeld, arrose Augsbourg et finit à Rain; il est grossi à gauche de la *Wertach;* — le *Paar*, l'*Ilm*, l'*Abens* (Abensberg), le *Gross Laber*, le *Klein Laber*, ont des noms historiques; — l'*Isar*, la grande rivière bavaroise, naît au Solstein (Tyrol), ouvre le défilé de Scharnitz, passe à Munich (München) divise les plaines marécageuses de l'*Erdinger-Moos* à droite, du *Duchaner-Moos* à gauche, décrit une courbe vers le nord-est, arrive à Landshut et finit en aval de Deggendorf; il reçoit, à gauche, l'*Amper* issu du lac Ammer, le *Würm*, émissaire du lac Würm; — la *Vils* finit dans le Danube à Vilshofen; — l'*Inn* (500 kilom.), venu de la Suisse (v. p. 317) et du Tyrol, sort de l'Innthal et entre en Bavière en aval de la forteresse de Kufstein: son cours est parallèle à ceux de l'Isar et du Danube; il passe à Rosenheim, Mülhdorf, sert de frontière entre

la Bavière et la haute Autriche, et finit à Passau. Il reçoit, à gauche, le *Mangfall*, déversoir de plusieurs lacs, dont le plus pittoresque est le *Tegernsee;* — à droite : l'*Alz*, émissaire du lac *Chiem* (14 kilom. sur 7, très poissonneux), alimenté par la *Grande Achen;* et la *Salzach*, rivière autrichienne, qui sert de frontière en aval de Salzbourg, et se grossit à gauche de l'*Achen,* déversoir du Kœnigssee et de la *Saalach* (Reichenhall).

II. — Géographie politique

L'EMPIRE D'ALLEMAGNE. — Notice historique[1]. — L'Europe centrale, où prédomine aujourd'hui la race germanique, fut occupée à l'origine par des populations mal connues que l'archéologie moderne rattache à la souche finnoise; après eux vinrent les Celtes, dont les traces se retrouvent dans les tombeaux, les noms de montagnes et de rivières, et les souvenirs des luttes qu'ils ont longtemps soutenues contre les envahisseurs germains, avant d'être refoulés dans les contrées occidentales. Tacite nous a tracé le portrait des anciens Germains que les Romains continrent pendant plus de quatre siècles au delà du Danube et du Rhin ou qu'ils admirent dans l'empire en qualité de légionnaires et de colons. Quand les grandes invasions débordèrent les frontières, les Germains fondèrent des royaumes dans les territoires romains, au delà du Rhin et du Danube, tandis que l'Europe centrale se peuplait d'envahisseurs slaves (Sarmates) et finnois (Huns, Avares). Le plus puissant de ces États germains fut le royaume franc, fondé par Clovis, reconstitué, agrandi et transformé en empire d'Occident par le chef de la dynastie carolingienne, Charlemagne, qui a l'exemple des ducs d'Ostrasie ses prédécesseurs, favorisa la conversion de la Germanie païenne, en domptant les Saxons et fondant des évêchés et des villes. Après lui, son empire chancela et fut divisé : le traité de Verdun (843), le pacte de Mersen (870), et la déposi-

1. Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale,* (Paris, 1876, 2 vol. in-8°, t. II, liv. IV); Lavisse, *Etudes sur l'histoire de Prusse* (Paris, 1885, in-18); *La marche de Brandebourg sous la dynastie ascanienne* (Paris, 1875, in-8°); Hillebrand, *La Prusse contemporaine et ses institutions* (Paris, 1867, in-18); Véron (Eug.), *Histoire de Prusse depuis la mort de Frédéric II jusqu'à Sadowa* (Paris, 1867, in-18); *Histoire de l'Allemagne depuis la bataille de Sadowa* (Paris, 1875, in-18); Ranke, *Neun Buecher preussischer Geschichte* (1874, 5 vol. in-8°); Voigt, *Geschichte Preussens bis zum Untergang der Herrschaft des deutschen Ordens* (1827, 9 vol. in-8°); Beheim-Schwarzbach. *Hohenzollernsche Colonisationen* (1874, in-8°); Frédéric II, *Mémoires pour servir à l'histoire du Brandebourg; Œuvres complètes*, éd. Preuss : Droysen, *Geschichte des preussischen Politik* (1855, 5 vol. in-8°); Zeller, *Histoire d'Allemagne* (1872-85, 5 vol. in-8°); Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit* (1855, 4 vol. in-8°); Eichhorn, *Deutsche Staats und Rechtsgeschichte* (1845, 4 vol. in-8°); Pfister, *Geschichte der Teutschen* (1829-35, 5 vol. in-8°; continué par Buelau, 1842, in-8°; traduction française de Paquis, en 11 vol.); Euden, *Geschichte der Deutschen Volks* (1825, 12 vol. in-8°); Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, 500-1500, (18 vol. in-f°); Bœhmer, *Fontes rerum germanicarum* (1843-45, 2 vol. in-8°); Zschokke, *Geschichten des baierischen Volkes* (1813-18, 4 vol. in-8°); Buchner, *Geschichte von Baiern* (1820-55, 10 vol. in-8°); Bœttiger, *Geschichte von Saehsen* (1836, 2 vol. in-8°); Sartorius, *Geschichte des hanseatischen Bundes* (1802-08, 3 vol. in-8°); Mallet, *De la ligue hanséatique* (1805, in-8°); Worms, *Histoire générale de la ligue hanséatique* (1863, in-8°); Fouqère, *Le Zollverein ou l'Union des douanes* (Paris, 1859, in-8°); Richelot, *L'Association douanière allemande ou le Zollverein* (1859, in-8°), etc., etc. (Voir pour la *Bibliographie, l'Avant-propos* de l'ouvrage de M. Himly et les divers articles du Dictionnaire de Vivien de Saint-Martin, Allemagne, Bavière, Bade, etc., etc.)

[redacted]

tion de Charles le Gros (888), constituèrent un royaume de Germanie indépendant. Au dixième siècle, la race de Charlemagne s'éteignit, un prince saxon monta sur le trône, avec le titre d'empereur, par le choix et la volonté des grands de Germanie, qui ressaisirent et conservèrent depuis lors le privilège d'élire le souverain. Pendant tout le moyen âge le *Saint-Empire romain germanique* garda sa toute-puissance dans l'Europe féodale, et poursuivit, sous les dynasties de Saxe, de Franconie et de Souabe, contre la papauté et les Etats indépendants, le rêve d'un empire universel. Après la défaite et la mort de FRÉDÉRIC II (1250), l'anarchie s'étendit dans l'empire, jusqu'au jour où la proclamation d'une nouvelle dynastie, celle des HABSBOURG, ramena un peu d'ordre, et des institutions plus régulières. La *Bulle d'or*, rédigée par CHARLES IV, en 1356, régla l'élection des empereurs, et composa désormais le collège électoral des trois archevêques de Mayence, Trèves et Cologne, du roi de Bohême, du comte palatin du Rhin, du duc de Saxe et du margrave de Brandebourg ; ce chiffre de sept électeurs fut porté plus tard à neuf par l'accession du duc de Bavière en 1648, et du duc de Hanovre en 1692. La souveraineté politique résidait dans une diète, composée de trois collèges, inégaux en rang et en autorité, le collège électoral, le collège des princes et le collège des villes libres. Entre ces autorités mal définies, sur lesquelles l'action impériale était le plus souvent impuissante, les luttes ne cessaient pas; la guerre était permanente, et les questions se réglaient d'après le droit du plus fort. Un progrès se fit au seizième siècle, sous MAXIMILIEN, par la création de tribunaux et de conseils, par l'établissement d'une police, et l'organisation des cercles, au nombre de dix, qui subsista jusqu'en 1789 (Bavière, Franconie, Basse-Saxe, Haut-Rhin, Souabe, Westphalie, Autriche, Bourgogne, Bas-Rhin, Haute-Saxe). Mais les luttes religieuses, conséquence de la Réforme, troublèrent profondément l'Allemagne, la divisèrent et la ruinèrent.

La Révolution française, en bouleversant l'ancien système politique et territorial de l'Europe centrale, en supprimant les souverainetés locales, laïques ou ecclésiastiques, affaiblit le particularisme tudesque, et débarrassa l'Allemagne des entraves féodales qui avaient survécu au moyen âge, et qui rendaient toute action gouvernementale précaire. Napoléon, en supprimant le *saint-empire germanique*, et en instituant la Confédération du Rhin, sous son protectorat, habitua l'Allemagne à un essai de gouvernement commun, fondé sur le droit moderne, et favorisa les tendances des États germaniques vers l'unité. Après sa chute, en 1815, le congrès de Vienne reconstitua la Confédération du Rhin, qui devint la Confédération germanique, composée de trente-neuf Etats souverains; elle était placée sous la présidence de l'Autriche, représentée par une diète féderale, siégeant à Francfort-sur-le-Main, et investie de la gestion de toutes les affaires fédérales, du droit de faire la guerre et la paix, d'organiser les forces militaires, de promulguer les lois organiques, de régler les contestations d'État à État, d'apaiser les troubles civils. L'idée d'unité nationale se développa dans la littérature; les associations d'étudiants, qui s'étaient maintenues après la guerre de 1813 contre la France, la célébrèrent dans des manifestations bruyantes; la Prusse l'encouragea, en fondant l'Union douanière (Zollverein) qui engloba l'un après l'autre presque tous les Etats allemands, à l'exception de l'Autriche.

En 1848, à la suite de la Révolution qui éclata en Autriche, la Confédération germanique fut un instant dissoute. Un parlement constituant qui la remplaça, composé des représentants de tous les États confédérés, offrit la couronne impériale héréditaire au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV. Il

[redacted]

refusa, et essaya seulement de créer, dans le parlement partiel convoqué par lui à Erfurt, une union restreinte des États de l'Allemagne septentrionale. L'Autriche qui venait de réprimer tous les mouvements séparatistes ou révolutionnaires à Vienne, à Prague, en Hongrie, fit échouer la combinaison prussienne, rétablit la Confédération germanique (1850), et Frédéric-Guillaume IV dut faire amende honorable par le traité d'Olmutz. A partir de ce jour, grâce surtout aux habiletés politiques du principal homme d'État prussien, M. de Bismarck, les partisans de l'unité allemande tournèrent leurs sympathies et leurs espérances du côté de Berlin. L'Autriche se laissa entraîner dans la guerre du Schleswig, malgré la volonté de la diète; et bientôt les exigences de son ambitieuse rivale l'amenèrent à se défendre elle-même. Elle fut vaincue à Sadowa (1866), la Confédération germanique fut dissoute, et l'Allemagne lui échappa, pour se replacer sous le joug de la Prusse, qui allait par la guerre de France de 1870-71, achever son œuvre de suprématie allemande, comme elle l'avait commencée, par la force.

Constitution. — L'empire d'Allemagne, constitué en 1871, se compose de 26 Etats confédérés sous la direction ou hégémonie de la Prusse, dont le roi a le titre d'empereur d'Allemagne. — La souveraineté se partage entre l'empereur et deux assemblées, le Conseil fédéral (*Bundesrath*) et la diète d'empire (*Reichstag*) qui se réunissent à Berlin. — Le *Bundesrath* représente les Etats confédérés (58 membres, 17 pour la Prusse, 6 pour la Bavière, 4 pour la Saxe, 4 pour le Wurtemberg, 3 pour Bade, 3 pour la Hesse, 2 pour le Mecklembourg-Schwerin, 2 pour le Brunswick, 17 pour les 17 autres Etats). L'Alsace-Lorraine, territoire d'empire, n'est pas représentée au Bundesrath. Cette assemblée est présidée par le *grand chancelier d'empire*, assisté d'une chancellerie d'empire, et de divers offices ou commissions, dirigés par des secrétaires d'Etat choisis parmi les membres du Bundesrath (Affaires étrangères; Intérieur; Amirauté; Justice; Trésorerie; Chemins de fer; Postes et télégraphes). Ces offices, aussi bien que la Cour des comptes de l'empire, l'administration des fonds des Invalides, la Banque de l'empire, la Commission des dettes relèvent de la Grande Chancellerie. — Le *Reichstag* est une assemblée élective, nommée pour trois ans (1 député par 100 000 hab.), au suffrage universel direct par des électeurs âgés d'au moins 25 ans.

A. — ROYAUME DE PRUSSE

Notice historique. — Origine des Hohenzollern. — La formation territoriale et politique de l'État prussien est avant tout l'œuvre d'une même famille de princes, qui, depuis le douzième siècle, a montré dans ses projets d'agrandissement une application, un esprit de suite et une persévérance tels qu'elle a pu supplanter la puissance de l'Autriche en Allemagne, et substituer dans l'Empire sa souveraineté à celle des Habsbourg. — Par son origine, la maison de Hohenzollern appartient à la Souabe, comme sa rivale[1].

1. Sur le plateau qui sépare le bassin du Neckar et du Rhin, à une lieue d'Hechingen, s'élève le vieux manoir féodal des Hohenzollern, reconstruit et agrandi de 1815 à 1859. Sur la grande porte ogivale qui s'ouvre à l'entrée de ces murs crénelés, chargés de tourelles et de bastions, on lit une inscription qui rappelle l'association féconde de Sollern, Nuremberg et Brandebourg; et dans une niche plus élevée, est sculpté en relief un guerrier emporté par son cheval. Au-dessus plane l'aigle noir, portant le blason de la famille avec cette devise : « *Du rocher à la mer.* » Ce château primitif des Hohenzollern date historiquement du douzième siècle comme les princes eux-mêmes.

[redacted]

Malgré l'imagination subtile des fabricants d'arbres généalogiques dont Frédéric II se moquait, ils reconnaissent comme premier ancêtre authentique, Burckard de Zollern, qui vivait vers 1061. Suivant la tradition, ils mirent leur épée au service des Hohenstaufen contre les compétiteurs du dedans aussi bien que contre les ennemis extérieurs, et reçurent en récompense des abbayes, le titre de comte, et au douzième siècle, sous Henri VI, le burgraviat de Nuremberg. C'est alors que la famille se divisa. La ligne aînée ou souabe garda la possession du manoir de Zollern et de la ville d'Hechingen, et ne joua qu'un rôle effacé dans l'histoire; subdivisée elle-même en deux branches au seizième siècle, les Hohenzollern-Hechingen et les Hohenzollern-Sigmaringen, elle abdiqua des deux côtés en 1849 entre les mains du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV; un descendant des Sigmaringen, Charles de Hohenzollern, appelé par le libre choix du peuple roumain, en 1866, a fondé en Roumanie une dynastie héréditaire. A la ligne cadette, qui reçut les biens patrimoniaux de Franconie, étaient réservées de plus hautes destinées.

A son avènement, Rodolphe de Habsbourg (1273) concéda à son ami FRÉDÉRIC III DE HOHENZOLLERN, qui avait puissamment contribué à le faire élire, l'hérédité du burgraviat de Nuremberg. Ses successeurs, reconnaissants envers des vassaux toujours prêts à leur fournir des lances ou à leur prêter de l'argent, agrandirent ce domaine par la cession d'Anspach et de Baireuth; Charles IV donna une de ses filles en mariage au prince Jean II (1350) et plus tard éleva les Hohenzollern à la dignité de princes d'Empire. Le burgrave FRÉDÉRIC VI mit sa dynastie au premier rang par l'acquisition du margraviat de Brandebourg.

Les Hohenzollern dans le Brandebourg (1477). — Depuis plusieurs siècles, les comtes chrétiens établis sur la rive gauche de l'Elbe luttaient contre les païens Slaves, Obotrites, Wilzes, Havéliens, etc., qui campaient sur la rive droite. Après Charlemagne, Henri Ier et les Ottons n'avaient pas cessé de les combattre. Le prince ascanien ALBERT LE BEAU ou ALBERT L'OURS eut la gloire de conquérir la grande forteresse païenne de Brannibor ou Brandebourg, dans les marais de la Havel (1157), et la force de s'y maintenir; il soumit le pays d'alentour, le convertit et le germanisa. Le margrave de Brandebourg manda des colons de Saxe, des bords du Rhin et des Pays-Bas, transforma les marais en terres cultivées et, par une organisation administrative nouvelle, commença la fusion des races germanique et slave. Cette œuvre féconde de colonisation continua sous les margraves ascaniens, successeurs d'Albert l'Ours, en même temps que la nouvelle marche de Brandebourg s'agrandissait de la Lusace, d'une partie de la Misnie et de la Saxe, des villes de Potsdam, Spandau, Francfort-sur-l'Oder, Landsberg, etc. L'extinction de la famille d'Albert l'Ours avec WALDEMAR LE GRAND (1319) et son cousin HENRI LE JEUNE (1320), et la désastreuse administration des princes bavarois, à qui l'empereur Louis avait inféodé le Brandebourg avec la dignité électorale (1324-1373), compromirent gravement l'œuvre accomplie par les Ascaniens: les Hohenzollern la reprirent et la sauvèrent.

Impuissant et besoigneux, l'empereur Sigismond Ier vendit l'électorat de Brandebourg au burgrave de Nuremberg, FRÉDÉRIC VI (1417), qui prit le nom de Frédéric Ier. Le pays était livré au pillage et à l'anarchie; les villes entendaient garder leur autonomie; les nobles refusaient d'obéir et de rendre les domaines usurpés. Parmi ces hobereaux turbulents « vrais brigands de grande route » se trouvaient les aïeux des Bulow, des Alvensleben, des Schulenbourg, des Arnim et des Bismarck. A force de pré-

voyance, d'ordre, d'économie, et en s'aidant surtout de ses « joujoux de Nuremberg » — c'est ainsi que les nobles de la Marche avaient d'abord appelé ses canons, — il rétablit partout sa domination : les villes se soumirent, et les manoirs qui n'ouvrirent pas leurs portes furent rasés. — Ainsi se marquaient dès l'origine les moyens d'action de la dynastie qui allait fonder un Etat et plus tard un Empire : une discipline de fer à laquelle tous devaient se plier, et la guerre en permanence sur une frontière perpétuellement disputée entre deux races ennemies. — Frédéric II Dent-de-Fer (1440-70) continua l'œuvre de reconstitution, et fit de Berlin et de Cöln, villes de pêcheurs rivales sur les deux rives de la Sprée, la capitale de l'électorat. — Albert l'Achille ou l'Ulysse (1470-86), le plus rude batailleur de son temps, agrandit à l'est le territoire de la Marche, améliora ses finances, en imposant à ses sujets les accises et les péages, et par sa loi de succession (1473), qui déclarait l'électorat un et indivisible, empêcha dans l'avenir des démembrements irréparables. — Ses successeurs, Jean-le-Cicéron (1486-99), Joachim Ier Nestor ou le Magicien (1499-1535), Joachim II Hector (1535-1571), Jean-Georges (1571-1598), Joachim-Frédéric (1598-1608), surent se tenir à l'écart des guerres étrangères et civiles de l'Allemagne, n'entrèrent dans la Réforme que fort tard et à propos, et purent faire des sécularisations sans péril ; tous, pénétrés de l'esprit d'ordre et d'économie, développèrent les ressources du pays. L'électorat allait d'ailleurs recevoir des mains d'un autre prince Hohenzollern un accroissement de forces inespéré.

Les Hohenzollern en Prusse (1511). — Contre les Slaves et les Wendes de la basse Vistule et du golfe de Finlande, Borusses, Lithuaniens, Lettons, Lèves, Esthes, avait été créé, au douzième siècle, l'ordre des Chevaliers Porte-Glaive : l'ordre des Marianites ou des Chevaliers Teutoniques, établi en 1190 par Frédéric de Souabe, pour combattre les musulmans, vint leur prêter main-forte, et bientôt, sous l'influence du grand-maître de l'ordre Teutonique, Hermann de Salza, capitaine et homme d'Etat consommé, les deux chevaleries se fondirent en une seule, et firent aux païens une terrible guerre qui dura soixante ans. Ceux-ci furent écrasés et convertis ; quatre évêchés furent fondés dans le pays Borusse ; des émigrants allemands accoururent, assainirent le sol, le cultivèrent et commencèrent l'œuvre de germanisation.

Cent ans plus tard environ, le trente-cinquième grand-maître de l'ordre Teutonique élu fut le margrave Albert de Brandebourg-Anspach (1511). Ce cadet de la maison de Hohenzollern, encouragé par la plupart des évêques du Nord et des membres de l'Ordre dégénéré, se rallia ouvertement à la Réforme luthérienne et sécularisa tous ses domaines ecclésiastiques (1525). La République polonaise l'approuva et salua en lui le premier duc héréditaire de la Prusse ; et celui-ci signa avec les margraves de Brandebourg et de Franconie des pactes de famille.

Union du Brandebourg et de la Prusse sous les Hohenzollern (1618). — La descendance d'Albert de Prusse s'éteignit avec son fils Albert-Frédéric, en 1618 ; l'électeur de Brandebourg, Jean-Sigismond (1618-19), hérita du duché de Prusse, et ses Etats furent doublés. Grâce à cette union, les possessions sécularisées de l'ordre Teutonique et des territoires conquis ou acquis de la marche de Brandebourg ont été le noyau solide de la monarchie prussienne moderne. La maison de Hohenzollern étendait maintenant sa puissance de la Vistule à l'Elbe ; Jean-Sigismond prépara sa domination dans les bassins du Weser et du Rhin par le partage de la succession de Clèves et Juliers que le traité de Xanten ébaucha en 1614 et

[redacted]

qui fut consommé en 1666 par la convention de Clèves : le comté de Ravensberg, de l'Ems au Weser ; le comté de Mark, dans la vallée de la Ruhr ; le duché de Clèves, de Duisbourg à Emmerich, sur les deux rives du Rhin, furent ajoutés à l'électorat brandebourgeois-prussien.

Les Hohenzollern grands électeurs (1640-1701). — Dans l'intervalle, malgré les efforts de Georges-Guillaume (1619-1640) qui, au lieu de prendre parti, offrait aux belligérants une médiation impuissante, la guerre de Trente ans ravagea les provinces de l'électorat ; la marche de Brandebourg fut ruinée, elle perdit 140000 âmes sur 330000. — L'Etat fut sauvé par son fils et successeur Frédéric-Guillaume Ier, le *Grand Electeur*, le premier, en date et par ses qualités d'administrateur, des trois souverains qu'on a appelés les *précurseurs* de Frédéric II. Joignant la force à la ruse, la ténacité à la souplesse, la circonspection à l'audace, il créa une armée permanente, débarrassa les marches des bandes de pillards féroces en achetant leur retraite, et par ses négociations tortueuses entre la Suède, la France, l'empereur et la Pologne, obtint aux traités de Westphalie (1648) la possession des quatre principautés ecclésiastiques de Magdebourg, Halberstadt, Minden et Camin. Trahissant tour à tour, à propos, la république de Pologne et le roi de Suède, tantôt combattant pour Charles-Gustave (1656) et tantôt négociant avec Jean-Casimir, il se fit céder par les deux rivaux la Prusse ducale et en garda la souveraineté à la paix d'Oliva (1660). Il régla, comme on l'a vu, à son profit, la succession de Clèves, et en 1672, intervint pour la première fois dans la politique européenne, allié à la Hollande et à l'Autriche contre Louis XIV et la Suède. Il envahit l'Alsace en 1674, et se fit battre à Turckeim par Turenne (1675) ; mais la même année, les régiments brandebourgeois remportèrent leur première victoire sur l'armée suédoise à Fehrbellin, et « la postérité du Grand Electeur data de cette fameuse journée » le point d'élévation où la maison de Brandebourg est parvenue dans la » suite. » (*Frédéric II.*) L'intervention de Louis XIV put seule arracher aux vainqueurs la Poméranie conquise pour la restituer aux Suédois, ses alliés (traité de Saint-Germain-en-Laye, 1679).

Frédéric-Guillaume fut aussi le plus actif de ces « princes colonisateurs » de la Prusse, qui, à l'exemple des Ascaniens et des chevaliers teutoniques, développèrent toutes les ressources et disciplinèrent toutes les forces de leur Etat. Son armée permanente s'éleva à 24000 hommes ; il acheta des vaisseaux, créa une Société de commerce maritime à Emden, et voulut avoir des colonies : le pavillon brandebourgeois flotta quelque temps sur la station fortifiée d'Arguin, et le comptoir principal de cette nouvelle Compagnie africaine dans le golfe de Guinée s'appela Frederiksbourg.

L'œuvre de colonisation continentale du Grand Electeur fut moins chimérique. Il fit de ses Etats une terre d'asile, et pour les repeupler, y attira par tous les moyens des bannis, des agriculteurs, ingénieurs et artistes étrangers proscrits, les persécutés de tous les pays, les soldats errants, même les pillards « qui voulaient faire une fin en achetant des terres avec l'argent volé[1]. » De tous ces colons réfugiés, ceux qui rendirent à l'Etat naissant les plus grands services furent les calvinistes français chassés du

---

1. Ernest Lavisse, *Etudes sur l'Histoire de Prusse*, p. 218. — On trouvera dans la *Revue des Deux Mondes*, 1875 et 1876, la plupart des chapitres de cet excellent ouvrage où l'éminent directeur des études historiques à la Faculté des lettres de Paris explique avec une science profonde et une lucidité parfaite les vraies causes du développement de la grandeur prussienne.

[redacted]

royaume par la révocation de l'édit de Nantes (1685). Le Grand-Electeur par l'édit de Potsdam, dont il fit répandre les exemplaires en France par centaines, leur accorda des terres, de l'argent, des emplois, des privilèges, l'exemption d'impôts, la sécurité pour les personnes, la liberté pour les consciences. Il en vint plus de 20 000 dans le Brandebourg, 6 000 à Berlin qui n'avait alors que 14 000 habitants. « Ce ne furent point là des ouvriers » ordinaires. Honnêtes et laborieux, ces hommes, qui avaient tout sacrifié » au repos de leur conscience, l'étaient tous, et leur travail eut en Bran- » debourg un prix inappréciable ; car ils étaient, sinon des inventeurs, des » initiateurs. » (E. LAVISSE). Ils apprirent aux sujets du Grand-Electeur à tisser la laine et la soie, à teindre et à imprimer les étoffes, à fabriquer des bas, du papier, des chandelles, de l'huile, des vêtements, des étoffes de mode et de toilette, des horloges, des glaces, à exploiter les mines de fer et de cuivre, à forger et fondre les métaux; ils leur enseignèrent l'art de cultiver les jardins; ils transformèrent en vergers et en cultures maraîchères les sables infertiles de Charlottenbourg et du Moabit; ils fournirent au Grand Electeur des jurisconsultes, des orateurs, des médecins, des architectes, des ingénieurs, des peintres, des savants, des historiens, des diplomates, et, il faut bien le dire aussi, des soldats et des généraux qui firent payer à la France l'intolérance coupable de Louis XIV. On a compté que parmi les gentilshommes qui occupèrent des charges à la cour, il y eut 17 lieutenants généraux, 24 majors généraux et parmi eux Schomberg et Ruvigny, qui se firent tuer au service des ennemis de la France [1].

Les Hohenzollern, rois de Prusse (1701). — FRÉDÉRIC III LE FAT (1688-1713), « enfant prodigue d'une famille avare, » ne songea qu'à importer dans le Brandebourg le faste et l'étiquette des souverains de l'Occident. Préoccupé avant tout de changer son chapeau électoral contre une couronne de roi, il ne ménagea ni l'argent, ni les honneurs pour obtenir cette satisfaction d'amour-propre; les négociations entamées par ce prince vaniteux avec la cour de Vienne aboutirent en 1701 à la signature d'un traité secret où l'empereur Léopold reconnaissait dans l'électeur de Brandebourg le premier roi de Prusse, FRÉDÉRIC Ier, moyennant un subside de 6 millions d'écus et de 20 000 soldats. Les Habsbourg ne prévoyaient pas qu'ils venaient de préparer de leurs mains la grandeur de l'Etat qui devait les supplanter un jour. Aux traités d'Utrecht, l'Europe, à l'exception du pape (1713), accepta la royauté nouvelle, et valida l'acquisition de Neuchâtel et Valengin, faite en 1707 par Frédéric Ier. — FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier (1713-1740) gouverna avec une économie sordide et une impitoyable rigueur; ennemi du luxe et des savants, bâtonnant de sa royale main les oisifs qu'il rencontrait, ignorant, entêté, brutal, il appliqua strictement la devise de l'ordre de l'Aigle noir fondé par son père: *Suum*

1. Le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands détails sur cet intéressant chapitre de l'histoire de Berlin. Frédéric II, dans ses *Mémoires*, a affirmé d'une manière éclatante les services rendus par les Français à ses compatriotes. Avant leur arrivée, dit-il, « Berlin, depuis si magnifique, » n'était qu'une étable infecte, habitée par quelques milliers d'engraisseurs de » bestiaux..... Berlin devint ensuite une ville élégante, pavée, éclairée, ornée de » palais somptueux, de portes et d'arcs magnifiques, de maisons commodes..... » On rapporte qu'un seigneur français demandant à Frédéric II, de la part de Louis XV, ce qu'on pourrait faire pour lui être agréable, le Prussien railleur répondit : « Pour m'être agréable? Une seconde révocation de l'*Edit de Nantes*. » Certains historiens allemands n'en ont pas moins soutenu que, loin d'être utiles à leur pays, les immigrants français n'avaient fait que corrompre la simplicité des mœurs germaniques de leur temps.

[redacted]

cuique, et trouva la vraie formule de la monarchie prussienne : *Nicht raisonniren* (ici l'on ne raisonne pas). Les sujets de la Prusse marchèrent comme les soldats d'un régiment; la Prusse devint un camp et Berlin une caserne ; les racoleurs du roi-sergent recrutaient partout et à tout prix des hommes de 6 pieds et au-dessus, pour grossir le nombre des grenadiers géants de Potsdam. Ce prince, « aussi ennemi de la guerre que grand ami des soldats, » laissa à son fils 80 000 hommes de belles troupes, dont le maréchal d'Anhalt avait fait des outils-soldats ; un trésor militaire énorme de 9 millions d'écus, une bureaucratie savante et docile. Son alliance heureuse avec le tsar Pierre et le roi de Pologne Auguste II, lui valut la plus grande partie de la Poméranie avec les bouches de l'Oder (paix de Stockholm, 1720).

Frédéric II, le Grand, ou l'Unique, comme l'appellent les Prussiens, fut l'homme de génie de la dynastie des Hohenzollern (1740-1786). Capitaine, administrateur, diplomate, il joua avec une égale supériorité tous les rôles, indifférent d'ailleurs aux lois morales, aux traités conclus, à la foi jurée. Tantôt ami et tantôt ennemi de la France dans sa grande lutte contre la maison d'Autriche, après vingt batailles glorieuses gagnées ou perdues durant les deux guerres de Sept ans, il resta maître de la Silésie enlevée par surprise (traités de Berlin, 1742, et d'Hubersbourg, 1763), et plaça la Prusse au rang des grandes puissances de l'Europe. Ce correspondant de Voltaire, qui courtisait les philosophes français, et faisait dans ses écrits étalage des beaux principes, consomma, avec la complicité de la Russie et l'Autriche, le premier démembrement de la Pologne (1772) dont il avait lui-même conçu et suggéré l'abominable dessein. Il fit échouer deux fois les projets ambitieux de Joseph II sur la Bavière, et forma avant de mourir la première association (*furstenbund*) de princes allemands sous la direction de la Prusse, pour le maintien de l'équilibre de l'Empire (1785).

L'œuvre intérieure de colonisation prussienne n'avait pas été un instant abandonnée durant le dix-huitième siècle. Sous Frédéric Ier, si les Vaudois, chassés des Alpes, ne trouvèrent pas partout dans le Brandebourg un asile sûr, les émigrants du Palatinat et de la Suisse s'établirent en grand nombre à Magdebourg et sur la Sprée; — Frédéric-Guillaume recueillit « par grâce, par amour et par charité » les fugitifs de Salzbourg et de la Bohême; Frédéric II, après eux, organisa bureaucratiquement le racolage des colons à l'étranger pour repeupler les espaces déserts de ses provinces; le recrutement s'opérait par les agences de Francfort-sur-le-Main et de Hambourg, et devenait l'une des fonctions principales des administrateurs royaux : les seigneurs les mieux notés à la cour furent ceux qui faisaient bâtir le plus de villages sur leurs terres. Saxons, Wurtembergeois, Autrichiens, Silésiens, Français, Grecs, les Tziganes mêmes, les uns conquis, les autres attirés ou séduits, composèrent la mosaïque des nationalités du royaume que la forte main du despote maintint sous une discipline rigoureuse et fit concourir à la puissance de l'Etat prussien. A l'avènement de Frédéric Ier, la Prusse avait une superficie de 120 000 kilom. car., et une population de 2 500 000 habitants; à sa mort, il régnait sur un territoire de 190 000 kilom. car. et sur près de 6 millions de sujets.

Sous Frédéric-Guillaume II, son neveu (1786-1797), les deux dernières spoliations de la Pologne l'agrandirent encore : ce brigandage international faisait passer sous la domination prussienne le berceau même de la nationalité polonaise et ses plus anciennes capitales, Dantzig, Thorn, Posen, etc. La Prusse ne mit qu'un pied dans la coalition européenne de 1792 contre la

[redacted]

Révolution française; la déroute de Valmy arrêta son élan, et la paix de Bâle (1795) lui imposa la cession de la rive gauche du Rhin. — Frédéric-Guillaume III (1797-1840), prince timide et débonnaire, ne sut pas donner à l'œuvre de Frédéric II, imposante, mais mal assise, la cohésion qui lui manquait. Les provocations de Napoléon Ier, l'infatuation du parti de la guerre à la cour de Berlin l'obligèrent à sortir de la neutralité systématique où il voulait s'enfermer : les troupes prussiennes, mal commandées par des généraux dont la stratégie datait du Grand Frédéric, furent écrasées à Iéna et à Auerstædt (1806); la déroute de ses alliés, les Russes, à Eylau et Friedland, obligea le roi à abandonner d'un seul coup la moitié de ses Etats (traité de Tilsitt, 1807). Dans ce désastre, le patriotisme se réveilla, et le malheur commun fit de l'Etat prussien une nation. Le mouvement national fut admirablement servi par des hommes d'Etat de premier ordre, Stein, Hardenberg, Scharnhorst, qui établirent en Prusse l'égalité civile, les libertés locales et le service militaire universel en créant la landwehr; par Schmaltz et Guillaume de Humboldt qui fondèrent l'Université de Berlin, où professeurs et étudiants, associés dans la haine de Napoléon et de la France, conspirèrent pour la délivrance de la patrie allemande. En 1812, Frédéric-Guillaume dut fournir un contingent de 20 000 hommes à son vainqueur qui envahissait la Russie : mais dès le commencement de 1813, après la retraite de l'armée française, il signait le pacte de Kalisz avec le tsar Alexandre et entrait dans la sixième coalition. A l'appel du roi de Prusse, toutes les provinces de l'Allemagne du Nord se levèrent en masse sous sa bannière; les adeptes du *Tugendbund* prirent une part glorieuse à la campagne d'Allemagne, à la sanglante bataille de Leipzig (16-19 oct. 1813), aux combats de la campagne de France (1814) et, après les Cent Jours, aux journées de Ligny et de Waterloo, où Blücher, le feld-maréchal *En Avant*, décida la victoire. Au congrès de Vienne, les diplomates prussiens réclamèrent avec la restitution de leurs anciennes provinces, la Saxe et l'Alsace-Lorraine comme dédommagement; mais ils durent se contenter de recouvrer les territoires perdus, auxquels on ajouta Stralsund, Greifswald, Wolgast et l'île de Rügen, la moitié environ de la Saxe royale, et, sur le Rhin, des territoires nombreux, Sarrelouis, Trèves, Aix-la-Chapelle, Cologne, Juliers, Bonn, etc. La Prusse ainsi reconstituée entra dans la Confédération germanique (1815).

L'acquisition de Lichtenberg en 1834, et la perte de Neuchâtel qui s'émancipa en 1848, changèrent peu l'état territorial de la Prusse jusqu'en 1865. La Prusse, formée surtout de provinces allemandes, plus étendue et plus peuplée que les petits Etats de la Confédération, exerça sur eux grâce à ses universités, et à son union douanière, une double influence morale et économique qui prépara les voies à son influence politique. L'unité allemande commença par la littérature, la philosophie et la presse; elle continua par la formation du *Zollverein*, ou union douanière. En 1820, chacun des Etats allemands avait entouré sa frontière d'un réseau douanier; il y avait même des lignes de douanes de provinces à provinces, de villes à villes; le commerce et l'industrie étaient paralysés par ces barrières qui avaient survécu au moyen âge. La Prusse les supprima sur son territoire; son exemple fut imité par ses voisins; et peu à peu, de 1828 à 1854, elle signa avec la Hesse, la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, Bade et tous les autres Etats allemands cette association douanière, dont le parlement siégea à Berlin et qui remit à la Prusse la direction des intérêts matériels de l'Allemagne presque entière, malgré les efforts de l'Autriche jalouse et inquiète.

Les deux puissances rivales se trouvèrent en présence dans la Confédération germanique, dont l'Autriche avait la présidence. En 1849, à la suite du mouvement révolutionnaire qui agita l'Allemagne tout entière, le parlement de Francfort offrit la couronne impériale au roi FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV. Il refusa, la Prusse reprit modestement sa place dans la Confédération reconstituée, et continua, dans la politique extérieure, à recevoir le mot d'ordre de Vienne. Au dedans, bien que Frédéric-Guillaume IV eût déclaré à son avènement qu'il n'y aurait jamais une *feuille de papier* entre son peuple et lui, il dut octroyer à ses sujets révoltés une constitution parlementaire (1848).

Les Hohenzollern, empereurs d'Allemagne (1870). — Son frère et successeur, GUILLAUME Ier, proclamé roi le 2 janvier 1861, se montra peu disposé à obéir à l'intérieur aux prescriptions de la diète, et au dehors aux volontés de l'Autriche. Il fit de l'œuvre de réorganisation de l'armée la préoccupation constante de son règne, modifia la loi militaire de son autorité privée, et prépara une armée formidable de 600 000 hommes que son ministre, Othon de Bismarck-Schœnhausen, destinait à la fondation prochaine de l'hégémonie prussienne en Allemagne. « C'est par le sang et par le fer, non par des discours, disait celui-ci, que « les États grandissent. » Il fit une première application de cette doctrine politique, qui n'a jamais cessé d'être celle de la Prusse elle-même, contre le Danemark en 1864, avec l'appui de l'Autriche entraînée dans une lutte inique par un allié qui la trompait (v. p. 244); puis contre l'Autriche elle-même, qui refusait de lui laisser prendre la plus grosse part des dépouilles du petit royaume démembré. La Confédération germanique fut suspendue, la guerre déclarée à l'Autriche, à laquelle la plupart des États secondaires allemands restèrent vainement fidèles. Les armées prussiennes, préparées de longue main à cette guerre imprévue et secondées par les troupes de l'Italie qui opéraient dans le sud, envahirent en même temps la Saxe, le Hanovre et la Hesse : la victoire foudroyante de Sadowa, en Bohême (3 juillet 1866), consterna l'Autriche et les confédérés, et alarma l'Europe, la France surtout, dont l'indifférence complaisante avait favorisé ce dénouement, gros de périls pour l'avenir. Les préliminaires de Nikolsbourg, ratifiés à Prague (23 août), prononcèrent la dissolution de la Confédération germanique, exclurent l'Autriche de l'Allemagne, et laissèrent la Prusse libre de la réorganiser à son gré. Le Schleswig, le Holstein, le Lauenbourg naguère enlevés au Danemark, le royaume de Hanovre, les États libres de la Hesse, de Nassau, de Francfort, incorporés militairement à la Prusse, furent la rançon de la défaite. La Saxe, grâce à l'intervention diplomatique de la France, garda son intégrité; la Bavière, la Hesse grand-ducale n'eurent à céder que quelques districts sans importance; Bade, le Wurtemberg en furent quittes pour des frais de guerre. Le royaume de Prusse était agrandi de trois provinces; une nouvelle confédération dite de l'Allemagne du Nord, comprenant les États situés au nord du Main, était reformée, et un nouveau Zollwerein reconstitué sous sa direction officielle avec un conseil fédéral et un parlement douanier siégeant à Berlin; une grande marine de commerce sortie de ses ports portait le pavillon allemand dans toutes les mers du globe; une marine de guerre se formait dans les rades fortifiées de Kiel et de Wilhemshaven. La Prusse se préparait activement et discrètement à la lutte contre la France.

La politique aveugle ou indécise de Napoléon III ne sut ni déjouer les embûches de la diplomatie prussienne, ni prévenir un conflit perfidement ourdi par le premier ministre de Prusse, ni préparer une guerre que le

cabinet de Berlin était décidé à rendre inévitable. A propos de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen au trône d'Espagne, que le gouvernement français refusa d'admettre, la guerre éclata. On sait comment les armées de la France, inférieures non par le courage, mais par le nombre, l'organisation et le commandement, succombèrent, malgré d'héroïques efforts, à Wœrth, Forbach, aux portes de Metz et de Sedan, sous les masses allemandes, dirigées par un état-major qui depuis longtemps avait étudié et connaissait à fond toutes les imperfections de notre système et tous les secrets de notre topographie. La haine séculaire de l'Allemagne tout entière coalisée contre nous se donna libre carrière; le patriotisme tudesque vengea sur nos campagnes et nos villes ouvertes l'invasion de 1806, les outrages de Tilsitt, et peut-être les incendies du Palatinat, ordonnés par Louvois.

Après la chute de l'empire, le gouvernement de la Défense nationale essaya au moins de sauver l'honneur en continuant pendant près de quatre mois la guerre avec des armées improvisées; Strasbourg bombardé à outrance s'était rendu; Bazaine avait livré Metz; Paris ne capitula, après un siège héroïquement supporté, qu'après avoir épuisé tous ses vivres (28 janvier 1871). Un mois après furent signés à Versailles les préliminaires de la paix; ratifiés à Bordeaux par l'Assemblée nationale, ils furent changés en traité définitif à Francfort-sur-le-Main, le 10 mai; la France abandonnait au vainqueur l'Alsace, la Lorraine septentrionale, et une contribution de guerre de cinq milliards de francs.

Une autre conséquence de cette guerre désastreuse fut de rendre définitive l'hégémonie de la Prusse en Allemagne. Le 28 janvier 1871, dans le palais de Versailles, sous les voûtes glorieuses décorées des apothéoses de Louis XIV, Guillaume I[er] avait été proclamé empereur d'Allemagne héréditaire. Au lendemain de la victoire, et au sein de la paix, le nouvel empire des Hohenzollern continua à développer ses forces militaires de terre et de mer, construisant des forts, achetant des vaisseaux, fondant des comptoirs, guettant des colonies, augmentant le trésor de guerre caché dans les caves de Spandau, imposant enfin aux pays hétérogènes *prussifiés* cette discipline de fer qui a rompu de nos jours l'équilibre des États, et condamne l'Europe à vivre sous les armes, en face d'un peuple de soldats, dont la guerre est encore la première industrie nationale.

Constitution. — La Prusse est une monarchie parlementaire. Le roi, chargé du pouvoir exécutif, est assisté d'un *Conseil des ministres*, et d'un *Conseil d'État*, composé de princes, hauts fonctionnaires et membres élus par le souverain. Le *Parlement* (landtag) comprend 2 Chambres : 1° *Chambre des Seigneurs* (Herrenhaus), 302 membres, les uns siégeant par droit héréditaire, les autres nommés à vie par le roi; 2° la *Chambre des représentants* (Haus der Abgeordneten), 433 membres élus par un vote à deux degrés, sous des conditions de cens. La Prusse, qui sert de modèle aux autres États subordonnés, est divisée administrativement en onze provinces, subdivisées en Régences (*Regierungs-Bezirken*, et dans le Hanovre *Landdrosteien*), qui se partagent elles-mêmes en Cercles (*Kriese*). Les communes prussiennes n'ont pas une organisation uniforme. On compte environ 54 000 unités communales. Les villes sont administrées soit par un conseil électif, appelé le *Magistrat*, soit par un bourgmestre élu, et accepté par le gouverneur central; les communes rurales sont administrées par un *Schulze*, assisté d'adjoints, élus pour dix ans, sauf approbation du *Bailli* et du *Landrath*.

Le canton ou bailliage (*Anet*) est un groupe de communes, régi par un bailli élu parmi les notables du canton par la diète du cercle, sous la

rve de l'acceptation du président de province ; il est assisté d'un comité bailliage composé des maires des communes, d'adjoints, et autres ésentants élus.

: cercle (*Kreis*) ou arrondissement, possède une assemblée élue *istag*) par un système d'élection favorable à la grande propriété; ent exécutif du cercle est le *Landrath*, sorte de sous-préfet nommé le roi sur la présentation du *Kreistag*. Ses attributions sont très éten-; il préside la commission permanente élue par la diète et chargée de emplacer pendant les sessions, de nommer les fonctionnaires d'arron-ement, de régler les travaux publics, la voirie, l'assistance publique, la :e de santé, de juger en première instance les procès administratifs, etc.

:s Régences comprennent plusieurs Cercles, elles sont régies par un pré-nt, assisté de *dirigeants* et d'*assesseurs*, tous nommés par le roi, et ant ensemble un *collège*. Le collège se subdivise en comités qui se agent les questions administratives ; parfois ils délibèrent en commun *num*).

ı *province* est la plus grande unité administrative : elle a à sa tête un *ident supérieur*, nommé par le roi, assisté d'un *conseil*, analogue au eil de préfecture français, qui représente l'Etat ; et une *assemblée* ou *e provinciale*, qui représente les intérêts de la province, et qui est oquée au moins tous les deux ans ; elle vote le budget, établit des)ts, contracte des emprunts, achète, vend, ou aliène les propriétés, etc. ı néanmoins l'autorité de l'Etat reste prépondérante, le *président érieur* peut mettre son *veto* sur toutes les décisions de la diète qui lui issent contraires aux lois de l'Etat, et un tribunal administratif supé-r, composé de membres choisis par le roi, juge sans appel tous les lits administratifs.

:s fonctions administratives ne sont pas données à la faveur ni au rd ; les aspirants-fonctionnaires subissent des examens nombreux et stages fort longs. Une fois placés, leur position est très solide, ils ne ent être révoqués qu'après jugement par une cour disciplinaire ; leur oir est très étendu, leur initiative très puissante, la hiérarchie admi-ative très respectée. « Il n'est pas de contrée, écrit M. E. Reclus, *Europe centrale*, p. 934), où cet être abstrait qu'on appelle l'Etat it plus révéré qu'il ne l'est en Allemagne, et surtout en Prusse. L'Etat est ni le souverain, ni la patrie ; la nation, avec sa langue, ses mœurs, vie intime, n'y est pour rien. L'Etat n'est autre chose que l'ensemble : la bureaucratie, avec ses rouages mystérieux, son fonctionnement cret, toute sa hiérarchie allant du roi au dernier candidat à l'uniforme, ais le peuple non classé n'est pour lui qu'une masse bonne à recenser, gouverner, à manipuler de toutes les façons. La bureaucratie prussienne distingue entre toutes par l'unité et la discipline ; c'est une armée anœuvrant comme dans les revues qui précèdent les batailles. Les ıctionnaires, les employés ne sont pas, comme ailleurs, les premiers à édire de leur gouvernement, à en dévoiler les côtés faibles, à tourner ırs chefs en ridicule. C'est qu'ils croient à leur mission ; ils croient à :tat dont ils sont les serviteurs et les interprètes... Ils sont fonction-ires jusque dans leurs familles, et la gloire maritale se reflète sur pouse ; partout les femmes se parent du titre, en le féminisant, et and elles sont en présence les unes des autres, l'étiquette officielle ne ınque jamais de faire précéder leurs noms de la série bizarre des pellations auxquelles leurs maris ont droit. »

[redacted]

I. — Prusse rhénane (Rhein-Provinz), 5 districts, 69 cercles.
Rhin, Moselle, Sarre, Lippe, Rühr, Wupper.

DISTRICTS DE RÉGENCE avec la population.	VILLES PRINCIPALES
TRÈVES (Trier), 21 200, avec les faubourgs 37 431; *vieille ville romaine* (Augusta Trevirorum), *lainages, tanneries, toiles, fonderies.*	Berncastel, 2500, *fer, plomb, cuivre, ardoises, vins;* Saarburg, 2000, *lin, produits chimiques;* Merzig, 4800; Saarlouis, 6800, *place forte construite par Vauban, plomb, fer, tanneries;* Saarbruck, 9500, *houillères;* Malstall-Burbach, 13000, *usines de fer;* Saint-Johann, 12500, *houille;* Püttlingen, 7800; Soulzbach, 10000; Neunkirchen, 15000, *houille, verreries, forges;* Prum, ancienne abbaye.
AIX-LA-CHAPELLE (Aachen), 85000 (ville ancienne, romaine et carolingienne); *draperies, aiguilles.*	Borcette (Burtscheid), 11000, *filatures, toiles, métallurgie;* Eschweiler, 16000; Stolberg, 11000; Gressenich, 5000, *hauts fourneaux, houillères, fer, plomb, lainages, velours, verreries;* Erkelenz, 4400, *épingles, dentelles, rubans;* Juliers, 5300, *cotonnades, papeterie;* Düren, 17400, *draps, papiers, usines de fer.*
COBLENZ, 30600, *place de guerre au confluent de la Moselle et du Rhin, reliée à la citadelle de Ehrenbreitstein,* 5700 (rive droite), *le Gibraltar du Rhin.*	Bendorf, 4000, *fonderies, carrières;* Vallendar, 3600, *draps, pipes;* Saint-Goar, 1500; Boppart, 5,000, *plomb;* Bacharach, 1900, *entrepôt des vins du Rheingau;* Oberwesel, 2600; *vins;* Kreutznach, 15300, *commerce de vins;* Andernach, 5700, *ville romaine, carrières, ciment;* Ahrweiler, 4000, *vins;* Neuwied, 10,000, *produits chimiques, forges;* Linz, 3200; *grains, forges, carrières;* Altenkirchen, 1550, *forges, papeteries;* Wetzlar, 7500, *ganteries, filatures, hauts fourneaux.*
COLOGNE (Cöln), *Colonia agrippinensis* 145000, *place forte du Rhin* (rive gauche), *métropole commerciale de la Prusse rhénane; cathédrale grandiose.*	Deutz, 17000, *place forte reliée à Cologne, tabac, fonderies, poteries;* Ehrenfeld, 15000, *verreries, instruments de précision;* Bonn, 32000, *université;* Zülpich, 2000 (Tolbiac); Euskirchen, 8000, *toiles;* Siegburg, 7000, *fonderies;* Mulheim, 22000, *industrie sidérurgique;* Bergisch Gladbach, 8000, Wipperfürth et Gummersbach, 6700, *filatures et industries du fer.*
DUSSELDORF, 96000, *usines métallurgiques, brasseries; port fluvial actif.*	Solingen, 17000, *armes blanches, armes à feu;* Remscheid, 33000, *forges, acieries, mines de fer;* Elberfeld, 94000, *centre de l'industrie cotonnière prussienne, soieries, teintureries, blanchisseries;* Barmen, 96000, *agglomération de villes et villages de fabriques et filatures* (les armes de Barmen sont un lion debout sur une bobine de fil.); Duisbourg, 43000, *entrepôt de houilles, fabriques, raffineries, chantiers de construction;* Mulheim-sur-Rühr, 25000, *houille;* Ruhrort, 9000, *houille, chantiers de construction, hauts fourneaux;* Essen, 80000, *industrie sidérurgique* (usine Krupp); Emmerich, 9000; Wesel, 21000, *place forte;* Clèves, 10000; Gueldre, 5600 *fabriques;* Meurs, 4200; Crefeld, 6000, *soieries, velours;* Uerdingen, 4000, *port de Crefeld sur le Rhin;* Kempen, 6000; Muenchen-Gladbach, 41000, *filatures, soieries, rubans, teintureries, fonderies;* Neuss, 19000.

[redacted]

II. Hesse-Nassau (Hessen-Nassau), 2 districts, 33 cercles. *Rhin, Main, Lahn, Werra, Fulda.*	Cassel (38200), anc. cap. du royaume de Westphalie, *lainages, machines, foires*; à 6 kilomètres à l'ouest est le magnifique château de Wilhemshohe.	Eschwege, 9000, *tanneries, lainages;* Fritzlar, 3000, *poteries;* Homberg, 3500, *instruments agricoles;* Marbourg, 11200, *université;* Frankenberg, *tanneries, filatures;* Fulda, 11500, *ancienne abbaye des bénédictins, fabrique d'étoffes et d'instruments de musique;* Hersfeld, 7000, *draperies, teintureries*; Hanau, 23000, *joaillerie, tapis, soieries;* Gelnhausen, 9700, *tabac;* Schmalkalden, 6500, *industries du fer, jouets, brasseries.*
	Wiesbaden 50000 (*anc. camp romain;* Aquæ mattiacæ), ville de luxe et de plaisir, très fréquentée pour ses eaux thermales.	Biebrich-Mosbach, 8500; Eltville: Rudesheim, 30000; Caub, au pied du Taunus et du Rheingau, *vignobles;* Nieder-Selters, *eaux dites de Seltz;* Langenschwalbach, 3000, *bains;* Weilbach, Soden, *stations balnéaires;* Hochheim, 3000, *vignobles;* Hombourg, 8000, *ville d'eaux;* Idstein, 2000, *maroquinerie;* Lahnstein, 4000; Ems, 6000, *ville d'eaux;* Nassau, Diez, *anciens châteaux;* Fachingen et Geilnau, *eaux minérales;* Limbourg, 5000, *carrières.*
	Francfort-sur-le-Main (Francfurt), 370000, ancienne ville libre, jadis métropole électorale de l'Empire, et siège des diètes de la Confédération germanique, a été annexée en 1866 à la province prussienne de Hesse-Nassau, dont elle forme un des cercles. Elle est célèbre par ses monuments et surtout son Hôtel de Ville (Rœmer), ses musées, ses banques, ses foires et marchés. Alentour, les campagnes sont industrieuses et florissantes. Un proverbe local dit : « La Wetterau (au nord) est le grenier de Francfort; le Rheingau (à l'ouest) en est la cave; la forêt et la carrière sont dans le Maingau (à l'est); la Gerau (au sud) est la cuisine. »	
III. — Westphalie (Westfalen), 3 districts, 38 cercles. *Weser, Ems, Lippe, Rühr, Sieg.*	Munster, 40500, *université, colonnades, soieries, cuirs, teintureries, commerce de bétail.*	Telgte, 2300, *moulins, étoffes de laine et soie;* Warendorf, 4800, *toiles de lin, cotonnades, tabac;* Beckum, 3500, *carrières;* Steinfurt, 4200, *filatures, tabac, vinaigre;* Rhüm, 5000, Bochold, 8500, *filatures, blanchisseries, usines de fer;* Recklinghausen, 7300, *brasseries, distilleries, draps.*
	Minden, 18000, *place forte sur le Weser* (porta Westphalica), *cuirs, tabacs, brasseries, distilleries,*	Herford, 13500, *fabriques de toiles, cotonnades;* Bielefeld, 30600, *centre d'industrie linière, étoffes de soie, fonderies, distilleries, tabac;* Güterlosh, 5000, *tissus de soie, jambons;* Paderborn, 15000, *ancienne place romaine, toiles;* Warburg, 4500, *papeteries, clouteries;* Hoxter, 5200, *verreries, brasseries, carrières;* Driburg, 2,400, *bains salins ferrugineux.*
	Arnsberg, 6100, *papeterie, matériel de chemin de fer.*	Meschede, 2800, *cigares, draps, toiles de lin;* Brilon, 4300, *salpêtre, pipes;* Lippstadt, 10000, *tabac, distilleries, machines;* Soest, 14000, *fabriques d'étoffes de lin, de savon, tanneries;* Hamm, 20,700, *fonderies, produits chimiques;* Dortmund, 66500, *houille, cotonnades;* Horde, 12500, *houille, fer;* Bochum, 33500, *fonderies, aciéries, toiles, tapis;* Witten, *industries mécaniques, fonderies;* Hagen, 26200, *forges, filatures;* Iserlohn, 18600, *industries métallurgiques, quincaillerie, papeterie, soieries, velours;* Isimbourg, Limbourg, Altena, Schwelin, Breckerfeld et *toutes les villes du bassin de la Rühr sont remplies d'usines, de forges, d'ateliers, de filatures diverses;* Siegen, 15000, *centre de l'industrie des cuirs.*

[redacted]

	DISTRICTS DE RÉGENCE avec la population.	VILLES PRINCIPALES
IV. — Hanovre (Hannover, 6 distr., 77 cercl. *Ems, Weser, Leine, Aller, Elbe, mer du Nord.*	HANOVRE, 123000, *établiss. scient. et littéraires, industr. du fer, de la laine, du lin, du tabac, imprim., prod. chim.*	Nienburg, 6200, *chicorée, tabac;* Linden, 23000, *grandes industries et fabriques, filatures, tapis;* Hameln, 12000, *fonderies, machines, grains;* Herrenhausen, *château princier à deux kilomètres au nord de Hanovre.*
	HILDESHEIM, 25800, *grains, farines, raffineries de sucre, fonderies, pierres meulières.*	Peine, 4500, *laminoirs, sucre, bestiaux;* Goslar, 11000, *au pied du Rammelsberg, minerais d'or, argent, cuivre, plomb, brasseries, produits chimiques;* Osterode, 6000, *blanc de céruse, chaudronneries;* Göttingen, 20000, *université, papeteries, instruments de chirurgie, fabrique de pipes;* Münden, 6300, *merceries, tabac;* Einbeck, 6800, *brasseries, sucreries;* Zellerfeld, 4400, *ville minière;* Klausthal, 9000, *École des mines, produits miniers;* Saint-Andréasberg, 3200, *minerai argentifère, élevage et exportation de serins;* Ilfeld et Elbingerode, *hauts fourneaux, forges.*
	LUNEBOURG, 19000, anc. ville hanséatique floriss., auj. déchue; *salines, toiles de lin.*	Celle, 19000, *bijoux, draps;* Gifhorn, 4000, *cotonnades;* Burgdorf, 3200, *distilleries, tanneries;* Velzen, 7000, *fonderies, papeteries, tabac;* Harbourg, 20000, *fabriques de caoutchouc, tabac, fonderies, machines, port actif sur l'Elbe.*
	STADE, 9000, port de commerce sur l'Elbe.	Verden, 8000, *port sur l'Aller, pêcheries;* Bremervorde, 3000, *tabac, tourbe;* Geestemünde, *exportation de pétrole, port du Weser;* Otterndorf, *près de la mer du Nord, dans le pays de Hadeln.*
	OSNABRUCK, 32800, *hauts fourneaux, fonderies, papeteries, instrum. de musique.*	Lingen, 5800, *bestiaux, lainages, ateliers;* Meppen, 3500, *peaux, laines, bestiaux;* Papenburg, 6700, *chantiers de construction, scieries.*
	AURICH, 5300, *marché de chevaux.*	Emden, 15000, *port du Dollart, dans l'Ost-Frise;* Norden, 6660, *port de commerce;* Leer, 1000, *bois, grains, bétail;* Wilhemshaven, 12000, *grand port militaire de l'empire.*
(Sachsen), 3 d., 42 cercles. *Mulda, Saale.*	MAGDEBOURG, 98000, *place forte; port actif sur l'Elbe, commerce et entrepôt de houille, de grains, d'étoffes; raffineries, distilleries, cotonnades.*	Buckau, 12000, *usines, brasseries, raffineries;* Neustadt, 28000, *fonderies, tanneries, distilleries;* Burg, 16000, *draps, teintureries;* Kalbe, 12000, *raffineries, papeteries, centre agricole;* Schönebeck, 12400, *machines, engrais chimiques, salines;* Stassfurth, 12000, *dépôts salins;* Quedlinburg, 18500, *fleurs, graines, sucreries, fonderies;* Aschersleben, 20000, *filatures, fabriques, sucreries;* Halberstadt, 32000, *gants, cigares, brasseries;* Wernigerode, 7000, *forges, distilleries;* Ilsenburg, 3000, *mines de fer et de cuivre;* Bismarck, 2000, *berceau de la famille de ce nom.*

[redacted]

V. — Saxe prussienne *Elbe.*	MERSEBOURG, 15 300, *brasseries.*	Torgau, 10000, *brasseries, scieries, engrais;* Wittenberg, 13500, *place forte, sucreries, produits chimiques;* Halle, 71500, *université, salines, eaux minérales;* Eisleben, 18000, *centre minier et agricole, lieu de naissance de Luther;* Weissenfels, 20000, *fonderies, huileries, briqueteries;* Naumburg, 18000, *vins mousseux, passementeries, cartes à jouer;* Lützen, 3100, *sucreries, huileries.*
	ERFURT, 53200, *centre de cultures florales et maraîchères, lainages, cotonnades, rubans.*	Nordhausen, 26000, *distilleries, bétail;* Heiligeinstadt, 5500, *filatures, fabriques;* Mülhausen, 24000, *tissage du coton, tanneries;* Langensalza, 10500, *filatures, fabriques, brasseries;* Sommerda, 5000, *fabrique des fusils à aiguille Dreyse;* Zuhl, 10000, *forges, fonderies, fabrique d'armes.*
VI. — Brandebourg (Brandenburg) 3 districts, 36 cercles. *Elbe, Havel, Sprée, Oder.*	**Berlin,** 1175000, *capitale du royaume de Prusse et de l'empire d'Allemagne, située au centre de l'Allemagne du Nord, au point de croisement des grandes routes de commerce de l'Europe centrale. — Université, grands établissements scientifiques, industries nombreuses; commerce considérable.* (V. p. 497.) POTSDAM, *ville militaire, fabriques d'armes, cotonnades, lainages; près de là sont les châteaux de* Sans-Souci, *du* Palais-Neuf, *du* Palais de Marbre; Charlottenbourg, 30500, *château des environs;* Cöpenick, 9000; Spandau, 30000, *ville forte, toiles, armes, distilleries; dépôt du trésor de guerre prussien;* Brandenburg, 30000, *manufactures de draps, toiles et papiers peints;* Neu-Ruppin, 14000, *ville industrielle;* Rathenow, 11500, *fabrique de lunettes;* Havelberg, 7000, *pêche, construction de bateaux;* Prenzlau, 17000, *draps, cuirs, grains;* Schwedt, 10000, *culture du tabac;* Eberswalde, 12000, *eaux minérales, académie forestière;* Oranienburg, 4700, *produits chimiques;* Luckenwalde, 15000, *draps;* Jüterbog, 7000.	
	FRANCFORT-SUR-L'ODER, 51200, *grandes foires pour les toiles, soieries, pelleteries, grains.*	Cüstrin, 14000, *place forte au confluent de l'Oder et de la Wartha;* Landsberg, 24000, *fonderies, huileries, machines;* Fürstenwalde, 10800, Züllichau, 7500, Güben, 26000, Sorau, 14000, Spremberg, 12000, Kottbres, 25500, *draps, toiles de lin, lainages, soieries, fonderies;* Lübbenau, 9700, *cultures maraîchères dans le Spreewald.*
VII. — Schleswig-Holstein, 1 d., 21 c. *Elbe, Eider, Stor, Trave.*	SCHLESWIG, 15500, *port du Sliefjord, sur la mer Baltique.*	Hadersleben, 8500, Apenrade, 6200, *ports du Petit-Belt, chantiers, manufactures;* Düppel, *ville forte sur le détroit d'Alsen;* Sonderbourg, 5800, Nordbourg et Augustenbourg, *dans l'île d'Alsen, parsemée de lacs et de forêts;* Flensbourg, 31000, *port de la Baltique, distilleries, raffineries, manufactures;* Eckernforde, 5300, *port actif, chantiers;* Rendsbourg, 12800, *manufactures, distilleries;* KIEL, 44000, *port militaire, commerce important, chantiers, fonderies, manufactures;* Itzehoe, 10000, *manufactures, raffineries;* Glückstadt, 5600, *port de l'Elbe;* Altona, *port de transit et ville d'industrie sur l'Elbe, en avant de Hambourg;* Ottensen, 15000, *ville d'ateliers et de manufactures, est un faubourg d'Altona;* Meldorf, 3500; Heide, 7500, *marché de bestiaux et de grains;* Tonning, 3500, *à l'embouchure de l'Eider;* Tondern, 3600, *teintureries, dentelles, a pour*

	DISTRICTS DE RÉGENCE avec la population.	VILLES PRINCIPALES
Schleswig-Holstein.	SCHLESWIG.	port Hoyer, *sur la mer du Nord*. — Les *îles* de Romö, Sylt, Fohr, Amrum, Pellworm, Nordstrand (mer du Nord), Alsen et Fehmarn (Baltique), *dépendent de ce district. Les habitants s'occupent de navigation, de pêche et d'agriculture.*
VIII. — Silésie (Schlesien), 9 districts, 64 cercles. *Oder, Neisse, Bober, Katzbach.*	BRESLAU, 286000, *université, fabriques de machines, d'huiles, de cigares, de liqueurs, de cuirs; grandes foires, commerce de lin, laines, grains, bestiaux.*	Namslau, 5800, *marché de porcs;* Oels, 10000, *bois; Militsch*, 3500, *draps, poteries;* Guhrau, 4200, *farine, blé;* Wohlau, 3000, *fabrique de toiles;* Schweidnitz, 22300, *tissus de lin et coton, ustensiles;* Reichenbach, 7200, *cotonnades;* Waldenbourg, 12000, *houille, draps;* Glatz, 13300, *place forte, fabriques.*
	LIEGNITZ, 40000, *draps, commerce de garance.*	Glogau, 18600, *fabriques de cire, étoffes, cartographie;* Grünberg, 13000, *filatures;* Sagan, 11400, *draps, brasseries;* Bunzlau, *verreries, filatures;* Goldberg, 6500, *anciennes mines d'or;* Hirschberg, 14500, Lauban, 11000, Gorlitz, *draps, fonderies, tanneries, toiles.*
	OPPELN, 14500, *fabriques de cigares, de quincaillerie, tuileries, fonderies, moulins, scieries.*	Gleiwitz, 15000, *fonderies, bains;* Tarnowitz, *fer, zinc, argent, plomb, ciment;* Beuthen, 23000, *fer, zinc;* Konigshütte, 28000, Kattowitz, 12600, *houille, laminoirs, fonderies;* Ratibor, 18300, *tabac, sucre, verreries;* Kosel, 5000, *ancienne forteresse;* Neustadt, 14000, *fabriques de dames;* Neisse, 20500, *forteresse, sucre, eaux minérales.*
IX. — Posnanie (Posen), 2 d., 28 c. *Wartha, Netze, Vistule.*	POSEN, 66000, *place forte, fabriques d'armes, tabac, foires importantes.*	Wreschen, 4800, *instruments agricoles, moulins;* Schrimm, 6500, *grains, distilleries;* Kosten, 4500, *étoffes;* Birnbaum, 3200, *distilleries, filatures, spiritueux, commerce de chevaux;* Schwerin, 7000, *tabac;* Meseritz, 5000, *filatures, brosseries;* Lissa, 12000, *grains, moulins, cigares, meules;* Rawitsch, 12300, *cigares, brasseries, tanneries;* Ostrowo, 9000, *bois, chaussures, huileries.*
	BROMBERG, 34000, *fabriques de sucre, tabac, vinaigre, toiles.*	Gzarnikau (en polonais Tscharnikow), 4500, *grains;* Schneidemühl, 12000, *machines, verreries;* Inowrazlaw, 12000, *mines de sel, salpêtre;* Gnesen, 14000, *foires de chevaux et bétail.*

[redacted]

X. — Poméranie (Pommern) 3 districts, 30 cercles. *Oder, Persante, Wipper.*	STETTIN, 92000, *port à l'embouchure de l'Oder-Haff, débouché maritime de Berlin, manufactures et fabriques, grands marchés de farines, commerce considérable.*	Demmin, 10000, *port fluvial au confluent de la Trebel, de la Peene, de la Tollense, draps, toiles, tabac;* Anklam, 12400, *constructions navales;* Swinemünde, 8500, *port de l'île Usedom, avant-port de Stettin;* Wollin, 5500, *sur la Dievenow, pêcheries;* Kammin, 5900, *pêcheries;* Uckermünde, 5500, *port; Stargard*, 22000, *foires, toiles et cuirs.*
	STRALSUND, 30000, *place forte et port marchand; manufactures.*	Greifswald, 20000, *université, salines, chantiers, manufactures, port de commerce;* Eldena, *ancienne académie agricole;* Wolgast, 8000, *port de commerce;* Bergen, 3000, *chef-lieu de l'île de Rugen;* Sagard et Garz, *centres agricoles de cette île boisée et fertile.*
	KÖSLIN, 17000, *draps, soieries, bonneterie.*	*Dramburg*, 6000, *lainages, draps; Neu-Stettin*, 8600; Belgard, 8000, *marché de chevaux;* Kolberg, 16000, *port de pêche avec* Kolbergermünde, *à l'embouchure; de la Persante;* Rügenwalde, 5500, *port de pêche à l'embouchure de la Wipper;* Stolp, 22000, *fabrication d'objets d'ambre, avant le port maritime de Stolpmünde;* Leba, 2000, *port de lagunes;* Bütow, 5000, *fonderie de fer.*
XI. — Prusse occid. (West-Preussen), 2 d., 23 c. *Vistule, Nogat.*	DANTZIG (Danzig), 109000, *forteresse et port de mer sur la Vistule; grains, distilleries, eaux-de-vie, sucre, machines, forges, tabac, ambre.*	Weichselmünde et Neufahrwasser, *avant-ports de Dantzig;* Elbing, 36000, *industrie et constructions navales;* Marienbourg, 10000, *draps, brasseries, distilleries;* Dirschau, 11000, *bois, fonderies, poteries;* Stargard, 6000, *lainages, toiles.*
	MARIENWERDER, 8300, *draps et toiles.*	Mewe, 4700, *farines, bières;* Lobau, 4800, *brasseries;* Thorn, 20600; *place forte, port de la Vistule;* Kulm, 10000, *toiles, lainages;* Graudenz, 18000, *draps et carrosserie;* Konitz, 9000; Deutsch-Krone, 6500, *grains, forges, distilleries.*
XII. - Prusse orient. 2 distr., 36 cercl. *Passarge, Pregel, Niemen*	KÖNIGSBERG, 141000, *université, port de commerce, industries; place de guerre.*	Pillau, 3200, *avant-port de Konigsberg sur le chenal du Frisch-Haff;* Memel, 20000, *sur le chenal du Kurisch-Haff, scieries, commerce de bois, céréales et ambre;* Labiau, 4600, Tapiau, 3200; Vehlau, 5500, *filatures, marchés de chevaux;* Friedland, 3300, Eylau, 3600, *champs de bataille de* 1807; Braunsberg, 11500, *brasseries;* Bischofburg, 18000, *tissus de lin;* Osterode, 6500; Mohrungen, 3800, *petites villes industrielles.*
	GUMBINNEN, 9500, *draps et toiles de lin.*	Tilsitt, 21500, *céréales et lin; traité de* 1807; Insterburg, 19000, *filatures, machines;* Angerburg, 4500, *tissage de lin;* Goldap, 5300, fabriques; Lotzen, 4500, *place fortifiée;* Nikolaiken, 2300, *sur le lac Spirding;* Johannisburg, 3000, *marché de grains.*

[redacted]

Dépendances du royaume de Prusse. — A la suite de la Révolution de 1848, les deux princes de **Hohenzollern-Sigmaringen** et **Hohenzollern-Hechingen**, entraînés par le mouvement unitaire de l'Allemagne, et sous la menace des armées prussiennes, abdiquèrent entre les mains de leur cousin, le roi de Prusse, FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV (déc. 1849.) La Prusse s'agrandissait de territoires d'une superficie de 1150 kilom. car. et d'une population qui s'élève aujourd'hui à 68000 âmes. Les Hohenzollern du Brandebourg reprenaient ainsi possession du berceau de leur race; ils y exercent les droits de souveraineté par l'entremise d'un lieutenant du président de la province du Rhin. Les villes principales de ce territoire enclavé entre le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg, sont : *Sigmaringen*, sur le Danube; *Hechingen*, dominé au sud par la montagne et le château des Hohenzollern.

En 1864, le Danemarck vaincu (voy. p. 244), dut céder à la Prusse le **Lauenbourg** (1172 kilom. car., 50000 hab.), situé au nord de l'Elbe; ch.-l. *Ratzebourg*, sur l'Elbe; v. pr., *Lauenbourg*, *Mœllen* (8000 hab.)

B. — ÉTATS DE L'ALLEMAGNE DU NORD

1° et 2° **Mecklembourg** (*grands-duchés*). — La maison de Mecklembourg, d'origine wende, règne sur une zone maritime qui s'étend de l'embouchure de la Trave à celle de la Recknitz, et s'avance au sud sur un plateau couvert de grands lacs. Les tribus slaves ou wendes qui avaient remplacé dans cette région baltique les Vandales, ont subi dans la langue et les mœurs une transformation germanique complète. Le Mecklembourg a été partagé en 1701 entre deux dynasties; mais la Convention héréditaire de 1755 les maintint dans une étroite union. Successivement membres de la Confédération du Rhin en 1808, de la Confédération germanique en 1815, les deux grands-duchés de *Mecklembourg-Schwerin* et de *Mecklembourg-Strélitz* entrèrent en 1866 dans la Confédération de l'Allemagne du Nord, et en 1871 passèrent sous la direction politique du nouvel empire allemand. Leurs dynasties sont distinctes, mais leurs institutions sont communes, et gardent à la fin du dix-neuvième siècle l'intolérance et les pratiques féodales du moyen âge. — La **Constitution** est une *monarchie héréditaire* limitée par des Etats féodaux : les *Etats de la Diète* se composent de l'*Ordre des Chevaliers* (684 membres) et de l'*Ordre des Villes privilégiées* (47 députés); l'*Ordre des Paysans* n'a pas de représentants.

Villes : 1° **Mecklembourg-Schwerin**, capitale Schwerin, 30080, *draps*, *distilleries;* Ludwigslusl, résidence d'été du grand-duc; Parchim, 8000; Grabow, 4000, *sources ferrugineuses*; Gustrow 10000, *bestiaux;* Wismar, 11 000, *port fortifié*, *commerce de grains et bois;* Rostock *et son port;* Warnemünde, 34000, *université*, *chantiers*, *commerce de céréales*.

2° **Meckl-Strélitz**, capitale Neu-Strélitz, 10000; Alt-Strélitz, 4000, *marchés de bestiaux;* Neu-Brandebourg, 6000, *ville d'industrie*. Du grand-duc relève la principauté de **Ratzebourg**, *capitale* Schönberg.

Le **Drapeau** des deux grands duchés est *bleu*, *rouge* et *or;* le pavillon, rayé de *bleu*, de *blanc* et de *rouge*. Les couleurs et l'emblème de la *tête de buffle* leurs sont communs, ainsi que le titre et l'**Ordre de la couronne des Wendes**, institué en 1864, dont la grand-croix se donne aussi aux dames.

3° **Oldenbourg** (*grand-duché*). — Les princes de la maison d'Olden-

[redacted]

rg sont rattachés par leurs généalogistes officiels au Saxon Witikind. Ce est plus certain, c'est qu'au quinzième siècle, un Oldenbourg fut élu roi les Danois, les Suédois et les Norvégiens, et reçut en héritage les duchés Schleswig et du Holstein. Si la maison oldenbourgeoise a été dépouillée des x couronnes de Suède et de Norvège, elle règne encore sur le Dane-k; et si elle a perdu les duchés de l'Elbe (v. p. 244), un de ses :endants porte depuis 1863 la couronne de Grèce; une princesse de sa e cadette a épousé un tsar de Russie en 1866; un de ses princes règne ɔre sur l'Oldenbourg. — La **Constitution,** établie en 1849, revisée 1852, est une *monarchie* constitutionnelle et héréditaire : le pays est résenté par la *diète*, composée de députés élus par un suffrage à deux rés. Pour les principautés de Lubeck et de Birkenfeld, il y a des *Cons provinciaux.*

Duché d'Oldenbourg, chef-lieu Oldenbourg, 26 600, *capitale, place te, manufactures;* Delmenhorst; Kniphausen; Jever, *ville industrielle*; el, *port.* — **Principauté de Birkenfeld,** chef-lieu Birkenfeld, 10, dans le Palatinat (monts du Hundzruck.) — **Principauté de Lü-ck,** chef-lieu Lübeck, *territoire enclavé dans le Holstein au nord de ville libre de Lübeck.* — Le **Drapeau** est *bleu, rouge* et *or;* le pa-ɔn marchand *bleu* avec une croix rouge. — Un **Ordre du mérite** a institué en 1838.

o, 5o et 6o **Villes libres hanséatiques.** — L'association ou *hanse* onique fondée au treizième siècle entre Hambourg et Lubeck pour pro-:r et faciliter le commerce extérieur allemand, devint la mieux organisée a plus florissante des corporations marchandes; elle rallia bientôt les :s libres de l'Empire et les ports ou cités commerçantes de tous les pays a mer du Nord et de la Baltique. Au quinzième siècle, elle comptait plus ent villes, tant maritimes que continentales, dans ses quatre *quartiers* ou ondissements; ses opérations s'étendaient de la Tamise au golfe de lande, et du Zuyderzée aux montagnes des Carpathes; Bruges, Londres, gen, Novogorod étaient ses quatre principaux comptoirs; elle levait des ées, équipait des flottes, signait des traités, livrait des batailles, faisait léfaisait des rois. Dès le seizième siècle, avec la découverte du Nouveau ıde, les conquêtes Moscovites, et l'émancipation industrielle et maritime l'Angleterre et des Etats Scandinaves, la décadence de la hanse com-ıça. Hambourg, Brême et Lubeck restèrent unis par une ligue parti-ère, et échappèrent à la ruine; Francfort-sur-le-Main, qui était entrée s leur alliance en 1815, et était restée comme elles une république aine dans l'Allemagne monarchique, perdit ses privilèges en 1866 pour ir pris parti contre la Prusse; les trois autres villes, malgré l'exiguïté de 's territoires, sont plus puissantes que la plupart des duchés de l'Empire : 's armateurs et leurs banquiers sont en relations d'affaires avec tous les s du monde; seuls, les grands ports anglais font à Hambourg une concur-:e victorieuse. « Ces villes rappellent, en outre, quelques-uns des sou-enirs les plus glorieux de l'ancien saint-empire; car elles représentent la fois les villes libres impériales et la grande association mercantile de ı Hanse teutonique, c'est-à-dire deux institutions qui, dans les derniers ècles du moyen âge et au commencement des temps modernes, ont xercé une influence prépondérante sur les progrès de la civilisation en llemagne. Les premières, en effet, ont contribué le plus à faire prospérer ans les contrées germaniques la classe bourgeoise moyenne, élément ssentiel des sociétés modernes, en même temps qu'en plein régime

» féodal, elles développaient le commerce et l'industrie, créaient le capital » comme puissance rivale de la propriété foncière, et fondaient l'économie » politique et la science du gouvernement; quant à la seconde, elle a été, » avec la Compagnie anglaise des Indes Orientales, la corporation de marchands la plus puissante dont l'histoire universelle fasse mention, et elle » a, il y a cinq cents ans, donné à l'Allemagne ce que de nos jours, elle » ambitionne de nouveau avec tant d'ardeur, une flotte de guerre et de » commerce de premier ordre. » (A. HIMLY, *Formation territoriale des Etats de l'Europe centrale*, t. II, p. 329.)

Brême. — République organisée par la **Constitution** de 1849; quatre fois revisée. *Pouvoir législatif* partagé entre un *Sénat* de 16 membres élus par la bourgeoisie (dont 10 juristes et 3 négociants) ; et la *bourgeoisie* de 150 membres (dont 14 élus par ceux qui ont fréquenté une Université, 42 par les négociants, 22 par les industriels, 44 par les autres citoyens de la ville, 8 par Bremerhafen, 4 par Vegesak, 16 par les campagnes). — *Pouvoir exécutif* confié au Sénat, présidé par un *Bourgmestre*. — — **Commerce** 1883 : *Importation*, 554 millions de marcs; *Exportation*, 521. — **Villes.** — **Brême** sur le Weser (à 48 kilom. de la mer), 112000 h.; *grand port de commerce*, de *pêche*, d'*émigration*, *manufactures de toiles*, de *draps*, de *tabac*, *raffineries*, *brasseries*. Les avant-ports de Brême sont : *Vegesak*, 4000 hab., *Bremerhaven*, fondée en 1827, 15000 hab.

Hambourg. — République organisée par la **Constitution** revisée de 1879. *Pouvoir législatif* exercé par le *Sénat* et la *bourgeoisie; Pouvoir exécutif* par le *Sénat seul*. — *Sénat* composé de 18 membres (9 juristes ou financiers, et 7 au moins pris parmi les commerçants) ; le Sénat nomme pour un an le *Bourgmestre*. — *Bourgeoisie* composée de 160 membres, dont 80 élus au scrutin secret, 80 pris moitié parmi les propriétaires fonciers de la ville, et moitié parmi les membres anciens ou actuels des tribunaux et des administrations. — **Commerce** (1883). — *Importation*, 2264 millions de marcs. — *Exportation*, 34 millions de quintaux métriques. — **Villes** : **Hambourg** 990000 h., *sur l'Elbe*, *métropole maritime de l'Allemagne ; grand port d'émigration*, *communications régulières avec les ports d'Europe et d'Amérique; manufactures*, *fonderies*, *raffineries*, *brasseries*. Cuxhaven *est l'avant-port de Hambourg;* Bergedorf; Ritzebuttel, enclavés dans le Hanovre lui appartiennent.

Lübeck. — **Constitution** démocratique du 27 avril 1874. Le *Sénat*, qui exerce le pouvoir, se compose de 14 membres dont 8 lettrés, 6 jurisconsultes, 5 au moins commerçants. — **Villes** : **Lübeck**, 51 000 hab., *sur la Trave*, *ancienne capitale de la Hanse ; grand commerce de transit avec la Baltique; constructions de navires*, *raffineries*, *soieries*, *tanneries*, *cotonnades; son avant-port est* Travemünde, 2000 hab., *bains de mer*. — Le **pavillon** de Hambourg est rouge et blanc, comme ceux des deux autres villes; ils ne diffèrent que par la disposition des couleurs.

7° Etats saxons et thuringiens. — **Notice historique.** — Les Etats saxons du dix-neuvième siècle n'ont avec la Saxe primitive rien de commun que le nom. La Saxe, au moyen âge, s'étendait sur tout le pays situé entre le Rhin et l'Elbe inférieure, et depuis les sources de la Lahn jusqu'à la mer du Nord. Charlemagne dompta les tribus païennes de la

[redacted] [redacted]

Saxe, et les convertit au christianisme; après la dissolution de son empire, un duc saxon, Henri l'Oiseleur, fut, en 919, élevé à la royauté en Germanie, et ses descendants Otton le Grand et les Ottonides reçurent la couronne impériale. Dépouillés du pouvoir au profit de la maison de Franconie en 1024, les ducs se mirent à la tête de l'opposition, et après un retour de fortune éphémère sous Lothaire II, combattirent de nouveau sous Henri le Superbe et Henri le Lion, la maison de Hohenstaufen qui les avait supplantés. Frédéric Barberousse fit une *rude chasse au lion*, et le réduisit à l'impuissance. La Saxe fut démembrée, et le duché amoindri fut cédé à un prince ascanien, fils du margrave de Brandebourg, Albert l'Ours. — La maison ascanienne s'éteignit en 1422, et un seigneur de la maison de Wettin, le marquis de Misnie, Frédéric le Belliqueux, obtint de l'empereur le duché saxon avec la dignité électorale que la *Bulle d'Or* de 1356 lui avait attribuée : c'est ce prince qui est le véritable aïeul de tous les princes qui portent aujourd'hui le nom de Saxe. Ses deux petits-fils, Ernest et Albert, se partagèrent en 1435 l'héritage paternel et fondèrent les deux maisons, Ernestine et Albertine, qui ont eu dans l'histoire des destinées différentes.

La branche aînée ou *Ernestine*, sous Frédéric III le Sage, fils d'Ernest, favorisa le luthéranisme naissant, et sauva peut-être Luther du bûcher en lui ouvrant l'asile de la Wartbourg ; sous Jean le Constant, frère, de Frédéric III, elle propagea la doctrine nouvelle, et adhéra à la ligue de Smalkalde; sous Jean-Frédéric le Magnanime, elle combattit pour elle à Mülhberg (1547), fut vaincue et dépouillée par Charles-Quint au profit de la branche cadette, représentée par Maurice. — La ligne cadette ou *Albertine*, plus dévouée à la maison de Habsbourg, ne soutint d'abord que mollement la Réforme, et l'abandonna ensuite pour obtenir les dépouilles de ses cousins. Mais à peine investi de l'électorat de Saxe, Maurice viola ses serments, et se fit le champion du protestantisme contre l'empereur. La mort débarrassa Charles-Quint de cet adversaire redoutable (1553); son frère, Auguste III (1553-85), régna pacifiquement, et fit prospérer ses Etats par l'industrie et le commerce. Leurs successeurs, médiocres ou impuissants, livrés aux influences des courtisans ou des prédicateurs, à l'époque de la terrible guerre de Trente ans, ne surent pas faire servir les événements à l'agrandissement de leur territoire ou au prestige de leur maison. Ils se contentèrent d'inaugurer « cette vie de magnificences et de » fêtes qui fit pendant un siècle de la cour de Dresde, la plus brillante » de l'Allemagne, et dont le souvenir se perpétue dans la ville elle-même » par un grandiose ensemble de palais, d'églises et de musées. » (A. Himly.) Tandis que leur rival, le Brandebourg, s'étendait sans cesse, les Saxons ne faisaient qu'une acquisition importante, la couronne de Pologne; encore l'élection de Frédéric-Auguste Ier à Varsovie (1697), prépara-t-elle de grands déboires à ses successeurs. — Auguste II le Fort fut chassé du trône polonais par Charles XII, et devint l'homme-lige des cours de Russie et d'Autriche qui le rétablirent sur son trône; cette vassalité s'accentua sous Auguste III, que les régiments de la tsarine maintinrent contre la noblesse polonaise, et que son premier ministre, le comte de Bruhl, inféoda à Marie-Thérèse. Le roi de Prusse, Frédéric II, lui fit durement payer cette politique d'abandon en rançonnant sans merci l'électorat de Saxe pendant la guerre de Sept ans. A son tour, la Russie dépouilla la Saxe de la Courlande (1758), et Catherine II lui enleva la couronne polonaise au profit de Stanislas Poniatowski (1664). — Son petit-fils, Frédéric-Auguste III (1763-1827), créé duc de Varsovie par Napoléon Ier, dont il avait servi la cause (traité de Tilsitt, 1807), et qu'il ne sut pas

trahir à propos, fut châtié de cette fidélité par les alliés, qui lui enlevèrent en 1815, au profit de la Prusse, la moitié de ses provinces, même choisies dans le vieux pays saxon, comme la Lusace, les cercles de Wittenberg, de Thuringe, etc. : la Prusse, enhardie par le bon vouloir de la Russie, aurait voulu tout prendre, si l'Angleterre, l'Autriche et la France n'étaient parvenues, par une heureuse entente, à modérer la fureur de cet appétit.

Le royaume de Saxe, réduit à 15000 kilom. car. et 1200000 âmes, fut incorporé dans la Confédération germanique où il figura jusqu'en 1866. A cette date, dans la grande guerre entre la Prusse et l'Autriche, la Saxe se rangea du côté de l'empire. Le désastre de Sadowa où les régiments de Frédéric-Auguste avaient lutté héroïquement contre les Prussiens, faillit encore une fois, comme après la journée de Leipzig, amener l'anéantissement de l'état saxon. L'intervention de la France, secondant les instances de l'Autriche, sauva le royaume de Saxe d'une annexion imminente (négociations de Nikolsbourg et de Prague); mais il dut se ranger sous l'hégémonie de la Prusse dans la nouvelle Confédération de l'Allemagne du Nord[1]. En 1870, pendant la guerre de France, le sang de ses soldats a été le gage de sa foi envers le nouveau suzerain impérial dont les ancêtres avaient été jadis les rivaux dédaignés du puissant duché saxon.

Quant à la branche aînée, ou *Ernestine de Saxe*, démembrée en 1548, après de nombreux partages de possessions entre des lignes secondaires, elle était représentée au commencement de ce siècle par cinq maisons distinctes qui, en 1806, entrèrent dans la Confédération du Rhin, en 1813, accédèrent à la grande coalition contre Napoléon, et en 1815, furent admis dans la Confédération germanique. Aujourd'hui ces cinq maisons sont réduites à quatre : Saxe-Weimar-Eisenach, Saxe-Altenbourg, Saxe-Meiningen-Hildburghausen-Saalfeld, Saxe-Cobourg-Gotha. Elles ont gardé, en 1866, leur rang dans l'Union du Nord, et en 1871, ont subi comme les autres Etats secondaires, les conditions du nouvel empire allemand. « Politiquement, » dit M. Himly (t. II, p. 212), « ces Etats ne jouent naturellement qu'un rôle fort modeste; mais ils ont néanmoins de justes » motifs d'orgueil; l'Université d'Iéna, fondée en 1558, et qui est restée » commune à la Saxe Ernestine, n'a pas cessé depuis lors d'être un des » centres intellectuels de l'Allemagne; Weimar a été le siège préféré des » muses à l'époque du plein développement littéraire du génie allemand, » et la dynastie de Saxe-Cobourg-Gotha, déjà deux fois royale en Belgique » et en Portugal, est appelée à remplacer au prochain changement de » règne, sur le trône de la Grande-Bretagne, la maison des Welfs, qui » l'occupe depuis un siècle et demi. »

7° **Saxe** (*royaume*). — **La Constitution** est une *monarchie* constitutionnelle héréditaire, établie en 1831, et souvent modifiée, la dernière fois en 1874. — Le pays est représenté par deux *Chambres* qui exercent le *pouvoir législatif;* la *première Chambre* comprend les princes de la famille royale, les seigneurs médiatisés, les dignitaires ecclésiastiques, les grands propriétaires, les bourgmestres des huit principales villes; — la seconde comprend 35 députés des villes et 45 des communes rurales. — Le roi[1] exerce le *pouvoir exécutif* assisté de six ministres : *Justice;*

---

1. Le roi actuel, *Albert*, né en 1828, marié en 1853, à *Caroline*, princesse suédoise, fille de Gustave Wasa, n'a pas d'enfants. Il a une sœur, *Elisabeth*, veuve du duc de Gênes, et un frère, *George*, marié à *Marie-Anne*, infante de Portugal, *qui a six enfants.*

Finances; Intérieur; Guerre; Cultes et *Instruction publique; Affaires étrangères.* — La couronne, à défaut d'héritiers mâles, est transmissible aux femmes. — **Drapeau,** *vert et blanc;* **Ordres de Chevalerie,** la *Couronne de Rue* (1807); Ordre militaire de *Saint-Henri* (1736); Ordres du *Mérite* (1815); d'*Albert* (1850); Ordres de *Sidonie*, fondée en 1850 pour les dames. — **Nationalités étrangères,** 31 000 Autrichiens, 7 100 Russes, 1 210 Suisses, 1 120 Anglais, 1 030 Américains, 690 Hongrois, 400 Français, 350 Italiens, 180 Néerlandais, 180 Danois, 135 Norvégiens, 134 Suédois, 95 Belges, etc. — **Budget** en équilibre, 69 923 000 marcs (recettes et dépenses). — **Armée,** les troupes saxonnes forment le 12e corps d'armée de l'empire d'Allemagne.

(Elbe, Mulda, Elster, Sprée), 4 districts, 15 capitaineries de cercle, 116 bailliages.

DISTRICTS.	VILLES PRINCIPALES.
DRESDE, 222 240, *capitale, grands établissements scientifiques et littéraires, richesses artistiques, musées, monuments; industrie active, marché de laines.*	Pillnitz, *château royal*; Pirna (11 000), *carrières;* Kœnigstein, 2 500, *citadelle inexpugnable*; Schandau, 3 000, *à l'entrée d'un défilé de la Bohême, eaux minérales;* Sebnitz, 6 000, *papier, toile;* Meissen, 14 000, *porcelaine;* Grossenhain, 9 000, *draps;* Freyberg, 26 000, *mines, écoles de mines;* Altenberg, 2 000, *étain;* Dohna, *tressage de paille;* Tharaud, 3 000, *grains, écoles forestières.*
LEIPZIG, 155 000, *Université, établissements d'instruction, Académies, musées; grande ville de commerce; foires; industrie active, librairies, broderies, soieries, cuirs, instruments de précision, tabac, etc.*	Dobeln, 12 000, *draps;* Roswein, 7 000, Leisnig, 8 000, *draps, cordonnerie, cuirs;* Waldhein, 7 000, *meubles, serpentine*; Mittweida, 10 000, Burgstadt, 6 000, Hainichen, *se rattachent au groupe industriel de Chemnitz;* Rochlitz, 6 000, Grimma, 8 000, *papeteries, typographies, machines;* Oschatz, 8 000, Wurzen, 9 000, Borna, 7 500, *villes industrielles.*
ZWICKAU (37 000), *houille, manufactures de draps, glaces, porcelaines. Écoles des mines et de mécanique. Autour de Zwickau se pressent les villes industrielles :* Schedewitz, Kirchberg, Planitz, Mülsen, Werdau, Lichtenstein, Callenberg, Olsnitz, Losnitz, Meerane, *filatures, tissage, métallurgie.*	Crimimtzschau (18000), *filatures, usines, teintureries;* Glauchau, 22 000, *mérinos et thibets;* Chemnitz, 98 000, *ville de tisseurs, de fabricants et d'imprimeurs d'étoffes « le Manchester saxon », école de commerce et d'industrie;* Zschoppau, 7 000, *passementeries;* Annaberre, 12 000, *soieries, rubans, dentelles;* Schngeberg, 8 000, *cobalt, argent, tabac;* Eibenstock, 7 500, *dentelles;* Plauen, *dans le Voigtland,* 37 000, *houille, toiles, cotonnades, mousselines;* Reichenbach, 15 000, *lainages, tulles, cotonnades.*
BAUTZEN (17000), *draps, toiles fines, linge damassé;* Bischofwerda, Ebersbach, Oderwitz, Gross-Schonau, *sont des villes de fabriques de toiles, de damas dans la haute Lusace.*	Zittau, 23 000, *blanchisseries, toiles, étoffes imprimées;* Lobau, 7 500, *draps et toiles;* Kœnigsbrück, *poteries;* Camenz, 6 500, *cotonnades, draperies; aux environs, mines d'arsenic* de Reichenstein, patrie de Lessing.

8° **Saxe-Weimar-Eisenach** (*grand-duché*). — **Constitution** de 1850; *monarchie* héréditaire et constitutionnelle; *pouvoir législatif* exercé par la *diète* composée de : 1 député de l'ordre équestre, 4 élus par les grands propriétaires, 5 par les plus imposés, 21 par le suffrage universel. — **Drapeau** vert et orange; Ordre de la *Vigilance* ou du *Faucon blanc*, 1732, modifié en 1815. — **Villes** : **Weimar,** 20000 hab., *capitale, centre intellectuel, sociétés savantes, institut géographique;* Eisenach, 19000 hab., *fer, fabriques* (la *Wartbourg* est dans les environs); Apolda, 16000 hab., *fabrique de bas;* Iéna, 10300 hab., *Université.*

9° **Saxe-Altenbourg** (*duché*). — **Constitution** de 1831, modifiée en 1848 et 1849. *Monarchie* constitutionnelle et héréditaire. — *Diète* de 30 députés, 9 élus par les villes, 12 par les campagnes, 9 par les plus imposés. — **Drapeau,** vert et blanc. — **Villes** : **Altenbourg,** capitale, 27060 hab., *grains, bois, ganteries;* Schmölln, 5000 hab., *boîtes* et *tabatières;* Ronneburg, 6000 hab., *bains ferrugineux;* Eisenberg, 6000 hab., *porcelaine.*

10° **Saxe-Meiningen** (*duché*). — **Constitution** de 1829, modifiée en 1871 et 1873. *Monarchie* constitutionnelle et héréditaire. — *Diète* de 24 députés, 4 nommés par les grands propriétaires, 4 par les personnes les plus imposées, 16 par les autres habitants. — **Villes** : **Meiningen,** *capitale*, 11300 hab., *étoffes de laine, beaux monuments, beaux sites, riches collections;* Salzungen, 4000 hab., *salines et bains;* Liebenstein, *station balnéaire*, une des plus fréquentées de la *Thuringe, et près de là, Altenstein, résidence d'été du duc;* Hildburghausen, 5000 hab., *institut bibliographique;* Sonneberg, 7000 hab., *jouets d'enfants, quincaillerie, tablettes d'ardoise;* Saalfeld, 7000 hab., *ville d'industrie.*

11° **Saxe-Cobourg-Gotha** (*duché*). — **Constitution** de 1852. *Monarchie* constitutionnelle et héréditaire ; la *diète* particulière pour le duché de Cobourg se compose de 11 députés, celle de Gotha de 19, élus par tous les citoyens; ces 30 députés réunis forment la diète commune des duchés. — **Villes** : **Gotha,** *capitale*, 26500 hab., *collections, musées, bibliothèques; institut géographique, le premier du monde, manufactures, papiers peints*, etc.; **Cobourg,** 16000 hab., *lainages, toiles, bijouterie*[1].

12° **Schwarzbourg-Rudolstadt** (*principauté*). — *Monarchie* constitutionnelle héréditaire. — *Diète* composée de 4 députés représentant les contribuables les plus imposés, et de 12 députés élus par l'ensemble de la population. — **Villes** : **Rudolstadt,** *capitale*, 9000 hab.; Keilhau, *institut fondé par Frœbel en* 1817; Volkstaedt, *manufacture de porcelaines;* Frankenhausen, 5000 hab., *houille, salpêtre, salines, eaux minérales;* au sud-est de Rudolstadt, dans la vallée de la Schwarza, est le pittoresque château de *Schwarzbourg.*

13° **Schwarzbourg-Sondershausen** (*principauté*). — *Monarchie* constitutionnelle héréditaire; Constitution de 1857. — *Diète* composée de 15 députés (5 choisis par le prince, 5 par les plus imposés, 5 par tous les

---

1. Ces trois derniers duchés saxons ont les mêmes couleurs, *vert* et *blanc*, ainsi qu'un *Ordre* commun de la maison Ernestine, institué en 1690, renouvelé en 1833 et étendu en 1864.

[redacted]

citoyens). — **Villes** : **Sondershausen**, *capitale*, 6110 hab.; *eaux sulfureuses* de Gunther; Arnstadt, 10500 hab., *toiles* et *laitons;* Breitenbach, *porcelaines*, *produits chimiques*[1].

14° et 15° **Reuss** (*principautés*). — La maison de Reuss remonte au onzième siècle. Ce nom lui a été donné, dit-on, en l'honneur d'une princesse russe entrée par mariage dans la maison. Depuis le seizième siècle, elle comprend deux lignes qui, de nos jours, ont suivi les destinées politiques communes à tous les Etats secondaires allemands. Tous les Reuss portent le nom de Henri, depuis sept ou huit siècles; on les distingue par des chiffres; quand la branche aînée a atteint le chiffre cent, elle revient à l'unité; la branche cadette recommence la série avec un nouveau siècle.

Reuss-Greiz (branche aînée). — La **Constitution** de 1867 est monarchique constitutionnelle; la *diète* est composée de 12 députés, élus pour six ans (3 nommés par le prince, 2 élus par les propriétaires des biens équestres, 3 par les villes, 4 par la campagne). — **Villes** : **Greiz**, *capitale*, 15000 hab., *filatures et étoffes de laine, soie, coton;* Zeulenroda, 7000 hab., *fabriques de bas, horlogerie.*

Reuss-Schleiz (branche cadette). — La *Constitution* de 1852 est monarchique constitutionnelle et héréditaire. *Diète* composée de 16 députés, 3 élus par les plus imposés, le reste par voie d'élection générale et indirecte. — **Villes** : **Schleiz**, *capitale*, 6000 hab., ville de plaisance; Gera, 28000 hab., « le petit Leipzig », *lainages*, *cotonnades*, *indiennes*, *teintureries*, *poteries*, *marchés de grains;* près de là est la saline d'*Heinrichshall;* Kœstritz, *brasseries*, *champs de roses;* Hirschsberg, 2500 hab., *corroieries*, *teintureries;* Ibersdorf, *tuileries*, *tabac.*

16° **Anhalt** (*duché*). — La maison d'Anhalt est une des plus vieilles de l'Europe. Elle est le dernier rameau de cette famille ascanienne, originaire d'Ascherleben, qui posséda les électorats de Brandebourg et de Saxe, et dont l'un des princes, Albert l'Ours, fut le fondateur de la marche de Brandebourg, noyau de la monarchie prussienne. Les différentes lignées de la maison ascanienne ont successivement disparu (Anhalt-Zerbst, Anhalt-Kœthen, Anhalt-Bernbourg), à l'exception de l'aînée, celle de Dessau, la plus illustre par les hommes de guerre et les organisateurs qu'elle a fournis à la Prusse. — La **Constitution** du duché d'Anhalt est monarchique et héréditaire. — Le peuple est représenté par une *diète* de 36 membres. Le duché, enclavé dans la province prussienne de Saxe, est partagé en 5 cercles, subdivisés en 15 arrondissements. — Les couleurs du pays sont le *rouge*, le *vert* et le *blanc*. L'Ordre honorifique, fondé en 1836, est celui d'*Albert l'Ours*. — **Villes** : **Dessau**, *capitale*, 23500 hab., *musées*, *monuments*, *industrie*, patrie de Mendelsohn; Rosslau, 4000 hab., *fonderies*, *machines;* Wörlitz, 2000 hab.; Zerbst, 13000 hab., *salines et bains*, *brasseries*, *fabriques;* Bernbourg, 17000 hab., *papeteries*, *faïenceries;* Kœthen, 14000 hab., *laines*, *passementerie.*

17° **Brunswick**, en allemand **Braunschweig** (*duché*). — L'illustre maison des Welfs était représentée naguère parmi les souverains allemands par les trois dynasties d'Oldenbourg-Holstein-Danemark, de Hanovre et de Brunswick-Lunebourg. Les deux premières ont été dépouillées par la Suède; la

1. Les couleurs des deux principautés de Schwarzbourg sont le *bleu* et le *blanc:* l'Ordre honorifique est la *croix d'honneur* de Schwarzbourg.

[redacted]

troisième est aujourd'hui éteinte par la mort de son dernier duc Guillaume, survenue en 1884. Cette dernière maison a fourni, au dix-huitième siècle, à la Russie un tsar, Iwan VI, et à la Prusse des généraux fameux ; le prince Ferdinand, qui combattit sous Frédéric II et fut tué à la bataille d'Auerstdæt en 1806 ; le duc Charles-Guillaume, qui lança le manifeste de 1792 et fut écrasé à Valmy ; le duc Frédéric-Guillaume, fils de Ferdinand, qui, à la tête de la *Légion noire*, fit à Napoléon la guerre de partisans, et succomba à Quatrebras (1815). De ses deux fils, l'aîné, Charles, son successeur, chassé par son peuple en 1830, mourut en 1873, sans laisser d'héritier ; le cadet, Guillaume, est mort en 1884, sans enfant. Le duc de Cumberland, fils du roi de Hanovre dépossédé par la Prusse en 1866, revendiqua la succession ; mais le roi-empereur Guillaume refusa de reconnaître le nouveau duc, et fit placer le duché sous l'autorité d'un conseil de régence, en attendant l'arrêt qui fera sans doute du dernier Etat welf une annexe nouvelle de la monarchie prussienne et complétera l'œuvre de confiscation de 1866. — La **Constitution** de 1832 est une *monarchie* constitutionnelle héréditaire. Le duché a une *assemblée représentative* composée de 46 députés (21 choisis par les plus imposés, 10 par les villes, 12 par les communes rurales, 3 par le clergé). — Les *couleurs* du duché sont *bleu* et *or ;* les emblèmes des armoiries, le *lion de Lunebourg* et les *léopards* de Brunswick ; l'Ordre de chevalerie, institué en 1834, et comprenant quatre classes, est celui de *Henri le Lion*. — **Villes** : **Brunswick**, *capitale*, 75000 hab., *ville ancienne, riche en monuments curieux, établissements littéraires et artistiques, Ecole polytechnique ; fabriques de dentelles, commerce agricole ;* Wolfendüttel, 10000 hab., *bibliothèques et collections scientifiques ; salines* de Balzdahlum ; Helmstedt, 8000 hab. ; Schöningen, *salines, lignite*. Au sud, dans la région du Harz, Blankenbourg, 4000 hab., *ch.-l. de l'administration des mines, marbres ; stalactites* de Baumann et Biel ; *à l'ouest, sur le Weser*, Holzminden, 4000 hab., *fabriques d'aiguilles et d'épingles, entrepôts de toiles et de fers.*

18° **Lippe-Detmold** (*principauté*). — *Monarchie* constitutionnelle et héréditaire (1836) ; la *diète* comprend 21 députés élus (7 par les contribuables les plus imposés, 14 par les autres catégories d'électeurs). — *Couleurs :* vert et blanc. *Croix d'honneur*, instituée en 1869. — **Villes** : **Detmold**, *capitale*, 8000 hab., Lemgo, 5000 hab., *lainages, fabriques de pipes* ; Uffeln, *sources salées.*

19° **Lippe-Schaumbourg** (*principauté*). — *Monarchie* constitutionnelle et héréditaire (1868). La *diète* comprend 15 membres : 1 député des chevaliers, 3 des villes, 7 des paysans, 1 du clergé, 1 des lettrés, 2 nommés par le prince. — *Couleurs :* bleu, rouge, blanc. *Croix d'honneur* depuis 1869. — **Villes : Buckebourg**, *capitale*, 5000 hab. ; *bains sulfureux* d'Eisen ; Stadthagen, 3000 hab., *houille.*

20° **Waldeck-Pyrmont** (*principauté*). — *Monarchie* constitutionnelle et héréditaire (1852). — *Diète* composée de 15 députés élus par des élections générales et indirectes ; l'administration depuis 1868 a été remise entre les mains de la Prusse. A l'extinction des mâles, la principauté passera à la Prusse. — *Couleurs* du pays : *noir, rouge* et *or* — *Ordre du Mérite* institué en 1868. — **Villes** : Arolsen, *capitale*, 2500 hab. ; Pyrmont, *eaux ferrugineuses ;* Korbach, 2700 hab., *étoffes de laine.*

[redacted]

C. — ETATS DE L'ALLEMAGNE DU SUD

1° Bavière, Bayern (*royaume*). — De tous les Etats de la petite Allemagne, le plus étendu est le royaume de Bavière, formé en partie des anciennes possessions d'un des duchés nationaux de la Germanie.

Soumise à l'autorité des princes agilolfingiens, dont la résidence habituelle était Ratisbonne ; incorporée par Charlemagne à l'empire franc (788), après la déposition du duc Tassilo ; cédée en 817 en apanage à Louis le Germanique ; agrandie en 843 au traité de Verdun ; transformée en royaume indépendant sous un fils de Louis le Germanique et en duché autonome sous Arnoul le Mauvais, la Bavière échut un instant à des princes saxons au dixième siècle, puis à la puissante maison Welf. L'empereur Frédéric Barberousse en déposséda Henri le Lion (1180) et investit du duché un de ses fidèles, OTHON DE WITTELSBACH, dont la dynastie s'est perpétuée en Bavière jusqu'à nos jours. Au temps de la Réforme, les Wittelsbach restèrent fidèles à l'Eglise romaine ; l'université d'Ingolstadt, fondée en 1572, fut la grande école et comme la citadelle des jésuites allemands. Au dix-septième siècle, MAXIMILIEN LE GRAND (1596-1651), le plus illustre des souverains bavarois, chef de la sainte ligue catholique, défendit énergiquement la cause de l'Eglise et les droits de son cousin, l'empereur Ferdinand II, et gagna le Palatinat et la dignité électorale aux traités de Westphalie (1648). Les ambitions excessives des successeurs de Maximilien manquèrent, à deux reprises, de perdre la Bavière ; l'électeur MAXIMILIEN-EMMANUEL (1679-1726) espéra un instant que son fils aîné, le prince électoral Joseph-Ferdinand-Léopold, désigné par un testament de Charles II, régnerait sur les Espagnes ; mais cet enfant mourut avant le roi qui l'instituait son héritier. Quand la succession s'ouvrit, l'électeur s'allia à Louis XIV contre l'Autriche, dans l'espoir de s'agrandir ; mais après la stérile victoire d'Höchstædt, il fut chassé de ses Etats et vint chercher un asile à Versailles ; l'empereur Joseph Ier le mit au ban de l'Empire, et démembra son électorat. Les traités de Rastadt et de Baden (1714) lui rendirent sa souveraineté. — En 1740, son fils et successeur CHARLES-ALBERT, appuyé sur l'alliance de la France, réclama la succession entière de l'empereur Charles VI, et se fit couronner à Francfort. Mais il fut chassé de son électorat par les armées de Marie-Thérèse, et mourut au milieu des revers. — Son fils MAXIMILIEN-JOSEPH, renonça aux prétentions de son père, et traita à Füssen (1745). Avec ce prince, en 1775, s'éteignit la maison Ludovicienne des Wittelsbach ; son cousin CHARLES-THÉODORE, électeur palatin, lui succéda, en vertu de l'acte du congrès de Teschen (1779) où les puissances de l'Europe s'interposèrent entre l'Autriche et la Prusse, prêtes à se disputer par les armes l'héritage vacant.

Charles-Théodore ne put empêcher la République française d'envahir et d'annexer ses Etats de la rive gauche du Rhin. — Son successeur, MAXIMILIEN-JOSEPH (1799-1825), prince palatin de la maison des Deux-Ponts, se rapprocha du premier consul. Il entrait dans les plans de Napoléon de créer dans l'Allemagne du Sud une puissance assez forte pour tenir en échec l'Autriche amoindrie ; ce rôle était réservé à la Bavière. Aussi l'électeur fut-il largement dédommagé de ses pertes territoriales. La Bavière se mit sous la protection de la France ; après Austerlitz et le traité de Presbourg, elle y gagna 28000 kilom. car. et 600000 âmes ; l'électeur échangea son titre contre une couronne de roi, et sa fille aînée Au-

[redacted]

guste-Amélie, en épousant le vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, entra dans la famille impériale. Le nouveau roi de Bavière fut un des souverains les plus puissants de la Confédération du Rhin. La paix de Vienne (1809) et le traité franco-bavarois de Paris (1810) augmentèrent encore ses Etats. Mais cette brillante fortune coûtait cher à la Bavière qui était tenue de fournir à l'empereur des hommes et de l'argent. Sur les 30 000 soldats qui prirent part à la campagne de Russie, il n'en revint que 2 000. Les revers de Napoléon furent pour la Bavière le signal de la défection ; entraîné par le prince héréditaire Louis, qui détestait la France, Maximilien-Joseph entra dans la coalition (traité de Ried 1813), déclara la guerre à l'empereur et essaya sans succès à Hanau (30 oct. 1813), de couper la route de Mayence aux troupes françaises qui avaient survécu aux sanglantes journées de Leipzig. En 1815, après de longues contestations, la Bavière garda son rang de royaume, restitua à l'Autriche quelques-unes de ses provinces, comme le Tyrol et le Vorarlberg, et ne perdit que 400 000 habitants — Les règnes de Louis Ier (1825-1848) et de Maximilien II (1848-1864) ont été des règnes d'artistes et de savants; ces princes, le premier surtout, ont été plus préoccupés de bâtir des palais, d'enrichir leurs musées, de fonder des bibliothèques, d'ouvrir des routes nouvelles que d'agrandir leurs possessions territoriales. — En 1866, après la dissolution de la Confédération germanique et la défaite de l'Autriche, dont elle avait embrassé la cause, la Bavière gouvernée par le jeune roi Louis II, n'eut à céder au vainqueur que quelques districts. Elle aurait pu tenter de fonder alors une union de l'Allemagne du Sud sur le modèle de l'union du nord; mais ce projet n'aboutit pas. Elle dut alors signer avec la Prusse un traité d'alliance offensive et défensive, en cas de guerre. En 1870, cet engagement fut tenu, et la Bavière concourut, sous l'hégémonie prussienne, et pour le plus grand profit de la Prusse, à la création du nouvel empire souverain.

Constitution (1818). *Monarchie* constitutionnelle et héréditaire. — Le roi est assisté de 6 ministres [1] : *Culte* et *Instruction; Justice; Guerre; Finances; Maison du roi et Affaires étrangères; Intérieur.* — La représentation nationale se compose de deux *Chambres: Chambre des pairs* où siègent les grands dignitaires héréditaires et des membres nommés à vie par le roi; — la *Chambre des députés*, qui comprend 156 membres élus par une élection à deux degrés. — Dans le traité conclu avec la Prusse, en 1870, la Bavière a obtenu de conserver la libre administration de ses postes et télégraphes, et de son armée qui forme dans les troupes de l'empire un corps distinct, placé sous la souveraineté militaire du roi de Bavière, ayant ses couleurs spéciales. C'est une dernière et anodine satisfaction donnée au souvenir du particularisme bavarois.

Drapeau, bleu et blanc; **Ordres** de chevalerie, au nombre de 13 : *Saint-Hubert* (1444), *Saint-George* (1729), *Maximilien-Joseph* (1806), *Saint-Michel*, 1837, etc. — Il y a 4 Ordres réservés aux dames : *Sainte-Elisabeth*, *Sainte-Thérèse*, *Sainte-Anne de Munich* et de *Würzbourg*. — **Budget** : (recettes et dépenses, 234 460 000 marcs.

La Bavière touche au nord aux Etats saxons et à la Prusse; à l'est, à l'Autriche; au sud, au lac de Constance; à l'ouest, à la Hesse, à Bade, au Wurtemberg.

1. Le roi actuel *Louis II*, né en 1842, a succédé en 1864 à son père Maximilien-Joseph; — il n'est pas marié.



Vue du Tegernsee (Bavière).

Royaume de Bavière.

DISTRICTS	CHEFS-LIEUX	VILLES IMPORTANTES
Haute-Bavière (OBER-BAYERN) Danube, Isar, Inn, Salza.	MUNICH (*München*), 230 000, *capitale du royaume, transformée par les rois Louis et Maximilien en un vaste musée d'architecture et de sculpture; Académies, Université; faïences, poteries, verreries, machines, et brasseries particulièrement renommées.*	Nymphembourg, *le Versailles bavarois, manufacture de porcelaines;* Schleissheim, *château royal, école d'agriculture;* Freising, 6000; Ingolstadt, 15 000, *forteresse du Danube;* Mulhdorf, *houblon;* Burghausen, *place forte de la Salza, draps;* Reichenhall, Rosenheim, Berchtesgaden, *salines;* Landsberg, *ville d'industrie;* Hohenlinden et Rain, *localités historiques;* Partenkirchen, Tegernsee, Kreuth, *stations balnéaires.*
Basse-Bavière (NIEDER-BAYERN) Isar, Danube, Inn.	LANDSHUT, 17 200, *au milieu de campagnes fertiles.*	Passau, 15 000, *place forte (confl. du Danube et de l'Inn), ville historique, étape du commerce entre les deux fleuves;* Deggendorf, 7 000, *pont du Danube, entrepôt de bois, toiles, usines métallurgiques, verreries, poteries;* Straubing, 12 000, *fonderie de canons;* Kelheim, 3000, *chantiers et batellerie, au confl. de l'Altmuhl.*
Souabe (SCHWABEN) Lech, Iller, Rhin, Danube.	AUGSBOURG, 61 500, (*ancienne Augusta Vindelicorum*), *arsenal, beaux monuments, musées, établissements scientifiques et littéraires; banques célèbres, grand commerce de transit; orfèvrerie, bijouterie, horlogerie, filatures, teintureries.*	Memmingen, 8 000, *toiles, houblon;* Kempten, 13 000, *marchés de bestiaux, coton, papiers;* Lindau, 5 000, *port fortifié sur trois îles du lac de Constance;* Füssen, *forteresse* à l'entrée du Tyrol; Donauwerth, 3000, Neubourg, 7 000, Hochstædt, Dillingen, Wirtingen, *lieux historiques;* Nordlingen, 7 000, *tapis, tissus de laine, toiles.*
Haut-Palatinat (OBER-PFALZ) Danube, Regen, Vils.	RATISBONNE (Regensburg 34 500, *manufactures, fonderies de cuivre, armes, ancienne ville épiscopale.*	*Près de Ratisbonne* est Donaustauf *que domine le temple de la Walhalla;* Cham, 3000, *bois et bestiaux;* Amberg, 13 000, *armes à feu, faïence, tabac, cartes à jouer, houblon, bestiaux.*
Haute-Franconie (OBER-FRANKEN) Main, Regnitz, Saale.	BAIREUTH, 22 000, *filatures et tissages de coton.*	Kronach, 4 000, *armes, bois, houille;* Hof, 21 000, *lainages, cotonnades, mousselines;* Bamberg, 30 000, *manufactures de cuirs, brasseries, fleurs et légumes;* Lichtenfels, 2 000, *corbeilles;* Culmbach, 5 000, *filatures, brasseries, toiles;* Wunsiedel, 4 000, *forges.*

[redacted]

DISTRICTS	CHEFS-LIEUX	VILLES IMPORTANTES
Moyenne-Franconie (MITTEL-FRANKEN) Regnitz, Pegnitz, Altmuhl, Tauber.	NUREMBERG, 100000, (Nürnberg), *un des grands marchés de l'Allemagne, entre le Danube et le Rhin, l'Italie et l'Allemagne du Nord, vieux monuments, riches collections, musées, usines, armes, instruments, tabletterie, jouets d'enfants.*	Fürth, 32000, *succursale industrielle de Nuremberg, ouvrages en métaux, miroirs, objets de toilette, aiguilles, wagons, etc.*; Stein, *manufacture de crayons;* Schwabach, 10000, *aiguilles, passementerie, papier, tabac;* Roth et Spalt, *houblon;* Weissenburg, 5000, *brasseries;* Solnhofen, *marbre et pierres lithographiques;* Ausbach, 12000, *tissus, tanneries;* Erlangen, 14000, *université;* Rothembourg, 6000, *eaux minérales.*
Basse-Franconie (UNTER-FRANKEN) Main, Saale.	WURZBOURG, 51000, *place forte, université, beaux monuments, établissements de bienfaisance, fabriques d'instruments de chirurgie et de musique, presses, imprimeries*, etc.	Kitzingen, 5000, *imprimeries, brasseries;* Kissingen, *salines, eaux minérales;* Schweinfurt, 11000, *tapis, toiles;* Lohr, 4000, *usine de fer, bois, batellerie;* Aschaffenburg, 11000, *sucre, papier, tanneries.*
Palatinat ou Bavière Rhénane (BAYERN PFALZ) Rhin, Queich, Erbach.	SPIRE (Speyer), 15600, (anc. Augusta Nemetum), *vieille ville impériale; port franc sur le Rhin.*	Germersheim, 6000, *place fortifiée;* Ludwigshafen, 12000, *port franc du Rhin;* Frankenthal, 5000, *aiguilles, vignobles;* Landau, 12000, *place forte;* Pirmasens, 10000, *cordonnerie;* Deux-Ponts, 9000 (*Zweibrücken*); Hombourg, *ville forte;* Kaiserslautern, 26500 *drap, tanneries, forges.*

Les ÉTATS SOUABES. — Il ne reste plus aujourd'hui en Allemagne que deux grands Etats Souabes : le *royaume de Wurtemberg* et le *grand-duché de Bade*. La principauté de *Lichtenstein*, et les domaines de *Hohenzollern*, qui faisaient partie de l'ancien duché de Souabe, sont rattachés actuellement, la première à l'empire d'Autriche, les autres à la monarchie prussienne.

Le **Wurtemberg** (royaume) tire son nom d'un ancien château, maintenant disparu, qui était bâti sur le Neckar, en amont de Cannstatt. Les comtes souabes de Wurtemberg figurèrent avec éclat au moyen âge dans les guerres civiles de l'Allemagne, et ne cessèrent de s'agrandir jusqu'au seizième siècle; EBERHARD V, le fondateur de l'Université de Tübingen, obtint de Maximilien Ier le titre de duc en 1485. Le duché wurtembergeois courut les plus grands périls dans les trois siècles qui suivirent; il fut plusieurs fois dévasté et presque dépeuplé pendant les guerres de religion, la guerre de Trente ans et les invasions de Louis XIV. — En 1793, la République française confisqua le comté de Montbéliard qui relevait du Wurtemberg. Le duc se résigna à cette perte et entra dans l'alliance napoléonienne.

Il reçut de l'empereur le titre de roi dans l'acte constitutif de la Confédération du Rhin (1806), et maria sa fille Catherine avec Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (1807). Napoléon doubla l'étendue de ses Etats par des annexions successives. En 1813 et 1815, le roi FRÉDÉRIC Ier (1797-1816) qui avait trahi, comme les autres, son protecteur à l'heure des revers, fut assez heureux pour garder intact un territoire agrandi des dépouilles de l'Autriche, de Bade et de l'Ordre teutonique. — Son fils GUILLAUME Ier (1816-1864), accorda à ses sujets une constitution libérale toujours ajournée par son père; son petit-fils, CHARLES Ier, n'adhéra pas en 1866 à l'Union du Nord, et régna jusqu'en 1870 sur un royaume entièrement indépendant. Mais les événements de 1870 le rejetèrent dans les bras de la Prusse, qui personnifiait alors la patrie allemande contre la France, *l'ennemie séculaire*. Le Wurtemberg entra dans l'Union, et se soumit à son tour à l'hégémonie du nouvel empire.

Constitution. — La *monarchie* [1] est constitutionnelle et héréditaire (1819). — Le pays est représenté par deux Chambres; la *Chambre des pairs;* la *Chambre des députés* composée de 96 membres (13 de l'ordre équestre, 6 du clergé protestant, 6 du clergé catholique, 7 des villes, 63 des bailliages, 1 de l'Université. — Le roi est assisté de 6 ministres : *Affaires étrangères et de la maison royale; Finances; Cultes; Justice; Intérieur; Guerre.* — **Drapeau :** rouge et noir. — **Ordres de chevalerie :** *Couronne de Wurtemberg* (1818); *Mérite militaire* (1806); *Ordre de Frédéric* (1830); *Ordre d'Olga* (1871) conféré aux dames.

Le Wurtemberg touche à l'est à la Bavière, au sud au lac de Constance, à la principauté de Hohenzollern; au sud et à l'ouest, au grand-duché de Bade. — **Etrangers :** 3800 Suisses; 3600 Autrichiens; 650 Anglais; 440 Italiens; 350 Russes; 300 Hongrois; 270 Français; 115 Néerlandais; 54 Belges, etc.; 43000 Allemands des autres Etats. — **Budget** (recettes et dépenses) : 54 millions de marcs.

CERCLES	CHEFS-LIEUX	VILLES IMPORTANTES
Neckar (17 bailliages.)	STUTTGART, 117,000, *capitale, au sein d'un pays fort riche surnommé le « Paradis »; beaux édifices, musées, établissements scientifiques, imprimeries, bijouteries, pianos.*	Cannstatt, 16300, *eaux minérales;* Ludwigsbourg, 16000, *le* Versailles *du royaume; école militaire, canons, orgues, toiles, porcelaines;* Esslingen, 20000, *construction de machines, fabriques de vins mousseux comme Weinsberg;* Heilbronn, 21000, *sucres, papiers, bijoux, carrières, salines, grande production de plantes, arbustes et fleurs;* Waiblingen, 4000, *anc. manoir des Hohenstaufen.*

1. Le roi actuel est CHARLES Ier, né en 1823, proclamé en 1864, marié en 1846 à la princesse russe *Olga*, fille de l'empereur Nicolas Ier. Ils sont sans enfants. — L'héritier présomptif est le prince GUILLAUME, cousin du roi.

[redacted]

RÉGIONS	CHEFS-LIEUX	VILLES IMPORTANTES
Forêt-Noire (17 bailliages.)	REUTLINGEN, 17 000, *école polytechnique, imprimeries, coutelleries, cuirs, dentelles, draps, tanneries.*	Tübingen, 12 000, *université, cuirs, dentelles;* Rottenbourg, 6 000, *et son faubourg d'Ehingen, houblon;* Calw, 4 000, *commerce des bois avec la Hollande;* Wildbad, 3 000, *bains;* Frendenstadt, 5 000, *colonie de réfugiés autrichiens, près du défilé de Kniebis, forges de Christophsthal;* Rottweil, 5 000, *cotonnades;* Ebingen, 6 000, *ville d'industrie;* Tüttlingen, 6 000, *coutellerie, lainages.*
Jaxt (14 bailliages.)	ELWANGEN, 4 000, *chevaux et bestiaux.*	Aalen, 6 000, Wasseralfingen, *mines de fer;* Gmünd, 13 000, *bijouterie, quincaillerie;* Hall, 7 000, *salines;* Schorndorf, 4 000, *coutellerie, draps;* Heidenheim, 6 000, *fabriques de papier, cotonnades, lainages;* Mergentheim (Marienthal), 4 000.
Danube (17 bailliages.)	ULM, 33 000, *place forte; bière, farines, légumes, blanchisseries.*	Geislingen, 3 000, *ouvrages en bois et corne;* Goppingen, 11 000, *eaux minérales, lainages, non loin des ruines du château de Hohenstaufen;* Biberach, 5 000, *papeterie, jouets d'enfants;* Ravensburg, 10 000, *mousselines, verreries;* Friedrichshafen, 3 000, *port de commerce et station des vapeurs du lac de Constance.*

3° **Bade** (Baden). — La dynastie badoise actuelle se rattache à l'ancienne maison ducale de Zœrinhgen, dont le château ruiné se voit encore près de Fribourg en Brisgau. Au seizième siècle, à la mort du margrave Christophe Ier (1527), ses deux fils se partagèrent ses Etats; et la branche aînée, celle de *Baden-Baden*, eut son représentant le plus illustre dans ce margrave LOUIS-GUILLAUME, qui défendit Vienne contre les Turcs, les vainquit à Salankamen (1691), prit une part glorieuse à la guerre de Succession d'Espagne, et mourut en 1707 après avoir fait 26 campagnes, et assisté à 13 batailles rangées. Sa race s'éteignit en 1771, avec son deuxième fils, AUGUSTE-GEORGES. — La branche cadette, celle de *Bade-Durlach*, accepta de bonne heure la Réforme et lutta pour elle dans la guerre de Trente ans avec plus d'opiniâtreté que de succès. Les possessions des deux lignes furent réunies entre les mains du margrave CHARLES-FRÉDÉRIC qui vécut 83 ans (1728-1811) et en régna 73, et fut successivement margrave, électeur et grand-duc.

Les victoires de la République française le dépouillèrent de ses sei-

gneuries de la rive gauche du Rhin; mais le Directoire, et après lui le premier consul, qui voulaient créer entre la France et l'Autriche un Etat intermédiaire, doublèrent ses Etats sur la rive droite du fleuve et lui accordèrent la dignité électorale, aux dépens des princes ecclésiastiques de la Bavière et de la Hesse. Ces possessions furent encore augmentées au traité de Presbourg (1805) par Napoléon, qui abandonna à Charles-Frédéric presque tous les territoires rhénans de la maison de Habsbourg, maria le petit-fils de l'électeur à sa fille adoptive Stéphanie de Beauharnais, et le fit entrer lui-même dans la nouvelle Confédération du Rhin (juillet 1806), avec le titre de grand-duc, Charles-Frédéric n'ayant pas voulu accepter celui de roi. Les Etats du nouveau grand-duc avaient été ainsi portés de 3600 kilom. car. à 15000, et ses sujets de 800000 à un million. Cette longue alliance de Bade avec la France faillit devenir fatale à son successeur, son petit-fils, CHARLES-LOUIS-FRÉDÉRIC (1811-18). Bien qu'il se fût rallié à la coalition en novembre 1813, le Congrès de Vienne résolut de démembrer ses territoires. L'attitude énergique du grand-duc, appuyé sur l'alliance secrète du tsar, donna gain de cause à Bade. — Son oncle et successeur LOUIS-AUGUSTE-GUILLAUME (1818-1830) signa avec l'Autriche le traité de Francfort, qui régla la question des frontières à l'avantage du grand-duché. Après lui, LÉOPOLD Ier (1830-1852) employa son règne à l'adoption de réformes politiques et économiques. En 1835, Bade adhéra à l'Union douanière ou Zollverein. Les conflits entre les libéraux et les partisans du pouvoir absolu amenèrent en 1849 une insurrection républicaine; le grand-duc dut se réfugier à Strasbourg, et ne fut rétabli que par l'intervention de l'armée prussienne.

Le grand-duc actuel, FRÉDÉRIC-GUILLAUME-LOUIS, bien que marié à la fille de Guillaume Ier, roi de Prusse, prit part à la guerre de 1866 comme allié de l'Autriche; la victoire complète de son beau-père ne lui coûta pas un pouce de terrain. Quatre ans plus tard, il se fit pardonner son opposition malencontreuse en adhérant à l'Union du Nord, et en envoyant ses régiments combattre sous le drapeau de la Prusse contre la France et les Alsaciens, ses voisins et ses amis de la rive gauche du Rhin.

Constitution. — La *monarchie* badoise est constitutionnelle et héréditaire; la charte date de 1818. Le *pouvoir législatif* est exercé par deux *Chambres :* la première composée des princes de la maison ducale et des seigneurs médiatisés, des dignitaires ecclésiastiques, de représentants des Universités et de membres choisis par le grand-duc pour chaque période parlementaire de deux années; la deuxième de 20 députés des villes et de 43 des bailliages. Il a y trois départements ministériels : *Justice*, *Cultes ; Instruction* et *Intérieur ; Finances*. — **Etrangers**, 6680 Suisses, 2600 Austro-Hongrois, 815 Anglais, 773 Américains, 764 Italiens, 620 Français, 530 Russes, 240 Néerlandais, 77 Belges, etc. — **Budget** (1885) : recettes, 31741000 marcs; dépenses, 39280000.

Le grand-duché de Bade touche à l'ouest, au Rhin; au nord, à la Hesse-Darmstadt et à la Bavière; à l'est, au Wurtemberg et à la principauté de Hohenzollern; au sud, au lac de Constance et au Rhin. Il est divisé en 11 cercles et 59 bailliages.

[redacted]

	CERCLES	VILLES PRINCIPALES
Rhin, lac de Constance, Dreisam, Kinzig, Murg, Neckar, Enz, Main.	KARLSRUHE, 50000, capitale du duché, *œuvre d'un caprice princier, bâtie en forme d'éventail avec le palais ducal au centre; ville de fonctionnaires; établissements scientifiques; beaux monuments.*	Pforzheim, 24000, *bijouterie d'or et d'argent, forges, draps;* Ettlingen, 5000, *filature de coton, papeterie;* Bruchsal, 11000; Durlach, 5600.
	CONSTANCE, 13400; *ville historique, navigation à vapeur sur le lac; vignobles des îles* Reichenau *et* Mainau.	Meesbourg, 2000, *vignobles;* Ueberlingen, 4000, *bains ferrugineux;* Engen, et Stokach, *batailles;* Radolfzell.
	VILLINGEN, 4000, *horloges; boîtes à musique.*	Donaueschingen, 3000, *brasseries;* Mœsskirch; Triberg, 2000, Furtwangen, 3000, Lenzkirch, *tressage de paille.*
	WADLSHUT, *au confl. de l'Aar.*	Thiengen — Saint-Blaise.
	FRIBOURG, 30000, *université, établissements scientifiques.*	Vieux-Brisach, *place forte démantelée;* Ettenheim.
	LŒRRACH, 4000, *tissus imprimés, rubans de soie, tabac.*	Friedlingen; Badenweiler, *au pied du Belchen.*
	OFFENBOURG, 4500; *ville de l'Ortenau.*	Kehl, 5000, *tête de pont, unie au camp retranché de Strasbourg;* Lahr, 8000, *tabac, chicorée, toiles;* Oppenau, *centres de stations balnéaires.*
	BADEN, 12000, *ville de bains.*	Rastadt, 12000, *forteresse;* Gernsbach, 2000, *flottage et commerce de bois;* Steinbach, *vins;* Salzbach.
	MANNHEIM, 51000, *place forte, fonderie de canons, glaces, toiles, port de commerce.*	Ladenbourg, *victoire de Turenne* (1674); Weinheim, 6000, *fabriques de cuir verni.*
	HEIDELBERG, 25000, *université; ancienne capitale du Palatinat; établissements scientifiques.*	Sinzheim, *victoire de Turenne* (1674).
	MOSBACH, 3000, *sur le Neckar.*	Wertheim, 3000, *vignobles, distilleries, tanneries.*

4° **Hesse-Darmstadt** (*grand-duché*). — Ancien territoire des Cattes, tombé au pouvoir des ducs de Franconie et des landgraves de Thuringe, la Hesse a eu pour fondateur le prince HENRI, descendant de Charlemagne. Son souverain le plus illustre fut PHILIPPE LE MAGNANIME, un des plus grands hommes du seizième siècle, champion redoutable de la Réforme, vrai chef politique et militaire de la ligue de Smalkalde, fondateur de l'Université de

Marbourg. Après lui, ses Etats se divisèrent. — Un des landgraves de la ligne aînée, FRÉDÉRIC Ier de HESSE-CASSEL, mari d'Ulrique-Eléonore, sœur cadette de Charles XII, devint roi de Suède (1720-51); son neveu, FRÉDÉRIC II, fut le premier de ces despotes Hessois qui ruinèrent leurs sujets pour payer leurs plaisirs et leurs constructions luxueuses; il vendit par milliers ses soldats pour le service colonial de l'Angleterre, tarifant d'avance la mort et les blessures. Dépouillé de quelques territoires rhénans au traité de Bâle (1795), le landgrave GUILLAUME IX fut admis en 1803 dans le collège électoral et prit le nom de GUILLAUME Ier, mais sa politique équivoque irrita Napoléon qui, en 1806, supprima le duché de Hesse-Cassel et l'incorpora au nouveau royaume de Westphalie; le roi, Jérôme Bonaparte, eut Cassel pour capitale, et pour résidence d'été la Wilhelmshoehe, qui prit le nom de Napoleonshoehe. En 1825, Guillaume Ier rentra dans son électorat, et recommença la lutte contre ses sujets : ceux-ci émigrèrent en masse. En 1866, l'électeur FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, allié de l'Autriche, fut emmené prisonnier à Stettin. Après Sadowa on lui rendit la liberté, mais on lui prit ses Etats : la Prusse annexa les possessions de la Hesse-Cassel et les ajouta à la province prussienne de Hesse-Nassau, en dépit des protestations de l'électeur qui mourut en 1875. Son héritier présomptif a abdiqué toute prétention ultérieure entre les mains du roi de Prusse.

La ligne cadette ou de *Hesse-Darmstadt* a conservé sa souveraineté. Napoléon Ier l'agrandit, donna au prince LOUIS Ier le titre de grand-duc (1806), et le fit entrer dans la Confédération du Rhin. En 1813, les alliés lui garantirent la possession de ses Etats. En 1866, LOUIS III n'échappa à la confiscation que grâce à ses alliances de famille. Dès ce moment, il entra dans la Confédération du nord de l'Allemagne, et ne garda son héritage qu'en devenant en 1870 le vassal de l'empereur Guillaume.

Constitution. — La *monarchie* est constitutionnelle et héréditaire (1820). — Le pays est représenté par deux *Chambres :* la première est composée des princes du sang, des chefs des familles médiatisées, un évêque catholique, un prélat protestant, le chancelier de l'Université, deux membres élus parmi la noblesse territoriale, et 12 nommés à vie par le grand-duc; — la deuxième, composée de 10 députés des grandes villes et de 40 des petites villes et des communes rurales. — **Drapeau** : rouge et blanc avec un lion couronné. — **Décorations** du *Lion d'or* (1770), de *Louis* (1807), de *Philippe le Magnanime* (1840), *Croix* d'officier de santé et du *Mérite militaire* (1870). — **Budget** (recettes et dépenses) : 17 306 000 marcs.

Le grand-duché de Hesse-Darmstadt se compose de deux parties, séparées par les territoires prussiens de Hanau et Francfort. Il touche au nord, à la Prusse ; à l'est, à la Bavière; au sud, à Bade; à l'ouest, à la Bavière rhénane et à la Prusse rhénane. — Il comprend 3 provinces :

PROVINCES	CHEFS-LIEUX	VILLES
Starkenbourg (Rhin Main.)	DARMSTADT, *capitale*, 49000, *monuments, tapis, papiers, instruments de précision et de musique.*	Offenbach, 28500, *cuirs, maroquin, bijouterie, objets laqués,* etc.; Diebourg, 4000; Michelstadt, 3000; Erbach, *ivoire, draperie.*

[redacted]

PROVINCES	CHEFS-LIEUX	VILLES
Hesse rhénane (Rhin Nahe.)	MAYENCE (Mainz), *ancienne Moguntiacum*, 62000, *place forte avec castel, station importante de la navigation rhénane ; entrepôt de vins du Rhin, grains, jambons, tanneries.*	Bingen, 6000, *blé, vins, lainages;* Oppenheim, *vins;* Worms, 19000, *ancienne ville romaine; cuirs, vins ;* Alzei, 5000.
Haute-Hesse (Main Lahn.)	GIESSEN, 17000, *université, lainages, cotonnades.*	Alsfeld, Lauterbach, Büdingen, Friedberg, *villes d'industrie.*

Le roi de Prusse, empereur d'Allemagne, est actuellement (1885) *Guillaume Ier*, né en 1797, régent de Prusse en 1858, puis roi en 1861 ; proclamé empereur le 18 janvier 1871; marié en 1829 à Marie-Louise-*Augusta*-Catherine, fille du grand-duc de Saxe-Weimar; ils n'ont qu'un fils, *Frédéric-Guillaume*, prince royal, héritier de l'empire (kronprinz), marié à la princesse *Victoria*, fille aînée de la reine d'Angleterre; et une fille, *Louise*, mariée au grand-duc régnant de Bade, *Frédéric-Guillaume-Louis*. — **Drapeau.** A l'ancien drapeau de l'empire, *noir*, *rouge* et *or*, en a été substitué un nouveau, noir, blanc et rouge, à disposition horizontale. L'emblème est l'aigle à une seule tête. — **Ordres de chevalerie.** Il n'y en a pas moins de douze en Prusse : *Aigle noir*, fondé en 1701; *Aigle rouge* (1791); *Mérite militaire* (1740); *Croix de fer* (1813); *Ordre royal des Hohenzollern*, divisé en deux classes (1851); *Ordre de la Couronne* (1861); *Saint-Jean de Jérusalem*, reconstitué en 1853; *Ordre princier de Hohenzollern* (1841); *Ordre de Louise* pour les dames (1814); *Croix du Mérite* pour les dames (1871); *Ordre du Cygne* (1843).

III. — GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Productions. — **Minéraux.** L'Allemagne occupe en Europe le deuxième rang (après l'Angleterre) : l'ensemble de cette production occupe plus de 300000 ouvriers. (Voy. les tableaux statistiques, p. 11.) — **Houille**, dans la région saxonne, 30000 tonnes (bassins de l'Erz-Gebirge, de la Saale inférieure, de la Thuringe, du Harz); en Silésie (bassins de l'Oder supérieur et du Riesen-Gebirge, 45000 ouvriers, 13 millions de tonnes); dans la Prusse rhénane (100 millions de francs), (bassin de la Sarre) dans la région vosgienne; en Westphalie, bassin de la Ruhr (15 millions de tonnes valant 100 millions); **Lignite** du Hanovre, de la Saxe, des bords du Rhin, du Vogelsberg; **Tourbes** de Potsdam, Danzig, de l'Ems, du Harz, des plaines du nord; **Asphalte** de Benthein; **Pétrole** de Vietze, de Peene; **Fer** abondant dans la Haute-Silésie, dans l'Erz-Gebirge (Saxe), dans le Harz, le Brandebourg, la Westphalie (1 million de tonnes), dans les vallées de la Ruhr, de la Sieg, de la Lahn, de la Sarre, dans l'Eifel (Prusse rhénane), de la Moselle (Hayange, Ottange, Moyeuvre, Styring); **Argent** de Freyberg

et Annaberg (Saxe); d'Andreasberg (Harz); **Cuivre** du Harz, du Stadberg (Westphalie); **Plomb** du Harz (Altenau, Lautenthal, Ocker), de Freyberg (Saxe), de Stolberg, Bleyberg (Westphalie); de Silésie (Tarnowitz); **Zinc** de la Prusse rhénane (vallée de la Rühr et de la Lahn), de la Silésie (Beuthen), du Harz; **Manganèse** (Nassau, vallée de la Lahn); **Arsenic** de Silésie (à Reichenstein); **Antimoine** et *pyrites de fer*, près de Bonn; **Sel** de la province de Saxe (Stassfurt, Leopoldshall, Erfurth), et dans le Harz; *eaux salines*. d'Ems, Selters, Schlagenbad, Wiesbaden, Aix-la-Chapelle, Creuznach, Liebenstein en Thuringe, Salzbrunn en Silésie, Hall, Rosenheim, Reichenhall en Bavière, etc.; Wimpfen en Hesse, salines de la religion lorraine; *eaux minérales* de Niederbronn (Alsace), Baden-Baden, Rippoldsau et Petersthal (Bade); Kissingen (Bavière); — *Pierre*, *Grès* de Rudersdorf (Brandebourg), de Westphalie; *marbres*, *ardoises* de la Rühr; *chaux*, *kaolin*, *argile* (Saxe, Hanovre, Silésie, Nassau); *pierres meulières* (Eifel); *ambre* de la Baltique; *agates* d'Oberstein. — **Végétaux**. La propriété est très morcelée à l'ouest dans les pays rhénans, mais l'ouest est encore un pays de grandes cultures, où la moitié du sol appartient à des propriétaires ayant au moins 25 hectares de terre. Les 9/10e du sol sont productifs ou ont été rendus tels par le travail, car les terrains de la grande plaine du nord sont naturellement sablonneux ou marécageux. — **Céréales** : la plus importante est le *seigle* (Saxe, Brandebourg, Poméranie, Prusse, Silésie, Westphalie, Holstein-Schleswig, Bavière; *avoine* dans les provinces orientales; *pommes de terre* (280 millions d'hectolitres), très abondantes au nord, principal objet d'alimentation; *lupins*, *pois*, *fèves*, *lentilles*, *cumins* de Saxe et Silésie, *chicorée*, etc. Les principales cultures industrielles sont : le *tabac* (Brandebourg, Poméranie, Hesse, Palatinat, etc., 12000 tonnes, la récolte ne suffit pas à la consommation); la *betterave* (Saxe, Prusse, Silésie, Bade, Wurtemberg, Bavière); *lin* et *chanvre* (Westphalie, Silésie, Prusse orientale, Hanovre, Bavière); *colza*, *houblon* (Poméranie, Brandebourg, Wurtemberg, Bavière); *vignobles* des vallées du Rhin et de la Moselle, dans la Hesse (vins du Rhin, *Nierstein*, *Ingelheim*, *Bingen*, *Bergstrasse*, etc., coteaux du *Rheingau*, *Johannisberg*, *Steinberg*, *Rudesheim*, *Marcobrunner*); dans le pays de Bade, le Wurtemberg, la Bavière; vignobles de Grünberg (Silésie)[1]; *prairies*, surtout dans la province de Prusse, couverte de marais et de lacs, dans le Hanovre; *pâturages* de Saxe, de la Thuringe et du Brunswick; les **forêts** occupent le quart du territoire dans l'Allemagne du Nord et le tiers dans l'Allemagne du Sud; la plupart situées sur les pentes des montagnes et dans les vastes plaines sablonneuses septentrionales. Les forêts sont très bien aménagées et entretenues; forêts de *pins sylvestres* de la Thuringe, de l'Erz-Gebirge, du Brandebourg, de la Silésie; *hêtres et sapins* de la Forêt-Noire, de l'Oden-Wald, du Bayer-Wald, du Bohmer-Wald, de l'Eifel, du Hundsrück, du Wester-Wald, du Harz, fournissant du bois à brûler, à construire, du charbon, des mâts, des douves, de la résine, du goudron, de la potasse. —

1. La vigne a été introduite dans le Brandebourg à Guben par les réfugiés calvinistes français de 1685. Elle ne donne, comme on pense, qu'un vin médiocre, remarquable par son âcreté. Les 2500 hectares de Grünberg entre Sagan, Zullichau et Beuthen, fournissent environ 24000 hectolitres par an. M. Malte-Brun raconte que Frédéric II, à qui l'on en offrait, lors de son passage à Grünberg, s'écria : « Excellent, excellent, à la santé de celui qui n'est pas obligé d'en boire. » Le même Frédéric, demandant à l'abbé de Lebus si l'on buvait du Grünberg dans son couvent : « Oui, Majesté, répondit l'abbé, pendant la semaine des martyrs. »

[redacted]

Animaux : bétail abondant grâce à la richesse des pâturages; *chevaux* (Prusse, Posen, Brunwick, Mecklembourg, Hanovre); le plus grand haras d'Allemagne est à Trakehnen (Prusse orientale); *bêtes à cornes*, surtout nombreuses à l'ouest, bœufs du Voigtland et de la Lusace (Saxe et Thuringe), vaches laitières des Alpes Bavaroises, de l'Algau; *moutons* du Hanovre et des bruyères de Lunebourg, des polders du Holstein, des pâturages d'Anhalt et de Brunswick; *mérinos* de Saxe, de Prusse, de Silésie, Poméranie et Posnanie, où sont les grands pays producteurs de laine; *porcs* des forêts de Thuringe, de Saxe, de Brunswick, de Westphalie, provinces célèbres par leurs jambons, improprement appelés de Mayence; *chèvres* des mêmes montagnes; *apiculture* développée, surtout en Thuringe, et dans le Lunebourg; *pêche* fructueuse dans la Baltique; *chasse* productive dans les régions forestières.

Industrie. — Elle est extrêmement active et variée; les progrès accomplis au dix-neuvième siècle ont été très grands; elle n'a toutefois ni l'outillage puissant de la Grande-Bretagne, ni le bon goût, l'élégance et la perfection de l'industrie française, qu'elle supplante par le bon marché. — Les *industries mécaniques* ont leurs centres principaux dans la Prusse rhénane (Essen, Remscheid), dans la Westphalie (Kronenberg), dans la Silésie et la Saxe (fil de fer, tôle, fer-blanc, acier); les *machines* sont fabriquées dans le Brandebourg (Berlin, Spandau, Francfort), en Silésie (Breslau, Gleiwitz, Beuthen, Ratibor), en Saxe (Chemnitz, Zwickau), en Saxe (Magdebourg, Erfurt, etc.); dans la Westphalie (Iserlohn, Dortmund, Bochum, Siegen), dans la Prusse rhénane (Essen, Duisbourg, Solingen, Bielefeld, etc.), (150 millions de marcs à l'exportation); *armes et outils* à Solingen, Remscheid; les *aiguilles* et *épingles*, à Aix-la-Chapelle; l'indnstrie métallurgique est surtout active dans la Westphalie et la province du Rhin. — L'*industrie du bois* et les *scieries* sont importantes en Thuringe, Prusse, Silésie, Saxe et Brandebourg; l'*alcool* de pommes de terre et de grains se distille surtout en Saxe, Silésie, Brandebourg; les *produits chimiques* (Berlin, Francfort, Breslau, Dresde, Nordhausen, Dortmund, etc.); les *cuirs* et *peaux* apprêtés dans toute la région du Rhin, en Hanovre, en Saxe, à Berlin, etc.; les manufactures de *tabac*, répandues partout, ne peuvent suffire à la consommation. — *Industries alimentaires : meunerie* en Silésie, Saxe, Prusse, pays rhénan; *fromages* de l'Ost-Frise, du Holstein, de la Saxe; *charcuterie* de Westphalie, de Brunswick, de Silésie; *sucre* en Saxe, Silésie, Brandebourg, province du Rhin; *chocolat* en Saxe, Brunswick, Bavière; *conserves de poissons* dans les ports de la Baltique; *confiserie* (Saxe); *eaux-de-vie* (Danzig, Crefeld); *bière* dans toute l'Allemagne, la plus renommée est celle de Bavière (6000 brasseries et 10 millions d'hectolitres). — *Industries textiles.* Les filatures de *coton*, depuis l'annexion de l'Alsace, comptent près de 6 millions de broches (Chemnitz en Saxe, Cologne, Breslau); *cotonnades* d'Elberfeld, de Barmen, de Schweidnitz, Dortmund, Mulhausen, Berlin, Augsbourg, Hof; — Industrie du *lin* et du *chanvre* en Silésie (Reichenbach, Ratibor, etc.), en Westphalie (Bielefeld), en Saxe (Bautzen, Plauen), en Hanovre (Osnabrück, Kirchsberg), en Bavière (Baireuth), en Wurtemberg (Kempten); — filature et peignage de la *laine* à Chemnitz, Aix-la-Chapelle, Munich, Nuremberg; *draps* de Saxe (Grossenhain, Chemnitz), de Brandebourg (Kottbus et Berlin), d'Aix-la-Chapelle, etc. — *Soieries* de Crefeld, Barmen, Bochum, Bielefeld, Elberfeld, Munich, Augsbourg, etc. *Tapis*, *châles* de Berlin, de Schmiedeberg (Silésie), Augsbourg, etc.; *dentelle et broderie* de Saxe; *cordonnerie* de Mayence et Pirmasens; *verrerie*, *céramique*, *poteries* de Nymphenbourg, Fürth, Passau

(Bavière), Breslau (Silésie), en Saxe, Thuringe, Meissen (Saxe), Berlin, Charlottenbourg (à l'exportation, 31 millions de marcs); *horlogerie* en Saxe, Silésie; *bijouterie* et *orfévrerie* à Berlin, Breslau, Nuremberg, exportation, 93 millions de marcs); *instruments de musique*, Berlin, Leipzig, Erfurt; *joujoux* à Munich, Reichenhall, Ober-Ammergau, Nuremberg, Sonnenberg; *ameublement* (Berlin); *industrie du bronze*, Berlin, Iserlohn; *papeterie* de Duren, Chemnitz, Berlin; *imprimerie* et *librairie* à Berlin, Breslau, Leipzig, Weimar, Munich, etc. (41 millions de marcs à l'exportation).

Commerce : — **Importation** (1883), 3262 millions de marcs; — **Exportation**, 3270. — **Voies de communications. Chemins de fer.** — Une union des chemins de fer allemands (y compris l'Autriche) a été conclue en 1846, et a son siège à Berlin. — Il y a dans l'Allemagne 50 administrations de chemins de fer et 36 082 kilom. (en 1884). *Grandes lignes* internationales les plus actives : 1° La ligne de Paris à Saint-Pétersbourg, passe à *Aix-la-Chapelle*, *Cologne*, *Minden*, *Hanovre*, *Brunswick*, *Magdebourg*, *Berlin*, *Custrin*, *Thorn*; 2° Celle de Paris à Vienne passe à *Strasbourg*, *Carlsruhe*, *Stuttgart*, *Ulm*, *Augsbourg Munich*, *Braunau;* 3° Lignes venant de Suisse, soit de Zurich et de Schaffhouse, ou de Bâle à Brême par *Fribourg en Brisgau*, *Carlsruhe*, *Darmstadt*, *Francfort*, *Cassel*, *Göttingen*, *Hanovre;* 4° Ligne venant d'Italie, de Vérone et du Brenner à Hambourg par *Innsbrück*, *Munich*, *Regensburg*, *Altenbourg*, *Leipzig*, *Halle*, *Magdebourg*, *Wittenberg*, 5° Lignes de Berlin à Vienne, l'une par *Dresde*, *Prague* et *Brünn*; l'autre par *Francfort-sur-l'Oder*, *Breslau*, *Oppeln*, *Oderberg*. — Les deux principales lignes de commerce intérieures sont celles de Francfort à Leipzig, par *Hanau*, *Fulda*, *Eisenach*, *Gotha*, *Erfurt*, *Weimar ;* — et celle de Leipzig à Berlin par *Wittenberg* et *Interbock*. Le réseau allemand a 10 points de contact avec le réseau hollandais ; 2 avec le réseau belge; 3 avec le réseau luxembourgeois; 5 avec le réseau français; 3 avec la Suisse; 17 avec l'Autriche, 5 avec la Russie, et 1 avec le Jutland. — L'Allemagne est dotée partout d'excellentes **routes**. — **Voies navigables** ; les fleuves et rivières jouent un rôle important dans les transports du commerce intérieur; le Danube devient navigable à Ulm; l'Oder à Breslau; l'Elbe à Magdebourg; le Weser à Minden; le Rhin à Mannheim. D'immenses travaux ont corrigé la navigation du Rhin, praticable à la petite batellerie jusqu'à Bâle; les administrations allemandes et françaises y ont dépensé, depuis 1840, 40 millions [1]. — Les principaux canaux de l'Allemagne sont : le canal **Louis** (174 kilom.) construit de 1836 à 1845, qui unit l'Altmühl, affluent du Danube, à la Regnitz, affluent du Main (altit. du seuil de partage 440 m. près de Neumarkt) dans la région où se voit encore la tranchée ouverte dans le même but par Charlemagne (Fossa Carolina); — le canal de l'**Eider**, entre Steinwehr, près Rendsbourg, et Tönningen (mer du Nord), construit de 1774 à 1784 : 31 kilom. Ce canal insuffisant pour le grand commerce, et sans utilité stratégique pour l'Allemagne, sera complété par un grand canal entre l'Elbe, près Brunsbuttel, et la baie de Kiel, à Holtenau, au sud de la forteresse de Friedrichsort (long. 97 kilom., larg. 110 m., prof. 9 m. avec cales, bassins, magasins, casernes, et écluses munies de portes en fer à l'entrée et à la sortie) ; — Canal **Finow** (1740-46) long de 57 kilom.

1. V. Ch. Grad, *Economiste français*, 27 mai 1882.

[redacted]

entre Liebenwalde et Oderberg; — canal de *Müritz-Havel* (35 kilom), à travers les lacs du Brandebourg; — canal de **Frédéric-Guillaume** ou de *Müllron* (1669), long de 23 kilom. qui relie l'Oder à l'Elbe par la Sprée et la Havel; — canal de **Berlin-Spandau** (1848-59); — canal de **Bromberg** (Posnanie) ouvert en 1774, long de 26 kilom., qui unit la Brahe, près de Bromberg, à la Netze, près de Nakel; — le réseau des canaux qui relient ensemble les lacs innombrables de la Masovie (Prusse orientale), et constituent une importante voie de navigation de 128 kilom., surtout utilisée pour le transport des bois de la contrée; les ports de ce réseau sont : Angerburg, Lötzen, Rhein, Johannisburg, Nicolaiken; — canal de **Klodnitz** (Silésie), long de 46 kilom., entre l'Oder et les houillères et fonderies de Gleiwitz et Zabrze; — canaux de **Plaue**, longs de 30 kilom., entre l'Elbe, la Havel et l'Ihle. — **Postes**, 13600 bureaux; 1813 millions d'expéditions. — **Télégraphes** : 11226 bureaux (1883), 18377000 dépêches. — **Marine marchande** (1883), 4370 navires, dont 515 à vapeur et 1226650 tonnes : 2815 navires à la Prusse, 487 à Hambourg, 342 à Brême, 344 au Mecklembourg, 340 à l'Oldenbourg, 43 à Lubeck.

Races. — Très mêlées, comme le prouvent les découvertes des anthropologistes, et la comparaison des crânes et des ossements trouvés dans les marécages, sous les dolmens et les tertres funéraires; le pays germain (Deutschland) a été peuplé par des *Finnois*, des *Celtes*, des *Germains*, des *Slaves*, des *Latins* même. Les migrations et les invasions se sont croisées sur le sol de la Germanie, et les persécutions religieuses, dans des temps plus récents, y ont amené plusieurs colonies étrangères (Hollandais et Français). Les noms de Bohême et de Bavière dérivent de celui de Boïens, tribu gauloise qui occupa ces contrées jusqu'à l'invasion des Suèves et des colons romains. L'élément slave (*Tchèques*, *Lettons*, *Polonais*, *Wendes*) forme le fond de la population en Prusse, Posnanie, Poméranie, Silésie, Brandebourg. Le dénombrement officiel de 1880 indique sur un total de 45 millions d'individus 41400000 *Allemands*, 2860000 *Polonais*, 300000 *Français*, 150000 *Danois*, 150000 *Lettons*, 137000 *Wendes*, 54000 *Tchèques*. « Certainement, dit M. Grad, le nombre » de sujets allemands non Allemands d'origine dépasse de beaucoup ce » total officiel de 3722000. » — **Nationalités étrangères** (d'après Gotha) : 117574 *Autrichiens-Hongrois;* 28244 *Suisses;* 83593 *Danois;* 17772 *Hollandais;* 17393 *Français;* 15107 *Russes;* 11155 *Anglais;* 10326 *Américains;* 9900 *Suédois;* 7584 *Luxembourgeois;* 7132 *Italiens;* 4555 *Belges;* 5520 *divers*. — **Emigration.** Elle a pris des proportions énormes depuis quinze ans : en 1871, 75000 individus; en 1872, 125000; en 1875, 30773; en 1880, 106190; en 1881, 210547; en 1882, 193869; en 1883, 166119; les ports de départ sont *Hambourg*, *Brême*, *Stettin*, *Anvers*, le *Havre;* les pays de destination (en 1883), les *Etats-Unis*, 159094 individus; le *Brésil*, 1583; le reste de l'*Amérique*, 1716; l'*Australie*, 2104; l'*Afrique*, 772; l'*Asie*, 50[1]. — **Dialectes**, La langue allemande est l'instrument principal de l'unité nationale. « Par la force des choses, les populations de langue étrangère établies sur le territoire de

---

1. Pour l'Europe, voici d'après un tableau dressé par M. de Hell (*Bull. consulaire*, 1885. 4e fasc.) quelques chiffres intéressants : il y a en France 81988 Allemands domiciliés; 50000 en Russie; 93000 en Autriche, 95000 en Suisse; 42000 aux Pays-Bas; 40000 en Angleterre; 34000 en Belgique; 33000 en Danemark; 4200 en Algérie, etc.

l'Allemagne subissent l'influence irrésistible de la germanisation, au point d'être confondues avec les Allemands d'origine. Quiconque habite d'une manière permanente le territoire de l'empire est tenu d'apprendre et de parler la langue officielle. » On partage habituellement les dialectes populaires encore en usage en deux groupes : le *haut allemand*, devenu la langue littéraire, dialecte des régions élevées du territoire ; le *bas allemand*, parlé dans la zone des plaines basses, depuis la mer jusqu'à une ligne plus ou moins sinueuse, marquée, à partir des sources de la Sarre par Eupen, Solingen, Sachsenhausen, Münden, l'embouchure de la Saale, Guben, Zullichau. — **Instruction publique** : *Enseignement primaire*, gratuit et obligatoire (sous peine d'amende et même d'emprisonnement des chefs de famille responsables), donné dans les *salles* d'*asile* ou *jardins d'enfants* (Kindergärten), dans les *écoles primaires* ou *élémentaires* (à partir de 6 ans) ; dans les *écoles bourgeoises* (bürgerschulen) jusqu'à 15 ans : 60 000 écoles environ et 6 millions d'élèves. — *Enseignement secondaire* donné dans les *écoles réelles* (Realschulen) et les *écoles bourgeoises supérieures* (höhere bürgerschulen), 463 écoles, 89 000 élèves ; dans les *gymnases* et *progymnases*, 590 écoles, 108 000 élèves. — *Enseignement supérieur*, donné dans les *Universités* au nombre de 29 : 9, en Prusse, celle de *Berlin* (fondée en 1809), près de 6000 étudiants ; de *Bonn* (1818) ; de *Braunsberg*, de *Breslau* (1811) ; de *Fribourg* (1697) ; de *Greiswald* (1456) ; de *Halle* (1502-1694-1817) ; de *Heidelberg*, (1386-1802) ; de *Kiel* (1655) ; de *Königsberg* (1544) ; de *Marbourg* (1527) ; de *Munster* et de *Rostock* (1419) ; 1 en Saxe, *Leipzig* (1499) (3400 étudiants) ; 1 dans le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, *Iéna* (1357) ; 1 dans le grand duché de Hesse, *Giessen* (1607) ; 3 en Bavière, *Münich* (1746) ; *Wurzbourg* (1402) ; *Erlangen* (1743) ; 1 dans le Wurtemberg, *Tübingen* (1770) ; 1 dans le Hanovre, *Göttingen* (1537) ; 1 en Alsace, *Strasbourg* (1874). — **Justice** : Avant 1870, chaque Etat avait son Code, et ses lois, L'Etat prussien tend à ramener l'unité dans ce chaos judiciaire par la création de *tribunaux supérieurs* (Oberland gerichte) et de *tribunaux régionaux* (Landgericht) ; à Leipzig, siège la Cour *suprême de Cassation ;* à Lubeck, le *tribunal supérieur* des 3 villes libres, chargé aussi de juger les crimes d'Etat. — **Cultes.** Église *protestante* officielle ; l'église évangélique confond aujourd'hui les luthériens et les réformés. Le roi nomme les membres du *consistoire* de chaque province, qui administrent les affaires de l'Eglise. — Eglise *catholique* dissidente ; le pape refuse de laisser à l'Etat la nomination des membres du clergé, dont l'Etat entend faire un corps de fonctionnaires ; de là la lutte, désignée sous le nom de *Kulturkampf*, qui a amené une rupture éclatante entre l'empire et la papauté, l'interdit sur certains diocèses, la privation de traitement, les amendes et même l'emprisonnement des prélats opposants[1]. (V. le tableau, p. 533.) — **Armée.** Le

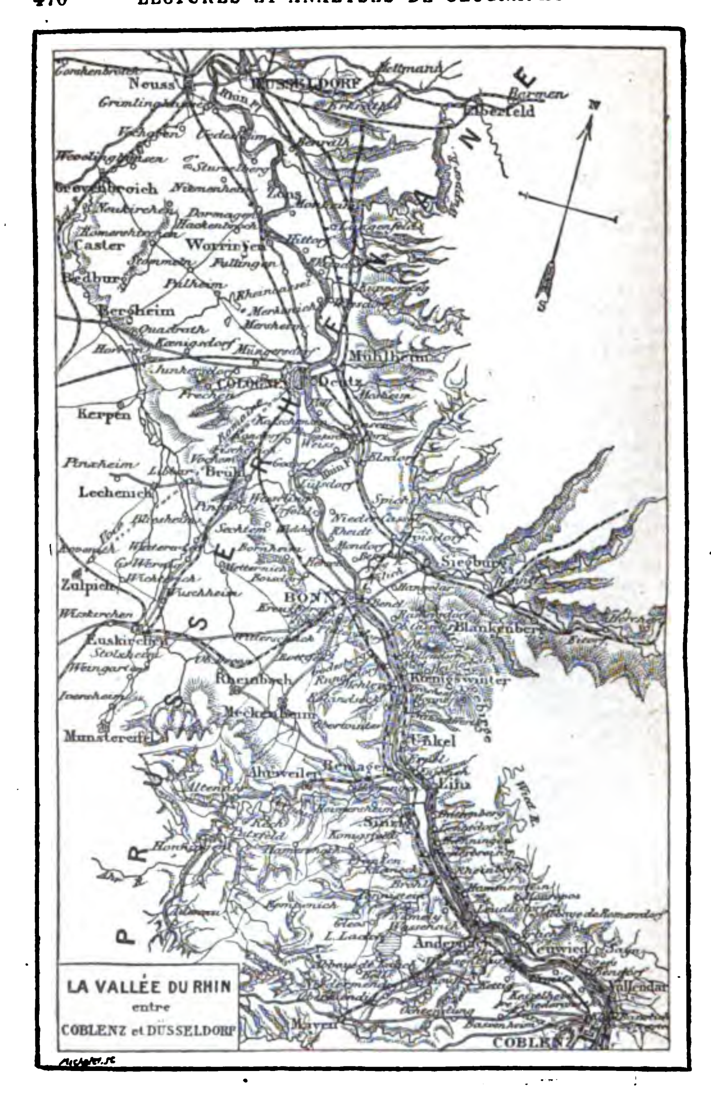
1. La Bavière est restée, au dix-neuvième siècle, comme elle l'était au dix-septième, le foyer principal et la citadelle du catholicisme en Allemagne. Un petit village des Alpes Bavaroises, Ober-Ammergau, perdu dans les hautes montagnes escarpées et boisées au milieu desquelles coule le torrent de l'Ammer, au sud de Munich, a même conservé l'usage de représenter, tous les dix ans, le drame de la Passion, tel qu'il était joué au moyen âge par la *Confrérie de la Passion*. Le spectacle dure de huit heures du matin à cinq heures du soir, avec une heure d'entr'acte, et recommence chaque jour pendant plusieurs semaines. « Tout le village prend part à la représentation, depuis les vieillards jusqu'aux » enfants. Ceux qui ne sont pas acteurs sont musiciens ou organisateurs de la

[redacted]

service est obligatoire pour tout Allemand de 17 à 42 ans, sans remplacement, substitution, exonération, exemption d'aucune sorte (loi de 1874); l'incorporation a lieu à 20 ans. Le service est de 3 ans dans l'*armée active*, 4 ans dans la *réserve*, 5 ans dans la *landwehr;* le reste dans le *landsturm*. Dans la réserve, l'appel des hommes a lieu deux fois pour une durée de 8 semaines; dans la landwehr, l'appel a lieu deux fois pour des exercices de 14 jours. Contingent de l'*armée active* sur pied de paix, 430 000 hommes; avec la *réserve*, la *landwehr* et les *volontaires d'un an*, 1 638 000 hommes; le *landsturm* comprend 1 115 000 hommes. Avec les réserves de recrutement, le total des hommes instruits et mobilisables est de 3 368 000, répartis en 17 régions de corps d'armée. — Les grandes *manufactures d'armes* sont à Danzig, Spandau, Erfurt, Amberg; les *fonderies de canons*, à Spandau, Augsbourg, Essen; les poudreries, à Spandau, Hanau, Metz. Ebenhausen, Gnaschwitz; les académies de guerre et les écoles d'application, à Berlin et Munich; les *écoles de guerre*, à Potsdam, Anklam, Erfurt, Neisse, Hanovre, Cassel, Engers, Metz, Munich. — **Marine.** L'*amirauté* a son siège à Berlin; les deux grands *ports de guerre* sont Kiel et Wilhemshaven; jusqu'en 1870, les vaisseaux de guerre allemands étaient construits en France et en Angleterre; aujourd'hui, ils sortent des chantiers allemands; 7 frégates cuirassées, 5 corvettes cuirassées, 13 canonnières cuirassées, 88 autres bâtiments, croiseurs, garde-côtes, transports et navires-écoles. La flotte de guerre a 5 *stations: Méditerranée*, 2 navires; *Asie orientale*, 7; *Océan Pacifique*, 3; *Amérique Sud*, 2; *Atlantique Sud*, 3. — **Monnaies.** *Frédéric d'or de Prusse* = 21fr,25; *thaler* (argent) = 3fr,75; *marc* = 1fr,25; *silbersgroschen* (cuivre) = 0fr,125; *kreutzer* = 0fr,04; *pfenning* = 0fr,01. *Florin* (gulden) = 2fr,14. — **Poids et mesures** réglées d'après le système métrique; le mille (meile) allemand = 7 532 mètres. — **Budget** de l'Empire 1884 (en équilibre) : 590 819 000 marcs.

» fête. Deux ans avant les représentations solennelles, à Noël, tous les habitants » s'assemblent pour élire les acteurs, car il faut être digne de ces rôles pieux. » Le Christ est choisi longtemps d'avance pour qu'il puisse laisser pousser sa » chevelure. C'est un point de la plus haute gravité. En 1870, le Christ était » appelé à l'armée : le roi, par un décret spécial et une exception unique, l'a » exempté du service actif pour que les spectateurs de 1871 ne fussent pas » exposés à voir un Christ en perruque. Toute l'année qui précède les représentations, on apprend les rôles, on répète, on monte le théâtre; on refait les » costumes, les décors. Les habitants, fidèles à l'esprit de leur vœu, ne voient » pas dans ces fêtes une spéculation. Tout l'argent qu'ils reçoivent est consacré » à rendre le théâtre plus beau, l'exécution du drame plus parfaite. Le Christ ne » reçoit pas plus de 100 florins (125 francs) pour vingt représentations... Les » tableaux vivants, où l'on voit paraitre jusqu'à 300 personnes, jusqu'à des » enfants de deux ans, jusqu'à un chien, sont ordonnés avec un art merveilleux » et atteignent la perfection de l'immobilité. Une foule de 450 acteurs se meut, » court, se précipite, sans que jamais la moindre confusion se produise ; elle » parle et crie, et le spectateur comprend chacune de ses paroles. » Nous empruntons ces extraits sur la représentation du Mystère de la Passion à Ober-Ammergau, à un très intéressant article de M. Gabriel Monod, publié dans le *Temps* du 15 août 1872. On peut lire aussi des détails sur le même sujet, dans une brochure de M. Bricard : *Souvenirs d'un voyage en Bavière*. (Angers, in-8°, 1882.)

[redacted]



LA VALLÉE DU RHIN entre COBLENZ et DÜSSELDORF

2° EXTRAITS ET ANALYSES

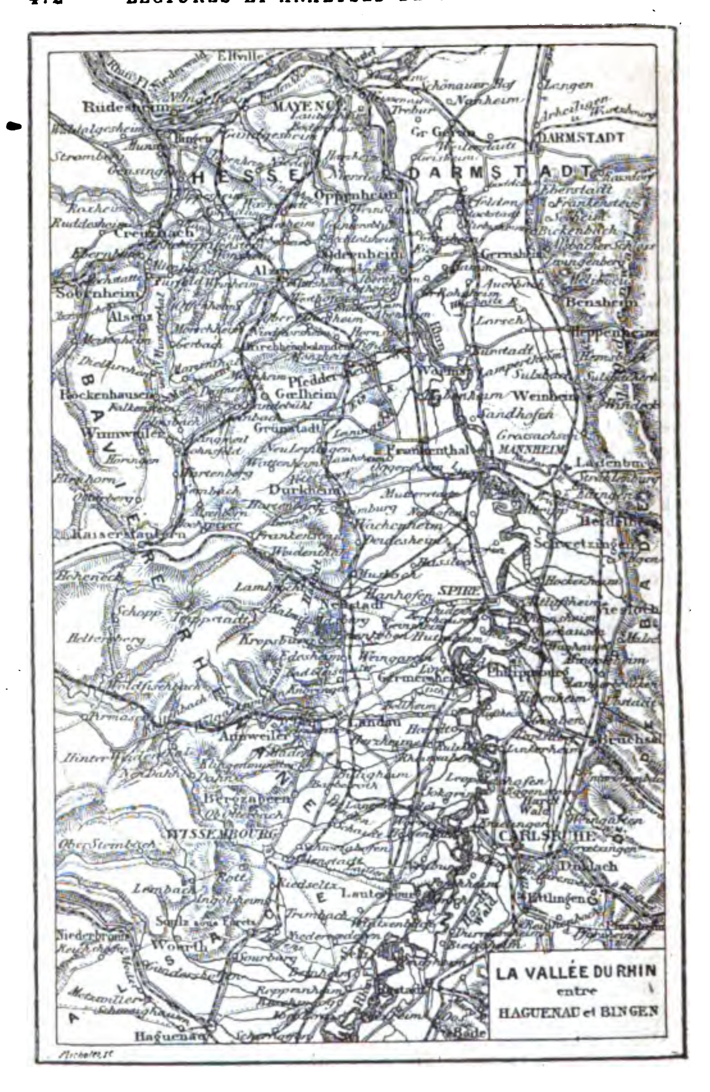
Le Rhin.

« Le fleuve naît entre deux murailles de granit ; il fait un pas et il rencontre, à Andeer, village roman, le souvenir de Charlemagne ; à Coire, l'ancienne Curia, le souvenir de Drusus ; à Feldkirch, le souvenir de Masséna ; puis, comme consacré pour les destinées qui l'attendent par ce triple baptême germanique, romain et français, laissant l'esprit indécis entre son étymologie grecque Ρεῖν, et son étymologie allemande *Rinnen*, qui, toutes deux, signifient couler, il coule en effet, franchit la forêt et la montagne, gagne le lac de Constance, bondit à Schaffhouse, longe et contourne les arrière-croupes du Jura, côtoie les Vosges, perce la chaîne des volcans morts du Taunus, traverse les plaines de la Frise, inonde et noie les bas-fonds de la Hollande, et, après avoir creusé dans les rochers, les terres, les laves, les sables et les roseaux, un ravin tortueux de deux cent soixante-dix-sept lieues, après avoir promené dans la grande fourmilière européenne le bruit perpétuel de ses vagues, qu'on dirait composé de la querelle éternelle du Nord et du Midi, après avoir reçu douze mille cours d'eau, arrosé cent quatorze villes, séparé, ou, pour mieux dire, divisé onze nations, roulant dans son écume et mêlant à sa rumeur l'histoire de trente siècles et de trente peuples, il se perd dans la mer. Fleuve-Protée, ceinture des empires, frontière des ambitions, frein des conquérants, serpent de l'énorme caducée qu'étend sur l'Europe le dieu Commerce, grâce et parure du globe, longue chevelure verte des Alpes qui traîne jusque dans l'Océan.

» Le Rhin a tous les aspects. Il est tantôt large, tantôt étroit. Il est glauque, transparent, rapide, joyeux de cette grande joie qui est propre à tout ce qui est puissant. Il est torrent à Schaffhouse, gouffre à Laufen, rivière à Sœckingen, fleuve à Mayence, lac à Saint-Goar, marais à Leyde...

» ... La partie du fleuve la plus célèbre et la plus admirée, la plus riche pour le géologue, la plus curieuse pour l'historien, la plus importante pour la politique, la plus belle pour le poète, c'est ce tronçon du Rhin central qui, de Bingen à Kœnigswinter, traverse du levant au couchant le noir chaos de collines volcaniques que les Romains nommaient les Alpes des Cattes. De

[redacted]


LA VALLÉE DU RHIN
entre
HAGUENAU et BINGEN
Rudesheim
MAYENCE
DARMSTADT
HESSE DARMSTADT
Oppenheim
Creuznach
Alzey
Gernsheim
Bensheim
Sobernheim
Alsenz
Worms
Pfeddersheim
Gœlheim
Weinheim
Grünstadt
Frankenthal
MANNHEIM
Durkheim
Heidelberg
Kaiserslautern
Schwetzingen
SPIRE
Neustadt
Philippsburg
Germersheim
Landau
Annweiler
Bergzabern
WISSEMBOURG
CARLSRUHE
Durlach
Lauterbourg
Ettlingen
Niederbronn
Woerth
Haguenau
Rastatt
Bade
BAVIÈRE RHÉNANE
ALSACE

[redacted]

Mayence à Bingen, comme de Kœnigswinter à Cologne, il y a sept ou huit lieues de riches plaines vertes et riantes, avec de beaux villages heureux au bord de l'eau. Mais le grand encaissement du Rhin commence à Bingen par le Rupertsberg et le Niederwald, deux montagnes de schiste et d'ardoise, et finit à Kœnigswinter, au pied des Sept-Monts.

» Là, tout est beau. Les escarpements sombres des deux rives se mirent dans les larges squames de l'eau. La roideur des pentes fait que la vigne est cultivée sur le Rhin de la même manière que l'olivier sur les côtes de Provence. Partout où tombe le rayon du Midi, si le rocher fait une petite saillie, le paysan y porte, à bras, des sacs et des paniers de terre, et, dans cette terre, en Provence il plante un olivier, et sur le Rhin il plante un cep. Puis il contrebutte son terrassement avec un mur de pierres sèches, qui retient la terre et laisse fuir les eaux. Ici, par surcroît de précaution, pour que les pluies n'entraînent pas la terre, le vigneron la couvre, comme un toit, avec les ardoises brisées de la montagne. De cette façon, au sein des roches les plus abruptes, la vigne du Rhin, comme l'olivier de la Méditerranée, croît sur des espèces de consoles posées au-dessus de la tête du passant ainsi que le pot de fleur d'une mansarde. Toutes les inclinaisons douces sont hérissées de ceps.

» D'en bas tous ces épaulements en pierres sèches qui suivent les mille ondulations du terrain en pente, et auxquels les cannelures du rocher donnent successivement presque toujours la forme d'un croissant, surmontés de la frange verte des vignes, rattachés et comme accrochés aux saillies de la montagne par leurs deux bouts qui vont s'amincissant, figurent d'innombrables guirlandes suspendues à la muraille austère du Rhin. A chaque tournant du fleuve se développe un groupe de maisons, cité ou bourgade. Au-dessus de chaque groupe de maisons se dresse un donjon en ruine. Les villes et les villages, hérissés de pignons, de tourelles et de clochers, font de loin comme une flèche barbelée à la pointe basse de la montagne...

» ... Du temps des Romains et des barbares, c'était la rue des soldats. Au moyen âge, comme le fleuve presque entier était bordé d'Etats ecclésiastiques, et tenu, en quelque sorte, de sa source à son embouchure, par l'abbé de Saint-Gall, le prince-évêque de Constance, le prince-évêque de Bâle, le prince-évêque de Strasbourg, le prince-évêque de Spire, le prince-évêque de Worms, l'archevêque-électeur de Mayence, l'archevêque-électeur

[redacted]

de Trèves et l'archevêque-électeur de Cologne, on nommait le Rhin la rue aux Prêtres; aujourd'hui c'est la rue des Marchands.

» Les antiques châteaux des bords du Rhin, bornes colossales posées par la féodalité sur son fleuve, remplissent le paysage de rêverie. Muets témoins des temps évanouis, ils ont assisté aux actions, ils ont encadré les scènes, ils ont écouté les paroles. Ils sont là comme les coulisses éternelles du sombre drame qui, depuis dix siècles, se joue sur le Rhin. Ils ont vu, les plus vieux du moins, entrer et sortir, au milieu des péripéties providentielles, tous ces acteurs si hauts, si étranges ou si redoutables : Pépin, qui donnait des villes au pape; Charlemagne, vêtu d'une chemise de laine et d'une veste de loutre, s'appuyant sur le vieux diacre Pierre de Pise, et caressant de sa forte main l'éléphant Abulabaz; Othon le Lion secouant sa forte crinière blonde; le margrave d'Italie, Azzo, portant la bannière ornée d'anges, victorieuse à la bataille de Mersebourg; Henri le Boiteux; Conrad le Vieux et Conrad le Jeune; Henri le Noir, qui imposa à Rome quatre papes allemands; Rodolphe de Saxe, portant sur sa couronne l'hexamètre papal : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rudolpho*; Godefroi de Bouillon, qui enfonçait la pique du drapeau impérial dans le ventre des ennemis de l'Empire; Henri V, qui escaladait à cheval les degrés de marbre de Saint-Pierre de Rome. Pas une grande figure d'histoire de l'Allemagne dont le profil ne se soit dessiné sur leurs vénérables pierres : le vieux duc Welf; Albert l'Ours; saint Bernard; Barberousse, qui se trompait de main, en tenant l'étrier du pape; l'archevêque de Cologne, Raynal, qui arrachait les franges du carroccio de Milan; Richard Cœur de Lion; Guillaume de Hollande; Frédéric II, le doux empereur au visage grec, ami des poètes comme Auguste, ami des califes comme Charlemagne, étudiant dans sa tente-horloge, où un soleil d'or et une lune d'argent marquaient les saisons et les heures.

» Ils ont contemplé, à leur rapide apparition, le moine Christian prêchant l'Evangile aux paysans de Prusse; Herman Salza, premier grand maître de l'Ordre teutonique, grand bâtisseur de villes; Ottocar, roi de Bohême; Frédéric de Bade et Conradin de Souabe, décapités à seize ans; Louis V, landgrave de Thuringe et mari de sainte Elisabeth; Frédéric le Mordu, qui portait sur sa joue la marque du désespoir de sa mère; et Rodolphe de Habsbourg, qui raccommodait lui-même son pourpoint gris. Ils ont retenti de la devise d'Eberhard, comte de Wurtemberg :

[redacted]

Gloire à Dieu! Gloire au monde! Ils ont logé Sigismond, cet empereur dont la justice pesait bien et frappait mal; Louis V, le dernier empereur qui ait été excommunié; Frédéric III, le dernier empereur qui ait été couronné à Rome. Ils ont écouté Pétrarque gourmandant Charles IV pour n'être resté à Rome qu'un jour, et lui criant : *Que diraient vos aïeux, les Césars, s'ils vous rencontraient à cette heure dans les Alpes, la tête baissée et le dos tourné à l'Italie?* Ils ont regardé passer, humiliés et furieux, l'Achille allemand, Albert de Brandebourg, après la leçon de Nuremberg, et l'Achille bourguignon, Charles le Téméraire, après les cinquante-six assauts de Neuss. Ils ont regardé passer, hautains et superbes, sur leurs mules et dans leurs litières, côtoyant le Rhin en longues files, les évêques occidentaux allant, en 1415, au concile de Constance pour juger Jean Huss; en 1431, au concile de Bâle pour déposer Eugène IV, et, en 1519, à la diète de Worms, pour interroger Luther. Ils ont vu surnager, remontant sinistrement le fleuve, d'Oberwesel à Bacharach, sa blonde chevelure mêlée au flot, le cadavre blanc et ruisselant de saint Werner, pauvre petit enfant martyrisé par les juifs et jeté au Rhin en 1287. Ils ont vu rapporter de Vienne à Bruges, dans un cercueil de velours, sous un poêle d'or, Marie de Bourgogne, morte d'une chute de cheval à la chasse au héron. La horde hideuse des Magyares, la rumeur des Mogols arrêtés par Henri le Pieux au treizième siècle, le cri des hussites qui voulaient réduire à cinq toutes les villes de la terre, les menaces de Procope le Gros et de Procope le Petit, le bruit tumultueux des Turcs remontant le Danube après la prise de Constantinople, la cage de fer où la vengeance du roi promena Jean de Leyde enchaîné entre son chancelier Krechting et son bourreau Knipperdolling; le jeune Charles-Quint faisant étinceler en étoiles de diamants sur son bouclier le mot *nondum*, Wallenstein servi par soixante pages gentilshommes, Tilly en habit de satin vert sur son petit cheval gris, Gustave-Adolphe traversant la forêt thuringienne, la colère de Louis XIV, la colère de Frédéric II, la colère de Napoléon, toutes ces choses terribles qui, tour à tour, ébranlèrent ou effrayèrent l'Europe, ont frappé comme des éclairs ces vieilles murailles. Ces glorieux manoirs ont reçu le contre-coup des Suisses détruisant l'antique cavalerie à Sempach, et du grand Condé détruisant l'antique infanterie à Rocroy. Ils ont entendu craquer les échelles, glapir la poix bouillante, rugir les canons. Les lansquenets, valets de la lance, l'ordre-hérisson, si fatal aux

[redacted]

Vue d'Andernacn.

[redacted]

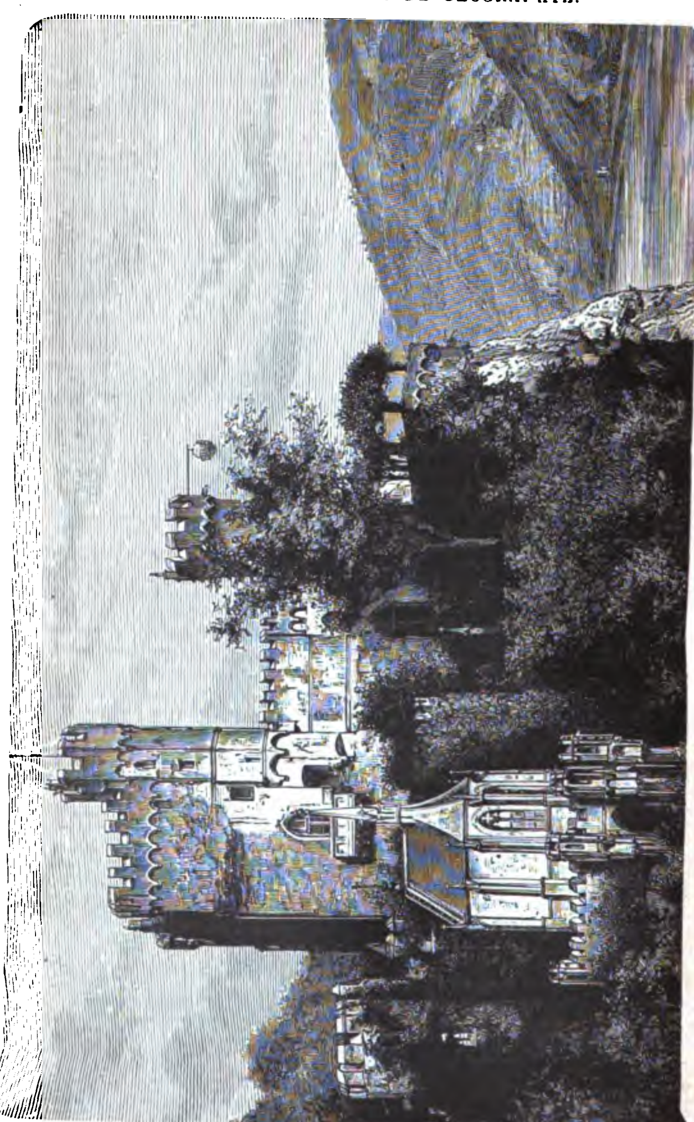
escadrons, les brusques voies de fait de Sickingen, le grand chevalier, les savants assauts de Burtenbach, le grand capitaine, ils ont tout vu, tout bravé, tout subi. Aujourd'hui, mélancoliques, la nuit, quand la lune revêt leur spectre d'un linceul blanc, plus mélancoliques encore en plein soleil, remplis de gloire, de renommée, de néant et d'ennui, rongés par le temps, sapés par les hommes, versant aux vignobles de la côte une ombre qui va s'amoindrissant d'année en année, ils laissent tomber le passé pierre à pierre dans le Rhin, et date à date dans l'oubli.

» O nobles donjons ! O pauvres vieux géants paralytiques ! O chevaliers affrontés ! Un bateau à vapeur, plein de marchands et de bourgeois, vous jette en passant sa fumée. » (Victor Hugo, *Le Rhin,* t. II, lettre 25.)

Le Rhin *héroïque* commence vraiment en aval de Mayence. De là jusqu'à Bonn, le fleuve a dû se frayer un passage à travers les montagnes schisteuses qui lui barraient la route; il a rompu l'obstacle, et se précipite dans le trou de Bingen entraînant dans son flot d'émeraude les eaux cuivrées de la Nahe; le Taunus, le Westerwald et le Siebengebirge à droite; le Hundsrück et l'Eifel à gauche, l'enferment comme dans un étroit couloir; des collines escarpées, couronnées de bois et de vignobles, et crénelées de majestueuses ruines féodales, cachent leur base sous ses eaux vertes; il a fallu entamer ces massifs pour tracer les routes et les chemins de fer sur les deux bords. « De nombreuses petites villes, charmantes à distance » surtout, s'étendent avec leurs églises et leurs bâtiments antiques le long » de la rive ou à l'entrée des vallées latérales; partout ce ne sont que mai» sons isolées, vieux couvents ou villas modernes, et les souvenirs histo» riques ou légendaires ajoutent un charme de plus au charme de la navi» gation. Près de Bingen, le *Maeusethurm* consacre par son nom la » légende de l'archevêque Hatton que dévorèrent les souris pour le punir de » la dureté de son cœur pendant une grande famine; en face de Caub, la » vieille forteresse de la *Pfalz*, qui émerge du fleuve, sur un bloc de rochers, » fut le théâtre d'un mariage furtif qui réconcilia momentanément les Welfs » et les Hohenstaufen ; à Saint-Goar a prêché, dès le sixième siècle, un des » premiers missionnaires qui firent revivre le christianisme dans le pays rhé» nan après son éclipse causée par l'invasion barbare; la *Lurley* a encore son » tourbillon et son écho à défaut de l'enchanteresse qui y précipitait dans » l'abîme les adorateurs attirés par sa blonde chevelure et son chant mélo» dieux; et au *Kœnigstuhl* de Rhense on montre toujours les sièges en » pierre du roi de Germanie et de ses sept électeurs. » (A. Himly, t. I, p. 144.)

« Il y a encore près de Saint-Goar le Rheinfels, toute une montagne évidée à l'intérieur avec des crêtes de ruines sur sa tête; deux ou trois étages d'appartements et de corridors souterrains qui paraissent avoir été creusés par des taupes colossales ; d'immenses décombres, des salles démesurées dont l'ogive a cinquante pieds d'ouverture; sept cachots avec leurs oubliettes pleines d'une

[redacted]



Ruines de Rheinfels.

eau croupie qui résonne, plate et morne au choc d'une pierre ; le bruit des moulins à eau dans la petite vallée derrière le château, et, par les crevasses de la façade, le Rhin avec quelques bateaux à vapeur..... » (Victor HUGO, lettre 17.)

« ... Le Rhin a vu la figure et a reflété l'ombre de presque tous les grands hommes de guerre qui, après trente siècles, ont labouré le vieux continent avec ce soc qu'on appelle l'épée. César a traversé le Rhin, en descendant du midi ; Attila a traversé le Rhin, en montant du septentrion. Clovis y a gagné la bataille de Tolbiac. Charlemagne et Bonaparte y ont régné. L'empereur Frédéric Barberousse, l'empereur Rodolphe de Habsbourg et le palatin Frédéric, y ont été grands, victorieux et formidables. Gustave-Adolphe y a commandé ses armées du haut de la guérite de Caub. Louis XIV a vu le Rhin. Enghien et Condé l'ont passé ; hélas ! Turenne aussi. Drusus y a sa pierre à Mayence, comme Marceau à Coblentz et Hoche à Andernach[1].

» Ce noble Rhin, que les Romains nommaient *Rhenus superbus*, tantôt porte les ponts de bateaux hérissés de lances, de pertuisanes ou de baïonnettes, qui versent sur l'Allemagne les armées d'Italie, d'Espagne et de France, ou reversent sur l'ancien monde romain, toujours géographiquement adhérent, les anciennes

---

1. Au confluent du Rhin et de la Moselle, et à peu de distance au sud du confluent de la Lahn, est située la vieille ville de Coblentz. De tout temps, depuis les Romains, grâce à sa magnifique position, elle a été une des gardiennes du fleuve. De nos jours, les Prussiens en ont fait un camp retranché formidable, comme de Metz, de Strasbourg, de Mayence. Outre la citadelle, cette place de guerre comprend les forteresses d'Ehrenbreitstein qui domine un plateau de la rive droite du Rhin, complétée par les forts d'Arzheim, d'Aster et de Rheinhell ; et sur la rive gauche le fort Alexandre, au sommet du plateau de la Chartreuse, flanqué du fort Constantin et du fort Blücher, et plus au nord, à gauche de la Moselle, au pied du plateau de Pétersberg, des forts Moselle, François, Bubenheim et Neuendorf. C'est là, entre ces lignes de défense, au pied du Pétersberg, que s'élève le tombeau du général Marceau, tué en 1796 à Altenkirchen. Sur les côtés du monument, simple sarcophage de marbre noir surmonté d'une pyramide tronquée, se lisent plusieurs inscriptions ; nous citerons les deux suivantes : « Ici repose Marceau, né à Chartres, département d'Eure-et-Loir, soldat à XVI ans, « général à XXI. Il mourut en combattant pour sa patrie, le dernier jour de « l'an IV de la République française. Qui que tu sois, ami ou ennemi de ce jeune « héros, respecte ses cendres ! » L'autre reproduit les nobles paroles prononcées au lit de mort de Marceau par le baron de Kray, général en chef de l'armée autrichienne : « Je voudrais qu'il m'eût coûté le quart de mon sang et que je vous « tinsse en santé mon prisonnier, quoi que je sache que l'empereur, mon maître, « n'eût en ses guerres plus rude ni plus fâcheux ennemi ! » — Les restes de Hoche, mort à Wetzlar l'année suivante(1797), et dont le monument se trouve à Weissenthurm, près d'Andernach et de Neuwied, ont été déposés à côté de ceux de son frère d'armes. Dans le même cimetière, reposent aussi les malheureux soldats français prisonniers, morts au camp de Pétersberg, pendant l'hiver de l'année terrible (1870-71.)

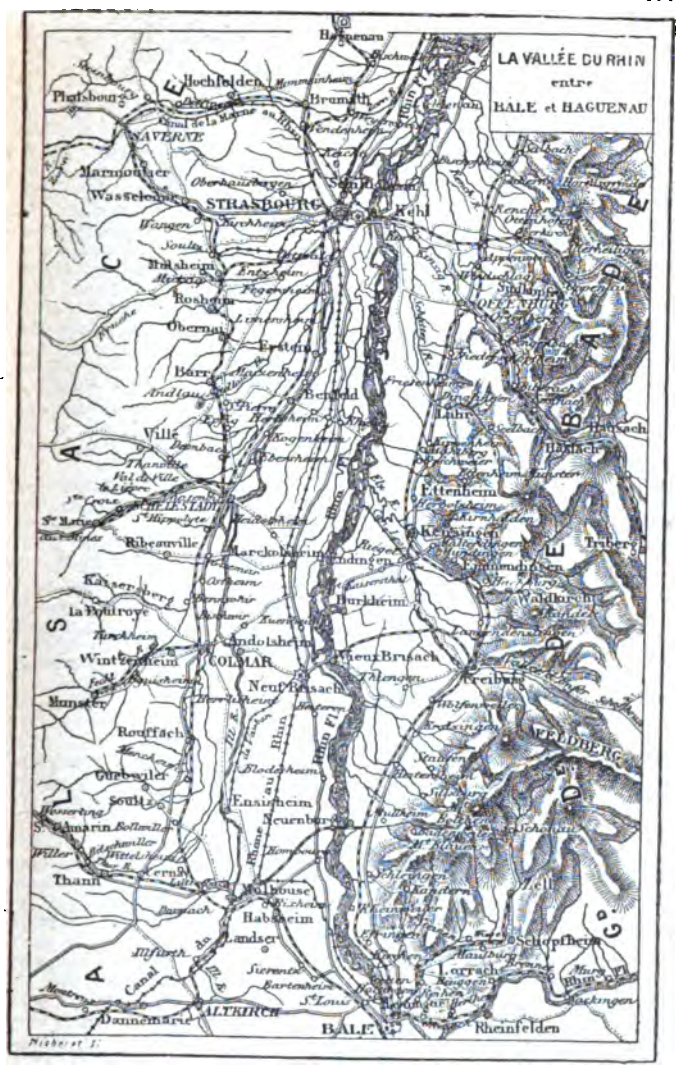
hordes barbares, toujours les mêmes aussi ; tantôt charrie pacifiquement les sapins de la Murg et de Saint-Gall, les porphyres et la serpentine de Bâle, la potasse de Bingen, le sel de Karshall, les cuirs de Stromberg, le vif-argent de Landsberg, les vins de Johannisberg et de Bacharach, les ardoises de Caub, les saumons d'Oberwesel, les cerises de Salzig, le charbon de bois de Boppard, la vaisselle de fer-blanc de Coblentz, la verrerie de la Moselle, les fers forgés de Bendorf, les tufs et les meules d'Andernach, les tôles de Neuwied, les eaux minérales d'Antoninstein, les draps et les poteries de Wallendar, les vins rouges de l'Aar, le cuivre et le plomb de Linz, la pierre de taille de Kœnigswinter, les laines et les soieries de Cologne ; et il accomplit majestueusement, à travers l'Europe, selon la volonté de Dieu, sa double fonction de fleuve de la guerre et fleuve de la paix, ayant sans interruption sur la double rangée de collines qui encaisse la plus notable partie de son cours, d'un côté des chênes, de l'autre des vignes, c'est-à-dire d'un côté le Nord, de l'autre le Midi, d'un côté la force, de l'autre la joie. » (Victor HUGO[1], *le Rhin,* lettre 14.)

La Forêt-Noire et ses industries.

« La Forêt-Noire tire son nom des épaisses et sombres forêts qui couvrent les flancs des montagnes. Leurs sommets les plus élevés sont humides, et pendant huit mois couverts de neige, mais en été ils présentent l'aspect le plus riant. Lorsqu'on a péniblement grimpé jusqu'à ces plateaux supérieurs, on est émerveillé de trouver de vertes prairies et des champs cultivés, au milieu desquels s'élèvent quelques maisons de bois en forme de chalets et où paissent librement des troupeaux de chèvres et de vaches portant des clochettes retentissantes. Les habitants

1. Ce voyage sur le Rhin, raconté à un ami sous forme de lettres, date des années 1838 et 1839. Il a été publié pour la première fois vers l'époque où la question de la rive gauche du Rhin agitée de nouveau, faillit amener la guerre entre la France et l'Allemagne (1840). Victor Hugo était parti pour « voir des arbres et le ciel ». Mais la rencontre du grand fleuve « le fit passer de la rêverie à la pensée. » Son œil de poète et de publiciste, comme il le dit, entrevit, « sous la transparence de ses flots, le passé et l'avenir de l'Europe. » Ces lettres n'ont guère vieilli : on y trouve sous l'éclat des descriptions, une pensée originale et profonde, une moisson de souvenirs poétiques, beaucoup de patriotisme et de grandeur, et en même temps toute la bonne humeur et la verve que l'immortel écrivain a gardées pendant toute une longue vie jusqu'à son dernier jour. (1802-1885.)

[redacted] [redacted]



de ces hauteurs ne descendent que très rarement dans la vallée, et leur industrie consiste à fabriquer des horloges en bois et à sonnerie vulgairement appelées *coucous.* »

Le centre de la fabrication des horloges en bois (coucous) et des orgues, est Fürtwangen, petite ville de 2000 hab., où le gouvernement grand-ducal a établi une école d'horlogerie. L'invention des horloges à poids est due aux Lorrains; Frédéric II en reçut une du sultan Saladin, et l'usage s'en répandit sur les bords du Rhin au quatorzième siècle. Cette industrie devint florissante dans la Forêt-Noire qui exporte, chaque année, 200 000 horloges en Europe et en Amérique. « Lorsque, parti du » fond d'une des vallées de la Forêt-Noire, on a grimpé pendant une » heure le flanc escarpé de la montagne couverte de sapins, on arrive » tout à coup sur un vaste plateau couvert de prairies et de champs cul- » tivés; des troupeaux de chèvres et de vaches portant des clochettes » y paissent librement; un enfant vient à vous et vous conduit dans une » maison de bois aux larges balcons et couverte de chaume. Vous entrez, » et vous trouvez un atelier d'horlogerie. Les hommes sont occupés à scier » le bois, à découper les cages des horloges, à lisser les roues, à » enrouler de cordes les cylindres, à attacher les poids, à peindre des » chiffres et des arabesques sur les cadrans, à disposer les tuyaux et les » rouages des horloges à musique. Les femmes aussi manient la lime et le » ciseau... » (M. ENGELHARD.)

A Triberg, petite ville visitée pour sa belle cascade qui tombe par des chutes successives de rocher en rocher au milieu d'un bois de sapin, les habitants fabriquent des chapeaux de paille. Ils ont conservé le costume original de leurs ancêtres. « Les paysans portent le chapeau à large bord, » la grande redingote du dix-septième siècle, le gilet rouge, la culotte de » velours, les souliers à boucles. Les femmes portent la robe courte, atta- » chée au-dessus des hanches. Deux longues tresses de cheveux, ornées de » rubans, pendent derrière leur tête. Elles ont un chapeau rond, de » forme haute, en paille jaune vernie. Quelques-unes sont coiffées du cha- » peau de feutre noir, bas de forme et orné de grosses houppes de » laine. » (*Id.*)

Mais la grande richesse du pays, et en particulier de la vallée de la Murg, est dans les vastes forêts de hêtres, mélèzes, pins, merisiers et sapins qui recouvrent les flancs des montagnes de leur noire verdure, et encadrent la vallée du Rhin à droite, faisant face aux ballons boisés des Vosges. Dans la vallée de la Murg, une société fondée depuis plusieurs siècles, est propriétaire de vastes forêts qu'elle exploite; elle a de nombreuses scieries sur les cours d'eau, des bûcherons, des gardes-forestiers, des flotteurs. Le schlittage usité en Alsace étant impraticable dans la Forêt-Noire à cause de la raideur des pentes coupées de précipices, on l'a remplacé par le *flottage* dans les torrents. Quant à l'eau, elle est fournie par des bassins-réservoirs qui se remplissent à la fonte des neiges et après les fortes pluies, et qui sont établis dans la partie supérieure des torrents. Quand on veut faire descendre les bûches et les troncs d'arbres, on ouvre les écluses, et la masse des eaux se précipite et les entraîne. Cette descente rapide s'appelle la *Schwellung*, et attire toujours une multitude de curieux. M. Engelhard décrit ainsi la Schwellung dont il a été témoin au confluent du Hundsbach et du Schwartzenbach qui, réunis, forment le Raumünzach, affluent de la Murg.

« Les écluses des deux barrages devaient être ouvertes en même temps au coup de huit heures. Déjà l'heure avait sonné, et le silence le plus profond régnait encore, lorsque tout à coup un bruit sourd se fait entendre, pareil au grondement lointain du tonnerre. Le bruit augmente, retentit, éclate enfin comme des décharges d'artillerie que répercutent tous les échos de la vallée. Au fond du ravin du Hundsbach apparaît un objet informe, un mur de bois qui s'avance avec fracas, poussé par le flot échappé du barrage. Les troncs de sapins et les bûches de bois se pressent, se heurtent, s'entrechoquent dans un étroit passage et bondissent par-dessus les rochers. Au même moment, un bruit plus terrible encore retentit au-dessus du pont, dans le lit rocailleux du Schwartzenbach. Une avalanche de troncs d'arbres et de bûches de bois vient se heurter contre l'arche du pont, qui tremble sous ce choc épouvantable. Les sapins se dressent contre les parapets et retombent avec de sourds gémissements; les vagues furieuses s'élancent en mugissant, l'écume jaillit dans les airs, puis tout cet amas confus s'engouffre sous l'arche du pont, et tombe en cataracte massive d'une hauteur de vingt pieds, au fond du bassin formé par la réunion des deux torrents. Là s'établit une lutte corps à corps entre les pièces de bois que charrient les deux courants contraires; les eaux bouillonnent, sifflent et tournoient en tourbillons gigantesques; des bandes d'écume déferlent sur les rives, les détonations se succèdent sur tous les tons et coup sur coup; un nuage de poussière d'eau enveloppe le pont, et les rayons du soleil s'y réfractent avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est vraiment là un spectacle grandiose et incomparable.

» Cependant, au bout d'une demi-heure, les eaux se calment peu à peu, le bruit s'apaise, le lit des torrents est balayé, et les pièces de bois des hautes cimes, entraînées au fond de la vallée, flottent sur la Mourg, qui est devenue une rivière large et impétueuse. Ses eaux soulèvent les troncs d'arbres amoncelés sur les rives, les entraînent pêle-mêle avec les bûches de bois, en passant à Hilpertsau, à Obertsroth, à Gernsbach, et toute cette masse de bois ne s'arrête qu'à une lieue en aval de Gernsbach, à Hoerden, où la société des marchands de bois flotteurs a fait établir un batardeau colossal, qui s'appelle *les Anes*. C'est une énorme construction qui constitue un encaissement composé de piliers en pierre de taille et en chêne, reliés entre eux par de fortes traverses. De longues poutres, placées

à deux ou trois pieds de distance, viennent s'appuyer sur ces traverses, et descendent en biais dans le lit de la rivière, en formant une espèce de râteau.

» A Hoerden, les bois sont repêchés et conduits dans les scieries. Là, ils sont coupés en planches de toute longueur et de toute dimension, puis ces planches sont réunies en radeaux, et descendent la Mourg jusqu'à Steinmauren, et le Rhin jusqu'à Spire, Mayence et Cologne.

» La vallée de la Mourg ne fournit guère que des planches et du bois de chauffage : les troncs de sapin sont coupés à la longueur extrême de 15 à 20 pieds. Les grandes pièces de charpente, les poutres aux dimensions colossales, sont mises à flot sur la Kinzig, autre rivière du grand-duché de Bade, qui prend sa source sur le versant méridional du Kniebis, traverse la Forêt-Noire du nord au sud jusqu'à Schiltach, coule ensuite de l'est à l'ouest, puis au nord à Offenbourg, et se jette dans le Rhin, près de Kehl, vis-à-vis de Strasbourg.

» La Kinzig, étant plus large que la Mourg, permet de laisser aux troncs d'arbres toute leur longueur. Ses eaux amènent des poutres qui mesurent jusqu'à 80 et 100 pieds, et ce sont des pièces de cette dimension qui ont servi aux pilotis du pont de service établi pour la construction du pont du chemin de fer qui, à Kehl, relie l'Allemagne à la France. Ces poutres ont coûté de 150 à 200 francs rendues au pont.

» Arrivés à Offenbourg, ces immenses troncs d'arbres sont réunis en flotte, et c'est en flotte qu'ils descendent la chute d'eau de Willstedt, qui a 15 pieds de haut. D'ordinaire on place dix à douze troncs d'arbres côte à côte et on les relie entre eux par d'énormes liens d'osier sec et tordu. On en ajoute bout à bout jusqu'à quinze, ce qui compose un train total qui a parfois plus d'un kilomètre de longueur. Chaque train de bois est muni de trois sabots qui servent à ralentir ou à arrêter la marche. Ce sont des poutres disposées de façon à basculer et et à racler à volonté le lit du fleuve. L'une est à l'avant, l'autre au milieu, la troisième à l'arrière du train, c'est la plus importante, car elle sert en même temps de gouvernail. Quatre hommes suffisent pour diriger la flotte.

» Les flotteurs du Rhin sont une forte race d'hommes, durs à la fatigue et accoutumés aux privations. Ils exercent leur pénible métier jusque dans un âge très avancé. A force de marcher sur les poutres rondes, ils finissent presque tous par avoir les

jambes arquées. Leur costumes est extrêmement pittoresque. Ils portent un chapeau rond, un gilet rouge avec bordures vertes, sur lequel remontent les culottes soutenues par des bretelles en cuir noir piqué de fil blanc et rouge. Par-dessus le gilet, ils mettent une veste en toile écrue; des guètres blanches ou de grandes bottes leur montent jusqu'aux genoux. Ils sont armés d'une gaffe et d'une hache à long manche, qui leur sert à écarter et à couper les pièces de bois qui viennent barrer le passage. Deux ou trois batelets sont placés sur le train, afin de pouvoir ramener les troncs qui viendraient à se détacher. Les flotteurs font la cuisine sur le radeau et descendent ainsi le Rhin quelquefois jusqu'en Hollande, où les sapins séculaires de la Forêt-Noire sont employés à la mâture des navires. On voit des flottes qui valent plus de 30 000 francs. La société des marchands de bois flotteurs de Gernsbach vend annuellement plus de trois millions de mètres cubes de bois. La Forêt-Noire est pour le duché de Bade une source inépuisable de richesses, car, malgré cette énorme consommation de bois, les montagnes sont toujours également fournies d'arbres de haute tige, et l'on n'y remarque pas la moindre clairière. » (M. Engelhard, *Souvenirs d'Alsace,* p. 157, in-12, 1883 ; Paris, Berger-Levrault.)

La Suisse saxonne.

« Le succès de la Suisse auprès des touristes lui a valu plus d'une concurrence. Le roi de Bavière, à lui seul, règne sur deux petites Suisses de convention, dont l'une se trouve dans le Palatinat, et l'autre dans la Franconie, tout à l'autre bout de son royaume. On n'a encore découvert dans la Saxe qu'une seule de ces miniatures helvétiques ; mais la Suisse saxonne, par ses grâces modestes et romantiques, ne peut manquer d'éveiller dans l'âme de ses visiteurs une douce surprise et un intérêt sympathique[1].

1. Personne ne songeait, il y a un siècle, à chercher et surtout à trouver une Suisse en Saxe. Deux pasteurs saxons, vers 1803, eurent l'idée de décrire les beautés de leurs montagnes, et le premier guide à travers la Suisse saxonne parut sous le titre de *Meissner Hochland*. « On bâtit des hôtels, on enrégimenta des *ciceroni*, on fixa des tarifs. Peu à peu il arriva à la jeune Suisse ce qui était arrivé à la Suisse véritable ; les Anglais y vinrent. A l'heure qu'il est, pendant la belle saison, la vogue de ce riant massif de collines boisées ne cesse d'y attirer, du printemps à l'automne, des nuées d'étrangers. Je ne vous donnerai jamais le conseil de vous y aventurer pendant les vacances de la Pentecôte. Vous trouveriez tout Berlin et tout Dresde sur ce fortuné coin de terre, et vous auriez bien des chances pour coucher une nuit ou deux à la belle étoile, sur la porte des auberges remplies jusqu'au grenier. A toute autre époque de l'année, vous y passerez une des plus jolies semaines de votre vie. » (A. Legrelle.)

» La Suisse saxonne, qui est donc à la Suisse ce qu'un sonnet est à un poème, ou encore ce que le petit bout d'une lorgnette est au gros bout de la même lorgnette, se compose d'un groupe de montagnes peu élevées qui se tiennent à cheval sur l'Elbe. De là vient que cette verdoyante région pourrait assez bien se comparer à une feuille dont le fleuve et ses affluents figureraient les nervures..... Une porte de rochers, beaucoup trop basse pour avoir droit à l'épithète de triomphale, nous livre d'abord sur la rive droite l'entrée d'une gorge des plus âpres et des plus fraîches..... Voyez des deux côtés ces monstres inertes de grès auxquels la nature s'est amusée à donner des attitudes menaçantes, des équilibres obliques, des accoudements sinistres, et qu'un kobold moqueur a barbouillés de soufre. Vainement ces lourdes masses tendent les unes vers les autres leurs arêtes saillantes et leurs angles rentrants, elles ne sauraient plus se remboîter. Parcourons donc sans crainte le sentier en S qui, dans ce corridor sauvage, côtoie le lit d'un modeste torrent..... Admirez en toute sécurité ces pierres géantes, sur lesquelles grisonne et verdoie une végétation d'apparence malsaine, une lèpre de fougères, de lichens, de ronces, d'arbrisseaux même, et dont les parois laissent suinter une humidité qui les ronge. Tous ces rochers sont creux, fouillés, feuilletés, sciés, lisses, tournés. L'effort obstiné et patient d'une simple goutte d'eau a eu raison de l'apparente indestructibilité de ces monolithes vieux comme le monde et qui semblent jeunes comme lui. Ailleurs, ce sont des pans entiers de murailles qu'un tiraillement antédiluvien du sol a détachés et portés en avant de la masse principale; un miracle de toutes les minutes en maintient seul les différentes couches dans leur superposition séculaire. Donnez-vous le plaisir de voir un rayon de soleil s'infiltrer dans la chambre noire formée par une de ces fissures. Donnez-vous aussi la peine d'attendre en silence qu'un coup de vent passe sur la tête des forêts voisines, ou seulement sur la cime des rares sapins qui, du fond de la ravine sinueuse où vous êtes, semblent s'allonger le plus possible pour arriver à découvrir le ciel et à respirer un peu en liberté ! Ne croirait-on pas entendre la grande voix de la mer ?

» ... La Bastei, à laquelle on arrive après une heure de marche, est la plus classique des hauteurs de la Suisse saxonne. C'est aussi la première pointe dominante qu'on rencontre en venant de Dresde, et il suffit de l'atteindre pour voir la Suisse saxonne à peu près tout entière à ses pieds. De là, vous pouvez

[redacted]

embrasser l'étendue à vol d'oiseau. Cet observatoire naturel n'est, à proprement parler, qu'une pointe fort aiguë de rocher qui s'avance audacieusement dans le vide, et qu'on a sagement entourée d'une solide balustrade. Autrement, je ne vous conseillerais pas de vous aventurer sur ce cap suspendu dans l'espace. Des chiffres ne représenteraient que fort mal l'impression d'altitude vertigineuse qu'on éprouve sur cette terrasse étroite en forme de langue, d'où le regard tombe d'aplomb sur l'Elbe, occupée justement à décrire au-dessous un demi-cercle d'une précision presque mathématique. Qu'il suffise de savoir que, du bout de ce bec de roche, le sillage des bateaux à vapeur ne paraît pas sensiblement plus large que ne le serait le sillage d'un cygne vu de près.

Le fort de Königstein construit sur un roc isolé de la rive gauche de l'Elbe, domine de 307 m. le fleuve, le chemin de fer et la route. Aujourd'hui de bonnes routes et des voies ferrées sillonnent la Suisse saxonne, passent soit à l'ouest, soit à l'est du fort, et permettent d'éviter son canon.
« Nous visitâmes la forteresse de Königstein, espèce de Gibraltar inaccessible, où la main des hommes a tiré parti des bouleversements singuliers de cette nature âpre et tourmentée. Une seule ouverture creusée dans le roc, mais si rude qu'on a dû pratiquer des appuis des deux côtés, nous conduit à travers l'obscurité la plus glacée et la plus noire, dans les mille spirales inextricables de ce labyrinthe fortifié. La citadelle de Königstein ne saurait être ni minée, ni réduite par la faim, attendu qu'au premier de ces deux fléaux, elle échappe par sa situation vraiment exceptionnelle, et qu'elle a contre le second le vaste jardin de sa plate-forme, comprenant une demi-lieue environ. Le Lilienstein, placé de l'autre côté de l'Elbe, juste vis-à-vis la forteresse qu'il domine et semble par cela même menacer, dans le fait ne saurait lui nuire, ses hauteurs à pic étant impraticables à l'artillerie... La vue qu'on embrasse de cet endroit me parut plus belle que celle dont nous avions joui du haut du bastion et du Winterberg. Au pied de la citadelle coulait l'Elbe, courbant et repliant ses mille anneaux qui miroitaient au soleil comme les écailles d'une immense couleuvre. » (H. Blaze de Bury, *Voyage au pays du Freychutz.*)

» ... Je m'engageai sur le beau viaduc qui forme tout ensemble le complément et l'issue de la *Bastei*. Ce viaduc en pierres de taille appuie sur de simples pointes de rocher ses arches inégales d'une audacieuse élévation. Tout ce que les rochers du voisinage offraient de faces accessibles à la témérité des passants a été couvert peu à peu de noms allemands, russes ou polonais, et la postérité n'ignorera pas le jour qui a vu passer Ludwig en compagnie de Rudolph sur ce sentier en maçonnerie. J'allai m'asseoir sur un banc placé au bout d'une espèce de jetée latérale. La perspective étendue à mes pieds enserrait dans ses plis succes-

sifs des moissons et des hameaux à perte de vue. Du fond des vallées seulement sortaient des forêts et des rochers. Mais au-dessus du plateau sans limites visibles, se dressaient des entassements de grès, de dimensions grandioses et de forme carrée et oblongue. L'imagination en eût fait volontiers des sarcophages monstrueux, disposés dans un cimetière de Titans et enveloppés par l'ombre naissante comme par un crêpe funéraire. Plus près de moi, les flèches des pins, vues d'en haut, fourmillaient sous mon regard. L'abîme où mes pieds plongeaient n'était qu'une agglomération ascendante et descendante de pointes aiguës.

» ... On peut à l'avance partager en deux classes les menues curiosités qui méritent, sur la rive droite comme sur la rive gauche de l'Elbe, d'attirer le touriste au delà de la *Bastei* : les points de vue et les fonds de vallées. C'est vous dire que vous descendrez sans cesse pour remonter de même. A Hockstein et à Hohnstein, vous retrouverez à peu de chose près les mêmes forêts et les mêmes sommets..... Deux montagnes jumelles, le grand et le petit Winterberg, passent pour les deux points culminants sur cette rive. L'ascension n'en a aujourd'hui rien de pénible; d'ailleurs de petits chevaux font le métier de porter les personnes peu ingambes. Le plus élevé des deux Winterberg, les colosses de cette Suisse pour rire, n'est rien moins cependant qu'un mont de basalte, mais ce mont a le tort grave de porter en guise de couronne un bois de hêtres qui masque la vue. Le gouvernement saxon a heureusement fait élever une tour en planches qui domine le bois de hêtres et bien autre chose encore. Il est fâcheux qu'il soit à peu près impossible de rester assez longtemps sur cette tour pour y faire le dénombrement des hauteurs voisines ou lointaines et contempler un à un les massifs de rochers énormes qui émergent inopinément de forêts immenses. Les vents les plus taquins et les plus brusques dans leur violence accourent là de tous les points cardinaux à la fois...

» Quelque plaisir pourtant que je prenne à me rappeler tout ce qui de ce point élevé se déroulait devant moi, je crois bien que les meilleurs de mes souvenirs sont restés attachés aux modestes et ravissantes vallées par où je devais passer pour atteindre les hauteurs. Je comprenais quelles délicates révélations la flore et la faune entomologique de ces aimables lieux eussent eu à me faire si j'en avais été digne. Je voyais voltiger autour de moi des essaims d'insectes ailés, de libellules les plus frêles que j'aie jamais vues, des épingles vivantes avec deux folioles en guise d'ailes.

[redacted]



Paysage de la Suisse saxonne.

J'apercevais aussi quantité de fleurettes nouvelles, d'une sauvagerie pleine de grâce... Le murmure du ruisseau sautillant, dont je longeais la rive, n'échappait pas à mon oreille, et les mélodies de la seconde partie de la symphonie pastorale me trottaient par la tête, tandis que mon regard se promenait soit sur les cascatelles qui dégringolaient en franges argentées du haut de chaque pierre saillante, soit sur les fûts écorcés d'arbres résineux qui, pour gagner la scierie voisine, flottaient à la dérive sur la rivière élargie. Tout le reste des beautés contrôlées et des sites patentés de cette petite sœur de la Suisse, à l'exception toutefois du Anhstall et du Prebischthor, me parut manquer de charme, comparé à cette sensation de paix interne et de fraîcheur vivante... » (A. Legrelle[1], *A travers la Saxe,* ch. IX ; Paris, 1866, Hachette.)

Essen et l'usine Krupp.

Essen, chef-lieu d'un cercle de la province prussienne du Rhin, à 31 kilom. de Dusseldorf, sur la Berne, affluent de la Rühr, était au siècle dernier, un simple bourg d'abbaye dont les maisons se groupaient modestement autour d'une église ogivale. — Depuis vingt-cinq ans, la vieille ville entourée de magnifiques boulevards bordés de maisons neuves a vu sa population monter de 17000 à 57000 hab., et même 80000, si l'on y ajoute les cités limitrophes d'Altendorf, de Fronhausen et Holstershausen. D'immenses fortunes s'y sont élevées par les revenus des houillères et le commerce des laines en gros. Mais la plus grande partie des habitants vit dans l'usine et par l'usine.

La petite ville d'Essen n'a par elle-même eu primitivement que peu d'influence sur le développement de l'usine; le recrutement des ouvriers y a été fort difficile, car les bras sont très rares et très demandés dans tout le district houiller qui s'étend de Dusseldorf à Dortmund; les établissements industriels qui exploitent le charbon sont si nombreux et se sont accrus si rapidement, qu'il a fallu avoir recours à l'importation et envoyer dans tous les pays de l'Allemagne, et surtout dans la Hesse, des recruteurs intelligents afin d'engager des ouvriers pour les travaux urgents de la fabrique.

La croissance presque américaine de toutes les petites villes de la province se développant à quelques lieues à peine les unes des autres, présente le curieux spectacle d'agglomérations voisines de 40, 50 et même près de 100000 individus : *Dusseldorf avec* 95000, *Barmen avec* 96000, *Elberfeld avec* 93000, *Duisbourg avec* 42000, *Mulheim*, *Solingen*, *Oberhausen*, réunies par des voies ferrées, qui sillonnent en tous sens la campagne, dépassent de beaucoup le mouvement industriel de Roanne, Saint-Étienne, Rive-de-Giers, Givors. C'est le Lancashire allemand.

---

1. M. Legrelle a aussi publié sur le *Volga* de très intéressants récits de voyage (in-18, Paris, 1877, Hachette), qui avaient paru d'abord dans le *Journal de Paris*, le *Soleil* et le *Courrier de Versailles*. *Le Tour du Monde* (1872) a donné à ses lecteurs un *Voyage en Thuringe* du même auteur.

[redacted]

« Les portes de l'usine d'Essen ne s'ouvrent pas facilement aux visiteurs ; il faut, pour pénétrer dans l'immense établissement, l'influence d'amis particuliers du maître. Dans le parloir on peut lire des affiches en trois langues, où M. Krupp prie poliment les visiteurs de ne pas lui demander à aller plus avant, afin de leur éviter les ennuis d'un refus.

» En 1827, Friedrich Krupp était propriétaire d'un petit atelier de coutellerie et de rouleaux pour étirer l'or. Grâce à son talent et à son énergie, et aussi à son bonheur, il est devenu propriétaire d'un établissement qui couvre plus de 400 hectares de superficie, qui fabrique d'énormes quantités d'acier, qui a fourni à la Prusse 60000 tonnes d'acier fondu (jusqu'en 1866), dont un tiers a été employé à faire des canons, et le reste converti en pistons, arbres de transmission, essieux, rails de chemin de fer, roues, plaques pour chaudières et navires de guerre. La situation géographique de l'usine d'Essen a aussi puissamment contribué à son succès. Traversé par la route royale de Cologne à Minden, Essen se trouve à quelques kilomètres de la Rühr, à peu de distance de la rive droite du Rhin ; les trois principaux railways de l'Allemagne occidentale s'y croisent. Le chemin de fer particulier à l'usine d'Essen se rattache à la ligne Cologne-Minden, à la petite station de Borbeck. Il traverse la route, et vient longer le chemin de fer Berg-Marck, puis s'infléchit en contournant l'usine entière pour traverser de nouveau la chaussée et venir se rattacher à son point de départ. De ce chemin de ceinture s'échappent des embranchements qui pénètrent dans tous les ateliers.

» Par une chance tout à fait heureuse, l'usine a pu acquérir tout près d'elle les houillères donnant le charbon le plus pur et le plus propre à la métallurgie de toute l'Allemagne, et passer avec d'autres compagnies de mines de charbon, presque comprises dans ses bâtiments, un marché qui lui en assure les produits. Elle est donc abondamment et très économiquement pourvue de ce principal agent de production. M. Krupp a su de même acheter soit dans le Nassau, soit à Sayn, près de Neuwied, d'excellent minerai des hauts fourneaux et des forges très bien installées qui fournissent à Essen le fer et la fonte pour la fabrication de l'acier.

» Pour ses différents services, l'usine Krupp a des marteaux de différentes forces et de tailles diverses. Ils varient de 50 kilog. à 50 et à 120 tonnes. Longtemps avant le Creusot, Essen possé-

dait un marteau-pilon de 50 000 kilog., fabriqué dans l'usine même. Il a coûté 2 millions 800 000 francs; plus de 50 autres font le service du martelage dans l'usine, et servent à la fabrication des bandages de roues pour wagons, des plaques de blindage pour les navires, des rails, des essieux, des machines-outils, des laminoirs, des tiges de pompes, des affûts, des chaudières, des roues, des objets de chaudronnerie, etc.

» Les premiers canons d'acier de Krupp furent fondus en 1849 et présentés à divers souverains allemands qui admirèrent ces engins coûteux, mais ne les achetèrent pas. Le vice-roi d'Egypte fut le premier à adopter le nouveau modèle, et depuis il n'est guère de gouvernements, dits civilisés, qui aient négligé de s'adresser à l'usine Krupp : Russes, Belges, Hollandais, Autrichiens, Italiens, Turcs, Japonais, Chinois même, ont été ses clients. La grande fabrique anglaise d'Armstrong, à Elwick, a été dépassée. La fabrication pour les deux cinquièmes a été celle des canons grands et petits, en telle quantité, et quelques-uns si gros et si extraordinaires, que leur personnalité bruyante et voyante a éclipsé quelquefois les autres productions de l'usine, plus modestes et moins tapageuses. On a vu dans les ateliers, réunis à la fois, plus de 150 canons de tout calibre, dont quelques-uns pesaient 12 800 kilog. et valaient plus de 100 000 fr. pièce. Les ports de Cronstadt ne sont armés que de gros canons Krupp [1].

» Pour établir un lien plus étroit entre les membres de cette grande armée industrielle, le fondateur de l'usine a créé une caisse de réserve à laquelle tout employé est tenu de souscrire en entrant. Chacun abandonne 5 ou 10 centimes par thaler de sa paye, et le montant de la cotisation et des bénéfices est gradué selon les salaires. Le directeur de l'usine ajoute à la masse la moitié de la cotisation ouvrière. Sur les fonds de cette caisse, un employé, après 25 ans de service, a droit à une pension qui suffit à le faire vivre. Les ouvriers blessés dans le travail de

---

1. L'immense aciérie Krupp couvre environ 400 hectares, dont plus de 75 couverts de constructions : 15 000 ouvriers travaillent dans les ateliers et 5000 dans les mines de fer et de houille appartenant à l'usine : 25 locomotives, 800 wagons, 57 kilom. de rails, 432 chaudières, plus de 400 machines à vapeur fixes, 44 stations télégraphiques, 60 kilom. de fils secondent le travail des ouvriers. L'usine consomme journellement 2 200 t. de charbon ; 15 300 m. cub. d'eau ; 21 700 m. cub. de gaz ; 125 000 t. de coke ; 140 000 t. de fer brut ; elle peut fabriquer, en 24 heures, 2 700 rails, 150 roues de locomotives, 1000 ressorts, 1500 obus, et en un mois 250 canons de campagne.

[redacted]

l'usine reçoivent leur salaire entier pendant la durée de la suspension de leur travail; les soins gratuits du médecin sont assurés aux malades, et s'ils viennent à mourir, leurs funérailles se font aux frais de l'association. Krupp a fait construire de grands établissements de consommation : brasseries, boulangeries, boucheries, qui, grâce à des marchés avantageux, passés en gros, peuvent fournir aux ouvriers, à des prix très bas, des approvisionnements de bonne qualité. » — D'après TURGAN, les *Grandes Usines,* t. VI (in-8°, M. Lévy); — la *Revue britannique* (1865); — le *Journal officiel* et la *Gazette d'Augsbourg* (1876); — l'*Allemagne illustrée*, de MALTE-BRUN, t. I. »

Il n'existe pas en Allemagne d'autre fabrique comparable à celle d'Essen, mais toute cette partie de la vallée du Rhin, et les vallées secondaires de la Rühr et de la Wupper retentissent du bruit des usines et des hauts fourneaux; autour de Dusseldorf, toutes les campagnes travaillent le fer; Remscheid, le *Sheffield* allemand, fabrique dans les forges et aciéries qu'alimentent ses 18 ruisseaux, des faux, des charrues, des haches, des outils et des engins de toute espèce; Solingen et son groupe ont la spécialité des armes blanches, et se vantent d'avoir appris des croisés, revenus de Damas, l'art de tremper les lames des épées et des sabres. Des milliers d'ouvriers fabriquent à domicile la plupart de ces articles qui sont ensuite ajustés, repassés et finis dans les ateliers de Solingen. Le bassin houiller d'Essen se prolonge en Westphalie jusqu'à Dortmund et Bochum; les ports fluviaux de Rurbort et de Duisbourg, près du confluent de la Rühr avec le Rhin, sont les grands entrepôts et marchés de houille de la région.

L'ambre de la mer Baltique.

Au nord de Kônigsberg, entre le Frische Haff où se jette la Pregel, et le Curische Haff où finit le Niémen, s'élève un plateau quadrangulaire de 100 à 150 mètres : les villes de Pillau, Kranz, Labiau, Tapiau en occupent les extrémités; c'est le Samland, dont le littoral a reçu le nom de *Côte de l'Ambre*. Depuis plus de 4000 ans, la Prusse orientale fournit au commerce et à l'industrie cette précieuse substance que les caravanes des marchands phéniciens, grecs, étrusques venaient chercher dans ces lointaines contrées septentrionales à travers les solitudes de la Sarmatie. Des pièces de monnaies grecques, des bronzes étrusques retrouvés dans les sables de cette région, une inscription cunéiforme assyrienne déchiffrée de nos jours par M. Jules Oppert, révèlent la présence des trafiquants du midi et l'exploitation de l'ambre sur la Baltique dès la plus haute antiquité.

« L'ambre ou *succin* est la résine non pas, comme on l'a dit, » d'un peuplier, mais d'un conifère dont il devait exister des » forêts immenses, dès le principe de la formation des terrains » secondaires, à l'époque du soulèvement des montagnes du

[redacted]

» nord de l'Angleterre. Ces forêts ont très probablement » couvert la moitié de l'Allemagne, le Danemark, la Baltique » et une partie de la mer du Nord ; elles ont dû couvrir également de vastes régions de la Russie, et même certains territoires des pays actuellement riverains de la Méditerranée. » Il faut admettre que partout où l'homme a rencontré de » l'ambre, ces forêts de pins préhistoriques ont existé. C'est sur » le sol de la Prusse orientale et sur celui que recouvre depuis » des siècles la mer Baltique que les forêts les plus denses se » sont élevées, et que s'est écoulée la plus grande quantité de » résine : c'est là que, de temps immémorial, on a recueilli le » plus d'ambre. » (Léon DUPLESSIS[1], *Bulletin consulaire*, 1883, p. 1266.)

L'ambre allemand ou *bernstein* se rencontre le plus souvent dans les couches de *terre bleue* qui appartiennent aux terrains secondaires, et qui forment le fond de la mer Baltique. On le recueille de trois manières, par la cueillette sur les bords de la mer, par la pêche et par le creusement des mines.

« La cueillette est le mode le plus naturel d'exploitation et » consiste simplement à ramasser sur le rivage les morceaux » d'ambre que les flots de la mer y ont jetés. On a glané ainsi » l'ambre de tout temps, et, encore de nos jours, on voit » les bords de la Baltique fréquentés par des femmes et des » enfants du peuple qui s'en vont, un bâton à la main, remuer » le sable ou les galets de la plage et mettent dans une petite » hotte l'ambre qui brille à leurs yeux.

» Le fond de la mer étant de la terre bleue, celle-ci est cor- » rodée par l'action de la mer : l'ambre qu'elle contient est » arraché et roulé par les vagues sur le rivage, tantôt seul comme » un caillou léger, tantôt entouré d'herbages marins ; ballotté » çà et là à la surface des flots par le vent, il surnage dans le » varech et le limon, et retombe ensuite au fond de la mer. La » cueillette de ce *strandsegen*, de cette *bénédiction de la côte*, » comme on appelle le *bernstein* dans le pays, devient alors » plus compliquée. Les femmes et les enfants descendent jusqu'à » mi-jambe dans la mer et recueillent le bernstein à la main ou » dans de petits filets assez semblables à ceux dont on se sert en

1. M. Léon Duplessis remplit à Königsberg les fonctions de vice-consul de France.

[redacted]

» France pour prendre les crevettes. Lorsque la mer est tran-
» quille et transparente, les Prussiens montent dans des canots,
» et armés de longues gaffes, harponnent l'ambre qui reluit [1]. »
(Léon Duplesis, *id.*).

L'exploitation de l'ambre par les fouilles minières diffère selon la nature du terrain. Dans les terrains d'alluvions ou de *diluvium*, on creuse des fossés ou des puits, dont la profondeur varie de 4 à 23 mètres et au delà, et la largeur de 1 mètre à 4. On soutient les parois à l'aide de pièces de bois ; on établit de distance en distance des étages ou balcons : sur chaque balcon se tient un ouvrier qui fait passer à l'étage supérieur la terre recueillie par l'ouvrier qui est au fond du puits. Le plus célèbre de ces puits était celui de Gluckau, près de Dantzig : il descendait à 151 m. au-dessous du niveau de la mer, et il a été fouillé durant 170 ans.

Ces vieilles méthodes d'exploitation ont été renouvelées de nos jours. Aux pêcheries, à la cueillette, aux puits à ciel ouvert, les industriels de Königsberg ont substitué les dragues, les appareils à plongeurs, et les galeries souterraines. A Schwartzort, près de Mensel, village qui en 40 ans est devenu une petite ville, une fabrique fournit tous les engins nécessaires. Vingt dragues à vapeur y travaillent sans cesse pendant 9 mois de l'année.

« Les seaux des dragues jettent d'abord leur contenu sur des
» tamis. On fait ainsi un premier assortiment. La matière la
» plus grossière est versée sur des tables et l'ambre qu'elle con-
» tient est dépouillé à la main. Cette matière se compose, en
» général, de bois, d'animaux aquatiques et de paille. La ma-
» tière la plus fine qui a passé par le tamis tombe dans des
» caisses nommées *prähme*, que les remorqueurs emportent à
» terre lorsqu'elles sont pleines et remportent aux dragues lors-
» qu'elles sont vides. Le contenu de ces *prähme* est versé sur le
» rivage et forme une digue contre la mer... Quand une drague
» a suffisamment fouillé une place, elle avance lentement; la
» drague qui a travaillé derrière elle suit le mouvement et
» repasse encore une fois par l'endroit que la première drague
» a quitté. Les vingt dragues travaillent ainsi avec un remar-
» quable ensemble et opèrent avec une précision presque mathé-
» matique. » (*Ibid.*, *id.*)

---

1. « Sur les côtes du Jutland, en Danemark, où les gens du pays ont à compter avec la marée, qui n'existe pas dans la Baltique, des familles entières montent en canot, jettent l'ancre durant des semaines à de certains endroits, et attendent que la mer se soit retirée pour faire leur récolte d'ambre aux alentours de leurs barques atterries. D'autres récoltent le *bernstein* d'une façon plus curieuse encore. Trois heures après la marée haute, ils montent à cheval et parcourent au galop le rivage que la mer avait couvert. Ils traînent derrière eux une sorte de ratissoire qui balaye l'ambre de la plage. Lorsqu'ils ont formé ainsi de petits monticules d'ambre et de varech, ils enlèvent le tout, sans descendre de cheval, avec la plus grande habileté. »

Installés depuis 1867, les scaphandres ou appareils de plongeurs remplacent au promontoire de Brüster Ort les anciens pêcheurs, et descendant au fond de la mer avec des bêches perfectionnées font une récolte cinq fois plus riche. — Enfin depuis 1860, le système des tranchées à jour dans la terre bleue a fait place à de vraies galeries de mines, pareilles à celles d'où l'on extrait la houille. Les galeries de Palmnicken, près de Königsberg, soutenues par des armatures de bois, qui empêchent les éboulements, sont éclairées à la lumière électrique. A l'entrée des puits de mines sont établies les fabriques où l'ambre est lavée dans des cuves et débarrassée de son enveloppe de terre bleue.

La presqu'île du Samland est le plus riche dépôt d'ambre du monde entier. Un savant de Breslau, M. Runge, évalue à 125 000 kilogr. la production annuelle totale de cette substance : la Sibérie, l'Amérique septentrionale et les côtes de la mer Glaciale fournissent 5 000 kilogr. ; le Jutland, 1 500 ; le Schleswig-Holstein et les îles danoises 1 000 ; les provinces baltiques de la Russie, 2 500 ; le littoral prussien, surtout de Danzig à Memel, 65 000. Tel est le produit de la pêche ; les mines donnent environ 50 000 kilogr. par an ; et, dans cette somme, la part du Samland est de 25 000 kilogr. ; celle des mines de Polnisch-Krom (Posnanie) de 10 000 [1].

On sait que les morceaux d'ambre les plus gros, les plus purs et les plus transparents servent à la fabrication des pipes, des porte-cigares, des broches, des jumelles, etc. : avec les plus petits, on façonne les perles qui sont exportées en Chine, au Japon, en Amérique, chez les Indiens et chez les nègres de l'Océanie. L'ambre impur est utilisé pour la fabrication d'acide, d'huile, de vernis, de colophane. Les principaux ateliers où l'on traite et transforme le succin sont ceux de Vienne (Autriche). Quant aux prix de l'ambre, ils varient suivant la qualité, la grosseur, et les nuances, de 0fr,75 à 165 fr. le kilogr.

Les agates d'Oberstein.

« Un peu après avoir passé Kreuznach, ses bains, et les salines voisines, on atteint, en suivant les méandres de la rivière Nahe, la ville si coquettement assise d'Oberstein, à quelque 60 kilomètres de Bingen. C'est cette petite ville qui de temps immémorial est le grand centre du commerce d'agates du monde. Bien que située dans la partie méridionale de la Prusse rhénane, Oberstein et le reste du Birkenfeld forment une enclave isolée appartenant au grand-duché d'Oldenbourg, lambeau détaché du lointain duché, entièrement distinct de la province environnante du Rhin. Peu d'industries doivent plus directement leur naissance à la constitution géologique de la contrée où elles sont situées que l'industrie des agates d'Oberstein. — Ces collines, qui s'étagent derrière la ville en rochers bizarres que couronnent les ruines de châteaux féodaux, consistent en une roche éruptive que

1. Malte-Brun, *L'Allemagne illustrée*, 13e fascic., 1884.

[redacted]

les géologues allemands appellent *mélaphyre*. Cette roche affleure dans les massifs de grès qui entourent Oberstein. On trouve aussi des pierres d'agates, plus grosses et plus belles encore dans la colline du *Galgenberg* ou du *Steinkaulenberg*, près d'Idar, à 3 kilomètres d'Oberstein, mais les galeries allemandes ne fournissent plus qu'une faible quantité de la matière première aux tourneurs d'agates de la vallée de la Nahe. C'est l'Amérique du Sud qui expédie à l'Allemagne les pierres brutes taillées et polies dans les ateliers d'Oberstein et d'Idar.

» C'est en 1827 que des ouvriers d'Idar, qui avaient émigré dans l'Amérique du Sud en vue de s'établir dans la colonie allemande de San Leopoldo, remarquèrent que la cour d'une maison de campagne était pavée de cailloux assez semblables aux pierres de leur colline. Des spécimens furent envoyés en Allemagne, et, une fois taillés et polis, furent reconnus pour de belles cornalines. Les heureux inventeurs recueillirent facilement dans le lit du Rio Taquarce (Uruguay) plusieurs centaines de kilogrammes de ces pierres et les envoyèrent à Oberstein. A dater de ce moment, il s'est fait une importation constante des pierres sud-américaines, et ce sont elles qui alimentent le travail des meules allemandes.

Ces pierres, ramassées sans peine et embarquées à peu de frais à l'origine, se vendaient à bon marché ; mais elles sont devenues plus rares, les propriétaires des terrains exigent une indemnité pour droit de fouilles ; les gouvernements de l'Uruguay et du Brésil imposent des droits d'exportation sur les agates, et les armateurs des droits de fret. Les agates sont conduites sur des chariots à Porto-Alegre ou à Salto, expédiées de là à Montevideo ou Buenos-Ayres, et embarquées pour Hambourg, Anvers, le Havre, d'où le chemin de fer les transporte à Oberstein, où elles sont vendues aux enchères sous leur forme primitive. Du marché elles passent dans les fabriques, et sont taillées et polies sur des meules ou tours mus par l'eau.

« Le choix du lieu, spécialement affecté à l'industrie des agates, a dû être déterminé autant pour ainsi dire par les ressources qu'il offrait en eau que par la présence des pierres elles-mêmes. Des hauteurs du Hochwald et de l'Idarwald, que domine le Hundsrück, descendent avec rapidité de nombreux ruisseaux qui se précipitent dans la rivière de la Nahe. De ces cours d'eau, les plus importants, pour les tailleurs d'agates, sont l'Idarbach et le Fischbach, surtout le premier. Le petit Idar est à peu près à 1 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, au point où est située la ville même d'Idar. Dans la vallée, entre les deux villes, distantes à peu près de 3 kilom. l'une de l'autre, sont situées la plupart des tailleries d'agates. En 1867, il y avait 153 de ces fabriques, réunissant 224 meules, et bien que le plus grand nombre de celles-ci soient dans le Birkenfeld, quelques-unes sont installées sur le territoire prussien voisin... »

On ajoute à la beauté naturelle des agates par une coloration artificielle, dont le procédé, renouvelé des anciens, a été révélé aux Allemands

en 1819 par un graveur de camées italien. On les trempe dans un bain de miel et d'eau, d'huile ou d'acides, et l'on obtient des colorations bleues, vertes, jaunes, rouges, etc. Cette industrie occupe dans le rayon d'Oberstein environ 3 000 ouvriers; taillées, usées, polies et teintes par les habiles lapidaires allemands, les agates sont répandues par des agents sur les marchés, les stations balnéaires et les principales villes du continent européen. — O. S. (*Revue britannique*, sept. 1877, d'après F.-W. Rudler, *Popular Science Review*).

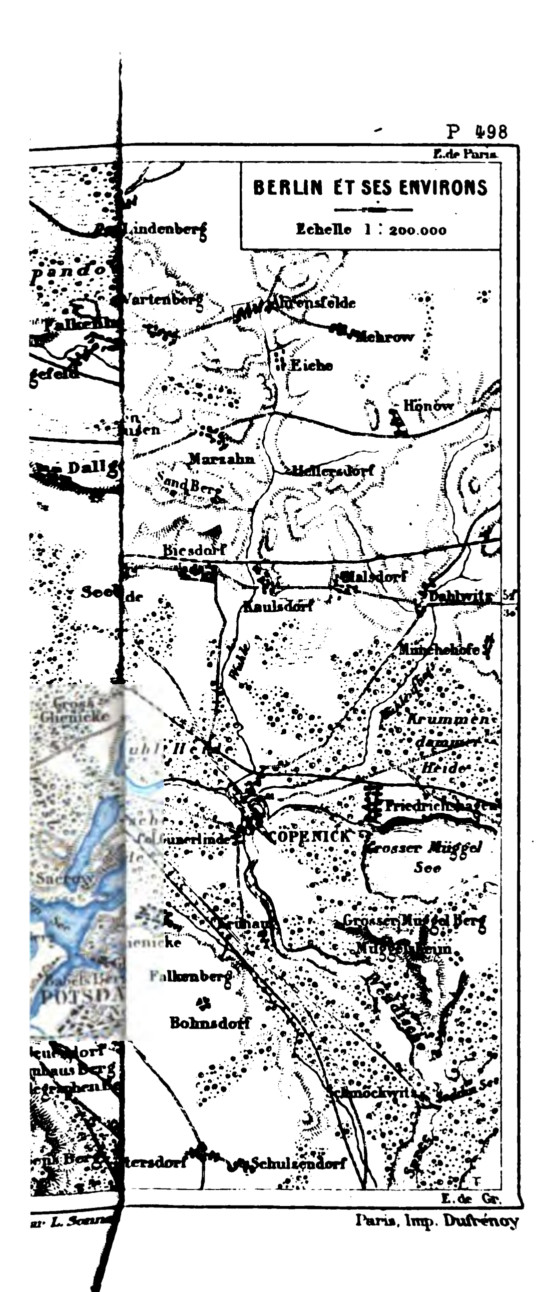
Berlin.

« Berlin, la capitale de la Prusse et de l'Allemagne, l'égale et peut-être même la supérieure de Vienne par sa population[1], n'est dépassée en Europe que par Londres et Paris. En 1648, à la fin de la guerre de Trente ans, elle n'avait plus que 6 000 habitants; maintenant, c'est l'une des premières cités du monde et son importance grandit de jour en jour; néanmoins les causes de son étonnante fortune ne sont point, comme pour Constantinople, Alexandrie, New-York, de celles qui frappent immédiatement le regard. Il était même, pour ainsi dire, passé en proverbe que Berlin occupe un emplacement désigné par le hasard et le caprice. C'est là une grave erreur. Berlin n'est pas une création artificielle, c'est un produit spontané du milieu géographique.

» Certes, il semble, au premier abord, que « l'Athènes de la Sprée, » s'est édifiée dans un site aussi dépourvu d'avantages naturels que monotone d'aspect. La campagne environnante est une plaine de sables, de landes, de marais. Des arbres sans vigueur penchés au-dessus de mares boueuses, des prairies humides où les crapauds sautillent par millions, de petites dunes, des broussailles grisâtres à demi ensevelies dans le sol mouvant, des chemins noirs de fange ou blancs de poussière suivant les saisons, des cabanes délabrées où perche la cigogne, voilà les traits des paysages que l'on a sous les yeux, quand on approche de la ville par d'autres chemins que les voies royales entretenues à grands frais. La nature a toujours une certaine beauté jusque dans sa monotonie et sa tristesse, mais combien les environs de Berlin, salis d'ailleurs par tous les débris que rejettent les grandes villes, sont peu dignes d'être comparés à ceux de Vienne, de

1. En 1880, Berlin dépassait Vienne, elle avait 1 122 330 habitants, et la capitale autrichienne 1 103 857.

[redacted]



ipales

ıse de
ırdre.
grand
acile.
noins
ımme
est la
con-
ni à
faut
auses
venir
ts, et
s les
part
pro-
plus
ouloir
ment
Berlin
, aux

inage
ie un
ne de
st un
l'était
mode
e, de
rains
rs de
és du
pour
onts.
plus

---

e histo-

«
et p
tion
à la
bitar
et so
de s
nopl
men
que
capr
artif
»
Spré
natu
une
vigu
mid
des
des
sais

[redacted] [redacted]

Paris, de Londres, et de la plupart des autres cités principales de l'Europe!

» Ce n'est donc point à cause du charme ou de la richesse de ses campagnes que Berlin est devenue une ville de premier ordre. Elle n'a pas non plus l'avantage d'être située sur un grand fleuve ou dans le voisinage de mines d'une exploitation facile. Agglomération de maisons vulgaires au milieu de la moins pittoresque des plaines, Berlin est bien une ville modèle, comme chef-lieu d'un monde d'employés et de paperassiers; elle est la capitale qui convient à un peuple de sujets obéissants et convaincus. Pourtant ce n'est point à la volonté d'un despote ni à l'appel incessant d'une administration centralisatrice qu'il faut attribuer le rapide peuplement de Berlin. Sans doute ces causes ont agi dans une certaine mesure. Des souverains ont fait venir du dehors des ouvriers d'élite, des professeurs, des savants, et les bureaux se sont peuplés d'employés accourus de toutes les parties du royaume si rapidement agrandi[1], mais cette part d'accroissement due à l'action de l'Etat est peu de chose en proportion du mouvement d'immigration libre qui se porte de plus en plus activement vers la grande cité. Il serait puéril de vouloir attribuer au seul fait de la présence d'un roi un groupement d'hommes aussi considérable. Si les avantages dont jouit Berlin par sa position géographique ne sautent pas tout d'abord aux yeux, ils n'en sont pas moins réels.

» Considérée dans ses rapports avec les districts du voisinage immédiat, Berlin, tous s'accordent à le reconnaître, occupe un emplacement nécessaire. En effet, la partie la plus ancienne de la ville, désignée jadis sous le nom de Kölln ou Cölln, est un îlot qu'entourent deux bras étroits de la Sprée. Nul endroit n'était plus favorable pour servir de lieu de résidence sûr et commode à une population de pêcheurs. Des deux côtés de la rivière, de légères éminences, interrompant la zone riveraine des terrains marécageux, permettaient aux habitants de bâtir des tours de guet et des ouvrages de défense; sur les deux bras resserrés du cours d'eau se trouvaient aussi les meilleurs emplacements pour la construction de moulins et l'établissement de lacs et de ponts. La petite île, une « cité » comme celle de Paris, mais plus

1. Voir sur cette colonisation de Berlin et des Etats Prussiens, la *Notice historique*, p. 428.

petite, était donc un site indiqué d'avance comme emplacement d'un village; quoique Berlin ne soit mentionné que dans les premières années du treizième siècle, il date probablement des premiers temps où se peupla la contrée. D'après certains étymologistes, le nom même de Berlin créerait une forte présomption en faveur de l'antiquité de la ville, car le vrai sens du mot serait celui de « bac, lieu de passage », ce qui supposerait l'existence d'une route depuis longtemps fréquentée; mais d'autres savants affirment en termes non moins positifs que le nom de Berlin signifie « vasière, eau lente à fond de boue. » D'après M. Ebel, elle serait le « champ des oies ».

» La petite bourgade de pêcheurs n'aurait pas été mieux partagée que beaucoup d'autres villages de l'Allemagne du Nord, si elle n'avait été qu'un simple lieu de passage facile à défendre; dépourvue d'autres privilèges naturels, elle n'aurait jamais rempli de rôle historique. Mais Berlin occupe à peu près exactement le milieu de la région comprise entre le cours de l'Elbe et celui de l'Oder, et par les lacs et les rivières qui se ramifient dans cet isthme continental, elle est devenue l'entrepôt nécessaire des denrées et des marchandises entre les deux fleuves. Certes ni la Sprée, ni la Havel ne sont des rivières importantes, mais elles ont un avantage qui manque dans son cours supérieur à la magnifique Loire, et dans tout son cours à l'impétueuse Durance; elles sont profondes et navigables. Avant même d'avoir été complété par un réseau artificiel de voies d'eau, le système hydrographique de la Sprée avait une grande valeur commerciale, et le centre naturel de tout ce mouvement se trouvait à Berlin. Dès la fin du treizième siècle, la ville qui était alors une république et le chef-lieu d'une fédération était devenue le lieu principal de toute la marche de Brandebourg; c'est là que se tenaient la plupart des assemblées populaires. Ville de pêcheurs, de marins et de marchands, Berlin s'était mise alors sous le patronage de Nicolas, le saint des matelots.

» Choisie au milieu du quinzième siècle pour devenir capitale d'Etat, Berlin agrandissait peu à peu le cercle de son action et profitait ainsi des avantages géographiques d'une région plus vaste. Alors se révéla ce fait, que Berlin n'est pas seulement la grande étape commerciale entre l'Oder et l'Elbe, mais qu'elle est le centre de gravité entre les bassins entiers des deux fleuves: c'est de là qu'on peut le mieux utiliser et commander tout le mouvement des échanges de l'une à l'autre région.

Suivant l'ingénieuse comparaison de Kohl, Berlin a disposé son réseau entre l'Elbe et l'Oder, comme une araignée qui tendrait ses fils entre deux arbres. Du grand marché de la haute Oder à la ville la plus importante de l'Elbe inférieure, de Breslau à Hambourg, le chemin naturel passe à Berlin, et là se croise avec une autre diagonale, celle qui mène de Leipzig à Stettin et à Swinemünde. La première de ces lignes commerciales suit précisément l'ancienne vallée qui réunissait l'Oder à l'Elbe par le lit actuel de la Sprée, trop large pour la petite rivière qu'il renferme.

» Admirablement située par rapport aux fleuves de l'Allemagne du Nord et à leurs bassins, Berlin ne l'est pas moins relativement aux deux mers qui baignent les côtes germaniques; quoique placée sur le même méridien que l'île de Rugen et la péninsule de Scanie dans la mer Baltique, la capitale de la Prusse appartient par la direction du cours de l'Elbe au versant de la mer du Nord; elle est en communication aussi facile avec Hambourg le grand port de l'Elbe, qu'avec Stettin, le marché le plus important de l'embouchure de l'Oder; elle commande à la fois l'un et l'autre littoral, et, mieux que tout autre ville, peut diriger l'ensemble des opérations commerciales qui se font dans les ports, d'Emden à Königsberg et à Memel. Pour nous servir d'une comparaison qui convient parfaitement à la résidence du grand état-major allemand, Berlin peut être assimilée à un général se tenant dans une position dominante derrière son armée et faisant manœuvrer ses régiments à droite et à gauche sur un champ de bataille. Du côté de l'ouest, de l'est, du sud, dans toutes les parties de l'immense plaine qui s'étend des bouches de l'Ems aux eaux du Niémen, les villes de l'Allemagne occupent commercialement, aussi bien que politiquement et militairement, la même position subordonnée par rapport à la ville centrale qui les surveille et les gouverne. Son réseau de canaux et de chemins de fer accroît de jour en jour sa puissance d'attraction. La foule des immigrants de toute espèce, oisifs et travailleurs, classés et déclassés, riches et pauvres, hommes d'argent et de plaisirs, coureurs d'aventure et de fortune, se porte vers Berlin avec une sorte de furie... Aussi la capitale de la Prusse est-elle une des villes où les habitants nés en dehors de la cité l'emportent de beaucoup sur les indigènes; à cet égard, Berlin ressemble aux grandes villes de l'Amérique et de l'Australie. Mais, parmi les multitudes d'immigrants, combien de



Vue de Potsdam.

[redacted]

milliers, venant chercher la fortune, n'ont trouvé que la misère! Le prix des denrées et des marchandises s'est accru avec une effrayante rapidité, et souvent des populations entières ont dû gîter en dehors de la ville, sous des tentes, sous des planches mal jointes et des wagons brisés. Le va-et-vient continuel des gens non mariés, la misère, les oscillations de fortune ont aussi pour conséquence une effroyable démoralisation.

» A l'intérieur, Berlin n'a point de perspectives grandioses qui rachètent un peu la monotonie des plaines environnantes. A son entrée dans la ville, la Sprée est une rivière assez large, ayant en moyenne 250 mètres de rive à rive; mais, saignée par des canaux de navigation, elle se rétrécit peu à peu, puis se partage en deux bras qui traversent l'ancienne ville en fossés qui faisaient autrefois le tour des remparts; à l'endroit où les eaux rentrent dans un lit commun, la Sprée n'est plus qu'un égout. Les terrains qui la bordent sont en grande partie mous et fluides, même composés çà et là de myriades d'infusoires; il a fallu les consolider par de nombreux pilotis pour soutenir les constructions.

» Les principaux édifices s'élèvent au centre de Berlin, dans le quartier insulaire qui fut l'ancienne ville, et des deux côtés de la belle avenue d'Unter den Linden (*Sous les Tilleuls*), qui mène de la place du Château au parc Occidental appelé Thiergarten. Sur un espace qui n'a guère que 1 200 mètres dans tous les sens se pressent l'Hôtel de Ville, le Château, l'Arsenal, l'Université, l'Académie, les Musées, la Bibliothèque, l'Opéra, le Grand Théâtre, la Bourse, les principaux palais, les plus belles églises. Quelques-uns de ces monuments renferment des trésors. Le château possède des objets d'art nombreux; l'arsenal, qui doit être transformé en temple de la gloire, a des armes de toute espèce et de toutes les époques; l'ancien musée, dont le péristyle a été décoré par Cornélius de fresques mythologiques incompréhensibles, n'a pas d'œuvres capitales parmi ses tableaux et ses statues, mais les richesses sont bien classées; le nouveau musée, renfermant des collections diverses dans ses salles et ses galeries égyptiennes, grecques, romaines, scandinaves, germaniques, est célèbre par les six grandes fresques de Kaulbach, qui représentent l'histoire universelle, telle qu'il l'a conçue et que la comprenait son patron Frédéric-Guillaume IV, l'édificateur du palais, « l'aigle royal du soleil, le chéri du Tof et de la Saf » dit une inscription. Sur les fresques de Kaulbach, Moïse ouvre la marche, Frédéric II la ferme; c'est à lui,

semble-t-il, que s'arrête le cours des temps. » — (Elisée Reclus[1], l'*Europe centrale*, *Nouvelle géographie universelle*, t. III, p. 834; Paris, in-8°, ill. 1878, Hachette.)

Les Allemands appellent prétentieusement Berlin la *Ville de l'Intelligence* (*Intelligenz Stadt*), à cause de ses établissements scientifiques et littéraires, académies, sociétés savantes, hautes écoles; de ses laboratoires admirablement installés, de ses collections, de ses jardins botaniques, et de sa riche bibliothèque qui renferme plus d'un million de volumes et de 20000 manuscrits, chiffres d'ailleurs très inférieurs à ceux des bibliothèques de Paris et de Londres. Les monuments et édifices les plus remarquables et les plus nombreux sont ceux qui ont été érigés en l'honneur des hommes de guerre ou qui glorifient les combats. Ils sont comme le symbole de cette puissance prussienne qui doit à l'épée sa plus brillante fortune. Sur la place de Paris s'ouvre la porte de Brandebourg, érigée au siècle dernier, d'après le modèle des Propylées, et surmontée d'un quadrige où se dresse une Victoire de bronze. La place Guillaume est décorée d'un groupe de statues de six généraux contemporains de Frédéric II; sous les fenêtres du château impérial s'élève, dans la perspective de l'allée des Tilleuls, la statue équestre en bronze de Frédéric le Grand dont le piédestal porte les héros de la guerre de Sept ans et les principaux savants et artistes de l'époque; sur la place de l'Opéra, les statues en marbre des généraux Scharnhorst et Bulow regardent les statues en bronze du maréchal Blücher et des généraux York et Gneisenau. Le plus beau pont de Berlin, œuvre de Schinkel (1822-1824), qui conduit de l'arsenal au château, montre sur ses blocs de granit des groupes allégoriques en marbre de Carrare, figurant l'éducation du guerrier; enfin c'est sur la grande place Royale, dans le West-End de Berlin, qu'a été élevé récemment le monument commémoratif de la guerre de 1870 (Siegessaule); il est en granit, à trois étages, et porte au centre une colonne surmontée par une Victoire colossale. Nous ne parlons pas des vastes établissements militaires, des casernes, qui tiennent dans la ville une place considérable. Plus rares sont les monuments élevés à la mémoire de savants, de littérateurs ou d'artistes; celui de Schiller se dresse devant le Théâtre Royal; Gœthe a le sien au Thiergarten; on vient de se décider à placer celui de Humboldt dans le nouveau parc du Humboldthain, ouvert en 1869 au nord de la capitale. « L'élément poétique manque à Berlin. On n'y trouve guère d'éléments « vénérables, dit M. Ch. Vogel, rien n'y procède de la fantaisie, tout est » systématique, réglé sobrement à l'équerre et au compas, d'une ordon- » nance quasi militaire. L'esprit général de la population, positif et froi- » dement réfléchi, caustique et satirique, n'a rien de cet abandon et de » cette bonhomie qui rendent les habitudes viennoises beaucoup plus sym- » pathiques, aux Allemands du sud notamment. La différence de carac- » tère entre la métropole du Danube et celle de la Sprée n'est pas moindre » qu'entre Paris et Londres. »

L'industrie de Berlin est très active, et extrêmement variée. Manufactures, filatures et tissages, ouvrages de maroquinerie et de papeterie, objets d'habillement et de toilette; pianos, instruments de précision pour les mathématiques, la physique, la télégraphie, la chirurgie; meubles, voitures, céramique, orfèvrerie, bijouterie, usines métallurgiques, fabriques

1. Sur M. E. Reclus et son œuvre magistrale, voy. nos *Lect. sur l'Amérique*, p. 148.

[redacted]

de bronze, brasseries et distilleries, tous les genres de fabrication, secondés par des canaux, des chemins de fer[1] et des voies nombreuses et commodes, s'exercent dans la capitale et accroissent incessamment sa puissance économique. Les quartiers les plus industrieux, les plus peuplés et les plus pauvres sont le Wedding, le Moabit, le Voigtland, zone des faubourgs qui s'étend au nord-ouest, entre la Sprée et le chemin de fer de Stralsund. Les environs de la porte d'Oranienbourg sont désignés sous le nom de *forges de Vulcain*. C'est là, en effet, que le fils d'un pauvre charpentier de Breslau, Jean-Charles-Frédéric Borsig, élevé aux frais de l'État à l'Institut industriel de Berlin, d'abord monteur et contremaître dans les ateliers d'Egell, succéda à son patron, agrandit les fabriques, établit au Moabit des forges et laminoirs, et se mit à construire des locomotives. La première sortit des ateliers en 1841 ; en 1854, quelques mois avant de mourir, le forgeron millionnaire fêtait l'achèvement de la cinq centième. Jusqu'en 1884, 5000 avaient été fabriquées. — « Lorsque Berlin, dit M. Reclus, déjà si riche en che-
» mins de fer qui la mettent en communication directe avec toutes les
» villes importantes de l'empire, sera aussi reliée à la Baltique par un canal
» de grande navigation, lorsque la capitale de la Prusse sera aussi devenue
» *port de mer*, alors sans nul doute l'industrie locale, déjà si considé-
» rable, prendra des proportions telles que Berlin n'aura plus de rivales
» allemandes. Plus de la moitié de la population berlinoise est employée
» dans les ateliers et les manufactures. »

Les grands ports de l'Allemagne.

Hambourg. Le port de Hambourg a été depuis le douzième siècle, à l'époque de la formation de la ligue hanséatique, la grande métropole du commerce de l'Allemagne (voy. p. 447). Etablie d'abord sur l'Alster, où Charlemagne avait fondé, dit-on, *Hammabourg* (le bourg de la forêt), et ravagée par les Normands au neuvième siècle, la cité primitive, que les marécages de Brook séparaient de l'Elbe, se rapprocha du fleuve en creusant un canal, puis en forçant, par une audacieuse dérivation, le bras principal de l'Elbe à couler dans ses murs. D'immenses travaux ont amélioré la navigation; les rives ont été bordées de quais et d'entrepôts ; l'Elbe, pénétrant à l'est dans la ville, s'y ramifie en canaux innombrables (fletchen) que traversent plus de quatre-vingts ponts; leur profondeur, qui est de deux à cinq mètres, fortement accrue par la marée montante, permet aux grands navires d'aborder aux portes des magasins qui s'ouvrent, comme à Amsterdam, directement sur les eaux du fleuve. « Le port, formé par le bras principal de
» l'Elbe même, comprend entre les quais de la ville, l'ancien marais du
» Grasbrook et les îles du fleuve, tout un labyrinthe de chenaux et de bas-

---

1. Le métropolitain de Berlin. — Berlin possède, comme Paris, un chemin de fer de ceinture qui relie entre elles les onze lignes ferrées de la capitale, mais les gares étaient trop éloignées du centre, et en 1875 la construction du *métropolitain* fut décidée; les travaux commencés en 1875, ont été achevés en 1881, la ligne ouverte en 1882. Le métropolitain, long de 11 kilomètres, se rattache à toutes les lignes partant de Berlin; il fait dans l'intérieur de la ville le service local. L'organisation est telle que 492 trains peuvent être lancés par jour sur les voies locales, et 146 sur les voies extérieures. Le chemin traverse la ville de l'est à l'ouest dans le sens de la Sprée, de la gare de Francfort à celle de Charlottenbourg; elle est constamment aérienne sur viaduc de maçonnerie, large de 14 à 15 mètres, élevée à 7 ou 8 mètres au-dessus des rues.

» sins, de docks et de chantiers de création successive, fourmillant de
» navires de tous les pavillons et de toutes les grandeurs, les plus gros
» bâtiments pouvant y remonter avec le flux. C'est surtout des avenues
» de Harbourg que l'aspect est merveilleux, car l'immense tableau qui s'y
» déroule n'embrasse pas seulement tout Hambourg, mais aussi la ville
» holsteinoise d'Altona, qui y touche en aval, et jouissant commerciale-
» ment de la même franchise, apparaît comme sa sœur derrière une épaisse
» et interminable forêt de mâts et de cheminées. » (Ch. Vogel.) Malgré les rigueurs du blocus continental qui l'avaient presque ruinée, malgré l'incendie de 1842, qui consuma en quatre jours la cinquième partie de ses rues, Hambourg est restée la reine de l'Elbe, et dispute à Amsterdam le second rang dans la mer du Nord, où Londres n'a pas de rivales. Depuis quarante ans, sa population a doublé et l'importance de ses échanges quadruplé; 11 000 navires environ (dont plus des trois quarts à vapeur), chargés de près de 9 millions de tonnes, entrent dans ses bassins ou en sortent chaque année; en 1883, 55 000 émigrants se sont embarqués à Hambourg pour toutes les parties du monde, avec lesquelles la cité d'Elbe est en communication régulière.

« Du sein même de ses ruines encore fumantes (après l'incendie de 1842) s'est élevée, comme par enchantement, une nouvelle ville, dont les rues larges et spacieuses, bordées de maisons magnifiques, ne le cèdent en rien aux plus beaux quartiers de Londres, de Saint-Pétersbourg ou de Paris. Le Neuer Wall, l'Alster Damm, le Yungfernstieg seraient à juste titre remarqués dans tous les pays du monde. J'avoue que ce n'est pas ce genre de beauté qui m'attire et me retient dans une ville, il témoigne bien plus de l'opulence du propriétaire que du génie de l'architecte. Ce qui m'enchantait, c'était de me perdre dans la vieille, dans la basse ville, de patauger dans les boues de ses rues étroites, tortueuses, obscures, nauséabondes quelquefois, mais où se trouvent les spécimens les plus curieux de l'architecture du dix-septième siècle. Là point de règle, les lois de la voirie sont plus modernes; chaque maison a été faite d'après la fantaisie et les convenances de son propriétaire. L'une avance, l'autre recule; celle-ci est basse, celle-là est haute; l'une est en bois, l'autre est en briques, elle est flanquée de pignons de droite et de gauche. Celle qui la touche, au contraire, est hérissée de balcons, il en existe un à chaque étage, le second empiétant sur le premier, et le troisième sur le second, de sorte que parfois deux maisons, qui sont en face l'une de l'autre à une assez grande distance au rez-de-chaussée, se rapprochent, se touchent même au grenier. Dans la plus modeste rue, dans la plus humble demeure, vous pouvez voir un objet d'art, une frise en bois, un appui de balcon, une rampe en fer, un chapiteau en pierre, une misère

[redacted]

dont vous vous attribuez la découverte. Traversez une fois Neuer Wall, toutes ses richesses, toutes ses beautés, vous seront connues ; pénétrez dans Catherine Strasse, vous n'en sortirez jamais sans avoir fait une nouvelle trouvaille, sans avoir découvert quelque merveille qui, jusqu'alors, avait échappé à vos recherches...

» ... Les Hambourgeois sont des gens d'ordre, soigneux et propres. Les maisons, qui datent de six siècles, sont en aussi bon état que celles qui ont été construites après l'incendie de 1842. Habitées par des familles de la classe aisée, elles ont toujours été réparées à temps, appropriées aux habitudes, aux usages modernes, et leur vétusté n'est qu'un témoignage éclatant de l'esprit de suite et de conservation de ceux qui les possèdent. Les croisées, en général très rapprochées, sont garnies de vitres tout à fait à fleur de façade et d'une propreté irréprochable. Elles sont toutes ornées de vases de fleurs, et vous ne sauriez croire l'effet charmant que produisent les fuchsias suspendus à leurs tiges vertes, si rouges et si frais, au milieu de ces murs que le temps a noircis et rongés...

» ... Les canaux qui coupent ces vieilles rues sont tout à fait pareils à ceux de Venise, datant de la même époque et construits dans le même style : il n'y a pas de quais. Les maisons sont bâties sur pilotis, de sorte que les marchandises, transbordées au port dans de petits bateaux, sont apportées par eux presque devant la porte des magasins qui doivent les recueillir. Plusieurs canaux sont très vastes, plus vastes que le canal Reggio, pareils au canal Grande. L'eau est profonde, et, si ce n'était les ponts qu'il faut traverser, on pourrait voir s'y promener plusieurs des vaisseaux qui viennent de traverser l'Atlantique.

» ... A Hambourg, les costumes nationaux ont disparu... Les Vierlandaises[1] seules sont vêtues aujourd'hui comme leurs

---

1. Les Vierlande ou *Quatre-Pays*, qui s'étendent au sud-est, entre l'Elbe et la ville, autour du bourg de Bergedorf, sont le jardin et le verger de Hambourg. « Les Vierlandais sont d'origine hollandaise ; chassés de leur patrie au XVIe siècle » pour cause de religion, ils furent recueillis par le Sénat de Hambourg et établis » sur ce coin de terre dévasté jusqu'alors par les eaux de l'Elbe et resté inhabité. Ces nouveaux colons, habitués à lutter contre la mer du Nord, eurent » bientôt raison des caprices d'un fleuve. Le terrain boueux, inculte et insalubre » qu'on leur avait donné, protégé par leur industrie, fertilisé par leurs travaux, » est devenu le jardin potager et le verger de Hambourg. Les habitants, prudents, économes, laborieux, vivent dans la plus grande aisance. Quelques-uns » même sont fort riches ; ils n'en restent pas moins dans l'île et sous l'humble » toit qui les a vus naître. Ils gardent le costume de leurs pères et viennent en » paysans faire valoir à la Bourse leurs immenses capitaux. » (DE FLAUX.)

mères l'étaient au seizième siècle. Elles ont un spencer noir, bordé en haut et en bas d'un ruban vert, s'ouvrant devant la poitrine en forme de cœur, et laissant voir une étoffe éclatante sur laquelle sont fixés des bijoux de cuivre doré ou argenté. De la ceinture part un large tablier, bleu le plus souvent, et qui est plus court de quelques doigts seulement que la jupe, qui est rouge d'ordinaire; les jambes sont couvertes de bas rouges, et les pieds enfermés dans des souliers noirs très évasés. Elles sont coiffées ou de cagnottes rouges, ornées par derrière de larges rubans noirs et retenues par des mentonnières de même couleur, ou de chapeaux de paille, ayant la forme de cabas ronds. Leurs cheveux blonds, réunis dans deux tresses parallèles et enveloppés aux extrémités dans des rubans noirs, leur tombent derrière le dos; comme chez les filles de Zurich et de Lucerne...

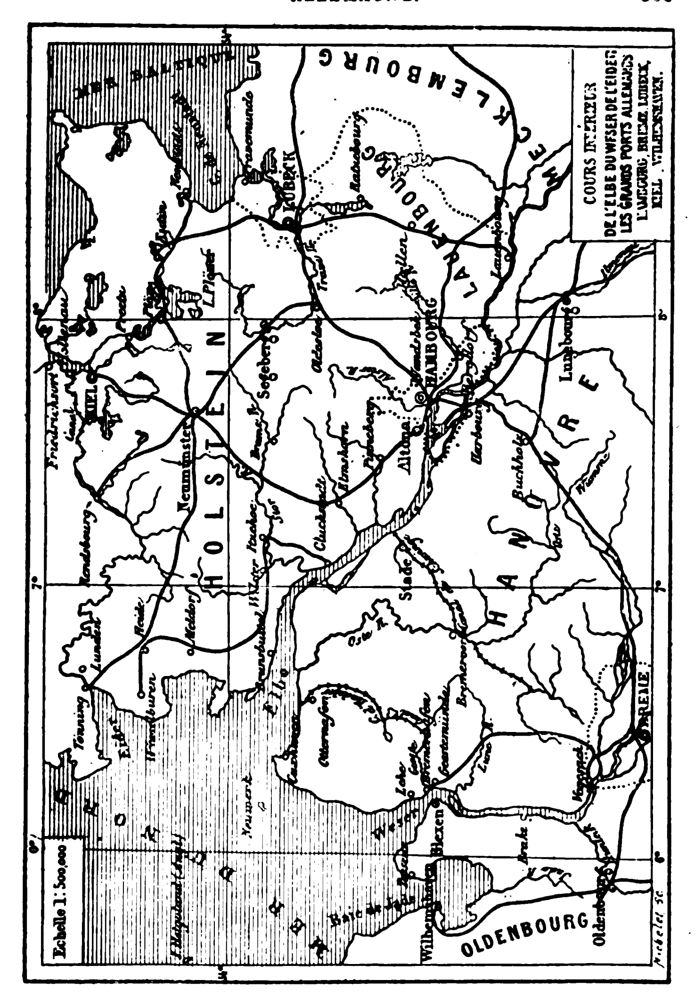
» ... Les promenades sont délicieuses à Hambourg. Le sol, fertile et humide, convient admirablement aux arbres, qui ne sont nulle part plus élevés et plus vigoureux. De ses remparts, détruits par Napoléon, on a fait des promenades charmantes qui entourent la ville, comme dans une ceinture de gazons et de fleurs. De l'Elbhohe ou Stintfang qui domine le port on jouit d'une vue admirable. A ses pieds on a le Binnen-Hafen avec sa forêt de mâts et sa cohue de vaisseaux, et, au delà de l'Elbe, les plaines du Hanovre, s'étendant à l'infini et couronnées à l'horizon de montagnes bleues; à sa droite la ville d'Altona, et à sa gauche, en se retournant un peu, le panorama de Hambourg.

» A l'exception de Paris et de Londres, je ne connais pas de ville qui ait autant de vie et de mouvement. Emprisonnée dans ses fortifications, elle n'a pas pu s'agrandir à mesure que ses habitants se multipliaient. Aussi ses maisons sont-elles pleines littéralement de la cave au grenier; les sous-sols sont très recherchés à Hambourg. Tous les cabarets et toutes les boutiques de second ordre se trouvent dans les caves; c'est dans ces bas lieux que le Hambourgeois, après une journée consacrée au travail, aime à se rendre. Il y va d'ordinaire au sortir du spectacle ou du cercle : il y soupe et boit, et y fume. On ne persuadera jamais à un banquier de Neuer Yungfernstieg, ni à un gros marchand de Neuer Wall que le vin peut être aussi bon dans des salons vastes et aérés que sous les voûtes écrasées d'une cave étroite[1].

---

1. La cuisine y est moins allemande qu'à Cologne, Dusseldorf ou Hanovre. On

[redacted] [redacted]



ne donne la soupe à la bière qu'a ceux qui la demandent. On sert bien avec le chevreuil ou le lièvre de la confiture de groseille, mais on a l'attention de la mettre à part dans une soucoupe. (H. DE FLAUX.)

» Le commerce règne en maître à Hambourg, cela n'empêche pas que les beaux-arts y soient appréciés ; on y aime beaucoup les tableaux. La poésie a aussi ses adeptes : Lessing y a vécu longtemps et Klopstock y est mort. » (H. DE FLAUX, *du Danemark*, chap. Ier, in-8°; Paris, 1862, Didot.)

Hambourg a de belles églises gothiques : la tour de l'une d'elles, Saint-Michel, s'élève à 138 mètres; la flèche d'une autre, Saint-Nicolas, rebâtie depuis l'incendie de 1842, est un des monuments les plus élevés du globe (147 mètres). Parmi les édifices modernes dont les Hambourgeois sont justement fiers, se trouvent le palais des Arts, et surtout le *Johanneum*, ou bâtiment des écoles, qui possède, avec un riche cabinet d'histoire naturelle et de belles collections, une bibliothèque de 300 000 volumes et 6 000 manuscrits.

Brême. — Le deuxième grand port marchand de l'Allemagne est Brême, située sur les deux rives du Weser, à 75 kilom. de la mer du Nord. Jadis affiliée, comme Hambourg, à la hanse teutonique, elle est restée, comme sa rivale, une république indépendante, au sein du nouvel empire allemand. Ses armateurs et ses négociants se distinguent entre tous par leur initiative hardie dans le commerce du monde. Ils envoient des baleinières jusque dans les mers antarctiques ; les premiers, ils ont su profiter de la route maritime ouverte avec les ports de la Sibérie par Nordenskiold ; ils ont fondé chez eux la société du Lloyd de l'Allemagne du Nord, leurs navires conduisent dans le Nouveau Monde des cargaisons d'émigrants incessamment renouvelées (87 739 en 1883) : ils exportent, entre autres marchandises, le tabac de leurs deux cents manufactures, et plus de quarante millions de cigares. Toutefois la Weser, obstruée de bancs de sable, n'a qu'une profondeur de 4 à 5 mètres à Brême. De là, l'obligation qui s'est imposée à la république de créer des avant-ports. Les grands navires stationnaient jadis devant Vegesack. Ce mouillage en vint à ne plus suffire au mouvement maritime de la ville ; et en 1827, sur un terrain cédé par le Hanovre, les marchands brêmois creusèrent les bassins et construisirent les quais et les docks de Bremerhafen, dont le développement a été rapide. Le commerce annuel de Brême et de ses ports auxiliaires s'élève à 1 800 000 tonnes et 4 800 navires, tant à l'entrée qu'à la sortie.

Lübeck. — La dernière des trois villes hanséatiques, dont l'indépendance s'est maintenue en face de la domination absorbante de la Prusse, est Lübeck, située sur la Trave, à 15 kilom. de la mer Baltique. Elle marchait jadis au premier rang, au temps où elle était la capitale de la hanse, le siège de ses assemblées, et imposait ses règlements et son droit commercial aux cent villes marchandes réunies dans l'association. Supplantée par ses deux rivales de la mer du Nord, elle garde encore une place importante dans les échanges avec l'étranger, comme le prouvent les 4 200 vaisseaux qui remontent ou descendent chaque année la Trave. « Grâce à sa décadence » même, elle s'est beaucoup mieux conservée que la cité de l'Elbe, et » ses monuments, ses tours, ses fortifications non encore détruites en » entier, ont un aspect plus original ; quelques-uns de ses quartiers ont » encore leur physionomie du moyen âge. L'hôtel de Ville, l'église ogivale » de Sainte-Marie, la cathédrale, le Holsteinthor, ou porte du Holstein,

[redacted]

» témoignent de la richesse et de la puissance de l'ancienne Lübeck,
» aussi bien que de l'amour des habitants pour le luxe architectural. »
» (E. Reclus.)

La Prusse n'a aucun port de commerce que l'on puisse comparer à ceux-là. **Memel** (Prusse orientale), située à l'entrée de Kurische-Haff, à vingt kilomètres de la frontière russe, est gênée par les glaces, et par les bancs de sable qui se forment sous l'action des courants marins. Pour combattre l'ensablement, l'administration ordonne des dragages périodiques, et fait construire à grands frais des jetées et des môles avec les blocs erratiques de granit et les roches cristallines amenés de Suède. Memel est le principal port de la Baltique pour le commerce des bois. Il les reçoit pour la plupart de la Pologne russe par le Niémen et les canaux latéraux du Haff; de ses trente scieries à vapeur, sortent les planches, les lattes, les douves pour la tonnellerie, les traverses pour les chemins de fer, qui sont exportées en Allemagne, en Angleterre et jusque dans l'Inde.

Stettin est le grand débouché commercial de la Poméranie à l'embouchure de l'Oder; située à 134 kilom. au nord de Berlin, elle est devenue le port de la capitale sur la Baltique, et doit à l'excellence de la position qu'elle occupe le développement rapide de ses échanges depuis cinquante ans. Elle vient aujourd'hui au troisième rang dans l'empire, après Hambourg et Brême; elle fait à Danzig une concurrence victorieuse. En 1881, plus de 5 300 navires ont visité son port avec un tonnage supérieur aux 4 000 environ qui avaient abordé à Danzig.

Danzig, situé à 4 kilomètres de la Baltique, au confluent de la Vistule et des deux rivières réunies de la Mottlau et de la Radaune, centralise le commerce des céréales. Dans l'île des Greniers (Speicher insel), sur la Mottlau, s'alignent le long des quais d'immenses magasins pouvant contenir 2 625 000 boisseaux de blé; le quartier des matelots, portefaix et bateliers est au nord, en face de l'île de Holm. Le port proprement dit est à Neufahrwasser. Au nombre des établissements industriels de Danzig (papeteries, fabriques de machines, constructions de navires, travail de l'ambre, etc.), les distilleries qui produisent le fameux Goldwasser, l'eau-de-vie aux paillettes d'or, tiennent le premier rang. Danzig a gardé sa physionomie de ville du moyen âge avec ses rues étroites[1], ses maisons à hauts pignons ornementés, ses grandes portes massives, sa cour d'Artus (Junkerhof), où se tient la Bourse, ses églises nombreuses et le beffroi de son hôtel de Ville de style gothique, haut de 88 mètres. Elle est encore une place de guerre de premier ordre, munie de remparts puissants, flanqués de vingt bastions, et entourés de fossés pleins d'eau : elle a neuf casernes fortifiées; trois citadelles; le Bichofsberg, le Hagelsberg, le Zigankenberg, neuf forts échelonnés entre elle et l'embouchure de la Vistule; de grands ateliers d'artillerie et de manutention. Elle est le siège du conseil d'amirauté, d'un observatoire nautique. Cette ville a été le berceau de la marine militaire de l'Allemagne avant l'annexion de Kiel et la création du port de Wilhemshaven.

1. « On s'aperçoit, dit Malte-Brun, que ces maisons ont été élevées par une bourgeoisie puissante qui a eu son indépendance et sa vie à elle. Bien des rues ne possèdent pas de trottoirs; elles sont bordées, des deux côtés, par des fossés, l'espace libre entre le fossé et les maisons n'est pas public. On chemine donc dans les rues de Danzig toujours au milieu de la chaussée, l'espace qui ailleurs est occupé par des trottoirs, forme ici une terrasse (*beischlag*). »

[redacted]

Kiel. — « La Prusse possède aujourd'hui deux arsenaux militaires qui peuvent rivaliser avec Brest et Toulon, des navires du plus grand échantillon et de la plus grande force connue, une étendue de côtes sur la mer du Nord comme sur la Baltique, et tous les moyens de prendre rang parmi les puissances maritimes. Elle n'a pas attendu, pour préparer ce nouvel élément de prépondérance, les résultats de sa lutte avec nous, mais ses efforts ont redoublé et ont pris une activité fiévreuse depuis la guerre de 1870.

» Les rivages de la Prusse sur la mer Baltique, à partir de la frontière de Russie jusqu'au Danemark, ont un développement de 950 kilomètres. Ils étalent jusque sous l'eau, où ils descendent par des pentes insensibles, des terrains vaseux et plats. Cette configuration des terres constitue une première défense naturelle. Les eaux profondes, où peut plonger la carène des gros bâtiments de guerre, ne se trouvent qu'à une distance considérable de la côte ferme, et en tiennent éloignées les flottes ennemies, mais cet avantage est compensé par la difficulté d'y créer des ports... Si ceux qui existaient n'avaient jamais été transformés en grands arsenaux maritimes, c'est qu'il eût été aussi difficile aux vaisseaux amis d'en sortir qu'aux vaisseaux ennemis d'y entrer. Ni Danzig, ni Stettin, ni la Vistule, ni l'Oder ne réunissaient les conditions nécessaires pour la création d'un port de guerre capable d'abriter une grande flotte.

» Or, il se trouve sur la côte orientale du Danemark une baie large, profonde, creusée par la nature à l'intérieur des terres, complètement abritée contre le vent et la mer, facile à fortifier de manière à devenir inattaquable ; c'est la baie de Kiel, entre le Sleswig et le Holstein. Ce territoire appartenait, en 1864, à la monarchie danoise ; mais comme il convenait parfaitement pour l'installation de la flotte prussienne, le gouvernement de Berlin jugea que le moment était venu de se l'approprier. La question du Sleswig-Holstein venait d'être agitée. La Prusse, qui la fomentait, se fit le champion de l'indépendance holsteinnoise, et le Sleswig-Holstein fut annexé à l'Allemagne. L'Allemagne devant à son tour être incorporée à la Prusse, celle-ci obtenait ainsi, sans bourse délier, son port militaire. La baie de Kiel est entourée de collines élevées qui, brisant le vent, l'amortissent et l'éteignent. Cette ceinture de hauteurs forme un mur autour du bassin de la baie, qui jouit ainsi d'une sécurité encore augmentée par un rideau de bois croissant sur les collines. Le fiord de Kiel

[redacted]

a 16 kilomètres de longueur. Ouvert au nord, il s'enfonce au sud en formant entonnoir. La ville de Kiel est au fond. »

A la hauteur de la citadelle de Friedrichsort, la baie se rétrécit et n'a plus que 800 mètres d'ouverture : en face, sur la côte orientale, s'élève le fort de Stosch. C'est entre ces deux caps que l'entrée de la rade de Kiel avait été barrée en 1870 par des chaînes, des chalands chargés de pierres et de torpilles. Le fort de Falkenstein, au nord de Friedrichsort, celui de Korügen, au sud de Stosch, complètent la défense de Kiel. La baie d'Eckernförde, au nord-ouest de celle de Kiel, plus large que la précédente, est devenue aussi une des plus importantes stations navales pour l'escadre de la Baltique. Pour compléter ces avantages, un grand canal de jonction, creusé entre la Baltique et la mer du Nord, permettra aux bâtiments de guerre de se porter d'un rivage à l'autre par une route intérieure, sans passer par les Belt et par le Sund, qui sont en la possession du Danemark, et qui n'ont pu être *prussifiés.* (Voy. p. 240.)

« Le gouvernement de Berlin a cru devoir, en outre, se ménager un poste fortifié dans la mer du Nord, en face de l'Angleterre, à côté d'Amsterdam, d'Anvers et près du Havre. Si Kiel était le seul port militaire de la Prusse, l'un des premiers mouvements d'une escadre ennemie serait de fermer les détroits afin d'immobiliser les bâtiments prussiens dans leur port de la Baltique, et d'assurer ainsi la liberté de l'Océan pendant une guerre. Ce but est plus difficile à atteindre, si une partie de la flotte prussienne se trouve placée au delà des détroits, s'il lui suffit de franchir les passes d'un port ouvert sur une vaste étendue de mer libre, qui permette à Berlin de rayonner dans toutes les parties du monde... Il y avait, sur la mer du Nord, un lieu favorable à la création d'un tel port : c'était le duché d'Oldenbourg. La Prusse acheta, en 1853, au grand-duc, au prix de 1 875 000 francs, un terrain de 310 hectares à l'embouchure de la Jade. Cette rivière se jette au fond d'une baie de la mer du Nord, dont la profondeur et l'étendue sont loin de pouvoir être comparées au fiord de Kiel, mais où des travaux considérables pouvaient permettre de fonder un port militaire. — Singulière coïncidence : le gouvernement prussien avait choisi cet emplacement, d'après l'avis de Napoléon Ier, qui avait désigné comme propre à la construction d'un grand port de guerre la baie de Jade, à l'époque où le département des Bouches-du-Weser était compris dans les limites de l'empire français.

» Les travaux furent entrepris sans retard. L'œuvre était d'un accomplissement difficile : les terres en cet endroit sont plates, stériles et composées d'une argile sablonneuse : elles se délayent

et s'effondrent par l'action de la mer. Pour donner au rivage la solidité nécessaire, il fallait l'étayer par des digues. Ce premier travail, souvent interrompu par les inondations, fut pénible, long et coûteux; mais le génie tenace de la nation triompha de la faiblesse de la terre et des résistances de la mer. Les ingénieurs passèrent, sans perdre de temps, à la construction du port même. La marée s'y faisant vivement sentir, ils y disposèrent des écluses de grandes dimensions pour retenir l'eau dans les bassins. A la suite d'un avant-port où plongent deux jetées en granit que terminent deux môles, les navires venant de la mer traversent une première écluse qui s'ouvre dans le port extérieur. Une seconde écluse les introduit dans un canal, et ce canal conduit au port. C'est un bassin long de 1 100 pieds et large de 700. Au fond sont placées les cales de construction, les formes de radoub et les ateliers. L'eau dans les bassins est maintenue à la hauteur de neuf mètres, et les cales de construction sont de dimensions à recevoir les plus grands navires. Le port de la Jade peut donc créer et abriter une flotte de premier ordre. » — (Paul MERRUAU, *la Flotte prussienne. — Revue des Deux Mondes,* mai 1876.)

Le port était inachevé en 1870 quand éclata la guerre de France. Il avait déjà reçu son nom de *Wilhemshaven* (le port de Guillaume) depuis que le roi de Prusse l'avait inauguré en 1869. Il n'en abrita pas moins plusieurs frégates cuirassées et canonnières prussiennes qui fuyaient devant nos vaisseaux. Les travaux furent repris activement après la guerre et achevés. Le port a coûté 75 millions, les fortifications 45. La ville de Wilhelmshaven, peuplée de 10 000 habitants, fait partie du district d'Aurich, province de Hanovre. Bâtie sur une plage de sable plate, aride et monotone, sous un ciel gris et presque toujours nuageux, elle est un séjour maussade; le commerce y est presque nul; toute l'animation de ce port artificiel est concentrée dans les ateliers de construction et les chantiers. « Point de vue dans l'intérieur de la ville; on y est enfermé comme dans un trou. Pour jouir d'une perspective étendue, ou pour voir la mer, il faut monter au haut des remparts, sur les ouvrages des fortifications ou auprès des batteries côtières, où les artilleurs de la marine s'exercent à la manœuvre. » (C. GRAD, *Nature*, 2e sem., 1880.)

Les monuments nationaux : la Walhalla; la statue d'Arminius; la Germania.

« A huit kilomètres de Ratisbonne, sur la rive gauche du Danube, on aperçoit trois collines placées de front au bord du fleuve. Celle du centre, taillée à pic comme un piédestal, nue à sa cime, porte un temple grec, magnifique dans sa forme éblouis-

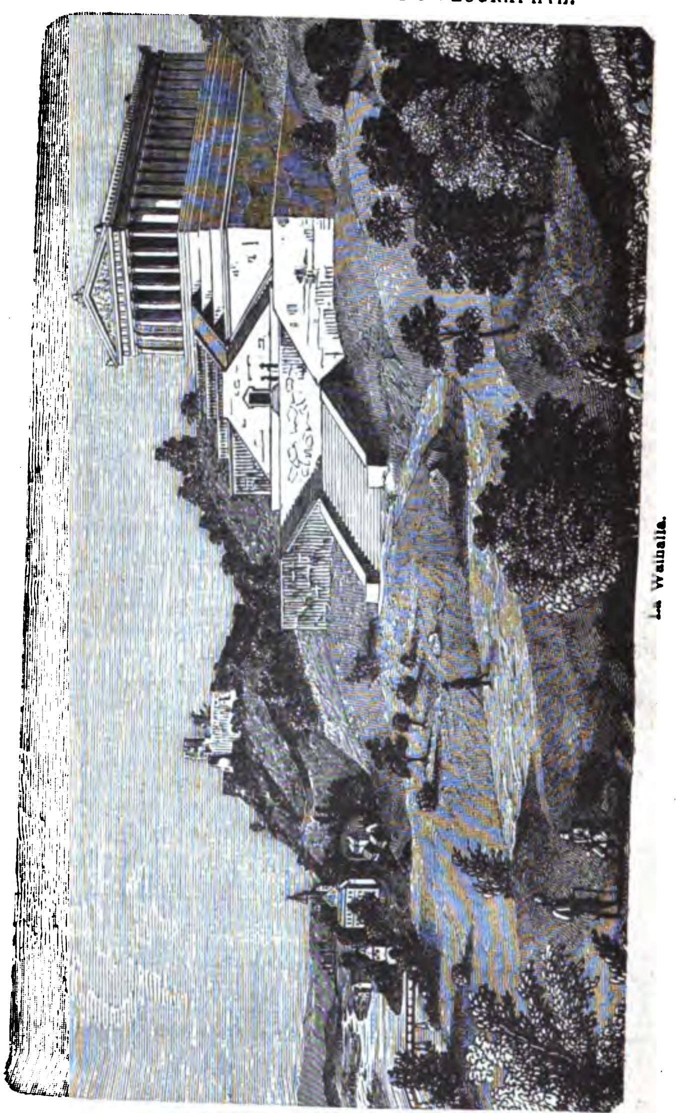
[redacted] [redacted]

sante de blancheur. Cinq cents degrés de marbre échelonnés sur les rampes, conduisent de la rive du fleuve au pied du temple. Là, on découvre une vue imposante : une plaine sans limite où le Danube prolonge à perte de vue les sinuosités de son cours. C'est la Walhalla.

» La Walhalla (le mot signifie *Salle des choisis*) représente dans la mythologie scandinave l'Elysée de la mythologie grecque. C'est là que les héros, reçus par Odin, goûtaient les rudes délices réservées, selon leurs croyances, aux mânes des guerriers et des sages. Le roi Louis de Bavière s'est servi du même symbole et du même nom pour son Panthéon germanique. Tout jeune encore, et n'étant que prince héréditaire, il en conçut l'idée en lisant l'histoire de Jean de Muller. Le plan ne fut exécuté que vingt-cinq ans plus tard, mais avec magnificence. Le roi a choisi la plaine de Ratisbonne, parce que c'est là que le Danube atteint le point culminant de son cours. Là, l'Allemagne trouve son centre ; le Nord et le Midi se rencontrent... La Walhalla est construite sur le modèle du Parthénon. Une colonnade d'ordre dorique règne tout autour. Une grande porte de bronze ferme l'unique entrée. Chaque façade est décorée d'un fronton sculpté. Le fronton du nord représente le plus antique trophée de la Germanie, une victoire d'Arminius sur les Romains. Arminius ou Hermann occupe le centre de la composition ; sa haute taille domine tout. A sa droite, gisent dans la poussière les aigles abattues, Varus humilié, un légionnaire attendant les chaînes ; à sa gauche, des guerriers germains, un barde antique, la prêtresse Velléda, et un soldat expirant sous le regard de la Victoire. On dirait un tableau du poème des *Martyrs*, revêtu de cette grandeur suprême que donne le marbre[1]. Le fronton du sud est une allégorie politique. Le sculpteur a représenté l'Allemagne telle que l'ont faite les traités de 1815 ; le roi Louis a prétendu traiter en marbre la question du Rhin. Chaque groupe est la traduction d'un paragraphe des traités de Vienne : le tout forme un manifeste politique. A droite et à gauche de la

1. Cette façade est l'œuvre du sculpteur bavarois Schwanthaler. Le temple lui-même, érigé de 1830 à 1842 à toutes les gloires de l'Allemagne, d'après la conception du roi Louis, a été construit par l'architecte Klenze. Il a 75 m. de long, 35 de large et 21 de haut. Il est établi sur sept terrasses soutenues par des murs cyclopéens, et ressemble à la Madeleine par la disposition des colonnades. Ce somptueux édifice, où l'on a prodigué le marbre, le bronze et l'or, abrite plus d'une gloire douteuse, et bien des héros « appartenant plus au mythe qu'à l'histoire. »

[redacted]



La Walhalla.

[redacted]

Germanie, majestueusement assise, se tiennent, sous une forme symbolique, les principales puissances de l'Allemagne, et à côté de chacune ce qu'elle a reçu, après la chute de l'empire, des provinces rhénanes.

» ... Pour ne pas offenser le pavé du temple, on revêt, avant d'entrer, des chaussures de feutre, puis la porte de bronze s'ouvre solennellement. Le premier coup d'œil est enchanteur. Sur la tête, sous les pieds, à droite et à gauche, partout le marbre; la lumière tombe à flots par les voûtes. Trois avant-corps décorés de colonnes coupent, à intervalles égaux, la longueur de la salle; des cariatides, d'une rare perfection, le visage serein, l'attitude majestueuse, leurs cheveux dénoués sur leurs robes d'or, accouplées comme des sœurs, soutiennent les portiques. A la voûte, des étoiles d'or étincellent dans des caissons d'azur. Dans les angles, de grands candélabres antiques en marbre blanc attendent l'huile parfumée ou l'encens. En marbre blanc encore, et du plus pur, six Victoires, sculptées par Rauch, se détachent sur le fond violacé de la muraille; leurs formes sont d'une élégance et d'une légèreté divines. Une surtout, à demi penchée, et à peine posée sur la terre : on dirait qu'elle va s'envoler avec la couronne qu'elle lance.

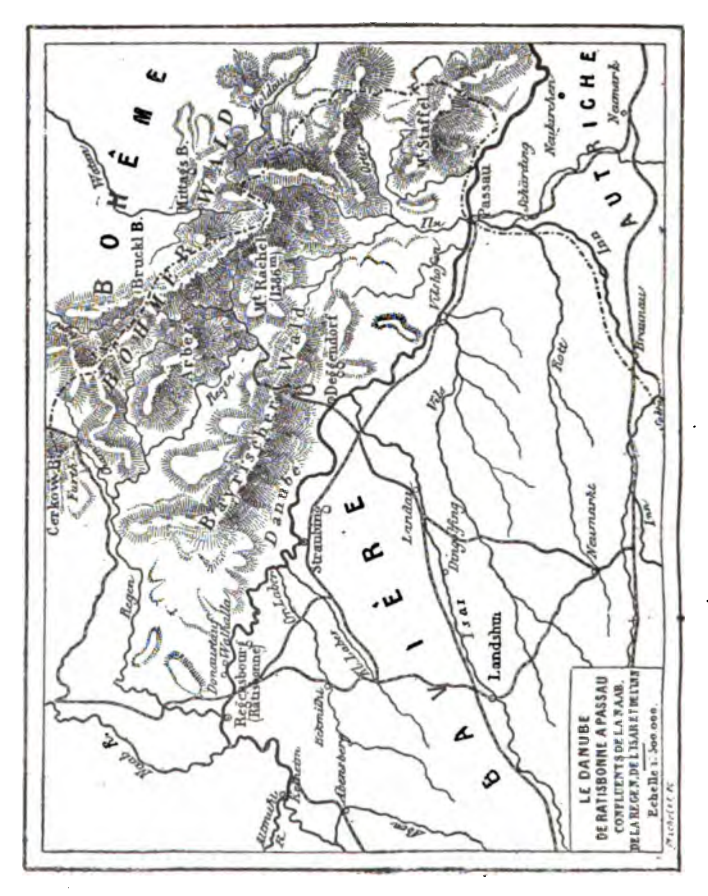
» Les bustes des grands hommes sont rangés sur trois lignes, le long des parois du temple, tous à peu près de même grandeur et de même matière; ils reposent sur une console continue détachée du mur, et des inscriptions en lettres d'or rappellent les noms de ceux dont l'image n'est pas venue jusqu'à nous. Ces bustes, il faut le dire, sont la partie faible de la Walhalla, c'est par où le médiocre y est entré; peu d'entre eux soutiennent l'examen; il faut se contenter de la vue d'ensemble. » (H. Durand, *le Danube allemand et l'Allemagne du Sud*, liv. II, in-8° ill.; Tours, 1883, Mame.)

Les bustes des grands hommes admis aux honneurs de ce Panthéon germanique s'élevaient déjà, en 1842, à 96. Pour les héros dont la représentation eût été par trop téméraire, on s'est contenté d'inscriptions : ainsi a-t-on fait pour Arminius, Marobod, Civilis, Alaric, Ataulf, Odoacre, Théodoric, Alboin, Genséric, dont la place a été pieusement réservée sous ces voûtes hospitalières, à côté de celles d'Eginhard, de Raban Maur, de Hrosvitha et de sainte Elisabeth de Hongrie.

Le roi Louis Ier avait, plus encore que son fils Louis II, l'ardent champion du rétablissement de l'empire d'Allemagne en 1870, le culte des restaurations. Il a contribué plus que tous les autres à faire de Munich une cité artificielle, un musée, une sorte de *villa d'Hadrien*, où tous les exem-

[redacted]

plaires d'art sont rassemblés, où tous les styles, toutes les écoles sont représentées par un choix de leurs principaux chefs-d'œuvre. « Colonnades, temples grecs, arcs romains, dômes byzantins, basiliques chrétiennes, cha-



pelles gothiques, palais Renaissance, loggias, architecture du dix-septième siècle, tout est à Munich, et à chaque pas, le touriste y retrouve les souvenirs de ses voyages aux pays classiques du beau. » Klense a construit pour le roi un palais dans le style Renaissance, avec un péristyle à dix

[redacted]

colonnes ioniques, surmonté de deux lions et huit statues allégoriques; sur la place Maximilien-Joseph, le façade du Kœnigbau reproduit la cour des Lances du palais Pitti. La Bibliothèque a été bâtie par Gœrtner, dans le style florentin; l'hôtel des Postes, précédé d'une longue colonnade, avec ses murs peints en rouge, est décoré de fresques copiées sur celles d'Herculanum et de Pompéi ; la rue de Maximilien aboutit à la place de l'*Odéon* et conduit aux *Propylées;* à gauche sont les musées de sculpture et de peinture que l'on a appelés Glyptothèque et Pinacothèque, pour bien avertir le visiteur qu'il est en Grèce, dans la patrie des arts, dans la « nouvelle Athènes. » Malgré les trésors de ces collections qui renferment de nombreuses toiles des deux Holbein et d'Albert Dürer, les plus beaux Rubens, et les fameux marbres d'Egine, les Bavarois, dit-on, se montrent plus sensibles au bon entretien du Conservatoire de la brasserie bavaroise, la *Hofbrauerhaus*, établissement national d'un autre genre que le généreux descendant des Witelsbach fit jadis installer à ses frais, et où il donna l'ordre de débiter à ses sujets une bière excellente à des prix infiniment réduits. Aujourd'hui encore, à toute heure, les salles enfumées et les cours regorgent de buveurs à bon marché, qui se pressent devant le comptoir où se remplissent et se vident les cruches pleines de la divine boisson, sous les auspices des pouvoirs publics[1].

Mais le plus étonnant des monuments de bronze qui ornent la capitale de la Bavière, est la *Bavaria*, colossale statue qui se dresse en avant du portique de la Rumeshall ou temple de la Gloire. Elle porte, à une hauteur de 28 mètres, la couronne de lauriers qu'elle tient à la main; 126 marches intérieures permettent d'en faire l'ascension jusqu'à la tête, où 5 personnes peuvent trouver place.

La statue de la Grotenburg. — Un autre colosse est celui que le sculpteur bavarois Von Bandel d'Anspach, né en 1800, rêva, dès l'année 1819, d'élever à la mémoire d'Arminius, le héros chérusque qui avait délivré ses compatriotes du joug des Romains. L'emplacement choisi par lui fut le Grotenburg, sommet voisin de Detmold; mais jusqu'à ces dernières années on n'avait pu poser que le socle, les souscripteurs étaient rares, et l'Allemagne manquait d'enthousiasme pour cette entreprise de patriotisme un peu archaïque. Tout à coup, après la guerre de 1870, Arminius rentra en faveur, le Reichstag lui vota 10,000 thalers, l'empereur Guillaume en offrit 11 000, les dons affluèrent, von Bandel se remit à l'œuvre, et Arminius, haut de 55 pieds, ayant une épée longue de 24, a été solennellement hissé sur un piédestal qui en mesure 23. Dans une des niches de ce piédestal, on voit le portrait en bronze de l'empereur Guillaume, avec cette inscription qui explique le retour soudain des cœurs allemands au culte du vainqueur de Varus : « Celui qui a réuni sous sa » forte main des races longtemps divisées, celui qui a triomphé glorieuse- » ment de la puissance et de la perfidie welches, celui qui a ramené au » bercail de l'empire allemand des fils depuis longtemps perdus, celui-là » est semblable à Arminius le sauveur! »

---

1. « On a peine à se figurer, écrit un voyageur, la place que la bière tient dans » la vie du Bavarois. Les statistiques accusent à Munich une consommation de » trois litres par tête et par jour, triple de celle des pays les plus adonnés à la » brune liqueur. Défalquez la femme et les enfants qui ne boivent pas la moyenne, » les nourrissons qui font double emploi, les pauvres diables qui se désaltèrent » d'eau claire, et vous aurez une idée du liquide qu'un Munichois mâle, adulte » et de condition moyenne, absorbe tous les jours. » (*Le Temps*, 28 oct. 1883.)

[redacted]

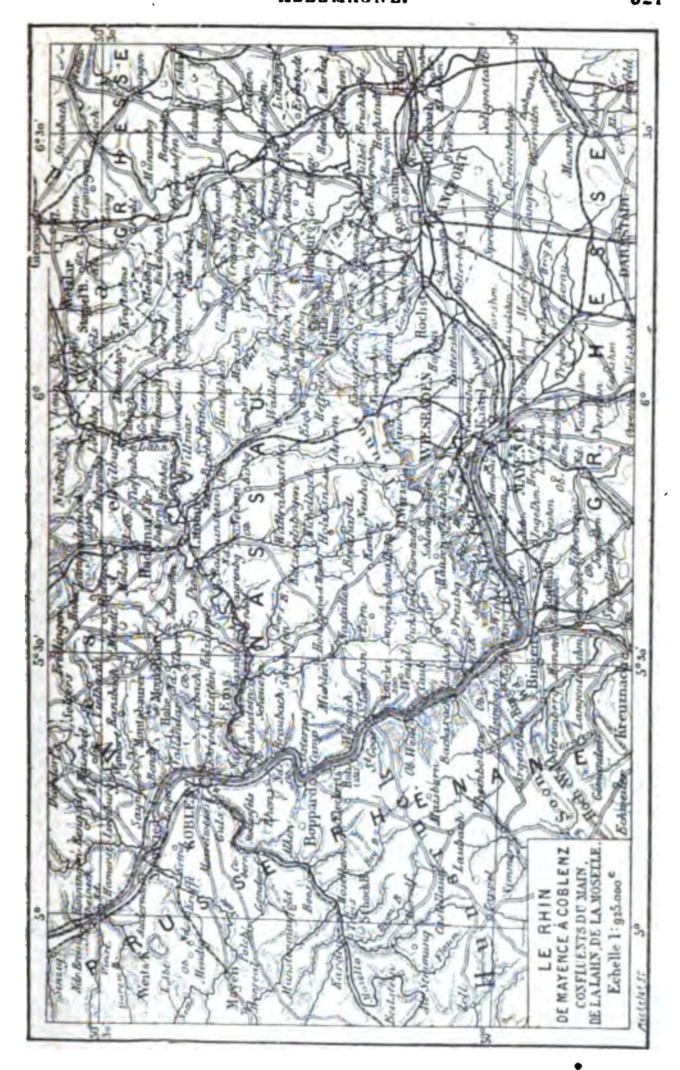
La Germania. — Bingen, petite ville hessoise de 7000 habitants, ne doit qu'à sa situation géographique l'honneur de contempler aujourd'hui le monument national de l'unité allemande. La ville garde l'entrée de ce couloir, célèbre par sa beauté sévère, qui, jusqu'à Cologne, serre le Rhin entre des bords abruptes. Sur la rive qui fait face à la Nahe, s'élève à pic, à 250 mètres au-dessus de la vallée, le long coteau du Niederwald. C'est sur ce territoire prussien que se trouvent maintenant les vignobles fameux de Rüdesheim, Assmannshausen, Geisenheim, Marcobrunner, Steinberg, qui produisent les grands crûs du Rhin, et Johannisberg, dont on voit au loin, sur une crête, le château, aujourd'hui propriété du prince de Metternich.

Les souvenirs historiques se pressent dans cette région : chaque pierre, chaque ruine a sa légende; les Allemands ont fait du Rhin comme leur fleuve sacré et l'entourent d'un véritable culte. Tous, poètes et soldats, ne l'appellent autrement que le *père* (Vater Rhein) ; sur ces bords, témoins de tant de révolutions, de batailles, de grandeurs ou de calamités nationales, ils ont voulu asseoir le symbole de l'Unité germanique reconstituée. Ils ont tenu sans doute aussi à rapprocher de la frontière de France le monument élevé en face des Vosges pour perpétuer le souvenir de nos récentes défaites. L'inauguration du monument colossal de la *Germania* a eu lieu le 28 septembre 1883, en présence de l'empereur Guillaume Ier, de sa famille et de ses généraux, des rois d'Espagne, de Serbie et de Saxe, etc., et de plus de cent mille personnes échelonnées sur les deux rives du fleuve. Il a été érigé à l'aide de souscriptions privées, en partie avec le bronze fourni par des canons français donnés par l'empereur; il a coûté 1 300 000 francs; il est l'œuvre du sculpteur Schilling et de l'architecte Meissbach, l'un et l'autre de Dresde.

« Le monument se compose d'une statue de la *Germania*, haute de 10 mètres, surmontant un piédestal de 24 mètres de hauteur, orné de bas-reliefs et de groupes accessoires, et dressé non loin de la cime du Niederwald, sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis de Bingen et du confluent de la Nahe. « La *Germania*, une jeune femme, aux longs cheveux épars, la » tête ceinte du chêne allemand, le torse moulé dans une cuirasse qui » dessine ses formes élégantes et robustes, tient d'une main le glaive, dont » la pointe est baissée, et dont la poignée est entourée de laurier ; de » l'autre, elle élève la couronne impériale, symbole de la nouvelle forme » politique de l'Allemagne unie. La déesse s'adosse à un tronc supporté par » deux aigles. Elle est, de la tête aux pieds, drapée de brocart, sur lequel » éclate l'aigle à deux têtes prussien, devenu l'animal héraldique du jeune » empire.

» Le socle de la statue porte, sur ses faces latérales, les noms des » victoires de la guerre franco-allemande : *Wissembourg*, *Wœrth*, *Spikeren*, *Courcelles*, *Mars-la-Tour*, *Gravelotte*, *Sédan*, *Strasbourg*, » *Metz*, *le Bourget*, *Amiens*, *Orléans*, *le Mans*, *Saint-Quentin*, *Paris*; » derrière, la date du traité de Francfort, 10 mai 1871. La dédicace suivante » est inscrite aux pieds de la statue : *A la mémoire du vaillant et victorieux relèvement de la nation allemande et au rétablissement de* » *l'empire allemand* (1870-71). Au-dessous se détachent, en bronze, entourés des écussons des Etats confédérés, la Croix de Fer, insigne des » combattants de la guerre de 1870-71, et l'aigle impériale. Le piédestal » représente un bas-relief de bronze, l'empereur à cheval, entouré des » princes, ministres et généraux, tous en pied, en grandeur naturelle, et » modelés d'après leurs photographies, au nombre de plus de cinquante. » Les bas-reliefs latéraux représentent le départ pour la guerre et le

[redacted]


LE RHIN
DE MAYENCE À COBLENZ
CONFLUENTS DU MAIN,
DE LA LAHN, DE LA MOSELLE.
Echelle 1 : 925.000e

» retour. Un Germain, barbu, botté, salade en tête, deux cartouchières » sur le ventre, le *Mauser* à la main, reçoit des embrassements d'une » femme éplorée ; un *landwehrsmann* prend congé de sa famille ; un » cadet serre les mains de ses vieux parents. Un bizarre assemblage réunit » au fond d'un arc-de-triomphe, qui rappelle la porte Saint-Denis, un » arbre fruitier, une voilure d'un trois-mâts, et des sommets alpestres. » Dans la scène du *Retour*, des jeunes filles et des femmes, drapées dans » le goût de David, étreignent des fantassins et des cavaliers vêtus à l'or- » donnance, dont les physionomies expriment les diverses nuances de la » satisfaction, comme elles sont figurées dans les cahiers de modèles en » crayon noir. Les figures allégoriques de la Paix et de la Guerre décorent » les angles du piédestal ; le guerrier est un archange de mardi-gras, dont » la trompette paraît empruntée aux accessoires d'un théâtre. La Paix est » une fille robuste et insignifiante, dont la corne d'abondance laisse échap- » per, on ne sait pourquoi, des ananas et d'autres fruits étrangers au » climat de la Germanie. Les groupes de la *Moselle* et du *Vater Rhein* » manquent aussi de gravité. » (*Le Temps*, 30 septembre 1883.)

Les Universités allemandes.

« L'Allemagne est aujourd'hui la terre classique des universités. On trouve ailleurs des écoles élémentaires, des collèges, des lycées, des écoles professionnelles, des écoles spéciales, des cours de hautes études politiques, des facultés même que l'Allemagne peut envier, mais on ne montrera nulle part des universités pareilles aux siennes. L'empire en compte aujourd'hui vingt-deux[1] : elles sont autant de centres actifs où la science est en perpétuel mouvement. Elles supposent un état-major de plus de deux mille maîtres et une armée de plus de vingt-cinq mille travailleurs. L'identité d'organisation et la fraternité qui règnent entre toutes les universités de l'empire permettent aux étudiants de passer d'une université à l'autre, de venir écouter à Berlin, à Leipzig, à Munich, à Halle ou à Tübingen, les maîtres les plus renommés et de faire le tour de la patrie allemande, comme les compagnons du devoir, chez nous, s'en vont d'atelier en atelier, faisant ce qu'ils appellent leur *tour de France*.

» Comme il y a des villes industrielles et d'autres artistiques, des villes militaires et d'autres d'un caractère tout religieux, des villes maritimes, commerciales et d'autres manufacturières, il y a, au delà du Rhin, des villes uniquement universitaires : Göttingen, Iéna, Tübingen, par exemple. C'est dans de telles villes qu'il faut séjourner si l'on veut voir de près et sans mélange le

1. Voy. p. 467.

[redacted]

tourbillon pacifique de la vie intelligente dans la jeunesse libérale de l'Allemagne.....

» Ce sont d'ordinaire de vieilles villes aux allures moyen âge, avec leur château fort, leurs maisons à deux ou trois étages surplombant l'un sur l'autre, et leurs toits escarpés, percés de vingt petites lucarnes. Les fossés des anciens remparts se sont comblés et transformés en jardins verts. Des arbres géants les recouvrent, et le chemin de ronde est aujourd'hui une promenade ombragée. La vieille forteresse est découronnée, elle a perdu ses airs barbares; elle n'est plus l'asile inaccessible du seigneur guerroyant et de ses gens d'armes; elle est devenue, comme à Tübingen, une bibliothèque, l'arsenal de la science. N'allez pas croire, cependant, que la force armée soit détruite : elle n'a fait que changer de siège et d'allure. Regardez dans la plaine, un peu en dehors de la petite ville, un immense édifice, aux airs de palais et de forteresse tout ensemble : c'est la caserne.

» ... Certaines villes universitaires, Heidelberg, Göttingen, par exemple, sont renommées pour la turbulence de leurs étudiants. Le duel y est fréquent : on en compte plus de cent chaque année; il est entré dans les mœurs comme une habitude guerrière, mais barbare. Les différends entre étudiants se règlent à la fin du semestre, avant le départ pour les vacances, Les dernières semaines sont des semaines de sang. Le mercredi et le vendredi, on voit, au point du jour, des voitures partir pour quelque village voisin, emmenant les champions et revenir, les stores baissés, ramenant le blessé la tête enveloppée de linge ensanglanté. Il est rare que la *mensur* ordinaire mette en danger la vie des duellistes. Ils sont munis d'une cravate d'acier qui protège le cou, et d'une toile métallique qui protège les yeux. Ils ne manient pas la rapière la pointe en avant pour percer l'adversaire, mais ils lui font décrire de vastes cercles à hauteur d'homme, de façon à frapper au crâne et à tailler les joues. Le nez est le point le plus menacé. Pourvu qu'il reste intact, le combattant s'estime heureux. Si large que soit l'estafilade, elle est une beauté dont l'étudiant se glorifie. Il ne la dissimule pas, il la porte fièrement comme un signe de bravoure et la marque authentique qu'il a reçu le baptême de l'épée.

» Il y a deux types d'étudiants bien tranchés : le *viveur* et le *laborieux*. Le premier, bravache et duelliste à la mine martiale, avec la joue balafrée, à la petite casquette de couleur, sans visière,

rabaissée sur les yeux, s'en va fouettant l'air de sa badine, toujours accompagné de son chien-lion [1]; le second, pauvre, économe et studieux, vêtu sans élégance, portant les cheveux longs, la barbe inculte, vit avec un franc cinquante centimes par jour : il se lève de grand matin, assiste à cinq ou six leçons et mérite par son travail de devenir le disciple préféré d'un maître célèbre. Le premier parle de ses aventures, de ses duels, de ses festins; le second, de la science, de ses examens, de ses rêves. Il y a aussi deux sortes de professeurs : l'un, taciturne, lit son journal et vide sa chope gravement, sans rien dire ; l'autre continue, au restaurant, devant un petit cercle de disciples, son cours de philosophie, d'arabe, de vieux français ou d'histoire. Quelques-uns vivent retirés dans une maison écartée ; on les voit passer chaque matin, à la même heure, par la même rue, allant à l'université, et chaque soir se promener, sous les grands arbres hospitaliers qui semblent plantés là exprès pour eux.

» ... Un beau matin, la ville s'anime, toutes les maisons sont pavoisées : de toutes les fenêtres sortent des bannières aux couleurs diverses. L'étranger surpris se demande quel est le personnage officiel qui va se montrer. Des voitures de gala traversent au grand galop les rues d'ordinaire tranquilles, emportant des étudiants sérieux et silencieux comme des ministres : c'est une fête de quelque corporation universitaire. Ce jour-là, on boit,

1. « On a beaucoup parlé de la turbulence de l'étudiant allemand, de son humeur batailleuse et de ses prouesses de buveur. Depuis un assez grand nombre d'années déjà, la plupart des gouvernements germaniques ont accumulé ordonnances sur ordonnances pour mettre enfin un terme à ces folies de mauvais goût et à cet enthousiasme passionné pour l'indiscipline... Il fut un temps où tout étudiant était tenu, sous peine de se faire une mauvaise réputation, de tailler, tous les huit jours, le nez à une dizaine de ses camarades. En 1815, à Iéna, en une seule semaine, on put compter jusqu'à 147 duels, et en un seul jour 35. Or il y avait en tout dans la ville 350 étudiants... Aujourd'hui, on n'a certes pas encore réussi à déraciner partout ces traditions que je ne saurais appeler chevaleresques. A Iéna, à Heidelberg, on rencontre encore, en trop grand nombre, des vétérans de cinquième ou de sixième année, plus chevelus qu'Absalon, dont le visage est moitié lunettes et moitié cicatrices, et qui, pour l'absorption du liquide national, rendraient des points au tonneau des Danaïdes. Le ventre lesté par 25 ou 30 verres de bière, l'esprit excité par des discussions de philosophie et de politique transcendante, ces aimables et courageux jeunes gens s'en vont par bandes, suivis chacun du chien avec lequel ils ont lié une amitié fraternelle, rosser quelque veilleur de nuit dans une rue solitaire, et détruire à coups de pierres la plus grande quantité de réverbères possible. Heureusement dans les grandes villes, comme Berlin et Leipzig, ce vieux type tend à disparaître... J'y ai vu des étudiants de mœurs élégantes et de mise soignée, modestes et point spadassins, aimables compagnons et travailleurs appliqués, hôtes assidus, non de salle d'armes, où l'on parle argot en buvant et en dégainant, mais bien des sociétés philologiques, où, sous la direction d'un professeur, on s'exerce à parler latin ou hébreu... » (A. LEGRELLE, p. 321.)

on chante, on mange, on festoie sans fin, depuis la dixième heure jusqu'au lendemain au lever du soleil. Les anciens étudiants sont invités, ils arrivent de tous les points de l'Allemagne, et l'on voit, pendant les deux jours de la fête, de vieilles barbes grises, coiffées, comme à vingt ans, de la toque rouge, verte ou bleue, fraternisant avec le jeune *Fuchs*[1].....

» ... Toute université allemande forme dans l'Etat une corporation douée d'une vraie autonomie. Ce n'est pas une machine dont les professeurs, à la merci d'un ministre et soumis à des programmes, sont réduits à n'être que des rouages dociles, c'est une personne morale. Elle a le droit de propriété, le pouvoir de recruter ses membres, de s'administrer elle-même, sous la haute garde de l'Etat ; et elle peut exercer sur les étudiants une action disciplinaire fort étendue[2].

» L'organisation administrative de l'université est de forme républicaine, élective et aristocratique. La plus haute autorité est le *sénat académique,* ayant à sa tête un recteur (*rector magnificus*), qui en est la représentation et le pouvoir exécutif. Sénat et recteur sont élus par le suffrage universel des maîtres. Toutefois l'admi-

---

1. Les étudiants forment entre eux dans chaque université des associations étroites qui ont pour bases tantôt la science, tantôt la religion, et souvent le sentiment de la patrie. Elles se distinguent, par leurs couleurs ou la forme de leurs coiffures, et prennent quelquefois le nom des provinces d'où les étudiants sont originaires : *Franconia*, *Westphalia*, *Thuringia*, *Rhenania*. La note patriotique et martiale se retrouve dans tous les statuts de ce *compagnonnage* (Burschenchaft), qui met au service de la patrie « toute puissance d'esprit et de corps ». Le P. Didon a compté 25 de ces corporations à Göttingen, 20 à Halle, plus de 34 à Berlin, plus de 40 à Leipzig.

2. « On a beaucoup vanté la liberté dont jouissent les étudiants des univer» sités, et l'on s'est plu, en Allemagne, à tracer leurs statuts, les tableaux les » plus poétiques de leur existence, surtout au sein de ces vieilles universités des » petites villes où règnent encore des habitudes et des mœurs conservant en plein » dix-neuvième siècle un reflet des traditions du moyen âge. Les professeurs, de » même que les étudiants, forment un corps ayant des mœurs spéciales et des » habitudes d'esprit qui en font une classe à part. L'étudiant, pendant le temps » qu'il passe à l'université, est *citoyen académique*. A ce titre, il fait partie d'une » république studieuse, qui le protège comme un de ses enfants. Avant d'être » le sujet de l'Etat, il est le sujet du sénat académique, qui a la police des » études et juge les délits dont il peut se rendre coupable. A côté des établis» sements où l'élève studieux vient recevoir les doctes leçons des maîtres renom» més qu'il respecte et qu'il aime, on peut voir les cabarets où coule à grands » flots la bière, où l'air est obscurci par les bouffées de tabac dont sont bour» rées les longues pipes. C'est là qu'autrefois les étudiants célébraient leurs » franches lippées *pleno poculo* et *dulci jubilo*, comme le dit une de ces vieilles » chansons dont ils répètent encore les refrains. On voit encore de nos jours, » dans les rues étroites et tortueuses, à la nuit tombante, ondoyer leurs joyeux » cortèges aux flambeaux, au bruit du classique *Gaudeamus, juvenes dum sumus, — post jucundam juventutem, — post molestam senectutem, — nos habebit humus.* » (C. HIPPEAU, *l'Instruction publique en Allemagne*, p. 280.)

nistration des finances et de la justice ordinaire est confiée, sous la juridiction majeure du sénat et du recteur, à trois fonctionnaires spéciaux, nommés à vie : le juge, le secrétaire, et le questeur ; c'est à ces agents secondaires qu'il appartient de recueillir les frais de l'immatriculation, de faire rentrer le montant des inscriptions, des droits d'examen, et de les distribuer entre les professeurs[1].

» On se tromperait cependant sur l'autonomie réelle de ces républiques, comme les appelait Herder, si l'on ne reconnaissait les liens positifs de dépendance, de subordination qui les rattachent à l'Etat. L'Université, au fond, est un établissement de l'Etat. L'ombre impériale plane au-dessus d'elle. Chaque université a son curateur, son chancelier, son commissaire, haut personnage ordinairement choisi parmi les notabilités de la province. Le curateur n'intervient guère dans l'administration intérieure, il se contente de plaider auprès de l'Etat la cause de l'Université et d'attirer sur elle la libéralité du gouvernement central. » (Le P. Didon, *les Allemands ;* x, xi, in-18; Paris, 1884, C. Lévy.)

Dans chaque université complète, les *facultés* sont au nombre de quatre : *théologie*, *philosophie*, *jurisprudence*, *médecine*. Chacune d'elles forme une autorité universitaire au-dessous du sénat. Chaque année, elles élisent leur doyen pris dans leur sein, chargé d'expédier les affaires courantes et de les représenter auprès des autres autorités universitaires. — Le corps enseignant se compose : 1° de professeurs *ordinaires*, qui sont docteurs de la Faculté, titulaires de leur chaire, et en nombre limité; 2° de professeurs *ordinaires honoraires*, nommés par l'Etat au delà du nombre réglementaire, admis à faire des cours, mais n'entrant dans la Faculté que lorsqu'il y a une vacance ; 3° de professeurs *extraordinaires*, choisis par l'Etat en récompense de leurs services ; 4° de *privat docenten* (privatim docentes), jeunes savants qui ont subi des épreuves publiques et spéciales devant la Faculté, et à qui elle accorde seule le droit de professer publiquement dans les salles de l'Université, sur tous les sujets qui leur plaisent; 5° enfin de *lecteurs*, c'est-à-dire de professeurs de littérature et de langues étrangères. Les professeurs ordinaires, ordinaires honoraires, et les lecteurs reçoivent des appointements fixes, outre les droits d'examen et la rétribution scolaire payée par les étudiants; les autres ne reçoivent

1. Les punitions varient depuis le simple avertissement jusqu'à l'exclusion formelle. En ces deux extrêmes, il y a place pour une amende s'élevant jusqu'à 25 francs, pour l'incarcération, pour la menace d'exclusion momentanée.

2. Certaines universités ont à leur tête des rois ou des princes; le grand-duc de Saxe-Weimar est le *rector magnificentissimus* de l'université d'Iéna ; le prince impérial d'Allemagne l'est de celle de Kônigsberg; le roi de Saxe, recteur très magnifique de Leipzig. — En ce cas, le chef réel, qui est toujours un professeur de faculté, s'appelle *prorector*.

[redacted]

que la rétribution scolaire. Les universités allemandes sont richement dotées, et l'Etat leur accorde des subventions considérables pour la construction de laboratoires, la création de bibliothèques, le perfectionnement de leur outillage scientifique; le laboratoire de Berlin n'a pas coûté moins de 1 200 000 francs. (Voy. pour Strasbourg p. 378.) — Les cours sont en majeure partie payants; les uns publics, les autres privés. « Les études » de l'Université ont pour but de préparer les jeunes gens qui les ont » suivies, soit aux épreuves du doctorat, soit à ce que l'on nomme en » Prusse l'examen d'État (Staats Prüfung), que doit subir tout candidat » qui désire entrer dans une carrière libérale... Liberté entière est laissée » à l'étudiant de choisir le professeur qu'il préfère, car les examens se » font par des commissions centrales choisies en dehors des facultés. Il » lui est permis, de plus, de choisir l'université qui lui convient le mieux, » de passer, quand il lui plaît, de l'une à l'autre, et de se faire inscrire » pour les cours dont il croit avoir besoin. » (C. Hippeau.)

Les universités allemandes ne sont pas seulement des établissements scientifiques, elles sont aussi des écoles de patriotisme, et sont activement mêlées à la vie nationale. « Au lendemain de l'acquisition d'une province, » écrit M. Lavisse (*Etudes sur l'histoire de Prusse*, p. 312), nos rois » avaient coutume de créer un parlement qui portât aux extrémités du » royaume la tradition monarchique formée au centre d'après chaque con- » quête; les Hohenzollern créent une université. N'ont-ils pas en ce siècle- » ci fondé celle de Bonn après l'acquisition des provinces rhénanes, et, de » nos jours, celle de Strasbourg, après que nous avons perdu l'Alsace- » Lorraine? » C'est en 1807, au lendemain d'Iéna et du démembrement de la monarchie prussienne à Tilsitt, que fut décidée par Frédéric-Guillaume III, avec le concours des professeurs Schmalz, Fichte, Guillaume de Humboldt, la création de l'université de Berlin. La voix de Fichte, lisant devant ses auditeurs ses « Discours à la nation allemande », était souvent couverte par les roulements des tambours français. On sait quelle part prirent à la guerre de 1813 les étudiants de la nouvelle université, et comment elle prépara l'Allemagne à prendre la Prusse pour guide dans la guerre de délivrance nationale. Quarante-trois étudiants furent tués en 1814 et 1815, un plus grand nombre blessés : l'université célébra avec éclat la mémoire des morts, et conféra des diplômes de docteur aux généraux et aux ministres patriotes; Blücher, surnommé le général *En avant*, fut salué par elle des titres pompeux de *Germanicæ libertatis vindicem acerrimum, gloriæ borussicæ reciperatorem, invictum, felicem, immortalem.* Depuis ce temps, les professeurs continuent avec succès l'œuvre de « régénération » dans le sens de la politique prussienne : « L'université de Berlin, » disait publiquement en 1870 son doyen, M. du Bois-Reymond, casernée » en face du palais du roi, est la garde du corps intellectuelle de la » maison de Hohenzollern. »

L'émigration allemande; les Allemands hors d'Allemagne.

L'Allemagne vient immédiatement après la Russie pour la force numérique de sa population, parmi les Etats européens; hors d'Europe, elle n'est dépassée que par les Etats-Unis d'Amérique, avec un total de 50 millions d'habitants en 1880, par la Chine avec 350 ou 400 millions, et par

l'Inde britannique avec 248 millions environ. Pendant la dernière période décennale, l'accroissement en Allemagne a été de 1,08 pour 100 de 0,38 en France, de 0,47 en Autriche, de 0,75 en Italie, de 0,86 en Espagne, de 0,98 en Belgique, de 1,32 en Russie, de 1,48 en Angleterre. « Le mal dont souffre la France, c'est le ralentissement de son peuplement comparé aux progrès des nations voisines. » Le dernier recensement fait en Allemagne en 1880, pour la période quinquennale de 1875-1880, accuse une augmentation de 2506689 habitants, tandis que celle de la France (1876-1881) n'est que de 389673, soit 1,14 pour 100 en Allemagne et 0,29 en France ; encore ne tient-on pas compte dans les chiffres de l'Allemagne du total de l'émigration qui, dans ces cinq années, a dépassé 150000. En 1831, la France avait 32569000 habitants, et le territoire de l'empire allemand actuel 29518000 ; en 1881, la France en comptait 37 millions et l'Allemagne 43. « Notre stationnement relatif, dit M. Grad, équivaut à un véritable recul en face de rivaux qui progressent. » Si cette progression continuait, l'Allemagne aurait le chiffre formidable de 170 millions d'âmes à la fin du vingtième siècle[1].

« L'accroissement rapide de la population détermine un mouvement d'émigration considérable. Faute de colonies allemandes, ce mouvement se porte sur les colonies étrangères, et surtout du côté des Etats-Unis d'Amérique. On se demande pourtant s'il ne vaudrait pas mieux, dans l'intérêt commun des émigrants et de la mère-patrie, diriger le courant sur des colonies propres à l'Allemagne. Les sociétés de colonisation fondées dans les grandes villes de commerce, à Hambourg, à Berlin, à Francfort, ont posé la question de la politique coloniale[2]. Le gouvernement comprend l'importance majeure, sinon la nécessité de favoriser l'extension du commerce allemand dans les diverses parties du monde, afin d'assurer plus de débouchés à l'industrie nationale. De là, l'occupation de la côte des Cameroons dans l'Afrique occidentale, et du bassin d'Angra-Pequena, près de la colonie an-

1. « Chaque année, on compte en Allemagne une naissance sur 25 habitants, » en France sur 35. Années moyennes de 1871 à 1880, le nombre total des nais- » sances en France a été de 937213, en Allemagne de 1 771334. Une décrois- » sance graduelle si manifeste dans la natalité en France, dont la proportion » annuelle par 1000 habitants est descendue de 32 pendant la décade de 1801 à » 1810, à 26 pendant la décade de 1872 à 1880. Chaque ménage français est une » famille peu nombreuse ; chaque ménage allemand est une famille nombreuse. » (G. Grad.)

2. On a pu voir récemment quelle importance le gouvernement allemand attache à cette question, et son intention manifeste de prendre position dans les débats coloniaux auxquels l'Allemagne était restée jusque-là indifférente. C'est à Berlin, dans la capitale du nouvel empire allemand, dont la marine militaire est en formation, et dont le pavillon ne couvre encore aucune colonie sérieuse, que les plénipotentiaires des puissances coloniales telles que l'Angleterre, la France, la Hollande, le Portugal sont venus (en 1884) discuter leurs prétentions respectives sur les terres du Congo, en présence du chancelier de l'empire, choisi comme président du congrès. (Voy. nos lectures sur l'Afrique, p. 775.)

[redacted]

glaise du Cap, en même temps que les demandes de crédit soumises au Reichstag, pour subventionner des lignes allemandes de paquebots dans l'Extrême Orient et les établissements commerciaux des îles Samoa dans la mer du Sud. »

Le courant d'émigration se porte surtout sur les Etats-Unis, qui, depuis 1820, n'ont pas reçu moins de 3445000 émigrants allemands. En 1881, le relevé des entrées aux Etats-Unis porte à 249572 le nombre des émigrants, au lieu de 206189 indiqués à la sortie des ports allemands. On a relevé, quant à l'âge des émigrants des deux sexes, les détails suivants : près de 67000 avaient moins de 10 ans; plus de 35000, de 10 à 20 ans; 64000, de 20 à 30 ans; 29000, de 30 à 40 ans; 13000, de 40 à 50 ans; 6300, de 50 à 60 ans; 2660, de 60 à 70 ans; 600, au-dessus de 70 ans. La Prusse, la Posnanie, la Poméranie fournissent à l'émigration les plus forts contingents; là, en effet, le sol plus pauvre appartient aux grands propriétaires; les paysans ne possèdent presque pas de terres, les salaires sont peu élevés; dans le centre, l'ouest et le sud, au contraire, l'industrie est active; les provinces du Rhin, la Saxe, la Silésie comptent moins d'émigrants.

» L'existence de six lignes de paquebots exploitées par autant de grandes compagnies d'émigration facilite beaucoup les départs des émigrants par Hambourg et par Brême, outre l'action des sociétés étrangères de transports par la Hollande, le Havre, Anvers et les ports anglais. Pendant certains mois de l'année, on ne voit pas moins de dix-sept à dix-huit gros navires à vapeur chargés d'émigrants sortir des seuls ports de Brême et de Hambourg, sans compter les services d'intermédiaires par l'Angleterre[1]. Comme le courant de l'émigration allemande se porte surtout du côté des Etats-Unis d'Amérique, les hommes d'Etat de l'Allemagne se demandent s'il ne serait pas plus avantageux, au point de vue national, de diriger ce mouvement vers des colonies allemandes à fonder sur d'autres points du globe. Une fois établis en Amérique, les colons allemands ne restent plus Allemands de nation. Ils deviennent Américains en peu de temps. La nature de leur caractère les amène à accepter plus aisément que d'autres peuples une nationalité étrangère, avec sa manière de voir et de penser, ses mœurs et son langage. Dans ses chants patriotiques, Arndt a pu dire : « *La patrie de l'Allemand s'étend aussi loin que résonne la langue allemande.* » Avec autant de raison, nous pouvons ajouter que l'Allemand se fait une patrie partout où il se trouve bien. *Ubi bene, ibi patria* est un axiome éminemment germanique..... Pour la masse des émigrants, le

1. Voy. nos *Lectures géographiques sur l'Amérique*, p. 228. (Lib. E. Belin.)

[redacted]

petit capital intellectuel importé du pays d'origine est b remplacé par les acquisitions de la patrie d'adoption. L'infl de la première patrie s'arrête pour eux du jour où ils ont le pied sur la rive étrangère. La langue allemande conti servir aux parents; les enfants naissent Américains... » (Cl GRAD, *la Population de l'empire allemand.* — *Revue des Mondes,* 15 janvier 1885).

Un député au Reichstag, M. Friedrich Kapp, attaché autrefois au s de l'émigration en Amérique, déclare qu'aucun lien ne réunit les é allemands de 1820 et de 1830 à ceux de 1848, et que l'élément y fortifié par l'immigration anglaise et irlandaise, supérieure encore à de l'Allemagne, restera toujours prépondérant. Le même économi prononce contre la création de colonies officielles, et conclut qu'il fau ser aux émigrés la liberté de choisir la terre où ils veulent aller vivr partisans des colonies nationales qui montrent que l'émigration a plus de 4 millions d'hommes à la mère patrie, il répond que dans le temps la population de l'Allemagne n'en a pas moins doublé; et émigrants emportent avec eux un capital considérable, et surtout p leur pays pour jamais de bras utiles, leur établissement à l'étranger rise singulièrement la marine marchande et le commerce extérieur d pays d'origine. C'est à l'émigration que Brême doit d'être deven marché international de premier ordre; le port du Weser qui ex en 1884 pour 12 millions de marcs de marchandises, en exporte a d'hui pour plus de 100; l'Allemagne entière qui, en 1863, faisait aux Unis pour 48 millions d'affaires, voyait dix ans plus tard ce s'élever à 307; et l'exportation des ports de l'Union en Allemagne mo dans le même temps, de 84 millions à 300! Ajoutons que les Allem du Nouveau Monde, en 1870, ne s'étaient pas *américanisés*, quoi pense M. Kapp, au point d'oublier leurs frères d'Europe; s'ils ne pass pas en masse l'Atlantique pour venir combattre dans les Vosges con France, ils intervinrent efficacement auprès du gouvernement de Was ton afin d'empêcher les croiseurs français de saisir les navires aller à la sortie des ports de l'Union, et ils envoyèrent à Berlin, à la Soci secours aux blessés, une collecte d'un million de dollars, comme ils fait encore en 1882 à la suite des dernières inondations du Rhin.

Tout en laissant à l'émigration son libre cours, sans l'entraver pa mesures de police, le gouvernement n'en poursuit pas moins son proj création de colonies propres à favoriser le commerce, l'industrie de l tion et son prestige extérieur. On a préludé à la politique colonia votant des crédits destinés à l'accroissement de la marine militair accordant des subventions à une compagnie de colonisation dans la du Sud, et en organisant un service régulier de paquebots entre B Hambourg, l'Extrême Orient et l'Australie. On a passé ensuite à l'oc tion des territoires : tandis qu'un armateur brêmois, M. Luderitz, so auspices de la chancellerie impériale, fondait dans la baie stérile d'A Pequeña, sur la côte de l'Afrique australe, la première colonie allem et y ajoutait quelque temps après, sur la côte orientale, au pays des lous, la baie de Sainte-Lucie, moyennant une boîte à musique, un brodé et un baril d'eau-de-vie, les Allemands s'emparaient de la cô Cameroons, en face de l'île Fernando-Po, et sur cette île même du

[redacted]

de Guinée, obtenaient du gouvernement espagnol la concession d'un terrain dans la baie Sainte-Isabelle pour une station de charbon et de ravitaillement. L'essor était donné, et la *fièvre* coloniale allait s'emparer de l'Allemagne. Bientôt le pavillon allemand flottait en Océanie, sur les îles de la Nouvelle-Bretagne, du Nouveau-Hanovre, de la Nouvelle-Irlande, et le nord de la Nouvelle-Guinée, territoires dont l'ensemble s'étend sur 300 000 kilomètres carrés environ. Ils menacent l'île de Zanzibar, clef des routes de l'Afrique centrale, que l'Association internationale a jalonnées de ses missions ; ils plantent leur drapeau sur l'archipel océanien des Carolines, malgré les protestations de l'Espagne trop confiante dans une alliance équivoque ; et ils passent outre aux récriminations de l'Angleterre qu'alarme l'audace de cette concurrence maritime inattendue[1].

Les Allemands émigrés en Amérique ne forment qu'une partie, le quart peut-être, des Allemands vivant hors de chez eux ; c'est en Europe qu'il faut chercher les autres, dans tous les Etats du continent, et surtout dans l'Autriche-Hongrie. Pour maintenir ces congénères en étroite communion de langage, d'idées et de passions avec la mère patrie, l'Allemagne fait d'énergiques efforts.

« L'école allemande est le principal instrument dont l'Allemagne se sert pour défendre, maintenir et développer le germanisme chez ses enfants vivant à l'étranger. En Allemagne comme en France, on reconnaît que l'école nationale est le meilleur moyen de conserver vivante la langue maternelle dans les groupes d'émigrés dispersés loin de la mère patrie. Aussi les associations allemandes, analogues à notre Alliance française[2], s'appellent-elles Sociétés scolaires allemandes (*Deutsche schulverein*), pour bien montrer qu'elles veulent surtout exercer leur action par l'école. L'école allemande à l'étranger ne se propose pas seulement d'enseigner la langue nationale aux enfants allemands qui sont comme noyés dans une population étrangère ; elle s'efforce de les rendre fidèles à la patrie allemande et de leur donner une éducation, des mœurs et des idées vraiment allemandes. Les

---

1. « Beaucoup de chauvins, dit M. Grad, eussent préféré prendre des colonies » toutes faites et préparées par des voisins plus expérimentés. Dans la salle des » Pas-Perdus, on a entendu tel député conseiller l'annexion pure et simple de la » Hollande, avec ses possessions d'outre-mer, par la raison que les Hollandais se » permettent bien de *prendre dans le Rhin nos saumons*. Mais l'idée coloniale a » fait son chemin, au point que l'acquisition de colonies passe maintenant pour » un besoin de la nation. »

2. Nous avons eu déjà l'occasion (pages 14 et 15) de parler de cette association fondée pour le développement de la langue française à l'étranger, et dont le succès s'affirme de jour en jour. Elle étend déjà son réseau sur tous les continents, mais sans arrière-pensée conquérante, sans autre intention que de maintenir la langue et la littérature nationales au rang qu'elles occupent dans le monde, et dans les positions d'où nos ennemis et nos envieux voudraient les chasser. La grandeur patriotique d'une telle œuvre devrait y rallier tous les Français de cœur : grâce à l'énergie de sa propagande, elle aidera, dans la mesure de ses ressources, à conjurer le péril national.

écoles sont comme le lien qui réunit chacune entre elles et toutes à la mère patrie, toutes les sociétés, petites ou grandes, où l'on parle allemand. Depuis 1871, depuis la restauration de l'empire allemand, ces colonies, dispersées sur la surface du globe, se montrent aussi fières de leur nationalité qu'elles l'étaient peu auparavant, et maintenant elles font de grands sacrifices pour entretenir chez elles la civilisation allemande. » (Jules Flammermont[1], *l'Expansion de l'Allemagne;* Paris, in-12, 1885, p. 4.)

Les Allemands ont fondé à Vienne, en 1880, une société scolaire pour s'opposer aux progrès des Tchèques et des autres nationalités non allemandes; Berlin a organisé la sienne en 1881; deux ans après, elle comprenait 17 comités et 10000 membres. Il y a dans les provinces baltiques de la Russie 97 pour 100 d'écoles allemandes et 3 pour 100 d'écoles russes; l'université allemande de Dorpat compte près de 1500 étudiants, et les gymnases, écoles réelles, écoles primaires de cette ville allemande de la Russie, sont fréquentés par 35000 élèves. Il y a plus de 400000 Allemands dans la Pologne russe; les écoles allemandes de Saint-Pétersbourg, Moscou, Varsovie sont florissantes. A Helsingfors, à Copenhague, à Stockholm, les colonies allemandes croissent en nombre et en richesse, et leur influence y combat par tous les moyens l'influence de la France, dans la science, la littérature, le commerce. En Hollande et en Belgique, les progrès de l'Allemand sont plus dangereux encore; et le réveil de la littérature flamande, encouragée par les sociétés de Berlin, tend au même but. Les Allemands sont plus de 2 millions en Suisse, les Français 600000. « Les Suisses allemands ont les yeux tournés vers la grande Allemagne » qui a toutes leurs sympathies, et l'on a pu récemment fonder avec succès » à Zurich une association scolaire, qui transmet à l'association berlinoise » la plus grande partie de l'argent qu'elle recueille. » Londres a onze écoles allemandes, Paris en a deux; on en trouve à Marseille, Lisbonne, Madrid, Barcelone, Gênes, Milan, Florence, Livourne, Rome, Naples, Belgrade; celle de Bucharest compte 500 Allemands à côté de 152 Roumains et 12 Français; celles de Constantinople, d'Athènes, de Smyrne, de Beyrouth, de Jérusalem, du Caire, d'Alexandrie essayent d'entamer le prestige que le nom français a conservé dans l'Orient. Nous ne parlerons pas des écoles allemandes des Etats-Unis qui sont très riches et prospères : celles du Brésil suivent les progrès de l'émigration; mais dans les républiques sud-américaines, les colonies germaniques sont inférieures aux colonies italienne et française. L'Australie a déjà reçu 25 ou 30000 colons d'Allemagne; ils parlent la langue maternelle, ont leurs églises et leurs écoles spéciales. Leur nombre augmente d'année en année dans l'Extrême Orient, en Chine et au Japon; leur langue est maintenant enseignée dans la plupart des écoles publiques; ils s'efforcent de la substituer à la nôtre.

1. Nous empruntons cet extrait et les éléments du résumé qui suit à la très instructive conférence faite au cercle St-Simon par M. Jules Flammermont, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. M. Flammermont est l'auteur d'une excellente thèse sur le *Chancelier Maupeou* (Paris, 1884, in-8, Picard), et d'une *Histoire des institutions municipales de Senlis* (Paris, Vieweg, in-8, 1880); ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Institut.

[redacted]

Tableau des États de l'empire

ETATS	SUPERFICIE en kilom. carr.	POPULATION 1880	POPULATION par kilom. c.	CULTES PROTESTANTS	CULTES CATHOLIQUES	CULTES ISRAÉLITES	CULTES AUTRES
Prusse	348257,50	27279111	78	17633279	9206283	363790	75759
Bavière	75859,71	5284778	70	1477952	3748253	53526	5017
Saxe	14992,94	2972805	198	2886806	71333	6518	5148
Wurtemberg	19503,69	1971118	101	1364580	590290	13331	2917
Bade	15081,13	1570254	104	547461	993119	27278	2406
Hesse	7681,65	936340	122	635523	269397	26746	4674
Mecklembourg-Schwérin	13303,77	577055	43	571378	2538	2580	559
Saxe-Weimar	3592,64	309577	86	297735	10267	1218	327
Mecklembourg-Strélitz	2929,50	100269	34	99517	294	458	...
Oldenbourg	6420,22	337478	53	260799	74254	1654	771
Brunswick	3690,43	349367	95	337761	9626	1388	592
Saxe-Meiningen	2468,45	207075	84	202970	2274	1627	204
Saxe-Altenbourg	1323,75	155036	117	154187	741	33	75
Saxe-Gobourg-Gotha	1968,05	194716	99	192025	2062	490	139
Anhalt	2347,95	232592	99	226211	4511	1752	58
Schwarzbourg-Rudolstadt	940,42	80296	85	79832	393	45	21
Schwarzbourg-Sondershausen	862,11	71107	82	70452	412	212	31
Waldeck	1121,00	56522	50	53995	1576	854	97
Reuss (aînée)	316,39	50782	161	50239	450	60	33
Reuss (cadette)	825,67	101330	122	100786	442	69	33
Schaumbourg-Lippe	339,71	35374	104	34519	521	295	39
Lippe-Detmold	1222,00	120216	98	115515	3628	1030	43
Lübeck	297,7	63571	214	62096	812	560	103
Brême	255,56	156723	613	150156	5574	766	227
Hambourg	409,78	453869	1107	420003	12063	16024	5779
Alsace-Lorraine	14508,10	1566670	108	305315	1218513	39278	3564
TOTAUX	540519,31	45234061	84	28331152	16232651	561612	108616

[redacted]

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

AUDOUARD (Mme). *Voyage au pays des milliards.* — (Paris, 1884, in-18, Marpon.)
ALTMEYER (J.-J.). *Voyage dans les villes hanséatiques.* — (In-8°, 1843.)
BAVARIA. *Recueil de renseignements géographiques et ethnographiques sur la Bavière;* en allemand. — (Munich, 4 vol., 1860-65.)
BŒDEKER. *Manuel du voyageur en Allemagne*, av. cartes et plans. In-12.
BAVOUX (Ev.). *La Prusse et le Rhin.* — (Paris, 1870, in-8°, Dentu.)
BECK (Dr A.). *Histoire du pays de Gotha;* en allemand. — (Gotha, 1868, in-8°.)
BERGHAUS VON GRŒSSEN. *L'Allemagne depuis cent ans : hist. territ. et polit. de la patrie allemande.* — (Leipzig, 5 vol. in-8°, 1859-63.)
— *Bevolkerungs statistik des Deutschen Reichs.* — (Berlin, in-8°, public. périodique depuis 1870.)
BONNAL (E.). *Le royaume de Prusse.* — (Paris, 1883, in-8°, Dentu.)
BORDOT (A.). *Le Rhin en 1885.* — (Paris, in-8°, ill., 1885, Laplace et Sanchez.)
BRASILEIRA (Mme). *Itinéraire d'un voyage en Allemagne.* — (Paris, 1857, in-8°.)
BRINKMANN (Fréd.). *Etudes et tableau du sud de l'Allemagne. Le pays et le peuple.* En Allemand. — (Leipzig, 1862, in-8°, 2 vol., Fleischer.)
BRUIÈRE. *Une saison en Allemagne; les bords du Rhin.* — (Paris, in-16, 1865.)
BURAT. *Les filons et les mines du Hartz.* (In-8°, 1868, Saint-Nicolas.)
CHARBONNIER (J.). *Les Allemands chez eux et chez nous.* — (Paris, in-12, Ghio.)
COCHERIS (P.-W.). *L'empire d'Allemagne,* — (Paris, 1875, in-16, cartes.)
COHEN (J.). *Etudes sur l'empire d'Allemagne.* — (Paris, 1879, in-8°.)
DANIEL. *Manuel de géographie.* — (Leipzig, 4 vol. 1875-77.)
DELRIEU (A.). *Le Rhin, son cours, ses bords*, etc, — (Paris, in-12, 1846.)
DORA D'ISTRIA (Mme). — *La Suisse allemande et l'ascension du Mœnch.* — (1 vol. in-12, 1856.)
DU BOIS (L.). *Le grand-duché de Bade.* — (Bruxelles, 1865, in-8°.)
DURAND (Hipp.). *Le Rhin allemand et l'Allemagne du Nord.* — *Le Danube allemand et l'Allemagne du Sud.* — (Paris, 2 vol. in-8°, 1862-64.)
FEYDEAU (E.). *L'Allemagne en 1871.* — (Paris, in-12, 1873.)
GOURCY (DE). *Voyage dans le nord de l'Allemagne.* — (Paris, in-8°, 1860.)
GRUEBEL. *Dictionn. géog. et stat. du roye de Bavière;* en all. — (Wurzbourg, 1863.)
HEINE (H.). *De l'Allemagne.* — (Paris, 2 vol. in-12, 1855.)
HUGO (Victor). *Le Rhin.* Lettres à un ami. — (Paris, 3 vol. in-12.)
HIPPEAU. *L'instruction publique en Allemagne.* — (Paris, in-18, Didier.)
HUMBERT. *Les villes; la forêt de Thuringe.* — (Paris, 2 vol. ill., 1852-1869.)
JACQUEMIN (E.). *L'Allemagne romantique et pittoresque; la Suisse saxonne,* d'après Tromlitz. — (Paris, in-8°, 1840.)
KIEFER (J.-J.). *Légendes et traditions du Rhin.* — (In-8°, 1872.)
KISSLING (H.-K.). *Dictionnaire politique, statistique, topographique du grand-duché de Bade*; en allemand. — Fribourg, 1865, in-8°.)
KLEIN. *Le grand-duché de Hesse*, en allemand. — (Mayence, 1870.)
KOHL. *Le Rhin, le Danube et excursions dans l'Allemagne du nord-ouest;* en allemand. — (Brême, 2 vol. 1864.)
KUHFF (Ph.). *Lectures géographiques sur l'Allemagne;* 14 cartes. — (Paris, in-12, 1875, Hachette.)
KUTZEN, GIRARD, RIEHL. *La terre allemande; la plaine du Nord;* en all. — (3 vol.)
LANDAU (E.). *Six mois en Bavière.* — (Paris, in-12, 1873.)
LAVELEYE (E. DE). *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa.* — (Paris, 2 vol. in-18.)
LE BAS. *L'Allemagne;* coll. de l'*Univ. pitt.* — (Paris, 2 vol. in-8°, 1839.)
LEFÉBURE (L.). *Etude sur l'Allemagne nouvelle.* — (Paris, 1872, in-8°.)
LEGOYT (A.) *Forces matérielles de l'empire d'Allemagne.* — (Paris, in-18, 1878.)
LEGRELLE. *A travers la Saxe.* — (Paris, 1866, in-18, Hachette.)
LINDEMANN. *Géographie du Mecklembourg;* en allemand. — (Schwérin, 1860.)
MALTE-BRUN (V.-A.). *L'Allemagne illustr.* — (Paris, 4 vol. in-4° et atlas, 1884-85.)
MARMIER (X.). *Un été au bord de la Baltique et de la mer du Nord.* — (Paris, 1866, in-12.) — *Voyage pittoresque en Allemagne.* — (Paris, 1859, in-8°, ill.)

[redacted]

... *Dictionnaire du royaume de Saxe;* public. officielle. — (Dresde, in-8°, 1862.)
Montémont (H.). *Voyage à Dresde et dans les Vosges.* — (Paris, in-8°, 1861.)
Mulsant (Et.). *Souvenirs d'un voyage en Allemagne.* — (Paris, in-8°, 1862.)
Narjoux (Félix). *En Allemagne, la Prusse et ses annexes.* — (1884, in-18, Plon.)
Neefe (Dr). *Statistischer Almanach für das Deutsche Reich.* — (Iéna, 1883.)
Neumann (G.). *Das deutsche Reich.* — (Berlin, 1872-74, 2 vol.)
Pey (Al.). *L'Allemagne d'aujourd'hui.* — (Paris, 1884, 2e éd., in-18, Hachette.)
Pichat (A.). *Géographie militaire du bassin du Rhin.* — (Paris, 1876, in-8°.)
Quatrefages (de). *La race prussienne.* — (Paris, 1871, in-18.)
Reiffenberg (de.). *Pèlerinage à Munich.* — (2 vol. in-8°, 1843.)
Roux de Rochelle. *Villes anséatiques* (coll. de l'*Univers pittoresque.* — (Paris, in-8°, 1844, Didot.)
Rudolph. *Dictionnaire de l'Allemagne.* — (Zurich, 1868, in-8°.)
Ruhierre (E.-X.-H.). *Géogr. milit. de l'emp. d'Allemagne.* — (Paris, 1875, in-12.)
Sainte-Hélène (de). *Souvenirs de voyages en pays rhénan.* — (3 vol. in-12, 1849.)
Saintine (X.-B.). *Le chemin des écoliers: promenade de Paris à Marly-le-Roi,* en suivant les bords du Rhin, 4e éd. — (Paris, in-18, 1881, Hachette.)
Saint-Pierre (de) et Moser. *Archives du commerce de la Prusse,* publ. depuis 1847; en allemand.
Schaub (Ch.). *Description des Alpes maritimes.* — (Genève, 1861, in-8°.)
Schmidt (H.). *Notes d'un voyage à travers la Bavière et l'Autriche.* — (Colmar, 1863, in-8°, Decker.)
Scherr (J.). *La Société et les mœurs allemandes;* trad. par V. Tissot. — (Paris, in-18, 1877, Dentu.)
Schwerdt et Ziegler. *La Thuringe;* en allem. — (*Hildburghausen,* in-8°, 1871.)
Sirtéma de Grovestins. *Souvenirs de voyage, France, Allemagne, Suisse, Italie.* — (Paris, 6 vol. Dunan.)
Spiess (F.). *Étude physique et topographique de la Thuringe.* — (Weimar, 1874, in-8°, av. cartes.)
Stael (Mme de). *De l'Allemagne.* — (Paris, nouv. éd., in-12, 1850.)
Texier (Edm.). *Voyage pittoresque sur les bords du Rhin;* ill. — (In-8°, 1858.)
Tissot (V.). *Les Prussiens en Allemagne.* — *Voyage au pays des milliards.* — (Paris, in-18, 2 vol., Dentu.)
Vasili (Paul). *La Société de Berlin.* — (Paris, in-8°, 1884, *Nouvelle Revue.*)
Verne (J.). *De Paris au Rhin.* — (In-4°, 1870.)
Weigelt (G.). *Die Nordfriesischen Ruseln.* — (Hambourg, 1873, in-12.)
— *La Forêt-Noire.* — (3 vol. in-8°, 1866.)
— *Description géographique, ethnographique et politique du royaume de Wurtemberg;* en allemand. — (Stuttgard, 1863.)

Blaze de Bury (H.). *Dresde, la Suisse saxonne.* — *La Thuringe, la Wartbourg, Weimar.* — (*Revue des Deux-Mondes,* 1er janv. 1845, 1er juin 1866.)
Bréal (M.). *Souvenirs d'un voyage scolaire en Allemagne: le patriotisme dans l'enseignement.* — (*Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1875.)
Caro (E.). *Les deux Allemagnes* (celle de Mme de Staël, celle de Henri Heine.) — (*Revue des Deux Mondes,* 1er nov. 1871.)
Charton (Ed.) *Nuremberg.* — (*Tour du Monde,* 1861, 1er sem.)
Cherbuliez (V.). *La Prusse et l'Allemagne.* — (*Rev. des Deux Mondes,* 15 nov., 15 déc. 1869.)
Franzius (L.). *Le bas Weser, de Brême à Bremerhaven.* — (*Mittheilungen de Petermann,* 1880, n° 8, Gotha.)
Grad (Ch.). *Les ports militaires de l'Allemagne.* — (*Nature,* 1879-1880.)
Grad (Ch.). *Stettin, Memel, Danzig.* — (*Economiste français,* 1883, 1884, 1885.)
Gueyraud. *Production du sel en Allemagne.* — (*Bull. consul.,* 4e fasc. 1884.)
Kiepert. *De la limite entre l'Allemagne et la France,* d'après le traité de Francfort, av. carte. — (*Zeitchrift de la Soc. de Berlin,* 1871.)
Lacouture. *Hambourg, son histoire, son commerce.* — *Bull. de la Soc. géogr. de Bordeaux,* 1880, n° 15 et suiv.)

LAVISSE (Ern.). *L'émigration dans l'empire allemand, ses causes et ses effets.* — (*Revue des Deux-Mondes*, 1er janv. 1874.)

LEGRELLE. *Voyage en Thuringe.* — (*Tour du Monde*, 1872.)

MICHEL (Em.). *Les musées de Berlin.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1882.)

MICHIELS (Alf.). *La Forêt-Noire.* — (*Tour du Monde*, 1867, 2e sem.)

PERROT (G.). *Trèves et la Moselle allemande.* — (*Tour du Monde*, 1868.)

RÉMUSAT (Ch. de). *Munich.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1863.)

SCHUNCKE (Dr Th.). *Die Schiffahrtskanale* (Les canaux de navigation) *im Deutschen Reiche.* — (*Mittheilungen de Petermann*, 1877 et 1878.)

STROOBANT; CARNOT. *Promenades dans le Harz.*— (*Tour du Monde*, 2e sem. 1863.)

VIDAL-LABLACHE, *La côte allde de la mer du Nord*, — (*Rev. polit. et litt.*, 1873.)

VOGEL (Ch.). *L'industrie allemande et le Zollverein.* — (*Revue contempe*, 1869.)

WEBER (Dr). *Les forêts du Spessart bavarois*, carte, avec *Remarques de Lindermann.* — (*Mittheilungen de Petermann*, no 6, 1880, Gotha.)

ANDREE et PESCHEL. *Atlas physique et statistique de l'Allemagne*, 21 cartes. — (*Riebfeld*, 1877, in-fo.)

LEHMANN. *Cartes commerciales des provinces de l'Allemagne; Brandebourg, Silésie, Prusse, Poméranie, Posen.* — (1880.)

MÖHL (H.). *Wandkarte der Rheinpfalz*, en 9 feuilles au 100000e. — (*Kaiserslautern*, 1871.) — *Oro hydrographische und Eisenbahn-karte von Deutschlande;* carte murale. — (12 feuilles, Cassel.)

REYMANN, revue par OESFELD et HANDTKE. *Topogr. spezial karte von Deutschsland;* en 411 feuilles, au 200000e. — (Glogau.)

SPRUNER'S (Von). *Historisch Geographischer Schuls Atlas von Deutschland.* — (Gotha, 1866, in-4o.)

VOGEL (C.). *Note sur la carte d'état-major de l'emp. d'Allem.*, en 674 feuilles, à 1/100000e. — (*Mittheilungen de Petermann*, Gotha, 1880.)

— *Nouvelle carte topographique du grand-duché de Bade*, par l'état-major all., au 1/25000e. — (Berlin.)

— *Carte du Wurtemberg* (bur. des chem. de fer). — (713 feuilles au 1/25000e.)

— *Carte générale* (en allem.) *des chem. de fer de l'Allemagne.*— (En 4 feuilles.)

— *Carte topographique de la monarchie prussienne.* — (*Prusse orientale* en 319 feuilles au 1/100000e; *Prusse occidentale* en 72 feuilles au 1/80000e.)

— *Carte des voies de communic. de la Prusse* en 12 feuilles. — Berlin, 1861.)

ARENDTS (Dr). *Carte spéciale du royaume de Bavière.*

— *Carte topographique de la Bavière*, publiée par l'état-major, en 112 feuilles. — (Munich, 1862.)

— *Stenerkataster karte von Bayern* en 901 feuilles au 1/250000e.

GUTHE (Dr). *Géogr. du Hanovre* (carte de la province. — (En 12 f. au 1/250000e.)

HANDTKE (F.). *Wandkarte der Provinz Schleswig Holstein.* — (Glogau, 1873, 6 feuilles.)

KORITSKA (Carl). *Carte générale du royaume de Bohême;* en allem. — (Olmutz et Vienne, 1862, 1 feuille.)

LANGE (Henry). *Atlas von Sachsen.* — (Leipzig, 1861-62; 12 cartes in-fo, avec texte explicatif, Brocklaus.)

— *Carte de la Saxe* en 28 feuilles au 1/100000e. — (Dresde.)

CHAPITRE IV

AUTRICHE-HONGRIE (Œsterreichisch Ungariche Monarchie).

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites : aspect physique. — L'Etat austro-hongrois se compose de deux parties distinctes réunies sous un souverain commun, *l'empire d'Autriche, le royaume de Hongrie.* La configuration de ses frontières est irrégulière : la Bohême, la Silésie, la Galicie, la Bukowine, l'Herzégovine, la Dalmatie, l'Istrie sont des provinces excentriques qui rayonnent autour des limites naturelles du grand bassin central danubien, noyau et cœur de l'empire. L'Austro-Hongrie est bornée : à l'ouest, du côté de la Suisse, par les hautes chaines de l'*Engadine* qui séparent l'Adda de l'Inn; par l'*Inn* de Martinsbrück à Finstermünz, par les *Alpes de l'Inn*, le *Rhæticon*, et le thalweg du *Rhin* jusqu'à son entrée dans le lac de Constance; — au nord-ouest, du côté de la Bavière, la frontière part du lac près de *Lochau*, au nord de Bregenz, coupe les affluents de la *Bregenzer*, suit les *Alpes d'Algau*, laissant à la Bavière les sources de l'*Iller*, mais conservant à l'Autriche le cours supérieur du Lech qu'elle coupe en amont de *Füssen*, suit les monts d'*Amper* et de *Wetterstein*, franchit l'*Isar* en aval de *Schärnitz*, longe les chaines de *Karwendel*, de *Mangfall*, coupe l'*Inn* au-dessous de Kufstein, l'*Achen* à Kossen, contourne le mont *Watzmann* et l'*Untersberg*, suit la *Salzach* et l'*Inn* jusqu'à Passau, où elle passe le Danube pour rejoindre et suivre le *Böhmer Wald* jusqu'au *Fichtel Gebirge;* — au nord, du côté de la Saxe et de la Silésie prussienne, les limites sont formées par l'*Erz Gebirge*, le défilé de *Schandau* (Elbe), les monts de *Lusace*, les *Riesen Gebirge*, l'*Adler G.*, les sources de la *Neisse* et une ligne qui aboutit à *l'Oppa* et suit la rivière jusqu'à l'*Oder;* du côté de la Pologne russe, la frontière suit la *Vistule*, longe la vallée du *San* et rejoint le *Bug* occidental; — à l'est, du côté de la Russie et de la Roumanie, elle descend vers le sud le long du *Podhorce*, affluent du Dniester; coupe les vallées supérieures du *Dniester*, du *Pruth*, du *Séreth*, de la *Moldava*, etc., et suit les *Carpathes* de la Transylvanie jusqu'au Danube, à *Orsova;* — au sud, du côté de la Serbie, la séparation est faite par le *Danube*, la *Save* et la *Drina;* du côté du Monténégro par une ligne conventionnelle qui passe au pied du *Dormitor* et aboutit à l'Adriatique au sud du port de *Budua;* le littoral de l'Adriatique appartient à l'empire jusqu'à la lagune de *Marana;* la frontière, du côté de l'Italie, d'abord parallèle à l'Isonzo, rivière autrichienne, remonte son affluent le *Judrio*, tourne à l'ouest, par les monts *Carniques*, parallèlement au cours de la *Drave*, coupe les hauts affluents de la Piave, de la Brenta, du Bacchiglione, l'*Adige*, à l'ouest des monts Lessini, l'extrémité nord du lac de Garde, le

[redacted]

lac d'Idro, et se dirige au nord par les massifs d'Adamello et de l'Ortler, jusqu'à la chaine du Bernina. — Développement du nord au sud 6 à 700 kilomètres, de l'est à l'ouest 1300.

La frontière entre l'Autriche et la Hongrie part du golfe de Quarnero, au nord de Fiume, et suit la *Kulpa*, passe la *Save* près de Berdovre, la *Drave* près de Warasdin, franchit le *Raab*, en amont du Saint-Gothard, remonte son affluent la *Lafnitz*, suit la Leitha jusqu'au Danube, qu'elle coupe en amont de Presbourg, remonte la *Marche;* longe les petites *Carpathes* et les *Beskides* jusqu'au mont *Jablunka*, enfin la ceinture des Carpathes jusqu'au passage de *Bargo*.

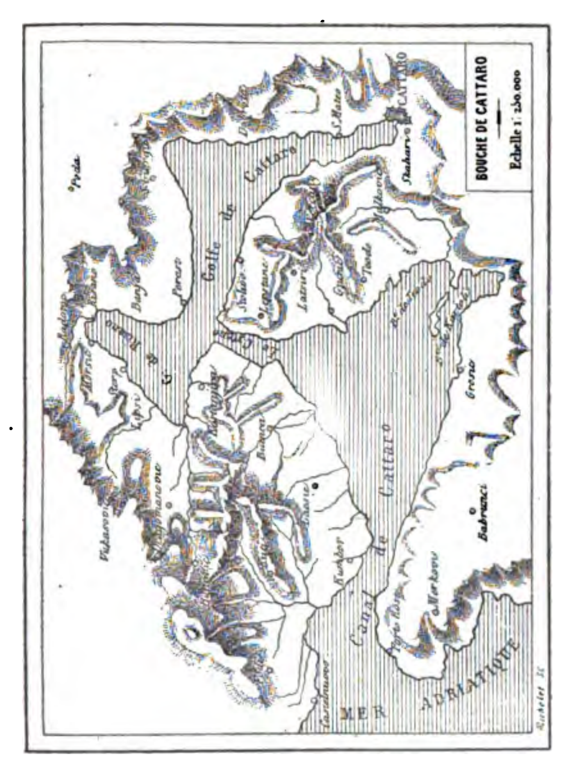
Situation astronomique. — Entre 7°20' et 24° long. E. et 42°6' et 51° lat. N.

Climat. — L'empire, à cause de sa grande étendue du nord au sud et des différences d'altitude de ses territoires, depuis les hautes montagnes du Tyrol jusqu'aux plages de la Dalmatie, a une très grande diversité de climats. On peut les diviser en trois zones : 1° *Zone maritime*, de Cattaro à Trieste, hiver court, presque sans neige ni glace; région de cultures méridionales, vignes, mûriers, oliviers, riz, figuier, etc; temp. moy. + 12° à 15°; 2° *Zone centrale* ou des plaines, depuis le golfe de Trieste jusqu'au pied des Carpathes; hivers longs et plus rigoureux; pays de céréales, de maïs, de tabac; la vigne donne d'excellents produits dans certaines contrées; temp. moy. + 9°5 à 12°. — 3° *Zone septentrionale* ou des plateaux (Bohême, Silésie, Galicie), étés courts, hivers très froids, pays de chanvre et de lin; temp. moy. + 9° à 7°5. — Les pluies les plus abondantes (150 et 160 centim.) tombent dans les Alpes; elles sont plus rares en Bohême, Moravie, Hongrie septentrionale (40 et 50 centim.)

Littoral; îles. — L'Autriche-Hongrie a environ 700 kilom. de côtes sur l'Adriatique (territoires de Goritz, de Trieste, de l'Istrie, de Fiume, de Dalmatie). Le littoral commence à l'extrémité de la lagune de Marana, à *Grado*, port de pêcheurs situé au sud d'Aquilée, jadis détruite par Attila; au delà de l'Isonzo, depuis Monfalcone jusqu'à Trieste, se dressent les falaises calcaires du Karst; elles s'abaissent ensuite dans la péninsule triangulaire d'Istrie, longue de 100 kilom., large de 50, dont la base, entre les golfes de Trieste et de Fiume s'appuie au plateau aride du Carso ou Karst, déchiré de fissures où se perdent les sources, et dont le sommet au sud est formé par la Punta di Promontore. Le pourtour de la péninsule est dentelé de rades et de baies; à l'ouest, celles de *Cittanuova*, de *Muggia*, en face de Trieste, de *Capo d'Istria*, de *Largone*, de *Rovigno*, de *Polo*, le *canali di Leme*, le *canali di Fasana*, en face des îles *Brioni;* la rade militaire de *Pola;* — à l'est, la baie de *Medolino*, entre la Punta di Promontore et la Punta Merlera, le long estuaire de l'Arsa. — Au fond du golfe de *Quarnero* ou *Quarnaro* commence le territoire *Croate*, avec Fiume, le grand port de commerce hongrois, et les petits ports de *Ruccari*, *Porto-Re*, *Zeugg*, *Cartopago*, échelonnés sur le *canali di Morlacca*, au pied des falaises calcaires escarpées du Karst et du Vellebic. — La côte *dalmate* s'étend de l'*île de Tago* aux *bouches du Cattaro*, longue bande de terrain qui va se rétrécissant au sud, et forme le versant occidental des Alpes Dinariques et des monts Prolog; elle est escarpée, d'un accès difficile, dominée par des crêtes nues et des rochers fissurés qui plongent dans la mer; elle est semée d'îles et de presqu'îles, qui ouvrent aux marins et pêcheurs une multitude de criques, de baies, de ports et d'abris. Les ports principaux sont Zara, Sebenico, Spalato, Raguse, Cattaro, Budua, Spizza (annexé en 1878). — L'archipel dalmate, en général montueux, se divise en

[redacted]

deux groupes : le groupe du nord comprend les îles d'*Arbe*, de *Pago*, d'*Ulbo*, de *Selve*, *Premuda*, *Grossa*, *Pasman*, *Coronata* et *Zuri*, toutes longues, étroites, dirigées du nord-ouest au sud-est ; — le groupe du sud est orienté de l'ouest à l'est ; la plus grande est *Brazza* ; viennent ensuite *Bua*, *Solta*, *Lesina*, *Lissa* la plus avancée dans l'Adriatique avec ses satellites *Busi* et *San Andrea*, rendue célèbre par la victoire de l'amiral autrichien Tegethof sur la flotte italienne en 1866 ; *Curzola*, *Lagosta*, *Meleda*,



leda, séparée par un long canal de la longue presqu'île de *Sabioncello*, enfin *Giupana*, *Mezzo*, *Calamotta*, en avant de Raguse. — A l'extrémité de la Dalmatie, se trouve le golfe bizarrement découpé, qu'on appelle *Bouches du Cattaro*, entouré de plateaux escarpés ou de terrasses étagées ; pays des Bocchesi et des Krivosciens, population robuste et belliqueuse, ombrageuse et fière, plusieurs fois révoltés contre l'Autriche. L'entrée des divers

[redacted]

chenaux du golfe est défendue par les ports d'*Ostro*, de *Porto-Rosa*, le fort *Espagnol* et le fort *San-Giovanni*.

« Montagnes couronnées de vertes forêts, roches bizarrement découpées, » vastes étendues de mer emprisonnées dans de gracieux rivages, tout » cela, nous l'apercevons de notre bord depuis que nous avons pénétré » dans les bouches de Cattaro. Là, en effet, la scène est brusquement » changée autour de nous. Aux immensités sans bornes de la pleine mer » a succédé un golfe profond, resserré entre de hauts sommets. Dès » l'abord on est saisi par le magnifique aspect de la campagne environ- » nante, et cette beauté des lieux, loin de diminuer à mesure que l'on s'en- » gage plus avant dans les terres, ne fait qu'accroître et s'accentuer. D'in- » stant en instant le paysage revêt un caractère plus splendide et plus gran- » diose : tantôt les deux chaînes courent parallèlement l'une à l'autre, de » sorte que l'on croit naviguer sur un fleuve ; tantôt, au contraire, les massifs » montagneux s'écartent, puis se rapprochent et ferment l'horizon, de ma- » nière à donner à la mer l'apparence d'un lac. Ici de charmants îlots » émergent du milieu des flots. L'un d'eux, entre autres, celui de la *Madone* » *du Scapulaire*, avec son église surmontée d'un dôme vert-clair, forme » le plus ravissant tableau. J'indique ce site entre mille. Il n'est d'ail- » leurs aucun point de ces côtes qui ne mérite d'être signalé ! Admirables » nappes d'eau bleue revêtant l'azur du ciel, séries de collines ondulées, » les unes sévères et nues, les autres revêtues de l'épaisse verdure des » oliviers, des châtaigniers et des pampres, gris hameaux étagés sur le » flanc des coteaux ou s'alignant en longues files au bord de la mer, » tout est empreint d'un cachet de grandeur et d'harmonie, qui fait de ce » golfe l'endroit le plus beau de toute la Dalmatie et peut-être de toute » l'Adriatique. » (St. DE NOLHAC, p. 102.)

Relief du sol. — L'empire austro-hongrois manque autant d'unité géographique que d'unité politique et ethnographique ; ses territoires se partagent entre de hautes montagnes, des plateaux et des plaines, et appartiennent aux bassins fluviaux les plus divers : Danube, Vistule, Oder, Elbe, Rhin, Adige, Narenta, Aluta. On peut les grouper en quatre régions distinctes : 1° au sud du Danube, les terrains de soulèvement des *Alpes Autrichiennes*, qui comprennent les États patrimoniaux des Habsbourg (Tyrol, Carniole, Carinthie, Styrie, Autriche, Salzbourg, Goritz) ; 2° au nord, les *terrains anciens* de la Bohême qui couvrent la Bohême, la Moravie, la Silésie (pays de la couronne de saint Wenceslas) ; 3° la plaine d'alluvion de la Hongrie, entourée de la ceinture des Carpathes, et flanquée du plateau transylvain ; 4° la région croate et maritime du sud.

L'Autriche ne possède que la moitié orientale des Alpes ; mais les Carpathes sont tout entières sous sa domination ; le plateau de Bohême les relie à gauche au Danube.

A. Les Alpes Autrichiennes commencent aux glaciers du Bernina et au rempart du Rhæticon ; le col de Reschen et la profonde coupure des *landes de Mals* (Malser Haide) les séparent de la Suisse ; elles perdent, en s'élargissant vers l'est, leur hauteur imposante et leurs glaciers : 1° A l'est de l'Inn, le **massif des glaciers de l'Œtzthal** s'étend du col de Reschen (1493 m.) au col du Brenner (1362 m.), entre le haut Inn (*Ober Inn Thal* et le haut Adige (*Wintschgau*) ; les sommets principaux sont le *Wild Spitz*, 3770 m., le *Weiss Kugel*, 3740 m. ; et à droite de l'Œtz, affluent de l'Inn, les glaciers de *Stubay* 3500 m. et du *Timbler Joch*, 2480 m. ; à l'est, le col du Brenner « le Saint-Gothard tyrolien », fait communiquer le Pô et le Danube ; — 2° la longue chaîne des **Hohe Tauern** et des **Nieder**

Tauern s'étend du Brenner aux sources de la Mur, comprend les *Alpes du Zillerthal* (Hochfell, 3 500 m.); le pic *des Trois-Seigneurs* (Dreiherrn Spitz, 3 499 m.), le *Gross Venediger*, 3 673 m. qui est sous le méridien de Venise; le *Gross Glockner* (3 797 m.), le *Hochnarr* (3 258 m.); le *Hochalpen Spitz* ou *Anklog* (3 355 m.) et les *Niedere Tauern*, longue crête rocheuse limitée au nord par la coupure de l'Enns, au sud par celle de la Mur; les routes du Radstadt, du Hohentauern, de Rottenmann les franchissent; — 3° les **Alpes Styriennes,** sans glaciers, vont des sources de la Mur au col de Semmering; le principal massif est le *Wenzel* (2 110 m.)

Au nord de ces chaînes s'étend une dépression qui va de Bludenz sur l'Ill par l'*Arlberg* (1 797 m,), le *Kloster Thal*, le *Ziller Thal*, la *Salzach*, l'*Ems*, le *Semmering* à la Leitha; le long de cette dépression s'élèvent : 1° les **Alpes du Vorarlberg** (2 600 m.), et d'*Algau;* 2° les **Wetterstein Gebirge** (2 900 m.); les *monts Amper* (en Bavière (2 104 m.); les *Karwendel* (2 546 m.); les *Mangfall* (2 000 m.) traversés par les routes des cols de *Lermoos*, de *Scharnitz*, de l'*Achen Pass* (de Munich à Jenbach par le Tegernsee), de *Kufstein;* — 3° les **Alpes de Salzbourg** (Kaiser Gebirge (2 332 m.), mont *Kampen* (1 670 m.) dominant le Chiem See; le *Watzmann* (2 714 m.), qui porte un glacier; et à droite de la Salzach, le *Tannen Gebirge* (2 428 m.); 4° le **Salzkammergut,** « la Suisse autrichienne » (mont Dachstein, 2 996 m.), *Todtes Geb.*, 1 500 m.; à droite de la Traun, le massif isolé du Hausrück (800 m.) au sud de Ried, et le Grand Buchstein (2 224 m.); au nord de la Styrie s'élève le *Hochschwab* (2 296 m.), les Alpes de *Mariazell*, et la chaîne du *Wienerwald*, à l'ouest de Vienne (*Kahlenberg*, 428 m.), *Leopoldsberg* (420 m.) escaladés par des chemins de fer (lieux de promenade pour les Viennois).

Au sud de la grande chaîne centrale existe une autre dépression, formée par le haut Adige, l'Eisach, le Rienz, le Puster Thal, la Drave, et suivie par une route et un chemin de fer; en arrière de cette dépression se trouvent d'imposants massifs : l'**Ortler**, le groupe le plus élevé des Alpes Autrichiennes (3 905 m.), recouvert d'immenses glaciers, tourné au nord par la route du *Stelvio* qui le sépare du pic Umbrail et au sud par la route du *Tonale* qui descend sur l'Adige : l'**Adamello**, immense masse de granit recouverte de glaces éternelles (3 600 m.), découpé par les sources de la Chiese et de la Sarca, flanquée à droite des glaciers de Presanella, et séparé du *Mont Tenera* par la dépression des *Giudicaria*, route de Trente à Brescia. Entre les Giudicaria et l'Adige se trouvent la *Bocca di Brenta* (3 140 m.), les Alpes de la *Chiese* (1 993 m.), le *Monte Baldo* (2 229 m.) à l'est du lac de Garde, terminé au sud par le plateau de Rivoli.

A l'est de la vallée de l'Adige, les **Alpes Cadoriques** ou **Dolomitiques** ou du **Trentin,** superbes massifs de porphyre, de dolomie et de roches cristallisées, aux tons rougeâtres qui resplendissent au soleil, sont limitées au nord par le Puster Thal, à l'ouest par l'Eisach et l'Adige, à l'est par la Piave, au sud par le val Sugana (Brenta); leurs cimes culminantes sont le monte *Tofana* (3 264 m.), *Marmolada* (3 494 m.) à droite du val d'Ampezzo, et à gauche, le *Monte Cristallo* (3 260 m.), séparé par le col des Tres Croci du monte *Antelao* (3 220 m.), gigantesque pyramide coiffée d'une carapace de neige et qui domine Pievi di Cadore et la haute vallée de la Piave italienne. Au nord du massif, du côté du Puster Thal et de Toblach, à l'entrée du Hollensteinerthal, qui forme le vestibule des Dolomites, se dressent les bizarres escarpements des *Drei Sinnen* (2 963 m.). « Nous » n'avions jamais rien vu de si fantastique, de si saisissant que les pina-

» cles des Drei Sinnen. Par quel procédé la nature a-t-elle érigé dans une » heure de caprice ces deux prodigieux obélisques quadrangulaires qui se » dressent l'un à côté de l'autre comme les tours jumelles d'une citadelle » cyclopéenne? Ces tours massives sont d'une structure si régulière, si » géométrique, qu'il semble que des géants d'une race historique y aient » appliqué l'équerre et le cordeau. » (J. LECLERCQ.) La chaîne des Alpes Cadoriques est traversée par plusieurs routes : celles de *Toblach à Auronzo* par le col san Angelo, de *Toblach à Pieve di Cadore* par le col Freddo, la plus directe pour aller d'Allemagne à Venise, etc. — Elles sont prolongées au sud (en Italie) par le plateau des *Sette Communi*, 2 000 m., et les monts *Lessini* (2 170 m.).

A l'est, entre le Gail et le Tagliamento, s'étendent les **Alpes Carniques** (monts *Paralba* (2 730 m.) et *Cogliano* (2 766 m.), et à gauche du Gail, la chaîne du *Dobrocz* (2 154 m.); elles sont traversées par *la route du Monte Croce* d'Ober Draubourg (Drave) à Tolmezzo, et à l'est par *la route du col de Tarvis* ou de la *Pontebba*, de Villach (Drave) à Gemona (Tagliamento). — Les Alpes Carniques sont prolongées par les **Karavanken** (monts des Croates) entre la Drave et la Save (Grintauz (2525 m.), les monts de **Warasdin**, le *Matzel* (683 m.), le *Slema Vrh* (1 035 m.) et le mont *Uskohen* (1 181 m.) qui resserrent entre eux la Save en amont d'Agram; l'*Ivanscica* (1 060 m.), au sud de Warasdin, qui se rattache par la longue arête des *monts Bilo* (290 m.), le long de la Drave, aux massifs du *Crni Vrh*, du *Psunj*, du *Krudja* et du *Djel* (500 à 1 000 m.) : le dernier groupe isolé à droite de la Drave est le *Vrdnik-Gebirge* (600 m.); — les **Alpes Juliennes** entre la Save, l'Isonzo et l'Adriatique; leur plus haut sommet est le *Terglou* (2 864 m.) Triglav ou Tricorno (trois têtes) borne angulaire des trois races allemande, slave, italienne, et nœud de partage des trois bassins, Isonzo, Save, Drave. Les derniers massifs alpestres sont le *Mangart* (2 640 m.) et le *Canin* (2 710 m.) des deux côtés du col de Fredel, à l'ouest du Terglou; et au nord du col d'Adelsberg, les chaînes de *Ternowaner Wald* et de *Birnbaümer* qui renferment les riches mines de mercure d'Ober Idria. En arrière de la dépression d'Adelsberg le plateau jadis couvert de forêts, maintenant désolé, du **Karst** ou **Carso** étend dans la péninsule istriote ses murailles de pierres sillonnées de grottes, d'entonnoirs et de gouffres (foibe ou inglutadors) dans les abîmes desquels vont se perdre les eaux. Le Carso est dominé au sud par l'arête *Tchnistchen Boden* (1 390 m.). A l'extrémité méridionale du Karst, une double chaîne parallèle enferme le plateau de la Croatie maritime; celle des monts **Capella** (13 à 1 500 m.) et celle des monts **Velebit** (1 700 m.) qui plongent dans l'Adriatique, percés comme le Karst d'une multitude de cavernes et de gouffres profonds que l'on a pu comparer aux alvéoles d'une gigantesque ruche.

Les Velebit et les Capella se rattachent au système des **Alpes Dinariques**, qui isolent la Dalmatie de la Bosnie (mont *Dinara* [1 812 m.] chaîne parallèle des monts *Prolog*). Sur la rive gauche de la Narenta, les *Gradina Planina* couvrent le sud-ouest de l'Herzégovine jusqu'au Monténégro. La Bosnie est sillonnée de plateaux et de terrains parallèles, dominés par des crêtes élevées, orientées du nord au sud. La plus haute arête est celle qui sépare la Narenta et le Verbas de la Bosnie; elle s'étend de Travnik à Fotscha, et comprend le *Radovan Planina* (2 128 m.), le *Vranica*, le *Treskavica* et les chaînes de la rive gauche du Lim avec les sommets du *Dormitor* (2 606 m.), du *Kom* (2 430 m.) et du *Visitor* (2 079). Leur versant oriental et septentrional est couvert de magnifiques forêts,

[redacted]

et de vallées fertiles. A l'occident, au contraire, les plateaux calcaires de l'ancienne Croatie turque (1971 m.), *Crnagora* (2029) sont comme le Karst, dénudés, fissurés, arides, un chaos de pierres et de rochers fendus.

B. Le plateau ou quadrilatère de Bohême est limité de tous côtés par des chaînes ou des massifs qui sont loin d'avoir la même épaisseur et la même hauteur. Au sud-ouest, le *Böhmer Wald*, doublé du contrefort bavarois du Bayrischer Wald; au nord-ouest le *Fichtel Gebirge*, l'*Erz Gebirge*; au nord-est le *Lausitz Gebirge*, l'*Iser Gebirge*, le *Riesen Gebirge* et les *Sudètes*, forment une barrière de montagnes, d'ailleurs rompue par des cols et des routes. Au sud-est, au contraire, les *hauteurs de Moravie* ne s'élèvent qu'à 500 m. à peine, sauf dans la région d'Iglau où quelques sommets atteignent 800 et 1 000 m. A l'intérieur de la Bohême, le plateau granitique du Brdy-Wald sépare la Beraun (Pilsen) de Pribram et de la Moldau; le *Tepler Gebirge* et le *Sban Wald* s'élèvent entre l'Eger et la Beraun; le *Mittel Gebirge*, au nord de l'Eger, 800 m., entre Leitmeritz et Teplitz est traversé par l'Elbe qui s'est frayé un passage tortueux à travers le basalte de ces masses volcaniques.

C. Les **Carpathes** ou **Karpathes** (racine Hrbet, en slave, dos) enveloppent la Hongrie d'un vaste demi-cercle de 1450 kilom., sur 220000 kilom. car. Elles ne forment pas un système continu, une chaîne régulière comparable aux Pyrénées ou aux Vosges, mais une série alternative de pics, de dépressions, de terrasses ou de plaines dont les versants opposés sont à peine sensibles. On peut les diviser en trois groupes : 1° le groupe du nord-ouest (entre le Danube, la March, l'Oder, la Vistule, le Bodrog et la Reiss) a pour principal massif le **Tatra**, masse de granit isolée, longue de 100 kilom., large de 18, haute de 1 900 m., à l'aspect sauvage, aux cimes dénudées (*Lomnitzer Spitz*, 2634 m., monts *Gerlach*, 2663 m., et *Wysaka*, 2555 m.), couverte de forêts sur les pentes, semée d'une centaine de petits lacs surnommés *yeux de mer* à cause de leur couleur sombre, dans les creux des vallées; au nord-ouest, le Tatra est prolongé par le *Magura*, chaîne calcaire et boisée; et les monts *Jablunska* (Lysa Gora, 1 320 m.) que suivent vers le sud, du côté du Danube, jusqu'à Presbourg, les *Montagnes Blanches* et les *Petites Carpathes* (800 m.). Le col de Jablunska (600) est traversé par la route de Teschen à Sillein. A l'est des petites Carpathes (entre le Waag et la Neutra) et au sud du Magura, s'étendent les monts de la *Neutra*, et au sud du Tatra, les massifs du *Repisko* (1 250 m.), les monts granitiques de *Liptau* (2 043 m.); le *Polona* (1 440 m.); la crête du *Czernat* et les collines de *Neogrod* (865), qui se terminent sur le Danube entre Gran et Waïtzen; le mont *Matra* (1 000 m.) et les monts *Hegyallya*, au nord du Tokay, dont les versants sont tapissés de riches vignobles.

2° Une chaîne étroite et déprimée de montagnes calcaires couvre la Hongrie au nord-est, du côté de la Galicie orientale; les Allemands l'appellent **Karpatisches Waldgebirge** (les Carpathes boisées) sur une longueur d'environ 300 kilom. des sources du Poprad aux sources de la Theiss; l'altitude la plus grande est 1 300 m. Des cols nombreux rendent le passage facile de la Galicie à la Hongrie (routes de *Przemysl à Homouna* par le col de Lupkow, de *Stry à Munkacs* par le col de Vereczke, de *Kolomea à Szigeth* par Jablonika). Par cette ligne de dépression ont pénétré les hordes qui envahirent autrefois la plaine hongroise. Aux sources du Stry, la chaîne se relève et reprend les formes abruptes et déchirées du Tatra. Le massif du *Csibles* (1 842), le *Pop Ivan* (1 940) et la *Czernagora*, à l'est; le *Gutin* (1 447) au sud, le *Fenyer Hegy* à l'ouest de Szigeth, limitent au

nord l'énorme plateau de Transylvanie. — **Le plateau de Transylvanie** (Erdely) est la citadelle ou le bastion de la Hongrie, la montagne métallique: son nom lui vient des forêts qui la couvraient jadis; les Allemands l'appellent *Siebenbürgen*, soit à cause des châteaux forts que porte l'écusson de la communauté saxonne, soit à cause de la chaîne de *Cibin*: la pente générale est tournée vers la Hongrie : l'intérieur (mezöseg) est sillonné de chaînes secondaires déboisées séparant des vallées humides et argileuses. Le plateau transylvain s'appuie : 1° au nord sur les monts de *Lapos* et de *Bück* (1 000) coupés par le Szamos; — 2° à l'est, sur la chaîne de granit et de quartz qui commence au pic *Ineu* (2 280 m.), se prolonge par le massif volcanique de *Pietroszul* (2 100 m.) où elle se dédouble : la chaîne orientale prend les noms de monts de *Gyergyö*, monts de *Csik* et de *Béreczk*; la chaîne orientale volcanique, ceux des monts de *Görgény* (1 777 m.), *Hargita* (1 800 m.), *Persany* (1 200 m.) que perce l'Aluta au défilé de Rakos. — 3° Au sud, le plateau est limité par un ensemble de chaînes forestières très élevées qui sépare les hautes plaines de la Transylvanie des hautes vallées de la Valachie; au pied du versant septentrional les plaines sont bien cultivées et fertiles comme celles de *Fogaras*; le versant valaque est escarpé et sillonné de ravins. A l'est des monts de *Bodsa* (1950 m.) s'élève, au sud de Kronstadt, la chaîne de *Brasso* dominée par le *Bucsés*. « Ce groupe l'emporte sur tous en beauté, et serait même sans rival, » dans toute la chaîne des Carpathes, si les Tatras n'existaient pas. C'est » un labyrinthe de montagnes énormes, séparées par des gorges profondes; » tout le haut est du roc nu, tacheté de buissons rabougris, d'herbes rares » ou de lichens. Cette partie rocheuse, d'un développement parfois considérable, se termine tantôt par des crêtes furieusement déchiquetées, tantôt » elle s'étale en spacieuses terrasses, dont les talus verticaux plongent dans » l'abîme. Le groupe entier, vu de la plaine, produit un effet grandiose. » (A. DE GÉRANDO.) Les autres principaux massifs sont : le *Negoï* (2 530 m.); le *Surian* (2 000 m.) au nord du riche bassin houiller de Petrozseny; la *Sarka* (2 500 m.), sources du Schyl, de la Motru, de la Cerna, des affluents de la Temes et du Maros; le *Pojana Ruska* (1 360 m.) qui s'étend au nord jusqu'au Maros au défilé de Dobra; enfin les montagnes du *Banat* (mont *Szemenick*, 1 455 m.), recouvertes de forêts, riches en houille, sel, fer, et resserrant le cours du Danube, de Bazias à Orsova, entre elles et les chaînes calcaires du Golubinske Planina. — 4° A l'ouest, le plateau est limité par le groupe des monts de *Krazna* et l'imposant massif des monts **Bihar** (1 845) qui renferme les plus riches gisements miniers, or, argent, plomb, et dont les versants sont plantés de vignes. Les passages de *Krosna*, *Bodza*, *Al Schanz*, *Tömös* et *Torsbourg* franchissent la chaîne du sud ; la route la plus importante est celle qui conduit par Tömös à Sinaia et Ploiesti (Roumanie) et qui, depuis 1880, est doublée d'un chemin de fer.

Cours d'eau; lacs. — De l'immense cercle de montagnes qui enveloppent les provinces centrales de la monarchie austro-hongroise coulent dans toutes les directions les tributaires de bassins fluviaux européens, qui n'appartiennent à l'Autriche extérieure que par leurs sources ou leurs hautes vallées : 1° **Versant de l'Adriatique** : la *Chiese* (148 kil.), affluent de l'Oglio, venue des glaciers de l'Adamello, par le val de Fumo, le val di Duone, le val Buona (route des Giudicaria), entre en Italie à Lodrone; — la *Sarca*, venue du Presanella par le val de Genova, le val Rendena, la dépression des Giudicaria, entre près de Torbole dans le lac de *Garde* ou *Benaco* (50 kil. sur 3 à 16; prof. maximum, 295 m.); la frontière autri-

[redacted] [redacted]

chienne le coupe à 50 kilom. au sud; — l'**Adige** (Etsch, 318 kilom.), issue des lacs de Heide au col de Reschen, par le Vinchsgau, Glürns, Prad, Méran, reçoit à Botzen l'*Eisach*, venu du Brenner par Sterzing, le Mittewald, Franzenfeste, Brixen, où elle se grossit de la *Rienz*, descendue du Monte Cristallo par le val de Hölenstein, Toblach, le Puster Thal de l'ouest, Bruneck, Lorenzen, et Mühlbach : de Botzen, l'Adige descend sur Neumarkt, San Michele, Trente, nœud de toutes les routes, Caliano, Costroveredo, et entre en Italie au-dessous d'Ala : elle se grossit de la *Noce*, venue de l'Ortler et de l'*Avisio*, émissaire des glaciers de Marmolada; l'*Astico*, affluent du Bacchiglione, prend sa source dans le Trentin; — la *Brenta* traverse Levico et le val Sugana avant d'entrer en Italie à Primolano; — la *Piave* a sa source au mont Peralba, et se grossit de la *Boita*, venue du mont Tofana par le val d'Ampezzo, en Tyrol. — La haute *Fella*, affluent du Tagliamento, appartient à l'Autriche; — l'*Isonzo* (130 kilom.) venu du Terglou (Goritz, Gradisca, Sagrado), grossi de la *Torre*, appartient en entier à l'Autriche, et finit en face de Miramar et de Trieste; — la *Kerka* (35 m.) descendue des Alpes Dinariques par des écluses étroites, finit à Sebenico; — la *Narenta*, venue de l'Herzégovine par un long détour vers le nord, passe à Mostar, entre en Dalmatie à Mekovic, et se divise à Fortopus pour aboutir dans la mer par neuf bouches, à travers un delta marécageux.

2° **Versant de la mer du Nord.** — L'*Ill*, affluent du Rhin, venu du Fermond par le Montafoner Thal, reçoit à Bludenz l'*Albenz*, et finit en aval de Feldkirch; — la *Bregenz* finit dans le lac de Constance à Bregenz; — l'**Elbe** (voy. p. 424) vient du Riesen Gebirge au mont Schneekoppe (Josefstadt, Königgratz, Pardubitz, Kolin, Melnik, Leitmeritz, Aussig, Tetschen); elle reçoit à gauche l'*Aupa*, la *Mettau*, l'*Erlitz* ou *Adler*, la Moldau, venue du Schwarzberg en décrivant une longue courbe le long du Böhmer Wald (Kruman, Budweiss, Prague), et grossie, à droite, de la *Luschnitz*, de la *Sazawa*; à gauche, de la Watawa (Pisek), de la *Beraun* (Pilsen); — l'*Eger* (Eger, Karlsbad, Theresienstadt), la *Bila* (Komotau et Teplitz) se jettent dans l'Elbe à gauche; — à droite, l'Elbe reçoit la *Cydlina*, l'*Iser* (Münchengratz, Jung Bunzlau), la *Polzen*.

3° **Versant de la mer Baltique.** — L'**Oder** (voy. p. 424) prend sa source en Moravie, la sépare de la Silésie autrichienne et sort de l'empire à Oderberg, grossie à gauche de l'Oppa, qui descend de l'Altvater et, à partir de Jœgerndorf, sépare, en arrosant Troppau, la Silésie autrichienne et la Silésie prussienne; et à droite, de l'*Olsa* qui ouvre le col de Jablunka (route de Hongrie); — la **Vistule** (voy. p. 424 et le chapitre de la Russie) prend sa source dans les Beskides, et sert de limite, comme son affluent de droite le *San*, du côté de l'empire russe; elle passe à Cracovie, et reçoit à droite la *Biala*, le *Donajec* (Tarnow), grossi du *Poprad;* le *Bug* occidental qui a sa source en Galicie.

4° **Versant de la mer Noire.** — Le **Dniester** (550 kilom. en Autriche) passe à Sambor, Halicz, et traverse des marais impénétrables, grossi à gauche du *Séreth* (Tarnopol), du *Podhorce* sur la frontière russe; à droite, du *Stry* et de la *Bystrica;* il entre en Russie à Oustié, près du fort de Khotin; — le *Pruth*, affluent du bas Danube (Kolomea, Czernowitz), reçoit à gauche le *Czeremosz*, qui sépare la Galicie et la Bukowine; — le *Séreth*, affluent du bas Danube, qui reçoit à droite la *Suczawa;* la *Moldava*, la *Bistriz* moldave, le *Tatros*, le *Buseo* ont leurs sources en Transylvanie; l'*Aluta* ou Olt (420 kilom.), venue des monts Gyergyö, dans un sens opposé au Maros, arrose les bassins de Csik et la vaste plaine de Kronstadt, suit le défilé de Rakos, baigne la plaine fertile de

Fogaras et sort de Transylvanie par le défilé de Rothenthurm ou de la Tour-Rouge; — le *Schyl* ou *Jiu*, venu du mont Surian, traverse les Alpes de Transylvanie par les gorges sauvages de Vulcan (Petrozseny).

Le **Danube** (voy. p. 425) entre en Autriche à Passau. Là commence son **deuxième bassin**, dit *autrichien*, jusqu'à la rencontre des petites Carpathes et des hauteurs de la Leitha, en amont de Presbourg. Au sortir de Passau, le Danube traverse une série de défilés et de plaines; resserré entre le Hausrück et le Böhmer Wald, il s'élargit à Efferding, et dans la plaine de Linz (200 m.), se précipite en aval de Gran par les rapides de Strudel et du Wirbel, pénètre dans la profonde gorge de Waschau, en sort à Krems, en aval du vieux château ruiné de Dürrenstein, se déroule et se divise dans la plaine de Tulln, et, avant d'atteindre Vienne, est resserré entre le Bisamberg au nord et les escarpements du Wiener Wald au sud. En aval de Vienne s'étend à gauche la vaste plaine du Marchfeld, théâtre des combats des Romains contre les Marcomans, de Charlemagne contre les Avares, des Allemands contre les Magyars et les Mongols, des Polonais et des Allemands contre les Turcs, de l'archiduc Charles contre Napoléon, à Aspern, Essling, Wagram; le fleuve, large de 500 mètres, est rempli d'iles, parmi lesquelles l'île Lobau. — *Affluents de gauche :* le *Kamp*, la *March*, issue du mont Schneeberg, sépare la Moravie de la Hongrie (Olmütz, Kremsier, Ungarisch Hradisch, Theben) et reçoit à droite la *Thaya* (Znaïm), grossie de l'*Iglawa* (Iglau) avec la *Schwarza* (Brunn), dans laquelle se jette à gauche la *Littawa* (Austerlitz). — *Affluents de droite :* outre le cours supérieur du Lech, de l'Isar (Scharnitz), qui appartient au Tyrol autrichien, l'*Inn*, 525 kilomètres, issu de l'Engadine, entre dans le Tyrol par la brèche de Finstermünz (Landeck, Innsbrück, Kufstein, Braunau, Scharding) et reçoit à droite le *Sill* (route du Brenner), la *Salzach* (Mittersill, Saint-Johann, Bischofshofen, défilé du Pass Lueg, Golling, Hallein, Salzbourg), grossie à gauche de l'*Alm*, déversoir du König See, et du *Saalach;* — la *Traun*, rivière du Salzkammergut, émissaire du lac d'Hallenstadt, du lac de Saint Wolfgang (Ischl), du Traun See (Gmünden), grossie de l'*Ager* (lacs du Zeller See, du Mond See, de l'Atter See); — l'*Enns* (Radstadt, Steinach, Steyer, Enns) grossie de la *Salza* de Mariazell : — l'*Ips* et l'*Erlaf;* — la *Traisen* (Saint-Pölten); — la *Leitha* (Frohsdorf, Wiener Neustadt, Brück) qui finit au sud de l'île de la Petite Schütt.

Le **troisième bassin du Danube**, dit *bassin hongrois*, peut se diviser en deux sections : la première commence à l'issue du défilé appelé les *Portes hongroises* (Presbourg, Komorn, Gran, Visegrad) et finit à Waïtzen; le fleuve large de 600 mètres à Komorn, forme les deux iles marécageuses de la Grande et la Petite Schütt, et en aval de Gran (rive droite), réduit à 300 mètres, se fraye un passage entre les escarpements volcaniques du Pilis Berg et du Matra; il reçoit dans ce parcours, à droite, le *Raab* (Saint-Gothard, Raab), grossi de la *Rabnitz* qui écoule les eaux saumâtres du lac *Neusiedl* (long. 30 kilom. environ) et des marais du *Hanysag;* — à gauche, la *Waag*, venue des monts Tatra (Trencsin, Leopoldstadt, Komorn), grossie de l'*Arva* et de la *Neutra;* le *Gran;* l'*Ipoly*. — La deuxième section est celle de la grande plaine hongroise (Alfoeld), région des vastes pâturages ou pusztas qui s'étendent sur les rives du Danube et de la Theiss. Le Danube (*Duna* en magyar), à Waïtzen, fait un coude brusque vers le sud, et ne quitte cette direction pour reprendre son cours normal vers l'est, qu'à Vukovar; il passe entre Bude et Pesth, s'etend et se ramifie, décrit des méandres capricieux incessamment

[redacted]

changeants, embrasse de grandes îles (*Csepel*, longue de 50 kilom., au sud de Pesth, et *Margita*, en face de Mohacs), et, son cours ralenti, laisse sur ses bords, après les crues, de vastes marécages. « Dans cette partie de » son cours semi-circulaire, le fleuve puissant ne cesse de vaguer dans la » plaine en innombrables canaux. Si ce n'est à la base de quelques massifs » de collines qui viennent en rétrécir le cours, ses rives sont incertaines » et changeantes; ici, le courant les érode et les fait tomber par blocs » énormes qui semblent se dissoudre dans l'eau; ailleurs il apporte des » alluvions et prolonge au loin dans les eaux les pointes sablonneuses. » Encore indompté, il crée et détruit tour à tour : d'un côté il forme des » îles et les plante de roseaux, de saules, de peupliers; de l'autre, il » arrache les arbrisseaux et la terre qui les portait; quelque racine retenue » par une bouée indique seule la place où fut l'îlot. De toutes parts on » voit s'ouvrir des canaux d'eau vaseuse entre des terres basses, et l'on se » demande comment le pilote pourra se reconnaître au milieu de ce dédale. » Les maisons se distinguent à peine parmi les arbres de la rive; mais le » fleuve, plus habité que la terre en apparence, porte lui-même de dis- » tance en distance des villages entiers de moulins ancrés dans le cou- » rant. Dans le voisinage des prairies, des bestiaux par centaines che- » minent paisiblement à travers les bas-fonds marécageux; des nuées » d'oiseaux aquatiques s'abattent dans les roseaux, tandis que des hiron- » delles vont se nicher, comme sous l'abri d'un toit, dans les cavités des » berges verticales. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dictionnaire de géographie,* art. *Danube.*) — Le Danube, tournant à l'est, arrose à gauche O Palanka, Neusatz, Pancsova, Uj Palanka, Bazias; à droite, Illok, Peterwardein, Carlowitz, Salankamen, Semlin, et, au confluent de la Save, quittant la Sirmie slavonne, entre en Serbie à Belgrade, et passe à Semendria. Il s'échappe de la plaine hongroise, en aval de Bazias, par une succession de défilés longs de 100 kilomètres, entre Drenkowa, où se fait le transbordement des grands vapeurs du Danube, et Gladowa; il y a six passages de récifs, flanqués de hautes montagnes (*Greben* ou *Petite Porte de fer*, bassin de *Milanovatz*, gorge grandiose de *Kasan*, *Grande Porte de fer*, le passage le plus dangereux, franchi seulement pendant la belle saison par les navires d'une construction spéciale); le fleuve qui a 300 mètres à Presbourg, 600 à Komorn, 300 à Gran, 500 à Budapest, 600 à Baja, 1 500 à Semlin et 14 mètres de profondeur, n'a plus à Orsowa que 112 mètres, mais sa profondeur est de 60. La navigation est encore très dangereuse et très difficile, malgré les travaux déjà exécutés; le traité de Berlin (1878), comme jadis celui de Paris (1856), a ordonné la régularisation du fleuve.

Affluents de droite : Le *Sio* canalisé porte au Danube les eaux du lac *Balaton* ou *Platten See*, long de 30 kilomètres, large de 7 à 10, et en un point de 3, en face de la péninsule volcanique de Tihany; profondeur moyenne : 6 à 10 mètres (en tout 690 kilom. car.); il a été en grande partie desséché depuis 1825, par des travaux d'épuisement qui ont conquis à la culture 1 260 kilomètres carrés; — la **Drave,** *Drau* (620 kilom.), issue du col de Toblach par le Puster Thal (Lienz, Spittal, Villach, Unter Draubourg, Marbourg, Pettau, Friedau, Warasdin), se grossit à gauche de l'*Isel*, du *Gurk* et du *Glan*, réunis dans la « conque » de Klagenfürt et emportant les eaux du joli lac de Wörth, que le massif de Sattnitz sépare de la Drave; de la *Mur* (420 kilom.), sortie des Hohe Tauern (Murau, Judenbourg, Knittenfeld, Léoben, Brück où elle reçoit la *Murz*, Graz, Legrad, Essek); — la **Save** (*Sau*) a sa source au Mangart, au sud du Terglou, passe à Krainbourg, traverse la « conque » de Laibach, et arrose

[redacted]

Gurkfeld, Agram, Sissek, Gradisca, Brod, Novigrad, Mitrovitz, Belgrade (Serbie); elle reçoit à droite le *Gurk;* la *Kulpa*, séparant les pays cisleithans et transleithans (Siszek); l'*Unna* (Novi, Kostainica); le *Verbas* (Banialouka); la *Bosna*, qui naît près de Sérajévo, grossie de la *Lachswa* (Travnik); la *Drina*, qui sépare, au-dessous de Visegrad, la Bosnie de la Serbie, et passe à Zwornik.

Affluents de gauche : La Theiss ou **Tisza**, est la rivière nationale hongroise; avant les corrections et les coupures des méandres du fleuve qui se ramifiait en un réseau infini de chenaux secondaires, elle avait 1 300 kilomètres de long, on l'a réduite à 800 environ, non sans danger pour les riverains plus menacés par la rapidité des crues qu'avant la construction des digues. Elle vient du massif du Csernahora, décrit un demi-cercle irrégulier au nord, passe à Tokay, tourne au sud, et coule parallèle au Danube par Szolnok, Csongrad, Szentes, Szegedin, et finit en aval de Titel. Elle reçoit à droite la *Bodrog* grossie de l'*Ung* et de la *Latorcza* (Munkacs); le *Sajo* grossi de l'*Hernad;* — à gauche, les rivières abondantes descendues de la Transylvanie : le *Szamos* dont les deux sources se réunissent à Deés (la petite *Szamos* passe à Klausenbourg); la *Körös*, issue des monts Bihar, formée de la *Körös rapide* (Gross-Wardein), de la *Körös noire* et de la *Körös blanche*, passe à Gyula, Szarvas, et finit à Csongrad; — le *Maros*, rivière du pays des Szeklers (Maros Vasarhely, Karlsbourg, Deva, Arad, Mako, Szegedin), grossie des deux *Kokel* (Udvarhely, Segesvar); — la *Bega* (Temesvar). — Les derniers affluents de gauche du Danube, dans le bassin hongrois, sont la *Temes* (Lugos et Pancsova); le *Karas;* la *Nera;* la *Bela* (Mehedia, Orsova).

II. — Géographie politique et statistique

Notice historique[1]. — L'empire austro-hongrois est un assemblage artificiel de territoires et de races groupés sous une dynastie commune. Il n'a ni unité géographique (voy. p. 537), ni unité ethnographique. L'histoire de sa formation territoriale est donc celle des nationalités distinctes qui le composent, et en particulier des trois éléments *slave*, *magyar* et *allemand*, qu'une grande famille princière, celle des Habsbourg, a pu maintenir jusqu'à ce jour sous son sceptre sans réussir à en faire une nation : la seule unité de l'empire est une unité dynastique.

La première race qui apparaît avec certitude sur le sol de la future Autriche est la race celtique, *Boïens* en Bohême, *Taurisques* en Styrie, Carinthie, et pays de Salzbourg, *Scordisques* dans la Croatie et la Slavonie. Les populations germaniques, venues du nord, les refoulèrent, et se rencontrèrent sur le Danube avec les Romains qui les combattirent quatre siècles. C'est pendant cette période que furent engagées les luttes sanglantes contre les Marcomans et les Daces, que les Goths pénétrèrent sur le Danube inférieur, et que les plaines de Pannonie devinrent le séjour préféré des Huns, commandés par Attila, qui est resté un des héros nationaux de la Hongrie.

Le groupe slave. — Après la chute de l'empire romain, les Germains émigrèrent en masse dans les pays du sud et de l'ouest, et derrière eux la race des Slaves, dont les origines sont fort obscures, prirent sans bruit les places vides; ainsi ceux qui s'établirent chez les Boïens prirent le nom de *Bohémiens*, qu'on a donné aussi fort improprement à ceux qui s'établirent

1. Pour les ouvrages à consulter, voy. la *Bibliographie*.

en Galicie, en Moravie, les *Tchèques*. Les Slaves, envahisseurs pacifiques durent se défendre contre les invasions des féroces Avares, leur fournir des soldats et payer tribut : le plus célèbre de leurs chefs, fut ce marchand Samo, dont parle le chroniqueur Frédégaire, qui gouverna 35 ans avec bonheur toutes les tribus Wendes ou Slaves, vainquit les Huns dans maints combats, et chassa les troupes de Dagobert, accourues à la frontière de Bohème, à Wagastibourg, pour venger le meurtre de négociants francs, massacrés par les sujets de Samo. — Sous l'empereur Héraclius, vers 638, les régions désertes de l'Adriatique et de la Save furent repeuplées par des colons croates et serbes; ils y remplacèrent les Avares, cultivèrent le sol, élevèrent du bétail, construisirent des enceintes fortifiées, et, malgré leur amour pour la paix, montrèrent qu'ils savaient à l'occasion faire la guerre. La Slavie était alors divisée en trois régions : Moravie et moyen Danube, Bohème, (*Tchèques*, *Slovaques*), Carinthie et Carniole (*Slovènes*). Déjà les missionnaires chrétiens de Germanie, envoyés par Charlemagne, étaient venus leur prêcher le christianisme; mais les vrais convertisseurs des Slaves furent les deux frères Constantin, en religion Cyrille et Méthode, envoyés de Constantinople. Ces deux apôtres dont le nom est si populaire chez les peuples slaves, créèrent pour la langue slave l'alphabet cyrillique, traduisirent l'évangile slave, et fondèrent dans le pays un clergé national, malgré l'opposition des évêques allemands jaloux qui accusaient d'hérésie les deux novateurs. Après leur mort, l'invasion soudaine des Magyars, jointe à l'hostilité des évêques allemands, amena la ruine de la liturgie slave; ses prêtres s'enfuirent en Bulgarie; l'Etat morave fut détruit, mais encore aujourd'hui 6 millions de Slaves se servent de l'alphabet cyrillique, quelque peu modifié. (V. Léger, *Cyrille et Méthode; étude sur la conversion des Slaves au christianisme*; Paris, 1868, in-8, Franck.)

Le groupe Magyar. La dynastie arpadienne (894-1301). — Les tribus des *Magyars*, que les étrangers appellent Hongrois (*Hungari*, 'Ουγροι), étaient nomades et vivaient de chasse et de pêche dans les régions de l'Oural, de la Caspienne et du Volga. Au neuvième siècle, ils avaient confié le commandement supérieur à un jeune chef, Arpad, qui fonda une dynastie. Ils convoitaient les richesses de l'Occident quand le roi de Germanie et l'empereur de Constantinople les appelèrent, l'un contre les Slaves, l'autre contre les Bulgares. Entrés en Europe, ils n'en sortirent plus. En 894 leur migration s'éleva à plus d'un million d'hommes.

Les Slaves furent écrasés, et la domination passa à ces Magyars qui portèrent de toutes parts leurs convoitises et leur passion guerrière. En Italie ils échouèrent devant les lagunes de Venise; après la mort d'Arpad (907), ils battirent les Allemands à Presbourg, mais furent vaincus à Wels, et dans les deux batailles acharnées de *Merseboürg* (933) et d'*Augsbourg* (955). Ils cessèrent alors de courir les aventures et se replièrent sur la vallée du Danube; l'empereur Otton II les contint. Entourés de Slaves, les Magyars se mêlèrent à eux, adoucirent un peu leur rudesse à ce contact, et leur type un peu sauvage se perfectionna par des croisements successifs. Leur roi Geiza (972-997), successeur d'Arpad, marié à une princesse polonaise convertie, autorisa la prédication de l'évangile dans le pays des Magyars; le fils de Geiza fut baptisé sous le nom d'Etienne, et épousa la fille du duc de Bavière.

Etienne (997-1038) se fit lui-même convertisseur, et envoya au pape Sylvestre II une ambassade en signe d'hommage; le pape lui renvoya une couronne de roi. Etienne divisa le nouveau royaume en dix diocèses et en comitats, bâtit des églises, organisa les finances et les impôts, régla la

[redacted]

justice et le service militaire, et rédigea pour son fils un traité de gouvernement. — Un de ses successeurs, LADISLAS LE SAINT (1077-1095), continua l'œuvre législative, et sut se rendre indépendant du pape et de l'empereur; son neveu KOLOMAN (1095-1114) que les excès des premiers croisés traversant ses États avaient dégoûté de la croisade, améliora et adoucit les lois pénales et restreignit les duels judiciaires. Son plus grand acte fut la réunion à la Hongrie du royaume triunitaire de Slavonie, de Croatie et de Dalmatie; on laissa à ces peuples d'origine slave leur autonomie politique sous un vice-roi, le *ban;* ils gardèrent leur monnaie, leur armée nationale, leurs impôts. Le royaume hongrois se trouvait ainsi étendu jusqu'aux Alpes Orientales et à la mer Adriatique. Les successeurs de Koloman firent la guerre à la Russie et à Venise : l'un d'eux, GEIZA II (1141-1161) accueillit dans le comitat de Zips des colons saxons, bûcherons et défricheurs qui fondèrent 24 villes au pied du Tatra; BELA III (1175-1196), épousa la princesse Marguerite, fille de Louis VII; son fils ANDRÉ II (1205-1235), frère de la pieuse Elisabeth de Hongrie, tenta en vain la cinquième croisade et trouva, à son retour, l'autorite royale compromise ; il l'affaiblit ancore en acceptant la constitution de la *Bulle d'Or* (1222) qui fut la grande charte de la Hongrie: le droit de résistance au souverain, en cas de violation de la loi constitutionnelle, était inscrit dans la bulle. — Son fils BELA IV (1235-1270) eut à tenir tête à la formidable invasion des Mongols qui étaient de même race que les Magyars; la victoire resta aux Tartares païens, et l'armée royale fut presque anéantie sur les bords du Sajo (1240). Pesth et Gran furent prises, le roi Bela s'enfuit en Croatie. Les Croates arrêtèrent l'invasion; le chef des Mongols, Batou, rentra en Asie, laissant la Hongrie affreusement dévastée. Le duc Frédéric d'Autriche avait vendu son appui aux Magyars en échange de trois comitats: débarrassé des Mongols, Bela voulut les reprendre : Frédéric fut vaincu et périt dans un combat sur les bords de la Leitha (1246): la race des Babenberg s'éteignit avec lui; la Bohême et la Hongrie se disputèrent son héritage qui fut partagé entre les belligérants. Mais bientôt apparut un nouveau personnage qui ranima cette rivalité et qui l'exploita. Rodolphe de Habsbourg, secondé par LADISLAS IV LE CUMAN (1272-1290) détruisit l'armée bohémienne d'Otokar II dans la plaine du Marchfeld; la ruine de la Bohême laissait le champ libre aux entreprises de l'Autriche contre la Hongrie elle-même dont la dynastie nationale arpadienne allait s'éteindre en 1301 avec ANDRÉ III le Vénitien.

Les Tchèques de Bohême. La dynastie des Premyslides (1086-1306). — La Bohême, enfermée dans le quadrilatère de montagnes, eut de bonne heure son existence à part. Peuplée d'immigrants slaves qui vinrent, dit-on, sous la conduite d'un chef nommé Tchekh (de là le nom de *Tchéchie*, *Tchèques*), elle eut dès le huitième siècle sa capitale, Prague, bâtie au pied du Wisserad, sur la rive droite de la Moldau, en face du Hradczin; et sa dynastie nationale, fondée suivant la chronique, par le paysan Premysl, devenu l'époux d'une princesse tchèque. La Bohême devint chrétienne au neuvième siècle sous Borivoj, mais elle n'échappa à l'anarchie et aux violences polonaises et allemandes qu'en 1086, lorsque l'empereur Henri IV accorda à VRATISLAV le titre de roi en récompense de ses services, et affranchit la Bohême du tribut qu'elle payait à l'empire, Ce titre fut confirmé en 1197 par Philippe de Souabe, qui le rendit héréditaire en l'accordant à PREMYSL OTOKAR Ier (1197-1230). Son successeur VACSLAV ou WENCESLAS Ier (1230-53), élevé en Allemagne, favorisa les Allemands dans ses Etats ; sa cour, rendez-vous de chevaliers

[redacted]

et de minnesingers, fut une des plus brillantes de l'Europe; ce roi eut aussi la gloire d'arrêter par une victoire les Mongols sous les murs d'Olmütz (1242), et les États d'Autriche le proclamèrent roi (1251). Le plus illustre des Premyslides fut OTOKAR II (1250-1278), aussi habile administrateur que vaillant capitaine, à qui les historiens nationaux ne reprochent que d'avoir été, comme son père, trop favorable aux mœurs étrangères et d'avoir appelé trop de moines, de marchands, de mineurs, de colons et de fonctionnaires allemands dans ses Etats. Otokar II reconstitua le domaine royal, réprima l'orgueil des nobles, organisa une vigoureuse police, bâtit des villes, défricha des forêts; au dehors il marcha contre les païens prussiens de la Baltique, les vainquit, brûla les arbres sacrés et les statues de leurs dieux, et fonda Königsberg (en slave Kralovec) qui devait être un jour la cité du couronnement des rois de Prusse. Vainqueur du roi de Hongrie, Bela IV, sur la March et sur la Leitha, il annexa la Styrie à sa couronne. Il songeait à réunir dans un grand empire slave les pays tchèques et les pays autrichiens. Il n'était bruit partout que de ses exploits; les Tartares l'appelaient le *roi de fer* en souvenir de sa valeur dans les combats; les chrétiens le *roi d'or* à cause de la magnificence de sa cour. Deux fois, en 1256 et 1271, l'archevêque de Cologne lui offrit la couronne impériale; deux fois il la refusa. Elle fut donnée à Rodolphe de Habsbourg; ce choix devait perdre Otokar. Le souverain de Bohême refusa de reconnaître cette élection à laquelle il n'avait pas pris part: Rodolphe le mit au ban de l'empire et marcha sur Vienne qui capitula. Otokar demanda la paix : elle fut scellée par un double mariage entre les enfants des deux princes; Rodolphe inaugurait ainsi cette politique matrimoniale qui devait faire un jour la fortune de sa maison. Mais on ne s'entendit pas sur les conséquences du traité, la guerre recommença; Otokar fut vaincu et périt à Kressenbrunn sur la March (1278). Rodolphe traita la Bohême en pays conquis; les Tchèques continuèrent la lutte jusqu'en 1306; à cette date, WENCESLAS III fut assassiné par un chevalier thuringien, dont on accusa l'empereur Albert d'avoir armé le bras. La dynastie des Premyslides disparut avec lui, cinq ans après l'extinction de la dynastie des Arpads magyars.

Le groupe autrichien. — L'Autriche (Œsterreich, royaume de l'est) désigna à l'origine un margraviat fondé par Charlemagne contre les Avares. OTHON LE GRAND le conféra au comte Burckard pour la garde de la frontière contre les invasions hongroises, puis à Léopold de Babenberg, à titre héréditaire. L'un de ses descendants, LÉOPOLD V, est célèbre pour avoir participé à la troisième croisade, et arrêté au retour Richard Cœur de Lion qu'il enferma au château de Dürrenstein et vendit ensuite à l'empereur Henri VI pour une somme de 20000 marcs; un autre, LÉOPOLD VI, *le Glorieux* (1198-1230), compagnon d'André II de Hongrie à la cinquième croisade en Egypte, s'attacha à développer le commerce, l'industrie et la navigation; il embellit Vienne d'édifices nouveaux, la dota d'un *statut* municipal, fortifia les frontières, et attira les minnesingers à sa cour. La dynastie des Babenberg finit avec *Frédéric le Batailleur*, tué sur les bords de la Leitha dans une bataille contre les Hongrois (1240).

Les Habsbourg en Autriche. — L'interrègne en Autriche dura près d'un demi siècle. On a vu comment la couronne tomba en la possession de Rodolphe de Habsbourg, vainqueur d'Otokar. La famille des Habsbourg, qui porte une couronne d'empire depuis plus de six siècles, est originaire des bords de l'Aar, en Suisse; on voit encore se dresser sur une cime élevée les ruines fières du château de Habsbourg (*Habichsbourg*, le château des vautours). Rodolphe, obscur seigneur de

[redacted]

la vallée du Rhin, que des historiographes courtisans font descendre d'Hercule et des Troyens, des rois sicambres et mérovingiens, sut par une intervention habile dans les guerres et les négociations allemandes qui suivirent la mort de Frédéric II, accroître ses domaines et ses partisans. Son énergie et sa puissance limitée le désignèrent au choix des électeurs; il n'imita pas l'ambition chimérique des Hohenstaufen et se contenta d'agrandir ses domaines et d'établir en Autriche les bases de sa puissance (1278). Son fils Albert, plus ambitieux et moins prudent, eut un règne agité et sans résultats. Après qu'il eut été assassiné à Rheinfelden (1308) par son neveu Jean de Souabe, la couronne royale fut écartée de la maison de Habsbourg et donnée à celle de Luxembourg-Bohême pour un siècle. Dans cet intervalle, la masse territoriale des Habsbourg continua à s'étendre en Suisse et en Alsace; le Tyrol fut acquis en 1363 par RODOLPHE IV (1358-1365), qui rivalisa avec son beau-père CHARLES IV, empereur-roi de Bohême, par l'éclat de sa cour, les fondations ecclésiastiques, scientifiques et artistiques; c'est lui qui jeta les fondements de la cathédrale de Saint-Etienne, qui institua et dota richement l'université de Vienne, rivale de celle de Prague. — Après lui, l'Autriche fut démembrée entre la branche Léopoldine et la branche Albertine; ALBERT (1404-1440) épousa Elisabeth de Luxembourg, fille de l'empereur Sigismond, roi de Bohême et de Hongrie (1422), qui lui apporta en dot la Moravie et l'expectative de plusieurs trônes. En 1437, son beau-père le proposa aux états de ces pays comme son successeur, et l'année suivante, à la mort de Sigismond, il réunissait sur sa tête les trois couronnes. La dynastie des Habsbourg enfin rétablie sur le trône devait l'occuper sans interruption jusqu'à nos jours. C'est la branche Léopoldine qui recueillit en 1440, dans la personne de FRÉDÉRIC III, l'héritage de l'empire, après la mort de Ladislas le Posthume. Ce prince fut le père de Maximilien, l'aïeul de Charles-Quint et de Ferdinand d'Autriche. Il fit de l'Autriche un archiduché, acquit la ville de Rieka (Fiume), et son heureuse médiocrité, qui était armée de prudence et de patience, prépara la grandeur incomparable de sa maison. C'est à lui que l'on doit le fameux monogramme des Habsbourg qui figurait sur sa vaisselle, sur les livres de sa bibliothèque, sur son tombeau, et dans la cathédrale de Saint-Etienne, A. E. I. O. U[1]. Il laissait à son successeur MAXIMILIEN (1493-1512) l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, Goritz et Gradisca, l'Istrie, le Frioul, le Tyrol, le Vorarlberg; et, si la Suisse avait échappé aux Habsbourg, leur domination s'étendait sur l'Alsace et la Souabe. Sous Maximilien, prince généreux et enthousiaste, grand chasseur et chevalier accompli, ami des artistes et des littérateurs, fondateur d'écoles, réformateur de la justice, des finances et de l'armée, cette puissance fut portée au comble par d'heureux mariages et des décès prématurés. L'empereur avait épousé Marie de Bourgogne (1477); leur fils, Philippe le Beau, hérita des Pays-Bas; Philippe, marié à Jeanne d'Aragon-Castille, légua toute la succession de Bourgogne et d'Espagne à son fils CHARLES-QUINT (1500-1557), qui reçut à la mort de son aïeul Maximilien la couronne impériale et le riche patrimoine des Habsbourg. Ce monarque tout-

1. On l'a traduit tour à tour par ces formules superbes : *Aquila Electa Juste Omnia Vincit*; — *Austriæ Est Imperare Orbi Universo*; — *Alles Erdreich Ist Œsterreich Unterthan* (toute la terre est soumise à l'Autriche), — ou encore : *Aller Ehren Ist Œsterreich Voll* (l'Autriche est pleine de tout honneur). Les ennemis de la maison d'Autriche l'ont plus tard interprété ainsi : *Austria Erit In Orbe Ultima* (l'Autriche deviendra la dernière puissance de l'univers).

[redacted]

puissant, champion de l'Eglise catholique, qui visait à la monarchie absolue et universelle, vit se coaliser contre ses desseins les princes allemands, convertis à la doctrine de Luther, et résolus à conserver leurs privilèges aristocratiques. La France les seconda, et les Turcs soutinrent de leurs flottes les confédérés de Smalkalde. Charles-Quint, découragé, abdiqua; son fils Philippe II recueillit l'héritage espagnol et ses annexes; son frère FERDINAND Ier (1558-1574), les provinces d'empire et la couronne impériale, auxquelles il joignit les deux couronnes de Bohême et de Hongrie.

La Bohême sous les dynasties étrangères. — Après l'assassinat du dernier des Prémyslides, la Bohême perdit ses souverains slaves. Le trône échut un instant à RODOLPHE D'AUTRICHE, puis à JEAN DE LUXEMBOURG (ou JEAN L'AVEUGLE) [1310-1346], fils de l'empereur Henri VII proclamé sous l'influence allemande, au grand mécontentement des sujets tchèques du royaume. « Le roi Jean fut toute sa vie un étranger dans le » pays qui l'avait adopté; passionné pour la guerre et les aventures, il fut » plutôt un chevalier errant qu'un roi; la France et l'Allemagne se disputèrent tour à tour sa capricieuse fantaisie; il n'apprit qu'à contre-cœur » l'idiome tchèque et il considéra surtout la Bohême comme un capital qu'il » fallait savoir exploiter à propos. » On sait qu'il se fit tuer dans la mêlée de Crécy en combattant avec Philippe de Valois contre Edouard III (1346). — Son fils et successeur, CHARLES IV (1346-1378), fut un détestable empereur d'Allemagne, mais un excellent roi de Bohême. Justice, impôts, commerce, industrie, législation furent l'objet de sa vigilance éclairée; il fonda l'université de Prague (1348), la première de l'Europe centrale, la seconde de l'Europe après celle de Paris; il construisit à Prague des monuments, un pont, des châteaux qui font encore l'orgueil de cette capitale; il plaça le roi de Bohême parmi les sept électeurs de l'Empire, dans la constitution de la *Bulle d'or;* il incorpora la Silésie et la Lusace au royaume. — Sous son indigne successeur, WENCESLAS IV, *l'Ivrogne* (1378-1419), commença l'agitation religieuse. L'illustre professeur de l'université de Prague, *Jean Huss*, expia à Constance, sur le bûcher, l'hérésie de ses doctrines (1415); mais les Hussites, sous la conduite de *Jean Ziska* et de *Procope le Grand ou le Rasé*, le vengèrent dans une guerre effroyable, où les Tchèques, au nom de la foi et de la nationalité slave, combattirent en même temps l'orthodoxie catholique et la domination allemande[1]. L'empereur-roi, SIGISMOND (1419-1437), dut accepter à Iglau les conditions des *utraquistes* et signer les *Compactata* de la nation bohême qui stipulaient la liberté du culte et l'exclusion des étrangers des fonctions publiques. L'œuvre de germanisation du pays fut pour longtemps entravée.

La Bohême eut ensuite des rois tour à tour allemands, tchèques et polonais. La royauté nationale de GEORGES PODIÉBRAD (1437-1471), élu par ses compatriotes, ramena d'abord un peu de calme; mais les papes Pie II et Paul II prêchèrent une nouvelle croisade contre les Hussites; Podiébrad vainquit le champion de l'Eglise, Mathias Corvin, mais mourut avant la fin de la guerre (1471). Les états utraquistes élurent à sa place le jeune LADISLAS JAGELLON, fils du roi de Pologne, en même temps que les Magyars lui décernaient la couronne de Hongrie.

---

1. L'histoire de *Jean Huss et des Hussites*, si longtemps dénaturée par les chroniqueurs et les historiens religieusement et politiquement hostiles aux Tchèques, a été pour la première fois en France mise en lumière dans le beau livre de M. Ernest Denis. (Paris, in-8°, 1879, Leroux.)

[redacted]

La Hongrie sous les rois électifs. — Après la dynastie d'Arpad, la Hongrie fut gouvernée successivement par des princes français de la maison d'Anjou, CHARLES-ROBERT (1320-1342) et LOUIS LE GRAND (1342-1382), par SIGISMOND DE LUXEMBOURG (1382-1437) et ALBERT D'AUTRICHE, qui ne régna qu'un an. Le roi de Pologne LADISLAS JAGELLON fut proclamé; deux fois, grâce surtout à la bravoure du Transylvain Jean Corvin Hunyady, il battit les Turcs qui assiégeaient Belgrade; mais il fut vaincu et tué par eux à Varna (1444). Le jeune fils d'Albert d'Autriche, LADISLAS LE POSTHUME, lui succéda sous la lieutenance générale d'Hunyady. Le héros magyar leva une nouvelle armée pour arrêter les Ottomans; mais, trahi par le despote serbe Brankovic et par l'Autriche jalouse, il fut de nouveau vaincu à Kossovo (1448). Cinq ans après, Mahomet II, maître de Constantinople, mettait le siège devant Belgrade. Hunyady accourut avec les 60000 volontaires levés en Europe par le moine Capistran; le sultan, après des assauts furieux, dut lever le siège et s'enfuir, laissant sous les murs de la citadelle toute son artillerie et 25000 cadavres. Hunyady mourut quelques jours après de ses fatigues et de ses blessures (1453). Son neveu MATHIAS CORVIN (1458-1490) succéda à Ladislas; la Hongrie était de nouveau gouvernée par un roi national. Ce prince réorganisa l'armée et reprit contre les Turcs la politique de ses prédécesseurs. Malheureusement, au lieu de réunir ses forces à celles de la Bohême contre les Ottomans, il vit dans les Hussites des ennemis non moins haïssables que les musulmans eux-mêmes, et déclara la guerre à Georges Podiébrad : le roi de Bohême fut vaincu et son Etat démembré. L'empereur Frédéric III, disputa à Mathias ses dépouilles; Mathias le battit à son tour, tandis qu'une autre armée hongroise écrasait les Turcs. Le sultan Bajazet demanda une trêve de cinq ans : Mathias l'accorda et vint prendre Vienne (1485). La mort l'arrêta à cinquante ans, au milieu de ses succès et délivra l'Autriche. Ce roi, « terreur de l'Allemagne et des Turcs, » toujours respectueux de la Constitution et des lois, ne permit pas à la noblesse d'empiéter sur ses droits; éclairé et instruit, il aimait les lettres et les arts, attira des artistes italiens à sa cour, à Bude, fonda la fameuse bibliothèque *Corvina*, qui contenait 50000 manuscrits, et qui fut dévastée dans les siècles suivants.

La décadence de la Hongrie commence après Corvin. La diète élut un étranger, le roi de Bohême LADISLAS II JAGELLON (1490-1516), personnage impuissant et cruel, qui laissa Maximilien reprendre les Etats d'Autriche, et les Turcs envahir la vallée de la Save. — Son fils, LOUIS II, le roi-enfant (1516-1526), plus incapable encore de gouverner, corrompu par de précoces débauches, ne sut pas empêcher Soliman de prendre Belgrade (1521), et, cinq ans après, la bataille de Mohacz, où le roi périt avec vingt-deux mille Magyars, ouvrit au sultan les portes de Bude; la capitale fut livrée, comme la Hongrie tout entière, au pillage et au massacre, et l'indépendance de la nationalité hongroise fut anéantie pendant plus de trois siècles.

L'Autriche, la Bohême et la Hongrie sous les Habsbourg (1526). — Au nom des traités antérieurs et du double mariage de l'archiduc Ferdinand avec la sœur de Louis II Jagellon, et de Louis II avec Marie d'Autriche, Ferdinand réclama les deux royaumes vacants. La noblesse de Bohême l'accepta pour roi en lui imposant, par la *Lettre de Majesté*, la confirmation de ses privilèges (1526); mais en Hongrie, Jean Zapoly, palatin de Transylvanie, disputa la couronne à l'archiduc et sollicita contre lui l'appui des Turcs. Alors commence cette guerre séculaire des Ottomans contre l'Autriche, marquée par d'effroyables ravages, signalée par le siège de Vienne (1529)

[redacted]

e sauva le comte de Salm, et suspendue un instant par la mort de Soli- ın. De cette époque date la création des Confins militaires en Slavonie *Institution des frontières*, dont l'organisation ne fut complète qu'au c-huitième siècle. Entre la Drave et la Save, sur la lisière de la frontière rque, furent disposés des régiments de soldats-laboureurs qui devaient à :tat le service militaire en échange des lots de terre dont on leur donnait jouissance. Soumis au régime féodal, et n'obéissant qu'à des chefs mili- res, ces confinaires étaient soldats pour la vie, et leurs enfants ne de- ient pas avoir d'autre profession que de cultiver la zone militaire, de la rveiller et de la défendre. C'est dans les Confins (Grœnze) que l'Autriche pendant trois siècles, recruté ces régiments redoutables de Croates, de ndours et de Manteaux-Rouges qui ont quelquefois sauvé la monarchie détresse. L'institution a été dissoute en 1869 et 1872.

Les successeurs de Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, ne firent ɪn pour accroître leur autorité, et laissèrent les sectes religieuses se dé- lopper dans l'Empire. Les Hongrois, dirigés par le prince de Transyl- nie, Etienne Bocskay, arrachèrent à Rodolphe des privilèges étendus, et ; Bohémiens une nouvelle *Lettre de Majesté* avec le droit de nommer s *Défenseurs :* son frère, l'ambitieux Mathias, soutenu par l'aristo- ıtie, se fit céder l'Autriche, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, la Silésie la Lusace (1608-1611), et donna le funeste exemple du démembrement l'autorité impériale avant d'en être revêtu. — Mathias devenu empereur 312-1619), pensa arrêter la désorganisation de l'empire et les progrès s sectes, en choisissant pour successeur son cousin Ferdinand de Styrie, fenseur énergique de l'Eglise, implacable ennemi des réformés, et résolu restaurer partout l'ancien culte par les conversions, par la transporta- ɪn, l'emprisonnement ou les bûchers. Les Bohémiens donnèrent le signal ş hostilités par la défenestration de Prague (1618), et la bataille de la ɔntagne Blanche ouvrit la longue et sanglante guerre de Trente ans, qui ina la Bohême, décima l'Allemagne, mit un instant hors de pair l'empe- ır Ferdinand II (1619-1637), mais diminua l'influence de son fils et suc- sseur Ferdinand III (1637-1657) et lui coûta l'Alsace. En revanche, la ɪhème fut rendue à la foi catholique et privée de son autonomie.

Le long règne de Léopold Ier (1657-1706) débuta par la brillante vic- :re de Saint-Gothard, remportée sur les Turcs avec l'aide des régiments ınçais du comte de Coligny. Mais bientôt l'intolérance et le despotisme l'empereur soulevèrent la noblesse magyare (1670). La première révolte t étouffée dans le sang; la constitution hongroise fut abolie, les princi- ux magnats montèrent sur l'échafaud, « le régime du sabre succéda au gne de la loi. » Une seconde révolte éclata en 1678; le comte Emeric ekœly, appuyé par une armée de 200 000 Turcs, vint assiéger Vienne; les ɔupes allemandes du duc de Lorraine et les Polonais de Sobieski déblo- ıèrent la capitale et sauvèrent l'Empire par la victoire de Vienne (1683). Hongrie fut reconquise; les deux brillants succès remportés sur les mées ottomanes par Louis de Bade à Salankamen (1691) et par le prince ıgène de Savoie à Zenta (1697), forcèrent le sultan à signer la paix de ırlowitz (1699); il renonçait au profit de l'Autriche, à la Hongrie, à l'Es- ıvonie, à la Croatie, à la Dalmatie, à la Transylvanie. Quant aux rebelles ɪngrois, le *tribunal de sang* d'Epéries les livra en masse au bourreau; pays magyar fut soumis au régime politique des Etats héréditaires. L'hé- ïque tentative d'insurrection de François Rakoczy n'aboutit pas (1706- 11). Toutefois, en 1711, un traité de paix équitable accorda à la Hongrie la lérance religieuse, une administration nationale et une diète souveraine;

elle fut considérée non comme un pays conquis, mais comme un royaume distinct et indépendant, placé à côté de l'Autriche sous la domination des Habsbourg (traité de Szathmar, 1711).

L'empire des Habsbourg au dix-huitième siècle. — La sanglante guerre de Succession d'Espagne qui commença sous Léopold Ier et continua sous Joseph Ier (1706-1711), ne se termina que sous Charles VI (1711-1740), par les traités de Rastadt et de Baden, complétés en 1720 au traité de Vienne. L'empereur laissa au petit-fils de Louis XIV l'Espagne et les Indes, mais prit dans l'héritage de Charles II les Deux-Siciles, Naples, le Milanais, les Pays-Bas. Dans le même temps, le prince Eugène battait de nouveau les Turcs à Peterwardein (1716) et à Belgrade (1717) et leur enlevait le Banat, la Serbie du nord et la Valachie occidentale (paix de Passarovitz, 1718). Moins heureux dans la guerre de succession de Pologne (1733), Charles VI dut renoncer à Naples et à la Sicile en faveur des Bourbons d'Espagne, à la Lorraine au profit de Stanislas Leczkinzki, dont l'héritage était réservé à la France; on lui donna en échange Parme et Plaisance, et on lui promit Guastalla (paix de Vienne, 1738). Une autre humiliation était réservée à Charles : ses généraux vaincus dans une nouvelle guerre de Turquie, livrèrent Belgrade, la Valachie et la Serbie autrichienne aux Ottomans. (Paix de Belgrade, 1739.)

La grande préoccupation de l'empereur durant tout son règne avait été d'assurer à sa fille aînée, Marie-Thérèse, l'héritage impérial. Il avait, par la *pragmatique sanction* de 1713, proclamé les Etats autrichiens indivisibles et transmissibles aux archiduchesses ses filles, de préférence à celles de son fils aîné; il avait, par de longues et infatigables négociations, et par des concessions de tout genre, amené successivement ses nièces, les Etats provinciaux et les diètes de l'Empire, et presque toutes les puissances de l'Europe à reconnaître la pragmatique comme loi organique de la monarchie et comme article du droit public européen. Quand il fut mort (1740), la pragmatique déchaîna une guerre générale. Marie-Thérèse (1740-1780), grâce à une énergie toute virile, grâce au dévouement magnanime des Hongrois, aux subsides de l'Angleterre et aux demi-trahisons du roi de Prusse, Frédéric II, sortit à son honneur de la guerre de Succession d'Autriche; elle n'eut à sacrifier que la Silésie (traité d'Aix-la Chapelle, 1748); son mari, François de Lorraine, fut élevé à l'Empire. La guerre de Sept ans, dans laquelle Marie-Thérèse combattit la Prusse avec le concours de la France et de la Russie, ne changea rien à l'état territorial; le traité d'Hubertsbourg confirma le précédent (1763). Marie-Thérèse releva la puissance de l'Autriche par de nombreuses réformes opérées dans l'armée, les finances et l'administration. Secondée par le chancelier d'Etat, comte de Kaunitz, elle fonda des écoles militaires, organisa de grandes manœuvres, transforma le régime judiciaire, simplifia la perception des impôts, en rendit l'assiette plus équitable, corrigea le luxe et la prodigalité, et fit régner partout une sage économie. Après avoir longtemps hésité, comme elle l'écrivait à Kaunitz, « à prostituer son honneur et sa réputation pour un » misérable morceau de Pologne, de Moldavie ou de Valachie, elle se » laissa aller au brigandage public exercé par ses deux puissants voisins, » Frédéric II et Catherine II. » — « Elle pleurait toujours, et prenait toujours, » disait le roi de Prusse. Cette complicité dont elle rougissait lui valut le comitat de Zips, la Galicie et la Lodomérie (1772). Quatre ans plus tard, elle enlevait la Bukowine aux Turcs; et en 1779, le congrès de Teschen lui cédait le quartier bavarois de l'Inn avec Braunau. — Son fils, Joseph II, empereur d'Allemagne depuis la mort de François Ier (1765),

se montra animé d'intentions patriotiques et généreuses; mais ses réformes hâtives et brouillonnes, inspirées par les théories philosophiques et économiques du temps, soulevèrent contre lui de formidables résistances dans toutes les provinces; au moment de sa mort, les Pays-Bas proclamèrent la république des Etats-Unis belges. — Le frère puiné de Joseph, Léopold II (1790-1792), duc de Toscane, qui lui succéda, abolit les réformes et reprit les traditions de sa mère. Il désarma les Hongrois par de larges concessions, et les Belges par des garanties libérales; il termina la guerre engagée par Joseph avec les Turcs, en signant la paix de Sistowa, qui rétablit le *statu quo* (1791). Il mourut au moment où la monarchie des Habsbourg allait jouer un des premiers rôles dans la coalition européenne formée contre la Révolution francaise (1792).

Les alliances politiques de Marie-Thérèse et de Louis XV, le mariage de Marie-Antoinette et de Louis XVI, les réformes de la Constituante qui atteignaient les princes d'Empire possédant des fiefs en Alsace, les craintes qu'inspirait le mouvement révolutionnaire, faisaient de François II (1792) le défenseur naturel de l'ancien régime et des Bourbons renversés. Les brillantes victoires de Dumouriez et de Jourdan, la triomphante campagne de Bonaparte en Italie, coûtèrent à l'Autriche, mal secondée par l'Angleterre et abandonnée par la Prusse, les provinces belges, le Milanais et le Mantouan; mais Bonaparte la dédommageait en lui livrant les dépouilles de Venise. (Paix de Campo-Formio, 1797.)

Les Habsbourg, empereurs d'Autriche (1804). — L'Autriche recommença la guerre en 1798, avec l'appui de l'Angleterre et de la Russie. Souvarof chassa les Français d'Italie, mais Masséna par la campagne de Zurich, et Bonaparte par celle de Marengo, mirent fin à la deuxième coalition; la paix de Lunéville (1801) coûta à l'Autriche le pays de Salzbourg, qu'elle cédait au grand-duc Ferdinand en compensation de la Toscane, et ses antiques possessions helvétiques; elle perdait un million de sujets, et ne recevait que les évêchés de Trente et Brixen. L'empereur s'appliqua, pendant la paix, à ranimer l'agriculture et l'industrie, à construire des routes, à centraliser l'administration, à réorganiser les finances; mais il évita avec soin d'introduire dans ses réformes les idées de la Révolution française. L'acte le plus important de son règne fut de réunir tous ses Etats sous le nom d'empire d'Autriche héréditaire (11 août 1804), trois mois après la proclamation de Napoléon Ier comme empereur des Francais, sans cesser encore d'être empereur électif de l'Allemagne. La création du royaume d'Italie et l'annexion à la France de la République ligurienne, fournirent à l'Autriche, à l'Angleterre et à la Russie, le prétexte d'une troisième coalition (1805); l'Autriche vaincue à Ulm et à Austerlitz, subit le traité de Presbourg qui lui enlevait les territoires Vénitiens au profit du royaume d'Italie; le Tyrol, le Vorarlberg, Passau, Lindau, etc., au profit de la Bavière; la Souabe, au profit du Wurtemberg; le Brisgau et l'Ortenau, au profit du grand-duc de Bade. La guerre lui avait coûté 65 000 kilom. carr., 5 millions de sujets et 800 millions de francs. Cette catastrophe eut deux conséquences : l'établissement de la Confédération du Rhin sous le protectorat de la France (voy. p. 427), et la renonciation de François II à la dignité d'empereur d'Allemagne, qui n'était plus qu'un titre menteur. François II prit désormais le nom de François Ier. Les forces de l'Autriche étaient épuisées; elle resta neutre pendant la quatrième coalition; l'archiduc Charles, ministre de la guerre, s'appliqua énergiquement à refaire son armée, à fortifier la frontière, à organiser une milice de réserve territoriale, tandis que le comte Stadion et Metternich préparaient

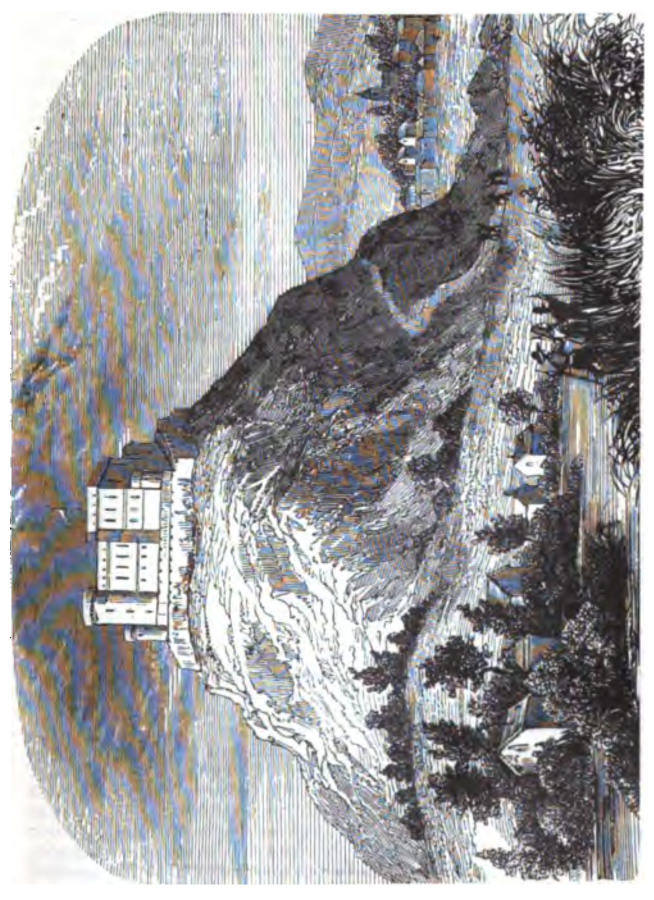
avec l'archiduchesse Marie-Louise, Napoléo
État vassal.

La désastreuse campagne de Russie, sui
allemande de 1813, changea les destinées
dans la sixième coalition, et contribua pou
des alliés à Leipzig (1813). En 1814, dans l
le feld-maréchal autrichien, prince de Schv
et exerça les fonctions de généralissime d
1814 et 1815, le congrès diplomatique de Vi
ses délibérations et diriger la réorganisatio
prince de Metternich, ministre des affaires é
triche recouvra ses provinces perdues, sauf
Brisgau et les possessions des Grisons; on l
nétie et l'Illyrie. Elle sortait de ces 20 ans
agrandie: au lieu des 24 millions d'habitants
640 000 kilom. car., elle avait, en 1815, un
d'âmes répartie sur 668 000 kilom. carr. Si
rétablir l'ancien empire d'Allemagne, il s'étai
nouvelle Confédération germanique : en cette
nistre de François Ier et de son fils FERDINAND
pendant un demi-siècle les affaires extérieure
tous les congrès européens, une influence déci
veillance permanente, et, comme on l'a dit, fit
aspirations libérales des peuples furent partou
Italie, en Allemagne, en Espagne, la réaction re
triomphante. En 1846, l'Autriche, au mépris des
supprima, par l'annexion de Cracovie et de son
de la république polonaise.

Le réveil et les luttes des nationalit
système de M. de Metternich ne dura pas aut
française de 1848 eut son contre-coup en Autri
races se réveillèrent; Allemands, Magyars, Slav
et rompirent brusquement le faisceau mal lié d
la dynastie des ...

[redacted]

capituler. L'Italie du nord retomba pour 20 ans sous la domination brutale de ses vainqueurs. Quant à l'insurrection hongroise, elle ne put être vaincue qu'avec le concours des armées russes. En 1848, la cour de Vienne



La forteresse du Spielberg.

avait accordé à la Hongrie un ministère hongrois responsable devant la diète, mais les Magyars voulurent imposer leur langue et leurs lois aux

autres races de l'Empire. Les Serbes, les Esclavons, les Croates, les Saxons, prirent les armes contre les Magyars, sous le commandement du ban Jellachich, qui était dévoué à la cause slave, mais fidèle à la dynastie des Habsbourg. La diète hongroise fut dissoute, mais elle refusa de se séparer, et alla siéger à Debreczin, en plein pays magyar; elle prononça la déchéance de la maison de Habsbourg, et proclama Louis Kossuth dictateur (avril 1849). Le tsar de Russie, Nicolas Ier, effrayé par le mouvement révolutionnaire qui menaçait de se répandre en Pologne, offrit son concours à l'Autriche; les Hongrois, écrasés entre deux armées, firent une résistance désespérée. Kossuth se réfugia en Turquie; l'allemand Gœrgei, « qui avait embrassé la cause magyare plus par ambition que par patriotisme, » capitula à Vilagos. « La Hongrie est aux pieds de Votre Majesté, » écrivit Paskiévitch au tsar. L'Autriche n'honora pas sa victoire par la clémence. Louis Batthyany, le premier président du premier ministère hongrois, fut fusillé à Pesth; on pendit et l'on fusilla les généraux hongrois, on condamna au *carcere duro* des milliers de patriotes et même des femmes, et leurs biens furent confisqués. Les forteresses de Munkacs et du Spielberg se remplirent des insurgés magyars, comme elles s'étaient peuplées, en 1821, des révoltés italiens, au temps de Maroncelli et de Silvio Pellico. L'Autriche réclama à la Turquie l'extradition des réfugiés : le sultan eut la générosité de refuser : on dut se contenter de les pendre en effigie. De cette époque datent l'affection des Magyars pour les Ottomans et leur haine pour les Russes.

Au lendemain de ces périls effroyables, la monarchie habsbourgeoise parut plus forte que jamais. Une période d'impitoyable réaction commença; et les ministres autrichiens travaillèrent avec un zèle aveugle à réunir en un grand corps d'Etat tous les pays et toutes les races de la monarchie. Ce système de centralisation à outrance, accompli par une bureaucratie allemande toute dévouée frappa surtout la Hongrie et les Etats slaves, et trouva un appui dans le concordat de 1855 qui fit au catholicisme une place privilégiée et prépondérante dans l'empire. Au dehors, l'Autriche essaya de reprendre sa suprématie sur l'Allemagne; elle se croyait désormais sûre du succès, devant la résignation des races vaincues et dans la confiance que lui donnait une armée formidable de 600 000 hommes; elle força la Prusse à évacuer la Hesse et humilia sa rivale dans les conférences d'Olmütz (1850). Quand la guerre de Crimée éclata, l'Autriche n'osa pas soutenir la cause du tsar Nicolas à qui elle devait tant; elle resta neutre, et, suivant le mot du premier ministre, le prince de Schwarzenberg, « elle étonna le monde par son ingratitude. » Mais dans le congrès de Paris, l'habile diplomate piémontais, M. de Cavour, glissa la question italienne, sut intéresser Napoléon III à la délivrance de la Lombardie et à l'unité de l'Italie, et l'alliance franco-piémontaise, signée contre l'Autriche, aboutit en 1859 à la guerre d'Italie. Les armées de François-Joseph furent vaincues à Magenta et à Solférino (4 et 24 juin 1859). Les armements de l'Allemagne, les intrigues de la Prusse, la crainte d'une révolution hongroise et d'une guerre européenne arrêtèrent les belligérants. Les préliminaires de Villafranca, ratifiés par le traité de Zurich (1859) ne firent pas, comme l'avait promis Napoléon, l'Italie « libre des Alpes jusqu'à l'Adriatique, » mais le Piémont y gagna la Lombardie, moins Peschiera et Mantoue; l'adroit de Cavour, secondé par un puissant mouvement national, allait continuer l'œuvre de l'unité italienne. La Vénétie était laissée à l'Autriche. La politique d'absolutisme et de centralisation avait abouti au démembrement; François-Joseph revint au régime constitutionnel, et convoqua à Vienne un *conseil d'Empire* composé des repré-

[redacted]

sentants de tous les Etats de la monarchie. Les Hongrois et les Italiens refusèrent d'envoyer des députés au *Reichsrath*, et tandis que l'on négociait sans réussir à s'entendre, une guerre nouvelle éclatait entre la Prusse et l'Autriche au sujet de la prééminence en Allemagne. La campagne faite en commun par les deux puissances contre le Danemark (1864) avait ranimé entre elles les défiances et les jalousies (voy. p. 244); la Prusse se préparait de longue main à la lutte, une alliance offensive et défensive la liait à l'Italie; les deux nations liguées commencèrent la guerre avant de l'avoir déclarée. L'Italie fut deux fois vaincue, sur terre à Custozza (24 juin), sur mer à Lissa (20 juillet); mais dans l'intervalle l'unique et décisive bataille de Sadowa (3 juillet) fit poser les armes à l'Autriche surprise et isolée en Europe. Les préliminaires de Nikolsbourg, complétés par les traités de Prague et de Vienne (août-octobre 1866), enlevèrent à l'Autriche les forteresses du quadrilatère lombard-vénitien, et la Vénétie, cédées à Napoléon III qui les remit au roi d'Italie, Victor-Emmanuel; à la Prusse, l'Autriche ne céda aucun territoire, mais elle dut renoncer à tous ses droits sur le Schleswig et le Holstein, et laisser l'Allemagne subir une réorganisation fédérative nouvelle dont elle serait exclue.

Au lendemain de ces négociations désastreuses, qui marquaient la déchéance de l'empire en Allemagne, et lui faisaient perdre de nouveau 25000 kilom. car. et deux millions et demi de sujets, l'Autriche, gouvernée par un habile diplomate saxon, M. de Beust, se réconcilia avec la Hongrie en lui rendant sa constitution, avec un ministère distinct, et en faisant couronner François-Joseph roi de Hongrie dans la capitale du nouveau royaume, à Buda-Pesth (1867). Le système du *dualisme* ainsi inauguré, et fortifié par des concessions réciproques et des réformes libérales, satisfit les Magyars et les Allemands de l'empire; mais les Slaves et en particulier les Tchèques et les Polonais protestèrent contre un régime qui les sacrifiait. Un essai de fédération, tenté par le ministère Hohenwart en 1871, échoua. Ces tiraillements et ces dissidences ne sont pas faits pour faciliter la tâche du gouvernement qui a la mission de maintenir l'équilibre politique entre les nationalités allemande, magyare, slave qui composent cette mosaïque bigarrée, cette *tour de Babel*, appelée l'Etat autrichien. C'est à lui qu'on pourrait appliquer le terme d'*expression géographique*, donné en 1815 par M. de Metternich à la péninsule italienne. La monarchie ou « polyarchie polyglotte » de l'Autriche, suivant le mot de M. Léger, a passé successivement par trois phases politiques : le *centralisme*, groupant les royaumes, les nationalités et les langues sous un gouvernement unique, absolu ou parlementaire, siégeant à Vienne; le *dualisme*, laissant à la Hongrie sa constitution spéciale et réunissant les autres Etats entre l'Adriatique et les frontières russes sous une unité artificielle; enfin le *fédéralisme*, s'efforçant de satisfaire à la fois les aspirations nationales et les traditions historiques des différentes nationalités de l'Etat autrichien. L'avenir apprendra si cette œuvre de pondération et d'assemblage à laquelle tant d'hommes d'Etat ont appliqué leurs patientes et ingénieuses combinaisons, n'est pas un problème insoluble.

Constitution. — La Constitution *dualiste* votée en 1867 pour dix ans, et prorogée depuis cette époque, divise l'Autriche-Hongrie en deux Etats distincts, jouissant de droits égaux : la *Cisleithanie* et la *Transleithanie*. Ces noms viennent de la rivière *Leitha* qui, sur la droite du Danube, coule entre le haut pays alpestre et la plaine hongroise, et sépare plus ou moins l'élément allemand de l'élément magyar; à gauche du Danube, la Morawa ou March et les Karpathes du Nord servent de

limites à la race allemande et à la race slave. — Le pouvoir souverain en Autriche-Hongrie est exercé par **l'empereur-roi**[1], qui nomme les ministres, propose et promulgue les lois, distribue les récompenses, exerce le droit de grâce. Sa liste civile, payée par moitié par chacun des Etats, s'élève à 9 300 000 florins. Chacune des parties de la monarchie est gouvernée par un cabinet spécial responsable devant le parlement national. Le cabinet autrichien comprend sept ministères : *intérieur; défense du pays; agriculture; culte et instruction publique; finances; commerce et économie nationale; justice.* — Le cabinet magyar en comprend neuf : *intérieur; ministère de la cour; instruction publique et cultes; défense du pays; voies de communication et travaux publics; Croatie et Esclavonie; justice; finances; agriculture; industrie et commerce.* — Il existe en outre trois ministres communs à la monarchie tout entière : celui des *affaires étrangères et de la maison impériale*, celui des *finances générales*, celui de la *guerre*; ils sont responsables devant les deux *Délégations* des parlements de Vienne et de Buda-Pesth, composées chacune de 60 membres, communiquant entre elles par messages, et ne se réunissant que pour voter. — Le *pouvoir législatif* est exercé par les Parlements des deux Etats : 1° **Parlement Cisleithan (Reichsrath)** composé de Chambres distinctes : la *Chambre des seigneurs* (Herrenhaus), avec 191 membres grands propriétaires (30 de droit, princes ou archevêques, 54 héréditaires, 107 nommés à vie par l'empereur); la *Chambre des députés* (abgeordnetenhaus) avec 353 membres élus pour 6 ans, au moyen d'un suffrage compliqué, les uns par les grands propriétaires, les autres par les villes, les autres par les chambres de commerce, les autres par les districts ruraux. = 2° **Diète hongroise** (orszagyülés) composée de deux Chambres : la *Table des Magnats* (felso haz) avec 415 membres (4 archiducs propriétaires de domaines hongrois, 31 prélats, 301 seigneurs, 36 dignitaires de l'administration, 2 délégués de la diète croate-slavonne, et le « comté des Saxons et de la Transylvanie »;) la *Table des députés* (also haz) avec 447 membres (337 pour la Hongrie, 75 pour la Transylvanie, 1 pour Fiume, 34 pour la Croatie et la Slavonie). Les Croates et les Slavons sont élus par la Diète de leur pays, les autres par des électeurs soumis à certaines conditions de naissance, de cens, de revenus, de profession. Depuis 1883, les députés hongrois ont obtenu, malgré l'opposition du parti allemand, le droit de parler leur langue dans les assemblées de Buda-Pesth, et ils sont

1. Le souverain actuel est *François-Joseph Ier*, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomérie et Illyrie, roi de Jérusalem, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane et de Cracovie, duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, de Bukowine, grand-prince de Transylvanie, margrave de Moravie, duc de la haute Silésie, de la basse Silésie, de Modène, de Parme, de Plaisance et Guastalla, d'Auschwitz et Zator, de Teschen, Frioul, Raguse, et Zara, comte princier de Habsbourg, du Tyrol, de Kybourg, Goritz et Gradisca, prince de Trente et Brixen, margrave de la haute Lusace, de la basse Lusace et d'Istrie, seigneur de Trieste, de Cattaro et de la marche Wendo, etc. Il est né en 1830, a succédé à son oncle Ferdinand Ier en 1848, a été couronné roi de Hongrie en 1867, a épousé, en 1854, *Elisabeth*, fille de Maximilien, duc de Bavière; il a trois enfants : l'archiduchesse *Gisèle*, née en 1856, mariée à *Léopold*, prince de Bavière; l'archiduc *Rodolphe*, prince héritier, né en 1858, marié à la princesse Stéphanie, fille du roi des Belges; l'archiduchesse *Marie-Valérie*, née en 1868.

[redacted]

représentés dans le ministère hongrois. Les anciens *confins militaires*, supprimés en 1869, et remplacés par des comitats civils, ne sont pas encore représentés dans le parlement hongrois.

Organisation administrative. — Les provinces cisleithanes sont administrées par des *gouverneurs* ou *présidents* (statthalter) assistés de directeurs pour les finances, et par des *Diètes provinciales* (landtage), où siègent de droit les prélats et recteurs d'université, et avec eux, les membres élus par les mêmes groupes d'électeurs qui choisissent les députés au Reichstag. Les provinces sont subdivisées en *cercles* ou *districts*; 32 villes ont conservé leur autonomie et forment des subdivisions administratives indépendantes appelées *magistrats* (communal amt); à la tête du *Magistrat* est un maire (bürgermeister) assisté d'*échevins* ou adjoints (vorstand). Les communes ordinaires ont un *conseil municipal* (gemeinde rath) élu pour 3 ans par tout chef de famille domicilié depuis un an et payant de 1 à 2 florins d'impôt direct.

Les **provinces transleithanes** sont soumises à des régimes administratifs différents : 1° La Hongrie et la Transylvanie renferment 57 comitats, 7 districts, 14 sièges et 31 villes libres, constituant chacun un *municipe* indépendant, d'étendue très différente; le municipe est administré par une *assemblée municipale*, composée moitié de membres élus pour six ans, moitié des plus imposés, et tenant deux sessions par an. Dans l'intervalle, fonctionne une commission *administrative* de 21 membres. Le pouvoir exécutif est exercé par un *Ober Gespan*, nommé par le souverain, et présidant l'assemblée municipale ; le vice-président élu est le véritable chef du pouvoir municipal. — *Les 16 villes allemandes de la Zips* forment une corporation dont le chef a le titre de *comte*. — L'*Université de la nation saxonne* forme une assemblée de 441 membres siégeant à Hermannstadt et présidée par un *comte royal*.

La Croatie et la Slavonie ont une diète locale qui siège à Agram ; le chef de la Croatie, nommé par le souverain, se nomme le *Ban;* il est responsable devant la Diète. La Croatie et la Slavonie (sans compter les anciens confins militaires) comprennent 8 comitats divisés en cercles et en villes libres. Chaque comitat est administré par une assemblée dite *Skupstina* et par un *Ober Gespan* nommé par le pouvoir central. Chaque cercle a une *assemblée* composée des délégués des communes et des plus imposés ; elle examine les finances du cercle, et nomme les membres de la Skupstina ; chaque commune est administrée par une *délégation municipale* présidée par un maire.

Drapeau. — L'emblème de l'Empire est l'*aigle à deux têtes;* le drapeau *noir* et *or;* le pavillon de guerre rayé en long de *rouge* et de *blanc*. — En Hongrie, les couleurs sont : le *blanc*, le *vert*, le *rouge*. — **Ordres de chevalerie.** Les plus célèbres sont : la *Toison d'Or* (1429) ; l'ordre militaire de *Marie-Thérèse* (1757); celui de *Saint-Etienne de Hongrie* (1764); celui de *Léopold* (1808); *Couronne de Fer* (1816); l'ordre militaire d'*Elisabeth-Thérèse* (1771); celui de *François-Joseph* (1849); celui de la *Croix étoilée*, pour les dames (1668); l'*Ordre teutonique* a été aussi rétabli en 1834.

A. — Pays cisleithans.

PROVINCES	CERCLES	VILLES IMPORTANTES
Tyrol (Tirol) **et Vorarlberg** (Inn, Eisack, Etsch, Ill, lac de Constance.)	INNSBRÜCK, 20500, *capitale du Tyrol; université, musée, château.*	Hall, 5000, *salines, produits chimiques;* Schwaz, 5000, *mines de cuivre et de fer, déjà exploitées au quinzième siècle par les Fugger;* Kufstein, *forteresse et prison;* Imst, *commerce de serins;* Landeck, *anc. forteresse.*
	BRIXEN, 4000, *ville épiscopale.*	Franzenfeste, *grande forteresse à la bifurcation des routes de Brixen et de Villach à Innsbrück;* Lienz Toblach, *station de touristes.*
	TRENTE (*Trient*), 17000, anc. Tridentum, *soie, cuir, plâtrière, marbre, sucres, tabac.*	Botzen, 10000, *centre agricole, entrepôt de commerce;* Meran, *anc. capitale;* Roveredo, 11000, *soie, tanneries, vins;* Ala, 4000, *vins, velours de soie;* Riva, 5000, *station de la flotte autrichienne sur le lac de Garde; pêche, bois, soie, huile, papier.*
	BREGENZ, 3000, *port du lac de Constance, capitale du Vorarlberg, grains, filatures, tressage de la paille, fabrique de maisons de bois démontables.*	Dornbirn, 8000, *fer, toiles, broderies;* Hohenems, 4000, *broderies, filatures, commerce de maisons de bois;* Feldkirch, 3000, *cotonnades, teintureries, machines;* Bludenz, *filatures, papeteries;* Schruns, 2000, *dans la vallée de Montafun, eau-de-vie de merises.*
Salzbourg (Salza, Enns, Mur)	SALZBOURG, 23500, (anc. Juvavia), *dans un site ravissant, beaux édifices.*	Hallein, 4000, *salines de Dürrenberg dans le Pongau;* Gastein, *sources thermales, dans le Pinzgau;* Rastadt.
	ZELL, 300, *dans le Zillerthal, bains.*	Près de Kriml, *sont les fameuses cascades de la Krimlache.*
Styrie (Steiermarck) (Drave.)	GRÆZ, 98000, *capitale, université, fabriques de fer et d'acier, mousselines, soieries, foires.*	Tobel et Gleichenberg, *villages de bains;* Radkersbourg, *vins.*

[redacted]

Styrie	MARBOURG, 13000, *construction de machines, blés, bois, vins.* BRÜCK, 9000, *centre d'usines, commerce de bois.*	Pettau, 2000 (anc. Petovium); Cilli (anc. Claudia Celleia); Tueffer, Tœplitz, Rohitsch, *eaux thermales.* Aussee, *bois, salines, bains;* Eisenerz, 4000, *mines de fer de l'Erzberg;* Vordernberg, 3000, *hauts fourneaux;* Mariazell, *lieu de pèlerinage, usines* de Eisen-Gusswerk; Léoben.
Carinthie (Kœrnthen)	KLAGENFURT, 15 000, *draperies, fabrique de céruse.*	Villach, 5000, *fabriques de céruse et minium;* Bleiberg, 5000, *mines de plomb et zinc;* Saint-Veit, 2000, *entrepôt de fontes;* Ferlach, 4000, *armes à feu;* Wolfsberg, Huettenberg, *fabriques de fer, minerai de fer.*
Carniole (Krain) (Save, Gurk)	LAIBACH, 26000, *filature, raffinerie, marchés.* KRAINBOURG, 3000, *hauts fourneaux.* RUDOLFSWERTH, 2000. TSCHERNEMBL.	Ober-Idria, 5000, *mines de mercure;* Adelsberg, *grottes célèbres.* Neumarkt, 2000, *usines de fer;* Stein, 2000, *dentelles et fourrures.* Tœplitz, *eaux thermales.* Golschee, *verrerie, scierie à vapeur;* Zirknitz, *lac intermittent.*
Littoral (Küstenland)	TRIESTE, av. les faubourgs 144000, *grand port de l'Adriatique, siège du Lloyd.* GORITZ, 21000, *la Nice de l'Autriche, archevêché, raffinerie, fruits confits.* ISTRIE. chef-lieu Parenzo, 3000, *port.* ARCHIPEL DE QUARNERO OU Quarnaro, chef-lieu Lussin Piccolo, 8000, *port de l'île Lussin, armements maritimes.*	Prosecco, *vins mousseux;* Corgnale, *grottes;* Miramar. Gradisca, 3000; Monfalcone, *port;* Aglar, *sur les ruines de l'ancienne Aquileia;* Tolmein, *au nord.* Capo d'Istria, 6000; Pirano 5000, *port, pêche, sel marin;* Muggia, *centre des chantiers du Lloyd;* Rovigno, 11000, *port de pêche* et *de commerce;* Pola, 17000, *ville ancienne, grand arsenal et port de guerre de l'Autriche.* Lussin Grando, *port de Lussin;* Veglia, 4000, *chef-lieu de l'île de ce nom, bois, vins, marbres, bestiaux;* Cherso, 4000, *chef-lieu de l'île Cherso, forêts, liqueurs, pêcheries:* à Cherso se rattachent les îles Unie, Hevrera, Sansego, Plaunich, *peuplées de marins et de pêcheurs.*
	ZARA, 24000, *port fortifié, archevêché, liqueur de marasquin.*	Zara-Vecchia, *port;* Scardona, 3000; Sebenico, 5000, *port, débouché des houillères de Dernis.*

[redacted]

PROVINCES	CERCLES	VILLES IMPORTANTES
Dalmatie (Narenta, Cettina, Kerka.) *forme auj. 13 districts.*	SPALATO, 12000, *port de commerce, près des ruines de Salone.*	Trau, 3000, *port uni par un pont à l'île Bua;* Almissa, *port, vin muscat;* Macarsca, *marasques ou merises noires;* Metkovic, *sur la Narenta;* Klek, *port, jadis à la Turquie;* les îles de Brazza (396 kil. car., 13000,) *bois, troupeaux, vers à soie, vins exquis de Vulgaca* (ch.-l. San Pietro); de Lesina, 16000, de Lissa *dépendent de Spalato.*
	RAGUSE, 15000, *port de commerce, viandes salées, savon, rossolio.*	Gravosa, *port, construction de navires;* les îles de Curzola (long. 48 kilom., popul. 8000, *chantiers maritimes*); de Meleda (long. 32 kilom.); Lagosta; la presqu'île de Sabioncello, v. pr. Stagno, *dépendent de Raguse.*
	CATTARO, 4000, *port fortifié du golfe dit* Bouches de Cattaro, *armements maritimes.*	*Dans les villages voisins de l'intérieur de ce golfe aux bassins spacieux résident les riches armateurs* San Mateo, Stolivo, Perast.
Haute Autriche (Ober Œsterreich) (Danube, Inn, Traun, Enns.)	LINZ, 42000, *place forte, camp retranché; tabac, cigares, cuirs.*	Enns, 2000, *place forte, filatures, forges.*
	MUHL, ch.-l. Freistadt, 2800, *filature et tissage.*	Grein, 1300, *à l'endroit où le Danube s'ouvre dans le granit le passage de Strudel.*
	INN, ch.-l. Ried, *toiles, draps.*	Braunau, 2800, *ancienne place forte, fonderies, toiles;* Scharding.
	HAUSRÜCK, ch.-l. Wels, 5000, *bois, chevaux.*	Lambach, *abbaye bénédictine.*
	TRAUN, ch.-l. Steyer, 13000, *ouvrages de fer et d'acier.*	Kremsmunster, *abbaye, observatoire.*
	SALZKAMMERGUT, ch.-l. Gmünden, 7000.	Ischl, 2000, *salines, bains;* Hallstatt, 1600, *salines.*
	Vienne (anc. Vindobona, Wien), capitale de l'empire, 1104000; *université, archevêché, beaux monuments, musées, instituts, bibliothèques;*	Schœnbrünn, Laxenburg, *châteaux impériaux;* Liesing, Schwechat, *brasseries;* Mariabrünn, *école forestière;* Baden, 11000, *eaux sulfureuses, villégiature favorite*

[redacted]

Basse Autriche (Nieder Œsterreich) (Danube, Wien, Leitha, Traisen.)	*industrie et commerce actifs, grâce surtout à sa position géographique, au croisement des grandes routes du continent.*	*des Viennois ;* Voeslau, 2000, *vins ;* Brück ; Hainbourg, 4000, *manufacture de tabac, aiguilles ;* Klosterneubourg, 7400, *filatures, vignobles, abbaye d'Augustins.*
	Wiener-Neustadt, 22000, *école militaire; machines, raffineries.*	Neuenkirchen, 6000, *filatures ;* Gloggnitz.
	Saint-Pœlten, 5000, (Saint-Hippolyte), *écoles militaires; fabriques.*	Melk, *abbaye bénédictine ;* Maria Taferl, *lieu de pélerinage ;* Waidhofen, *industrie du fer.*
	Krems, 5000, dans le Mannhartsberg, *soieries, velours, boutons d'acier.*	Durrenstein et Mantern *unis par un pont ;* Hollabrunn.
	Korneubourg, 5300, *tapis, école d'arts et métiers.*	Aspern, Engersdorf, Essling, Wagram, *villages du Marchfeld.*
Bohême (Böhmen) (Elbe, Moldau, Eger, Beraun.)	**Prague** (en *tchèque* Praha), 162000, capitale ; *archevêché, université, place forte, arsenal, nombreux monuments, musées, collections ; manufactures, fabriques de sucre, constructions de machines.*	Beraun, 5000 ; Horowitz, *usines de fer ;* Pribram, 9000, *académie des mines ;* Kladno, 11000, *dépôts houillers ;* Rakonitz, 4000, *papeteries, verreries ;* Schlan, 7000, *draps, sucre.*
	Tabor, 7000, *plomb, laines, draps.*	Melnik, *au confluent de l'Elbe et de la Moldau.*
	Budweiss (Budejovice), 18000, *arsenal, distilleries.*	Gratzen ; Neuhaus, 6000, *verreries, draps ;* Krummau, 6000 ; Wittingau, *châteaux des Schwartzenberg.*
	Pisek, 10000, *tissage, instruments de musique.*	Strakonitz, 7000, *fabrique de fez ;* Schnetenhofen, 5 000, *appareils fulminants ;* Deffernik et Neuhurkenthal, *glaces.*
	Pilsen (Plzen), *draps, brasseries, foires.*	Tauss, 7000, *glaces, rubans :* Klattau, 8000, *lainages.*

[redacted]

PROVINCES	CERCLES	VILLES IMPORTANTES
Bohème	EGER (Cheb), 13000, *anc. place forte, à l'entrée des frontières bavaroise et saxonne.*	Franzensbad; Marienbad; Carlsbad, 7000, *sont des villes de bains très fréquentées;* Graslitz, 6000, *dentelles, broderies,* Joachimsthal, 5000, *mines de plomb, étain, argent;* Elbogen, *porcelaine.*
	SAAZ (Zatecz), 9000, *houblon.*	Kaaden, 5000, *ville d'industrie;* Komotau, 8000; Bruex, 6000, *houille;* Püllna, Sedlitz, Seidschitz, *sources purgatives;* Bilin, *eaux minérales.*
	LEITMERITZ (Litomerice), 10000, *centre agricole, vins, grenats.*	Theresienstadt, *forteresse au confluent de l'Elbe et de l'Eger;* Lovositz, *vins;* Aussig, 11000, *vignobles, charbonnages;* Tœplitz, 12000, *sources thermales;* Kulm, *bataille de* 1813; Nixdorf, 5000; Rumbourg, 9000; Haïda, 4000; Boehmisch Leipa, 9000; Warnsdorff, 14000, *fabrication du verre, des toiles, cotonnades, lainages, gants, fleurs artificielles.*
	JUNG BUNZLAU (Mlada Boleslav), 9000, *centre de fabriques, coton, indiennes.*	Reichenberg, 28000, *foyer d'industrie, draps, lainages, centre du district manufacturier* (Kratzau, Gabel, Zwickau, Reichstadt); Liebenau; Turnau, 5000, *verreries, perles et pierres fausses;* Munchengrætz, 3000.
	GITSCHIN (Jicin), 7000, *ville industrieuse, centre agricole.*	Neu Bydzow, 6000, *sucre, cuir, toile;* Lomnitz, 4000, *pierres fines;* Hohen Elbe, 5000; Rochlitz, 6000; Trautenau, 8000, *fabrications textiles, charbon.*
	KŒNIGGRÆTZ (Kralove Hradec), 7000, *place forte, instruments de musique, ganteries.*	Josephstadt, 3000, *forteresse*: Kœniginhof, 6000, *fabriques;* Braunau, Reichenau, *drap et toile;* Sadowa, *bataille de* 1866.
	PARDUBITZ, 8000, *sucre, alcools, bière.*	Chrudim, 10000, *papeteries, brasseries;* Leitomysi, 7000, *fabr. de lin.*
	KUTTENBERG, 13000, *sucreries, cotonnade.*	Kolin, 7000, *cotonnades et fers;* Czaslau, 6000; Chotusitz.
	BRUNN (Brno), 33000, *au pied de la forteresse du Spielberg, archevêché, draps, lainages, cuirs.*	Zwittau, 6000, *laine, lin, coton;* Boskowitz, 6000, *eaux sulfureuses;* Austerlitz.

[redacted]

Moravie (Mähren) (March, Schwarza, Thaya, Iglawa.)	Olmütz (Holomouc), 20000, *place forte, université, archevêché.*	Sternberg, 14000, *toiles;* Schœnberg, 7000, *mines de fer;* Porssnitz, 16000, *céréales, sucre, lin.*
	Neu Titschein (Novy Jicin), 9000, *draps, toiles.*	Fulnek, 4000, *machines, centre d'un district linier.*
	Hradisch, *anc. forteresse.*	Kremsier, 10000, *palais d'été de l'archevêque d'Olmütz;* Gœding, *manufacture de tabacs.*
	Znaym, 11000, *vignobles, tabac.*	Nikolsbourg, 10000, *vignobles, château.*
	Iglau, 22000, *lainages, draps.*	Grand Meseritsch, 5000, *céréales;* Trebitsch, 8000 *tanneries.*
Silésie (Schlesien) (Oder, Oppa Olsa.)	Troppau (Opava), 20000, *place forte, draps, toiles, liqueurs.*	Jægerndorf, 6000, *draps, toiles;* Freudenthal, 8000, *industrie linière, linge damassé;* Zückmantel, 5000, *mine d'or;* Freiwaldau, 5000, *toiles;* Jauernick, *plomb.*
	Teschen (Cieszyn), 11000, *draps, cuirs, armes.*	Friedeck, 5000, *cotonnades;* Oderberg, *douane frontière;* Bielitz (Bilsko), 11000, *lainages, tanneries, sels de la Galicie.*
Galicie (Galizien) (Vistule, Dniester, Stry.)	**Cracovie** (Krakau), 66000, *évêché, université, nombreux monuments historiques, draps, toiles.*	Podgorze, *annexe de Cracovie;* Krzeszowice, *eaux thermales, mines de houille.*
	Wadowice, 3000, *industrie.*	Biala, 4000, *draps, toiles.*
	Bochnia, 6000, *sel gemme, plâtrières.*	Wieliczka, 6000, *mine de sel, bains.*
	Novo Sandec, 10000, *marché.*	Lezaisk, 5000.
	Tarnow, 21000, *ville de commerce.*	Rzeszow, 10000, *bijouteries, chevaux.*
	Lemberg (Lwow, Loopol), 110,000, *capitale, archevêché, université; toiles;* — Sanok, *chevaux;* — Przemysl, 15000, *grains, bestiaux;* Iaroslaw, 11000, *place de commerce;* — Sambor, 12000, *ville agricole;* Drohobycz, 1000, *salines, usine de fer;* — Stryi, 10000; Halicz, 5000, *anc. capitale déchue;* — Stanislawow, 15000, *place forte,*	

PROVINCES	CERCLES	VILLES IMPORTANTES
	tabac, machines; — KOLOMEA, 18000, *salines;* — CZORTKOW, 6000; Chorostkow, *haras;* — BRZEZANI, 9000, *tanneries;* — TARNOPOL, 20000, *sucre, cire, miel;* — ZLOCZOW, 10000; Brody, 31000, *grand commerce avec* ***la Russie.***	
Bukowine.	CZERNOWITZ, 45000, *université allemande; machines, bronzes, bijouteries.*	Sadogura, *commerce de* ***bœufs;*** Radautz, 10000, *haras;* **Sereth, 6000,** ***marché de*** *chevaux;* Suczawa, 9000, ***lieu*** *de pèlerinage. fabriques* ***de maroquin, couvertures,*** *toiles rayées;* Kimpolung, **6000,** *bois de mâture.*

La principauté de LIECHTENSTEIN (178 kilom. car., 9100 hab.), située entre le Vorarlberg et le **pays des Grisons, appartient** à un des plus grands seigneurs de l'empire, qui possède des domaines d'une superficie de 5700 **kilom. car. et jouit de revenus** s'élevant à 3 millions et demi de francs. Le chef-lieu est Vaduz, sur le Rhin (1000 hab.).

B. — **Pays transleithans** (49 comitats).

RÉGIONS	COMITATS ET VILLES
Hongrie cisdanubienne (13 comitats) (Danube, Waag, Gran.)	Le comitat de PEST-PILIS-SOLT a pour chef-lieu **Buda-Pest**, 360550, *capitale du royaume, double ville unie par un pont sur le Danube;* à Pesth, *université, académie des sciences. fabriques, grandes foires, entrepôt de produits, batellerie active;* Waitzen, 12000, *vignobles, bestiaux;* Czegled, 22000, *vins;* Kecskemet, 45000, *grands marchés;* Feleghyaza, 24000, *bestiaux, vins;* Halos, 13000; Kalocsa, 16000, *centres agricoles;* — BACS-BODROG, chef-lieu Zombor, 25000, *vins* ***et bestiaux;*** Maria Theresiopel, 62000, *agglomération de villages industrieux;* Neusatz, 22000, ***vins, ville de*** *comm.;* Zenta, 215000; — PRESBOURG (Poszony), 48000, *anc. cap., soieries, eaux-de-vie, cuirs, tabac;* Tyrnau, 2000, *vins;* — GRAN (Esztergom), 12000, *siège du primat, ville de bains;* — NEUTRA (Nyitra), 4000; Neuhausel, 7000, *draps;* Leopolstadt, *place forte;* Miava, 10000, *distilleries;* — HONT, chef-lieu Ipoly Sagh, 25000, *près des ruines du château de Hont;* Schemnitz, 15000, *école de minéralogie, principal centre minier de* ***la Hongrie,*** *fer, cuivre, or, argent, antimoine;* — BARS, chef-lieu Aranyos Maroth, 2200; **Kremnitz, 1000,** ***centre*** *minier;* — TRENCSIN, *près des bains* ***sulfureux de*** *Teplitz;* — TUROCZ, chef-lieu **Szent-Marton;** — ARVA, chef-lieu Also Kubin; — LIPTAU, chef-lieu **Szent** Miklos, *dans un pays de mines;* — SOHL, chef-lieu Neusohl, *fer, cuivre, or,* ***argent, antimoine;*** — **NOGRAD, chef-lieu** Balassa **Gyarmath, 6500,** ***vergers, vignobles, sources minérales.***

Hongrie transdanubienne (11 comitats) (Danube, Leitha, Raab, Drave.)	OEDENBOURG (Soprony), 25000, ***bestiaux, vins, houille; châteaux d'Esterhaz et d'Eisenstadt ou Kis Marton, à l'ouest du lac Neusiedl;*** — WIESELBURG (Mosony), chef-lieu Ungarisch Altenbourg (*en hongrois*, Magyar Hovar), 3500, *grand marché de blés;* — RAAB (Gyor), 21000, ***céréales****, armes, coutellerie;* — **KOMORN** (Komarom), 13000, *bois, grains, métaux, place forte;* **Totis**, 10000, *fabriques, eaux* ***thermales;*** — EISENBURG (Vasv), chef-lieu Steinamanger; Guns (Koszeg), 74000, *draps, toiles, château de la famille Esterhazy;* Saint-Gothard, *bataille* de 1664; — VESZPREM, 12000, *au sud du Bakonyer Wald;* — STUHLWEISSENBURG (Szekes Fehervar), **26000**, *nécropole royale, grands marchés;* — ZALA, chef-lieu Zalu Egerszek; Keszthely, *sur le lac Balaton, école d'agriculture;* — SUMEG (Somagy), chef-lieu Kaposvar, **10000**, *vignobles*, — **TOLNA**, chef-lieu Szekszard; — BARANYA, chef-lieu Fünfirchen (Pecs), 29000, ***mines de houille;*** Mohacz, ***sur le*** *Danube, près de l'île Margitta*, 9000.
Hongrie cisthissienne (9 comitats) (Theiss, Tisza, Hernad, Bodrog.)	ZIPS (Szepes), chef-lieu Leutschau; Neudorf (Iglo), *eaux minérales, fer, cuivre, toiles;* — GOMOR, chef-lieu Rima Szombat, *chanvre, lin, mines;* — HEVES, chef-lieu Erlau (Egor), 20000, *vignobles renommés;* — BORSOD, chef-lieu Miskolcz, 24000, *vins;* — TORNA, *vins;* — ABAUJ, chef-lieu Kaschau, **26000, *vins***, *blés, tabac;* Jaszo, ***marbres, fers, hauts*** *fourneaux;* — **SAROS, chef-lieu Eperies, 10000, *toiles, salines***, *mines d'opales de* ***Czernevitza;*** — **ZEMPLIN**, chef-lieu **Satorallya Uhély**; — **UNGS**, chef-lieu Unghvár, 6000.
Hongrie transthissienne (17 comitats) (Theiss, Szamor, Korot, Marot, Ternes.)	BEREG, chef-lieu Munkacs, *place forte et prison d'Etat;* — **MARMAROS**, chef-lieu Szigeth, **7000**, *sel gemme;* Huszth, 6400, ***château fort;*** — UGOCSA; — **SZATMAR NEMETHI**, 12000; Nagy Karoly, 12000, *villes de* ***commerce;*** — **SZABOLCS**, chef-lieu Nyiregyhasa, 24000; — SZILAGY, *sources minérales;* — BIHAR, chef-lieu **Gros Wardein**, 315000, *grands marchés, marbres, eaux minérales;* Belenyes, 2000, *distilleries;* — HAJDUKEN (pays des Haiduques), chef-lieu Debreczin, 52000, *bestiaux, draps grossiers, marchés;* — SZOLNOK; Mezo Tur, 21000; Kardszag; Josz Bereny, 22000, *centres agricoles, bestiaux* (ce comitat renferme la Jazygie et la grande Koumanie, peuplée de familles d'origine turque, aujourd'hui magyarisées); — BÉKÉS, chef-lieu Gyula, 185000, *commerce d'écailles;* Szarvas, 22500; Csaba, 32000, *distilleries, moulins;* — ARAD, chef-lieu Alt Arad, **36000**, *bestiaux; en face, sur la rive gauche du Maros est* Neu Arad, *forteresse;* CSANAD, chef-lieu Mako, 30000, *céréales;* Mezohegyes, *haras de l'Etat;* — CSONGRAD, chef-lieu Szegedin, 74000, *place forte, commerce agricole, manufactures;* Szentes, 29000; Csongrad, 15000; Hod Mezo Vasarhély, 51000, *immenses villages agricoles, tabacs, vignobles;* — TORONTAL, chef-lieu Nagy; Becskerek, **20000**, ***blé et bétail;*** Pancsova, 14,000, *au confluent de la Temes, peuplée de Serbes;* — TEMES, chef-lieu Temesvar, 34000, *capitale de l'ancien banat, place forte, commerce actif;* Werschitz; — **KRASSO**, chef-lieu Lugos, *arbres fruitiers, forêts, métaux;* Ressicza, Oravicza, *mines de fer et de houille;* Bazias, *tête de ligne du chemin de fer hongrois sur le Danube;* — Szorény, chef-lieu **Karansébés**, *vignobles, eaux minérales;* Mehadia; Alt Orsova, *forteresse du Danube.*

RÉGIONS	COMITATS ET VILLES
Transylvanie (SIEBENBURGEN 15 comitats) (Theiss, Szamos, Körös, Maros, Schyl, Aluta.)	HUNYAD, chef-lieu Broos, 5700; — HERMANNSTADT (Szeben), *fabriques*, **moulins**, ***raffineries*** ***(anc. ville romaine***, *Cedoniæ, Cibinium, peuplées de colonies* ***saxonnes qui ont donné son nom à la Transylvanie***, *Siebenburgen (les sept châteaux forts), corruption de Cibinburg)*; — FOGARAS, 5800, ***poteries, tabac;*** — KRONSTADT (Brasso), 30000, *forges*, **usines**, *moulins; ville peuplée de* ***Magyars, Allemands et*** *Roumains, à nombre égal;* — HAROMSZEK, chef-lieu Sepsi Szent Gyorgi; — CSIK, chef-lieu Csik Szereda; Borszek, *eaux minérales;* — UDVARHÉLY; — KLEIN KOKEL (Kis Kükûllo), chef-lieu Elisabethstadt, 2600; — GROS KOKEL (Nagy Kükûllo), chef-lieu Segesvar, (Schassburg); — UNTER WEISSENBURG (Alsо Feher Var), chef-lieu Karlsburg, 13000, *hôtel des monnaies, mines;* — THORDA ARANYOS, chef-lieu Aranyos; — THORDA MAROS, chef-lieu Maros Vasarhély, *ruines de l'anc. capitale des Daces;* Sarmizegethusa, *et de la colonie romaine* Ulpia Trajana; — KLAUSENBOURG, (Kolosvar), 30000, *capitale de la Transylvanie, université, foires importantes;* — BISTRITZ NASOD, 6000, *fabriques, tanneries, vignobles, bois;* — SZOLNOK DOBOKA, chef-lieu Dées, 6000.
	C. — Croatie et Slavonie.
Croatie-Slavonie (9 comitats et 6 districts frontières) (Drave, Save, Kulpa, Unna.)	AGRAM (Zagreb), **28500**, *place forte, centre littéraire* ***des Yougo-Slaves, ou Slaves du sud, grandes foires;*** Karlstadt, 7000, *place forte;* Siszek, *marché de céréales;* — FIUME (Rjeka), **21000**, *grand port de commerce de l'Adriatique;* VARAZDIN, 9000, ***ville forte, vins, grains, fruits;*** — KREUTZ (Körös), 3700, *filature de soie;* — BELOVAR, 21000, *céréales*, ***sériciculture, vignobles;*** — VIROVITICA, chef-lieu Eszek, 18000, *commerce actif de grains et* ***bestiaux;*** — POZEGA, 5000, ***vignobles****, mûriers, tabac;* — SIRMIE, Vukovar, 7000, *station de* ***vapeurs sur le Danube, soie, pêcheries;*** Illok, 3000; Ruma, 8000, *vignobles, magnaneries.* — L'ancienne frontière militaire forme 6 districts : villes principales PETERWARDEIN, 5000, *arsenal*, le « *Gibraltar hongrois* »; Karlowitz, 4000, *vignobles renommés;* Salankamen; Semlin, 10000, *station de commerce active sur le Danube;* Mitrovitza, 6000, *vignes, ruines de l'ancienne Sirmium;* BROD, 3400, *forteresse, pont sur la Save;* — GRADISKA : Glina; — PETRINIA, Kostainicza; — OGULIN, *siège des régiments du Ban.*
Bosnie et **Herzégovine** (Save, Unna, Verbas, Bosna, Narenta.) (*provinces occupées*)	**Serajewo**, *capitale de la Bosnie (en turc Bosna Séraï), bâtie au point de rencontre de* 6 *routes; fabriques d'armes, d'ustensiles, vignobles aux environs;* Travnik, 6000, ***anc. capitale;*** Zvornik, *évêché, bois*, ***mines de plomb;*** Doluja Touzla, 5000, ***salines;*** Banjalouka, 10000, ***sources thermales, antiquités romaines;*** Jaïce, ***forteresse;*** Stari-Meïdan, ***centre métallugique;*** Bihek, ***place forte.*** MOSTAR, *capitale* ***de l'Herzégovine***, 11000, ***vignobles****, lainages*, ***coutellerie;*** Trébigne, ***même industrie;*** Livno, 5000, *place* ***de commerce****, correspond* ***avec*** *Spalato.*

[redacted]

III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux.** Les mines ne sont pas moins abondantes dans l'Autriche-Hongrie qu'en Allemagne, mais la production minière est plus faible, bien qu'elle date de l'empire romain dans les Alpes Noriques et les Carpathes. Dans les comitats septentrionaux de Hongrie, les mines sont exploitées par des mineurs en majorité allemands, surtout originaires de la Saxe. — Le **fer** est le produit minéral par excellence de la monarchie; on en trouve dans toutes les provinces; les principales sont : en Styrie (Eizenerz, Mariazell), en Carinthie (Hütenberg); en Bohême (Platten); en Moravie (Blansko); en Hongrie (Dios Gyœr près de Miskolcs, et les comtats de Zips, Gömör, Solh), en Transylvanie (Olah Lapos). — Après le fer, le **sel** : sel marin de Pirano (Istrie), sel fossile de Wieliczka et Bochnis (Galicie), de Maros Ujvar (Transylvanie), de Sugotag (Hongrie) dans le comtat de Marmaros; de Parajd (comtat de Kis Küküllo, où l'on voit une montagne de sel pur de 7 kilom. de tour: la masse exploitable du sel de Marmaros et de Transylvanie est évaluée à 3 300 millions de tonnes.); du Tyrol (Hall), de la région de Salzbourg (mont Dürrenberg), de la haute Autriche, de la Styrie, exploité par le lavage; — la **houille**, à Pilsen, Schlall, Hallein, Haustadt, Ischl, Teplitz (Bohême); Bossitz (Moravie), Cilli (Styrie), Pfünkirchen (Baranya en Hongrie); — **l'or** dans la Transylvanie et la Hongrie, aux sources de l'Aranyos (rivière de l'or), sur le Maros, le Koros, le Szamos; — l'**argent** en Bohême (Pribram, Joachimsthal), en Hongrie (Neusoll, Nagy Banya, Zips Iglau) et dans le massif des monts Bihar; — le **cuivre** en Hongrie (Zips, Gömör), en Transylvanie, à Samobor (Agram); — le **plomb** à Bleiberg (Carinthie) et Mies (Bohême); — le **mercure** à Idria (Carniole) le seul connu dans le monde avec celui d'Almaden (Espagne) avant la découverte des énormes gisements de New Almaden et Sulphur Bank (Californie) exploités par des mineurs chinois et pouvant fournir 60 tonnes par jour. « Le travail dans les mines de vif-argent est » des plus dangereux pour la santé; au siècle dernier on n'y employait » que des condamnés voués à une mort rapide, car ils ne sortaient point » des profondeurs du sol tant qu'ils avaient un reste de force. C'est dans » le district d'Idria, parmi les mineurs et les bûcherons, que l'on rencontre » en plus grand nombre les mangeurs d'arsenic. Ils semblent se trouver » bien de cette habitude, et peuvent atteindre un âge avancé; les doses « de dix grammes qu'ils prennent tous les quinze jours et même deux » ou trois fois par semaine, seraient plus que suffisantes pour faire » périr les personnes non habituées au poison. » (E. Reclus.) On trouve de l'**étain** en Bohême (Zinwald et Graupen) et dans le duché de Salzbourg; du **soufre** à Salzbourg, à Lisko en Galicie; du *zinc* près de Cracovie; de *l'antimoine*, du *cobalt*, du *nickel*, du *manganèse* en Hongrie; du *chrome*, de la *magnésie* en Styrie; du *graphite* à Mugrau (Bohême), du *pétrole* en abondance sur le revers oriental des Carpathes, en Galicie; *asphalte* du Tyrol (Siefeld) et de Dalmatie. — **Eaux minérales**, très abondantes en Bohême où elles forment un article d'exportation (Sedlitz, Püllna, Bilin, Carlsbad dont les sources ont presque la température de l'eau bouillante, Tœplitz, Tetschen, Marienbad, etc.), en Autriche (Baden, Gastein, etc.); en Hongrie, dans les Carpathes qui possèdent des sources thermales et minérales de toute espèce, dont plusieurs centaines sont déjà utilisées, et rivalisent par leur efficacité avec les plus célèbres du monde; telles sont celles de *Füred*, au nord-ouest du lac Ba-

laton, et les anciens *Bains d'Hercule* ou Gyögyfördö, fréquentés par les Romains, à l'est de Mehadia sur la Bela dans un site ravissant, au pied des Alpes Transylvaines. Les montagnes de ceinture des Hautes-Plaines de la Transylvanie sont prodigieusement riches en sources minérales, les eaux gazeuses de Uopatak, Kovazna, Tusdad, Malnos, Borszek, dégagent dans les crevasses et les grottes un mélange d'acide carbonique et d'hydrogène sulfureux dangereux à respirer, mais utile contre la goutte, les rhumatismes, les maux d'yeux. « On cite un village, Kovaszna, dont le sol, » probablement très crevassé en dessous, dégage de même une grande » quantité d'acide carbonique. Il en sort de nombreuses sources minérales. » Ce gaz se mêle à l'eau de tous les puits, et interdit souvent l'accès des » caves qu'il remplit plus ou moins suivant l'état de l'atmosphère. Creuser » la terre est ici une opération qui exige la plus grande prudence ; l'air » libre lui-même devient quelquefois difficile à respirer. » (A. DE GÉRANDO.)

Les carrières fournissent des pierres de *taille*, du *grès*, du *granit*, de la *serpentine*, du *marbre* (Salzbourg), des *ardoises* (Tyrol, Bohême, Silésie); de la *chaux* (Kufstein en Tyrol), Sagor, Prague ; de l'*argile*, du *plâtre*, des *opales* en Hongrie ; de l'*alun* et des *pyrites* qui servent à fabriquer l'acide sulfurique.

Végétaux. 58 millions d'hectares de terres productives, 5 millions impropres à la culture ; les domaines de l'Etat s'étendent sur 2 350 000 hectares, les biens de l'Eglise sur 1 400 000 environ ; un sixième des terres appartient à une dizaine de grandes familles seigneuriales : celle d'Esterhazy (Hongrie) possède 72 milles carrés, et les propriétés du prince de Schwarzenberg en Bohême recouvrent une surface de 30 milles carrés. L'empire produit des **céréales** de toute espèce, *froment* (2/3 fournis par la Hongrie qui l'exporte en masse), *colza*, *seigle*, *orge*, *avoine*, *sarrasin*, *maïs*, *millet* ; on récolte une centaine de millions d'hectolitres de *pommes de terre*, des légumes, du riz (Istrie), des *graines oléagineuses*, du *tabac* (40 à 50 millions de kilogr.), des *betteraves* (3 à 4 millions de tonnes), du *houblon*, du *chanvre*, du *lin* ; *arbres fruitiers* de Bohême ; *châtaigneraies* du Tyrol, de Styrie, *amandiers*, *figuiers*, *citronniers*, *oliviers* de Dalmatie et d'Istrie, *pruniers* de Hongrie qui produisent les éléments des eaux-de-vie dites *Slibowitz* et *raki* ; *mûriers* du Tyrol italien ; — **Vignobles** fournissant 32 millions d'hectolitres par an (*vins* de Tokai, Ménès, Saint-Georges, Rust, Erlau, Carlowitz, Bude, Tolna, Villany, et du lac Balaton, en Hongrie ; *vins* de la basse Autriche, dits de Voeslau ; *vins* de Dalmatie). Les **forêts** bien que dévastées dans l'est par une spéculation imprudente sont encore une des grandes richesses agricoles de l'empire ; 20 millions d'hectares (région alpestre, Bukowine, Galicie orientale, chaine des Carpathes, Croatie, Autriche, Bohême, Hongrie septentrionale), *pins*, *sapins*, *hêtres*, *chênes*, *ormes*, *châtaigniers*, *noyers*, *acacias* plantés par millions dans la puszta hongroise. On trouve encore en Bohême sur les vastes domaines du prince de Schwarzenberg des forêts à l'état primitif. Certains troncs de hêtres s'élèvent à 100 et 120 pieds, leur diamètre est de 3 à 4 pieds ; à côté, des pins atteignent une hauteur de 120 à 200 pieds, 4 à 8 pieds de diamètre ; les sapins ont l'aspect de véritables pyramides ; l'épais feuillage de ces beaux arbres ne laisse pas pénétrer les rayons du soleil, autour d'eux règne une obscurité presque impénétrable ; et le silence de cette solitude n'est troublé par aucun chant d'oiseau.

Animaux. Bestiaux abondants, en Galicie, Bohême, Transylvanie, en Hongrie surtout, dans la puszta ou Mésopotamie hongroise, entre Debreczin, Gyula, Temesvar et Pesth ; *bœufs*, *vaches*, *porcs*, *moutons*, *chevaux* de

[redacted]

Hongrie, dont la race a été améliorée par l'établissement de trois haras royaux; du Karst et de Bohême; *buffles* de Hongrie, *ânes et mulets* du Tyrol, de Dalmatie et de Hongrie; faune variée en animaux sauvages *cerfs*, *daims*, *chamois*, *loups*, *loutres*, même des *ours*, etc; *poisson* extrêmement abondant dans les rivières et les étangs; *sterlet* du Danube, *fogas* du lac Balaton, espèces nombreuses de la Tisza; pêcheries maritimes de l'Adriatique pour le *thon*, l'*anchois*, etc.

Industrie. Elle a pris de grands développements depuis un demi-siècle, favorisée par l'abondance du combustible et des matières premières, la fréquence et la force des chutes d'eau, le bas prix des salaires, les besoins croissants de l'alimentation intérieure; les plus importantes industries sont : 1° celle du **fer**, *fonderies*, *aciéries*, *affineries*, *fabriques d'instruments*, de *machines*, d'*outils*, de *rails*, d'*ustensiles* (Styrie, Carinthie, haute et basse Autriche, Bohême, Moravie, Silésie); 2° celle du **verre**, particulièrement répandue et remarquable par la supériorité de ses produits en Bohême où elle existait déjà au moyen âge, produit aujourd'hui 50 à 60 millions, dont 40 pour l'exportation; sur 180 fabriques de l'empire, la Bohême en a la moitié environ, groupée dans la région montagneuse, près des gîtes de matières premières, la silice, le bois, la houille. La Bohême fabrique en masse les *wiederkomm*, brocs de couleur verte ornés d'armoiries et de figures historiques, des potiches, vases, cassettes etc., qui simulent la porcelaine. « Où elle demeure incomparable, c'est dans » l'éclat de ses couleurs si chaudes et si heureuses, dans la richesse de » son ornementation, dans cet art de disposer l'or en dessins innombrables » et exquis, de fabriquer le verre irisé. Ce procédé date de quelques » années; il a fait son apparition à l'exposition de Vienne en 1873. C'est » en Hongrie que l'invention prit naissance, à Zlatno, non loin de la petite » ville de Lasonez. Le propriétaire de la verrerie, M. Zahn, ayant annoncé » un jour sa visite, on avait illuminé pour la circonstance l'intérieur de » l'usine au moyen de feux de Bengale. Ces feux s'étant trouvés mêlés dans » un fourneau à recuire incandescent, quand on retira la matière refroidie, » on constata un phénomène inusité; le verre de ce four n'offrait point » l'aspect ordinaire; il brillait des couleurs de l'arc-en-ciel, il avait les » teintes chatoyantes de la nacre, de la perle de rosée, de la bulle de savon: » on avait trouvé le verre irisé. » (*Economiste français*, 24 août 1878); — 3° l'industrie des **laines** a ses principaux foyers en Moravie, en Silésie, Brunn, Iglau, Bielitz, à Reichenberg en Bohême, à Vienne et Linz pour les draps fins; — 4° celle des *toiles de lin* et de chanvre, une des plus anciennes à Trautenau (Bohême), en Silésie, Moravie, Autriche (près de 500 000 broches dans les filatures mécaniques; dans la Galicie et la Hongrie la fabrication est encore manuelle); — 5° celle du *coton*, filature et tissage qui croît en importance (Bohême, Autriche, Vorarlberg, Tyrol, Styrie, Carniole); *velours de coton* de Warnsdorff (Bohême); — 6° celle du *sucre* de betteraves en Bohême, Moravie, Silésie, Hongrie; — parmi les industries secondaires, celle de la *soie* (Tyrol, Vienne) est en décroissance; la *broderie*, la *dentelle* (Bohême, Vorarlberg, Autriche); la *maroquinerie de luxe*, l'*ameublement* (bois courbé), la *carrosserie*, la *bijouterie*, les *bronzes*, les *instruments de précision* et de *musique* sont les plus renommées des industries viennoises; les *papeteries*, *tanneries* sont en progrès; les *brasseries*, surtout celles de Pilsen, dont la réputation est séculaire et universelle, de Liesing et Schwechat près de Vienne produisent 15 à 20 millions d'hectolitres; il faut ajouter les *alcools* et *eaux-de-vie* de pommes de terre et de grains de Hongrie et Bohême, Galicie, Bukowine,

Moravie, etc. fabriquées dans de grandes usines; les liqueurs fines de Trieste et Zara (rossolio et marasquin), les *huileries* de Hongrie, les 30 manufactures impériales et royales de *tabac* et *cigares* (surtout à Hainbourg et Buda-Pesth, environ 1600 millions de cigares et 40 millions de kilogr. de tabac).

Commerce. — *Importation* (1882), 676 millions de florins (dont 413 en *Allemagne*, 39 en *Roumanie*, 27 en *Italie*, 39 en *Russie*, 13 dans les *Etats Danubiens et Ottomans*, 3 1/2 en *Suisse*). — *Exportation* : 830 millions de florins (dont 496 pour l'*Allemagne*, 53 pour la *Roumanie*, 44 pour l'*Italie*, 34 pour la *Russie*, 17 pour les *Etats Danubiens et Ottomans*, 5 pour la *Suisse*). — **Voies de communication.** — **1° Routes**, 83000 kilom.; les plus belles datent de la période de 1816-25, routes commerciales et militaires conduisant d'Allemagne en Italie par les cols des Alpes, route du *Semmering*, route du *Tonale*, barrée par les forts du Strino et de la Rochetta; route des *Giudicaria*, défendue par les forts de Lardaro, route du *Val de Ledro*, route de l'*Adige*, etc. La plus belle est celle du **Stelvio** ou Stillerjoch, barrée par le fort de Gamagoï, qui conduit du Tyrol à Bormio (voy. p. 329); elle n'offre plus le même intérêt stratégique pour l'Autriche, depuis la perte de la Lombardie et des provinces Vénitiennes. Dans le Tyrol, la vieille route romaine du col du Brenner, entre Innsbrück et Vérone a été rétablie en 1772, par l'Autriche; dans l'Arlberg, une route de 75 kilom. va de Landeck à Bludenz. La Croatie, la Slavonie et la Dalmatie, comme la Hongrie et la Transylvanie sont encore fort dépourvues de routes[1]. — **2° Canaux et voies navigables** : (3000 kilom. par les rivières et lacs, 62 par les canaux). Le Danube a été longtemps l'unique voie commerciale intérieure de l'empire; la navigation a été étendue à ses principaux affluents. Une compagnie de navigation danubienne (la Donaudampfschiffahrtgesellschaft), fondée à Vienne en 1830, et qui étend aujourd'hui ses opérations jusqu'à la mer Noire, a établi des chantiers à *Alt Ofen* (Vieux Bude) en face de Pesth, créé les ports de *Pancsova* et *Turnu Séverin*; elle possède 62 paquebots, plusieurs centaines de chalands, et dessert, de concert avec la Compagnie de navigation hongroise, les trois principaux affluents : la *Theiss* jusqu'à Tokai, la *Save* jusqu'à Sissek, la *Drave* jusqu'à Essek, ainsi que le lac *Balaton*, entre Füred et Siofok. Elle transporte par an environ 1700000 voyageurs et 14 à 1500000 tonnes de marchandises; — des vapeurs circulent de Melnik à Dresde, et sur

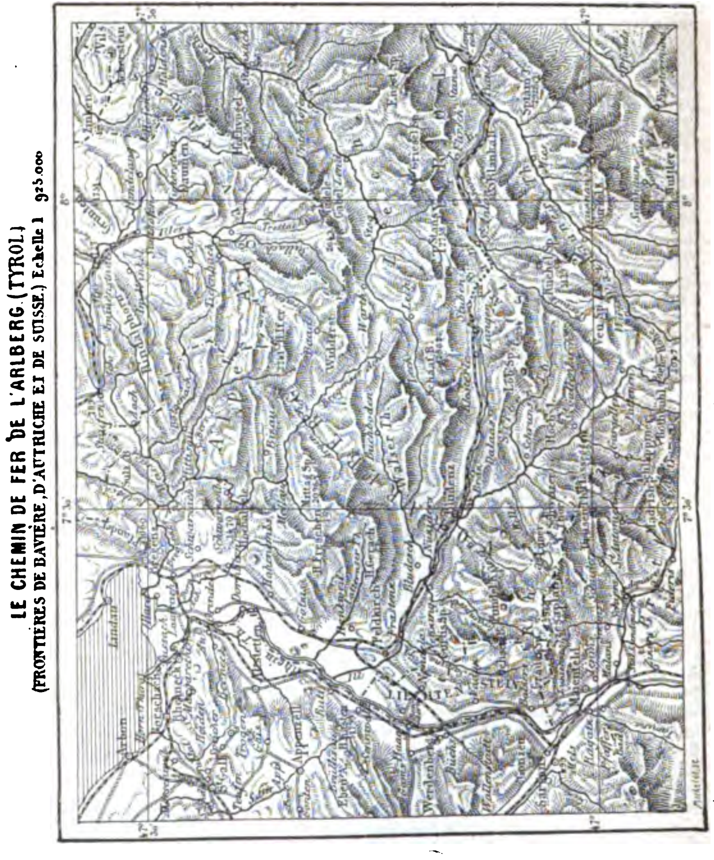
---

1. « Quels changements depuis l'occupation dans les moyens de communication et de correspondance! Quand j'étais venu, il y a quelques années, jusqu'à » Brod pour visiter la Bosnie, je fus arrêté non seulement par les difficultés du » voyage, mais surtout par la crainte des irrégularités de la poste. La seule route » à peu près carrossable était celle de la Save à Serajewo. Les lettres étaient expédiées avec si peu de diligence et de soin qu'elles mettaient quinze jours » pour arriver à la frontière, où souvent elles s'égaraient. On écrivait peu de » place à place dans l'intérieur, et encore moins à l'étranger. Le gouvernement, » à qui l'Occident portait ombrage, ne pouvait que s'en féliciter. A peine entré » en Bosnie, l'Autriche s'est appliquée à construire des routes, et tout d'abord le » chemin de fer de Brod Serajewo, qui mesure 271 kilomètres et qui a coûté, y » compris le grand pont de la Save, 9425000 florins. Il sera continué de façon à » réunir la capitale à l'Adriatique par Mostar et la vallée de Narenta. La section » de Metkowitz Mostar a été inaugurée en 1885. Elle permettra d'exploiter les » richesses forestières des montagnes d'Yvan et de la Veles Planina. Environ » 1700 kilomètres de routes carrossables ont été construites. » (E. de Laveleye, *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1885.)

le lac de Constance. Les canaux sont : *celui de Vienne à Neustadt ;* le *canal François*, de Monostorzeg sur le Danube, à Foeldvar sur la Theiss; le *canal de Bega*, de Temesvar à N. Becskerek. Un canal de navigation réunira Vienne à Budweiss, sur la Moldau, et cette rivière sera canalisée jusqu'à Melnik; un autre a mis récemment la capitale à l'abri des catastrophes. Le Danube formait naguère devant Vienne, par la division de ses eaux en plusieurs bras, et la formation d'îles marécageuses, un obstacle pour la navigation et un danger pour la santé de la capitale. Après la désastreuse inondation de 1862, qui submergea les faubourgs, il fut détourné dans un lit artificiel, creusé en ligne droite de Nussdorf à Kaiser-Eberdlorf, et contenu par une digue. Cette œuvre grandiose, exécutée par trois entrepreneurs français, MM. Castor, Couvreux et Hersent, a été achevée de 1869 à 1876, au prix de 60 millions. — 3° **Chemins de fer** (1884) 20 512 kilom., ayant Vienne pour centre. Les principales lignes du réseau sont : 1° **Lignes du Danube**, à l'ouest : de Vienne à Linz et Munich, avec embranchements sur Passau et sur Salzbourg; à l'est : de Vienne à Pesth par Presbourg (rive gauche), ou par Œdenbourg, Raab, Komorn, Stuhlweissenbourg (rive droite), et de Pesth à Bazias par Czegled, Szegedin, Temesvár, avec embranchement de *Temesvar à Lugos*, *Mehadia et Orsova*, où la ligne franchit le Danube et se raccorde à *Verciorova* avec les chemins roumains qui conduisent à *Bucharest et Varna;* — des embranchements vont de *Pesth à Miskolcz*, *à Kaschau et Eperies ;* — de *Czegled à Szolnok*, *Debreczin*, *Nagy-Karoly*, *Szigeth ;* — de *Szegedin à Gross-Wardein et Klausenbourg*, et sur *Hermanntadt* et *Kronstadt* d'où, par la passe de Tömos, on rejoint les chemins roumains (Ploiesti); — de *Szegedin à Maria-Theresiopel*, *Zombor*, *Erdöd* (rive droite du Danube, en aval du confluent de la Drave, où un bac à vapeur embarque un train tout entier) à *Vukovar et Brod*, etc. — 2° **Lignes de Bohême** de *Vienne à Prague*, *Dresde* (Saxe), par Brünn, Pardubitz, ou de *Pardubitz à Zittau* (Prusse), par Reichenberg ; — de *Vienne à Budweiss*, *Pilsen*, *Eger* aux chemins bavarois, etc. — 3° **Lignes de Moravie et Galicie**, de Vienne par Lundenbourg à *Kremsier*, *Olmütz*, et par Prerau et Oderberg à *Ratibor* (Prusse), ou à *Cracovie*, *Lemberg*, *Brody* et aux chemins russes, et de *Lemberg à Czernowitz et Suczawa* et aux chemins roumains. — 4° **Lignes du Sud** : de *Vienne à Neustadt*, *Brück*, *Grätz*, *Marbourg*, *Pragerhof*, *Cilli*, *Steinbrück*, *Laibach*, *Trieste* et les chemins italiens, avec embranchements de *Brück à Leoben*, *Judenbourg*, *Villach;* — de *Marbourg à Klagenfurt*, *Villach*, *Bruneck* (vallée de la Drave, Pusterthal), et *Franzensfeste;* — de *Steinbrück à Agram*, *Karlstadt et Siszek ;* — de *Villach à Udine* (Italie); — de *Laibach*, par Krainbourg et Villach, etc. — 5° **Lignes du sud-ouest** : de *Vienne* par Linz à *Salzbourg*, *Rosenheim* (Bavière), *Innsbrück*, *le col du Brenner*, *Brixen*, *Trente et Vérone* (Italie). La ligne du Brenner a été ouverte en 1867. (Avec ses 22 tunnels, ses 60 grands viaducs et ponts, ses rampes de 23 à 25 mètres par kilom., ses courbes rapides, elle est une des plus hardies que les ingénieurs aient construite.)

Le chemin de fer de l'Arlberg. — En 1880, pour parer à la concurrence que l'ouverture de la ligne du Saint-Gothard, construite à frais communs par l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, allait faire à l'Autriche sur le marché de la Suisse, et en même temps pour tourner les douanes allemandes, le gouvernement austro-hongrois décida de rattacher le chemin de fer du Tyrol aux lignes suisses, en perçant les montagnes du Vorarlberg. Cette nouvelle voie rapprochera it la France de l'Autriche, avec Zurich

comme intermédiaire, et pourrait devenir un jour la vraie route européenne entre Londres, Paris, Vienne, Constantinople ; le projet déposé le 24 janvier 1880 par le ministre du commerce, fut voté le 15 mars et le 3 mai par les Chambres, sanctionné par l'empereur le 7 ; les travaux commencés le 14 juin étaient terminés 4 ans après, et la ligne ouverte au mois de



LE CHEMIN DE FER DE L'ARLBERG (TYROL)
(FRONTIÈRES DE BAVIÈRE, D'AUTRICHE ET DE SUISSE.) Echelle 1/925.000

juillet 1884. Le développement total de la ligne de l'Arlberg est de 147 kilom. ; elle va d'Innsbrück à Bregenz (lac de Constance) ; la partie montagneuse s'étend de Landeck, sur l'Inn, à Feldkirch sur l'Ill (affluent du

[redacted]

Rhin); le tunnel, long de 10 266 mètres, va de Saint-Antoine, sur la Rosanna (affluent de l'Inn), à Langen, où la voie rencontre l'Albenz, et suit le cours de ce torrent par le Klosterthal jusqu'à Bludenz, sur l'Ill. Cette ligne, exécutée avec une si étonnante rapidité, a coûté plus de 100 millions; le tunnel à lui seul en a absorbé 40.

Télégraphes (1883), 52 300 kilom.: 10 millions de dépêches. — **Postes** : 6 800 bureaux; 469 millions d'expéditions. — **Marine marchande** (1884) : 9 174 bâtiments, 321 000 tonnes; *mouvement des ports* en 1882 : entrés 50 830 navires et 6 774 000 tonnes; sortis 50 707 navires et 6 784 000 tonnes. *Port de Trieste :* entrés 6 475 navires; sortis 6 489.

IV. — Notions statistiques

Superficie, 622 269 kilom. carr. — **Population** (1880), 37 882 712 hab. (61 par kilom. carr.); — avec la Bosnie et l'Herzégovine, 683 874 kilom. carr. et 39 209 152 hab. — (*Les pays autrichiens* comprennent 299 984 kilom. carr. et 22 144 244 hab.; *les pays de la couronne hongroise*, 322 285 kilom. carr. et 15 642 102 hab.) — **Races**. « On prétend qu'on » trouve en Autriche vingt nationalités différentes et dix-huit idiomes. Ces » nombres donnent lieu à d'interminables discussions, car en ethnographie, » on n'est pas plus d'accord sur la classification des races qu'on ne l'est » en botanique sur celle des espèces et des genres. Le fait est qu'en visi- » tant l'empire-royaume, on rencontre, sans pousser les distinctions à » l'extrême, des Allemands, des Italiens, des Hongrois, des Tchèques, des » Polonais, des Ruthènes, des Slovaques, des Slovènes, des Croates, des » Serbes, des Bulgares, des Cumans, des Iazyges, des Szeklers, des Us- » coques, des Skipétars, des Saxons-Flamands, des Roumains, des Armé- » niens, des Schokatzes, des Wendes, des Grecs, des Tziganes, des Juifs, » des Morlaques, des Wallons, et jusqu'à des Français, colonies perdues » dans le Banat. Voilà certes une collection assez riche des variétés de » l'espèce humaine. Il y a de quoi ravir le philologue et désespérer le po- » litique. Il n'est guère possible que le souverain s'entretienne jamais avec » tous ses sujets en leur dialecte national. Les officiers autrichiens doivent » être polyglottes, car, lorsque l'avancement les fait entrer dans un ré- » giment de nationalité différente, il faut qu'ils en apprennent l'idiome, et » une partie de leur existence se passe à étudier des grammaires toujours » nouvelles pour eux. Aux environs de Temesvar, un propriétaire me » disait qu'il avait absolument besoin de connaître cinq langues : le latin » pour les anciennes pièces officielles; l'allemand pour ses relations avec » Vienne; le hongrois pour prendre la parole dans la Diète; enfin le va- » laque et le serbe pour donner des ordres à ses ouvriers. Charles-Quint » prétendait qu'un homme en vaut quatre quand il sait quatre langues. » A ce compte, l'Autriche devrait être bien puissante, car c'est le moins » que sachent beaucoup de ses habitants... L'Autriche forme un assem- » blage bariolé de groupes ethnographiques qui ne sont pas mêlés, comme » en France, de façon à constituer une seule nation, ayant le sentiment » d'une patrie commune. Chacun est attaché à sa province, nul ne l'est à » l'empire. Vous trouvez des Hongrois, des Croates, des Tchèques acharnés, » mais pas d'Autrichiens. J'ai été souvent surpris d'entendre dans la » bouche de maint officier l'amour de la nationalité parler plus haut que le » dévouement à l'Etat. Chaque race, chaque tribu a vécu dans son canton

» séparée des voisins par la langue, les mœurs, les droits particuliers. » (E. de Laveleye, *Revue des Deux Mondes*, août 1868.)

Les différentes races qui sont juxtaposées, mais non fondues, dans la monarchie, se décomposent à peu près ainsi :

1° **Slaves** (18 300 000), ainsi divisés : A. **Slaves du Nord** formant trois groupes distincts : 1° *Tchèques* revendiquant leur autonomie politique comme anciens sujets de la couronne de saint Wenceslas ; *Moraves* et *Slovaques*, en tout 7 millions ; 2° *Polonais* (2 600 000), hostiles à la Russie, et par suite peu favorables à leurs frères de race ; 3° *Ruthènes* (3 200 000), très attachés à la Russie. — B. **Slaves du Sud ou Yougo-Slaves** (5 500 000), plus unis entre eux : 1° *Serbes* (1 600 000) et *Croates* (1 500 000), ayant la même langue et les mêmes aspirations, dont le nombre s'est sensiblement renforcé par l'annexion récente des *Serbes et des Croates* de l'Herzégovine (1 110 000), qui, malheureusement, pour un tiers pratiquent l'islamisme, et s'entendent mal avec leurs frères catholiques et orthodoxes ; *Slovènes* (1 300 000), ralliés aux premiers, et s'efforçant avec eux de reconstituer dans l'empire un état triunitaire (Dalmatie, Croatie, Slavonie). 2° **Allemands,** 9 200 000 ; — 3° **Magyars,** 6 000 000 ; — 4° **Roumains,** 3 000 000 ; — **Italiens** et **Ladins,** 700 000 ; — **Juifs,** 1 400 000 ; **Bulgares, Tziganes,** d'origine indoue, accueillis dans les siècles antérieurs et tolérés en Hongrie et Transylvanie pour leur talent musical ; **Albanais, Arméniens, Grecs** (300 000), **Jazyges, Koumans, Heidukes, Paloczes** de race tartare ou de souche turque, fondus dans la race magyare, **Szeklers** ou Sicules des vallées de l'Aluta et du Maros, de race magyare, descendants des Huns d'Attila (625 000). Les deux races dirigeantes dans le dualisme austro-hongrois sont les Allemands et les Magyars, bien qu'inférieurs en nombre aux Slaves. Les Allemands ont entre leurs mains presque tout le commerce et l'industrie ; les Magyars professent une vive sympathie pour les Turcs ; les Serbes et les Tchèques haïssent les Allemands, et la Bohême est le théâtre de leurs conflits toujours renaissants, ils sont en même temps les amis ardents des Russes ; quant aux Allemands d'Autriche-Hongrie, ils se rattachent par la langue, les liens d'origine, les sympathies tenaces et les espérances à leurs frères du grand empire du nord.

[redacted]

Répartition des races dans les provinces.

PROVINCES	SLAVES du NORD	SLAVES du SUD	ALLEMANDS	MAGYARS	ROUMAINS	ITALIENS LADINS	JUIFS (en 1880)	TZIGANES	SZEKLERS
Galicie (1869).....	4800000	»	150000	»	»	»	600000	»	»
Bukowine (1869)..	225000	»	50000	»	205000	»	68000	»	»
Bohême (1880)...	3470000	»	2054000	»	»	»	93600	»	»
Moravie (1875)...	1550000	»	508000	»	»	»	41000	»	»
Silésie (1875).....	270000	»	280000	»	»	»	8600	»	»
Goriz (1875)......	»	150000	3000	»	»	72000	320	»	»
Istrie (1880)......	»	165000	5000	»	»	114000	4730	»	»
Dalmatie (1875)...	»	408000	»	»	»	62000	280	»	»
Croatie (id.)......	»	1859000	35000	15000	»	»	»	»	»
Carniole (1872)...	»	437000	30000	»	»	»	100	»	»
Salzbourg........	»	»	152000	»	»	»	115	»	»
Haute Autriche...	»	»	750000	»	»	»	1030	»	»
Basse Autriche...	»	»	2150000	»	»	»	95000	»	»
Tyrol et Vorarlberg..........	»	»	550000	»	»	»	540	»	»
Carinthie........	»	105000	240000	»	»	»	114	»	»
Styrie...........	»	450000	712000	»	»	»	1780	»	»
Hongrie..........	2400000	570000	1610000	5135000	1285000	»	583000	135000	»
Transylvanie.....	»	»	210000	1350000		»	17000	90000	625000
Totaux......	12745000	4144000	9519000	6500000	1490000	248000	1065124	225000	625000

Emigration. — Elle est beaucoup moins considérable qu'en Allemagne, la population étant moins dense; elle est alimentée surtout par les montagnards pauvres du Vorarlberg et du Tyrol dont la 10e partie environ s'expatrie temporairement, soit pour exercer divers petits commerces, soit pour chanter des tyroliennes en s'accompagnant de la cithare; les Slovaques de la Hongrie septentrionale émigrent aussi par milliers et vont gagner leur vie et amasser un pécule, comme terrassiers, manœuvres ou petits marchands, en Allemagne, en France, en Roumanie, même dans l'Amérique du Nord. Beaucoup de Tyroliens et de Slovaques émigrent maintenant dans les nouvelles provinces de la Bosnie et de l'Herzégovine. — **Dialectes** : en Autriche, 8 millions parlent l'*allemand;* 5 200 000, le *tchèque;* 3 230 000, le *polonais;* 2 792 000, le *ruthène;* 1 140 000, le *slovène;* 563 000, le *serbe* et le *croate;* 668 000, l'*italien* ou le *ladin;* 190 000, le *roumain;* 98 000, le *magyar.* — En Hongrie, 6 200 000, le *magyar;* 2 325 000, le *roumain;* 1 882 000, l'*allemand;* 1 800 000, l'*esclavon;* 2 325 000, le *serbe;* 345 000, le *rhutène;* 79 0C0, le *tzigane;* 83 000, le *wendique;* 3 500, l'*arménien;* 57 000, les *langues étrangères.* — **Instruction publique** : En *Autriche ; enseignement primaire* laïque mais non obligatoire, et gratuit seulement dans quelques provinces; il y a environ 15 000 écoles peuplées de 5 200 000 élèves; sur 1 000 enrôlés, 985 savent lire dans la basse Autriche, 8 à 900 en Silésie-Bohême; 5 à 600 dans la Carinthie, la Moravie, et 100 à 200 en Croatie, Transylvanie, Galicie; 98 en Bukowine, 43 en Dalmatie. Il y a une école primaire supérieure (Bürgerschule) par district scolaire. — En Hongrie, l'*enseignement primaire* est obligatoire, laïque, gratuit, rétribué par l'Etat et les communes; l'étude de la langue magyare obligatoire dans les écoles, qui sont de trois sortes, *élémentaires, supérieures, bourgeoises*, au nombre de 16 000; il y a 70 *écoles normales;* des écoles *industrielles et agricoles*, une *académie agronomique*, des *écoles de viticulture;* une *académie* et 46 *écoles de commerce.* — *Enseignement secondaire* donné dans 224 gymnases ou Realschulen en Cisleithanie et 178 en Transleithanie. — *Enseignement supérieur* dans 7 universités autrichiennes : *Vienne, Prague, Cracovie, Lemberg, Grätz, Innsbrück, Czernowitz;* dans 4 hongroises : *Pesth, Klausenbourg, Agram, Hermannstadt.* — Il existe des instituts *polytechniques*, des *écoles des mines*, l'*académie Thérésienne*, à Vienne, est une école d'administration. — **Justice** : En Autriche : *cour suprême de cassation* à Vienne; 9 *cours d'appel supérieures;* 62 tribunaux de province et de cercle; assises de jurys et 900 juridictions locales jugeant en première instance : tribunaux de commerce; — en Hongrie : *cour de cassation* à Pesth; 2 *cours d'appel*, dites *tables royales* à Pesth et à Maros-Vasarhély; 116 *tribunaux de première instance;* 10 *cours d'assises;* 374 *juridictions de district; tribunaux de commerce.* — Pour la Croatie et la Slavonie, *cour suprême* et *tribunal d'appel* à Agram; avec 2 *tables comitales* et 6 *tribunaux de district.* — **Cultes** : *catholiques romains*, 25 100 000 (pays allemands, Galicie occidentale, littoral, Croatie); — *catholiques grecs*, 3 200 000 (Galicie); — *grecs orthodoxes ou orientaux* 4 millions (Bukowine, Dalmatie, Sirmie); — *protestants*, 4 millions (Hongrie); — *israélites*, 1 400 000 (Bukowine, Galicie, Bohême); — *arméniens*, 11 000. — **Armée** : Service militaire personnel et obligatoire pendant 12 ans; les jeunes gens à 20 ans sont répartis en 3 catégories : la première doit 3 ans de service dans l'*armée* active, 7 dans la *réserve*, 2 dans la *landwehr;* la deuxième doit 12 ans dans la *réserve de recrutement ;* la *troisième* est versée pour 12 ans dans la *landwehr.* Le landsturm, sauf dans

[redacted]

le Tyrol et le Vorarlberg, n'est recruté qu'en temps de guerre et par engagements volontaires. L'armée, *sur pied de guerre*, comprend 1258000 hommes; *sur pied de paix* 257000, répartis en 15 régions de corps d'armée. Les principales écoles militaires sont : l'*école de guerre* et l'*académie militaire* de Wiener-Neustadt. — **Marine de guerre** : les marins font 3 ans de service actif, et 7 ans de réserve : la flotte comprend 12 vaisseaux cuirassés dont 2 monitors du Danube et 31 vapeurs; 12200 hommes en temps de guerre. — **Monnaies** : *poids et mesures* : *gulden* ou *florin* (argent) = 2fr,50, divisé en 60 kreutzers; pièces d'argent de 10 kreutzers = 0fr,40. — La *couronne* (Krom) (or), = 34fr,40; la *demi-couronne* = 17fr,20. Il y a des pièces d'or de 10 et 20 francs correspondant aux monnaies françaises. Depuis 1876, le *système métrique* est adopté en Autriche. Les mesures encore usitées sont : le *klafter* (toise) = 6 pieds; le pied = 0m,310; — le *jock* = 5752 m. car.; le *metzen* = 61 lit.; le *centner* = 560 kilogr. — **Budget** : (1884). *Recettes*, 474550000 florins : *dépenses*, 514919000 (déficit 40369000 florins). *Dette publique* : 12 milliards.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le pays des Dolomites[1].

« Comment peindre cet étrange défilé qui se nomme sur la carte *Hollensteinerthal*, et qui forme le vestibule des Dolomites?-Son aspect inattendu présente un contraste indicible avec les riants paysages du Pusterthal où nos yeux s'étaient rassasiés la veille de verdure et de fraîcheur. Ici tout est grand, solennel : c'est une nature qui fronce le sourcil, et qui annonce la région extraordinaire où l'on va bientôt pénétrer. Les montagnes ont des formes âpres et farouches, elles se dressent de tous côtés comme des murs inexpugnables, et montent d'un jet vers les régions du vertige. Leurs parois grisâtres, taillées à pic, défient l'escalade. La seule verdure qui jette une note gaie dans le tableau, ce sont les pins qui croissent au fond de la vallée, et au milieu desquels la route déroule son monotone ruban gris.

» A une demi-lieue de Toblach brille entre les arbres un petit lac d'un splendide vert émeraude, le Toblacher See : rien

---

1. « Les Dolomites, dit plaisamment M. J. Leclercq, ne sont pas une peuplade, » mais des montagnes calcaires. Elles doivent leur nom au géologue français » Dolomieu, qui le premier observa leur structure. La région qu'elles occupent » est située partie en Autriche, partie en Italie, et comprend cette portion du » Tyrol et de la Vénétie, qui s'étend entre l'Adige, l'Eisack et la Piave. C'est » dans ce rayon relativement restreint que se trouvent les sites les plus grandioses » non seulement des Alpes, mais peut-être de l'Europe entière. »

de plus calme et de plus poétique que cette nappe d'eau d'une transparence glauque, où la fine colonne des pins se mire comme dans une glace polie. Deux heures de marche encore, et nous voici au bord de la Dürren See. Au premier abord on est tenté de prendre pour une immense table de malachite ce lac verdâtre dont les veines, les stries, les reflets rappellent l'aspect de ce marbre de Sibérie. Rien de plus étrange que la teinte de ces eaux. Pas une ride à leur surface. Leur immobilité absolue leur donne un éclat singulier, en quelque sorte fascinateur : une sirène sortirait de leur sein qu'on n'en éprouverait pas le moindre étonnement. Ce lac mystérieux reçoit trois tributaires, et cependant il n'en sort aucune rivière. Il ne déborde jamais, et nul ne sait où il déverse les eaux qui se perdent dans ses profondeurs.

» Des bords du lac, nous aperçûmes pour la première fois les géants dolomitiques : les Drei Sinnen, le Piz Popena, et plus près, nous dominant de toute la hauteur de ses escarpements aériens, l'auguste et incomparable Monte Cristallo, avec son manteau immaculé de neiges éternelles et sa cuirasse de glace jetée sur ses épaules à près de 3000 mètres d'altitude... »

» ... Dans ces contrées, les pâturages élevés où les bestiaux passent tout l'été s'appellent des alpes. Les bergers y vivent dans de grossières cabanes faites de troncs d'arbres à peine équarris, où ils se vouent à la fabrication du fromage. L'alpe Misurina est un type parfait de ces hauts pâturages des Dolomites : une superbe prairie ondulée comme les vagues de la mer, aussi verte que les prairies de la verte Erin, nourrissant des bestiaux gras comme ceux des pâturages hollandais, et, pour cadre à ce tableau, des montagnes nues et stériles, aux formes tourmentées, d'une teinte gris-cendre, découpant sur le bleu du ciel des cimes aiguës, tailladées en scie, d'un aspect étrange et sauvage. C'est l'oasis à côté du désert, l'idylle en face de la désolation.

» Au milieu de ces pâturages il n'y avait plus la moindre trace de la direction à suivre. Nous prîmes le parti de marcher bravement en droite ligne, et nous finîmes par rejoindre un chemin qui nous mena au milieu de l'entonnoir verdoyant où dort le lac Misurina. Je n'ai rien vu de plus calme, de plus silencieux, que ce petit lac de montagne placé au-dessus des tempêtes : il réfléchit le paysage environnant dans le cristal miroitant de ses eaux immobiles. Aucun souffle ne ride sa face diaphane aux reflets d'émeraude. Aucune aile ne traverse les airs au-dessus

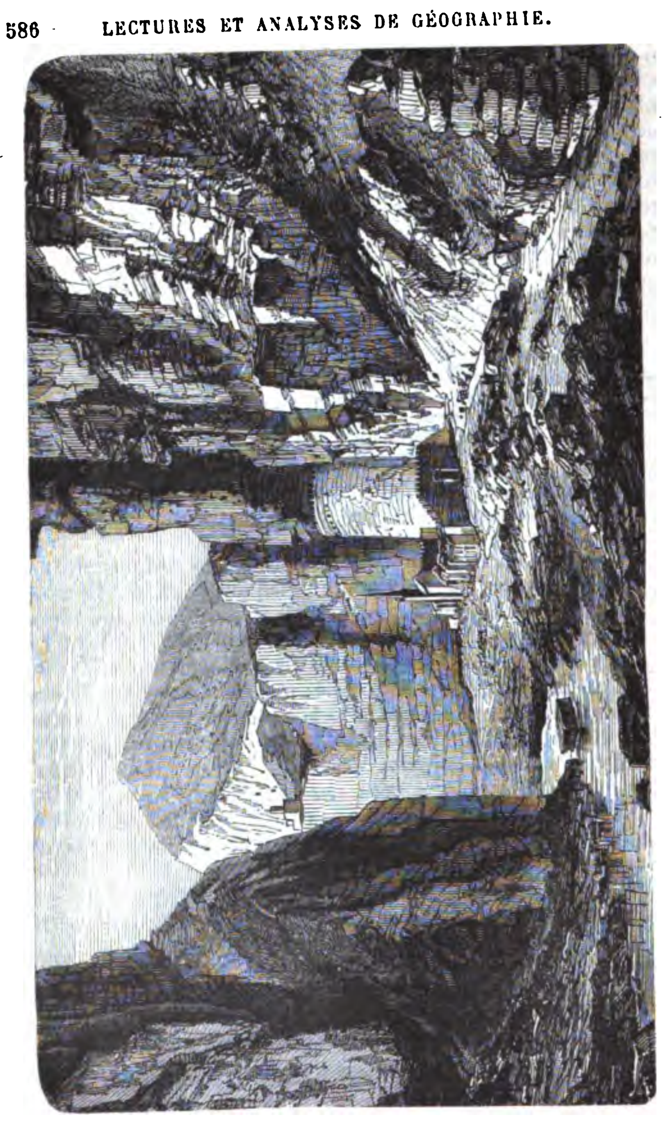
[redacted]

d'elle. Ce lac, où les truites abondent, est alimenté par des sources nombreuses, qui jaillissent dans son sein. Ses eaux sont glacées sous le soleil d'août. Son altitude est de 1790 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur ses bords s'épanouit une belle végétation de conifères, et dans la distance s'estompent les hardis pinacles des Drei Sinnen, qui présentent toujours l'aspect saisissant sous lequel nous les avions vus des bords de la Dürren See; mais, vus de ce côté, ils affectent une forme bien différente : ce ne sont plus des tours de cathédrale, mais des obélisques géants, qui semblent avoir leurs puissantes assises dans les entrailles de la terre... ».

La route postale de Schluderbach à Ospitale, qui conduit au val d'Ampezzo, au centre même des Alpes Dolomitiques, et qui relie l'Autriche à la Vénétie, est dominée à droite par les escarpements de la Croda Rossa, à gauche par l'imposant massif du mont Cristallo ; de sombres forêts de pins tapissent les pentes inférieures. De Cortina d'Ampezzo, on peut faire, à l'est, l'ascension du mont Cristallo par le col des Tre Croci (des Trois-Croix), à l'ouest celle du mont Tofana par le col des Tre Sassi (des Trois-Rochers); mais toutes les cimes dolomitiques peuvent être admirées dans leur ensemble du haut du mont Piano, le Rigi des Dolomites.

« Raide est le sentier, et l'ombre des sapins ne nous protège qu'à demi contre les ardeurs du soleil au zénith. Au bout de trois quarts d'heure d'ascension, nous arrivons au pied d'une muraille perpendiculaire qui défie toute tentative d'escalade. La montagne, qui nous domine encore de quelque mille pieds, est absolument inaccessible de ce côté; mais vers la droite s'ouvre un col gazonné : on n'y voit plus la moindre trace de sentier, mais il est évident qu'en franchissant ce col nous pourrons aborder la cime par le revers opposé.

» Pendant que nous contournons la montagne, de splendides échappées nous offrent déjà un avant-goût de ce monde féerique des Dolomites au-dessus duquel nous planerons dans quelques instants. Le Marmarole et la cime en pain de sucre des Drei Sinnen nous apparaissent tour à tour dans leur sévère apparat de neiges et de glaces. Le col franchi, nous poursuivons l'ascension pendant trois quarts d'heure encore, et nous apercevons enfin au-dessus de nos têtes un poteau qui nous semble marquer la place de la cime tant désirée. Mais ce poteau n'est que le commencement d'une série de jalons plantés de distance en distance sur le plateau qui couronne la montagne et destinés à indiquer au voyageur la direction du point le plus élevé. Car la



Covelo (Alpes du Tyrol).

cime du Piano n'est autre qu'une vaste plaine couverte d'une herbe courte où les bestiaux vont pâturer en été.

» Il était une heure de l'après-midi quand nous atteignîmes le dernier poteau, érigé à une altitude de 2296 mètres. Telle est l'étendue du plateau, que de ce point culminant situé vers le centre on ne distingue que les régions éthérées. Pour embrasser à la fois les hautes cimes et le fond des vallées, le spectateur doit s'avancer vers le bord du plateau, dans le sens des quatre points cardinaux.

» Nous nous dirigeâmes d'abord vers le sud, et nous nous avançâmes jusqu'au bord d'une corniche aérienne suspendue au-dessus d'un précipice de plus de 1 500 pieds de profondeur. Cet abîme dont les escarpements nous faisaient frissonner n'était autre que la vallée de Ruffredo, que nous avions parcourue l'avant-veille. Elle n'eût pas présenté un autre aspect si nous l'avions dominée du bord de la nacelle d'un aérostat voguant dans les hautes couches de l'atmosphère. Cette vallée, qui en bas nous avait paru empreinte de tant de grandeur, n'était plus maintenant qu'une gorge étroite au fond de laquelle un long ruban blanc serpentait à travers la sombre verdure des sapins. Ce ruban, qui ne paraissait pas large comme un sentier de mulets, était la grande route internationale qui mène en Italie. Presque sous nos pieds, dans un insondable abaissement apparaissait, gros comme un nid d'oiseau, le petit hameau de Schluderbach, dont nous pouvions compter les six maisons rangées comme des dominos au bord de la route. De petits points noirs se mouvaient devant l'auberge comme d'imperceptibles fourmis. Il nous fallait le secours du verre grossissant pour nous convaincre que ces êtres microscopiques n'étaient autres que des créatures humaines. Si de ces régions inférieures nous portions plus haut nos regards, nous restions confondus devant l'énormité des montagnes qui surgissaient dans notre voisinage. Le Cristallo, qui se dresse en face du Monte Piano, nous écrasait de toute sa hauteur. Sa cime nous dominait d'un millier de mètres. Bien qu'entre nous et la montagne il y eût l'espace d'une vallée, nous aurions cru pouvoir d'un jet de pierre en toucher les parois. Nous distinguions avec une incroyable netteté tous les détails de son étrange structure, ses contreforts, ses veines, ses crevasses, ses éboulis, ses neiges et ses glaciers, qui chatoyaient au soleil comme des cuirasses d'acier. Le Cristallo forme la sentinelle avancée d'un prodigieux chaos de montagnes dolomitiques dont

[redacted]

le panorama se déroulait à l'arrière-plan. Grâce à la transparence de l'air, les cimes se dessinaient dans l'éloignement avec une incroyable netteté. Du sein de cette houle immense, qui se heurtait à la voûte du ciel, surgissait le majestueux trident de la Tofana.

» Nous nous portâmes ensuite vers le versant opposé. Là encore le plateau surplombe des précipices vertigineux. Au nord comme au sud, le Monte Piano est taillé à pic, et ses parois inaccessibles sont frappées de stérilité. En nous couchant à plat ventre sur le bord de l'abîme, nous pouvions voir, au-dessous de nos pieds, à une profondeur d'un quart de lieue, la nappe glauque de la Dürren See, où se mirent les quatre maisons de Landro. La vallée d'Hollenstein, au delà de laquelle s'ouvre une échappée sur le Pusterthal, offre une perspective d'une incomparable beauté. A l'arrière-plan, à plus de vingt lieues de distance, les cimes neigeuses de la chaîne du Tauern limitent l'horizon. Vers l'est, le point de mire du tableau est la colossale muraille des Drei Sinnen, qu'on prendrait pour une tour de Babel restée inachevée. Un jour peut-être ses corniches menaçantes s'écrouleront sur le Monte Piano. Ses parois perpendiculaires sont rayées de stratifications horizontales d'une telle régularité, qu'on est tenté de croire que ce formidable monument fut édifié par la main des hommes. Entre les Drei Sinnen et le Cristallo, on aperçoit, comme un lointain mirage, les cimes vaporeuses du Marmarole, et dans la même direction, le petit lac Misurina miroite au fond d'un vert entonnoir. » (Jules LECLERCQ[1], *Le Tyrol et le pays des Dolomites,* 2e partie, I, IV; Paris, in-18, 1880, Quantin.)

Les Tyroliens.

Les habitants du Tyrol sont des montagnards laborieux et hardis. Un écrivain anglais, M. Grohmann, qui a vécu plusieurs années au milieu d'eux, dit qu'ils se distinguent par un grand patriotisme et par un amour inné et passionné pour leur pays natal, et par le sentiment chevaleresque d'une

---

1. Sur M. Leclercq, voy. nos *Lectures sur l'Afrique*, p. 62. Il n'est presque pas une contrée du globe, si lointaine qu'elle soit, qui n'ait été visitée par le hardi touriste, aujourd'hui président de la *Société belge de géographie.* Aux récits de voyages que nous avons cités de lui, nous ajouterons les volumes intitulés : *La Terre de glace, Féroë, Islande, les Geysers, le mont Hécla* (Paris, 1883, in-18, Plon); — *De New-York à la Vera-Cruz, en suivant les routes de terre.* (Paris, 1885, in-18, Hachette.)

[redacted]

mâle indépendance [1]. Ils ont gardé des goûts belliqueux, car le Tyrol a été dans tous les temps un passage d'armées, un théâtre de combats. Ils émigrent beaucoup, mais jamais pour toujours. Colporteurs, musiciens, fabricants de nattes, marchands à l'étranger, ils amassent un pécule. et reviennent passer leurs dernières années dans leurs montagnes natales. Ceux qui restent vivent surtout du produit de leurs troupeaux qu'ils conduisent l'été d'alpe en alpe, jusqu'à 6 000 ou 7 000 pieds d'altitude, dans le voisinage des huttes ou des chalets qu'ils habitent pendant la belle saison, et où ils fabriquent le fromage. Parfois leurs maisons sont bâties sur des pentes si raides qu'il faut les entourer d'une chaine et les fixer à un arbre ou à une pointe de rocher; dans mainte vallée latérale du Pusterthal, on transporte à dos d'hommes, dans de grands paniers, l'engrais et la terre sur les pentes escarpées; et les indigènes, les faucheurs surtout, ne marchent sur les pentes abruptes qu'avec des chaussures munies de crampons. Un des types les plus curieux du Tyrol est le bûcheron (*holzhacker*), à l'extérieur rude et lourd, qui vit éloigné du monde, dans les solitudes des grandioses paysages alpestres.

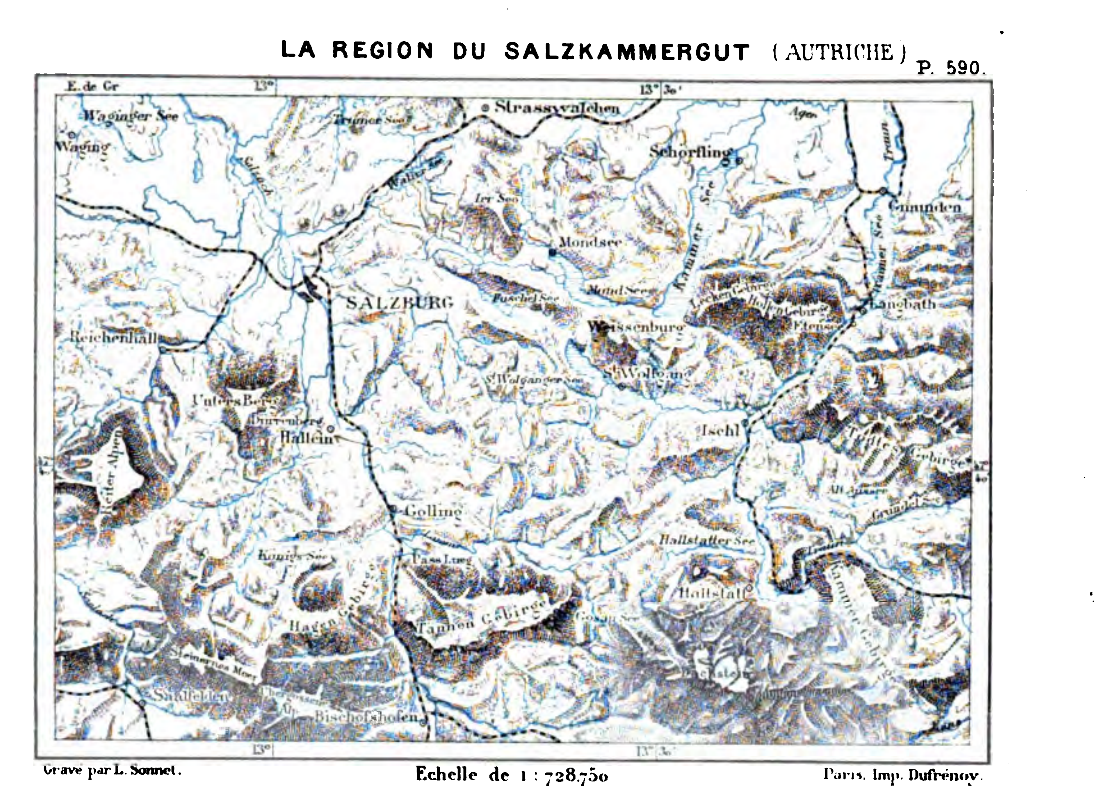
» Parmi les trois ou quatre mille hommes qui s'occupent des travaux relatifs aux forêts, ce sont les plus jeunes et les plus forts qui s'emploient à abattre les arbres. Les dangers de toute sorte auxquels les expose leur métier, sans parler du rude climat alpin, exigent une constitution de fer, une tête sûre et un tempérament robuste. De mars ou avril à novembre, ils vivent sur la pente d'une montagne, souvent dans le voisinage de vastes champs de neige, et rarement à une altitude inférieure à 1 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Leur habitation n'est autre qu'une cabane dont les murs et le toit sont faits de l'écorce mince et poreuse du pin. Et cependant on ne trouverait pas d'hommes plus gais et plus satisfaits de leur sort. Les dangers qu'ils courent proviennent ou de leur propre insouciance ou des éléments, des avalanches, des éboulements, de la foudre et des trombes. On ne peut voyager au Tyrol sans être frappé du

1. On sait l'histoire légendaire du héros de l'indépendance tyrolienne, Andréas Hofer, l'aubergiste de Passeyer. Secondé par deux compatriotes, le laboureur Speckbacher et le capucin Haspinger, il arma les paysans de ses montagnes pendant la campagne de 1809, chassa les Bavarois d'Innsbrück, fit reculer les troupes de Bisson et de Baraguay d'Hilliers, et malgré l'abandon de l'Autriche qui livrait le Tyrol à la Bavière par le traité de Vienne, écrasa quatre mille Saxons et Wurtembergeois dans les gorges de Sterzing, sous des avalanches de rochers et de sapins déracinés. Hofer exerça quelques mois la dictature avec sagesse et modération. Mais devant l'armée du vice-roi d'Italie, les Tyroliens se dispersèrent. La tête d'Hofer fut mise à prix. Il se cacha dans les montagnes; mais un traître le livra aux gendarmes italiens. Conduit à Mantoue, il fut condamné à mort par un conseil de guerre et fusillé le 20 février 1810. Ses compatriotes ont recueilli pieusement les restes du héros populaire, et les ont placés dans un monument élevé dans l'église des franciscains d'Innsbrück.

grand nombre d'images saintes et de tablettes votives qui bordent les routes et les sentiers. Neuf fois sur dix, elles rappellent la mort violente d'un bûcheron ou quelque autre accident fatal. L'insouciante audace qui forme un des traits saillants du bûcheron lui fait dédaigner les précautions les plus élémentaires. Les tablettes votives sont dues trop souvent à ce qu'il fait tomber une seconde trop tôt l'arbre fendu, où à ce qu'il laisse dévier sa hache acérée du tronc durci par la gelée. Le flottage du bois, qui semble en apparence un travail peu dangereux, est la source de bien des accidents. On fait descendre à la rivière, en mai ou au commencement de juin, le bois abattu dans le cours du printemps et de l'automne. Dans les importantes vallées forestières, le gouvernement a facilité le flottage par la construction d'énormes barrières en bois très solide, érigées à l'extrémité supérieure de la vallée, juste en travers du torrent. Au-dessus de la barrière s'ouvre un profond réservoir où l'on accumule de grandes quantités de bois, dépassant de beaucoup le niveau de l'eau. Quand ce bassin artificiel est rempli de bois et d'eau, on ouvre les portes massives de la barrière : alors, avec un bruit terrible, qui fait trembler le sol aux environs, l'eau et les énormes blocs de bois se précipitent vers leur destination, à quatre ou cinq lieues plus bas, près du confluent du torrent et d'une rivière plus grande, où l'on rassemble le bois pour en faire de grandes piles. Si le torrent parcourt des gorges étroites, des défilés resserrés entre des murailles rocheuses, le flottage du bois présente de grandes difficultés. Là les blocs sont exposés à s'embarrasser les uns dans les autres : en quelques minutes, tout le train de bois peut s'amonceler en une masse stationnaire, par-dessus laquelle se précipite l'eau dévastatrice. Alors il faut faire descendre les hommes au moyen de cordes jusqu'au fond de l'abîme : armés de scies et de longs pieux munis à leur extrémité de crochets de fer, ils s'efforcent de mettre la masse en mouvement, soit en sciant le bloc qui a produit l'arrêt du train, ou bien, si ce moyen ne réussit point, en attaquant les blocs l'un après l'autre, ce qui demande souvent un travail incessant de plusieurs mois. Ce métier est plein de dangers. Si la masse recommence à se mouvoir avant que les hommes, debout sur les blocs, y soient préparés et aient regagné leurs cordes, ils sont inévitablement broyés entre les pièces de bois et les rochers. On a vu des troupes entières de douze ou quinze hommes périr de cette façon. Là-même où le torrent couvre une grande

LA REGION DU SALZKAMMERGUT (AUTRICHE)

P. 590.



Gravé par L. Sonnet.

Echelle de 1 : 728,750

Paris, Imp. Dufrénoy.

[redacted]

[redacted]

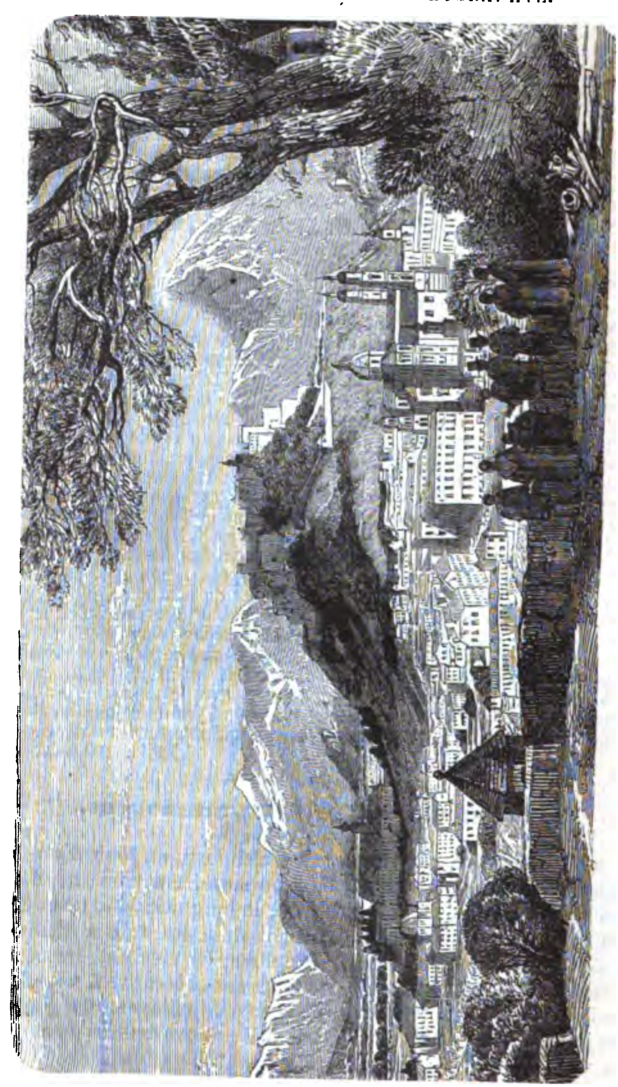
surface et est semé çà et là de grands quartiers de rochers qui ont roulé du haut des montagnes, il arrive que les trains de bois sont arrêtés au passage. Ou bien, si les rives sont basses, un grand bloc ira s'y échouer, poussé par la course impétueuse de ses voisins. Alors les hommes doivent stationner dans l'eau glaciale jusqu'à la ceinture, tout le long du jour et repousser les blocs l'un après l'autre, dans la rivière turbulente : la moindre distraction ou imprévoyance entraîne des suites fatales. » (D'après Grohmann, cité par *G. Leclercq*, *id.*, *ibid.*)

Il faut ajouter que ces travailleurs robustes et sans peur, très attachés à leur foi catholique et à leur souverain, vivent dans une ignorance profonde, et n'ont pas encore tout à fait dépouillé les habitudes sauvages d'autrefois. Leurs fêtes sont quelquefois ensanglantées par des meurtres, et l'un d'eux demandait à M. Grohmann si Londres est un village du Tyrol italien, ou si l'Angleterre est une ville de la Bavière. « La plus triste déception est » celle que l'on éprouve en essayant de pénétrer dans le mouvement litté- » raire et intellectuel de ce pays. Le Tyrol renferme près d'un million » d'âmes, et ce million n'use probablement pas autant de livres de litté- » rature qu'il s'en consomme dans l'étroite circonscription de l'université » de Bonn ou d'Heidelberg... Oui, c'est une admirable chose à voir que » cette terre du Tyrol avec ses fraiches vallées épanouies comme des ber- » ceaux de verdure et des bouquets de fleurs, au pied des montagnes arides, » des pyramides de rocs et de glaciers qui élèvent jusqu'au ciel leurs flèches » étincelantes! Oui, l'on éprouve un charme extrême à s'en aller de prairie » en prairie, à travers ces hameaux si riants, ces demeures si paisibles, à » gravir ces cimes escarpées, et à contempler du haut d'un pic aigu ces » sites si imposants et si variés. Mais il ne faut chercher ici ni le libre » mouvement intellectuel, ni les vives et franches communications de la » pensée, et cela suffit pour affliger l'enthousiasme de celui qui ne voyage » pas seulement dans l'intention d'observer les scènes pittoresques de la » nature, mais qui désire entrer en rapport avec les hommes. Entre ces « images gigantesques des différentes zones du Tyrol et ce servage d'esprit » de ceux qui l'habitent, il y a un contraste qui m'a souvent frappé.

Xavier Marmier.

Salzbourg et le Salzkammergut.

« Des tours de la forteresse de Salzbourg, on jouit d'une admirable vue sur la contrée environnante. Au pied du Hohen Salzbourg s'étage en amphithéâtre, le long des deux rives de la Salzach, la coquette cité. Le soleil dore les toits rouges des maisons blanches, les dômes, les églises, les clochers, les flèches des chapelles, des couvents, les tours des châteaux. A vos pieds, se déroule une immense vallée, semée de villages, de chalets, de jardins, de champs cultivés, de collines couronnées de castels,



Vue de Salzbourg.

[redacted]

arrosée par la rivière, qui serpente comme un long ruban d'argent et va se perdre à l'horizon. De tous côtés s'allongent les croupes verdoyantes des montagnes couvertes de sapins, et dominées par la chaine neigeuse des Alpes d'Autriche. Voici le Gaisberg, puis le Tannenberg, le Pass Lueg, le Hohe Gœl, réunis comme de vieux guerriers, les uns nus et chauves, les autres coiffés de casques d'argent ; quelques-uns semblent reposer majestueusement étendus ; d'autres, plus sombres, élèvent leurs dentelures vers le ciel comme des bras menaçants. Le plus farouche de la bande, c'est l'Untersberg où, selon la tradition, sommeille au fond d'une caverne le grand empereur Barberousse, à la large épée[1]. L'âpreté de ces crêtes sauvages forme un saisissant contraste avec la fertilité de ces campagnes fleuries.

» Du haut du Mœnchsberg (mont des Moines) le voyageur contemple l'ensemble de la ville de Salzbourg. On redescend par le Klausenthor, rocher escarpé près duquel les maisons des pauvres habitants du faubourg se suspendent comme des nids d'hirondelles, aux parois accidentés de la *Nagelfluh*. Pour atteindre le Capuzinerberg (mont des Capucins) qui se dresse en face du Mœnchsberg, il faut gravir un escalier de deux cent cinquante marches, le long duquel s'échelonnent de curieuses chapelles dont les groupes en bois composent un chemin de croix de grandeur naturelle...

» ... La ville de Salzbourg mérite d'être visitée en détail. Ses arcades, ses terrasses, ses rues étroites, ses hautes maisons peintes en jaune, rose, bleu, ses ponts de bois jetés sur le torrent tapageur, ses places égayées de nombreuses fontaines, impriment à cette cité pittoresque une physionomie particulière. Elle participe à la fois du caractère allemand et du genre italien. Quand la nuit vient, il est doux d'errer sous les ombrages du parc de Mirabel, antique résidence des évêques du duché. Les vieux arbres aux troncs moussus, entrelacés de lierre, penchent mélancoliquement leur front dépouillé sur la terrasse solitaire. Au fond des bosquets de buis et de cyprès, taillés à la mode de

1. Selon la tradition populaire, l'empereur Frédéric Barberousse, enfermé au fond d'une caverne sombre « dans la nuit du vieux mont », est assis devant une table de pierre sur laquelle tombe sa longue barbe blanche, attendant le jour où il doit reparaître en Allemagne pour commencer une ère nouvelle. On sait les beaux vers que cette légende a inspirés à notre grand poète, Victor Hugo, dans les *Burgraves*, partie I, sc. 2. — L'Untersberg (1975 m), dont l'ascension est pénible, jouit dans toute l'Allemagne d'une grande célébrité. Cette montagne est surtout intéressante pour les géologues et les botanistes.

le Nôtre, se cachent les statues des dieux et des déesses que le temps a dégradées. Le théâtre agreste, où l'on jouait en plein air pendant l'été, est désert, et le triton qui souffle dans sa conque ne lance plus le jet d'eau retombant dans le bassin de marbre où les marquises poudrées miraient leur gracieux visage. L'esprit s'abandonne à la rêverie et évoque les splendeurs d'un passé évanoui. L'ombre de Mozart[1] semble planer sur cette vallée poétique qui fut le berceau de l'auteur de *Don Juan*. » (A. JOUBERT, *Correspondant*, 25 mai 1875.)

Salzbourg a des environs charmants; on les a comparés souvent aux sites les plus vantés de la Suisse; un Anglais, trop enthousiaste, sir Humphrey Davy, va jusqu'à écrire : « Qui n'a pas vu Salzbourg n'a rien vu, et » si l'on ne peut pas voir Naples, on doit au moins aller visiter Salzbourg. » Il est certain que la région alpestre qui s'étend entre la haute Salza et l'Enns, et que traverse le torrent de la Traun, mérite mieux le surnom de *Suisse autrichienne* que les contrées surnommées *Suisse saxonne* ou *Suisse franconienne*. Aux portes de Salzbourg, l'aristocratie allemande habite des châteaux et des villas entourés de grands parcs, à Aigen, à Hellbrunn, à Leopoldskron, Glaneck, Fürstenbrunn, villages coquets, reliés entre eux par des routes plantées de chênes et de marronniers séculaires. A l'ouest de la Salza, en amont de Salzbourg, le mont Watzmann domine le lac Kœnigssee, sur le territoire bavarois; au sud, au grand coude de la Salza, s'ouvre la fameuse vallée de Gastein, le long du torrent de l'Ache, sur le versant septentrional du Hohe Tauern. Cette vallée, jadis célèbre par ses mines d'or et d'argent aujourd'hui épuisées, est une des plus fréquentées de l'Autriche pour ses eaux minérales : Hof Gastein, Bückstein, Dorf Gastein, ont leurs établissements et leurs sources; mais le village qui attire le plus grand nombre de visiteurs est Wildbad-Gastein, situé au sommet de la vallée, à 1 046 m. d'altitude, au pied du Grau Kogel, entre des hauteurs boisées, sur les deux rives de l'Ache. La rivière s'y précipite par une série de cascades dont l'une tombe en deux bonds de 85 et de 62 mètres. Les environs sont admirables; Wildbad Gastein a sept sources thermales. Les Romains, dit-on, les connaissaient; l'empereur Frédéric IV, en 1436, vint y faire une cure; un hôtel y fut bâti en 1509. Depuis ce temps, elles sont devenues un des rendez-vous favoris des diplomates et des souverains; plus d'une fois, au dix-neuvième siècle, les empereurs et les rois, en se promenant sous les ombrages, y ont décidé de la paix ou de la guerre.

A l'est de la Salza, dans le bassin supérieur de la Traun, s'étend la pittoresque région lacustre du Salzkammergut : le sol de cette contrée et de celles qui l'avoisinent, est particulièrement riche en dépôts salins; la plupart des noms de villes ont la même étymologie (hall, *sel*), Hallein, Hall, Hallstatt, Salzbourg, Salzach, Reichenhall, etc.; l'exploitation des salines est, avec la fabrication des fromages, la grande richesse de la contrée. Le Salzkammergut, dans les montagnes des districts d'Ebensée, Ischl,

1. Mozart est né à Salzbourg en 1756; il est mort en 1791, à Vienne.



Cascade de la Traun.

Hallstatt, Aussée, produit 5 à 600 000 quintaux de sel par an ; la montagne de Dürrenberg, près d'Hallein, en a donné en six siècles 10 millions de tonnes; sur le versant occidental de la même montagne, les villes bavaroises de Berchtesgaden et de Reichenhall exploitent aussi les couches de sel souterraines, et les sources salines; cette industrie s'étend même jusqu'à Traunstein et Rosenheim, où un aqueduc long de près de 100 kilom. porte les eaux salifères qui sont artificiellement traitées.

Le Salzkammergut renferme les plus beaux lacs de l'Autriche, au nombre de 35 : alimentées par de limpides torrents, leurs eaux sont pures et azurées, et le cadre de verdure et de rochers qui les environne leur donne un attrait particulier. Le plus grand est le *Kammer See* (long de 40 kilom., large de 3), qui reçoit les eaux de plusieurs autres moins étendus, et dont les eaux coulent à la Traun par le déversoir de l'Ager; le plus célèbre est le *Trauner See*, long de 12 kilom., large de 3, qui s'étend de Langbath à Gmunden; la Traun lui apporte les eaux du Grundel See et du lac de Hallstatt, le plus profond et le plus austère de la région. Encaissé de toutes parts sauf au nord, au débouché de la Traun, près de Steg, par des montagnes escarpées de 1 500 à 2 500 mètres, le Hallstatter See a un aspect grandiose et sombre ; les habitants de la rive occidentale ne voient jamais le soleil, de novembre à février. Une route conduit de Hallstatt à Gosaumühle; elle passe sous le Gosauzwang, magnifique aqueduc haut de 40 m. qui conduit à Ischl et à Ebensee la *soole* ou saumure des mines de Hallstatt. En remontant l'étroite-vallée au fond de laquelle coule la Gosaubach, on arrive aux deux lacs de Gosau : le plus grand au sud, le *Vordersee* (lac intérieur), entouré de hautes montagnes que domine le Thorstein ; le plus petit, *Hinterse* (lac postérieur), plus élevé et plus sauvage, alimenté par le glacier du Dachstein. La Traun, avant d'entrer dans le lac qui porte son nom, passe à Ischl, où elle reçoit l'Ischl issu du lac Abersee ou de Sanct Wolfgang, que domine au nord l'imposante montagne du Schafberg. Les bains d'Ischl, grâce à leur position centrale dans cette région, où les eaux salines et les beaux sites abondent, attirent de toutes parts des malades et des touristes. La *Kaiserlische villa* est le séjour favori de la famille impériale d'Autriche pendant l'été, et là aussi la politique a eu maintes fois ses entretiens secrets. En l'honneur d'un de ses hôtes habituels, une des cascades voisines du château a reçu le nom de Hohenzollern.

« Pour se rendre à Berchtesgaden et au lac Kœnigssee, on sort de Salzbourg par la porte Cayetan et on côtoie la base de l'Untersberg... Nous entrons sur le territoire bavarois, et la route suit le cours impétueux de l'Achen. Tantôt elle traverse des vallées fertiles où descendent en pente douce des collines semées de chalets; tantôt elle s'enfonce dans les forêts de sapins qui escaladent la montagne... Avant d'arriver à Berchtesgaden, nous laissons à gauche les salines, et nous pénétrons dans une vallée riante terminée par une guirlande de montagnes que surplombent les glaciers de Watzmann.

» Un sentier ombragé conduit au lac Kœnigssee, dont les abords sont toujours occupés par une collection de véhicules de



Vue du Vordersee.

tous genres, tant la foule des visiteurs est grande. Paniers, victorias, calèches, coupés, tout y est, même l'antique berline jaune accompagnée du postillon botté, à la veste bleue, le cor en sautoir, le chef couvert d'un chapeau de cuir orné d'une enorme plaque aux armes d'Autriche. Des batelières en costume national vous invitent à naviguer sur les eaux vertes du lac-roi. Nous nous confions à la solidité de leurs poignets et nous prenons place sous la tente de leurs barques. Les montagnes qui encadrent le lac Kœnigssee sont si escarpées à droite que les bûcherons et les chamois seuls peuvent gravir leurs flancs abrupts. A gauche, elles semblent plus abordables, et le roi de Bavière y chasse pendant l'hiver. Ce prince veille avec un soin jaloux à ce que rien n'altère le caractère sauvage de son lac, et il a refusé à une compagnie anglaise la permission d'y établir un service de bateaux à vapeur. Aussi l'illusion est-elle complète quand on a perdu de vue les rives habitées et qu'on vogue paisiblement sur les eaux transparentes, entre deux rangs de hautes montagnes qui entretiennent une perpétuelle fraîcheur. »

(A. JOUBERT.)

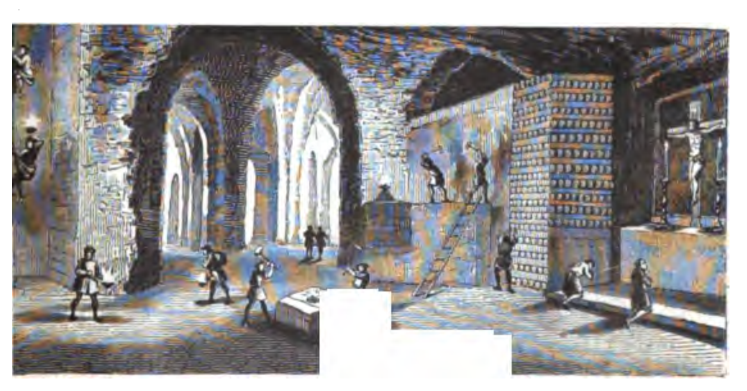
Les mines de sel de Hallein (Salzbourg). Les mines de Wieliczka (Galicie).

Hallein est une petite ville de 3800 habitants, située sur la rive gauche de la Salzach, au pied du mont Dürrenberg, près de la frontière bavaroise. Les traités de 1815, pour ne pas priver le roi Louis de ses plus belles chasses, lui ont laissé la vallée de l'Achen et le bassin du beau lac Königssee, qui pénètre comme une enclave dans la province salzbourgeoise. Le Dürrenberg est partagé entre les deux Etats, et les dépôts salifères forment l'industrie principale des populations des deux versants. Les procédés qui sont en usage pour l'exploitation des mines de sel sont à peu près les mêmes partout; la descente dans les galeries vaut la peine d'être décrite :

« Nous payâmes la cotisation fixée par un tarif, puis on nous apporta un costume propre à la circonstance. Alors commença la plus bouffonne mascarade. Imaginez une culotte et une veste de calicot blanc comme celle des apprentis pâtissiers; sur les reins, une pièce de cuir, comme en ont les ramoneurs; sur la tête, un informe bonnet de feutre noir; à la main gauche, un épais gantelet de cuir, à la main droite, une chandelle allumée. Ainsi équipés, sans trop savoir pourquoi, nous nous enfonçâmes dans une galerie voûtée, par une petite porte de bois blanc. Voilà pour un enfer une entrée peu infernale. Nos guides allaient

[redacted]

devant. Nous marchions un à un, portant gravement nos flambeaux, en silence, et avec ce léger sentiment d'inquiétude qu'inspire toujours l'approche de l'inconnu. La lueur de nos chandelles faisait étinceler les blocs de marbre brut qui composent la voûte. Le chemin tantôt montait, tantôt descendait. Cette promenade avait son charme, mais comme elle se prolongeait, elle nous sembla monotone. On commença à murmurer ; l'attirail du tablier de cuir et du gant nous parut inutile. Tout à coup nos guides s'arrêtèrent. L'un d'eux se pencha, promena sa lampe à ses pieds, éclaira un grand trou plein d'ombre, dont on ne voyait pas la fin, s'y engagea à mi-corps, et disparut comme un musicien d'opéra, par une trappe. « A mon tour »,

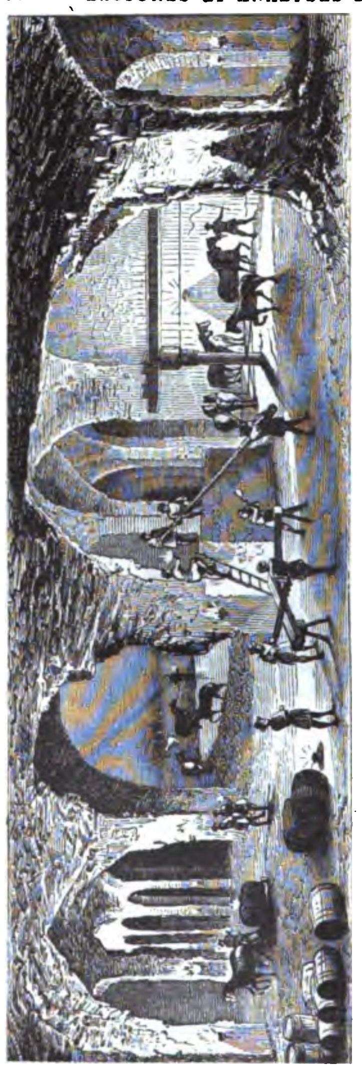


Mines de Wieliczka (la chapelle).

dit le second. Et il en fit autant. Les rires s'arrêtèrent d'eux-mêmes, et plus d'un aurait voulu être bien loin.

» Le puits ne s'enfonçait pas perpendiculairement comme fait une citerne, mais obliquement, en formant un plan incliné, d'une pente extrêmement rapide. Un corps abandonné au sommet eût roulé en quelques secondes jusqu'au fond. On distinguait une espèce d'échelle appliquée contre la paroi inclinée ; les montants en étaient gros comme la cuisse ; ils semblaient polis et lustrés par un fréquent usage. Une corde grosse comme celle qui sert de rampe à certains escaliers pendait à la muraille. Deux guides étaient demeurés avec nous. Nous les interrogeâmes avec anxiété : « Regardez et faites comme moi », répondit l'un

[redacted]


Mines de sel de Wieliczka (le lac).

d'eux. Il sauta lestement dans le trou, s'étendit sur le dos le long de cette machine, serra les montants avec ses cuisses, ses jambes et ses pieds, empoigna la corde de la main gauche, éleva sa lampe de la main droite, et se laissa rapidement glisser, comme les précédents. On vit la lumière flotter, décroître, puis disparaître. Il fallait le suivre. J'étais en tête de la bande; mes compagnons me firent les honneurs du passage. J'entrai dans le trou ; je me couchai sur le dos ; j'imitai de mon mieux tous les mouvements du guide; je raffermis mon gant, et sous mes reins le tablier de cuir, je saisis la corde et je me laissai aller. Le mouvement fut d'abord assez modéré, mais il s'accrut graduellement, et vingt secondes après, la vitesse fut telle, qu'à travers l'épaisseur du gant je sentais la cuisson de la corde sur ma main ; le frottement de l'échelle me déchirait les jambes. Je me servis alors de mes pieds et de ma main comme d'un frein,

[redacted]

pour me ralentir, et j'y parvins. Je goûtais le soulagement d'une allure plus douce, quand j'entendis sur ma tête un grand bruit et le roulement d'un corps qui arrivait sur moi avec vitesse. C'était un de mes compagnons. Je voyais déjà sa lumière vaciller à peu de distance au-dessus de ma tête. Une goutte de cire tomba sur ma main. J'allais l'avoir tout entier sur les épaules. Je ne l'attendis pas. Je desserrai les doigts; je donnai de l'éperon, et je me laissai de nouveau rouler avec une grande vitesse sur la pente. Une minute après je touchais terre



Mines de Wieliczka.

avec un choc assez rude. Mes compagnons y arrivèrent successivement, comme des gouttes d'eau qui roulent le long d'une branche. Nous nous retrouvâmes debout, étourdis, ébahis, moitié contents, moitié fâchés, en somme plus morts que vifs...

« ... Notre répit ne fut pas de longue durée. En moins de cinq minutes, nous arrivâmes au bord d'un nouveau trou. Il fallut recommencer l'exercice... Ces échelles s'appellent *rolles*. Nous en descendîmes quatre ou cinq... Le plus extraordinaire, c'est, après de longs circuits dans les galeries et plusieurs voyages dans les rolles, de se trouver tout à coup au bord d'un grand lac. Une voûte convexe et surbaissée pèse sur lui. On dirait une grande cuve de marbre brut. Des lampes pendues alentour, et allumées en notre honneur, ne dissipaient qu'à moitié son ombre. Un grand radeau noir était amarré à la rive.

[redacted]

Nous y entrâmes, il se mit à marcher de lui-même. Ni rames, ni matelots ; la barque glissait lentement et silencieusement. Un homme, invisible à cause de la distance et de la nuit, nous halait sur l'autre rive.



Mines de Wieliczka (la descente des chevaux et les écuries).

» ... La mine se termine par une longue galerie humide, étroite, basse, et tout à fait maussade à voir. L'eau dégoutte sur la tête, et suinte sous les pieds. A peine peut-on s'y tenir debout sans se heurter le front. Elle descend par une pente rapide. A l'entrée se trouvaient deux bancs de bois montés sur des roues en fer, lesquelles sont engagées dans des rails qu'elles ne peuvent quitter. « Mettez-vous à cheval sur ces bancs, nous dirent nos guides, tenez-vous fermes, et quoi qu'il arrive, ne remuez ni bras ni jambes, non pas même le petit doigt. » Nous enfourchâmes donc notre étrange monture, six cavaliers pour chacune. Nos guides en firent autant. Quatre jeunes garçons, dont la tête rasait la voûte, s'attelèrent au timon, et nous par-

[redacted] [redacted]

times. Le train fut d'abord assez modéré ; puis l'attelage s'anima ; puis il courut à perte d'haleine, et bientôt grâce à la pente, entraînés eux-mêmes plus qu'ils n'entraînaient, ils nous firent aller avec une effrayante rapidité ; nos fronts, nos épaules, nos genoux, nos coudes, tous les angles saillants de notre corps effleuraient le rocher. Nous n'avions garde de bouger ; un mouvement à droite, à gauche, en bas, en haut, eût coûté le bras ou la jambe. Le premier trouble passé, cette route plaît extrêmement. Mais le charme n'est pas long. Un point lumineux apparaît dans le lointain. Il grandit rapidement ; c'est l'issue de la mine. Nous nous retrouvons en plein soleil, tout aveuglés de lumière, en veste blanche, la chandelle à la main. Et de rire... Cette issue de la



Mines de Wieliczka (l'extraction du sel).

mine est à 5 ou 600 mètres plus bas que l'entrée. Nos habits y avaient été transportés. Nous les revêtîmes, et nous retournâmes

à Hallein [1]. » (Hippolyte DURAND [2], *le Danube allemand et l'Allemagne du Sud*, ch. VIII, in-8°, ill.; Tours, 1863, Mame.)



Mines de Wieliczka.

A 12 kilomètres de Cracovie, au fond d'une haute vallée, s'élève en amphithéâtre la petite ville de Wieliczka. C'est là que sont situés les immenses gisements de sel, exploités sur une étendue de 9000 mètres en longueur, du nord au sud, 1 200 en largeur de l'ouest à l'est, et 312 m. de profondeur. La date de la découverte de ces mines est inconnue; dès le douzième siècle, elles étaient exploitées, et le roi de Pologne, Casimir le Grand, les administra avec sagesse et en tira d'immenses revenus. En 1656, elles passèrent entre les mains de l'empereur Léopold à titre de garantie pour les sommes d'argent qu'il avait prêtées à la Pologne, et en 1683, le roi Sobieski, en échange des secours que l'Autriche sollicitait contre les Turcs, en exigea la restitution. Mais en 1772, lors du démembrement de la Pologne, l'Autriche se réserva la Galicie, et dans l'œuvre de spoliation internationale, les salines de Wieliczka furent sa proie. Les traités de 1815 lui en ont maintenu l'entière possession.

Onze puits mettent les mines en communication avec le dehors. Le plus fréquenté et le principal qui soit ouvert aux visiteurs, est celui de Danié-

1. Quant au sel, voici comment on l'exploite, d'après M. de Bray (cité par l'auteur) : « La gangue du sel est une espèce de roche argileuse très molle; la ma-

[redacted]

lowice. En cinq ou six minutes, on descend au premier des trois étages, profond de 60 mètres. Des escaliers pratiqués dans la mine conduisent aux étages inférieurs[1].

« Sans des guides sûrs, le voyageur s'égarerait infailliblement au milieu du labyrinthe de salles, de passages, de magasins qui s'offrent à lui. Pour tout voir et tout visiter, on a calculé qu'il faudrait passer dans ces lieux quatre semaines, en marchant huit heures par jour. La longueur de tous les passages est évaluée à 62 milles de Pologne, ou 432 kilomètres. A l'aspect de ces profondes cavernes, des parois, des voûtes, des piliers de sel réfléchissant comme le cristal la clarté des lampes et des torches, le spectateur se croirait transporté dans un palais enchanté des *Mille et Une Nuits*. Des stalactites, qui partout se déposent sous mille formes charmantes ou bizarres, ajoutent encore à l'étrangeté du spectacle. Au premier étage, la chapelle Saint-Antoine, creusée dans la mine, ne se compose que de sel. L'autel, les statues, les colonnes, la chaire, les ornements, tout est en sel[2]. Au second étage, on voit un lac de 170 mètres de

---

» nière d'extraire le sel est celle-ci : On a creusé d'immenses salles (il y en a 33) » d'une étendue et d'une forme irrégulières et différentes. Les parois, le mur et » le toit de ces salles sont toujours de cette argile chargée de muriate de soude, » ou de cette dernière substance elle-même en masses considérables et presque » homogènes. On introduit dans ces vastes réservoirs de l'eau douce, que l'on » fait venir des sources intérieures par des canaux pratiqués à cet effet. On en » bouche les issues avec soin, et l'on remplit d'eau les issues jusqu'à leur comble. » On laisse séjourner cette eau six semaines environ dans les réservoirs. Son action » dissout les parties salines attachées aux parois qu'elle baigne. Ces particules » salines forment une véritable saumure. Par des conduits ménagés vers l'entrée » des salles, on s'assure du degré auquel l'eau est imprégnée de muriate de » soude, et lorsqu'il est suffisant, on ouvre les tuyaux pratiqués dans le fond de » ces réservoirs ; alors l'eau salée s'écoule par ces tuyaux jusque dans ces bassins, » où elle est soumise à d'autres opérations avant d'être versée dans les cuves » dans lesquelles on la fait bouillir pour en obtenir le sel pur. »

2. *Page* 604. M. Hippolyte Durand, auteur des spirituels récits de voyage que nous avons mentionnés, a été professeur de l'Université, et inspecteur d'académie ; il remplit actuellement les fonctions d'inspecteur général de l'enseignement primaire.

1. M. Charles Grad, député d'Alsace au Reichstag, qui a visité ces mines en 1878, compte cinq étages, et dit que depuis 1866, l'étage inférieur, le cinquième, est envahi par les eaux. On peut descendre dans les mines autrement que par cet escalier de 260 marches. Le puits Daniélowice est muni d'un treuil. « Rien de » plus simple. On attache à un nœud du câble un certain nombre de cordes égal » au nombre de personnes à descendre. Chaque corde se plie en balançoire. » Chacun porte dans le bras une petite sangle qui servira de siège, une autre » sangle analogue servant de dossier. L'ensemble forme un petit fauteuil aérien » sur lequel vous vous placez. Vous tirez la corde au bord du puits pour vous » asseoir. Tout bien arrangé, la masse reprend la verticale. Vous êtes suspendu » au-dessus du gouffre. Si l'on est plusieurs, on forme grappe. Les chevaux du » manège se mettent à tourner et tout le monde arrive en bas en un instant. » (*La Nature*, 1878, 2e sem.)

2. « Les statues des mines de Wieliczka sont toutes en sel, ce dont les incré-

[redacted]

long, et profond d'une douzaine de mètres, formé par les infiltrations de l'eau dans l'épaisseur de la saline. Une barque s'offre au visiteur qui veut en parcourir les rives.

» Bien que les rayons du soleil ne pénètrent jamais dans ces carrières, la température en est douce et saine, un air frais et tiède y circule sans cesse. Le séjour des mines n'altère point la santé des ouvriers, qui n'y séjournent que huit heures par jour. Les chevaux qu'on emploie dans les carrières y demeurent jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus travailler. On les hisse au jour, qui les aveugle. C'est leur fin. Les salines se composent de trois couches différentes, dont la première contient le *zielona*, ou sel vert, qui comprend parmi ses variétés le *spisa* (sel grisâtre), le *lodowata* (sel glacé), combiné avec la craie, et le *iarka* ou sel en poudre. Vient ensuite la couche régulière du *szibikowa*, ou sel fossile, d'une qualité bien inférieure au zielona. La troisième, qui porte le nom d'*ockosavata* (perlé), contient un minerai de forme hexagonale, plus dense et plus pur que celui des zones précédentes. Ce sel perlé, dont les manufactures d'Angleterre et de Hollande recevaient autrefois des quantités considérables, sert seulement aujourd'hui à faire des bijoux en forme de montres, de canons, de croix, que les mineurs vendent en cachette aux visiteurs. Les couches sont séparées par des lits d'ardoise, d'argile et de gypse. Elles se dirigent d'occident en orient, en s'abaissant vers le midi dans la direction des Carpathes. Aux deux premiers étages, comptés de bas en haut, le sel se trouve par masses informes, dans lesquelles on pourrait tailler des blocs de trois, quatre et cinq cents pieds cubes. On rencontre parfois, pendant le travail d'excavation, des rameaux de bois noir mêlés au minerai. Ce bois, fort tendre et amolli par l'humidité, sert à

» dules peuvent se convaincre d'un coup de langue. Aucun visiteur ne manque » de visiter la chapelle Saint-Antoine. Sa construction date de 1688 et on y célèbre » l'office divin à certains jours de fête. Autel orné de colonnes doriques. Sur les » côtés, statues de saint Antoine et de saint Clément. Sur les marches de l'autel » deux moines agenouillés; au fond, une niche avec une croix devant laquelle » la Sainte Vierge remet l'enfant Jésus entre les mains de saint Antoine. En » face de l'entrée, la chaire avec les statues de saint Pierre et de saint Paul. » Statues, colonnes, autel sont taillés dans le sel et se maintiennent en parfait » état de conservation depuis deux siècles. Placez-vous des flambeaux derrière » les colonnes ou les statues, la lumière devient visible à travers le sel transpa- » rent. De la chapelle à la salle de danse, il n'y a pas loin. Souvaroff, qui tint là » son quartier général en 1809 pendant trois jours, y donna des bals aux officiers » de son armée. Aux jours de fête, les ouvriers et les employés des salines dan- » sent encore maintenant dans la salle décorée à cet effet de grands lustres » pour l'illumination et de balcons pour les musiciens. » (Ch. Grad, *art. cité*.)

[redacted]

nourrir les bestiaux. On trouve aussi des défenses et d'autres ossements d'éléphants. Les géologues supposent que les salines de Vieliczka proviennent d'un dépôt des eaux de la mer, qui jadis aurait baigné le pied des Carpathes. » (*Magasin pittoresque*, t. XXVIII, p. 61.)

Huit cents ouvriers et quatre cents chevaux environ travaillent dans ces mines. La production moyenne annuelle est d'un million de quintaux, dont la moitié se consomme en Pologne ou en Galicie. Bochnia, située à l'est de Vieliczka, possède des salines fort importantes et depuis longtemps exploitées.

Vienne : la tour de la cathédrale.

Vienne, admirablement située au cœur de l'Europe, au point de croisement des routes de l'Adriatique à la mer du Nord et de l'Atlantique à la mer Noire, est une des capitales les plus animées et les plus gaies du continent. Le canal du Danube la partage en deux parties principales ; sur la rive droite s'étend la vieille cité aux rues étroites, bordées d'hôtels somptueux, demeures de l'aristocratie ; dans les quartiers voisins sont rassemblés les ministères, les palais, les édifices publics, les musées, la cathédrale de Saint-Etienne, et les jardins publics. Les anciens remparts ont été remplacés par de larges et magnifiques boulevards (rings) plantés d'arbres et ornés de façades monumentales. Le point le plus animé est le Graben. « Le Graben, avec ses magasins qui font feu de toutes leurs pièces, qui » excitent toutes les convoitises, qui sollicitent tous les goûts, qui peu- « vent satisfaire tous les caprices et tous les luxes, le Graben avec ses » cafés dorés, aux divans recouverts de velours rouge, et qui, l'été, essai- » ment leurs consommateurs sur la place à l'abri de tentes coquettes ; — » le Graben, avec sa houle de promeneurs et de promeneuses, est le bou- » levard des Italiens de Vienne. » (V. Tissot). Sur la rive gauche du Danube, à l'extrémité du faubourg de Léopoldstadt, s'étendent le Prater, le *Bois de Boulogne* des Viennois, et plus au nord, le beau parc de l'Augarten. Sur les montagnes voisines, Vienne a conservé de magnifiques forêts comme celles qui tapissent les pentes du Thiergarten, au midi, derrière les épaisses charmilles du château de Schœnbrünn. » Schœnbrünn est le Ver- » sailles des empereurs d'Autriche, au dire des Viennois. Mais si le parc » rivalise avec celui du roi-soleil, le palais ressemble bien plus à une ca- » serne qu'à une demeure souveraine, avec ses 1400 chambres et ses 139 » cuisines. Gargantua serait satisfait de ce déploiement inusité de broches « et de fourneaux. Les statues et les groupes des fontaines n'ont qu'une » parenté éloignée avec les chefs-d'œuvre qui décorent les bassins de Ver- » sailles. Sauf des ours jouant comme des petits chats entre les pattes » velues de leur respectable mère, nous n'avons rien remarqué de curieux » dans les cages du jardin zoologique de Sa Majesté. En revanche, les bois » qui couvrent les collines dominées par les arcades de la *Gloriette* sont » coupées de sentiers mystérieux où s'égarent de tendres rêveries. De la » terrasse de la Gloriette la vue s'étend sur le panorama de Vienne, sur » ses palais, ses églises, ses ruines encadrées par les cimes nues des Alpes » de la haute Autriche. » (A. Joubert, *Correspondant*, 25 mai 1875.)

Le plus beau monument de Vienne est la cathédrale de Saint-Etienne dont

les hautes tours gothiques dominent la ville tout entière. La tour du sud est surmontée d'une plate-forme du haut de laquelle les sentinelles guettaient l'approche des armées turques. La grosse cloche a été fondue en 1794 avec 180 canons enlevés à l'artillerie du padischah.

« Au sommet de la tour, le bruit de la ville ressemble à la respiration sourde de l'Océan ; et au milieu de ce fouillis, de cet entassement de maisons aux toits soulevés et penchés comme des vagues, la cathédrale se dresse pareille à un récif ; on dirait que les cheminées des fabriques qui fument çà et là indiquent des paquebots à l'ancre, et les faubourgs aux agglomérations blanches moutonnent à l'horizon comme des flots couverts d'écume.

» En cherchant les rives de cette mer, le regard glisse à l'est sur les plaines de la Hongrie et va se perdre jusqu'en Galicie et dans les défilés des Carpathes.... C'est par le Danube que s'est opéré le grand écoulement des peuples ; c'est le long du Danube que s'est jadis avancée la barbarie ; c'est par le Danube que marche aujourd'hui la civilisation ; et qui tient le fleuve, tient les clefs de l'Orient. A mesure qu'on s'éloigne de ces flots féconds, la terre se rembrunit, le paysage prend un aspect triste et sauvage ; aux moissons qui déroulent leur nappe d'or succèdent d'immenses plaines grises et monotones, océan de steppes, contrées encore inconnues et mystérieuses où défilent les caravanes de Tziganes ; où le farouche tchikoch, ce gaucho des pampas hongroises, avec sa chemise frangée, sa large culotte de toile, sa longue chevelure inculte, caracole sur le dos poilu d'un étalon, au milieu des hennissements des haras. Le soir, quand le soleil prend à l'horizon l'aspect d'une roue de feu, on voit se dresser au bord des eaux stagnantes des marécages le héron à tête noire ou la cigogne au bec rouge ; des oies sauvages s'envolent vers les roseaux avec un grand frémissement d'ailes ; des troupeaux de buffles errants s'approchent des puits à bras, qui profilent leurs noires potences sur la pourpre du ciel ; et dès que le soleil s'est éteint et que l'ombre plane au ras du sol, on voit briller un feu de brigands ou de bergers, ou les petites fenêtres d'une tscharda (ou czarda, *auberge*) qui s'allume dans les profondeurs de la puszta.

... » Cette Hongrie est la terre de l'indépendance ; c'est le pays des mâles courages, des cœurs généreux et dévoués, des âmes hautes et enthousiastes. La race est superbe, pleine d'énergie, d'ardeur belliqueuse et d'élans chevaleresques ; dévouée à

[redacted] [redacted]

E.de P.

Deutsch Wagram

Tulbing

Markgrafneusiedl

Rassdorf

Essling

Rutzendorf

GROSS ENZERSDORF

Fischamend

Sulz

Enzersdorf

VIENNE ET SES ENVIRONS

Echelle 1: 220000

E. de Gr.

Paris. Imp. Dufrénoy.

[redacted]

ses maîtres, elle est fière de ses anciennes prérogatives et de ses vieilles libertés.

» La Galicie est aussi un beau et noble pays, avec ses lacs bleus qui sommeillent au fond des vallées noires, ses montagnes abruptes, couvertes de neige et de forêts vierges, de pins durs et serrés, où le vent roule ses longs gémissements, où l'ours se réfugie quand il est poursuivi par le chasseur. Le climat y est rude, la terre ingrate ; c'est une terre de roc, de cascades et d'avalanches. Disséminée dans ses petits châteaux, une noblesse innombrable et prodigue, de mœurs légères, passe sa vie dans les plaisirs ; le moyen âge y meurt en se couronnant de roses.

» Au nord s'étend la Bohême, contrée sévère, laborieuse, adonnée à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Dans ses champs fertiles et bien cultivés vit une honnête et intelligente population, riche et prospère. Les fermes sont vastes, remplies de récoltes et de provisions. La Bohême est le coffre-fort de l'Autriche. L'aurore de la littérature slave s'est levée à l'université de Prague, berceau du panslavisme. Dans ce pays d'aspect rude, les caractères sont fortement trempés, les haines politiques et religieuses ardentes.

... » Si nous nous tournons maintenant vers le sud, nous apercevons la dentelure lointaine et vaporeuse des montagnes de la Styrie, derrière laquelle les Alpes du Tyrol forment comme un double rempart. La Styrie nourrit dans ses pâturages des troupeaux magnifiques et recèle dans ses flancs des monceaux de fer, de cuivre, de plomb : Sibérie en hiver, Italie en été.

» Le Tyrol ! Qui ne connaît le Tyrol, cette Bretagne de l'Autriche ? Peuple vaillant, libre et fier, peuple de guerriers et de chasseurs. Les sommets de cette vieille et héroïque terre sont d'un puissant attrait. Dans le Tyrol du Sud, où l'on cultive le ver à soie, où la vigne se marie au châtaignier, les brises italiennes apportent sur leurs ailes les parfums de l'oranger et les chants du rossignol. Cette province, comme la Suisse, a deux aspects : l'un austère et grandiose, avec ses pics neigeux, ses précipices que franchit le chamois, et au-dessus desquels l'aigle construit son aire inaccessible ; l'autre gracieux, doux, serviable, avec ses collines aux suaves ondulations, ses coteaux verts où rit le soleil du midi, ses ruisseaux dociles qui murmurent toute l'année la joyeuse idylle du printemps.

» Quel merveilleux spectacle que celui de cette Autriche, vue ainsi à vol d'oiseau, du haut de la tour de Saint-Etienne ! On

se croirait sur un phare, au milieu de cet archipel de peuples, et quand on pénètre avec l'esprit et le raisonnement là où le regard s'arrête, quand on examine de près ces provinces si différentes de mœurs, de langage, de sentiments et d'idées, on découvre encore tant de force, de vitalité chez chacune d'elles, qu'il est impossible de ne pas croire à leur durée et à l'avenir de l'Autriche, si le choc ne vient pas du dehors. » (Victor Tissot[1], *Vienne et la Vie viennoise,* ch. VIII; Paris, in-18, 1878, Dentu.)

Le lac Neusiedler et le Hansag.

« Le lac Neusiedler, le Fertö Tava des Hongrois, peut avoir 80 milles de long sur 12 de large. La rive du Nord est montagneuse et boisée. Elle domine le lac sur lequel la vue s'étend au loin. Comme solitude et comme tristesse, involontairement je me rappelai la mer Morte, avec moins de grandeur, sans doute, et moins d'éclat. Quelques barques dormaient sur leurs ancres dans une petite crique; j'en détachai une et fis une promenade sur le lac. A travers les mille nuances de ses eaux changeantes, on retrouve comme ton dominant le vert sombre du Danube; le sable de ses bords a aussi la couleur verte des bancs mobiles du grand fleuve. Tout le sol de la contrée est percé de crevasses et mobile à l'excès; les parapets dont on veut munir les petits ports du Fertö Tava s'enfoncent peu à peu et disparaissent. Le niveau des eaux est sujet à des élévations et à des abaissements dont on n'a pas encore déterminé les lois. Parfois, dans des crues subites, il inonde les campagnes voisines et les ensevelit sous une couche de sable stérile, et le sable et les eaux couvrent la terre pendant plusieurs années. »

Le lac Neusiedler ou Neusiedl occupe le centre de la région comprise entre la Leitha, le Danube et le Raab. Ce vaste marécage se remplit et se dessèche alternativement pendant le cours des siècles. Il s'est formé, dit-on au quatorzième siècle, en engloutissant plusieurs villages : trois fois, en 1693, en 1730, en 1805, son bassin, profond en moyenne de 3 mètres, a été

1. M. Victor Tissot a écrit sur l'Allemagne une série de voyages pleins d'esprit et de révélations piquantes, qui ont eu auprès du public français le plus brillant succès. Tels sont : *Voyage au pays des Milliards; les Prussiens en Allemagne*, in-18; *Voyage aux pays annexés*, in-18; *la Hongrie de l'Adriatique au Danube*, in-8°; *le Pays des Tziganes*. Plus récemment, le fécond écrivain a publié : *la Russie et les Russes*, in-8°; *la Chine, d'après les voyageurs les plus récents*, in-16°, 1885, Jouvet.

[redacted]

desséché par l'évaporation, et de nouveau rempli par les inondations des fleuves qui l'entourent, et par le reflux des eaux issues des marais et des prairies du Hansag. Sa superficie varie donc suivant le degré de sécheresse ou d'humidité, suivant la hauteur des crues du Danube dont le niveau est à 15 mètres au-dessus du lac Neusiedl. Le dessécher serait une opération coûteuse et peu productive; le fond de ce lac contient beaucoup de soude, et l'agriculture ne serait mise en possession que de terres inféfécondes, tout en perdant l'humidité fournie par le lac et indispensable aux terres environnantes. Le lac de Neusiedl ne baigne qu'une ville, Rusth, célèbre par l'excellence de ses vins. Près de Rusth, dans les carrières de Sainte-Marguerite, on extrait une pierre calcaire tendre qui sert à construire les maisons de Vienne. — Au sud du lac se trouvent la terre et un des châteaux de l'antique et puissante famille des Esterhazy: le château actuel fut bâti vers 1760 sur le modèle de Versailles; le prince Esterhazy y donnait des fêtes à l'impératrice Marie-Thérèse; Haydn était son maître de chapelle et composait pour lui ses symphonies. Le château n'est plus habité; « les pavillons du parc tombent en ruine, les châlets sont renversés, » les étangs comblés, les ruisseaux débordés, les plates-bandes envahies » par les mauvaises herbes, les arbres rares étouffés sous les ronces. On a » dépouillé le château de ses trésors artistiques pour orner d'autres habi- » tations de la famille, mais on n'a pu enlever les fresques des murailles, les » dorures des lambris, les marbres des pavés; et, par ce qu'on voit encore, » on peut juger des magnificences de ce que l'on ne voit pas. Esterhazy a jeté » pendant un siècle un éclat de splendeur royale. Il pouvait recevoir près » de 400 hôtes à la fois. Haydn dirigeait ses concerts; une troupe ita- » lienne desservait son théâtre, les empereurs et les reines assistaient à ses » fêtes, les plus grands noms retentissaient, les plus illustres beautés » rayonnaient dans ces vastes salons, dont les grenadiers d'Esterhazy gar- » daient la porte d'or. » (L. Enault).

Dans ce château délaissé, on montre au visiteur des écuries où l'on entretient encore une centaine de chevaux, un chenil où toutes les espèces de chiens célèbres sont représentées. « Le chenil d'Esterhazy, ajoute M. Enault, est comme un petit château à côté du grand: les lices destinées à la représentation de chaque race ont leurs appartements particuliers; il y a, comme dans les pensionnats bien tenus, deux ou trois cours pour la promenade, et la récréation des grands, des petits et des moyens. Une cuisine spéciale est attachée à l'établissement, qui reçoit, chaque semaine, la visite du docteur, ou tout au moins de l'officier de santé. » La famille des Esterhazy habite de préférence le château d'Eisenstadt situé à l'ouest du lac Neusiedl, au pied du mont Lactha; il est ouvert aux visiteurs, renferme un musée magnifique, une bibliothèque musicale inestimable, des serres qui contiennent 70000 espèces de plantes exotiques, un parc planté d'arbres séculaires qui englobe une partie de la montagne. — Un autre château, près de Mattersdorf, celui de Forchtenstein, sur la frontière de l'Autriche et de la Hongrie, sert de prison aux paysans des domaines du prince, qui a gardé sur ses terres le droit de justice. Forchtenstein est un véritable arsenal; on y conserve des armures noires, des armes anciennes, allemandes, turques, trente pièces d'artillerie, tous les drapeaux pris à l'ennemi par les bataillons d'Esterhazy, toutes les bannières sous lesquelles ils ont combattu. Là aussi sont conservés dans le trésor de famille les joyaux et les bijoux qui forment un trésor incomparable, que chaque nouveau prince, en devenant chef de la maison et des armes, était tenu d'enrichir, et qui ne devait être aliéné que pour payer la rançon du prince captif des Turcs. La mai-

son d'Esterhazy possède une étendue de territoire plus grande que certains Etats; on y compte cent trente villages, quarante villes et trente-quatre châteaux[1].

» Si la rive occidentale du Fertö Tava est montagneuse et riche, son bord oriental présente un tout autre caractère. A mesure que l'on s'en approche, on voit l'eau troublée s'épaissir ; bientôt le batelet s'engage avec précaution entre des bancs de sable et des îles de vase, bientôt ces bancs et ces îles se rapprochent, puis le sable et la vase se confondent; déjà ce n'est plus un lac, c'est une vaste plaine de boue liquide qui va, de proche en proche, s'étendant du lac jusqu'au Danube. Les Hongrois l'appellent *Hansag*. On comprend que dans cette vaste étendue, l'eau, le sable et la vase doivent se combiner de différentes façons. Tantôt c'est l'eau qui domine, et alors on a des courants, des ruisseaux, des rivières, et même des étangs et de petits lacs; parfois il y a comme des îles de sable, recouvertes d'un humus végétal; parfois aussi, sur des atterrissements mieux consolidés, les arbres ont poussé : une forêt s'élance du sein des eaux.

» Dans les endroits plus particulièrement marécageux, voici ce que l'on peut observer; c'est d'abord, à la surface, un lit de mousse et de plantes aquatiques, épais de 5 ou 6 pieds. Au-dessous, une couche de tuf, étendue sur un fond solide d'argile, recouvrant des graviers ou des pierres, comme on en rencontre au fond du Fertö Tava. Avec les pluies du printemps, le marais devient de plus en plus liquide, les végétations se soulèvent et flottent à la surface des eaux; parfois aussi des racines plus vigoureuses les enchaînent à leur couche d'argile, on n'aperçoit que l'eau partout, mais, si l'on revient le lendemain, déjà peut-être les courants souterrains auront détaché la plante voyageuse, et l'on n'apercevra plus qu'une sorte de prairie flottante. »

Le Hansag ou Hanysag appartient presque en entier au prince Esterhazy et au comte d'Altenbourg. Ces deux grands propriétaires ont, depuis soixante ans,

1. Les magnats forment en Hongrie l'aristocratie princière; on peut, pour l'immensité des fortunes, les comparer aux *pairs* d'Angleterre. On en compte 150 environ; le sixième de la Hongrie appartient à dix d'entre eux. Les rives du lac Balaton, comme les environs du lac Neusiedl, sont émaillées de jolis villages, de villas de plaisance et de châteaux princiers qui leur appartiennent. Le comte Festetics possède tout le bourg de Keszthely, paye au fisc 100000 francs d'impôts, a 80 fermes, des haras, des vignobles très vastes, des hôtels, un théâtre, un établissement de bains; le chemin de fer met deux heures à traverser ses terres. La propriété de la famille Zina, dans le comitat de Simongad embrasse 10350 hectares dirigés par 6 *ispans* ou intendants, employant 600 ouvriers, 200 bergers qui gardent 150000 moutons, et 80 porchers qui gardent 5000 porcs. (Voy. Tissot, *la Hongrie inconnue*, XI, XIII.

[redacted]

entrepris d'immenses travaux pour le conquérir à la culture; des canaux ont été creusés, des chemins tracés, des digues élevées: la plus grande est celle qui relie du nord au sud les deux extrémités du marais, percée de vingt-trois ponts de granit, sous lesquels passent en grondant les crues de mars et d'avril. Souvent leur cours torrentiel détruit les travaux commencés : l'œuvre du dessèchement et du drainage ne peut d'ailleurs s'accomplir que dans les étés sans pluie.

» De la terrasse d'Esterhaz j'avais une vue magnifique de cette grande scène de désolation sauvage. Nous suivîmes la grande digue. Le Hansag, complètement désert en certains cantons, présentait dans d'autres l'image d'une fiévreuse activité. Ici on abattait le bois; là, on fauchait le foin, plus loin on coupait les joncs, où l'on préparait des terrassements nouveaux. Bientôt notre voiture, si légère qu'elle fût, roula difficilement sur le sol détrempé, puis elle ne roula plus du tout, les roues s'embourbèrent, et il nous fallut le secours des bergers et des faucheurs pour nous débarrasser. Nous mîmes pied à terre, n'avançant plus que difficilement, avec précaution et pas à pas, toujours prêts à nous abîmer. Les travailleurs avaient sous les pieds des espèces de patins larges et plats qui les soutenaient sur la terre détrempée; autour de leurs têtes, d'énormes couronnes de feuillages et de joncs marins qui les défendaient contre le rayon brûlant et contre les piqûres envenimées des insectes. Au-dessus des monceaux de foin, par essaims sans nombre, semblables à des nuées légères, les insectes voltigeaient, tourbillonnant en hautes colonnes, et montaient jusqu'au ciel, dansant dans la lumière d'or...

... » Nous quittâmes les travailleurs pour nous avancer dans le Hansag. Bientôt nous rencontrâmes un troupeau de 400 têtes, jeunes bœufs et génisses. Tous nous regardèrent d'un œil inquiet. Comme nous avancions toujours, ils cessèrent de paître et se serrèrent les uns contre les autres en mugissant. Deux énormes chiens, au poil blanc hérissé, nous montrèrent les crocs en aboyant; chiens et troupeaux se tenaient sur la défensive la plus hostile. Je ne sais trop comment la chose se serait terminée si les bergers ne fussent venus à notre secours. Dès qu'ils nous virent causer avec leurs gardiens, chiens et troupeaux se montrèrent rassurés; les molosses rentrèrent leurs crocs et les génisses recommencèrent à tondre l'herbe fraîche.

» Ces bergers étaient de vrais magyars en longues chemises blanches, pendant sur la culotte, en courtes vestes s'arrêtant à la

[redacted]

taille : sous les ailes de leurs larges chapeaux, on voyait briller comme des charbons leur prunelle ardente. Il y avait je ne sais quoi de farouche dans leur visage aigu, accentué à l'excès et fièrement encadré dans de longs cheveux noirs et lisses... Grâce à mon guide, je pus accompagner chez eux quelques-uns de ces bergers. On y parvenait par un étroit sentier dont la vase à demi liquide n'offrait aucun point d'appui résistant. « Excepté quand il » gèle, » me dit un de ces bergers, « nous ne sentons jamais la terre » ferme sous nos pieds. » Toutes les maisons du Hansag sont de petites huttes coniques faites de joncs entrelacés. A l'intérieur, le sol est couvert de paille. Au milieu de la hutte, quatre pierres scellées dans l'argile, tiennent lieu de foyer et portent la batterie de cuisine, dont l'inventaire tient en deux lignes : un poêle et quatre ou cinq écuelles. La paille, amoncelée sur les côtés, sert de lit ; un billot, recouvert d'un morceau de laine, remplace l'oreiller de plume. Quand le berger se tourne trop brusquement dans son lit, il sent que le sol se creuse sous le poids de son corps. Cette vie, si pénible qu'elle soit, n'altère pas la santé robuste des bergers; les exhalaisons du Hansag n'apportent point la fièvre. La principale nourriture de ces durs compagnons consiste en une sorte de pâte qu'on appelle *gulyashus*, faite de petits morceaux de bœuf, assaisonnée d'oignons, et relevée de *paprika;* le paprika est une espèce de poivre rouge fort en usage en Hongrie, et qui concentre dans son grain étroit et long tous les feux des épices orientales. Grâce au paprika, un morceau de gulyashus dans une bouche délicate, c'est un charbon ardent; le Danube y passerait sans éteindre ses cuisantes brûlures ; pour les bergers, c'est un cher régal, et, quand ils peuvent y ajouter un petit verre de *slworitz,* — c'est le wisky hongrois, — ils jurent qu'ils ont mieux dîné que Sa Majesté l'empereur et roi ; mais le slworitz n'est que pour les grands jours ; leur boisson habituelle est l'eau du marais embourbée et vaseuse. On ferait dix lieues dans le Hansag sans rencontrer une source claire. Quand le berger veut boire, il coupe un roseau, l'enfonce dans la vase de toute sa longueur, s'agenouille ou se couche sur le ventre, et il aspire ; les premières gorgées sont brunes, épaisses, et saumâtres : on les rejette. Peu à peu l'eau se purifie : au bout de quelques minutes elle est buvable. On retire alors le roseau, on le garnit à son extrémité inférieure d'une petite pièce de toile claire faisant filtre, on le plonge de nouveau, et l'on a désormais, pendant une heure ou deux, une eau abondante, fraîche et douce. Dans

[redacted]

toutes les huttes, à la tête de chaque lit, on voit un de ces filtres de roseaux fiché dans le sol même de la cabane.

» Le Hansag est peu lettré. Je n'ai pas vu un seul livre dans les diverses huttes que j'ai visitées, et l'on m'assure que dans cette étendue de 10 milles carrés, il n'y a pas dix personnes qui sachent lire. Depuis les steppes de la Russie jusqu'aux gorges des sierras d'Aragon, depuis les plaines du Finmark jusqu'aux marais de la Thessalie, il n'y a pas dans toute l'Europe une race plus inculte et plus grossière que ces pasteurs du Hansag. Ainsi vivaient jadis, sur les plateaux de l'Asie centrale, les tribus nomades dont ils descendent. Grâce à eux, nous avons au centre de l'Europe un échantillon de la vie primitive et sauvage. Et cette existence bizarre, digne des pampas de l'Amérique et des jungles du Gange, se déroule sous les yeux du voyageur à quelques lieues d'une capitale civilisée ! » (L. Enault[1], *la Hongrie. — Correspondant*, septembre 1857.)

Les Gonasz de la forêt de Bakony.

Entre le Raab, le Danube et le lac Balaton s'étend le plateau connu sous le nom de forêt de Bakony. Du haut du Marstenberg, montagne sacrée de la Pannonie, où Saint-Etienne, fondateur de l'unité hongroise, éleva une abbaye de bénédictins qui subsiste encore, l'œil embrasse un vaste horizon : « au sud les bois de Bakony; à l'est, les campagnes de Komorn et les » montagnes de Bude; au nord les plaines de la Pannonie, où le Danube » déroule son long ruban de moire frissonnante, et que les Karpathes » renferment dans la ceinture ondoyante de leurs forêts, en un mot presque » le tiers de la Hongrie. » L'abbaye de Marstenberg possède des domaines immenses, qui s'étendent sur 200 milles carrés, et dans ses mouvances sont compris huit gymnases, deux académies, quinze paroisses.

» J'étais trop près du bois de Bakony pour ne point tenter d'y faire au moins une excursion de quelques jours, et de visiter l'étrange population qui l'habite. L'essence du bois de Bakony est presque partout le chêne, dont la glandée abondante nourrit d'innombrables troupeaux de porcs. Les porcs sont au bois de Bakony ce que les bœufs et les moutons sont à d'autres parties de la Hongrie : l'occupation, le commerce, la richesse, je n'ose pas dire la vie même du pays. Les gardiens de ces rudes compagnons ne sont guère moins grossiers qu'eux. On les ap-

---

1. Sur M. Enault, voy. p. 99.

pelle *Gonasz*, et ils mènent parmi les paysans une existence à part, farouche, presque sauvage. Jour et nuit, hiver comme été, ils habitent la forêt; c'est leur patrie, c'est leur maison. Dès l'enfance, on les *entraîne* par une éducation particulière qui les rendra capables de supporter ces privations, ces misères et ces fatigues. Ils restent complètement étrangers à tout ce qui pourrait les adoucir; ils n'ont sous les yeux que leurs immondes troupeaux, et aussi qu'eux dans l'âme. C'est à peine s'ils savent épeler ou écrire les quelques lettres de leur nom; c'est à peine si les notions les plus sommaires et les plus indispensables de la religion arrivent jusqu'à leur intelligence. Un poète hongrois a chanté les Gonasz dans une strophe, dont l'âpre mélancolie n'est pas sans grandeur. C'est un d'eux qui parle :

« Loin de l'amour, du plaisir, de la vie, seul, je vis dans les » bois sombres, où gémissent les chênes sous la tempête, où » rôdent les loups hurlants. Le rayon du soleil et le hâle ont » bruni ma poitrine et mon front. Surveiller les troupeaux au » milieu des buissons, voilà mon lot. A travers la brise, aucune » voix humaine ne vient jusqu'à mon oreille; lui-même, le » petit oiseau me fuit et va chanter plus loin dans les branches » et dans les roseaux... »

» Le vêtement des Gonasz a un certain caractère pittoresque, rustique, qui fait bon effet dans le paysage; ils portent un vaste kopenyeg, sorte de manteau blanc fait d'un épais tissu de laine qu'ils appellent *szür;* il est orné de lambeaux rapportés d'une étoffe rouge taillée en fleurs et en figures variées. » (L. ENAULT[1], *Correspondant*, avril 1860.)

---

1. « Quand les Romains, dit M. Enault, pénétrèrent dans la contrée, Dion Cassius, leur historien, nous rapporte qu'ils aperçurent ces pièces et ces morceaux » (*panni*) sur les vêtements des hommes, et qu'ils donnèrent le nom de Pannonie » à la contrée soumise. Les Gonasz descendraient d'eux par une filiation directe » en tout, car ils en ont gardé l'habit. » Voici le passage de Dion Cassius, auquel l'auteur fait allusion. (*Histoire romaine*, liv. XLIX, ch. XXXVI.) « Les Pannoniens habitent le pays voisin de la Dalmatie, le long des rives de l'Ister (Danube), » depuis la Norique jusqu'à la Mysie d'Europe. Leur existence est la plus misérable qui soit au monde : ils ne sont favorisés ni du côté du sol, ni du côté du » climat; ils ne tirent de leur territoire ni huile, ni vin, sinon en petite quantité, » et encore du vin détestable, à cause de l'âpreté de l'hiver, mais seulement de » l'orge et du millet dont ils font leur nourriture et leur boisson. Ils passent pour » le plus vaillant des peuples que nous connaissions. Ils sont très enclins à la » colère et au meurtre, comme gens que rien n'encourage à vivre avec honneur. » Je connais ces détails pour les avoir appris par expérience, ayant été gouverneur de ce pays... Ces peuples sont nommés Pannoniens, parce que leurs » tuniques à manches sont, suivant une coupe et une dénomination particulière » à leur pays, formées de pans de manteaux cousus ensemble. »

La Puszta.

» La plaine verdissante est si grande qu'elle se perd dans les courbes de l'horizon. Le ciel penché embrasse la terre. J'éprouve là, comme en Russie, des impressions extraordinaires; l'espace plat me donne une sorte de vertige de l'étendue. Je voudrais courir à cheval, aller devant moi durant des jours et des nuits, sans rencontrer d'obstacles que les fleuves, les rivières qu'on peut traverser à la nage, ne m'arrêter que par la lassitude d'un cheval qui peut faire une étape de 70 kilomètres et recommencer le lendemain. L'ivresse de l'espace, d'une indépendance sauvage, d'une liberté sans limites, c'est la fièvre de la Puszta[1].

... » Voici la Tisza, violente, fatale, dramatique, dont les inondations noient des villes entières. Ses eaux sont épaisses, lourdes, toujours prêtes à se gonfler, à grossir pour peser sur ses digues et les rompre[2]. Je vois partout des saules; leurs premières feuilles à peine teintées donnent une grande mélancolie au paysage. Les saules sont les victimes de la Tisza lorsqu'elle se déchaine. Les doux arbres ne peuvent briser ses lames énormes. Ils sont là, comme une troupe sacrifiée à l'avance pour occuper l'ennemi un instant. Autrefois il y avait peu d'arbres dans la Puszta; aujourd'hui de longues lignes d'acacias coupent l'immense paysage. En quinze ans, ces acacias, seuls arbres de plaine avec les saules, peuvent faire des poutres de maisons et

---

1. C'est la solitude et l'immensité de ces grandes plaines qu'aiment passionnément les bergers magyars, et qui ont inspiré les hymnes célèbres du grand poète de la Hongrie, Petœfi : « C'est toi que j'aime, ô Puszta, — Image de l'infini, — » Paradis de mon âme, — La haute terre, arrondie en montagne, est un gros » livre aux feuillets trop nombreux. — Toi, basse terre, où nul mont ne s'élève, » — livre ouvert, on te peut parcourir; — ô steppe, je vois en toi la liberté! »

2. En 1879, la Tisza ou Theiss, dans une crue subite et terrible, jointe aux eaux du Maros, détruisit en deux heures la grande ville de Szegedin, la métropole du commerce magyar. Sur 6000 maisons, la vingtième partie à peine resta debout; sur 720 hectares de terrain bâti, 4 seulement restèrent à sec; 151 personnes périrent. Le monde entier s'émut à cette catastrophe, et envoya aux victimes des consolations et des secours. Les dons dépassèrent la somme de 5 millions: la France y contribua pour la dixième partie. Grâce à l'énergie des habitants et du commissaire royal, la ville fut vite rebâtie sur un plan modèle, à l'instar d'une ville australienne. Les travaux de reconstruction de Szegedin furent dirigés par le ministre des communications, M. Louis Tisza, frère du premier ministre, avec une merveilleuse rapidité. « C'est *la Tisza*, disaient les Hongrois reconnaissants, qui a enseveli Szeged, c'est *le Tisza* qui fera ressusciter la ville embellie et rajeunie. » M. de Horvath, en pleine inondation de la Theiss, sauva Szentes en lui opposant des digues. Une digue magnifique dallée comme un couloir mène de Szentes à la Tisza; elle a coûté 200000 francs le kilomètre.

servir à tous les usages qu'exigent les travaux des champs. On rencontre çà et là quelques bois de chênes, et les fermes ont, comme les villages, leurs jardins fruitiers.

» Nous avons dépassé Kœbanya, où se trouvent des étables qui, réunies, peuvent contenir cent mille porcs. Ils sont là, venus de toutes parts, de tous les coins de la Hongrie, des provinces danubiennes, pour être engraissés. Le mouvement de ces porcs est d'environ sept cent mille par an, qu'on expédie sur Dresde, Prague, Berlin, Breslau, Vienne, Magdebourg. Des paysans à cheval, montés à poil nu, traversent les routes au galop, vêtus de leurs manteaux (szürs), qui flottent soulevés par le vent. Les szürs sont blancs, brodés en tresse de laine de diverses couleurs. D'autres paysans sont à pied, avec leurs bottes hautes; leurs jupes et leurs larges manches blanches se détachent sur la terre brune des routes. Dans les villages, les clochers des églises catholiques sont surmontés d'une croix, les temples protestants ont le coq gaulois, importé par la doctrine de Calvin. De quelque côté qu'on regarde, on n'aperçoit pas une pierre. Quand un gamin revient de l'école, s'il en trouve une, disent les plaisants, il la ramasse et la rapporte à la maison.

... » Nous sommes à Mezöhegyes, et nous quittons le chemin de fer pour quelques jours. Nous allons pénétrer dans les terres, vivre de la vie de la Puszta, aller sans rencontrer autre chose que la nappe infinie des blés verts sous le ciel. Mezöhegyes est un haras de l'Etat, grand comme une ville, puisque ses habitants sont au nombre de 4000. On y élève toutes les races de bestiaux, mais le cheval y tient la première place, véritable aristocratie dans ce grand peuple d'animaux, avec ses élégances, sa généalogie. Les pur sang y sont magnifiques, fiers de leurs admirables formes si diverses, de leurs belles robes, de leurs jambes fines, et de leur grand nom. La variété des chevaux de trait, de selle, des chevaux de guerre, de labour, est infinie. La visite aux pouliches et aux poulains dans les écuries m'amusa. Ils sont libres, sans attaches d'aucune sorte, et ils entourent curieusement le visiteur. Si on leur ouvre les cours, ils s'y précipitent, non comme des poulains échappés, puisque l'image est prise, mais comme des écoliers en récréation. Chaque écurie possède un âne, le bouffon de la troupe, triste quand il ne brait pas, comique quand il donne de la voix. On compte à Mezöhegyes environ 2 000 chevaux et l'on y exploite 20 000 hectares. La vie y est celle d'une caserne ou d'un fort. Un colonel

[redacted]

gouverne et commande. Les lits sont des lits de camp ; les portes sont des fermetures de prison. En revanche, l'hospitalité est souriante, large, vraiment hongroise[1].

... » Ils sont superbes, les grands porcs, laineux et gris, qu'on rencontre par troupeaux à Mezôhegyes. Ceux qu'on voit autour des fermes, sur la terre noire, sont tout noirs ; ils semblent nés du sol et ont, pour l'étranger, un je ne sais quoi de diabolique, d'inquiétant... La races des vaches est extraordinaire. Elle me rappelle les taureaux des steppes russes et les buffles des plaines de Pœstum. Elles sont grises, avec des cornes recourbées, et leurs queues touchent le sol. Les taureaux ont le collet noir avec des airs de conspirateurs. La peau des vaches est d'un gris rosé, et leurs oreilles sont si roses qu'on les croirait transparentes. Jolie bête, qui se dessine bien sur la terre noire ou dans la verdure des prés. Avec cette race améliorée on fait les bœufs gris, si beaux au labour, et qui donnent un grand caractère au paysage.

» Mais qu'est-ce donc que j'entends ? C'est un bruit d'élément, ou la mer, ou le vent, ou l'orage, car ce bruit souffle, gronde et tonne. Un spectacle inoubliable s'offre à mes yeux. Plusieurs centaines de chevaux sortent des écuries et courent en liberté. Pas plus qu'on n'arrête l'ouragan, il semble que rien ne pourra retenir cette puissance déchaînée. La troupe se lance au galop dans la plaine. Jusqu'où ira-t-elle ? Si l'avalanche revenait sur nous, quelle force lui résisterait ? Les chevaux se dressent, sautent, se traversent, se livrent à toute leur folie ; cependant ils restent massés. Les *czikos*, gardiens à cheval, galopent sur leurs flancs.

» Jamais ils ne montent sur des chevaux de la couleur du

---

1. « La bonne grâce, la gaieté, la cordialité règnent, à la façon française, » dans les familles hongroises. La femme, comme ménagère, y a une grande » importance, le nombre des domestiques étant considérable dans chaque maison. » La cuisine hongroise est beaucoup plus compliquée que la cuisine française. » Elle exige de longues préparations. Les pâtes et les gâteaux sont faits par la » cuisinière, qui n'a pas trop de la matinée pour les apprêts du dîner. Le pain » est pétri à la maison. Où, en France, une domestique suffit, il en faut trois ou » quatre. Jamais les cuisinières, fussent-elles de quatrième ordre, ne consentent » à faire les chambres ou à aller chercher l'eau. La fierté nationale aidant, les » rapports entre maîtres et serviteurs sont fort courtois. On dîne en général à » midi et demi. A la collation du soir, se servent du café au lait, des gâteaux, » des confitures, point de vin. Dans les grandes maisons, souvent on n'offre de » vin qu'après ou à la fin des repas. Toujours le café noir est accompagné d'un » verre d'eau, et l'on ne boit de liqueur qu'avec le thé. En Hongrie, on adore » le marc ; il est vrai qu'on y aime aussi le vinaigre ; ainsi dans la salade, » ils sont mêlés. Les gâteaux et les plats sucrés sont fort goûtés durant tout » le repas, mais les melons se mangent au dessert. » (Mme Adam.)

troupeau qu'ils gardent ; sauf la différence de l'étoffe, leur costume a la forme de celui des paysans hongrois, ils sont vêtus de jupes bleues, qui descendent jusqu'à mi-jambe, et chaussés de bottes. Ils ont un gilet rouge, les larges manches blanches, la toque rouge. Cavaliers uniques auxquels, seuls, les gauchos des pampas peuvent se comparer. Lorsqu'ils tracent des cercles autour de leur tête avec leurs fouets aux manches courts, et aux longues tresses de cordes terminées par des plombs, un bruit strident éclate et déchire l'air. Si un cheval s'échappe, fait un acte quelconque d'indiscipline, deux czikos se détachent, et quelle que soit la vitesse du coupable, il est à l'instant poursuivi, cerné, garotté, dompté. Il fait beau voir le geste élégant et haut du bras droit avec lequel un *czikos* déploie son fouet pour le lancer sur le cheval qu'il veut saisir au milieu des autres ou ramener vers le troupeau. C'est encore le fouet qui sert de signal pour masser les chevaux, pour les répandre, pour les mettre au pas, les lancer au trot, au galop, les faire tourner ici, arrêter là. Quelques coups sonores, et ces fous comprennent, obéissent.

» ... Pour un peuple qui a de bons et beaux chevaux, les routes ont moins d'importance ; le sol mou, sans pierres, voilà le premier point. En Hongrie, les routes sont prises à même des champs, rien ne les désigne, qu'un fossé de chaque côté, destiné à les assainir. Ces chemins ont parfois cinquante mètres de large. Chaque fois qu'une voie est trop creusée, on la quitte et l'on en prend une autre à côté. La réparation de la mauvaise est bien simple, on gratte autour des ornières, on les remplit de terre et l'on attend que les racines du chiendent aient, pour ainsi dire, reprisé le sol troué.

... » Voici enfin un village, Oroshaza. Les maisons s'écartent un peu de la route et sont protégées de la boue par des palissades de bois peintes en gris clair avec des pointes roses. Partout je vois aux maisons de doubles fenêtres, dont le double châssis se remplace en été par des persiennes. En hiver, l'intervalle forme une serre remplie de jacinthes, de géraniums en fleurs. La tablette de ces fenêtres, où s'accoudent les femmes, est toujours garnie de coussins élégants. On ne peut voir des habitations plus gaies, plus pimpantes, plus fraîches, plus blanches ou plus dorées, selon quelles sont blanchies à la chaux ou badigeonnées à l'ocre. Une plinthe gros bleu forme les soubassements. En Hongrie d'ailleurs, règne une minutieuse propreté.

[redacted]

Chez les paysans, les bâtiments d'exploitation, les cours sont tenues avec grand soin. Nulle part d'eau croupissante ou de purin ; chez les bourgeois, des galeries intérieures, donnant sur de petits jardins, permettent de se promener à couvert pendant la pluie... Longeant les maisons, est une chaussée de briques surélevée au-dessus de la route, trottoir nécessaire dans un pays où la boue se liquéfie, n'étant jamais mêlée à la pierre.

» On ne peut s'imaginer la dignité de la démarche des paysans ; le peuple hongrois est distingué, il a grand air. Ce qu'on appelle la vulgarité, le commun, n'existe pas en Hongrie. La fierté chez l'homme, la grâce, la vivacité chez la jeune femme, la noblesse chez les vieillards, tel est le caractère de la race magyare. Dédaigneux des servilités du commerce, n'admettant que les travaux de l'agriculture, les paysans ont une grande aisance de manières. Fût-ce à la table de la cour, rien ne les étonne. Ils se disent lorsqu'on les invite, qu'apparemment on y trouve plaisir. Les paysannes ont parfois des façons de grandes dames costumées. Tous aiment la littérature, l'histoire, et peuvent en parler.

» Voyager à pied, porter un paquet, si léger qu'il soit, est contraire aux principes d'un Hongrois. Les femmes ont un orgueil plus grand encore que leurs maris. Si les bourgeois et les petits propriétaires se contentent du simple titre de monsieur, un grand nombre de bourgeois exigent celui de Votre Grandeur, et se blessent si on oublie de le leur donner. La femme du peuple est appelée madame ; celle d'un rang plus élevé, honorable dame. Point de misère mendiante parmi les Hongrois ; s'ils sont malheureux, ils entrent dans une maison, où rarement on leur refuse. Cela arrive-t-il par hasard ? Ils se plaignent de ce refus à la maison suivante et reçoivent le double. Lorsqu'un Hongrois sent qu'il ne peut arriver à se tirer d'affaire, il émigre en Amérique ou ailleurs plutôt que de se livrer à des travaux qu'il trouve dégradants. Il se suicide aisément pour des revers de fortune... » (Mme ADAM [1], Juliette Lamber, *La Patrie hongroise*, ch. IV ; Paris, in-8°, 1884).

1. Mme Edmond Adam (Juliette Lamber), née à Verberie en 1836, a publié un grand nombre d'ouvrages de littérature, d'histoire et d'économie politique ou sociale. Nous citerons : *Récits d'une paysanne*, 1862 in-18 ; *Voyage autour d'un grand pin*, 1863, in-18 ; *Dans les Alpes*, 1867, in-18 ; *Récits du golfe Juan*, 1873, in-18 ; *le Siège de Paris*, 1873, in-18 ; *Grecque*, 1878, in-18. C'est sous l'inspiration et la direction de Mme Adam qu'a été fondée, le 15 août 1879, la *Nouvelle Revue*, publication bimensuelle.

L'auteur raconte quel accueil enthousiaste lui fut fait partout en Hongrie, et en particulier au cœur du pays magyar, à Szentes. Le président du cercle, le maire, de nombreuses députations vinrent à sa rencontre ; le soir de son arrivée, une retraite aux flambeaux illumina les rues ; en s'arrêtant sous ses fenêtres, un orateur, au nom de la population réunie, lui adressa ces paroles : « Nous venons, avec cette affection passionnée, avec ce culte que tout enfant de la patrie hongroise voue à la grande nation française, souhaiter la bienvenue parmi nous à une Française amie de la Hongrie. » Le lendemain, on lisait dans un journal hongrois de la ville : « Une affection » pleine de dévouement, qui tient de l'amour, pour la nation française, ne » date pas d'aujourd'hui ; elle appartient à nos traditions. Comme font les » véritables amis, nous avons toujours, en dépit de la distance qui nous » sépare, partagé sa joie et ses chagrins. Notre âme s'est grisée d'enthou- » siasme jusqu'à l'ivresse, lorsque la France a été glorieuse, et notre cœur » a saigné lorsqu'elle a été vaincue. Et c'est naturel, car il n'existe pas au » monde deux peuples dont le caractère présente tant de traits pareils. — » L'amour de la liberté et l'esprit chevaleresque leur donnent un même » langage et une même histoire. » Ces sentiments de vive sympathie pour la France n'ont pas changé : les Français, qui sont allés visiter, en 1885, l'exposition de Buda-Pesth, en ont reçu de nouveau l'éclatant témoignage. (Voy. à ce sujet les nos du 29 août, 5 et 12 septembre 1885 de la *Revue politique.*)

Agram.

« Ce n'est pas par le côté extérieur que la ville d'Agram s'impose à l'attention du voyageur[1] ; si nous ne voyons dans cette ville que la capitale de la Croatie, les Yougo-Slaves, eux, voient dans leur Zagreb (c'est le nom slave d'Agram) la capitale du royaume triunitaire formé par la Croatie, la Dalmatie et la Slavonie avec les confins militaires, l'âme du corps dont les membres sont épars de Klagenfurth à Témesvar, et d'Antivari à Salonique, la capitale idéale enfin d'un Etat yougo-slave à fonder sur les bords de l'Adriatique. C'est le centre de résistance des Slaves d'Autriche contre les empiètements des Magyars, les prétentions des Italiens et la germanisation de ces provinces : personne ne lui conteste cette autorité morale. Ce royaume triunitaire n'existe plus

1. « Agram, avec ses 20000 habitants, ressemble de loin à une de nos préfec- » tures de seconde classe. Les rues y sont, en général, assez laides, tortueuses » et mal entretenues, et, sauf dans la principale, les boutiques ne sont que des » sortes d'échoppes ouvertes seulement le jour par deux grands battants de porte » dont l'épaisseur et les armatures en fer, à ressorts, indiquent assez qu'à une » époque encore très récente, la maison avait besoin de se défendre elle-même » contre le peu de sécurité de la rue. La ville, adossée aux montagnes, qui déli- » mitent au nord la grande vallée de la Save, et qui la séparent de celle de la » Drave, se divise elle-même en haute et basse : la ville basse est ou paraît être » relativement moderne ; la ville haute comprend le palais du ban ou vice-roi de » Croatie, les administrations, l'Université, la cathédrale et le palais de l'arche- » vêque. » (De Caix de Saint-Aymour, ouv. cité, p. 5.)

[redacted]

de fait, malgré certaines concessions encore accordées dans les protocoles; mais Agram, siège de la Diète croate avec son académie, son université, qui a affranchi les Yougo-Slaves des universités allemandes, son école de droit, sa société littéraire, sa société d'histoire et d'archéologie nationale, a substitué au mouvement politique un mouvement intellectuel, philosophique et moral. La ville est le centre ardent et actif de cette production littéraire, qui entretient le feu sacré de la grande idée chez les Slaves du sud. L'histoire, la poésie, la philologie, l'archéologie, tendent à l'affirmation de la nationalité et à son développement. Fondation de recueils périodiques et de journaux quotidiens, subsides donnés aux savants, missions littéraires et archéologiques, encouragements aux artistes, tels sont les moyens d'action dont la société slave de la ville sait user avec un esprit de propagande pratique, d'autant plus ingénieux et d'autant plus sûr qu'elle se place là sur un terrain où elle échappe à toute répression et à toute persécution politique. L'imprimerie est son plus puissant levier. Il est impossible d'ailleurs de ne pas être frappé du développement que la presse locale a acquis à Agram depuis quelques années. Quinze journaux se publient dans la ville, et, dans chacun des trois grands cafés de la place Jellachich, on peut consulter soixante publications périodiques en toutes langues qu'on y reçoit régulièrement.

» Après l'inauguration de l'Académie yougo-slave, en 1867, celle de l'université constitue encore une force nouvelle et le plus efficace moyen d'action[1], puisque désormais la jeunesse pourra

1. La fondation de l'Université d'Agram est due surtout à la persévérante énergie, et au patriotisme de Mgr Strossmayer, évêque de Diakowo, l'éminent défenseur de la nationalité slave à la Diète d'Agram. Il souscrivit personnellement pour la somme de 50 000 florins, et provoqua par son exemple les donations généreuses de ses concitoyens riches. L'Université d'Agram compte environ 300 élèves; le gouvernement dépense, chaque année, pour son entretien 70 000 à 80 000 florins. Chez les Serbes de Hongrie, Neusatz ou Novisad joue dans le mouvement national slave, le même rôle qu'Agram. (Voy. De Caix de Saint-Aymour, p. 7, 53.) Voici quelques détails sur le prélat slave, un ami de la France, qui met toute son influence à défendre l'idée nationale et séparatiste en Croatie. « Né en 1825 à Esseck, tour à tour professeur à Diakowo, à Pesth et à Vienne, » Mgr Strossmayer avait dû à sa profonde érudition théologique le rare honneur » d'arriver à l'âge de 33 ans au siège épiscopal de Diakowo. Cet évêché, qui porte » à la chancellerie romaine le titre d'*episcopatus Sirmiensis et Bosniensis*, étend sa » juridiction sur la Slavonie, la Bosnie, et même la Serbie. Il assure à celui qui en » est investi une vaste influence; de larges revenus y sont attachés. Depuis vingt » ans qu'il l'occupe, Mgr Strossmayer, fidèle à sa devise : *Tout pour la foi et la* » *patrie*, s'est consacré tout entier au troupeau qui lui était confié. Le gouvernement autrichien s'était, en général, peu occupé de l'instruction du peuple en Slavonie. Mgr Strossmayer a employé à la développer la plus grande partie de sa » fortune. À encourager les maîtres, à entretenir les étudiants dans les universités,

trouver dans le pays même une instruction conforme à l'esprit de la nationalité... (Ch. YRIARTE, *Bosnie et Herzégovine*, ch. III ; Paris, 1876, in-18, Plon.)

Les bazars de Serajewo (Bosnie).

« La capitale de la Bosnie a deux bazars, ou plutôt deux endroits consacrés au commerce de détail. Il y a d'abord la salle de vente (*bezestan*, *de bez*, toile, linge), puis la halle de la friperie ou du bric-à-brac. Toutes deux appartiennent à des communautés religieuses qui louent les boutiques aux marchands. Ces boutiques, toutes en bois, sont adossées aux murs d'un cloître, autour d'un vaste préau dont le centre est occupé par une fontaine. En dehors des bazars, le commerce de la ville est concentré dans les 50 ou 60 rues situées sur la rive droite de la Mildjaska, et particulièrement dans celles qui aboutissent aux trois ponts de pierre et aux quatre ponts de bois qui réunissent les deux rives. Ce quartier s'appelle le Tchartchi.

» Parmi les marchandises européennes dominent naturellement celles de provenance autrichienne ; on y trouve non seulement des fez, que ce pays a depuis longtemps le monopole de fournir à tout l'Orient, mais encore, à côté du tabac indigène, la tête de pipe en terre cuite, dorée ou non, fabriquée en Hongrie, les bouts d'ambre de la Baltique et les tubes de chibouk en bois de la Vistule. Les fausses japonaiseries et chinoiseries en laque de Vienne sont fort recherchées à cause de leur bon marché relatif et de leur origine supposée ; car il est à remarquer que le Turc apprécie beaucoup les provenances de l'Extrême Orient. Au bazar viennent encore échouer les objets démodés de Vienne et de Pesth, qui font, dans le mystère du harem, les délices des élégantes de Serajewo.

» Nous entrons dans une boutique qui ne se distingue en aucune façon de ses voisines ; c'est pourtant celle de Méhémet, qui tient ici le même rang qu'Auguste Klein à Vienne ou Alphonse Giroux à Paris. Sur une estrade élevée de 3 pieds environ qui règne dans toute la longueur, du côté de la rue, et

---

» à imprimer à ses frais des livres utiles, à fonder des œuvres de bienfaisance, il » n'a pas, dit-on, dans l'espace de vingt ans, dépensé moins d'un million... Dans » ces dernières années, les événements politiques ont encore augmenté sa popula- » rité. Appelé par sa haute position à la Diète d'Agram, Mgr Strossmayer n'a cessé » de défendre les droits séculaires de sa patrie contre les empiètements des Ma- » gyars. » (L. LÉGER, *le Monde slave*, p. 34.)

[redacted]

contre laquelle se tient l'acheteur, Méhémet est assis, les jambes croisées, fumant des cigarettes et regardant sans préoccupation apparente le va-et-vient du bazar. Derrière lui, au fond de l'échoppe, sur des planches ou dans des malles et des tiroirs placés un peu partout, sont dissimulées les marchandises que le malin négociant peut ainsi faire admirer peu à peu au client en graduant savamment ses effets de façon à allumer les désirs. Grâce à mon aimable cicerone, je puis, sans me faire trop écorcher, user et abuser du droit qu'en tout pays s'arroge l'acheteur présumé de mettre sens dessus dessous le magasin sur lequel il a jeté son dévolu.

» Après les étoffes de laine ou la soie de Damas, pourpre ou violet foncé, et tissée de fils d'or, provenant partie de Brousse et partie de l'Inde, nous déplions les belles pièces de cachemire blanc aux dessins rouge-feu, verts ou bleus, imprimés ou tissés; puis viennent les foulards indiens rouges, à raies jaunes ou blanches, avec de magnifiques broderies qui reproduisent en or mat des fleurs et des feuilles; les décorations en or et en argent sont du reste prodiguées ici sur tous les tissus, même les plus légers, comme la mousseline et la gaze, et, bien qu'il fasse sombre dans le bazar, le brillant de toutes ces étoffes est vraiment merveilleux. Puis, ce sont des cosmétiques pour les ongles et les yeux, des bijoux et des perles, — vraies ou fausses, — un assez grand choix de tapis depuis la grossière natte fabriquée en Bosnie jusqu'aux belles tentures de Roumélie et de Bulgarie, et les dessus de table en poil de chameau, venant de Stamboul. Enfin, des couteaux, de belles armes anciennes, de très jolis objets d'ébène incrustés d'argent et des ciseaux damasquinés d'or de Prizrend, en Albanie, etc... On trouve tout ce que l'on veut dans la boutique de Méhémet, mais, malgré ses instances et ses ruses intéressées, je voulais réserver une partie de mes ressources pour aller acheter quelques souvenirs aux véritables représentants de l'industrie bosniaque, c'est-à-dire aux fabricants du Tchartchi.

» Extérieurement, ce quartier ne présente aucune différence avec le bazar proprement dit; seulement, on n'y vend presque toujours, dans chaque boutique, qu'une espèce de marchandise, et quand on jette un coup d'œil dans le fond des échoppes, on voit le marchand travailler avec un ou deux ouvriers, et ne se déranger pour grimper sur son estrade qu'au moment même où quelque client se présente. Il y a là une quantité de cordonniers et de tailleurs, puis des fourreurs qui préparent, assez médio-

crement du reste, des peaux d'ours, de loups et de renards; des selliers-harnacheurs, des fabricants de filigranes d'or ou d'argent qui rappellent par leurs formes le style de Byzance; des menuisiers, ouvriers hongrois, depuis longtemps installés à Serajewo; des couteliers qui vendent des poignards ou d'excellents coutelas dont quelques-uns, niellés d'or ou d'argent et rehaussés de pierres fines, sont de véritables objets d'art et justifient la réputation des ouvriers damasquineurs : on assure, en effet, que, lors de la conquête du quinzième siècle, les sultans appelèrent de Damas des artisans en métaux et que les vraies traditions de cette célèbre fabrication se sont conservées dans la Damas du nord, comme on appelle encore Serajewo...

» A côté des couteliers, on peut également citer les armuriers, dont l'habileté ne le cède en rien à celle des couteliers, et les orfèvres qui font des services à café en argent et en cuivre, dans lesquels on retrouve de belles lignes et des formes élégantes. Ce sont ces orfèvres qui vendent les amulettes ou talismans dont les Slaves du sud sont si friands. Les plus recherchés pour les merveilleuses propriétés qu'on leur attribue, — en particulier contre les maladies de la peau, — sont les cornalines et les jaspes rouges, que l'on trouve en assez grande quantité dans certaines vallées de la contrée, et que les mendiants vagabonds viennent vendre à l'état brut sur les ponts de Serajewo. On grave sur ces pierres des étoiles, des monogrammes cabalistiques ou le nom arabe du propriétaire, et on les porte en bague, en collier, en bracelet ou attachées aux vêtements. Le cachet-talisman se distingue du cachet ordinaire en ce que l'inscription n'y est pas rétrograde. On rencontre souvent parmi ces amulettes des bijoux antiques, découverts dans le pays ou apportés du dehors. Quand un Turc brise son talisman, il tombe dans la consternation et s'attend à quelque grand malheur que souvent alors lui attire son fatalisme intelligent. Mais il ne faut pas croire que les musulmans seuls aient conservé cette superstition. Les chrétiens des deux rites y sont aussi fidèles, et peut-être vient-elle aux uns et aux autres des vieilles traditions gnostiques des manichéens et des bogomiles ou patarins. Quoi qu'il en soit, les chrétiens portent non seulement des croix avec des inscriptions en vieux caractères cyrilliques, mais encore des versets pieux écrits sur des rouleaux de papier pendus au cou, dans des sachets de cuir, cousus dans la robe ou attachés à la partie supérieure des bras ; les musulmans portent de même des stances du Coran ;

[redacted] [redacted]

il n'est même pas rare de voir ces derniers faire bénir leurs rouleaux-fétiches par les pères franciscains dans la croyance que cette bénédiction ajoute encore à leur efficacité... Sans parler des chevaux au cou desquels on attache aussi des talismans, les enfants portent les amulettes pour se préserver du mauvais air. Tantôt c'est un petit lièvre en plomb, un poisson, un serpent ou une tortue de même métal, et tantôt une griffe d'aigle ou des cornes de lucane, cerf-volant, desséchées et montées dans de petits caissons en fer-blanc, ou bien encore, c'est une petite figurine grossièrement taillée dans du jayet. Comme il s'agit, avant tout, d'éviter le premier regard du *jettatore*, le seul dangereux d'après la croyance populaire, ces talismans sont attachés à un endroit bien en évidence du costume enfantin et le plus souvent sur le fez. » (Vicomte de Caix de Saint-Aymour [1], *les Pays sud-slaves*, chap. x; Paris, in-18, 1883, Plon.)

Trieste et le Tergesteum. — L'Istrie.

« La ville de Trieste, du plus loin qu'on l'aperçoit, se présente gracieusement au voyageur, assise au pied des premiers étriers du Carst; ses blanches villas s'élèvent sur les collines, son château fort aux lignes sévères la domine ; à sa base, les immenses bâtiments réguliers, arsenaux et magasins, baignent leur pied dans la mer. Les mâts des navires, pressés et nombreux, se détachent sur ce fond clair; à droite, la côte d'Istrie, basse et d'un ton bleuâtre, se prolonge et se perd; le port de Capo d'Istria, et Pirano, bâti sur une colline, ferment le golfe par un point blanc nettement accusé. La ville, si ancienne par les souvenirs et par l'origine, date cependant d'hier; il ne reste de l'antique cité que des ruines. Au cœur même, les vieux quartiers droits, noirâtres, mais construits de manière à éviter le souffle meurtrier de la *Bora* [2], se dénoncent par le contraste

---

1. M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour a publié cet ouvrage en partie dans la *Revue des Deux Mondes*, à la suite d'une mission archéologique accomplie en 1879. On y trouve sur des régions peu visitées et peu connues, surtout en France, les observations originales et piquantes d'un voyageur indépendant et patriote qui sait voir, et qui a eu l'occasion d'étudier de près, au cœur du pays yougo-slave, les aspirations et l'état actuel de nationalités sympathiques à la France. M. de Saint-Aymour est l'auteur de plusieurs travaux d'archéologie historique sur la région de l'Oise; il a publié, en 1884, dans la *Revue politique et littéraire*, d'excellents articles, plus tard réunis en volume, sur les *Intérêts français dans le Soudan éthiopien*. (Challamel, in-12.)

2. « La bora (l'ancienne Borée) et le siroco sont les deux fléaux de l'Adriatique.

qu'ils forment avec les grandes constructions nouvelles, blanches et régulières. Les rues sont vivantes, très animées, les places encombrées et la circulation est active; on sent que le temps est de l'argent, et dans cette atmosphère et sous ce ciel italien, cette activité du Nord et cette agitation inquiète frappent vivement l'étranger. On vit dans la rue, on commerce sur la place ou sur le quai. Trieste est un colossal entrepôt et un prodigieux comptoir où la hauteur des étages, avec leurs rez-de-chaussée démesurés, indique la nécessité d'emmagasiner des produits. Port franc privilégié, heureusement placé au point de départ de la route d'eau qui mène de l'Allemagne en Orient, on sent qu'il abrite une agglomération de banquiers, de commerçants, de courtiers, d'intermédiaires de toute sorte entre le monde qui consomme et la région qui produit. La ville est devenue considérable par la masse qu'elle présente; tous les jours elle s'étend encore. Londres, Vienne et un côté du port de la Joliette donnent seuls l'idée de ces constructions massives, carrées, à compartiments banals, où s'entasse une population trop nombreuse pour la place qu'elle occupe et qui, pour économiser la surface, spécule sur la hauteur. On sent qu'il y a trop de monde rassemblé sur cet espace limité entre le Carst et la mer, et il en résulte pour la vie habituelle une cherté excessive. Les loyers, la nourriture, la bière elle-même sont chers, et la vie est plus dispendieuse qu'en aucun point des deux côtes.

» ... Au premier abord, on constate une variété très grande dans les différentes origines des habitants; le Triestain pur est perdu au milieu de ces échantillons de toutes les races qui viennent sur son sol commercer, spéculer et s'enrichir. La vie intellectuelle est bien restreinte. Au milieu des éléments étrangers, variés et très influents, trois grands éléments nationaux dominent : l'Italien, l'Autrichien, le Slave. L'Italien se considère à Trieste comme en Italie et se base sur une raison de langue, de race, de souvenir et de voisinage. L'Autrichien com-

---

La bora est glacée comme les cimes neigeuses d'où elle descend; le sirocco est tiède comme l'haleine d'un Vésuve. Lorsque le sirocco souffle, l'estomac se refuse à toute nourriture; quand c'est la bora qui se déchaîne, la police fait tendre des cordes le long des rues, afin que ceux qui sortent ne soient pas renversés. En 1875, ce vent a fait dérailler tout un train de chemin de fer au-dessus de Fiume, et l'a couché sur le flanc. La bora commence au pied du Nanos ou Monte-Ré (1295m), qui domine le plateau désolé du Carso, et ne garde son caractère de rafale que dans un parcours de 30 milles italiens. Trieste est compris dans le rayon de la tempête, qui prend au cap Salvatore. La bora règne trois jours. » (V. TISSOT, *Vienne et la Vie viennoise*, p. 21.)

[redacted]

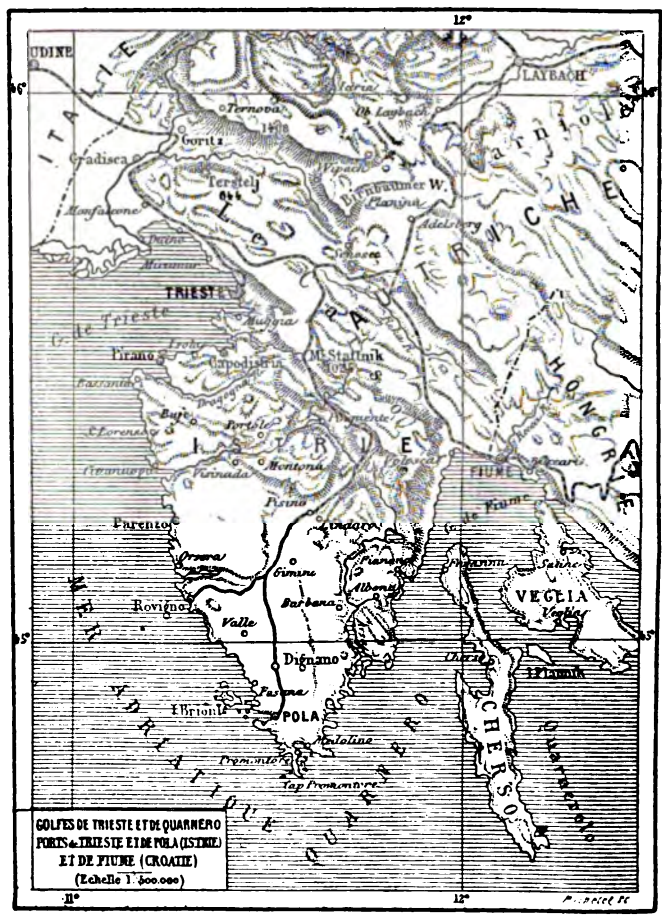
mande avec douceur, règne avec mansuétude et bonté, et il a la raison évidente de la possession. Les Slaves, eux, ont la raison du nombre, et ils enserrent de tous côtés la population...

» La ville se lève assez tard et l'approvisionnement amène dans les rues une population variée et bigarrée d'aspect. Les paysans du Carst viennent avec leurs chariots à bœufs gris, à roues pleines, et campent dans la rue; les femmes de Servola, coiffées de la blanche *pestcha*, vêtues de la dalmatique noire taillée en carré et d'où s'échappe la large manche d'une immaculée blancheur, chaussées de l'*opanke* classique, conduisent par les rues les troupeaux de dindons gris tachetés de noir, à tête rose d'un très joli ton. Les marchés sont charmants; les paysannes slaves du territoire de Trieste y viennent en foule sur leurs petits ânes, vendre du pain de pur froment qu'elles cuisent pour la ville, ou les verdures qu'elles cultivent, et les fleurs qu'elles nouent avec goût en petits bouquets charmants où domine le lupin, ornés au cœur d'un souci jaune ou d'une fleur de l'arbousier. La pestcha blanche tranche vivement sur le teint olivâtre, et la propreté de l'aspect est tout à fait séduisante... Les *Cici* enfin, étranges d'allure, conduisent par les rues leurs longues charrettes basses, attelées de chevaux harnachés de cuivre et à longues lanières découpées [1]... Les Cici ont le front bas et plat, les yeux noirs et extrêmement brillants, les joues saillantes avec les pommettes très accusées; les femmes ont presque toutes le nez pointu et retroussé, avec la face plate et ronde. La femme, quel que soit son âge, est soumise à une complète abjection, elle est le souffre-douleur, le serviteur résigné, le portefaix, l'animal domestique, et rien dans son costume ne trahit son sexe. Elle est très vigoureuse et habituée de bonne heure à sa rude condition. Elle porte un jupon court jusqu'aux genoux, des bas de grosse laine, et l'opanke relié souvent au mollet par des cordons de paille, comme les *scaligæ* antiques. Elle se couvre d'une veste longue à capuchon, ouverte devant comme celle d'un homme, liée par une forte lanière autour de sa taille massive, et munie de larges boutons en métal. Sa tête est couverte jusqu'aux oreilles d'un fichu lié au-dessous du menton.

---

1. Les Cici (prononcez *Tchitchi*) occupent, au nord de l'Istrie, la partie comprise entre Pinguente, Planik, Mune et Slaunik, commençant à une lieu de Castel Nuovo. Les Cici sont d'origine roumaine ou valaque; ils se distinguent du Slave silencieux et réservé par leur loquacité et leur exubérance. Ils sont au nombre de quelques mille; ils sont catholiques.

» Le Cici vit sans instruction, sans éducation, sans tradition et sans souvenir; il n'a souci ni d'hier, ni de demain; il a pour



GOLFES DE TRIESTE ET DE QUARNERO
PORTS de TRIESTE ET DE POLA (ISTRIE)
ET DE FIUME (CROATIE)
(Echelle 1/500.000)

industrie la confection des douves de tonneaux et la fabrication du charbon; il garde ses brebis, et son champ, situé près du

[redacted]

Carst, exposé à la bora, est maigre et ne produit ni raisins ni oliviers. A peine celle qui sera sa compagne sait-elle marcher, elle doit charger sur ses épaules un faix trop lourd pour ses forces, et cependant elle franchira les rochers abrupts et les chemins hasardeux, le dos penché, mais tricotant toujours son bas de laine. Elle ne sourit jamais, elle est muette et résignée ; quand on passe près d'elle, elle demande l'aumône. De son village à la ville il faut qu'elle vende son fardeau ; le rapporter serait trop pénible ; et si la journée a été mauvaise, elle sera obligée de le laisser pour une obole.

» A Trieste, le Cici se divertit, il cause, il boit, il chante ; sa femme reste à la porte du cabaret, garde la charrette et ploie sous le faix : c'est la femme Kabyle, qui regarde son mari comme le maître et seigneur. Mais comme on jette un os à un chien qu'on aime ou qu'on supporte, il tend parfois à sa triste compagne un verre à moitié plein, et cette face noire s'illumine à peine. Les villages des Cici sont misérables. C'est dans les *ventes* qu'il faut les voir, en liberté, faisant leur charbon et vivant en plein air comme des Tziganes en voyage ; mais encore qu'ils ne soient pas dangereux, il ne faut pas s'y fier. Ils ont la morale facile et sont tout à fait inconscients au point de vue de la propriété. Ils étendent la main et prennent ce qui est à leur portée ; dans les villes, l'administration les surveille de près ; dans la campagne, leurs instincts sont connus. » (Ch. YRIARTE, *Tour du monde*, 1er sem. 1875.)

» ... Toutes les villes empruntent leur intérêt au caractère dominant qu'elles affectent ; or, Trieste, ville essentiellement commerciale, vaste entrepôt où chaque maison a son rez-de-chaussée aménagé de manière à emmagasiner les produits de consommation, est véritablement intéressant par la prodigieuse activité de l'échange et la fièvre des affaires. Le *Tergesteum*, sorte de club commercial, avec l'admission à deux degrés, pour en favoriser l'accès à toutes les classes, est le symbole puissant de cette activité ; là affluent les dépêches du monde entier, les nouvelles des marchés de grains, de cafés, de coton du globe. Les arrivées et les départs des bâtiments, les renseignements statistiques et les nouvelles politiques, les correspondances des courtiers, celles des étrangers, les dépêches privées, les ordres de ventes et d'achats se localisent dans cet établissement. Dans ces salles toujours ouvertes, disposées aux quatre angles d'une croix dont les bras sont un vaste passage, libre pour la promenade, on

trouve les journaux de toutes les langues, sans en excepter aucun. L'armateur qui attend un navire dont on lui a annoncé le départ par le télégraphe, en surveille l'entrée dans le port; le spéculateur qui a monopolisé des cafés de certaines provenances vient savoir si la récolte a été abondante au lieu des productions et quelle en est la qualité. Une dépêche des Bordelais qui annonce aux Triestains une récolte opulente remplit les cœurs de joie, car Trieste approvisionne le midi de merrains venus de l'Allemagne, et fabrique les douves de tonneaux, dont le produit s'élève annuellement à 30 millions de francs. La différence entre la récolte d'une année et celle de l'autre peut augmenter ou diminuer de 15 millions le chiffre des affaires.

» ... La *Députation de la Bourse* et le *Lloyd* sont les deux grandes institutions qui, après les efforts bienveillants de Charles VI et de Marie-Thérèse, ont le plus fait pour la prospérité de Trieste. La Députation, fondée en 1794, correspond à peu près à nos chambres et à nos tribunaux de commerce, mais ses attributions sont beaucoup plus étendues. Elle a la police du port, le règlement des droits de navigation et la direction des écoles de navigation, la construction et l'entretien des phares sur toute la côte d'Istrie et de Dalmatie, la police du golfe et sa sécurité. L'institution est privée, mais par sa puissance, sa richesse, son développement, elle devient un appui et un secours pour le gouvernement et collabore avec lui pour le bien public.

» Le *Lloyd autrichien* (le nom de l'initiateur de ces grandes compagnies est devenu un nom générique), a été formé en 1833, en fusionnant toutes les compagnies d'assurance de Trieste. Les promoteurs avaient pour but de créer, à l'instar des Anglais, un point central pour le développement du commerce, de l'industrie nationale et de la navigation commerciale de l'Autriche. Le Lloyd comprend trois sections : les assurances maritimes, œuvre fondamentale de la compagnie; — la navigation, c'est-à-dire le département de la marine, transport des passagers et marchandises par un service régulier entre les ports nationaux et étrangers de l'Adriatique, de la Méditerranée et de la mer Noire, avec les arsenaux pour la construction des vapeurs affectés à ce service ; — enfin la section littéraire et artistique, sorte de département de l'instruction publique et des relations extérieures qui se donne pour mission de réunir tous les renseignements qui peuvent influer sur le mouvement commercial. Cette

[redacted]

section collectionne les rapports statistiques sur les points où on touche, les lieux de production des marchandises et des récoltes et toutes les notions utiles au commerce et à la vie intellectuelle. Le Lloyd a son club, son imprimerie, ses ateliers de gravure, ses journaux commerciaux, politiques et pittoresques. Les arsenaux du Lloyd sont très puissants et spéciaux à la Société, mais cependant elle a recours aux grands constructeurs anglais, qui parviennent à produire à meilleur marché et offrent souvent plus de garanties de bonne exécution[1]. » (Ch. YRIARTE, *les Bords de l'Adriatique*, in-f°, ill.; ch. III, 1878, Hachette.)

Au nord-ouest de Trieste, une route conduit à Miramar, où l'archiduc Maximilien, dépouillé de sa vice-royauté lombarde, avait fixé sa résidence ordinaire. Le futur empereur du Mexique, qui devait plus tard expirer à Queretaro, sous les balles des soldats de Juarez, avait élevé un palais tout oriental sur la base même des rochers battus par les flots, et transformé à grands frais les falaises stériles en une oasis délicieuse, où furent acclimatés des bosquets de plantes exotiques, baobabs, cocotiers, cactus, figuiers, palmiers. — Au sud de Trieste, Muggia est le grand chantier et atelier du Lloyd autrichien; plus loin, Capo d'Istria, Pirano, Parenzo, se livrent à la pêche et exploitent les immenses salines de la côte; Rovigno, entouré de forêts d'oliviers, exporte l'huile, le vin, les liqueurs et les poissons salés; et, à l'extrémité de la péninsule istriote, dans la baie spacieuse et profonde où stationnaient les flottes romaines, l'Autriche a établi à **Pola** (l'ancienne Pietas Julia), un port de guerre et de grands arsenaux, qui font de cette ville le Toulon ou le Gibraltar de l'Adriatique.

Le golfe de Quarnero conduit à **Fiume**, la grande ville maritime de la Croatie, dont l'orgueil magyar a favorisé le développement pour en faire un jour la rivale de Trieste. Un port bien abrité, construit à force de millions, par les entrepreneurs d'une société parisienne, permet aux grands navires de mouiller devant Fiume à l'abri d'un môle, éclairé par un phare, et d'embarquer des bois de merrains, les produits des minoteries, des corderies et des distilleries de liqueurs du voisinage. A Fiume est installée la fabrique de torpilles qu'un Anglais du Lancashire, M. Whitehead, a fondée en 1874 dans les bâtiments d'une fabrique de machines. Elle fournit par an 5 à 600 de ces engins à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Italie, à l'Autriche, à la France, à la Russie. — Le littoral oriental de l'Adriatique, dont le climat est délicieux[2], l'industrie active et le commerce prospère, garde le souvenir toujours vivant de l'empire romain et de la domination vénitienne. **Pola** montre aux étrangers un temple d'Auguste encore intact,

1. Trieste compte en outre une *Société navale adriatique* qui occupe 1500 ouvriers et qui a produit les plus grandes frégates cuirassées de la flotte austro hongroise, parmi lesquelles le *Kaiser* et la *Lissa*, et un *établissement technique triestain*, situé à San Rocco, qui, fondé en 1858, compte dans ses chantiers 1200 ouvriers et 800 dans son établissement technique. Il a construit déjà 105 bâtiments bois et fer, parmi lesquelles la *Custozza*.

2. ENVIRONS DE FIUME. « La température est si douce ici que les buissons de » camélias et les bois de lauriers fleurissent en plein hiver. L'Abbazzia, qui est à » dix minutes de Voloska, est un petit village tout rose, caché comme un nid

les ruines imposantes de ses arènes, la porte d'Hercule et la porte Dorée: **Zara**, des arcs de triomphe et des aqueducs, **Spalato surtout**, voisine de l'antique *Salone*, « *Occhio del mare*, » l'œil de la mer, disent les habitants, immense et somptueux palais où Dioclétien passa ses dernières années, après son abdication. Cette résidence impériale n'avait pas moins de 3 à 4000 mètres de tour. « Plus de 4000 personnes ont » leurs habitations attachées à ses parois, et les murs extérieurs du nord » et de l'est, encore debout, contribuent à former l'enceinte de la ville » même; le temple de Jupiter, défiguré par des constructions postérieures, » a été changé en cathédrale; un temple d'Esculape, mieux conservé, en » baptistère. Les corridors servent de rues aux voitures comme aux piétons: » les grandes salles, de places et de marchés; un portique, de café, et les » voûtes des soubassements, de magasins. Une partie des colonnes » doriques du vestibule tourné vers la mer, ont aussi traversé les siècles. » Le quai et quatre môles du port, qui est commode et sûr, datent également du règne de Dioclétien, et dans le misérable village dont les cabanes » et les vignes couvrent aujourd'hui les ruines de Salone, parmi lesquelles » figurent les restes d'un amphithéâtre et d'un aqueduc grandiose, les » fouilles ont fait découvrir pareillement nombre de statues, de mosaïques » et d'autres objets intéressants de l'antiquité romaine, réunis dans un » musée spécial. » (Ch. Vogel).

» dans les fleurs. Les médecins de Vienne y envoient les malades qui ne peuvent » supporter le voyage de Menton ou d'Alger. La villa Angolica est une demeure » princière au milieu d'un paradis terrestre en miniature. On dirait, à voir toutes » ces essences de plantes diverses, un musée végétal... La végétation est si opulente, la circulation des sucs est si active, que la vie déborde de tous côtés, » s'étalant magnifiquement en fleurs, en feuilles, en cimes, en grappes, en épis » ou en fruits. Au centre d'une pelouse, un yucca dresse sa hampe ornée, comme » un chapeau chinois, de clochettes d'argent que lutinent les brises matinales. « Les feuilles papyracées de cet arbuste, sur lesquelles on peut peindre et dessiner, de même que sur du papier ordinaire, retombent en longues lames recour» bées comme des cimeterres; mais, la nuit, elles se redressent subitement, et » cette plante, qui ne déploie toute sa beauté qu'aux discrètes clartés des étoiles, » épanouit alors ses corolles lumineuses, qu'on prendrait pour des pende» loques taillées dans le cristal ou le diamant. A côté du yucca, l'arbre à pain » étale ses feuilles découpées, enveloppant les fruits nourriciers qui se grillent » comme les châtaignes, et servent d'aliment journalier aux insulaires de l'Océa» nie. L'intérieur de ces tubercules est blanc, farineux, tendre comme la mie de » pain. Des palmiers au tronc cylindrique, semblables aux colonnes basses d'un » temple égyptien, déploient leurs arceaux de feuillage impénétrable au soleil. » Puis, ce sont des cèdres imposants et calmes comme les solitudes d'où ils sont » nés, dressant leur dais sacré et toujours vert sous le dôme majestueux du ciel, » des figuiers gigantesques... Des wellingtonia, des buissons de rhododendron, » des grenadiers qu'on dirait couverts d'une rosée de sang; des aloès ouvrant leur » éventail de lames azurées, des mimosas dont les fleurs semblent faites avec des » plumes d'ibis, des magnolias, des massifs de jasmin, de nopal, de bignonias » de la Floride déroulent leur végétation aux mille dessins et aux mille couleurs, » aux tons chauds de soie brochée, aux merveilleuses combinaisons de teintes » des tapis d'Orient, aux effets simples et variés des tapisseries anciennes... »

(V. Tissot, *la Hongrie.*)

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

ADAM (Mme E.). *La patrie hongroise.*—(Paris, in-8°, 1881. — *Nouv. Rev.*, 1881.)
A. R. *De Paris à Constantinople par le Danube.* (Paris, 1879, in-8°, Jouault.)
BATAILLARD (Paul). *Les derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale.* — (Paris, 1872, in-8°; *Revue critique*, sept., oct., 1875.)
BECKER (A.). *Hist. de la géogr. en Autriche depuis* 1750. — (Paris, 1875, in-8°.)
BEDO. *Descript. écon. et comm. des forêts de la Hongrie.* — (Pesth, 1828, in-4°.)
BENKO (Joseph). *Transylvania;* texte latin. — (Claudiopoli, 3 vol., 1831.)
BERNARD (G.). *Mœurs des Bohémiens de la Moldavie et de la Valachie.* — (In-12, 868.)
BEUDANT (F. S.). *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année* 1828; av. atlas. — (Paris, 1832, 3 vol. in-4°, Verdière.)
Bibliotheca transylvanica. — (Prague, 1861, in-8°.)
BLAZE DE BURY (Mme). *Voyage en Autriche, en Hongrie.* — (In-12, 1851.)
BŒDEKER. *L'Autriche-Hongrie*; texte allemand, 18 cartes et 21 plans (20° éd.). — (Paris, 1881, in-8°, Ollendorff.)
BOISSONNIER (A.). *Les Esclaves tziganes dans les princ. danub.* — (In-8°, 1855.)
BONER. *Transylvania, its products and its people;* ill. — (London, 1865, in-8°.)
BRINKMANN (Fr.). *Etudes et tableau du sud de l'Allemagne* (*Bavière, Tyrol, Autriche*)*;* en all. — (Leipzig, 2 vol. in-8°, 1862.)
BUSK. *The valleys of Tirol;* traditions et coutumes. — (London, 1874, in-8°.)
CAIX DE SAINT-AYMOUR (DE). *Les Pays sud-slaves de l'Austro-Hongrie.* — (Paris, 1883, in-18, Plon.)
CARRARA. *La Dalmazia descritta.* — (Zara, 1845.)
CHOPIN-UBICINI. *Bosnie, Servie, Herzégovine, Bulgarie*, etc., par Chopin. *Valachie, Moldavie, Bukowine*, etc., par Ubicini. — (Paris, 1866, in-8°.)
CONS (H.). *La Province romaine de Dalmatie.* — (Paris, 1882, in-8°, Thorin.)
CYRILLE. *Voyage sentimental dans les pays slaves, Dalmatie, Monténégro, Croatie.* — (Paris, 1876, in-12.)
DÉPRET (L.). *En Autriche.* — (Paris, 1869, in-18, Hachette.)
DOLLE. *Géogr. des territoires de la Hongrie.* — (Pesth, 1869, in-8°.)
DUMONT (A.). *Le Balkan et l'Adriatique.* — (Paris, 1873, Didier.)
DUPONT (F.). *Voyage à Goritz.* — (Marseille, in-8°, 1881, Jouve.)
DURAND (Hippolyte). *Les bords du Danube.* — (Tours, in-8°, ill. Mame.)
DURUY (V.). *De Paris à Vienne.* — (Paris, in-12, 1861.)
EVANS. *Throug Bosnia and Herzegovina during the insurrection.* — (Londres, 1875.)
FAVRE (E.). *L'Autriche et ses instit. militaires.* — (Paris, 1866, in-8°, Dumaine.)
FÉNYES (E.). *Descript. statist., géogr., hist. de la Hongrie.* — (Pesth, 1866, in-8°.)
FUCHS (Fr.). *Die Central Karpathen.* — (Pesth, 1869, in-8°.)
GARDNER WILKINSON. *Dalmatia and Montenegro.*— (Londres, 1848, 2 vol. in-8°.)
GÉRANDO (A. DE). *La Transylvanie et ses habitants.* — (1845, 2 vol. in-8°.)
GOLDSCHMIDT et MERCIER. *Les voies navig. en Autriche.* — (Paris, 1880, in-8°.)
GOURDAULT (Jules). *A travers le Tyrol.* — (Tours, in-8°, grav. et cartes, Mame.)
GROHMAN (W. A. B.). *Tyrol and the Tyrolese.* — (London, in-8°.)
HECHT. *Les colonies lorraines et alsaciennes en Hongrie.* — (1880.)
HORN (J.). *La Hongrie, son histoire, ses habitants*, etc. — (Pesth, 1863, in-8°.)
SCHMIDT (Dr A.). *Le mont Bihar;* av. carte et panorama. — (Vienne, 1863, in-8°.)
HUNFALVY (Jean). *Description physique de l'empire hongrois;* en hongrois. — (Budapest, 1863-65, 3 vol.)
JOANNE (Paul). *Autriche-Hongrie, Tyrol, Bavière méridionale;* cartes et plans. — *De Paris à Vienne;* (itinéraire acc. de 6 cartes, 12 plans. — (Paris, 1873, in-32, 1835, in-32, Hachette.)
JOUBERT (A.). *Vienne, Salzbourg, le Tyrol.* — (Paris, 1875, in-8°, Douniol.)
KAY (David). *Austria-Hungary.* — (London, 1880.)
KORCZAK-BRANICKI (X.). *Les nationalités slaves.* — (Paris, in-8°, 1879, Dentu.)
KUBALSKI (N. A.). *Tableau de l'Europe orientale, ou recherches hist. et statist. sur les peuples d'origine slave, magyare et romaine.* — (Paris, in-8°, 1851.)

LAMARRE, WIENER et DEMENY. *L'Autriche-Hongrie à l'Exposition de 1878.* — (Paris, 1878, in-18.)

LAUBE (Dr G.). *Die Ladiner in Tirol* (*Mittheilungen de Vienne.* — (1869, n° 3.)

LECLERCQ (J.). *Le Tyrol et le pays des Dolomites.* — (Paris, 1880, in-12.)

LÉGER (L.). *La Save, le Danube et le Balkan.* — (Paris, 1884, in-18, Plon.) — *L'Etat autrichien.* — (Paris, in-8°, 1866.)

LENORMANT (F.). *Turcs et Monténégrins.* — (Paris, 1866, in-8°.)

LÉVY (D.). *L'Autriche-Hongrie, ses instit., ses nationalités.* — (Paris, 1871, in-12.)

LJUDEVIT PRIJATELLI (G.). *Trois mois en Croatie.* — (Paris, in-18, 1880, Ghio.)

LÖHER (F. von). *Die Magyaren und ander Ungarn.* — (Leipzig, 1874.) — *Magyarland.* — (Londres, 1881, 2 vol. in-8°.)

MAKOUSCHEFF. *Les Slaves du Danube et de la mer Adriatique.* — (St-Pétersbourg, 1867, in-8°.)

MARBEAU (E.). *La Bosnie depuis l'occ. austro-hongroise.* — (Paris, in-8°, 1880.) *Slaves et Teutons.* — (Paris, in-18, 1883. Hachette.)

MATKOVITZ (Dr). *La Croatie et la Slavonie.* — (Agram, in-8°, 1873.)

MONTFERRIER (H. G.). *Voyage de fantaisie politique en Autriche-Hongrie, Serbie, Bulgarie.* — (Paris, 1884, in-18, Lévy.)

NEYRAT. *Quelques jours en Dalmatie et au Monténégro.* — (Lyon, 1879, in-4°.)

NIOX. *Géogr. milit., Europe centrale, Autriche-Hongrie.* — (Paris, 1881, in-18.)

NOË (H.). *Dalmatien und seine Inselwelt.* — (Vienne, 1870, 1 vol.)

NOLHAC (DE). *La Dalmatie; les îles Ioniennes.* — (Paris, in-18, 1881, Plon.)

OLLIVIER (R. P.). *Souvenirs d'un voyage en Hongrie.* — (*Correspondant*, 1883.)

ORBAN (Blaise). *Description du pays des Sékeils.* — (Budapest, 1868-73, 6 vol.)

PALUGUAY (J.). *Descr. hist., géog., polit., stat. de la Hongrie.* — (Pesth, 1855, 4 vol.)

PATTERSON (A. J.). *The magyars : their country and its institutions.* — (2 vol., London, 1870.)

PEEZ (D'Alexander). *Oesterreich und der Orient.* — (Wien, 1875.)

PERROCHEL (DE). *Une semaine en Istrie.* — (Le Mans, in-12, 1875, Mounoyer.)

PETER (F.). *Dalmatien.* — (Gotha, 1875, 2 vol.)

PICOT. *Les Serbes de Hongrie, hist., état politique et social.* — (Paris, 1873, in-8°.)

PRICOT DE SAINTE-MARIE (DE). *Les Slaves méridionaux, leur origine et leur établissement dans l'anc. Illyrie.* — (Paris, 1874, in-8°, Baer.) — *Description du cours de la Miliaska et de la vallée de Sérajévo,* — (Paris, in-8°, 1875.) — *L'Herzégovine.* — (Paris, 1875, in-8°.)

RICORD (Dr). *De Paris à Meaux, par Venise, Vienne, Pesth, la Roumanie,* etc. — (Paris, 1873, in-8°.)

RIVOT et DUCHANOY. *Voyage en Hongrie.* — (Paris, 1853, in-8°.)

ROY (J.). *Le Kahlenberg.* — (Lyon, in-8°, 1883, Perrin.)

SCHATZMAYER. *Dalmatien, géographie hist., statist.* — (Trieste, 1877, in-8°.)

SOUBEYRAN. *Bohème et Hongrie.* — (Paris, in-8°, 1883, Derenne.)

SOUHESMES (DE). *Un tour dans les Grisons, le Tyrol.* — (Paris, in-8°, 1883.)

SUPAN (A.). *Etudes sur les Alpes Centrales du Tyrol : Mittheilungen de Vienne.* — (1877, nos 6 et 7.)

THOMSON (G.). *L'Herzégovine;* av. 1 carte. — (Paris, 1875, in-18, libr. ill.)

TISSOT (V.). *Vienne et la vie Viennoise.* — (Paris, in-18, 1878, Dentu.) — *Voyage au pays des Tziganes, la Hongrie inconnue.* — (Paris, 1881, in-18, Dentu.)

UJFALVY (DE). *La Hongrie; hist., langue, litt.* — (Paris, 1872, in-12.)

VAMBÉRY (A.). *Der Ursprung der magyaren.* — (Leipzig, 1882.)

VASILI (Paul). *La Société de Vienne.* — (Paris, 1885, in-8°, Dentu.)

VIGNET (L.). *Les Etapes d'une berline à travers le Tyrol, l'Engadine et les Grisons.* — (Lyon, in-8°, 1881.)

WORMS (H. DE). *The Austro Hungarian Empire.* — (London, 1877.)

WOLF (A.). *Le Tyrol et la Carinthie.* — (Paris, in-18, 1872, Lévy.)

YRIARTE (Ch.). *Les bords de l'Adriatique.* — (Paris, 1878, in-4°.) — *Le Pays yougo-slave* (*Croatie serbe*)*; état physique et politique, sa fonction dans l'économie générale de l'Europe.* — (Paris, 1874, in-18, G. Baillière.) — *L'Istrie ; tableau hist., géogr., statist. ;* av. carte. — (Trieste, in-8°, 1863.) — *Le Golfe de Buccari-Porto Ré* (*Adriatique*)*;* en all. — (Prague, 1871, in-4° ill.)

[redacted]

Berecz (de). *L'Enseignem. géogr. en Hongrie*; — *Rev. de géogr.* — (Mars 1884.)
B. de P. *Vienne, capitale de l'Autriche.* — *Revue Brit.*, (Juin 1873.)
Cons (H.). *L'Austro-Hongrie et l'Italie;* — (*Bull. de la Soc. languedocienne de géog.*, déc. 1878.)
Coquerel (Athanase). *Une Visite aux chrétiens unitaires de Transylvanie.* — (*Revue polit. et litt.*, 1er nov. 1873.)
Descovich (J.). *Die Bocche di Cattaro.* — *Mittheilungen* de Vienne, 1870.)
Enault (L.). *La Hongrie; le Haut Danube.* — *Corresp.*, 1857, 1866.)
Fontpertuis (de). *Le Royaume hongrois; la grande propriété, l'agriculture, les paysans, etc. Les Pays sud-slaves.* — (Econom. fr., 1884.)
Fournel (V.). *De Paris à l'Exp. de Vienne.* — (*Corresp.* sept., oct. 1873.)
Gérando (de). *Kolojvar (Transylvanie); les Voyageurs hongrois des Balkans.* — (*Rev. de géog.*, déc. 1878, sept. 1884.)
Hecquard. *Géographie physique et politique de la Dalmatie.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, 1862.)
Hegedus (A.). *La situation écon. de la Hongrie.* — (*Econom. fr.*, 1879.)
Keil (Fr.) *Le Grand Glockner et ses environs.* — (*Mittheil.* de Petermann, 1860.)
Le Bon (Dr S.). *Excursions anthropologiques aux monts Tatras.* — (*Tour du Monde*, 2e sem. 1881.)
Lejean (G.). *Voyage en Herzégovine.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1880.)
Marbeau (Ed.). *L'Instruction publique en Hongrie.* — *Corresp.*, 10 janv. 1881.)
Marmier (X.). *La Hongrie, Le Carst. Veldes. Souvenirs du Tyrol*, 10 av. 1816. — *Corresp.*, 25 avril, 25 nov., 1853.)
Newlinski. *Vienne et sa banlieue.* — (*Tour du Monde*, 2e sem. 1881.)
Perrot (G.). *Les Confins militaires et leur législation.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1869.)
Pricot de Sainte-Marie. *De Sérajevo à Tachlidja; la Narenta.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, 1er sem. 1868, 1er sem. 1873.)
Quesnel (L.). *Souvenirs de l'Exp. de Vienne.* — *Rev. polit. et litt.*, 23 août 1873.)
Rabot (C.). *Douze jours dans les Alpes dolomitiques.* (*Club alpin*, 1877.)
Reynaud (J.). *Les eaux minérales de la Bohême.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 nov. 1845.)
Rousseau. *Notice géog., hist., ethnog., statist. sur la Bosnie et l'Herzégovine.* — *Bull. de la Soc. de géog.*, 1er sem. 1866, 2e sem. 1868.)
Reclus (El.). *Voyage aux régions minières de la Transylvanie occidentale.* — (*Tour du Monde*, 2e sem. 1874.)
Valori (H. de). *L'Autriche et la Hongrie.* — *Corresp.*, 25 oct. 1860.)
Villamus. *Les Slaves du Danube.* — *Rev polit. et litt.*, 3 mai 1884.)
Yriarte (Ch.). *L'Istrie et la Dalmatie.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1875, 2e sem. 1876.) — *La Bosnie et l'Herzégovine pendant l'insurrection.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er mai, 1er juin 1876.)
Wiet. *Le Diocèse d'Alessio et la Mirditie.* — (*Bulletin de la Soc. de géog.*; 1er sem. 1866.)

— *Carte de la monarchie austro-hongroise, par l'Institut militaire géog.* — (Au 1/750 000e en 1295 feuilles.)
— *Carte spéciale du royaume de Hongrie*, en 195 feuilles, *publiée par l'Institut militaire de Vienne.* — (*Id.* en 16 feuilles, au 1/144 000e.)
— *Carte générale hypsométrique et routière de la Serbie, de la Bosnie et de l'Herzégovine* au 1/600 000e. (Vienne, 1879, Imp. impér.)
— *Carte de la Galicie*, au 1/288 000e, en 33 feuilles, *publ. par l'état-major autrichien.* (Vienne, 1824.)
— *Carte des Siebenburgen, publ. par l'Institut géog. militaire.* — (Vienne, 1863, 4 feuilles, au 1/288 000e.)
— *Carte administrative de l'empire d'Autriche*, 111 feuilles, au 1/28 000e.
— *Carte de l'Europe centrale*, au 1/320 000e.
Baur (C. F.). *La Monarchia austro-ungarica*, au 1/800 000e. — (Vienne, 1877, 9 feuilles.)

Berghaus und Gouzey. *Wand karte der Lander dez Ungarischen Krone.* — (Gotha, 1866, 9 feuilles, au 1/625000e.)

Fligely (général de). *Carte de la Bosnie et de l'Herzégovine.* — (Vienne, 1865, 4 feuilles.) — *Carte de la Hongrie*, au 1/144000e — (49 [?] feuilles.)

Liebenow. *Carte commerciale de l'Autriche-Hongrie*, en allemand. (1880.)

Mayr (J. G.). *Atlas des Alpes, Suisse, Savoie, Bavière du Sud, Tyrol, Salzbourg, Autriche.* — (Gotha, 1862, 9 feuilles.)

Ravenstein. *Carte du Tyrol occidental et de l'Engadine.*

Sayous (Ed.). *Carte philologique de la Hongrie.* (Paris, 1872, 1 feuille.)

Schedu (J.). *Karte von Œsterreich en 20 feuilles.* — (Wien, 1856 et suiv., au 1/576000e.)

Sprünner. *Atlas histor. et géogr. de l'Etat autrichien.* — (Gotha, 1866.)

Steinhauser. *Carte générale de l'empire hongrois.*

TRAVAUX HISTORIQUES

Asseline, *Hist. de l'Autriche depuis Marie-Thérèse jusqu'à nos jours* (Paris, 1877). — Cockelberghe-Duzzèle, *Hist. de l'empire d'Autriche jusqu'au règne de Ferdinand Ier* (en franç., 6 vol. in-8e, 1845). — Coxe, *Hist. de la maison d'Autriche depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à la mort de Léopold II*, trad. de l'anglais par Henri (5 vol. in-8e, Paris, 1809). — Egger, *Hist. du Tyrol* (en all., 2 vol., Innsbrück, 1872). — Fessler, *Hist. des Hongrois* (en all., 12 vol., 1812-25, nouv. éd. en 1879-80). — Gervinus, *Hist. du dix-neuvième siècle depuis le traité de Vienne* (trad. de Minnsen, 24 vol. in-8e, Paris, 1864 et suiv.). — Himly, *Hist. de la formation territ. des Etats de l'Europe centrale* (2 vol. in-8e, 1876, Paris). — Horvat, *Hist. de la Hongrie* (en hongrois, 6 vol. in-8e, Pesth, 1860 et suiv.). — Krones, *Manuel de l'hist. de l'Autriche depuis les origines jusqu'à nos jours* (4 vol. in-8e, Berlin, 1876 et suiv.). — Iranyi et Chassin, *Hist. polit. de la révolution de Hongrie* (2 vol., Paris, 1859). — Léger, *Hist. de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'en* 1878 (Paris, in-18, 1879. Cet ouvrage renferme, p. 600-610, une bibliographie très complète). — Lichnowski, *Hist. de la maison de Habsbourg* (en all., 8 vol., Vienne, 1845). — Mailath, *Hist. de l'empire d'Autriche* (en all., 5 vol. in-8e, 1834-50). — Mayer, *Hist. de l'Autriche au point de vue de la Révolution* (en all., 2 vol. in-8e, 1874). — Neuhauser, *Manuel de l'hist. de la monarchie austro-hongroise* (en all., Vienne, 1872). — Palacky, *Hist. du peuple tchèque depuis les origines jusqu'en* 1526 (en all. et tchèque, 5 vol. in-8e, Prague). — Pœlitz, *Hist. d'Autriche*, revue par O. Lorenz (Vienne, 1871). — Sayous (Ed.), *Hist. générale des Hongrois* (2 vol. in-8e, Paris, 1876). — Springer, *Hist. de l'Autriche depuis le traité de Vienne* (en all., 2 vol., Leipzig, 1863-65). — Würzbach, *Dict. biogr. de l'empire d'Autriche* (en all., Vienne, 1856 et suiv., 37 vol.).

[redacted]

CHAPITRE V

MONTÉNÉGRO ou ZRNAGORA, Montagne Noire (Principauté).

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites. — Le Monténégro ou Montagne-Noire (*Zrnagora*, ou *Csernagora* ou *Tsernagora* en serbe, *Kara-Dagh* en turc) est limitrophe au nord de l'Herzégovine; à l'est de la Vieille-Serbie; au sud, de l'Albanie turque; à l'ouest, de la Dalmatie et des Bouches de Cattaro, Le mont Dormitor au nord-est, le Kom au sud-est, forment en quelque sorte les bastions angulaires de la frontière, qu'il est difficile de préciser nettement à travers les crêtes et les ravins presque inaccessibles de cette nature tourmentée.

Situation astronomique. — Entre 16° 1' et 17° long. E.; et 42° et 43° lat. N.

Climat. — Très rigoureux en hiver, la neige tombe en quantité énorme (la température à Tsettinié monte à 30° et descend au-dessous de 22°; en été le climat est délicieux). « Les montagnes calcaires sont balayées par » les pluies torrentielles de l'hiver et du printemps; elles roulent en cas- » cades le long des pentes escarpées, ravagent, entraînent tout sur leur » passage et mettent ainsi à nu la charpente osseuse du Monténégro, dont » elles font un véritable squelette. Une chétive végétation parvient seule à » s'accrocher dans les interstices de pierres et à résister à ces dévastations » annuelles. Les eaux ne pouvant être arrêtées sur les hauteurs dénudées ni » dans le fond des vallées, à cause de l'extrême porosité du terrain, la » sécheresse la plus complète succède aux inondations et dure quelquefois » tout l'été. Si les orages de la mer ne venaient parfois verser une eau » bienfaisante, le haut pays serait désolé par une famine constante. Les » sources, dont les réservoirs ne peuvent être remplis à nouveau, s'épuisent » vite et les rivières elles-mêmes se dessèchent à peu près complètement » pendant une grande partie de l'été. » (Delarue.)

Littoral. — Le traité de Berlin a ouvert aux Monténégrins un accès vers la mer Adriatique par la cession des ports d'*Antivari*, de val di *Noce*, et plus tard de *Dulcigno ;* mais ils ne peuvent avoir de bâtiments de guerre, et l'Autriche est chargée de la police de ces ports. Les Monténégrins ont le droit de navigation sur le lac de *Scutari* et sur la *Bojana*.

Relief du sol. — On a comparé la Tsernagora à une mér houleuse pétrifiée, ou à un énorme gâteau de cire aux mille alvéoles. La vieille légende slave explique à sa manière le chaos des rochers et l'enchevêtrement inextricable des vallées de la Montagne-Noire. « Dieu, dit-elle, pendant qu'il créait le monde, parcourait l'espace, portant dans ses mains un grand sac rempli de montagnes qu'il semait çà et là au gré de sa volonté et sui-

vant les besoins de chaque pays. Quand il passa au-dessus du Monténégro, le sac vint à crever, les montagnes tombèrent pêle-mêle sur le sol, y prirent racine, et la Tsernagora fut créée. » Malgré ce désordre apparent, on voit que les chaînes monténégrines ont la direction des montagnes dalmates; la vallée de la Zeta divise en deux parties la contrée : 1° au nord, la *Brda* ou *Berda*, région de défilés et de petits bassins, de plaines verdoyantes, perdues dans de grands cirques de montagnes couvertes de riches pâturages, ou couronnés par des forêts séculaires de hêtres, de chênes ou de sapins; — 2° au sud, la *Csernagora* proprement dite, où les montagnes sont pelées, le sol pauvre, les habitants pauvres. — Les montagnes s'élèvent en terrasses depuis la mer jusqu'à la chaîne frontière du nord; les principaux sommets sont à l'ouest les *Dragaiska Planina*, l'*Orien;* au nord, le *Dormitor* (2700 m.) et l'*Oriton;* à l'est, le *Kom* (2850 m.) et le *Visitor*.

Cours d'eau; lacs. — Les rivières (rieka) ont un cours capricieux qu'interrompent les barrières de montagnes; pour la plupart elles vont se perdre dans les abîmes insondables du massif tsernagorien. Les principales sont: la *Moratcha*, venue des Alpes Dinariques, coule du nord-est au sud-ouest, dans d'étroits défilés, passe devant Podgoritza, et finit dans le lac de *Scutari* (en slave Blats, en albanais Likieni, long de 45 kilom., large de 10 à 12, qui appartient en grande partie au Monténégro); elle se grossit de la *Zéta*, dont la vallée pittoresque et très boisée ouvre une communication entre l'Herzégovine et l'Albanie; de la *Mala Rieka*. — La *Tsernoievitja*, la plus connue des étrangers, la seule navigable, se jette au nord-ouest du lac de Scutari; la *Tsernitsa* finit dans le même lac; la *Tara* est un affluent de la Drina albanaise. Le Scutari a pour émissaire la Bojana albanaise.

II. — Géographie politique

Le Monténégro est regardé comme la citadelle de la race serbe. Son histoire avant le quinzième siècle se confond avec celle des Serbes sous les dynasties glorieuses des Némanjides et des Balchides. Au quinzième siècle (1556) Stephan Tsernoïévitz, voïvode de la Zéta, parent des princes Balchides, fonda une principauté distincte de la Serbie, et la *Zéta* ou *Montagne-Noire* commença contre les Turcs une lutte acharnée. — Lorsque le petit-fils de Stephan, George Tsernoïévitz, renonça à la rude existence du Monténégro pour se retirer à Venise (1499), il remit au métropolitain de Tsettinié, Vavyla, le gouvernement de la Zéta. Treize *vladikas* ou princes-évêques se succédèrent jusqu'en 1695 et se défendirent contre les invasions ottomanes. La capitale fut prise en 1623 par le pacha Soliman. Mais le vladika Danilo, où Daniel Pétrovitj, originaire de Niégoche (Herzégovine), fit massacrer, dans la nuit de Noël de l'année 1702, tous les renégats qui étaient dans le pays, s'allia avec Pierre le Grand contre les Turcs, lui rendit de grands services, et fonda entre le Monténégro et la Russie cette alliance qui dure encore, et qui est celle d'un protecteur à un vassal. — En 1815, les Monténégrins ne purent rien obtenir du congrès de Vienne. Ils continuèrent la guerre contre les Turcs, et les vainquirent encore à Grahowo (1858). Mais Omar-Pacha envahit leur pays avec 60 000 hommes et les soumit (1862). Lorsque l'insurrection de la Serbie éclata en 1876, la Csernagora prit les armes, harcela les armées turques dans ses montagnes et leur tua, dit-on, 12 000 soldats, les prisonniers étaient de part et d'autre fusillés. Les Monténégrins tinrent tête à trois armées ottomanes, prirent plusieurs places

[redacted]

albanaises (Médiun, Spuz, Podgoritza, Antivari, etc.), et le traité de Berlin leur laissa ces conquêtes.

Constitution. — D'abord gouverné par des princes séculiers, le Monténégro en 1516 mit à sa tête des princes-évêques (vladikas) électifs, puis héréditaires d'oncle à neveu dans la famille de *Niegoche* qui règne encore. En 1852, le prince Danilo se démit de l'autorité religieuse et se maria; en 1860, il fut assassiné sur le quai de Cattaro par un de ses sujets qu'il avait exilé. Son neveu, Nicolas Ier (Nikita), lui succéda[1].

L'autorité du prince (*knias* ou *gospodar*) est absolue, il est assisté d'un cabinet formé de 4 ministères (*Extérieur*, *Intérieur*, *Finances* et *Guerre*) : les lois sont préparées par un Conseil d'Etat ou Sénat (*soviet*) de 18 membres[2]. — La principauté est divisée en *nahiés* ou districts (8 anciens, 8 nouveaux); les nahiés comprennent les tribus ou clans (*pleivina*) composées d'associations de familles (*brastvos*) présidées par un ancien (*glavar*). Les administrateurs ou juges de tous grades sont en même temps commandants militaires.

Drapeau, rouge, blanc, bleu. — **Ordres** princiers; celui de Danilo Ier pour l'indépendance; ceux de la *Maison de Saint-Pierre* et de l'*Oblica* d'or, fondés autrefois par Pierre II. — **Villes** : Les quatre nahiés de la Csernagora proprement dite ont pour centres principaux : **Cettigne,** ou **Tsettinié**, 2000 hab., *capitale de la principauté*, *résidence du prince*,

---

1. Nicolas Ier ou Nikita Petrovitch Niegosch, né en 1841, marié en 1860 à Miléna Petrovna, a cinq filles et deux fils dont l'aîné, Danilo-Alexandre, naquit en 1871. Le prince Nikita a fait ses études à Trieste et au lycée Louis-le-Grand.

2. « Les assemblées du sénat de pâtres et de proscrits vêtus de peaux de bêtes, » que Romulus réunissait au son de la trompe des bergers sur le mont Palatin, » devaient ressembler fort aux rustiques assemblées du sénat monténégrin. Elles » se tiennent à Tsettinié, dans une longue maison basse, couverte en chaume, » qui a l'apparence d'un hangar, et qui, à l'intérieur, est divisée en deux pièces. » L'une sert d'écurie commune, où l'on attache les ânes et les mulets qui ont » amené de leurs villages les Pères conscrits; l'autre est le lieu des délibérations. » On n'y remarque, en fait de meubles, qu'une ligne de tapis, un long banc de » pierre adossé à la muraille, et quelques sièges rangés autour du foyer où l'on » fait du feu pendant l'hiver. Là s'asseoient les sénateurs, après avoir déposé leurs » armes les plus pesantes, mais gardant à leur ceinture leurs pistolets et leurs » poignards. Tout en fumant, ils délibèrent ou écoutent la lecture des actes » officiels que leur fait le secrétaire du prince. Si, comme il arrive souvent, le » prince est présent à la séance, il s'assied avec les autres sur les bancs de pierre, » et n'a pour distinction qu'un coussin ou un sac de laine. Le résultat des délibérations est écrit séance tenante, par le secrétaire, à la façon turque, c'est-à- » dire sur ses genoux. Quand la discussion semble devoir être longue, pour que » l'heure des repas ne vienne pas l'interrompre, on fait rôtir un mouton au foyer » de la salle; lorsqu'il est cuit, les sénateurs le dépècent et le mangent, tandis » que l'affaire suit son cours. » (Fr. Lenormant, *Turcs et Monténégrins*, LXV.)

Cette description, vraie encore pour les premières années du règne de Danilo Ier, ne représente plus aujourd'hui que les réunions présidées par le prince, quand il rend la justice en voyage. Le prince Nikita a installé le *soviet* dans une aile de bâtiment annexée au palais de Pierre II. « Du reste, le suprême conseil n'a ab- » diqué que fort peu de la primitive simplicité décrite plus haut; la salle des » séances blanchie simplement à la chaux, la barrière de bois blanc servant de » barre au tribunal, la table vermoulue, devant laquelle prennent place les juges, » et le vieux fauteuil de chêne du président, ne pourraient un instant laisser » supposer à l'étranger, apparaissant subitement au milieu de cette réunion de » gens armés, qu'il a sous les yeux une assemblée sénatoriale. » (Frilley et Wlahovitj.)

avec un couvent qui sert à la fois de trésor, de cathédrale et de prison; Cettigne est l'intermédiaire du commerce entre le lac de Scutari, Rieka et Cattaro; — Rieka (1 500 h.), *ancien chef-lieu, célèbre par ses pêcheries;* — Niegoche (1 200 h.), *berceau de la maison régnante;* Grahowo; Niksitch, *place forte* (3 000 hab.). — Les quatre nahiès du pays des Berda (ou tribus confédérées) ont pour chef-lieu : Danilograd, *ville de création récente sur la Zéta* (1 500 hab.), *construite à l'européenne pour 15 000 habitants.* — Les huit nouveaux districts détachés de l'Herzégovine et de l'Albanie ont pour villes principales : Podgoritza (4 000 hab.); Antivari (3 000 hab.), *port de guerre en ruine, marais salants, plantations d'oliviers;* Dulcigno (3 000 hab.), *port de commerce et de pêche.*

III. — Géographie économique et statistique

Superficie, 9 475 kilom. car. — **Population**, 226 000 hab. (26 par kil. car.). — **Cultes**, 14 000 *musulmans* et autant de *catholiques;* les autres *grecs* orthodoxes. — **Race**, *slave*. On compte environ 2 000 Monténégrins émigrés, disséminés en Autriche, Turquie et Russie. Il y a quelques colonies monténégrines à San Francisco et Alexandrie. — **Instruction publique.** Jusqu'à Pierre II, on ne trouve dans le Monténégro aucun vestige d'instruction. Les efforts du prince Nicolas Ier ont abouti à la création d'une *école normale* à Tsettinié qui a fourni des maîtres d'école répandus aujourd'hui dans presque tous les villages. Avant peu de temps, il n'y aura plus d'illettrés dans la Montagne-Noire. — **Armée** : pas d'armée permanente; en cas de guerre, tout le monde est soldat; les femmes elles-mêmes sont requises pour les travaux de fortification et le transport des vivres et munitions. L'armée peut s'élever à 60 000 hommes et 3 000 chevaux. — **Budget** : un million; les domaines du prince rapportent un revenu de 100 000 francs; il a 100 000 francs de liste civile, et reçoit de la Russie un subside de 300 000 francs. — **Productions.** — **Végétaux.** Forêts immenses dans le Berda, mais non exploitées; le sol se prête mal à la culture, et exige un labeur énergique; les champs, morcelés à l'infini, sont irréguliers, suspendus en quelque sorte aux flancs des montagnes, et maintenus par des murs de soutènement. « Partout où la houe et la bêche peuvent mordre, sur les » pentes les plus escarpées, comme dans les vallées les plus étroites, la culture » a pris pied. L'orge, l'avoine, le maïs, les pommes de terre sont les seules » plantes que le terrain permette d'ensemencer avec succès : mais, grâce au » travail de sa population, la Montagne-Noire en produit assez, non seule» ment pour nourrir ses habitants, mais encore pour fournir à la subsis» tance de la ville voisine de Cattaro. » (Lenormand.) Les vignes de la Tsernitza produisent un vin excellent que, faute d'ustensiles et de caves, les habitants ne peuvent garder ; le sol est propre aussi à la culture du *tabac*. — **Animaux.** Les pâturages abondants nourrissent d'excellents *chevaux* et *mulets*, des *porcs*, des *bœufs* et *vaches*, *chèvres* et *moutons*. « Chaque année 100 000 têtes de petit bétail sont abattues, salées, fumées » et exportées sous le nom de *castradina*, dans tous les ports de » l'Adriatique. Des troupeaux considérables de jeunes porcs arrivent de » Serbie, sont engraissés et revendus ensuite avec bénéfice; enfin, les » ruches d'abeilles, dont le nombre est considérable, ont leur produit » expédié en grande quantité dans les provinces ottomanes voisines ou » employé pour la fabrication d'un hydromel vineux d'excellente qualité. » (Frilley et Wlahovits). Toutes les rivières fournissent des poissons

[redacted]

excellents, *carpes*, *tanches*, *anguilles*, *scorenze*, *mugil*, *truites* qui pèsent jusqu'à 75 livres; — séchés et fumés, ils sont expédiés en quantité considérable vers la Dalmatie et l'Italie[1]. — **Industrie.** Sauf l'industrie agricole, elle est nulle. « Chaque famille fait ses propres récoltes, bâtit sa » maison, confectionne sa charpente, moud son seigle et son maïs, fait son » pain, tisse ses couvertures, confectionne ses vêtements. Et puis, les » quatre murailles nues de l'habitation ne réclament ni les recherches de » l'ébénisterie, ni le luxe des tapissiers; souvent même le lit de repos » n'est que le sol échauffé autour de l'âtre fumeux. » (FRILLEY et WLAHOVITJ.) — **Commerce.** Les Monténégrins achètent aux négociants de Trieste ou de Cattaro de l'eau-de-vie détestable dont ils font un trop fréquent usage, de la poudre, des armes, des outils, des planches, des cotonnades et draps nécessaires pour le complément d'un vêtement dispendieux, seul luxe de l'habitant de la Forêt-Noire. L'*exportation* annuelle peut être évaluée à 3 800 000 francs environ (Gotha dit 2 millions de florins). — Il y a un service de postes et de bureaux. La longueur des lignes télégraphiques est de 444 kilomètres. Il n'y a qu'une route carrossable, de Cattaro à Cettigne.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

De Cattaro à Tsettinié; la capitale du Monténégro.

« Un chemin fort bien tracé côtoie la rive nord des Bouches de Cattaro, et va rejoindre à Castel Nuovo la route construite par Marmont entre cette ville et Raguse. C'est une ressource

---

1. « Ce sont surtout les tribus riveraines de la Rieka et du lac de Scutari qui » trouvent une véritable source de richesse dans la capture, renouvelée périodi- » quement à certains mois de l'année, d'un petit poisson du genre des mulets, » gros comme une forte sardine, que l'on appelle en serbe *oukliéva*, et en italien » *scoranza* (scorenze). Aux approches de l'hiver, les oukliévas descendent vers » le lac de Scutari en masses si compactes, que la surface de l'eau se teint sur » leur passage d'une couleur particulière. Dans le lac, ces poissons habitent sur- » tout les endroits appelés *okas*, tourbillons circulaires formés par des sources » qui jaillissent du fond du lac, et dont la température, plus chaude que celle » des eaux supérieures, attire les oukliévas; on les y trouve parfois en telle » quantité, qu'une rame enfoncée au milieu d'un de ces bancs de poissons reste » debout. Les tribus des bords du lac ont la propriété des *okos*, où dans l'hiver » il leur suffit de jeter le filet pour le retirer aussitôt tout rempli d'oukliévas; » les riverains de la Riéka pêchent le même poisson au moyen de filets et de » nasses, lors du passage d'automne. Les plus gros sont immédiatement salés et » envoyés en Dalmatie, où on les mange en guise de sardines. Les plus petits » sont remis à l'eau et parqués avec des claies dans les parties les plus basses » et les plus herbeuses du lac. C'est ainsi qu'on les engraisse, en faisant rapide- » ment grossir leurs ovaires, avec lesquels on compose une poutargue qui riva- » lise presque de réputation avec celles de Prévésa et de Missolonghi. » (F. LENORMANT, *Id.*, IX.) — (Voy. aussi le récit de la pêche du *scoranza* dans l'ouvrage de MM. Frilley et Wlahovitj, p. 279 et suiv.)

précieuse pour les voyageurs qui, pendant la mauvaise saison, ne veulent point s'exposer à attendre pendant plusieurs jours à Mégline le moment où le bateau du Lloyd osera se hasarder à doubler la *punta* d'Ostro, souvent fort dangereuse. C'est aussi un moyen de faire un curieux voyage dans l'intérieur du pays.

» Le village de Scagliari, situé derrière Cattaro, entre la citadelle et la *scala*, a la spécialité des guides pour la Montagne-Noire. Ceux-ci sont à la fois honnêtes, exacts, intelligents et hardis ; sous leur garde, une femme même peut s'aventurer seule, sans aucune appréhension, dans les sentiers de la Tsernagore. Comme les montures de toute sorte ne peuvent pénétrer dans l'intérieur de la ville, c'est au bazar monténégrin que se forment les caravanes à destination de Tsettinié. Si l'on doit voyager à l'époque des grandes chaleurs, il est important de quitter Cattaro dès l'aube; car on peut ainsi, tout en restant constamment protégé par la crête des montagnes, que le soleil ne dépasse que longtemps après son lever, franchir la moitié du chemin, sans avoir à supporter la réflexion des rayons solaires, renvoyés par les surfaces nues et blanchâtres des rochers, et très pénibles pour la vue. Du reste, peu d'ascensions en Europe offriront au touriste plus de pittoresque que celle des premiers contreforts de la Montagne-Noire. Cette route suspendue en quelque sorte à une muraille de rochers, allant et revenant si brusquement sur elle-même, que parfois un de ses lacets est presque contigu à celui qui le précède ; cette citadelle dominant un abîme et comme écrasée elle-même sous le rempart dressé par la nature au-dessus d'elle ; ce panorama merveilleux des Bouches dans lequel se multiplient d'instant en instant, à mesure qu'on s'élève, les golfes, les promontoires, et sur des rives enchantées des villages perdus dans la verdure ; la ville de Cattaro, dont on croit s'éloigner, et qu'après une heure et demie de pénible ascension, on revoit perpendiculairement sous ses pieds, comme si l'on plongeait sur elle du haut de la nacelle d'un aérostat; les émotions de la peur à laquelle ne saurait échapper celui qui n'a pas l'habitude de ces sortes de pérégrinations, et que la marche audacieuse des chevaux et des mulets sur le bord même du précipice réveille à chaque moment; tout, presque encore au départ, se réunit pour éveiller dans l'âme du voyageur des impressions auxquelles le nom menaçant et la mystérieuse réputation de la Montagne-Noire l'ont déjà prédisposé. L'escarpement de la montagne, l'étroitesse du plan sur

[redacted]

lequel se développe la *scala* de Cattaro, font de celle-ci une des plus merveilleuses échelles qui existent, et l'on a pu avec raison comparer la position du voyageur arrivé à son sommet, et voyant à une immense profondeur sous ses pieds les citadins de Cattaro s'agiter dans les rues de la ville sous des formes vraiment microscopiques, à celle d'un individu qui, du haut d'une tour gigantesque, plongerait les yeux dans l'abîme ouvert devant lui. Si par hasard c'est jour de marché à Cattaro, le chemin offre l'aspect le plus animé, car il est alors littéralement encombré de mulets chargés de laine, de grains ou de poisson, de troupeaux de bœufs ou de moutons, ou de longues files de femmes apportant sur leur dos le bois et les pauvres denrées de la Montagne-Noire [1]. Ces femmes, du reste, sans perdre leur temps à suivre les longs zigzags de la *scala*, coupent directement les pentes de la montagne, sautant de rocher en rocher avec une agilité merveilleuse, malgré le faix qu'elles supportent, et franchissant quelquefois en vingt pas une pente dont l'art n'a pu triompher que par un développement de route d'un demi-kilomètre. Le soir, chargées de caisses ou de ballots, elles reprendront le chemin de leurs montagnes, sans plus se soucier que le matin des voies tracées, tricotant, causant et riant avec un air de parfait bonheur [2]. Cet encombrement de la route, bien que

---

1. MM. Frilley et Wlahovitj font ailleurs (chap. IV) la peinture navrante de la condition des femmes au Monténégro. Leur vie peut se résumer en deux mots : travailler et souffrir. « Le jour arrive vite où la forêt et les champs ré- » clament la fille monténégrine. Enfant encore, vous la verrez, maigre et pâle, » descendre des montagnes, ployant sous le fagot de bois sec.... Devenue femme, » sa démarche pesante, son pas allongé, l'inclinaison de sa taille, le port même » de sa tête, presque toujours humblement inclinée, tout trahit chez elle l'habi- » tude des pénibles travaux et celle des longues marches dans les montagnes sous » le poids de lourds fardeaux... La Monténégrine voit dans son père, dans son » frère, dans son mari, des êtres supérieurs, devant lesquels elle doit trembler, » obéir et se taire; l'homme, à son tour, se plait à exagérer les formes d'un des- » potisme, dont un faux point d'honneur l'empêche seul souvent d'affranchir sa » compagne... Vous la rencontrez, à toute heure, par les sentiers les plus déserts, » cheminant tranquillement derrière l'âne ou le mulet de la maison, portant au » bazar le maigre produit de son troupeau et de son petit champ. Les jours du » marché de Cattaro, c'est en groupes nombreux que, chargées de leur fardeau » de bois, de poissons ou de légumes, et le tricot ou le fuseau à la main, accom- » plissant ainsi une double tâche, elles descendent dès l'aube la route autri- » chienne, et que, le soir venu, elles regagnent la montagne, en rapportant de » nouveau à Tsettinié les marchandises arrivées de Trieste par le paquebot du » Lloyd. »

2. Pendant l'hiver, quand les pentes de la montagne sont couvertes d'une neige suffisamment solide, les femmes monténégrines ont un moyen aussi hardi que singulier d'économiser leur temps et leurs peines. Tout en conservant leur charge sur le dos, elles s'asseoient sur leur strouka, dont une extrémité, ramenée en avant

sans danger sérieux pour le cavalier, à raison de la solidité des montures du pays, ne laisse pas que de le terrifier quand, dans les endroits dépourvus de parapet, il se voit brusquement rejeté sur le bord du précipice dont il mesure involontairement la profondeur.

» Cependant, à la route unie, régulière, parfaitement entretenue, que l'on a suivie jusqu'ici, a succédé subitement un chemin des plus rocailleux. On côtoie alors pendant quelque temps le bord d'un grand précipice où le moindre faux pas pourrait être mortel; puis, contournant à droite d'énormes rochers d'où débouche en hiver un torrent, on vient faire une première halte dans un véritable coupe-gorge, auprès d'une fontaine à laquelle gens et chevaux, inondés de sueur, ne manquent point de s'abreuver largement. Au-dessus du ravin de la source, le chemin devient extrêmement escarpé et même dangereux par moments : cent hommes pourraient au besoin arrêter à ce passage toute une armée. Heureusement qu'une demi-heure suffit pour atteindre le plateau qui domine la belle plaine de Niégoche, au fond et à l'orient de laquelle on ne tarde pas à apercevoir le village, formant un grand hémicycle au pied des montagnes. Berceau de la famille princière des Petrovitj, Niégoche est aussi le lieu de naissance du prince qui gouverne actuellement le Monténégro. Nicolas Ier, fidèle aux souvenirs de sa jeunesse, revient chaque année y passer l'époque des grandes chaleurs, moins sensibles dans cette plaine, un peu plus élevée que celle de Tsettinié et rafraîchie par les brises de l'Adriatique.

» En quittant ce dernier point, on doit gravir pendant plus d'une demi-heure des pentes escarpées, jusqu'au moment d'atteindre une petite fontaine construite, il y a une vingtaine d'années, par les soins du prince Danilo. On voyage ensuite à travers une succession de collines et de dépressions rocailleuses, et parvenu enfin à la hauteur d'un point culminant où se dresse un poteau télégraphique, que pendant une grande heure on a eu comme objectif invariable, on voit subitement se dérouler aux regards le panorama admirable des montagnes d'Albanie au-dessous desquelles le Skadarsko-Blato étend la nappe bleuâtre de ses eaux. Une partie de la plaine de Tsettinié est aussi visible.

entre leurs jambes et tenue solidement des deux mains, va leur servir à la fois de frein et de gouvernail; puis elles se laissent glisser ainsi sur ce nouvel iceberg, au bas duquel elles parviennent sans danger en quelques instants.

[redacted]

mais la capitale elle-même reste cachée derrière l'arête montagneuse où s'appuie son vieux monastère.

» Nous n'avons plus maintenant qu'à mettre pied à terre pour descendre pendant une grande demi-heure une pente tortueuse et rapide, qui nous conduit jusqu'au village de Baïts, construit, suivant la coutume monténégrine, en demi-cercle sur la déclivité des rochers, au nord de la plaine de Tsettinié. Une église se présente, devant laquelle les guides s'arrêtent, se découvrent, se signent plusieurs fois et font une courte prière; puis l'on passe devant la poudrière la plus importante de la principauté, pittoresquement placée sur des roches isolées, au milieu d'un massif de verdure. On continue de s'avancer ensuite sur un sol uni, entre de maigres cultures de maïs, d'orge, d'avoine et de pommes de terre, jusqu'à l'entrée de la petite capitale. » (FRILLEY et WLAHOVITJ [1], *le Monténégro contemporain*, ch. VIII; Paris, 1876, in-18, Plon.)

Au commencement du siècle, le vieux monastère de Tsettinié représentait à lui seul toute la capitale du Monténégro. Vers 1850, une vingtaine d'habitations, dont deux seulement méritaient le nom de maison, étaient déjà groupées auprès du grand couvent qui servait de palais. Depuis ce temps, le village s'est agrandi; en 1870 on comptait environ 70 maisons, la plupart couvertes en chaume; à cette date, on interdit l'emploi du chaume pour les toitures, par la crainte des incendies; mais les Monténégrins se sont résignés difficilement à employer les tuiles qu'il faut aller chercher fort loin à dos de femmes ou de mulets. Tsettinié a environ 600 âmes; le couvent, construit par le vladika Pierre II, qui sert à la fois d'école, de résidence, à l'archimandrite, de tribunal et même de prison; deux autres maisons, le Bogliardo, qu'habitait le prince Danilo, et le palais actuel de Nikita, sont, avec la petite église, une école de jeunes filles, la nouvelle prison et l'auberge des étrangers, grande bâtisse sale et incommode, élevée en 1867, aux frais de l'État, les principaux établissements de la capitale monténégrine.

3° BIBLIOGRAPHIE

AMÉRO (J.). *Le Monténégro.* — (*Correspondant*, 25 juin 1858.)
BASCHET (H.). *Une visite au prince de Monténégro.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er oct. 1856.)
BEAUMONT (DE). *Esquisse de l'Herzégovine et du Monténégro*, revue et corrigée par A. Boué. (1861.)

---

1. Ces deux voyageurs ont fait au Monténégro un très long séjour. M. Wlahovitj, capitaine dans l'armée serbe, fut envoyé de Belgrade pour continuer au Monténégro la mission des officiers qui l'y avaient précédé.

BOULONGNE. *Le Monténégro, le pays et ses habitants.* (Paris, 1869, in-8°.)
CORTAMBERT (R.). *Coup d'œil sur le Monténégro.* — (Paris, 1861, br. in-8°.)
COURRIÈRE (C.). *La Tserna Gora.* — (*Rev. brit.*, mars 1880.)
CYRILLE. *La France au Monténégro.* (Paris, 1876, in-12.)
DELARUE (H.). *Le Monténégro: histoire, descriptions, mœurs, usages, législation, constitutitions politiques, documents et pièces officielles.* — (Paris, 1862, in-12.)
FRILLEY et WLAHOVITJ. *Le Monténégro contemporain.* — (Paris, in-18, Plon, 1876.)
GOPCZEVICZ. *Le Monténégro et les Monténégrins.*
KIEPERT (H.). *Das Fürstenthum Zrnagora, oder Montenegro.* — Berlin, 1862, 1 feuille.)
KOSTICZ. *Les Ecoles de la Tserna Gora.* — (Belgrade, 1871.)
LENORMANT (F.). *Deux Dynasties françaises chez les Slaves méridionaux* (*Monténégro*). — (*Corresp.*, 25 juillet 1861.)
MARMIER (X.). *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro.* — (Paris, 1881.)
PETROVITCH. *Notice hist. sur le Monténégro.* — (*Rev. de l'Orient*, déc. 1862.)
SESTAK und SCHERB. *Militärische Beschreibung des Pachaliks Herzegovina und des Fürstenthums Cernagora.* (Vienne, 1862, in-8°, av. cartes.)
VIALLA (L. C.). *Voyage au Monténégro.* (Paris, 1820, 2 in-8°.)
YRIARTE (Ch.). *Le Monténégro.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1877.)

[redacted]

CHAPITRE VI

SERBIE (Royaume)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites. — L'ancienne principauté souveraine de Serbie, érigée en royaume en 1882, est bornée au nord par la *Save* et le *Danube*; à l'ouest par la *Drina;* à l'est par le *Timok*; au sud par une chaîne de montagnes qui enveloppe les sources de la *Morava serbe*, suit le *Javor Golia Planina*, coupe l'*Ibar* à Raska, passe au pied du mont *Kopaonik*, franchit la *Morava bulgare* au sud de Vranja, et son affluent oriental, la *Nischava*, en aval de Brod (Bulgarie). Au sud, la Serbie confine à l'Albanie turque ; à l'est et au sud-est, elle touche à la Bulgarie; au nord, à la Hongrie ; à l'ouest et au sud-ouest, à la Bosnie et au sandjak de Novibazar.

Situation astronomique. — 16°50' à 20°15' long. E.; 43°20' à 44°50' lat. N.

Climat. — Sous la latitude de la Toscane, il est le même que celui de l'Allemagne méridionale, avec des écarts subits (de 41° l'été à —16° l'hiver); les chaînes illyriennes arrêtent l'influence adoucissante des vents humides du sud-ouest; tandis que la brèche du Danube ouvre un passage libre aux courants secs et froids du nord-est.

Relief du sol. — Les ramifications occidentales des Balkans couvrent toute la Serbie, et font face, sur le Danube, aux Carpathes du Banat; de là le nom qu'on leur a donné de *système antidacique*. Le plateau serbe, hérissé de hautes chaînes boisées, est sillonné par les profondes coupures de la Morava et de ses affluents. La chaîne culminante est celle du sud, qui sert de frontière : le *Javor Planina*, le *Kopaonik*, 2106 m., à l'est de la gorge encaissée de l'Ibar, continué par le *Lepenatz Planina*, et le *Jastrevatz*, 1434 m., qui domine le confluent des deux Moravas, et resserre la Morava bulgare au défilé d'Alexinatz. Entre la Grande Morava et le Timok, s'élèvent les massifs boisés et confus qui finissent dans le Danube, en face de Bazias et d'Orsova; le *Rtanj Planina* (1568 m.), et surtout le *Golubinsk*, qui resserre le Danube aux Portes de Fer (mont *Stole*, 1135 m.); c'est la région de la frontière dite *Kraïna*. — A l'ouest, entre la Morava serbe et la Save, s'étend la région de plateaux et de collines appelée *Sumadia* (de *suma*, forêt). « Du sommet du *Rudnik*, dont le pic » central domine les autres ainsi qu'une vigie, la Serbie apparaît comme » une forêt sans fin, coupée çà et là par des éclaircies qui marquent l'em- » placement des villes et des villages. »

Cours d'eau. — Le **Danube**, de Belgrade (au confluent de la Save) à Negotin (au confluent du Timok), appartient par sa rive droite à la Serbie; sur la rive serbe sont Semendria, Gradisca, Golubatz, Milanovatz, Kladova en face de Turnu Severinu, Brza Palanka, Radoujevatz. — La **Save**, sortie de Bosnie à Racsa, passe devant la forteresse serbe de Schabatz, et

se réunit au Danube entre Semlin (rive gauche) et Belgrade (rive droite), en formant la grande *Ile de la Guerre*, où se ralliaient les armées de Soliman. — Les affluents de la Save serbe sont : la *Drina*, frontière grossie par la réunion des quatre rivières issues du Dormitor, du Kom et du Visitor; la *Tara*, réunie à la *Piva*, le *Lim* grossi de l'*Uvatz*. qui ouvrent des communications entre la Bosnie, la Serbie, le Monténégro et l'Archipel; — la *Kolubara* (Valjévo). — Le Danube reçoit la rivière serbe par excellence, la *Morava*, formée : 1° de la *Morava serbe*, issue du Javor (Kruschewatz) et grossie de l'*Ybar* (l'Ibar arrose en Rascie Novi-bazar et Mitrovica, et reçoit en Albanie la *Sitnica*, qui passe à Pristina et dans la fameuse plaine de Kossovo); — 2° de la *Morava bulgare* (Vranja, Leskovatz, Alexinatz), avec son affluent de droite la *Nischava* (Pirot, Nisch ou Nissa). La Grande Morava laisse dans sa vallée, à droite, Paratjin et Svilainatz, à gauche, Jagodina, et finit à l'est de Semendria ; — le *Timok*, rivière frontière, coule entre des montagnes escarpées, et arrose Saitschar et la plaine de Negotin.

II. — Géographie politique

Notice historique. — Sous l'empire romain, la Serbie actuelle faisait partie de la Mœsie occidentale. Les Ostrogoths, refoulés par les Huns, l'occupèrent, et en furent chassés par les hordes avares. Au septième siècle, l'empereur Héraclius introduisit sur la Save des tribus slaves, à qui il confia la garde des frontières : les Croates s'établirent dans l'Istrie et la Croatie, les Serbes, dans les plateaux montagneux et les plaines de la Bosnie, l'Herzégovine, la Slavonie, la Serbie. Successivement sujette ou vassale des Grecs et des Bulgares, la nation serbe s'émancipa en 1165. Ses chefs prirent le titre de rois. Au quatorzième siècle, la Serbie était un grand empire. La dynastie des Némanias ou Némanjides l'avait affranchie et agrandie; un de ses souverains, Etienne Douchan le Puissant (Némanitch IX), rêva de conquérir Constantinople. Il marcha sur la capitale avec une armée de 80000 hommes (1336), mais la mort l'arrêta en chemin. La guerre civile éclata entre les chefs, et le trône de Serbie fut disputé par plusieurs prétendants. Lazare Brankowitch, couronné tsar, ne put, malgré son courage et ses exploits légendaires qui ont fait de lui le « Roland serbe, » sauver sa couronne et son pays. Le sultan Mourad I[er] écrasa les Serbes dans la sanglante bataille de Kossovo ou du Champ des Merles (1389) ; le tsar de la Serbie et le sultan furent tués dans le combat. La fille de Lazare devint la femme de Bajazet, successeur de Mourad, et la Serbie fut, pendant trois siècles et demi, incorporée à l'empire ottoman, et soumise au despotisme cruel et rapace des pachas turcs.

En 1804, la Serbie se souleva. Kara-Georges réunit une armée de montagnards et d'haïdouks ou brigands des forêts, et, après dix ans de guerre acharnée, chassa les Turcs du pays slave. Mais les Russes abandonnèrent les Serbes (traité de Bucharest), et la Serbie fut de nouveau subjuguée. — En 1815, un pâtre énergique, Miloch Obrénovitch, encouragé par la Russie, parvint à rendre à son pays l'indépendance sous la suzeraineté de la Porte ottomane. Il fut proclamé prince héréditaire par les notables, en 1827. Les Turcs ne gardaient plus que les citadelles de Belgrade, Chabatz et Semendria. Mais alors commencèrent les rivalités politiques intérieures. Le parti aristocratique, appuyé sur l'influence absolutiste de la Russie, de la Turquie et de l'Autriche, remplaça les assemblées populaires par un

[redacted]

Sénat, dont l'opposition renversa successivement Miloch (1839), et, après le règne éphémère de son fils aîné MILAN, son deuxième fils, MICHEL (1842). Les Serbes élurent à sa place le petit-fils de Kara-Georges, ALEXANDRE GEORGEVITCH. En 1856, le traité de Paris déclara que les immunités et privilèges concédés à la Serbie étaient placés désormais sous la garantie collective des puissances. Deux ans après, le prince refusant de convoquer l'assemblée nationale (*skoupchtina*), une nouvelle révolution éclata. Il fut renversé; les Serbes rappelèrent au pouvoir le vieux paysan Miloch, et proclamèrent le gouvernement héréditaire dans sa famille. Il mourut en 1860; son fils MICHEL lui succéda. Ce prince habile obtint l'évacuation de toutes les forteresses par les garnisons turques, et les sujets musulmans de la Porte durent quitter le territoire serbe. En 1868, il fut assassiné, et l'assemblée nomma à sa place, à défaut d'héritier direct, son jeune neveu, MILAN OBRÉNOVITCH IV.

En 1876, l'insurrection de l'Herzégovine entraîna les Serbes dans une guerre nouvelle contre les Turcs. Ils furent vaincus et sollicitèrent le concours de la Russie qui les avait poussés à la révolte. Les Russes envahirent la Bulgarie et battirent les armées du sultan. Le traité de Berlin rompit les derniers liens qui rattachaient la Serbie à la Porte, assura définitivement l'indépendance de la principauté, et accrut son territoire de 11 000 kilom. car. et de 367 000 hab. Lorsque la Bosnie et l'Herzégovine se révoltèrent en 1876 contre l'Autriche, le prince Milan imposa à ses sujets la neutralité. Le cabinet austro-hongrois lui sut gré de ce service en favorisant l'érection de la Serbie en royaume, et en reconnaissant, avant toutes les autres puissances, le nouveau roi de Serbie, Milan Ier (1882).

Constitution. — La Constitution de 1869, confirmée en 1878 au traité de Berlin, et modifiée en 1882 par la transformation de la principauté en royaume, remet le pouvoir héréditaire à la famille Obrénovitch[1]; le prince partage le pouvoir *législatif* avec une chambre unique, la *Skoupichina*, composée de 160 membres, dont 40 choisis par le roi, et 120 élus par le peuple; un *Conseil d'Etat* élabore les lois. Les Serbes sont un peuple de paysans libres; il n'y a pas de noblesse chez eux, et la propriété est très divisée. — Le roi est assisté de 7 ministres : *Affaires étrangères*, *Finances*, *Intérieur*, *Travaux publics*, *Guerre*, *Justice*, *Instruction publique et Cultes*, *Agriculture et Commerce*. — **Drapeau** : *blanc* au bas, *bleu* avec une croix d'argent rayonnant au milieu, et *rouge* au-dessous avec trois étoiles d'or.—Le prince Milan a institué, en 1878, **l'ordre de chevalerie** *de Tacovo*.

La Serbie est divisée en 22 *cercles* ou préfectures, subdivisés en *arrondissements*, qui renferment les communes (*obtchina*), régies par des assemblées électives (*sabor*).

Villes principales (1883) : 1° Dans la vallée de la Save et du Danube, **Belgrade**, 36 100 hab., *capitale du royaume*, *ville historique*, *centre de l'industrie serbe*, *ville de transit entre l'Autriche-Hongrie*, *Constantinople et Salonique; près de Belgrade est la belle villa princière de* Topchider; — Chabatz, 7 900; — Valjévo, 3000, *grande foire;* — Smederevo (Semendria), 5000, *vignobles*, *mûriers*, *bestiaux*. — Pojarévatz (ou Passarovitz), 7000 hab., *haras;* — Milanovatz, *centre des*

---

1. Le roi actuel MILAN OBRÉNOVITCH Ier, né en 1855, proclamé le 6 mars 1882, marié en 1875 à la princesse *Natalie*, fille du colonel russe de Kechkof et de Pulchérie, princesse de Stourdza, a un fils, Alexandre, né en 1876.

pêcheries de l'esturgeon; — Negotin, *chef-lieu de l'arrondissement de* Kraïna; — 2° Sur le Timok : Saïtschar, *ruines de camp romain*; — 3° sur la Morava : Alexinatz; — Krouchevatz, *résidence des anciens tsars serbes*; — Kragoujevatz, 6000 hab., *arsenal, fonderie de canons, fabrique d'armes, poudrières*, — 3° *Les villes nouvellement annexées* de Nisch ou Nissa, 13000, *citadelle*; — Pirov, 8,000 hab., *ville pittoresque à l'entrée du défilé qui conduit à Sofia*; — Vranja, 8300 hab., *mines de fer, fabriques d'armes*; — Prokouplé, 2500. — Keskovatz, 9800, *commerce et industrie du chanvre.*

III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux.** On exploite des mines de *fer*, *cuivre*, *plomb*, *argent* dans le Roudnik (Milanovatz); on trouve des gîtes *houillers* à Dobra et Tchouprija; des roches de *granit*, *de porphyre* et de *serpentine*, dans le Kapaonik. — **Végétaux.** Les 7/8 des terres sont encore des terres incultes ou des *forêts* de conifères, de hêtres et de chênes, dont les glands nourrissent une multitude de porcs qui sont la principale richesse du pays (forêts de Kitog, de la Drina, de la Morava, de Maïdanpek, de Milanovatz, de 22000 à 55000 hectares). Les bergers et les troupeaux contribuent à la destruction des arbres. — *Prairies*; champs de *maïs*; 12 à 15000 hectares de vignes; arbres fruitiers, *pruniers* en quantité immense pour la fabrication de l'eau-de-vie. — **Animaux.** *Porcs*, *chèvres*, *moutons*, *chevaux*, et parmi les animaux sauvages, gibier abondant ; on a presque détruit les *ours*, les *loups*, *sangliers* et *chamois*. Les rivières sont très poissonneuses, et les marais regorgent de *sangsues*. — **Industrie** encore très peu développée ; les Serbes ont recours à l'étranger. — **Commerce** (en 1882) : exportation, 150 millions de quintaux métriques de céréales, 260 millions de quintaux métriques de prunes sèches, 43600 de vins, 300000 têtes de bétail, 150000 peaux. — **Chemins de fer** (1884). Ligne de Belgrade à Nissa, 245 kilom., et de Nissa à Vranja, 90 kilom. Par une méfiance excessive des Turcs, les Serbes s'étaient toujours opposés à laisser construire sur leur territoire une ligne reliant Philippopoli au chemin hongrois: la construction de cette ligne leur a été imposée par le traité de Berlin. — **Postes.** 54 bureaux, 1200000 expéditions. — **Télégraphes.** 2252 kilom., 274000 dépêches.

IV. — Notions statistiques

Superficie, 48582 kilom. car. — **Population** (1884), 1865683 (38 par kilom. car.). — **Races** : *Slave*, sauf 1770 *Turcs*, 2200 *Albanais*, 27200 *Tziganes*. — **Dialecte** : *serbe* ou *serbo-croate*; les Serbes sont restés fidèles à l'alphabet cyrillique, tandis que les Croates ont adopté l'alphabet latin. — **Cultes** libres : 4178 *catholiques romains*, 465 *protestants*, 3500 *israélites*, 18400 *musulmans*; les autres, *catholiques grecs*. La religion grecque est celle de l'État. L'église serbe est gouvernée par un synode que préside l'archevêque de Belgrade. — **Instruction publique.** *Enseignement primaire* : en 1815, il n'y avait pas une école en Serbie ; le prince Miloch, fils d'un paysan, ne savait ni écrire ni lire. En 1882, il y avait 600 écoles primaires; une loi de 1882 a institué le principe de l'obligation ; le nombre des illettrés va en diminuant. Il y a 2 écoles normales primaires, l'une à Belgrade, l'autre à Nissa; l'*enseignement secondaire* est représenté par 3 gymnases, à Belgrade, Kragoujevatz, Nissa, et par 25 progymnases

[redacted]

(en tout 5 ou 6000 élèves) sur près de 2 millions d'habitants; l'*enseignement supérieur* est représenté par la *Haute Ecole* (sciences et lettres) de Belgrade, qui prépare aux carrières libérales; par la *Société des sciences*, la *Société de médecine*, et celle d'*Agriculture*, à Belgrade. Beaucoup de jeunes gens sont envoyés, aux frais de l'Etat ou de leurs familles, dans les universités étrangères. — **Justice.** *Cour de cassation*, à Belgrade; 2 *cours d'appel;* un *tribunal de première instance* par cercle; et des *tribunaux de commerce*. — **Armée.** Service obligatoire de 20 à 50 ans; 2 ans dans le service actif et 4 ans dans le service de réserve de l'*armée permanente;* 24 ans dans l'*armée nationale;* effectif de paix, 9000 hommes; en temps de guerre, 50000 hommes de l'armée permanente, et 125000 du premier ban de l'armée nationale. — **Monnaies, poids et mesures.** On a adopté en Serbie le système métrique et la monnaie décimale. « Le *dinar* (franc), et le *decim* ont heureusement remplacé » l'effroyable anarchie monétaire, roubles, ducats, piastres, contre laquelle » se débattait jadis l'étranger effaré. A vrai dire, les négociants serbes » ne sont pas encore faits au progrès. Ils se servent bien de la monnaie » nouvelle, mais ils persistent à compter en piastres. » (L. LÉGER). — **Budget.** *Recettes et dépenses* équilibrées, 33 millions. — *Dette*, 100 millions.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les Portes de fer (Danube).

« La machine siffle, le paquebot file, et nous avons bientôt perdu de vue la citadelle et la cathédrale de Belgrade; lourds bastions, clocher doré, tout s'enfonce en quelques minutes sous l'horizon. Le Danube est peut-être bleu aux environs de Linz, de Passau ou de Vienne. Ici il roule des eaux jaunes et bourbeuses. Ses rives plates et peu pittoresques sont mal défendues contre les inondations : aussi ne sont-elles guère habitées. Les villes, fort rares, se tiennent à distance respectueuse du redoutable fleuve. Nous naviguons deux ou trois heures de suite sans rencontrer une station, un bateau remontant le courant ou même une barque de pêcheur. Après avoir dépassé l'embouchure de la Temes, nous atteignons la ville hongroise de Pancsevo (Pantchevo), dont les clochers s'aperçoivent à l'horizon derrière des bouquets d'arbres. Pancsevo appartient à la Hongrie, mais sa population est en grande partie serbe. Deux ou trois voitures boiteuses stationnent près du ponton désert; la ville est trop éloignée pour que les habitants puissent se donner régulièrement le plaisir d'assister au passage du paquebot.

» La rive serbe est plus élevée que la rive autrichienne, mieux plantée et plus fertile. Elle n'est guère plus habitée. Des osiers, des champs de maïs, des vignobles égayent parfois le paysage,

mais l'homme y manque, et avec lui la vie. On ne la retrouve guère qu'en arrivant au petit port de Smederovo. Nos cartes le désignent sous le nom de Semendria.

» Le bateau a ralenti sa marche ; un mouvement se produit parmi les touristes, même parmi ceux qui sont les plus blasés sur la navigation danubienne. Nous allons entrer dans les fameux défilés des Portes de fer. Les collines qui bordent le fleuve deviennent de plus en plus âpres et sauvages. Son lit se resserre, ses flots noirs tourbillonnent en remous tumultueux ; des rochers perfides surgissent du fond des eaux. Pendant les étés secs, lorsqu'elles atteignent leur niveau le plus bas, les voyageurs et les marchandises sont transbordés à la station autrichienne d'Alt Moldava sur des bâtiments légers d'un faible tirant. Grâce à Dieu, cette corvée nous est épargnée ; les eaux sont assez hautes pour nous permettre de rester sur l'*Albrecht* jusqu'à la station de Drenkova. Si un trajet plus confortable nous est assuré, en revanche nous sommes privés de la vue des récifs qui, à certaines époques, donnent au fleuve majestueux la physionomie capricieuse d'un torrent.

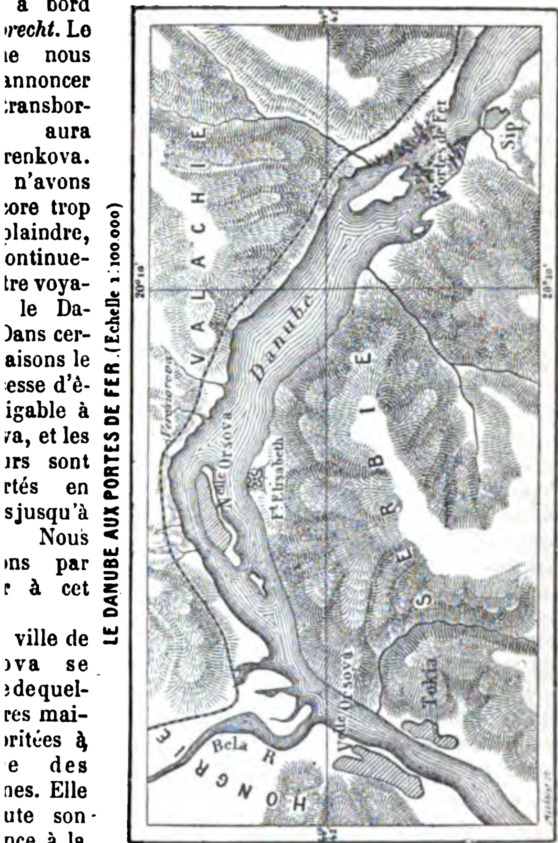
» Aux grandeurs sauvages de la nature se mêlent ici la majesté des souvenirs historiques et l'attrait mystérieux des légendes. L'entrée du défilé, clef de la navigation danubienne en Orient, devait nécessairement être gardée par des châteaux forts. Sur la rive serbe apparaît la splendide ruine des Goloubats. C'est l'un des monuments les plus importants et les mieux conservés du moyen âge slave. Majestueuse et mélancolique, elle profile sur un fond de rochers et de broussailles ses neuf tours et ses longs murs crénelés. Le chemin qui naguère y conduisait n'existe plus ; les ronces défendent les abords et rendent la ruine impénétrable. Elle ne reçoit pas de visiteurs et garde peut-être sous ses murs plus d'un secret.

» Sur la rive autrichienne, une route excellente suit les anfractuosités des rochers ; tantôt elle est taillée à vif dans le granit, tantôt elle s'élance sur des viaducs, ou elle s'enfonce sous des tunnels. Ce bel ouvrage d'art porte le nom d'un illustre patriote hongrois, le comte Szechenyi, le véritable créateur de la navigation danubienne. Le bâtiment ralentit sa marche, et la sonde interroge fréquemment le lit du fleuve. Il se resserre entre deux rives abruptes ; à travers la luxuriante végétation qui les couronne, on devine parfois la ruine d'un castellum ; la hauteur des eaux nous dissimule en général les récifs qui em-

[redacted]

ent le lit du fleuve. Elles ne sont cependant pas assez
pour que nous puissions continuer indéfiniment notre
à bord
ıecht. Le
ıe nous
ınnoncer
:ransbor-
aura
renkova.
n'avons
:ore trop
›laindre,
ontinue-
tre voya-
le Da-
)ans cer-
aisons le
esse d'è-
igable à
ıa, et les
ırs sont
rtés en
s jusqu'à
Nous
ıns par
r à cet

ville de
›va se
de quel-
res mai-
ritées à
e des
nes. Elle
ute son-
nce à la



LE DANUBE AUX PORTES DE FER. (Echelle 1 : 100.000)

des paquebots hongrois, aux mines de charbon et
ets qu'on exploite dans son voisinage. L'opération du
dement est naturellement longue et pénible. Heu-
nt nous ne sommes pas nombreux, et nous pour-
ir, sans être trop incommodés, des splendeurs qui nous

attendent. Le fleuve tantôt se resserre entre les flancs escarpés des montagnes, tantôt s'infléchit en sinuosités brusques, tantôt s'élargit en un vaste bassin qui semble n'avoir pas d'issues. A certains moments, les parois des montagnes qui nous étreignent dépassent une altitude de 600 mètres. Le grand silence de la nature n'est troublé que par le ronflement de la machine ou par la rencontre bien rare d'une voiture qui file sur la route de Szechenyi. Parfois un aigle noir plane au-dessus de nous.

» Nous traversons sans difficulté les passes de Tchatalia et d'Izlaz. Izlaz, en serbe, veut dire sortie ; le nom est exact. Nous débouchons brusquement dans un immense bassin qui a près de deux kilomètres de largeur. Nous avons franchi la petite Porte de fer. Nous touchons la station serbe de Milanovatz. Devant nous, le fleuve semble complètement fermé. Il s'engage par une gorge étroite dans le défilé que les Turcs ont appelé le Chaudron (Kazan). A notre gauche court toujours la route de Szechenyi; à droite, on reconnaît par endroits celle que les Romains avaient taillée dans la pierre. La roche à pic a été évidée ; la route, surplombée par ces masses gigantesques, n'avait guère qu'une largeur d'un mètre et demi ; on la doublait en ajoutant un plancher de bois qui restait suspendu au-dessus des eaux. Tout en haut plane une frondaison luxuriante ; les chênes, les noyers, les bouleaux élancés, les vignes folles entremêlent dans un fouillis harmonieux leurs verdures glauques, éclatantes ou pâles. Cette masse d'eau colossale, engouffrée dans le défilé de Kazan, a dû gagner en profondeur tout ce qui lui était enlevé en largeur ; le lit du fleuve, profond de soixante mètres, est plus bas ici que le niveau de la mer Noire. C'est dans le défilé de Kazan, sur la rive serbe, que se rencontre un des monuments les plus curieux de l'époque romaine, la Table de Trajan. Les passagers se pressent sur le pont pour contempler ce vénérable document. C'est une inscription taillée dans la roche vive, au milieu d'un cartouche soutenu par deux génies en bas-relief :

IMPERATOR CÆSAR DIVI NERVÆ FILIUS
NERVA TRAJANUS AUGUSTUS GERMANICUS
PONTIFEX MAXIMUS TRIBUNITIÆ POTESTATIS QUARTUM
PATER PATRIÆ CONSUL QUARTUM
MONTIS ET FLUVII ANFRACTIBUS
SUPERATIS VIAM PATEFECIT

[redacted]

« L'empereur César, fils du divin Nerva, Nerva Trajan Au-
» guste Germanicus, grand pontife, tribun pour la quatrième
» fois, père de la patrie, consul pour la quatrième fois, a dompté
» la montagne et le fleuve, et ouvert cette voie. »

» La Tablo de Trajan est malheureusement sans cesse endommagée par la fumée des feux que les pêcheurs allument sous le rocher qui la surplombe. Le gouvernement serbe, qui possède ce rare monument, a jusqu'ici négligé de prendre les mesures nécessaires pour assurer sa conservation. Il serait à souhaiter qu'un grillage fût établi devant lui pour le mettre à l'abri des atteintes des curieux ou des ignorants...

» ... Orsova est la tête de ligne d'un chemin de fer qui met le Danube en communication avec Temesvar, Buda-Pesth-Vienne, d'une part, Bucharest, de l'autre. C'est à Orsova que descendent les voyageurs qui vont chercher le repos et la santé aux eaux sulfureuses de Mehadia. Les bains d'Hercule, déjà connus des Romains, régulièrement exploités sous la domination ottomane, sont encore fort à la mode aujourd'hui, surtout parmi les habitants des Etats danubiens.

» Un peu au-dessous d'Orsova commence la frontière roumaine. Le fleuve, étranglé par les contreforts des Carpathes, décrit ici ses méandres les plus capricieux. Il se dirige tour à tour vers le nord, puis vers le sud-est, puis brusquement à l'ouest, et se replie sur lui-même comme un serpent. Un canal qui couperait la côte serbe de Dolni Milanovatz à Brza Palanka abrégerait le trajet des trois quarts. Le voyageur y gagnerait en célérité et perdrait peu en pittoresque. La Porte de fer inférieure (*Dolni Demir Kapou*) est plus périlleuse que la précédente, mais moins grandiose d'aspect. Le fleuve n'est plus encaissé entre des rives abruptes. Il coule sur un lit de récifs et acquiert une rapidité redoutable. Les hautes eaux nous dérobent la vue de la plupart des rochers, bien connus d'ailleurs des pilotes et des capitaines. Nous glissons, sans avoir conscience du péril, au milieu de ces obstacles dissimulés. Nous entrons, sans secousse et sans émotion, dans les régions sereines où le Danube déroule ses eaux jaunâtres entre les basses plaines de la Valachie et les côtes ondulées de la Serbie. Parfois un village de pêcheurs égaye la solitude du paysage par la couleur vive de ses toits rouges. Sur la rive valaque, la voie ferrée d'Orsova à Turn Severin atteste seule la présence de l'homme. C'est dans ces régions qu'avait été construit le fameux pont reproduit sur

37.

la colonne Trajane. Je n'en ai aperçu aucun débris. » (Louis Léger, *la Save, le Danube, le Balkan*, ch. VIII; Paris, in-18, 1884, Plon.)

2° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

Balme (L.-J.-A.). *La principauté de Serbie.* — (Paris, 1880, in-8°, Dentu.)

Bonnaure (Em.). *Belgrade.* — (*Moniteur*, 1859, p. 1031.)

Botmilian (de). *Mémoire sur les forêts et les routes de la Serbie.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, t. I, 1865.)

G. (Ch.). *La Skoupchtina serbe.* — (*Rev. polit. et litt.*, 4 déc. 1875.)

Kanitz (F.). *La Serbie.* — (Leipzig, 1868.)

Karitch. *Les pays serbes* (*Srpska. Zemlia*), en serbe. — (Belgrade, 1882.)

Laveleye (E. de). *La Serbie.* — (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1885.)

Léger (L.). *Etudes slaves, voyages et littérature.* (Paris, in-12, 1875, Leroux.)

Id. *La principauté de Serbie.* — (*Revue de Géographie*, 1877, livr. 5°.)

Lejean (G.). *Voyage en Bulgarie.* — (*Tour du Monde*, 2° sem. 1873.)

Leroy-Beaulieu (Anatole). *La Bulgarie et la Roumélie orientale; deux constitutions.* — (*Rev. polit. et litt.*, 16 août 1879.)

Levasseur (E.). *Notes stratégiques sur la Serbie et la Roumanie.* — (*Revue de Géographie*, 1877, 1re livr.).

Miticevic. *Knezevina Srbija* (*la principauté de Serbie*). — Belgrade, 1876, in-8°. (Voy. un article de M. Léger, *Revue polit.*, 1876, n° 24.)

Plauchut (E.). *La nouvelle Serbie.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 déc. 1881.)

Pirch (de). *Voyage d'automne en Serbie.* — (Berlin, 2 vol., 1829.)

P. C. *Trois mois à Belgrade.* — (*Rev. brit.*, mars 1868.)

Possart. *La principauté de Serbie.* — (Darmstadt, 1838.)

Reinach (J.). *Etudes sur les peuples slaves et l'Europe orientale. Serbie et Monténégro.* — (Paris, in-8°, 1875.)

Robert (C.). *Le monde gréco-slave.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1842, 1845, 1846.)

Saint-René Taillandier. *La Serbie au dix-neuvième siècle.* — (*R. des Deux Mondes*, 1868 et 1869.)

Ubicini (A.). *La Serbie en 1862.* — (*Revue de l'Orient*, déc. 1862.) *Id., ibid.* — (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 mai 1864.)

— *General-Karte von Bosnien, der Hercegovina, von Serbien und Montenegro.* — (Vienne, 1876, 12 feuilles au 1/300000e, publ. par l'Institut militaire.

[redacted]

LIVRE III

EUROPE ORIENTALE

CHAPITRE PREMIER

ROUMANIE (Royaume)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites. — Le royaume de Roumanie (fondé en 1881) est borné presque de toutes parts par des frontières naturelles : au nord et au nord-ouest, du côté de la Hongrie, par les hautes chaines des *Alpes de Transylvanie* et des *Carpathes :* du côté de la Bukowine et de la Galicie autrichienne par une limite artificielle (Voy. p. 537); à l'est, du côté de l'empire russe, par le *Pruth* jusqu'à son confluent avec le Danube, et par le bras septentrional du Danube ou branche de *Kilia* (depuis le traité de Berlin, 1878); au sud, par le *Danube* depuis les Portes de fer jusqu'à Silistrie, et par une ligne conventionnelle qui s'étend au sud de la Dobroudja, de Silistrie à Jilanluk sur la mer Noire, au sud de Mangalia.

Situation astronomique. — 20°20' à 37°16' long. E., — 43°40' à 48°50 lat. N.

Climat. — Il varie selon l'altitude et la situation des lieux; les vallées des Carpathes sont abritées, mais les plaines sont exposées aux vents froids venus de la Russie; neige abondante en hiver; printemps pluvieux; étés chauds et secs; automne généralement beau. — Les brouillards et la gelée interrompent la navigation dès la fin de novembre. Les inondations sont fréquentes surtout en mars, les plaines basses et le delta du Danube sont exposés aux fièvres paludéennes. (Températures extrêmes — 30° + 45°; température moyenne à Bucharest + 8°)

Littoral ; Iles. — Le littoral de la Roumanie sur la mer Noire s'étend le long de la Dobroudja depuis l'embouchure du Kilia jusqu'au port de Jilanluk (Voy. plus bas). L'*île des Serpents* (Schlangen) aularge des bouches du Danube, lui appartient. Les ports principaux de la côte sont *Kilia*, *Soulina*, *Saint-Georges*, dans le Delta; *Kustendje*, *Tusla* et *Mangalia* sur la mer Noire.

Relief du sol. — Le versant oriental des Carpathes prolonge ses contreforts courts et abrupts en Roumanie, et la saillie demi-circulaire des Siebenburgen sépare le royaume en deux parties : *Moldavie* au nord (bassin du

Sereth et du Pruth); *Valachie* au sud (bassin du Danube). Les Carpathes roumaines et moldaves sont encore mal connues; les premières renferment, parmi leurs cimes les plus élevées, l'*Om* ou *Caraïman* (2650 m.) entre les *routes de Tömös et de Torsburg*, le *Negoï* (2554 m.); à l'est du passage de la *Tour rouge;* le *Parangou* (2587), à l'est du passage de *Vulcain* ou Vulcanii; la *Piatra* (2255), la *Toutana* (2079); — en Moldavie se trouvent le *Pionalu* (2255), qui domine les monts de *Neamtu*, entre la Moldavie et la Bistriza; les monts de *Tazleu* et le massif de l'*Hagymos*, au sud duquel s'ouvre la passe d'*Oijtos* (route de Kronstadt à Ocna.) — Pour les Carpathes, voy. p. 543.

Cours d'eau. — Toutes les rivières qui descendent des Alpes de Transylvanie et des Carpathes vont finir dans le Danube.

Le Danube (Voy. p. 546), après avoir franchi les défilés d'Orsova, pénètre dans son quatrième bassin, le **bassin oriental.** Il sépare la Roumanie de la Bulgarie, sur une longueur de 125 lieues, coule lentement, divisé en plusieurs bras, dans un lit large, obstrué d'îles et de bancs de sable, entre les rives marécageuses de la plaine roumaine, et les terrasses rocheuses et escarpées du plateau bulgare. Sa largeur varie depuis 600 mètres jusqu'à 15 et 20 kilomètres. Sur les hauteurs salubres de la rive droite ont été bâties la plupart des villes et des forteresses qui jadis gardaient le passage au confluent des rivières bulgares et du Danube; Viddin, Arzer Palanka, Lom Palanka, Rahova, Nicopoli, Sistova, Roustchouck, Tourtoukai, Silistrie. La rive gauche, ou valaque, « inondée pendant les » crues, offre presque partout l'aspect d'une plage déserte, entremêlée de » bancs à demi-noyés, de fausses rivières, de lacs et de marécages, qui se » confondent au loin avec les terres basses des campagnes où commencent » à poindre les habitations. » Les villages y sont rares et sans importance: Calafat, en face de Viddin, ainsi nommé, dit-on, à cause des nombreux ouvriers calfats, *calafati*, venus d'Italie pour la construction des navires; Turnu Magurele en face de Nicopoli; Simnitza en face de Sistova, Smurda et Giurgevo en face de Routschouk; Oltenitsa, en face de Tourtoukai.

A Rassova (rive droite) le Danube prend la direction du nord entre les hautes plaines de la rive droite et les marécages impraticables de la rive gauche, se resserre à Hirsova, se ramifie de nouveau jusqu'à Braïla et Matschin, et arrivé à **Galatz**, siège de la commission européenne du Danube, reprend sa direction normale de l'ouest à l'est, bordé de grands lacs et de marécages sur ses deux rives; il arrose à gauche la ville russe de Reni. A Toultscha commence son delta; le fleuve se partage en deux bras: le bras du Nord ou de *Kilia*, qui sert de frontière, passe à Ismaïl, Kilia, Wilkowo; le bras du sud, en aval de Toultscha, se subdivise lui-même en deux bras, à gauche celui de *Soulina*, le seul aisément navigable, large de 70 à 80 m. profond de 5 à 7, entretenu par la commission danubienne; à droite, celui de *Saint-Georges*, plus large, plus profond, mais ensablé à son embouchure, rattaché par la dérivation du *Dunawetz*, avec les lacs de *Rasim*, *Golovitza*, *Smeïka et Sinoje*, qui s'ouvrent par deux bouches sur la mer Noire. Par ses dérivations, le Danube forme quatre grandes îles, *Leti*, *Tchatal*, *Moische*, *Dranow;* elles sont couvertes d'épais fourrés de roseaux, alternant avec des nappes stagnantes et entrecoupées d'un dédale de bras secondaires. — (Voy. sur la Dobroudja, p. 665).

Le Danube, sur la rive gauche ou roumaine, reçoit les torrents du plateau transylvain méridional et des Carpathes de l'est : le *Jiu* ou *Sil* (Targu Jiu, Craiova) qui descend par le col de *Vulcain;* — l'*Oltu* ou *Aluta*, qui *entre en* Roumanie par le défilé de la *Tour rouge* (Rimnik et Slatina où

[redacted]

il est navigable); — l'*Argesu* ou *Ardschis* venu des monts Fogara (Pitestchti, Oltenitza), grossi de la Dimbovitza (Bucharest); — la *Jalomitza* (Targu Vestea ou Tirgoviste Slobosia) grossie de la torrentueuse *Prahova* qui passe à Sinaia et près de Ploiesti : entre la Jalomitza et le Danube s'étendent les immenses steppes désertes, sans arbres et sans eau, de *Baragan*). — En amont de Galatz tombe le *Siretu* ou *Sereth* non navigable, qui sort de la Bukowine à Sereth et arrose Pascani, Roman, Bacau, et reçoit la *Moldava*, la *Bistritza*, le *Trotusu*, la *Putna* (Fokschani) — En aval de Galatz se jette le *Pruth*, rivière frontière navigable à Sculeni, grossi de la *Schischija* (Botoschani) et du *Bahlui* (Iassy). Le Pruth laisse à droite dans sa vallée Husi ou Husch, célèbre par la capitulation du tsar Pierre (1711).

II. — Géographie politique

Notice historique. — Les origines; première période d'indépendance. — Le peuple roumain forme une grande colonie latine environnée de peuples slaves. Il descend des anciens colons établis par Trajan sur la rive gauche du Danube après la conquête de la Dacie. Leur nom, leur langue, malgré les altérations introduites par les immigrants de race latine ou de nationalité slave, turque et grecque qui se fixèrent dans le pays, le costume des paysans qui ressemble à ceux des bas-reliefs de la colonne Trajane, le type, les opinions, et un courant de sympathies permanentes qui se sont manifestées en maintes occasions, rattachent par des liens étroits le peuple roumain à la famille latine. Après la chute de l'empire romain, ils furent dispersés par les invasions et cherchèrent un refuge dans les Carpathes. Au treizième siècle, ils redescendirent dans la plaine du Danube, sous la conduite de Radou Negro (Rodolphe le Noir) et au quatorzième sous celle de Dragoch, et fondèrent les deux principautés distinctes de Valachie et de Moldavie. La période de l'indépendance dura jusqu'en 1716. Wlad le Diable, Etienne le Grand, Michel le Brave furent les plus illustres de ces princes qui tinrent en échec leurs voisins hongrois, bulgares et polonais, vainquirent même les sultans, mais furent réduits à subir la suzeraineté de la Porte pour se ménager son appui contre des ennemis plus dangereux. Les *capitulations* conclues aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, obligeaient les Roumains à payer un tribut annuel, mais ils gardaient leur indépendance et le droit d'élire leurs souverains; les Turcs ne pouvaient ni s'établir dans le pays, ni y faire construire des mosquées.

La Moldavie et la Valachie sous le régime turc (1392-1829). — Les Turcs ne se montrèrent pas toujours scrupuleux observateurs de ce pacte; les Roumains de leur côté ne tinrent pas fidèlement les engagements inscrits dans l'alliance. En 1711, le prince de Moldavie, Cantemir, s'allia avec le tsar Pierre contre les Turcs. Après la capitulation de Husi, sur le Pruth, les principautés perdirent le bénéfice des capitulations; les Turcs occupèrent les forteresses roumaines, supprimèrent le gouvernement des boïars indigènes, et confièrent l'administration à des grecs du Phanar, les plus vils, les plus corrompus des fonctionnaires de la Porte (1716).

La période des Phanariotes fut la plus honteuse et la plus lamentable de l'histoire des Roumains. Le pays fut livré impunément à des exactions sans frein et entraîné dans les défaites de la Turquie. Si l'Autriche lui rendit en 1739, au traité de Belgrade, la petite Valachie conquise en 1718, elle garda

la Bukowine en 1777; et la Russie se fit céder en 1812 la Bessarabie. Une trentaine d'hospodars grecs se succédèrent ou alternèrent dans le gouvernement des deux principautés. Lorsque sous l'impulsion de l'*Hétairie amicale* grecque, le mouvement d'affranchissement se développa dans la Péninsule, les Phanariotes, trahissant la Turquie, tentèrent de s'y rallier; mais les Roumains refusèrent de seconder leurs oppresseurs : Alexandre Ypsilanti échoua en Moldavie, Vladimiresco en Valachie, et les Turcs rendirent à la Roumanie le gouvernement de ses princes indigènes.

Les principautés affranchies (1829-1850). — En 1829, après la guerre des Russes et des Turcs, la Roumanie fut occupée par les armées russes (1829-1834) et gouvernée par le général Kisselef. Le traité d'Andrinople imposé à la Turquie remit en vigueur les anciennes capitulations; les principautés recouvrèrent le droit d'élire leurs hospodars à vie, mais ils furent placés sous le protectorat de la Russie. Michel STOURDZA fut élu en Moldavie, Alexandre GHIKA en Valachie; celui-ci eut pour successeur en 1843 le prince Georges BIBESCO. Cette période, malgré les difficultés intérieures et extérieures, favorisa les progrès de la Roumanie. Mais en 1848, Bibesco, qui se montrait trop dévoué à la Russie, fut contraint d'abdiquer: à Bucharest on proclama la République. Les armées russes et turques étouffèrent l'émancipation à ses débuts; le traité de Balta-Liman (1849) rendit au sultan la nomination des hospodars; GRÉGOIRE GHIKA fut nommé prince de Moldavie; STIRBEY, frère de Bibesco, prince de Valachie. — La guerre de Crimée fut favorable aux principautés roumaines. Le traité de Paris (1856) rendit une partie de la Bessarabie à la Moldavie, et rétablit les capitulations.

Les principautés unies à la ligue (1859-1878).— Grâce à l'appui énergique de la France qui, tout en maintenant la séparation des deux pays, seconda par sa diplomatie le réveil de l'esprit national roumain, l'union des deux provinces déjà préparée par le traité douanier de 1847, fut accomplie en fait par l'élection du colonel COUZA qui fut élu hospodar à l'unanimité par les assemblées électives des deux principautés (janvier 1859). Le pays protestant ainsi contre l'arbitrage de l'Europe, les puissances refusèrent d'abord de reconnaître le prince Couza; la France seule le soutint et gagna sa cause. La Porte elle-même accepta l'union en 1861, et l'Etat roumain fut fondé.

Couza ne put s'entendre avec l'assemblée; pour en finir avec l'opposition, il tenta un coup d'Etat, prononça la dissolution de la chambre et se fit donner la dictature par un plébiscite. Il accomplit alors les réformes à coups de décrets : loi rurale, autonomie de l'Eglise roumaine, système décimal, institution des actes de l'état civil, instruction obligatoire, promulgation du Code civil, jury, écoles militaires, etc. En 1866, un complot militaire le contraignit à l'abdication et à l'exil.

Une constituante décida alors, pour mettre fin aux rivalités des familles princières nationales, que le successeur de Couza serait étranger, qu'il appartiendrait à l'une des familles régnantes de l'Europe occidentale, et que la nation serait consultée sur le choix du futur souverain. On proposa d'abord l'élection d'un prince Bonaparte; mais cette combinaison échoua; le plébiscite désigna presque à l'unanimité le comte de Flandre, frère du roi de Belgique; Napoléon III refusa de le reconnaître. Un second plébiscite, grâce à l'habileté de la diplomatie allemande, proclama CHARLES DE HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN, de la famille royale de Prusse (1866). L'Europe le reconnut. La Roumanie n'oublia pas pourtant ce qu'elle devait à *la France*, et pendant la guerre de 1870, à l'heure de nos revers, son gouver-

[redacted]

nement n'hésita pas à déclarer solennellement devant les Chambres que ses sympathies suivraient partout le drapeau français.

L'État roumain (1878). — En 1877, pendant la guerre des Russes et des Turcs, la Roumanie résolut de rester neutre ; mais l'Europe refusant de garantir sa neutralité, elle dut livrer passage sur son territoire aux armées russes et prendre part à la lutte. « Il y avait 160 ans que les Rou« mains n'avaient point paru sur les champs de bataille, et leurs troupes » n'inspiraient guère confiance. Ils firent très bonne contenance et déployè» rent dans toutes les rencontres les qualités de leur race ; bravoure et » impétuosité dans l'attaque, générosité après le combat. » (MARGA.) Ils en furent assez mal récompensés. Au congrès de Berlin (1878), les Russes se firent retrocéder la Bessarabie, et la Roumanie reçut en échange les Bouches du Danube et la marécageuse contrée de la Dobroudja. Toutefois le congrès reconnut l'indépendance complète du pays roumain. Cet acte important a eu pour conséquences en 1881 la proclamation comme roi de Roumanie, du prince Charles, que sa fermeté au pouvoir, son respect des lois constitutionnelles, et son patriotisme dans la guerre de 1877-78 ont rendu populaire.

Constitution. — La monarchie est constitutionnelle et héréditaire. La Constitution de 1866 a institué deux *Chambres;* un *Sénat* de 70 membres, grands propriétaires nommés pour 8 ans, et renouvelables par moitié tous les quatre ans par des électeurs riches propriétaires, composant les collèges électoraux des villes et des campagnes ; — Une *Chambre des députés*, au nombre de 145, nommés pour 4 ans par des propriétaires fonciers, par des commerçants payant un impôt de 29 francs, par les professeurs, les pensionnaires de l'État, etc. Les autres contribuables sont exclus du vote. Le roi[1] touche une liste civile de 1 200 000 francs par an. Il gouverne assisté de 8 ministres : *Intérieur, Instruction publique et Cultes; Affaires étrangères; Finances; Agriculture, Commerce et Domaines; Justice; Guerre; Travaux publics.* — **Drapeau**, *bleu, jaune, rouge*, en trois bandes verticales. — Dans les armoiries, l'aigle représente la Valachie, la tête de taureau noir la Moldavie ; et le couple de dauphins la région fluviale des bouches du Danube. La devise de la maison royale est : *Nihil sine Deo.* Le roi a fondé en 1875 l'ordre de chevalerie, l'*Étoile de Roumanie.*

Divisions administratives. — Le pays est partagé en 32 districts, dont 2 pour la Dobroudja et le delta du Danube. Chaque district est subdivisé en arrondissements, et administré par un *préfet* assisté de *sous-préfets* comme en France. Les communes ont une *municipalité* et un *maire*, un *conseil municipal* élu par les habitants quand elles comprennent moins de mille familles ; dans les autres au choix du prince.

Petite-Valachie, 5 districts (du *Banat à l'Oltu.*)

1° Trois districts riverains du Danube. **Villes** : Turnu Severin, 3 000, *port sur le Danube, ruines du pont de Trajan et de la tour de Sévère;* Craïova, 23 000, *lycée, centre agricole, résidence de grands propriétaires ;* Kalafat, *industrie fluviale ;* Caracal, 6 000, la *ville de Caracalla.*— 2° Deux

---

1. Le roi actuel est le prince *Charles Ier de Hohenzollern*, né en 1839, marié en 1869, à une nièce du duc de Nassau et de la reine de Suède, la princesse *Elisabeth de Wied.* A défaut d'un héritier direct, le trône passera au frère aîné, Léopold de Hohenzollern, en son nom et au profit de l'un de ses fils.

[redacted]

districts le long des Carpathes : **Villes** : Tergou Jyul, 3 000, *dans la région des salines* d'Oknamare, Rimnik-Valeka, 3 000, *non loin des vignobles* de Dragaschan, et des *gorges imposantes de l'Oltu.*

Grande-Valachie, 12 districts (de l'*Oltu au Danube.*)

1° Six districts riverains du Danube : **Villes** : Slatina, 4 000 ; Zimnitza, 5 000 ; Giurgevo, 21 000, *port de Bucharest sur le Danube, escale de la navigation à vapeur, place de transbordement entre le réseau roumain et le chemin de fer de Bulgarie, de Routschouk à Varna* ; **Bucharest**, 221 000 (en roumain Bucuresci) *capitale du royaume, résidence et siège du gouvernement, Université, archevêché ; fonderies de fer, de canons, armes, monnaies, tabac, imprimerie.* « Vu de la gare du chemin de fer de » Giurgevo, Bucharest emprunte à l'éclat argenté des innombrables coupoles » de ses églises, scintillant au milieu de bouquets d'arbres, un aspect fort » imposant, auquel ne répond que médiocrement l'intérieur. On pourrait » y distinguer entre la ville semi-orientale de la rive droite où l'on remarque » encore un han de pierre rouge et beaucoup de maisons entourées de » galeries de style turc ou persan, dont le délabrement ne diminue pas l'effet » pittoresque, et la ville européenne avec les quartiers marchands, qui en » constituent la partie la plus animée, et la rue principale constamment » parcourue par une multitude de voitures de place et d'équipages. Mais à » part cette voie très longue, où se trouvent le grand théâtre et le palais » du prince, meublé de beaucoup d'objets d'art, les rues adjacentes et le » grand jardin public de Tchismidjou, superbe de végétation, mais rendu » insalubre par des pièces d'eau stagnantes, la majeure partie de la capi- » tale roumaine n'est qu'un immense labyrinthe de rues non pavées, » boueuses et tortueuses. » (Ch. Vogel.) — Six districts carpathiques : Kalarasch (Stirbey), 5 000, chef-lieu des steppes du Baragan ; Braïla, 28 000, *principal entrepôt fluvial* et *maritime des céréales et autres produits agricoles de la Valachie* ; Piteschti, 15 000, *à l'entrée des routes de l'Ardschis* : Kimpoulung (Campo-Longo), 11 000. — Tergoviste, 5 000, Ploiesti, 33 000, Bucu, 11 000, Rimnik-Sarrat, 6 000, *au milieu d'une région de vignobles et de jardins* ; Kimpina, Slanik, *salines.*

Moldavie, 13 districts (*de la Bukowine au bas Danube*)

1° Six districts riverains du Pruth : **Villes** ; Dorohoï, 8 000, et Botoschani, 40 000, *places de commerce, grands marchés de bestiaux* ; **Iassy**, capitale, 90 000, *sur le revers du mont Copo, Université, cour d'appel, archevêché, centre agricole* ; Husch ou Husi, 18 000, *céréales, vins* ; Berlad, 27 000, *trafic des grains* ; Galatz, 80 000, *près du lac poissonneux de Bratysch, port franc, la plus florissante échelle du Danube roumain, siège de la commission internationale du Danube, et station terminale des paquebots de la compagnie danubienne, commerce considérable.*

2° Quatre districts riverains du Sereth : **Villes** ; Vaslui, 7 000 ; *ancienne résidence des princes moldaves, comme* Herlau ; Faltitchéni, 15 000, *vente de bétail et de chevaux* ; Roman, *commerce de bois* ; Tecoutch, 8 000, et Nichoreschti *font le commerce des vins.*

3° Trois districts le long des Carpathes : **Villes** ; Piatra, 20 000, *bois* ; Bacau, 15 000, *marché de grains*, *mines de sel gemme* d'Okna *près* du *Trotusu* ou *Trotousch* ; Fokschani, 20 000, et au nord-ouest Odobeschti, *vignobles excellents.*

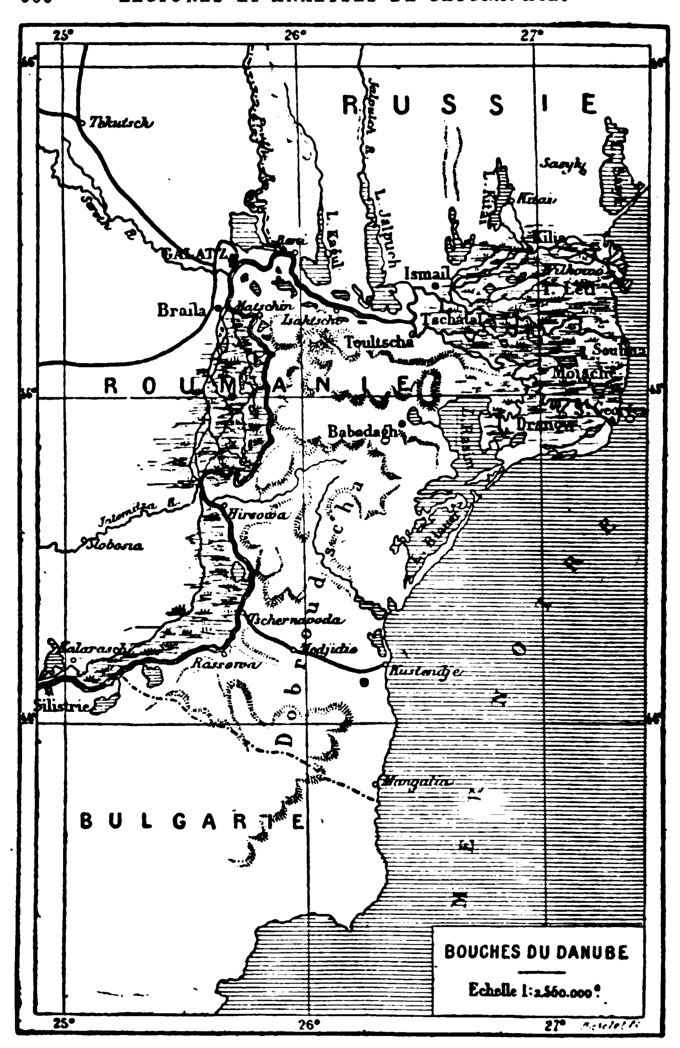
[redacted]

Dobroudja. — Les territoires formant la Dobroudja figurent sur les cartes un quadrilatère irrégulier entre la mer Noire, le Danube et une ligne conventionnelle allant de Silistrie aux environs de Mangalia. Ils ont été cédés à la Roumanie par le traité de Berlin (1878) en échange de la Bessarabie roumaine donnée aux Russes; la Dobroudja couvre 13570 kilom. car., y compris le Delta danubien; la Bessarabie cédée 9400 seulement; mais l'échange a fait perdre aux Roumains un sol riche et bien cultivé, auquel les marécages insalubres de la Dobroudja ne sauraient se comparer. Les Roumains ont réorganisé cette province et l'ont divisée en deux districts : 1° Toultcha 19000, *commerce de céréales, bois, poisson salé*, avec les arrondissements et villes de Soulina, 5800, *où tous les bâtiments de mer franchissent la barre du bras Danubien navigable* (11 *à* 12000 *navires par an*); Matchin, 3000; Babadagh, 4000, *bois de construction, dans un canton montagneux et fertile, mais rendu insalubre par le voisinage des marais côtiers; sur le bras de Saint-Georges, sont les établissements tartares* de Mahmoudié et Dunavecz. A 60 kilom. de la bouche de Soulina, s'élève un ilot de falaises, l'*Ile des Serpents*, la Leucé des Grecs; elle est ainsi nommée à cause d'une espèce de reptiles noirs qui y foisonnent. Un phare y remplace aujourd'hui le temple d'Achille des Grecs. — 2° Kustendje ou Costantza, 3000, *anc. Constantine, ainsi nommée d'une sœur de Constantin, à deux lieues de Tomi qui fut le lieu d'exil d'Ovide, principal port des grains du pays sur la mer Noire;* avec les arrondissements et villes de Hirsova 5000, Mangalia, *port sans importance;* Medjidié, *centre des établissements tartares;* Rassova, 2000, *port du Danube;* Tchernavoda *d'où part le chemin de fer de Kustendje, construit au nord du val ou rempart dit de Trajan.*

Le pays fut jadis occupé par les Gètes, les premiers ancêtres des Roumains. Ces Gètes avec lesquels Ovide exilé vivait et conversait (*didici getice sarmaticeque loqui*) étaient des Dobroudjiens. On a découvert en 1854 sur l'emplacement du village actuel d'Anadoli Keui, à quelques kilomètres de Kustendje, le lieu d'exil du poète, Tomi. — Près de Kustendje, commence le rempart de Trajan, élevé en ligne transversale du Danube à la mer Noire. Il est double et même triple en certains endroits, et encore intact jusqu'à une hauteur de 8 à 10 pieds : en dehors se voit un fossé; en dedans gisent de gros blocs de pierre, débris des murs écroulés; de distance en distance, dans la vallée marécageuse, on reconnait les traces de vastes camps romains. On a souvent attribué la construction de ce retranchement à l'empereur Trajan. Ammien Marcellin (xxxi, 8) dit que ces lignes de défense ont été élevées sous l'empereur Valens, en 377, par les soins d'un maitre des milices romaines, nommé Trajan, qui commandait l'armée romaine opposée aux Goths (Gètes).

La population de la Dobroudja en 1884 s'élevait à 107000 habitants; en 1878, avant la guerre, elle en comptait 222000; les statistiques sont d'ailleurs des plus incertaines. La population est très bigarrée : l'on y trouve côte à côte des *Turcs-Osmanlis*, des *Arabes*, des *Tartares musulmans*, des *Roumains*, des *Grecs*, des *Bulgares*, des *Russes chrétiens;* — des *juifs* en petit nombre; — quelques centaines d'*Allemands*, composés en partie de colons qui ont émigré de la Bessarabie pour fuir le service militaire russe, en partie d'*Alsaciens* catholiques qui témoignent pour la France un attachement inébranlable. — Les Russes de la Dobroudja s'adonnent à la pêche et à la préparation du poisson salé; ils habitent par petits groupes les rives du bas Danube. Avant 1875, la Turquie les avait exemptés du service militaire et ils s'étaient attachés à leur patrie adoptive, au point que, pen-

[redacted]


25°
26°
27°
RUSSIE
ROUMANIE
BULGARIE
Tekutsch
GALATZ
Braila
Matschin
Isaktscha
Toultscha
Ismail
Tschatal
Kilia
Wilkowo
Soulina
Babadagh
Hirsowa
Slobosia
Tschernawoda
Medjidie
Kalarasch
Rassowa
Kustendje
Silistrie
Mangalia
L. Jalpuch
L. Kagul
Dobroudscha
BOUCHES DU DANUBE
Echelle 1:2.560.000°

[redacted]

dant la guerre, ils servirent la Porte en qualité de pilotes sur les vaisseaux cuirassés Ottomans contre la Russie[1].

Dans son ouvrage sur la campagne turco-russe de 1828-29, le major prussien de Moltke traçait de la Dobroudja le tableau suivant qui est encore vrai.

« Le pays est un désert dont les Européens se formeraient à peine une » idée. En y comprenant la population des villes, on compte tout au plus » 3 habitants par mille carré. — Au nord de la Dobrutscha s'élèvent les » montagnes escarpées de Matchin, les Deschtepe ou les Cinq-Monts, en » partie couverts de forêts, et les hauteurs de Babadagh. Plus loin, vers le » sud, c'est un autre obstacle; le pays est un terrain bas et onduleux, qui » ne s'élève que de cent pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sol est » formé d'un sable grisâtre très fin, où l'eau ne peut séjourner, et filtre à » travers les pierres qui gisent en dessous.

» Vainement vous cherchez dans les vallées des ruisseaux et des fon- » taines; le peu d'eau potable que l'on trouve dans les villages clairsemés, » se puise à quelques misérables sources avec des câbles faits d'écorce, » ayant une longueur de 80 à 100 pieds. Si l'agriculture y est presque » nulle, la faute en est à ce manque d'eau et à cette absence de population; » aussi le blé y fait défaut aussi bien que le fourrage, car, dès le commen- » cement de l'été, le gazon se dessèche, et vous apercevez d'immenses plai- » nes couvertes d'épis qui ondulent sous le vent, portant la tête haute, » mais brûlés par le soleil. Les nombreux troupeaux de buffles et de mou- » tons vont chercher des pâturages dans les bas-fonds du Danube ou dans » les îles du fleuve. Pas un arbre, pas un buisson, même auprès des vil- » lages. La partie de la Bulgarie qui s'étend au delà du mur de Trajan, » jusque vers Bazardschick, est encore plus affreuse, plus désolée, plus » dénuée d'eau et de verdure. »

Un autre voyageur français, M. Allard, complète ainsi la description de cette contrée qui, dit-il, a dû produire autrefois beaucoup de céréales, car on y voit partout des traces d'anciennes cultures dont les fruits se sèment de nouveau sur place tous les ans. « Aujourd'hui, quelques sureaux, et » rarement un arbre fruitier dans les villages, sont les seuls arbres que l'on » y rencontre; partout ailleurs les cavaliers disparaissent presque au milieu » des foins d'une hauteur inconnue à l'Occident. La fertilité naturelle y est » telle que l'armée française en 1855, a pu tirer 100 000 quintaux de foin » dans un carré de 10 kilom. de côté. De mars à novembre, les troupeaux » des indigènes vivent sur ce plateau; la quantité relativement minime » de fourrages nécessaires au bestiaux durant les quatre mois d'hiver se » récolte à la fin de juin. Les habitants ne fauchent que ce dont ils ont » besoin pour la consommation des bestiaux et le reste des pousses se des- » sèche sur place, et vers le commencement d'août commencent à éclater » d'immenses incendies, qui ne s'arrêtent que faute d'aliments. Rien ne » saurait donner l'idée de ces incendies, que la foudre, une étincelle de » tchibouck, un feu de bivouac, allument un jour et qui durent des mois, » en s'étendant sur plus de 40 lieues carrées. L'aspect du pays change » complètement après l'incendie : le feu découvre alors les pierres tumu-

1. Voy. Ubicini, *Revue de géographie*, 1[er] sem. 1879; — Kanitz. *la Bulgarie danubienne;* — Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire de géographie*, art. Dobroudja; — Laigue, *Considérations générales sur la Dobroudja* (*Bulletin consulaire*, 1880, 8[e] fasc.)

» laires, les ruines au niveau du sol, les squelettes d'animaux dont la terre
» est couverte en certains endroits, et trace mille chemins fantastiques
» selon que le vent a poussé la flamme dans telle ou telle direction. Mais
» la végétation ne tarde pas à se réveiller, et le tapis qui couvre la terre
» passe par toutes les nuances possibles, depuis le noir le plus foncé jus-
» qu'au vert le plus tendre. »

III. — Géographie économique

Productions. — Minéraux. La seule exploitation minérale importante est celle du *sel gemme*, monopole de l'Etat (Slanik) 5200000 francs par an. — **Végétaux.** Le plus grand propriétaire est l'Etat, qui possède environ 2670000 hectares, et le tiers des forêts. Il y a environ 790000 propriétaires fonciers dont 600000 paysans possédant de petits lots de 2 à 5 hectares, libérés par la loi de 1864. Les terres se divisent ainsi : 2600000 hectares de terrains encore improductifs, 2 millions d'hectares de forêts, 3850000 de pâturages et prés, 3200000 de Terres labourées, le reste en vignobles, jardins, potagers, vergers. « Avec la grande fertilité de son sol, » la Roumanie a tout ce qu'il faut pour devenir un des greniers d'abon- » dance de l'Europe. Cependant, la culture, malgré d'incontestables pro- » grès, y est encore très arriérée. Si les propriétaires éclairés, en Moldavie » surtout, ne négligent pas de faire venir des batteuses à vapeur et des » instruments aratoires perfectionnés, la charrue traînée par quatre bœufs, » qui effleure à peine le sol, est restée celle des paysans, pour lesquels » les sabots des chevaux et des bestiaux tiennent lieu de fléau à battre. » Au lieu d'utiliser le fumier, on le jette à la rivière ou dans les ravins, » de peur que poussant en paille dans des terres aussi grasses, il n'étouffe » le grain... Chaque récolte est ordinairement suivie de deux années de » jachère, et comme la terre ne manque pas, on n'en cultive que les par- » ties les mieux accessibles ou les plus fertiles. Il est vrai que 24 jours » de travail dans l'année suffisent au paysan roumain pour assurer sa « propre subsistance, ainsi que celle de son bétail en hiver. Vivant presque » exclusivement de la *mamaliga*, bouillie faite de maïs comme la *polenta* » italienne, les autres cultures l'intéressent moins. Il consomme en outre » des légumes et du mauvais laitage, les jeûnes interdisant le luxe de la » viande, et ne boit que du moût de vin et du *raki*, eau-de-vie très » légère. » (Ch. Vogel, *Roumanie*, p. 428.) — La Roumanie produit surtout du *froment*, qui est exporté, du *maïs*, du *seigle*, de l'*orge*, de l'*avoine*, du *millet*, du *colza*; des *pommes de terre*, *pois*, *betteraves*, du *tabac*, du *lin;* des *arbres fruitiers*, des *pruniers* surtout; la *viticulture* est un progrès; *vins* blancs, secs et muscats; les grands crus sont ceux de Dragaschan en Valachie, de Kotnar, de Déalu Maré et d'Odobeschti en Roumanie (7 ou 800 000 hectol. par an, sans compter 250000 d'eau-de-vie de prunes, ou de raisins, 160000 d'alcool). — Les *ruches* donnent 5 à 600000 kilogrammes de miel et 100000 de cire. — Les *forêts* couvrent un sixième du territoire, *chênes* et *sapins* surtout; elles sont effroyablement gaspillées. — **Animaux.** Les *chevaux* moldaves sont renommés ; les *bœufs*, *vaches*, mal soignés donnent des produits médiocres; les *moutons* moldaves fournissent à l'exportation beaucoup de laine; les *porcs* sont nombreux en Valachie.

Industrie. — Elle tient encore un rang secondaire : dans les campagnes *le paysan* se suffit à lui-même : dans les villes, comme à Bucharest, quel-

[redacted]

ques industries de luxe, des *distilleries*, des *brasseries allemandes;* quelques *tanneries* et *minoteries* encore mal outillées. — **Commerce** (1883). — **Importation**, 359 907 000 leï ou francs. (Autriche-Hongrie, 154 millions, Grande-Bretagne, 78; Allemagne, 43; France, 36; Turquie et Bulgarie, 18; autres pays, 28); — **Exportation**, 220 650 000 leï (Autriche-Hongrie, 71 millions; Grande-Bretagne, 88; Allemagne, 4; France, 19; Turquie, 14; autres pays, 22). Le port de Soulina a vu entrer 1 445 vaisseaux, et sortir le même nombre en 1883 (en tout 1 661 000 tonneaux); 532 sous pavillon anglais avec 550 000 tonneaux; 66 sous pavillon français avec 65 000 tonneaux; 14 sous pavillon allemand avec 12 700 tonneaux — **Postes**, 187 bureaux et 16 millions d'expédition. — **Télégraphes**, 4 753 kilomètres de lignes et 1 244 000 dépêches. — **Chemins de fer**, 2 171 kilomètres construites et concédées : Lignes de Braïla à Ploiesti, Bucharest, Slatina, Craiova, Tournou Severin, Verciorova, Orsova (Hongrie), — de Ploiesti par Kimpina à Kronstadt (Transylvanie), — de Bucharest à Giourgevo, prolongée jusqu'à Zimnitza. — De Galatz à Bacau, Roman et Suczawa (Autriche) avec embranchement sur Iassy, — de Galatz à Bender (Russie).

La commission européenne du Danube. — Une des conséquences heureuses de la guerre de Crimée pour l'avenir de la civilisation en Orient a été la création de la commission instituée par l'article 10 du traité de Paris. L'article déclarait libre la navigation du Danube, et la commission internationale, siégeant à Galatz, a fait exécuter, non sans avoir à vaincre mille difficultés politiques et financières, les travaux nécessaires pour que cet article ne fût pas illusoire. Les ingénieurs ont réussi à empêcher l'obstruction du bras central de ce fleuve puissant dont le débit varie de 9 000 à 30 000 mètres cubes d'eau par seconde et qui charrie par an 60 millions de mètres cubes d'alluvion, d'argile et de sable fin. Grâce aux travaux de dragage, de curage, de pilotis et d'endiguement, le bras de Soulina est devenu aisément navigable; le brigandage et la piraterie ont cessé dans la contrée; la côte est éclairée par des phares, les naufrages sont plus rares, le commerce se fait en sécurité dans le port de Soulina que la commission a créé. Sous le bénéfice d'un régime de neutralité permanente, les délégués des sept puissances signataires des traités de Paris, auxquels, on a adjoint en 1882, le représentant de la Roumanie, forment une représentation commune et indépendante, exerçant la police dans le Delta, arrêtant les règlements législatifs, levant des impôts, concluant des emprunts; son budget s'élevait en 1883 à : *Recettes*, 3 966 800 francs; *Dépenses*, 2 706 000 francs; sa *Dette* n'était que de 2 528 000 francs. — Les pouvoirs de la commission internationale ont été maintenus et renouvelés par les traités de Londres (1871), Berlin (1878) et Londres (1883). On a autorisé la Russie à régulariser le bras de Kilia dont elle possède la rive gauche.

IV. — Notions statistiques

Superficie, 129 947 kilom. car. (sans la Dobroudja). — **Population**, 5 376 000 hab. (41 par kilom. car.). — **Nationalités**. La majorité des habitants est composée des *Roumains*, descendant des colons romains et des Gètes ou Daces latinisés (les sept huitièmes de la population). Il y avait, au moment de la dernière guerre, 773 000 étrangers: 200 000 *Tziganes*, 85 000 *Slaves* (*Bulgares*, *Serbes*, *Russes*), 40 000 *Allemands*, 30 000 *Magyars*, 5 000 *Grecs*, 2 000 *Français*, 1 000 *Anglais*, 3 000 *Italiens*, *Polo-*

nais, *Turcs*, *Tartares*, etc., et plus de 400 000 *juifs:* « En Moldavie, les » juifs des pays circonvoisins se sont répandus, au temps du prince Michel » Stourdza surtout, en si grand nombre, qu'ils ont fait de cette contrée » une autre Galicie, y accaparant non seulement tout trafic et débit, mais » encore les cabarets et les petites industries locales. Ils y forment en » majeure partie un prolétariat d'entremetteurs de toute espèce, dont la » parcimonie et la saleté extrêmes ont contribué à le rendre odieux au peuple » indolent et mal avisé des campagnes, qu'il exploite, et pour lequel il est » devenu une plaie sociale. Cette aversion, qui se traduisit dans les articles » 7 et 8 de la Charte du 30 juin 1866 par l'exclusion des non-chrétiens du » bénéfice de la naturalisation et de l'exercice des droits politiques, impli- » quant celui d'acquérir des biens-fonds, conduisit même plusieurs fois à » des éclats de violence et de rigueur qui soulevèrent la fameuse question » juive. Celle-ci a fini par être résolue dans la session de 1880, le principe » de l'exclusion a été abandonné et la jouissance des droits politiques » accordée à plusieurs milliers d'Israélites. » (Ch. Vogel) — **Dialectes.** La Roumanie a parlé, suivant les temps, le *latin*, puis le *slavon*, puis le *grec;* le fond de la langue est aujourd'hui un *latin* corrompu, qui s'aide de la langue française et se mélange de mots slaves, grecs et turcs; les classes supérieures parlent le *français* et l'*allemand*. — **Instruction publique.** *Enseignement primaire* libre, gratuit et obligatoire dans les communes munies d'écoles (2 000 écoles environ) ; — *Enseignement secondaire* donné dans 6 lycées, 18 gymnases, des écoles normales et séminaires ecclésiastiques; — *Enseignement supérieur*, dans les deux universités de Bucharest, Iassy, et plusieurs écoles militaires, agricoles et de commerce. Les familles font souvent instruire leurs enfants à domicile par des instituteurs étrangers, et les envoient compléter leurs études hors de Roumanie, à Paris surtout. — **Cultes.** Deux archevêchés du rite grec, Iassy, Bucharest, et six évêchés; un vicaire apostolique à Iassy et un évêque romain à Bucharest, 4 530 000 *chrétiens orthodoxes;* 114 200 *catholiques;* 13 800 *protestants;* 3 000 *Arméniens;* 6 000 *Lipovans*, ou colporteurs (en slave), secte russe établie en Roumanie ; 400 000 *israélites*; 2 000 *musulmans*. — **Justice.** Législation civile et criminelle basée sur les Codes français ; au criminel, institution du jury ; peine de mort abolie. — **Armée.** Service militaire obligatoire de 21 à 46 ans ; 3 ans dans l'armée active permanente et 5 ans dans sa réserve; 15 ans dans l'armée territoriale et 6 ans dans sa réserve; 4 corps d'armée, à Craïova, Bucharest, Galatz, Iassy. Les dispensés ou ajournés sont soumis à une taxe militaire annuelle de 100 et 200 francs. Sur le pied de paix l'armée comprend 60 000 hommes; en cas de guerre elle peut s'élever à 200 000. — **Marine.** 4 vapeurs, 18 chaloupes canonnières, 4 torpilleurs. — **Monnaies, poids et mesures.** Le *leï* ou *leu* de 100 *bani* = 1 franc ; les autres monnaies conformes au système français. Les poids et mesures du système métrique sont adoptés. En Valachie, le *pogone* = 2 hectares; en Moldavie, la *falche* = 143 ares; l'*oca* = 1291 grammes en Moldavie et 1 272 en Valachie ; le *Vèdre* = $12^{l},9$ en Valachie et $15^{l},9$ en Moldavie. L'année julienne, qui retarde de 12 jours sur l'année grégorienne est officiellement maintenue dans l'Eglise et l'Etat comme en Russie et en Grèce. — **Budget** (1883) : 122 500 000 francs en recettes et en dépenses. — **Dette publique** : 593 millions.

[redacted]

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les pêcheries du delta danubien.

« Wilcov, village peuplé de 2 200 âmes, est situé sur la rive gauche du bras de Kilia, et au point où s'en détache la petite prise d'eau dite de *Bolgarod*, dont la profondeur varie de 5 à 10 pieds. Le bras de Kilia n'est pas approprié à la grande navigation maritime, qui emploie invariablement la voie de Sulina, rendue accessible aux navires du plus fort tonnage par les beaux travaux de la commission européenne. Wilcov est à 5 milles marins environ de la mer Noire, 15 milles de Kilia et 40 milles d'Ismaïl. Les maisons sont presque exclusivement bâties sur pilotis, et, à perte de vue, l'œil s'étend sur des marécages qui, durant la belle saison, se couvrent de roseaux verdoyants qu'à distance plus d'un voyageur inexpérimenté a pu prendre pour de riches cultures de céréales. Ces roseaux sont, du reste, une ressource pour les pauvres habitants de ces contrées ; ils en couvrent les habitations, en tapissent et en forment leurs huttes, en tressent des nattes et des corbeilles, les emploient comme combustible et en font un objet de trafic.

» La santé publique est telle que le comportent les conditions climatériques ; les fièvres sont fréquentes et attaquent plus encore les indigènes que les étrangers, ce qui s'explique si l'on tient compte des circonstances défavorables dans lesquelles vivent les premiers. Logeant dans des cabanes couvertes pour la plupart de joncs, à parois de terre mélangée de paille hachée ou de fumier, mal nourris, mal vêtus, sans cesse exposés aux intempéries, dévorés par les moustiques, qui pullulent à certaines époques de l'année, ils offrent une prise facile à la maladie. De plus, le long séjour qu'ils font dans l'eau, où ils restent souvent des heures entières plongés jusqu'à la ceinture, la tête au soleil et couverte en toute saison de la lourde *katchoula* (bonnet noir de peau de mouton) occasionnent chez eux des rhumatismes qui entraînent de fréquentes cardialgies. A part les occupations de leur métier, ils doivent se livrer à un travail presque continuel. Les cabanes ne résistent guère au vent et à la pluie. A chaque changement de saison, il faut les relever ou au moins les réparer; hommes, femmes, enfants, tous s'associent à cette rude besogne pour s'assurer un abri toujours

insuffisant. En outre, les ressources presque nulles de la contrée obligent le pêcheur à construire, à réparer lui-même la plupart des engins de son industrie, depuis sa barque grossièrement façonnée jusqu'à ses filets. Il n'y a guère que les instruments de fer qui ne sortent pas des mains industrieuses de ces pauvres gens. Encore, à quelques exceptions près, sont-ce les Tziganes qui se chargent seuls de forger et de façonner tout ce qui est en métal.

» L'aspect de Wilcov n'est pas souriant; à peine les eaux jaunes du Danube viennent rompre tristement la monotonie de ces immenses marécages déserts où les oiseaux d'eau songent seuls à faire la concurrence aux pêcheurs. Un naturaliste éprouverait du plaisir à étudier les diverses espèces qui peuplent ces parages, depuis les petits plongeurs jusqu'aux hérons à aigrette et aux grands cormorans. Ces oiseaux se laissent approcher d'assez près et sont les faciles victimes des rares chasseurs qui s'aventurent à leur poursuite. »

De Kédrile, à l'embouchure de Saint-Georges jusqu'à Wilcov, sur le Kilia, on pêche les mêmes espèces de poissons, l'esturgeon, la carpe, les maquereaux. A Saint-Georges on prend en moyenne chaque année 475 000 kilogrammes d'esturgeons dont 50 000 sont vendus frais et le reste salé. Les autres poissons figurent pour 225 000 kilogrammes; la production du caviar varie entre 6 000 et 7 000. A Wilcov les quantités sont plus fortes.

« Le sterlet ou petit esturgeon se distingue par une chair légère et savoureuse : ses arêtes, en quelque sorte gélatineuses, constituent elles-mêmes un manger très délicat; il n'atteint pas une longueur de 75 centimètres, et l'esturgeon proprement dit peut mesurer jusqu'à 5 mètres de long et pèse de 1 200 à 1 500 kilogrammes. Il est spécialement cantonné dans les eaux de la mer Noire, d'où il remonte dans le Don et dans le Danube. Ce dernier poisson, dont la chair se rapproche de celle du veau, a également une carcasse gélatineuse dont les Italiens sont très friands : cette carcasse, préparée d'une façon spéciale, est connue dans la péninsule sous le nom de *chinolia* et *spinachia*.

» On sait que le caviar est composé des œufs de la femelle de ce grand animal aquatique, qui en porte jusqu'à cent kilogrammes. Ce mets sera certainement bien recherché en France, si on parvient à les transporter frais; malheureusement il revient à 7 ou 8 francs le kilogramme et ne saurait servir d'aliment au consommateur pauvre.

» Dans l'organisation des pêcheries, on distingue les simples

pêcheurs qui n'ont que leurs bras pour capital, les patrons qui les emploient, et les négociants, Grecs pour la plupart, qui accaparent le produit du travail des uns et des autres. On nomme patrons ceux qui possèdent un ou plusieurs filets, et notamment ce redoutable engin hérissé de milliers de crochets effilés à l'aide desquels on capture l'esturgeon. Ces engins reçoivent le nom de *parangoli*. Au lieu de toucher un salaire fixe, les pêcheurs sont rémunérés au moyen d'un tant pour cent qui fait d'eux les véritables associés du patron : celui-ci fournit les engins tandis que les pêcheurs fournissent leur travail. Les négociants grecs, au nombre de cinq ou six, se bornent généralement à l'acquisition des produits de la pêche au moment où ils sont mis à terre. Cependant quelques-uns d'entre eux possèdent des *parangolis* avec lesquels ils font prendre du poisson pour leur compte. A Kédrilé, ces industriels se sont institués les fournisseurs de tout ce qui peut être désiré par la rude population qui les entoure. Il s'ensuit que, grâce à leur goût prononcé pour les liqueurs fortes, les pêcheurs se sont trouvés promptement endettés à l'égard des Grecs, pour lesquels ils ont dû dès lors travailler sans rémunération, afin de se libérer d'une dette toujours renaissante, grâce à la funeste passion de l'ivrognerie. Si l'on ajoute que la lèpre règne dans la contrée, on comprendra combien est misérable l'existence de ces malheureux, exposés à toutes les intempéries, et contraints, d'ailleurs par leur faute, de s'exténuer à peu près sans profit. C'est par la vente du *vodka* (eau-de-vie) que ce déplorable résultat a été obtenu et se maintient. Pour boire, le pêcheur du Delta engage non seulement ce qu'il possède, mais encore ses parts futures. Quant au négociant grec, il tire un excellent parti de ce triste état de choses ; d'une part, en effet, il réalise des gains considérables sur les articles qu'il débite, principalement sur les spiritueux, et il achète à vil prix les poissons, dont il fixe arbitrairement le taux de concert avec ses confrères. » (De Laigue[1], *Bulletin consulaire*, 1880, 8° fascicule.)

1. M. de Laigue est consul de France à Galatz.

3° BIBLIOGRAPHIE

ALLARD (Dr). *Souvenirs d'Orient, la Dobroutcha.* — (Paris, 1859, br., in-8°.)

BEAURE et MATHAREL. *La Roumanie.* — (Paris, 1878, in-8°, C. Lévy.)

BERNARD. *Mœurs des Bohémiens de la Moldavie et de la Valachie.* — (Paris, in-18, Maisonneuve, 1869.)

BIBESCO (G.). *Histoire d'une frontière; la Roumanie sur la rive droite du Danube.* — (Paris, 2e éd., 1883, cartes, Plon.)

BOLLIAC. *Topographie de la Roumanie.* — (Paris, in-8°, 1856.)

CRETZOULESCO. *La Roumanie en 1859.* — (Paris, 1859, in-8°, Albessard.)

CYRILLE. *De Paris à l'Ile des Serpents, à travers la Roumanie, la Hongrie, les bouches du Danube.* — (Paris, 1876, in-8°.)

DESJARDINS (E.). *Voyage archéologique et géographique dans la région du bas Danube.* — (Paris, 1868, in-8°.)

DURUY et LANCELOT. *De Paris à Bucharest.* — (*Tour du Monde*, 1863-69.)

ENGELHARDT. *Etudes sur les embouchures du Danube.* — (Galatz, 1862.)

FONTPERTUIS (DE). *La Roumanie, sa population, sa condition économique et son état social.* — (*Econom. franç.*, 1882, 2e sem., p. 517.)

FRUNDESCU. *Dictionnaire topographique et statistique de la Roumanie.* — (Bucharest, 1872, in-8°.)

GOOSS (C.). *Etudes sur la géographie et l'histoire de la Dacie de Trajan.* — (Schassburg, 1874, in-8°.)

GOTTEREAU (A.). *La Roumanie.* — (*Bull. de la Société de géog. de l'Est* 3e trim. 1881.)

GUSTI. *Géographie de la Roumanie* (en roumain). — (Iassi, 1869.)

LESAGE. *Les forces productives de la Roumanie.* — *Bull. de la Soc. de géogr. roumaine*, 1876, nos 9-10.)

MARBEAU (Ed.). *Un nouveau royaume : la Roumanie.* — (Paris, 1881.)

MARSILLAC (Th. DE). *De Pesth à Bucharest.* — (Bucharest, 1869.)

MARTIN (F.). *Le bas Danube et les principautés danubiennes.* — (Marseille, 1873, in-8°.)

NEIGEBAUR. *Description de la Moldavie et de la Valachie.* — (Breslau, 1851.)

OBÉDENARE. *Les Tziganes de la Roumanie.* — (*Nature*, 1876, 2e sem.) — *La Roumanie économique*, (Paris, 1876.)

QUINET (Edg.). *Les Roumains.* — (*Rev. des Deux Mondes.*) — (janv., mars 1856.)

SAINT-MARC-GIRARDIN. *Les principautés du Danube.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 nov. 1858.)

SPRATT. *Route between Kustenje and the Danube.* — (*Journ. de la Soc. royale de géog. de Londres*, t. XXVI.)

UBICINI. *Les principautés roumaines.* — (*Univ. pitt.*, Paris, in-8°, 1855, Didot.) — *La Roumanie; population et production agricole.* — (*Econom. franç.*, 10 août 1878.) — *La Dobrodja et le delta du Danube*, av. carte. — (*Rev. de géog.*, avril 1879.)

VOGEL (Ch.). *Le nouvel État roumain; ses ressources, son avenir.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 mars 1875.)

Carte de la Valachie en 112 sections, gravée à Bucharest, d'après les levés exécutés par des officiers autrichiens en 1856-57. (Voy. une note sur cette carte, p. M. Maunoir, *Nouvelles Annales des voyages*, déc. 1862.)

FLIGELY (Général DE). *Carte de la Valachie*, au 1/288 000e, 4 feuilles.

LALANNE et MICHEL. *Carte topographique de l'isthme de Dobroutcha*, 1 feuille au 1/100 000e. — (Paris, 1859.)

[redacted]

CHAPITRE II

TURQUIE D'EUROPE — BULGARIE — ROUMÉLIE — (Péninsule des Balkans)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

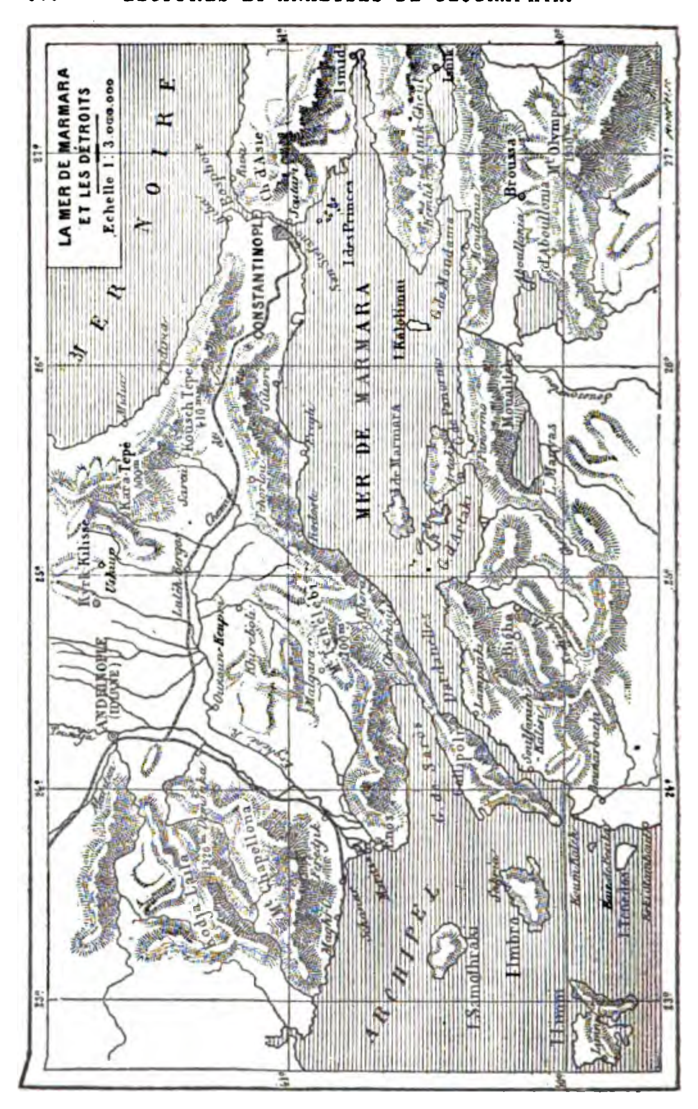
On donne le nom de *Péninsule des Balkans* au vaste ensemble de plateaux situé entre la mer Noire, la mer Egée ou Archipel, la mer Ionienne, l'Adriatique, la Save et le Danube. Cette contrée montueuse, dont l'accès est difficile et le sol tourmenté et déchiqueté, est sillonnée de l'ouest à l'est par la chaine des Balkans, et dans tous les sens par leurs ramifications confuses; la crête centrale est une masse granitique escarpée, souvent revêtue de forêts et de broussailles impénétrables. Jadis soumise tout entière à la domination des Turcs, la péninsule est aujourd'hui politiquement très morcelée et se partage entre l'Autriche, le Monténégro, la Serbie, la Turquie, la Grèce. (Voy. ces noms). Nous ne décrirons dans ce chapitre que la partie de la péninsule actuellement comprise parmi les provinces sujettes, vassales ou tributaires de la Turquie, et qui forme le reliquat d'un empire jadis si redouté.

Limites. — En y comprenant la **Bulgarie** tributaire, et la **Roumélie** orientale autonome, la péninsule des Balkans est bornée au nord par le *Danube* inférieur, à l'est, par la *mer Noire*; au sud-est par la *mer de Marmara* et les détroits du *Bosphore* et des *Dardanelles;* au sud par l'*Archipel* ou *mer Egée* jusqu'au sud du golfe de Volo, et, de là, jusqu'au golfe d'Arta (mer Ionienne) par une ligne qui la sépare de la Grèce; cette ligne part des environs de Platamona, suit la crête des monts Othrys (mont *Olympe*, mont *Kokkinopetra*, mont *Kritiri*) atteint la rivière *Xeraghis*, passe au sud de Diminitza, franchit la chaine du *Pinde* au col de *Metzovo*, coupe l'*Aspro Potamo*, descend entre cette rivière et la vallée de l'*Arta* qu'elle rejoint près de son embouchure; à l'ouest, la frontière de l'empire est formée par la mer *Ionienne* et par l'*Adriatique* jusqu'à l'embouchure de la *Bojana*; elle coupe au sud le lac *Scutari*, passe à l'ouest de Podgoritza (Monténégro), atteint les monts *Kom* et *Visitor*, franchit le *Lim*, suit le *Mokra Planina*, puis tournant vers le nord, coupe l'Ibar, et rejoint la frontière serbe au nord de Pristina, enfin, contournant le territoire de la Serbie, aboutit au Timok et au Danube. (Voy. Serbie, p. 649.)

Situation astronomique. — 39° et 48' lat. N. — 13°30' 27°30' long. E.

Climat. — Le climat est méditerranéen; mais il est infiniment varié suivant les régions, massifs, plateaux, plaines ou littoral; il est rude au nord dans les montagnes et sous le vent glacé du nord, et au sud dans les monts de la Thrace et de la Macédoine; très doux sur le versant méridional et dans les vallées longitudinales des Balkans, et sur les côtes, où les pluies sont abondantes l'hiver, et les fièvres souvent pernicieuses.

[redacted]


LA MER DE MARMARA
ET LES DÉTROITS
Echelle 1: 3.000.000
MER NOIRE
MER DE MARMARA
ARCHIPEL
CONSTANTINOPLE
Ismid
Broussa
I. des Princes
I. Kalolimno
I. de Marmara
ANDRINOPLE (EDIRNE)
Kirk Kilisse
Kara-Tepe
I. Samothraki
I. Imbro
I. Tenedos

[redacted]

Littoral; Iles. — Le **littoral bulgare** (mer Noire) commence au sud de Mangalia et se termine à Kosak Koï, à quelque distance du cap *Emineh;* au sud du promontoire Kali Akra s'ouvre une large baie dans le fond de laquelle est le port bien abrité de *Baltchick*, dont les maisons s'étendent sur les sinuosités calcaires qui se dressent à pic le long du rivage; au sud le mouillage de *Varna* est exposé aux vents violents du nord, mais les navires trouvent un refuge dans les havres voisins des caps de Galata et Souganlik.

Le **littoral Thrace** (mer Noire) est borné par les monts Strandja; ses ports sont médiocres; au sud du cap Emineh, celui de Misivri; puis le golfe de Bourgas, avec le port de ce nom; la côte tourne ensuite vers le sud-est. On y trouve le port de Midia, débouché maritime d'Andrinople.— Le **Bosphore** (*passage des bœufs*) ou détroit de Constantinople, sépare l'Europe de l'Asie et ouvre une communication entre la mer Noire et la mer de Marmara. Par ses détours, il forme sept bassins successifs, indiqués sur chaque rive par sept promontoires, qui répondent chacun alternativement à sept baies creusées dans la rive opposée. Il est défendu par 14 ouvrages armés d'une artillerie puissante. La longueur est de 27 kilom., la largeur, au point le plus étroit, entre les châteaux d'Europe et d'Asie, est de 550 m.; ailleurs elle varie de 600 à 3200 m. La profondeur moyenne est de 27 à 30 m. Il débite 30000 m. cubes par seconde; le courant du N. au S. a une vitesse de 5000 m. à l'heure; le long de la côte d'Asie un contre-courant ramène à la mer Noire les eaux en sens contraire. — La **mer de Marmara** (Propontide) 25000 kilom. car., est profonde et aisément navigable; elle renferme au nord-est les îles *des Princes;* au centre l'île de *Marmara* qui lui donne son nom. A l'entrée est située Constantinople, en face de Scutari; au sud, sur la rive européenne en partie bordée de falaises se suivent les ports de Silivri, Eski, Eregli, Rodosto, Gallipoli. — Le **détroit des Dardanelles** (Hellespont) fait communiquer la mer de Marmara et la mer Egée (longueur 30 kilom., largeur 1 800 à 7 000 m., profondeur 50 à 60 m.). Il est défendu par les châteaux d'Europe et d'Asie, et les ouvrages des Dardanelles; au débouché du détroit est Gallipoli (rive d'Europe). et, à l'entrée, dans la mer Egée (rive d'Asie), la baie de Besika, au nord de l'île de Tenedo.

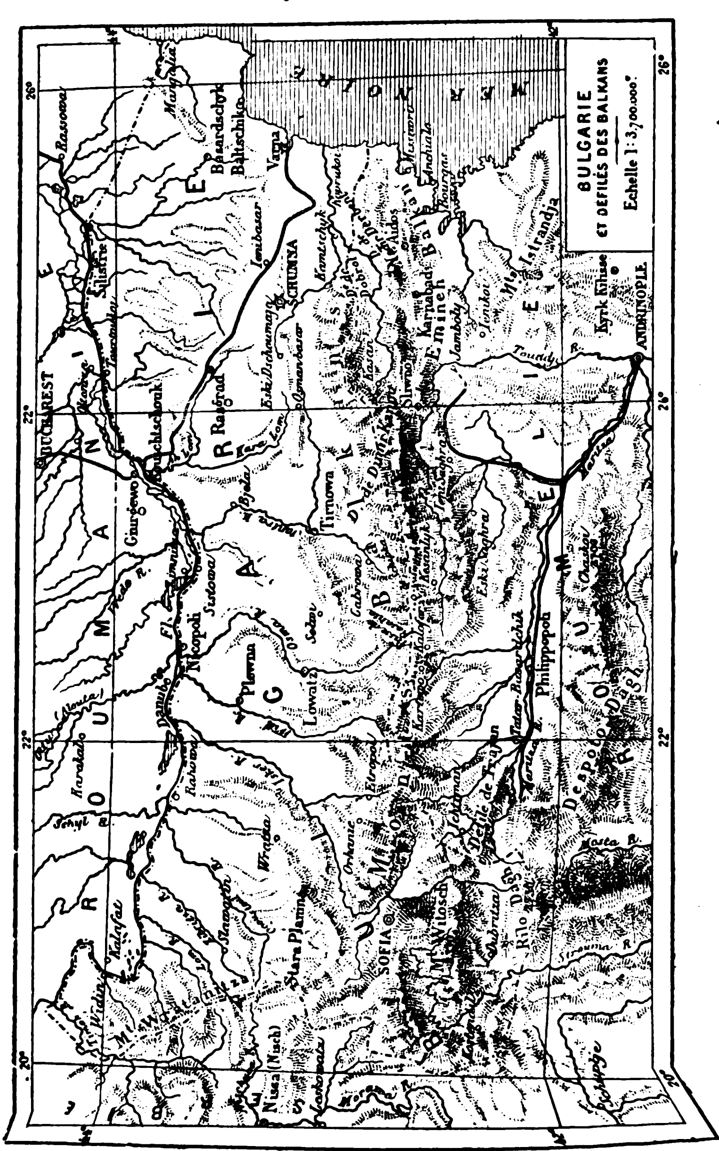
La côte septentrionale de la **mer Egée** ou **Archipel** (en turc Akdenis ou mer blanche) est malsaine, bordée çà et là de lagunes insalubres; on y rencontre les golfes de Saros, d'Enos avec un port ensablé; le havre de Dede Agatch où aboutit le chemin de fer d'Andrinople, celui de Kavala au nord de l'île Thaso; celui d'Orfani, qui ferme à l'ouest l'ancienne péninsule chalcidique, terminée par trois longues pointes montagneuses, *Hagion Oros* (la montagne sainte) que domine au sud le majestueux promontoire de l'Athos, *Longos* et *Kassandra*. — Entre Kassandra et Ambelakia se creuse le profond golfe de Salonique et son port bien abrité; la côte est bordée de hautes montagnes (Olympe, Kissovo, Plessidi); une longue presqu'île ferme au sud le golfe de Volo.

Le littoral de l'ouest est très découpé; les principaux ports sont : sur la **mer Ionienne** *Prévésa*, en face du promontoire d'*Actium* et à l'entrée du golfe d'*Arta; Parga*, en face de l'île Paxo; *Avlona* au fond d'une rade sûre, garantie par le promontoire d'*Acrocéraunie* sur le golfe d'*Otrante;* — et plus au nord dans l'**Adriatique** *Durazzo* (Dyrrachium) point d'attache du câble transatlantique; *Medua*, bon mouillage au nord de la bouche du Drin.

La plupart des îles de l'Archipel sont des dépendances de la côte d'Asie Mineure. A la côte d'Europe appartiennent : *Thaso*, 192 kilom. car., couverte de montagnes boisées (mont *Ipsario*, 1045 m.); — *Samothraki*, 170 kilom. car., dominée par la pyramide du *Phengari* (1680 m.); — *Imbros*, 220 kilom. car., très montueuse (mont Saint-Elie 525 m.); — *Limno* ou Stalimène, 440 kilom. car.; creusée par de profondes baies et couverte de volcans éteints. — Au sud, la grande île de **Crète** ou **Candie** présente un contour fort irrégulier, surtout le long du littoral du nord, creusé de golfes profonds (*Kissamos*, la *Canée*, la *Suda*, l'*Armyro*, *Mirabello*, *Sitia*), et hérissé de promontoires et de caps (*Grabouse*, *Spada*, *Méléca*, *Drapano*, *Rétimo*, *Stavro*, etc.). Au sud le principal golfe est celui de *Messara*. L'île est parcourue de l'ouest à l'est par de hautes chaînes reliées en un même système (*monts Blancs*, *Aspro Vouna*, massif du *Psiloriti* ou mont Ida (2500 m.); *Madara Vouna*, monts *Lassiti* et *Sitia* (ou *Dicté*). « Le voyageur qui longe les rivages crétois, et surtout celui » qui parcourt les campagnes de l'île et en gravit les sommets, voit courir, » presqu'en ligne droite sur une longueur de 35 lieues environ, la chaîne » de montagnes qui forme comme l'épine dorsale de la Crète; il la voit » s'élever et s'abaisser, se relever et redescendre encore, enfermer dans » ses plis ou serrer entre ses escarpements et la mer de profondes vallées, » des plaines étroites qui n'ont pour ainsi dire pas de communication » avec le reste du pays, et il ne peut se défendre de penser qu'il y avait » bien des chances pour qu'un sol ainsi découpé et fractionné ne réussît » pas à échapper au morcellement politique... » (G. Perrot).

Relief du sol. — Le centre de la péninsule des Balkans est formé par une région haute de 500 à 600 m. que dominent partout des chaînes de 2500 à 3000 m. : c'est le plateau ou la haute **plaine de Kossovo**, où l'on rencontre les villes de Pristina, Ipek, Prisren, Uskub. De ce plateau descendent dans des sens opposés, le Drin à l'ouest; l'Ibar et la Morava au nord; l'Isker au nord-est; la Maritza au sud-est; la Strouma et le Vardar au sud. C'est le nœud central des montagnes de la péninsule; on l'appelle souvent le plateau de Mœsie. — Au centre du plateau est le **Kara Dagh**, 2000 m. Les autres chaînes, très confuses, peuvent ainsi se grouper : 1° au sud de Prisren et d'Uskub les longues crêtes du **Schar Dagh** 3000 m. et du *Tama*, dirigées du nord au sud, et à leur suite les monts *Hagora* et *Peristeri*, 2850 m., qui dominent les lacs d'Ochrida et de Presba; l'*Oramali* et le *Tomor* entre lesquels coule le Devol; les chaînes de *Grammos* et de *Metzovo* qui vont rejoindre le Pinde hellénique; — à l'ouest, dans la région de la Voïoussa, les monts *Nemerzika* et *Ergenik*, le *Mitsikeli* qui domine à l'est Janina et son lac, et la longue chaîne de *Tchika* sont parallèles à la côte; à l'est, les monts **Sucka Gora**, *Nidje* (2517), et *Ostrowo* dominent en Macédoine une région lacustre; au sud les monts *Volutza* et *Tchabka* et l'énorme chaîne de l'**Olympe** séparent la Macédoine de la Thessalie grecque. — 2° au nord-ouest de Prisren, se suivent les chaînes de *Diakova*, le *Schlieb Planina*, le *Visitor* (2079), le *Kom* 2436 m., les monts *Bielastitza* et *Liubitschuya*, à droite de la vallée du Lim; les monts *Sucha* et *Rogosna* entourent l'Ibar supérieur, au sud de Novibazar — 3° au sud-est, les *Dovanitza Planina* et le *Komavo* entourent les affluents supérieurs de la Strouma; le massif isolé du **Perim Dagh** (Göl Tepe, 2681 m.) s'étend entre la Strouma et le Karasou, et forme comme le rebord de l'énorme massif de montagnes appelé **Rhodope ou Despoto Dagh** (montagnes des prê-

[redacted]


BULGARIE
ET DÉFILÉS DES BALKANS
Echelle 1 : 3,700,000.
ANDRINOPLE
SOFIA
Philippopoli
SCHUMNA
Varna
Silistrie
Nicopoli
Plewna
Tirnowa
Giurgewo
BUCHAREST
Danube
Stara Planina
Balkan
Emineh
Istrandja
Despoto Dagh
Rilo Dagh
Kyrk Kilisse
Jamboly
Lowatz
Rahowa
Kalafat
Widin
Nissa (Nisch)
26°
22°
20°

tres), 2300 m., qui couvre tout l'espace compris entre la mer Egée et la Maritza (monts *Kruvoja*, 2275, et *Kujlar*, 2167 m.). A cette chaine on peut rattacher au sud-est le *Bos Dagh*, le *Pilaf Tepe* au nord d'Orfani, les *Betschik* à l'ouest du port de Stavros (Stagyre), traversés par un défilé pittoresque qui conduit dans la belle vallée d'Aréthuse et sur la rive du lac Bolbé. Au sud du lac se dresse le plateau de la péninsule chalcidique (monts *Kortiach*, 1700 m. et *Kolomondo*, et la triple chaîne allongée de *Kassandra*, *Longos* et *Hagion Oros*, celle-ci terminée par la magnifique pyramide de l'*Athos* (1945 m.) — 4° à l'est, le massif du **Rilodagh** (2750 m.) aux sources de l'Isker, et le **Vitosch**, 2330, au sud de Sofia, se rattachent par leurs contreforts septentrionaux à la grande chaîne des Balkans.

La chaîne des **Balkans** s'étend du Timok à la mer Noire sur une longueur de 500 kilomètres, et sépare les eaux du bassin danubien bulgare, du versant de l'archipel rouméliote et turc. Elle forme de vastes plateaux recouverts d'épais fourrés de broussailles et de magnifiques forêts de sapins sur le versant du nord, tandis que le versant sud est généralement rocheux et dénudé. On peut la diviser en 3 sections : 1° *Balkan occidental*, dont les sommets de porphyre, de granit et de gneiss sont dépourvus de végétation, mais dont les pentes méridionales sont couvertes de chênes et de hêtres *Stara planina* (*Etropol Balkan*); — 2° *Balkan central*, le plus élevé (1700 à 2330 m.), formé de roches cristallines; il envoie vers le nord de nombreux contreforts vers Tirnovo, Osman Bazar et Choumla; ses avant-chaînes méridionales, le *Sredna Gora* et le *Karadja Dagh* renferment les hautes vallées du Guiopsu et de la Tunja : — 3° *Balkan oriental*, le moins élevé des trois (600 à 700 m.), formé par des assises de craie, se prolonge à l'est de Sliwno, jusqu'à la mer Noire au cap *Emineh*; au sud-est, s'y rattache la chaîne granitique des monts *Strandja* (1290 à 1500 m.) parallèles à la mer Noire; ils se prolongent jusqu'aux portes de Constantinople. Au même système appartiennent les collines escarpées qui longent le littoral de la Mer de Marmara. (*Mont Elias*, *Serian Tepe*.)

Les principaux passages des Balkans sont : les routes de Varna à Missivri et à Bourgas par le *col de Bana* (435 m.); de Pravâdi à Aidos par le *Nadir Derbent* (600 m.); de Choumla à Karnabad par le col de *Calikavak* (440 m.); de Choumla à Jamboli par le col d'*Azap Tepe;* d'Osman Bazar à Karnabad par le *col de Kazan* (724 m.); de Tirnovo à Sliven par le *col de Zouvandji Mesari* (1098 m.); de Tirnovo à Kezanlick par le *col de Chipka* (1207 m.); de Trojan à Kalofer par le *col de Rosalita* (1930 m.); d'Orhanie à Sofia par le *col d'Etropol* (1050 m.); de Vratza à Sofia par les *gorges de l'Isker;* de Lom par le *col de Ginci* (1085 m.) et de Vidin par le *col du Sveti Nikola* (1348 m.) à Sofia.

Cours d'eau. — 1° **Versant du Danube** (rive droite) **et de la mer Noire** : Du plateau des Balkans descendent en Bulgarie, le *Timok;* le *Lom* (Lom et Lom Palanka); l'*Isker* qui vient du Rilo Dagh, perce le grès rouge des Balkans, et passe près de Sofia; — le *Vid* passe près de Plewna; — l'*Osma* à Trajan, Lovatz; — la *Jantra* à Gabrova, Tirnovo; — le *Lom* oriental, formé du *Kara Lom* et de l'*Ak Lom* à Rasgrad, Roustchouk; — le *Tabak* à Basardjik et Silistrie. — La mer Noire reçoit directement le *Pravadi* (Varna) et le *Kamstchik*. — 2° **Versant de l'Archipel. La Maritza** (480 kilom.), venue du mont Vitosch (Tatar Bazardjik, défilé des Portes de fer, Philippopoli, Andrinople, Demotika, Firedjik où elle est navigable, Enos). Le chemin de fer qui suit la vallée doit rattacher Constan-

[redacted]

tinople à Belgrade et à l'Occident, par Sofia et Nissa. — Elle reçoit à gauche la *Topolnica*, le *Giopsu*, le *Sazlu Dere* (chemin de fer de Jamboli), la *Toundja* ou *Tunja* venue du col de Rosalita (Andrinople) ; l'*Ergine* ou *Tchorlou* ; — à droite, l'*Arda* originaire du mont Krujova (Rhodope), finit comme la Toundja, à Andrinople. — La *Strouma* (Strymon), issue du Vitosch (Radomir, Dubnitza, Kostendil, villes bulgares), forme près de Seres le lac de *Tachyno*, et finit à Orfani. — Le *Vardar* (Axios), venu du plateau de Kossovo, suivi par le chemin de fer de Salonique à Pristina (qui sera continué jusqu'à Serajevo), passe à Uskub, Küprili et reçoit à droite la *Czerna*, venue du mont Nidje ; — la *Vistritza* ou *Indjé-Karasou*, venue des monts Grammos. — 3° **Versant de l'ouest** (mer Ionienne et Adriatique) ; du sud au nord : l'*Arta*, frontière nouvelle de la Grèce ; — la *Voïoussa* (Argyro Castro) ; — l'*Ergent* (Berat), grossi du *Devol*, émissaire de plusieurs lacs ; — le *Scombi* (El-Bassan). — Le *Drin* (350 kilom.), le grand fleuve de l'Albanie, est formé par la réunion du Drin noir et du Drin blanc. Le *Drin blanc* vient du nord, arrose Ipek, et passe près de Diakova et de Prisren ; le *Drin noir* est l'émissaire du lac d'Ochrida ; au confluent des deux sources, le Drin tourne à l'ouest, et traverse des défilés encaissés entre des rochers à pic, hauts de 1 000 mètres, en formant plusieurs cascades et rapides. A l'issue de ces gorges, il débouche dans la plaine de Scodra ou Scutari. Jadis il allait tout entier se perdre dans l'Adriatique au-dessous d'Alesio ; mais depuis 1858, la masse de ses eaux se porte vers Scutari, se grossit de la *Boïana*, déversoir du grand lac de Scutari, ou *Lichnitis* 100 kil. de tour, dont les eaux limpides et profondes nourrrissent des truites abondantes. Le Drin, empruntant le lit de la Boïana, gagne la mer sous le double nom de Boïana et de Drin, à travers des terrains marécageux. La « fièvre de la Boïana » est une des plus meurtrières de tout le littoral.

II. — Géographie politique

Notice historique[1]. — **Période de développement et de conquêtes** (1346-1566). — Débris des tribus tartares musulmanes répandues dans le Khorassan, les Turcs-Ottomans, sous leur chef *Erthogrul*, s'établirent au treizième siècle, au pied du mont Olympe, et sous son fils Osman qui porta le premier le titre de *padischah* ou souverain des Osmanlis, étendirent leur domination sur la Bithynie tout entière.— Orkhan, successeur d'Osman (1326-1360), organisa la conquête, institua le vizirat, créa l'armée permanente des janissaires, fonda des mosquées et des écoles, et porta ses

---

1. Pour l'histoire générale de la Turquie, consulter J. de Hammer, *Hist. de l'empire ottoman*, trad. de Haller, Paris, 1843 (18 vol. et atlas) ; — Gibbon, *Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain*, trad. fr. de Guizot, Paris, 1828-29 (13 vol. in-8°) ; — Abbé Mignot, *Hist. de l'empire Ottoman depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade* (4 vol. 1771) ; — Comte de Salaberry, *Hist. de l'emp. Ottoman jusqu'en* 1792 (4 vol. 1813, Paris) ; — Alix, *Précis de l'hist. de l'emp. Ottoman* (3 vol. Paris, 1881-84) ; — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, Paris, éd. de 1834 (21 vol. in-8°) ; — Th. Lavallée, *Hist. de la Turquie*, Paris (2 vol. in-12, 1859) ; — Lamartine, *Hist. de la Turquie* (8 vol, Paris, 1861) ; — De la Jonquière, *Hist. de l'empire Ottoman* (Paris, in-16, 1883) ; — Jouannin et van Gaver, *Turquie*, Paris. in-8° (*Univ. pittoresque*) ; — Chopin, *Bosnie, Servie, Illyrie, Albanie*, etc., Paris, in-8° (*Id.*) ; — Ubicini, *Valachie, Moldavie, Bessarabie, Transylvanie*, Paris, in-8° (*Id.*) (Voir la très savante *Bibliographie* de l'ouvrage de M. de la Jonquière, p. 640-647.)

armes sur la rive européenne de l'Hellespont. Le moment était favorable; l'empire serbe d'Etienne Douchan était démembré, l'empire grec de Constantinople affaibli par ses discordes et sans appui. Appelés par l'empereur Jean Cantacuzène, beau-père du sultan Orkhan, contre la veuve d'Andronic le Jeune qui lui disputait le trône, les Ottomans pénètrent pour la première fois en 1346 sur le continent européen, et ils n'en sortent plus. En 1357, ils prennent Gallipoli; en 1361, sous Amurat Ier ou Mourad (1360-1389), Andrinople et Philippopoli; en 1370, ils sont maîtres de Nisch et de la Macédoine; en 1389, ils subjuguent la Serbie par la victoire de Kossovo où périt le sultan. — Deux ans plus tard, Bajazet Ier, (1389-1402) occupe la Bulgarie, la Moldavie, la Valachie. Une croisade de Hongrois, de Serbes, de Valaques, secondée par des chevaliers allemands, bavarois et français, fut écrasée à Nicopolis (1390). Le vainqueur alla soumettre la Bosnie, l'Herzégovine, la Thessalie, l'Attique. Il ne restait plus à prendre que Constantinople. L'invasion des Mongols de Tamerlan et la défaite du sultan à Ancyre arrêtèrent un instant la marche envahissante des Turcs. — Amurath II (1421-1451), assiégea une troisième fois sans succès la capitale de l'empire grec; mais la croisade de 1444, suprême effort de la chrétienté contre l'islamisme oriental, fut anéantie à Varna; la Serbie, l'Herzégovine, la Valachie devinrent la proie des Ottomans. — Neuf ans après, le 29 mai 1453, Mahomet II (1451-1481), entrait dans Constantinople; l'empire byzantin cessa d'exister, et le croissant remplaça la croix sur la basilique de Sainte-Sophie. Mahomet II dut ses succès militaires au nombre de ses soldats et à la faiblesse de ses ennemis; mais le gouvernement intérieur de ce prince étrange qui alliait à tous les vices d'un barbare corrompu, et aux violences d'un tyran sanguinaire des goûts délicats et les talents d'un administrateur consommé, se distingue par ses fondations artistiques et scientifiques, par sa législation politique et religieuse qui fit d'un peuple encore demi-nomade un corps de nation. Le conquérant, malgré les brillants exploits de Jean Hunyade, le *diable des Turcs*, étendit sa domination sur le duché d'Athènes (1456), la Morée (1457), l'Albanie, dont la capitale, Croïa, ne fut prise qu'en 1478. Après les Grecs, les Turcs s'attaquèrent aux Génois et aux Vénitiens. Les premiers perdirent en 1475 Caffa et la Crimée. — Bajazet II (1481-1512), le *Sofi*, aimait peu la guerre, il lança les janissaires en Carinthie, en Carniole, dans le Frioul, la Styrie, la Transylvanie et en Egypte surtout pour occuper leur turbulence avide. — Selim Ier le Féroce (1512-1520), tourna ses armes du côté de la Perse et des sultans mamelucks. — Le règne de Soliman Ier, le Magnifique (1520-1566) marque l'apogée de la puissance ottomane. La conquête franchit le Danube. En 1521, Belgrade, en 1522, Rhodes furent conquises; la défaite de Mohacz (1526), livra la Hongrie au sultan (Voy. p. 554). Vienne fut assiégée, mais Soliman ne put la prendre. Le sultan intervint alors dans la politique de l'Europe occidentale, et signa avec François les premières *capitulations* [1] qui assuraient à la France de précieux privilèges dans le Levant. En 1541, Bude et la Hongrie orientale furent occupées; la Moldavie, la Bessarabie, la Valachie payèrent tribut; les galères turques mouillaient à Alger, à Tunis, à Tripoli. A cette gloire militaire Soliman ajouta l'honneur d'une administration habile : il organisa le corps des oulémas, le système des fiefs, améliora les finances, la justice, les lois civiles et pénales, l'armée; mais ces réformes elles-mêmes, développant le luxe, la mollesse et le despotisme, altérèrent les institutions

1. Sur les *capitulations*, voy. nos *Lectures sur l'Afrique*, p. 615.

[redacted]

de l'empire et en amenèrent la décadence. Les Ottomans l'ont surnommé *El Kanouni* (le Législateur).

Période de décadence et de démembrement (1566-1880). — SÉLIM II, l'Ivrogne (1566-1574), commença la série des princes fainéants ou incapables dont la nullité personnelle a puissamment contribué à la chute de l'empire. Chypre fut encore enlevée aux Vénitiens, mais la marine ottomane fut anéantie à Lépante (1571) par don Juan d'Autriche. — AMURAT III (1574-1595), le jour de son avènement, fit étrangler ses cinq frères, et passa son règne enfermé dans le sérail, entouré d'eunuques, de femmes et de bouffons. L'ambassadeur de France, baron de Germigny, obtint pourtant du Divan le privilège du protectorat des nations chrétiennes dans les États ottomans, et Amurath envoya à Henri III une ambassade solennelle; mais les excès de zèle religieux du successeur de Germigny, Savary de Lancosme, compromirent un instant la position privilégiée de la France, à l'avantage de l'Angleterre qui obtint la liberté de navigation et de commerce pour ses sujets sous son propre pavillon, et de la république de Venise que protégeait l'influence dominante de la sultane favorite, la vénitienne Baffa. Les Turcs sous ce règne firent la guerre aux Perses et à la Hongrie; les révoltes des janissaires et des milices ensanglantèrent Constantinople et les provinces. — MAHOMET III (1595-1603), inaugura son règne par le meurtre de ses dix-neuf frères, et la distribution aux janissaires des sommes énormes. Il se montra d'ailleurs très scrupuleux observateur du Coran, paya les dettes de son père, protégea les littérateurs et les légistes : lui-même était poète à ses heures. Mais les ministres continuèrent impunément leurs exactions, et les séditions se multiplièrent. Le voïvode Michel le Brave, le héros populaire de la Valachie, délivra un instant son pays du joug ottoman. Le sultan se rapprocha de la France, félicita Henri IV de ses victoires, et notre nouvel ambassadeur, l'habile, sage, et énergique Savary de Brèves, rendit à la France le prestige et le crédit perdus. — Sous ACHMET Ier (1603-1616), Savary renouvela les anciennes capitulations; les empiètements de l'Angleterre sur le commerce français furent réprimés, et la France, appuyée sur l'alliance de la Porte, garda en Orient une influence souveraine que les intrigues des autres puissances, l'inhabileté et l'ignorance de nos agents, la haine aveugle des Ottomans pour ces « chiens de chrétiens, » et aussi l'ardeur de la propagande catholique qui semblait préparer une nouvelle croisade nous firent bientôt perdre. — MOUSTAPHA Ier (1616-1618) fit mettre l'ambassadeur français, baron de Sancy, aux Sept-Tours, mais son successeur OSMAN II (1618-1623) lui rendit la liberté et fit des excuses à Louis XIII. — Sous AMURAT IV (1623-1640), IBRAHIM Ier (1640-1648) et MAHOMET IV (1648-1687), les déprédations des Barbaresques et la guerre contre Venise amenèrent la rupture des relations : la France contribua à la défense de l'Autriche et à la victoire de Saint-Gothard (1665). Cependant les deux vizirs Kuprili réussirent par leur prudence et leur génie politique à arrêter un instant la décadence de l'empire. Candie fut prise, la Podolie, l'Ukraine et la Volhynie occupées : ce sont là les dernières conquêtes ottomanes. L'empire est alors à son apogée. Ses possessions européennes forment huit pachaliks subdivisés en sandjaks: *Roumili*, *Archipel*, *Bude* ou *Ofen*, *Temesvar*, *Bosnie*, *Semendria*, *Caffa*, *Candie*; quatre pays payent tribut, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la république de Raguse. — En Asie, les limites de l'empire sont : la mer de Marmara, la mer Noire et le Caucase occidental, les monts Djebel Tagh les monts du Kourdistan et le Tigre; la mer d'Oman, l'océan Indien, le golfe Arabique, la

Méditerranée et l'Archipel : les vastes territoires asiatiques sont divisés en 14 *elayets*, subdivisés en *livas;* le royaume d'Imérethie est tributaire. Tel était l'état de l'empire en 1666, à l'époque du traité de Vasvar, signé après la bataille de Saint-Gothard.

La victoire de Vienne (1683), remportée par Sobieski et le duc de Lorraine sur les troupes ottomanes, fut suivie de revers que la révolte des janissaires aggrava. Malgré les mesures énergiques du 3e des Kupruli, qui occupa le poste de grand vizir sous Soliman II (1687-1691), Achmet II et Moustapha II (1691-1703), la déroute des Turcs à Salankamen (1691) força la Porte à signer le traité de Carlowitz qui lui enleva la Hongrie orientale, la Transylvanie, l'Esclavonie au profit de l'Autriche; Kaminieck, la Podolie et l'Ukraine restituées à la Pologne; la Morée, les îles d'Egine et Sainte-Maure, six forts de la Dalmatie et Raguse rendus à Venise; Azov, cédé à la Russie, qui rendra ce port en 1711 (traité de Falksen), après la campagne du Pruth, sous le règne d'Achmet III (1703-1730).

Le démembrement continua à la paix de Passarowitz (1718), après les victoires du prince Eugène à Peterwardein et à Belgrade; la Turquie céda à l'Autriche Belgrade et le Banat, une partie de la Serbie et de la Valachie, pertes que la restitution de la Morée par Venise ne compensait pas. — Déjà l'empire ottoman ne pouvait plus se garder tout seul, et le régime des tutelles avait commencé pour lui. L'intervention de la Hollande et de l'Angleterre dans les négociations de Carlowitz en 1699 avaient été une première marque d'impuissance; sous Mahmoud Ier (1730-1754), la paix de Belgrade (1739), imposée à l'Autriche et à la Russie par la médiation de la France, garantit la frontière turque par la restitution de Belgrade et la cession de Czabatz, par la destruction des remparts d'Azov, et l'interdiction faite à la Russie de lancer sur la mer Noire aucun navire de guerre. — Osman III (1754-1757), malgré les instances des ambassadeurs français Desalleurs et Vergennes, refusa de s'engager dans le système d'alliance de la France. — Son neveu Moustapha III (1757-1774), prit au contraire une part active aux affaires de l'Europe. Les intrigues de la Russie et de l'Autriche en Pologne l'amenèrent à resserrer son alliance avec la cour de Versailles, et à déclarer la guerre à Catherine II (1768). La flotte turque fut anéantie à Tchesmé par l'Angleterre, alliée des Russes, qui devait plus tard regretter ce succès facile. Après de brillantes campagnes sur le Danube à Routschouk et à Silistrie (1772-1773), les Turcs furent défaits à Varna, et Abdul-Hamid (1774-1789), au début de son règne, dut subir le traité de Koutschouk Kaïnardji, qui accentuait la décadence et accélérait le démembrement de l'empire. Le sultan cédait au tsar un droit de protection sur tous les sujets chrétiens de son empire; il abandonnait les places de Kinburn, Azov, Kertsch, Iénikalé, les clefs de la mer Noire et de la Crimée, dont l'indépendance était proclamée; il renonçait au pays compris entre le Dniéper et le Boug, et, déchirant le traité de Belgrade, autorisait sur toutes les mers ottomanes la libre navigation des vaisseaux de guerre ou des navires marchands de la Russie. A ce prix, la Turquie gardait la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie.

Dès ce moment, la Russie devint l'ennemie opiniâtre et héréditaire de l'empire; la question d'Orient était ouverte. Les empiètements de la Russie ne s'arrêtèrent plus. Après la paix de Sistova, qui cédait Orsova à l'Autriche, le traité d'Iassy (1792), imposé à Selim III (1789-1807), installa les Russes à l'est du Dniester, en Crimée, dans l'île de Taman et la province du Kouban; les efforts tenaces de la Porte pour corriger les abus de l'empire et réorganiser l'armée à la moderne n'aboutirent qu'à la révolte

[redacted]

des janissaires et à la déposition du sultan. — Après le règne éphémère de MOUSTAPHA IV (1807-1808), MAHMOUD II (1808-1829) reprit courageusement la politique de Selim, avec l'appui d'un énergique vizir, Baraïctar. Mais ses réformes intérieures échouèrent, et au dehors, les malheureuses campagnes de 1810 et 1811 forcèrent le Divan à signer le traité de Bucharest (1812) au moment où Napoléon allait envahir la Russie. La Bessarabie devint une province russe.

L'empire ottoman était alors dans un désarroi complet; les pachas se révoltaient dans les provinces, les janissaires à Constantinople; la Grèce s'émancipait; l'intervention des puissances dans la question hellénique amena la destruction de la flotte turque à Navarin (1827). La guerre sainte entreprise par Mahmoud contre les Russes, sur le Danube et dans le Caucase, tourna à la honte du sultan : le traité d'Andrinople (1829) lui coûta le delta du Danube et les territoires de Poti et d'Akhalzich, cédés au tsar; la Grèce, qui fut transformée en royaume indépendant; la Serbie, la Valachie, la Moldavie, qui passèrent au rang de provinces autonomes, retenues à l'empire par un lien fragile. Quelques mois après, la Porte perdait Alger, et en 1833 éclatait entre le sultan et le pacha d'Egypte, Méhémet Ali, la lutte qui allait arracher à la Turquie un nouveau lambeau de ses possessions territoriales. Le traité d'Unkiar Skeessi conclu avec la Russie (1833), et la convention européenne des détroits (1840) fermèrent les Dardanelles aux flottes étrangères.

ABDUL-MEDJID (1838-1861) promulgua dès son avènement le fameux hatti-chérif de Gulkhané, vaste programme des réformes qu'il se proposait d'accomplir. Cet acte garantissait à tous les sujets de l'empire leur vie, leur honneur et leur fortune, établissait un mode uniforme et régulier d'imposition, régularisait le service militaire, supprimait les monopoles, garantissait la propriété, la justice des tribunaux, les héritages, etc. Ces promesses restèrent pour la plupart à l'état de lettre morte; le *tanzimat* ou organisation fut perpétuellement ajourné. La discussion internationale soulevée pour le protectorat des Lieux Saints que réclamait la France au nom de ses droits antérieurs, amena un nouveau conflit entre la Russie et la Turquie; mais cette fois, la France et l'Angleterre firent cause commune avec le sultan; les armées russes furent vaincues, Sébastopol prise, et la guerre de Crimée aboutit au traité de Paris (1856), qui abolit le protectorat de la Russie sur les principautés danubiennes, rendit à la Turquie les bouches du Danube pour les placer sous la surveillance d'une commission européenne, ferma les détroits de la mer Noire aux navires de guerre de toute sles puissances et garantit l'intégrité de l'empire Ottoman.— Le règne d'ABDUL-AZIZ (1861-1876) fut troublé par les insurrections du Monténégro, de la Serbie, de la Crète; les prodigalités du sultan conduisirent l'Etat à la banqueroute; il fut déposé et mis à mort. — MOURAD V ne régna que trois mois et fut déposé à son tour. — Le règne de son frère et successeur ABDUL-HAMID II s'ouvrit au milieu de l'insurrection des provinces slaves. La Russie intervint de nouveau sur le Danube; grâce surtout à l'appui des troupes auxiliaires roumaines, ses armées enlevèrent Plevna, malgré l'héroïque résistance d'Osman-Pacha, franchirent le Balkan et marchèrent sur Constantinople. La Turquie, vaincue en Asie comme en Europe, signa le traité de San-Stefano (mars 1878). Mais l'Europe trouva qu'il faisait la part trop belle à la Russie et à ses alliés, et le congrès de Berlin réduisit les prétentions des vainqueurs. A la Russie on abandonna, en Asie : Batoum, Ardahan, Kars; et en Europe : la Bessarabie roumaine jusqu'au Pruth et au bas Danube; la Roumanie reçut en échange le delta

danubien et la marécageuse Dobroudja; à l'Autriche, on céda l'occupation militaire de la Bosnie, de l'Herzégovine et du territoire du Lim, le port de Spizza sur l'Adriatique et l'île de Neu Orsova; au Monténégro, le port d'Antivari, « débouché longtemps réclamé qui lui permettait de joindre la piraterie au brigandage; » en 1881, on y ajouta celui de Dulcigno; la Serbie fut agrandie d'une partie de la Vieille-Serbie, des forteresses de Nisch (ou Nissa), de Leskovatz, de Vranja; la Grèce, de la province de Thessalie; l'indépendance complète de la Roumanie, de la Serbie, du Monténégro fut formellement reconnue par la Porte; la Bulgarie, entre le Danube et les Balkans, devint une principauté tributaire sous le gouvernement d'un prince étranger; la Roumélie orientale, comprenant le cours supérieur de la Maritza, au nord du Rhodope et des monts Strandja, fut déclarée province autonome. Enfin une des conséquences du congrès de Berlin fut la cession de l'île de Chypre à l'Angleterre, et l'abandon à la France de la suzeraineté sur la régence de Tunis. La Turquie avait perdu par ces derniers traités 196622 kilomètres carrés et 4504500 habitants (non compris la Tunisie).

Tel a été jusqu'en 1885 le dernier démembrement de cet empire Ottoman, composé de races hétérogènes, fondé sur la violence, agrandi par les armes, maintenu par le despotisme, et condamné à se transformer ou à disparaître dès le jour où il a renoncé au régime militaire qui avait fait sa force et l'avait longtemps rendu la terreur de l'Europe chrétienne. « *L'homme malade* est à l'agonie, mais il subsiste encore. Les provinces sont toujours aussi mal administrées, malgré les promesses faites et continuellement éludées; les terres les plus fertiles restent improductives, plusieurs contrées sont au pouvoir des brigands, et sur bien des points de l'empire, l'autorité du sultan n'est que nominale... Dans toutes les conventions, financières ou diplomatiques, les Turcs, comme tous les Orientaux, ont montré une mauvaise foi évidente, se sont joué des grandes puissances, et n'ont jamais cédé qu'à la force. S'ils sont encore en Europe, c'est que par suite de convoitises inavouables la diplomatie européenne n'a jamais pu se mettre d'accord sur la question orientale. Les progrès de la civilisation, la construction des chemins de fer, la facilité des échanges feront prochainement cesser l'état de barbarie où gémissent encore les provinces européennes de la Turquie, soit en forçant cette dernière à transformer son administration, soit en la refoulant en Asie[1]. »

Constitution. — Monarchie absolue, théocratique et héréditaire dans la descendance masculine de la famille d'Osman. L'empereur[2], *padischah*, *Grand Seigneur*, *émir al Mouslemin* ou *Prince des croyants*, et sultan

1. En 1885, un mouvement inattendu se produisit en Orient. Déchirant le traité de Berlin, la Roumélie orientale, d'accord avec la Bulgarie, se souleva contre la domination ottomane, chassa de Philippopoli le gouverneur ottoman Gavril-Pacha, proclama l'*union bulgare* sous le même drapeau et sous un prince unique, Alexandre de Battenberg. Les deux versants des Balkans, du Danube à la Maritza, devaient ainsi former un état commun. En présence de ce conflit menaçant, la Serbie et la Grèce prirent les armes, prêtes à réclamer leur part des nouvelles dépouilles enlevées à la Turquie, pour le maintien de l'équilibre entre les petits Etats de la péninsule. Quelque doive être l'issue de l'agitation actuelle, au gré des signataires du traité de Berlin, la question bulgare ne sera résolue que le jour où tous les Bulgares de la péninsule, émancipés du joug qui pèse sur eux depuis cinq siècles, seront redevenus un peuple indépendant et libre dans une patrie commune.

2. Le sultan actuel est Abdul-Hamid, 31e souverain de la dynastie, né en 1842, proclamé en 1876; il a trois fils.

[redacted]

successeur des califes, est chef de l'Etat et de la religion, et répresentant du prophète. L'héritier du trône est le plus âgé des princes de la dynastie. La sultane mère ou *validé* est, après le sultan, la personne la plus élevée de l'empire; elle reçoit une dotation annuelle de 8400000 piastres turques. Le *sérail* ou palais, ou la cour, absorbe, avec sa domesticité nombreuse, un douzième du budget, soit 108640500 piastres. Le conseil des ministres se compose d'un *président* (jadis grand vizir), de dix ministres : *Affaires étrangères*, *Guerre*, *Marine*, *Artillerie*, *Intérieur*, *Justice*, *Finances*, *Commerce et agriculture*, *Instruction publique*, *Travaux publics;* du *président du Conseil d'Etat*, de l'*Intendant des biens des mosquées* et du *Cheikh-ul-Islam* (jadis grand moufti), le représentant direct du pouvoir spirituel du Khalifat, le chef de l'*uléma*, corps judiciaire et religieux, le dignitaire le plus vénéré des Musulmans. Il a le titre d'Altesse, interprète la loi, sans être ni prêtre ni magistrat, est toujours consulté dans les affaires importantes, et ses avis ont un grand poids. Les décrets du sultan revêtus de la sanction religieuse sont appelés *hatti-chérif*, les autres *hatti-houmayoun;* un ordre du souverain est un *iradé*, les ordonnances administratives sont des *firmans*, les diplômes d'investiture des *bérats*, les règlements exécutifs des *tanzimats*. Tous les grands officiers de l'ordre civil et militaire ont le titre de *pachas;* leurs fils sont des *beys;* les fonctionnaires de la magistrature et des chancelleries sont des *effendis;* les employés inférieurs des *agas*.

Plusieurs projets de constitution parlementaire ont été élaborés en Turquie; le dernier, en 1876, établissait deux chambres; une chambre de députés élue pour quatre ans, un sénat nommé à vie par le sultan. Ce simulacre de parlement a tenu une session d'un an en 1877-78, puis s'est dissous et n'a plus été réuni.

Divisions administratives. — Le territoire est divisé en 43 *elayets* ou *vilayets*, subdivisés en 143 *sandjaks* ou *livas*, ceux-ci en *casas* ou arrondissements et les casas en *nahiés*, cantons ou communes. Les vilayets sont administrés par des *valis;* les livas, par des *moutessarifs;* les casas, par des *kaïmakans;* les nahiés, par des *moudirs*, tous assistés de conseils administratifs, tous sans contrôle régulier, tous se livrant à des exactions effrénées. Quant à l'expédition des affaires, l'indolence des fonctionnaires turcs ne cède qu'à l'influence du *bakschich*, c'est-à-dire du pourboire, avec lequel on obtient tout des dignitaires et fonctionnaires de tout ordre et de tout rang, laïque ou ecclésiastique. — **Drapeau :** *vert*, écusson avec le croissant d'argent, entouré d'une peau de lion et surmonté du turban orné d'une plume de héron, ainsi que de deux lances avec des queues de cheval flottantes. Le drapeau *rouge* et *blanc* contient aussi trois croissants sur champ bleu. — Il y a quatre ordres honorifiques : *Nischam-Iftikar* (1831); *Medjidié* (1852); *Osmanié* (1861); du *Mérite* (1879).

Nous étudierons séparément les possessions immédiates de l'empire et les territoires séparés par le traité de Berlin, la Bulgarie, et la Roumélie orientale.

A. — Possessions immédiates (en Europe) 166000 kil. carr., 4700000 hab.

1° Roumélie turque (*Roumili*).

Vilayet de Constantinople : Constantinople, 600000 habit., *capitale de l'empire, baignée par le Bosphore à l'est et par la Corne-d'Or qui la divise en deux parties, séparant Stamboul, la ville*

turque, des faubourgs du nord, Galata et Péra, la ville franque; elle est merveilleusement située au point de croisement des routes d'Europe et d'Asie, dominant les détroits qui s'ouvrent à toutes les flottes de commerce, riche de monuments historiques, de mosquées surtout, au nombre de 340, que les sièges soutenus par la ville, les révolutions locales, les incendies fréquents ont laissés debout ; ses immenses bazars réunissent les produits de l'Orient et de l'Occident; dans son port flottent tous les pavillons. — *Vis-à-vis de la Corne-d'Or est Scutari* (Chrysopolis), *cimetière de la capitale:* Kadikeui, au sud, *est sur l'emplacement de l'ancienne* Chalcédoine. Les Iles des Princes, *au nombre de neuf, dont quatre sont habitées, surtout Prinkifo et Khalki, ont servi jadis de prison aux princes exilés; on y trouve plusieurs couvents.*

Thrace méridionale : Andrinople (*Edirné*), 62000, *renferme des palais, un aqueduc, des fontaines, de belles mosquées, de vastes jardins, des bazars, des écoles, des fabriques d'huile de roses, des objets de maroquin, des tapis, etc.* — Kyrkskilisse, 14000, *la ville des quarante églises, est renommée pour ses beurres, fromages, et noix confites;* Midia, *port d'Andrinople sur la mer Noire, et* Demotica, 10000, *magnaneries, poteries;* Enos, 7000, *port ensablé de l'Archipel, remplacé par Dede Agatch, station terminale du chemin de fer, commerce de laines, céréales, peaux;* Rodosto, 23000; Gallipoli, 20000, *ports de la mer de Marmara, commerce de laine, industrie du cuir.*

2° Macédoine.

Au nord-est, dans la région du Rhodope : Sérés, 30000, *ville bulgare, grande foire, rizières, plantations de cotonniers, fabriques de gourdes, cotonnades;* Petrovitch, *tabac renommé;* Orfani, 3000, *port, cotonnades et soieries:* Kavala, 5000, *au pied du Pangée* (1885 m.), *port d'exportation de tabac, coton, céréales;* Drama, 8000, *rizières, tabac, coton;* Nevrekop, *bourg turc fortifié.*

Au sud, dans la péninsule chalcidique et la région de l'Olympe : *la presqu'île de la* Montagne-Sainte *porte 20 couvents, 11 villages, 190 ermitages peuplés d'environ 6000 moines, anachorètes et frères lais; bourgs de* Kariès, Hiérisso, Vatopedi, Simopetra, etc; — **Salonique** (Therma), 60 à 80000, *deuxième port de l'empire, exportation de coton, soie, laine, céréales, tabac, etc., fabriques de soieries, tapis; ville sale et insalubre;* Doiran, 8000, *sur un lac;* Janitza, *tabacs;* Vodena, 8000, *coton;* Werria (Béroë), 8000, *étoffes de fil et coton;* — Katarina et Platamona, *ports au pied de l'Olympe.*

Au nord-ouest, dans l'ancienne Péonie et Dardanie : Kœprili ou Kuprili, 22000, *berceau des vizirs de ce nom;* — **Uskub** (Scopia), 28000, *tanneries, sur une des futures grandes routes commerciales du continent;* Kalkandelen, 22000, Ischtib, 20000, *villes d'industrie;* Karatova, 6000, *mines de plomb;* Egri Palanka, 5000, *fabrique d'armes et ustensiles;* Bitolia au sud-ouest, 45000 (Monastir), *arsenal, école militaire, bazar, commerce actif;* Prilip, 7000, *foire;* Castoria, 8000, *sur le lac de ce nom, trafic important.*

De cette région dépendent les **Sporades turques**: Thaso (192 kil. car.), 10000, *huile d'olive, miel, quelques vignobles; les mines d'or et les carrières de marbre sont épuisées;* v. pr. Panagia, Astris; — Samothraki, 1800, *forêts de chênes, céréales, île sans port;* — Imbro, 4000, ch.-l.

[redacted]

Astro, *port, moutons, chèvres, mil;* — Limni, 30 000, *île déboisée, riche en céréales, vignobles, moutons,* ch.-l. Castro, *port, pêche des éponges.*

3° Albanie.

Kossovo ou **Vieille-Serbie** au nord : Pristina, 11 000, *ville arnaute;* Mitrovitza, Novibazar (nouveau marché), 9000, *sources thermales et foires animées;* Sienitza, Plewlje, *à l'entrée de la vallée du Lim.*

Albanie septentrionale : Prisren, 35 000, *château fort, bazar;* Djakova, 17000; Ipek, 17000, *villes bien arrosées, soie, fruits, tabac;* Divra, 4 000, *teintureries, armes blanches, corroieries;* **Scutari** (Skodra), 35000, *dans un site ravissant, sur un grand lac, fabriques d'armes, lainages, port de commerce;* Medua, *port;* Croïa, 6000, *armes, cuirs;* Tirana, 18000, *ville déchue, bois d'oliviers;* Durazzo, 5000 (Epidamnos), *point d'attache d'un câble sous-marin, station du Lloyd autrichien.*

Albanie méridionale ou **Epire** : El-Bassan, 10000 (Albanopolis), *eaux thermales sulfureuses, à l'ouest du beau lac d'Ochrida;* Ochrida, 1000, *au nord-est du lac, entourée de populeux villages, ville de Slaves et Tziganes, cordages, filets, cuirs, pêcheries;* Bérat, 12000, *oliviers, vignobles;* Avlona, 3700, *port, station du Lloyd, exporte de l'huile, des peaux, du sel, des grains, de l'asphalte venant de Selenitzo;* Butrinto, *port de pêche;* Argyro Castro ou Eregri, 8000, *au milieu des gorges du mont Ardjénik, fabrique de tabac* (fuli); Premedi, 3000, *vignobles;* — **Janina**, 10000, *ville déchue, encore très commerciale et industrieuse, sur la rive occidentale du lac, brocarts, tresses d'or, maroquin, soieries, toiles teintes;* à l'ouest du lac de Janina, M. Carapanos a retrouvé récemment un sanctuaire de Dodone, sur les ruines de Tcharacovista, déjà explorées par M. Gaultier de Claubry; Metzovo, 6000, *au point de croisement des routes;* Parga, 5000, *port;* Prevesa, 7000, *entouré de forêts d'oliviers, station des paquebots du Lloyd en Epire, à l'entrée du golfe d'Arta.*

4° Crète et dépendances insulaires.

L'île de **Crète**, ou île de **Candie**, la plus vaste et la plus belle des îles de l'archipel grec, est la Sicile de la Méditerranée orientale. Elle a 8600 kilom. car.; elle est à 104 kilom. de la Morée, 178 de l'Afrique, 185 de l'Asie Mineure; sa longueur est de 160, des caps *Crio* et *Grabouse* aux caps *Kakialithi* et *Sidero.* Elle est baignée au sud par la mer de Libye, au nord par la mer de Candie, qui la sépare de Cérigo et des Cyclades, et la mer Carpathienne qui la sépare des îles de Cazo et Scarponto. Située presque à égale distance de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, la Crète était comme le point de contact de ces trois continents, et le centre de l'ancien monde. Le chef-lieu est **la Canée**, 12000 hab. (anc. Kydonia), bon port, entrepôt de commerce sur la côte septentrionale, petite ville toute badigeonnée de blanc, « dépourvue de jardins et d'arbres, sans rien de cette élégance, de » cet aspect agréable et varié que présentent presque toujours de loin les » villes turques. Autour de la Canée, s'étend pierreux et brûlé du soleil, » un petit plateau qui donne à grand'peine de maigres moissons; vers l'est » ce sont les rochers nus et tristes du Chalepa et d'un énorme promon- » toire montueux nommé l'Acrotiri; vers l'ouest, une île, un cap non moins » desséchés, non moins désolés. Le fond du tableau est formé par l'impo-

» sante masse des Monts Blancs; ce qui manque à ces montagnes pour être » vraiment belles, ce n'est pas la hauteur, mais la netteté des contours, la » distinction et l'originalité des formes. Grâce à l'excessive transparence » de l'air, l'œil peut en remonter les pentes, en sonder les ravins, en attein- » dre les sommets arrondis et tous semblables l'un à l'autre; partout, c'est » la même absence de végétation, la même nudité, la même teinte grise et » terreuse. Nulle forêt ne noircit les flancs de la montagne; à peine aper- » çoit-on des oliviers au fond de quelques vallées. » (G. PERROT, *l'Ile de Crète*, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1864.) Au sud-ouest *Polhyrhémi* (Palæo Kastro) et ses deux acqueducs; *Selino* et ses ruines; au nord ouest *Phalasarna*, ancienne cité, « vrai nid d'aigle, » bâtie jadis sur deux plates-formes où l'on n'arrivait que par deux escaliers, à demi taillés dans le roc même, la presqu'île et l'île de *Grabuse* dont les plaines étaient jadis des repaires de pirates et de forbans; à l'est, *Rhétimo*, 9000, place forte et port, commerce de vallonée; plus loin, à l'est, dans le district de *Mylopotamo*, se trouve la fameuse grotte de *Mélidhoni*, dont les stalactites et l'aspect étrange n'ont rien à envier à la célèbre grotte d'Antiparos. « C'est surtout à leurs formes variées, imprévues, bizarres, écrit M. Perrot, » qu'est dû l'effet qu'elles produisent; ici ce sont des rangs de colonnes et » des culs-de-lampe, comme ceux de nos cathédrales gothiques; là de » minces colonnettes, serrées les unes contre les autres, semblent figurer » des tuyaux d'orgue; plus loin, séparant deux salles l'une de l'autre, pen- » dent à grands plis d'énormes draperies, de prodigieux rideaux; on dirait » du velours ou du brocart blanc. Le plafond d'où descendent ces immo- » biles tentures se relève souvent si haut qu'il se dérobe à notre vue; nos » torches, mises au bout d'une grande perche, ne peuvent projeter assez » loin leur fumeuse lumière pour nous montrer les bornes des sombres » salles où nous errons. » Cette caverne fut dans l'antiquité le théâtre de rites mystérieux et sanglants; de nos jours (en 1822), les Turcs y bloquèrent 300 chrétiens et les asphyxièrent en allumant à l'entrée de la grotte un monceau de matières combustibles dont le vent chassa la fumée jusque dans les profondeurs du souterrain.

Au sud, l'ancienne *Gortyne* était située à l'entrée de la grande plaine de *Messara*; dans les environs sont les vastes excavations où l'imagination des Grecs plaçait le fameux Labyrinthe. « Le prétendu Labyrinthe n'est » autre chose qu'une vaste carrière d'où ont été tirées toutes les pierres » qui ont servi à la construction des édifices et des maisons de Gortyne. » L'entrée est presque complètement obstruée; pour pénétrer dans l'inté- » rieur, il faut parcourir 30 ou 40 m. en rampant sur le ventre; le sol » s'abaisse ensuite un peu, mais pourtant, dans beaucoup d'endroits, il est » impossible de s'y tenir debout et il faut marcher courbé, ce qui rend » cette excursion très fatigante... Sans parler des dépôts formés par l'eau » qui çà et là suinte de la voûte, les innombrables chauves-souris qui » habitent cette humide et chaude retraite ont amoncelé peu à peu à terre » une épaisse couche de guano... Il n'y a d'ailleurs ici rien d'effrayant ni » de mystérieux, on peut hardiment s'engager dans le labyrinthe sans le » fil d'Ariane, sans autre guide qu'un villageois qui y soit entré quelque- » fois, et qui puisse indiquer les passages les plus commodes à suivre et » les moins obstrués. » (G. PERROT.) — **Candie**, située à l'est des dernières pentes de l'Ida, à l'embouchure du Geofiro, est l'ancienne capitale arabe, byzantine et vénitienne. Ville agonisante, elle n'a plus que 9000 hab., son port est mal fermé et peu sûr. Les ruines de *Cnosse*, ancienne capitale, au sud-est, sont dénuées d'intérêt.

[redacted]

La côte méridionale est inhospitalière et déserte; Sphakia *est le port des farouches montagnards sphakiotes, célèbres par leur haine du Turc, et leur farouche esprit d'indépendance; au sud se trouve un petit archipel dont l'île principale est* Gaudo ou Gorzo; *à l'est sont les îles grecques de* Kazo (60 *kilom. car.*), Carpatho (300 *kilom. car.*), chef-lieu Arcassa, *port, qui produisent du vin et travaillent le bois; au nord-est, les Turcs ont conservé quelques Cyclades; la principale est* Astropalia (Stymphalie), 100 *kilom. car., formée de deux masses de rochers distinctes, reliées par un isthme, et peuplées de* 2 000 *Grecs, pêcheurs d'éponges.*

B. Roumélie orientale.

35 900 kilom. car., 816 000 hab. (23 par kilom. car.). Le traité de Berlin a érigé cette province bulgare en gouvernement particulier; elle jouit de l'autonomie administrative, sous la suzeraineté politique et militaire directe du sultan, qui nomme un gouverneur général pour cinq ans, avec l'assentiment des puissances. — Le budget de l'État nouveau est de 74 millions de piastres turques (à 22 ct. 1/2) : sur cette somme 2 812 500 doivent être versés annuellement à la Porte. Une gendarmerie indigène de 5 000 hommes fait la police et maintient l'ordre. — **Villes** : Chef-lieu Philippopoli, 25 000 (Filibé des Turcs, Plovdi des Bulgares), *vignobles, rizières, soieries, cotonnades, grande foire;* Stanimacho, 10 000, *vers à soie;* Chovkoi, 6 000, *grande foire;* Tatar Bazardjik, 10 000, *rizières, eaux thermales;* Pestera, *bois de construction;* Kalofer, 6 000, *passementerie, cordonnerie;* Kezanlyk, 10 000, *essence de roses, noix, bois de noyer;* Eski Sagra, 13 000, *bazar, bains fréquentés, tapis, blé;* Slivno (Sliven), 12 000, *draps, armes, soie, vin, essence de roses;* Kasan, 3 000, *école normale d'instituteurs ;* Karnabad, Aidos, Litzni, *bains*; Bourgas, 5000 (Arcadiopolis), *port de la mer Noire, au pied de vignobles, laine, beurre, fromage, terre de pipe.*

C. Bulgarie.

63 972 kilom. car. — 2 008 000 hab. (31 par kilom. car.). Le peuple bulgare s'est répandu sur les deux versants des Balkans et jusqu'en Thrace, en Macédoine et en Albanie. Il est de race slave, mais des tribus ouraliennes se sont fondues avec lui, et lui ont laissé leur nom. Les Bulgares ont paru sur le Danube à la fin du cinquième siècle. Bélisaire les contint, mais ils fondèrent au septième siècle un grand royaume qui fut la terreur de Constantinople. Au neuvième, ils se convertirent au christianisme. « Le tsar Siméon établit sa résidence à Predslava, dont on voit encore les ruines aux environs de Schoumla; les contemporains décrivent avec admiration les palais splendides où siégeait le prince revêtu de pourpre et d'or, les églises de marbre aux coupoles métalliques et édifiées par sa piété. Jusqu'à la fin du quatorzième siècle tous les princes de Bulgarie portent ce titre de tsar; les chefs de l'église nationale auront celui de patriarche. » (L. Léger, *Revue politique*, 3 octobre 1883.) Bajazet les subjugua en 1392. Soumis pendant trois siècles à un despotisme effroyable, les Bulgares « perdirent leurs instincts guerriers et furent réduits à l'état d'ilotes. » Les tentatives de révoltes au seizième et au dix-septième siècle furent étouffées. Mais les Heidouks et les Klephtes entretinrent au sein des montagnes et des forêts la tradition de l'indépendance nationale, et tinrent en échec

[redacted]

les troupes du sultan dans le Rhodope et le Balkan. Leurs exploits ont inspiré toute une série de chants épiques peu connus. Deux Bulgares, le moine Paisü et l'évêque Sofroni écrivirent et racontèrent à leurs compatriotes en langue bulgare l'histoire brillante des anciens tsars et réveillèrent chez eux le sentiment et l'orgueil de la nationalité. De nos jours, à l'exemple de la Grèce et des Slaves de Serbie, les Bulgares ont repris conscience de leurs forces. Mais les premières insurrections furent étouffées par la Porte avec une impitoyable rigueur. Les massacres des raïas bulgares, en 1876, indignèrent l'Europe; la Russie prit en main la cause des persécutés et fit la guerre à la Turquie. La victoire des Russes (voy. p. 685) aboutit aux traités de San-Stefano et de Berlin qui firent de la Bulgarie démembrée jusqu'aux Balkans une principauté indépendante, sous la suzeraineté du sultan.

Constitution. — Une assemblée nationale, composée de députés élus directement (1 par 10 000 habitants) vote les lois; le prince héréditaire exerce le pouvoir exécutif assisté de 7 ministres responsables (*Finances, Travaux publics, commerce et agriculture, Intérieur, Affaires étrangères, Justice, Instruction publique, Guerre*[1]. Il a une liste civile de 600 000 francs.

La principauté est divisée en 5 sandjaks. **Villes.** — **Sofia** (Sredetz), 20 500, *capitale, population mêlée de Bulgares, de Juifs, de Turcs et de Tziganes, eaux thermales, cuir, tabac, drap, soieries;* Samakov, 10 000, *mines de fer, tanneries, passementerie, châles;* Dubnitza, 7 000, Kustendil, 10 000, *mines de fer, d'or, d'argent, eaux thermales, forges, armes.* — *Le long du Danube (rive droite) sur les hautes berges s'élèvent les anciennes forteresses turques démantelées;* **Viddin**, 13 700, *entourée de marais, avec 32 mosquées et 5 églises;* Lom Palanka, 6 000. Rahova; Nicopolis, 6 000, *place de commerce, jardins, vignobles;* Sistova, 12 000, *viticulture, tannerie, cotonnades;* **Routschouk**, 26 000, *bâtie sur plusieurs collines; industrie active aux mains d'ouvriers allemands et hongrois, pipes, tuyaux d'ambre, tabac, poterie, cuir, maroquin, mousseline, lainages et tissus;* Tourtoukaï, Silistrie, 10 665, *céréales, horticulture, cuir.* — A l'intérieur, Plevna, *place forte illustrée par la belle défense de* 1878; Lovatz, 11 000, **Tirnovo**, 12 000, *ancienne capitale, fabrique de draps, soieries, distillation d'eau-de-vie de prunes et de pommes;* Gabrova, ;7 000, *corderies, ouvrages de fer;* Eski Djoumaja, 10 000, *foire, vers à soie;* Rasgrad, 12 000; Schoumla ou Choumna, 23 000, *grande forteresse qui garde l'accès des ports et des Balkans de l'est, comme Sofia les passages occidentaux, 40 mosquées, vastes casernes et magasins, industrie des soieries, du fer et du cuivre;* **Varna**, 16 000, *à l'est du grand lac Devno, profond de 23 à 30 mètres, qui pourrait devenir une rade sûre et spacieuse; station de paquebots pour Odessa et Constantinople, câbles sous-marins, exportation de grains;* Baltchik, 4 000, *port mieux abrité, marché de bétail;* Kavarna, 5 000, *port de céréales.*

« Des trois villes de **Sofia, Tirnovo, Gabrova**, l'une est le centre » politique et administratif de la Bulgarie, l'autre le centre religieux, la » troisième le centre industriel. Je ne parle pas de la grande industrie, de

1. L'assemblée nationale (en 1879) a désigné à l'unanimité par son vote comme prince héréditaire, Alexandre de Battenberg, neveu de l'empereur de Russie Alexandre II, né en 1857. La plupart des fonctionnaires ont été fournis par la Russie, dont l'influence en Bulgarie est prépondérante.

[redacted]

» celle qui suppose un outillage perfectionné, de nombreux capitaux, mais
» de l'industrie manufacturière, dans le sens primitif du mot, de celle qui
» produit les objets de première nécessité à l'aide des procédés les plus
» simples. Le principal siège de cette industrie, en Bulgarie, est la région
» qui s'étend à droite et à gauche de Gabrova, le long de la chaîne du
» Balkan. Le voyageur qui parcourt ces belles vallées paisibles, où l'élément
» bulgare est plus dense et moins mélangé que partout ailleurs, s'étonne
» de rencontrer presque à chaque pas des villages, des bourgs, des petites
» villes habités par une population manufacturière, active, laborieuse, aisée.
» Chaque localité a son industrie particulière qui s'y est transmise de
» génération en génération; ici les boucles et les couteaux; là, les bijoux
» en métal et en filigrane d'argent; ailleurs les passementeries et les étoffes,
» plus loin, les tapis, dont l'usage est général dans le Levant; les pote-
» ries, etc., tous ces objets obtenus par des procédés qui sont restés les
» mêmes depuis des siècles. Kanitz raconte que, visitant un jour à Vracza
» la boutique d'un des plus fameux *filigranistes* de cette ville, il pouvait
» à peine en croire ses yeux en voyant les outils rudimentaires avec les-
» quels l'ouvrier ou plutôt l'artiste transformait le fil d'argent en arabes-
» ques, en étoiles, en oiseaux de toute espèce, en fleurs qui semblaient,
» pour ainsi dire, éclore sous sa main.

» **Gabrova**, situé au centre de ces petites colonies manufacturières, au
» pied du Balkan, sur la Jantra, est une jolie petite ville, à l'aspect ita-
» lien, avec des rues propres et bien alignées, des maisons bien bâties, des
» églises que surmontent d'élégants clochers, de nombreuses écoles. Elle
» compte 8000 habitants, presque tous Bulgares, couteliers, fabricants de
» yatagans, rubanniers, passementiers, tisserands. La céramique, la sculp-
» ture en bois, l'architecture bulgares, ne sont pas moins remarquables.
» Les poteries les plus communes, les vases avec lesquels les jeunes filles
» puisent l'eau aux rivières ou aux fontaines, ont une pureté et une élégance
» de formes qui rappelle tour à tour l'antiquité classique et la renaissance
» italienne. Tous les objets servant à la décoration des églises, les figures
» de saints enluminées, les portes et les grilles en chêne ou en noyer sculp-
» tés, les dyptiques, les croix, les rosaires, les églises elles-mêmes avec
» leurs coupoles dont la toiture argentée resplendit au soleil, sont l'œuvre
» de Bulgares sans étude, à peine capables de tenir la plume ou de guider
» le crayon. »

« ... Ancienne capitale des rois bulgares sous la dynastie des Assanides, **Tirnovo** était le siège d'un patriarcat bulgare indépendant qui subsista jusqu'au commencement du siècle dernier. Par son passé, par les nombreux souvenirs religieux et historiques qu'elle éveille, par sa position centrale, la ville de **Tirnovo** semblait désignée d'avance pour être la capitale du troisième royaume bulgare. Des considérations politiques et stratégiques lui ont fait préférer Sofia (Sardica des Romains, Triaditza des Bulgares, ancienne résidence du vali turc, située plus à l'ouest, à peu de distance de la frontière serbe, au centre d'une large vallée que traverse la grande route de Vienne à Constantinople par Belgrade et Andrinople. » (Voy. Ubicini, *Revue de géographie*, août 1879 et 1880.)

III. — Géographie économique

Productions. — Minéraux. La plupart des mines ne sont pas exploitées. *Fer* de Samakow et Dubnitza (Bulgarie); *or*, *argent* de Kustendil (Bulgarie); *plomb* de Gallipoli et de la Thessalie. — **Végétaux.** Grâce aux

rapines, aux exactions du régime turc, l'agriculture, malgré l'exubérante fécondité du sol, est dans un état déplorable : pas de communication, pas de sécurité; beaucoup de territoires en friche : *Maïs* dont la bouillie forme la nourriture du paysan; *froment*, *sésame*, *pavot*, *tabac*, *coton*, *garance*, *anis*, *cumin*, *safran*, *vallonée* pour les tanneries; les vallées de la Macédoine et de l'Epire et les îles fournissent du *vin*, des *raisins secs*, de l'*huile d'olive*, des *fruits* abondants, des *mûriers* pour l'élève des *vers à soie* (Volo en Thessalie, Andrinople, Salonique, île de Crète, Larissa). Il existe encore de belles *forêts* dans toutes les provinces, donnant des bois de mâture, des poutres, des planches, mais elles sont gaspillées par une administration avide et besoigneuse. Dans la Roumélie orientale, les hautes vallées du Balkan fournissent d'abondantes récoltes de *roses*, et en particulier la région de Kesanlik et Maglich.

Les roses de Kezanlik. — « Traversant des cultures de roses et de » magnifiques bois de noyers, nous atteignîmes la ville de Kezanlik, si » connue des parfumeurs des capitales européennes. Nous étions accompa- » gnés de nombreuses caravanes. De petits ânes gris portaient, accrochées » des deux côtés du bât, de grandes corbeilles dont le contenu emplissait » l'atmosphère d'une senteur délicieuse. Les beautés villageoises, à la che- » mise d'un blanc de neige, au double tablier de couleur éclatante, faisaient » gaiement cortège à la procession originale, je dirai presque triomphale, » où chacun, bêtes et gens, était paré de roses ; les bâtons même étaient » ornés des charmantes fleurs. L'huile et l'eau de roses que produisent les » Indes, la Perse et l'Egypte suffisent à peine aux besoins de l'Orient. » Les quantités considérables de cette précieuse liqueur employées par les » parfumeurs européens et surtout par les Anglais, proviennent presque » exclusivement des pittoresques campagnes de la Thrace situées au pied » du Balkan central. Des 123 villages de la Thrace qui s'adonnent à la cul- » ture des roses, 42 appartiennent à la vallée de Kezanlik, qui récolte pour » sa part plus de la moitié des 1650 kilogrammes d'essence produits annuel- » lement en moyenne par le *Gulistan européen*. Quant à l'espace énorme » exigé par cette culture, on se le représentera si l'on songe qu'il ne faut » pas moins de 3200 kilogr. de roses pour donner un kilogramme d'huile.

» La rose de Thrace aux fleurs simples, d'une légère teinte rougeâtre, » réussit particulièrement sur les pentes exposées au soleil. On la plante » au printemps et en automne ; la moisson se fait en mai et au commence- » ment de juin. Les paysans distillent généralement eux-mêmes leur huile » dans un appareil fort primitif ; il en est cependant qui vendent leur » récolte de fleurs aux grandes distilleries de la ville; les cultivateurs reçoi- » vent, suivant la qualité, de 12 à 24 centimes par kilogramme de fleurs. » (F. Kanitz, *la Bulgarie Danubienne et le Balkan*, ch. xii, in-8°, ill ; Paris, 1882, Hachette.)

Animaux. — *Buffles*, *bœufs*, *moutons* d'Albanie et de Roumélie qui émigrent au printemps dans les pâturages de la Macédoine et de la Thessalie; *chèvres* au poil soyeux, *chevaux* estimés.

Industrie : elle est active et variée surtout dans les provinces asiatiques de l'empire ; les tapis, maroquins, armes, objets d'orfèvrerie et de joaillerie s'exportent ; la fabrication des draps, cotonnades, tissus de soie, etc., sert à la consommation locale. L'art mécanique est dans l'enfance.

Commerce (1881). — **Importation** (Turquie), 1 784 750 000 piastres ; — (Bulgarie 1882) 41 563 000 francs. — **Exportation** (Turquie), 930 000 000 piastres ; — (Bulgarie) 34 222 000 francs. — **Marine marchande** (1879), 220 voiliers, 11 vapeurs avec 181 500 t. — **Mouvement des**

[redacted]

ports (en 1879), 180373 navires jaugeant 19513000 t.; *Salonique*, 11800 navires entrés avec 1547170 t.; *Ile de Crète*, 1850 navires avec 310000 t.; **Constantinople**, 26335 navires à voiles avec 1267000 t., 6381 vapeurs avec 5268000 t. (3658 anglais et 3170000 t.; 46000 ottomans et 620000 t.; 5250 grecs et 618000 t.; 870 autrichiens et 576000 t.; 825 russes et 429000 t.; 364 français et 426000 t.; 1347 italiens et 404000 t.; 96 allemands et 84000 t.; 61 suédois et 54000 t., etc.).

Voies de communication. — La viabilité est généralement défectueuse ou n'existe pas: les transports s'opèrent en maint district à dos de mulet[1]. — **Chemins de fer**, 1656 kilom., lignes de *Constantinople-Andrinople-Bellova*, qui sera un jour par Sofia, Nissa et Belgrade, la grande ligne d'Orient en Occident; — *Salonique-Uskub-Mitrovitza,* qui par la vallée du Lim rejoindra Sérajévo et Agram; — de *Tirnovo* (sur la Maritza) *à Jamboli;* — d'*Andrinople* (Koulleli), *à Dede Agatch* sur l'Archipel; — de *Routschouk à Varna* (Bulgarie). — **Postes**, 471 bureaux, 6297000 expéditions. — **Télégraphes**, 30000 kilom. de lignes, 1650000 dépêches pour tout l'empire.

IV. — Notions statistiques

Turquie d'Europe. — **Superficie**, 326375 kil. car. — **Population**, 8650000 (27 par kil. car.) — **Races**, 5 principales : *Grecs*, 2 millions en Thessalie, sur le littoral de la Macédoine et de la Thrace, dans les îles de l'Archipel; ils ont en main les finances, le commerce et les banques; — *Albanais*, 1200000, appelés *Arnautes* par les Turcs et *Skipetars* dans leur langue, d'origine pélasgique comme les Grecs, dans l'Albanie, l'Epire, la vieille Serbie; ils fournissent d'excellents soldats, sont très ignorants et vindicatifs, et se divisent en clans jaloux et ennemis (les *Guégues* au nord du Drin, comprennent les Hoti, les Pulati, les Clementi; au sud, les *Tosques*, et la tribu importante des *Mirdites* catholiques); — *Serbes*, 600000 et Bulgares, 3400000 (dont 1400000 dans la principauté indépendante), de race slave, de religion grecque orthodoxe; — *Roumains*, de race latine (sur les 9 millions de Roumains, on en compte environ moitié en Roumanie, et les autres en Bulgarie, Serbie, Bessarabie, Transylvanie, Hongrie orientale); *Turcs Osmanlis*, épars en Europe par groupes peu considérables, 1 million et demi, aux environs de Constantinople, d'Andrinople, en Thrace,

---

1. Des principales échelles du Danube partent des routes assez bien entretenues qui, suivant une direction à peu près parallèle, aboutissent aux passages les plus fréquentés de la chaîne et font communiquer la Bulgarie avec la Roumélie orientale : 1° de Silistrie au col de Demir Kapou par Choumla (92 kilom.), Eski Djouma, Osman Bazar (94 kilom.) ; — 2° De Routschouk au col de Chipka par Tirnovo, Dranova et Gabrova (115 kilom.); embranchement de Tirnovo au col de Demir Kapou et de Kasan (130 kilom.); — 3° De Routschouk à Sofia par Plevna, Ossivaltz et le col d'Orkhanié (320 kilom.); très bonne route, d'une grande importance commerciale, construite il y a une quinzaine d'années par Midhat-Pacha, alors gouverneur général du vilayet danubien; — 4° Sistova au col de Chipka par Gabrova (108 kilom.); — 5° Nicopoli aux cols de Chipka et de Troïan par Lovatz; Nicopoli à Lovatz (68 kilom.); — Lovatz au col de Chipka par Selva et Gabrova (92 kilom.); au col de Troïan (ou Trojan) par Troïan (61 kilom.), en tout 221 kilom.; — 6° Nicopoli à Sofia par Plevna, Vracza, et le col d'Orkhanié (208 kilom.); — 7° Rahova à Sofia par Vracza (75 kilom.) et le col de Vracza (115 kilom.); — 8° Lom à Sofia par Vracza et Bercovatz (151 kilom.). — (Voy. Ubicini, *Revue de géographie*, août 1880.)

en Thessalie, et en y comprenant les *Tartares* de Crimée, et les *Tcherkesses* du Caucase. « Les Turcs, écrit M. Ch. Vogel (*le Monde terrestre*, » III, 498), à part la classe gouvernante, la plus mélangée quant aux ori- » gines, sont droits et honnêtes, dignes et graves dans leur maintien, » bienfaisants et charitables entre eux, hospitaliers, quoique d'un abord » froid et rempli au fond de dédain pour le ghiaour, d'une grande bra- » voure et violents jusqu'à la cruauté quand la colère les emporte, mais » indolents et paresseux ; ils mettent leur bonheur dans la béatitude des » sens et dans une contemplation qui porte au sommeil des facultés et les » rend très superstitieux et esclaves de préjugés invétérés. Ils ont peu de » goût pour les voyages et n'entreprennent volontiers que celui de la » Mecque, commandé par la religion qui oblige chaque croyant de le faire » au moins une fois en sa vie. Trop imbus du sentiment de leur dignité » pour se permettre de danser eux-mêmes, les danses exécutées devant » eux par des femmes et les éclats d'une musique bruyante doivent être » compris cependant parmi leurs divertissements favoris. Ils aiment le » café, les sorbets, toutes les douceurs et tous les parfums, les fleurs, le » repos à l'ombre d'un platane, les fontaines jaillissantes, le bain, le nar- » ghilé et le tchibouk, auxquels la cigarette tend à se substituer, l'opium » et les boissons enivrantes, malgré la défense du Coran, qui leur interdit » expressément l'usage du vin. » — Les *Juifs* et les *Arméniens*, commerçants et financiers, les *Tziganes* musiciens et artisans sont au nombre d'environ 300 000. — **Dialectes** : Le turc est un idiome ouralo-altaïque, modifié par l'altération de l'arabe et du persan; les autres nationalités parlent leur langue propre. Mais la langue française, malgré les tentatives persévérantes de certaines puissances, continue à être employée généralement, et l'enseignement du français est obligatoire dans les écoles supérieures turques, grecques et arméniennes. (Voy. plus loin *Instruction publique*.) — **Cultes** : La majorité est de *religion grecque*, mais les Roumains, les Serbes, les Hellènes ont leurs églises nationales ou *autocéphales* qui ne relèvent que du patriarche de Constantinople. Il y a 2 500 000 musulmans (Turcs, Albanais, Tziganes, Bulgares) ; 450 000 catholiques romains (Bosniaques, Albanais, Bulgares, Arméniens, etc.) — **Instruction publique** : Elle est fondée sur la religion ; aux mosquées se rattachent les écoles supérieures (*médressé*), comme les hospices ou *imarets*, et les établissements de bienfaisance. Les médressés sont les séminaires de l'*ouléma;* les élèves ou *softas* s'y préparent à devenir *imans*, *cadis* ou *mollahs ;* — l'*enseignement primaire* se donne dans les *mektebs*, écoles gratuites ; — l'enseignement secondaire ou spécial dans le *collège de la sultane mère*, les écoles du *génie militaire et civil*, l'école *nautique de Halki*, l'*académie de droit*, l'*école des langues*, l'*école de médecine* et le *lycée de Galata-Séraï*, à Péra, dont les professeurs sont pour la plupart français. — Les communautés non musulmanes entretiennent à leurs frais de nombreux établissements scolaires ; les banquiers arméniens, et les Grecs surtout qui en ont fondé plus de 200 pour les garçons et les filles dans la capitale seule, avec 2000 professeurs, et y dépensent près de trois millions de francs par an, fournis par des souscriptions privées. L'Alliance israélite et les congrégations catholiques ont créé à Constantinople, Andrinople, Salonique, Varna, Bourgas, de nombreuses écoles qui contribuent au maintien et à l'extension de notre langue dans le Levant. L'*Alliance française*, récemment fondée à Paris, a décidé la fondation de chaires et d'écoles à Constantinople et dans tout le Levant ; elle a envoyé et entretient à ses frais un professeur qui enseigne la langue française

dans les classes supérieures de l'école grecque du Phanar. Son action patriotique pourra seule lutter contre l'influence tenace de l'Allemagne qui tend à se substituer à la nôtre (voy. p. 14 et 531.). — **Justice** : D'après les *capitulations*, les étrangers en Turquie ne sont soumis qu'à la juridiction de leurs ambassadeurs ou consuls respectifs. Pour les sujets de l'empire, il y a une *Haute cour de cassation*, des *mollahs* ou juges d'appel dans les sandjaks ; des *cadis* dans les villes, des *naïbs* ou juges de paix dans les nahiés ; ce sont les degrés de juridiction du *chéri* ou loi civile et religieuse. Les juges, n'étant pas payés par l'Etat, prélèvent leurs honoraires sur les parties. L'exécution sommaire est confiée aux *zaptiés* ou gendarmes. — **Armée**. La durée du service militaire est de 20 ans; 6 dans l'armée active (ou *nizam*) et la réserve ; 8 dans la landwehr (*redif*) ; 6 dans le landsturm (*moustahfiz*). Le remplacement est pratiqué par les non-musulmans, l'effectif en temps de paix est de 140 000 hommes, en temps de guerre 400 000 hommes, sans parler des volontaires *bachi-bouzouks* (mauvaises têtes), bandes de pillards qu'on enrôle en temps de guerre, et des *zaptiés* et *suaris* (14 000), gendarmes à pied et à cheval. — **Flotte**. Presque tous les navires de la flottille du Danube et celle de la mer Noire ont été vendus aux Anglais ; la Turquie n'a plus que quelques cuirassés. — **Monnaies** ; **poids et mesures**. En principe le système métrique a été adopté ; en réalité, les monnaies, poids et mesures varient selon les localités. *Piastre turque* = 40 *paras* ou 0^{fr},225 ; *livre turque* ou *medjidié d'or* = 100 piastres ; *medjidié d'argent* = 20 piastres. — *Kilo de Constantinople* = 35^{l},666 ; *almude* = 5^{l},208 ; le *pik* = 68^{cl},58 ; l'*oque* = 1282 grammes. — **Budget** (1880) : *recettes*, 363 506 400 fr., *dépenses*, 430 847 160 francs (déficit 67 340 760). — Dette, 2 061 millions. (La chronologie musulmane est basée sur l'ère de l'*hégire* ou retraite de Mahomet à Médine, 16 juillet 622.)

TURQUIE D'EUROPE EN 1878 (avant le traité de Berlin)

	Kil. carr.	Population.
Possessions immédiates	369 000	10 000 000
ÉTATS ÉMANCIPÉS (en 1885)		
Roumanie	130 000	5 300 000
Serbie	48 590	1 770 000
Monténégro	9 080	280 000
Grèce	63 320	2 067 000
Bulgarie	63 972	2 000 000
EMPIRE OTTOMAN (en 1885)		
Possessions immédiates en Europe	100 000	4 700 000
Roumélie orientale (province autonome)	35 900	810 000
Sandjak de Novibazar	7 425	170 000
Possessions immédiates en Asie	1 889 000	16 133 000
Samos, principauté tributaire	468	39 000
Vilayet de Tripoli	1 033 350	1 010 000
Khédivat d'Egypte, occupé par l'Angleterre	2 987 000	16 400 000

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le pont de Galata à Constantinople.

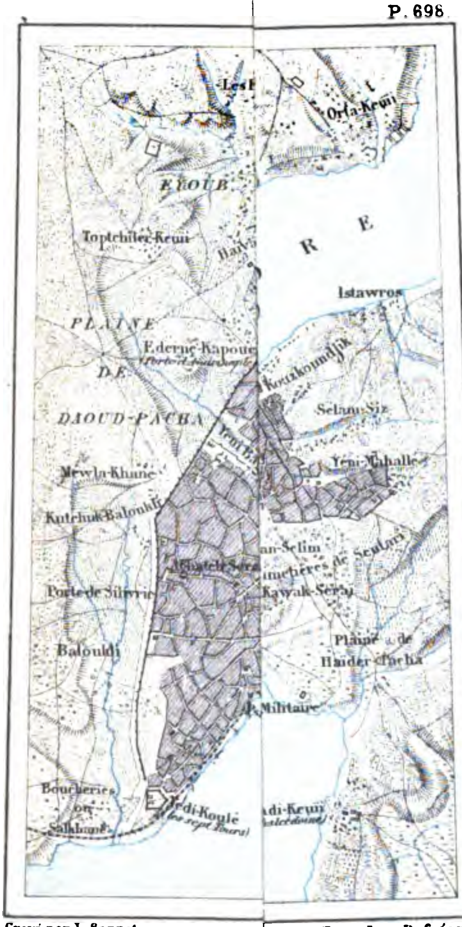
« J'ai passé de longues heures sur cette grande voie de communication, au milieu de la multitude singulière qui l'encombre. Le spectacle est d'abord confus : c'est un pêle-mêle de types inaccoutumés, de costumes aux couleurs saisissantes, de haillons sordides, d'individus affairés, allant, venant, se croisant dans tous les sens ; tout cela donne l'impression d'une mascarade fantasque et parfois grotesque, d'un rêve où passent et repassent des figures extraordinaires et des mannequins chatoyants. Puis on se fait à ce tourbillon, à ce mélange incohérent des nuances, à ces physionomies, à ces poses, à cette lanterne magique toujours nouvelle, à ce désordre, à ce tumulte de la tour de Babel qui réserve à chaque instant quelque observation et quelque surprise. On voit là tous les aspects de l'Orient, toutes les formes de son inépuisable fantaisie.

» Pas un individu n'est pareil à l'autre ; chaque passant est pour ainsi dire un modèle nouveau pour cette légion d'habiles artistes qui se sont voués depuis quelques années à l'étude des mœurs, des modes et des paysages de la Turquie d'Europe et d'Asie. La variété est infinie si l'on songe qu'à l'exception des fonctionnaires turcs, vêtus de la triste redingote noire appelée *stambouline* et coiffés du fez traditionnel, la multitude des indigènes s'habille à son gré, selon les goûts de sa race et le libre caprice de son imagination. Depuis les petits marchands qui couvrent le pont de Galata de leurs étalages en plein vent, sur des tables à pieds croisés, jusqu'aux plus gros personnages de Stamboul, chacun a son style individuel et son élégance bizarre : tout ce monde assemble à son gré les nuances les plus disparates et dispose selon son instinct les vêtements qu'il porte, les plus belles pelisses des riches ottomans aussi bien que les loques rapiécées de la populace.

» On ne saurait décrire cette foule multicolore, mais on essaye de saisir au passage quelques-uns des types les plus curieux. Les vieux Turcs d'autrefois, un peu obèses, à large barbe, marchent majestueusement, coiffés du gros turban qui entoure le fez, et qu'ils portent vert s'ils ont été à la Mecque en pèlerinage. Leur tunique est volontiers rose ou d'une étoffe rayée

[redacted]

P. 698



Gravé par L. Sonnet. Paris. Imp. Dufrénoy

ie bouf-
ffectent
rois ou
gamme
réjoui-
an, au
e jaune
tte pas
nénien,
'il sou-
e brun
lazza-
a foule,
arda !
onnait
isibles
nuque
'air de
juchés
lement
'un œil
face le
arfaite
figure
rs aux
giaours
ds sei-
s mol-
dans
éniens
nais, à
rodées
ciselés
multi-
vêtus
vert à
'aire :
u des
bul-
mo-
sable



« J'
munic
Le sp
inacco
sordid
tous l
fantas
passen
toyant
des nu
magiq
tour d
et que
les for
» P
pour
artiste
mœurs
d'Asie
fonctic
stambo
gènes
caprice
couvre
des ta
Stamb
tout c
et disp
belles
rapiéc
» C
essaye
rieux.
march
le fez.
nage.

[redacted]

jaune et bleue; leur vaste ceinture, leurs pantalons de soie bouffants, leurs ample pelisse parfois bordée de fourrures affectent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et lorsqu'on en voit trois ou quatre se promener ensemble, on est en présence d'une gamme de teintes fraîches ou sombres, criardes ou fondues qui réjouiraient le cœur d'un Vénitien du seizième siècle. Le Persan, au contraire, préfère les tons plus assouplis, le mordoré, le jaune d'or, le vert brun; la pelisse noire le séduit et il ne quitte pas le bonnet d'astrakan. Le portefaix de Constantinople, Arménien, Bulgare ou Turc, courbé sous les plus lourds fardeaux qu'il soutient sur les reins, est tantôt revêtu d'une veste d'étoffe brun clair et de culottes pareilles, tantôt du costume léger des lazzaroni de Naples, poitrine ouverte et jambes nues. Il fend la foule, chargé comme une bête de somme et criant à tue-tête : *Guarda ! Guarda!* L'Arabe d'Asie Mineure, grave et sévère, se reconnaît aisément à l'austérité de son visage bronzé, aux lignes paisibles de son profil, à ses grands yeux un peu inquiets. L'eunuque noir du Palais porte la *stambouline* et le fez, rien n'égale l'air de contentement intérieur de ce personnage; j'en ai vu qui, juchés sur un cheval où repose leur gros ventre, allaient paisiblement au pas relevé de leur monture, regardant les passants d'un œil béatement protecteur, laissant s'épanouir sur leur large face le sourire recueilli de la digestion excellente et de la plus parfaite félicité; d'autres ont la tête haute, la taille colossale, la figure ironique et superbe, ils se croient certainement supérieurs aux autres nègres, mais encore et surtout aux blancs et aux giaours et s'efforcent d'imiter les allures dédaigneuses des grands seigneurs et même la coquetterie des petits-maîtres. Voici les mollahs au turban blanc et à l'ample robe, qui rentrent dans Stamboul aux heures de la prière, les pauvres popes arméniens au bonnet noir carré, entouré d'un voile noir; les Albanais, à la figure fine, aux blondes moustaches, avec leurs vestes brodées d'or et leurs ceintures remplies de poignards à manches ciselés ou de pistolets à crosse d'argent, traversant fièrement la multitude et formant un contraste saisissant avec les petits Juifs vêtus à l'européenne, qui se faufilent sans heurter, l'œil ouvert à droite et à gauche, sans cesse à l'affût de quelque bonne affaire : pendant ce temps, un chariot, traîné par des bœufs gris ou des buffles, s'avance lentement, conduit par un massif paysan bulgare, vêtu d'un épais sarrau, les jambes serrées dans des mocassins blancs, encerclés de bandelettes ; le Grec, reconnaissable

à la délicatesse de son visage, à la grâce féline de ses mouvements, porte, comme l'Albanais, une veste surchargée d'arabesques et la fustanelle de son pays. Parfois de lourds colosses, habillés de tuniques de soie, à large figure jaunâtre, au nez épaté, aux grosses lèvres, aux yeux pointus, au turban évasé, traversent le pont par petites troupes : ce sont les hommes de l'Asie centrale, les marchands de Samarkand et de Khiva; ils s'y rencontrent avec l'homme de l'Hedjaz, presque nègre, le fanatique du Djeddah au turban vert, qui jette des regards sombres sur les infidèles; avec le voyageur des hauts plateaux de l'Inde, coiffé de cachemire, venu à travers l'Asie à la suite des longues caravanes; avec le naturel de la haute Judée, maigre et à peine vêtu, les cheveux longs, épars ou tressés, la barbe noire en pointe ou fourchue, qu'on voudrait voir comme le Baptiste ceint d'une peau de mouton, qui ramène autour de ses membres grêles un grand lambeau d'étoffe verte et qu'on s'imagine volontiers, tant il est hâve et desséché, nourri des sauterelles du désert. Puis au milieu de ce désordre, de ces hommes de toute tribu, de toute langue et de toute nation, circulent les femmes turques enveloppées du *feredjé* de couleur aiguë, vert-pomme, rouge cerise, bleu intense, d'une seule nuance, la figure à demi voilée d'une transparente mousseline qui laisse apercevoir, au-dessus de grands yeux d'un brun sombre, allongés encore par la teinture, des contours quelque peu alourdis; elles traînent après elles des négresses également voilées et des bandes d'enfants habillés de cotonnades aux couleurs voyantes, souvent blanches à raies rouges, coiffés de toques mordorées d'où s'échappent de magnifiques cheveux bouclés. Puis les voitures vont et viennent, escortées de cawas à cheval, d'eunuques noirs, remplies de gros pachas à barbe grise ou de dames élégantes masquées du *yachmak* de mousseline. Nombre d'Européens en chapeaux noirs se mêlent à ce tourbillon; tout ce flot passe, se heurte, se presse, s'écoule et se renouvelle, s'arrête aux petites tables des marchands, aux boutiques de fruits arrangées avec un goût exquis, sur les deux extrémités du pont, aux embarcadères des bateaux à vapeur du Bosphore, de Scutari et d'Eyoub qui accostent le long des grands parapets de bois, tandis que sur toute l'étendue de ce chemin flottant, de nombreux mendiants pullulent accroupis, debout, étendus, dans toutes les attitudes de la faiblesse et de la prière, quémandant d'une voix lamentable, sur tous les tons de la plainte, chansons



Vieilles murailles à Constantinople.

[redacted]

monotones, obsécrations religieuses, indéfinissables murmures.

» Etrange cour des miracles dans le plus beau site de l'univers! Callot y trouverait tout un monde de loqueteux, de souffreteux, de pauvres diables à mine piteuse, d'estropiés, d'aveugles et d'imbéciles. Les plaies béantes, les horribles lèpres, les membres desséchés, les dislocations incompréhensibles, les gibbosités et les amputations, toutes les contorsions du squelette humain s'étalent en plein soleil. Il y a surtout des aveugles — les malheureux! aveugles devant le Bosphore! — Ils m'ont toujours ému plus que les autres misérables. Celui-ci se tient tout droit appuyé sur un bâton, la main tendue, ses yeux blancs tout grands ouverts, immobile, semblable à quelque mystérieux stylite, tout le jour à la même place, laissant échapper de temps à autre de ses lèvres quelques mots pareils à un soupir. Celui-là, les jambes repliées, les bras en l'air, comme en extase, lève au ciel ses prunelles incolores en psalmodiant un hymne inconnu. A côté, un cul-de-jatte couvert d'un sarrau rougeâtre, coiffé d'un fez crasseux, se promène sur ses mains dans la boue en jetant aux passants des regards suppliants et sinistres. Un autre, les reins brisés, s'avance à quatre pattes et ressemble avec sa grosse tête enturbannée à quelque plantigrade hideux. Non loin, un Arabe à genoux, face noire et barbe grise, flanqué de deux enfants aux joues hâves, agite un moignon difforme; d'autres sont affaissés sur eux-mêmes, inertes et muets, portant dans leur attitude écrasée et sur leur morne visage la résignation des races fatalistes et comme le sceau de quelque impitoyable malédiction. De Galata jusqu'à Stamboul, ces fantoches se succèdent comme sur une voie douloureuse; des femmes, masses de haillons aux couleurs incertaines, s'accroupissent sur le sol, la tête et la face couvertes de voiles salis et déchirés; parfois courbées en deux et le menton sur les genoux, elles restent là, pâles et comme effondrées; une petite fille émaciée, épave de quelque tribu d'Egyptiens errants, noire, ébouriffée, roulant des yeux à demi éteints, l'air doux cependant, tend ses bras nus et maigres avec une infatigable énergie en répétant: *Allah! Allah!* d'une voix glapissante. Çà et là des mendiantes, enveloppées des pieds à la tête dans des hardes jadis blanches, s'acharnent à suivre un passant, lui mettent sur le bras leurs mains crochues, dont les extrémités sont teintes en rouge, lui racontent avec volubilité leurs misères, dardent des regards de convoitise, pareilles à des harpies en détresse.

» Ce spectacle dure tout le jour tandis que chacun va, court,

[redacted]

s'agite sur ce pont de bateaux que la vague remue, au bruit des voitures qui roulent, des chevaux qui piétinent, des gens du port et des patrons de caïques qui s'interpellent, du sifflet intermittent des bateaux qui s'éloignent ou qui déchargent leurs passagers au milieu de cette marée humaine. Rien n'interrompt les fluctuations de la foule bigarrée, impatiente et bruyante, jusqu'au moment où le crépuscule envahit la mer; alors la mosquée Yéni-Djami s'enveloppe de brume, les femmes, les agas, les effendis et les pachas retournent dans les conacks, la forêt de mâts qui remplit le port se balance en paix sur les ancres immobiles, les marchands ambulants ont replié leurs étalages, les mendiants sont enfouis dans leurs mystérieux repaires, Péra et Galata allument leur gaz, et Stamboul qui n'est éclairé que par la lune, rentre dans le silence et dans la nuit. » (Comte Charles DE MOUY[1], *Lettres du Bosphore*, lettre III, pag. 30-37; Paris, 1879, in-18, Plon.)

Le Bosphore.

« Je m'embarquai au pont de Galata, dans la Corne d'or, point de départ des bateaux qui stationnent là en grand nombre, crachant leur vapeur blanche et noire condensée en nuage permanent dans l'azur léger du ciel. Ce n'est pas une besogne aisée que de démarrer de là; pourtant l'on y parvient, non sans se heurter aux barques voisines, et l'on se met en route; en quelques coups de piston l'on a gagné le large, et alors vous filez librement entre une double ligne de palais, de kiosques, de villages, de jardins, de collines, sur une eau vive, mélange d'émeraude et de saphir, où votre sillage fait éclore des millions de perles, sous un ciel le plus beau du monde, par un gai soleil qui jette des iris dans la bruine argentée des roues.

» Il n'est rien de comparable, que je sache, à cette promenade faite en deux heures sur cette raie d'azur tirée comme limite entre deux parties du monde, l'Europe et l'Asie, qu'on aperçoit en même temps. La tour de la Fille émerge bientôt avec sa silhouette blanche, d'un si charmant effet, sur le fond bleu des

1. M. le comte de Mouy, né à Paris en 1844, attaché au ministère des affaires étrangères (1865), secrétaire d'ambassade à Constantinople (1875), à Berlin (1878), à Vienne (1879), sous-directeur au ministère, officier de la légion d'honneur, remplit actuellement les fonctions de ministre plénipotentiaire à Athènes. Il a publié une étude historique sur *Don Carlos et Philippe II*, couronnée par l'Institut (1868, in-18), et la *Correspondance de Stanislas-Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin* (1875, in-8°).

eaux : Scutari et Top'Hané se montrent à leur tour. Au-dessus de Top'Hané la tour de Galata dresse son toit conique vert-de-grisé, et sur le revers de la colline s'étagent les maisons de pierre des Européens, les baraques de bois coloriées des Turcs. Çà et là quelque minaret blanc élève sa flèche semblable à un mât de vaisseau ; quelques touffes d'un vert sombre s'arrondissent ; les



constructions massives des légations étalent leurs façades, et le grand champ des morts déploie son rideau de cyprès, sur lequel se détachent en clair la caserne d'artillerie et le collège militaire. Scutari, la ville d'or (Chrysopolis), présente un spectacle à peu près semblable ; les arbres noirs d'un cimetière servent aussi de fond à ses maisons roses et à ses mosquées passées au lait de chaux ; des deux côtés la vie a la mort derrière elle, et chaque

[redacted]

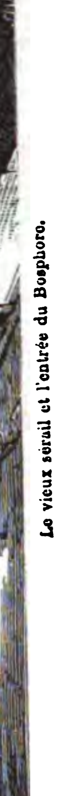
ville se cercle d'un faubourg de tombes; mais ces idées, qui attristeraient ailleurs, ne troublent en rien la sérénité de l'Orient.

» Sur la rive d'Europe, on aperçoit bientôt Schiragan, un palais bâti par Mahmoud, dans les idées européennes, avec un fronton classique comme celui de la Chambre des députés, au milieu duquel s'enlace le chiffre du sultan, en lettres d'or, et deux ailes supportées par des colonnes doriques en marbre grec. J'avoue que je préfère en Orient l'architecture arabe ou turque; pourtant cette construction grandiose, dont le large escalier blanc descend jusqu'à la mer, produit un assez bel effet.

» En face, au delà de Scutari, se prolonge une ligne de palais d'été, coloriés en vert-pomme, ombragés de platanes, d'arbousiers, de frènes, d'un aspect riant, et, malgré leurs fenêtres en treillage, rappelant plutôt la volière que la prison. Le bateau à vapeur serre de près la côte d'Europe, où les stations sont plus fréquentes; nous pouvons, en passant, voir au café de Beschik-Tash les fumeurs accroupis dans leurs cabinets de treillage suspendus au-dessus de l'eau. On laisse bientôt en arrière Orta-Kieuï, Kourou-Tchesmé, qui bordent la mer, et derrière lesquels se lèvent par inflexions onduleuses des collines parsemées d'arbres, de jardins, de maisons et de villages de l'aspect le plus riant. D'un village à l'autre règne comme un quai non interrompu de palais et de résidences d'été...

» ... Ces palais sont de bois et de planches, à l'exception des colonnes taillées ordinairement dans un seul bloc de marbre de Marmara ou prises à des débris d'anciennes constructions. Mais ils n'en sont pas moins élégants dans leur grâce passagère, avec leurs étages en surplomb, leurs saillies et leurs retraites, leurs kiosques à toits chinois, leurs pavillons à treilles, leurs terrasses ornées de vases et leurs frais coloriages renouvelés sans cesse.

» Près d'Arnaout-Kieuï, l'eau du Bosphore bouillonne comme sur une marmite à cause d'un rapide courant appelé *mega reuma* (le grand courant); l'eau bleue file comme la flèche le long des pierres du quai; là, si robustes que soient leurs bras halés au soleil, les caïdjis sentent la rame ployée dans leur main comme une lame d'éventail, et, s'ils essayaient de lutter contre ce flot impérieux, elle se romprait comme verre. Le Bosphore est plein de ces courants, dont les directions varient et qui lui donnent plutôt l'apparence d'un fleuve que d'un bras de mer. Quand on arrive là, on jette de la barque un bout de cordeau à terre; trois ou quatre hommes s'y attellent comme des chevaux de halage,



Le vieux sérail et l'entrée du Bosphore.

[redacted]

et, courbant leurs fortes épaules, tirent l'embarcation, dont la proue fait jaillir un ruban d'écume blanche. Le rapide franchi, on reprend l'aviron et l'on fend sans peine une eau morte.

» ... Sur la côte d'Asie, plus boisée et plus ombreuse que celle d'Europe, les villages, les palais et les kiosques se succèdent, un peu moins serrés peut-être, mais à des distances très rapprochées encore. C'est Kous-Goundjouk, Stavros, Beylerbey où Mahmoud se fit bâtir une résidence d'été, Tchengel-Keuï, Vani-Keuï en face de Babec-les-Eaux-douces d'Asie (Guyuck-sou).

» Une charmante fontaine en marbre blanc, toute brodée d'arabesques, toute historiée d'inscriptions en lettres d'or, coiffée d'un grand toit à forte projection et de petits dômes surmontés de croissants, qui s'aperçoit de la mer et se détache sur un fond d'opulente verdure, désigne au voyageur cette promenade favorite des Osmanlis... Plus loin, les paysans bulgares au sayon antique, au bonnet entouré d'une énorme couronne de fourrure, exécutent leurs danses nationales dans l'espoir d'un baktchich (*pourboire*). Les cawadjis préparent leur café en plein air; l'Israélite à la robe fendue sur les côtés, au turban moucheté de noir comme un linge où on essuie des plumes, offre quelques menues marchandises aux promeneurs avec cet air servile et bas des Juifs d'Orient, toujours pliés en deux sous la crainte de l'avanie, et des caïdjis assis au bord du quai fument, les jambes pendantes, surveillant leur barque du coin de l'œil. Il serait trop long de décrire, l'un après l'autre, tous ces villages qui se suivent et se ressemblent avec d'imperceptibles différences. C'est toujours une ligne de maisons en bois, coloriées, comme les villages des boîtes de joujous de Nuremberg, se développant le long du quai en trempant immédiatement leur pied dans l'eau quand il n'y a pas de chemin de halage, et se détachant sur un tableau de riche verdure d'où s'élance le minaret crayeux d'un marabout ou d'une petite mosquée; au delà, les collines aux pentes douces et ménagées s'élèvent harmonieusement azurées par la lumière du ciel; parfois on souhaiterait un escarpement plus abrupt, une falaise aride, un ossement de rocher perçant l'épiderme de la terre; tout cela est vraiment trop gracieux, trop riant, trop coquet, trop peigné; il faudrait çà et là quelques touches accentuées et violentes pour servir de repoussoir. » (Th. GAUTIER[1], *Constantinople*, chap. XXIV.)

---

1. Gautier (Théophile), poète et littérateur français, est né à Tarbes en 1811, et

Nous complétons cette description du Bosphore par l'extrait suivant sur les palais de Thérapia, emprunté au charmant ouvrage de M. de Mouy :

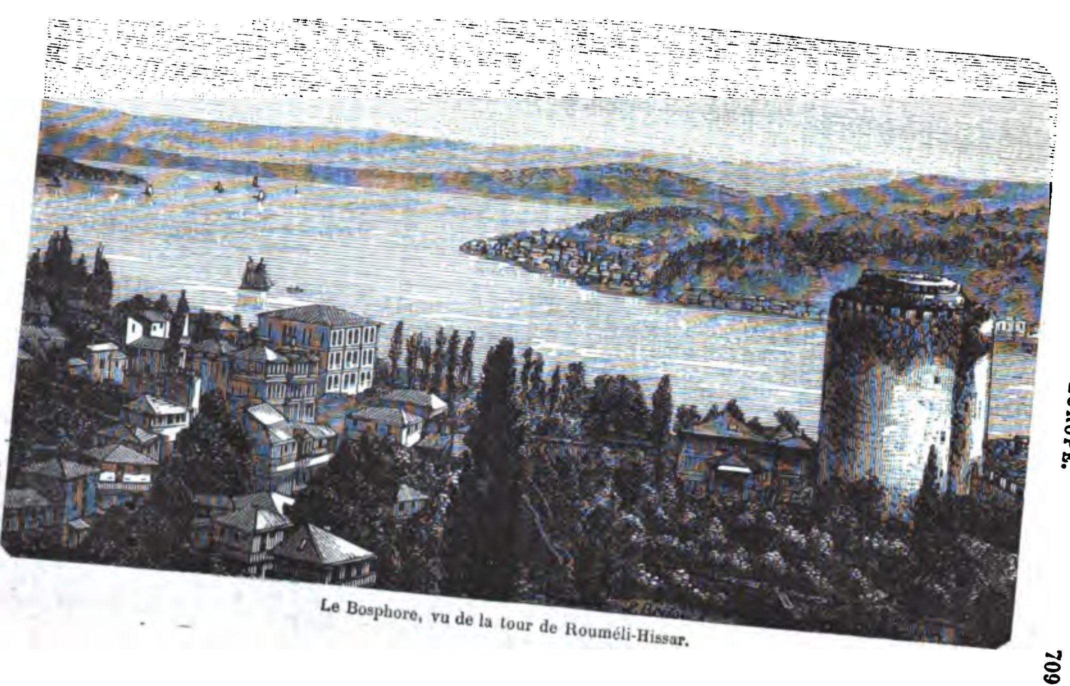
« Plusieurs représentants diplomatiques ont leur maison de campagne » à Thérapia; celle du ministre d'Italie, au milieu du quai, présente une » façade rectiligne, de moyenne grandeur, mais de belle apparence, et une » terrasse assez longue au bord de l'eau. Derrière elle s'élèvent des jardins » et des espaliers qui se déploient comme un décor. L'ambassade de France » occupe un yali turc, d'ancienne construction, qui a jadis appartenu aux » princes Ypsilanti; après la mort tragique du possesseur, ancien hospo- » dar de Valachie, la Porte, qui avait confisqué la maison, l'offrit à la » France, en témoignage de reconnaissance pour l'énergique concours que » le général Sébastiani, alors ambassadeur de Napoléon Ier, avait prêté au » gouvernement ottoman, en 1806, lorsque la flotte anglaise était venue » mouiller devant la Pointe du Sérail. Cette demeure, recouverte par un » large toit en saillie, est très peu élevée, et son aspect est extrêmement » simple. Elle n'a qu'un seul étage percé de nombreuses fenêtres au-dessus » d'un entresol très bas qu'il surplombe; plusieurs salons en occupent la » plus grande étendue : l'un d'eux, situé à l'angle de la maison, est une » véritable lanterne d'où l'on aperçoit par dix-huit ouvertures tout le pa- » norama du détroit. Un vaste parc répand ses ombrages touffus sur le » haut de la colline; à mi-côte, sur une large terrasse, s'élèvent des pins » d'Italie séculaires; à leurs pieds, on a une vue immense, d'un bleu in- » comparable, et l'on entend de là, à travers le silence, le murmure mono- » tone des flots qui arrivent lentement de la mer.

» Le palais d'Angleterre est tout voisin de celui de France, mais il est » beaucoup plus vaste. Construit il y a peu d'années, cet édifice un peu » surchargé de tourelles et de balcons est adossé, comme le nôtre, à une » haute colline boisée et entourée de charmants jardins. C'est le point de » Thérapia d'où l'on voit le mieux l'entrée de la mer Noire : il est situé » presque en face de l'extrémité du détroit.

» Plusieurs villas qui suivent l'ambassade d'Angleterre terminent le vil- » lage de Thérapia, et la route qui longe le Bosphore se continue en sui- » vant d'abord un coteau aride, puis un repli de la montagne que de » magnifiques arbres couvrent de leur ombre, jusqu'à une large vallée où » s'ouvre la route de la forêt de Belgrade. Nous nous écartons un moment » du Bosphore pour parcourir le grand chemin de la forêt. A l'entrée, au » bord de l'eau, s'étend une prairie quelque peu marécageuse, recouverte » d'une herbe épaisse, et où se dresse un platane gigantesque. D'une même » racine sortent trois énormes troncs dont vingt hommes se tenant par la » main feraient à peine le tour. Ces masses vénérables forment un vaste » ombrage. Crevassés, ravagés à l'intérieur par le travail du temps et aussi » par les feux que les pâtres ou les soldats de passage ont allumés tant de

---

mort à Neuilly en 1872. Il fut un des plus fervents adeptes de l'école romantique, collabora activement à de nombreux journaux, auxquels il donna des articles de littérature et d'art, des romans et des poésies. Théophile Gautier employa ses loisirs à faire de nombreux voyages qui lui ont fourni la matière de récits pleins de verve, de grâce et d'esprit : *Caprices et zigzags* (in-8°, 1845); *Voyage en Espagne*, publié d'abord sous le titre *Tra los montes* (1843, 2 vol. in-8°); *Italia* (1852, in-18); *Constantinople* (1853, in-18); *Loin de Paris* (1864, in-18); *Quand on voyage*, souvenirs de Suisse, de Grèce et d'Algérie (1805, in-18). *Voyage en Russie* (1866, 2 vol. in-18); *l'Orient* (1876, 2 vol. in-8°, recueil posthume); ses poésies complètes ont été publiées en 2 vol. in-18 (1875-76).



Le Bosphore, vu de la tour de Rouméli-Hissar.

[redacted]

» fois dans leurs écorces béantes, tordus, rugueux, soutenant des branches
» colossales, ces augustes viellards, qui ont vu tant de siècles, resplen-
» dissent encore, au sommet, de la plus brillante verdure. Chaque prin-
» temps les ranime, et leur caducité sourit encore. La tradition du pays
» prétend qu'à l'entour d'eux les premiers croisés avaient planté leurs
» tentes dans la vaste plaine avant de franchir le Bosphore, et que Gode-
» froy de Bouillon s'est reposé à leurs pieds.

» Après avoir traversé le petit village de Belgrade, qui donne son nom
» à la forêt, et avoir visité les réservoirs construits par Andronic Comnène,
» l'aqueduc de Justinien, les pyramides hydrauliques, nous retrouvons la
» rive du Bosphore. C'est à une certaine distance en mer, en se laissant
» bercer au fond de son caïque, qu'il faut voir Buyuk-Déré : de là, toutes
» les villas bâties par les personnages influents de Péra se déroulent comme
» une série de jouets d'enfants. Côte à côte, les chalets et les maisons de
» campagne somptueuses ou simples rient à la splendeur du jour et res-
» sortent en lumière sur le fond des hautes collines qui bondissent comme
» celles de l'Ecriture. L'ambassadeur d'Allemagne occupe une grande maison
» un peu ancienne où l'on entre, du côté de la rue, par un péristyle grec
» précédé d'une avenue, et, du côté de l'eau, par une large terrasse; le
» ministre de Grèce, sur le quai, habite une demeure moins solennelle,
» mais qui serait charmante à Dieppe et à Trouville, avec son portique
» entouré de vigne vierge et de lierre; l'ambassade de Russie déploie, dans
» la plus belle situation du golfe, les hautes fenêtres de son palais à un
» seul étage, entouré d'arbres magnifiques; ses jardins et son parc se per-
» dent dans la montagne. Tandis que les stationnaires de France, d'Italie
» et d'Angleterre sont à l'ancre dans la baie de Thérapia, ceux d'Alle-
» magne, de Grèce et de Russie se balancent à Buyuk-Déré, devant les ha-
» bitations des ambassadeurs; sur toute la longueur du quai planté d'arbres,
» une foule d'embarcations légères, caïques dorés, gondoles, barques de
» pêcheurs, vont et viennent sur les vagues, où dansent les rayons du
» soleil. »

Salonique. — La Thessalie.

Salonique est située au fond du golfe profond que la mer a creusé entre la péninsule Chalcidique et la haute chaîne de l'Olympe thessalien. Allongée en forme de croissant, elle se développe en amphithéâtre sur les croupes du mont Kortasch, assez semblable à Smyrne, sa sœur d'Asie. « C'est la
» cité orientale qu'il faut voir passer de loin dans le rêve, sans l'approcher,
» coquette et blanche à plaisir, se mirant dans les eaux lumineuses, avec
» son noir bandeau de cyprès autour du front. Ces arbres marquent les
» lignes de cimetières qui investissent de près toute ville turque. » Quand on pénètre dans la ville, on aperçoit des rues étroites, des constructions lépreuses, des cloaques innommés. Par endroits, le quai s'est formé naturellement des immondices accumulés de la ville, qui gagnent sur la mer et étayent seules les baraques et les estacades. La ville est un véritable musée d'architecture byzantine; elle a conservé par miracle plusieurs basiliques anciennes transformées en mosquées, des temples, des arcs, des bas-reliefs. Salonique est la Jérusalem moderne de l'Orient. « Tout le long de ses ruelles
» montueuses, on rencontre de maigres fils d'Israël glissant de leur pas
» affairé et furtif; sur une population de 80 000 âmes, l'on compte que
» plus de 50 000 appartiennent à la race hébraïque. La plupart de ces

[redacted]

» familles passèrent d'Espagne en Roumélie au quinzième siècle; l'indifférence dédaigneuse du musulman étant un bienfait pour elles après les proscriptions des Etats catholiques. Salonique leur doit ce caractère sordide et actif, propre aux groupes israélites en Orient. » (Eug. Melchior de Vogué). Cette ville est aujourd'hui le grand marché des céréales et des tabacs pour toute la Roumélie; quand le chemin de fer de la vallée du Vardar rejoindra le Danube, elle deviendra l'entrepôt naturel des Balkans, de la Hongrie, des Principautés, de la Pologne, de la Russie occidentale; les paquebots qui mettent trois jours de Port-Saïd à Brindisi, quatre jusqu'à Trieste, cinq jusqu'à Marseille, franchissent en cinquante heures la distance entre l'Egypte et Salonique. Mais Brindisi et Marseille n'ont pas à redouter de longtemps encore cette concurrence de l'avenir. « Un chemin de » fer est nominalement ouvert de Salonique à Uskub; il y a trois départs » chaque semaine, un par quarante-huit heures, et rien ne prouve que les » trains n'arrivent pas habituellement jusqu'à Uskub. Au delà commencent « les régions presque mythiques de l'Albanie; ces montagnes sises au cœur » de l'Europe et dont, par un beau temps, l'on aperçoit les cimes d'Otrante » et de Brindisi, sont moins parcourues et moins bien connues de nous que » certaines peuplades du Niger... Le yatagan et le fusil sont les seules lois » de la montagne guègue où tout homme marche armé. »

M. de Vogué, voulant visiter l'Olympe et la Thessalie, se fit donner, sur le conseil de notre consul, des lettres de recommandation pour le chef des brigands Lotiri, qui *travaillait* alors dans la région de l'Olympe, traversa le golfe thermaïque sur une peyramare et aborda au port d'Ekaterini, au pied de l'Olympe[1].

« Nous traversons des vallées aux noms illustres, Pydna, Pétra, les défilés d'où les Macédoniens et après eux les Romains de Paul-Emile s'élancèrent sur la Grèce agonisante. Cette terre, se jugeant apparemment de trop fière race pour le travail, ne produit que des souvenirs historiques : de champs et de cultures, il n'y a pour ainsi dire pas de traces sur notre parcours. La route n'en est pas moins gracieuse, tantôt plongeant dans les flots du golfe sur notre gauche, rejoignant la plage aux petites échelles où se balancent les barques de pêche, tantôt remontant à droite sur les pentes orientales de l'Olympe que nous contournons. Vue d'ici, la montagne des dieux est superbe, partagée en deux par un coup d'épée à la Roland, bien ravinée, boisée de chênes et de sapins de Larisse. Elle se dresse à 4 000 mètres sur nos têtes, et avant quatre heures son ombre noire assombrit le chemin.

» Nous trouvons au point culminant de la route le gros vil-

1. Cette lecture pourrait être placée en partie dans le chapitre de la Grèce; car la Thessalie a été presque en entier cédée à la Grèce à la suite du congrès de Berlin. Nous avons inséré ces extraits à cette place, parce que l'Olympe est restée une montagne turque, que la nouvelle frontière s'arrête au Salamvrias (Pénée) inférieur, et surtout parce que la physionomie du pays et de ses habitants est restée la même que sous la domination turque.

lage de Lithochôri, où nous passons la nuit. Ce village est admirablement assis dans la verdure, au bord d'un torrent encaissé en abime, qui s'échappe de la grande fente centrale du massif. De ce point, l'œil plonge dans le cœur du géant, où les rayons du jour ne doivent jamais pénétrer. Les montagnards, misérables, peu adonnés à l'agriculture, vivant d'exploitations forestières, de charbonnages, de quelques extractions de minerais, tour à tour victimes ou complices des bandes de malfaiteurs dont l'Olympe est le quartier général, empruntent à ces conditions d'existence un caractère dur et farouche[1].

» On redescend de Lithochôri sur les pentes méridionales, crevassées de ravines profondes et de torrents à sec. Jusqu'à la côte, le pays est nu et inculte, les chevaux avancent avec peine dans les fourrés épineux de paliurus et d'acacias. Nous passons à Platamona, forteresse turco-vénitienne, pittoresquement juchée au sommet d'une roche à pic sur la mer. De là la route, — ce mot n'a bien entendu qu'un sens tout idéal, — s'abaisse sur les dernières croupes que la montagne projette vers le sud, dans la riche vallée qui s'évase en demi-cercle entre l'Olympe et l'Ossa, à l'embouchure du Salamvrias, l'antique Pénée. Nous gagnons les bords du fleuve classique à travers les belles cultures de maïs de Réchid-Pacha, sous les ombrages des platanes, des bouleaux et des chênes, qui sont doublement les bienvenus, après une traite sur les flancs de la montagne par un midi d'août. Nous ne sommes pas au bout de nos enchantements : par miracle, ce fleuve a de l'eau ! Seul, entre ses frères de Grèce, il roule autre chose que des fleurs de laurier-rose, une belle eau profonde qui pourrait tenter des barques. Un magnifique pont turc, de la grande épo-

---

1. Le brigandage est devenu dans certaines régions de la péninsule des Balkans une véritable institution. L'auteur en explique ainsi les causes : « Le banditisme est depuis longtemps un mal endémique dans ces provinces ; bien des causes assurent son recrutement : la configuration du sol, les émigrations des tribus circassiennes, la misère grandissante, la surcharge des impôts, le licenciement mal réglé des troupes irrégulières. Après une mauvaise récolte, plus d'un paysan, à bout de ressources, traqué par les agents du fisc, prend un fusil et gagne la montagne ; arrivent d'autre part des Albanais renvoyés du service sans avoir pu toucher leur paye ; une bande se forme, attend l'occasion et fond sur un village de la plaine. Le village est frappé d'une contribution de guerre calculée sur sa population ; s'il ne s'exécute pas, les riches notables sont emmenés en otages. On voit que les choses se passent suivant les règles de l'art militaire. Plusieurs communes et des habitations isolées échappent à ces razzias en composant d'une manière permanente avec les klephtes, en leur fournissant des vivres et un abri à l'occasion. Le paysan semble être pour eux, moins par suite d'une complicité morale que par l'effet de la terreur qu'ils font peser sur les campagnes. »

[redacted]

que de Sélim, à courbe très adoucie, supporté par des arches en tiers-point, nous invite à traverser : invitation fallacieuse, car il va sans dire que l'une des arches est écroulée au fil de l'eau depuis des années déjà lointaines. On traverse un peu plus haut sur un bac, et le pittoresque n'y perd rien : hommes et chevaux s'entassent sur la lourde machine, sous un berceau de sycomores, et atterrissent sur l'autre rive, devant un corps de garde albanais, qui veille à l'étroite issue de la vallée de Tempé.

» J'approche de la vallée sacrée avec l'émotion classique qui lui est due, mais aussi, l'avouerai-je, avec une défiance enracinée par de nombreuses désillusions. Est-ce l'ouvrage des siècles qui a déshonoré les paysages tant vantés de la Grèce antique ? Est-ce la riche imagination des Hellènes qui les a parés de grâces absentes ? Ce n'est pas le lieu d'agiter cette question délicate. Toujours est-il que fleuves sans eaux, vallées sans verdure, montagnes sans forêts, autorisent souvent le voyageur, embarqué sur la foi des poètes, à murmurer le *quidquid audet Græcia mendax.* Ici du moins, et pour une fois, faisons à la Grèce, notre mère, une éclatante réparation. Elle est charmante, cette gorge de Tempé, encaissée entre ses deux murailles à pic, blottie sous les platanes, ombreuse et silencieuse. Le Salamvrias, ou plutôt le Pénée, — laissons-lui son doux nom d'autrefois, — court en chuchotant sous une arche de verdure continue; le flot jaune et profond, refoulé dans ce lit étroit, ronge la pierre de la muraille de gauche. La route, telle que l'ont tracée les Romains, serpente sur une mince corniche, au flanc de la muraille de droite. Souvent les parois de roches se dressent perpendiculairement à une telle hauteur que le jour descend à peine dans ces profondeurs. La gorge se prolonge sur une longueur de quatre à cinq kilomètres, véritable oasis dans le désert pour le voyageur qui arrive des croupes brûlées de l'Olympe ou des marais desséchés de la plaine de Larisse. Après six heures de marche à travers la plaine désolée de Thessalie, marais desséché en cette saison, nous entrons dans un grand village de boue, entouré et coupé de cimetières vagues : c'est Larisse, capitale de la province. Rarement ville a produit sur moi plus triste impression. Elle sent la mort, et ceci n'est pas pris au figuré. Les alluvions croupissantes du Salamvrias, qui déroule son flot jaune autour de Larisse, chargent de fièvres ce triste ciel; elles sont rendues plus malignes par le mauvais état des cimetières turcs qui usurpent un tiers de la ville, chaos de tombes noyées dans la fange, champs de mort en friche, di-

[redacted] [redacted]

rait-on, qui n'ont pas ici leur végétation habituelle de platanes et de cyprès. Aux portes du faubourg, des nègres du Soudan campent dans des huttes : ce sont les restes des bataillons qu'Ali de Tepelen recrutait en Egypte; ils ont fait souche ici et continuent à peser sur la terre, comme l'ombre du terrible pacha de Janina. Du moins celui-là faisait vivre le pays, d'une vie sanglante et dure, il est vrai; mais enfin ce n'était pas le silence de la mort. A chaque pas que l'on fait dans ces provinces, des ponts relevés, des routes réparées, des traces d'une volonté énergique, — la chose rare entre toutes sous ce ciel, — témoignent qu'Ali de Tepelen eût pu faire comme son homonyme d'Egypte, s'il avait réussi comme lui, un grand organisateur. Aujourd'hui Larisse renferme de vingt-cinq à trente mille habitants.

» Nous traversons à gué le Pénée, bien déchu depuis Tempé, ruisseau fangeux entre des berges de sable. Arrêt au village de Zarkos, dans une grosse ferme appartenant à un riche banquier de Constantinople. La plaine de Thessalie, qui devrait être le grenier des provinces environnantes et du nord de la Grèce, a appartenu un moment à Ali de Tepelen, du droit de la conquête. Quand la Porte eut châtié le pacha rebelle, ses biens furent confisqués et devinrent pour les sultans une réserve d'apanages; ils s'en servirent pour doter de hauts dignitaires, et la plaine se trouva ainsi morcelée en un certain nombre de grosses propriétés. Plusieurs sont restées aux mains des beys musulmans, leurs héritiers; d'autres, comme celle de Zarkos, ont été vendues aux financiers de Galata; le palais a récemment concédé les terres qui lui appartenaient encore à un capitaliste arménien, devenu le plus grand propriétaire de la Thessalie. Quelques-unes de ces fermes nourrissent jusqu'à six cents têtes de bétail. On y cultive le blé, le coton, le tabac, la vigne. Les maîtres chrétiens de ces grandes exploitations font beaucoup pour le développement agricole du pays; on commence à y introduire les machines à vapeur. Tout cela est un peu hâtif, et si ce n'est pas la charrue avant les bœufs, c'est du moins la machine avant la charrue. — Le cultivateur grec est assez laborieux et se fait vite aux améliorations dont il saisit l'utilité; mais sur certains points ses préjugés sont extrêmement difficiles à déraciner; il n'irrigue ni ne fume; il fait volontiers la chasse aux arbres, professant la même haine que le paysan espagnol pour la verdure « qui donne la fièvre. » Tous ces cultivateurs sont métayers : ils gardent les deux tiers de la récolte et remettent un tiers au propriétaire, après

[redacted]

la dîme prélevée (13 p. 100). La dîme! là est le grand fléau, non pas tant dans l'institution elle-même que dans la façon dont on l'applique. En ce moment, fin d'août, les blés sont moissonnés et engerbés; il ne reste qu'à les battre, semble-t-il. Ce n'est pas si simple. Nul ne peut battre une gerbe avant que la dîme ne soit prélevée; mais, pour qu'elle soit prélevée, il faut qu'elle soit adjugée, — pour qu'elle soit adjugée, que l'administration ait fait son choix entre les offres des concurrents. Or, à cette heure, la ferme des dîmes n'est pas encore adjugée pour l'année courante! Les gerbes attendront l'adjudication, et, tandis qu'elles attendent, les orages en détruiront peut-être la meilleure part. Ce détail dit tout. Si l'on ajoute à cette misère chronique les misères accidentelles, les corvées qui enlèvent au cultivateur une partie de son temps, on comprendra qu'il y ait des années où, comme on me l'affirme, il ne gagne même pas sa semence. En outre les grains de la Thessalie, qui semblent avoir dans le port de Volo le plus proche et le meilleur des débouchés, n'y arrivent que durant quelques mois de l'année, grâce au détestable état des communications. Pendant la mauvaise saison et à chaque débordement du Salamvrias, c'est à dos de mulet qu'il faut transporter les récoltes. » (Melchior de Vogüé, *la Thessalie*; *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1879.)

Les monastères de l'Athos. — Le Météore.

Suivant une tradition grecque, Jésus-Christ aurait débarqué sur le littoral de la Chalcidique, et visité le promontoire célèbre que terminent au sud les falaises à pic du mont Athos. De là le prestige dont cette montagne jouit auprès des sectateurs de Photius. La *Montagne Sainte* (Hagion oros) est devenue le but d'un pèlerinage aussi fréquenté que les lieux saints de Judée et de Galilée, dès les règnes des premiers empereurs chrétiens. « Aussi n'est-ce pas un médiocre sujet de surprise pour les voyageurs occidentaux que de voir fleurir en ces lieux des coutumes dont ils pouvaient » croire la tradition abandonnée depuis le temps d'Amrou et de Chosroës. » Ce qu'ils observent à l'Athos, ces usages, ces manières de vivre, c'est » Gaza, c'est Sceté, c'est Tabenne; ces vieillards amaigris par l'âge et les » privations, ce sont les Pères du désert. »

« Parcourez d'une extrémité à l'autre et dans toutes les directions cette pointe de terre longue d'environ 50 kilomètres, large de 6 ou 8, vous ne découvrez pas une localité, si perdue soit-elle au milieu des rochers, si enfouie au fond des ravins, si haut perchée aux sommets des pics, qui n'ait quelque chose

d'insolite et de curieux. Et d'abord, ce sont les vingt grands monastères où se gardent intactes les plus précieuses épaves de cette civilisation byzantine si peu connue de l'Occident, et d'autant plus attrayante à étudier qu'elle nous est moins familière. Chacun de ces monastères, véritables villages fortifiés, renferme cinq, dix, vingt églises ou chapelles remplies de la base au faîte de fresques immenses où se révèle un art plein d'originalité et de caractère. Dans les sacristies sont accumulés des trésors d'orfèvrerie: reliquaires, croix, châsses, ornements, triptyques, panaghias miraculeuses; et sur les rayons des bibliothèques s'entassent des manuscrits précieux, des palimpsestes, des éditions rares, parmi lesquels les chercheurs érudits ont fait plus d'une découverte de valeur[1]. Puis, en outre des grandes maisons, ce sont ces multitudes de skytes[2], d'oratoires, de chapelles disséminés sur tous les points de la montagne et du rivage, tantôt cramponnés à des rocs qui surplombent la mer à de vertigineuses hauteurs, tantôt cachés dans les replis de vallées mystérieuses dont la végétation touffue les dérobe à tous les regards.

» A peine a-t-on fait un pas sur le territoire saint que de toutes parts on est environné de scènes pittoresques. On n'aperçoit d'abord ni monastères, ni oratoires; à perte de vue, rien que des taillis et des bois. Mais quels bois! Végétation du Nord, végétation du Midi se rencontrent ici et s'unissent pour composer le plus splendide poème de verdure qui se puisse imaginer. Des arbres géants étendent leurs grands bras au-dessus de nos têtes à des hauteurs que nous ne pouvons apprécier. Les espèces de nos contrées prennent des proportions inusitées, au point que nous avons de la peine à les reconnaître. Les bruyères qui jonchent de leurs tapis variés le voisinage immédiat de la route, les genévriers, les fougères, les myrtes, les lauriers atteignent leurs limites extrêmes de développement. Essences résineuses, hêtres, chênes,

1. MM. de Sébastianoff, Mynoïde-Minas, Miller, Langlois, Robert Curzon et d'autres ont dressé le catalogue des manuscrits conservés dans les couvents. M. de Sébastianoff a reproduit à l'aide de la photographie : 1° un manuscrit du douzième siècle en caractères microscopiques; 2° des sermons de saint Grégoire le Théologien, de Jean Damascène; 3° un traité inédit de médecine; 4° la géographie de Ptolémée; 5° une liturgie de saint Jean Chrysostome sur parchemin; 6° des chartes en langues grecque et slave; 7° des fragments de la légende Dorée. Dans ces catégories d'ouvrages, on trouve des manuscrits grecs, slaves, géorgiens, remontant aux dixième, onzième et douzième siècles, écrits en caractères d'or, avec miniatures et vignettes, ou reliés en argent repoussé, de la plus grande beauté.

2. Les skytes sont de petits monastères dépendants des grands centres.

[redacted]

caroubiers, platanes d'Orient se mêlent et forment à chaque pas de nouvelles combinaisons de paysage. Ici de sombres cyprès s'élancent d'un massif d'oliviers grisâtres; là des chênes verts marient leur verdure à celle de figuiers gigantesques et de vigoureux érables. Des milliers de plantes grimpantes et de lianes en fleur s'enlacent aux branches et s'enroulent en replis tortueux autour des troncs robustes. Des clématites, des chèvrefeuilles, des vignes folles se suspendent aux buissons et rampent jusqu'au haut des branches, d'où elles retombent vers le sol en gracieuses guirlandes. Puis, au loin, par delà les hautes futaies, tantôt à demi masqué par l'inextricable réseau des branches, tantôt se découvrant sur un espace illimité, le clair azur de la mer qui termine invariablement toutes ces perspectives. »

Le village d'Erisso ou Hiérisso est situé au fond du golfe de Stellaria, sur l'isthme étroit qui unit le promontoire de l'Athos à la péninsule chalcidique. Au sortir d'Erisso, on franchit une colline et l'on descend dans la petite plaine de Pravlika, où les moines possèdent des domaines et des fermes. La langue de terre de Pravlika, large au plus de 2 kilom., est la partie la plus étroite de l'isthme. C'est là que Xerxès fit autrefois percer un canal pour faire passer ses navires et éviter le promontoire d'Acté, fatal à la flotte de Darius, et encore aujourd'hui redouté des marins pendant les mois d'hiver. On a retrouvé de nos jours des excavations, des terrassements et fondations qui indiquent la direction du canal de Xerxès, et justifient les assertions des historiens grecs.

Le premier monastère qu'on aperçoit au sortir des forêts est celui de Khilandari ou Khilandar, qui dresse sa masse imposante et irrégulière sur un sol inégal. « Sur cette muraille se dessinent, à une certaine hauteur, des » assises de pierre, rouges et grises, accompagnées d'imbrications qui en » égayent un peu la surface nue et sévère. Puis à une distance considérable » de terre, plusieurs rangées de galeries, soutenues par des solives peintes » en rouge et couronnées par des toitures, se projettent en avant et suivent » presque sans discontinuité les inflexions et les angles du mur. Tout cela » déroute un peu... C'est sur ces galeries que s'ouvrent les cellules des » caloyers (moines); ils apparaissent d'ici et de là, allant et venant avec la » rapidité de gens affairés, ou bien se promenant gravement et s'accoudant » aux balustrades pour contempler les derniers reflets du soleil. »

« Au delà de Khilandari, les monastères s'échelonnent de distance en distance sur le bord de la mer, dans de ravissantes positions. On en compte quatre avant la bourgade de Karyès : Sphigmène, Vatopædi, Pantocrator et Stravronikita. Chacun d'eux possède ses églises, ses bibliothèques, ses trésors d'art, et il semble, lorsqu'on passe de l'un à l'autre, qu'on parcourt les différentes salles d'un immense musée.

» ... Sur une éminence voisine de Vatopædi s'étendent de

vastes bâtiments en ruine. C'est là, qu'au siècle dernier le patriarche de Constantinople Cyrille V avait établi une école de hautes études où enseignèrent Eugène Bulgaris et Nicolas Mezzovo. Tout le pays environnant est d'une rare magnificence. Coupé de vallées profondes et de ravins étroits qui serpentent à travers les forêts, il offre aux regards une succession d'admirables points de vue. Bientôt apparaissent les deux monastères de Pantocrator et de Stravronikita dont les masses robustes se dressent sur des bases de roc sans cesse fouettées par la mer. Au delà, la cime blanche de l'Athos, dépouillée de toute verdure, s'élève triomphante dans le ciel bleu et resplendit aux dernières lueurs du soleil. C'est avec ce superbe horizon en vue que nous franchissons, à la clarté du crépuscule, les rampes boisées qui nous séparent de Karyès.

» Karyès est la capitale du pays, mais c'est une capitale sans analogie d'aucune sorte avec les grands centres de population auxquels ce titre est attaché en d'autres lieux. Karyès est un chétif hameau situé à une certaine distance de la mer au cœur de la montagne. Ses quelques maisons agglomérées autour de l'église métropolitaine s'alignent le long d'une rue unique d'où la vie est absente. Nul bruit, nul mouvement; seul le murmure des torrents qui s'écoulent à travers de vertes prairies fait diversion à ce silence. De chaque côté de la rue s'ouvrent d'étroites et obscures boutiques, au fond desquelles on distingue de vagues formes noires accroupies sur le plancher, dans une immobilité qui rappelle les flegmatiques marchands des bazars du Caire et de Damas. De ces gens, qui portent le costume monastique, les uns sont tailleurs, les autres pharmaciens, le plus grand nombre vend des images peintes ou sculptées sur bois. Mais ce ne sont pas ces tristes commerçants qui pourraient donner une importance quelconque à la misérable bourgade où ils végètent; et si Karyès est considéré comme le centre de la montagne, c'est qu'elle est le siège de son gouvernement.

» Etrange gouvernement, s'il en fut, que celui de l'Athos! Toute l'administration du pays est entre les mains des moines. Chacun des vingt grands monastères envoie à Karyès ses délégués, et là ceux-ci délibèrent en commun sur les affaires qui intéressent l'ensemble de la communauté. Le pouvoir exécutif se compose d'un conseil permanent de quatre membres de l'assemblée nommés épistates, lesquels sont présidés par l'un d'eux élu pour cinq ans, qui porte le titre de « Premier homme d'Athos »

[redacted]

et possède les attributions d'un véritable chef d'Etat. Quelques palikares albanais sont chargés de la police. Quant aux Turcs, on se borne à leur payer tribut, et ils ne se mêlent en rien du fonctionnement administratif et législatif de la république. Le mudir ou caïmakan qui réside à Karyès au nom du sultan jouit ainsi d'une vraie sinécure, et le pauvre homme doit avoir de grandes ressources d'esprit ou de vastes capacités de sommeil, pour ne pas périr d'ennui et de désœuvrement à son poste inutile. » (St. de NOLHAC, *Dalmatie, îles Ioniennes, mont Athos*; Paris, in-18, 1882, Plon.)

Les autres couvents sont ceux d'Iviron, Karakaio, Lavra, Xéropotamou, etc. non moins curieux et d'accès plus difficile. L'entrée des 20 monastères de l'Athos est rigoureusement interdite aux femmes. « Les revenus de tous ces » couvents, dit M. A. Proust qui les a visités il y a vingt-cinq ans, sont produits » par l'exploitation des bois, la vente des noisettes et des olives. Koutlou- » mousis récolte à lui seul 200000 ocques de noisettes. Lavra, Iviron et » Philothéon exploitent annuellement pour 500000 piastres de bois. Outre » ces produits, les monastères ont de vastes propriétés appelées *métok*, en » Valachie, dans l'île de Thaso, et sur le littoral de la Turquie d'Europe. La » Montagne Sainte est peuplée d'environ 6000 moines et frères lais répartis entre les 20 couvents forteresses, les 11 skètes ou hameaux et les 190 ermitages d'anachorètes. Les églises et chapelles sont au nombre de plus de 1000. Il faut ajouter aux sources de revenus indiquées plus haut les produits des jardins et des vignes, la récolte des olives, l'apiculture et la pêche côtière, la vente des saintes images peintes, d'ornements sacerdotaux, de rosaires, et de divers objets en bois sculpté fabriqués par les moines. Il y a toujours quelques moines en voyage pour quêter et pour placer les articles de cette industrie.

Le couvent du Météore. — Les couvents de l'Athos ne sont pas les seuls de cette région. La Turquie, foyer de l'islamisme, séjour du commandeur des croyants, en est parsemée. Ceux qu'on rencontre en Thessalie, à quelque distance de Trikhala, sur un territoire qui fait aujourd'hui partie de la Grèce, sont moins connus et beaucoup moins accessibles encore que les monastères de la Chalcidique. On n'y pénètre que par une ascension tout à fait inusitée. MM. Léon Heuzey, de Vogüé, Stéphan de Drée, les ont visités et décrits. « Sur les 20 ou 24 couvents qui existaient autrefois, » écrit ce dernier (*Tour du Monde*, 1881, 2e *sem.*), il en reste 7, dont » 3 seulement valent la peine qu'on les visite. A l'époque où j'arrivai au » Météore, ces 7 monastères étaient habités par une centaine de moines au » plus. Tout était ruine et silence sur les emplacements des autres cou- » vents, abandonnés à des époques plus ou moins éloignées... Les trois » plus importants sont le *Météore*, *Saint-Vaarlaam*, et *Saint-Etienne*... » De Kalabaka au couvent du Météore le chemin n'est pas facile; il faut » contourner tout le groupe de rochers à côté duquel est situé le village, » par des chemins presque imperceptibles à travers des bois, des ronces et » des rochers qui devaient et doivent encore singulièrement faciliter les » attaques dont le pays a toujours été infesté. Le rocher du Météore s'élève » perpendiculairement à une hauteur énorme au-dessus de la plaine. Ordi- » nairement l'arrivée des voyageurs est signalée au couvent par un appel,

» un cri, une voix ou une sorte de corne. A ce signal, les moines descen-
» dent un filet où se trouve un d'entre eux, qui demande l'autorisation dont
» l'on doit toujours s'être muni et remonte pour la communiquer à son supé-
» rieur; ce n'est qu'après la vérification de ce passe-port au couvent que le
» filet redescend pour vous emporter... Je m'installai aussi bien que possi-
» ble, puis on m'éleva dans les airs. J'avoue très sincèrement que ce genre
» de voyage me fut des plus désagréables : il dura quatre ou cinq minutes,
» temps que je trouvai d'une longueur insupportable; le panier s'arrêta et
» l'on m'attira sur une plate-forme à l'aide d'un grand crochet. Cette espèce
» de transbordement est peut-être plus insupportable encore que tout le
» reste. »

Les Albanais.

Les Albanais (les *Blancs* ou les *hommes indépendants*) appelés Arnautes par les Turcs, se donnent à eux-mêmes le nom de *Skipétars* (habitants des rochers). Leur population est évaluée à 1500000, 1300000 ou 1800000 âmes. Il y a 46000 Skipétars en Serbie, Bulgarie et Bosnie, 173000 en Grèce, 60000 dans l'Italie méridionale, d'autres en Dalmatie. Leurs *phars* ou tribus se divisent en quatre groupes : *Guégarie*, *Toshkarie*, *Liapourie*, *Djamourie*. Les Guègues occupent l'Albanie septentrionale de *Scutari* à Prisren et d'El-Bassan aux sources de la Boïana. Ils sont mahométans sunnites, et massés autour de Scutari, le long de la Boïana, sur la côte, à Antivari, Dulcigno, Croïa, Alessio, Tirana, Durazzo, et jusque vers le Scombi et le lac d'Ochrida dans l'intérieur. — Les Guègues montagnards ou *Malisori* sont chrétiens; les *Klementi* sont un de leurs clans, et ont prêté main forte aux Turcs contre les schismatiques; les *Mirdites*, catholiques aussi, sont un clan de la plaine dont la capitale est Orosch, dans le massif montagneux qui commande l'unique route de Turquie au Monténegro; ils sont renommés par leur loyauté, leur bravoure, et leur caractère implacable; George Castriot (Scanderberg, Iskenderberg) était mirdite. — Au midi sont les *Toshks*, de tous les plus perfides, les uns schismatiques grecs, les autres musulmans chiites; ils ont des villes et couvrent les monts de Pristina. Ali de Tepelen était Toshk. — Les *Liapes*, *Lapis* ou *Japides* peuplent les rochers acrocérauniens le long de l'Adriatique, entre les districts des Djames et ceux des Toshks. « Le vol est leur gagne-pain habi-
» tuel. Leur stupidité les rend méprisables aux yeux des autres Albanais,
» pour lesquels leur nom est un terme d'injure. Ils se prétendent musul-
» mans. On ne trouverait pas parmi eux, je ne dirais pas un individu, mais
» un uléma sachant lire. Leur méchanceté n'a d'égale que leur laideur. »
(J. Carlus.)

Les *Djames* ou *Djamides*, musulmans sunnites, sont resserrés entre le territoire de Janina et la frontière grecque. « Ils sont avides, inhospitaliers,
» tout l'opposé des Guègues dont l'étranger devient en quelque sorte le
» frère dès qu'il a mangé avec eux le pain et le sel, quoique l'on puisse
» dire d'eux comme Tacite des Germains: Ils reçoivent les présents sans
» penser qu'ils doivent en garder la mémoire; ils les donnent sans exiger
» en retour que l'on en soit reconnaissant. » Leurs principaux phars (*Massarakiens* et *Aïdonites*) sont riverains de l'Achéron (*Mavropotamo*), la rivière noire[1].

---

1. En 1878, le traité de San-Stefano, qui livrait à leurs ennemis une partie du

[redacted]

« L'Albanais a une distinction parfaite, la tête petite, le nez fin, l'œil vif, ouvert en âmande, le cou long, le corps maigre, la poitrine énormément bombée, les jambes nerveuses. Doué d'une prodigieuse souplesse de muscles, il porte dans sa démarche et ses attitudes l'air un peu théâtral d'un athlète de l'antiquité. Il rappelle le type primitif du Grec, tel que la sculpture l'a représenté sur les marbres d'Egine. La magnificence de son costume est proverbiale. Un justaucorps, étincelant de boutons dorés et de broderies en soie de toutes couleurs, lui descend du cou jusqû'à la ceinture et dessine admirablement sa taille et tous ses mouvements. Les deux manches, le plus souvent ouvertes et détachées des bras, flottent derrière les épaules. Ce qui caractérise avant tout l'enfant des *phis* ou clans albanais, c'est le *phistan*, qui rappelle le kilt des anciens Celtes et la jupe courte des soldats romains. Le phistan ou la *foustanelle* se compose de cent vingt-deux morceaux de toile coupés en biais et très larges aux extrémités inférieures, où ils forment des plis innombrables. Longue de près de deux pieds, cette espèce de jupe, ornée d'un feston de soie brodé à jour, se serre autour des hanches avec une coulisse. On doit avouer, à la honte des guerriers albanais, que les foustanelles blanches et propres sont rares. Un brave se vante de n'en avoir qu'une et de la porter sans jamais en changer, jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux. Il croit montrer par là qu'il dédaigne la mollesse et le luxe.

» Les Albanais se rasent la tête comme les Turcs, avec cette seule différence qu'ils laissent flotter par derrière, dans toute sa longueur, une touffe de cheveux qu'ils ne coupent jamais. Leur

---

leur territoire, indigna les clans albanais. Une ligue albanaise se forma, avec un comité central exécutif, pour organiser la résistance, lever les troupes, les impôts. Les femmes turques, habillées en homme, s'enrôlèrent et jurèrent de se défendre jusqu'à la mort. La Porte envoya Méhémet-Ali-Pacha pour pacifier l'Albanie; il fut massacré avec une escorte; Mouktar-Pacha ne put empêcher la désertion de ses soldats qui n'étaient pas payés. La ligue albanaise, malgré la défection des Mirdites et l'hostilité du Monténégro, lança la proclamation suivante : « Albanais! L'Europe a créé une principauté pour les Bulgares. La Bosnie et l'Herzégovine ont été livrées à l'Autriche. La Serbie et le Monténégro ont obtenu l'indépendance et une augmentation de territoire, la Roumélie son autonomie, et nous, qu'avons-nous reçu? Nous, les Albanais, nous ne sommes pas des immigrants, mais les habitants primitifs de ce pays; nous avons été libres et indépendants plusieurs siècles auparavant, et nous pouvons justement revendiquer le droit de former un Etat. La Thessalie, l'Epire, l'Albanie, voilà le patrimoine de la nation albanaise qui compte trois millions d'âmes. Notre patrie doit être libre et indépendante et gouvernée par un prince de notre choix. C'est là ce que nous voulons, sinon la mort. » Le Divan multiplia les intrigues, et compta pour triompher de la ligue sur les divisions religieuses entre les éléments musulmans, catholiques et schismatiques grecs qui la composaient.

coiffure est le fez rouge ; les ulémas se réservent le turban, ainsi que le droit de porter la barbe ; les simples mortels ne laissent croître que leurs moustaches. La coiffure des femmes ne diffère de celle des hommes que par les pièces de monnaie dont elle est ornée, et par les tresses abondantes qui s'en échappent de tous côtés. La chaussure des guerriers est une sorte de guêtre en drap, garnie d'agrafes et de galons de soie, imitée du cothurne antique. Elle descend du genou jusqu'au pied qui est recouvert, tantôt d'un soulier de maroquin rouge, tantôt d'un simple morceau de cuir non tanné, attaché comme une sandale autour de la jambe avec des cordons...

» Les armes des Albanais sont : un coutelas ou *kandgiar* à manche orné, autant que possible, d'argent ou de nacre, de perles, et deux ou trois longs pistolets. Ils ont remplacé leur ancienne carabine (*djeferdan*) et le grand fusil (*arnaoutka*) du poids de douze livres qui portait à trois cents pas, par la carabine Martini. Leurs chefs ont quitté le riche *toké* du moyen âge, cuirasse bosniaque à mailles d'argent ou de vermeil, qui parait à peine un coup de sabre. Ils n'ont d'autre lit que la terre, sur laquelle ils étendent une natte en feuilles de palmier ou quelque riche tapis rapporté du pillage. Ils dorment tout habillés, après s'être fait un oreiller de leur *képé* (chlamyde rouge) ou de leur *abas*, manteau en poil de chèvre ou en peau de mouton. »

Les tribus musulmanes et catholiques de ces hautes montagnes se livrent des combats sanglants ; les Grecs et les Slaves sont particulièrement détestés. La victime trouve un vengeur dans ses proches parents et dans ses fils. « A son lit de mort, le vieillard énumère les têtes moissonnées dans son *phar* et recommande à ceux qui lui survivent les vengeances qu'ils doivent poursuivre. « Il y a trêve durant les vendanges, les moissons et les semailles. Quelquefois les phars voisins s'interposent. « Les » *pliaks* (maîtres ou vieillards) au nombre de douze ou de vingt-quatre, » s'asseoient en cercle sur une éminence et forment le *Krveno-Kolo*, la » ronde du sang, sous la présidence du *papas* du phar qui poursuit sa ven» geance. Les cloches des villages voisins sonnent à toute volée, les femmes » arrivent dans leurs plus riches atours, des prières solennelles sont réci» tées devant l'église pavoisée de drapeaux. Douze mères du phar offenseur, » leurs nourrissons au sein, gémissent prosternées au pied de l'offensé. » Pendant ce temps, les juges du Kolo débattent la *Krvina*, prix du sang. » Toutes les blessures, tous les morts sont minutieusement comptés et taxés » d'après le tarif : 1 500 piastres (environ 300 francs) pour un mort, 750 » piastres pour une blessure grave, payables en bœufs et en moutons à » défaut d'argent. L'offenseur paraît, ayant au cou l'arme de l'offensé ; il se » traine sur les genoux jusqu'au papas qui lui ôte cette arme et la jette au » loin ; les parents de l'offensé s'en saisissent et la brisent. Le chef de la » famille relève son ennemi en fondant en larmes, et va se jeter avec lui

[redacted]

» dans les bras du papas. Une paix éternelle est jurée entre les deux phars, » l'offenseur donne un splendide repas, et l'offensé lui remet une partie, » souvent le tout de la Krvina. »

On comprend que chez un peuple aussi belliqueux, les maisons soient garnies de meurtrières, parfois flanquées de tours crénelées, et juchées sur des monticules où l'on n'arrive que par des escaliers et des échelles. L'état de guerre est presque permanent; quand la vendétta manque, on saisit la moindre occasion d'attaque et de brigandage (*tcheta.*)

« Un riche qui ne croit pas l'être assez, se proclame *boulouk-bachi* (capitaine) et enrôle les oisifs. Il a bientôt réuni une bande enragée d'aventuriers qui devient sa famille d'adoption et l'appelle son père. De sept à neuf francs par mois, voilà pour la solde, la nourriture, l'habillement, l'armement et le campement de chacun. Ce n'est pas ruineux. Le *père adoptif*, que ses armes plus splendides et son costume de brocart d'argent et d'or distinguent seuls de ses *enfants*, entre en campagne. Alors commence une guerre de partisans, savante, pleine d'embuscades et d'attaques soudaines. L'ennemi désigné, surpris de toutes les manières, est criblé de coups de fusil ajustés avec une sûreté de coup d'œil étonnante, qui lui viennent des ravins, de derrière les arbres, de partout. On l'aborde à l'arme blanche, avec des cris furieux : *Aspra! aspra! I xilon, xilon, kai xilon!* De l'argent! de l'argent! ou des coups, des coups, et des coups! Et l'on persifle au retour les malheureux qui n'ont pas trouvé à s'enrôler, et ont fait une tournée pacifique comme tailleurs, maçons ou faucheurs pour amasser l'argent de leur hiver.

L'Albanie est la terre des superstitions; on y croit à tous les dieux et à tous les génies « quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, tous pouvant » être utiles. On a tant besoin de se sentir protégé! » On vénère les sources et l'on dépose des fleurs, des cailloux, des branches vertes, des poils de sa moustache dans des niches disposées au-dessus des fontaines pour en chasser les vampires; on fait bénir les balles par le prêtre, on demande des talismans à l'uléma pour se garder du mauvais œil et de la rencontre des serpents. L'Albanie est le paradis des sorciers; ils viennent tous du district Gagoré dans la chaine du Pinde. « Esculape a remplacé Apollon sur le sommet sacré. » Ces sorciers ont le monopole de la chirurgie : par leurs prières cabalistiques et leurs onguents, ils prétendent guérir toutes les plaies, leur principal remède est de recommander aux blessés l'usage exclusif de l'eau-de-vie « afin d'entretenir les chairs vives et d'éviter la gangrène. »

« Enumérer les superstitions albanaises serait une œuvre de longue haleine. Le prêtre maudit solennellement les insectes des champs, conjure la grêle, éloigne les orages. Dangereux pou-

voir avec des fidèles si peu commodes ! On rencontre souvent, le long des routes, des arbres garnis de pierres à l'intersection des branches ; ce sont des ex-voto que les voyageurs suspendent ainsi, dans l'espoir que les génies des forêts, touchés de cette offrande, délivreront leurs membres de la lassitude. L'homme qui croit avoir été frappé du mauvais œil a soin de toucher du fer, ou mieux, de tirer un coup de pistolet, pour éviter de s'égarer sur la route et de trébucher au bord des abîmes. Il est reconnu que les esprits malins n'aiment pas le bruit, et les voisins d'une jeune mère viennent faire grand tapage, pendant sept nuits, autour de sa demeure, pour l'empêcher de dormir ainsi que son enfant, dans la crainte des charmes funestes que les démons pourraient jeter sur leur sommeil. Les Skipétars ont grande confiance en des amulettes qu'ils ne quittent jamais, qui se transmettent de père en fils, et ont la vertu de préserver des blessures, leur unique souci. La crise qui termine leur existence est la seule maladie de ces hommes, tant leur genre de vie les rend robustes, insensibles à toutes les vicissitudes des saisons comme aux intempéries des climats. Les simples malades sont transportés à l'église du village où le prêtre récite sur eux des prières ; si leur état est trop grave pour permettre ce transport, on se contente de leurs habits. Les malades furieux, possédés, sont frappés de verges jusqu'à ce qu'ils aient confessé tous les noms du diable qui sont entrés en eux ; ces noms sont ensuite écrits, avec force anathèmes, sur des morceaux de papier que l'on livre aux flammes. » (J. Carlus, *les Albanais*. — *Revue de géographie*, 1er semestre 1881.)

L'Administration turque.

« Le palais ou séraï du pacha d'Andrinople s'élève au milieu de la ville. C'est une maison moderne où les corps de bâtiments, disposés en carré autour d'une cour, présentent de longues surfaces blanches, crépies à neuf et sans style aucun. Tous les services de la province s'y trouvent centralisés ; le palais renferme même la prison, que tout gouverneur turc veut toujours avoir sous la main. Le fond de l'édifice est réservé aux femmes, la partie qui donne sur la rue aux diverses administrations. Au rez-de-chaussée sont les bureaux du sandjak ou arrondissement d'Andrinople ; au premier ceux de la province entière. On entre dans un vestibule encombré de soldats, de domestiques qui font la

[redacted]

cuisine, de solliciteurs qui dorment ou causent en attendant leur tour d'audience; c'est la confusion la plus bigarrée qui se puisse imaginer. Chaque bureau donne sous ce vestibule; comme la chaleur est très grande, les portes restent ouvertes. Chacune de ces chambres offre le même aspect. Des employés sont accroupis sur des canapés; tout en prenant du café que des serviteurs ne cessent d'apporter, ils écrivent lentement sur leurs genoux, mieux vaudrait dire qu'ils dessinent, tant il leur faut de peine et d'attention. Il n'y a là ni dossier, ni carton, ni registre, ni tout le mobilier ordinaire de nos administrations. De grands sacs de percale blanche pendus au mur contiennent les archives de cette bureaucratie; ces actes ne sont pas pliés, mais roulés comme des rubans. Quand on veut consulter une pièce, on vide par terre un sac, puis deux, et on développe ces innombrables rouleaux. Un employé passe quelquefois la journée à chercher une note peu importante; les Turcs sont admirables pour supporter ces ennuis, qui ne les lassent jamais. Après une longue enquête de ce genre, le plus souvent infructueuse, l'heure d'aller dîner est venue; un *zaptié* (ces gendarmes remplissent au séraï l'office d'huissier) remet tous les rouleaux dans les sacs, presque toujours au hasard. C'est un lieu commun qu'un bureau ne peut jamais fournir la pièce qu'on lui demande. Une réforme très simple, qui n'est pourtant pas dans le hatti-houmaïoum, serait de prescrire aux employés de ne plus rouler les pièces administratives, et de remplacer les sacs traditionnels par des cartons.

» C'est parce que les pièces sont roulées qu'un ministre turc n'a de portefeuille que par métaphore, et marche toujours suivi d'un domestique qui porte une petite valise. On voit encore quelquefois dans la Grèce constitutionnelle des hommes du vieux parti, arrivés aux plus hautes charges, ne pas consentir à prendre sur le bras un dossier commode et d'un faible volume, mais se rendre chez le roi ou à la chambre tenant à la main un mouchoir où ils ont renfermé les dépêches les plus importantes. Ces vieillards sont les fils des anciens primats, ils n'ont pu abandonner une coutume qui du temps de leur père était toute naturelle.

» Au premier étage est le cabinet du vali. S'il est peu aisé pour un Européen de se figurer comment fonctionnent des bureaux turcs, il lui est bien plus difficile de comprendre comment un gouverneur suffit aux affaires qui lui incombent. Il est le

maître souverain de la province, chef de la police, général d'armée, directeur des finances, président des conseils de gouvernement et des tribunaux ; il doit voir à tout, s'occuper de tout, et en même temps que d'affaires privées, combien de minimes détails ne sont pas soumis à sa décision suprême! Pour une injure, pour un bakchich donné inutilement, pour la moindre faveur, c'est à lui qu'on s'adresse. Du lever au coucher du soleil, il reçoit quiconque se présente. Les plus simples Turcs arrivent sans se faire annoncer; on dirait un chef patriarcal qui connaît tous ses administrés. Certainement les inférieurs arrangent à leur guise beaucoup de contestations, mais en principe le vali est seul responsable ; puis, qu'il est commode de lui renvoyer les difficultés trop embarrassantes! qu'il est naturel de s'adresser à un homme dont la décision est sans appel! Un gouverneur de province, du reste, ne fait que se soumettre, dans son ressort, aux exigences que subit le grand vizir lui-même. A Constantinople, vous voulez dessiner un bas-relief, visiter un palais, un arsenal, obtenir la moindre permission, le plus sûr est de présenter requête au premier ministre; le cachet de ce haut magistrat est un talisman des Mille et une Nuits. Ce qui augmente encore le travail d'un vali ou d'un vizir, c'est que, la loi n'étant jamais stricte, tout le monde pour s'y soustraire cherche les protections les plus hautes; c'est que, tout étant irrégulier, chacun des sujets du sultan peut espérer une faveur personnelle. Il ne faut pas oublier non plus que des événements qu'on ne saurait prévoir réclament souvent l'intervention toute particulière d'un gouverneur. Au commencement de 1867, on avait signalé en Bulgarie une invasion effrayante de rats qui venaient, dit-on, des montagnes de l'Oural ; jour par jour, il fallut suivre leurs progrès, les dépêches télégraphiques se succédèrent sans interruption. Le vali de Cutchuk leur faisait une guerre acharnée; beaucoup échappèrent, franchirent le Balkan et parurent dans la vallée de l'Hèbre. Le gouverneur ne put se borner à publier un arrêté; il dut donner l'exemple. Il réunit les hauts magistrats, les arma de bâtons, et, se transportant dans un champ, montra à tous comment on tue ces animaux dans leurs trous; les cadis, les muftis, les soldats et les généraux l'imitèrent, tout le peuple fit comme les chefs : il fallait une cérémonie aussi solennelle pour frapper les esprits. Dans le vilayet d'Andrinople, quand les Tcherkesses pillent sur les routes, le pacha monte à cheval et les poursuit; s'il ne donne pas l'exemple de la bonne police, que ne dira-t-on

[redacted]

pas à Constantinople? Pour peu qu'un incident ait quelque importance, le vali doit payer de sa personne [1]. » Albert Dumont [2], *le Balkan et l'Adriatique*, ch. II; Paris, in-18, 1874, Didier.)

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

About (E.). *De Pontoise à Stamboul*. — (Paris, in-18, 1884, Hachette.)
Allard (C.). *La Bulgarie orientale*. — (Paris, 1864, in-12.)
Amicis (E. de). *Constantinople;* tr. de l'italien par Mme Colomb. — (Paris, 1883, in-4°; Hachette; ill., in-18, 1883, 2e éd., *Id.*)

---

1. **Les Bureaux de la Porte**. — « Dans ce vaste bâtiment où siègent le grand vizir, le ministre des affaires étrangères et quelques autres administrations, une foule incessante se renouvelle; les longues galeries délabrées sont toute la journée remplies de solliciteurs et d'agents de tous ordres; les mendiants même ont envahi cette enceinte et s'y installent dans les coins et le long des fenêtres. On y rencontre en même temps les principaux personnages de l'empire, les pachas en congé, les ambassadeurs, ministres et drogmans des puissances étrangères : ce sont des séries de salles des pas perdus. Entrez dans un bureau, vous y voyez les employés qui écrivent sur leurs genoux; le cabinet des hauts fonctionnaires est toujours plein d'une multitude de gens rangés le long des murs, clients ou solliciteurs, qui attendent leur tour dans l'attitude la plus humble et la plus discrète; peu de meubles, quelques tables, peu de papiers. Les archives sont renfermées dans des sacs d'où l'on extrait à grand'peine les pièces indispensables enfouies pêle-mêle; on s'y retrouve comme on peut. Le rôle des gens qui ont une affaire à traiter avec la Porte n'est pas enviable; ils passent des journées entières sans parvenir à aborder le haut fonctionnaire dont ils ont besoin; mais ils ne se lassent pas; on ne saurait s'imaginer leur merveilleuse patience; on en voit qui s'accroupissent à la porte d'un bureau, et y restent depuis le matin jusqu'au soir à fumer des cigarettes, jusqu'à ce que leur homme sorte; ses rebuffades ne les troublent pas; ils reprennent leur faction avec la même tranquillité le jour suivant, toujours persuadés que si on ne leur accorde pas ce qu'ils désirent, c'est qu'on ne le veut pas, mais qu'on finira par le vouloir. Ils en arrivent, en effet, souvent à emporter par leur obstination, par leurs plaintes réitérées, le succès de leur affaire; on leur cède pour s'en débarrasser, et c'était bien là ce qu'ils avaient espéré. Les fonctionnaires, que ces malheureux regardent d'un œil si respectueux et si soumis, ne sont pas d'ailleurs des gens très fortunés; harcelés par le public, ils sont peu payés par le gouvernement, qui leur doit quelquefois plusieurs mois d'appointements, et ils se voient alors obligés de vendre leurs droits à des juifs qui les achètent à prix réduit; on s'explique mal comment ils vivent; devenus vieux, ils n'ont point de pensions de retraite, bien qu'on fasse sur leurs émoluments la retenue proportionnelle. Ce sont, pour la plupart, des Arméniens et des Grecs, d'une instruction assez médiocre. » (A. Dumont, *Id.*)

2. M. Albert Dumont, né à Scey-sur-Saône, en 1842, mort à Paris en 1884, membre de l'Institut, fut directeur de l'Ecole française d'Athènes (1875), et principal fondateur de celle de Rome, recteur des Académies de Grenoble et de Montpellier (1878), avant d'être nommé directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique (1879). Il a collaboré avec une haute compétence et une activité infatigable à toutes les grandes réformes de l'enseignement supérieur déjà accomplies ou en voie de s'accomplir. Ses principaux ouvrages sont : *l'Éphébie attique; les Céramiques de la Grèce propre*, œuvre inachevée; *le Balkan et l'Adriatique;* et l'ouvrage patriotique *l'Administration et la propagande prussienne en Alsace* (1871), publié au lendemain de la guerre par le savant helléniste, qui avait servi et combattu en Champagne et sous les murs de Paris assiégé.

ANDRÉOSSY. *Voyage à l'embouchure de la mer Noire.* — (Paris, in-8°, 1818.) — *Constantinople et le Bosphore.* — (In-8°, 1828.)
AVRIL (D'). *La Bulgarie chrétienne.* — (Paris, 1861, in-18.)
ASSELINEAU. *L'Italie et Constantinople.* — (Paris, 1869, in-18, Lemerre.)
BAKER JAMES, trad. de CATERS (de). *La Turquie, le pays, les institutions.* — (Paris, in-8°, 1883, Dreyfous.)
BARTA. *Reise durch die innere europæischen Turkei.* — (Berlin, 1861.)
BÉCHARD (F.). *De Paris à Constantinople.* — (Paris, 1872, in-18, Dentu.)
BECKER. *L'Albanie et les Albanais.* — (Paris, 1880, in-8°, Dentu.)
BEYRAN (J.). *Notice sur la Turquie*, aperçu topog., industrie, instruction publique, etc. — (Paris, 2 vol. br. in-8°, 1854-55.)
BIKÉLAS. *De Nicopolis à Olympia.* — (Paris, 1885, in-18, Ollendorff.)
BLOWITZ (DE). *Une course à Constantinople.* — (Paris, in-18, 1884, Plon.)
BOUCHER DE PERTHES. *Voyage à Constantinople.* — (Paris, 1855, in-12.)
BOUÉ. *La Turquie d'Europe.* — (Paris, 4 vol. in-8°, 1840.) — *Itinéraires.* — (2 vol. in-8°, 1856.)
BYZANTIOS. *Descr. topogr., arch., historique de Constantinople*, en grec moderne. — (Athènes, 3 vol. in-8°, 1851-70.)
CAMPBELL (G.). *A recent view of Turkey.* — (London, 1880.)
CARAPANOS (C.). *Dodone et ses ruines.* — (Paris, 1878, in-4°, et 1 vol., planches.)
CASTON (DE). *Constantinople en 1869, hommes et choses.* — (Paris, 1869, in-8°.)
CHAMBRIER (DE). *Du Danube au Bosphore.* — (Paris, 1873, in-12, Didier.)
COOKE. *L'empire ottoman et les Etats tributaires.* — (Londres, in-8°, 1877.)
DORA D'ISTRIA (Mme). *La nationalité albanaise*, d'après les chants populaires.
DU CAMP (M.). *Orient et Italie.* — (Paris, in-18, 1868, Didier.)
DUMONT (A.). *Le Balkan et l'Adriatique.* — (Paris, in-18, 1873, Didier.)
— *Souvenirs de l'Adriatique.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1871.)
— *Voyage archéologique en Thrace.* — (*Arch. des Missions*, 1870.)
ENDEL (Paul). *Constantinople, Smyrne et Athènes*, illust. — (Paris, 1885, in-18.)
ENGELHARDT. *La Turquie et le Tanzimât*, ou *Hist. des réformes dans l'empire Ottoman depuis 1826 jusqu'à nos jours.* — (Paris, 1885, 2 vol. in-8°.)
ESCOTT (T.-H.-S.), *La Turquie, le pays, les institutions, les mœurs.* — (Paris, 1882, in-8°, Dreyfous.)
FOSSATI. *Aya sofia of Constantinople.* — (In-f°, Londres, 1852.)
GASPARIN (Mme DE). *A Constantinople.* — (Paris, in-18, 1867, M. Lévy.)
GAUTIER (Th.). *Constantinople;* nouv. édit. — (Paris, in-18, 1883, Charpentier.)
GOS (Fr.). *L'agriculture en Thessalie.* — (Paris, 1884, in-8°, Masson.)
GUIMET (L.). *L'Orient d'Europe au fusain.* — (Paris, 1869, in-18, Hetzel.)
HAHN (DE). *Etudes sur l'Albanie;* en allemand. — (Iéna, 1854.)
HAMMER (DE). *Constantinopl und der Bosphoros.* — (Pesth, 2 vol. in-18, 1822.)
HECQUARD. *Histoire et description de la haute Albanie.* — (Paris, in-8°, 1859.)
HEUZEY. *Mission de Macédoine.* — *Le mont Olympe et l'Acarnanie.* — (Paris, 1 vol. in-8°, 1860-63.) — *Les couvents des Météores.* — (*Revue archéol.*, mars 1861.)
HOMMAIRE DE HELL (X.). *Voyage en Turquie et en Perse*, exécuté par ordre du gouvernement français, 1816-18. — (Paris, t. IV, 1860, in-8°.)
ISAMBERT (E.). *Itinéraire de l'Orient*, av. cartes et lans. — (Paris, in-8°, 1875.)
JOUANNIN et GAVER. *Turquie.* — (*Univ. pitt.*, 1 vol. in-8°. Didot.)
KANITZ (F.). *La Bulgarie danubienne et le Balkan*; ill. — (Paris, 1882, Hachette.)
LABARTE (J.). *Le Palais impérial de Constantinople.* — (Paris, in-4°, 1864.)
LANGLOIS. *Le mont Athos et ses monastères.* — (Paris, in-4°, 1866, Didot.)
LE GRAS. *Le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara et le Bosphore.* — (Paris, 1858, in-8°, Ledoyen.)
LENORMANT (F.). *Turcs et Monténégrins.* — (Paris, 1866, in-18, Didier.)
LONLAY (D. DE J.). *En Bulgarie*, etc. — (Paris, in-18, 1883, Dentu.)
MAURY (A.). *Album des souvenirs de voyage; Orient.* — (Strasbourg, 1857.)
MÉZIÈRES (A.). *Mémoire sur le Pélion et l'Ossa.* — (Paris, 1853, in-8°.)
MOLTKE (DE). *Lettres sur l'Orient;* tr. de l'allem. — (Paris, 1872, in-18, Sandoz.)
MOUY (DE). *Lettres du Bosphore, Bucarest, Constantinople, Athènes;* av. grav.
•MULLER (J.). *L'Albanie et la Roumélie*; en all. — (Prague, 1844.)
MURRAY. *Guide du voyageur à Constantinople*, av. cartes et plans. — (Londres, 1832, in-12.)

[redacted]

NEYRAT (A. S.). *L'Athos*. — (Paris, 1880, in-18, ill., Plon.)
NIOX. *Géographie militaire. Péninsule des Balkans.* — (Paris, 1883, in-18.)
PALLU (L.-C.). *Six mois à Eupatoria.* — (Paris, 1856, in-16, Cadot.)
PAPODOPOULO VRETOS. *La Bulgarie ancienne et moderne,* — (St-Pétersbourg, 1856, in-8°.)
PASHLEY. *Travels in Crete.* — (Londres, 2 vol. in-8°, 1837.) — *Mém. sur l'île de Thasos.* — (Paris, 1861, in-8°.)
PERROT (G.). *L'île de Crète.* — (Paris, 1867, in-18.)
PERTUSIER. *Promenades dans Constantinople et sur le Bosphore.* — (Paris, 1815, 3 vol.)
PICOT (E.). *Les Roumains de la Macédoine.* — (Paris, in-8°, 1875, Leroux.)
RAULIN (V.). *Description physique de l'île de Crète,* et atlas-carte. — (Paris, 1859, 2 vol. in-8°, Bertrand.)
RENOUARD (H.). *Chez les Turcs en 1881.* — (Paris, 1882, in-18, Lemerre.)
RODOLPHE (archiduc). *Voyage en Orient ;* ill. de 37 eaux-fortes. — (Paris, 1881, in-4°, Rouan.)
SCHLUMBERGER (G.). *Les îles des Princes.* — (Paris, 1881, in-18, C. Lévy.)
SENIOR (W.). *La Turquie contemporaine.* — (Paris, 1876, in-8°.)
SIEBER. *Voyage dans l'île de Crète;* en allem. — (Leipzig, 2 vol., 1823.)
SUAVI EFFENDI. *La Turquie* (1290-1873), *géog. agricole, industrielle, commerc.* — (Paris, 1873, in-8°, Goupy.)
TCHIHATCHEF (DE). *Le Bosphore et Constantinople.* — (Paris, 1861, in-8°.)
— *Une page sur l'Orient.* — (1868, in-18.)
TÉPLOF. *Matériaux pour la statistique de la Bulgarie, de la Thrace et de la Macédoine.* — (Saint-Pétersbourg, 1877.)
TOZER. *Highlands of Turkei.* — (Londres, 1 vol., 1869.)
UBICINI. *Itinéraire de l'Orient; Grèce et Turquie d'Europe.* — (Paris, in-18.)
VALETTE (E.). *Souvenirs de voyage en Turquie, dans la mer Noire et en Grèce.* — (Marseille, 1875, in-8°, Barlatier-Feissat.)
VIMERCATI. *Constantinople et l'Egypte.* — (Paris, 1857, in-8°, Henri et Noblet.)
VIQUESNEL. *Voyage dans la Turquie d'Europe.* — (Paris, 1857, in-4°, 2 vol.)
WANDA. *Souvenirs anecdotiques sur la Turquie,* 1820-1870. — (Paris, 1881, in-18.)
WASSA EFFENDI. *La vérité sur l'Albanie et les Albanais.* — (Paris, in-8°, 1879.)
— *La Bulgarie chrétienne, étude historique.* — (Paris, 1861, in-18.)
— *Serbie et Bulgarie,* en 1876. — (1876, in-8°, Ghio.)
— *Mélanges orientaux,* publ. par l'*Ecole des langues orientales.* — (Paris, Leroux, 1883.)

ABDUL-HAKK. *La Turquie telle qu'elle est.* — (*Nouvelle Revue,* 15 nov. 1879.)
AUBARET. *La province du Danube.* — (*Bull. de la Soc. de géogr.,* 1876.)
BAINIER. *La Turquie.* — (*Bull. de la Soc. de géogr. de Marseille,* 1877.)
BURNOUF (E.). *La Grèce et la Turquie en* 1875. — (*R. des D. M.,* 1er sept. 1875.)
CARLOWITZ. *Géographie physique de la Macédoine.* — (*Revue géog. intern.,* mars-avril 1881.)
CARLUS (J.). *Les Albanais,* — (*Revue de géog.,* janvier, février, mars, 1881.)
DEPPING (G.). *Fragments d'un voyage en Orient.* — (*Tour du Monde.* 1860.)
DEVILLE ET COQUART. *L'île de Samothrace.* — (*Arch. des missions,* 1867.)
DOTTAIN (E.). *La Turquie d'Europe.* — (*Rev. de géog.,* août 1878.)
DRÉE (St DE). *Les météores.* — (*Tour du Monde,* 2e sem. 1884.)
FONTPERTUIS (DE). *La Turquie.* — (*Econom. fr.,* 3 fév. 1883.)
GIRARD (J.). *Dodone et ses ruines.* — (*Rev. des Deux Mondes,* 15 fév. 1879.)
GUIBERT. *Les Bulgares.* — (*Revue de géographie,* 1877.)
HECQUARD (H.). *Aperçu géographique de la haute Albanie.* — (*Bull. de la Soc. de géog.,* 1857.)
JAUBERT (Am.). *Constantinople en* 1830. — (*Journ. asiatique,* 1835, t. XV.)
LE CHEVALIER. *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin.* — (Paris. 1802, 2 vol.)
LÉGER (L.). *Les chants bulgares du Rhodope.* — (*Rev. polit.,* 1873.) — *Id. La Bulgarie.* — (*Id.,* 1870.) — *La crise bulgare.* — (*Id.,* 2 oct. 1885.)
LEJEAN (G.). *Voyages en Albanie et au Monténégro.* — (*Tour du Monde,* 1860.)

— *Exploration en Turquie d'Europe.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, 1858 et 1870.)
— *Les Mirdites.* (*Id.*). — *Voyage en Bulgarie.* — (*Tour du Monde*, 1885.)
Leroy-Beaulieu. *Les réformes de la Turquie.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er déc. 1876.)
Midhat-Pacha. *La Turquie.* — (*Rev. scient.*, 8 juin 1878.)
Miller (E.). *Souvenirs du mont Athos.* — (*Corresp.*, 25 avril 1866.)
Proust (A.). *Voyage au mont Athos.* — (*Tour du Monde*, 2e sem. 1860.)
Robert (Cyprien). *Le monde gréco-slave.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846.)
Ruelle (Em.). *Aperçu géographique de la question gréco-turque.* — *Revue de géog.*, sept. 1880.)
Salve (de). *Le lycée de Galata-Seraï.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 oct. 1874.)
Spiridion Gopcevic. *Les Mirdites (haute Albanie).* — (*Mittheil. de Gotha*, 1880.)
Ubicini (A.). *La Bulgarie, la Roumélie orientale*, 1879. — (*Rev. de géog.*, 1879.)
Valbert (G.). *La guerre russo-turque en 1828 et en 1877.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er nov. 1877.)
Wescher. *Crète.* — (*Arch. des missions scientifiques*, 2e série, t. Ier.)
Wiet. *Mém. sur le pachalik de Prisrend.* — *Itinéraires en Albanie et Roumélie.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, 2e sem. 1866, 2e sem. 1868.)
— *Les montagnes et les forêts de Bellova* (*Roumélie or.*) — (*Globos*, t. 38.)
— *Ethnographie de la Turquie d'Europe.* — (*Mittheilungen*, Gotha, 1861.)

Artamanow. *Carte de la Turquie d'Europe* en 20 feuilles au 1/425000e. — (En russe, 1876.)
— *Carte ethnographique de la Turquie d'Europe*, publiée par l'*Institut géographique de Vienne*, 32 feuilles au 1/300000e. — (Vienne, 1876-1877.)
Bianconi. *Cartes commerciales indiquant les productions, centres commerciaux, populations*, etc. — *Turquie d'Europe, Albanie.* — (Paris, 1885, in-4e, Chaix.)
Consolé de Gubernatis. *Carte de l'Epire;* en italien.
Gaidoz (H.). *La cartographie turque.* — (*Rev. polit. et litt.*, 28 oct. 1876.)
Kandtke. *Special karte der Europaischen Türkei.*—(in-20 Blattern au 1/600000e, Glogau, 1876.)
Kiepert (A.). *Carte de l'Epire et de la Thessalie.* — (Berlin, au 1/500000e, 2 f..)
— *Id. Constantinople et le Bosphore*, carte au 1/100000e. — (Berlin, 1853.) — *Carte de la Bulgarie.* — (En 2 feuilles, au 1/540000e.)
Moltke (de). *Carte de Constantinople*, 1 feuille au 1/25000e. — (Berlin, 1837.)
Scheda. *Carte de la Turquie d'Europe et des principautés avec plan de Constantinople.* — (Revue par Steinhauser, en 13 feuilles au 1/864000e.)
Stolpe. *Plan de Constantinople*, 2 feuilles au 1/100000e. *Le Bosphore.* — (Constantinople et Berlin, 1863-64.)
— *Carte du Danube*, d'après la grande carte du pays, de Turnu-Severin à Galatz. — (1871, 20 feuilles.)
— *Hydrographic office.* — *The Bosphorus, the Dardanelles*, 2 feuilles.

[redacted]

CHAPITRE III

RUSSIE (Empire)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Etendue, limites, aspect physique. — L'Empire russe comprend, à lui seul, plus de la moitié de l'Europe (5421000 kilom. car.), plus de dix fois la superficie de la France; si l'on ajoute à ses possessions européennes ses territoires asiatiques, on arrive au total de 21 millions, soit presque le sixième de la terre entière. Il est borné au nord par l'*océan Glacial arctique* jusqu'à la baie de Varanger; à l'ouest, du côté de la Norvège et de la Suède, par la *Tana*, le *Muonio*, la *Tornéa*, la mer Baltique, jusqu'aux environs de Memel; et du côté de l'empire d'Allemagne, de l'empire Austro-Hongrois et de la Roumanie, par une ligne conventionnelle indiquée ailleurs (voy. p. 414, 537); au sud, par la *mer Noire*, depuis la *Bouche de Kilia* (Danube) jusqu'au nord de *Makrialos* (Transcaucasie); et du côté de l'Arménie, par une frontière qui franchit les monts du Lazistan, coupe le *Tchorok*, suit l'*Olti*, passe au nord des sources de l'Euphrate, longe les monts Agry à droite de la vallée de l'*Aras*, traverse le massif de l'*Ararat*, rejoint l'*Aras* et descend ce fleuve jusqu'à *Karadonny;* de là, la frontière se dirige vers le sud-est, suit la chaîne de séparation des rivières *Kara Sou* et *Lenkoran*, et aboutit à la Caspienne à l'orient du mont *Namin;* — à l'est, la Russie d'Europe a pour bornes la *Caspienne*, une chaîne de collines parallèles au fleuve *Oural*, puis elle coupe les affluents de ce fleuve, contourne la chaîne de l'*Oural* qu'elle laisse à droite, coupe, du sud au nord, les hauts tributaires du Tobol sibérien, court parallèlement aux monts Ourals jusqu'aux sources de la Petchora, où elle rejoint la chaîne qu'elle suit pour descendre à la mer de Kara par la rive même du fleuve Kara. — L'Empire russe forme un contraste étonnant avec l'autre moitié de l'Europe; aux Etats politiques morcelés et divers de l'Occident (empires, royaumes, républiques), elle oppose l'unité du pouvoir absolu; à des territoires couverts de plateaux et de hautes montagnes, hérissés de pics et de glaciers, à des rivages découpés par des mers profondes, frangés de baies, accidentés par des îles, des péninsules, des promontoires, elle oppose une plaine immense, un sol uniforme et presque horizontal, des territoires compacts qui se prolongent à l'infini vers des mers inhospitalières ou fermées à la libre navigation; son climat, sa constitution géologique sont également distincts de ceux de l'Europe de l'ouest.

Situation astronomique. — 38°40' et 70°15' lat. nord, — et 16° 40' et 60° long. E.

Climat. — L'horizontalité du sol russe, qui n'offre aucun obstacle aux vents, et l'éloignement des brises marines qui n'exercent pas, comme en Occident, leur influence sur l'ensemble de la température, expliquent les brusques variations et la rigueur du climat russe, qui est purement conti-

nental. « Nulle part, en Occident, il n'y a sur la même latitude d'hiver » aussi dur ou aussi long, d'été aussi brûlant. La Russie demeure étrangère aux grandes influences qui réchauffent le reste de l'Europe, à celle » du *Gulf-Stream* comme à celle du Sahara. Elle est le seul des pays septentrionaux de l'Europe dont les côtes ne sentent point les tièdes émanations du courant du golfe du Mexique : la longue presqu'île scandinave » qui s'avance entre elle et l'Atlantique, l'empêche d'être baignée par le » grand « fleuve d'eau chaude » que le nouveau monde envoie à l'ancien. » Au lieu du *Gulf-Stream* ou des déserts de l'Afrique, ce sont les glaces » du pôle, c'est la Sibérie, la région boréale de l'Asie, qui tiennent la » Russie sous leur influence. Contre ce voisinage, l'Oural n'est qu'une » faible barrière. En vain la Russie s'étend-elle, vers le sud, à la latitude de Pau et de Gênes, il lui faut descendre jusqu'au-dessous du » Caucase pour trouver un rempart contre les vents du nord. La conformation du sol, plat, déprimé, la laisse ouverte à tous les courants de » l'atmosphère, aux souffles desséchants des déserts du centre de l'Asie » comme aux vents du cercle polaire. » (Anatole Leroy-Beaulieu.) A Moscou, qui est sous la latitude d'Édimbourg et de Copenhague, la température moyenne de l'hiver est de — 16° (à Édimbourg + 2°8; à Copenhague — 0°5). La température moyenne de l'été, qui est à Edimbourg + 15°, à Copenhague + 17° atteint 18 degrés à Moscou; à Saint-Pétersbourg, en juillet + 17°33, en janvier 8°75; à Odessa, en juillet + 22°63; en janvier — 4°93; à Astrakan, en juillet + 16°78, en janvier — 13°41). Il y a parfois sur l'Oural des différences de 80 degrès entre les extrêmes de froid et de chaud. Les vents sont secs, surtout au sud, où l'on trouve des plaines stériles et déboisées. L'hiver souffle « le *bourane* ou chasse-neige, tempête de terre non moins effrayante que la tempête de mer. La neige, soulevée violemment du sol, se mêle à celle qui tombe d'en haut, en sorte que la terre semble se confondre avec le ciel. Tous les objets disparaissent dans une obscurité trouble, les chemins s'évanouissent dans le tourbillon dont les vagues menacent d'engloutir les troupeaux et les voyageurs. » (A. Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1873.)

Littoral, îles. — La Russie n'a que 8 800 kilom. environ de rivages, sur des mers peu favorables à la navigation : 1° **Mer Glaciale** du Nord, gelée et impraticable 8 à 9 mois par an; de l'est à l'ouest, elle forme la mer de *Kara* au sud-est des terres de la *Nouvelle-Zemble* et de l'île *Vaïgatch:* la baie profonde de *Chaipudyrskaia* et l'île *Dolgi*, la baie de *Bolwanskaia*, et les innombrables bouches de la Petchora, que domine au nord-ouest la péninsule terminée par le cap *Ruski;* la baie de *Tchesskaia* au sud de l'île *Kalgouef;* la vaste péninsule de Kanin, au sud-ouest de laquelle s'ouvrent le golfe de *Mezen* avec l'île *Walross*, et la mer *Blanche*, prolongée dans la plaine russe par trois baies profondes et poissonneuses, celle d'*Arkhangel*, d'*Onega* et de *Kandalaskaia;* la dernière baie est celle de *Varanger*. — 2° **Mer Baltique** (Ost See), dont les marées sont insensibles, mais sujette à des crues locales et irrégulières, hautes parfois d'un mètre; les courants sont dangereux, les vents irréguliers et inconstants; les orages fréquents et violents; l'eau peu profonde, les récifs nombreux; elle gèle tout l'hiver, au nord. On entre dans la Baltique par les détroits danois (voy. p. 240); son bassin forme quatre golfes : à l'est, ceux de *Danzig* (Allemagne), de *Riga*, long de 120 kilom., large de 140, fermé au nord par les îles *Dago*, *Œsel;* de *Finlande* (570 kilom. sur 60 à 110), très découpé, bordé d'îles et de rochers, plus profond, do-

[redacted]

miné au nord par le cap *Hango*; au fond est Saint-Pétersbourg et l'île *Kronstadt;* le golfe de *Bothnie* (650 kilom. de longueur sur 75 de largeur), entre Uméa (Suède), et Wasa (Finlande), en face de l'archipel de *Quarken:* il est fermé au sud par les archipels d'*Aland* et d'*Abo*. — 3° **Mer Noire**. Le littoral russe est bas et marécageux à l'ouest, à l'embouchure des fleuves; baie d'Odessa, limon du *Dniester*, baie de *Pérékop*, presqu'île de *Crimée*, de forme quadrangulaire, montueuse au sud et frangée de baies, 1 000 kilom. de côtes; le détroit de *Kertch*, entre la presqu'île de Kertch et celle de Taman, conduit dans la *mer d'Azof* (Palus Mœotis), grand golfe sans profondeur, 2 mètres à 16 mètres, bordée de côtes basses et de lagunes marécageuses (35 000 kilom. car.), la baie de *Taganrog* la termine au nord; à l'ouest, derrière la flèche d'*Arabat*, s'étend l'immense mer marécageuse, enfouie sous une forêt de roseaux, que les Russes appellent *mer Putride* ou *Sivach;* elle renferme une quantité énorme de poissons. Au nord-est, la mer Noire est bordée par les hautes chaînes du Caucase, d'Anapa à Soukhoum Kalé; les ports deviennent plus rares. La mer Noire doit son nom à ses brouillards épais; les vents sont violents, les tempêtes soudaines, elle est parfois gelée, ses marées sont nulles. — 4° **Mer Caspienne**, longue de 1260 kilom. du nord au sud, large de 280 à 550 (sup. 396 440 kilom. car.), très peu profonde au nord, où elle forme comme le marécage des steppes, très profonde au sud, à la hauteur du cap Apchéron (700 à 800 m.). Son altitude est de 26 m. 045 au-dessous du niveau de la mer Noire. La côte européenne n'est accidentée que par la péninsule d'*Apchéron*, au-dessous de laquelle est le port actif de Bakou; par la flèche d'*Agrakhan*, avec l'île de *Tchetchen* et *Pitschlugen*, où les Tartares chassent le phoque, et par les bas-fonds du Volga. — La Caspienne est un grand lac russe, sauf dans sa partie méridionale qui est persique. Elle n'a pas encore de communication avec la mer Noire. Ses pêcheries produisent pour plus de 25 millions de francs par an.

Relief du sol. — Les montagnes de la Russie sont reléguées aux extrémités de son territoire, et forment comme les bastions isolés de la plaine russe. Au centre, les ondulations du terrain ne dépassent pas 350 m.; l'horizontalité des couches de terrains géologiques correspond à l'uniformité du sol de la surface.

A. Plateau granitique de Finlande. — Il offre partout des éminences nues ou boisées qui entourent des lacs et de vastes marécages. « C'est par sa nature et son aspect, une contrée de transition entre la péninsule scandinave et la Russie. Elle a, comme la Suède, les roches granitiques, les vasques pierreuses remplies d'eau pure, les innombrables moraines abandonnées dans les campagnes, mais elle n'a point de région montagneuse qui ressemble au Kiölen, et sur son territoire commencent les grandes plaines qui s'étendent à travers la Russie jusqu'aux bases de l'Oural et du Caucase. Dans aucune partie de la Finlande habitée ne se dressent des sommets que l'on puisse qualifier de montagnes; les plus hautes collines sont de simples gibbosités évidemment émoussées par le séjour et le passage d'anciens glaciers. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Dictionnaire, art. Finlande.*) L'altitude moyenne est 150 à 200 m.; *Maan Selkä*, *Suolä Selkä*, qui paraissent se rattacher à la Laponie norvégienne; les *Kaïnun* à l'est de Uleaborg; plusieurs rameaux couvrent la Finlande méridionale; les plus hauts sommets sont dans la Finlande laponaise (*Peldoivi*, 715 m. au nord-ouest du lac Enaré).

B. Rameaux des Carpathes. Au sud de la Pologne, dans les plaines de la Vistule, les terres se relèvent en un vaste plateau, le massif de Sandomir ou le **Lysa Gora** (mont Chauve), dont la crête, parallèle aux Carpathes, s'allonge à l'est de la ville de Kielce (mont *Sainte-Catherine*, 600 m.); d'autres groupes de collines moins élevées s'étendent entre la Vistule et le Boug, près de Lublin; à l'ouest, entre la Wartha et la Pilica, les collines appelées « Suisse polonaise » renferment d'énormes richesses minières, comme le pays voisin de Silésie.

C. Plateau de Crimée. Le long de la côte sud-est de Crimée, court une chaîne longue de 170 kilom., prolongement du Caucase. Cette chaîne large et boisée, part du cap *Aïa* et finit au mont *Baboughan Yaïla*, 1 553 m. : les Tatars l'appellent *Yaïla* (le plateau). Sommets principaux : *Aï Pétri*, 1 266 m., *Tchatir Dagh*, 1 560 m. (mons Trapezus). Cette chaîne envoie vers le nord des contreforts isolés; au sud elle domine une zone maritime étroite, dont le climat est délicieux, et qui passe pour le jardin de la Crimée.

D. Caucase. — L'épaisse chaîne caucasienne forme un isthme montagneux entre la Caspienne et la mer Noire; le développement général est de 1 200 kilom. La plus petite largeur, au 42e parallèle, est de 536 kilom., la superficie, de 437 000 kilom. car. (les 4/5 de la France). La Caucasie du Nord se compose de vastes steppes, nus, bas et sablonneux, parcourus de tout temps par des tribus nomades pastorales et demi-sauvages; celle du sud offre une suite ininterrompue d'âpres montagnes et de vallées rapides, siège d'anciens empires florissants, séjour de peuples sédentaires et cultivés. « Au nord, la solitude, l'aridité, la barbarie; au sud, la fertilité, la » richesse, la civilisation. Le Caucase semble donc une gigantesque mu» raille que la nature a élevée en travers de l'isthme, comme pour y » marquer la séparation des deux mondes opposés. » Le massif du Caucase (*Kavkas* en russe, *Kaf-Dagh* en turc, *Jal-Boug*, crinière de glace, en tartare), s'étend du nord-ouest au sud-est, sa largeur varie de 40 à 200 kilom.; il ne forme pas une chaîne unique, il se divise au centre en plusieurs chaînes, tantôt parallèles et tantôt obliques, qui enferment des bassins et des cratères; la crête centrale est granitique; au nord et au sud, les chaînes parallèles sont calcaires; çà et là émergent des cimes volcaniques éteintes; aux extrémités sont les sources thermales, les fontaines de naphte; la chaîne renferme des richesses minérales prodigieuses. On a souvent divisé le Caucase en trois sections : 1° Le **Caucase occidental** (430 kilom.) de la mer Noire aux sources du Kouban, parallèle à la mer Noire depuis la baie de Kisiltasch jusqu'à l'embouchure de l'Ingour, s'élève progressivement (mont *Idokapaz*, 735 m., mont *Ochten*, 2 852 m., dans le massif du *Fich-Dagh*, où commencent les neiges persistantes; massif du *Maroukh*, 3 433 m.); au nord, une chaîne secondaire, la Montagne-Noire (*Kara Iaïla*), percée de brèches où passent les rivières, court parallèlement à la première; le versant méridional, jadis habité par les Tcherkesses, est peuplé aujourd'hui de Cosaques et de Russes; les *Abkhases*, décimés par les guerres, se maintiennent encore dans les hautes vallées fertiles, bien abritées, où la température est chaude, la végétation luxuriante, mais le climat malsain. — 2° Le **Caucase central** (300 kilom.) va des sources du Kouban au mont Borbalo; il comprend les plus hauts sommets et les plus vastes glaciers de la chaîne; il se divise en plusieurs chaînes parallèles coupées par des rameaux transversaux qui ferment des bassins ou cuves profondes. Sur la principale ligne de faîte s'élève l'immense massif de l'**Elbrouz**, 5 646 m., entre les vallées du

[redacted]

Kouban, de la Kouma, du Térek; il est prolongé au nord par le *Bech Taou*, 1378 m. Les autres pics éternellement neigeux de la chaîne, sont : l'*Ouloukhoul*, le *Kachtau Taou* (5211), le *Dykh Taou* (5160) qui dominent les sources de l'Ingour et la vallée de la Libre-Svanie, région des Svanes soumis par les Russes en 1858. Autour des sources de l'Ardon se dressent les massifs de l'*Adaï Khokh*, 4648, du **Kasbek**, 5044, du *Zikari*, 3129, dans les pays des Ossètes; les Kabardes occupent la haute vallée du Térek. Les Russes ont construit une belle route militaire qui part de Vladikavkas, forteresse centrale du Caucase, remonte le Térek, franchit le col de *Darial* (2431 m.) au pied du Kasbek et de trois forts bien gardés, descend l'Aragva, et aboutit à Tiflis. — 3° Le **Caucase oriental**, du mont Borbalo à la Caspienne (450 kilom.), est le pays des Tchetchènes, musulmans sunnites, et des Lezghiens du Daghestan qui, unis sous les ordres de l'iman Chamyl, défendirent trente ans leur indépendance dans les montagnes, et tuèrent plus d'un demi-million de Russes avant d'être domptés. Il s'étend entre le Sunja et le Soulak au nord, et la grande chaîne caucasienne, qui du nœud du Borbalo, 3287, se dirige au sud-est et porte le *Bazardious*, 4182, le *Chakh-Dagh*, 4252, pour descendre en terrasses de 250 à 200 m. dans la presqu'île d'Apchéron. Au nord-est du Borbalo, le contrefort d'*Andi* porte la cime de *Jeboulos Mta* (*mta*, pic), 4500, et le *Diklos Mta*, 4182. Une route fait communiquer la vallée du Térek avec Derbent et Bakou, le long de la mer. — **Plateau d'Arménie**. Au sud de la profonde dépression tracée par le Rion et la Koura, s'élève un ensemble de massifs irréguliers qui forment l'**Anticaucase** ou Montagnes-Blanches, porphyriques et volcaniques. Les monts *Mesques* entre le Rion et la Koura, le relient au Caucase noir et la chaîne du *Chanly-Dagh*, entre le Tchorok et la haute Koura le rattache aux montagnes d'Erzeroum, d'où descendent l'Aras et l'Euphrate. L'Anticaucase constitue les premiers gradins du *plateau arménien* partagé entre la Russie, la Perse, la Turquie. A la Russie appartiennent toutes les chaînes qui s'élèvent entre la Koura, le *Perli Dack* et le *Tchinghill* (3250), le grand et le petit **Ararat** (5160 et 3913 m.), et la rive gauche de l'Aras. Les principaux massifs russes sont : la double chaîne volcanique qui forme le plateau d'**Akhalkalaki** (cratères d'*Aboul* et de *Samsar*, 3236 m.), crevassé et sans verdure, prolongé au nord par l'arête d'*Aradja*, 2500 m., et les monts *Trialètes*, à l'ouest par les monts d'*Arsiani*; — le massif volcanique isolé de l'*Alagöz*, 4190 m., le *Mainech*, le *Mourgous*, le *Kjambil*, le *Tali-Dagh*, hautes masses de porphyre et de lave qui encaissent dans un cirque le vaste lac de *Sévanga* ou *Gok Tchaï*, grand deux fois et demie comme le lac de Genève, correspondant aux lacs de Van (Turquie) et d'Ourmiah (Perse). Au sud-est du Sevanga, le plateau d'Arménie se divise en deux chaînes qui vont finir à l'Aras, les monts de *Choucha* et le massif de *Kapoudjikh* (3915 m.).

« La chaîne du Caucase, plus droite que celle des Alpes, la dépasse beau-
» coup en hauteur. On admire de loin ses cimes neigeuses, dont la plu-
» part n'ont pas été foulées par le pied de l'homme. Les formes hardies et
» découpées de l'Elbrouz et du Kasbek, et de la haute crête dentelée qui
» sépare ces deux colosses, frappent l'imagination. Quand on a pénétré
» dans l'intérieur des montagnes, cette impression grandiose s'efface par-
» fois. Le voyageur jouit rarement d'une vue d'ensemble ; de grands escar-
» pements bornent son horizon, et il faut s'élever à des hauteurs beau-
» coup plus grandes que dans les Alpes pour pouvoir contempler de vastes
» panoramas semblables à ceux qui font la beauté de ces montagnes. »
(E. Favre).

E. Monts Ourals. — La chaîne de l'Oural s'étend des steppes Kirghises à la mer de Kara, mais ne forme pas une masse continue; entre les dépressions qui isolent les massifs passent les routes d'Europe et d'Asie. La *partie méridionale*, au nord d'Orenbourg, étend ses trois chaînes entre l'Oufa, la Bielaïa et l'Oural supérieur (mont Iremel, 1 536 m.); — la *partie centrale*, de Iekaterinbourg aux sources de la Petchora, forme une chaîne unique et renferme les abondantes richesses minières de la région; malachites, pierres précieuses, or, argent, platine, fer, cuivre, surtout sur le versant asiatique; l'altitude moyenne est de 1 500 m. environ; le *Denejkin Kamen* a 1 633 m.; — la partie septentrionale comprend l'Oural des Vogoules, la cime du *Töll Pos Is* (1 688 m.), l'Oural des Ostiaks et celui des Samoyèdes, qui s'abaissent vers le nord, au milieu de toundras parsemées de lacs et de marais inabordables. Le dernier sommet important est le *Palkoi* (477 m.).

F. Plateau central russe. — Presque au centre de la plaine russe, on remarque un léger renflement quadrangulaire, composé, au nord-ouest, du **plateau de Valdaï**, source du Volga, principal nœud hydrographique de l'empire, et des hauteurs découpées de *Volkonsky* (*Popova Gora*, dans le Valdaï, 351 m.); — au nord, un soulèvement de terrain dans les terrains carbonifères entre le Mezen et la Petchora, est désigné sous le nom de *collines de Timan* (250 m.), et de collines d'*Uvalli* (280 m.), entre la Kama et la Dwina; — au sud-est, des ondulations courent entre le Don et le Volga, et resserrent leurs falaises sablonneuses (*Biely Kloutch*, 347 m., *collines d'Ergeni*), sur la rive droite du grand fleuve. Ces mouvements du sol, qui n'ont rien de commun avec des lignes de faîte, indiquent la distribution des cours d'eau.

Cours d'eau; lacs. — « Dans un pays aussi étendu et aussi dénué de » littoral que la Russie, les fleuves ont une immense importance... Dans » ces plaines unies, ils n'ont point le cours impétueux du Rhône; ils circulent paisiblement par de grands lits coupés dans le sable ou l'argile. » Les fleuves furent longtemps les seules voies de communication : l'été en » barques, l'hiver en traîneau; il n'y avait que ces deux saisons pour les » voyages; au printemps, c'est le dégel, les inondations, qui transforment » la plaine en marécage. Le commerce a emprunté les mêmes routes que » la guerre ou la politique. Les fleuves sont les alliés des Russes contre ce » qu'ils appellent *leur grand ennemi*, la distance. Partout, la conquête » ou la colonisation russes ont suivi les cours d'eau; c'est sur les bords de » l'Oka, de la Kama, du Don, du Volga, que se trouve surtout groupé l'élé- » ment russe, rejetant partout dans l'épaisseur des forêts primitives les » races aborigènes. » (A. Rambaud, *Histoire de la Russie*, p. 8.) — **1° Versant de la mer Caspienne.** Du plateau marécageux de Valdaï descend **le Volga** ou la Volga, que les Russes appellent la « mère » (Matouchka); il a 3 800 kilom. Près de sa source, il reçoit, à gauche, la *Tvertza* (Tver), la *Mologa*, un émissaire du lac *Seliger*, et la *Cheskna* (Rybinsk), qui vient du lac *Belo Ozero* ou lac Blanc : navigable à Tver, malgré les 35 *porogi* ou seuils qu'il franchit, il serpente dans la plaine russe, vers l'est, jusqu'à Kazan; grossi à gauche de la *Kostroma*, à droite de la grande rivière *Oka* (1 500 kilom., largeur 1 300 m.), par Orel, Kalouga, Kolomna, Riasan, Murom, Nijni-Novgorod, ayant pour tributaires l'*Upa* (à gauche), l'*Ugra*, et la *Moskova* (Moscou), (à droite). De Kasan à Tsaritzin, le cours du Volga est du nord au sud, avec un brusque détour vers Samara; il passe à Simbirsk, Samara, Sizran, Saratov, et reçoit dans

[redacted]

ce parcours la puissante *Kama* (1 880 kilom.), avec ses deux affluents, la *Viatka* à droite, et la *Bielaïa* à gauche; la *Samara* et l'*Irgiz*, rivière de steppe, lente, sinueuse et profonde; — de Saratov à Kamichin, il rompt les obstacles de l'Obstchéi Sirt, et son lit, large en amont de 800 m., s'étend de 1 à 4 000 m. jusqu'à Tsaritzin. A Sarepta commence le bas Volga de la steppe qui tourne au sud-est. En amont se détache le bras d'*Achtonba* qui coule parallèlement jusqu'à la mer. Le fleuve longe la rive droite et dépose ses alluvions sur la rive gauche qu'il inonde. Son delta commence aux méandres de Tsaritzin, à 500 kilom. de la Caspienne; à partir d'Astrakhan, il forme d'innombrables îles et bancs de limon ou de sable, couverts d'herbages ou plantés d'arbres; plus de 50 bouches ou canaux enlacent ces prairies tremblantes qui se déplacent sans cesse; un de ces bras a 7 kilom. et demi, mais les navires ne remontent que ceux qui sont dragués. Le fleuve a de 1 à 4 m. de profondeur dans la partie supérieure, de 1 à 12 dans l'autre. A Kazan, il est gelé 152 jours par an; à Astrakhan, 96. Son débit ordinaire est de 5780 m. cubes par seconde. Il est un des plus poissonneux du monde; on y a vu prendre d'un coup de filet 80 000 et jusqu'à 200 000 harengs; 22 000 bateaux le sillonnent. — L'**Oural** 2 100 kilom. (Iaïk), descend d'une des gorges les plus élevées des montagnes sud-ouraliennes, coule du nord au sud jusqu'à Orsk, de l'est à l'ouest jusqu'à Ouralsk, en arrosant Orenbourg, et sépare l'Europe de l'Asie sur presque tout son parcours. Il reçoit à gauche l'*Ilek*, dont la vallée est riche en sel gemme, à droite, la *Sakmara*, qui apporte les bois du mont Aktouba; il est peu profond; les rives sont habitées par quelques colonies de Cosaques; ses eaux gèlent 6 mois par an, la pêche y est importante, le commerce et la navigation presque nuls, mais il forme une bonne ligne de défense; Orenbourg est un grand centre militaire, tête de lignes de voies ferrées qui rejoindront un jour le grand Central asiatique. — La Caspienne reçoit en Caucasie, en temps d'inondation, les eaux du *Kalaous*, qui se déverse à la fois dans la mer d'Azof par le Manitch, et dans la Caspienne; la *Kouma*, qui se perd, elle aussi, dans les steppes des Nogaïs et des Kalmouks; le *Térek*, venu des glaciers du Kasbek méridional par le sauvage défilé de Darial et par Vladikavkas, qui garde la porte du Caucase, arrose la plaine de la Kabarda, grossi à droite par l'*Ardon*, par la *Soundja* unie à l'*Argoun*, et à gauche par la *Malka*, venue de l'Elbrouz, dont les eaux sont employées à fertiliser le steppe; le Térek forme un large delta et finit dans la baie allongée d'Agrakhan. — Les eaux du Daghestan se réunissent presque toutes dans le *Soulak* et dans le *Samou*. — Au sud du Caucase, la Caspienne reçoit la **Koura** (Cyrus), qui a sa source au nord-ouest de Kars, sur le plateau d'Arménie, à 3 000 mètres d'altitude, traverse le défilé de Borjom, passe à Ardahan, Borjom, décrit un vaste circuit au nord du massif d'Akhalkalaki, arrose la plaine fertile de Kartalie, Gori, **Tiflis**, reçoit à gauche la *Yora* et l'*Alazan*, devient navigable, et s'engage dans les steppes de Karabag, Chirimkoum et Mougan, jadis plaines peuplées et fertiles, et devenues désertes et marécageuses à la suite de l'invasion mongole. La Koura reçoit à Kalakoiny, l'**Aras** ou *Araxe*, fleuve jumeau, issu des gorges du Bingöl-Dagh (Arménie turque). Il passe à Kagbizman, reçoit à gauche les eaux de l'*Arpatschaï* (Alexandropol), et du *Kars Tschaï* (Kars), émissaires du lac *Tchaldyr*, fertilise les campagnes d'Etchmiazdin et d'Erivan, se grossit de la *Zanga* (Erivan), émissaire du lac Sévanga, passe au pied de l'Ararat, contourne la chaîne de Kapoudjikh, coule au fond du défilé de Migri, où il forme des rapides, reçoit le *Bergouchet*, et, à travers les steppes infertiles et mal-

saines, va s'unir à la Koura; leur immense delta finit au nord de la baie de Kysylagatsch. — 2° **Versant de la mer Noire.** Au sud du Caucase, le *Tchorok* a ses sources en Turquie, entre en Russie à Ochor, devient navigable à Artvin, franchit la gorge d'Enfer, et finit par un delta au sud de la forteresse de Batoum; — le *Rion* (ancien Phasis) naît dans les glaciers du Caucase central, reçoit de nombreux affluents, arrose le pays de Ratcha et Koutaïs, et finit à Poti, dans une région basse, malsaine, mais très fertile; — l'*Ingour*, rivière sortie des mêmes glaciers, par des gorges profondes, arrose la plaine malsaine et fertile de la Mingrélie, et finit à Anaklija. — Le versant septentrional du Caucase envoie toutes ses eaux au *Kouban*, descendu de l'Elbrouz, large de 100 à 200 m., et parfois de 1 000 pendant ses crues de printemps et d'automne; il est navigable, et les vapeurs le remontent jusqu'à la voie ferrée de Rostov à Vladikavkas; il forme un immense delta marécageux, et verse ses eaux moitié dans la mer d'Azof, moitié dans la mer Noire; il passe à Yekatérinodar. — **Le Don** (Tanaïs) (2 150 kilom., avec ses détours), issu d'un lac situé près de Toula, coule au sud, et reçoit le Voronéje, puis au sud-est, comme s'il allait finir dans le Volga, dont il n'est séparé que de 75 kilom. : il traverse la région de la *Terre Noire*, est navigable 250 jours par an, et devient une mer large de 30 kilom. pendant les crues. Il finit au fond de la mer d'Azov : son principal affluent à droite est le *Donetz*, qui traverse un bassin houiller des plus riches; à gauche, le *Manytch*, dont les eaux, en temps de crue, vont aux deux mers opposées. — Le **Dniepr** (Borysthène), 1 800 kilom. est la principale rivière du *Tchernoziom* ou Terre Noire; il naît au sud du Valdaï, coule à l'ouest parallèle à la Duna, jusqu'à Orcha, devient navigable à Smolensk, se dirige au sud jusqu'à Kiev, traverse un plateau granitique, et va finir à la mer Noire par un vaste *liman*, où il se réunit au *Boug*. Sa largeur moyenne de 600 à 800 m., atteint en temps de crue 10 kilom.; il gèle 3 mois par an.

« C'est dans l'intervalle entre les deux villes d'Iekatérinoslaf et d'Alexan-» drofsk, que se trouvent, dans un espace de plus de 60 verstes, les fa-» meuses cascatelles (*poroghi*), auxquelles les Cosaques Zaporogues ont » emprunté leur nom... On compte ordinairement 13 chutes, dont plu-» sieurs disparaissent au printemps, pendant les hautes eaux, et ne » laissent plus voir que des tournants dangereux à la navigation, sans la » rendre précisément impossible. On sait qu'autrefois, les Cosaques, dans » leurs tchaïks, franchissaient intrépidement ces tourbillons et les cata-» ractes elles-mêmes. Le lit du fleuve, rétréci jusqu'à n'avoir plus qu'en-» viron 400 m. de largeur, est encaissé dans les roches granitiques ou cal-» caires dont les blocs détachés l'encombrent. En luttant avec ces difficultés, » le fleuve, dont la pente est si forte qu'il entraîne tout, mugit, se couvre » d'écume et lance son eau à une hauteur considérable. Quand ces diffi-» cultés proviennent de bancs de rochers continus, mais dentelés à leurs » extrémités supérieures, et présentant ou des pyramides ou des cônes, ou » aussi des masses arrondies, ce sont alors les véritables *poroghi*, chutes » ou gradins; les habitants d'alentour en comptent aujourd'hui 9; mais en » outre ils comptent 9 *sabory* ou *pérébory*, c'est-à-dire rampes, parois » qui occupent seulement un point du lit du fleuve et permettent plus » facilement le passage. Les *poroghi* se prolongent sur un espace de » 23 milles : sur ces points-là, il n'y a pas de navigation possible en été, » par les basses eaux. Dans la saison plus favorable, les passages pra-» tiqués, à grands frais et avec de grands efforts, par les ingénieurs, per-» mettent aux radeaux et aux barques, conduits par d'habiles pilotes, de

» descendre à travers tous ces écueils battus par l'eau soulevée et bouil- » lonnante. Pendant dix mois de l'année au moins, la navigation du Dniepr » reste comme suspendue. » (SCHNITZLER, t. I, p. 390.)

Le Dniepr passe à Smolensk, Orcha, Mohilev, Kiev, Krementchoug, Iekaterinoslav, Kherson; il reçoit à droite la *Bérézina* (Stoudzianka, Borizov, Bobrouisk); le *Pripet* et ses affluents, émissaires d'un vaste bassin lacustre, appelé Marais de Pinsk; le Dniepr reçoit à gauche, la *Desna*, et enfin près de son embouchure, à droite, l'*Ingouletz*; la pêche, surtout celle de l'esturgeon, y est très abondante. — Le *Boug* (Hypanis) vient de la Bukowine (Vinnitza, Nicolaiev, Otchakov, Kinburn); en face de son bassin, à l'ouest, est le grand port de commerce d'Odessa; le fleuve reçoit l'*Ingoul* à gauche; — le **Dniestr** (Tyras), 1 500 kil., venu de Galicie, entre en Russie à Khotin, traverse la Terre Noire, puis des steppes nus : étroit, profond, rapide, sujet à de fortes crues, il passe à Soroki, Bender, Tiraspol, Ovidiopol, Akkermann, sur le liman du fleuve; un affluent de droite arrose Kichenev; — le *Pruth*, peu profond, sépare la Bessarabie de la Moldavie, et finit dans le Danube. — La presqu'île de Crimée est arrosée par le *Salgir* (mer d'Azov), l'*Alma*, la *Katscha* (mer Noire.)

3° **Versant de la mer Baltique.** — La **Vistule** vient de la Galicie autrichienne (voy. p. 424), sert de frontière à la Pologne jusqu'au confluent du San, contourne les collines de Lysa Gora, prend la direction du nord jusqu'au delà de Varsovie, Novo Georgiesk, tourne au nord-ouest (Wyszograd, Plock), et entre en Prusse à Thorn; elle reçoit à gauche la *Pilica*, à droite la *Wieprz* (Ivangorod), et surtout les deux rivières réunies la *Narev* (Ostrolenka Poultousk), et le *Boug* (Dubienka, Brest Litovski). — La *Wartha*, affluent de l'Oder, traverse la Pologne occidentale du nord au sud, et arrose la ville sainte de Czesto Chova, et reçoit à la frontière même la *Prosna* (Kaliz), qui sert de limite aux deux empires. — Le *Niémen* vient des environs de Minsk, coule au nord à travers les hauteurs ouralo-baltiques (Grodno, Kowno), puis à l'ouest, et pénètre en Prusse. Il est partout navigable, et reçoit à droite la *Vilia* (Vilna). — La **Duna** ou Dwina du sud, originaire du Valdaï, coule parallèlement au Dniepr jusqu'à Vitebsk; entre les deux rivières est la porte de la Russie (invasion de 1812); puis elle tourne au nord-ouest (Polotsk, Drissa, Dunabourg, Riga, Dunamünde), où elle finit par un estuaire dans le golfe de Riga, en Livonie; — la *Narva* ou Narova est le déversoir du grand lac Peipous, grossi par le tribut des eaux du lac *Pskow* au sud, et de l'*Embach* (Dorpat), tributaire d'un autre lac à l'ouest; elle reçoit à Narva les eaux de la *Luga*; — la **Néva** (58 kilom.) est, par son débit (2 950 m. cubes par seconde), et sa largeur 260 à 1 280 m., un des plus grands fleuves de l'Europe; elle sort du *lac Ladoga* (18 120 kilom. car., prof. 223 m.), à la pointe du sud-ouest (Schlusselbourg); ce lac est gelé 120 jours par an, ses eaux sont limpides et poissonneuses; il est alimenté par plus de 70 rivières: au sud, le *Volkhof* (500 m. de largeur et navigable), rivière de Novgorod, lui apporte les eaux du lac *Ilmen* grossi du *Lovat* au sud-est; le *Svir* y verse le trop-plein du lac *Onega* (9 752 kilom. car.); au nord-ouest, le *Wuoxen*, par la cascade d'Imatra, écoule les eaux du lac *Saïma* et de toute une région lacustre de la Finlande; la Néva arrose Saint-Pétersbourg, où elle se divise en plusieurs bras (*Grande Néva*, *Petite Néva*, *Grande*, *Moyenne et Petite Nevka*), formant les îles Pétrolki, Vasilyevki, Goutouyevski; en face des embouchures est l'île Kotlin (15 kilom. car.), terminé à l'est par la forteresse, le port militaire et commercial de Cronstadt, et au sud par le fort de Cronslot; les défenses sont formidables ; 600 pièces de canon croi-

[redacted]

seraient leur feu sur une flotte ennemie. — Les eaux de la Finlande s'écoulent en grande partie dans le golfe de Bothnie; les fleuves principaux qui servent de canaux à ce « pays des eaux » (Suomen Maa), où la terre tient moins de place que l'eau, sont le *Kymmene*, rivière tortueuse (300 kilom.), qui porte à la mer par 5 embouchures les eaux du grand lac *Païjanne* (long. 200 kil., larg. 25), alimenté par une chaine de lacs secondaires; — la *Wanda* (Helsingfors), Tavastehus; — le *Kumo*, qui reçoit les eaux de 170 lacs (*Nasi Jarvi*, *Langelmavesi*, *Paijanne*, etc.), sans parler des rivières innombrables.

4° **Versant de la mer Glaciale.** Les tributaires de l'océan Glacial sont gelés 8 à 9 mois par an; à l'ouest sur la frontière, la *Tana Elf*, (275 kilom.) formée de deux torrents; le *Pats Joki* (Joki signifie, rivière en Finlandais), est le déversoir du vaste lac *Enaré;* — le *Wym* porte à la mer Blanche les eaux de plusieurs lacs (*Segosero*, *Andosero*, *Wyg;*) — l'**Onega** celles de la *Woloschka*, du lac *Latscha* et de nombreux affluents; les îles Solovezk barrent l'entrée du golfe; — la **Dwina du Nord** (1 040 kilom.), est formée de deux cours d'eau très sinueux, l'un ouralien, la *Wytschegda;* l'autre, issu de la région lacustre, la *Suchona* grossie de la *Lusa;* — elle reçoit à gauche la *Waga;* à droite la *Pinega*. — Le *Mézen*, grossi de la *Pesa*, se jette dans le golfe de ce nom; — la **Petchora** et ses hauts affluents sont fournis par l'Oural, ainsi que son grand affluent de l'est, l'*Ussa;* elle traverse plusieurs dunes, décrit des circuits énormes et finit dans l'océan Glacial par un delta immense au milieu des toundras glacées; la *Kara* sert de limite aux deux Russies.

II. — Géographie politique

Notice historique[1]. — **Temps primitifs : les princes Varègues.** — L'histoire de la Russie est une des moins anciennes de l'Europe. Elle commence au neuvième siècle avec l'invasion des Varègues dans la plaine sarmate ou slave. Les Varègues étaient, comme les Normands leurs frères, originaires des pays scandinaves : aventuriers et batailleurs, tantôt ils se mettaient à la solde des nations étrangères (sous le nom de *Ros* ou Varangiens on les voit figurer dans les armées byzantines et combattre pour Novgorod); tantôt ils guerroyaient pour leur compte. C'est ainsi qu'à l'appel des tribus slaves, trois chefs varègues, les frères Rourik, Sinéous et Trouvor, à la tête de leurs bandes guerrières ou *droujines*, vinrent s'établir dans le pays de Novgorod, et tentèrent pour la première fois le siège de Byzance (Tsargrad). — Au dixième siècle, Oleg ou Jeg, successeur de Rourik, s'empara de Smolensk et de Kief, réunit sous sa domination toutes les peuplades russes; les Normands

1. Pour l'histoire générale de la Russie, consulter : Karamzine, *Hist. de l'empire de Russie jusqu'au dix-septième siècle;* traduction française, 11 vol., Paris, 1819-26; — Lévesque, *Hist. de Russie et des principales nations de l'empire russe*, cont. par Malte-Brun et Depping, 8 vol. Paris, 1812; — Chopin, *Russie*, in-8°. 1838-46. (*Univers pittóresque*). — Rambaud, *Histoire de la Russie*, in-16, 1878, Paris; — Lélével, *Hist de Pologne*, 2 vol., Paris, 1844; — Chodzko, *Histoire populaire de la Pologne*, in-12, Paris; — *Les grandes histoires* (en russe) non traduites de Serge Soloviev, plus de 30 vol.; de Kostomarof (11 vol.), Bestoujef-Rioumine, etc. (Voy. dans l'excellent ouvrage de M. Rambaud ci-dessus mentionné, une *Bibliographie* très précise et très complète de tous les travaux généraux et particuliers concernant l'empire, p. 712-720.)

[redacted]

se fondirent dans les populations slaves; Kief devint la capitale des princes varègues. Oleg, et après lui IGOR, fils de Rourik, dirigèrent des expéditions contre Constantinople, et des milliers de barques descendirent le Dniepr jusqu'à la mer Noire; SVIATOSLAF, fils d'Igor (964-972) vainquit les Khazars du Don, mais se fit battre par les Grecs sur le Danube, en essayant d'enlever la Bulgarie à l'empire : il fut assassiné par les barbares Petchenègues au passage des cataractes du Dniepr.

Les princes varègues, venus du Nord, avaient donné aux tribus slaves de la Russie une organisation militaire; les missionnaires byzantins envoyés de Constantinople les convertirent au christianisme. Déjà la veuve d'Igor, Olga, était venue à Constantinople recevoir le baptême, et l'empereur grec, Constantin Porphyrogénète, avait été son parrain; mais son exemple n'avait pas été suivi. Le troisième fils de Sviatoslaf, VLADIMIR (972-1015), barbare rusé, débauché et sanguinaire, fut le convertisseur de la Russie. Il fit la guerre à l'empereur, exigea la main de sa sœur Anne, et l'obtint à condition de se faire baptiser. Vladimir y consentit, ramena à Kief des prêtres qui étaient ses captifs, et dans le butin de la victoire des ornements d'église et de reliques de saints qui furent placés dans les sanctuaires des basiliques nouvelles. Il fut un apôtre terrible, renversant les idoles, et baptisant, malgré eux, ses sujets dans les eaux sanctifiées du Dniepr. « Sur l'ordre du prince, » dit M. Rambaud, « on vit les Kiéviens, hommes et » femmes, maîtres ou esclaves, vieillards ou petits enfants, se plonger » nus dans les ondes sacrées du vieux fleuve païen, tandis que les prêtres » grecs, debout avec Vladimir sur le rivage, lisaient sur eux les prières » du baptême. » Vladimir converti était devenu un saint et un héros. En même temps qu'il combattait les Petchenègues, il bâtissait des églises, distribuait des revenus aux pauvres, fondait des écoles et imposait aux enfants l'étude obligatoire des livres saints traduits en slave, au grand désespoir de leurs parents. — IAROSLAV LE GRAND (1015-1054), fut le Charlemagne des Russes, comme son père en avait été le Clovis. Il réunit sous sa domination toutes les principautés slaves, mais échoua contre Byzance. Il donna à son peuple un code de lois, et maria ses trois filles, Elisabeth au roi de Norvège, Harold; Anne à Henri Ier, roi de France; Anastasie à André Ier, roi de Hongrie. Il fit de Kief une ville splendide; elle eut comme Bysance une basilique Sainte-Sophie et une Porte d'Or.

En se modelant sur les souverains de Constantinople, le tsar de Kief, instruit et dirigé par les évêques grecs, essaya de fonder un gouvernement. — Mais après lui, comme après Charlemagne, l'anarchie éclate (1054-1240), ses successeurs se disputent le trône de Kief; sur les débris de l'état bouleversé par les guerres civiles, se forment 64 principautés impuissantes, et 293 princes en deux siècles occupent le pouvoir. En 1169, Kief est prise d'assaut et livrée au pillage; le centre de l'empire se déplace. « La Russie des forêts écrase la Russie des steppes. » La ville de Novgorod la Grande s'affranchit de la tutelle des princes et garda intactes ses anciennes libertés et ses institutions; elle entra dans la hanse teutonique, et son comptoir pendant trois siècles, concentra tout le commerce extérieur de la Russie septentrionale au profit, non des Russes, mais des Allemands. L'anarchie favorisa la double invasion de la Russie dans les siècles qui suivent. A l'ouest, les Lithuaniens conquirent le territoire occidental avec Kief et Smolensk (1386); les Jagellons réunirent sur leur tête les deux couronnes de Lithuanie et de Pologne, et formèrent cette Russie lithuanienne composée de races et de religions diverses qui devait plus tard lutter contre la grande Russie. A l'est, les Tartares Mongols, peuple de pasteurs ignorants

et féroces, dont les invasions effroyables désolaient la Chine, réunis en corps de nation par Gengis-Khan (1154-1227) s'avancèrent à travers la Boukharie, le Turkestan, jusqu'au cœur de la Russie orientale, et après des combats furieux, jonchant le sol de ruines et de cadavres, mirent tout le pays sous leur joug. Les khans laissèrent aux Etats russes leur constitution, leurs lois, leurs terres que dédaignaient ces conquérants nomades; les princes russes furent seulement tenus de porter leurs différends et leurs hommages au khan de la Horde d'Or, de payer une lourde capitation et de fournir un contingent militaire.

Sous la domination mongole se forma, autour de la ville de Moscou, fondée au douzième siècle par Georges Dolgorouki, une nation forte, patiente, entreprenante, commandée par une dynastie de princes habiles, énergiques et implacables. « Les grands princes de Moscou ont surtout agi » par l'intrigue, la corruption, l'achat des consciences, la bassesse devant » les khans, la perfidie avec leurs égaux, le meurtre et la délation. Ils » furent à la fois les publicains et les policiers des khans, mais ils ont » créé et fait grandir le germe d'une Russie nouvelle. » — De 1303 à 1462, Georges DANILOVITCH, IVAN KALITCA et leurs successeurs, s'agrandirent aux dépens des principautés voisines de Tver, de Riazan, de Sousdalie, entre lesquelles leur état était resserré. — Le successeur de VASSILI l'AVEUGLE, son fils IVAN III LE GRAND (1462-1505), le *rassembleur de la terre russe*, soumit la république de Novgorod, réunit les principautés de Tver, Rostov, Jaroslav, fit à la Grande Horde une guerre heureuse, s'empara de Kazan, délivra son peuple du joug tatar, et commença à reprendre aux Lithuaniens les villes de la Russie occidentale. Ce prince libérateur épousa la princesse byzantine Sophie, fille de Thomas Paléologue, qui amena à Moscou une foule d'émigrés helléniques proscrits de Constantinople, hommes d'Etat, diplomates, ingénieurs, artistes, théologiens; ils formeront, avec les livres grecs qu'ils apportaient, le premier fonds de la bibliothèque des patriarches moscovites. — Son fils, VASSILI IVANOVITCH (1505-1533) continua son œuvre, et réunit Pskov, Riazan, Novgorod Severski et Smolensk. Il échangea des ambassades et des messages avec la plupart des souverains de l'Occident : les papes Léon X et Clément VII, les empereurs Maximilien et Charles-Quint, les sultans Sélim et Soliman, le roi Gustave Wasa. Il gouverna sans prendre conseil de ses *boïars*, et appela rustres ceux qui risquaient quelque opposition. Les étrangers, les savants surtout, continuèrent d'être accueillis avec faveur à Moscou; le Kremlin s'enrichissait de livres et de manuscrits.

L'œuvre de l'unité russe était presque achevée lorsque IVAN LE TERRIBLE (1533-1584) succéda à son père, sous la régence de sa mère, la Lithuanienne Hélène Glinska; elle sut dompter toute tentative de réaction contre l'autorité absolue de son fils, mais elle fut empoisonnée, et la Russie retomba de nouveau en proie à l'anarchie. Ivan, âgé de 13 ans, fit un coup d'Etat contre les boïars; le chef de l'aristocratie factieuse fut déchiré par les chiens du prince, et ses complices relégués en exil. Ivan prit solennellement le titre de *tsar*. Au dehors, il fit la conquête de Kazan (1552), d'Astrakhan (1554), de Polotzk (1563), qu'il reperdit ensuite. Il reçut à sa cour le capitaine anglais Chancellor, explorateur de la mer Blanche, qui lui apportait des lettres de Marie Tudor, et il signa un traité de commerce avec Elisabeth; en 1558, il concéda à Grégori Strogonof et à ses fils un immense terrain sur la Kama, et autorisa ces aventuriers audacieux à commencer au delà de l'Oural, contre les Tatars, l'œuvre de colonisation demi-pacifique et demi-guerrière qui allait donner la Sibérie aux tsars de

[redacted]

Moscou. — Au dedans, Ivan le Terrible, marié d'abord à *Anastasie Romanof*, fit régner la terreur parmi les nobles et étouffa toutes les oppositions dans le sang. Ce tyran encouragea la littérature et l'art : de ce temps date la construction de temples et de palais innombrables, et en particulier du Kremlin. « C'est alors que Moscou devint digne, par ses nouvelles splendeurs monumentales, d'être la capitale d'un grand empire ; c'est alors qu'elle fut la ville sainte aux « quarante fois quarante églises, » aux innombrables coupoles d'or, d'argent et d'azur, que le pèlerin russe salue de loin, agenouillé sur la *Colline des prosternations*. » — Sur le trône d'Ivan le Terrible, son successeur, Feodor Ivanovitch (1584-1598) fut un moine et un saint. La *douma* (assemblée) des boïars ressaisit le pouvoir, et le vrai tsar fut Boris Godounof, beau-frère de Féodor, ambitieux et cruel, qui s'appuya sur le clergé et la petite noblesse, institua le patriarcat russe et interdit aux paysans de passer d'une terre sur une autre. Pour être élu tsar, il fit égorger Dmitri, frère de Feodor. Mais sa tyrannie et ses réformes violentes armèrent contre lui toutes les classes ; plusieurs faux Dmitri furent acclamés par le peuple, et pendant cette période de troubles, les Suédois intervinrent dans l'empire, et les Polonais, maîtres du Kremlin, firent reconnaître comme tsar, *Vladislas*, le fils de leur roi. A l'appel d'un boucher de Nijni-Novgorod, *Kouzma Minime*, un soulèvement national éclata ; le prince *Poparski* prit le commandement de cette *croisade*, à la tête de laquelle marchaient les évêques et les moines. Les Polonais furent chassés du Kremlin ; une assemblée nationale réunie à Moscou, écartant toutes les candidatures étrangères, proclama, presque à l'unanimité, le fils du patriarche Philarète, Michel Romanof, tsar de Russie. Le nom des Romanof, alliés à la maison d'Ivan IV, ne rappelait que de glorieux souvenirs ; il était un symbole d'unité, d'ordre, de paix ; la Russie, sous la dynastie nouvelle, populaire dès son origine, allait devenir une nation forte et unie, une grande puissance européenne.

Les **Romanof (1613-1680).** — Le règne de Michel Romanof (1613-1645) fut réparateur ; il signa la paix avec la Suède et acheva la guerre de Pologne, échangea des ambassades avec Jacques Ier et Louis XIII, introduisit des industriels, négociants et savants étrangers dans l'empire, et fonda à Moscou une académie pour l'étude du grec et du latin ; la Russie s'ouvrait de plus en plus à l'influence de l'Occident. — Michel laissa à son fils Alexis Mikhaïlovitch (1645-1676) un empire pacifié. Le nouveau tsar, débonnaire et facile, calma les séditions, et commença la revanche contre la Pologne ; à l'appel du chef cosaque *Bogdan*, il fit la conquête de l'Ukraine et de Kief, de la Russie Blanche et de Smolensk (traité d'Androussovo 1667). Mais les Cosaques, délivrés de la domination polonaise, s'insurgèrent sous le joug moscovite ; un chef du Don, *Stenko Razine*, à la tête d'une armée de paysans affamés et d'aventuriers pillards, s'empara des villes du Volga, soulevant partout les serfs contre leurs maîtres ; le général russe Baratinski le vainquit à Simbirsk et l'usurpateur fut exécuté à Moscou (1671). Alexis, secondé par le patriarche Nicon, prépara la première réforme religieuse par la correction des livres saints ; cette réforme fit éclater une opposition formidable (le *raskol*) dans l'Eglise russe, et une infinité de sectes se formèrent. Le tsar tenta de nouveaux efforts pour négocier avec les souverains d'Occident des traités d'alliance et de commerce : Doktourof vint à Londres en 1645, et les ambassadeurs Matchékine en 1653, Potemkine en 1668 furent présentés à la cour de France. — Feodor Alexievitch (1676-82) ne changea rien à l'œuvre de civilisation entreprise.

Pierre le Grand (1689-1725). — Un de ses nombreux enfants,

Pierre Ier (1689-1725), l'aîné de sa seconde femme, fut le vrai fondateur de l'absolutisme des tsars, de l'unité politique, territoriale et religieuse de la Russie, de la grandeur extérieure de l'empire. Plus âgée que lui, sa sœur, Sophie, appuyée sur le parti féodal, sur les sectes du raskol, et sur la milice turbulente des *streltsi*, le tint d'abord à l'écart et projeta de le faire périr avec ses fidèles. Pierre se fit un parti parmi les étrangers de son entourage, organisa une petite armée avec ses *bataillons d'amuseurs*, gagna les streltsi à sa cause, et renversa le pouvoir des *Byzantins* de la cour. Ainsi affranchi lui-même du joug des ennemis du progrès, il employa les trente-cinq années de son règne à faire un peuple de « son troupeau de bêtes. » La Russie n'avait qu'un port, Arkhangel, sur la mer Blanche, presque toujours gelé. Il enlève Azof aux Turcs, et ouvre ainsi à l'empire une « fenêtre » sur la mer Noire (1696). Il fait un premier voyage en Occident, et prend sur place des leçons de civilisation, qu'il applique à son retour. Il extermine la milice turbulente des streltsi, réprime une révolte des Cosaques du Don (1706), et engage contre le roi de Suède Charles XII une guerre acharnée où il apprend, par ses défaites, l'art de vaincre son adversaire. Après la victoire de Poltava (1709) il rétablit sur le trône de Pologne Auguste II, qui devient le protégé de la Russie, et achève la conquête de l'Ingrie, où s'élève déjà sa nouvelle capitale. L'intervention d'une armée ottomane (1711) qui enveloppa son armée à Housch, sur les bords du Pruth, et le força à restituer Azof, ajourna de ce côté ses espérances. Mais après la mort de Charles XII, le traité de Nystadt, imposé à la Suède, assura au tsar la possession des provinces baltiques tant convoitées, Livonie, Esthonie, Ingrie, Carélie et Finlande méridionale. Si Pierre échoua en proposant à la France l'alliance de la Russie pendant son deuxième voyage en Occident (1717), il poursuivit ses projets du côté de l'Orient; il enleva Derbent et Bakou à la Perse, et occupa le Daghestan. Ses réformes intérieures furent générales et rigoureuses. « Pour vaincre la résistance de la nation, » dit M. Rambaud, « là où » l'exemple du tsar et la persuasion ne suffisaient pas, il déploya l'énergie » de son caractère à demi barbare et l'appareil terrible d'un pouvoir absolu; » il traîna de vive force la nation dans la voie du progrès; à chaque page » de ses oukazes de réformation, on trouve le knout et même la mort. » (*La Russie*, p. 381.) Réformes sociales, administratives, militaires, ecclésiastiques, économiques, intellectuelles, son action s'étendit à tout; il combattit sans trêve les vieux préjugés russes, et frappa sans pitié les ennemis des institutions nouvelles; son fils aîné fut mis à la torture et succomba pour avoir conspiré contre ses réformes. Pour donner à la Russie nouvelle une capitale exempte de traditions et de souvenirs, il bâtit Saint-Pétersbourg, sur la Néva, comme un pur foyer de civilisation russe et une menace permanente pour la Suède vaincue et démembrée. — Sa veuve Catherine Ire (1725-1727) et son petit-fils Pierre II (1727-1730) maintinrent son œuvre. — Sa nièce Anna Ivanovna (1730-1740), duchesse de Courlande, parut céder d'abord à la réaction des boïars, et se laissa quelque temps imposer une constitution aristocratique; mais son favori Biren la débarrassa de cette tutelle par un coup d'État, exila les chefs de la noblesse et confia les charges publiques à des Allemands qui développèrent les réformes de Pierre. La Russie intervint dans la guerre de succession de Pologne, et défendit, avec le concours de l'Autriche, Auguste III contre le candidat français Stanislas Leczinski : les troupes russes, commandées par des généraux étrangers, Lascy et Munich, ravagèrent la Crimée et la Moldavie, mais en Occident, l'Autriche fut battue, et la tsarine ne garda de

[redacted]

ses conquêtes que le territoire situé entre le Boug et le Donetz (traité de Belgrade, 1739).

Ivan VI ne fit que passer sur le trône; une révolution de palais mit à sa place Elisabeth Pétrovna, fille de Pierre le Grand (1740-1762).

Les successeurs de Pierre (1725-1796). — Cette princesse, autrefois fiancée à Louis XV, chassa les Allemands de sa cour, et se rapprocha de la France, dont l'influence redevint prépondérante. Elle vainquit les Suédois et se fit céder la Finlande méridionale (traité d'Abo, 1743). Ses armées combattirent dans la guerre de Sept ans contre le roi de Prusse; ses généraux, Apraxine, Fermor et Soltykof eurent la gloire de vaincre en plusieurs rencontres les troupes expérimentées de Frédéric II. Berlin fut pris; les Russes pillèrent les caisses de l'Etat, et détruisirent les arsenaux. La Prusse était perdue sans la mort subite d'Elisabeth (1762). Elle avait continué l'œuvre de son père, adouci la législation pénale, réprimé le brigandage, supprimé les douanes intérieures et les péages, fondé des banques agricoles, exploité de nouvelles mines, développé le commerce avec l'Extrême Orient, établi des colonies, châtié le fanatisme des raskolniks, créé l'université de Saint-Pétersbourg qu'organisa son favori Ivan Schouvalof, embelli la capitale, construit Tsarskoé Sélo « le Versailles russe », appelé dans ses Etats des savants et des artistes français, fait jouer des pièces françaises sur le théâtre russe, tout en encourageant avec énergie les sciences et la littérature nationale. — Son neveu, Pierre III, petit-fils de Pierre le Grand, fils d'Anna Pétrovna et du duc de Holstein-Gottorp, lui succéda. Admirateur extravagant de Frédéric II, il suivit une politique contraire à celle d'Elisabeth, et commença partout des réformes à la prussienne. Ses penchants grossiers inspiraient le dégoût à la cour, sa politique extérieure augmenta son impopularité. Une révolution de palais, habilement préparée par la tsarine avec la complicité des frères Orloff, mit brusquement fin à cette prussomanie; Pierre III fut étranglé, et sa femme, la princesse allemande, Sophie d'Anhalt, fut proclamée impératrice sous le nom de Catherine II (1762). — Catherine II (1762-1796) fit oublier son origine étrangère en flattant les préjugés russes et en se mettant à la tête du parti national; son génie politique astucieux et cruel transforma l'empire, acheva l'œuvre de Pierre, et fit entrer la Russie dans le concert des grandes puissances. Pendant la première période de son règne, elle suivit en politique le *système du Nord*, et noua d'étroites alliances avec la Prusse, l'Angleterre et le Danemark contre la France et l'Autriche. Elle réunit la Courlande à l'empire, imposa à la Pologne son favori, Stanislas Poniatowski comme roi, et, d'accord avec Frédéric II qui avait eu la première pensée de cette spoliation, elle entretint l'anarchie en Pologne, et en prépara le démembrement. Dans le premier partage (1772) les deux puissances firent à l'Autriche sa part, la Russie se réserva la Russie blanche peuplée de 1 600 000 âmes, Frédéric II prit la Pologne occidentale moins Thorn et Danzig avec 900 000 sujets; l'Autriche eut la Galicie et la Russie rouge avec 2 500 000 Polonais. Partout la Russie fut victorieuse; elle conquit la Crimée, s'empara d'Azof, occupa la Valachie, détruisit la flotte turque dans la baie de Tchesmé, franchit le Danube et bloqua le grand vizir dans le camp de Choumla. Le traité de Koutschouk Kaïnardji (1774) ramena les Russes sur le littoral de la mer Noire qu'ils ne devaient plus perdre (voy. p. 684). — Dans la seconde partie de son règne, Catherine abandonna le système du Nord et se rapprocha de l'Autriche et de la France. Irritée par les exigences et le despotisme maritime de l'Angleterre, elle forma avec les marines secon-

daires la ligue de neutralité armée (1780) et fit respecter la liberté des mers; elle imposa avec Louis XVI sa médiation à l'Autriche et à la Prusse prêtes à se disputer par les armes la succession de Bavière (congrès de Teschen, 1783) et maintint la paix de l'Europe. Toujours fidèle à la politique du tsar Pierre, elle prépara avec Joseph II un projet de partage de l'empire ottoman, et suscita une nouvelle guerre avec la Turquie que la France encourageait et que la Suède soutint. La victoire navale de Gustave III sur la flotte russe à Swenska Sund resta stérile (1790), mais les succès de Souvarof et Potemkine sur les Turcs coûtèrent au sultan Otchakof et le pays entre Boug et Dniestr (paix d'Iassy, 1792). Les luttes intestines de la Pologne fournirent à la tsarine et à ses complices le prétexte d'un deuxième et d'un troisième démembrement de la Pologne (1793-1795). Malgré les efforts patriotiques du roi et de la diète, l'abolition du *liberum veto*, et l'héroïsme de Kosciusko et de ses compagnons d'armes, l'abominable crime fut consommé; la Russie gagna à cet acte de brigandage international la Lithuanie, la Podolie, la Petite Russie, la Volhynie et 3 000 000 d'habitants; la Prusse eut Thorn, Danzig, la Pologne occidentale et la Posnanie peuplées d'un million et demi de Slaves; l'Autriche prit Cracovie, Sandomir, Lublin. — A l'intérieur, la tsarine réprima l'insurrection de l'imposteur Pougatchef (1775) et reprit, pour les agrandir, les projets de Pierre le Grand. Liée avec les philosophes et les écrivains français de son temps dont elle courtisait la faveur et flattait la vanité, elle réunit une commission pour la confection d'un code, réprima les concussions, divisa l'empire en 50 gouvernements, institua une hiérarchie judiciaire, accorda des privilèges aux marchands et aux bourgeois des villes, ouvrit un asile et des colonies aux proscrits religieux, sécularisa les biens d'église et fonda des écoles secondaires pour instruire, non le peuple, mais les enfants de la bourgeoisie et de la noblesse : de son temps l'influence du génie français sur la civilisation russe s'accrut encore. Catherine attira Diderot à Saint-Pétersbourg, attacha Grimm à son service, traita en amis le prince de Ligne et le comte de Ségur, ambassadeurs de France, correspondit avec Voltaire, d'Alembert, Marmontel, et fit ériger par le sculpteur Falconet la statue équestre de Pierre Ier dans la capitale. Mais la tsarine qui professait une si belle admiration pour les principes de la philosophie du dix-huitième siècle, n'y conformait pas sa conduite politique. Après avoir supprimé la Pologne, elle refusa de reconnaître la république en France, stimula le zèle de la Suède et de l'Angleterre en faveur de Louis XVIII, qu'elle salua du titre de roi, et envoya ses armées pour lui ouvrir les routes de France. L'empire qu'elle léguait à son successeur avait pour limites le Niémen, le Dniestr, la mer Noire; au moment de sa mort (1796), ses armées venaient d'occuper Derbent et Bakou sur la Caspienne.

La Russie au dix-neuvième siècle. — Son fils Paul Ier (1796-1801), prince maniaque et bizarre, voulut tout réformer et brouilla tout. D'abord adversaire de la Révolution française, il témoigna à Bonaparte une admiration et une affection sans bornes, et chassa Louis XVIII de Mittau. Contre les Anglais il renouvela avec la Suède, le Danemark et la Prusse l'acte de neutralité armée sous le nom de *Ligue des neutres*. Il venait de former avec le Premier Consul le grand projet de détruire la domination anglaise dans l'Inde, lorsqu'il fut étranglé dans son lit par les nobles conjurés, peut-être à l'instigation et avec la connivence de l'Angleterre. Sous son règne la Géorgie avait été cédée à la Russie. — Son fils, Alexandre Ier (1801-1825), suivit à l'extérieur une politique nouvelle, renonça à la Ligue

[redacted]

des neutres, se réconcilia avec Georges III et entra dans toutes les coalitions contre Napoléon. Vaincu à Austerlitz (1805), à Eylau, à Friedland (1807), il traita à Tilsitt, et resserra son alliance avec l'empereur à Erfurth. La Finlande fut le prix de sa coopération contre la Suède (traité de Frédérikshamm, 1809); la Galicie orientale, le prix de son concours contre l'Autriche (paix de Vienne); la Bessarabie lui fut cédée par la Turquie de nouveau vaincue (traité de Bucharest, 1812); la guerre de Perse, suscitée par l'influence française (1806-1813), donna à l'empire le Chirvan, le Karabagh et le Talisch (traité de Goulistan). La rupture de l'alliance franco-russe et la *guerre patriotique* de 1812 furent le signal du soulèvement de l'Allemagne et le prélude de la chute de Napoléon. Les traités de 1815 créèrent avec la plupart des anciens territoires polonais un royaume de Pologne qui fut donné au tsar, doté d'une constitution libérale, et gouverné quelques années par un vice-roi et une diète. C'est à l'influence d'Alexandre que fut dû le pacte mystique de la Sainte Alliance, qui se transforma bientôt, sous la direction de Metternich et de l'Autriche en une ligue de souverains armés contre l'indépendance des peuples[1]. Au dedans, Alexandre ne suivit pas une politique constante; au début, son règne fut une époque d'émancipation, de généreuses idées et de réformes: liberté de circulation, adoucissement de la censure, abolition de la chancellerie secrète et de l'inquisition d'Etat, projets d'émancipation des serfs et de constitution politique libérale, tolérance pour les raskolniks, substitution des ministères aux collèges de gouvernement, organisation de l'instruction publique par la division de l'empire en six cercles scolaires, etc., tels furent les plans généreux à l'exécution desquels présida le ministre Speranski « le Turgot moscovite. » Il mit contre lui tout le monde, nobles, fonctionnaires, propriétaires, le peuple lui-même qui se plaignait de la lourdeur des impôts. La noblesse de cour l'accusa de trahison et réussit à le perdre aux yeux du tsar, que la grandeur de ses réformes épouvanta. Il fut destitué et banni. Une réaction politique et universitaire éclata sous le ministère d'Araktchéef « *le grossier caporal de Gatchina*, l'instrument de la tyrannie de Paul Ier, l'ennemi né de toute idée nouvelle et de toute pensée de réforme, l'apôtre du pouvoir absolu et de l'obéissance passive. » Alexandre, devenu triste et défiant, renonça à ses idées libérales et subit l'influence de l'*Araktcheevtchina*. L'oppression du gouvernement provoqua alors la formation de sociétés secrètes à Moscou, Saint-Pétersbourg, Kief, Varsovie; des princes, des nobles, des officiers, des soldats et des paysans y adhérèrent; elles couvrirent d'un immense réseau l'empire tout entier et échappèrent à la surveillance de la police. — Le second frère d'Alexandre, NICOLAS Ier, lui succéda (1825-1855); il inaugura son règne par la répression d'un complot militaire qui éclata dans la capitale et par des guerres contre les Perses et la Turquie. La Perse vaincue par Paskiévitch céda les provinces d'Erivan et de Nakitchevan (traité de Tourkmantchaï, 1828); la Turquie, après Navarin, abandonna au traité d'Andrinople le delta danubien et la Géorgie turque avec Anapa, Poti, Akhalkalaki. Pour assurer la communication avec l'Asie méridionale par les deux extrémités du Caucase et par les cols intermédiaires, Nicolas dut conquérir la Caucasie tout entière. Mais les belliqueux montagnards Tcherkesses, Abkazes

1. La Russie fut de tous les congrès (Aix-la-Chapelle, 1818), Carlsbad et Vienne (1819), Troppau et Laybach (1820), Vérone (1822), qui firent la police des rois en Europe, et étouffèrent pêle-mêle dans une aveugle répression les revendications libérales et les mouvements révolutionnaires.

[redacted]

et Circassiens conduits par l'iman Schamyl, qui faisait à la fois le prophète et le capitaine et prêchait aux tribus musulmanes la guerre sainte, tinrent pendant vingt-cinq ans les armées russes en échec. Dans cette guerre de surprises et d'embuscades, au milieu de régions mal connues, les Russes firent des pertes énormes; les montagnards étaient soutenus par les Anglais qui leur fournissaient des armes et même des chefs. Du côté de la Perse, l'influence moscovite se heurta de même aux intrigues et aux armes de l'Angleterre; la Russie chercha alors dans les steppes de la mer d'Aral sur le territoire de Khiva un autre débouché vers l'Inde. — En 1844, le général Perovsky n'obtint qu'un demi-succès, mais en 1854, le khan de Khiva reconnut la suzeraineté de l'empire. — En Europe, le tsar fut pendant trente années le représentant de l'absolutisme et l'adversaire acharné de toute idée libérale. Il ôta aux Polonais leurs privilèges et provoqua une insurrection formidable qui fut étouffée dans le sang (1831); il témoigna au gouvernement de Juillet issu de la révolution de 1830, et à la France qui offrait une hospitalité généreuse aux Polonais proscrits une hostilité continuelle et essaya de la brouiller avec l'Europe; il sauva l'Autriche de la révolution magyare en 1848, et « mit la Hongrie aux pieds » de François-Joseph. Blessé de voir l'influence russe supplantée en Orient par celle de la France dans le protectorat des *Lieux Saints*, il rompit avec Constantinople et se prépara à liquider à son profit la succession de « l'homme malade. » Les flottes et les armées françaises et anglaises vainquirent les Russes dans la Baltique et la mer Noire. Sébastopol, après une savante et héroïque défense, succomba (3 septembre 1855). Le tsar Nicolas était mort six mois auparavant, découragé par les revers et détesté de son peuple.

Son fils Alexandre II (1855-1881) se résigna à subir le traité de Paris (1856) qui enlevait à la Russie les Bouches du Danube et la Bessarabie orientale, et le protectorat exclusif des principautés danubiennes et des chrétiens d'Orient, neutralisait la mer Noire et la fermait aux vaisseaux de guerre de toutes les nations; « la politique imprudente de Nicolas avait compromis l'œuvre de deux siècles d'heureux efforts. » Pendant quatorze ans la Russie « se recueillit »; le nouveau tsar se fit réformateur. Un souffle de libéralisme passa sur le pays; l'opinion publique se réveilla et fit entendre de nouveau une voix presque libre. Les plus célèbres réformes intérieures furent l'abolition du servage et l'émancipation des paysans, décrétée par l'oukaze de 1861, qui affranchissait les paysans de l'autorité seigneuriale et organisait les communes (mirs); l'établissement du jury et de l'instruction judiciaire en matière criminelle, des tribunaux d'appel; l'abolition des châtiments corporels, l'adoucissement de la censure, etc. Mais le tsar refusa d'accorder une constitution à la Pologne; de nouvelles insurrections éclatèrent et furent cruellement réprimées; les derniers restes de l'autonomie polonaise furent anéantis; le pays perdit ses institutions et sa langue, et fut dénationalisé. La Russie subit une transformation rapide dans les années qui suivirent; elle construisit des chemins de fer et des télégraphes, fonda des usines, des filatures, des chantiers, améliora son agriculture, développa son commerce, ouvrit de nombreuses écoles de tout ordre, réforma son armée, etc. — En 1870, le gouvernement russe se montra dévoué à l'alliance prussienne et isola, par sa diplomatie, la France en Europe. Elle obtint comme prix de cette attitude si bienveillante pour nos ennemis et si funeste pour nous, la revision de l'article du traité de Paris qui limitait ses forces maritimes dans la mer Noire. Elle acheva la conquête du Caucase, poursuivit ses expéditions armées dans le Turkestan, annexa Samarkande et Khokand, et fit de Boukhara et de Khiva

[redacted]

des pays vassaux (1875). A l'autre extrémité de l'Asie, le général Mouravief avait signé en 1858 avec la cour de Pékin le traité d'Aïgoun, qui cédait à la Russie la rive droite du fleuve Amour et le littoral maritime; le Japon lui abandonnait l'île Saghalien. — En 1877, le tsar intervint dans la péninsule des Balkans en faveur des populations chrétiennes révoltées contre les Turcs. Le sultan vaincu signa le traité de San-Stefano, plus tard corrigé par celui de Berlin (1878). La Russie recouvrait en Europe la Bessarabie perdue en 1856, et acquérait en Asie les territoires de Batoum et de Kars (voy. p. 685). — Les réformes accomplies à l'intérieur n'avaient pas calmé l'agitation russe. Les universités étaient les foyers des revendications politiques et sociales; pour échapper à la surveillance de la police, des sociétés secrètes se formèrent; la secte redoutable des *nihilistes* organisa dans l'ombre ses complots. Le 13 mai 1881 Alexandre II tomba sous les bombes nihilistes à Saint-Pétersbourg. — Sous son fils et successeur, ALEXANDRE III, une réaction s'est produite contre l'introduction des institutions, des coutumes et des modes de l'Occident; les Russes essayent de se suffire à eux-mêmes, et le parti slave et vieux russe est le plus en crédit. L'œuvre d'émancipation des serfs a été complétée par un oukaze de 1885, qui supprime l'impôt de la capitation à partir du 1er janvier 1887, et établit l'égalité des sujets russes devant le fisc. — La politique de conquête continue ses progrès dans l'Asie occidentale; les troupes du tsar ont récemment occupé Merv (1885), et leur marche sur Hérat a manqué de déchaîner entre la Russie et l'Angleterre une guerre dont les conséquences eussent été incalculables, et que la diplomatie des deux nations rivales, grâce à des concessions réciproques, a réussi provisoirement à conjurer. Des trois grands projets poursuivis par les souverains russes dans leur politique extérieure, le premier est accompli ; la Pologne a disparu et la direction du monde slave est passée aux Romanof; les deux autres sont en voie d'exécution : le libre débouché par la Baltique et la mer Noire, et la domination des Touraniens de l'Asie centrale, et de Constantinople. Par son ambition tenace, sa population et ses ressources grandissantes, l'empire russe est une menace pour l'équilibre de l'Europe dans l'avenir; dans le présent, il reste à cette agglomération d'hommes, dont les tsars ont fait un Etat discipliné et redoutable, et un instrument de conquêtes, à développer ses libertés intérieures et à devenir un peuple.

Constitution. — Monarchie absolue et héréditaire. La Constitution parlementaire de la Pologne a été abolie en 1831, et le royaume mis au rang des autres provinces. — Les trois grands corps de l'Etat sont : le *Conseil d'Empire* (60 membres) s'occupant de la législation, des affaires civiles et des cultes, des questions économiques et financières; — la *Chancellerie privée* de l'empereur, qui a remplacé l'ancien Sénat dirigeant, forme la haute cour de cassation au civil et au criminel, enregistre et publie les ordonnances impériales; — le *Saint Synode* qui est chargé des affaires de l'Eglise nationale. Il y a dix ministères : *Présidence du Conseil*, *Maison de l'Empereur*, *Affaires étrangères*, *Guerre*, *Marine*, *Intérieur*, *Instruction publique*, *Finances*, *Domaines*, *Voies et communications*. — Le grand-duché de **Finlande** a seul conservé son autonomie et ses privilèges; il est divisé en provinces.

Les provinces sont administrées par des *gouverneurs* qui représentent l'empereur. Le territoire est divisé en soixante et un gouvernements, dont dix pour la Pologne et deux pour les armées cosaques de l'Oural et du Don. — Les gouvernements sont groupés en *gouvernements généraux*, et sub-

divisés en districts administrés par un *ispravnik* (sous-préfet). En 1864, après avoir émancipé les paysans, le tsar Alexandre II créa dans chaque gouvernement et dans chaque district une assemblée élective (*zemstvo*). Le *zemstvo de district* comprend les délégués élus, les grands propriétaires fonciers, les commerçants ou industriels des villes, les paysans ; il siège quinze jours par an. Le *zemstvo de gouvernement* est élu par les *zemstvos de district* du gouvernement, et se réunit en session vingt jours par an. Les deux zemstvos sont nommés pour trois ans ; ils ont une *commission de permanence* qui siège dans l'intervalle des sessions; ils ont des attributions très étendues. — Au point de vue municipal, l'oukaze de 1861 a établi l'émancipation du serf russe, et, en permettant au paysan le rachat du sol, a reconstitué l'ancienne commune slave, le *mir*. Le *mir* comprend les paysans qui étaient jadis serfs du même seigneur et qui sont aujourd'hui propriétaires des mêmes terres des communes. Dans le mir, les affaires sont réglées par l'*assemblée des chefs de famille* qui choisit dans son sein, à l'exclusion des nobles, le *staroste* (l'ancien) élu pour trois ans, avec des adjoints. Les fonctions municipales sont électives et salariées. Le mir règle le budget, répartit l'impôt, partage les terres, etc. — Au-dessus du mir est la *volost* ou canton, représentée par une assemblée composée des fonctionnaires et des délégués des mirs, et par le *starchina* ou bailli, nommé pour trois ans par l'assemblée; entre les sessions siège une *commission permanente*. La volost a des organes judiciaires; les *tribunaux de bailliage*, particuliers aux paysans qui en sont les seuls juges et les seuls justiciables; ils sont élus par l'assemblée. Une commission de district contrôle les assemblées de la volost.

Drapeau. — *Noir*, *orange* et *blanc*, avec l'aigle noir à deux têtes. L'*aigle d'argent* et le *lion d'or* sur fond *rouge* représentent les couleurs et les armoiries de la Pologne et de la Finlande. Le pavillon de guerre de l'Empire est *oblong* avec une croix blanche diagonale. — **Ordres de chevalerie** : Ordres de *Saint-André* (1698); de *Sainte-Catherine*, pour les dames (1714); de *Saint-Alexandre Newski* (1722); de *Sainte-Anne* (1735); de *Saint-Georges* (1769); de *Wladimir* (1782); deux ordres sont d'origine polonaise : celui de l'*Aigle Blanc* (1325); celui de *Saint-Stanislas* (1765).

[redacted]

Divisions politiques

RÉGIONS	GOUVERNEMENTS ET VILLES IMPORTANTES
	A. — Russie occidentale.
Pologne (10 gouvernements). *Vistule, Narew, Wartha, Prosna.*	VARSOVIE (Warschau), 340 000, avec Praga, *ancienne capitale du royaume, place forte; palais, églises, fabriques, marchés, grandes foires;* — LOMZA, 13 000; Ostrolenka, 6000, *draps;* Pultusk, 8 000; PLOCK, 23 000, *ville épiscopale, commerce actif;* — KALIZ, 17 000, *foires, lainages, toiles, tanneries;* — PIOTRKOW, 18 000, *ville d'industrie, éclipsée par* Lodz, 50 000, *lainages, cotonnades, teintureries, draps, ouvrages en fer, ville formée d'une longue rue de 10 kilom., peuplée par des colonies allemandes;* Zgierz, 12 000, *draps;* Szestochova, 15 000, *grand marché, pèlerinage de* Josna Gora; — KIELCE, 8 000, *ville minière, académie des mines; sucrerie, usines de fer; marbre de* Checiny, 5000; *soufre* de Vislica. — RADOM, 5000; Sandomir, 5 000, *grains, flottage des bois;* — LUBLIN, 20 000, *grandes foires, céréales, vins;* Zamosc, 7 000, *forteresse, ville d'industrie;* Kazimierz, *ville déchue;* Ivangorod, *place forte;* — SIEDLEC, 6000, *eaux-de-vie, farines;* — SUVALKI, 20 000; Augustowo, 11 000, *anc. chef-lieu, marchés de bestiaux.*
UKRAINE POLONAISE (2 gouv.). *Dniestr.*	La VOLHYNIE, ch.-l. JITOMIR, 43 000, *ville de commerce, tanneries;* Loutzk, 6000, *place forte;* Kremenetz, 12 000, *couvent de Potchaïef;* Ostrog, 8 000, *siège d'une académie.* — La PODOLIE, ch.-l. KAMINIEC ou Kamenetz, 23 000, *place forte, fabriques;* Balta, 12 000, *marchés;* Mogilof, 18 000, *marchés;* Bar, 8 000, *ville historique.*
Lithuanie (6 gouv.). *Duna, Dniepr, Berezina, Pripet, Niemen, Vilia, Bug.*	KOWNO, 35 000, *blé, lin, miel, ville peuplée à moitié par des juifs;* Vitebsk, 30 000, *entrepôt agricole;* Polotzk, 12 000, *archevêché catholique;* Drissa; Dünabourg, 30 000, *place forte, batellerie et commerce;* — MOHILEV (Mogilov), 40 000, *archevêché catholique, fabriques de cuirs, horticulture.* — MINSK, 43 000, *peuplée de juifs, ville commerçante;* Bobruisk, 27 000, *place forte;* Pinsk, 18 000, *fabrique de cuir,* au milieu des marais de la Polessie qu'on dessèche. — GRODNO, 31 000, *ville peuplée de juifs, foires importantes;* Bialystok, 15 000, *draps;* Brzesc, 22 000, *place forte, grains, académie juive;* — VILNA, 65 000, *place forte, grand commerce livré aux juifs.*
Provinces Baltiques (3 gouv.). *Duna, Aa, Narva.*	ESTHONIE, ch.-l. REVAL, 31 000, *station navale, chantiers, arsenal, fonderie de canons et de cloches; distilleries, commerce de bœufs, céréales, lin, crins, sel;* Port-Baltique, *havre médiocre.* LIVONIE, ch.-l. RIGA, 102 000, *avec l'avant-port fortifié de* Dunamünde, *grande ville de commerce du lin, des graines, du chanvre, des bois;* Dorpat, 21 000, *université allemande;* Pernau, 6000, *port de guerre, salines, pêcheries.* COURLANDE, ch.-l. MITAU, 23000, Libau, 11 000, *port gelé 3 semaines de moins que la Düna;* Windau, *port actif, grains et bois.*
	B. — Russie septentrionale.
Finlande	Après le traité de Frédérikshamm (1809), la diète de Borga a confirmé la constitution du grand-duché de Finlande. Le pays relève directement de l'empereur, qui n'a que le titre de grand-duc, et qui

RÉGIONS	GOUVERNEMENTS ET VILLES IMPORTANTES
Finlande (8 gouvernements). *Régions des lacs.*	est représenté par un *gouverneur général*, chef de l'armée et président du Sénat. Le *Sénat*, composé de 18 membres, est un conseil d'État et une haute cour de justice; la *diète*, composée des députés des quatre ordres, noblesse, clergé luthérien, bourgeoisie, paysans, se réunit tous les cinq ans; elle vote le budget; les ordres délibérant séparément, l'unanimité des voix est nécessaire pour les lois qui touchent à la constitution, aux privilèges, à l'impôt. La diète siège à Helsingfors. ULEABORG, 6000, *bois, résine, goudron, port ensablé;* Brahestad, 3000, *même commerce;* Tornéa, *sur une île, en face de* Haparanda (Suède), *marché de poissons, de peaux de rennes, de goudron, chanvre.* WASA ou NIKOLAISTAD, 3000, *port, commerce de goudron;* Jakobstad, 2000; Gamla Karleby, *export. de beurre et saumon;* — ABO ou Tourgou, 23000, *port fortifié, grand commerce de grains, farines, fer et bois exportés;* Nystad, 4000, *port de commerce;* Bjœrneborg, 5000, *port, scieries, usines;* — TAVASTEHUS, 3000, *point stratégique important sur un lac;* Tammersfors, 12000, *grande ville manufacturière, tissus, papeteries, marchant par l'eau des torrents.* — NYLAND, ch.-l. HELSINGFORS, 43000, *capitale du grand-duché, port de guerre, arsenal, université, grand commerce;* Sveaborg, 6000, *le Gibraltar de la Baltique,* et Gustavsvaern *défendent la ville.* Sveaborg est couvert d'ouvrages taillés dans le roc ou bâtis en granit, casematés et armés de 2000 canons, servis par 8000 hommes de garnison. — SAINT-MICHEL, *port, petite ville du lac de Saïma;* Nyslot, *dans une île pittoresque, est une place forte.* — KUOPIO, 6000, *bâtie dans une île au milieu du lac de Kalla, fait le commerce des bois et des résines.* — VIBORG, 15000, *port fortifié sur le golfe de Finlande, ch.-l. de l'anc.* Carélie; Kexholm, *dans une île, porcelaine et faïence, bois et granit;* Sordavala, *port voisin des mines de cuivre et d'étain de* Pitkaeranta; Vilmanstrand, *au S. du Saïma;* Frédérikshamm, *port fortifié.*
Russie subarctique (2 gouvern.). *Dwina, Onega, Mesen, Petchora, Kara.*	ARKHANGELSK, 20000, à 60 kil. de l'embouchure de la Dwina, longtemps unique port de l'empire, *navig. interromp.* 8 *mois par les glaces; école nautique, chantiers, corderies, poissons, lins, résines, bois, pêche de la baleine;* Onega, 2000; Kem, 2000, *et en face, dans les îles Solovetzkii, le célèbre monastère de Solovetzk;* Kholmogori, *lieu d'internement;* Mezen, 2000, *port.* VOLOGDA, 18000, *fabrique de toiles, cuir, verre, chandelles;* Oust Youg Véliki, 8000, *trafic des fourrures,* étapes du commerce de la mer Blanche; Totma, 3000; Oust-Sysolk, *fourrures. Tout ce district n'est qu'une immense forêt.*

C. — Région des lacs.

Grande Russie *Néva, tributaires du Ladoga.*	OLONETZ, ch.-l. Petrozavodsk (l'usine de Pierre), 7000, *forges, usines, fonderies de canon, mines de cuivre, carrières de marbre et d'ardoises;* Wytegra, 3000, *port du lac Onega sur un canal de jonction avec le Belo Ozero;* Kargopol, *lieu d'exil.* INGRIE, ch.-l. SAINT-PÉTERSBOURG, 930000, *capitale de l'empire, fondée par le tsar Pierre en* 1703, *à l'embouchure de la Néva, université, académies, sociétés savantes, observatoire, musées, bibliothèques, monuments et palais somptueux, jardin botanique divisé en* 13 *arr. sur les rives du delta, reliées par* 150 *ponts; grand commerce, industrie de luxe, raffineries, distilleries, brasseries, fonderies de canons, chantiers de marine;* Kronstadt, 50000, *avec ses trois ports*

[redacted]

RÉGIONS	GOUVERNEMENTS ET VILLES IMPORTANTES
Grande Russie *Néva, tributaires du Ladoga.*	*fortifiés dans l'île Kotlin et l'observatoire du Compas;* Schlusselbourg, 8000, *le fort de la Clef, au débouché de la Néva, du lac Ladoga;* Novaia Ladoga, *port du lac;* Poulkovo, *observatoire par lequel passe le méridien russe;* Narva, 7000, *place forte, filatures et scieries établies sur des cataractes, port de pêche et de commerce, lin, bois, orge, grains;* Pargolova, *qui montre dans les environs* un « Mont Parnasse » et la « Petite Suisse » de Toxovo; Tsarskoé Sélo, 15000 « le Versailles russe »; Gatchina, 9000; Strjelna; Péterhof, 8000; Oranienbaum, 4000, *sont les résidences d'été, les châteaux de plaisance, ornés de parcs et de jardins splendides, des tsars et de la famille impériale.* — Novgorod Veliki ou la Grande, 18000, *au nord du lac Ilmen, berceau de la dynastie des Varègues, puis république hanséatique, blé, chanvre, lin;* Staraia Roussa, 15000, *au sud du lac, salines, bains, marché du lin;* Borovitchi, 8000, *commerce fluvial, houille, pyrites;* Tikhvin, 6000, sur le canal de ce nom; Belozersk, Stolbova. — Pskov ou Pleskov, 10000, à l'embouchure de la Vélikaia dans le lac Péipous, *lin et forêts; commerce actif avec la Baltique;* l'île Alexandrov, *dans le lac, fournit une masse d'éperlans;* Veliki-Luki, *cuirs;* Toropetz, *commerce de lin et bois avec Riga.*

D. — Russie centrale.

Grande Russie (17 gouvernements). *Dniépr, Volga, Oka, Moskova.*	Smolensk, 23000, *place forte, ville sainte, soieries, tapis, marché de chevaux;* Krasnoë, Valoutina, *champs de bataille;* Viazma, 12000, *chanvre, lins, grains, bestiaux, cuirs;* — Orel, 44000, *toiles, dentelles, poteries, verres, cristaux, blés;* Briansk, 5000, *armes, fabriques de canons, tanneries;* Yeletz, 30000, *forges;* Bolkhov, 12000, *cuirs;* — Koursk, 32000, *chanvre, miel, bestiaux, cire, fourrures, grande foire.* — Voronèje, 45000, *draps, tanneries, céréales;* Riebendorf, *colonie allemande;* Bodrof, 5000, *haras;* Petrovskaia, 22000, *tanneries, fabr. d'enluminures.* — **Moscou** ou Moskva, 612000, *une des deux capitales de l'empire, ville du couronnement des tsars, Kremlin, université, vaste commerce, industrie manufacturière, étape du trafic entre l'Asie et l'Europe. Près de la ville est le couvent de* Troïtsa; Mojaïsk, *bataille de* 1812; Kolomna, 20000, *toiles, soieries, cotonnades, bestiaux;* Serpoukhov, 8000, *draps, cuirs.* — Tver, *dans le plateau de Valdaï,* 38000, *fils et cotons;* Torschok, 12000, *maroquins;* Rjef, 19000, *grand marché, poissons, chanvre, graines;* Ostaschkof, 11000, *cuirs, haches, faux;* Vijni Volotchok, 17000, *entrepôt de grains.* — Iaroslav, 38000, *École des hautes sciences, lin, coton, trafic des grains, foire;* Rybinsk, *port de canaux;* Ouglitch, 13000, *fabriques de cuirs, papiers, savon;* Rostof, 10000, *foires, maraîcherie, peinture d'icônes;* — Kostroma, 27000, *maroquin, toiles, savons, cloches;* Varnavin, *vaisselle de bois;* Vitchouga, *linge damassé;* — Nijni-Novgorod (la basse), 45000, et 250000 *pendant la foire annuelle, grand commerce, construction de bateaux;* Arzamos, 8000, *broderies, cuirs, maroquins;* Pavlova, *serrurerie.* — Vladimir, 10000, *industrie des cuirs;* Souzdal, 7000, *ville antique et siège des grands princes de la Sousdalie, cultures maraîchères;* Mourom, 11000, *albâtre, toiles;* Alexandrof, 7000, *teintureries;* Pokrof, *travail du cuivre jaune;* Mélenki, 6000, *usines de fer;* — Kalouga, 40000, *parc d'artillerie, manufacture de poudres, toile à voiles, cuirs;* Jizdra, 12000; Kozelsk, 7000, *toiles;* — Toula, 58000, *houille, métallurgie, manufacture impériale de canons et d'armes* (8000 *ouvriers,* 70000 *fusils par an*), *tanneries,*

RÉGIONS	GOUVERNEMENTS ET VILLES IMPORTANTES
Grande Russie.	*fonderies, brasseries.* — RIAZAN, 20000, *soieries, coutellerie ;* Skopin, 9000, *fabrique de cuirs ;* Kasimov, 8000, *verreries, cuirs, cordages.* — TAMBOV, 26000, *foires, fabriques ;* Kozlof, 26000, *commerce de grains ;* Lipetzk, 14000, *ville de bains, fonderies ;* Tennikov, 7000, *blés.*
Petite Russie ou Ukraine (4 gouvernements). *Dniepr, Desna.*	KIEV, 128000, *cité sainte, anc. capitale des princes varègues, place forte, arsenal ; belles églises, archevêché ; fabriques nombreuses, chantiers.* 300000 *pèlerins la visitent tous les ans ; foires importantes ;* Berditchev, 54000, *grand commerce ;* Targovitz. Gorodicht *fabrique de sucre.* — TCHERNIGOF, 11000 ; Néjin, 22000, *ville de commerce ;* Novgorod Seaversk, 6000 ; Klinzy, 7000, *lainages, bois ;* Starodoube, *fonderies de cuivre.* — POLTAVA, 35000, *fabriques, foires ;* Krementchoug, 30000, *près des cascatelles du Dniépr,* passage du fleuve ; — KHARKOF, 101000, *foires célèbres, cotonnades, draps, fourrures, denrées coloniales, poissons, toiles, laines,* ville d'Allemands et de juifs ; Szoum, 13000, *blés, bois ;* Bogodoukhof ; Soumy, 10000, *marché de chevaux.*
	E. — Russie méridionale.
Nouvelle Russie (5 gouvernements). *Dniepr, Dniestr, Don.*	BESSARABIE, ch. l. KICHENEF, 105000, *blés, lin, bestiaux, suif ;* Bender, 25000, *place forte ;* Akkerman, 40000, *port fortifié, pêcheries, salines ;* Khotin ou Choczim, 18000, *place forte ;* Ismaïl, Kilia, *ports du Danube, export. de blé ;* Reni, 8000, *port du Pruth ;* — KHERSON, 46000, *port déchu, commerce de bois ;* Otchakof, *port de céréales ;* Nicolaiev, 83000, *arsenal, chantiers de marine ;* Elisabethgrad, 35000, *arsenal ;* Tiraspol, 5000, *ville forte ;* Ovidiopol, 5000, *port ;* **Odessa,** 185000, *la quatrième ville de l'empire, émule de Marseille et Trieste avec ses trois ports, ses chantiers, ses greniers et magasins immenses, Université Richelieu, export. de céréales, laines, peau, lin, chanvre, minoteries, tabac, distilleries.* **Tauride et Crimée,** ch.-l. SIMFÉROPOL, 17000, *export. de fruits ;* Baktchi Seraï « le palais des jardins », 10000, ville tartare, la Grenade de la Russie avec ses fontaines de marbre et ses mosquées : *sellerie, maroquinerie, orfèvrerie ;* Karasou Bazar, 12000, *maroquin ;* Eupatoria, 6000, *port ;* Inkerman, Kamisch, *forts ;* SÉVASTOPOL, fondé en 1786, 26000, *port militaire démantelé ;* Balaklava ; Soudagh, *vignobles ;* Kafa ou Théodosia, 9000 ; Kertch, Ienikaleh, *ports du détroit ;* Berdiansk, *port de la mer d'Azof, grains, lin, laines ;* Nogaisk, port des Nogais ; Mélitopol, 5000, *colonie prospère des Mennonites ;* Kinbourn, *place forte* du liman du Dniépr. — YEKATERINOSLAF, 23000, *cuirs, suifs, laines ;* Backmouth, *houillères, fonderies, forges ;* Marioupol, 8000, *port, maroquin ;* Taganrog, 48000, *port fortifié sur la mer d'Azof ; blé, laines, caviar, pelleteries ;* Rostov, 44000, *port, céréales, laines, beurre ;* Nakhitchevan, 12000, *soie, coton, ville d'Arméniens.* — **Gouvernement des Cosaques du Don** ch.-l. NOVO TCHERKASK, 20000, *foires ;* Razdorskaïa, 6000, *vignobles ;* Tzimlanskaïa, *vins mousseux ;* Ouroupinskaïa, *foires importantes.*
	F. — Russie orientale.
	KAZAN, 86000, *anc. capitale d'un royaume, université, écoles, observatoire, place forte, arsenal, fonderies de canons, draps, cuirs, savon, commerce important.*

[redacted]

RÉGIONS	GOUVERNEMENTS ET VILLES IMPORTANTES
Provinces riveraines (6 g.). du Volga.	Penza, 30 000, *cuirs et savon;* Insara, *chaudronnerie;* Saransk, 10 000, *tanneries;* Nijni Lomov, 8000, *foires importantes.* Simbirsk, 27 000, *foire considérable, fabriques;* Syzran, 8000, *commerce; grand port sur le Volga. Ce gouv. renferme environ* 14 000 *Mordvines* (*anc. Finnois*), *et* 125 000 *Tchérémisses* (*anc. Bulgares*). Saratof, 93 000, *corderies, fonderies, poteries, tuileries, tissage, tabac;* Voljsk, 31 000, *tanneries, armes;* Tsaritzin, 12 000*; eaux minérales;* Catherinenbrunnen, *colonie allemande; on en trouve une centaine dans ce gouv., établies jadis par Catherine II, qui ont enrichi le pays par leurs cultures, plantations,* etc. Samara, 52 000, *peaux, foires;* Stavropol, ch.-l. *des Kalmouks;* Sergievsk, 24 000, *eaux sulfureuses.* Astrakhan, 48 000, *soieries, cotonnades, maroquin, teintureries, pêcheries considérables.*
Provinces ouraliennes Viatka, Kama, Oufa. Oural, Volga.	Perm, 22 000, *cuivre, fer, platine, sel, usines nombreuses;* Nischni Tagilsk, 20 000, *près du mont Blagodat, mines;* Verkhoturie, 17 000, *forges, tanneries, mines de fer de Neviansk;* Yekaterinbourg, 25 000, *ville forte, mines d'or, pierres fines, forges, armes;* Koungour, 8 000, *tanneries.* Viatka, 20 000, *grains, cuirs, savons, tanneries, ganterie;* Sarapoul, *fabrique de radeaux;* Ijerskoi, 10 000, *usines métallurgiques, armes.* Orenbourg, 36 000, *place forte;* Ouralsk, 10 000; Gourief, *port fortifié sur la Caspienne.* Oufa, 20 000, Blagovetschenk, 6000, *usines de fer;* Slataoust, 9 000, *mines d'or, fabriques d'armes.*
	G. — La Russie caucasienne.
Territoires ciscaucasiens Kouban, Manytch.	Les possessions russes sur les deux versants du Caucase ne forment qu'un seul gouvernement divisé en 12 territoires. Kouban, ch.-l. Iekaterinodar. — Térek, ch.-l. Géorghievsk, v. p. Vladikavkaz, *place forte, à l'entrée du détroit de Darial;* Anapa, *port;* Ieisk, *port de la mer d'Azof,* Argoun; Stavropol, ch.-l. *id.;* — Daghestan, ch.-l. Derbent, 16 000, *port de la Caspienne;* Zakataly.
Territoires transcaucasiens. Ingour, Rion Aras, Koura.	Bakou, 15 000, *place forte, bon port, source de naphte de la presqu'île d'Apchéron, séjour des Guèbres ou Parsis, adorateurs du feu;* Schemaka, 26 000, *armes, soieries;* Lenkoran, *sur la Caspienne;* Elisabethpol; — Erivan, 14 000, *place forte;* Goumri ou Alexandropol, *place forte;* — Tiflis, *chef-lieu du gouvernement du Caucase,* 100 000, *soie, eaux sulfureuses, commerce;* Akhalzikhi, Gori, Télav, *places fortes;* — Koutais; — Soukhoum Kalé, *port de la mer Noire;* Soudjouk Kalé, *id.;* Tchernomorskii, *cercle militaire, pays des Oubikhs, peuple tcherkesse.*

III. — Géographie économique

Productions. — Minéraux. Les mines de l'*Oural* étaient deja connues dans l'antiquité. Cette montagne renferme une masse d'*or*, de *platine*, de *plomb argentifère*, de *cuivre*, de *fer*, *chrome*, *cobalt*, *nickel*, des *pierres précieuses;* les gisements exploités surtout depuis cinquante ans sont

sur le versant asiatique (Perm) : l'or provient des lavages des sables (de 1828 à 1868, on a extrait pour 2 milliards 460 millions de francs d'or). Plus de 270 000 ouvriers travaillent aux mines. — Le **fer** est abondant dans la région lacustre du nord-ouest et le bassin de la Kama : plus de 200 mines avec 1 200 forges et 100 000 ouvriers sont en activité dans le gouvernement de Perm ; le **cuivre** se trouve dans l'Oural, le Caucase ; le **zinc** en Pologne ; le *fer* et le *cuivre* en Finlande, ainsi que l'*étain*, l'*arsenic*, le *soufre*. — L'étendue du terrain houiller est encore imparfaitement connue : la **houille** se trouve en abondance dans le bassin de la Dombrova, en Pologne, près de la Silésie ; dans le bassin de Moscou, qui contient plus de 245 millions de tonnes de lignite ; le bassin de Kief, le riche bassin du Donetz pour l'anthracite, et les gites de l'Oural, depuis l'Oural jusqu'à la Petchora. — Le **sel** abonde dans les limans de la Bessarabie, les lacs des steppes d'Astrakhan et de la Crimée, les sources de Perm et Simbirsk, les mines de sel gemme d'Ilesk (5 à 700 000 tonnes de sel par an). Les sources de *naphte* abondent aux deux extrémités du Caucase ; on a extrait plus de 22 000 tonnes de cette huile minérale en 1883. — **Végétaux.** L'agriculture est la grande richesse de l'empire : un cinquième des terres est en culture, un quart est improductif (roches, toundras, steppes), les forêts en couvrent une moitié, les pâturages sont abondants. Les *céréales* sont variées, la principale est le **blé**, mais les Etats-Unis dépassent la Russie ; les autres sont le *seigle*, l'*orge*, le *sarrasin* et le *maïs* au midi ; la vaste *terre noire* est toute plantée en céréales ; la *pomme de terre* est partout répandue, surtout en *Lithuanie* et dans la *Russie Blanche*. La Russie fournit une énorme quantité de **lin** et de **chanvre** (Pskof, Smolensk, Viatka), égale à celle du reste de l'Europe ; pour la **betterave** elle dépasse l'Autriche-Hongrie (surtout dans le pays de Kief) ; les autres produits sont le *tabac*, le *houblon*, le *cumin*, l'*anis* (Ukraine), le pavot (Kharkof, Taganrog), la graine de moutarde (Saratof, Sarepta), les *fruits* de la Crimée, la *garance* de Podolie, le *pastel* de la Russie mér[le] et les *vignobles* du Caucase (Térek et Kouban), de la Bessarabie, de la Crimée, de Kherson (environ 550 à 600 000 hectol.) transformés en vins mousseux. **Forêts** : elles occupent les 2/5 du territoire ; presque toutes les constructions russes sont en bois, et le combustible dépensé est considérable ; les difficultés du transport rendent la production forestière peu active ; le manque d'ordre et de prudence dans les coupes a amené la dévastation des forêts partout où l'exploitation est praticable. — **Animaux.** Les troupeaux sont innombrables ; plusieurs millions de Russes se livrent exclusivement à l'industrie pastorale, *chevaux* excellents de Bessarabie, Nouvelle Russie, Crimée, Esthonie, Arkhangelsk ; le gouvernement entretient d'excellents haras. Les chevaux cosaques sont renommés pour leur vigueur et leur activité. Le gros bétail (*bœufs*, *vaches*, *buffles*) est surtout élevé dans l'Esthonie, la Podolie, à Poltava, à Kharkof, dans les steppes du Don ; les rennes se trouvent dans le gouvernement d'Arkhangel ; les *moutons* au midi et dans l'ouest, les *chèvres* au sud, les *porcs* dans le centre et l'ouest. La Finlande exporte une grande quantité de beurre. L'apiculture est une industrie très recherchée des paysans russes. — Des populations entières vivent de pêche et de chasse ; les pêcheries produisent plus de 25 millions de roubles par an (15 pour la Caspienne, 4 pour la mer d'Azof, 2 1/2 pour les lacs du nord-ouest ; le Volga est d'une richesse prodigieuse (saumon, hareng, esturgeon, avec les œufs duquel on prépare le caviar, sterlet, thon, anchois, truite, cabillaud, turbot, lamproie, phoque, dauphin, etc.) ; extraction d'huile ; colle de poisson. — La chasse est moins lucrative ; les Giranes apportent sur les marchés d'Europe 400 000

[redacted]

pièces de pelleteries par an. Mais les *loups* ravagent les troupeaux, et tuent par an en moyenne 160 à 200 personnes et détruisent pour 15 millions de roubles.

Industrie et manufactures. L'industrie emploie environ 15 p. 100 de la population; les petites industries rurales et domestiques tiennent une grande place dans le pays. « Le paysan russe construit encore partout lui-même sa » maison et a toute l'habileté nécessaire pour confectionner, au sein de la » famille, tout ce qui répond à ses besoins immédiats, son mobilier, son » habillement, sa vaisselle, ses outils, ses embarcations, son chariot et son » traineau, le harnachement, etc. Il est excellent charpentier, maçon, » poêlier, menuisier, serrurier, cloutier, bottier et tailleur, aussi bien que » marinier, roulier (*jamtchik*), et conducteur d'oboses ou convois de voi- » tures dans l'industrie du transport. » (Ch. Vogel). La division du travail est poussée très loin : telle ville de 25000 habitants ne fabrique qu'un seul et même article; ainsi Pavlona de la serrurerie, Kholong enlumine des images de saints peintes sur des planches de bois de tilleul; Ivanovo fournit des toiles peintes. La concurrence de la grande industrie fait peu à peu disparaitre les petites industries locales. Les étrangers ont monté la plupart des grandes manufactures, qui sont celles du *lin* (haut Volga), du *coton* (Moscou, Vladimir, Kostroma, Pologne, Esthonie; emploie par an 125 à 130000 tonnes de coton); fabrique de *lainages* (100000 ouvriers), (Volga supérieur, Oka, Petite Russie, Pologne, Livonie, Grodno); de *soieries* (Caucase) et industries de luxe, *cuirs* dits de Russie; le bois de santal et une huile extraite de l'écorce du bouleau, donnent aux peaux l'odeur pénétrante qui les fait rechercher (13000 tanneries produisent pour 12 ou 15 millions par an); les usines pour la préparation du *suif*, de la *stéarine* et des *produits chimiques* viennent ensuite. Les *usines métallurgiques* sont établies surtout près des mines (Perm, Toula). La fabrication des *sucres de betterave* a fait d'immenses progrès. Elle occupe déjà plus de 350 usines (Kiwik, Terre Noire, Pologne, Finlande), la production est de plus de 250000 tonnes par an. — **Commerce** (1882). — **Importation.** 566 millions de roubles (*Allemagne*, 214 ; *Grande-Bretagne*, 124; *France*, 21 ; *Autriche*, 29; *Belgique*, 12; *Pays-Bas*, 9; *Turquie*, 21; *Italie*, 9; *Suède*, 6; *Grèce*, 2; *Etats-Unis*, 94; *Chine*, 19; *Perse*, 8; *autres pays*, 52. — **Exportation.** 617 millions de roubles (*Allemagne*, 178; *Grande-Bretagne*, 210; *France*, 54; *Autriche*, 33; *Belgique*, 29; *Pays-Bas*, 29; *Turquie*, 13; *Italie*, 8; *Suède, Norvège*, 42; *Grèce*, 4; *Roumanie*, 6; *Etats-Unis*, 17; *Chine*, 2; *Perse*, 4; *autres pays*, 24.) — **Voies de communication** : 1° **Routes** : Depuis vingt ans, le réseau des routes a été largement développé; il s'étend sur une longueur de 120000 kilomètres; mais la viabilité est encore insuffisante et défectueuse. La plus longue route du monde est celle de Pétersbourg à Irkoustsk (Sibérie) 6300 kilom. par Novgorod, Tver, Moscou, Nijni-Novgorod, Kazan, Perm, Ekaterinbourg, Tobolsk. — 2° **Voies fluviales et canaux.** Grâce à l'immense développement de la plaine russe, l'empire possède dans ses fleuves et rivières un magnifique ensemble de routes d'eau; on l'évalue à 35000 kilom. dont 632 seulement sont des canaux artificiels, d'ailleurs tous fort importants pour la jonction des bassins. Dans le réseau, c'est la « mère » Volga, qui forme le nœud entre les mers et les bassins. Trois systèmes l'unissent à la Néva et à la Baltique : celui de *Vichnij Volotchok* dans le Valdaï, formé par 106 cours d'eau et 76 lacs, entre lesquels on a ménagé une foule d'écluses et de réservoirs, unit la Tverza avec la Msta, affluent du Wolchov. Le *système de Tikhvin* gagne le lac Ladoga par la Mologa, la Tchagodoscha, la Tickhvinka

et le Sios; — le système du *canal d'Onega ou de Marie* gagne le lac Onega par la Cheksna, le lac Blanc et de petits cours d'eau canalisés. — La Baltique communique avec la mer Blanche par le canal du duc *Alexandre de Wurtemberg* (1828) entre le canal de Marie et le Dwina; le canal du *Nord de Catherine* relie la Dwina, par la Kama au Volga; — le *canal du haut Volga à la Moskowa* rapproche les deux capitales. La Baltique communique avec le Dniépr et la mer Noire; 1° de Kief (Dniépr) à Modlin (Vistule), par le *canal Royal* et le Bug; 2° de Kief à Kovno (Niémen) par le *canal Oginski;* 3° de Kief à Riga, par le *canal de la Bérézina et la Dwina.* Le port de Windau (Courlande) est relié au Niémen, au Dniépr et à la Vistule par le *canal d'Augustowo* et la Narew. — Un canal doit relier le Don à la Caspienne par le double courant du *Manytch.* La navigation à vapeur fluviale emploie plus de 600 bateaux sur le Volga et ses grands affluents, sur le *Dniépr inférieur*, le *Boug* et le *Dniestr.* — **Chemins de fer.** Jusqu'en 1843, la Russie n'avait que le chemin de fer de Pétersbourg à Tsarskoé-Sélo; Nicolas n'autorisa que la construction de la voie qui relie les deux capitales (644 kilom.), et la Russie souffrit cruellement de la disette des chemins de fer pendant la guerre de Crimée. Le gouvernement a essayé de réparer le temps perdu; en 1884, le réseau russe compte 24 475 kilom. et la Finlande 1 191 kilom. : comparé à celui des autres pays, le chiffre est encore bien médiocre. La gare de Moscou est le centre principal des chemins russes; autour d'elle rayonnent six grandes lignes dans tous les sens; 1° au nord-ouest, *vers Tver et Saint-Pétersbourg;* 2° à l'ouest vers *Varsovie et la Silésie* par Smolensk; 3° au sud par Toula vers *Kharkof et Odessa*, avec prolongement sur Nicolaïef, Sébastopol et sur Taganrog; 4° au sud vers *Kolomna*, Riazan, Voroneje, Rostof jusqu'à Vladikavkas (Caucase); de cette ligne se détache vers l'est celle de *Penza, Syzran, Samara* et *Orenbourg;* 4° à l'est, vers *Nijni-Novgorod, Kazan, Perm, Yekaterinbourg*[1]; 6° au nord *vers Iaroslav et Vologda.* — A Saint-Pétersbourg se relient les chemins finlandais, par Viborg, Helsingfors, Tavastehus, Tammersfors, Abo. La Russie communique avec l'Europe centrale par la *ligne de Pétersbourg* à Pskov, Dunabourg, Vilna, Kovno, *Königsberg* (Prusse); une ligne relie *Moscou à Berlin* à travers la Pologne; une autre *Königsberg à Berditchef.* — Une ligne relie *Odessa à Galatz;* une autre *Odessa à Iassy* par Kichenev. Dans les provinces asiatiques, il n'existe qu'un chemin de fer, le Transcaucasien, de *Poti* (mer Noire) à *Tiflis.* Les chemins orientaux seront prolongés vers la Sibérie, le Turkestan et la Perse. — **Télégraphes**, 105 161 kilom., 3 171 bureaux, 10 222 000 dépêches en 1883. — **Postes**, 4 521 bureaux, expéditions (1882) 261 723 000. Finlande 8 millions). — **Marine marchande** (1878); 3 643 voiliers de 308 200 tonneaux, et 259 vapeurs de 74 000 tonneaux. — *Mouvement de la navigation* en 1882; Entrés et sortis : 25 000 navires dans la Baltique; 82 000 dans les mers du Sud; 1 500 dans la mer Blanche; 1 740 dans la Caspienne. La flotte commerciale de l'empire est faible. — *Foires.* On compte encore 6 780 localités jouissant du privilège d'ouvrir des foires. La plus connue est celle de *Nijni-Novgorod* où par an se traitent plus d'un demi-milliard d'affaires. Parmi les plus importantes sont celles de *Irbit* (Perm), de *Poltava*, de *Kharkof*, d'*Elisabethgrad* (Kherson), *Koursk, Rostof*, etc. Le trafic et l'affluence de ces foires tend à diminuer, à mesure que les voies de communication se multiplient.

---

1. Le pont de Syzran, jeté en 1880 sur le Volga, a 1 484 m. de longueur, 13 arcades, élevées à 40 m. au-dessus du niveau du fleuve. Il a coûté 19 millions.

[redacted]

IV. — NOTIONS STATISTIQUES

ETATS	SUPERFICIE par kilom. carr.	POPULATION	PAR kil. carr.
Russie d'Europe	4 888 713	76 589 965	16
Pologne	127 310	7 319 980	58
Finlande	373 603	2 111 210	6
Caucase	472 606	6 419 850	14
Territoire transcaspien	522 500	650 000	1,2
Asie centrale	3 011 140	5 101 400	1,7
Sibérie	12 495 110	3 965 200	0,3
Lac d'Aral	66 998		
Mer Caspienne	439 418		
Empire de Russie	22 377 458	102 187 600	5

Races. La race dominante et formant l'ancienne majorité de l'empire est la race **slave** qui compte 75 millions d'individus (dont 68 en Europe); ils se divisent en *Russes* et *Polonais* : ceux-ci comptent pour 5 millions et demi. Les Russes se distinguent eux-mêmes par le type, les traditions, le dialecte en : *Grands Russes* (Moscovie et Sousdalie); *Blancs Russiens* (Lithuanie, Pinsk); *Petits Russiens* (Ukraine, Podolie, Volhynie). — Les autres races sont les *Finnois* ou *Tchoudes*, *Finlandais*, *Lapons*, *Karéliens*, *Lives*, *Esthes*, *Ingriens*, formés par la civilisation européenne, et à l'est les *Samoyèdes*, *Mordvines*, *Tchouvaches*, *Tchérémisses*, *Votiakes*, *Vogoules*, *Permiens*, qui ont gardé leur type et leurs habitudes primitives. A la race finnoise appartiennent encore les *Tatars* de Kazan et d'Astrakhan; les *Bachkirs* d'Orenbourg et Perm; les *Kalmouks* Mongols, les *Kirghiz* de l'Oural et du Volga, les *Turcs* de Bessarabie. — Les autres habitants sont les *Roumains* (Bessarabie, Ukraine), les *Allemands* très nombreux, formant la noblesse et fournissant beaucoup de fonctionnaires à tous les degrés en Livonie, Esthonie et Courlande, et des colonies populeuses (Nouvelle Russie, Pologne, Volga inférieur); les *juifs* sont très nombreux en Pologne, Lithuanie, dans les provinces Baltiques, la Russie Blanche, la Petite Russie, accaparant le commerce, faisant l'usure, détestés des nobles comme des paysans; de là les violences du parti antisémitique russe.

« Dans le musée Dachkof, fondé à Moscou à l'occasion du congrès slave » de 1867, les Russes ont essayé de donner une représentation à la fois » scientifique et pittoresque, comme une carte vivante et animée des diffé- » rentes populations de l'empire. A l'aide de mannequins de grandeur natu- » relle et de figures en cire sculptées par les meilleurs artistes d'après les » moulages les plus exacts, on a réuni, dans toute la variété de leurs » types et de leurs costumes, les peuples et les tribus de la Russie. Au » nord de la vaste salle qui sert de carte se voient dans leurs vêtements » de peau de renne le Samoyède qui rappelle l'Esquimau, et le Lapon, qui » ressemble au Mongol. Au-dessous, à l'ouest, viennent le paysan finnois » de la Finlande et le paysan esthonien des provinces baltiques, trahissant

» tous deux par leur face plate une lointaine parenté avec le Lapon et le
» Samoyède. A l'est sont les représentants des autres groupes de la race
» finnoise disséminés dans le bassin du Volga, du nord au sud de l'empire,
» et montrant des traits de moins en moins européens, de moins en moins
» nobles : des Permiens, des Votiaks, des Tchérémisses, des Mordvines et
» des Tchouvaches, au milieu desquels se distingue par sa beauté orientale
» une jeune Tartare de Kazan. En face, à l'occident, sont les paysans let-
» ton, samogitien et lithuanien, puis le Biélo-Russe, au visage carré, con-
» trastant avec un marchand et un artisan juifs à la mine longue, au nez
» effilé. Au milieu de la salle, sur une large estrade, figure le maître de
» l'empire, le Grand Russe, dans toute la diversité de ses métiers et de
» ses costumes provinciaux, — les hommes en *lapti* d'écorce ou en grandes
» bottes, avec la blouse rouge ou le grand caftan, les femmes en riches
» sarafanes, avec des *kokochniks* en forme de diadème ou des *potcheloks*
» en forme de couronne. Au-dessous des Grands Russes se tiennent les
» Petits Russes, aux traits plus fins, aux vêtements plus élégants, les
» hommes coiffés de hauts bonnets de peau de mouton, les jeunes filles de
» fleurs entrelacées de rubans. Derrière les Petits Russiens viennent les
» Polonais, et, de l'ouest à l'est, toutes les nombreuses populations du sud
» de l'empire, un couple moldave de Bessarabie, un mourza ou prince
» tatar de Crimée, voisin d'un mendiant tsigane, une fiancée caraïte, fille
» d'un de ces Juifs, ennemis des autres, qui prétendent descendre des dix
» tribus déportées par Nabuchodonosor, — deux colonistes allemands de
» la Nouvelle Russie ou du bas Volga, encore aussi différents des Russes
» par le type et le costume qu'au jour de leur émigration. Au sud-est
» figurent les tribus musulmanes ou bouddhistes des steppes orientales,
» avec leurs traits asiatiques, leurs habits éclatants : Kirghiz portant la
» *tubéteika*, sorte de bonnet pointu, Kalmouks des gouvernements de
» Stravopol et d'Astrakhan, au visage complètement chinois, vêtus du *bech-*
» *met* de soie ou de velours aux couleurs les plus tendres. A côté est une
» femme bachkire d'Orenbourg ou de Samara, en *khalat* de drap rouge et
» coiffée du *kachbaru* orné de pièces de monnaie. A l'extrême sud se
» montrent les peuples du Caucase, les plus beaux du monde par les traits,
» les plus élégants par le costume; c'est un marchand arménien en simple
» caftan noir, un de ces marchands établis dans le sud-est de l'empire, un
» Tcherkesse ou Circassien chaussé de maroquin rouge, portant le caftan
» garni de cartouchières et le *bachlik* de poil de chameau, qui sert tour à
» tour de capuchon et de manteau, — un Géorgien aux *lapti* de cuir, vêtu
» d'un *arkhalouk* et d'un *tchokha* aux longues manches brodées, fendues
» sur le devant. Une Mingrélienne en robe de soie bleu clair porte le
» *letchaki*, long voile de mousseline, et une femme kurde des bords de
» l'Araxe, en chemise de soie et en pantalon de satin rouge, a un anneau
» passé à travers les narines. L'Arménienne, en *khalat* vert, s'enveloppe
» d'un de ces immenses voiles dont s'entourent pour sortir les femmes du
» Caucase; la Géorgienne en robe de satin noir, avec un corsage violet clair
» et un bandeau de brocart pour coiffure, danse en agitant un tambour de
» basque. Derrière la grande salle, dans une niche obscure, un groupe à
» demi nu des derniers guèbres de Bakou adore le feu sacré. L'impression
» bigarrée que donne ce musée, où un seul Etat offre tant de types hu-
» mains, une simple carte ethnographique de la Russie la donne presque
» au même degré. Les couleurs ont à peine assez de nuances pour qu'on
» en puisse assigner une à chaque tribu, et par leur variété et leurs bizarres
» entrelacements elles rappellent les cartes géologiques des pays aux for-

[redacted]

» mations les plus compliquées. Devant la carte de M. de Kœppen, comme » dans le musée Dachkof, il semble qu'il n'y ait que confusion parmi les » populations de ce pays, où la terre et la nature inanimée ont une telle » unité.

» Cette quantité de races diverses, qui semble si peu en harmonie avec » elle, la configuration de la Russie l'explique. Sans frontière définie du » côté de l'Asie ni du côté de l'Europe, avec des rives plates et basses sur » toutes ses mers, la Russie a été ouverte à toutes les invasions, elle a été » la grande route d'émigration d'Asie en Europe. Nulle part les couches » des alluvions humaines n'ont été plus nombreuses, nulle part elles n'ont » été plus mêlées, plus brisées et disloquées que sur ces espaces aplanis » où chaque flot poussé par le flot suivant ne rencontrait d'obstacle que » dans la vague qui l'avait précédé. A l'époque historique seule, il est » difficile d'énumérer les peuples qui se sont établis sur le sol russe et y » ont formé des empires plus ou moins durables, Scythes, Sarmates, Goths, » Avares, Bulgares, Ougres ou Hongrois, Khazars, Petchénègues, Koumans, » Lithuaniens, Mongols, Tatars, sans compter les vieilles migrations des » Celtes et des Germains et toutes celles des peuples dont les noms mêmes » ont péri, mais dont les plus obscurs ont pu laisser dans la population » russe une trace aujourd'hui impossible à retrouver. » (A. Leroy-Beaulieu.)

Dialectes. — La masse de la population parle le *russe*, langue dérivée du *slavon*, et façonnée par les grands écrivains russes depuis deux siècles. Les hautes classes parlent aussi le *français*. La littérature française, le théâtre français sont populaires dans la capitale et à la cour; on parle *allemand* surtout dans les provinces baltiques, polonaises, dans l'ouest, etc. — **Instruction publique.** Depuis l'acte d'émancipation (1864) on a créé de nombreuses écoles *primaires* et *normales*; il n'y a encore que 11 soldats sur 100 qui savent lire. Les conscrits les plus instruits se trouvent en Pologne et surtout en Finlande (environ 35000 écoles, 1600000 écoliers, 2 p. 100). L'*enseignement secondaire* comprend des *gymnases*, *progymnases*, *écoles professionnelles* ou *réelles*, des *séminaires*, des *écoles militaires*; — L'*enseignement supérieur* est donné dans 10 *universités* : Moscou, Saint-Pétersbourg, Dorpat (allemand), Kazan, Odessa, Kief, Kharkov, Varsovie, Vilna, Helsingfors; dans 3 *lycées supérieurs* et dans des instituts spéciaux. — **Cultes.** La grande masse des Russes appartient à la religion grecque orthodoxe, mais il existe un grand nombre de sectes dissidentes; l'ensemble de ces sectes s'appelle le *raskol*, les sectaires sont les *raskolniks*. Les prêtres russes (*popes*) se marient et constituent le clergé *blanc*. Les hauts dignitaires de l'Eglise se recrutent parmi les moines des couvents et forment le clergé *noir :* ils sont astreints au célibat. Tous les cultes sont tolérés dans l'empire (grecs orthodoxes, 67000000; catholiques romains, 7400000; protestants, 4000000; grecs et arméniens unis, 60000; juifs, 3100000; mahométans, 2600000; bouddhistes et païens, 100000. — **Justice.** Elle a été réformée après l'acte d'émancipation des serfs; *tribunaux de volosts*, composés de paysans élus et jugeant sans appel; *juges de paix* élus par le zemtsvo du district; *tribunaux de première instance* et *tribunaux d'appel* organisés comme en France; au criminel, les tribunaux de première instance jugent sans appel avec le concours d'un *jury*. La police secrète de la *troisième section* créée par Nicolas en 1824 est munie de pouvoirs extraordinaires qui restreignent le domaine de la juridiction des tribunaux réguliers; toutefois on a renoncé à la torture et au knout; mais la déportation en Sibérie et les travaux forcés dans les mines subsistent encore. — **Armée.** Service obligatoire,

deux catégories établies par le tirage au sort : dans la première, la durée du service est de six ans dans l'*armée active;* de neuf ans dans la *réserve;* dans la deuxième, les jeunes gens restent vingt ans dans la milice. Les *volontaires* forment une catégorie à part. Les *Cosaques* constituent des armées particulières appelées *voïsskos;* en Europe, ceux du *Don*, d'*Astrakhan*, d'*Orenbourg*, de l'*Oural;* au Caucase, ceux de *Kouban*, du *Térek:* en Asie, ceux de la *Sibérie occidentale*, de *Semirietchié*, du *Transbaïkal* et de l'*Amour:* les Cosaques doivent le service de 18 à 40 ans; ils s'équipent à leurs frais; les populations du Caucase fournissent des troupes *irrégulières*. Sur pied de guerre les effectifs s'élèvent à 3465000 hommes, sur pied de paix à 775000. — **Marine.** Dans la Baltique, 27 cuirassés, 92 vaisseaux, 95 torpilleurs; dans la mer Noire, 4 cuirassés, 27 non cuirassés, 11 torpilleurs; dans la Caspienne, 12 vapeurs; dans le lac Aral, 6; en Sibérie, 8 vapeurs et 6 torpilleurs : 4300 officiers; 70000 marins. La durée du service est de 7 ans. — **Monnaies, poids et mesures.** *Rouble* (argent) = 100 kopeks ou 4 francs; *marc* = 25 kopeks ou 1 franc; *impérial d'or* = 18 roubles argent; *Poud* = 40 livres ou 16381 kilogr.; *livre* = 96 solotniks de 4 grammes chacun; *Vedro* = 12l,30, pour les liquides; *tchetvert* = 210 litres, pour les grains; *Sagène* ou *toise* = 2m,1136; *verste* = 1km,066; *Déciatine* = 1Ha,093. — **Budget** (1880). *Dépenses*, 2653126000 fr. — *Recettes*, 2278556000.— *Déficit*, 136570008. — *Dette réelle* de l'empire en 1880, 8 milliards, — Le budget spécial de la Finlande s'élève (en 1882) à : *Recettes*, 36320714 fr.; *Dépenses*, 35131146; *Dette*, 61 millions et demi.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Les régions naturelles de la Russie.

« Le principal caractère de la Russie, c'est l'unité dans l'immensité. Au premier coup d'œil, en comparant les extrémités de ce vaste empire, les *toundras* glacées du nord aux déserts brûlants des bords de la Caspienne, les lacs à vasques de granit de la Finlande aux chaudes montagnes de la côte méridionale de la Crimée, on est frappé de la grandeur des contrastes. Il semble qu'entre ces limites, entre la Laponie, où vit le renne, et les steppes du Volga, où vit le chameau, l'intervalle soit si vaste qu'il faille bien des régions différentes pour le remplir. Il n'en est rien. La Russie à ses extrémités, en Europe même, a des échantillons de tous les climats; mais les contrées de l'aspect le plus tranché, la Finlande, la Crimée, le Caucase, ne sont que des annexes de l'empire, annexes naturelles, quoique bien différentes de la Russie proprement dite. Dans l'intervalle entre les contreforts des Karpathes et l'Oural s'étend une région d'une

[redacted]

analogie de climat, d'une monotonie de structure, impossible à rencontrer à pareil degré sur de pareils espaces. De l'énorme muraille du Caucase à la Baltique, cet empire, à lui seul presque aussi grand que le reste de l'Europe, présente dans ses nombreuses provinces moins de variété que les nations occidentales dont le territoire est dix ou douze fois plus petit. C'est l'uniformité de la plaine. L'ouest est plus tempéré, plus européen; l'est plus aride, plus asiatique; le nord est plus froid, le sud est plus chaud; mais, sans abri contre les vents du nord, le sud ne peut différer de lui par les aspects et la végétation d'une manière aussi frappante qu'en France, en Espagne ou en Italie. La Russie a des étés; au nord du Caucase, on pourrait dire qu'elle n'a point de midi.

On pourrait compter en Russie dix ou douze régions naturelles distinctes soit par l'aspect physique, soit par le climat ou la nature du sol. M. Leroy-Beaulieu les ramène à deux groupes, à deux grandes zones embrassant toute la Russie d'Europe, et présentant le plus singulier contraste. L'une est la région des **forêts**, des *polessia*, occupant le nord et la plus grande partie du centre et s'abaissant vers l'ouest jusqu'à Kief; elle commence vers le 65e degré de latitude; au delà aucun arbre ne résiste à la permanence et à l'intensité du froid. « Dans le voisinage de la Sibérie, des deux côtés de l'Oural, il n'y a que des *toundras*, déserts marécageux où la mousse cache » une terre presque perpétuellement durcie par la glace. A ces latitudes » point de culture possible, nul autre pâturage que le lichen, nul autre » bétail que le renne, dont ces contrées boréales sont devenues la seule » demeure. »

Les arbres les plus communs de la Russie sont le pin sylvestre et le bouleau, avec lesquels alternent souvent le sapin, l'aulne, le tremble et le mélèze; plus au sud apparaissent le tilleul, l'érable, l'orme, et vers le centre, le chêne. « Il y a dans ces régions, surtout dans le nord-est, des » forêts que jamais le pied de l'homme semble n'avoir foulées, d'immenses » forêts vierges que le manque de voies de communication laisse abandonnées à elles-mêmes, mais des forêts clair-semées, diffuses, interrompues par de vastes landes où ne viennent que de maigres broussailles. »

Dans cette zone l'hiver dure la moitié de l'année; le sol est parfois 200 jours sous la neige; la culture est pauvre, la végétation chétive, le froment rare; les seules céréales de cette ingrate contrée sont l'orge et le seigle; le lin seul y prospère. Les habitants sont rares et disséminés sur de vastes espaces.

La seconde zone est la région déboisée ou la région des **steppes** occupant tout le sud de la Russie, plus plate encore que la précédente, sauf la ramification granitique des Balkans qui embarrasse de cataractes la navigation du Dniépr. « Rien ne limite ces surfaces à perte de vue que l'horizon » qui se confond avec elles. Aucune proéminence, si ce n'est dans certaines » contrées, de petites collines artificielles appelées *kourganes*, innombrables tertres arrondis, de 6 à 12 ou 15 mètres de haut, qui parfois semblent » disposés sur une ligne régulière comme pour marquer un chemin à travers » ces solitudes, tombes de peuples éteints ou phares de routes perdues,

» du sommet desquels le berger des steppes surveille au loin son troupeau. »

Cette zone déboisée que traversent les plus grands fleuves de l'Europe manque d'eau ; les pluies et les sources y sont également rares. « Le man-» que d'eau en été est souvent tel que, dans beaucoup de villages des » steppes, les paysans, faute de source ou de ruisseau, boivent la boue liquide » des eaux toutes noires de poussière où ils ont retenu les eaux du prin-» temps. »

» Pour être dénuée d'arbres, la Russie méridionale est loin d'être privée de végétation. Dans une grande partie de ce vaste territoire, la richesse du sol compense la parcimonie des eaux. Là où les conditions atmosphériques ne sont point par trop hostiles, la fécondité de la terre est souvent merveilleuse. Pour le sol, pour la culture et la population, toute la zone déboisée se partage naturellement en trois régions différentes, en trois bandes superposées du nord-est au sud-ouest. L'une est la région agricole de la terre noire ; la seconde celle des steppes à sol fertile ; la troisième celle des steppes à base sablonneuse ou saline.

» La première, un des plus féconds comme un des plus vastes pays agricoles du globe, occupe la partie supérieure de la zone déboisée à son point de jonction avec la zone des forêts. Participant encore de l'humidité de celle-ci et abritée par elle, la contrée de la terre noire est dans des conditions climatériques beaucoup moins défavorables que les steppes de l'extrême sud. Elle doit son nom de terre noire, *tchernoziom,* à une couche d'humus noirâtre, d'une épaisseur moyenne de 50 centimètres à 1 mètre et plus. Ce terreau est principalement composé de marne et d'une moindre proportion d'argile grasse. Il se dessèche rapidement en se convertissant en une fine poussière ; mais avec une égale promptitude il s'imprègne d'humidité, et sous l'action de la pluie reprend l'aspect d'une pâte noire. La formation de cette couche d'une admirable fécondité doit probablement être attribuée à la lente décomposition des herbes de la steppe, accumulées pendant des siècles. Le tchernoziom s'étend en longue bande sur toute la largeur de la Russie d'Europe. Partant de la Podolie et de Kief au sud-ouest, il monte vers le nord-est jusqu'au delà de Kazan, et, interrompu par l'Oural, il reparaît en Sibérie dans le sud du gouvernement de Tobolsk. Confinant aux régions des forêts, le tchernoziom, surtout dans sa partie septentrionale, conserve encore quelques bois. A mesure que l'on avance vers le sud, ils diminuent de nombre et d'étendue pour disparaître peu à peu. Au milieu des plaines sans bornes, les derniers bouquets de chênes, de trembles ou d'ormes semblent de petites îles perdues

[redacted]

dans l'immensité. Les arbres isolés, les buissons même finissent par s'effacer; il ne reste que la terre cultivée, un champ sans limite, s'étendant à perte de vue sur une longueur de plusieurs centaines de lieues, comme une Beauce gigantesque de 600 000 à 700 000 kilomètres carrés. Non contente de suppléer à l'insuffisance en grains de la moitié septentrionale de la Russie, cette région est, avec le bassin moyen du Mississipi, un de ces grands magasins de blé qui permettent au monde moderne de défier toute famine.

» Au-dessous du tchernoziom, entre les mers du midi et lui, viennent les steppes proprement dites, car les champs de la terre noire sont souvent en Russie même désignés de ce nom, qu'on finit ainsi par appliquer à toute plaine dénuée d'arbres. C'est dans les steppes que l'aplatissement du sol, l'absence de toute végétation arborescente et la sécheresse de l'été atteignent leur maximum. Inclinées vers la mer Noire, la mer d'Azof et la mer Caspienne, occupant les bassins inférieurs du Dniéper et du Don, du Volga et de l'Oural, ces steppes sont les parties les plus basses de ces basses plaines de Russie. Encore abandonnée à elle-même ou à demi sauvage, peu ou point cultivée, la steppe est une plaine déserte sans arbres, sans ombre, sans eau. Sur des surfaces à perte de vue, on chercherait souvent en vain pendant des journées entières un arbuste, une maison; mais pour être dégarnie de forêts, la steppe n'est point toujours le désert stérile que l'Occident s'est figuré sous ce nom. Les steppes se divisent naturellement en deux types nettement tranchés par le sol : les steppes à terre végétale identique ou analogue au tchernoziom; et les steppes de pierre, de sable ou de sel. Les premières, qui en Europe occupent la plus vaste surface, offrent à l'agriculture un champ dont elle n'a qu'à s'emparer, les secondes lui sont à jamais rebelles.

» Les steppes fertiles remplissent la plus grande partie de l'intervalle entre le tchernoziom, qu'elles continuent, et la mer Noire et la mer d'Azof. Elles occupent le cours inférieur de tous les fleuves qui se jettent dans ces deux mers, du Dniester et du Boug au Don et au Kouban. Laissées à elles-mêmes, ces steppes témoignent magnifiquement de leur fécondité naturelle. Dépourvues d'arbres, elles ont leur végétation, leur flore à elles, qui dans sa libre croissance, ne leur laisse rien à envier aux plus belles forêts. Au lieu de bois, elles se couvrent au printemps d'herbes et de plantes de toute sorte qui les font ressem-

43.

bler à une mer de verdure. Ce n'est point aux déserts d'Afrique, c'est à la *prairie* d'Amérique qu'il faut alors comparer la steppe.

» Cette steppe vierge, à la libre végétation, la steppe de l'histoire et des poètes, se rétrécit chaque jour pour bientôt disparaître devant les envahissements de l'agriculture. L'Ukraine des Cosaques et de Mazeppa avec toutes ses légendes a déjà perdu son ancienne et sauvage beauté. La charrue s'en est emparée; les plaines désertes où se perdait l'armée de Charles XII sont déjà en culture régulière. La steppe de Gogol, comme en Amérique la *prairie* de Cooper, ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Entamée de tous côtés par le laboureur, elle est destinée à être peu à peu conquise par lui et annexée à la région voisine du tchernoziom[1]. Pendant des centaines et des milliers d'années, elle a été la grande route de toutes les émigrations d'Asie en Europe; jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, elle est demeurée exposée aux incursions des nomades de la Crimée, du Caucase et du bas Volga.

» Au sud et à l'est de la région du tchernoziom steppien viennent les steppes infertiles, les steppes éternelles, qui semblent à jamais impropres à l'agriculture. Là toute couche végétale disparaît pour ne laisser voir que la pierre, le sable ou un sol imprégné de sel plus défavorable encore à la culture. Cette région inféconde est formée de la vaste dépression ouralo-caspienne, fond de mer récemment desséché, où l'eau en s'évaporant a laissé le sel, et qui est encore çà et là couverte de petits lacs salins, comme les grandes surfaces de la Caspienne et de l'Aral, débris de l'ancienne Méditerranée aujourd'hui disparue. Ainsi que le Sahara, cette région est un vrai désert qui n'offre à l'homme que de rares oasis. Occupant tout le cours inférieur du Volga, à partir de Tzaritzin sur la rive droite, de Saratof sur la rive gauche, ces déserts de sel se mêlent et se relient, sur les rives septentrionale et orientale de la Caspienne, à des déserts de sable qui forment les vastes steppes des Kirghizes, et se prolongent en Asie jusqu'au cœur du Turkestan. Une partie de ces steppes salines sont au-dessous du niveau de la mer, comme la Caspienne elle-même, dont elles forment l'ancien bassin, et qui, rétrécie et abaissée, se trouve aujourd'hui de 28 mètres au-dessous

1. Voy. un art. de M. de Vogüé, *Dans la Steppe* (*Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1884).

[redacted]

de la surface de la mer Noire. Cette steppe ouralo-caspienne est de toute la Russie d'Enrope la partie la plus sèche, la plus dénuée de bois, la plus exposée à des saisons excessives. C'est une contrée décidément asiatique par le sol et le climat, par la flore et la faune, comme elle l'est encore par la race et le genre de vie de ses habitants. S'il y a de ce côté une limite naturelle entre l'Europe et l'Asie, ce n'est pas au fleuve Oural qu'il la faut chercher, c'est aux extrémités de cette concavité caspienne, prolongement du désert de l'Asie centrale ; c'est au point où le Don et le bas Volga se rapprochent le plus l'un de l'autre, sans que l'art ait encore pu les réunir, si nette est la délimitation physique des deux régions où ils coulent.

» De l'autre côté de la mer d'Azof, la moitié septentrionale de la Crimée et les côtes adjacentes entre l'isthme de Pérécop et l'embouchure du Dniéper forment une petite région, qui n'est guère moins rebelle à l'agriculture, comme un autre morceau de l'Asie transporté au nord de la mer Noire. Des montagnes du sud de la Crimée et du Caucase au tchernoziom encore steppien, les steppes infertiles occupent en deçà du fleuve Oural près de 400 000 kilomètres carrés qui ne comptent pas 1 500 000 habitants. Sur toute cette surface, le reboisement, facile dans le tchernoziom, possible encore dans les steppes à sol analogue, devient entièrement impraticable. Impropres à l'agriculture et presqu'à la vie sédentaire, ces vastes espaces, comme les parties voisines de l'Asie, ne paraissent convenir qu'à l'élève du bétail et à la vie nomade. Aussi de toute la Russie d'Europe sont-ce les seules contrées qui soient demeurées jusqu'à nos jours habitées par les tribus nomades de l'Asie, les Kirghizes et les Kalmouks, et jusqu'à ces dernières années par les Tatars de Crimée et les Nogaïs. Sur ces steppes, ces Asiatiques semblent aussi bien chez eux que dans leur patrie originaire et ils y mènent naturellement la même vie, conduisant leurs troupeaux brouter les herbes des sables ou les plantes salines qui sur le sol aride poussent en petits îlots ou en touffes. Avec le sol le plus ingrat, ces steppes ont le ciel le plus inclément, subissant tour à tour l'influence des glaces de la Sibérie et des chaleurs de l'Asie centrale. Pour tout bien, elles n'ont que leurs troupeaux de moutons, nourris sur un sol maigre et exposés à tous les contrastes du climat le plus excessif, souffrant souvent de la soif en été, et en hiver souvent dispersés par les tempêtes de neige ou ensevelis par les montagnes mouvantes qu'elles soulèvent. En dehors des

troupeaux, les seules richesses de ce pays sont ces salines, qui rendent l'agriculture impossible, mais qui alimentent de sel les parties les plus continentales de l'empire, et enfin les pêcheries du Volga et de la Caspienne, les riches pêcheries de l'esturgeon et du caviar.

» Pour compléter le tableau des régions naturelles de la Russie, il nous en reste une à indiquer, de moindre étendue et d'acquisition récente, mais à laquelle un sol montagneux et un climat méridional donnent dans l'empire une place à part. C'est le Caucase, et la côte sud de Crimée, dont la haute muraille n'est que le prolongement de la chaîne caucasique. La nature, qui n'a marqué à la Russie de limite nulle part, ni vers l'Europe, ni vers l'Asie, semblait ne lui avoir opposé de vraie barrière que d'un côté, entre la Caspienne et la mer Noire. Quelle frontière mieux marquée que cette chaîne de 4 000 à 6 000 mètres de haut, dressée entre deux mers? C'était comme des Pyrénées près de deux fois plus élevées que celles qui nous séparent de l'Espagne. Et pourtant cet obstacle qui paraissait lui devoir fermer la route, la Russie l'a franchi. La nature même, en lui opposant cette muraille, lui avait fourni les moyens de la tourner. Etendu au milieu d'un isthme, d'une longueur à peu près égale à sa largeur, entre deux mers fatalement soumises à l'influence russe, du jour où la Russie aurait atteint leurs rivages, le Caucase devait être débordé des deux côtés, et aisément pris à revers par les armes des tsars. C'est ce que nous avons vu. C'est par le versant méridional, par la Géorgie, par Bakou et les anciennes provinces persanes, que la Russie s'en est emparée, et ce n'est qu'au nord, parmi les montagnards mahométans des hautes vallées, qu'elle a rencontré une sérieuse résistance. Il lui fallait franchir cette barrière pour atteindre le midi, l'éternelle tentation des peuples du nord. Le Caucase et la côte méridionale de Crimée nous offrent non pas une nouvelle région du sol russe, — la nature russe finit avec la plaine, — mais une contrée toute différente, aussi multiple et variée que sont uniformes dans leur immensité les régions de la Russie proprement dite. Là se retrouvent dans les vallées du Caucase les forêts disparues depuis le centre de l'empire, non plus maigres, monotones et diffuses comme dans le nord, mais épaisses, vigoureuses et d'une puissance de végétation inconnue à l'Occident et à l'Europe. Là réussissent les arbres fruitiers et toute cette variété de plantes et de cultures que la Russie eût en vain demandée à ses plaines,

[redacted]

des rives de la mer Glaciale à celles de la mer Noire, la vigne, qui, sur les bords du Don et même en Bessarabie, ne trouve encore qu'un abri précaire, — le mûrier, l'olivier. Il semble que les diverses zones de culture, ailleurs désignées par ces trois arbres, se soient rapprochées et réunies sur les pentes de ces montagnes comme pour dédommager la Russie de la monotonie de ses plaines. Il y a peu de plantes qu'on n'ait acclimatées dans les jardins suspendus sur la mer de la *Corniche* de Crimée. Dans la Transcaucasie, on cultive avec succès le coton et la canne à sucre, et les marchands russes ont déjà parlé d'y introduire des plantations de thé. » (Anatole LEROY-BEAULIEU, *la Russie et les Russes.* — *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1873.)

Arkhangel et la Dwina.

Le navire qui vient de l'océan Glacial du nord et se dirige vers la mer Blanche, passe entre le cap Kanin et la Pointe-Sacrée (Swiœtoi Noss), et laissant à droite la presqu'île de Kola, à gauche la terre des Samoyèdes, pénètre dans le *Corridor*, long canal qui conduit dans la mer Blanche ou mer de Glace. Vers le nord-ouest, le golfe de Kandalaskaïa s'enfonce profondément dans la Laponie russe; « le sol est un fouillis de rocs énormes, de marécages profonds et sombres; » sur les pentes croissent de maigres lichens, dont se nourrissent les rennes; çà et là des bouquets de pins et de bouleaux rompent la monotonie de ce paysage glacé. Aucun fruit, aucune culture; les habitants passant l'été sous des tentes de peaux de rennes, blottis l'hiver sous des huttes en forme de pyramides faites de troncs d'arbres, sont nomades, et vivent de gibier et de poisson; leur grossier pain de seigle, mets de luxe, est importé d'Onéga ou d'Arkhangel. Les femmes laponnes, vêtues, comme les hommes, de pantalons de peaux de phoque et de tuniques de peaux de renne, s'adonnent pour la plupart à la magie, et passent aux yeux des pêcheurs des mers arctiques pour des sorcières redoutables qui prévoient la tempête et poussent les navires contre les écueils.

Au sud, s'ouvrent les larges baies de l'Onéga et de la Dwina, où se perdent les deux rivières et que dominent les deux ports marchands; la première de ces baies est semée de rocs et d'îles de sable, tels que Angersk, Moksalma, Zaet, Solovetsk; celle-ci porte un couvent célèbre, dont la châsse vénérée attire en pèlerinage monarques et mendiants; d'après la légende, « c'est dans ces vastes corridors, dit M. Dixon, que l'on voit errer » le spectre solennel dont la seule pensée fait tressaillir d'effroi le cosaque » sous sa tente, le pêcheur de morue dans sa barque fragile. » A l'orient, des bouches de la Dwina aux monts Ourals, s'étend l'immense région désolée où errent les Samoyèdes et les Zarayny, peuples à demi sauvages, qui n'ont pas de demeure fixe, habitent sous des tentes ou dans des cabanes de bois, et se nourrissent de renne cru. « Dans les replis de leur sol, la » neige ne fond jamais; et les rivages, qui se développent sur une longueur » de près de sept cents lieues, sont pendant huit mois sur douze, fermés » par des chaînes de glace. En juin, quand l'hiver s'éloigne, les versants » de quelques vallons privilégiés se tapissent de mousses; étroites et rares » mouchetures vertes sur un fond de rochers nus, de neiges sales et grises.

» Ces mousses précieuses, ces lichens nourrissent le renne, chameau de la » zone polaire, qui fait vivre les rudes habitants du pays. » (H. Dixon.)

La Dwina forme, à son entrée dans la mer, un delta d'îles et d'îlots à travers lesquels ses eaux coulent par une douzaine de canaux fréquemment obstrués. Leur profondeur varie d'une saison à l'autre; le bras le plus navigable est celui de Maimax. Une tour récemment construite au delà de la barre du fleuve, porte un phare de quatre-vingts pieds, qui s'enveloppe souvent d'un impénétrable manteau de brouillards. Les rives du delta sont basses et verdoyantes, bordées çà et là d'un rideau de pins séculaires; les petits villages, les moulins à vent abondent.

Le bras de Maimax, pendant la saison navigable est sillonné de radeaux. de *praams* ou embarcations à toit de planches, de trains de bois de sapins, abattus à trois ou quatre cents lieues au sud, dans les vastes forêts de Vologda et de Nijni Konetz. Praams et trains chargés d'avoine, de lin, de goudron, de nattes ou de fourrures, servent de transports aux nombreux pèlerins qui viennent des hautes terres; le courant de la Dwina les amène jusqu'à Solombolo, port d'Arkhangel. Là, les embarcations « livrent leur » fret aux navires étrangers qui les attendent et dont la plupart ont pour » destination le Forth, la Tyne et la Tamise. Le praam est ensuite amarré » sur la rive, dépecé et vendu. La meilleure partie du bois sert à élever des » hangars. Le reste alimente les cuisines ou les poêles. » (H. Dixon.)

« Au premier coup d'œil jeté sur la rive d'Arkhangel, vous êtes frappé de la multitude de clochers et de dômes, clochers invariablement dorés, dômes de toutes couleurs, et en si grand nombre qu'on ne peut s'empêcher de les croire hors de proportion avec le nombre des habitants...

» ... Arkhangel n'est ni un port, ni une ville, dans le sens que nous attachons à ces mots. On n'y voit point, comme à Hull ou bien à Hambourg, une innombrable quantité de docks, d'entrepôts, de boutiques, de voitures, le tout animé par un commerce intérieur actif. Arkhangel est un camp de magasins groupés autour d'un amas de beffrois, de coupoles et de dômes. Imaginez, le long d'un fleuve sombre, un vaste marais parsemé çà et là de petits îlots d'argile; élevez sur ces monticules des édifices décorés de fresques, couronnés de croix et de coupoles; remplissez l'espace qui sépare églises et couvents avec des pilotis et des planches, de manière à réserver une superficie suffisante pour les jardins, les rues, les cours; ouvrez deux larges voies s'étendant sur une longueur de trois à quatre milles; peignez les murs des édifices religieux en blanc, les dômes en vert et en bleu; entourez les maisons de jardins sans clôture; enfin placez devant chaque fenêtre un géranium, un fuchsia, un laurier-rose; laissez le gazon croître partout, dans les rues et sur les places... et vous aurez Arkhangel.

» Sur les monticules d'argile dont nous venons de parler,

[redacted]

s'élèvent, par groupes pittoresques, les édifices publics : la tour du beffroi, la cathédrale, l'hôtel de ville, le palais de justice, l'hôtel du Gouvernement, le Muséum, tout nouvellement construits ; de sorte que rien n'a encore amorti l'éclat des vives couleurs appliquées à leur surface. Les collections du Muséum sont pauvres ; la dorure de la cathédrale est riche. Vu de loin, avec ses tourelles et ses dômes, Arkhangel a plutôt la physionomie d'une ville sainte d'Orient que celle d'une place de commerce... Pour nous, Européens de l'Occident, Arkhangel peut paraître trop surchargé de dômes, comme le delta est trop encombré de croix [1] ; ce qui lui donne, à nos yeux, son importance, ce sont ses immenses magasins d'avoine et de goudron, de planches et de fourrages ; mais pour les habitants, il est la demeure de l'archange, le port des pèlerins de Solovetsk, la porte de Dieu. » (Hepworth Dixon, *la Russie libre* [*Free Russia*], trad. de l'anglais par L. Jonveaux ; *Tour du Monde*, 1872, 1er semestre, p. 14.)

Monté sur un bateau de pèlerins qui se rendait à Solovetsk, M. Dixon visita cette île, la plus importante de l'archipel sacré. Longue de 3 à 4 lieues, large de 2 à 3, toute frangée de criques, tantôt semée de rocs, et tantôt émaillée de verdure, l'île Sainte renferme plusieurs cathédrales, couvents et chapelles votives ; les façades et les voûtes sont peintes à fresques, les tourelles et les coupoles revêtues de couleur verte et de brillantes dorures ; à chaque pas se voient des croix rouges. Les îlots qui l'entourent sont couverts de mousse, et çà et là de forêts de pins et de bouleaux ; les lacs y abondent, on en compte plus de cent qui donnent quelque variété au paysage.

« Les excursions que nous faisons en bateau, en voiture, à pied, dans les solitudes de ce groupe d'îles, nous offrent des sites enchanteurs ;... des lagunes se présentent à chaque pas, des forêts de pins et de bouleaux nous entourent. Les arbres sont assez beaux pour satisfaire le regard, les taillis sont pleins de baies de diverses sortes, et de fleurs arctiques. Çà et là on rencontre une

---

1. « Dans ces régions, une forêt de croix borde les côtes et les rives des grands » cours d'eau. Quand le ciel devient menaçant, le marin descend à terre, il érige » une croix, s'agenouille et prie : dès qu'une bonne brise s'élève, il part, laissant » cette offrande sur la plage déserte. Le péril est-il grave, l'équipage tout entier débarque, abat et sculpte de grands arbres, dresse un signe commémoratif » sur lequel sont gravés les noms des matelots, la date de l'érection. Sur les côtes » de la mer Blanche, on rencontre à chaque pas ces pieux témoignages ; mais » c'est principalement sur les rocs des îles saintes que leur accumulation frappe » le voyageur. Chaque croix rappelle une tempête. Quelques-unes sont des monuments historiques. Un *ex-voto* de ce genre, élevé par Pierre le Grand quand » il échappa au naufrage de son vaisseau sur ces rivages glacés, a été enlevé du » lieu où l'avait dressé le tsar, et transporté dans la cathédrale d'Arkhangel. » (H. Dixon, p. 11.)

clairière d'où l'œil plonge dans quelque verte vallée, au fond de laquelle sommeille un joli lac. Des senteurs de foin remplissent l'air... A chaque tournant du chemin, nous trouvons une croix délicatement sculptée et peinte en rouge; à l'extrémité de tous les sentiers s'élève une chapelle aux vives couleurs qui sert de retraite à un ermite. Un doux et profond silence règne sur la terre et dans le ciel. Nul moine dans ce sanctuaire ne mène une vie oisive. Autour de l'enceinte intérieure s'élèvent des ateliers dans lesquels le bourdonnement du travail se fait entendre depuis l'aube jusqu'à la nuit noire: forges, construction de bateaux, tissage, corderie, cordonnerie, couture, laiterie, salaison, brasserie, conservation de fruits, etc., tous les métiers utiles à l'homme s'y trouvent réunis, et même les moines emploient beaucoup de procédés de l'industrie moderne... »

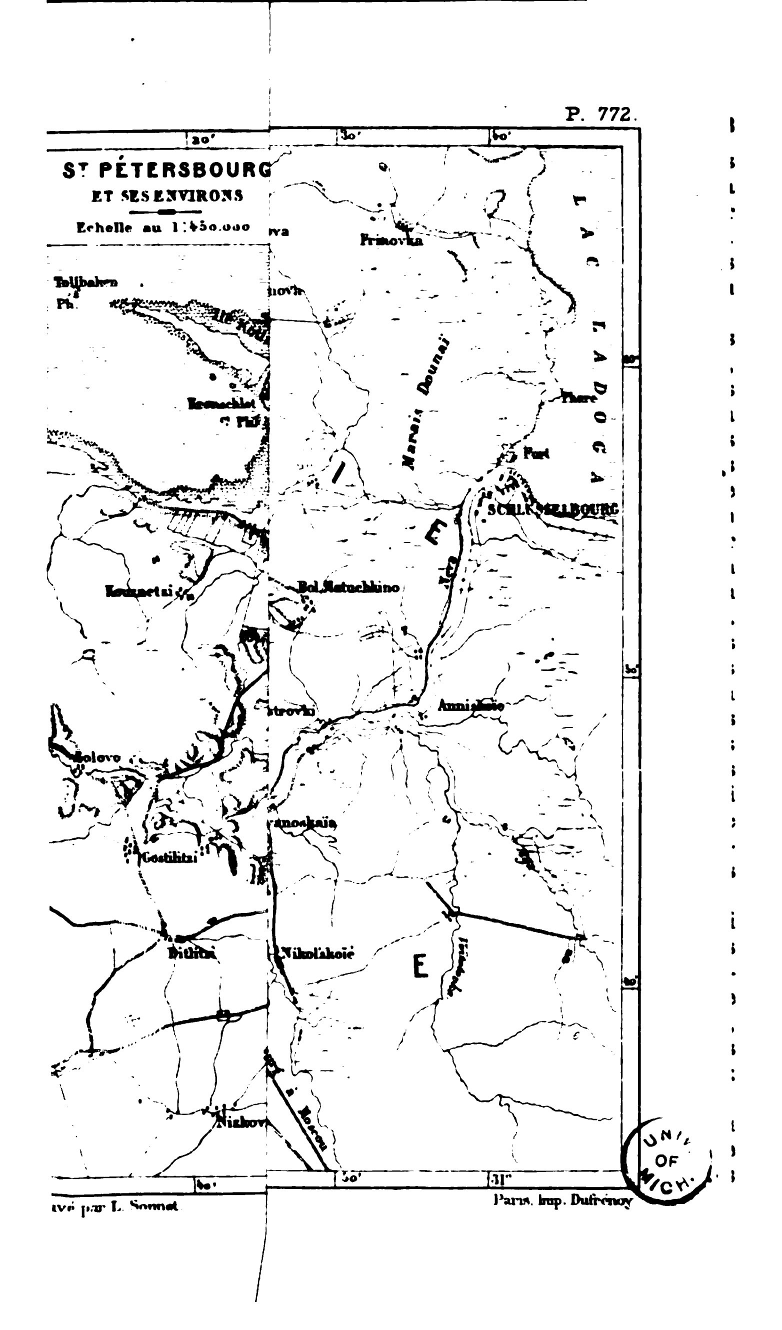
Ces religieux façonnent des capuchons et des ceintures en peau de phoque; ils font des peintures à l'huile et sculptent sur bois; ils tannent le cuir, tricotent des bas de laine, fondent des arbres en fer; ils savent filer le chanvre et le lin, polir la pierre, tailler des souliers et des chaussons de feutre, fabriquer des assiettes et des plats d'étain; ils s'entendent à conserver les fruits, à découper des fleurs de papier, à construire des voitures et des traineaux, à cuire la brique, à tresser des paniers et des corbeilles avec l'écorce du sapin argenté, ils extraient et taillent des blocs de pierre; abattent et dégrossissent les arbres de leurs forêts; ils font des plans d'autels, d'églises, de couvents, épurent la cire d'abeille, fabriquent des câbles, forgent des ancres, enfin ils tricotent, cousent, et emploient leur aiguille laborieuse à tous les arts utiles ou décoratifs. Dans ces diverses branches d'industrie, ce qui sort de leurs ateliers est un modèle de soin, d'application, de travail consciencieux.

« Plusieurs des pères trouvent l'emploi de leurs aptitudes pour la vie » agricole; ils élèvent des bestiaux, tondent les moutons, engraissent la » volaille, battent le beurre et fabriquent du fromage; d'autres cultivent les » pommes de terre, taillent le gazon, conservent les fruits, soignent les » abeilles. Le miel du mont Alexandre est pur, aromatique; la cire, blanche » et fine. »

M. Dixon vante aussi leurs boulangeries, leurs brasseries où ils fabriquent le *kwas*, la boisson nationale, qui est à la fois pour le Russe « la bière et l'ale, le cidre et le vin »; ils excellent dans l'art de la sculpture sur bois et de la vannerie, de la construction des bateaux et des fanaux ou bouées. Ils apprennent à lire aux enfants qui séjournent à Solovetsk, les engagent comme ouvriers dans les fermes ou sur les bateaux de pêche, et les renvoient, s'ils le désirent, en état de se tirer d'affaire.

La Néva : la bénédiction des eaux.

« Endossez votre pelisse, relevez-en le collet, descendez jusqu'à votre sourcil votre bonnet fourré et hélez le premier isvochtchik


P. 772.
ST PÉTERSBOURG
ET SES ENVIRONS
Echelle au 1:450.000
Primovka
LAC LADOGA
Marais Dounai
Phare
Fort
SCHLUSSELBOURG
Bol. Matuchkino
Annia
Gostilitzi
Nikolskoie
E
Nizhov
à Moscou
30'
31°
Paris, Imp. Dufrénoy

da
l'
ti
sc
l'
b

pl
cı
le
fe
se
et
a
al
d'
fc
la
d
ti

»
»
»
»
»

q
b
b
h

[redacted]

qui passera : il accourra vers vous et rangera son traîneau près du trottoir. Quelque jeune qu'il soit, il aura, soyez-en sûr, la barbe toute blanche. Son haleine, condensée en glaçons autour de son masque violet de froid, lui fait une barbe de patriarche. Ses cheveux roidis flagellent ses pommettes comme des serpents gelés, et la peau qu'il étend sur vos genoux est semée d'un million de petites perles blanches.

» Vous voilà parti ; l'air vif, pénétrant, glacé, mais sain, vous fouette au visage ; le cheval, échauffé par la rapidité de la course, souffle des jets de fumée comme un dragon de la fable, et de ses flancs en sueur se dégage un brouillard qui l'accompagne. En passant vous voyez les chevaux d'autres isvochtchiks arrêtés devant leurs mangeoires ; la transpiration s'est gelée sur leurs corps : ils sont tout pralinés et comme pris dans une croûte de glace semblable à de la pâte de verre. Lorsqu'il se remettent en marche, la pellicule se brise, se détache et fond pour se reformer au premier temps d'arrêt. Ces alternatives, qui feraient crever un cheval anglais au bout d'une semaine, ne compromettent en rien la santé de ces petits chevaux, extrêmement durs aux intempéries.

» On traverse la Néva en voiture ; la glace, de deux ou trois pieds d'épaisseur malgré quelques dégels temporaires suffisants pour faire fondre la neige, ne bougera plus qu'au printemps, à la grande débâcle ; elle est assez forte pour supporter des chariots pesants, de l'artillerie même. Des branches de pin désignent les chemins à suivre et les places qu'il faut éviter. A certains endroits la glace est coupée pour qu'on ait la facilité de puiser l'eau qui continue à couler sous ce plancher de cristal. L'eau, plus chaude que l'air extérieur, fume par ces ouvertures comme une chaudière bouillante, mais tout n'est que relatif, et il ne faudrait pas se fier à sa tiédeur.

» C'est un spectacle amusant, quand on passe sur le quai Anglais ou qu'on se promène à pied sur la Néva de regarder les poissons qu'on en retire des boutiques de pêcheur pour la consommation de la ville. Lorsque l'écope les ramène du fond de leurs caisses et les jette tout palpitants sur le pont du bateau, ils cabriolent deux ou trois fois en se tordant, mais bientôt ils s'arrêtent, roidis et comme emprisonnés dans un étui transparent : l'eau qui les mouillait s'est subitement gelée autour d'eux.

» ... Quand la nuit est tombée, si vous vous retournez du côté de la forteresse, vous voyez s'allumer en travers du fleuve deux lignes parallèles d'étoiles : c'est le gaz des lampadaires

piqués dans la glace à la hauteur du pont de bateaux de Troïski,



Pont Nicolas sur la Néva (Saint-Pétersbourg).

qu'on retire l'hiver, car la Néva, dès qu'elle est prise, devient

[redacted]

pour Saint-Pétersbourg une seconde Perspective-Nevsky ; elle est comme l'artère principale de la ville. Nous autres gens des régions tempérées, chez qui, par les saisons les plus rigoureuses, les rivières charrient à peine, il nous est difficile de ne pas sentir une légère appréhension lorsque nous traversons en voiture ou en traîneau un fleuve immense dont les eaux profondes roulent silencieuses sous un plancher de cristal qui pourrait se briser et se refermer sur vous comme une trappe anglaise. Mais bientôt l'air parfaitement tranquille des Russes vous rassure ; il faudrait d'ailleurs des poids énormes pour faire céder cette couche de glace épaisse de deux ou trois pieds, et la neige qui la recouvre lui prête l'apparence d'une plaine. Rien ne distingue le fleuve de la terre ferme, si ce n'est çà et là, le long des quais, pareils à des murs, quelques bateaux qui hivernent surpris par les froids.

» La Néva est une puissance à Saint-Pétersbourg ; on lui rend ses honneurs et l'on bénit ses eaux en grande pompe. Cette cérémonie, que l'on appelle le Baptême de la Néva, a lieu le 6 janvier russe ; nous y avons assisté d'une fenêtre du palais d'Hiver, dont une gracieuse protection nous avait permis l'accès. Les vastes salles du palais étaient remplies d'une affluence d'élite : les hauts dignitaires, les ministres, le corps diplomatique, les généraux tout brodés d'or, tout étoilés de décorations allaient et venaient entre les haies de soldats en grand uniforme, attendant que la cérémonie commençât. L'on célébra d'abord le service divin dans la chapelle du palais. De temps à autre, aux moments prescrits, le prêtre, vieillard vénérable à longue barbe et à longs cheveux, mitré comme un mage, vêtu d'une dalmatique roide d'argent et d'or, soutenu par deux acolytes, sortait du sanctuaire dont les portes s'ouvraient, et récitait les formules sacrées d'une voix sénile mais encore bien accentuée.

» Après la messe, le cortège se mit en marche et défila à travers les salles du palais pour procéder au baptême ou plutôt à la bénédiction de la Néva ; l'Empereur, les Grands-Ducs, en uniforme, le clergé avec ses chapes de brocart, d'or et d'argent, ses beaux costumes sacerdotaux de coupe byzantine, la foule diaprée des généraux et des grands-officiers traversant cette masse compacte de troupes alignées dans les salles, formaient un spectacle aussi magnifique qu'imposant.

» Sur la Néva, en face du palais d'Hiver, tout près du quai, auquel une rampe couverte de tapis le rejoignait, on avait élevé un pavillon ou plutôt une chapelle avec de légères colonnes

soutenant une coupole de treillis, peints en vert et d'où pendait un Saint-Esprit entouré de rayons. Au milieu de la plate-forme, sous le dôme, s'ouvrait la bouche d'un puits entouré d'une balustrade et communiquant avec l'eau de la Néva, dont on avait brise la glace à cet endroit. Une ligne de soldats largement espacés maintenaient l'espace libre sur le fleuve à une assez grande distance autour de la chapelle; ils restaient la tête nue, leur casque posé à côté d'eux, les pieds dans la neige, si parfaitement immobiles qu'on eût pu les prendre pour des poteaux indicateurs.

« Sous les fenêtres même du palais piaffaient, contenus par leurs cavaliers, les chevaux des Circassiens, des Lesghines, des Tcherkesses et des Kosaks, qui composent l'escorte de l'empereur: c'est une sensation étrange de voir, en pleine civilisation, ailleurs qu'à l'Hippodrome ou à l'Opéra, des guerriers pareils à ceux du moyen âge, avec le casque et la cotte de mailles, armés d'arcs et de flèches ou vêtus à l'orientale, ayant pour selle des tapis de Perse, pour sabre un damas courbe historié de versets du Koran et tout prêts à figurer dans la cavalcade d'un émir ou d'un khalife.

» Le cortège sortit du palais, et de notre fenêtre, à travers la double vitre, nous vîmes l'Empereur, les Grands-Ducs, les prêtres entrer dans le pavillon, qui fut bientôt plein à ne saisir qu'avec peine les gestes des officiants sur l'orifice du puits. Les canons rangés de l'autre côté du fleuve, sur le quai de la Bourse, tirèrent successivement à l'instant suprême. Une grosse boule de fumée bleuâtre, traversée d'un éclair, crevait entre le tapis de neige du fleuve et le ciel, d'un gris-blanc; puis la détonation faisait trembler les carreaux des fenêtres.

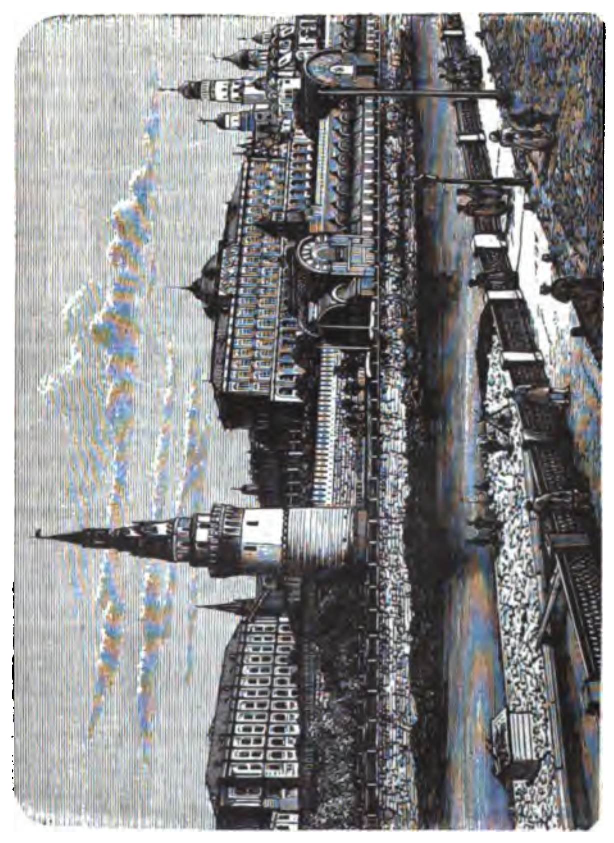
» La cérémonie était terminée; les troupes défilèrent, et les curieux se retirèrent paisiblement, sans embarras, sans tumulte, selon l'habitude de la foule russe, la plus tranquille de toutes les foules. » (Théophile Gautier, *Voyage en Russie*, chap. viii; nouv. édit., Paris, 1884, Charpentier.)

Le Kremlin.

« Le Kremlin a quelques rapports avec l'Alhambra. Comme la forteresse moresque, il occupe le plateau d'une colline qu'il enveloppe de sa muraille flanquée de tours: il contient des

[redacted]

demeures royales, des églises, des places, et, parmi les anciens édifices, un palais moderne qui s'y encastre aussi regrettablement



Le Kremlin (Moscou).

que le palais de Charles-Quint parmi la délicate architecture arabe qu'il écrase de sa masse. La tour d'Ivan-Veliki n'est pas sans quelque ressemblance avec la tour de la Vela; et du

Kremlin, comme de l'Alhambra, on jouît d'une vue admirable, d'un panorama dont l'œil surpris garde toujours l'éblouissement.

» Chose bizarre, le Kremlin vu du dehors a peut-être quelque chose de plus oriental que l'Alhambra lui-même avec ses massives tours rougeâtres dont rien ne trahit les magnificences intimes. Au-dessus de la muraille à créneaux échancrés, entre les tours à toits ouvragés, semblent monter et descendre comme des bulles d'or étincelantes, des myriades de coupoles, de clochetons bulbeux aux reflets métalliques, aux brusques rehauts de lumière. La muraille, blanche comme une corbeille d'argent, enserre ce bouquet de fleurs dorées et l'on a la sensation d'avoir devant soi, en réalité, une de ces villes féeriques, telles qu'en bâtit prodigieusement l'imagination des conteurs arabes, une cristallisation architecturale des *Mille et une Nuits*. Et quand l'hiver saupoudre de son mica diamanté ces édifices étranges comme le rêve, on se croirait vraiment transporté dans une autre planète, car rien de pareil n'a jamais frappé votre regard.

» En débouchant de la porte Spasskoï, on se trouve sur l'Esplanade du Kremlin, au milieu du plus splendide entassement de palais, d'églises, de monastères que l'imagination puisse rêver. Cela ne se rapporte à aucun style connu. Ce n'est pas grec, ce n'est pas byzantin, ce n'est pas gothique, ce n'est pas arabe, ce n'est pas chinois; c'est russe, c'est moscovite. Jamais architecture plus libre, plus originale, plus insoucieuse des règles, plus romantique, en un mot, ne réalisa ses caprices avec une telle fantaisie.

» En contre-bas de cette esplanade, où se groupent les principaux édifices du Kremlin et qui forme le plateau de la colline, serpente, suivant les anfractuosités du terrain, le rempart doublé de son chemin de ronde et flanqué de tours d'une variété infinie, les unes rondes, les autres carrées, celles-ci sveltes comme des minarets, celles-là massives comme des bastions, avec des collerettes de mâchicoulis, des étages en retraite, des toits à pans coupés, des galeries à jour, des lanternons, des flèches, des écailles, des côtelures, toutes les manières imaginables de coiffer une tour. Les créneaux découpant profondément la muraille, entaillés à leur sommet d'un cran pareil à la coche d'une flèche, sont alternativement pleins ou percés d'une barbacane. Nous ignorons au point de vue stratégique la valeur de cette défense, mais, au point de vue de la poésie, elle satisfait pleinement l'imagination et donne l'idée d'une citadelle formidable.

[redacted]

» Au delà se déploie à perte de vue un immense et prodigieux panorama de Moscou, auquel la crête dentée en scie de la muraille forme un admirable premier plan et un repoussoir pour les fuites d'horizon que l'art en l'inventant ne saurait mieux disposer. La Moskova, large à peu près comme la Seine et sinueuse comme elle, entoure d'un repli tout ce côté du Kremlin.

» On ne saurait rêver rien de plus beau, de plus riche, de plus splendide, de plus féerique, que ces coupoles surmontées de croix grecques, que ces clochetons en forme de bulbe, que ces flèches à six ou huit pans côtelées de nervures, évidées à jour, s'arrondissant, s'évasant, s'aiguisant, sur le tumulte immobile des toitures neigeuses. Les coupoles dorées prennent des reflets d'une transparence merveilleuse et la lumière au point saillant s'y concentre en une étoile qui brille comme une lampe. Les dômes d'argent ou d'étain semblent coiffer des églises de la lune; plus loin ce sont des casques d'azur constellés d'or, des calottes faites en plaques de cuivre battu, imbriquées comme des écailles de dragon, ou bien encore des oignons renversés peints en vert et glacés de quelque pavillon de neige; puis à mesure que les pans se reculent, les détails disparaissent même à la lorgnette, et l'on ne distingue plus qu'un étincelant fouillis de dômes, de flèches, de tours, de campaniles de toutes les formes imaginables dessinant d'un trait d'ombre leur silhouette sur la teinte bleuâtre du lointain et en détachant leur saillie par une paillette d'or, d'argent, de cuivre, de saphir ou d'émeraude. Pour achever le tableau, figurez-vous, sur les tons froids et bleutés de la neige, quelques traînées de lumière faiblement pourprées, pâles roses du couchant polaire semées sur le tapis d'hermine de l'hiver russe. »

Le Kremlin enferme dans son enceinte un grand nombre d'églises ou de cathédrales, de monastères, de palais et de casernes; un triangle de hautes murailles crénelées du quatorzième siècle, flanquées de tours, les enveloppe et les protège. Parmi les plus fameuses églises est celle de l'Assomption (*Ouspenski sobor*) qui sert au couronnement des empereurs, bâtie sous Ivan III par un architecte bolonais, Fioraventi. « L'Assomption est presque » carrée, et ses grands murs s'élèvent droits avec une fierté de jet surpre- » nante. Quatre énormes piliers, gros comme des tours, puissants comme » les colonnes du palais de Karnak, supportent la coupole posée sur un » toit plat, dans le style asiatique, et flanquée de quatre coupoles plus » petites.

» Tout l'intérieur de l'église est revêtu de peintures en style byzantin sur » fond d'or. Les piliers eux-mêmes sont historiés de personnages étagés » par zones comme les colonnes des temples ou des palais égyptiens. Rien » de plus étrange que cette décoration où des milliers de figures vous enve-

» loppent, comme une foule muette, montant et descendant le long des
» murs, marchant par files en panathénées chrétiennes, s'isolant dans une
» pose d'une raideur hiératique, se courbant aux pendentifs, aux voussures,
» aux coupoles, et habillant le temple d'une tapisserie humaine au four-
» millement immobile. Un jour, discrètement ménagé, ajoute encore à
» l'effet inquiétant et mystérieux. Les grands saints farouches du calen-
» drier grec prennent dans cette ombre fauve et rutilante des apparences de
» vie formidables; ils vous regardent avec des yeux fixes et semblent vous
» menacer de leur main étendue pour bénir. »

En face de l'Assomption s'élève la cathédrale de l'archange Saint-Michel reconstruite en 1507 et restaurée en 1732. Elle est ornée de fresques curieuses et contient plusieurs tombeaux d'anciens souverains. L'une et l'autre sont surmontées d'une grande coupole en cuivre doré, et de quatre autres plus petites. La cathédrale de l'Annonciation porte neuf coupoles dorées, l'église Saint-Sauveur onze, Saint-Nicolas se distingue par une sonnerie de 32 cloches; son campanile érigé en 1600 par Boris Godounof n'a pas moins de 81 mètres de hauteur. On y trouve aussi l'ancien beffroi de Novgorod, un gros bourdon qu'on ne sonne que trois fois par an, et sur un piédestal au bas de la tour, une énorme cloche pesant 200 000 kilogr. « Le bourdon de Notre-Dame de Paris dont Quasimodo était si fier, ne semblerait, à côté de ce monstre métallique, qu'une simple sonnette à servir la messe. » Parmi les monastères, celui des *Miracles* est un des plus riches de la Russie; le palais des Patriarches conserve la précieuse bibliothèque du Saint-Synode; le palais Alexandre bâti en 1617 renferme des salles d'apparat, éblouissantes d'or et d'argent, de diamants et de pierreries. Non loin est l'escalier extérieur du haut duquel l'empereur se montre au peuple après son couronnement; les Russes l'appellent l'escalier rouge (*Krasnoë Kriltso*). Au nord du Kremlin, le palais des Armures ou le Trésor est un véritable musée rempli d'une collection d'armes de toutes les époques et de mille autres objets de prix et de curiosité; en face est l'arsenal de Pierre le Grand devant lequel s'alignent des centaines de canons pris à la guerre. A l'occident s'étendent les jardins et les promenades.

» L'intérieur du palais, résidence des anciens tsars, semble défier la description; on dirait que ses chambres et ses passages ont été fouillés à mesure et sans plan arrêté dans un énorme bloc de pierre, tant ils s'enchevêtrent d'une façon bizarre, déroutante et compliquée, changeant de niveau et de direction au caprice d'une fantaisie effrénée. On marche là dedans comme dans un rêve, tantôt arrêté par une grille qui s'ouvre mystérieusement, tantôt forcé de suivre un étroit couloir obscur dont vos épaules touchent presque les parois; d'autres fois, n'ayant d'autre route que le rebord dentelé d'une corniche, d'où l'on aperçoit les plaques de cuivre du toit et les bulbes des clochetons, montant, descendant, ne sachant plus où l'on est, voyant de loin en loin à travers des treillages d'or flamboyer un reflet de lampe sur les orfèvreries des iconostases, aboutissant, après tout ce voyage intérieur, à quelque salle d'une ornementation

folle et d'une richesse sauvage, au fond de laquelle on est surpris de ne pas trouver le grand Kniaz de Tatarie assis, les jambes croisées, sur son tapis de feutre noir. » (Th. Gautier, *id.*)

Saint-Serge et le couvent de Troïtsa (Trinité).

« Des quatre cent quatre-vingt-huit couvents dont s'honore la Russie orthodoxe, le premier en dignité est celui de Petcherski, à Kief, où les premières annales du peuple russe furent rédigées par Nestor, mais le plus intéressant pour l'historien est celui de Troïtsa, à 67 verstes de Moscou. Si Kief a été le berceau de la Russie scandinave, « l'empire des tsars » doit sa naissance à Moscou. Kief et Petcherski sont la petite Russie, Moscou et Troïtsa sont la Russie. On pourrait dire que Troïtsa est le Saint-Denis du Nord : le couvent russe a même collaboré plus énergiquement que le monastère français à l'œuvre de l'unité nationale[1].

» On entre dans le monastère en franchissant la *Porte-Sainte*, cette porte qui, depuis tant de siècles, a vu passer quatre cent millions de pèlerins, et qui, dans le nombre, a contemplé tant de grands princes et de princesses, des tsars et des tsarines. On doit bien penser que le monastère de Troïtsa, avec ses nombreuses églises et tous les trésors qu'il renferme, ne pouvait pas être une place ouverte. Il fallait pouvoir fermer les portes aux maraudeurs tatars ou cosaques, et au besoin leur envoyer des coups de canon. Le monastère est donc entouré d'un mur d'enceinte continu de plus d'un demi-kilomètre

---

1. « Le monastère de Troïtsa a possédé un moment jusqu'à 106000 serfs mâles. Mais depuis la réforme de 1764, le couvent n'a plus de sujets. Il n'y a plus à distinguer le *posad* du monastère et les *slobodes*, autrefois peuplées des serfs de la couronne. Il ne reste plus qu'une ville ou un gros bourg de 24527 habitants, dont 46 nobles, 301 moines, 8 notables, 1869 *marchands*, 30260 *bourgeois*, 1196 *paysans*. Si près du tombeau de saint Serge, on doit s'attendre à ne trouver que de parfaits orthodoxes ; cependant la statistique reconnait 20 catholiques et avoue 101 raskolniks. Sergiévo participe au mouvement économique, qui emporte toute la « province industrielle de Moscou », c'est-à-dire toute la Russie centrale. Si le bienheureux revient parfois sur la terre, il doit être surpris de voir que cette forêt profonde, où il apprivoisa un ours, d'un signe de croix, et en fit son premier sujet, est traversée par un chemin de fer qui fait assez bien ses affaires : que la solitude sauvage où, seul avec Dieu, il endura la faim, la soif le froid, est peuplée de 25000 âmes ; que sur ces cours d'eau, qui ne connaissaient alors d'autres industriels que les castors, il y a 71 manufactures ou ateliers ; qu'il s'y est formé en 1864 une petite compagnie de banque, etc. Ce n'est pas encore là un grand centre industriel et commercial, mais c'est un beau résultat du premier coup de pioche donné par saint Serge dans la terre vierge de la forêt. » (Rambaud.)

[redacted]

de tour, avec quatre portes et neuf tours. La forme générale est celle d'un quadrilatère irrégulier dont les quatre côtés présenteraient quelques brisures. Toute cette forteresse est bâtie sur une sorte d'élévation en presqu'île. Du côté de l'est, on y arrive de plain-pied; sur les trois côtés, la muraille suit les escarpements du terrain, dominant les ruisseaux, les étangs et les dépressions du sol. En somme, c'était pour les siècles passés une forte position. Aujourd'hui, les fossés ont été comblés presque partout. Mais les remparts sont encore debout : on les entretient avec soin. La hauteur de la muraille varie, suivant les endroits, entre 28 et 49 pieds : elle est de pierre ou de briques blanchies à la chaux, percée de meurtrières et d'embrasures, agrémentée de barbacanes et de machicoulis, couronnée de créneaux étroits et hauts, assez semblables à ceux du Kremlin de Moscou, enfin, surmontée d'un toit qui abrite les galeries intérieures. Les tours, avec leur double rangée d'embrasures, présentent une grande variété de formes. La plupart sont massives, hexagonales, de manière à pouvoir balayer les abords de la place dans toutes les directions, coiffées d'une vaste coupole bleuâtre surmontée d'une sorte de clocher. Au contraire, la *Jitnitchnaïa*, malgré son nom prosaïque (tour du grenier), ressemble à un belvédère italien : ses six angles de pierre blanche ressemblent, de loin, à six colonnes de marbre se détachant vigoureusement sur la brique rouge; ils supportent une galerie et une terrasse au centre de laquelle s'élève une tour à plusieurs étages. Ayant toutes une physionomie particulière, il est bien naturel qu'elles aient chacune leur nom. C'est ainsi qu'il y a la Tour du Vendredi, la Tour des Oignons, la Tour des Eaux, la Tour des Caves, la Tour de Charpente, la Tour du Guichet, la Tour des Sonneurs, la Tour du Grenier (qu'on appelle encore fort justement la Belle Tour, ou la Tour Rouge), la Tour du Séchoir, sans compter la Tour de la Porte-Sainte, qui se confond avec l'église de la Nativité de Saint-Jean. »

Pendant la période de convulsions terribles qui suivit l'usurpation du faux Dmitri, un Polonais fut proclamé tsar de Russie; Moscou tombé en pouvoir des étrangers fut incendié. Le couvent de Saint-Serge se distingua alors par son inébranlable fidélité à la cause nationale, et à l'élu de la nation, Vassili Chouïski. Troïtsa subit un siège qui dura 16 mois (1608-1610), mais ne put être investi complètement. Les moines résistèrent à tous les assauts et ne s'épargnèrent pas; « ils se fussent fait hacher jusqu'au » dernier plutôt que de laisser piller les riches trésors de ce Delphes de la » Russie plutôt que de laisser profaner, le sanctuaire de Saint-Serge. » Le couvent fut sauvé.

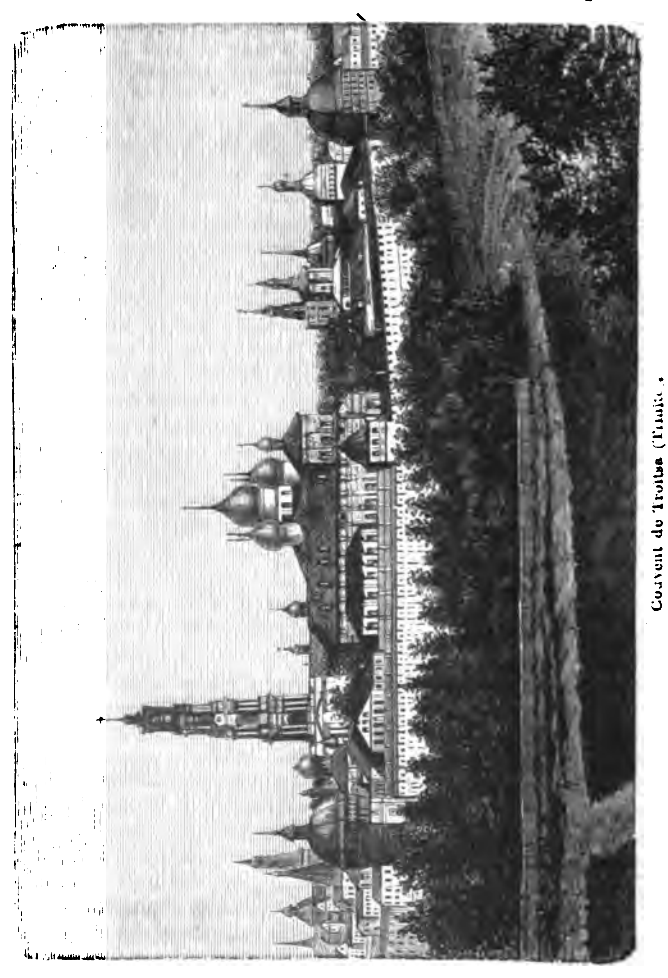
Troïtsa renferme d'innombrables édifices, des cellules, des monuments commémoratifs, des tombeaux et quatorze églises. Celle de la Trinité toute (Troïtsa), décorée de fresques et d'icones qui sollicitent la piété enthousiaste des pélerins, contient le tombeau vénéré du fondateur du monastère, Saint-Serge, le saint populaire de la Russie nouvelle, le héros de la guerre sainte.

« Les *icones* présentent plus d'intérêt que les peintures de la muraille. Naturellement, on ne voit des personnages divins que le visage, les mains et les pieds. Les vêtements sont figurés par des lames de métaux précieux. Toute l'iconostase resplendit comme une muraille d'or et d'argent. Autour des têtes de Dieu, du Christ, de la Vierge et des saints, on a placé des auréoles d'or, sur lesquelles on a incrusté des perles, des diamants, des émeraudes, des rubis, des saphirs. Les perles sont tellement serrées sur les vêtements ou les couronnes qu'elles forment comme un tissu, comme une cotte de mailles continue. Quelquefois, on n'a plus trouvé place ni sur les vêtements, ni sur l'auréole pour incruster de nouveaux joyaux; alors on a pendu au cou des personnages divins des espèces de hausse-cols d'or qu'on a recommencé à cribler de perles, de diamants et de pierreries. Toute peinture paraîtrait sombre dans cet éblouissant encadrement; mais ces visages raides et impassibles, ces visages de bois des saints russes, noircis par le temps, brûlés par la chaleur des cierges, n'ont plus rien d'humain; ils semblent vous regarder du fond d'épaisses ténèbres, et des obscurités de l'infini. Ce n'est pas de la peinture qu'on a devant soi, mais des idoles, des talismans qui doivent avoir, indépendamment de ce qu'elles peuvent représenter, une vertu intrinsèque, des propriétés magiques.

» Si l'image de saint Serge pouvait donner la victoire, quelles vertus ne devait-il pas posséder lui-même! Le corps de saint Serge repose contre le mur méridional de l'église, dans un cercueil d'argent massif qui lui fut donné par Ivan le Terrible. Il n'est pas caché dans un sépulcre, mais exposé à la vue de tous comme sur un autel, au milieu de la splendeur des cierges et des lampes innombrables, au milieu du ruissellement lumineux des icones d'or et des pierres précieuses, des fulgurations de diamants aux feux rouges, verts ou bleus. Son cercueil est ouvert : on peut toucher du doigt ses ossements sous ses vêtements sacerdotaux; son crâne n'est caché aux yeux des croyants que par la tiare d'igoumène; le couvercle d'argent du tombeau avec l'image du saint vêtue d'argent, de diamants et de pierreries, est appuyé

[redacted]

contre un grand tableau à revêtement d'or et d'argent qui sert



Couvent de Troïtsa (Trinité).

de paroi. Sur le sépulcre d'argent s'élève, sur quatre énormes

[redacted]

piliers d'argent, une sorte de dais ou de tabernacle d'argent, surmonté d'une croix, et qui est un présent de la tsarine Anna Ivanovna. Rien que ce dais pèse 25 pouds (484 kilogrammes) du précieux métal. A côté des cierges ou des simples bougies qu'entretient sans cesse auprès du corps la piété des moujiks, des lampes d'or, d'argent, de cristal, jettent leur éclat sur les surfaces luisantes : il y en a de forme antique et presque byzantine, d'autres ont été suspendues sur la tombe du bienheureux par l'empereur et l'impératrice actuels, le défunt tsarévitch Nicolas, la grande duchesse Marie. Presque tous les membres de la famille impériale ont tenu à déposer ici le témoignage de leur foi orthodoxe.

» C'est dans cette église fameuse de Saint-Serge ou de Troïtsa, que se sont passées tant de scènes de l'histoire russe. Que de princes, que de tsars de Russie y sont venus en pèlerinage, les uns après leur avènement au trône ou leur mariage, les autres à la veille d'une bataille ou au lendemain d'une victoire, dans les grands deuils ou les grandes joies de leur royale existence!

» Derrière l'église de la Trinité, un bâtiment de très modeste apparence, qui ne semble pas promettre tout ce qu'il renferme; c'est le vestiaire (*ritsina*) ou trésor du couvent. L'histoire du monastère s'y trouve conservée, non pas dans des manuscrits de papier ou de parchemin jaunis, mais dans des archives de draperies d'or et d'argent constellées de diamants et de pierres précieuses. Chacun des soixante-sept supérieurs de Troïtsa, chacun des vingt-huit règnes de tsars russes est venu apporter sa pièce à cette précieuse collection. Les modestes commencements du *Lavra* (couvent) y sont représentés par les sandales de cuir, la chasuble en cotonnade grossière de saint Serge, les vases de bois peints en rouge dont il se servait pour la messe. Son successeur, saint Nicon, était déjà le chef d'une communauté riche; sa chasuble est de damas blanc avec des ornements de brocart. Puis le luxe des vêtements sacerdotaux prend un développement étonnant, inouï dans les annales de nos églises d'Occident. Telle chasuble de brocart d'or, resplendissante de diamants, de rubis, d'émeraudes, de topazes, est, en outre, surchargée d'un kilogramme de perles; une autre en contient quatre livres, une troisième huit livres. On conçoit qu'avec une telle quantité de perles, les artistes aient renoncé à en faire, à proprement parler, un *ornement* : par endroits, elles forment un tissu continu, une carapace aux tons verdâtres ou livides, ou avec des reflets dorés. Présents des Dmitri Donskoï, des Ivan le Grand, des Ivan le Ter-

[redacted]

rible, elles rappellent ces temps de richesses et de misères où les populations ruinées par les invasions tartares en revenaient au cannibalisme primitif, mais où les princes russes, après la prise d'un campement de Khans ou de Moursas, mesuraient au boisseau les perles et les pierreries trouvées dans le butin. Il y a là une trentaine de chasubles, de nappes et de calices constellés de gemmes et de diamants. Une mitre donnée par l'impératrice Anna Ivanovna, est ornée d'un rubis estimé à lui seul 20 000 *roubles*.

» Les *panagies*, images de la Vierge ou des saints que les archimandrites portaient sur la poitrine, suspendues à des chaines d'or, ont une valeur artistique supérieure au prix des matériaux. Il y aurait là de précieux modèles pour les artistes d'Occident : l'agate, les émaux, se combinent avec les diamants et les pierreries pour nous offrir des images du Sauveur, de la Vierge et des tsarines qui furent les bienfaitrices du couvent. Dans un autre endroit, les coupes d'argent ciselé et repoussé, les aiguières enrichies de pierres précieuses, les plats d'or, les grands hanaps de formes étranges dont les tsars comblaient les archimandrites de Troïtsa et qui, dans les grandes solennités resplendissaient sur la table presque royale, où s'asseyaient les boïars, les princes et les tsars.

» La *ritsina* renferme d'autres trésors : des évangiles grecs du douzième et du treizième siècle, apportés sans doute à Troïtsa par ces moines byzantins qui venaient demander l'aumône pour la pauvre Grèce à l'opulente Moscovie. D'autres, en langue slavonne, sont des présents des tsars : l'une d'elles porte le nom du tsar Siméon le Superbe. Enfin j'aperçois dans un coin de précieuses reliques des gloires militaires du couvent : un petit canon, un tas de chausse-trappes dans les pointes desquelles a dû s'enferrer plus d'une fois la cavalerie tatare, un assortiment de boulets, de biscaïens et de mitraille. Le père sacristain est tout fier de me montrer cette ferraille...

» J'ai voulu revoir, à l'office du soir, l'église et le tombeau du bienheureux. Une foule de paysans et de marchands qui euxmêmes, à Saint-Serge, ne sont qu'une variété de paysans, encombrent la petite église. Pour ce public peu nombreux et peu mêlé, le couvent avait fait largement les choses : une multitude de cierges et de lampes se reflétaient sur les surfaces luisantes de l'iconostase d'argent, sur les piliers d'argent du tombeau et allumaient des feux aux auréoles des saints et à leurs colliers d'orfèvrerie. Les rangs inférieurs de l'iconostase resplen-

[redacted]

dissaient; mais les rangs supérieurs s'élevant sans cesse au-dessus du foyer de lumière, disparaissaient dans l'ombre; les Michel-Archange, les Saint-Georges, les moines barbus, s'allongeaient, se perdaient dans les ténèbres de la coupole, les jambes encore éclairées, la tête déjà invisible. Le prêtre, avec la chasuble sacerdotale resplendissante qui contrastait avec son noir bonnet de moine, sortait par les portes royales, venait encenser tour à tour les icones, les passant en revue le long de l'iconostase, puis tournant autour des piliers, puis explorant avec l'encensoir et la croix les chapelles latérales, tandis que le chœur invisible aux notes graves et aigues, tellement harmonieuses qu'on s'aperçoit peu qu'il n'y a pas d'accompagnement, répétait sans relâche le *Gospodine pomilou* (*Kyrie eleïson*). A droite et à gauche, devant et derrière, vos voisins multiplient les signes de croix, s'inclinant encore et se résignant, cela jusqu'à la consommation de l'office. Sous la bénédiction du prêtre, recrudescence de pantomime sacrée, les têtes de la foule se relèvent et s'abaissent comme les vagues, et sur cette surface mobile, les mains voltigent comme des flocons d'écume : elles vont, dans leur zèle, jusque derrière lès épaules, imprimer les signes de croix. Des paysans, saisis de transports dévots, se précipitent sur le pavé, frappent le sol de leur front, balayent de leur barbe et de leurs longs cheveux la poussière du temple. On peut ici considérer à loisir les marchands revêtus de leur long caftan bleu, tout comme si les ciseaux de Pierre le Grand n'avaient point passé par là; les paysans avec leurs touloupes de peaux de moutons, leurs bottes, les ficelles qui se croisent sur leurs braies pour tenir attachées les sandales de sparteries, tournant dans leurs doigts les bonnets de peaux de loup; les paysannes, dont il est difficile de reconnaitre le sexe dans le costume d'hiver; elles ont la tête et les épaules enveloppées d'un mouchoir; leur touloupe, semblable à celle des hommes, tombe presque sur leurs grosses bottes, — à moins qu'elles ne portent lesdites bottes pendues à des ficelles derrière leur dos. Comme elles reviennent du travail, elles ont un énorme paquet suspendu à leurs épaules, et le paquet, la touloupe, les bottes et le mouchoir, tout cela se balance en oscillations régulières, pendant que les signes de croix vont leur train.

» Tel est le fameux monastère de Troïtsa, où apparait dans toute sa splendeur un des éléments les plus essentiels de l'ancienne société russe : le monachisme. Dans l'âge héroïque de la Russie, le moine fut le héros prudent et prévoyant; dans la féo-

[redacted]

dalité russe, les couvents représentèrent l'élément permanent, enraciné au sol, tandis que les boïars et souvent les princes ne représentaient que l'élément flottant et vagabond. C'est ce qui leur permit de rendre à la patrie orthodoxe ces grands services que racontent leurs annalistes. La puissance politique des couvents a cédé, comme tout le reste, à la puissance des tsars; mais leur prestige religieux et merveilleux, mais leur splendeur artistique et monumentale sont restés debout. » (Alfred RAMBAUD [1], *les Monastères de la Russie.* — *Revue polit. et litt.*, 30 août 1873.)

La foire de Nijni-Novgorod.

« Si le marché de Nijni-Novgorod est un des plus anciens du monde, la raison en est bien simple : la géographie l'imposait au commerce. Non seulement à elle seule, l'Oka, dans son cours de 1 200 verstes, traverse huit gouvernements, tandis que le Volga en arrose neuf, mais encore de Nijni-Novgorod à Kazan, le Volga et ses deux principaux affluents représentent le plein ou le centre d'un x, dont la partie haute et la partie basse du Volga forment deux branches, tandis que l'Oka et la Kama figurent les deux autres. Ces quatre routes d'eau, dont trois descendent d'elles-mêmes, et dont une seule, le bas et le moyen Volga, est à remonter, mettent cette partie de la Russie en communication économique avec la Lithuanie, la Moscovie, la Sibérie par la Kama, et la Perse par la mer Caspienne, c'est-à-dire avec tous les points cardinaux. On peut donc affirmer que le point d'intersection commercial, le rendez-vous mercantile naturel, non seulement de la Russie d'Europe, mais de l'Europe orientale et de l'Asie occidentale, devait et doit encore se trouver à un endroit du Volga, dont la détermination précise pouvait appartenir aux convenances du commerce et aux préférences des princes, mais que la topographie fixait nécessairement entre Nijni-Novgorod et Kazan...

1. M. Alfred Rambaud, né à Besançon en 1842, docteur ès lettres, chevalier de la Légion d'honneur, après avoir rempli des missions littéraires en Russie, occupa la chaire d'histoire dans les Facultés de Caen (1871 et Nancy (1875), fut nommé chef du cabinet du ministre de l'instruction publique (1879), et professeur à la Sorbonne. Sa thèse sur *Constantin Porphyrogénète* a été couronnée par l'Institut en 1872. M. Rambaud a publié : *la Domination française en Allemagne* (1873, in-18); *l'Allemagne sous Napoléon Ier* (1874, in-18); *Histoire de la Russie* (1878, in-18), ouvrage couronné par l'Institut, et une *Histoire de la civilisation* qui a paru en 1886 (2 vol. in-18, Colin). Il a donné en outre à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Revue politique et littéraire* de nombreux articles sur la Russie (*histoire, littérature et arts*).

Les foires qui étaient au moyen âge si nombreuses et si fréquentées dans la plupart des pays de l'Europe, disparaissent de jour en jour, à l'Occident surtout, à mesure que les moyens de communication se développent, que les populations deviennent plus denses, et que les centres commerciaux se multiplient. Il en est plusieurs que la tradition seule perpétue et qui ne sont plus guère que des fêtes locales périodiques. La Russie n'a pas échappé à la loi économique générale, toutefois la décadence des foires est plus lente que dans le reste de l'Europe. « Plus on avance vers l'est, écrit M. de Coutouly, consul de France à Saint-Pétersbourg, plus on rencontre des régions » où les foires gardent leur importance et la garderont fort longtemps. On » semble même en droit de penser que le système des grandes assemblées » commerciales périodiques aura toujours sa nécessité dans la majeure » partie de l'empire russe, grâce au concours des causes suivantes : l'immense étendue géographique de cette contrée, la condition essentiellement agricole du pays, où les villes ne tendent pas à s'accroître rapidement, sauf quelques exceptions, enfin le caractère particulier du climat » qui ramène chaque été, par la réouverture des voies navigables, une » période d'échanges très animée, suivie d'un long repos. » (*Bull. consulaire*, 3e fasc., 1883).

La foire de Nijni-Novgorod est la plus considérable de la Russie, de l'Europe, et peut-être du monde entier. Instituée en 1624 dans la petite ville de Saint-Macaire (Makarief) elle fut transférée à Nijni en 1826. Les progrès des affaires ont été constants depuis cette date; la valeur des marchandises arrivées sur le marché était en 1697 de 80 000 roubles; en 1741 de 490 000, en 1857 de 87 millions; en 1865, de 112; en 1875, de 169; en 1880, de 200; en 1881, de 246. Le mouvement des visiteurs n'a pas gardé les mêmes proportions; il était en 1859 de 252 000 personnes, en 1875 de 224 000; en 1880 de 180 000. Ces chiffres n'indiquent pas que la foire est moins fréquentée qu'autrefois, mais les chemins de fer et les canaux à vapeur du Volga emmènent le soir ou le lendemain les visiteurs arrivés le matin ou la veille qui jadis séjournaient à la foire plusieurs semaines. Les cotonnades russes, les métaux de l'Oural, le thé de la Chine, les vins, les cuirs, les pelleteries, les tissus, les objets de fabrication asiatique sont les principaux articles de commerce qui alimentent la foire. « Le commerce » européen à Nijni-Novgorod (en dehors de la Russie) est surtout représenté par l'élément germanique. Les Allemands y fourmillent, tandis que » peu de maisons françaises y envoient des agents. On demande les causes » de l'infériorité de nos exportations en Russie; la principale est que nous » manquons d'agents sachant le russe, connaissant bien le marché russe et » parfaitement versés dans l'art de traiter avec les Russes. Nos producteurs et nos négociants attendent la commande chez eux ou se servent » d'intermédiaires à poste fixe établis dans quelques grandes villes, Saint-Pétersbourg, Odessa, Riga; mais l'Allemagne inonde chaque année la » Russie de ses commis-voyageurs, dont beaucoup naturellement visitent » la foire de Nijni. » (De Coutouly.)

» ... Cette grande cité marchande, avec ses trois mille boutiques en briques, surmontées de chambres garnies ou non, mais toutes à la disposition des étrangers, doit ressembler, pendant dix mois de l'année, à une ville abandonnée ou maudite. On se tromperait en tout cas grandement, si l'on se représentait d'a-

[redacted]

vance le marché de Nijni-Novgorod sous la forme d'une prairie couverte de huttes essentiellement provisoires en toile ou en planches. Une infinité de gros bourgs et même de villes russes sont bien loin d'avoir un aspect aussi moderne et aussi peu rural. Au centre du champ de foire s'élève la *Principale Maison.* Devant ce palais, d'extérieur modeste et sous lequel des galeries éclairées tout le jour au gaz sont réservées au trafic des pierres précieuses, malachite, jaspe, porphyre, etc., s'étend un boulevard à la russe, comme on en voit notamment à Moscou et à Kief. Ce boulevard ne se compose pas d'une rue centrale pour les voitures, flanquée de deux allées latérales et plantée d'arbres pour les piétons. C'est au contraire l'allée du milieu qu'ombragent de jeunes arbres, tandis que chevaux et cavaliers vont et viennent sur les bas-côtés. Cette promenade élégante et verdoyante permet de gagner une assez vaste place carrée où une *Germania* sert de lieu de réunion à toute la gent prussienne ou prussophile...

» ... Toutes les rues qui composent ce grand caravansérail sont infailliblement parallèles, à moins qu'elles ne soient perpendiculaires les unes aux autres. Les voies obliques ou sinueuses n'ont nulle part droit de cité dans ce domaine pur de la ligne droite ; j'aime à croire qu'il en est tout à fait de même dans les pratiques commerciales de la place. N'étant pas pavées de cailloux comme celles où passe le *tramway*, elles forment des grèves de poussière volante tant que la pluie ne les a pas transformées en véritables et vastes cloaques. Il est vrai que dans ce cas un trottoir de planches, appelé *moste* avec raison, car c'est, en effet, plutôt un pont qu'un trottoir, longe au moins un côté de la rue et permet le passage du marécage de boue. Ce sont des rues moscovites par excellence. Des canaux traversent aussi la foire, et mettent en communication les eaux fluviales et les étangs qui brillent au soleil dans les prairies voisines. Les maisons ou maisonnettes ne comptent qu'un rez-de-chaussée et un modeste étage. Une toiture de zinc, inclinée et supportée en avant par de sveltes piliers de fonte, étend sur la tête des promeneurs une galerie couverte, qui se continue sans interruption tout le long des boutiques bien alignées. Beaucoup de ces boutiques ressemblent à des caves ou à des sous-sols au-dessus du sol. Le peu de lumière qu'envoie tour à tour Phœbus et Phœbé y laisse cependant reconnaître des murs de briques blanchis à la chaux. Des portes et des serrures, je devrais dire des engins de fermeture formidables, transforment la nuit ces magasins bourrés de marchandises, en forte-

[redacted]

resses inexpugnables pour les voleurs. Un excès de défiance et d'énormes cadenas sont en effet ici la meilleure sauvegarde du droit de propriété, car, malheureusement, parmi les travailleurs nomades qu'attire la foire, l'instinct de l'appropriation quand même et du communisme pratique semble très développé.

» Autant que possible, les marchandises ont été groupées, soit d'après leur analogie, comme substance, soit d'après leur communauté d'origine. Sur le quai de la Sibérie abondent tous les produits de la Sibérie. Un des quartiers les plus originaux, c'est le quartier chinois. Ce n'est pas que vous soyez destiné à y rencontrer beaucoup de Chinois. Ce qui est vrai dans la ville chinoise de Moscou ne l'est guère moins ici. Mais les pavillons y ont été construits à la chinoise, avec des marquises et des toits à cornes relevées. Quatre Chinois grotesques ou sérieux y figurent accroupis aux quatre coins. En outre, au-dessus de ce toit, surgit un kiosque que surmonte une lanterne carrée, à jour et à pointes, surmontée elle-même d'une hampe effilée. Les fers bruts et ouvrés sont déposés à la belle étoile, sur le sable moelleux de la grande île de l'Oka. Les magasins de pelisses, de *touloupes* et de *polou-chouboke* se succèdent ailleurs sans interruption. Les ornements d'église et les images de piété ont leur cantonnement spécial. Quant aux cotonnades, dont les fabriques de Moscou et d'Ivanovo-Voznesenske approvisionnent la Sibérie, le Turkestan, la Chine et une bonne partie de l'Asie, l'affluence des produits et l'encombrement des dépôts ont obligé de les répartir entre deux localités qui ne sont pas contigües.

» Aux Européens blasés qui ont pris l'habitude de se lamenter sur la disparition en Europe des derniers costumes originaux et nationaux, je me permettrai de recommander une promenade de quelques heures ici. A vrai dire, ce ne sont peut-être pas des types étrangers ou asiatiques qu'il faut s'attendre à y voir en majorité, non pas cependant qu'ils soient rares ou dépourvus d'originalité. Mais les Circassiens et les Géorgiens à double cartouchière sur la poitrine abondent aussi dans l'entourage militaire du tsar, et, sur la *Perspective Nevski*[1] vous voyez déjà de magnifiques cavaliers du Caucase chevauchant en longue robe de pourpre avec tout l'attirail de sabres et de poignards qui distingue leur brillant armement. Ce ne sont plus d'ailleurs des

1. La Perspective Nevski, longue de 5 kilomètres, est le principal boulevard de Saint-Pétersbourg.

[redacted]

étrangers en Russie que ces guerriers du Caucase chantés par Lermonof, ce sont des Russes d'une province éloignée. Les Arméniens non Russes, et les Persans, dont le teint est cuit par le soleil, promènent aussi un peu partout sur le territoire de l'empire leur haut bonnet en astrakhan, pointu comme un cône ou légèrement renfoncé au sommet. Quant aux Chinois, comme l'on sait, ce sont des maisons russes établies en Chine, dont beaucoup même ne font qu'exploiter leurs propres plantations, qui se chargent à présent de l'expédition et de la vente du thé. Ce qui attire et mérite peut-être le plus l'attention en fait de costumes inédits pour les Européens de l'ouest, ce sont tout simplement ceux des Russes eux-mêmes. Encore les costumes féminins se font-ils bien vulgaires le long de ces magasins bourrés de toutes les séductions de l'indienne à bon marché, de toutes les imitations des étoffes de Chemnitz ou de Manchester. Vous n'apercevrez pas dans toute la foire autant de femmes parées de ce diadème cerclé de perles, du *kokochnike*, ni vêtues de cette robe haute dont la taille passe sur la gorge, qu'en vous promenant un quart d'heure à Vevey, le long du quai. Par contre, vous verrez bon nombre de sœurs quêteuses, toutes affublées de noir et la tête cachée sous une sorte de cagoule, promener leur lugubre déguisement de pompes funèbres à travers l'indifférence ou la charité prompte aux aumônes des passants. Les seules femmes du peuple que vous rencontrerez, auront à peine elles-mêmes les bottes masculines et le fichu de rigueur noué sous le menton. Mais en revanche que de costumes d'hommes!

» Voici des *gymnasistes* ou collégiens venus pour jeter un coup d'œil sur la foire, et facilement reconnaissables à leur képi dont la partie supérieure pend par devant, et à leur tunique bleue avec ganse d'argent au collet. Un passepoil d'une nuance particulière désigne les élèves des écoles professionnelles. Çà et là apparaissent quantité d'officiers ou de *tchinovnike*, en casquette plate et en tunique de toile blanche, costume d'été très apprécié de tout ce qui a un rang dans la hiérarchie militaire ou civile, mais qui fait beaucoup plus songer aux sables brûlants du Turkestan qu'aux glaces de la Sibérie. Pêle-mêle avec cet uniforme sautent aux yeux les haillons des mendiants qui, après avoir débuté par le *Christa Radi*[1] obligé, vous poursuivent de leurs instances en franchissant bien vite les trois étapes de l'insinuation et de la cajo-

1. Pour l'amour du Christ.

[redacted]

lerie mendicante : *gaspadine, barine, batouchka*[1]. Les travailleurs employés au transport et au déballage des mille et un sacs de sparterie, de peau, de cuir cousu, de caisses en écorce, d'où sortiront tant de marchandises et de bénéfices, ne sont guère mieux vêtus que les mendiants de profession. La plupart portent une grande souquenille de bure brune, des chaussures dites *lapti*, faites d'écorce de bouleau, et des guêtres de feutre. Presque tous laissent flotter librement à l'air leur chevelure et leur barbe d'autant plus incultes l'une et l'autre qu'elles sont mieux fournies. Quelques vieillards seulement portent le vieux chapeau moscovite. Les *moujiks*[2] venus du côté de l'est, de Kasan ou de Perm, pour profiter des hauts salaires de la foire, sont habillés d'une grande blouse en toile blanche, dont les entournures, le dos et la poitrine laissent voir de fort jolis dessins en galons de plusieurs teintes. Une calotte tatare, qui semble moulée sur leur crâne et qu'ornent des symétries de laine voyante, sert surtout de couvre-chef aux gens de Kazan, tandis que ceux de Perm accordent leur préférence par tradition de famille et patriotisme de province à un long chapeau blanc en feutre mou à peu près de la même forme que celui du Gilles, ou du Pierrot de notre *comedia dell'arte*. Vous ne serez pas non plus sans rencontrer ici quelque membre du clergé séculier, quelque *sviatchennike*[3] attaché au culte dans une des soixante-six églises de la ville. Vous le distinguerez de loin à sa longue robe, de nuance marron ou violette, dans laquelle le vent s'engouffre tout à son aise. La coiffure du *sviatchennike* varie à l'infini, depuis notre chapeau noir de cérémonie et le chapeau de paille à grands bords jusqu'au petit chapeau dit huguenot, voire même à l'absence complète de tout chapeau. Mais rien, à notre sens, ne vaut, en fait d'élégance et d'originalité nationale, les innombrables *miétchanine* ou petits bourgeois qu'on voit passer sans cesse. Coiffés d'une casquette bien découpée en drap noir, ils ont jeté plus ou moins négligemment sur leur chemise rouge une longue redingote en drap noir dont les manches pendent sans emploi. Toutes les nuances du rouge se retrouvent sur ces chemises appelées *sarotchki*, le rouge sang de bœuf, vermillon, lie de vin, jus de cassis, garance, cochenille, pétale d'œillet des chartreux, trèfle

1. Monsieur, maître, petit-père.
2. Paysans.
3. Le mot veut dire saint homme.

incarnat, sirop de framboise, mauve sauvage, coquelicot des blés, truite saumonée, rouge brique, rouge homard cuit, toute la gamme du rouge y passe. Le rouge en effet, c'est le beau ; et le beau, c'est le rouge. J'ai déjà dit que le même mot exprimait les deux idées. Mais je me garderai d'en conclure comme la *Gazette d'Augsbourg*, que, pour cette raison, la race slave n'a pas le sens du beau et ne l'aura jamais. » (A. Legrelle, *le Volga, notes sur la Russie;* Paris, 1877, in-8, Hachette.)

Le naphte du Caucase et le Temple du feu.

« Il est prouvé aujourd'hui que, de la mer Noire à la mer Caspienne, existe une vaste nappe de naphte qui passe sous les montagnes du Caucase et s'étend même au delà de la Caspienne. Ce naphte se recueille en bien des points du Caucase, mais aujourd'hui le principal centre d'exploitation se trouve aux environs de Bakou, à Balahaneh, dans la presqu'île d'Apchéron. Hors de la ville, entre la route et la mer, s'élève un faubourg qui longe la plage et qu'on nomme *la ville noire*. Désignation des plus justes. C'est là que sont installées toutes les fabriques où l'on distille le naphte brut amené de Balahaneh, soit dans des outres, soit dans des barils chargés sur des arbas, soit aussi par un moyen évidemment plus pratique et tout à la fois des plus simples, qui consiste à le faire couler du lieu de production jusqu'à destination à travers une longue conduite formée de tuyaux de fonte, posés à fleur de terre.

» Le nombre de ces distilleries est si considérable, la fumée qui s'en dégage est si épaisse, que l'air en est chargé et le ciel obscurci. L'odeur est si forte qu'elle vous saisit à la gorge, quelque précaution qu'on prenne. Partout, sur le sol, on traverse des flaques, parfois de véritables ruisseaux de résidus liquides, qui, se mêlant à la poussière et au sable, forment une pâte molle, humide et noire, dans laquelle on enfonce jusqu'à mi-jambes. La population ouvrière de ces distilleries est considérable, et tous ces travailleurs indigènes, qui devraient par nature, comme les autres habitants du pays, être blancs ou légèrement cuivrés, sont noirs comme de véritables nègres. Après la ville noire, la route oblique légèrement à gauche et s'engage au milieu de collines arides et pierreuses. Partout la même stérilité, la même nature désolée; pas une herbe, pas un arbre, pas d'eau; d'eau douce s'entend, car, entre les collines, dans les bas-

[redacted]

fonds, nous apercevons au passage quantité de petits lacs salés, dont la plupart, il est vrai, sont complètement desséchés dans cette saison ; on peut même les traverser à pied sec. Les paysans et les ouvriers vont chercher là le sel qu'il leur faut pour leur consommation personnelle.

» Enfin, nous voyons devant nous Balahaneh. Là, s'ouvrent dans le sol d'une colline arrondie environ six cents puits indépendants, mais resserrés dans un très petit espace. Au-dessus de chaque puits, une construction en bois très élevée, sorte de chapeau pointu d'une forme toute spéciale et de la plus belle couleur noire, donne à tout le pays un air étrange, presque fantastique, qui vient s'ajouter à toutes ses originalités. Ces collines, ces boursoufflures de la croûte terrestre pourraient bien un beau matin, se dit-on, s'affaisser et disparaître. On sent sous ses pieds comme une masse en perpétuelle fusion. »

On extrait l'huile par des procédés différents, suivant la richesse ou la profondeur du puits : l'opération se fait d'ordinaire au moyen d'un treuil sur lequel s'enroule une corde au bout de laquelle est suspendu un cylindre de métal ; le treuil est mis en mouvement tantôt par des hommes, tantôt par des chevaux ; le voisinage des gaz inflammables et les frais d'établissement empêchent l'usage des machines à vapeur.

» Certains puits sont artésiens, soit à jet continu, soit à jet intermittent. Avec ceux-là il n'est besoin d'installer aucun appareil pour puiser le naphte. Il faut, au contraire, des appareils pour empêcher l'expansion du liquide et la régler. En effet, quand on laisse couler un puits artésien, le courant, au lieu de s'épuiser, devient de plus en plus fort, le jet monte bientôt à 30 ou 40 mètres en l'air, un jet gros comme le tuyau d'appel, c'est-à-dire de 10 pouces de diamètre ($0^{m},25$), et ce jet devient bientôt tel que rien ne peut plus l'arrêter. Le naphte retombe à terre, les moyens manquent pour le recueillir ; il inonde tout, brise tout sur son passage ; c'est un véritable torrent qui s'en va se perdre au loin dans les sables. Cela dure ainsi plus ou moins longtemps, quelques jours ou quelques semaines ; et, lorsqu'il cesse enfin de couler, le puits est perdu, détruit, anéanti, le tuyau arraché, les terres bouleversées ; il faut tout abandonner[1].

---

1. Parmi les faits les plus curieux dus à ces puits artésiens, on cite notamment l'accident arrivé en 1872. Un puits commença à couler à cette époque et coulait encore deux ans après, en 1874. Tous les jours (c'est-à-dire dans une période de vingt-quatre heures), il déversait 35000 pouds ou 568000 kilogrammes de naphte,

[redacted]

» Il n'y a que fort peu de propriétaires de puits qui distillent eux-mêmes leur naphte ; la plupart le vendent sur place à raison de deux kopeks le poud, pris au puits. Ainsi que je l'ai déjà dit, il est amené aux distilleries, soit par des conduits de fonte qui vont de Balahaneh à la ville noire, soit dans des outres ou des barils chargés sur des arbas. L'activité fébrile qui règne autour de tous ces puits est inimaginable. Les ouvriers ont la peau d'une couleur indéfinissable, leurs habits sont perpétuellement imbibés d'huile minérale ; aussi, du sol et des gens s'exhale sur le plateau une odeur des moins agréables. D'ailleurs la propreté paraît bien être le moindre des soucis de ce monde de travailleurs.

» *La fièvre du naphte* (comme on disait en Californie la fièvre de l'or) a commencé à s'emparer de tout le monde ici, il y a deux ans. A cette époque remonte l'existence de la plupart des puits. Ce sont principalement des Arméniens qui en sont propriétaires. Ils ont fait et font encore dans cette exploitation d'immenses fortunes, qu'ils décupleraient assurément encore si le débouché ne manquait pas à l'industrie du naphte[1].

» Nous passons plusieurs heures à visiter tout ce coteau si curieux. Une des choses qui m'ont le plus frappé, c'est un grand lac de naphte, non pas un lac d'eau recouvert d'une couche de naphte, mais bien un lac uniquement formé d'huile minérale. Ce lac provient de ce fait, qu'à un certain endroit du plateau au milieu de tous ces puits, il existait une cuvette na-

---

qui ont été absolument perdus, on n'a pu rien en recueillir. Naturellement, on venait de très loin pour voir ce curieux phénomène. Le grand-duc Michel, gouverneur du Caucase, s'en inquiéta lui-même un jour et voulut voir la chose par ses yeux. Mais, la veille de son arrivée, le puits cessa subitement de couler. Il resta ainsi inactif pendant trois jours, et l'auguste visiteur s'en alla sans avoir rien vu de ce qu'il voulait voir. Il était à peine parti depuis trois jours que le puits se remit à jaillir, mais avec intermittence : il coulait six minutes, s'arrêtait une demi-heure, reprenait sa course pendant six minutes et s'interrompait de nouveau durant trente minutes. Dans cette période nouvelle, il déversait encore jusqu'à 14 000 pouds (227 000 kilogr.) par jour. Cela dura de la sorte une année, au bout de laquelle il se trouva bouché par les sables. Il fallut le remettre à neuf, il fonctionne encore, mais, depuis ce moment, il ne produit presque plus rien.

1. Les expéditions de naphte se font actuellement par mer de Bakou à Astrakhan, et par le Volga, jusqu'à Tsaritzin. Là sont des magasins, des fabriques de tonneaux, des baraquements immenses, et des réservoirs qui contiennent plus de 180 millions de litres. Quatre autres dépôts de naphte sont établis à Moscou, Saint-Pétersbourg, Varsovie, Saratov ; 60 trains et 1500 wagons-réservoirs, spécialement construits à cet usage, approvisionnent déjà toute la Russie, qui n'est plus tributaire des Etats-Unis, et commencent à faire au pétrole américain une rude concurrence sur les marchés de l'Allemagne et de l'Autriche. — Sur cette question, voy. le très intéressant ouvrage de M. Fernand Hue, *le Pétrole, son histoire*, etc. (Paris, 1885, in-18, Lecène et Oudin.)

[redacted]

turelle de plus de 200 mètres de largeur, et que peu à peu elle s'est remplie de tout le naphte venu de droite et de gauche et s'échappant des puits en exploitation. L'abondance du produit est telle que personne ne songe à tirer parti de la quantité considérable de naphte contenu dans ce lac et qui appartiendrait à qui voudrait le prendre. »

Près de Sourahaneh, sont des lacs de sel desséchés, et deux puits de naphte blanc très pur, dont on se sert, sans avoir besoin de le distiller, pour faire la benzine. Sur le plateau de Sourahaneh, les disciples de Zoroastre ont construit jadis un temple où ils adoraient le feu. L'industrie moderne a capté le dieu et l'a fait servir à la distillation du naphte. La compagnie russe du *naphte* a respecté le monastère guèbre, mais elle a confisqué la plus grande partie de ses feux. Aujourd'hui, un seul guèbre l'habite, délégué par ses coreligionnaires de l'Inde. La compagnie lui a cédé un peu de gaz, et le feu sacré brille encore dans le temple du dieu.

« Le guèbre nous fait asseoir sur le banc pendant qu'il se déshabille devant nous. Il revêt un costume blanc ; le *pendjama*, le *courta*, le *choga*, tout cela est blanc ; il change aussi de turban, puis s'en va à la chapelle allumer sept ou huit becs de gaz. Je dis des becs de gaz par condescendance : à proprement parler, c'est l'enfance de l'art en fait de becs. Dans l'intérieur de la maçonnerie, on a réservé des creux, dans lesquels circule le gaz ; puis on a ménagé de petits trous ronds, percés dans l'enduit qui recouvre la maçonnerie. Dans ces trous sont fichées de petites chevilles de bois. Dès qu'on les enlève, le gaz sort, on l'allume, et voilà ! C'est ce qu'on peut appeler un bec primitif.

» Le gaz allumé, notre guèbre se place devant son espèce d'autel, prend une sonnette de la main droite et se met à sonner en entonnant une litanie lente et triste. Un instant, il arrête à la fois chant et sonnette, et reste comme en extase ; il recommence sa litanie, s'agite, puis pose la sonnette et fait tinter une grosse cloche suspendue à la voûte, à l'entrée de la chapelle. Son office accompli, il prend un petit plateau, sur lequel sont des morceaux de sucre candi blanc et rose, et vient nous les offrir en échange d'un rouble que lui donne chacun de nous.

» Cette cérémonie terminée, nous sortons de sa cellule pour aller dans la cour intérieure. Nous nous trouvons là en présence d'un temple carré, construit juste au milieu de cette cour. Une espèce de galerie voûtée, ayant vue sur la cour par de grandes ouvertures cintrées, fait le tour du temple ; on y monte par les cinq ou six marches d'un large perron, qui règne sur tout l'exté-

[redacted]

rieur. L'intérieur n'est éclairé que par une porte percée du côté de l'orient. Là, se trouve une manière de sanctuaire sous lequel brûlent un certain nombre de becs de gaz; tout cela dépourvu d'ornements. Le haut des murs est festonné à l'indienne, et, au milieu, se trouve un dôme par où sortent une foule de petites cheminées. Du haut de ce dôme et de toutes ces cheminées, qui se hérissent, et des pointes de tous les festons sortent des jets de flamme, jets maigres, je dois en convenir. Mais on comprend que l'effet devait être tout différent au temps des splendeurs du monastère, quand le temple absorbait tout le gaz du plateau. Alors ces petites flammes d'aujourd'hui étaient fortes et nourries: c'étaient d'immenses panaches de feu qui s'élevaient vers le ciel et que la moindre brise faisait tournoyer autour du dôme de la chapelle.

» La cour, assez spacieuse, est entourée d'un mur élevé, décoré à l'indienne, c'est-à-dire crénelé de festons dans le haut et avec des cintres dans le bas. Une partie de ces cintres sont surmontés de pierres portant des inscriptions très anciennes. A gauche et à droite sont appliquées contre le mur d'enceinte de petites constructions, de petites logettes, les unes haut perchées, les autres au contraire fort basses; elles servaient de cellules aux anciens moines. Et partout, de ces créneaux, de ces dômes, de tous les murs, de tous les toits, sortaient jadis des jets de flamme. Ces flammes sont éteintes aujourd'hui faute de gaz. Autrefois, les grands jours de cérémonie, quand tout était allumé, que les moines faisaient de la musique, battaient des cymbales, sonnaient des cloches, il y avait de quoi parler à l'esprit des masses. Un pareil spectacle devait être imposant en même temps que fantastique. Aujourd'hui, il ne reste de tout cela que le souvenir... et un très joli décor.

» ... Il nous restait encore une excursion à faire dans les environs pour voir le naphte sous un autre aspect : *la mer de feu*. Nous ne pouvions quitter Bakou sans avoir vu ce spectacle curieux. Un soir, nous nous mîmes en route. Cette fois, nous ne montons pas en victorias avec nos bons cochers tartares et leurs petits chevaux enragés. C'est une chaloupe pontée, à vapeur, qui nous emmène, construite en fer, bien aménagée, mue par une hélice. La mer est calme, la nuit noire, le temps tout à fait propice à notre promenade. Nous naviguons comme sur un lac. Après avoir doublé le cap, nous nous rapprochons de la côte. Le capitaine ralentit la marche et paraît étudier avec soin

[redacted]

ce côté de la mer, puis il stoppe, et, à un signal donné par lui, deux matelots jettent à la mer des paquets d'étoupes enflammées. Au même instant, et comme par enchantement, nous nous trouvâmes tout environnés de flammes. Autour de nous, à plusieurs centaines de mètres, toute la surface de la mer flambait... Je croyais naviguer sur un immense bol de punch. Mais ces flammes, d'un jaune bleuâtre, ne dégageaient que très peu de chaleur. Cela dura ainsi plusieurs minutes; puis la nappe de feu se déchira pour se former en îlots flamboyants, séparés entre eux par de grands espaces tout noirs.

» Ce phénomène est dû à certaines sources jaillissantes de naphte qui se trouvent au fond de la Caspienne. Le naphte, plus léger que l'eau, monte à la surface et y forme une couche assez épaisse et qui s'étend plus ou moins loin, suivant que la mer a été plus ou moins agitée. Aussi le moindre vent suffit-il pour disperser cette couche d'huile et empêcher le phénomène de se produire. » (A. Kœchlin-Schwartz, *Un touriste au Caucase*, ch. xii; Paris, in-18, Hetzel.)

Les pêcheries du Volga.

« Les pêcheries des embouchures du Volga sont considérables; les habitations des pêcheurs et autres employés y forment un village composé d'une centaine de maisons. Leur trait principal est un immense barrage pratiqué dans un des bras du fleuve où la navigation est interceptée. La circulation des bateaux se fait par une seule ouverture. Sur la rive s'étendent de vastes bâtiments dont la plupart sont construits sur pilotis; de larges escaliers en descendent jusqu'au bord de l'eau pour faciliter le transport du poisson aussitôt qu'il est pêché.

» Les pêcheurs du Volga ne parlent guère qu'avec dédain des poissons de toute espèce qu'on sale et fait sécher pour les transporter dans l'intérieur de l'empire : ils réservent leur estime pour l'ichthyocolle, l'esturgeon ordinaire et le bélouga. Chaque pêcherie est pourvue de bateaux de différentes dimensions. Dès que le poisson est pris, on le porte au bateau : c'est là qu'il est ouvert, fendu et nettoyé. En arrière, sur la terre ferme s'élèvent les bâtiments où sont creusés, en forme de caves, de grands magasins; des auges s'y étendent d'un bout à l'autre: on y fait une forte saumure et on y étale les poissons qu'on range par couche, puis que l'on couvre de sel. Tous les espaces libres entre les auges sont

garnis de morceaux de glace, dans le but d'y entretenir une grande fraîcheur.

» Outre les filets, on se sert d'un grand appareil composé d'immenses câbles de cent mètres de long, auxquels sont assujettis des cordages pourvus d'hameçons. Ces câbles, ajoutés les uns aux autres, sont fixés au fond du fleuve par des ancres et maintenus à fleur d'eau par des poutres : ce sont des lignes de fond gigantesques, dont chaque hameçon peut accrocher un poisson de trois ou quatre mètres. Aussitôt après notre arrivée, plusieurs bateaux vont visiter les câbles, et en moins d'une heure ils reviennent avec plus d'une centaine de poissons, dont quelques-uns sont d'une taille colossale. Il faut plus d'une barque pour saisir et amener le plus gros de tous. Notre curiosité s'attache à ce monstre, et nous décidons de le suivre. On le monte à grand peine dans une vaste salle meublée d'une centaine de baquets; là, après lui avoir fendu la tête d'un coup de hache, on lui ouvre le ventre jusqu'à la queue; puis on en tire successivement les œufs, les entrailles, la vessie et enfin le nerf dorsal appelé vésiga, avec lequel les Russes font des pâtés dont ils sont très friands. Toute cette boucherie dure un quart d'heure; avant que l'animal cesse de se tordre convulsivement, les œufs sont préparés pour nous être servis en caviar frais[1].

» Voici comment se fait cette opération : on se sert d'un gros tamis pour séparer les œufs des peaux et des veines; on sale l'amas d'œufs dans des auges, on le laisse à peu près trois quarts d'heure dans le sel, on le presse ensuite sur des tamis pour

---

1. La mer Caspienne nourrit des poissons abondants; les pêcheries de la mer Noire sont aussi fort riches. « On peut juger, écrit M. Elisée Reclus, de » l'abondance de la vie animale, pullulant sur les côtes de la Crimée, par ce fait » qu'en [illegible], la baie de Balaklava se trouva presque emplie par un banc d'an» chois, que poursuivaient des dauphins. Ne trouvant pas d'issue pour s'échap» per vers la haute mer, et sans cesse grossi par d'autres amas, le banc finit par » former comme une masse solide, qui dépassait en maints endroits la surface de » l'eau. Toute la population de Balaklava était occupée à remplir de poissons les » bateaux et les tonnes. Mais bientôt il fallut aussi songer à débarrasser le bassin » des myriades de poissons morts qui s'y trouvaient : des milliers d'hommes, en» voyés de Sébastopol, travaillèrent à nettoyer les plages de la matière putréfiée » qui l'encombrait : on employa même le canon pour chasser les dauphins qui » bloquaient l'entrée de la baie, empêchant ainsi la fuite des anchois vivants. » Pendant des mois, l'atmosphère fut empestée : une partie des habitants de Ba» laklava dut quitter la ville pour fuir l'horrible puanteur. » — M. Wilson, chef de bureau du ministère des domaines en Russie estime à 100 millions les produits de la pêche dans l'empire (en Europe), dont 60 dans la seule mer Caspienne, 16 dans la mer d'Azov, 10 à 12 dans les fleuves et les lacs. Le Volga fournit par an [illegible] esturgeons. Certains pêcheurs acquièrent en quelques années des fortunes princières.

l'égoutter, puis on le foule légèrement dans de petits barils de bois blanc, que l'on bouche avec soin. On prépare ainsi du caviar salé pour être exporté, et du caviar frais, qui doit être mangé dans un assez court délai. La chair du poisson est ensuite portée dans un de ces grands magasins qu'on peut appeler des glacières. On la tient plongée dans la saumure pendant douze heures, puis elle est salée et transportée en bateau dans la Russie centrale. Il ne faut pas oublier un produit qui augmente le commerce des pêcheries ; c'est la colle de poisson faite avec les vessies et les vésigas.

» La pêche d'hiver est, sans contredit, la plus curieuse et la plus originale de toutes. Il arrive un moment où le poisson est forcé, par le froid, de quitter les bas-fonds pour se réfugier dans des eaux plus profondes. Les pêcheurs prennent grand soin de remarquer ces endroits. Vers la fin de novembre, quand le fleuve se couvre en partie d'une mince couche de glace, les pêcheurs s'avancent un à un, avec précaution, presque en rampant, jusqu'aux lieux où le courant a empêché la glace de prendre ; la tête enveloppée d'une étoffe sombre, ils observent le poisson, ses passes, les endroits où il se tient tranquille, et ils prennent note du tout pour en faire leur profit en temps opportun.

» La pêche d'hiver ne commence réellement qu'en janvier, alors que la glace est bien prise, et que les traîneaux glissent sans danger sur le Volga. Un chef est nommé : c'est l'hetman de la pêche ; c'est lui qui fixe le jour et l'heure ; c'est lui qui accorde les permissions, qui inspecte les engins. Il a autorité entière sur tout ce qui se rapporte à la pêche. Les officiers ont droit à plusieurs permis qu'ils vendent, ou dont ils profitent eux-mêmes en louant des travailleurs. Parfois, deux pêcheurs, trop pauvres pour avoir chacun un permis, se cotisent pour en acheter un seul, et pêchent au même trou. Les instruments sont fort rudimentaires ; ils consistent en perches de bois armées d'un fer recourbé, en bâtons courts également munis de crochets pour saisir le poisson lorsqu'il se débat au bout de la perche, et, enfin, en pioches, leviers et pelles pour briser et détourner la glace.

» La veille de l'ouverture, on voit s'agglomérer sur les rives du fleuve un concours de monde incroyable, les pêcheurs, avec leurs aides, leurs familles, les marchands qui arrivent de tous côtés et qui établissent là une sorte de foire, les spéculateurs qui viennent acheter le poisson. Tous amènent leurs traîneaux, leurs bêtes de somme ; tous campent sur la rive. C'est un vacarme

assourdissant de gens qui crient, qui appellent, qui chantent. Les chiens aboient, les chevaux hennissent. Les traîneaux n'avancent qu'à grand'peine à travers cette cohue, malgré les imprécations de leurs conducteurs. On boit du wodka à profusion, on tire des coups de fusil, on se reconnaît, on s'embrasse. C'est une fête et, malgré la fatigue, malgré le travail du lendemain, on passe la nuit à table,

» A peine l'aurore a-t-elle paru, que sur le rivage, bêtes et gens sont rangés attendant avec anxiété le signal de l'hetmann. Ce dernier semble se jouer de leur impatience; il va, il vient, il semble s'occuper de toute autre chose que de ce qui est en question; il donne enfin le signal. Une avalanche de corps humains se précipite alors vers le fleuve. Chacun n'occupe pas toujours la place qu'il a choisie. Sur un terrain aussi glissant, les rixes se terminent bien vite par des chutes. Tout le monde finit cependant par se caser. C'est alors qu'arrivent les spéculateurs. Leurs valets établissent sur le fleuve même des huttes de peau. Ils apprêtent les tonneaux où doivent être renfermés le caviar et le sel dont on doit couvrir le poisson. Sur la rive sont les tentes où le poisson doit être fumé. Pendant ces préparatifs, les pêcheurs ont fait les leurs. La glace est percée de mille trous de deux à trois pieds de diamètre. Les perches y sont plongées. Le fleuve, qui retentissait tout à l'heure de cris si bruyants est calme maintenant. Chaque pêcheur, la main sur la perche, attend silencieusement que le poisson, troublé par ce bruit soudain, vienne donner du museau sur l'épieu immobile. Alors, il relèvera aussi lestement que possible l'instrument dont le crochet acéré pénétrera dans les chairs de l'animal si le coup a été bien calculé. Tout à coup, au milieu du silence général, on entend une exclamation de joie. Un pêcheur tire violemment à lui la perche dont le manche frémit dans ses mains. L'aide arrive et engage un des épieux recourbés dans le corps de la proie; ils tirent à eux, et l'on entrevoit le corps gigantesque d'un esturgeon qu'ils amènent à grand'peine sur la glace. Parfois aussi la perche reçoit un coup sec : plein d'espoir, le cœur palpitant, le pêcheur *ferre* habilement la proie qui vient de se trahir, et c'est quelque bélouga en bas âge, quelque alose maladive qu'il achève, qu'il jette dédaigneusement aux chiens au milieu des rires des camarades. D'audacieux industriels achètent parfois le coup, bien avant que le poisson ne soit accroché.

» *Peu* à peu la pêche s'anime, la glace craque sous les pas

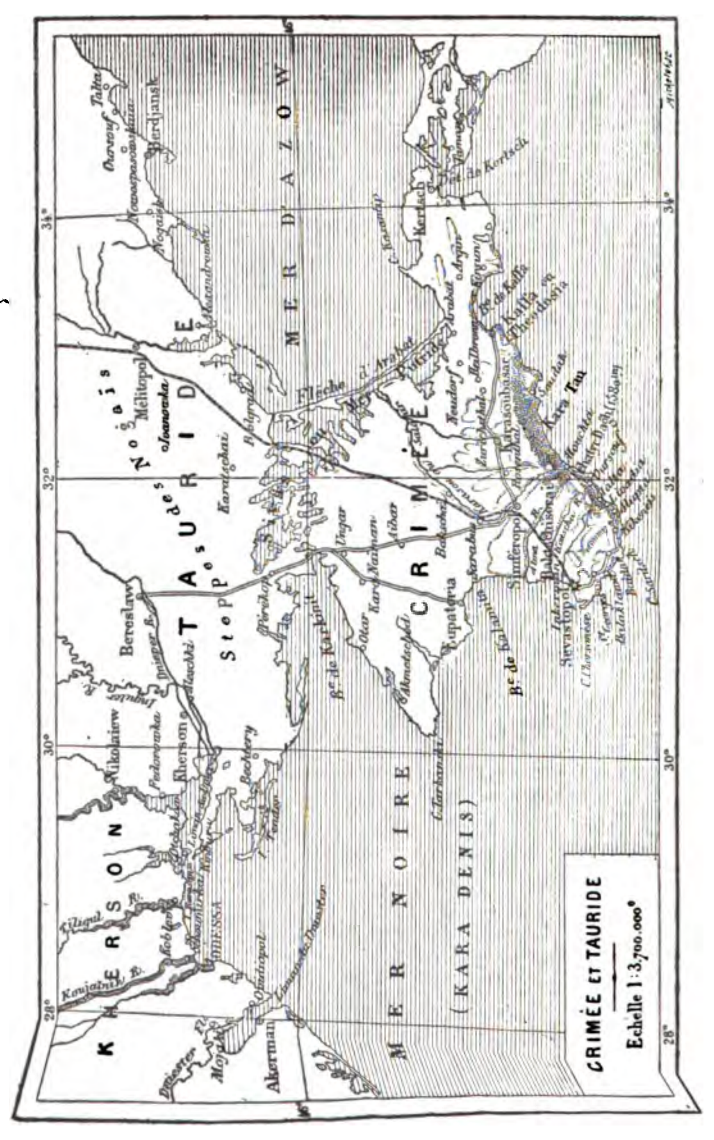
pressés des pêcheurs; lorsqu'ils attirent une grosse pièce, elle se rougit de sang ; des monceaux de poissons s'élèvent sur le sol. La soif du lucre s'allume, les marchands circulent, recevant des rebuffades par-ci, dupant un naïf pêcheur par-là. C'est merveille de voir cette forêt de perches, ces groupes nombreux et animés au milieu desquels circule l'hetman, le knout à la main, apaisant les querelles par des arguments irrésistibles. Il se mêle parfois à la pêche des incidents remarquables ; la glace crie et se brise sous les pieds du pêcheur, ou bien un faux pas le fait glisser à l'eau. La place est alors perdue, il faut aller ailleurs. La nuit arrive. Les trous sont abandonnés ; on charge les poissons salés et fumés sur des chariots. Le caviar et l'ichtyocolle, renfermés dans des barils, seront exportés à l'étranger, tandis que le poisson sera consommé en Russie. Ce travail achevé, de copieux repas réunissent les pêcheurs entre eux ; le whiskey et le wodka circulent jusqu'au moment où les convives, entièrement ivres, s'endorment pour aller pêcher le lendemain dans un autre canton.»
(Moynet, *le Volga*. — *Tour du Monde*, XV, 371e livr.)

La Crimée.

La péninsule de Crimée a la forme d'un losange irrégulier, long de 240 kilomètres environ, de l'isthme de Pérékop au cap Parthénique ou Saritsch, et de 320, du promontoire Tarkanski au détroit d'Iénikaleh. Au nord, le sol est plat et nu, ancien fond de mer desséché, semé çà et là de villages tartares, et arrosé par le Salghir et ses affluents ; la mer, en se retirant, a formé un marécage allongé, le *Sivas* ou mer *Putride* qu'un étroit ruban de sable, la *Flèche d'Arabat*, sépare de la mer d'Azof ; une seule ouverture, le goulet d'Iénitchéi, les met en communication ; sur cette flèche de sable, jaillissent à une faible distance du Sivas et de la mer d'Azof, des sources d'eau douce. Au sud de la presqu'île, la plaine cesse ; une montagne, large de 9 à 10 lieues, se dresse dans toute la longueur de la Chersonèse, de Sébastopol à Kertch. Le sommet culminant est le Tchatyr-Dagh, à une altitude de 1580 mètres, du haut duquel l'œil embrasse le littoral de la mer Noire.

» Les contrastes les plus saisissants s'entassent et se heurtent sur les deux versants de la chaine taurique, mais surtout au midi, où l'on passe sans transition d'un amas de roches nues, comme dans certaines vallées du Dauphiné, à des espaces où la végétation déploie une sorte de vitalité furieuse. L'illustre voyageur Pallas, malgré sa froideur habituelle, a trouvé des expressions pittoresques pour décrire ces vallées « qui jouissent » du climat de l'Asie Mineure, où l'hiver se fait à peine sentir, où

[redacted]


CRIMÉE ET TAURIDE
Echelle 1:3.700.000e
KHERSON
TAURIDE
Steppes des Nogaïs
CRIMÉE
MER D'AZOW
MER NOIRE
(KARA DENIS)
Nikolaiew
Bereslaw
Kherson
Dnieper R.
Mélitopol
Ioanowka
Berdjansk
Orzewuf
Talta
Nogaisk
Akerman
Ovidiopol
ODESSA
Koblewka
Otchakow
Fedorowka
Bechtery
Pérékop
Karatschai
Bt de Karkinit
Ungar
Otar
Kara Naiman
Aibar
Akmetsched
C. Tarkanski
Eupatoria
Sarabus
Bt de Kalamita
Simféropol
Baktchisaraï
Sevastopol
Inkerman
C. Chersonèse
Balaklawa
Karasoubasar
Neudorf
Arabat
Argin
Kertsch
Taman
Kara Tau
Kaffa ou Theodosia
Bt de Kaffa
Soudak
Flèche d'Arabat
C. Kasantip
28°
30°
32°
34°
46°

[redacted]

» les primevères et les safrans printaniers poussent en février et » quelquefois en janvier, où le chêne conserve quelquefois pendant » l'hiver ses feuilles vertes... Là, le laurier toujours verdoyant » s'associe à l'olivier, au figuier, au micocoulier, au grenadier, » au celtis; le frêne mammifère, le térébenthinier, le ciste à » feuilles de sauge, le fraisier arbousier poussent partout en plein » vent. Le dernier surtout occupe les rochers les plus escarpés, et » fait pendant l'hiver leur plus bel ornement par son feuillage » toujours vert et l'écorce rouge de ses gros troncs. Le noyer et » tous les arbres fruitiers sont les plus communs de la forêt, ou » plutôt la forêt n'est qu'un jardin fruitier abandonné à lui-même. » Les vignes domestiques et sauvages s'élèvent à l'envi sur les » plus gros arbres, et forment avec la viorne fleurie des guirlandes » et des berceaux sans aucun secours de l'art. »

» Voilà pour les beautés douces de cette Italie scythique; mais elle a aussi ses Alpes, nous devrions dire ses Andes, car la chaîne du Tchatyr-Dagh est couverte de grands cratères éteints. Dans l'un de ces cratères, à Ophitone, le comte Woronzoff a eu l'originale idée de créer un jardin de plaisance. Nous avons cité les volcans de boue de Taman; la Crimée a aussi les siens, en face des premiers, près de Kertch. Ce sont d'innombrables trous noirs, vrais soupiraux d'enfer, recouverts de petits cratères coniques, d'où sort une boue épaisse, noirâtre ou grise, très bitumineuse. Le plus important de ces cratères, le patriarche du groupe, n'a pas moins de 500 pieds de tour, et de 35 de haut...

» ... La topographie du pays donne le mot de ses divisions agricoles; — le steppe, propre à l'élève des troupeaux, dans la plaine; — la forêt, le long de la montagne; — sur la pente douce du nord, arrosée par de nombreux cours d'eau, les cultures de céréales; — enfin les vignobles, le long des coteaux du sud. Ces vignobles datent de loin; l'inscription de Kherson mentionne la culture de la vigne dans la Chersonèse. Les Génois et les Tartares développèrent cette culture; plusieurs riches seigneurs russes ont acclimaté à grands frais dans leurs domaines de Crimée des ceps français, espagnols, allemands, sans grand succès. On récolte du johannisberg et du champagne autour de Sondagh; on évalue à 5 millions le nombre des ceps plantés en Crimée. » (X., *Magasin pittoresque*, 1855, t. XXIII, p. 94.)

« La Crimée est une dépendance administrative du gouvernement de la Tauride, qui s'étend au nord sur les vastes steppes des Tartares Nogaïs. Elle fut conquise par Catherine II, et systématiquement saccagée; la popu-

lation tomba de 400 000 individus à 10 000. Des colons de toute nation la repeuplèrent, Russes, Grecs, Arméniens, Juifs, Allemands ; ces derniers, au nombre de 12 à 15 000 environ, ont fondé les villes de *Zurichthal*, *Rosenthal*, *Heilbronn ;* mais les Tartares forment toujours la majorité de la population. L'ancienne capitale des khans, *Baktschi Seraï*, possède encore les restes de l'ancien palais et la sépulture royale où furent inhumés la plupart des prédécesseurs du célèbre Krim-Geraï jusqu'à l'annexion moscovite, en 1784.

» Au sud-ouest de cette ville, à laquelle un chemin de fer la rattache, Sébastopol ouvre son port sur la mer Noire, et montre ses forts démantelés, ses monuments effondrés, ses murailles croulantes. La cité héroïque, en grande partie détruite par les bombes françaises et anglaises, et aussi par la torche des Russes, ne s'est pas encore entièrement relevée de ses ruines. Dans la baie de Karabelnaïa gisent les débris des docks qui avaient coûté 18 millions. Plusieurs églises ont été reconstruites ; sous la coupole de Saint-Wladimir reposent les trois grands amiraux qui furent tués sur les bastions pendant le siège : Kornilof, Istomine, Nakhimof; devant les casernes de la baie du sud, s'élève la gigantesque statue de bronze de l'amiral Lazaref, le véritable fondateur de Sébastopol, qui, de 1834 à 1851, éleva les redoutables forts à l'entrée de la rade, construisit les docks et le grand aqueduc qui allait chercher l'eau de la Tchernaïa à ses sources, et créa la flotte de la mer Noire. De l'autre côté de la rade, à l'extrémité de la Karabelnaïa, s'élevaient jadis les formidables bastions de Malakof « le Grand-Redan », les redoutes du Mamelon-Vert et les ouvrages Blancs, où Français et Russes se firent, des mois, cette guerre souterraine de pétards et de mines qui a retourné le sol comme par une série d'éruptions volcaniques. Il ne reste plus trace des remparts, témoins des luttes furieuses et des escalades triomphantes; à la place on a construit des entrepôts de céréales, une gare monumentale, des promenades publiques. Plus loin sont les cimetières : le cimetière russe, dominé par une église en pyramide portant sur ses faces huit plaques de marbre noir qui rappellent les pertes des régiments pendant le siège; les cimetières anglais, dispersés et presque abandonnés, où les moutons des Tartares viennent paître sur les sépultures renversées; le cimetière français, au contraire, montrant de loin ses massifs de verdure : « partout des allées bien alignées. » des fleurs, des arbres, des acacias, de la vigne avec ses grosses grappes ; » c'est moins un cimetière qu'un jardin, presque le seul jardin du pays, » Les habitants de Sébastopol en ont fait un but pour leurs promenades » du dimanche. Au centre s'élève une grande chapelle carrée, sur les quatre » face de laquelle sont gravés les noms des officiers généraux qui périrent » dans cette guerre. » (A. Rambaud.)

Au fond de la baie, à l'est de Sébastopol, dans la vallée marécageuse que traverse l'étroite et fangeuse Tchernaïa (la Noire), apparaissent au-dessus d'un immense rocher les ruines de la forteresse d'Inkerman. Le rocher est percé de haut en bas, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, d'une multitude de cavernes capricieusement disposées. « On dirait un nid de frelons avec ses alvéoles ouvertes. » Tous les peuples, Scythes, Grecs, Arméniens, Romains, Byzantins, Génois, Tatars et Turcs, se sont disputé ces remparts. Des églises chrétiennes sont creusées dans le roc de cette montagne, dont les cavernes ont servi de cryptes et de catacombes aux chrétiens, de refuges aux vaincus, de lieux de pèlerinage aux dévots et de résidence aux ouvriers du chemin de fer. Aujourd'hui la montagne est envahie par une légion de carriers qui en découpent la belle

[redacted]

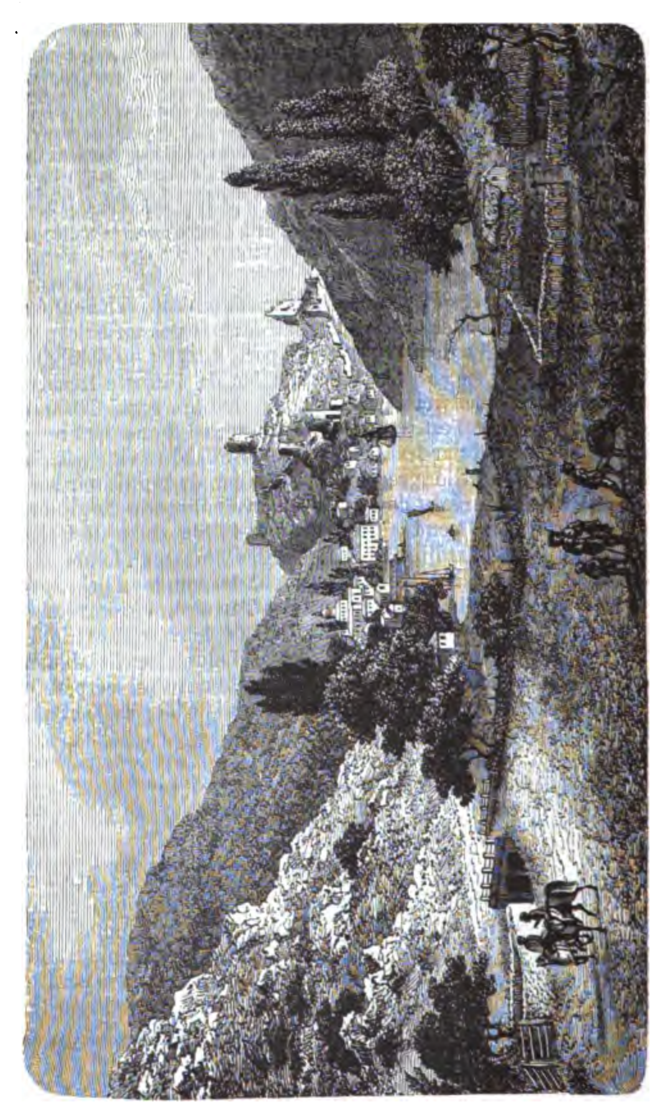
pierre blanche, facile à scier et durcissant à l'air, et feront peu à peu disparaître les galeries curieuses des anciens troglodytes.

La Crimée méridionale fut célèbre dans l'antiquité. Elle portait le nom de Chersonèse *Héracléotique*, du nom d'Hercule, et elle était séparée de la Chersonèse *Taurique* par une vaste muraille qui s'étendait d'Inkerman à Balaklava. Il ne reste aucune trace de ce mur. Les Russes ont achevé l'œuvre du temps, et construit des maisons et des bergeries avec les pierres arrachées aux remparts de Chersonesus, d'Eupatorium et des temples de Diane tauropolitaine, bâtis par des Grecs émigrés. Les marbres chargés d'inscriptions ont été brisés et enfouis dans les fondations de Sébastopol. Près du promontoire Sacré, sur un pli de la roche qui domine la mer, s'élève le monastère de Saint-Georges, et à l'est s'ouvre la vallée de Balaklava, toute verdoyante de jardins et de vergers.

« En face du port s'élève la ville avec ses maisons échelonnées les unes au-dessus des autres, et possédant toutes un balcon et quelques arbres. Vu de ces balcons, le port, dont on ne distingue point l'étroite issue, ressemble à un lac de l'Ecosse resserré entre des montagnes escarpées. Sur les hauteurs qui bornent l'entrée du côté de l'est, on aperçoit les restes d'une forteresse bâtie anciennement par les Génois... Aujourd'hui la ville *génoise* est devenue une ville grecque. Une troupe de hardis pirates, originaires de la Morée et de l'Archipel, avaient rendu de grands services aux Russes pendant la guerre de 1770; après le traité de Koutchouk Kaïnardji, Catherine, assez embarrassée de ses auxiliaires, les établit à Balaklava, où on les employa principalement à surveiller les mouvements des Tartares. Plus tard, ces aventuriers furent rejoints par plusieurs de leurs compatriotes de Misitra et des îles de Zante et de Céphalonie, et Balaklava devint ainsi le chef-lieu d'une petite colonie qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sans mélange de Russes ni de Tartares, et qui compte environ 600 familles. »

Le littoral de la Crimée, montueux et escarpé, court parallèlement aux grandes montagnes de l'intérieur; il est bordé de villages et de ports, dont les anciens vantaient déjà la fertilité et le charme.

« C'est d'abord la classique vallée de Baïdar, célébrée par les voyageurs sous les noms pompeux d'*Arcadie taurique* et de *Tempé criméenne*... D'un côté, la beauté sévère des montagnes; de l'autre, l'aspect riant de la vallée; les nombreux cours d'eau qui l'arrosent et dont le plus important, la Tchernaïa, va se perdre dans les bassins de Sébastopol; la pureté de l'air, la douceur du climat; cette suite de prairies et de riches champs de blé coupés



Vue de Balaklava (Crimée).

[redacted]

par des vergers et par des haies vives où la vue s'égare à plaisir; la multitude de villages semés de distance en distance, et dont les maisonnettes blanches et bien bâties ont un air de gaieté et de bien-être, rappellent la fameuse vallée abyssinienne décrite par Samuel Johnson. Ce qui frappe et charme surtout le voyageur, le long de cette côte, c'est l'extrême douceur de la température, comparée au froid rigoureux, et pour ainsi dire constant, du nord de la presqu'île. Ici, en effet, sur ces hauts plateaux, tantôt unis et arides comme le steppe, tantôt coupés de lacs salés et de grands pâturages où errent d'immenses troupeaux, aucune hauteur n'arrêtant la course des vents depuis la Baltique jusqu'à l'Euxin, sur un espace de 800 lieues, on atteint à la température ordinaire des zones glacées, en sorte que le voyageur, après avoir franchi les montagnes, passe, presque sans transition, du climat de la Sibérie à celui de Naples ou de Venise. La fécondité du sol dépasse tout ce que l'on peut imaginer. » (Id., *id.*)

» Le vallon d'Alouchta, entouré d'une ceinture de rochers volcaniques, est le plus chaud de toute la Crimée; l'olivier, le grenadier, le figuier y viennent sans culture, à l'abri de l'Aï-Petri (mont Saint-Pierre), haut de 3800 pieds. Le littoral est parsemé de châteaux, de maisons de campagne ou de fermes, appartenant aux grands seigneurs russes; d'Alouchta à Jalta, la route ressemble à un jardin anglais; là sont les résidences célèbres d'Orianda, de Livadia, de Castropoulo, de Laspi, de Nikita, de Khoreïs, où Mme de Krudener vint mourir, d'Oursouf où le duc de Richelieu[1], gouver-

---

1. Le duc de Richelieu qui fut, après 1815, premier ministre de Louis XVIII, et qui put obtenir, au congrès d'Aix-la-Chapelle, l'évacuation du territoire français deux ans avant la date fixée par les traités, avait passé une grande partie de sa vie dans l'exil. Réfugié dans la Russie méridionale pendant la Révolution française, le duc fut nommé par le tsar Alexandre gouverneur d'Odessa et son lieutenant sur le littoral de la mer Noire. Il fit d'Odessa une ville, la capitale commerciale de cette mer, le débouché des richesses agricoles de la Russie méridionale et centrale, la rivale heureuse de Danzig et de Trébizonde. Il fonda et organisa des écoles et le lycée qui porte encore son nom. Les revenus de son domaine d'Oursouf servaient à l'entretenir. Une poignée de Français émigrés, engagés comme lui au service de la Russie, furent ses collaborateurs dans cette tâche; tels furent le comte de Maisons, le bienfaiteur des Tatars-Nogaïs; le marquis de Traversay, qui commença la création des arsenaux de Nicolaïeff et Sébastopol, M. de Saint-Priest, qui organisa le tribunal de commerce; l'abbé Nicolle, premier directeur du lycée Richelieu, dont les professeurs étaient tous des Français, Gillet, Boivin, Rafliche, Viard, Laurent, Naudot, etc. La popularité de Richelieu ne s'affaiblit pas à Odessa et en Crimée quand la restauration de Louis XVIII le rappela en France. Le comte Mouravief Apostol, qui visitait Oursouf en 1820, donne un éclatant témoignage de la vénération que les habitants de la Crimée avaient pour le souvenir du duc : « Je dis au podestat que je connaissais beau-
» coup M. de Richelieu, et cela seul fut pour moi, auprès des habitants, une
» meilleure recommandation que n'aurait pu l'être un firman. Je ne saurais vous
» exprimer avec quelle curiosité ils m'écoutèrent quand je leur dis : Il est le pre-
» mier après le roi dans son pays, et cependant il se rappelle toujours avec

[illegible] de la Tauride. [illegible], au milieu des domaines tartares, une délicieuse villa. Les vallons frais et fertiles, couverts de vignobles et d'arbres fruitiers, les collines boisées, semées de ruines pittoresques, se prolongent au delà de Alouchta et de Soudak. Mais à l'entrée de la presqu'île de Kertch, le paysage change soudain. On entre dans la région des steppes. Des collines pelées, arrondies, dépouillées d'arbres, des plaines arides et monotones, une campagne déserte, voilà ce qui s'offre au regard à mesure qu'on approche de Théodosie.

» Théodosie, sur l'emplacement de laquelle les Génois, à la fin du treizième siècle, élevèrent la cité de Kaffa (Théodosie), fut une des cités les plus riches et les plus florissantes de l'Orient. Avant la découverte de la route du cap de Bonne-Espérance, Kaffa recevait dans son port les marchandises apportées des Indes-Orientales; elle avait 100 000 habitants, 300 églises et autant de mosquées, 172 fontaines publiques, 3600 maisons; 800 navires entraient chaque année dans son port; les Turcs l'appelaient le Petit-Stamboul (*Kutchuk-Stamboul*). Ahmed-Pacha la prit en 1475 et la détruisit. Ses remparts démantelés, ses monastères en ruines, son port abandonné, sa population réduite à 8000 âmes attestent à la fois la grandeur de son passé et la brutalité de son vainqueur. » (X..., *Magasin pittoresque*, t. XXIII, 1855.)

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

ALFTAN. *Description de la Finlande*; en russe. — (Saint-Pétersbourg, 1859, in-4°, avec cartes.)

ARTAMOF et ARMENGAUD. *La Russie historique, pittoresque et monumentale.* — (In-4°, 1864.)

BADIN (A.). *Saint-Pétersbourg et Moscou.* — (Paris, 1883, in-8°, Charpentier.)

BADIN (A.). *Un Parisien chez les Russes.* — (Paris, 1883, in-18, C. Lévy.)

BAGRÉEF-SPÉRANSKI (Mme DE). *La vie de château en Ukraine.* — (In-12, 1860.)

BARRY (H.), tr. de Mme Arvède Barine. *La Russie contemporaine.* — (In-12, 1872.)

BERNOVILLE. *La Souanetie libre, voyage à la chaîne du Caucase.* — (Paris, 1875, in-8°, carte et plans, Ve Morel.)

BOUCHER DE PERTHES. *Voyage en Russie.* — (1859, in-12.)

BOULANGER. *Le bassin du Donetz.* — (Paris, 1868, in-8°, Guillaumin.)

CALMON (R.). *Trois semaines à Moscou.* — (Paris, 1883, in-18, C. Lévy.)

CARLA SERENA (Mme). *Mon voyage de la Baltique à la mer Caspienne.* — (Paris, in-18, 1881, Dreyfous.)

CHEVALIER LYCKLAMA A NIJEHOLT. *Voyage en Russie, au Caucase et en Perse,* avec carte. — (Paris, 1873, 2 vol. in-8°, A. Bertrand.)

» plaisir ces lieux qu'il reviendra peut-être visiter un jour. — A ces mots, mes » auditeurs versèrent des larmes de joie, et s'écrièrent : Que Dieu le fasse ! » En 1828, six ans après la mort de Richelieu, les habitants d'Odessa lui élevèrent par souscription une statue au sommet du vaste escalier qui descend vers les quais et les ports dont il avait été le créateur. « Seule aujourd'hui, cette image, debout » entre la ville et la mer, rappelle encore la France à Odessa. L'enseignement n'est » plus donné en langue française au lycée : les noms inscrits à l'angle des rues » sont russes ou italiens; la colonie allemande a crû sans cesse en importance, » tandis que la colonie française se réduisait à quelques centaines d'individus. » (L. PINGAUD, *Corresp.*, 25 mai, 10 juin 1862; — A. DE SAINT-PRIEST, *Études diplomatiques et littéraires*, t. II.)

[redacted]

Chopin. *Russie et Sibérie, Univers pitt. ill.* — (Paris, in-8°, Didot.)
Custine (de). *La Russie en* 1839. — (Paris, 4 vol., 1846, Amyot.)
Delamarre (C.). *Qu'est-ce qu'un Russe?* in-8°. — (Paris, 1871.)
Demidoff (Anatole de). *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie.* — (Paris, 1840, gr. in-8°.)
Dixon, Biancardi, etc. *La Russia descritta ed illustrata.* — (Milan, 2 vol. in-4°, 1876-78.)
Dubois de Montpéreux. *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Arménie et en Crimée.* — (Paris, Gide et Baudry.)
Ernouf. *Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie.* — (Paris, in-18, Plon.)
Famin. *Crimée, Circassie, Géorgie; Univers pitt.* — (Paris, in-8°, Didot.)
Favre (L.). *La Russie et la Turquie anc. et moderne.* — (In-18, 1854.)
Fillemin. *Une excursion dans la mer Noire, Odessa et Sébastopol.* — (In-8°, 1869.)
Fontenay (de). *Voyage agricole en Russie.* — (Paris, 1872, in-18, Goin.)
Forster (Ch.). *Pologne.* — (*Univ. pitt.* ill.; Paris, in-8°, Didot.)
Gautier (Th.). *Voyage en Russie.* — (Paris, 1875, in-18, Charpentier.
Gilles (F.). *Lettres sur le Caucase et la Crimée.* — (Paris, 1859, in-8°.)
Grove (F. C.). *Le Caucase glacé*, trad. de l'angl. par J. Leclercq. — (Paris, 1881, in-18, Quantin.)
Hepworth Dixon (W.). *La Russie libre;* trad. par Em. Jonveaux, 75 grav. et carte. — (Paris, in-8°, Hachette.)
Hippeau. *L'instruction publique en Russie.* — (Paris, 1878, in-18.)
Hommaire de Hell (Mme). *Les steppes de la mer Caspienne.* — (Paris, 1868, in-12.)
Hoppé. *La Russie inconnue.* — (Paris, in-8°, 1883, Dentu.)
Humboldt (de), Ehrenberg et Rose. *Voyage aux monts Ourals et Altaï, et à la mer Caspienne.* — (Berlin, 2 vol. in-8°, 1837-42.)
Ignatius. *Renseignements sur la popul. de la Finlande.* — (Helsingfors, 1869.)
Ivachinzof. *Etude hydrog. sur la mer Caspienne.* — (St-Pétersbourg, in-4°.)
Joubert et Mornand. *Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie;* av. cartes. — (Paris, 1854, in-4°.)
Klaproth. *Voyage au Caucase et en Géorgie.* — (Paris, 1823, 2 vol. in-8°.)
Kœchlin-Schwartz (A.). *Un touriste au Caucase.* — (Paris, 3e éd., 1881, Hetzel.)
La Barre Duparcq (de). *Config. successive de la Caspienne.* — (Paris, 1873, in-8°.)
Lamarre et Léger. *La Russie à l'Exposition de* 1878. — (Paris, 1878, in-18.)
Legrelle. *Le Volga.* — (Paris, 1878, in-18, Hachette.)
Léouzon-Leduc. *Vingt-neuf ans sous l'étoile polaire; le renne; Finlande, Laponie, îles d'Aland.* — (Paris, in-12.) — *La Russie contemporaine.* — (Paris, 1854, in-16.)
Leroy-Beaulieu (A.). *L'empire des tsars et les Russes.* — (Paris, 1881-85, 3 vol. in-8°, Hachette.)
Lubomirski (J.). *Scènes de la vie militaire en Russie.* — (Paris, 1873, in-32.)
Mackenzie Wallace (E.). *La Russie, le pays, les institutions, les mœurs;* tr. de l'angl. par H. Bellenger. — (Paris, 2 vol., 1879, Dreyfous.)
Marmier (X.). *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne.* (In-12, 1852.)
Martin (Henri). *La Russie d'Europe.* — (Paris, 1866, in-8°, Furne et Jouvet.)
Mérimée (H.). *Une année en Russie.* — (In-12, 1847.)
Meylan (A.). *A travers les Russies.* — (Paris, 1880, in-18, Fischbacher.)
Miansarov. *Bibliotheca caucasica et transcaucasica.* — (Saint-Pétersbourg, 1876, in-8°.)
Montaudon (H.). *Guide du voyageur en Crimée.* — (Odessa, 1834, in-8°.)
Orsolle. *Le Caucase et la Perse*, carte et plan. — (Paris, 1884, in-18, Plon.)
Pallas. *Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie.* — (Paris, 1805, 2 vol. in-4°, av. atlas.)
Panisse (de). *La Russie, la Perse, l'Inde;* 1865-66. — (Paris, 1867, in-18.)
Pauly (T. de). *Descr. ethnogr. des peuples de la Russie;* ill. — (St-Pétersbourg, 1862, in-f°.)
Rambaud (A.). *Français et Russes; Sévastopol et Moscou.* — (Paris, in-18, 1877.)
Remy (E.). *Die Krim im ethnographischer und land schaftlicher Beziehung.* — (Leipzig, 1872.)
Renouard. *Le lin en Russie.* — (Lille, in-8°, 1877, Danel.)

REUILLY. *Voyage en Crimée.* — (Paris, 1806, in-8°.)
SAINT-JULIEN (DE). *Voyage pittoresque en Russie.* — (In-8°, 1853.)
SCHNITZLER (J. H.). *Le Danube, la mer Noire, la mer Baltique. La Russie ancienne et moderne.* — (Paris, 1851, in-4°.) — *La Crimée.* — (In-8°, 1855.)
SCHNITZLER (J. K.). *L'empire des tsars.* — (Paris, 1862, 2 vol. in-8°, Levrault.)
SCOTT (C. H.). *Baltic, Blacksea, and Crimea.* — (Londres, in-8°, 1854.)
TISSOT (V.). *Russes et Allemands.* — (Paris, 1881, in-18, Dentu.)
TISSOT. *La Russie et les Russes; Kiew et Moscou.* — (Paris, 1883, in-8°.)
TOURGUENEFF (N.). *La Russie et les Russes.* — (3 vol. in-8°, 1847.)
VILLENEUVE (DE). *La Géorgie.* — (Paris, in-16, 1871.)
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Recherches sur les populations primitives du Caucase.* — (Paris, 1847, in-8°.) — *Mém. hist. sur la géog. anc. du Caucase.* — (Paris, 1848.)
WEIL. *Les forces militaires de la Russie.* — (Paris, 1880, in-18, Dumaine.)
WILSON. *Aperçu statistique de l'agriculture, de la sylviculture et des pêcheries en Russie.* — (1876, 1 vol. in-8°.)
ZANDO (L.). *La Russie.* — (Paris, 1852, in-8°.)

BERGER. *Les peuples montagnards du Caucase.* — (*Mittheilungen de Petermann*, 1860, n° 5.)
BLANCHARD. *Voyage de Tiflis à Stavropol. Un hiver à Saint-Pétersbourg.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1861.)
BLANCHÈRE (H. DE). *L'agriculture en Russie.* — (*Nature*, 1er sem. 1876.)
BOYS (A. DU). *Le Caucase depuis Shamyl.* — (*Corresp.*, 25 août 1876.)
BOYSSET. *L'industrie dans les prov. baltiques.* — (*Bull. consul.*, 4e fasc. 1884.)
CARLA SERENA (Mme). *Excursion au Samourzakan et en Abkhasie.* — *Trois mois en Kakhétie.* — *Voyage au Caucase.* — (*Tour du Monde*, 1880-82-84.)
CARRON. *La Crimée en 1876.* — (*Corresp.*, 25 fév. 1877.)
CORDIER (H.). *Les Anglais au Caucase.* — (*Club Alpin*, 1875.)
COURRIÈRE (G.). *La Russie moderne.* — (*Revue brit.*, déc. 1874, fév. 1875.)
DOUHAIRE *Les Cosaques, origine, histoire, avenir.* — (*Corresp*,, 25 juillet 1851.)
FAUGÈRE (P.). *De la Circassie.* — (*Corresp*, 10 juillet, 18 août, 25 sept. 1845.)
FLÉROVSKI. *L'ouvrier des villes en Russie.* — (*Rev. polit. et litt.* 15 août 1874.)
FULGENCE (E. DE). *L'industrie du naphte à Bakou.* — (*Bull. consul.*,7e fasc. 1884.)
GARETS (Vte DES). *A travers le Daghestan.* — (*Corresp.*, 25 mai 1882.)
GERSTENBERG (VON K.). *La poste en Russie.* — (*Rev. brit.*, janv. 1869.)
HENRIET (D'). *Voyage dans les provinces russes baltiques.* — (*T. du Monde*, 1865.)
HEPHELL. *Les provinces russes de la Baltique.* — (*Rev. brit.*, août 1870.)
IGNATIUS. *Le grand-duché de Finlande.* — (*Revue géog. intern.*, 1878, 1879, 1880.)
LANGLOIS (V.). *La Géorgie.* — (*Revue de l'Orient*, janv. 1860.)
LANGLOIS (An.). *La Russie contemporaine.* — (*Corresp.* 10 juin, 10 juillet 1877.)
LAVELEYE (E. DE). *Les progrès de l'instruction publique en Russie.* — (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1874.)
LÉGER (L.). *Une ville de province en Russie.* — (*Rev. polit. et litt.* 10 janv. 1874.)
LEROY-BEAULIEU (P.). *La colonisation russe.* — (*Econom. franç.*, 30 août 1879.)
MACKENZIE WALLACE. *Les Sociétés secrètes en Russie.* — (*Revue scientifique*, 29 sept. 1877.)
MARMIER (X.). *Le pays des Cosaques.* — (*Corresp.*, 25 sept. 1854.)
MÉLY (DE). *Quatre mois en Russie.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er sem. 1878.)
MERRUAU (P.). *La marine militaire de la Russie, la flotte et les arsenaux.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er juin 1876.)
MOLINARI (DE). *L'industrie du sucre en Russie.* — (*Journ. des Econom.*, juill. 1883.)
MOYNET. *Le Volga.* — (*Tour du Monde*, 1867, 1er sem.)
NIÉBOLSINE. *Excursion dans le pays compris entre Orenbourg et les bords de la Caspienne.* — (*Bull. de la Soc. de géographie*, 2e sem. 1852.)
O. S. *La chasse à l'ours en Russie.* — *Une ascension au Caucase.* — *Le Caucase.* — (*Rev. brit.*, oct. 1868, janv. 1870, fév. 1875.)
RAMBAUD (A.). *Les Juifs Kharaïm; les Tatars de Crimée; Varsovie et Cracovie;*

[redacted]

la Petite-Russie. — (*Revue polit et litt.*, 15 mars, 3 mai 1873, 17 avril, 11 sept. 1875, 23 déc. 1876.)

ROQUETTE (DE LA). *Exploration de la chaine des monts Ourals.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, 1er sem. 1857.)

SAYOUS (E.). *Les provinces russes de la Baltique.* — (*Bull. de la Soc. de géog.*, mai 1873.)

SIGISMOND (F.). *La région minière de Dombrova.* — (*Rev. scient.*, 22 oct. 1881.)

VILLENEUVE (DE). *La Géorgie, son histoire et ses légendes.* — (*Correspondant*, 10 août 1869.)

V. P. *Un voyage dans la campagne russe.* — (*Rev. polit. et litt.*, 21 nov. 1874.)

WAHL (O. W.). *La Russie.* — (*Rev. scient.*, 1er juillet. 1876.)

WITOLD (J.). *La Russie économique et sociale.* — (*Econom. franc.*, 1874.)

VOGUÉ (M. DE). *Dans la steppe.* — (*Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1881.)

BLOCH (J.). *Influence des chemins de fer sur la situation économique de la Russie.* — (*Grand atlas et tableaux statistiques.*)

HELMERSEN. *Geologische Karte von Russland*, av. texte. — (Saint-Pétersbourg, 1877.)

ILJINE. *Carte physique de la Russie d'Europe*, 4 feuilles au 1/2520000e. — Saint-Pétersbourg, 1878.)

JERVÈS. *Carte de Crimée*, en 10 feuilles. — (Londres, 1851.)

KIEPERT. *Carte du Caucase*, en 4 feuilles au 1/500000. — (Berlin, 1855.)

— *Carte du Caucase*, en 22 feuilles, publ. par l'état-major russe.)

— *Carte de la Russie d'Europe et des provinces du Caucase*, publiée par la soc. imp. de géog. de la Russie. — (Saint-Pétersbourg. 1862, 12 feuilles avec un texte.)

SCHEDA et STEINHAUSER. *Carte de la Russie d'Europe*, 2 feuilles au 1/600000e.

WERECHA et MATERN. *Atlas statistique et forestier de la Russie d'Europe.* — (Saint-Pétersbourg, 8 feuilles, 1878.)

[redacted]

LIVRE IV

EUROPE MÉRIDIONALE

CHAPITRE PREMIER

GRÈCE (Royaume)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites. — Le royaume de Grèce créé en 1832, agrandi en 1864 et 1881, est encore un des plus petits États de l'Europe; il occupe la plus orientale des trois péninsules méditerranéennes, et les groupes d'îles qui à l'ouest, au sud et à l'est, ont été jadis et sont encore les sources principales de sa richesse industrielle, et les étapes et les refuges de son commerce maritime. Partout, excepté au nord, il est entouré par la mer : mer *Ionienne* à l'ouest; mer de *Candie* ou de *Crète* au sud; mer *Egée ou Archipel* à l'est. (Pour la frontière du nord, du côté de la Turquie, voy. p. 675.)

Situation astronomique. — Entre les 16°55′ et 23°44′ long. E, et les 35°40′ et 40°32′ lat. N.

Climat. — La Grèce est petite, et cependant la variété des climats y est fort grande. Au nord, dans les montagnes d'Etolie, le climat est celui de l'Europe centrale; au sud et à l'est, dans les péninsules et les îles, il est celui de la zone tropicale; l'Attique et la Béotie ont des hivers froids et des étés brûlants; la température estivale monte à 30 et même à 40 degrés; l'automne et le printemps sont pluvieux, les étés très secs, les neiges, abondantes sur les montagnes d'octobre à avril, ne sont pas perpétuelles.

Aspect physique : relief du sol. — Le royaume de Grèce actuel est divisé en cinq grandes régions distinctes : 1° la *région du Pinde* (Epire et Thessalie); 2° l'*Hellade* avec l'île d'*Eubée* ou de *Négrepont;* 3° le *Péloponèse* ou presqu'île de *Morée;* 4° les îles de la mer Egée ou *Cyclades;* 5° les *Iles Ioniennes.*

Le trait distinctif de toutes ces régions est le fractionnement du sol en bassins étroits, isolés les uns des autres par des massifs et des plateaux de formes irrégulières et tourmentées. La configuration physique de la Grèce explique en partie le développement indépendant de ses nationalités, la désunion et les rivalités de ses républiques dans l'antiquité. « L'énorme » escarpement de ses rivages, écrit M. Puillon-Boblaye (*Expéd. scientif.* » *de Morée*, in-4°, t. II) et leur forme dentelée et morcelée, ses mers semées

[redacted]

» d'îles nombreuses, qui ne sont que les pics d'une région sous-marine plus » profondément accidentée que le continent lui-même, suffiraient pour la » distinguer de toutes les parties de l'ancien monde, dont les rivages » offrent de longues courbes dessinées avec une étonnante régularité. En » outre, au lieu des vastes et riches plaines du nord de l'Europe, nous ne » trouvons dans l'intérieur du continent grec qu'une région âpre et mon- » tueuse semée de quelques petites plaines fertiles. Il est facile de voir » quelle influence les conditions physiques exercent sur la destinée de la » Grèce : disposition géographique qui en faisait le lien naturel entre l'Eu- » rope et l'Asie; direction vers la navigation et le commerce, à raison de » ses îles nombreuses, de l'étendue de ses rivages et de la stérilité de la » plus grande partie du sol; divisions des Etats aussi nombreuses que ses » régions naturelles, qui se subdivisaient encore en petites cités, dont l'in- » dépendance se maintenait par les difficultés des communications. De là, » pour chaque petit Etat, une individualité prononcée, un patriotisme éner- » gique mais rétréci, de là encore la nécessité du principe fédératif... »

Toutes les montagnes de la Grèce sont des ramifications de la chaîne du **Pinde**, qui élève ses remparts presqu'infranchissables entre la Thessalie et l'Epire, et marque la séparation des régions, des Etats et des races. Ses sommets principaux à l'extrême frontière de la Grèce sont le *Peristeri* (2100 m.), le *Karavi* (2124), le *Boudzikaki* (2126); il est traversé par la *route des Météores et de Metzovo*, et le chemin de *Trikala à Arta*. Le Pinde se bifurque au sud du *mont Voulgara* (1659 m.); 1° il envoie à l'est la longue arête des **monts Othrys** jusqu'au golfe de Volo, entre la Thessalie et la Phtiotide; la Thessalie arrosée par le Salamvria (Pénée) est enfermé au nord par les monts *Khassia*, *Flamboro* et l'énorme massif de l'*Elymbo Vouno* (mont Olympe, 2973) qui appartient aux Turcs. A la Grèce appartient le Pénée qui s'ouvre un passage par la *vallée de Tempé* (ou Lykostomo), entre l'Olympe et la chaîne côtière jalonnée par le **mont Ossa** ou **Kissovo** (1922 m.), le *Mavro Vouni* (1082), le **mont Pélion** ou **Plessidhi** (1618) dont les sommets légendaires se dressent au-dessus de vastes forêts de hêtres mêlés de chênes, d'érables, de cèdres et de cyprès. — 2° Le Pinde couvre à l'ouest de ses rameaux l'Acarnanie et l'Étolie, entre lesquelles, dans une gorge profonde coule l'Acheloüs ou *Aspropotamos;* à l'est, il se prolonge par l'imposante chaîne de l'**Œta** ou **Katavothra** (2152 m.) dont les ramifications aboutissent au canal d'Atalanti (mont *Callidrome*); au nord se déroule le Sperchios, au milieu de vertes prairies et de bois touffus; sur sa droite est le fameux défilé des *Thermopyles*, dont les alluvions du Sperchios et les dépôts des eaux minérales ont exhaussé le sol en même temps qu'ils faisaient reculer de plusieurs kilomètres les eaux du golfe Maliaque ou de Lamia, qui baignaient le pied des collines au temps de Léonidas. Le défilé est encore l'unique passage de Thessalie en Locride. — 3° Du Pinde se détachent vers le sud-est l'**Oxia** (1920 m.), le **Khonia** (2500) et la chaîne du **Liakoura** (Parnasse), séjour antique d'Apollon et des Muses, qui domine la Phocide : ses cimes arides contrastent avec les plateaux verdoyants et couronnés de sapins qui les entourent; sur le versant méridional sont les ruines du temple de Delphes, découvertes par M. Foucart au pied des grandes murailles verticales formées par les roches Phœdriades; au milieu de vertes prairies deux jolis lacs servent encore de réservoirs à la fontaine Castalie. — La chaîne se prolonge en Béotie et en Attique par le **Palæo Vouno** ou **Zagora** (Hélicon, 1749 m.), le mont **Elateas** (Cithéron, 1411), le mont **Ozia** (Parnès, 1412), qui domine au nord d'Athènes, la plaine célèbre de

Marathon; le **Pentélique** (1110) toujours riche en marbres statuaires, le **Trélo Vouno** (Hymette, 1027) aux pentes arides revêtues de plantes aromatiques qui nourrissent encore des abeilles. La chaîne finit au mont **Laurion**, dont les anciens n'ont pas épuisé les gisements de plomb argentifère.

Du Cithéron se détachent des hauteurs qui forment la charpente de l'isthme étroit reliant le Péloponèse au continent; le plus haut sommet est le *Geranęia*, 1370 m., ou *Makryplagi;* l'altitude moyenne 300 mètres; l'isthme est long de 37 kilom., sa plus grande largeur égale 20 kilom., la plus faible est de 6, et les terres descendent à 24 mètres d'altitude. C'est là qu'a été décidé le percement du canal de Corinthe (voy. plus bas).

Le *Péloponèse* ou *Morée* renferme à l'intérieur un plateau de 600 m., le **plateau d'Arcadie**, noyau central autour duquel rayonnent cinq chaînes prolongées en presqu'îles et isolées par des golfes. Elles donnent au Péloponèse la forme qui le distingue, et qu'on a comparée à la feuille du mûrier; on a dit aussi que le nom de *Morée* tirait son étymologie de *Mourja*, village de pêcheurs situé dans l'ancienne Elide. Au sud-est du plateau d'Arcadie s'étendent les ramifications des montagnes d'*Argolide*, de *Nauplie*, et de *Trézène* (monts *Kilossa*, 1210 m.; *Titani*, 1211; *Trapézone*, 1137; *Arachneion*, 1200; *Didyma*, 1076); — au sud sud-est, les monts de Cynurie et d'Epidaure (monts *Lycée*, 1270 m.; *Oliertos*, 1930; *Trachys*, 1809; *Parthénion*, 1217; *Malevo* ou *Parnon*, 1937); — au sud, les ramifications des monts de *Laconie* et de *Messénie*, rompues par l'Eurotas et l'Alphée, s'avancent au loin dans la mer; leurs massifs principaux sont, dans la région du Magne, le **Taygète** ou *Pentédactylos*, ainsi surnommé à cause de ses cinq pics recouverts de neige, dont le plus haut, le *Saint-Elie*, 2400 m., est un point de repère pour les navigateurs; le *Cotylæon* ou *Paleocastri*, 1340 m. (ancien mont Messène); — au nord, le massif des monts **Aroaniens** ou *Khelmos*, 2355 m., d'où descend au nord le torrent glacé du Styx ou Cocyte, dont l'antiquité avait fait le fleuve sacré des Enfers, se relie à l'est par les monts *Saïta*, 1833 m., *Dourdouvana*, *Oros*, au massif du **Cyllene**, ou Ziria, 2415 m.; à l'ouest, à l'**Erymanthe** (*Olonos*, 2224 m.); au nord, à la chaîne côtière des monts *Vélia* (1566 m.) et aux massifs de l'*Œgialée* et de *Patras*.

Le sol de la Grèce continentale et de la plupart des îles de l'Archipel est de formation volcanique (roches schisteuses, micaschiste, granit, serpentine, calcaire); les actions volcaniques continuent de notre temps; des îles sont sorties de la mer dans la baie de Santorin, d'autres ont disparu; des tremblements de terre en ont quelquefois bouleversé le sol.

Cours d'eau; lacs. — Les cours d'eau grecs sont sans importance; la plupart sont des torrents alimentés l'hiver par les pluies ou les neiges, et desséchés l'été, ou perdus dans des cavités souterraines; mais les eaux de pluie recueillies dans les flancs des montagnes jaillissent à leurs pieds en sources nombreuses et abondantes. — 1° **Versant de la mer Ionienne:** l'*Acheloüs* ou *Aspropotamos* (180 kilom.), le plus long, à l'ouest du Pinde, descendu des montagnes de l'Epire par des gorges encaissées, roule des alluvions et du sable, et finit dans la mer Ionienne par un delta fangeux; il reçoit à gauche les eaux des lacs de *Vrakhori* (Trichonis), 51 kilom. sur 5, et d'*Anghelo Castro* (Lysimachia), 16 kilom. sur 2, qui communiquent à travers des marais, sous les ponts construits, il y a deux siècles, par *Alaï-Bey*, longs de près de 2000 mètres. « Après » les gorges sévères de la Klisoura (mont Zygos), le paysage frais et ver-

[redacted]

» doyant des ponts d'Alaï-Bey, le voisinage des grands lacs, la riche végé- » tation qui les entoure, causent une impression délicieuse. C'est ici la » Suisse de la Grèce. » (Isambert.) Au sortir des ponts, on découvre à la fois les deux lacs. Le **Vrakhori** est le plus grand des deux. « C'est un » beau lac, aux eaux pures et tranquilles ; seulement à son extrémité est, » il se brise contre les rochers comme une mer, mais avec moins de fra- » cas ; les habitants le nomment πέλαγος. On dit qu'à son extrémité orien- » tale, il est d'une profondeur insondable. Les bords de ce lac sont peuplés » et les villages y abondent, les uns dans la plaine au sud du lac, les autres » sur les pentes du Zygos. Mais les plus riches sont au nord du lac, pour- » vus de sources abondantes, entourés de bois de chênes, de chênes-houx, » d'yeuses, séparés par des ruisseaux cachés sous des platanes touffus ; » ils présentent à tout instant des échappées soudaines sur le lac et sur » les horizons des montagnes. » (Bazin, *Archives des missions*, 2e série, t. I.) — Le *Fidari* ou *Evenos* se jette dans le golfe de Patras ; — dans l'Elide coule le *Pencios* ou *Gastouni ;* — le *Rouphia* ou *Alphée*, venu d'Arcadie, baigne la plaine d'Olympie et sépare l'Elide de la Messénie. — 2° **Versant de la Méditerranée :** le *Pirnatza* ou *Pamisos*, dans le golfe de Coron ; — l'*Iri* ou Eurotas (Sparte), dans le golfe de Marathonisi. — 3° **Versant de l'Archipel :** l'*Inachos* arrose la plaine d'Argos et finit dans le golfe de Nauplie ; près de là, au sud-ouest, à la base du mont Pontinos, trois sources jaillissent et forment un petit lac ; c'est le fameux marais de *Lerne*, où la légende plaçait l'hydre tuée par Hercule. « Ce lac » terrible, dit M. Mézières, est aujourd'hui couvert de verdure ; quelques » maisons grecques entourées de jardins et de fleurs sont bâties au milieu » même des marécages. » La fable de l'hydre de Lerne doit sans doute son origine aux travaux que les habitants devaient sans cesse renouveler pour dessécher les marais formés par les nombreuses sources du Pontinos. — Le *Cephissos* ou *Podoniphti*, venu du Parnès, passe au pied d'Athènes, se grossit de l'*Ilissos*, et va finir dans la baie de Phalère ; — l'*Asopos*, venu du Cithéron, se jette dans le canal d'Egripos, près d'Oropos ; — le *Céphissos béotien*, originaire de la Doride, arrose des champs de blé et de coton, entre l'Œta et le Parnasse, et se perd dans le lac *Copaïs* (Topolias), comme le *Mélas* ou *Mavropotamos* (fleuve noir) et comme l'*Hercyne*, rivière de Livadia formée dans l'Hélicon par les deux fontaines limpides et glaciales de *Mnémosyne* et de *Léthé*, situées non loin de l'antre fameux de Trophonius.

Le lac **Copaïs** occupe le centre de la plaine béotienne. Il couvre 150 kilomètres carrés en basses eaux, 230 dans les hautes crues, en janvier et février ; ses eaux se perdent par l'évaporation et par les vingt-trois *Katavothra* ou petits souterrains placés au-dessus du niveau du fond du lac, sur la ligne de rochers qui séparent le lac de la mer et de la plaine de Thèbes. Le plus actif de ces émissaires est celui dont on aperçoit l'ouverture non loin du col de Kephalari. Parfois ces déversoirs sont obstrués, et le lac débordant ravage ses bords. Les anciens paraissent avoir entrepris de grands travaux pour régler le régime du lac, faciliter son écoulement à travers les étroites fissures des monts Ptoüs, et conquérir à ses dépens des terres à la culture. Sous Alexandre le Grand, l'ingénieur Cratès fut chargé de nettoyer les digues et les Katavothra du lac Copaïs. On voit encore sur le sommet du col de Kephalari les vestiges de seize puits creusés dans l'antiquité. De nos jours on a songé à créer un canal artificiel pour jeter les eaux du lac à la mer, et le mettre en culture. Le lac Copaïs se divise en trois zones : la première (15000 hect.) est le marais proprement dit,

toujours imbibé d'eau, inabordable, nourrissant des anguilles renommées; la seconde (9000 hect.) est en partie recouverte de plantes marécageuses, en partie de terres fécondes que l'on cultive à l'époque des sécheresses exceptionnelles; la troisième (6000 hect.) renferme les terres cultivées; elle est peuplée de 3500 habitants, dont le nombre tend à diminuer à cause des ravages de la fièvre. « Considéré du haut des montagnes qui l'encadrent, » le marais du Copaïs, couvert pendant la belle saison d'une épaisse couche » de verdure, offre l'aspect de la plus luxuriante prairie et réjouit le regard » abusé par la distance sur la nature de cette végétation. Çà et là, au » fond d'une anse, derrière une masse touffue, de larges flaques d'eau » reflètent le vif azur du ciel, miroitant au ciel et animant le paysage que » limitent majestueusement au nord les pics sévères du Parnasse, et à » l'est les hautes cimes accidentées de l'Eubée bleuissant à l'horizon. Une » fois dans la plaine, on reconnaît bientôt le marécage sous une forêt de » joncs, de roseaux, de larges fleurs aquatiques aux couleurs éclatantes, » aux émanations malsaines, avec ses eaux fangeuses et la fièvre qui dé- » cime les populations riveraines. » (E. Yemeniz, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1865.)

Dans la partie orientale de la Grèce continentale, coule le *Sperchios*, qui descend du mont Tymphrestos, et passe au nord des Thermopyles avant de se jeter dans le golfe de Lamia.

Littoral; Iles. — Aucun peuple n'a été plus favorisé que la Grèce par sa situation géographique et la configuration de son territoire. « Il n'y a » pas de pays au monde qui, à surface égale, présente tant d'iles, de golfes, » de péninsules et de ports, et où, par conséquent, s'accomplisse mieux » cette union de la terre et des eaux, qui est pour la nature la suprême » beauté, et pour l'homme la meilleure condition du développement social... » La Grèce regarde au sud. Elle plonge par trois pointes dans la Méditer- » ranée, presque sous la latitude de Gibraltar, et en face d'une des plus » fertiles provinces de l'Afrique. Séparée par la mer de l'Asie, de » l'Afrique et de l'Italie, elle s'en rapproche par ses îles. Les Cyclades, » qui commencent près du cap Sunion, vont se mêler aux Sporades qui » touchent à l'Asie. Par un temps clair, un navire a toujours la terre en » vue. De Corcyre on voit l'Italie, du cap Malée les cimes neigeuses de la » Crète, et de cette île les montagnes de Rhodes et de la côte asiatique. » Deux journées de navigation mènent de la Crète à Cyrène; il en faut » trois ou quatre pour atteindre l'Égypte. Comment s'étonner que la Grèce » ait rayonné bien au delà de ses frontières maritimes, par son commerce, » ses colonies et sa civilisation, quand tant de routes s'ouvraient devant » elle ! » (Voy. Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne*, t. Ier, p. 3.)

L'Hellade projette dans tous les sens d'innombrables péninsules, promontoires et saillies, entrecoupés de golfes, de baies et de rades, « où la » mer et la terre, comme en se jouant, s'avancent et se retirent partout » l'une devant l'autre. » Tandis que la péninsule ibérique n'a que 3000 kilom. de côtes sur 58000 kilom. car. et l'Italie 2600 sur 259000 kilom. car., la Grèce a plus de 4000 kilom. de rivages sur 44000 kilom. car. — A l'est, sur la mer Egée : golfe de *Volo*, fermé par la presqu'île de *Trikeri* et communiquant avec la mer par les canaux de Trikeri et d'Oreï; cap *Stavros*, golfe de *Lamia* ou *Zéitouni* en face des Thermopyles, canaux d'*Atalanti*, d'*Euripe* et *Egripos* entre l'île d'Eubée et le continent, cap et baie de *Marathon*, presqu'île triangulaire de l'*Attique*, terminé par le cap des *Colonnes* (ancien promontoire Sunium); golfe d'*Egine*

[redacted]

ou d'*Athènes* renfermant les îles d'*Œgine*, *Koulouri* (Salamine), la baie de *Leusina* (Eleusis), celles de *Megara*, *Kekriès*, *Epidauros*, etc.; presqu'île d'*Argos* terminée par les pointes *Skyli* et *Mylonos*, et flanquée au sud des îles d'*Hydra*, *Dhoko* et *Spezzia*; — au sud, golfe de *Nauplie*; presqu'îles d'*Epidaure*, de *Laconie* et de *Messénie*, plongeant dans la mer par les caps *Malia* (Malea), *Matapan* (Tœnarion), *Gallo*, et séparées entre elles par les golfes profonds de *Marathonisi* et de *Coron*; — à l'ouest, baie de *Navarin*, île *Sphagia* (Sphactérie), golfe d'*Arkadia*, golfe de *Lépante* ou Corinthe qui se prolonge à l'est par les baies de la *Nouvelle Corinthe* et de *Livadostro*, au nord par celles d'*Aspra Pitia* et de *Salona*; l'entrée du golfe de Lépante est resserrée entre le château de Roumélie et celui de Morée; le golfe de *Patras*, qui s'ouvre entre le cap *Kalogria* et le cap *Bakari* en forme le vestibule; au large, à l'ouest, se suivent du sud au nord les îles de *Zante*, *Kephalonia*, *Thiaki* (Ithaque), *Santa Maura* ou *Leucas*; entre Leucas et l'Acarnanie s'ouvre la baie de *Zaverda*; plus au nord, entre Vonitza et Prevesa, près des ruines et de la pointe d'Actium, s'étend le spacieux golfe d'*Arta*.

I. Iles de la mer Egée. — Le golfe d'Athènes renferme l'île d'*Egine*, couverte de montagnes au sud (*mont Saint-Elie*), et plate au nord; — *Poros* (anc. Calaurie) où Démosthène s'empoisonna, située en face de Trézène; — *Salamine*, creusée de baies profondes, hérissée de sommets, peuplée de pêcheurs, d'agriculteurs et de marins; — *Hydra* et *Spetzia*, toutes deux montagneuses, foyers de l'insurrection maritime pendant la guerre de l'indépendance; — l'**Eubée**, ou Négrepont, est la plus grande de toutes, longue de 190 kilom., large au minimum de 24, au plus de 52. Elle est très fertile et très accidentée; les montagnes n'y forment pas d'arête continue; au nord-ouest, les monts *Lithada* (945 m.), et le *Placovouno*; au centre, les monts *Dipso*, *Kandili* (1 205), et *Delphi* (743 m.); au sud, le *Saint-Elie* (Hagios Elios, 1 205 m.). Au fond des riches et pittoresques vallons, jaillissent des sources thermales très chaudes. « Nulle » part en Grèce, écrit M. Isambert, on ne trouve une végétation plus » belle et plus puissante que dans la partie septentrionale de l'île. Les » flancs abrupts du Delphi et les versants escarpés du Kandili et leurs » ramifications sont couverts de forêts séculaires de pins et de chênes, et » des platanes de proportions colossales se pressent le long de tous les » ruisseaux... L'Eubée n'a guère à montrer aux étrangers que ses beautés » pittoresques, car elle manque presque entièrement de ruines antiques, » et ne rappelle pas de grands souvenirs historiques. » V. Rhangabé, *Acad. des inscr.* t., III, 1853; Girard, *Archives des missions*, t. II, 1861.

A l'Eubée se rattache un archipel voisin de la Thessalie, et détaché des Sporades turques au profit du royaume de Grèce.

Les Cyclades. — Elles sont au nombre de 22 principales. Elles forment trois chaînes presque parallèles : la première à l'ouest, faisant suite au cap Colonne, comprend les îles *Zéa* (22 kilom. sur 16), *Thermia*, *Sériphos*, *Siphanto*, l'*Argentière*, *Milo*, *Palino*, *Policandro*; — la deuxième, à l'est, partant du canal Doro, qui la sépare de Négrepont, est composée des îles *Andros* (34 kilom. sur 13), *Tinos*, *Mykonos*, les deux *Délos* (ou Dili), *Naxos*, *Amorgos*; — la troisième, au centre, est formée des îles *Ghioura*, **Syra**, *Paros*, *Antiparos*, *Nios*, *Thira* ou *Santorin* et *Anaphi*.

Les Cyclades de l'ouest sont le prolongement des montagnes de l'Attique; celles de l'est continuent les chaînes de l'Eubée. Elles sont composées de

[redacted]

schistes micacés et argileux, de roches calcaires et de marbres cristallins. Plusieurs possèdent des grottes curieuses, des eaux thermales, des solfatares encore fumantes, et des cratères à peine refroidis. Le groupe de **Thira** (**Santorin** ou Saint-Irène), et *Thirasia*, est un foyer d'éruption toujours en activité. Santorin a la forme d'une demi-lune, dont les falaises abruptes et sombres rappellent l'aspect de la *Somma* du Vésuve. Jadis les îlots de Thirasia et Aspro-Nisi, unis à la grande île, complétaient le cercle; mais la partie centrale, il y a 3000 ans environ, s'abîma subitement dans la mer, laissant un vide égal à la superficie de l'enceinte fortifiée de Paris. Dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ, des cônes volcaniques apparurent et formèrent les îlots d'aujourd'hui. En 196, surgit l'île de *Hiéra* (ou *Palæa Kaïmeni*, l'ancienne brûlée); en 46 après Jésus-Christ, l'île de *Théa* qui a disparu, et en 1573 le *Miéra Kaïméni* sortit des flots; les éruptions les plus formidables furent celles de 1650, 1707 et 1866. La première dura trois mois, souleva des flots énormes qui ravagea les îles d'alentour; la seconde vomit pendant un an de la lave, des cendres, des flammes, de la fumée, et créa deux îlots qui se réunirent et formèrent ensemble la *nouvelle Kaïméni;* Milo fut dès lors empestée de vapeurs délétères. — « A la fin de 1866 commença une nouvelle éruption formi- » dable, qui dura près de deux ans, projeta à des hauteurs énormes des » myriades de blocs incandescents, souleva le fond de la mer en plusieurs » points dans sa partie centrale, et y éleva plusieurs collines de laves sco- » riacées ou compactes de 100 m. de hauteur. Depuis quelques années, le » volcan semble éteint, ou sommeille; les bords du cratère sont tapissés » de riches vignobles. » (Voy. Fouqué, *Miss. scient. à l'île Santorin.*)

La petite **Dili** ou **Délos** était l'île consacrée à Apollon. Son temple de marbre était un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de la Grèce ancienne. L'île, ravagée par Mithridate, est jonchée de ruines, chapiteaux mutilés, tronçons de colonnes éparses, fragments de statues du marbre le plus pur. « Depuis plus de mille ans, les habitants de Mykonos, de Syra » et de Tinos, viennent y chercher des matériaux pour bâtir. Les marbres » et les statues ont été calcinés pour faire de la chaux. La curiosité des » amateurs d'antiquités ne leur a pas été moins funeste. » (Voy. Ch. Benoît, *Arch. des miss. scient.*, t. II). La grande **Délos** ou *Rhénée* était la nécropole de l'île sacrée. Toutes les sépultures ont été violées. Ces deux îlots sont aujourd'hui abandonnés.

Les phénomènes volcaniques et les émanations délétères ont également dépeuplé **Milo**, fertile et florissante au siècle dernier, couverte de hautes montagnes et toute pleine de vestiges de l'art antique. C'est là qu'en 1820, près des gradins ruinés du théâtre, sous une masse de décombres informes, un paysan découvrit la fameuse statue appelée la Vénus de Milo. Le consul de France, M. de Brest, et notre ambassadeur, M. de Marcellus, après mille vicissitudes, réussirent à faire transporter au Musée du Louvre ce qui restait de ce chef-d'œuvre de l'art grec. Le Musée britannique s'enrichit d'une tête colossale d'*Esculape*, trouvée dans les mêmes fouilles.

II. Iles Ioniennes. — Occupées par Venise jusqu'au traité de Campo-Formio en 1797, par la France jusqu'en 1800, placées ensuite sous le protectorat de la Turquie, puis sous celui de la Russie, avant de faire retour à la France de 1807 à 1814 ; érigées par les traités de 1815 en *République des îles Ioniennes* sous le protectorat de l'Angleterre, ces îles, souffrant impatiemment la domination hautaine des fonctionnaires britanniques,

[redacted]

furent enfin cédées en 1863 au royaume de Grèce. — Elles sont au nombre de 7 principales, flanquées d'îlots secondaires. En partant du nord : 1° **Corfou** (Corcyre), de formes triangulaires, ayant 65 lieues de tour, longue de 20, large de 10, présente les plus ravissants paysages et la plus riche végétation ; « les orangers, les citronniers, s'étendent en odorants » bosquets, les vignes et les oliviers revêtent les rochers grisâtres des » collines, d'opulentes moissons ondulent les plaines. » L'île de Corfou est très accidentée ; la plus haute montagne est le *Pantocrator*, 911 m., couronné par un couvent ; de la cime, par un temps clair, on aperçoit la côte d'Italie, les monts Acrocérauniens et les vallées albanaises. — 2° **Paxo**, petite, escarpée, ayant la forme d'un œuf ; — **Leucade** ou **Sainte-Maure**, liée à la terre ferme par des rochers à fleur d'eau, couverte au centre de chaînes calcaires (mont *Scaros*, 1 128 m.), a les mêmes produits que Corfou ; — **Céphalonie** (810 kilom. car.), la plus grande après Corfou, de forme très irrégulière, parcourue du nord-est au sud-ouest par une chaîne de montagnes (*Monte Nero*, 1 620 m.), est fertile, mais manque d'eau ; les fissures d'un sol calcaire laissent passer comme un crible les eaux de pluie qui vont se perdre dans la mer par des entonnoirs souterrains ; — **Ithaque** ou **Thiaki** (27 kilom. de long, 6 kilom. et demi de largeur), simple arête de rochers calcaires (mont *Anogi*, 807 m.), aujourd'hui dépouillé de ses forêts, est aride et sauvage ; le nom d'Ulysse seul l'a illustrée ; — **Zante** ou **Zacynthe** (438 kilom. car.), de forme triangulaire, terminée au nord par le cap Skinari ; au sud et au sud-est par les promontoires de Kiéri et Garéka, est la plus riche de toutes par ses vergers, ses vignes et ses cultures. « Zante, « la fleur du Levant », » comme l'appellent les mariniers ioniens, est encore un paradis terrestre. » Nous naviguons en vue de l'île par un temps d'une singulière douceur. » L'atmosphère qui nous entoure est d'une limpidité extraordinaire. » Un vent léger s'élève par instants et nous apporte je ne sais quels péné- » trants aromes, que nous respirons avec délices. Un gai soleil illumine » autour de nous les îles rocheuses, met en relief les terres plus éloignées » et revêt les belles vagues bleues de l'éclat resplendissant de l'or. » Bientôt la côte apparaît plus distincte. Elle est sillonnée par de longues » terrasses parallèles, qui surplombent la mer à une grande hauteur, et » sur lesquelles croît toute une végétation confuse de figuiers, de cyprès, » de vignes, de cactus, d'aloès, entremêlés dans un pittoresque désordre. » L'effet de ces masses de verdure jetées çà et là sur des balmes rapides, » encadrées par l'azur du ciel et celui de l'eau, noyées dans les flots d'une » incomparable lumière, est vraiment merveilleux. La ville de Zante occupe » un site charmant. Elle s'étend en demi-cercle sur le pourtour d'un golfe » largement arrosé, ouvert au pied de la montagne. Les blocs grandioses » du mont Scopos, qui ferment l'horizon sur la gauche, les escarpements » abrupts que couronne la citadelle, dans le fond, les molles ondulations » des collines, servent de cadre à ce tableau, dont les maisons blanches de » la ville forment le centre. L'ensemble a quelque chose de gai et d'ai- » mable qui enchante dès l'arrivée. » (Stanislas de Nolhac, *Dalmatie, Iles ioniennes*, etc., p. 157, Plon, 1882.)

Cérigo ou **Cythère**, jadis célèbre par le culte de Vénus, n'est plus qu'un rocher aride et escarpé, long de 32 kilom. sur une largeur de 20, incapable de nourrir ses habitants, qui émigrent en Grèce ou en Asie Mineure. *Cérigotto*, au sud-est, est peuplée d'une quarantaine de familles de marins, qui jadis vivaient aussi de piraterie.

[redacted]

II. — Géographie politique

Notice historique[1]. — **L'Hellénisme au moyen âge.** — Parmi les révolutions politiques que le dix-neuvième siècle a vu s'accomplir, une des plus étonnantes a été certainement la résurrection glorieuse de la nationalité hellénique, qui, après deux mille ans de servitude et d'oppression, a reconquis son indépendance, et donné au monde le spectacle unique de la vitalité d'une race qu'on avait pu croire à jamais éteinte ou absorbée au sein de la barbarie conquérante. « L'histoire, dit M. de Queux de Saint-» Hilaire, nous a fait reconnaître les soldats de Léonidas dans les défen-» seurs de Missolonghi; les marins de Salamine, dans ceux de Psara ou de » Chio, les soldats de Marathon, dans ces chefs et ces bandes du Pélo-» ponèse qui s'emparent d'Athènes en 1822. Dans cette guerre de l'Indé-» pendance de 1821 à 1830, épopée qui attend encore son Homère, on » retrouve les personnages du grand poète grec, et à plus de trois mille ans » de distance, les héros de l'*Iliade;* les Achille, les Ajax, les Hector, les » Patrocle reparaissent dans les Marco-Botzaris, les Colocotronis, les Karaïs-» Kakis, les Ypsilanti, les Micoulis, et dans cet immortel brûlotier Canaris, » qui personnifiait et résumait en lui seul toute la gloire de la race hellé-» nique régénérée. »

Après les dix ou douze siècles de l'âge héroïque, et les six cents ans de gloire éclatante et d'incomparable grandeur artistique et littéraire de la Grèce dans l'antiquité, les républiques divisées perdirent leur autonomie politique et passèrent tour à tour sous le joug macédonien (338 av. J.-C.) et la domination de Rome (146); mais l'hellénisme, rayonnant hors de son berceau, se répandit en Asie Mineure, dans l'Italie méridionale, en Sicile, à Rome, à Constantinople, et imposa son esprit, ses doctrines et ses arts aux vainqueurs barbares qui l'avaient asservi. Constantin lui ouvrit un nouvel asile en fondant Constantinople qui devint la capitale chrétienne et grecque de l'empire. La langue grecque était la langue commune; l'art, la philosophie, la littérature, la diplomatie, les hommes, les sentiments, tout était grec. La réaction tentée par Justinien contre l'influence croissante de l'hellénisme n'aboutit pas; le caractère grec de l'empire demeura invariable

---

1, Sur l'histoire générale de la Grèce ancienne et moderne, voy. parmi les travaux modernes : Rollin, *Hist. anc.*, éd. de Letronne; Grote, *Hist. de la Grèce anc.*, trad. par M. de Sadous, 20 vol. in-8°; Curtius, *Hist. grecque*, trad. par Bouché-Leclercq, 5 vol. in-8°, avec atlas (Paris, 1880-83); Zinkeisen, *id.* (Leipzig, 1832, en all.); — Duruy, *id.* (2 vol. in-8°, 1867); — W. Miltford, *History of Greece* (London. 1829-38, 8 vol. in-8°); — Connop Thirlwal, *Hist. de la Grèce anc.*, trad. par Joanne (Paris, 1847-49, 4 vol. in-8°); — Pouqueville, *La Grèce ancienne et moderne* (*Univ. pittor.;* Paris, 1835, in-8°); — *Id.*, *Histoire de la régénération de la Grèce*, 1740-1824 (Paris, 1825, 4 vol. in-8°); — Jacovaki Rizo Néroulos, *Hist. moderne de la Grèce* depuis la chute de l'empire d'Orient jusqu'à la prise de Missolonghi (Genève, 1828, in-8°); — Gervinus, *Insurrection et régénération de la Grèce* trad. franç., de Minssen, 2 vol. in-8°); — Rhangabé, *Helléniques* (1853-56, 3 vol.); *Mémoires de* Kolokotronis, Spiliadis; — Trikoupis, *Histoire du soulèvement grec* (1853, 4 vol.); — Soutzos, *Hist. de la révolution grecque* (1829); — Jurien de la Gravière, *les Missions extérieures de la marine;* — Buchon, *Recherches historiques sur la principauté française de Morée* (Paris, 2 vol., 1845); — Papparigopoulo, *Hist. du peuple grec* (4 vol. in-8°, en grec; Athènes, 1868-77): — Du même, *Hist. de la civilisation hellénique* (Paris, 1878, in-8°); — Brunet de Presle, *la Grèce, depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours* (Paris, in-8°, 1860); — Moraïtinis, *la Grèce telle qu'elle est* (Paris, in-8°, 1877).

[redacted]

dans la langue et les monuments, et Héraclius effaça dans les titres et les monnaies de Byzance les dernières traces de la réaction latine.

Pendant les invasions du moyen âge, la Grèce proprement dite, assaillie par terre et par mer, souffrit des ravages terribles : Goths et Huns, Avares, Bulgares et Slaves, Vandales et Sarrasins y portèrent tour à tour durant six siècles, la terreur, la peste et la ruine. Les Grecs épuisés et énervés par la servitude, écrasés sous le nombre, se résignaient à toutes les oppressions. Les invasions slaves furent si fréquentes et leurs établissements si nombreux, que la Grèce parut un instant à jamais *slavisée,* mais les femmes grecques, en conservant pieusement l'usage de la langue maternelle, dans l'éducation de leurs enfants, contribuèrent à sauver la nationalité grecque. — Au douzième siècle, les croisés passèrent sur la Grèce et continuèrent en politique l'œuvre de décomposition. Les chefs normands, les chevaliers français et italiens, les fondateurs de l'empire latin de Constantinople introduisirent en Grèce le régime féodal, et morcelèrent le territoire, pour se partager des fiefs. Il y eut un duché d'Athènes, une principauté d'Achaïe, un duché de Morée, une seigneurie de Négrepont, un comté de Céphalonie, etc., les Serbes et les Albanais occupaient le nord; les Vénitiens se faisaient céder les îles de l'Archipel et les ports principaux de la Morée; le nom de Grèce était partout effacé.

Après les Latins, vinrent les Turcs. Bajazet pénétra le premier en Grèce; Achmet III enleva la Morée aux Vénitiens qui la reconquirent en 1686 sous la conduite de Morosini, et la gardèrent seulement jusqu'en 1718 (paix de Passarovitz); Mahomet II entra dans Constantinople et détruisit l'empire Grec. L'Hellénisme, chassé du sol grec, chercha un refuge dans les nations de l'Occident. Les savants grecs du quinzième siècle, Gémistos, Bessarion, Lascaris, Argyropoulo, Chalcondyle, etc., emportant avec eux les manuscrits des grands auteurs de l'antiquité, firent renaître en Italie et en France la civilisation grecque expatriée. Cette émigration forcée ranima en Occident l'étude des lettres grecques, et la France en particulier leur dut l'éclat de sa renaissance poétique et littéraire. Du même temps datent les sympathies de plus en plus marquées de l'Europe pour le peuple illustre et malheureux qu'opprimaient les Ottomans. Les Grecs n'avaient pas tous cherché dans l'exil un refuge contre les persécuteurs. Un grand nombre échappaient aux vainqueurs sans quitter le sol natal. Cachés dans leurs montagnes sauvages et inaccessibles, tantôt bandits, et tantôt soldats, on les vit, pendant trois siècles, se rallier à quiconque faisait la guerre aux Musulmans; sous les noms de Klephtes, de Palikares ou Armatoles, ils combattirent pour Venise, pour les Génois, pour les chevaliers de Malte. Mais les expéditions ouvertes, les embuscades, les complots et les ligues des *giaours* furent sans résultat : la Porte les étouffa dans le sang.

Le réveil et l'émancipation de l'Hellénisme. — A la fin du dix-huitième siècle, la Grèce tourna ses regards vers la Russie, que la communauté de religion, et plus encore les projets des tsars sur Constantinople, désignaient comme la protectrice naturelle des Grecs asservis. Catherine II encouragea la descente de Féodor Orlof dans le Péloponèse en 1770; mais elle n'aboutit pas. La Porte refusa d'exécuter les clauses insérées dans le traité de Koutchouk-Kaïnardji en faveur des Grecs : mais le traité d'Iassy (1792) donna aux marins grecs le droit de naviguer librement sous pavillon russe, et prépara le jour du grand réveil. Les maisons grecques, établies dans les grands ports de la Méditerranée, développèrent leur commerce, agrandirent leur fortune et fondèrent ou améliorèrent les écoles grecques qui devaient ranimer dans toute la péninsule et jusqu'au

[redacted]

sein de la capitale turque le sentiment éteint de la nationalité et de l'indépendance. La Révolution française seconda ce mouvement de liberté. *Rhigas* de Phères (Thessalie) composa à l'imitation de la Marseillaise, le chant de guerre de la Grèce, et forma le plan d'une révolution qu'approuvait Bonaparte : arrêté par les Autrichiens à Belgrade, il fut mis à mort en 1798. L'année suivante, les îles Ioniennes s'émancipaient : la France, puis la Russie, l'Angleterre en garantirent successivement l'autonomie sous leur protectorat, jusqu'au jour où elles firent partie intégrante de la Grèce libre (1864). Les guerres entre les Turcs et les Grecs étaient permanentes. Les Chimariotes et les Souliotes soutinrent une lutte acharnée et héroïque contre le tyran de l'Epire, Ali-Pacha. Ce fut le prélude de l'insurrection générale.

En 1814, une société secrète, l'*Hétairie amicale*, se forma à Odessa, sur les plans de Rhigas. Elle embrassa bientôt toutes les villes grecques de l'Europe orientale, les provinces riveraines du Danube et le littoral hellénique de l'Archipel. Les chefs de l'Hétairie, réunis à Tripolitza, réclamèrent l'appui de la Russie. Encouragé par le tsar Alexandre, le prince *Ypsilanti*, hospodar de Moldavie, souleva le peuple ; mais il fut vaincu et périt. La révolution éclata en Morée ; tous les Grecs prirent les armes ; les grandes familles des îles offraient leurs millions aux patriotes. Les députés des villes se réunirent à Epidaure, sous la présidence de *Mavrocordato*, proclamèrent l'indépendance de la Grèce et votèrent une constitution. L'héroïsme des combattants, les exploits merveilleux des marins d'Hydria et de Spetzia, sous le commandement de *Miaoulis* et de *Canaris*, les atrocités commises par les Turcs à Chios et Ipsara, la dévastation de la Morée par le pacha d'Égypte, *Ibrahim*, l'admirable défense et la destruction de Missolonghi, émurent profondément l'Europe, malgré l'abandon de la Russie et le désaveu de la diplomatie dirigée par l'Autriche au congrès de Vérone. Les libéraux devinrent partout philhellènes. La France fut la première à seconder l'émancipation de la Grèce ; l'opinion publique se prononça avec enthousiasme pour les opprimés ; poètes, artistes, soldats, capitalistes offrirent un généreux concours à l'œuvre d'affranchissement. Les peuples, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne manifestèrent leurs sympathies, et les gouvernements cédèrent à la fin à cette pression irrésistible, au moment où les Grecs épuisés dans une lutte inégale, après sept ans de résistance héroïque, allaient inévitablement succomber. La triple alliance signée à Londres entre la France, l'Angleterre et la Russie, pour la pacification de la Grèce, décida la reconnaissance de la nationalité hellénique ; la destruction de la flotte turque à Navarin par l'attaque combinée des trois flottes alliées, et l'expédition française de 1828, qui chassa du Péloponèse l'armée d'Ibrahim, assurèrent le salut des Hellènes : la Grèce était désolée et ruinée, mais elle était libre. Le traité d'Andrinople confirma son indépendance, en lui assignant toutefois des frontières étroites ; la Porte conservait la Crète et les deux provinces les plus fertiles et les plus industrieuses, arrosées du sang des Hellènes. « On gréait et lançait le navire, mais sans lui assurer des ressources propres, et un lest suffisant d'intérêts conservateurs. »

Le royaume de Grèce. — L'assemblée nationale de Trézène en 1827 avait nommé président de la confédération hellénique, pour sept ans, le comte Capodistrias ; mais de graves dissentiments éclatèrent et le président périt assassiné en 1831. La couronne de Grèce déjà offerte en 1828 par les trois puissances au prince Léopold de Saxe-Cobourg, plus tard roi des Belges, qui l'avait refusée, fut proposée à Othon, second fils du roi de Bavière, champion ardent de l'hellénisme plutôt que des Hellènes. Othon accepta le trône ; il était mineur ; il emmena avec lui un grand nombre de ses compa-

[redacted]

triotes, et leur confia les fonctions les plus importantes du royaume. Le mécontentement des Hellènes fut tel qu'il dut congédier ses familiers (1843), et subir une constitution politique nouvelle qui établissait un suffrage presque universel. La prudence et l'inaction du roi qui se montra peu favorable aux rêves d'agrandissement de ses sujets, à l'époque de la guerre de Crimée, augmentèrent son impopularité; on l'accusa de manquer de patriotisme. Le 19 octobre 1862, une révolution éclata; Othon fut renversé du trône et la déchéance de sa dynastie prononcée.

Après un interrègne de huit mois pendant lequel la couronne fut offerte à plusieurs princes, l'assemblée nationale élut à l'unanimité le prince de Sonderbourg-Glucksbourg, de la maison de Schleswig-Holstein, second fils du roi de Danemark, qui prit le nom de Georges Ier. L'Angleterre consentit à renoncer en sa faveur aux îles Ioniennes, et le nouveau roi les réunit à son royaume, comme don de joyeux avènement. Les convoitises des Grecs n'en furent pas pour autant apaisées. De 1860 à 1868 la Crète s'étant soulevée contre la Turquie, ils lui fournirent des volontaires et des approvisionnements; l'intervention des grandes puissances empêcha seule un conflit d'éclater entre Athènes et Constantinople. De 1868 à 1878, la Grèce se montra plus calme. Quand les plénipotentiaires de l'Europe se réunirent à Berlin pour régler les questions territoriales des Balkans, l'ambassadeur de France prit l'initiative d'une demande d'agrandissement pour la Grèce. Une nouvelle configuration de frontières fut tracée du côté du nord, et laissa au royaume de Georges Ier la Thessalie du sud, et l'Epire méridionale avec les villes de Préveza, Janina, Metzovo et Larissa. C'était le troisième agrandissement territorial obtenu par les Grecs depuis leur émancipation. Mais l'ambition des Hellènes ne paraît pas satisfaite; ils ont foi dans l'avenir de leur race, et dans l'essor d'une régénération glorieuse; les plus hardis réclament les dépouilles de l'ennemi dont les jours sont comptés et rêvent de reconquérir la capitale qui a été pendant douze siècles le siège d'un empire grec, et le foyer de la civilisation hellénique.

Constitution. — Le gouvernement de la Grèce est une monarchie constitutionnelle[1]. Le *pouvoir exécutif* appartient au roi; il est exercé par des ministres responsables, au nombre de 5 (*Finances et Guerre; Justice et Affaires étrangères; Intérieur; Cultes; Marine*). La couronne est héréditaire. A défaut d'héritier, le roi nomme son successeur avec l'assentiment de la Chambre. Il partage avec la Chambre l'initiative des lois. Sa liste civile, fixée par une loi, est de 1 012 500 francs. — Le *pouvoir législatif* est exercé par une seule *Chambre des députés*, 249 membres, élus pour 4 ans par le suffrage universel, à raison de 1 par 10 000 habitants; ils reçoivent une indemnité de 2 000 francs par session ordinaire; en cas de sessions extraordinaires, ils n'ont droit qu'aux frais d'aller et de retour. — **Drapeau** : *bleu céleste* et *blanc*, avec une croix d'argent. — **L'ordre de chevalerie** du Sauveur, divisé en 5 classes, remonte à 1829, mais il a été modifié en 1833 et 1863.

Divisions administratives. — L'Etat se divise en 15 *nomarchies* ou départements, y compris les nouvelles provinces; les 15 départements sont subdivisés en 71 *éparchies* ou provinces, d'où dépendent 366 communes administrées par un *démarque* ou maire élu par le suffrage universel, comme les conseillers municipaux.

1. Le roi actuel est Georges Ier, né en 1845, prince de la maison de Schleswig-Holstein, fils du roi de Danemark, Christian IX; proclamé en 1863, marié en 1867 à Olga, grande-duchesse de Russie, fille du grand-duc Constantin; il a six enfants (4 garçons, 2 filles); le prince royal Constantin, duc de Sparte, est né à Athènes en 1868.

[redacted]

Nomarchies.	ÉPARCHIES ET DÈMES
	A. — Grèce continentale.
Attique et Béotie (6426 kilom. carr., 185000 hab.) *ch.-l. Athènes.*	ATTIQUE, chef-lieu ATHÈNES, *capitale du royaume* 85000 *hab., bâtie au sud du Pentélique, entre le mont Lycabette, l'Hymette et l'Acropole, ville toute moderne, remplie des ruines merveilleuses de l'ancienne Athènes, Propylées, Parthénon, Erechtheum, temples de Jupiter, de Thésée, de la Victoire, théâtre de Bacchus, portique d'Adrien, etc. Académie, Observatoire, Institut polytechnique; Ecole française d'Athènes, fondée en* 1846. — Le Pirée, 21055, *est le port d'Athènes, à* 8k 500, *rattaché à elle par un chemin de fer; usines à vapeur, filatures, forges, fabriques, etc.* Les autres dèmes principaux sont Marathon, Kropia, Perea, Laurion, Phyli, Akharné. — EGINE, ch.-l. Egine, 5500, *céréales, fruits, pêche des éponges;* Ankistrion. — THÈBES ou THIVA 3500, *sur l'emplacement de l'ancienne Thèbes, au milieu de la fertile plaine béotienne;* Thespies, Platée, Thisbé, Aulis, Tanagra. — LEBADIA ou Livadie, 5000, *la ville la plus industrieuse de la Béotie*; Chéronée, Orkhomenos, etc. — MÉGARIS, ch.-l. Mégara; Koulouri, 3000, dans Salamine; Eleusis, *célèbre par ses ruines*, etc.
Eubée 4148 k. c. 9500 h. *ch.-l. Chalcis.*	CHALCIS, ch.-l. Chalcis ou Egripo, 6800, *port situé sur l'Euripe, que traverse un pont de cinq arches, reliant la Béotie à l'Eubée:* Xirokhori, 9000, *anc. Histiée;* Karystia (Carysto), 9000, *port du midi, au pied du mont Ocha, marbre vert, amiante.* L'île renferme environ 240 *villages;* — Les Sporades grecques, Skopelos, 4000; Sciathos, 3000; Khelidromi, Pelagonisi, Ghioura, *et la plus grande de toutes,* Skyros (212 kilom. carr.), dominée par le mont *Cochélas,* 800m, dépendent de cette nomarchie.
Phthiotide et Phocide (6149 kil. c. 128500 h. *ch.-l. Lamia*	PHTHIOTIS, ch.-l. Lamia ou Zeitouni, 5500, *grandes foires, non loin du golfe;* — PARNASIS, ch.-l. Salona ou Amphissa, 5000, *à l'ouest du Parnasse, dans la fertile plaine de* Chryso. Au S.-E., *le village albanais de Kastri, dans un amphithéâtre de montagnes tourné vers la mer, marque l'emplacement de l'ancienne* Delphes; Galaxidi, 4000, *a deux ports et des chantiers sur la baie de Salona* (golfe de Corinthe); — LOKRIS, ch.-l. Atalanti, *non loin du canal de ce nom. Dans cette éparchie sont les dèmes* d'Elatea et des Thermopyles; — DORIS, ch.-l. Lidhoriki.
Acarnanie et Etolie (7833 k. c. 138000 hab. *ch.-l. Missolonghi*	Missolonghi, 6300, *place forte, détruite en* 1826, *rebâtie sur le golfe de Patras; pêche;* NAUPAKTIA, ch.-l. Naupaktos, *place forte, au nord-est du château de Roumélie, sur le golfe de Lépante;* — TRIKHONIA, ch.-l. Vrakhori ou Agrinion, 5200, *au nord du lac, marché important;* — EURYTANIA, ch.-l. Karpenision, *dans les montagnes du Pinde;* — VALTOS, ch.-l. Karavasara, *port de trafic et de pêche sur le golfe d'Arta;* — VONITZA et XIROMEROS, ch.-l. Vonitza (Anactorion), *anc. forteresse vénitienne, port de commerce et de pêche.*
Thessalie.	Ces provinces ont été annexées à la Grèce en 1880, d'après les décisions du congrès de Berlin de 1878. LA *nomarchie* de LARISSA *renferme* 8 *éparchies* : LARISSA, 13200, *sur le Pénée* (Salamvria), *vignobles, cotonnades, soieries,*

[redacted]

Nomarchies	ÉPARCHIES ET DÈMES
Thessalie et Epire grecques (13370 kilom. carr., 300000 h.) *ch.-l. Larissa, Trikala et Arta.*	*teintureries;* TOURNAVO, 4300, *fabriques de tissus de soie et de coton;* — AÏAS, entre les monts Kissovo et Mavrovouni, dans l'anc. sandjak d'Ambelakia, *teinture et fabrique de coton;* DÉRÉLI, à l'est du Karla See dont les eaux s'écoulent dans le Pénée; — VOLO, 5000, port au fond d'un golfe, principal entrepôt maritime de la contrée, avec des services réguliers de paquebots; ALMYRO, près du golfe de Volo; — PHERSALA, au pied des contreforts de l'Othrys, 4000; — DOMOKO. La nomarchie de TRIKALA renferme 3 éparchies : TRIKALA, 5500, sur un affluent de gauche du Pénée, *jadis ch.-l. du sandjak turc. Au N.-O. de cette ville et de l'ancienne place* de Stagous (auj. Kalabaka), *sur les flancs d'un labyrinthe de piliers et d'aiguilles de roche que le Pénée contourne en s'échappant du Pinde, sont perchés les 24 couvents des Météores* (voy. p. 719); — KARDITZA. *La nomarchie* de L'EPIRE DU PINDE *comprend l'éparchie* d'Arta (anc. Ambracie), *non loin de l'embouchure de l'Arta, dans un canton fertile, rempli de vignobles et d'orangers, mais sujet à la mal'aria.*

B. — Péloponèse ou Morée.

Nomarchies	ÉPARCHIES ET DÈMES
Achaïe et Elide 5254 k. c. 182000 h.) *ch.-l. Patras.*	PATRAS, 25500, le port le plus fréquenté de la Morée, sur le golfe de ce nom, export. de raisin de Corinthe; ŒGIALIA, ch.-l. Œgion, escale du golfe; — KALAVRYTA, *au pied de la chaîne du Khelmos; au nord de la ville, près du village de Zakhlorou, dominant la vallée du Bouraïcos, est le fameux couvent du Mégaspiléon* (grande grotte); — ELIS, ch.-l. Pyrgos ou Letrini, 8800, *peuplé surtout d'Albanais occupés de la pêche, du commerce et de la viticulture; près du village de* Miraka, *sur l'Alphée, commençait la plaine sacrée d'Olympie, où avaient lieu tous les quatre ans les grands jeux en l'honneur de Jupiter; l'expédition française de Morée, par des fouilles heureuses, a retrouvé les soubassements et les débris des colonnes du temple.*
Arcadie 4356 k. c. 148000 h. *ch.-l. Tripolis.*	MANTINEA, ch.-l. TRIPOLIS ou TRIPOLITZA, 10000, *à l'est du plateau arcadien, tire son nom du voisinage des 3 villes ruinées* de Pallantium, Tégée et Mantinée; — KYNURIA, ch.-l. Leonidi, 3000, *près de la côte, à l'entrée du golfe de Nauplie;* — MEGALOPOLIS, ch.-l. Léondari, célèbre par ses cyprès gigantesques, *à l'entrée du défilé qui conduit en Messénie;* — GORTYNIA, ch.-l. Karyténa (anc. Gortys), sur l'Alphée.
Messénie (3413 k. c. 156000 h.) *ch.-l. Kalamata.*	KALAMATA ou Kalamœ, 7600, anc. *Phères, près de la mer, au fond du golfe de Coron, mauvaise rade, commerce actif;* — PYLIA, ch.-l. Neo Kastro ou Navarin, *port fortifié, en face de l'île allongée et rocheuse de Sphactérie* (Sphagia), *séparée* de Pylos *par la passe de Sikia; et de Navarin, par la passe Mégalo-Thouro; à l'ouest du golfe de Messénie, est le port fortifié* de Coron, *qui exporte des huiles;* — TRIPHYLIA, ch.-l. Cyparissia ou Arkadia, 3000, *qui domine pittoresquement une plaine d'oliviers et de vignobles;* OLYMPIA, ch.-l. Andritsena, *au nord de la montagne abrupte qui porte les ruines considérables des murailles de Phigalée, et d'où tombent les belles cascades de la Néda.*
Laconie	LAKEDŒMON, ch.-l. Sparta, 3600, *rebâtie en 1834, sur l'emplacement de l'ancienne Sparte, détruite en 1463 par Malatesta, possède une magnanerie;* Mistra, *la Sparte byzantine, construite par Villehar-*

Nomarchies	ÉPARCHIES ET DÈMES
Laconie (4225 k. c. 121 000 h.) *ch.-l. Sparta.*	*douin en* 1207, *à l'ouest, au pied du Taygète, est presque abandonnée. Les ruines de l'ancienne Sparte ont tout à fait disparu.* — Gythion, ch.-l. Marathonisi, 2000, *port du golfe de Laconie, en face de l'île Cranaë, où les Phéniciens recueillaient des coquilles à pourpre;* — Oitylos, ch.-l. Tzimova (Areopolis), à l'est du golfe de Messénie, capitale du Magne; — Epidauros-Limira, ch.-l. Monemvasia, *fondée au moyen âge, sur un promontoire insulaire relié par un pont à la terre ferme; elle produisait jadis le vin exquis dit de Malvoisie, mais les vignes sont aujourd'hui détruites.*
Argolide et Corinthie (5232 kilom. carr. 136 000 hab.) *ch.-l. Nauplie.*	Nauplia, ch.-l. Nauplie, 4600; *port profond et bien abrité, place forte dominée au S.-E. par la citadelle de Palamède;* — Argos, 9800, *ville moderne à une lieue et demie du golfe de Nauplie; une route l'unit à* Argos *et passe près des murs cyclopéens de* Tirynthe, la plus ancienne forteresse de la Grèce antique; près de Kharvati, *sont les ruines de* Mycènes, *capitale des Atrides; elles ont été fouillées avec succès par le docteur allemand Schliemann, qui a découvert des armes, des épées, des bijoux précieux, boucles, colliers, bracelets, des tombeaux au nombre desquels se trouve, dit-il, le tombeau d'Agamemnon;* — Korynthia, ch.-l. Corinthe, 4000, *aujourd'hui sur le golfe de ce nom; l'anc. Corinthe avait deux ports, à l'ouest,* Léchée, dont il ne reste rien; à l'est, Cenchrées, dont les ruines sont près du village actuel de Kekhriès; Loutraki à l'ouest, Kalamaki à l'est, sont les ports actuels de l'isthme de Corinthe.—Spetzia et Hermione, ch.-l. Spetzia, *dans une île, bon port à l'est; et* Hermione *ou* Kastri *au sud de l'Argolide;* — Hydra et Trœzenia, ch.-l. Hydra, 6400, *port septentrional de l'île,* et Trézène, célèbre par ses ruines; de cette éparchie dépendent la presqu'île volcanique de Méthana, et l'île de Poros ou Calaurie, 7400, où l'on a établi l'arsenal militaire du royaume; Cérigo (Cythère), riche en pâturages, mais peu cultivée, 4000, ch.-l. Kapsali, port du sud.
	C. — Cyclades.
Cyclades (2485 kil. carr. 142 000 hab.) *ch.-l. Hermopolis ou Syra.*	Syra, ch.-l. Hermopolis, 21 200, *le grand entrepôt, le port le plus actif de l'archipel, relié à Athènes, Constantinople, Alexandrie, par des câbles télégraphiques et des lignes de paquebots;* — Zéa (Céos), ch.-l. Zéa, 3000, *à une lieue du port de San Nicolo, vallonée, vin, miel, fruits;* — Andros, 28 000, île montagneuse, ch.-l. Andros, *vignes, huiles, citrons, soie;* — Tinos (Tenos), 20 000, *île bien cultivée, ch.-l.* San Nicolo, *sur la côte sud; le meilleur port est* Porto-Panormo *au nord-est;* — Naxos ou Naxia, ch.-l. Naxia à l'ouest, une des plus fertiles de l'Archipel, *céréales, vins, fruits, coton, soie, bestiaux, poissons,* etc.; l'île de Paros, *célèbre par ses carrières de marbre,* et Antiparos *par sa grotte à stalactites;* — Théra ou île Santorin, *île volcanique,* ch.-l. Thira, *sol fertile et très bouleversé;* les îlots d'*Anaphi* et *Amorgos font partie de cette nomarchie;* — Melos ou Milo, *île volcanique, toute remplie de restes antiques;* Sériphos et Siphnos (ou Serpho et Siphanto), *sont des îles volcaniques.*
	D. — Iles Ioniennes.
Corfou	Corfou (Corcyre), ch.-l. Corfou, 16500, *marbre, soufre, vigne, blé, oranger, citronnier;* — Paxo, ch.-l. Porto Gajo, *sur la côte est, mêmes*

[redacted]

Nomarchies	ÉPARCHIES ET DÈMES
Corfou 1107 k. c. 106000 h. *ch.-l. Corfou.*	*produits;* — Leucade ou Sainte-Maure, ch.-l. Amaxiki, 4000, *protégée par le fort Sainte-Maure. L'aqueduc turc de* 1200 *mèt. de long qui rattachait, jadis, l'île à la terre ferme, s'est écroulé à demi lors d'un tremblement de terre en* 1821. — *Les autres éparchies sont* Oros *et* Mésé.
Zante 427 k. c. 44800 h. *ch.-l. Zante.*	Zante ou Zacynthe, ch.-l. Zante, 16200, *port de la côte orientale; commerce actif, horticulture florissante, arsenal.*
Céphalonie 783 k. c. 80800 h. *ch.-l. Argostoli*	Céphalonie ou Céphallénie, ch.-l. Argostoli, 7800, *port de la côte occidentale, peu profond, mais sûr, navigation active; non loin des ruines de* Cranion, *avec des murs cyclopéens et des tombeaux; sur le littoral ouest est* Lixouri; — Samé ou Sames *est un village moderne bâti sur les débris du port antique sur la côte du nord-est;* — Ithaca ou Thiaki, ch.-l. Vathy, 2500, *port peu actif de la côte orientale; l'île produit du vin, du raisin de Corinthe, de l'huile.*

III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux.** La Grèce renferme des mines abondantes, plupart inexploitées. L'industrie minière n'a commencé à se développer en 1861, date de la loi sur les mines. En 15 ans, plus de 400 concessions ont été faites. *Plomb argentifère* du Laurion (Attique), de l'île Anti·os, de Milo et de Théra; *zinc* de l'Hymette, du Laurion, de Karysto Eubée; *plomb* de Zéa et Siphanto; *cuivre* du Laurion, de Karysto, rgos, de Panitzi, de Limogardi et Bosoni (Phthiotide), d'Epidaure, d'Antyna (Olympe); *fer* de Karysto, du cap Matapan, de Sériphos, les plus ›s du royaume, de l'Eubée, de Skyros et Zéa; *chromites* de l'Attique, ie, Eubée, Thessalie, dans les Cyclades; *manganèse* de Perachora nthie), de Messénie, des Cyclades, etc.; *lignite* de Marcopoule (At-), de Koumi (Eubée), d'Oropos près de Skala; *pétrole et bitume* de Zante), de Cyllène et Galaxidi; *soufre* de Milo, de Santorin; *salines* mes de Lamia, Missolonghi, Dombrène, Thermisa, Naxos, Milo, Corfou te (20000 tonnes par an); *alun* de Milo; *marbres* blancs et de couariées, à Skyros, Naxos, Paros, Tinos, dans l'Eubée, au mont Pen-, au cap Matapan, à Kastri, admirables par leur finesse, leur éclat, ansparence, propres à la statuaire; *pierres meulières* de Milo et ; *émeri* de Naxos, Paros, Héraclée, Sikinos; *magnésite* d'Aphrati , de Spetzia et de la Phthiotide; *écume de mer* à l'est de Thèbes; e Skyros, Milo, Zante, Loutraki; *amiante* de Karysto, Andros et ée; *pouzzolane* de Santorin; *obsidienne, porphyre, quartz* de ntorin et autres îles; *pierres à aiguiser, albâtre* de Skyros; Koliade (près Phalère), de Karysto, Doliana, Sériphos; *kaolin* de *urces minérales* de Cyllène, d'Hermione, d'Œdipso, Kalavria,

[redacted]

Galaxidi, des Thermopyles et d'Hypati, de Bari (Hymette), et dans la plupart des iles.

La plus grande exploitation minière est celle du **Laurion**, située au sud-est de l'Attique; les mines du Laurion ont été exploitées jadis par les anciens Grecs. « Les ruines de villages, de bâtisses cyclopéennes, de » temples, de citernes, les puits, les galeries souterraines, les vastes vides » des exploitations de mines et les résidus considérables des travaux » métallurgiques qui sont disséminés sur toute la surface du Laurium, » indiquent le mouvement colossal d'affaires qui doit avoir eu lieu pendant » plusieurs siècles, et l'énorme quantité d'ouvriers que devaient occuper » les travaux. » (B. GIRARD.) Thorico (Porto-Mandri), Anaphlystos et Sunium étaient les villages des mineurs; le premier a conservé les ruines de son amphithéâtre; le dernier les quinze colonnes du magnifique temple de Minerve, élevé sur un rocher faisant saillie dans la mer. (Voy. TERRIER, *Mém. sur les ruines de Sunium. Arch. des missions*, 1868, 2e série, t. III). La surface métallifère du Laurion occupe 20000 hectares; les puits et galeries inclinés des anciens Grecs sont au nombre de plus de 2000, profonds de 20 à 120 mètres; 1000 ouvriers étaient employés dans ces mines. Aujourd'hui dans l'usine, à Ergastiria (de l'ancien nom grec ἐργαστήρια μεταλλικα), 1000 mineurs travaillent, depuis 1866, à refondre les scories plombifères laissées par les anciens, pour le compte de la *Compagnie française des mines du Laurion* (115 à 120000 tonnes par an).

Végétaux. — La Grèce est un pays agricole; mais, malgré les progrès accomplis depuis l'émancipation, l'agriculture est entravée par le manque de bras, de capitaux, de routes et par l'ignorance. Les petites propriétés dominent. Un sixième seulement est cultivé; le reste se compose de montagnes, forêts et landes. On récolte du *blé*, du *seigle*, de l'*orge*, du *maïs*, dans les cantons pierreux; des *pois*, *haricots*, *fèves*; du *riz* dans les terrains humides; du *coton*, du *lin*, du *chanvre* (en Livadie, Phthiotide, Argolide, Laconie); de la *garance*, du *tabac*; l'*olivier* forme une des principales richesses du pays; on cultive le *mûrier*, l'*opium*, la *vigne* surtout; *vins* de Santorin, Négrepont, Corinthe, iles Ioniennes, très estimés et recherchés pour l'exportation; *raisins* secs dits de Corinthe exportés en masse, des ports de Patras, Aigion, Kalamis, Zante, Nauplie, Coron, Cyllène, etc.). 40 millions de francs par an et 200 millions de litres. *Arbres fruitiers:* orangers, citronniers, grenadiers, figuiers, amandiers, abricotiers. — *Forêts.* Elles occupent 540000 hectares; les plus belles sont celles du Taygète, du Parnasse, de l'Acarnanie, de l'Eubée. Elles produisent peu; leur produit le plus important est la *vallonée*, fruit que donne le chêne, exporté surtout en Angleterre et en Autriche. Malgré les mesures législatives et un nombreux personnel d'agents forestiers, les forêts sont saccagées; de là les causes de l'aridité et de l'insalubrité de certaines régions. Une sorte de manie sauvage pousse les Grecs à les incendier. « C'est un axiome très accrédité en Grèce, que nuire à l'Etat c'est ne » nuire à personne. Les paysans n'ont pas plus de respect pour la pro- » priété nationale que si elle appartenait aux Turcs. Ils ne croient faire ni » une mauvaise action, ni un mauvais calcul, lorsqu'ils causent à l'Etat un » dommage de dix mille drachmes qui leur rapporte quelques sous. C'est » en vertu de ce principe, que les bergers incendient régulièrement les » bois taillis, pour être sûrs que leurs troupeaux trouveront au printemps » de jeunes pousses à brouter. Ces naïfs incendiaires ne se cachent pas » pour faire de pareils coups; on trouve souvent, dans la campagne » d'Athènes, de grandes taches noires qui couvrent une demi-lieue carrée,

[redacted]

» et l'on se dit : « Ce n'est rien, c'est un berger qui a fait de l'herbe pour » ses brebis. » Les laboureurs s'amusent aussi de temps en temps à débar- » rasser le sol de tous les arbres dont il est encombré. Ceux-là ne détruisent » point par intérêt, mais par hygiène. Ils sont convaincus que l'arbre est » une créature malsaine, et que personne n'aurait plus la fièvre si le pays » était une bonne fois nettoyé. Voilà pourquoi l'imprudent qui se permet » de faire des plantations, trouve quelquefois ses élèves coupés par le pied » ou dépouillés de leur écorce. D'autres enfin détruisent par désœuvrement » et pour le plaisir de détruire. Ils sont d'avis que notre bien se compose » du mal d'autrui. C'est la même idée qui préside à la conduite des singes, » les plus spirituels des animaux malfaisants. » (Edmond About, *la Grèce contemporaine*, p. 137.)

Animaux. — La Grèce nourrit peu de gros bétail, n'ayant que des pâturages insuffisants; les *chevaux* sont de petite taille, mais infatigables et robustes, dociles et sûrs; beaucoup sont importés de la Thessalie, de la Macédoine et de l'Asie Mineure; les *ânes* et les *mulets*, montures des cultivateurs pauvres, sont plus répandus; les *brebis* et les *chèvres* abondent; la faune ornithologique comprend 340 espèces d'*oiseaux;* les poissons fournissent une pêche très fructueuse; on pêche la nuit au harpon en allumant sur la proue de la barque un grand feu qui attire les poissons; les lagunes de Missolonghi, et les lacs d'Étolie sont divisés en viviers ou piscines, dont le bail est mis à l'enchère tous les dix ans.

Industrie. — Elle a fait depuis 30 ans des progrès marqués; mais la concurrence étrangère (française, anglaise, allemande) fournit à meilleur marché des produits supérieurs. La Grèce a plus de 200 établissements industriels; la plupart emploient la vapeur comme force motrice; des *filatures de soie* (Messénie, Sparte, Athènes); des *filatures de coton*, dont l'une, celle du Pirée, occupe 200 ouvriers et 6 500 broches; des *forges* et *fabriques de machines* à Syra, dans les ateliers de la Société hellénique de navigation à vapeur, *fonderies* du Pirée; *tanneries*, *mégisseries*, à Syra, Athènes, Corfou, Chalcis; *savonneries* à Zante, Corfou, Patras; *poteries;* fabrication d'*huiles* et *bougies* (30 à 40 millions d'ocques par an), à Athènes, Corfou, Zante, Missolonghi, etc.; *tonnellerie; meubles; constructions navales* dans les grands chantiers de Syra (100 navires à voiles par an de 300 à 600 tonnes), au Pirée, à Spetzia, Galadixi, Corfou, Hydra; fabrication du *vin* (400 millions de litres); *liqueurs* et *alcools* dans 250 distilleries (50 millions de litres), à Athènes, au Pirée, à Patras, Syra, Volo, Corfou.

Commerce. — **Importation** : 136 millions de drachmes (*Grande-Bretagne*, 36; *Turquie*, 17; *Autriche*, 34; *Russie*, 16; *France*, 17; *Italie*, 6 ; *Allemagne*, 0 021). — **Exportation** : 92 857 000 drachmes (*Grande-Bretagne*, 36; *Turquie*, 6 ; *Autriche*, 9; *Russie*, 2; *France*, 24; *Italie*, 3; *Allemagne*, 1,3). — **Voies de communication.** Toutes sont modernes : avant 1830, aucune chaussée n'existait, et les sentiers n'étaient praticables que pour les piétons et les bêtes de somme. Des décrets et lois de 1833, 1852, 1867, 1873, 1882, ont décidé la construction de 3 000 kilom. de routes nationales, et un emprunt de 20 millions a été fait pour les grands travaux de voirie, entrepris sous la direction d'ingénieurs et agents du service des ponts et chaussées de France. — **Chemins de fer** : jusqu'en 1882, il n'y avait qu'un seul chemin de fer (12 kilom.), du *Pirée à Athènes;* en 1884, 126 kilom. sont en exploitation de *Volo à Larissa* (61 kilom.); de *Pyrgos à Katakolo* (12 kilom.); du *Pirée à Eleusis* (36 kilom.), de *Kalamaki à Corinthe* (9 kilom.). Des lignes sont concédées du *Pirée à Larissa*, par Thèbes, Elatée, Livadia, Lamia, Domoko et

Pharsale; avec embranchement sur Trikala et Kalabaka (Thessalie); — du *Pirée à Pyrgos ou Navarin* (320 kilom.), par Athènes, Eleusis, Mégare, Kalamaki, Corinthe, Œgion, Patras, Gastouni; avec embranchement (70 kilom.), de *Corinthe à Argos, Nauplie et Milis*, prolongée plus tard sur Tripolitza, Megalopolis et Kalamata.

Le canal maritime de Corinthe. — Les anciens ont souvent tenté de percer l'isthme de Corinthe, mais le projet échoua toujours. Une sorte de ravin qui se voit encore marque la place du canal commencé par Néron. et sur ses bords sont les restes des anciennes murailles de défense élevées par Valérien et Justinien, reconstruites en 1413 par l'empereur grec Emmanuel. et au quinzième siècle par les Vénitiens. Dans l'antiquité, Corinthe avait deux débouchés maritimes, *Cenchreæ* (aujourd'hui *Kékhriés*) sur la mer Egée; *Lechæum* ou *Léchée*, sur le golfe de Corinthe. Un tremblement de terre a détruit en 1858 le petit bourg bâti sur l'emplacement de l'ancienne Corinthe, et une nouvelle ville a été construite au bord même du golfe; sur le même rivage, au nord, est le petit port de *Loutraki*; sur le rivage opposé est *Kalamaki*, lieu insalubre et mouillage peu sûr. Les Grecs avaient établi sur l'isthme un chemin glissant (διολχος), sur lequel les vaisseaux étaient tirés à bras et transportés d'une mer à l'autre. Aux alentours on trouve d'importants vestiges de la ville de l'isthme, des débris des colonnes ioniques et doriques, les traces d'une enceinte fortifiée. — De nos jours, le projet de percement de l'isthme a été repris par M. de Lesseps, en 1855. Mais le canal de Suez l'occupant tout entier, il fut remplacé dans cette entreprise par le général Türr. Une société se forma au capital de trente millions, composée en majeure partie d'actionnaires français. Le canal devait être creusé en ligne droite, du golfe de Lépante au golfe d Egine (de Corinthe à Kalamaki), sur une longueur de 6343 m., une profondeur de 8, une largeur de 100 m. au plafond dans les chenaux d'entrée, de 22 m. ailleurs. L'inauguration des travaux a eu lieu le 4 mai 1882, en présence du roi et de la reine des Hellènes; en attendant l'achèvement, les voyageurs traversent l'isthme dans les voitures de la Compagnie hellénique, qui les transportent à Kalamaki. La route sera abrégée de 185 milles marins pour les provenances de l'Adriatique, de 95 milles pour celles de la Méditerranée; on économisera du temps et de l'argent, et l'on évitera les parages dangereux du cap Matapan.

Postes. 213 bureaux, 8350000 expéditions. — **Télégraphes.** 6000 kilom. de lignes, 618000 dépêches. — **Marine marchande**, 1883 : 3164 navires à voiles, jaugeant 219300 tonneaux, et 60 vapeurs de 30780; total, 3224 navires. La Grèce a 77 ports ou havres accessibles seulement pour la plupart aux caboteurs et bateaux côtiers; les plus grands sont : le *Pirée*, port d'Athènes (15000 navires par an et 62 millions de francs d'affaires, dont 22 avec la *France*); les ports de Patras, Syra, Spetzia, Nauplie, Katakolo, établi en 1857, refuge des navires entre Patras et Navarin, etc.

IV. — Notions statistiques

Superficie, 64689 kilom. car. — **Population** (en 1880), 1979147 hab. (30 par kilom. car.). — **Races.** Suivant Fallmerayer, « la population continentale de l'ancienne Grèce a été, depuis le sixième siècle de notre ère, si profondément remuée et renouvelée par les invasions, les déplacements, les exterminations et les colonisations intérieures, que c'est à peine si l'on peut dire aujourd'hui qu'un reste de sang hellénique coule encore dans les veines des Grecs modernes. » A ce compte, il n'y aurait plus de Grecs en

[redacted]

Grèce; tout le peuple serait albanais, c'est-à-dire slave, ou un mélange de Slaves, d'Osmanlis, de Latins, de Romans. « Il suffit, dit M. About, d'avoir des yeux pour distinguer les Grecs, peuple fin et délicat, des grossiers Albanais. La race grecque n'a que fort peu dégénéré. » — « Infiniment supérieurs par l'esprit et par les habitudes de la vie policée aux races barbares qui les ont vaincus, asservis, exterminés en partie ou disséminés, ils ont toujours conservé, à travers leurs désastres, et malgré la disproportion du nombre, une prédominance intellectuelle que le glaive n'a pu détruire, que l'esclavage même et ses tristes influences n'ont pu entièrement effacer. Transformés par le sang, ils ont survécu par la mystérieuse transmission de l'intelligence. Leur langue, au moyen âge, a vaincu la langue slave, comme elle a triomphé plus tard du turc et de l'albanais; absorbés par les hordes envahissantes, non seulement ils n'ont pas disparu dans cette fusion inégale, mais ils ont transformé, en grande partie du moins, leurs dominateurs; ils en ont fait des Grecs. Non pas, assurément, des Grecs de Thémistocle et de Périclès, mais enfin les fils encore reconnaissables d'une nation qui, même du fond de sa triste déchéance, a gardé le trait distinctif des races supérieures, l'aptitude au progrès et à la régénération. C'est l'exemple le plus merveilleux de vitalité qui existe dans l'histoire. » (*Dict.* de VIVIEN DE SAINT-MARTIN, art. Grèce.) La nationalité grecque, composée d'éléments si divers, est cependant homogène : aux Hellènes primitifs se sont mêlés des Avares, des Slaves, des Albanais, des Osmanlis, des Vénitiens, des Français, des Catalans; les Grecs les plus purs de race sont les *Maïnotes* de la péninsule du Ténare. — Les *Turcs* sont rares dans le pays (13000); les *Juifs* en petit nombre (2600); les *Italiens* et *Maltais*, 3000; les *Anglais*, 2000; les *Français*, 530; les *Allemands*, 300, etc. — **Dialectes.** La langue *grecque* n'a pas péri; la langue écrite se rapproche du grec ancien, la langue parlée a subi des altérations profondes, et la prononciation est difficile. — **Instruction publique.** *Enseignement primaire* ou *démotique*, gratuit et obligatoire (1150 écoles publiques, 83000 élèves; 300 écoles privées, 12000 élèves); il y a une école normale. — *Enseignement secondaire* donné, pour le premier degré, dans 26 *gymnases* (lycées), 3500 élèves; pour le second, dans les 169 *Ecoles helléniques* (8000 élèves). — *Enseignement supérieur* donné dans l'*Université* d'Athènes qui a quatre Facultés (théologie; philosophie, sciences et lettres; droit; médecine), 2500 élèves; dans l'*Observatoire; l'Ecole polytechnique* d'Athènes; l'*Ecole militaire;* l'*Ecole d'agriculture* de Tirynthe; l'*Ecole française d'Athènes*, fondée en 1846 sous le ministère Salvandy, et placée depuis 1850 sous le patronage de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres : elle est composée de cinq membres nommés au concours; leur séjour en Grèce est de deux ans; ils doivent faire des excursions scientifiques dans l'ancien monde grec, et envoyer chaque année un mémoire à l'Académie, sur un sujet d'histoire, de géographie, ou d'archéologie grecque. — **Justice.** *Cour des comptes*, *Cour de cassation* ou Aréopage, quatre *Cours royales* (d'appel), à Athènes, Patras, Nauplie, Corfou; dix tribunaux de première instance; trois tribunaux de commerce; cent vingt justices de paix; un jury; les codes sont calqués sur les codes français. — **Cultes.** L'immense majorité (1640000) appartient à l'*Eglise schismatique* d'Orient ou *orthodoxe*, qui est divisée en 4 patriarcats (Constantinople, Jérusalem, Antioche, Alexandrie). La Grèce a 11 archevêchés et 13 évêchés; la direction de l'Eglise est entre les mains d'un Saint-Synode de cinq membres. — **Armée.** Service militaire obligatoire de 20 à 50 ans. Durée du service : 3 ans dans l'armée active; 7 ans dans la

réserve; 10 ans dans l'armée territoriale, et 10 ans dans la réserve de la territoriale (27 500 hommes). — **Marine.** Les Grecs sont d'excellents marins; la flotte a 2 cuirassés à vapeur, 2 corvettes à vapeur, 6 canonnières, 2 bâtiments à vapeur, 3 voiliers, avec 68 canons et 1 500 hommes d'équipage. Les principaux établissements de la marine sont dans l'île *Poros*, au sud du golfe d'Egine. — **Monnaies** (Argent). *Drachme* = 1 franc, divisée en 100 *lepta;* pièces de cuivre de 1, 2, 5 et 10 lepta. (Or) : *Tessaradrackmon* = 40 francs; *Icosadrackmon* = 20 francs; *Decadrakmon* = 10 francs; *Pentadrackmon* = 5 francs. Les monnaies étrangères circulent dans le royaume. — **Poids et mesures.** *Ocque* = 1 280 grammes; *stade* = 1 kilomètre; *pic* de 10 *palmes* = 1 mètre; *stremma* — 1 000 pics carrés ou 10 ares. Le *gramme* est devenu l'unité de poids, et le *litre* la mesure de capacité principale. — **Budget** (1884). *Recettes :* 86 123 000 dr. ou francs; *Dépenses:* 85 814 000 drachmes. *Dette publique:* 467 909 000 dr.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

L'Eurotas et le Taygète.

« L'Eurotas est un joli ruisseau, plus resserré que l'Alphée dans ses rives et bordé d'un rideau d'arbres qui me rappelait nos agréables rivières de France. Seulement, ce ciel d'avril était plus pur, plus bleu, plus chaud que le nôtre; aux saules, aux aunes et aux peupliers se mariaient avec une richesse de végétation et de couleurs que je n'ai jamais vue nulle part, même sur le Vulturne et sur l'Anio, de jaunes platanes, des arbres de Judée, des genêts et des aubépines en fleurs, des myrtes, des grands lauriers-roses, les célèbres roseaux que les poètes anciens ont si souvent chantés, et toutes les petites plantes que nous admirions depuis trois jours. Il faut dire aussi que le petit fleuve coule en cet endroit entre de grandes roches, tantôt verdoyantes, tantôt déchirées et jaunies par le soleil.

» Nous étions dans la vallée de Sparte, vallée délicieuse, d'une richesse et d'une fécondité incomparables, traversée par de jolis ruisseaux ombragés, qui apportent à l'Eurotas les neiges et l'eau des sources du Taygète, et couverte ou plutôt chargée d'une véritable forêt de mûriers, d'oliviers et d'orangers, sur une largeur d'une grande lieue depuis la montagne jusqu'au fleuve, et sur une longueur de six lieues depuis les rochers du fond jusqu'aux petites montagnes que l'Eurotas traverse pour se jeter dans la mer. Quelques grands peupliers, quelques cyprès, quelques platanes, quelques chênes, s'élèvent en bouquets au-dessus de ces grands vergers. Sparte occupait un espace immense près des rives du fleuve; il n'en est resté que des ruines

[redacted]

informes; et sous la domination franke, vénitienne et turque, la population de la vallée s'était transportée au pied du Taygète, dans la jolie ville de Mistra...

» ... La nature d'un pays, son climat, les lignes de l'horizon, la lumière qui les éclaire, le voisinage de la mer, des fleuves ou des montagnes, exerce sur les mœurs d'un peuple, sur son développement intellectuel, commercial et politique une influence immense. C'est donc apprendre à connaître un peuple que de vivre où il a vécu et de respirer l'air qu'il respire. Souvent la nature d'une contrée est plus instructive que les ruines... A Sparte les monuments antiques ont disparu; et sur les collines que couvrait la ville, c'est à peine s'il reste les murs d'appui d'un théâtre, et des débris de colonnes épars auxquels l'archéologie n'a pu donner un nom. Athènes a conservé d'illustres débris de sa grandeur; si son golfe et ses montagnes aident à faire comprendre son histoire, le Parthénon dit encore ce qu'elle était. A défaut de ces témoignages, Sparte revit pour nous dans deux choses : un petit fleuve qui arrose une vallée, et une montagne qui la domine; l'un gracieux, verdoyant, couvert de fleurs, et l'autre âpre, sauvage et grandiose. Aucune transition n'adoucit le contraste, et des orangers séculaires fleurissent au pied des rochers immenses que couronnent des neiges éternelles.

» J'ai vu l'Eurotas depuis ses sources jusqu'à son embouchure, sur une longueur de 16 ou 20 lieues. Son lit se dessine au pied des derniers escarpements du Taygète et suit la même direction que cette chaîne de montagnes dont la masse principale sépare la vallée de l'Eurotas de la vallée du Pamisus, et dont les prolongements méridionaux vers le cap Ténare et les contrées sauvages du Magne séparent le golfe de Laconie du golfe de Messénie... Il faut bien se faire à l'idée que ni l'Alphée, ni l'Eurotas, ni aucune des rivières de la Grèce ne ressemblent à la Moselle, qui, dans ses eaux basses, jamais ne montre les sables sur lesquels elle coule : ce sont des torrents, des lits larges, qui offrent aux yeux moins d'eau que de buissons et de fleurs, et qui, dix fois dans l'année, après les terribles orages que décrit l'épopée antique, s'emplissent jusqu'aux bords de flots jaunâtres. Alors le fleuve emporte tout sur son passage; il entraîne dans sa course impétueuse les arbres déracinés, et plus d'une fois, comme dans les descriptions très exactes de Virgile, les troupeaux et les bergers; mais la nuit vient, l'orage se calme, les eaux s'écoulent, et quand le soleil reparaît à travers

les nuages, il ne reste de ce fléau redoutable qu'un aimable ruisseau qui murmure à l'ombre des platanes peuplés d'oiseaux. Néanmoins il est en Grèce jusqu'à trois ou quatre fleuves qui, plus fidèles aux traditions classiques que l'Ilissus, recevant aussi le tribut des sources que l'été ne tarit pas, gardent deux ou trois pieds d'eau toute l'année, mais çà et là dans les endroits les plus profonds. L'Eurotas est de ceux-là, et quoiqu'il ne coule plus au Plataniste qu'une faible partie des eaux où se baignaient les jeunes Spartiates ; quoique la vallée de Lacédémone ne puisse plus compter sur l'Eurotas comme sur un rempart, néanmoins c'est encore un fleuve, et qui, comme le Ladon et l'Alphée, mérite bien qu'on descende sa gracieuse vallée et qu'on s'arrête souvent sous les ombrages de ses rives.

» ... Ce qui fait l'originalité de Sparte, plus que l'Eurotas et la luxuriante végétation de la vallée, c'est le Taygète. Le Taygète et le Parnasse sont les plus belles montagnes de la Grèce, mais elles ne se ressemblent pas. Le Parnasse plus régulièrement assis sur sa large base, présente de tous les côtés un profil qui varie peu ; quand on l'a vu de Thèbes, de Sicyone, on peut le reconnaître ; il a aux quatre vents la même poésie et la même majesté ; ces formes nettement accusées sont d'une harmonie parfaite, grandiose sans efforts et sans bizarrerie. Le Taygète étonne davantage, il élève vers le ciel ses pics hardis, plus raides, plus abrupts, plus pittoresques peut-être que les cimes uniformes de la montagne consacrée aux muses... Que j'ai eu de plaisir à voir, au déclin d'une belle journée de printemps, le soleil se coucher derrière ces masses noires, qui empruntaient au crépuscule un singulier caractère d'austérité ! C'est alors que l'ancienne Sparte m'apparaissait avec ses mœurs farouches, son courage indompté, ses lois inexorables. Ce gracieux fleuve, ces terres fécondes, les ombrages de ces vergers devaient préparer les Spartiates aux douces vertus de la paix ; c'est le Taygète qui leur communiqua quelque chose de l'âpreté de ses rochers couverts de neige. » (Eug. GANDAR [1], *Lettres et Souvenirs d'enseignements*, t. I[er], p. 357-377 ; Paris, 2 vol. in-8°, Didier.)

1. M. Gandar, né en 1825 au Neufour (Meuse), mort en 1868, élève de l'École normale supérieure et de l'École d'Athènes (1847-49), professeur de rhétorique au lycée de Metz (1849-55), professeur aux Facultés de Grenoble et de Caen (1855-60), maître de conférences à l'École normale (1861), professeur de littérature française à la Sorbonne (1862-68), a laissé une thèse sur *Ronsard, imitateur d'Homère et de Pindare* (1854, in-8°) ; — *Bossuet, orateur* (1866, in-8°) ; — *Choix de Sermons de Bossuet* (in-8°, 1867) ; — *Lettres et souvenirs d'enseignement* (1869, 2 vol. in-8°). — Voy. sur Gandar, un art. de Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. XII.

[redacted]

Le Magne et les Maïnotes. — Au pied de l'imposant et sombre massif du mont Taygète ou *Pentedactylon*, ainsi nommé par les Grecs à cause de ses cinq sommets presque inaccessibles et souvent couverts de neiges, s'étend vers le sud la sauvage contrée du Magne, jusqu'au promontoire aigu dont la pointe s'appelle le cap Matapan. « Les côtes du Magne, « rongées, découpées, fouillées profondément par les flots trop fameux » dans les annales de la piraterie, offrent un aspect terrible et désolé. Des » rochers à pic, complètement arides, torréfiés par un soleil brûlant, » semblent interdire aux navigateurs l'abord de ce dangereux pays; les » anfractuosités du roc recèlent çà et là de petits villages, nids d'aigles » suspendus sur les précipices, hérissés de forteresses anciennes, les unes » démantelées, les autres encore debout. La physionomie de cette contrée » n'est pas moins sévère à l'intérieur. Le district qui termine le Magne vers » la mer offre une véritable image du chaos. On dirait que la main des » cyclones a bouleversé, ravagé ce coin du monde. Nulle trace de végé- » tation; quelques maigres troupeaux broutent seulement çà et là, au bord » des précipices vertigineux, une mousse rougeâtre pénétrée de saveurs » salines. Ce district est désigné sous le nom de *Kakovouni*, la mauvaise » montagne, ou *Kakovouli*, la terre du mauvais conseil, sinistres appella- » tions que justifient la nature des lieux et les mœurs féroces, les instincts » de brigandage des redoutables tribus disséminées sur ces roches incultes. » Les Maïnotes se regardent comme les descendants directs des Spartiates, » Il n'en est pas un, du plus fier au plus humble, qui ne prétende remonter » par une filiation directe aux enfants de Lycurgue et de Léonidas. » (E. Yéméniz, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1868).

Il est certain que, fuyant les invasions des Slaves, des Bulgares et des Albanais, pendant la dernière période de l'empire grec, les habitants de Sparte se retirèrent au sein des cavernes et des rochers du Magne. Ils y rencontrèrent les débris des tribus messéniennes qu'ils avaient eux-mêmes persécutés, et réconciliés par le malheur commun, ils formèrent un seul peuple et repoussèrent avec succès les assauts des barbares. Les guerriers du Maina, protégés par la nature même du pays autant que par leur indomptable courage, se conservèrent ainsi purs de tout élément étranger, et quand vint le jour de la grande insurrection hellénique, combattirent avec fureur contre les tyrans de la Grèce. Mais les Maïnotes, dans la Grèce émancipée, continuèrent à vivre isolés dans leurs montagnes, exerçant la piraterie sur les côtes, et le brigandage en Messénie, dans les gorges du Taygète et jusque sur les plateaux d'Arcadie. Ils ont été longtemps la terreur du Péloponèse, où leurs exploits sont devenus légendaires : la *vendetta* est leur passion dominante, et quand ils ne guerroient pas au dehors, ils engagent souvent entre eux des luttes implacables. « La population du Magne, douée d'une vigueur et » d'une énergie exceptionnelles, est appelée à devenir une pépinière de » soldats et de marins incomparables, le jour où elle saura comprendre » la liberté sous d'autres formes que celles du brigandage et de la » piraterie. »

Aigion; types et costumes de province.

« Le costume national se rencontre de jour en jour plus rarement à Athènes; dans les petites villes, au contraire, une grande

[redacted]

partie des habitants a conservé fidèlement les anciennes traditions. C'est un dimanche, le matin, qu'il faut se promener dans les rues d'Aigion pour voir les Grecs parés dans tout leur éclat. On est frappé d'un luxe, d'une variété de costumes vraiment étonnants, quand on considère que c'est là parfois toute la richesse de ceux qui les portent.

» On connaît la foustanelle, sorte de jupon de coton blanc aux mille plis, serré à la taille : c'est la seule partie de l'habillement qui soit la même pour tous : elle ne supporte aucun ornement, et il serait impossible de distinguer la foustanelle d'un palikare de celle d'un paysan, si l'une n'était généralement propre, l'autre, au contraire, toujours sale, et destinée à servir alternativement de mouchoir ou de serviette. La ceinture seule, toujours en soie, est plus ou moins large ou longue, ou brodée d'or. Le gilet, droit ou croisé, est en velours noir ou en soie de différentes couleurs, orné de boutons ronds en rapport avec l'étoffe et brodé de toutes les variétés possibles de soutaches. Une veste courte, arrondie aux coins, découvre le devant du gilet, et tantôt, — dans les costumes de gala, — laisse le cou libre, tantôt s'attache par un double bouton. La veste est la plus riche partie du costume ; les côtés et le dos sont couverts de broderies de soie, d'argent ou d'or entremêlées. Quelques riches personnages en portent dont l'étoffe est absolument cachée sous les galons et les passementeries d'or ; un pareil costume coûte 2 000 drachmes (environ 1 800 francs). De longues manches ouvertes, également brodées, pendent le long du bras, laissant à découvert la soie de la chemise. Les guêtres tombant sur un brodequin verni, et montant un peu au-dessus du genou jusqu'au caleçon de soie, sont de la même étoffe que la veste, avec les mêmes broderies ; on les serre au-dessous du genou par des jarretières de soie tissée qui sont presque toujours de petits chefs-d'œuvre de travail et de finesse. La coiffure est pour tous la même, c'est le fez ; elle ne varie que par la richesse du gland, qui est en soie noire ou bleue, ou en or, attaché quelquefois par une agrafe de diamants.

» Les paysans portent un costume différent, mais non moins original. La veste, le gilet, les guêtres ou *scaltses* sont en flanelle blanche brodée de soie ou de soutache de laine rouge ou bleue. Ils ont conservé la vraie chaussure grecque, les *tsarouchia*, sorte de souliers à la poulaine, en cuir de Russie, piqués de soie jaune rouge ou bleue, et terminés au bout et sur les côtés

[redacted]

par des touffes de soie., Ils ont toujours une ceinture (*thilaki*), également en cuir de Russie, très large sur le devant, et divisée en plusieurs poches, dans lesquelles ils passent de longs poignards, des pistolets à pierre et toutes les armes qu'ils possèdent; ils y suspendent en outre des munitions et leur nécessaire de fumeur. Les bras sont nus sous les manches de la chemise et de la veste, et souvent au lieu du fez, ils adoptent pour coiffure un mouchoir de soie. En hiver, ils ont un grand manteau court en laine grise, à longs poils et grossièrement brodé de passementerie de couleur.

» Les costumes des femmes à la ville n'ont été conservés que par un petit nombre; on les a sacrifiés aux modes de Paris, et ceux qu'on voit encore à Aigion sont fort laids. Ils se composent d'une jupe de soie ou popeline claire, longue et large, comme celles qu'on portait en Europe il y a une quinzaine d'années, d'une veste analogue à celles dont se parent les hommes et d'un fez. Cet assemblage forme un contraste choquant et du plus mauvais effet. On trouve pourtant encore dans certains villages, particulièrement à Delphes, au pied du mont Parnasse ou chez quelques paysannes, des costumes qui ont gardé tout leur caractère. Plus riches encore que ceux des hommes, ils forment un trésor de famille et se transmettent de génération en génération. Les jeunes filles aux longues nattes noires tombant sur leurs épaules s'en parent les jours de grandes solennités. Aux noces, par exemple, elles portent une chemise de soie très longue qui forme robe, serrée à la taille par une agrafe d'argent; un tablier aux vives couleurs, attaché sous la ceinture, descend jusqu'à la cheville; un manteau long, ouvert sur le devant, tombant droit, sans manches, laisse dégagés la poitrine, l'agrafe et le tablier. La chemise entr'ouverte sur la gorge, est fermée par des boucles de pierreries ou de métal ciselé et couverte de riches ornements. Des colliers de médailles antiques ornent le cou, le front, les cheveux, et retiennent un voile merveilleusement brodé.

» ... On parle beaucoup de la beauté des Grecs, et j'étais arrivé imbu de préjugés dont j'ai dû rabattre la meilleure partie. Les hommes sont beaux dans toute l'acception du mot, aussi beaux que devaient l'être autrefois les modèles des Praxitèle et des Phidias. Leurs yeux sont grands, noirs comme du jais, avec des reflets de velours ou de feu; de longs cils soyeux adoucissent leur regard et donnent à leur physionomie quelque chose de rêveur et de mélancolique. Ils ont les dents blanches, petites,

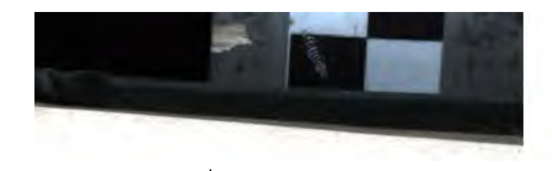
bien rangées, un profil fin et régulier, un teint mat, pâle et vigoureux, une taille droite, élégante et fière à la fois : ils savent marcher, et le moindre d'entre eux, vêtu de son brillant costume, réalise en lui un type accompli de beauté et de distinction. » (Baron D'ESTOURNELLES DE CONSTANS, *la Vie de province en Grèce*, chap. I ; Paris, in-18, 1878, Hachette.)

L'Acropole. — Le Parthénon. — Les Propylées[1].

« On monte à l'Acropole par une pente qui contourne les flancs des rochers et les vieux murs de la citadelle athénienne

---

1. L'Athènes antique offre encore aujourd'hui, malgré les dévastations du temps et surtout des hommes, la plus merveilleuse collection de monuments qu'on puisse admirer. La plupart datent de l'époque de Périclès. Son *ministre des beaux-arts et des travaux publics* était Phidias qui avait sous ses ordres une pléiade d'artistes incomparables : Mnésiclès, qui construisit en marbre pentélique, dans l'étroite ouverture donnant accès à l'Acropole, les portiques grandioses et l'escalier monumental des Propylées, comme un vestibule digne des chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture de l'Acropole ; Callicratès et Ictinos, les architectes du Parthénon ; les sculpteurs Alcamène, Agoracrite, Crésilas, Critios, Nésiotès, Hégias, etc., les uns rivaux, les autres disciples de Phidias, qui partagèrent l'exécution des frontons, de la frise et des métopes. Le maître s'était réservé spécialement la statue colossale de Minerve, toute d'or et d'ivoire, qui ornait l'intérieur de la Cella ; cette statue avait 12 m. de hauteur ; il y avait employé trois millions d'or, sans parler de l'ivoire et de la main d'œuvre. Le Parthénon s'élevait sur le plateau même de l'Acropole, non loin du temple de l'Erechtheion ; tous deux sont encore debout, mais affreusement mutilés. Quant aux autres monuments, et aux innombrables statues consacrées aux dieux ou aux héros, il n'en reste que des débris informes qui jonchent le sol. Le Parthénon, les Propylées, l'Erechtheion, étaient encore à peu près intacts au dix-septième siècle. En 1656, les Turcs avaient fait des Propylées un dépôt d'armes et de poudre, et l'aga y avait installé son harem. La foudre y mit le feu ; et le monument fut en partie détruit. En 1687, les Turcs établirent un autre magasin à poudre dans le Parthénon ; les Vénitiens l'assiégèrent, et une bombe alluma la poudre et fit sauter le monument. Le général vainqueur, Morosini, « continua une destruction qui n'avait plus les nécessités de la guerre pour excuse. Par son ordre, on enleva du fronton les chevaux et le char de Minerve, si admirablement conservé que les voyageurs les plus indifférents en parlaient avec enthousiasme. L'opération fut si mal conduite, que tout le groupe tomba et se brisa sur le rocher. » A ces actes de vandalisme, d'autres succédèrent. Le comte de Choiseul-Gouffier ayant eu l'imprudence de rapporter en France un seul morceau de la frise du Parthénon, qui était depuis longtemps détaché et gisant, lord Elgin s'autorisa perfidement de cet exemple pour compléter systématiquement le pillage et la ruine de ces sanctuaires de l'art antique. Il enleva une des statues du portique des caryatides de l'Erechtheion, au risque de faire écrouler le portique tout entier, et plus de 200 pieds de la frise et presque toutes les statues des frontons du Parthénon. « Les métopes furent arrachées de leurs coulisses, et le marteau fit voler en éclat les triglyphes et les corniches, on emporta en outre des fragments d'architecture, tambours de colonne, chapiteaux, entablement, etc., etc. » Le tout alla orner à Londres les galeries du Musée Britannique. (Voy. sur toutes ces questions, *la Topographie d'Athènes*, par le colonel Leake, et l'ouvrage de M. Phocion Roque, *Athènes* (Plon, 1876) ; et surtout les belles études sur *l'Acropole d'Athènes*, de M. Boulé (Paris, 2 vol. in-8°, 1851), qui font le plus grand honneur à l'œuvre de restauration et de conservation de l'archéologie française.



Ruines d'Athènes.

à travers une double rangée d'arbres verts, de palmiers et d'aloès. La poussière tourbillonne là par gros nuages dès qu'il y a du vent; bien qu'on se dise que c'est la poussière de vingt siècles, on la trouve un peu épaisse, et l'on arrive avec plaisir devant la petite porte qu'un gardien soupçonneux ouvre moyennant une rétribution légère. On passe sous une voûte, et l'on est au bas d'une pente couverte d'herbes folles et de fragments de marbre. Devant moi, à droite, se dresse un escalier de pierre: — quelques degrés parallèles s'élèvent également à gauche sur cette éminence. En haut, sur le terre-plein, plusieurs marches de marbre règnent sur toute la largeur de l'esplanade devant une double rangée de colonnes de marbre blanc: ce sont les Propylées.

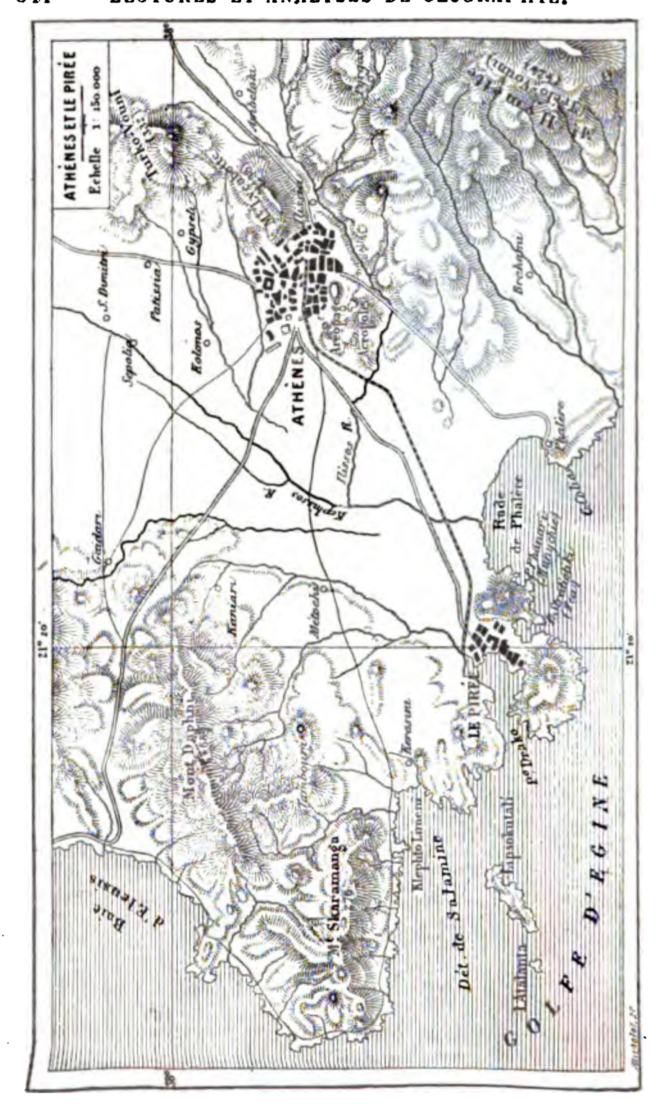
» Il me semble que ce qu'on éprouve au premier abord devant le vestibule de l'Acropole, c'est le sentiment profond, amer, douloureux de la ruine. Les frontons de Mnésiclès ont disparu, les morceaux de marbre jonchent le sol, les colonnes au milieu des débris se dressent avec une majesté triste. Tout est renversé alentour d'elles: leurs chapiteaux et leurs architraves sont tombés par terre; elles élèvent mélancoliquement au-dessus des ronces et des broussailles de la colline leurs bases ébréchées par l'impiété du temps et des hommes et leurs sommets découronnés. Mais, plus on les contemple, et plus on se détache des pensées qui saisissent au premier coup d'œil: on enveloppe alors d'un regard la façade et les deux ailes, on comprend une harmonie qui s'impose à l'âme avec une autorité souveraine. Ce n'est plus la forme qu'avait rêvée l'artiste, c'est une beauté nouvelle, étrange, faite de la pensée primitive du maître et de la solennité de l'abandon, des ruines, de la solitude. Les colonnes blanches, privées de leurs frontons, de leurs bas-reliefs, des statues dont elles étaient entourées, debout sous le soleil qui les fait resplendir aujourd'hui comme autrefois, apparaissent avec une prestigieuse sérénité.

» Dans l'aile gauche des Propylées s'ouvre une salle désignée sous le nom de Pinacothèque. Autrefois, dit-on, des tableaux y étaient suspendus; peut-être les chefs-d'œuvre de Zeuxis, le dessinateur dont nul artiste grec n'a égalé la précision savante, de Parrhasius, le coloriste hardi, d'Apelles, qui plus tard avait réuni le style et la vivacité brillante de ses devanciers, ont-ils couvert ces murailles aujourd'hui froides et nues. On y a rassemblé de nombreux fragments de statues: ici des têtes dont



Ruines d'Athènes. (Le Parthénon.)

[redacted]


ATHÈNES ET LE PIRÉE
Echelle 1: 150 000
ATHÈNES
LE PIRÉE
Rade de Phalère
Baie d'Eleusis
GOLFE D'EGINE
Mt Skaramanga
Mont Daphni
Kolonos
Patissia
S. Dimitri
Sepolia
Ilissus R.
Kephissos R.
Acropole
Phalère
Keratsini
Pte Drako
L'Atalante
21° 20'

[redacted]

l'expression a disparu dans la catastrophe qui les a mutilées; là des torses drapés, il est vrai, avec cet art merveilleux qui adapte au corps les plis légers; mais que vaut le torse lorsque la tête a péri? que valent sans le corps et la figure ces bras charmants qu'on voudrait voir soutenant les urnes et les corbeilles sur le front des canéphores, ou ralliant, d'un geste pudique, les ondulations de la chlamyde des vierges athéniennes? Dans ce musée bizarre, pas une statue intacte, pas une œuvre émouvante : je ne vois que les restes épars des sanctuaires ravagés.

» Nous traversons le portique et nous entrons en pleine lumière, sous le vaste ciel. Nous voici au sommet de la colline d'où l'on découvre l'étendue azurée de la mer, la campagne de l'Attique, l'Hymette couvert d'arbustes sauvages, le Parnès et sa chaîne assombrie, le Lycabète et ses rochers aigus, Athènes et ses maisons blanches, la route de Marathon et celle d'Eleusis qui se dérobent dans les replis des montagnes, et au loin les harmonieux profils du Pentélique. C'est dans la clarté diffuse qu'on voit soudain devant soi la plus merveilleuse et la plus terrible des ruines, le Parthénon foudroyé par les Vénitiens, dégradé par les Turcs, dépouillé par lord Elgin, victime des hommes, victime du temps, à demi renversé, portant partout la trace de quelque agression sacrilège, encombré de fragments, comme si le plus formidable tremblement de terre s'était acharné à amonceler les uns sur les autres les frontons brisés et les statues en poussière; et cependant, élevant dans l'azur son fronton et les restes de sa colonnade avec une telle majesté qu'on s'arrête tout à coup frappé d'admiration comme l'ont fait depuis deux mille ans tous les hommes civilisés qui se sont trouvés à cette place où nous sommes, devant ces colonnes roussies par le soleil, et qui se sont, comme nous, respectueusement inclinés devant la vision de l'incomparable beauté.

» Le plan du Parthénon était simple : une façade de huit colonnes, et sur les côtés une galerie qui n'en compte pas moins de dix-sept; à l'intérieur, la *cella* ou temple proprement dit, où se trouvait la colossale Minerve de Phidias, la merveille d'ivoire et d'or, et, derrière la cella, l'*opisthodome*, qui renfermait le trésor de la république. Sur le fronton oriental, les groupes de Phidias et de ses disciples, les Alcamène et les Agoracrite, les Nésiotès et les Peonios, admirables artistes dont la gloire du maître a pour ainsi dire absorbé la gloire. Parmi ces statues, les unes ont été absolument détruites, les autres sont mutilées et

[redacted]

méconnaissables; les plus belles sont la richesse du Musée de Londres, Cérès et Proserpine, l'Hercule, l'Iris, les trois Parques, l'éternel enseignement des sculpteurs. Sur la frise de la *cella*, se déroulait la procession des Panathénées; sur le fronton occidental, les mêmes statuaires avaient représenté la lutte de Neptune et de Minerve; de toutes les figures de ce vaste ensemble, deux seulement sont demeurées, celles de Cécrops assis et de sa fille Aglaure, agenouillée devant lui. Les métopes des frises ont eu la même destinée : celles-ci sont à Londres, celles-là sont dégradées à tel point qu'on n'en peut même reconnaître les formes et l'ordonnance; toutes les colonnes de droite sont tombées; dans la partie qui subsiste, pas un ornement, très peu des savantes combinaisons de l'architecte, aucune des œuvres des statuaires qui aient survécu; mais elle n'est égalée par aucun monument au monde et reste la constante révélation de la puissance et de la grâce de l'idéal. » (Ch. de Mouy, *Lettres du Bosphore*, XX; Paris, 1879, Plon.)

2° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

About (E.). *La Grèce contemporaine.* — (Paris, 1855, in-18, Hachette.) — *Mém. sur l'île d'Egine.* — (*Arch. des Missions*, 1re série, t. III.)

Aldenhoen (F.). *Itinér. descr. de l'Attique et du Péloponèse.* — (Athènes, 1841.)

Belle (H.). *Trois années en Grèce*, av. grav. et carte. — (Paris, in-18, 1881.)

Beulé. *L'Acropole d'Athènes.* — (Paris, 1861, in-8°, Didot.) — *Etudes sur le Péloponèse.* — (Paris, in-8°, 1855.) — *Fouilles et découvertes.* — 2 vol. in-8°, 1873.)

Bory de Saint-Vincent. *Voyage de la Commission scientifique de Morée.* — (Paris, 1836, in-8°, av. atlas.)

Breton (E.). *Athènes écrite et dessinée; Voyage dans le Péloponèse.* — (1868.)

Buchon. *La Grèce continentale et la Morée.* — (Paris, 1856, in-18.)

Bursian. *Geographie von Griechenland.* — (Leipzig, 2 vol. in-8°, 1871.)

Chenavard. *Voyage en Grèce et dans le Levant.* — (Paris, 1859, in-f°.)

Choiseul-Gouffier. *Voyage pittoresque en Grèce.* — (4 vol. in-f° et atlas, 1812.)

Cordella. *Le Laurium.* — (Marseille, 1872, in-8°, Cayer.)

Davesiès de Pontès. *Notes sur la Grèce.* — (Paris, 1863, in-18, Lévy.)

Dugit (E.). *De insula Naxo.* — (Paris, 1867, in-8°.)

Estournelles de Constant. *La vie de province en Grèce.* — (Paris, in-18, 1878.)

Foucart. *Péloponèse, Grèce du Nord.* — (Paris, in-4°, 1872-74.)

Fouqué (F.). *Santorin et ses éruptions;* 61 pl. et fig. — (Paris, 1879, in-4°.)

Gandar. *Lettres et souvenirs.* — (Paris, 2 vol., 1869, Didier.)

Gell. *Itinerary of the Morea.* — (2e éd., Londres, 1827, in-18.)

Girard (B.). *La Grèce en* 1883. — (Paris, 1884, in-8°, Berger-Levrault.)

Guérin (V.). *Descr. des îles de Patmos, de Samos, Rhodes.* — (Paris, in-8°, Durand.)

Heuzey. *Le mont Olympe et l'Acarnanie.* — (Paris, 1860, in-8°, F. Didot.)

Isambert (E.). *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient; Grèce et Turquie d'Europe.* — (Paris, 1873, in-18. Hachette.)

Jebb. *Modern Greece.* — (Londres, 1880.)

Lacroix (L.). *Les îles de la Grèce.* — (*Univ. pittoresque;* Paris, 1850, in-8°.)

Landron. *Voyage archéologique en Grèce.* — (Paris, 1857, in-f°, F. Didot.)

[redacted]

Le Bas. *Voyage archéol. en Grèce et en Asie Mineure.* — (Paris, 1868, in-4°.)
Mure. *Journal of a tour in Greece and the Ionian Islands.* — (2 vol., 1842.)
Pittakis. *L'ancienne Athènes.* — (Athènes, in-8°, 1835.)
Pouqueville. *Voyage en Grèce.* — (Paris, 5 vol. in-8°, 2° éd., 1837.)
Puillon-Boblaye. *Recherches géogr. sur les ruines de la Morée.* — (In-4°, 1830.)
Rey (Et.). *Voyage pittoresque en Grèce.* — (Lyon, 1868, 2 vol. in-f°.)
Roque (Phocion). *Topographie d'Athènes,* d'après le colonel Leake; ouv. trad. de l'anglais, et mis au courant des découvertes récentes. — (Paris, 1869, in-18.)
Ross. *Reisen and Reise routen durch Griechenland.* (IV, Berlin. 1841.)
Salvator (Prince Ludwig). *Eine Spazierfahrt im Golfe von Korinth,* ill. — (Prague, 1876, in-4°.)
Schaub (Ch.). *Excursion en Morée en 1840.* — (Genève, 1850, in-8°.)
Schliemann (H.). *Ithaque, le Péloponèse, Troie, Mycènes;* grav. et cartes. — (Paris, in-8°. Reinwald.)
Wordsworth. *La Grèce pitt. et hist.,* tr. de Regnault. — (Paris, 1845, in-8°.)
Yemeniz (E.). *Paysages grecs; la vallée de Lacédémone.* — (Lyon, 1875, in-8°.)
— *Voyage dans le royaume de Grèce.*

Alglave (E.). *La Grèce agricole.* — (*Rev. scient.,* 29 mars 1879.)
Bazin. *Mémoire sur l'Etolie.* — (*Arch. des Missions,* 2° série. t. Ier.)
Benoit. *Santorin; Délos.* — (*Arch. des Missions,* 2° série, t. Ier, 1864.)
Bertrand, Mézières et Beulé. *Voyage dans le Péloponèse.* — (*Acad. des inscr.,* t. III.)
Burnouf. *Lac Copaïs, Pnyx, Propylées.* — (*Arch. des Missions,* t. Ier). — *D'Athènes à Corinthe.* — (*Nouv. Ann. des voyages,* 1856.)
Clarinval. *Une excursion dans le Magne en 1833.* — (*Rev. polit. et litt.,* 1876.)
Cogordan (G.). *Mycènes et ses trésors.* — (*Rev. des Deux Mondes,* 15 juin 1878.)
De la Coulonche. *Mém. sur l'Arcadie.* — (*Arch. des Missions,* 1re série. t. VII.)
Fontpertuis (de). *La Grèce moderne.* — (*Econom. franç.,* 6 nov. 1880.)
Garnier. *L'île d'Egine.* — (*Rev. de l'Orient,* mai 1857.)
Gauldry (H.). *Une mission géologique en Grèce.* — (*R. des Deux Mondes,* 1857.)
Girard, *Sur l'Eubée.* — (*Arch. des Missions,* 1851, t. II.)
Gobineau (de). *Le royaume des Hellènes.* — (*Correspondant,* 1878.)
Homolle. *L'île de Délos.* — (*Bull. de la Soc. de géog. de Nancy,* 1er trim. 1881.)
Lenormant (F.). *Voyage au volcan de Santorin.* — (*Correspondant,* 1866.)
Mézières. *Le Pélion et l'Ossa.* — (*Arch. des Missions,* 1re série, t. III.)
Meyssonnier. *Notice sur Andros.* — (*Bulletin de la Société de géog.,* 1870.)
Mouy (Ch. de). *Athènes.* — (*Corresp.,* 10 sept. 1876.)
Nolhac (S. de). *Les îles Ioniennes et le golfe de Lépante.* — (*Correspondant.*)
Orcet (G. d'). *Les fouilles de Tanagra.* — (*Rev. brit.,* oct. 1876.)
Proust (A.). *Un hiver à Athènes.* — (*Tour du Monde,* 1er sem. 1861.)
Rhangabé. *Excursion en Arcadie.* — (*Acad. des inscr.,* t. V, 1859.)
Sathas (C.). *Morée, nom moderne du Péloponèse.* — (*Rev. de géog.,* avril 1880.)
Schliemann. *La Grèce primitive* (Mycènes). — (*Rev. scient.,* 13 sept. 1879.)
Sauvage. *Recherches géolog. sur la Grèce.* — (*Ann. des mines,* 4° série, t. X.)
Spoll (E. A.). *Voyage à la grotte d'Antiparos.* — (*T. du Monde,* 1er sem. 1861.)
Terrier. *Mém. sur les ruines de Sunium.* — (*Archives des Missions,* 1868.)

— *Carte de la Grèce, d'après les levés de l'état-major.* (Paris, 1852, 20 feuilles au 1/200 000°.)
Kiepert. *Vandkarte von alt Griechenland.* — (Berlin, 1869, 9 feuilles au 1/500 000°.) *Neuer Atlas von Hellas in den Hellenischen Colonien.* — (Berlin, 15 f^lles^.)
Puillon Boblaye. *Carte de la Morée et des Cyclades* au 1/600 000°. — (Paris, 1833.)
Ubicini. *La grande carte de Grèce par Rhigas.* — (*Rev. de géogr.,* avril 1881.)
Vivien de Saint-Martin. *Royaume de Grèce.* — (Paris, 1879, 1 f^lle^; *Atlas univ.*)

CHAPITRE II

ITALIE (Royaume)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Limites ; aspect ; étendue. — L'Italie, par sa forme allongée qui pénètre profondément dans la mer Méditerranée, occupe le centre de l'Europe méridionale, et s'avance à 112 kilomètres de l'Afrique. Cette situation géographique explique en partie ses doubles destinées : « l'action énergique qu'elle » exerça au dehors, aussitôt que ses habitants ne formèrent qu'un seul » peuple, et quand ses forces furent épuisées et l'union détruite, les » malheurs qui vinrent fondre sur elle de tous les points de l'horizon. » (Victor Duruy). Enveloppée au nord par l'imposante chaîne des grandes Alpes qui, du golfe de Gênes au golfe de Venise, l'isolent de l'Europe, et baignée partout ailleurs par la mer, elle forme une personnalité géographique très distincte La ligne qui la sépare de l'Autriche et de la Suisse, suit les Alpes Centrales jusqu'au *Saint-Bernard* et au col *Ferret;* (voy. p. 309 et 531) : au nord-ouest, du côté de la France, la frontière longe le versant oriental du *mont Blanc*, passe par le *Grand-Paradis*, la source de l'*Isère*, les sommets du *mont Cenis*, de *Fréjus*, du *Tabor*, du mont *Genèvre*, au col d'*Abriès*, au mont *Viso*, aux cols du *Longet* et du *Tende*, et descend vers la mer, à l'est de Menton, parallèlement à la Roya, dont le cours central appartient à la France. Dans cette délimitation des frontières, on n'a pas toujours tenu compte de la séparation des versants et des vallées; il est telle partie du versant français du Var qui appartient à l'Italie, telle vallée italienne annexée au territoire suisse ou autrichien. — A l'ouest, la péninsule italienne est limitée par la mer de *Ligurie* et la mer *Tyrrhénienne;* au nord par la mer *Ionienne;* à l'est, par l'*Adriatique* (1 400 kilom. de frontières continentales, 3210 de frontières maritimes; en outre le pourtour de ses îles mesure 3128 kilom.).

Situation astronomique. — Entre 36° 40' et 46° 40' lat. N.; et entre 4° 10' et 16° 8' long. E.

Climat. — Malgré le charme du climat et la beauté générale du ciel, les contrastes de température se font sentir en Italie, parfois avec rudesse. Les extrêmes de chaud et de froid présentent de grands écarts, surtout dans les vallées des Alpes. L'atmosphère de la plaine padane est très humide (2 m. d'eau dans les Alpes); les côtes de l'Adriatique sont plus salubres que le littoral toscan exposé à la mal'aria; la température hivernale est assez élevée dans les sites privilégiés, comme le lac Majeur et Venise. La campagne romaine est insalubre, le climat délicieux dans le pays Napolitain. En Sicile où les gelées sont inconnues et la neige rare, les vents dominants sont salubres, mais le siroco y souffle quelquefois. La Sardaigne, à cause de ses marécages, a un climat malsain. (Température extrême d'hiver et d'été : Turin — 15° et + 35°; Milan, — 12° et + 37°; Venise, — 8° et

[redacted]

+ 34°; Gênes — 4° et + 34° ; Florence — 11° et + 39°; Rome — 6° et + 36°; Naples — 4° et + 37°; Palerme — 0° et + 41°; Cagliari — 2° et + 36°).

Littoral; îles. — Mer Tyrrhénienne. Le littoral génois commence à l'est de Menton, et jusqu'à la Spezzia décrit une courbe rentrante, bordée de promontoires rocheux et de plages délicieuses, semée de villes, villages, maisons de plaisance et établissements industriels qui se suivent presque sans interruption. Dans la partie occidentale ou *Riviera di Ponente*, sont les ports de Vintimiglia, San Remo, Porto Maurizio, Oneglia, Albenga, Finale, Savona; dans la partie orientale: Gênes, rivale de Marseille, Rapallo, Chiavari, Lavagna, les caps *Portofino* et *Porto Venere*, promontoire de marbre noir qui portait jadis un temple de Vénus, et qui domine l'île de *Palmaria* et la belle rade militaire de la Spezzia, le « Toulon » italien. — De l'embouchure de la Magra, **le littoral toscan** s'étend jusqu'à la lagune de *Burano*, couvert de terres alluviales et de marécages malsains (les Maremmes); les ports d'Avenza, Viareggio, Livourne, toujours menacé par les boues, de Baratto, Piombino, San Stefano; les promontoires de Piombino et Argentaro en rompent seuls la monotonie; en face, sont les îles *Gorgona*, *Capraja*, l'île d'*Elbe*, et les îlots *Pianosa*, *Formica*, *Troja*, *Monte Cristo*, *Giglio*, *Giannutri*. — Le **littoral romain** dessine jusqu'au *Monte Circelio* quatre flexions régulières marquées par le cap *Linaro*, au nord duquel est Civita-Vecchia, le port de Rome, par l'embouchure du *Tibre*, le promontoire de *Porto-d'Anzio* et la pointe d'*Astara;* c'est une zone de plaines basses et de marécages empestés (marais Pontins) entrecoupés de dunes sur la côte. — La mer creuse des golfes profonds dans le **littoral napolitain et calabrais,** de Terracine au cap *dell'Armi :* golfe de *Gaëte*, entre le mont Circello et le cap *Misène;* golfe de *Naples*, entre le cap Misène et le cap *Campanella*, extrémité de la chaîne de San Angelo; golfe de *Salerne* de ce cap à la pointe *della Licosa*. Au large des deux premiers de ces golfes se développe une chaîne d'îles volcaniques, *Capri*, *Ischia*, *Procida*, *Ventotene* (Panditaria), *San Stefano*, *Palmarola*, *Zannone*, débris de volcan démoli par les vagues. — Au nord de la péninsule des Calabres s'ouvre le golfe de *Policastro*, et se suivent les ports de Belvedere, Cetraro, Paola; la baie de *Santa Eufemia* avec le port du Pizzo; et l'échancrure qui va du cap *Vaticano* au port de Scylla à l'entrée du détroit de *Messine*. Au large s'étend le groupe volcanique des îles *Lipari* ou *Eoliennes*, les îlots *Ustica* et *Medico*, et la grande terre de *Sicile*. — **Mer Ionienne.** A l'est les caps *dell'Armi* et *Spartivento* (partage des vents), le **littoral méridional** se creuse au golfe de *Squillace* entre la pointe de *Stilo* et le cap *Rizzuto*, qu'une presqu'île dentelée sépare du profond golfe de *Tarente*, jadis parsemé des villes et des colonies florissantes de la Grande Grèce; Tarente est située au fond du golfe, sur une île rocheuse, entre sa petite mer (mare piccolo) et sa grande rade; Gallipoli est bâtie sur un îlot rocheux qu'un pont rattache à la terre ferme; le littoral occidental de la terre d'Otrante se termine au cap *Santa Maria di Leuca*. Le large canal d'*Otrante* conduit dans l'Adriatique. — **Mer Adriatique. Le littoral oriental** est d'abord accidenté; les ports principaux sont du sud-est au nord-ouest: Brindisi, Monopoli, Bari, Bitonto, Trani, Barletta; plus loin s'ouvre au nord des lagunes de l'Ofanto, et au sud du mont Gargano, le golfe de *Manfredonia*. Les lagunes de *Varano* et de *Lesina* bordent le littoral septentrional du massif de Gargano; et la côte se développe régulière et marécageuse, nivelée par les alluvions des rivières, et accidentée seulement par les deux promontoires *della Penna*, au nord de Vasto, et de *Co-*

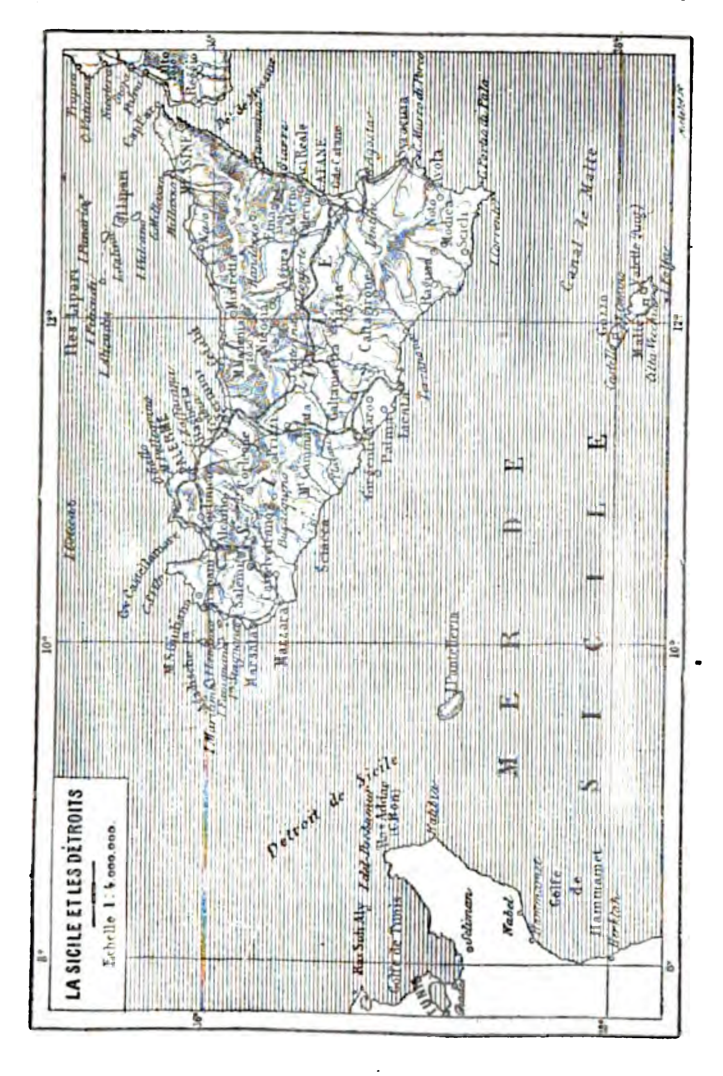
mero près d'Ancône. Le delta du Pô forme un large promontoire vaseux qui avance sans cesse dans l'Adriatique, et qui est flanqué de lagunes immenses : au sud celles de *Comacchio*, découpées par des chaussées d'alluvions, diminuent d'année en année ; au nord sont celles de *Venise*, de *Malamocco* et du *Lido* que les ingénieurs vénitiens défendent contre l'envasement. Cette formation de lagunes et de *lidi*, produite par les fleuves « travailleurs » qui descendent des Alpes, se prolonge vers les bouches de la Livenza, de Tagliamento et de l'Isonzo jusqu'à l'entrée du golfe de Trieste.

Les îles. — Sardaigne. Elle est longue de 245 kilomètres du nord au sud, de l'île *dei Razzoli* au cap *Teulada*, d'une superficie de 23842 kilom. carrés, peuplée de 682000 habitants, y compris les 44 îlots adjacents. Cette grande île, que les Grecs appelaient *Ichnousa* (semelle ou sandale) à cause de sa forme, est située dans la mer Tyrrhénienne, au sud de la Corse dont le détroit de *Bonifacio* la sépare. Elle est à 300 kilomètres de la Sicile, à 187 de l'Afrique, à 195 de Naples. Les côtes orientales sont escarpées et peu accessibles ; au centre se creuse en demi-cercle régulier le golfe d'*Orosi;* au nord le littoral est plus découpé ; la baie de *Terranova* abrite un bon port ; une chaîne d'îlots (Maddalena, Caprera, etc.) se développe en face de la Corse ; à gauche du cap *della Testa* se creuse le grand golfe *dell'Asinara*, flanqué à l'ouest par l'île de ce nom. — Le littoral occidental, plus accidenté, présente les baies *della Caccia*, de *Porto Conte*, et d'*Alghero*, le profond golfe d'*Oristano*, bordé d'étangs et de marécages, et les îles montueuses de *San Pietro* et de *San Antioco*, celle-ci reliée à la Sardaigne par un ancien pont d'une arche. — Au sud, s'ouvre le golfe *di Palmas*, et entre les caps *Spartivento* et *Carbonara* la baie de *Cagliari*, au fond de laquelle se creuse la rade et le port magnifique de la capitale de l'île.

A l'intérieur, la Sardaigne est couverte de massifs montagneux désordonnés, séparés les uns des autres par des dépressions et des vallées, anciens fonds de mer desséchés. Les principaux sont au nord : les chaînes de *Gallura* et *Limbara* (monts Gigantina et Balestreri, 1310 m.). — A l'est la chaîne la plus longue de l'île longe la côte et va du cap *Longo Sardo* au cap *Carbonara* (mont *Alvo*, massif du *Gennargentu* ou mont d'Argent, 1864 m., mont *Spada*, 1620 m.) ; — à l'ouest, sont les monts granitiques de la *Nurra*, de *Marghine*, de *Linas* (1140 m.), de *Punta Severa*. Les anciens cratères de la Sardaigne sont éteints. — Les principaux cours d'eau sont : le *Tirso*, alimenté par les neiges du Gennargentu, qui coule du nord-est au sud-ouest ; — le *Fiume de Bosa*, le seul navigable, le *Samassi*, tributaire du golfe de Cagliari ; le *Flumendosa*, issu du Gennargentu, coulant au sud-est ; le *Coghinas*, venu des monts de Marghine, qui se jette dans le golfe de l'Asinara. Tous ces cours d'eau sont des torrents, qui manquent d'eau l'été ; quelques-uns se perdent dans des marais ou des étangs saumâtres, et n'arrivent pas jusqu'à la mer.

Ile d'Elbe (Elba). — Elle est la plus grande île de l'archipel Tyrrhénien (80 kilom. de circonférence : 24 de l'est à l'ouest, 9 du nord au sud ; 221 kilom. car. ; 22000 hab.). Elle est située en face de Piombino (Toscane) dont elle est séparée par un canal de 8 kilomètres. — L'île d'Elbe est traversée dans sa longueur par une chaîne dont le point culminant est le mont *Capanne*, à l'ouest (1000 m.). La partie orientale n'est qu'un immense bloc de minerai de fer, qui a été exploité dès la plus haute antiquité et qui paraît inépuisable. Les côtes sont escarpées et découpées (caps *della Vita*, au nord ; de la *Calamita*, au sud-est ; *di Campo*, à l'ouest).

[redacted]


LA SICILE ET LES DÉTROITS
Echelle 1 : 4.000.000
Iles Lipari
Détroit de Sicile
Golfe de Hammamet
Canal de Malte
MER DE SICILE
Palerme
Messine
Catane
Syracuse
Marsala
Mazzara
Sciacca
Girgenti
Caltanisetta
Pantelleria
Malte
Golfe de Tunis
Nabel

— L'île possède aussi de l'étain, du plomb, de l'aimant, du marbre, du granit, des ardoises, du kaolin, des salines. Elle produit des vins et des fruits exquis. La pêche du thon et de la sardine forme, avec l'extraction des mines, la principale industrie des habitants. — La capitale est *Porto Ferrajo*, 6000 hab., forteresse et port de la côte septentrionale; les autres localités sont : *Rio*, à l'est, sur les gisements de fer; *Porto Longone*, mouillage de la côte orientale; *Marciana*, à l'ouest, près du mont Capanne, sur la baie de Procchio, célèbre par les pêcheries de thon.

Sicile. — Ancienne *Trinacria* (île aux trois pointes), la Sicile est séparée de l'Italie méridionale par le détroit de Messine (larg. 3 kilom.), ouvert à une époque géologique récente. Elle a 275 kilomètres dans sa plus grande largeur; sa superficie est de 29241 kilom. car.; sa population de 2968000 hab. (en 1882); ses points extrêmes sont les caps *di Faro*, au nord-est; *di Palo*, au sud-est; *Lilibeo*, à l'ouest. — Les côtes du nord sont hérissées de promontoires (caps *Milazzo*, d'*Orlando*, *Cefalu*, *Catalfano;* golfes de *Termini*, de *Palerme*, de *Castellamare*); — à l'ouest, le littoral se prolonge en mer par des bancs de sable et des rochers; là sont les îles *Ægades*, *Favignana*, *Maritimo*, *Levanzo*, dont les parages sont redoutables; — au sud, la côte est régulière, mais les ports rares et dangereux (caps *Granitola*, *San Marco;* île volcanique de *Pantelleria*); — à l'est, les rades sont plus sûres (golfes de *Siracusa*, *Agosta*, *Catane*). — La Sicile est un plateau onduleux, haut en moyenne de 500 mètres, incliné vers le sud. Le long de la côte septentrionale court une haute chaîne qui part du cap di Faro et paraît être le prolongement de l'Aspromonte calabrais; elle renferme les monts *Pelore*, le *Bosco di Caronia*, les monts *Madonia*, revêtus de superbes forêts (pic *Antenna*, 1970 m.), et projette dans la mer Eolienne d'énormes contreforts et de hardis promontoires (monts *Cefalu*, *Catalfano*, *Pellegrino*, énorme rocher qui domine Palerme; caps *di Gallo*, *Santo Vito*, 920 m.; *Santo Giuliano*, 700 m.). De cette chaîne côtière se détachent vers le sud des ramifications moins élevées; tels sont le mont Cammarata, 1580 m., au centre de l'île, entre Termini et Girgenti; la chaîne de *Sori*, au sud-est (mont *Lauro*, à l'ouest de Syracuse, 960 m.). La gigantesque masse volcanique de l'Etna forme un groupe parfaitement isolé, de 150 kilom. de circuit et de 45 de diamètre; son sommet, tour à tour élevé ou déprimé par les éruptions volcaniques, s'élève à 3305 mètres. Les pentes du redoutable volcan, dont le cratère ne s'est jamais éteint, sont revêtues, comme la plaine qui l'environne, d'une admirable zone de cultures; c'est la région la plus fertile et la plus peuplée de la Sicile. Partout dans l'île se fait sentir l'action volcanique; le lac de *Pergusa*, au sud de Castrogiovanni, occupe le fond d'un ancien cratère; du milieu du lac *dei Palici*, entre Caltagirone et Catane, des bulles de gaz se dégagent, qui font parfois bouillonner l'eau à 0m,70 de hauteur et tuent les oiseaux qui passent et les petits animaux qui approchent de ses bords; le *Maccalubbe*, à 11 kilom. au nord de Girgenti, est un plateau boueux qui porte une quantité de petits cônes terminés en cratères d'où s'échappent, de moment en moment, des bulles d'air qui crèvent en versant des coulées d'argile froide et salée. Les tremblements de terre sont fréquents; et les gisements de soufre nombreux proviennent d'épanchements volcaniques. — Les cours d'eau les plus importants de la Sicile sont ceux du versant méridional : le *Belici*, le *Platani*, le *Salso*, le *Muratio*, le *Dirillo*. Sur la côte orientale se jettent le *Simeto*, qui enveloppe l'Etna à l'ouest et au sud; l'*Alcantara*, qui le limite au nord. De la chaîne du nord descendent des torrents (fiumare) que l'été dessèche. Le

[redacted]

centre de la Sicile renferme plusieurs marais stagnants (*pantani*); le seul lac important est celui de *Lentini*, au sud de la plaine de Catane.

Les îles **Eoliennes** ou **Lipari** sont séparées de la Sicile par un bras de mer très profond; elles sont volcaniques. La plus grande et la plus peuplée est *Lipari* (245 kilom. car., 20 000 hab.), riche en eaux thermales et secouée par des tremblements de terre; *Vulcano*, inhabitée, et *Stromboli*, 3 000 hab., vomissent toujours de la fumée par leurs cratères. A l'ouest sont *Salina*, 4 000 hab.; *Filicudi*, *Alicudi*.

Malte. — **Malte** ou Melita, l'île de miel, « *fior di mare*, *fior del mondo* » et son groupe (*Comino* et *Gozzo*), qui passèrent successivement des mains des Romains à celles des Arabes, des Byzantins, des Normands, des Espagnols furent donnés en 1530 par Charles-Quint, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de Rhodes par les Turcs. Sous leur grand-maître, Parisot de la Valette, les nouveaux chevaliers de Malte firent de cette île une forteresse inexpugnable qui défia tous les assauts des Ottomans. Elle ouvrit ses portes à Bonaparte en 1798, et en 1800, les Anglais la prirent et la gardèrent, malgré les protestations de l'ordre dont les membres se dispersèrent en Italie. Située au centre de la Méditerranée, sur la grande route maritime entre le Levant et l'Occident, l'Europe occidentale et orientale, l'Egypte et l'Inde, Malte est pour les Anglais tout à la fois une station militaire, un poste d'observation, un magasin de ravitaillement, un port de relâche et de radoub, un grand dépôt d'armes, de munitions et de marchandises.

L'île est d'une fertilité prodigieuse, et admirablement cultivée. Les fruits de Malte, ses pêches et ses oranges surtout, ont une saveur exquise. Elle ne peut cependant nourrir tous ses habitants; un grand nombre émigrent sur tous les rivages de la Méditerranée; les Maltais abondent en Algérie et en Tunisie. — Beaucoup d'Anglais viennent passer l'hiver à Malte. — *Le pouvoir exécutif* y appartient à un gouverneur civil et militaire; le *pouvoir législatif* à un conseil de sept membres. La principale langue parlée est l'italien.

Les trois îles (Malte, Comino, Gozzo) ont une superficie de 322 kilom. carr. une population de 147 780 habitants (464 par kilom. car.). Malte est un rocher calcaire haut de 300 à 400 mètres, à 90 kilomètres sud-ouest du cap Passaro (Sicile), à 270 de la côte d'Afrique. Ce rocher est en partie recouvert de terre végétale, apportée comme lest de la Sicile. Les Maltais la déposent dans des sillons creusés dans le roc en forme de damier à 20 centimètres de profondeur. La fertilité de l'île est telle, qu'elle donne jusqu'à quatre récoltes par an. Chaque année elle fait un commerce total de plus de 50 000 livres sterling; et 9 à 10 000 bâtiments fréquentent son port.

La capitale de **Malte** est la *Valette*, dont le grand port au sud-est, défendu par le fort Saint-Elme et des batteries taillées dans le roc, est un des meilleurs de la Méditerranée pour sa sûreté et sa profondeur. — Il est inattaquable. — Il forme l'étape centrale des paquebots à vapeur de la Méditerranée. La ville renferme avec ses faubourgs environ 70 000 habitants. — Au centre de l'île s'élève l'ancienne capitale, *Citta-Vecchia* 7 000 habitants. — L'île de **Comino**, qui tire, dit-on, son nom du *cumin*, son produit le plus important, n'a guère que 400 habitants. — **Gozzo** en renferme 17 000 dans ses six villages et son bourg défendu par le fort Rabatto.

Relief du sol. — A. Les Alpes. — L'Italie du Nord, ou haute Italie,

[redacted]


ILES DE
MALTE ET DE GOZO
ILE GOZO
Chambray
I. du Cumin
Cité Vieille
Cale Pinto
CITÉ VALETTE
La Cottonere
Cale des Salines
Cale de Marsa Scala

est une vaste plaine fluviale, admirablement arrosée par le Pô et ses affluents. Jadis golfe maritime, comblé par les alluvions des torrents, ou soulevé par les forces volcaniques, l'opulente région padane, encadrée de montagnes, présente un merveilleux contraste avec le rempart demi-circulaire des Alpes sublimes, chargées de neiges et de glaciers, et l'arête des Apennins revêtus de forêts, de pâturages ou de rochers nus. « Quand, par » une claire matinée de soleil, dit M. Elisée Reclus, on voit, du haut du » dôme de Milan, la plus grande partie de l'immense amphithéâtre se dé» rouler autour de la plaine verdoyante et de ses villes innombrables, on » peut s'applaudir d'avoir vécu pour contempler un tableau si grandiose. » La muraille des Alpes se dresse abrupte et escarpée, au-dessus de la vallée du Pô, et s'abaisse au contraire en terrasses et en pentes douces sur la France, la Suisse et l'Autriche. (Voy. les chap. de la Suisse et de l'Autriche, et le vol. de la *France*.) — 1° Les **Alpes Occidentales,** qui séparent l'Italie de la France, se divisent généralement en quatre sections : les **Alpes Maritimes et Liguriennes** (mont *Gioje*, 2626 m.; mont *Longet*, 3153 m.) renferment un des deux grands massifs italiens, celui que domine la superbe pyramide du **Viso,** 3840 m., dont l'ascension a été faite, pour la première fois en 1875, par des touristes français du Club Alpin de Lyon; ses hauts pâturages renferment les petits lacs qui déversent le torrent du Pô; elles sont traversées par les routes de la *Corniche*, du col de *Cadibone*, du col de *Nava*, du col de *Tende* (de Nice à Coni), du col de l'*Argentière* (de Barcelonnette à Coni); — les **Alpes Cottiennes,** sur la frontière (mont *Genèvre*, 3680 m.; mont *Tabor*, 3212 m.; mont *Ambin*, 3381 m.; mont *Cenis*, 3375 m.), sont traversées par les routes de *Briançon à Pignerol* (col de *Sestrières;* col de l'*Assiette*, entre Exilles et Fenestrelle; col de la *Fenêtre*, entre Suse et Fenestrelle); du *mont Genèvre*, de Briançon à Turin; route et chemin de fer du *mont Cenis*, de Chambéry à Suse et Turin; — les **Alpes Graïes** (la *Roche-Melon*, 3548 m.; la *Sassière*, 3756 m.; *Petit Saint-Bernard*) renferment le second grand massif italien, celui du **Grand-Paradis** (4178 m.), au sud de la vallée d'Aoste; on le confond, depuis l'erreur du géodésien Corabœuf, avec un prétendu mont Iseran qui n'existe pas; au-dessus des immenses glaciers du massif se dresse la *Grivola*, 4000 m., « peut-être la pointe la plus élégante et la plus gracieusement sculptée des Alpes. » La route la plus fréquentée de cette section est celle du Petit Saint-Bernard, qui conduit de la Tarentaise dans la vallée d'Aoste. — 2° Les **Alpes Centrales** séparent l'Italie de la Suisse et de l'Autriche; le massif du *Mont-Blanc*, limitrophe de la Savoie et du val d'Aoste, est surtout français; les autres massifs des **Alpes Pennines** (*Géant*, 4206 m.; *Grand Saint-Bernard*, *Combin*, *Cervin*, *Mont-Rose*, *Simplon*) appartiennent conjointement à l'Italie et à la Suisse (Voy. *Suisse*). Du Rosa se détache au sud le contrefort de l'*Albaredo*, entre la Sesia et la Dora Baltea; les sentiers de communication sont périlleux (cols du *Grand Saint-Bernard*, entre Martigny et Aoste; du *Simplon*, entre Brieg, Domo d'Ossola et Arona). — Le tracé de la frontière enlève à l'Italie tout le district du haut Tessin, mais lui laisse le val San Giacomo, au sud du *Splugen*, et, dans les **Alpes Rhétiques,** partage avec la Suisse le massif du *Bernina;* la vallée de la haute Adda (Valteline) est italienne; les cimes de l'*Ortler* et de *Presanella*, autrichiennes; c'est en territoire italien que se dressent les énormes massifs du mont *della Disgrazia*, 3680 m.; de l'*Adamello*, 3556 m., et au-dessus de Pieve di Cadore, le mont *Antelao*, 3255 m. Sur la rive gauche de l'Adda, en face de Morbegno et Sondrio, s'étendent les montagnes du Ber-

[redacted]

gamasque : monts *Redorta*, 3 042 m.; *Brunone*, 3 161 m.; *Pizzo del Diavolo*, 2918 m., et le *Corno Stella*, 2618 m., à qui ses beautés incomparables ont valu le surnom de Rigi italien. — Du *Tonal* se détachent les contreforts qui se prolongent à l'est du val Camonica (entre Oglio et Chiese) et finissent à Brescia; et les rameaux du *Broglio* et du *Monte Baldo*, finissant au plateau de Rivoli, à l'est du lac de Garde. — Des **Alpes Cadoriques** partent les monts *Lessini*, la chaîne volcanique des monts *Euganéens*, à droite de l'Adige, prolongés par les hauteurs de Caldiero. — Les cols sont ceux du *Saint-Gothard*, du *Plattenberg*, du *Luckmanier*, du *San Bernardino*, du *Splugen* (Coire à Milan), du *Maloia*, de *Bernina*, du *Stelvio* (route du Tyrol à Milan, par l'Adda), de *Tarvis*, de *Brédil*, de *Ponteba*, entre la Carinthie et le Frioul.

B. Les Apennins. — La chaîne des Apennins, qui forme la charpente de l'Italie péninsulaire, n'a ni l'altitude ni le caractère imposant du massif des Alpes; la chaîne principale formée de terrains crétacés et jurassiques qui recouvrent des roches cristallisées a une altitude de 1 300 à 1 400 m.; elle s'étend du col de Cadibone au golfe de Tarente; le point culminant est le *Monte Corno* dans le *Gran Sasso d'Italia* (2 920 m.); 1° l'**Apennin septentrional** comprend l'Apennin ligure du col de *Cadibone* au col de *Pontremoli* ou de *la Cisa* (mont Ermetta, 1 253 m.; mont Antola, 1 340 m. dont les ramifications prolongées jusqu'au Pô sont séparées du fleuve par les défilés de la Stradella, mont Penna, 1 371 m.; aux sources du Taro des routes s'ouvrent entre la plaine d'Alexandrie et les ports de la côte par les cols de *Cadibone* ou *Altare* (490 m.) chemin de fer de Savone à Turin; de *Giovi* (370 m.) chemin de fer de Milan à Gênes; de la *Bocchetta* (775 m. Alexandrie à Gênes), col de la *Scoffera* (de Plaisance à Gênes); des *Cent-Croix* (de Parme à Chiavari); de la *Cisa* (de Parme à Sarzane); — 2° l'**Apennin toscan** forme une chaîne continue du golfe de Gênes à l'Adriatique, entre le col de Cisa et les sources du Tibre (sommets principaux : Alpes d'*Orsajo*, de *Succiso* 2020 m., de *San Pellegrino* mont *Rondinaja*, mont *Cimone*, 2 178 m.; mont *Falterona*, 1648 m. aux sources de l'Arno; mont *Comero* (1 208 m), aux sources du Tibre. Le versant du nord se prolonge en longs contreforts parallèles entre eux qui séparent les vallées profondes des cours d'eau de l'Emilie; au sud s'élèvent des massifs isolés parallèles à l'arête principale (*Alpes Apuanes*, 1 430 m. qui renferment les belles carrières de marbre blanc de *Carrare;* monts *Pisans*, 905 m. entre le Serchio et l'Arno; *Monte Catini* entre Pescia et Pistoïa; *Prato Magno* 1 570 m. et *Alpes de Catenaja* qui enferment entre elles le haut Arno. — Les principaux passages de l'Apennin toscan sont les cols de l'*Albetone* ou *Fiumalbo* (route de Modène à Lucques), de *Porretta* (chemin de fer de Bologne à Pistoïa), de la *Futa* et de *Pietramala* (route de Bologne à Florence); de *Firenzuola* (de Imola à Florence), — On appelle **Subapennin toscan** les massifs séparés de la chaîne principale par l'Arno et le val de la Chiana (*Paggio di Montieri*, 1 042 m., mont *Labbro*, 1 292 m.; mont *Amiata*, 1 766 m.; mont *Argentaro*, 636 m.). — 3° L'**Apennin romain**, prolongation de l'Apennin toscan du nord-ouest au sud-est porte les sommets du *Comero*, 1 208 m.; du mont *Maggiore*, 1 350 m. dans les *Alpes de la Luna*, du mont *Catria*, 1 669 m. puis se divise en deux arêtes dont la plus orientale, celle des monts *Sibillins* a pour sommet principal le mont *Vettore* 2 475 m. — Il est traversé par les routes de Pesaro à Arezzo (col de *Bocca Trabaria* 1 100 m.); de Fano à Pérouse (col de *Furlo*); d'Ancône à Foligno, chemin de fer et cols de *Fossato* et *Fioritto*. — 4° **Le plateau des Abruzzes** renferme dans

[redacted]

ses deux chaines les plus hautes cimes apennines; la crête orientale a le *Pizzo di Sevo*, 2545 m.; le *Gran Sasso d'Italia* et le *Monte Corno*, 2991 m., le mont *Morrone*; la crête occidentale, le *Terminillo*, 2214 m. et le *Velino*, 2501 m.; elles se rejoignent à la chaine de *Majella*, 2792 m. La « conque » d'Aquila au milieu de ces plateaux communique : avec Rome par la gorge d'*Antrodoco;* avec Teramo par le *Monte Mario;* avec Pescara par la *gorge de Popoli* (chemin de fer), avec Naples par le *Plan di Cinque Miglia.* — Le **Subapennin romain** se compose des *monts de la Sabine*, des monts *Lépini*, 1400 m. et *Pétrella*, 1614 m., du mont *Circello*, 524 m. à l'ouest des marais Pontins, et des plateaux volcaniques situés des deux côtés du Tibre (mont *Cimino*, 1081 m. mont *Cavo*, 951 m. dant les *monts Albains.* — 5° L'**Apennin napolitain** est formé de groupes confus et de massifs isolés : la *Méta*, 2208 m. au sud de la rivière Sangro ; le *Matese* (mont Miletto, 2053 m.); le *Taburno*, 1247 m. et le *Vergine*, 1308 m. entre lesquels se trouve le fameux défilé des *Fourches Caudines* (route de Bénévent à Caserte); le mont *Terminio*, 1832 m. et l'arête des montagnes qui finit à Potenza ; au nord est le volcan éteint du *Vultur*, 1328 m., isolé de toutes parts. — Au seuil de Potenza passent la route et la voie ferrée de Bénévent à Eboli et Palerme. — Le **Subapennin napolitain** contient le mont *Pétrella*, 1014 m. au sud de Gaëte ; le massif volcanique de *Roccamonfina*, 1000 m., et au fond du golfe de Naples le fameux *Vésuve*, 1289 m. — 6° L'**Apennin calabrais** est séparé de l'Apennin napolitain par la dépression de Potenza : les terres de *Bari* et d'*Otrante* ne sont sillonnées que de légères collines ; les montagnes se relèvent en Calabre ; au sud-ouest de Potenza, le mont de la *Maddalena* et la longue chaine du *Serino*, 1800 m. se rattachent au *Polino*, 2415 m. à l'entrée de la péninsule calabraise : une chaine côtière de 1500 mètres suit le littoral de l'ouest ; à l'est le massif de granit et de gneiss de la *Sila*, long de 60 kil., large de 40, chargé de superbes forêts à son point culminant au *Spinetto* (1890 m.). Enfin l'extrémité méridionale de la péninsule se termine par les sauvages montagnes d'*Aspromonte.* — Des routes font communiquer *Bari et Tarente* avec *Potenza et Naples; Reggio* avec *Cosenza et Naples ;* un chemin de fer côtier va de *Tarente à Reggio.*

Cours d'eau, lacs. — 1° **Versant de l'Adriatique.** Le *Tagliamento*, 170 kil. (Osoppo, San Daniele) se partage en plusieurs bras et roule sur un lit de galets. — La *Livenza*, 115 kilom. (Sacile, Motta), traverse de vastes marais à son embouchure ; — la *Piave*, 220 kilom., grossie de la *Sile* (Trévise), est sujette à des inondations dangereuses, — la *Brenta* 160 kilom. (Bassano) finit dans les mares stagnantes des lagunes de Venise ; les Vénitiens l'ont canalisée pour détourner ses boues qui comblaient les lagunes ; — le *Bacchiglione*, 113 kilom., grossi de l'*Astico*, arrose Vicence et Padoue, et finit dans la Brenta ; — l'**Adige**, 410 kilom., issue des lacs de *Heide*, au col de Reschen, arrose le Wintschgau (Glürns, Prad, Méran), reçoit au sud de Botzen l'*Eisach* grossi de la Rienz (Mitterwald, Sterzing, Franzenfeste, Brixen, nœud des routes vers Innsbrück, Villach et Vérone), et arrose Neumarkt, Lavis, Trente, Calliano, Roveredo (Autriche). Vérone, Ronco, où elle reçoit l'*Alpone*, rivière d'Arcole, puis Legnano et va mêler son delta à celui du Pô par le canal *Bianco* ou *Pô di Levante.*

Le Pô (672 kilom.) sorti du mont Viso, près du col de la Traversette, coule en plaine à Saluces et traverse parallèlement aux grandes Alpes la plaine lombarde que le riche dépôt de ses alluvions féconde et trans-

48

[redacted]

forme en jardin. Il arrose Staflarde, Carignan, Turin, où il a 160 mètres de largeur; Verrue, Casale, Valenza, Bassignano, Stradella (600 m.), Plaisance, Crémone (900 m.), Guastalla (1 300 m,), Luzzara, Borgoforte. A Guastalla commencent les saignées pour l'alimentation des canaux d'irrigation; les crues sont fréquentes et variables : à Ficcarolo, près Ferrare, commence le delta; le fleuve arrive à la mer par dix ou douze embouchures et apporte par an à l'Adriatique 46 millions de mètres cubes de boue, parfois 100 qui comblent peu à peu les parages voisins de l'Adriatique, et prolongent les péninsules du Pô, le plus actif des « fleuves travailleurs » de la Méditerranée après le Danube. Contre ses crues désastreuses, les riverains se défendent par un système de digues ou *argini* et de levées, admirablement entretenu, comme en Hollande. Les principales bouches du fleuve sont le canal *Blanc*, le *Pô di Levante*, le *Pô della Maestra*, le *Pô di Goro*, le *Pô di Volano*, le *Pô di Primaro*, au sud des grandes lagunes de Comacchio. — 1° *Affluents de droite du Pô* : la *Vraïta* (cols d'Agnello vers le Queyras, du Longet et de Chabrière vers l'Ubaye) passe à Castel Delfino; la *Maïra*, le *Tanaro*, 276 kil. (Ceva, Cherasco, Asti, Alexandrie), grossi à gauche de la *Stura* (Coni) qui recueille les eaux de la *Vermegnana* (route du col de Tende), et à droite du *Belbo*, des deux *Bormida* (plaine de Marengo); la *Scrivia* (Tortone); la *Trebbie*, 80 kilom. (Bobbio); le *Taro* (Fornovo); la *Parma* (Parme); le *Crostolo* (Reggio, Guastalla); la *Secchia*, 150 kilom. (laisse à gauche Carpi, et à droite la Mirandole); le *Passaro*; — le *Reno* canalisé passe à l'ouest de Bologne. — 2° *Affluents de gauche du Pô* : le *Clusone* (route de Briançon à Fénestrelle et Pignerol); le *Sangone* finit à Moncalieri; la *Dora Riparia* (Cezanne, Oulx, Exilles, Suse, Turin); la *Stura*; l'*Orco* (Chivasso); la *Dora Baltea*, issue du mont Blanc par les deux ruisseaux du col de la Seigne et du col Ferret; à Saint-Didier aboutit la route du petit Saint-Bernard; à Saint-Pierre le Val de Cogne (massif du Grand-Paradis); à Aoste, le chemin du Grand Saint-Bernard; à Châtillon le val Tournanche (col de Saint-Théodule et route de Zermatt); au fort de Bard, le val Champorcher); la rivière arrose en plaine Ivrée et Verrua); la *Sesia* (Verceil, Palestro), l'*Agogna* (Novare), le *Tessin* 248 kilom. (val Levantina, Bellinzona où convergent les routes du Gothard, du Luckmanier, du San Bernardino, et la voie ferrée). Le Tessin forme le lac **Majeur** ou **Verbano** (211 kilom. car.) qui baigne Locarno, Luino, Intra, Pallanza, Stresa, Arona, et reçoit à gauche la *Tresa*, déversoir du lac *Lugano* (50 kilom. car.); le *Bardello*, émissaire du lac de *Varese* (16 kilom. car.); à droite, la *Maggia*, et la *Tocce* ou *Toccia* (Domo d'Ossola); — l'*Olona* (Milan), grossi du *Lambro* (Monza, Melegnano), déversoir des lacs de la Brianza; — l'*Adda* (313 kilom.) traverse la Valteline (Bormio, Tirano, Ponte, Sondrio, Morbegno) et se jette dans le lac de **Côme** ou **Lario** (156 kilom. car.), divisé au sud en deux bras, celui de Côme et celui de Lecco qui sert d'émissaire; il reçoit au nord la *Maira*, grossie à Chiavenna du *Liro*, et qui finit dans le lac de *Mezzola*, séparé du grand lac par les alluvions de l'Adda. L'Adda arrose Pavie; — l'*Oglio*, 280 kilom. (val Camonica), traverse le lac d'*Iseo* (60 kilom. car.) et en sort à Sarnico; il reçoit à gauche la *Mella* et la *Chiese* (val des Giudicaria) qui forme le lac d'*Idro*; — le *Mincio*, 194 kilom. est formé par la *Sarca* (Autriche) qui se jette dans le lac de **Garde** ou **Benaco** (360 kilom. car.) traversé par la frontière austro-italienne; le lac a pour émissaire à Peschiera le Mincio qui coule au nord jusqu'aux trois *lacs de Mantoue*, environnés de marécages. Les deux places de *Peschiera* et *Mantoue* sur le Mincio, jointes aux deux places de *Vérone* et *Legnano* sur l'Adige forment le qua-



drilatère lombard-vénitien qui a servi plus d'une fois, notamment en 1858, de refuge aux armées autrichiennes. A l'ouest du Mincio sont Cavriana et Solférino.

Les autres rivières italiennes tributaires de l'Adriatique sont des torrents peu étendus qui forment souvent des marécages et des lagunes : le *Montone* (Forli) grossi du *Ronco*; le *Rubicon* ou *Pisciatello;* la *Marecchio* (Rimini), laisse à droite la république de Saint-Marin; le *Foglio* (Pesaro); le *Metauro* (Fossombrone, Fano); le *Cesano* (Sinigaglia) : le *Musone* (Castelfidardo); le *Chienti* (Tolentino); le *Tronto* (Ascoli); la *Pescara;* le *Sangro*, 130 kilom.; l'*Ofanto*, 150 kilom. (plaine de Cannes).

2° **Versant de la mer Ionienne** : le *Bradano* (ruines de Métaponte); le *Basente* (Potenza); le *Crati* (Cosenza). — 3° **Versant de la mer Tyrrhénienne** : la *Sele;* le *Volturno*, 180 kilom. (Capoue), grossi du *Calore*, plaine de Bénévent; le *Garigliano* (Ponte Corvo), formé du *Liri* et du *Sacco;* — le **Tibre** ou **Tevere**, 370 kilom. venu du mont Comero, passe au pied de Pérouse, à Orte où il devient navigable, à Rome, et se jette dans la mer par deux bouches, celles de Fiumicino et d'Ostie entre lesquels est l'*Ile sacrée;* il reçoit : à gauche, le *Chiascio*, le *Topino* (Foligno), le *Clituno*; à droite la *Paglia*, la *Nera* (Terni), grossie du *Velino*, et le *Teverone*, ancien Anio; — l'*Ombrone*, 180 kilom., l'*Arno*, 250 kilom., venu du mont Falterona (Arezzo, Florence, Pise), grossi à droite de la *Pescia*, à gauche de l'*Elsa*; le *Serchio* (Lucques); la *Magra* (Pontremoli, Sarzane); la *Roya*, venue du col du Tende, italienne par ses sources et son embouchure.

Outre les lacs cités plus haut, l'Italie possède d'assez nombreux bassins dont la plupart sont sans écoulement naturel; les principaux sont : le lac de *Pérouse* ou de *Trasimène* (120 kilom. car.) parsemé d'îles gracieuses et entouré de collines boisées, profond seulement de 7 mètres en moyenne à l'ouest de Pérouse; au sud-ouest les petits bassins lacustres de *Chiusi* et *Montepulciano* l'avoisinent; le lac de *Bolsena* au nord de Viterbe (108 kilom. car.) profond de 140 mètres, communiquant avec la mer par la *Marta;* le lac de *Vico* qui occupe le fond d'un ancien cratère; celui de *Bracciano*, auquel l'*Arrone* sert d'émissaire; le lac de *Matese* occupe le fond d'un cirque de montagnes; les lacs de *Nemi* et d'*Albano* au sud-est de Rome, sont ombragés d'arbres et connus comme les plus beaux sites de l'Italie.

Le lac **Fucino** ou **Celano** situé dans les Abruzzes au sud-est du Monte Velino, entre les hautes ramifications de l'Apennin est aujourd'hui desséché. Il avait une superficie de 14 000 hectares, une profondeur de 15 à 18 mètres, d'ailleurs variable. Ses crues dans l'antiquité étaient désastreuses. César avait formé le projet de le dessécher, le temps lui manqua. Claude exécuta le projet de César, et les ingénieurs hydrauliciens de Rome établirent à travers la montagne une galerie souterraine qui jetait dans la Liri les eaux du lac. Trente mille hommes avaient été employés à ce travail qui dura onze ans et ruina le trésor public. On sait qu'à l'occasion de l'inauguration du canal de desséchement, l'empereur donna au peuple le spectacle d'un combat naval de galères à trois et quatre rangs de rames et montées par 19000 gladiateurs. Plus tard la galerie n'étant pas entretenue s'obstrua. Adrien restaura l'œuvre de Claude; au moyen âge, Frédéric II de Souabe; au seizième siècle, Fontana, l'architecte de Sixte-Quint, essayèrent de rouvrir l'émissaire, mais sans résultat. La terrible crue de 1816 qui dévasta la contrée, noyant les campagnes, envahissant les bourgs et les villages, ramena l'attention sur le lac Fucino. L'ingénieur napolitain

[redacted]

Afan de Rivera déblaya, de 1826 à 1835, le tunnel construit par Claude; mais les boisages sans maçonnerie ne tardèrent pas à être emportés par les eaux. Vers 1851 une société se forma pour entreprendre à ses risques et périls l'entier dessèchement du lac; on lui cédait en échange la propriété d'une grande partie du sol reconquis. La société ne put suffire à sa tâche; l'entreprise allait être abandonnée quand le prince Torlonia acheta toutes les actions, se chargea seul de tous les frais et travaux, et à coups de millions, réussit à exécuter le dessèchement complet du lac, dont le site était si ravissant qu'on l'a comparé à la baie de Naples, mais dont les caprices étaient meurtriers. Les travaux commencèrent en 1854 par la construction d'une digue de retenue longue de 18 kilomètres, on rouvrit et l'on rectifia l'émissaire romain, on creusa des canaux, on éleva des barrages et malgré les éboulements et les obstacles de toute sorte, le lac Fucino, à la fin de juin 1875, avait entièrement disparu. Ce magnifique travail dû à la générosité et à la ténacité d'un prince opulent, fut dirigé exclusivement par des ingénieurs français, MM. de Montricher, Brisse et Bermont; il a coûté environ 30 millions, 44 000 hectares de terres ont été conquis à la culture; des fermes modèles ont été etablies aux environs. « Par le généreux » emploi d'une immense fortune, le prince Torlonia a transformé toute une » région de l'Italie. Une population nombreuse lui doit dès maintenant la » moralité du travail et la prospérité. Là où régnaient les brigands et la » fièvre, il a semé le commerce, l'industrie, le bien-être; on peut dire » qu'il a purifié le climat et corrigé la nature. Ce que l'empire romain » n'avait pu qu'imparfaitement accomplir, il l'a consommé avec le secours » de la science moderne. » (A. Geffroy, *Revue des Deux Mondes;* oct. 1877.)

II. — Géographie politique

Notice historique[1]. — L'Italie sous les dynasties étrangères. Après la chute de l'empire romain qui avait pendant plusieurs siècles gouverné le monde, l'Italie, centre de cette domination universelle, devint la proie des invasions étrangères. On peut dire que du cinquième au dix-neuvième siècle, la péninsule n'a pas cessé d'être le théâtre de guerres sans cesse renouvelées; et les poètes italiens ont justement déploré les dons fatals de charme et de beauté qui enflammaient les convoitises des nations voisines, et livraient perpétuellement leur pays aux brutalités de la conquête. « Tour à tour romaine, gothique, byzantine, franque, tudesque, » angevine, espagnole, autrichienne, napoléonienne, l'Italie n'avait jamais » été elle-même. Elle avait essayé au dedans de toutes les formes de gou- » vernement, royauté, féodalité, théocratie, aristocratie, démocratie, » empire, république, et elle était presque toujours retombée dans la » dépendance, l'anarchie ou le despotisme. » (J. Zeller.)

Aucune contrée ne paraît cependant mieux disposée par la nature pour

1. Voy. pour l'Histoire d'Italie : Denina, *Révolutions d'Italie;* — Botta, *Hist. des peuples d'Italie* (1825, 3 vol.); — Léo. *Hist. d'Italie pendant le moyen âge*, trad. franç., 1839-1840 (3 vol. in-8°); — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes* (1840-1844, 10 vol. in-8°); — Balbo, *Sommario della Storia d'Italia;* — Ferrari, *Les révolutions d'Italie*, 4 vol. in-8°; — J. Zeller, *Histoire résumée d'Italie*, in-18; — Du même, *Italie et Renaissance* (1883, 2 vol. in-18); — Cesare Cantu, *Storia degli Italiani* (trad. franç. 1859).

abriter une nation. Protégée au nord par le rempart des Alpes, limitée ailleurs par des mers ou des golfes profonds qui facilitaient son expansion extérieure sans compromettre la sécurité de son territoire, peuplée de races qu'une longue existence commune avait rapprochées et fondues, l'Italie, malgré les invasions et les bouleversements de la conquête, avait conservé dans la religion, la langue, la littérature, l'art, les mœurs, un fonds commun et tous les éléments de l'unité. Ses poètes, ses écrivains, ses penseurs, ses hommes politiques ne cessaient d'aspirer à cette indépendance que ses divisions intestines et les agressions étrangères ajournèrent pendant des siècles.

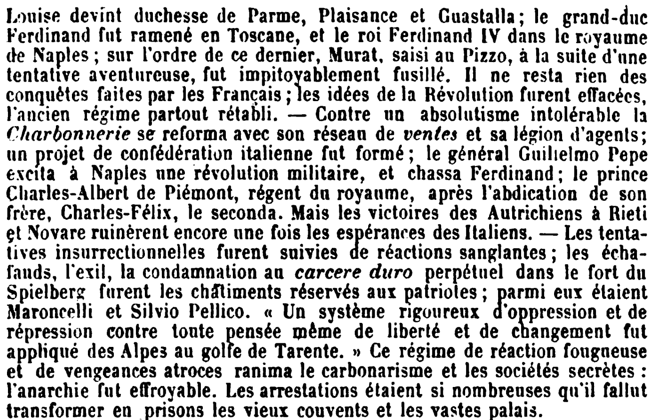
Les papes empêchèrent la formation d'un royaume italien tentée par Théodoric au sixième siècle, par les Lombards au huitième. Associés aux cités lombardes, ils luttèrent au douzième siècle contre la domination menaçante des empereurs d'Allemagne ; mais la victoire du sacerdoce sur l'empire, des Guelfes sur les Gibelins, n'assura pas au saint-siège la souveraineté temporelle, et n'affranchit l'Italie du parti impérial que pour la livrer aux anarchies locales et aux tyrannies princières. Des Angevins et des Aragonais se disputèrent le trône de Naples ; Florence tomba aux mains d'une famille de banquiers libéraux, les Médicis ; le Milanais fut livré par les condottieri à des aventuriers heureux, les Visconti et les Sforza. Au milieu de ces troubles, la république aristocratique de Venise sut maintenir sa constitution et sa politique égoïste ; Gênes garda sa liberté, et les ducs de Savoie, dissimulés au pied des Alpes, continuèrent de s'agrandir. — Les deux tentatives de fédération de 1454 et 1484 échouèrent. Aux quinzième et seizième siècles, tandis que la Renaissance enrichissait l'Italie des chefs-d'œuvre incomparables de ses artistes et de ses poètes, les Français sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, les Espagnols sous Ferdinand le Catholique, les Allemands sous Charles-Quint, les Turcs même sous Soliman, prenaient la péninsule pour champ de bataille. Le saint-siège, avec Jules II et Léon X, essaya d'arracher l'Italie aux *Barbares*, et de la rendre indépendante sous la suprématie des pontifes. Mais les condottieri impériaux, commandés par Bourbon, prirent et saccagèrent Rome (1527), et l'Italie fut condamnée pour plus de deux siècles à subir la domination espagnole.

A l'Espagne succèdent au dix-huitième siècle de nouvelles dynasties étrangères : les traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714) donnèrent aux Habsbourg, Naples, la Sardaigne et le Milanais ; le traité de Vienne (1735) qui termina la guerre de succession de Pologne, livra les Deux-Siciles et Parme aux Bourbons d'Espagne. La Toscane passa à un prince de la maison de Habsbourg. Ces souverains étrangers se firent autant qu'ils purent promptement italiens ; ils donnèrent à la péninsule un demi-siècle d'ordre et de paix, et commencèrent l'œuvre de régénération qui allait enfin s'accomplir. « Là où l'inquisition romaine et espagnole avait régné si longtemps, pénétrè-» rent tout à coup et en même temps, avec la littérature, le jansénisme du » dix-septième siècle et la philosophie du dix-huitième. » Ferdinand IV à Naples, Léopold Ier en Toscane, Charles-Emmanuel II en Savoie, ne se contentèrent pas de favoriser la propagation des idées nouvelles ; ils tentèrent des réformes libérales dans la justice, les finances, l'industrie, l'agriculture, les universités, les académies. Mais l'Italie n'en restait pas moins impuissante et divisée : les princes réformateurs étaient des étrangers, et malgré les services rendus, on les regardait comme des potentats et des tyrans. Le peuple saluait son poète national dans Alfieri « qui animait ses œuvres des sou-« venirs de la patrie indépendante et d'un sentiment d'austérité et de gran-

» deur républicaines, » elle répétait ces vers où le poète stigmatisait la tyrannie de l'Autrichien Léopold, le mieux intentionné des princes, *Boreal scettro, inesorabile, duro:* « Italie! à quelle infâme servitude te voilà » réduite pour n'avoir pas été à fond délivrée des Goths! Ta langue elle-» même a perdu son indépendance et sa pureté. »

L'Italie au dix-neuvième siècle. — La Révolution française bouleversa de nouveau l'Italie. Les souverains de la péninsule entrèrent dans les coalitions de l'Europe monarchique contre la France, et abolirent peu à peu les généreuses réformes accomplies. La reine de Naples, Marie-Caroline, femme de Ferdinand IV, appuyée sur l'alliance des Anglais et des bandits napolitains, se signala par sa haine contre les Français et les « Jacobins. » Au nord le roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, prit part à la coalition contre la France et combattit dans les rangs de l'Autriche. Championnet occupa Naples; Bonaparte défit six armées piémontaises ou autrichiennes. Le traité de Campo-Formio (1797) créa la *République Cisalpine*, formée du Milanais, de la Valteline, d'une partie des Etats Vénitiens et des Etats de l'Eglise; le reste du territoire de Venise fut abandonné à l'Autriche. Le Directoire organisa (1798-1799) sur le modèle de la République française, les républiques *ligurienne*, *romaine*, *parthénopéenne*, qui n'eurent qu'une durée éphémère. — En 1806, Napoléon, devenu empereur, fit de la République Cisalpine agrandie un royaume d'Italie à la tête duquel il mit son beau-fils, Eugène de Beauharnais; il érigea Lucques et Piombino en duché en faveur d'une de ses sœurs; il détrôna le roi de Naples, et donna sa couronne d'abord à son frère Joseph Bonaparte (1806), puis à son beau-frère Murat (1808). Les duchés de Parme, Plaisance et de Toscane furent réunis à l'empire français, et les dernières provinces papales annexées au royaume d'Italie; la péninsule tout entière était sous la domination directe ou indirecte de Napoléon.

Avec les armées françaises, les principes de liberté et d'égalité civile avaient franchi les Alpes; et la législation naguère despotique, routinière et demi-barbare, était devenue plus régulière et rationnelle; l'uniformité et l'égalité régnaient dans les finances et l'impôt; l'instruction publique s'organisait; l'université de Pavie, les académies et collèges du Piémont furent rouverts et dotés; de magnifiques routes furent construites d'Arezzo à Rimini, de Florence à Bologne, de Sienne à Pérouse, et surtout les grandes routes militaires des Alpes à travers le Simplon, le mont Genèvre, le col de Tende. La cathédrale de Milan fut achevée, et de beaux monuments furent les signes extérieurs de cette renaissance italienne. Mais l'Italie souffrait d'être « l'humble satellite de la France » et ses souverains trouvaient lourd le despotisme de l'empereur, — qui n'admettait aucune résistance à sa volonté, et taillait à sa fantaisie des fiefs à ses généraux et à ses agents dans les royaumes vassaux. Dans les Calabres et les gorges sauvages de l'Apennin, les paysans s'armèrent, et, conduits par d'audacieux et féroces bandits que soldait la coalition, firent aux troupes françaises une guerre d'extermination. Au sein des villes s'organisa, au nom de l'indépendance nationale, la ligue des *Carbonari*. Le pape Pie VII, dépouillé et outragé par Napoléon, prêta aux révoltés le puissant concours de son autorité morale. Vaincu par l'Europe, l'empereur fut renversé; les deux rois d'Italie, Murat et Eugène, jaloux et ennemis l'un de l'autre, furent chassés; le général autrichien Bellegarde entra à Milan, sous prétexte d'y maintenir l'ordre, et le traité de Paris (1815) rendit à l'Autriche l'Italie du Nord jusqu'au Pô et au Tessin; le pape rentra dans ses Etats, le roi de Piémont, Victor-Emmanuel, recouvra les siens; l'ex-impératrice Marie-



Louise devint duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla; le grand-duc Ferdinand fut ramené en Toscane, et le roi Ferdinand IV dans le royaume de Naples; sur l'ordre de ce dernier, Murat, saisi au Pizzo, à la suite d'une tentative aventureuse, fut impitoyablement fusillé. Il ne resta rien des conquêtes faites par les Français; les idées de la Révolution furent effacées, l'ancien régime partout rétabli. — Contre un absolutisme intolérable la *Charbonnerie* se reforma avec son réseau de *ventes* et sa légion d'agents; un projet de confédération italienne fut formé; le général Guilielmo Pepe excita à Naples une révolution militaire, et chassa Ferdinand; le prince Charles-Albert de Piémont, régent du royaume, après l'abdication de son frère, Charles-Félix, le seconda. Mais les victoires des Autrichiens à Rieti et Novare ruinèrent encore une fois les espérances des Italiens. — Les tentatives insurrectionnelles furent suivies de réactions sanglantes; les échafauds, l'exil, la condamnation au *carcere duro* perpétuel dans le fort du Spielberg furent les châtiments réservés aux patriotes; parmi eux étaient Maroncelli et Silvio Pellico. « Un système rigoureux d'oppression et de répression contre toute pensée même de liberté et de changement fut appliqué des Alpes au golfe de Tarente. » Ce régime de réaction fougueuse et de vengeances atroces ranima le carbonarisme et les sociétés secrètes : l'anarchie fut effroyable. Les arrestations étaient si nombreuses qu'il fallut transformer en prisons les vieux couvents et les vastes palais.

La Révolution française de 1830 eut son contre-coup dans la péninsule; des séditions éclatèrent à Bologne, à Modène, à Parme; elles échouèrent. Les grandes puissances demandèrent en vain au pape Grégoire XVI des réformes politiques et administratives urgentes : l'occupation d'Ancône par la France pendant cinq années ne fut qu'une impuissante protestation. Le gouvernement romain et le roi de Naples Ferdinand II redoublèrent de rigueur, et multiplièrent les sentences de mort, de galères, d'exil et de prison. — Les ducs de Toscane et de Lucques se montrèrent plus éclairés et plus humains. Léopold II fonda l'Université de Pise, des écoles, des fermes, construisit des chemins de fer, dessécha les Maremmes, supprima le bagne et abolit même la peine de mort.

La maison de Savoie.— Le roi de Piémont, Charles-Albert, se montra plus libéral encore, et continua de préparer les grandes destinées de sa famille. — La marche de Savoie, fief impérial situé sur le versant occidental des Alpes Pennines, Grées et Cottiennes, s'était développée lentement, à couvert sous l'épée de ses tuteurs, et servie, comme la marche de Brandebourg, par la patience, l'habileté et le merveilleux esprit de suite d'une longue série de souverains, tous fidèles aux mêmes traditions et dévoués à l'œuvre d'agrandissement commune. Le chef de la maison, **Humbert** *aux blanches mains*, premier comte de Maurienne, et vassal du second royaume de Bourgogne, avait reçu du roi Rodolphe III et de l'empereur Conrad le Salique, la Savoie, le Faucigny, le bas Chablais, le val d'Aoste et le titre de comte de Savoie (1027). Ses successeurs, abbés commandeurs de Saint-Maurice en Valais, adoptèrent une politique tortueuse : tantôt Guelfes et tantôt Gibelins, suivant le temps, ils changèrent de parti à propos, et se firent payer des deux parts des services équivoques jusqu'au jour où ils s'attribuèrent la plénitude de l'autorité souveraine. Ils acquirent ainsi Suze, la Tarentaise, le pays de Vaud, le Valais, Turin, Asti, Ivrée, Val Romey, Gex, les seigneuries de Nice, Vintimille, Coni, Cherasco. — Au quinzième siècle, AMÉDÉE VIII (1395-1451) « fut un des per-
» sonnages les plus remarquables de sa maison : d'une souplesse d'esprit et
» d'une activité peu ordinaires, il se plia aux offices les plus variés, tour à

» tour soldat sur le champ de bataille, souverain magnifique d'un Etat qui » pouvait passer pour grand à cette époque, moine à Ripaille et pape sous » le nom de Félix V, mais sans perdre un seul instant de vue les intérêts » et les agrandissements de sa dynastie. (HUDRY-MENOS.) Ce prince réunit ses domaines épars et les augmenta du Genevois, du Bugey, de la Bresse, de Verceil et Mondovi. Les défaites et les pertes de Genève et de Vaud au seizième siècle, de la Bresse et du Bugey enlevés en 1601 par Henri IV (traité de Lyon), n'arrêtèrent pas les progrès de la Savoie; elle gagna le marquisat de Saluces, et en 1631 le Montferrat. — A la fin du siècle, le duc VICTOR-AMÉDÉE, « Protée » insaisissable, dont le « cœur était couvert de montagnes comme son pays, » fut assez habile, quoique vaincu par Catinat, pour ne rien perdre de ses Etats et obtenir de l'Europe le titre de roi (traité de Turin, 1696). Dans la guerre de succession d'Espagne, son rôle vis-à-vis de la France fut celui d'un traître; on l'en récompensa au traité d'Utrecht par la cession d'Alexandrie, Valenza, Val Sesia, Oulx, Pragelas, Castel Delfino, Barcelonnette, et de la Sicile qui fut plus tard (1718) échangée contre la Sardaigne. On pourrait appliquer à la maison de Savoie la devise célèbre de la maison d'Autriche : *Tu, felix Sabaudia, nube.* « Race féconde s'il en fut, elle a toujours eu en réserve des princesses » vives, alertes et spirituelles, rachetant par des qualités supérieures de » l'esprit et du cœur une certaine vulgarité dans les traits du visage, » ornements des cours et souvent gloires nationales des pays qu'elles » avaient adoptés. » Cette politique matrimoniale a été féconde en acquisitions territoriales et en alliances précieuses[1].

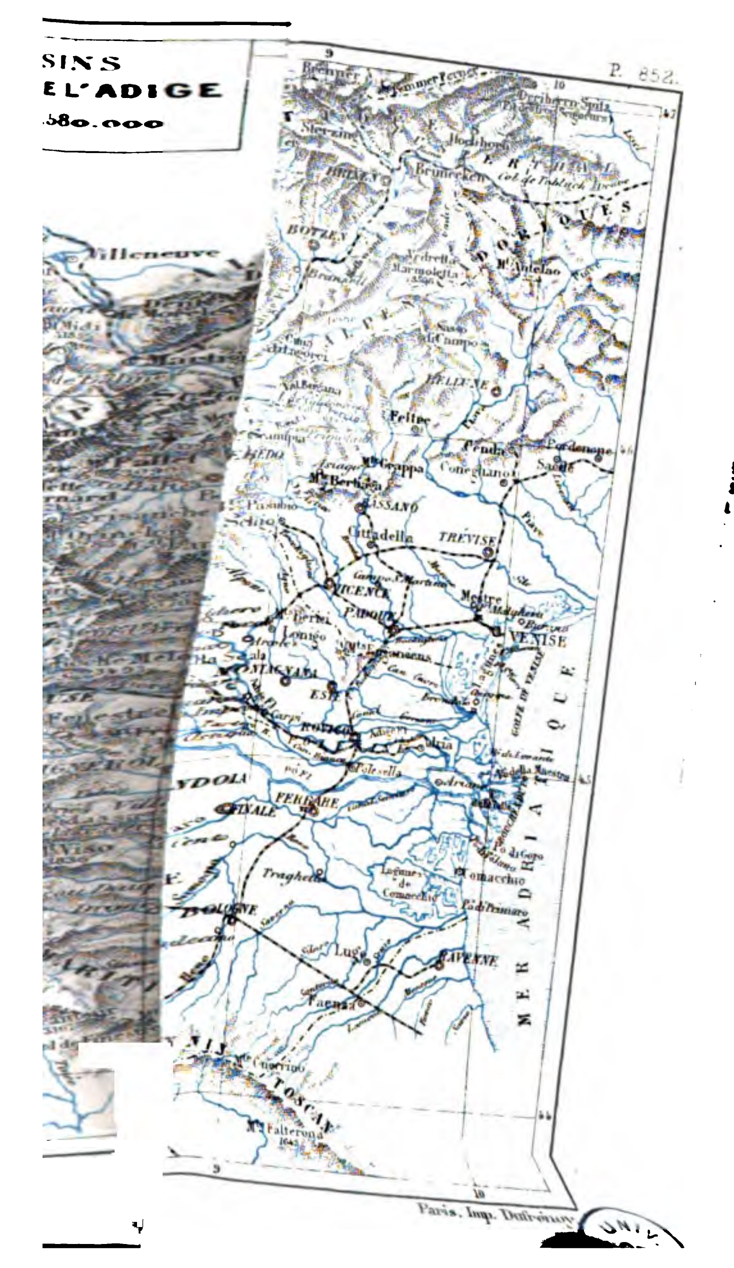
Les agrandissements ne cessèrent plus : CHARLES-EMMANUEL acquit Novare et Tortone (1735), Vigevano, Anghiera, les rives du lac Majeur (1742); ce prince comparait l'Italie à un « artichaut que les rois de Savoie sauraient manger feuille à feuille. » La prophétie est aujourd'hui accomplie.

Lorsqu'éclata le mouvement révolutionnaire de 1848, CHARLES-ALBERT se mit encore une fois à la tête de la ligue italienne; après des engagements heureux, il fut vaincu à Custozza (1848) et à Novare (1849). Venise, héroïquement défendue par Manin et Pepe, tint tête pendant dix-sept mois à l'armée autrichienne, derrière ses canaux et ses lagunes, et dut à la fin capituler. Au lendemain de cette seconde défaite, qui brisait les espérances de l'Italie, Charles-Albert abdiqua, et son fils VICTOR-EMMANUEL II prit la couronne. L'Autriche lui laissait l'intégrité de son territoire et lui imposait une contribution de guerre de 75 millions. Les souverains déchus furent encore une fois partout rétablis; l'armée française rouvrit à Pie IX les portes de Rome. La plupart oublièrent leurs promesses et déchirèrent les constitutions libérales promulguées en leur absence.

Le royaume d'Italie. — A cette réaction générale le roi de Piémont ne se mêla point. Il inaugura dans ses Etats un régime libéral, donna au peuple une constitution modelée sur la Constitution française de 1830, et resta fidèle au pacte juré. M. de Cavour, économiste éminent, politique

---

1. Amédée VIII maria sa fille Marie à Philippe-Marie Visconti (1427); le duc Louis donna la sienne, Bonne de Savoie, à un Sforza; Louise de Savoie, sœur du duc Philibert II, épousa le comte d'Angoulême et fut la mère de François Ier; Victor Amédée Ier épousa, en 1619, Christine de France, fille de Henri IV; Marie-Adélaïde de Savoie fut duchesse de Bourgogne (1697), et sa sœur Louise, mariée à Philippe V, roi d'Espagne; d'autres princesses de Savoie s'assirent sur les trônes de France, de Portugal, d'Angleterre. En 1859, la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel, épousa le prince Jérôme Napoléon.



SINS
E L'ADIGE
580.000
P. 852.
Brenner
Sterzing
Brunecken
BOTZEN
M.t Antelao
Marmolejta
BELLUNE
Feltre
M.t Grappa
M.t Berbaa
Conegliano
Pordenone
BASSANO
Cittadella
TREVISE
Schio
VICENCE
Mestre
PADOUE
VENISE
Lonigo
MONTAGNANA
ESTE
ROVIGO
FERRARE
FINALE
Comacchio
BOLOGNE
Lugo
RAVENNE
Faenza
MER ADRIATIQUE
GOLFE DE VENISE
TOSCANE
M.t Falterona
Paris, Imp. Dufrénoy

m·
pc
(tı
vi:
d'l
Ca
gé
de
«
»
»
»
»
sil

et
pr
m:

m:
he
qu
l'a
ca
de
co
un
en
de
tu

m
au
et

—

aux vues larges et libérales, homme d'Etat souple et hardi, fut nommé président du conseil. Pour relever le Piémont du déshonneur de Novare, il offrit de concourir avec la France, l'Angleterre et la Turquie à la guerre de Crimée, envoya contre les Russes un corps de 15000 hommes, et obtint en échange la garantie, par les puissances alliées, de l'indépendance du territoire sarde. A la Tchernaïa, les bersaglieri piémontais se signalèrent par leur solidité et leur courage. Le Piémont avait contribué à la victoire; on lui fit sa place au congrès de Paris (1856). M. de Cavour intéressa les plénipotentiaires de l'Europe au sort de l'Italie malheureuse, opprimée par l'Autriche et par ses propres souverains, et à la fortune du Piémont exposé à d'incessantes menaces. L'habile diplomate avait réussi à poser devant l'Europe la question italienne : les Italiens mirent désormais leur espoir dans la politique de l'homme d'Etat piémontais qui parlait au nom de l'Italie tout entière. « Le Piémont était sorti moralement de ses étroites » limites : nouvelle patrie de tous les émigrés, refuge des lettres italiennes » et des espérances patriotiques, pays militaire et réorganisateur, il était » devenu comme le centre d'une Italie qui n'existait pas encore sur la » carte, mais qui était désormais fondée dans le cœur des peuples. Les » esprits les plus portés à l'ancien fédéralisme se rattachaient à l'unité » piémontaise, à l'idée piémontaise. » (J. Zeller.) On s'habituait peu à peu au projet de monarchie italienne sous le sceptre de Victor-Emmanuel.

Seule, l'Italie ne pouvait rien encore. Cavour lui chercha un allié puissant et généreux; il le trouva dans la France. Dans l'entrevue de Plombières entre Napoléon III et le ministre de Victor-Emmanuel (septembre 1858), la guerre à l'Autriche fut décidée en principe. L'Autriche inquiète augmenta partout ses garnisons, et au lendemain du mariage du cousin de l'empereur avec la princesse Clotilde, fille du roi de Sardaigne (janvier 1859), lança ses avant-gardes sur le Tessin, et somma le Piémont de désarmer. Sur son refus, la guerre fut déclarée. Une armée de 100000 Français se joignit aux 40000 soldats de Victor-Emmanuel; l'Autriche fut vaincue à Magenta et Solférino (4-24 juin 1859). Napoléon III s'arrêta sur le Mincio; les traités de Villafranca et de Zurich cédèrent la Lombardie au roi de Sardaigne. L'Italie voulait davantage; la campagne de 1859 lui donnait l'indépendance; sous la direction de Cavour, elle visa à l'unité. Parme et Modène votèrent leur annexion au Piémont (mars 1860); Cavour fit proclamer le royaume italien par le Parlement de Turin, et la cession à la France de la Savoie et du comté de Nice (traité de Turin, 1860). Des manifestations populaires en faveur de l'unité se manifestèrent dans toute la péninsule. Le pape Pie IX et le roi de Naples, François II, tentèrent vainement de les réprimer. A la tête d'une armée de volontaires, Garibaldi occupa la Sicile et Naples, et renversa François II, tandis que l'armée piémontaise battait à Castelfidardo les soldats pontificaux, commandés par le vaillant Lamoricière. Les populations consultées votèrent à des majorités énormes leur annexion au nouveau royaume d'Italie. Victor-Emmanuel et Garibaldi firent ensemble à Naples une entrée triomphale; des acclamations enthousiastes saluèrent à la fois le roi et le général libérateurs. Le Parlement nouveau, composé des députés piémontais, lombards, toscans, ombriens, napolitains et siciliens, vota à l'unanimité l'unité de l'Italie. Toutefois cette unité était encore incomplète : *Italia fatta ma non compiuta,* disait le roi (l'Italie était faite, mais non achevée). En 1866, lorsqu'éclata la guerre entre l'Autriche et la Prusse, Victor-Emmanuel prit parti pour la Prusse; l'Italie, vaincue sur terre à Custozza, sur mer à Lissa, n'en obtint pas moins la Vénétie, grâce à l'appui des vainqueurs de Sadowa

[redacted]

(1866). La capitale du royaume fut transférée à Florence. Restait à résoudre la difficile question de Rome. La France défendait le pouvoir temporel du Saint-Siège, et avait obtenu du gouvernement italien, par la convention de 1864, la garantie des Etats de l'Eglise. — En 1870, la guerre franco-allemande offrit au roi l'occasion qu'il attendait. Nos troupes furent rappelées en France, et le pape se trouva désarmé. Le 22 septembre, l'armée italienne occupa Rome sans coup férir; le pape se retira au Vatican et se considéra, dès ce moment, comme prisonnier de l'Italie. L'unité italienne était complète; Rome fut proclamée capitale. Le Parlement italien vota en 1871, la loi dite *de garantie*, qui réglait les rapports du Saint-Siège et de l'Italie. Elle proclamait la sainteté et l'inviolabilité de la personne du Pontife, lui accordait en Italie les honneurs souverains, une dotation de 3225000 livres, la possession immunitaire et inaliénable des palais du Vatican, de Latran, de Castel Gandolfo, l'inviolabilité de son séjour et de celui des conciles convoqués par lui, sa libre correspondance avec tout l'épiscopat du monde catholique, l'administration à Rome des académies, séminaires, universités et colléges ecclésiastiques. L'Etat renonçait à tout droit à la collation des fonctions de l'Eglise et au serment des évêques; mais il refusait de prêter son bras aux jugements ecclésiastiques. Le pape repoussa la loi comme une atteinte à ses droits, une convention faite sans sa participation.

La péninsule italienne a cessé d'être, suivant le mot dédaigneux de Metternich, une *expression géographique;* elle est devenue une grande puissance avec laquelle l'Europe doit désormais compter. Tout était à organiser et à créer dans le nouveau royaume : finances, armée, instruction publique, industrie, travaux d'utilité, voies de communication; le gouvernement s'est mis à l'œuvre résolûment, et ses réformes bienfaisantes se sont étendues à toutes les parties et à tous les intérêts du royaume. Les inépuisables ressources d'une terre privilégiée ont fécondé ses efforts, et de merveilleux progrès ont été réalisés déjà par la fière et active nation, aujourd'hui rendue à elle-même et régénérée par le sentiment puissant de la liberté et de la patrie reconquises. Les ambitions nationales du nouveau royaume ne paraissent pas encore satisfaites : un parti de patriotes ardents réclame à l'Autriche l'Italia *irredenta* (Trentin, Istrie, Dalmatie); à la Suisse, le Tessin; Malte à l'Angleterre; à la France la Corse, Nice, même la Savoie, terre si française par la nature et par le cœur; la jeune Italie se montre ouvertement jalouse du développement de nos colonies méditerranéennes, et, trop oublieuse des services rendus par la France sur les champs de bataille et dans les congrès diplomatiques, elle l'a vue naguère préférer l'alliance équivoque et hautaine d'une monarchie militaire à l'amitié sûre et aux sympathies désintéressées d'une nation sœur.

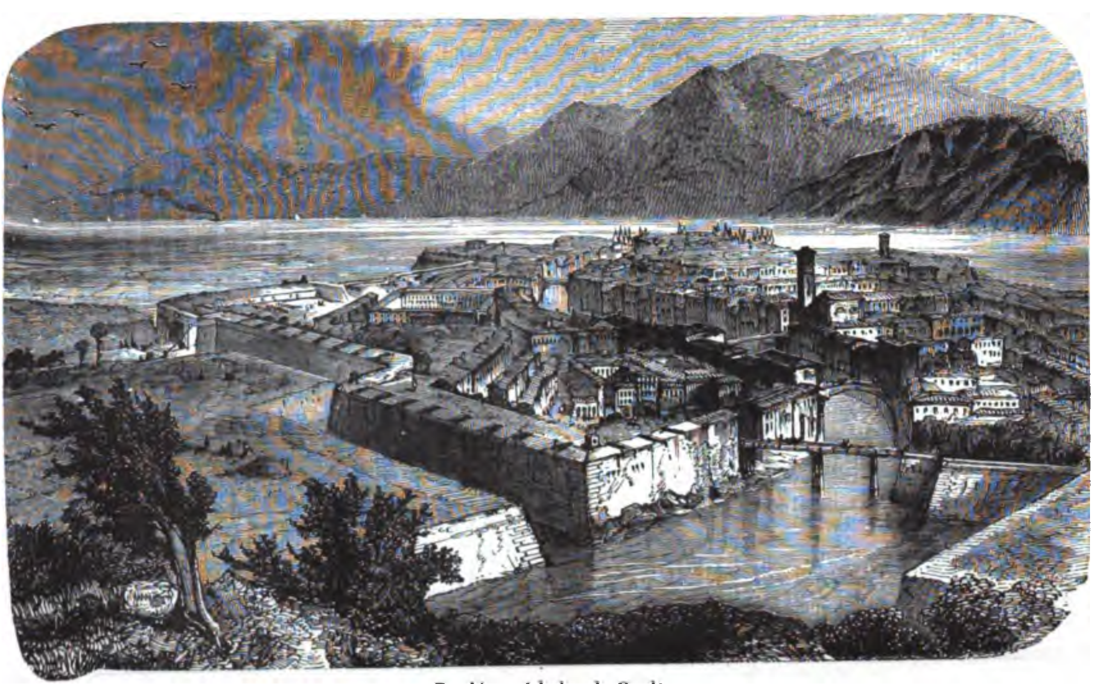
Divisions administratives (69 provinces)

L'Italie se divise en 69 provinces, administrées par un *préfet* assisté d'un *conseil de préfecture*, et par un *conseil provincial* nommé pour cinq ans et renouvelé par cinquième, siégeant une fois par an, et dans l'intervalle des sessions, déléguant ses pouvoirs à une députation provinciale. Les provinces sont subdivisées en 284 *arrondissements* (circondarii), administrées par des *sous-préfets*, et les arrondissements en 1779 *mandements* (mandamenti), divisions judiciaires, et en 8360 *communes*, administrées par un *maire* (sindaco), et un conseil municipal élu pour cinq ans, renouvelable par cinquième : le maire est choisi par le gouvernement dans le sein du conseil ; celui-ci siège deux fois par an.

COMPARTIMENTI territoriali	PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
	A. — Italie continentale.
Piémont (Piémonte) 29494 kil. carr.	TORINO (Turin), 230183 ; *archevêché, université, académies, musées, observatoire ; manufactures, fonderies, fabriques ;* à l'est, sur un plateau, la basilique de la Superga renferme les tombeaux des rois ; Moncalieri, la Vénerie, Stupinigi, sont des châteaux royaux ; Aoste, 8000, *évêché ;* Ivrée, 10000, *école militaire ;* Chivasso, 9000 ; Carignano, 8000 ; Carmagnola, 13000, *commerce de la soie ;* Suse, *évêché ;* Pignerol, 10000, *école militaire* ; Fenestrelle, Exilles, *places fortes.* ALEXANDRIE (Alessandria), 30700, *principale forteresse du Piémont, soieries, foires, commerce ;* au sud-est, est Marengo ; Casale, 28000, *place forte ;* Valenza ; Tortone, 13000, *soieries ;* Novi, 11000 ; Acqui, 10000, *eaux thermales ;* Asti, 35000, *évêché, soieries, vins mousseux.* CONI (Cuneo), 22000, *place forte, fabriques ;* Fossano, 10000, *soieries, poudre, eaux minérales* ; Cherasco, 10000 ; Pollenza ; Savigliano, 20000, *soieries, draps ;* Casteldelfino, *place forte ;* Saluces, 15000, *évêché, fabriques ;* Mondovi, 15000, *place forte, évêché, forges, fabriques.* NOVARE, 30000, *évêché, citadelle, soieries, toiles, cuirs, lainages ;* Verceil, 27000, *archevêché, fabriques ;* Palestro, *transit,* Romagnano, *champs de bataille ;* Biella, 10000, *évêché, lainages, faïences ;* Domo d'Ossola, *à l'entrée de la route du Simplon ;* Orta, *au bord d'un lac ;* Arona, *au sud du lac Majeur.*
Ligurie 5407 kil. carr.	PORTO MAURIZIO (Port-Maurice), 6000, *export. d'huile d'olive, d'oranges et citrons ;* Oneglia, 6000, *id ;* San-Remo, 10000, *id ;* Vintimiglia ; Bordighera, *stations de commerce.* GÈNES (Genova), 138000, « la Superbe », *place de guerre et port de commerce, arsenal, fonderie de canons, université, académie, école de navigation, fabriques variées ;* Savone, 27000, *port fortifié, évêché, école de navigation ;* Voltri, 10000, *port ;* Rapallo, 10000, *port de pêche ;* la Spezzia, 27000, *place forte, chantiers, arsenal ;* Sarzane, *évêché.* — A cette province se rattache l'île de Capraja, montagneuse et volcanique, défendue par un fort.
Lombardie	MILAN (Milano), 295500, à l'extrémité des routes alpines du Simplon, du Gothard, du Splugen, du Stelvio, une des plus belles villes de l'Italie pour le nombre et la magnificence de ses palais, sa cathédrale, ses bibliothèques ; *archevêché, université, industrie et commerce actifs ;* Monza, 26000, *jardin botanique, soieries ;* Cassano, Melegnano (Marignan), Magenta, Legnano, *champs de bataille ;* Lodi, 26000, *évêché, majoliques, soieries.*

COMPARTIMENTI territoriali.	PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
Lombardie (Lombardia) 24205 kil. carr.	PAVIE (Ticinum), 3000, pont sur le Tessin, à 2 kil. du Pô, *importante position militaire; évêché, université;* à deux lieues au nord, magnifique Chartreuse fondée en 1396 par Galéas Visconti; Vigevano, 18000, *évêché, pays de riches cultures, soieries;* Casteggio, Montebello, Stradella, *champs de bataille;* Bobbio, ancien monastère. CÔME, 25000, *évêché, soieries, instruments de précision, place de commerce importante à l'issue de son beau lac;* Lecco, 8000, au sud-est du lac, *fonderies;* entre Lecco et Côme, au nord de Monza, s'étend l'opulente région de la Brianza, entrecoupée de petits lacs, de collines gazonnées ou boisées, riche de ses vignes, de ses vergers et de ses mûriers; Varèse, 11000, à l'est du lac, *soieries, vins, bestiaux.* SONDRIO (anc. Valteline), 5000; Chiavenna, 4000, où aboutissent les routes du Splugen et de l'Engadine; Morbegno, *centre de l'industrie séricicole;* Tirano, *plein de vieux palais;* Bormio, au débouché de la route du Stelvio, *eaux thermales.* BERGAME, 24000, *évêché, place forte, soieries, commerce de fruits, grande foire;* Camonica, 12000, *ville de commerce;* Gorgonzola, *fromages.* CRÉMONE, 31000, *ville forte, évêché, beaux palais, manufactures, fabriques de violons;* Casalmaggiore, 15000, *verreries, poteries;* Pizzighettone, *place forte;* Crema, 8000, *ville industrielle;* Agnadel. BRESCIA (Brixia), 43000, *évêché, beaux monuments et musées, soieries et toiles, armes à feu, industrie du fer;* Montéchiari, 8000, *filatures, tissages;* Lonato, 7000; Salo, 8000, *soieries;* Calcinato, Goito, Borghetto, Cavriana, Solférino, Castiglione, *champs de bataille;* la Rocca d'Anfo, *place forte*, à l'ouest du lac Idro. MANTOUE (Mantova), 28000, place forte entre les trois lacs formés par le Mincio; *palais, académies, musées, évêché.*
Vénétie (Venezia) 24025 kilom carr.	VÉRONE, 60000, place forte sur l'Adige; *évêché, soieries, teintureries;* la plaine est admirablement cultivée, couverte de vignobles, de vergers, d'orangers, de prairies et rizières; Legnano, 10000, *place forte* sur l'Adige; Peschiera, 13000, *place forte* au débouché du Mincio, formaient avec Mantoue le quadrilatère lombard-vénitien. Le pays a été le théâtre de nombreux combats, la Corona, Rivoli, Magnano, Custozza, Caldiero, Ronco, Arcole; Villafranca, 7000. VICENCE, 28000, *évêché, soieries, faïences,* « le jardin de Venise »; Bassano, 12000, Primolano, *batailles;* Cittadella, 7000, *industrie agricole;* Asiago, chef-lieu des SETTI COMMUNI (Sept-Communes), d'origine germanique, qui tressent la paille et élèvent des troupeaux; Badia Calavena, chef-lieu des TREDICI-COMMUNI (Treize-Communes), *mêmes industries.* PADOUE (Padova, Patavium), 47000, *évêché; université, observatoire;* Este, 9000, *grains, poteries.* TRÉVISE, 28000, *évêché, toiles, faïences, papier, fer, foire.* BELLUNE, 12000, *évêché, soieries, poteries;* Feltri; Cadorie; Agordo, *mines de cuivre;* Auronzo, *mines de calamine.* UDINE, 28000, *archevêché, industrie, vins;* Campo-Formio, traité de 1797; Palma Nova, forteresse; Sacile; Pordenone, *toiles, soieries.* VENISE (Venezia la Bella), 130000, bâtie sur les nombreux îlots des lagunes, *ville remplie d'églises et de palais; place forte et arsenal maritime, port de commerce actif.* Venise a laissé prendre à Trieste le sceptre de l'Adriatique. Dans les lagunes sont : Murano, *verreries, glaces, perles, émaux;* Chioggia, 28000, *place forte, port*

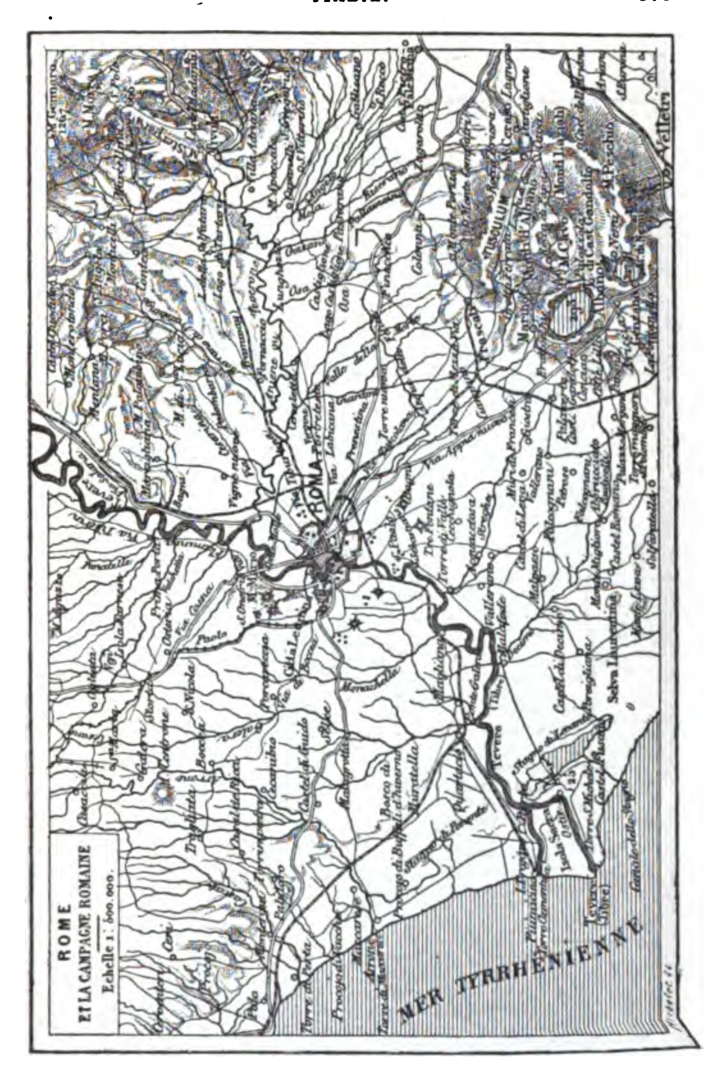
[redacted]



Peschiera et le lac de Garde.

COMPARTIMENTI territoriali.	PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
	de pêche, salines, chantiers; évêché; Mestre, sur la *terre ferme.* Rovigo, dans la Polésina, 12000, *évêché, céréales;* Adria, jadis port de l'Adriatique, aujourd'hui à 35 kilomètres de la mer.
Emilie (Emilia) 20749 kilom. carr.	Plaisance (Piacenza), 31000, *place forte*, dans une fertile et charmante plaine; églises remarquables. Parme, 45000, *place forte, évêché, université, musée, bibliothèques, beaux palais;* Fornovo, bataille de 1495. Reggio, 24000, *place forte, musée, soieries;* Guastalla, 10000, *place forte;* Luzzara; Canossa, *ruines d'un château féodal.* Modène, 31000, *archevêché, université, fabriques d'instruments d'optique;* Carpi, 7000, *fabrique de tressages.* Ferrare, 29000, *archevêché, université,* dans une contrée fertile mais insalubre; Comacchio, *ville forte des lagunes, pêcheries.* Bologne, 101000, *ville forte, archevêché, université, musée, grandes fabriques d'étoffes, charcuterie;* Imola, *évêché.* Ravenne, 20000, *archevêché, université, port ensablé, ville marécageuse,* Lugo, 9000, *grains, riz;* Faenza, *évêché, soieries, faïences.* Forli (Forum Livii), 18000, *évêché, soieries, usines de soufre;* Rimini, 17000, *évêché, mauvais fort;* Cesena, 8000, *soufre.*
	B. — Italie péninsulaire.
Les Marches 9835 kil. carr.	Pesaro et Urbin, chef-lieu Pesaro, 12000, *port;* Fano, 9000, *port, bains de mer;* Urbin, 8000, *archevêché, université.* Ancône, 29000, *citadelle, bon port de commerce, lainages, soies, toiles;* Sinigaglia, 11000, *port, évêché;* Fabriano, *papeteries.* Macerata, 10000, *évêché, université;* Camerino, *archevêché, soieries;* Tolentino, traité de 1797. Ascoli-Piceno, 17000, *évêché, draps, faïences, verreries;* Fermo, 7000, *archevêché, université.*
Toscane 24062 kilom. carr.	Arezzo (anc. Arretium), 10000, *évêché, belles églises, ville murée;* les Camaldules, *couvent de la Vallombrosa.* Florence (Firenze), 135000, la ville « des fleurs », des musées et des palais; *archevêché, université, observatoire, académies, industrie active, soieries, velours, fleurs artificielles, porcelaines, chapeaux de paille, mosaïques, objets sculptés;* Pistoïa, 12000, *armes, quincaillerie;* Fiesole, Signa, Empoli, Prato, *draps, chapeaux de paille.* Lucques (Lucca), 21000, *archevêché, palais ducal, soieries, draps, violons, bains;* Viareggio, 6000, *port de Lucques, bains.* Pise, 38000, insalubre en été, à cause du voisinage des marais; *archevêché, université, citadelle, cathédrale, baptistère, tour penchée; bains* de San Giuliano, *chartreuse de la vallée de* Calci, *haras de* San Rossore; Volterra, 6000, *évêché, carrières d'albâtre, salines, extraction de borax;* Piombino, *port.* Livourne (Livorno), 78000, *port franc, grand commerce, fonderies, armes, tanneries, cordages, liqueurs, confiserie, chantiers, arsenal et école de marine;* en face est l'îlot de la Méloria. — L'île d'Elbe et les îlots Pianosa, Gorgone, Monte Cristo en dépendent. Sienne, 23000, ville déchue, comme Pise, entourée de murs et de tours; *archevêché, université, soieries, draps, chapeaux de paille;* Montepulciano, *bons vins;* Chiusi, *antiquités.* Grosseto, 3000, *ville forte, évêché, salines,* centre des dessèchements entrepris dans ces districts insalubres; Orbitello, 3000, *port fortifié,* San-Stefano, *port.*

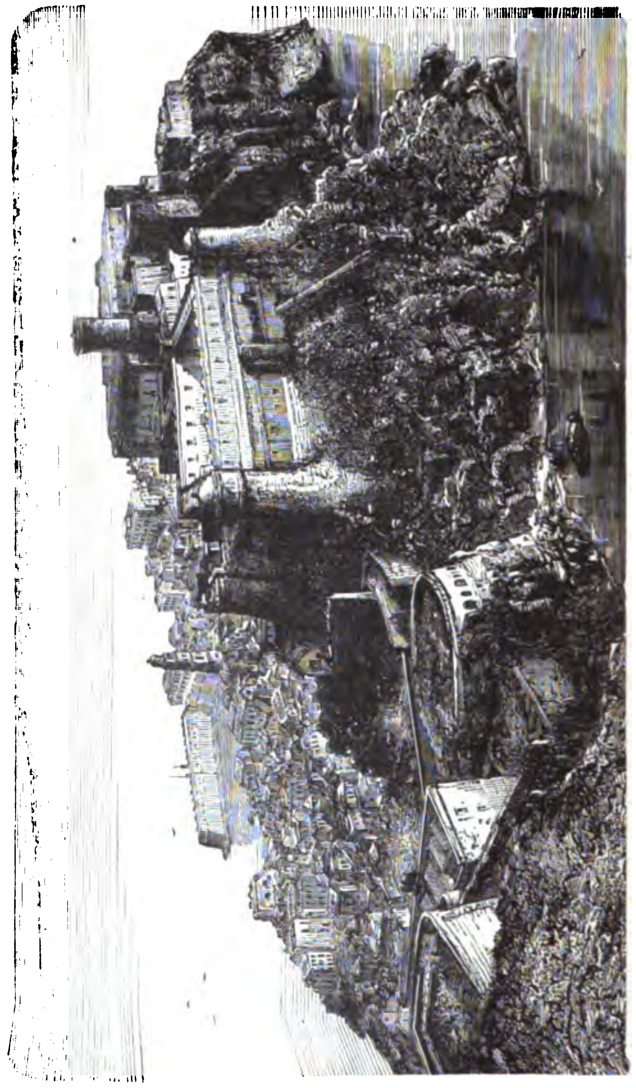
[redacted]


ROME
ET LA CAMPAGNE ROMAINE
Echelle 1: 500.000.
ROMA
MER TYRRHENIENNE
TUSCULUM
Velletri
Via Appia nuova
Tevere
Ostia

[redacted]

COMPARTIMENTI territoriali.	PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
Toscane	MASSA et CARRARE. Massa, 9000, près de la mer, *évêché*, *carrières de marbre de Serravezza;* Carrara, 25 000, dans une vallée sauvage des Alpes Apuanes, *carrières de marbre*, *académie des beaux-arts;* Avenza est son port d'embarquement.
Ombrie (Umbria) 9 474 kil. carr.	PÉROUSE (Perugia), 50 000, *citadelle*, *évêché*, *université*, *école des beaux-arts*, *musées*, *manufactures*, *savonneries*, *vins*, *huiles;* Assise, *patrie de saint François;* Foligno, 14 000, *industrie*, *foires célèbres;* Gubbio, 7 000, *évêché;* le musée renferme les tables Eugubines, trouvées dans les ruines d'Inguvium; Spolète, 12 000, *archevêché*, *ville déchue;* Norcia, *évêché;* Terni (Interamna), 10 000, *évêché*, *cascades du Velino;* Riéti, 10 000, sur le Velino, *draps*, *cuirs;* Narni, 6 000, au milieu de campagnes opulentes; Orviéto, 7 000, ville forte, *vins renommés.*
Latium 12 470 kilom. carr.	**Rome**, 274 000, à 25 kilom. de la mer, capitale du nouveau royaume, toute pleine de monuments grandioses de l'époque païenne et chrétienne; elle a 150 places, 50 fontaines et 300 églises ou chapelles, nombre de musées, bibliothèques, palais et villas; *Université* de la Sapienza, *collèges*, *observatoire*, *académie*, *catacombes; industrie encore peu développée*, *draps*, *velours*, *tapisseries*, *mosaïques;* Castel Gandolfo, villa pontificale sur les ruines de la villa de Pompée; Ostie, *ancien port*, *aujourd'hui ensablé et désert;* Fiumicino, *port à l'embouchure septentrionale du Tibre;* Genzano, 5 000, *près du lac de Nemi;* Albano, 6 000, *évêchés*, *villas;* Frascati (Tusculum), 15 000, *évêchés*, *ruines;* Tivoli (Tibur), *évêché*, *villas*, *ruines;* Palestrina (Préneste), 5 000, *antiquités.* CIVITA-VECCHIA (Centum Cellæ) 10 000, *port de commerce*, *place forte*, *arsenal*, *chantiers*, *évêché;* Corneto (Tarquinies), *antiquités étrusques*, *acropole*, *peintures murales.* VITERBE, 20 000, au pied du mont Cimino, *évêché*, *belles fontaines;* Bolsena (Vulsinii), au nord du lac de ce nom; Montefiascone, 6 000, *évêché*, *bons vins;* Civita Castellana, 4 000, *tombeaux étrusques.* VELLETRI, 12 000, au sud du mont Albano, à l'est des marais Pontins, *évêché;* Terracine (Anxur), 6 000, *port.* FROSINONE, 8 000, *foires importantes;* Alatri, 10 000, *évêché;* Anagni, *évêché*, *restes de murs cyclopéens.*
Abruzzes et Molise (anc. Samnium) 17 008 kilom. carr.	TERAMO (Abruzze ultérieure 1°), 20 000, *évêché*, *fabriques de cuirs et chapeaux;* Civita di Penne, 10 000, *chapeaux de paille.* CHIETI (Abruzze citérieure), 24 000, *évêché;* Pescara, *place forte et port.* AQUILA, 10 000, *évêché*, *ville de commerce;* Avezzano et Celano à l'ouest et au nord de l'ancien lac Fucin desséché; Solmona, 10 000, *évêché*, *papeteries;* Tagliacozzo. CAMPOBASSO, 10 000, *coutellerie;* Termoli, *port*, *évêché;* Agnone, 12 000, *usines pour le travail du cuivre.*
Campanie	BÉNÉVENT, 20 000, *archevêché*, *orfèvrerie*, *cuir*, *parchemin.* CASERTA (Terre de Labour), 29 000, *manufactures de soie;* Capoue, 13 000, *ville forte;* Aversa (anc. Atella), 21 000, *hospices d'enfants et d'aliénés;* Sora, 10 000, *draps*, *papiers;* Arpino, 10 000, *draps*, *parchemins;* Calvi, *évêché*, *vins de Falerne;* Gaëte, *place forte du golfe*, 18 000, bâtie sur un rocher abrupt qui tient au continent par

COMPARTIMENTI territoriali.	PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
Campanie 10 557 kilom. carr.	un isthme fortifié, long de 800 mèt., elle est dominée par une citadelle; l'archipel Ponza dépend de cette province. **Naples** (Napoli), 463 000, au fond d'un golfe ravissant, entre le Vésuve et le Pausilippe, en face des îles Procida, Vivara et Ischia, la plus populeuse et la plus animée des villes italiennes, *archevêché, université, arsenal, école des beaux-arts, de marine, musées, palais somptueux; industries actives, fleurs, soieries, bijouterie, porcelaines, sucreries, grand commerce;* Pouzzoles (Pozzuoli), *port du golfe de Baïa, commerce de terre volcanique ou pouzzolane,* près des ruines de Cumes; Resina, 10 000, près des ruines d'Herculanum; Portici, Torre del Greco, 22 000, au pied du Vésuve, *port, pâtes alimentaires, vin de Lacryma-Christi;* Torre dell' Annunciata, 20 000, *port, commerce actif, fabrique d'armes,* près des ruines de Pompéi; Castellamare, 23 000, *port militaire du golfe, chantiers de construction, manufactures, eaux thermales, ruines de Stabies;* Sorrente, *port, archevêché;* — Les îles de Capri, Ischia, Procida, Nizita, San Stefano et Pandataria dépendent de la province. AVELLINO (principauté ultérieure), 20 000, *draps, teintureries, noisettes dites avelines;* Priano, 15 000, *évêché;* Solofra, *tanneries.* SALERNE (principauté citérieure), 30 000, *port ensablé, archevêché, université, filatures, foires;* au sud, ruines de Pæstum, au milieu de solitudes malsaines; Amalfi, *archevêché, port déchu;* Nocera, *colonie sarrasine;* Sala, 8 000; Policastro, *évêché, port ruiné.*
Pouille (Puglia) 20 510 kilom. carr.	FOGGIA (Capitanata), 37 000, *vins, grains, laines, grandes foires;* Ascoli (Asculum), *évêché;* Cérignola, 27 000, *toiles,* Manfredonia, 5 000, *archevêché, port;* San Severo, *grains.* — Les îles Tremiti, San Domenico, San Nicolo, Caprara, Crettacio, la Vecchia, *riches en huiles et fruits, dépendent de la Capitanate.* BARI (Terra di Bari), 58 000, *bon port, archevêché, toiles, draps, commerce d'huile;* Barletta, 32 000, *place forte, salines;* Trani, 27 000, *archevêché, vins muscats;* Bisceghi, 23 000, *évêché, mines de salpêtre,* Monopoli, 20 000, *évêché;* toutes ces villes sont fortifiées; Bitonto, 20 000, *vins estimés;* Terlizzi, 15 000, forêt d'amandiers. LECCE (terra d'Otranto). Cette presqu'île, formant le talon de l'Italie, est aux trois cinquièmes couverte de bois d'oliviers. La capitale est Lecce, 25 000, *évêché, commerce actif; cannes à sucre;* Brindisi (Brindes), 8 000, *ville forte, archevêché, port ensablé, ville de pêcheurs;* Otrante, *ville forte, port, archevêché;* Gallipoli, 10 000, *évêché, pêche du thon;* Tarente, 30 000, *port fortifié, archevêché, salines.*
Basilicate 10 354 k. c.	POTENZA, 12 000, *évêché dans un district montagneux et sauvage;* Melfi, 12 000, *ville forte* près du mont Vultur; Venosa, patrie d'Horace; Acerenza, *ville fortifiée;* Matera, 14 000, *archevêché;* Torre a Mare, sur les ruines de Métaponte.
Calabre 15 048 kil. c.	COSENZA (Calabre citérieure), 10 000, *archevêché,* au pied des monts boisés de la Sila; Rassano, 8 000, *archevêché, port;* Castrovillari, 7 000, *huile, fromages, fruits;* Cariati, Cassano, *évêchés.* CATANZARO (Calabre ultérieure 2e), 25 000, *évêché, huile, fruits, soieries, draps;* Squillace, *port, évêché;* Cotrone (Crotone), Santa Eufemia; Pizzo, 6 000, *ports et forges;* Monteleone, *vins, huiles.* REGGIO (Calabre ultérieure 1re), 24 000, archevêché, à l'ouest de



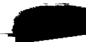
Vue de Gaëte.



COMPARTIMENTI territoriali.	PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
Calabre	l'Aspromonte, *soieries, toiles, vins, huiles, port actif,* presqu'à la hauteur de Messine ; en face du rocher de Scylla, et de sa gorge affreuse, est le plus étroit passage du détroit ; Gerace (près de l'ancienne Locris), *évêché, jardins d'orangers.*
	C. — Les îles.
Sicile 25 798 kilom. carr.	MESSINE, 120 000, *citadelle, place forte, arsenal, université, archevêché, commerce et industrie ;* Milazzo, 10 000, *port ;* Taormina, *port fortifié.* — Les îles Lipari en dépendent ; la capitale, Lipari, 10 000, *bon port, exporte des vins ;* ces îles sont riches en *huile, fruits, vignes, oliviers, blés.* CATANIA (Catane), 92 000, *port fortifié, archevêché, université, soieries, objets d'art ;* Acireale, 38 000, *port de commerce ;* Caltagirone, 28 000, *évêché, poteries.* SIRACUSA, 24 000, *port fortifié, mais déchu, archevêché, ruines antiques ;* Agosta, 10 000, *port fortifié ;* Lentini, 10 000, *tanneries ;* Modica, 37 000, *marché de bestiaux.* CALTANISETTA, 28 000, *place forte, soufrières, sources de pétrole :* Castro Giovanni, 12 000, *soufrières, salines ;* Terra Nova, *port.* GIRGENTI, 20 000, *port, évêché ;* Sciacca, 21 000, Licata, 14 000, *ports, grains, soufre, pâtes, fruits.* — Les îles Pantellaria, 5 000 ; Oppidolo, 3 500 ; Lampedousa, Lampione en dépendent. PALERMO (Palerme), 240 000, *bon port, archevêché, observatoire, fabriques, commerce actif :* Termini, *port fortifié, eaux thermales ;* Cefalu, 10 000, *port de pêche, école de navigation.* L'île Ustica se rattache à cette province. TRAPANI, 37 000, *port fortifié, évêché, salines, pêche du corail,* Alcamo, 23 000, *ruines de Ségeste ;* Calatafimi, 10 000 ; Castelvetrano, 22 000, *vins, bijoux ;* Marsala, 38 000, *port ;* Mazzara, *port, vins, eaux-de-vie, huile.* Les îles OEgades, 12 000, dépendent de Trapani.
...gna) 23 842 kil. carr.	SASSARI, 34 000, *archevêché, université, place forte ;* son port est Porto Torres ; Alghero, *port, pêcherie de corail ;* Porto Conte, Castel Sardo, *port ;* Tempio, 10 000, *place forte.* De cette province dépendent les îles d'Asinara, Tavolara, Caprera et Maddalena. CAGLIARI (Caralis), 34 000, *archevêché, université, citadelle, salines, pâtes alimentaires, commerce actif, antiquités nombreuses, port vaste et sûr ;* Iglesias, *évêché ;* Oristano, Bosa, 6 000, *pêche du corail et du thon.* Les îles San Pietro et San Antioco en dépendent.

stitution. — Le statut octroyé en 1848 par Charles-Albert au e de Sardaigne est devenu la charte constitutionnelle du nouveau e d'Italie. En 1861, Victor-Emmanuel a pris pour lui et ses des- s le titre de *roi d'Italie.* Le roi[1] est chargé du *pouvoir exécutif*

oi d'Italie actuel est HUMBERT Ier, né en 1844, fils du roi Victor-Emma- l il a succédé en 1878 ; il a épousé en 1868 MARGUERITE, princesse de a un fils, le prince royal Victor-Emmanuel, né en 1869. Ses frères et : la princesse CLOTILDE, née en 1843, mariée en 1859 au prince Napo- ince AMÉDÉE, duc d'Aoste, né en 1845, roi d'Espagne de 1870 à 1873 ; MARIA PIA, née en 1847, mariée en 1862 au roi de Portugal, Louis.



et gouverne assisté de 9 ministres responsables (*Intérieur; Affaires étrangères; Instruction publique; Finances et Trésor; Guerre; Marine, Grâce, Justice et Cultes; Travaux publics; Agriculture, Industrie et Commerce*). La liste civile et les apanages s'élèvent à 15 millions. — Le *pouvoir législatif* est partagé entre le roi et les deux Chambres : 1° le *Sénat*, composé de membres âgés de 40 ans au moins, en nombre illimité, nommés à vie par le roi (aujourd'hui 322); 2° la *Chambre des députés* (507 membres, un par 50 000 hab.), âgés de 30 ans, soumis à une condition de cens, élus pour 5 ans au suffrage universel et au scrutin de liste par des électeurs âgés de 25 ans. Les fonctions de sénateurs et de députés sont gratuites. — **Drapeau** : *rouge*, *blanc*, *vert*, avec l'écusson rouge et la croix de Savoie, blanche ou d'argent. — **Ordres de chevalerie** : l'*Annonciade* (1362), *Saints Maurice et Lazare* (1434), *Ordre militaire de Savoie* (1815), *Mérite civil* (1833), *Couronne d'Italie* (1868).

République de Saint-Marin (San Marino).

La république de **Saint-Marin** est le plus petit et le plus ancien des Etats de l'Europe. Au troisième siècle, dit-on, un maçon dalmate, nommé Marino, qui travaillait au port de Rimini, et qui était chrétien, voulant fuir la persécution religieuse de Dioclétien, se retira sur la cime du mont Titan, et ne quitta plus ce rocher sauvage et presque inaccessible. La réputation de sainteté de cet ermite se répandit; il eut bientôt des disciples et des compagnons d'exil. Une communauté se fonda et devint à la longue une commune qui se constitua en république au treizième siècle, et traversa le moyen âge et les temps modernes sans être ébranlée par les révolutions politiques ou sociales. Le saint-siège la prit sous sa protection. A la fin du dix-huitième siècle, Bonaparte lui promit son amitié et lui offrit un agrandissement de territoire qu'elle eut la sagesse de refuser. Ce beau désintéressement lui valut un don de quatre pièces de canon qu'elle accepta. Au dix-neuvième siècle, le pape Pie VII (1817), et après lui le roi d'Italie, Victor-Emmanuel (1862), reconnurent l'indépendance de la république « microscopique. »

L'Etat de Saint-Marin est situé au nord des Marches et au sud de Rimini; sa *superficie* s'étend sur 85 kilom. car.; sa *population* est de 7800 hab. (91 par kilom. car.), ses *revenus* s'élèvent à 112563 francs; ses *dépenses* à 109663. Cet heureux Etat, quoique vieux de 15 siècles, n'a pas de dette. — L'*armée* comprend 950 hommes. — La république est gouvernée par un *grand conseil souverain* formé de 60 membres (20 nobles, 20 bourgeois, 20 propriétaires ruraux), qui composent la *Chambre des députés*. — Parmi eux, on choisit le *Conseil des douze*, sorte de *Chambre haute*. Le *pouvoir exécutif* est confié à deux *capitaines régents*, choisis parmi les membres du Grand Conseil, et qui restent chacun six mois en fonctions. Celui-ci est élu par l'assemblée du peuple dont tous les habitants majeurs font partie. — Il y a un *ordre honorifique* de Saint-Marin, institué en 1859.

La capitale, **Saint-Marin,** 900 hab., entourée de murs et dominée par de vieilles tours, est située près du sommet escarpé de la montagne. — Les deux autres villages sont *Serravalle* et *Borgo*. « L'accès en est si » âpre et si difficile, dit M. Ern. Desjardins, que je ne suis point surpris » qu'on ait respecté la liberté des habitants, comme on a l'habitude de » respecter l'aire des aigles et des vautours. Il faut bien 3 heures d'un

» bon pas pour gagner la capitale depuis Serravalle. Du haut de la petite » esplanade qui précède l'église de Saint-Marin, on découvre un vaste » panorama; on a devant soi toute la Romagne encadrée à l'ouest par la » courbe majestueuse de l'Apennin; on devine la marche lente du Pô au » sillon de brume qui ferme l'horizon de ce côté: l'Adriatique apparaît » dans toute sa largeur, et l'on distingue même les montagnes de l'Illyrie » au delà. »

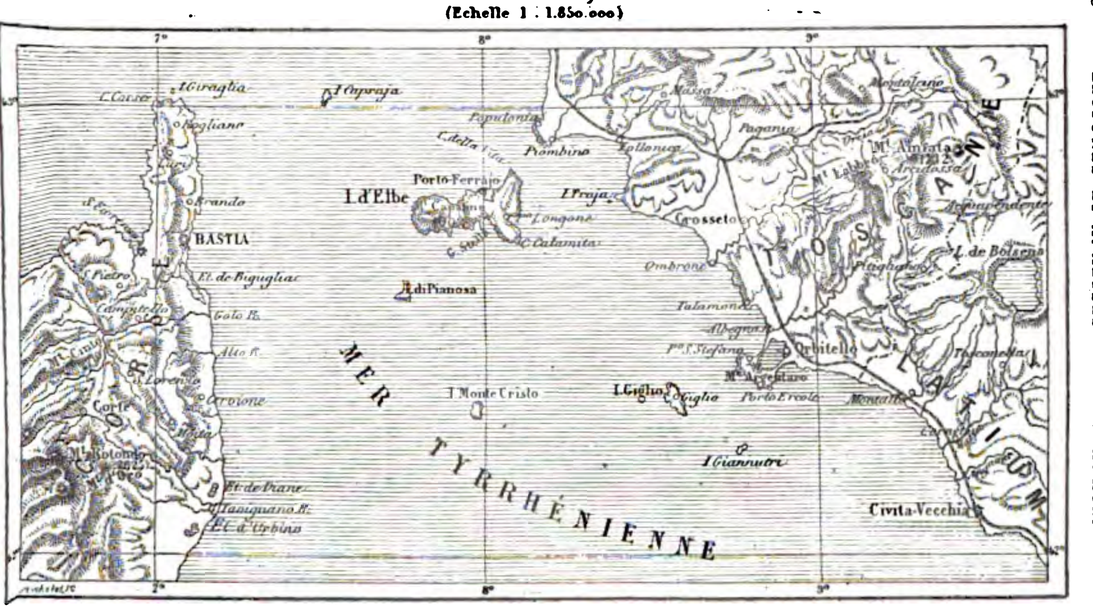
III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux.** Les combustibles minéraux manquent; les quelques mines de *lignite*, d'*anthracite* ou *schiste* bitumeux, du val Gandino, près Bergame, de Valdagno (Vénétie), de Toscane et des Calabres sont pauvres ou peu exploitées, elles donnent à peine 130 000 tonnes par an; la *tourbe* abonde au pied des Alpes, en Lombardie, Piémont, Toscane; le *fer* est abondant et de qualité excellente dans l'île **d'Elbe**, le plus grand dépôt de minerai du monde, déjà exploité par les Etrusques, les Phéniciens, les Romains; les gisements principaux sont ceux de Rio Alto, de Rio Marina, Vigneria, Rio Albano, Terra Nera, Calamita; les chantiers sont à ciel ouvert, comme dans l'antiquité; les gisements pourraient, dit-on, fournir pendant 20 siècles, un million de tonnes par an; la Sardaigne a les riches gisements d'Iglesias, en tout environ 2 millions de tonnes par an; *cuivre* de Toscane (Monte Catini), d'Agordo (Vénétie), de Secco (Lombardie, 20 à 22 000 tonnes); *Plomb argentifère* d'Iglesias (Sardaigne), de Boltino, près Lucques; un peu d'*or* (10 000 tonnes) à Macuquava dans le val Anzasca; *mercure* (132 000 tonnes) à Vallalta (Bellune), Siéle (Grosseto); *zinc* (75 000 tonnes), à Auronzo (Bellune); *manganèse* en Piémont et Ligurie: *antimoine*, *nickel*, *étain* en petite quantité. Le *soufre* est très abondant en Sicile (380 000 tonnes valant 40 millions); le sud-est, sur une longueur de 250 kilom., renferme une suite ininterrompue de dépôts; 350 soufrières sont ouvertes dans les provinces de Caltanisetta, Girgenti, Catane: près du Vésuve, et sur le versant oriental de l'Apennin, près de Bologne, on en trouve quelques autres.

Entre Pomarance et Massa Maritima, dans les maremmes toscanes, non loin de Volterra, sont les *lagoni* (petits lacs) ou *fumacchi*, ou *soffioni* (soufflets), qui fournissent la plus grande partie du *borax* employé dans l'industrie de l'Europe. Le borax est utilisé comme fondant dans la métallurgie. L'acide borique est aussi employé pour obtenir l'émail dans les fabriques de faïence et de porcelaine. Le centre principal de cette exploitation est Horderello, où travaillent plus de 300 ouvriers. — Les environs de Volterra renferment aussi du *sel gemme*, la Sicile a les *salines* de Marsala, Trapani, Agosta; la Sardaigne celles de Cagliari; on en trouve à Comacchio sur l'Adriatique, à San Felice près de Venise, etc. — Les *eaux minérales* les plus fréquentées sont, en Piémont : celles de Courmayeur, Acqui, au pied du mont Stregone, Valdieri; en Toscane, celles de San Giuliano, Lucques, Monte Catini dans le val de Nievole; celles de Castellamare et Ischia; et en Sicile, celles de Castroreale, Termini, Calatafimi, Acireale, etc. — Les *carrières* fournissent des matériaux variés et précieux : *travertin* et *albâtre* blanc, jaune et translucide de Volterra et Montalcino; *granit* rouge de Montorfano (près Pallanza); *gneiss* de Pignerol et Saluces; *ardoise* de Lavagna; *kaolin* de l'île d'Elbe; *pierre ponce* des îles Lipari; *pierre à aiguiser* du Bergamasque, mais la principale richesse des carrières d'Italie est le **marbre** : *marbre* vert de Suze, marbre

[redacted]

ILE D'ELBE ET TOSCANE MÉRIDIONALE.
(Échelle 1 : 1.850.000)



blanc de Gandaggio et de Lombardie, *brèche* de Vérone; les plus admirables variétés viennent des carrières de Massa, de Carrare, de Serravezza, de l'Altissimo, à la base occidentale des Alpes Apuanes, montagnes de formation marmoréenne, qui fournissent le plus beau marbre statuaire de toute l'Europe, pour le grain, la couleur, la dureté, la sonorité, la transparence, la pureté; c'est dans la carrière de Crestola que Michel-Ange prit le bloc pour son David, et Canova pour son Wellington. « A Carrare, dit » M. Simonin, tous sont carriers, marbriers ou sculpteurs. Les *études* de » sculpteurs vous arrêtent à chaque pas. Quelques-uns sont de vrais » artistes, et d'une habileté extrême; au-dessous des maîtres vient le » cortège nombreux des faiseurs. Ceux-ci réduisent les statues connues, » antiques ou modernes, et les vendent aux touristes de passage à des » prix modérés. On trouve chez eux des Vénus de Milo, de Médicis ou du » Capitole, des Dianes de Gabies ou des Dianes à la biche, des Hercules, » des Antinoüs, des Bacchus, des Gladiateurs mourants, puis tout l'œuvre » de Canova et de Pradier. Tout cela se vend, s'expédie, s'exporte pour » ainsi dire au poids ou au mètre cube... Tout l'Olympe antique est coté. » Les deux Amériques, l'Angleterre, la Russie, l'Espagne sont surtout » friands de ces produits, et les marbres ouvrés de Carrare font concur- » rence aux albâtres de Volterra. Carrare se charge encore de l'ornement, » panneaux, trumeaux, chambranles de cheminées de luxe: enfin le style » funéraire lui-même n'est pas dédaigné, et plus d'un tombeau de prix » commandé par le Chili, le Pérou, la Russie et l'Espagne est dessiné, puis » ciselé dans les ateliers carrarais. »

Végétaux. — L'Italie est encore aujourd'hui un pays agricole avant tout; plus d'un tiers de la population est occupée à l'agriculture; le domaine agricole couvre environ 28 millions d'hectares soumis à l'impôt foncier, dont 12 en champs de labour, vignobles et vergers, 1 200 000 en prairies, 250 000 en rizières, 600 000 en olivettes, 5 à 6 millions en pâturages, 4 à 5 en forêts, etc. Ces terres sont entre les mains de 3 240 000 propriétaires environ; la propriété est très divisée dans le Piémont et les vallées alpestres; dans la plaine lombarde et le midi, les campagnes appartiennent à un petit nombre de riches propriétaires qui vivent loin de leurs domaines et les louent à des métayers. Les *latifundia* sont encore, comme jadis, une cause de misère pour l'Italie. Les *céréales* (blé, 51 millions d'hect., maïs, orge, seigle, avoine), les *légumes*, *pommes de terre* ne suffisent pas à la consommation; d'immenses territoires, comme l'agro romano ou les marais Pontins, sont presque incultes; le marais a envahi les bas-fonds, ces immenses domaines sont des pâtis. Les rizières, grâce à un admirable système de canalisation et d'irrigation, l'emportent par l'abondance de la production, sur ceux du Gange; les prés se fauchent six fois dans la Lombardie. La *betterave* rend jusqu'à 50 000 kilog. par hectare; la culture du *coton* est faible, celle du *chanvre* et du *lin* très étendue. Les plantes tinctoriales sont abondantes au sud et surtout en Sicile, comme le *safran* et le *sumac*, substance employée dans la teinture pour les impressions d'indiennes et dans la tannerie des peaux blanches. La Sicile et la Calabre ont à peu près le monopole de la *manne*, substance pharmaceutique dont l'usage a beaucoup diminué. On la récolte sur une espèce de frêne, au moyen d'incisions circulaires pratiquées dans le tronc en août et septembre. La manne transsude et se coagule sur le tronc, et on la recueille le matin. Le frêne à manne produit de l'âge de 10 ans jusqu'à 30. — La *vigne* occupe plus de 2 millions d'hectares, fournit environ 30 millions d'hectolitres valant plus d'un milliard; la Sicile est au premier

rang, grâce aux procédés de vinification améliorés par les étrangers qui possèdent les principaux établissements; *Marsala*, *Zucco*, *Catani*, *Syracuse*, sont les grands centres en Sicile; en Toscane, le *Chianti*; en Piémont, le *Barolo* et le vin d'*Asti*; en Vénétie, le *val Policella*. — On trouve partout l'*olivier* sauvage; les cultures se font pour les deux tiers en Sicile et dans la province de Naples; la production des huiles d'olive atteint près de 6 millions d'hectolitres par an. — Les **aurantiacées** (orangers, citronniers, limoniers) forment dans certains districts du midi de véritables forêts. La récolte annuelle des fruits s'élève à 45 millions de francs; la Sicile, Naples et la Sardaigne sont les premiers centres de production. En Sicile on cultive aussi la *canne à sucre*, l'*arbre à thé*, le *dattier*, le *figuier*. — Les **forêts** (environ 4 160 000 hectares) sont clairsemées : elles ont été exploitées ou plutôt dévastées sans ménagement; les montagnes du midi surtout sont nues et stériles. Le gouvernement favorise le reboisement et plante l'*eucalyptus globulus* dans les contrées ravagées par la mal'aria. Les essences les plus répandues sont, sur les hauteurs, le *châtaignier*, les *chênes* de toutes espèces et particulièrement le *chêne-liège* abondant en Sardaigne (forêt de Montana), le *hêtre*, le *tilleul*, l'*érable*, le *caroubier*, l'*olivier sauvage*. le *genévrier*, le *pin*, etc., (forêt de Ravenne, 5 000 hectares) et dans les plaines, les *pistachiers*, le *peuplier*, le *cytise*, le *cyprès*. — **Animaux**. L'Italie est pauvre en bétail : les meilleurs *chevaux* sont ceux de la Terre de Labour, des Calabres, et les petits chevaux sardes, robustes, sobres et endurants; les *bœufs* et *vaches* sont en général de race médiocre (Piémont, Lombardie, Parme, Modène, Toscane); pourtant les fromages dits du *Parmesan* fabriqués dans la région de Lodi, et le *Stracchino* (Brescia) sont renommés. On élève des *buffles* demi-sauvages dans la campagne de Rome et les marais du Volturno, de Pæstum et de l'Ofanto; les *moutons* qui fournissent la meilleure laine sont ceux d'Ascoli, de Chieti, de Bari; les *porcs* abondent partout, notamment dans la Romagne et le midi; l'Italie élève une grande quantité d'*abeilles*; les cactus de Sicile nourrissent la *cochenille*; la mouche *cantharide* est commune dans le midi. Le premier rang en Europe, le second dans le monde (après la Chine) appartient à l'Italie pour la culture du *mûrier* et la production des *cocons*. Plus de 5 000 communes élèvent le ver à soie, la Lombardie fournit 15 à 16 millions de kilog. de cocons, la Vénétie, 8 à 9. — La faune comprend l'*ours*, le *blaireau*, le *loup*, le *renard*, la *martre*, le *chamois*, le *moufflon* (Alpes, Sardaigne, Apennin). La pêche sur les côtes de Gênes, Toscane, Naples, Tarente, Sicile et Adriatique, et dans les lacs et les torrents des Alpes est très abondante. Les plus riches et les plus anciennes pêcheries sont, aux bouches du Pô, celles des immenses lagunes (valli) de Comacchio que le grau de Magnavacca et le canal Palotta relient à la mer.

Industrie. — La vie industrielle renaît en Italie; si les capitaux lui manquent encore, elle a pour elle son heureuse situation géographique, ses richesses minérales, la force motrice de ses torrents, l'intelligence et le sentiment artistique de ses populations. Parmi les industries textiles, celle des *soies* et *soieries*, quoique déchue, occupe encore 200 000 ouvriers (Côme, Gênes, Milan, Bologne); celles des *lainages* (Biella en Piémont, Novare, Schio près de Vicence); des *cotons* (Lombardie, Ligurie, Calabres); des tissus de *lin* et *chanvre*, des *dentelles* et *broderies* (Gênes, Milan, Venise, Bologne) sont en progrès; l'industrie des *chapeaux de paille* est très florissante en Toscane, dans les Abruzzes. — L'*orfèvrerie* et la *bijouterie* de Gênes, Asti, Milan sont renommées, mais malgré les indus-

tries du *bronze*, du *fer*, de l'*acier* qu'alimentent les mines, l'Italie est encore pour les machines en grande partie tributaire de l'étranger. — L'*industrie céramique* a conservé son antique réputation, *mosaïques* de Florence, Venise et Rome, *terres cuites*, *faïences* et *majoliques* de la Toscane et du Milanais; *verreries* et *conterie* ou *verroterie* de Venise et Murano; *ameublement*, *papeterie*, *appareils de* chirurgie, physique et chimie, etc., etc., dans les grandes villes.

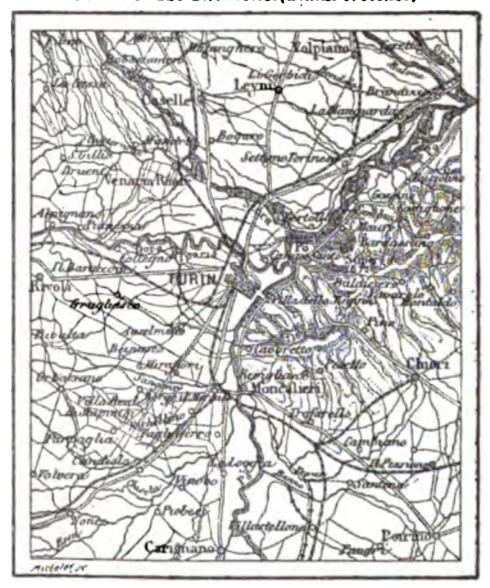
Commerce (1883). — **Importations** : 1 280 millions de francs; *France*, 366, (en 1882, 418); *Angleterre*, 297; *Autriche*, 207; *Suisse*, 64; *Russie*, 364; *Amérique du Nord*, 58; *Allemagne*, 113; *Amérique du Sud*, 27; *États Danubiens*, 28; etc. — **Exportations** : 1 200 millions; *France*, 505, (en 1882, 461); *Angleterre*, 92; *Autriche*, 137; *Suisse*, 124; *Russie*, 22; *Amérique du Nord*, 59; *Allemagne*, 88; *Amérique du Sud*, 29; *États Danubiens*, 16; etc. — **Voies de communication.** *Routes nationales ou provinciales*, 130 000 kilomètres. — *Canaux* et *rivières navigables*, environ, 3 000 kilomètres, sans parler des canaux d'arrosement. Les principaux sont : le *Naviglio Grande*, la *Muzza* et la *Martesana* qui unissent Milan au Tessin et à l'Adda; le canal *Cavour* en aval de Turin; celui de *Milan à Pavie*, etc. — **Chemins de fer** (en 1882), 9 042 kilomètres; les premiers datent de 1848 : 1° Ligne du *Nord* ou des *Alpes*, reliée aux chemins français par le tunnel du *Mont-Cenis*[1], par Suse, Turin, Verceil, Novare, Milan, Bergame, Brescia, Vérone, Vicence, Padoue, Venise, Trévise, Trieste où elle se rattache aux lignes autrichiennes; avec des embranchements, de *Novare* au col du *Simplon*; de *Milan* à *Côme*; de *Bergame* au *Saint-Gothard* et au *Splugen*; de *Vérone* à *Trente*,

---

1. **Le percement du mont Cenis.** — C'est un géomètre savoisien, M. Médail, qui, en 1847, indiqua le premier tracé du tunnel des Alpes Cottiennes par le col des Fourneaux ou du Fréjus. Le roi Charles-Albert accueillit favorablement le projet de l'ingénieur, qui devait établir une communication rapide entre le Piémont et la Savoie, berceau de sa famille; mais la révolution de 1848-49, la défaite de Novare et l'abdication du roi ajournèrent l'entreprise. — En 1854, un ingénieur belge, M. Maus, venait de percer dans les Apennins, pour le chemin de Gênes à Turin, le tunnel de Giovi, long de 3254 m.; il proposa de creuser sous le mont Cenis un tunnel du même genre et par les mêmes procédés. Mais l'œuvre du percement fut confié en 1854 à trois ingénieurs sardes, élèves de l'Université de Turin, MM. Sommeiller, Grandis et Grattoni, qui avaient imaginé un système de perforation par le *bélier compresseur*. L'inauguration des travaux eut lieu le 31 août 1857, du côté du nord, à Modane, en présence du roi Victor-Emmanuel et de Cavour; et le 14 novembre du côté sud, à Bardonnèche. En quatre ans, le forage n'avait atteint que 175 m. (0m45 par jour); on était encore à la période des tâtonnements. Enfin, M. Sommeiller inventa de nouvelles machines perforatrices mues par l'air comprimé; et le percement fut achevé le 25 décembre 1870; il avait duré 13 ans et 4 mois. Quinze cents ouvriers en moyenne avaient été employés dans le tunnel. La première locomotive le franchit au mois d'août et l'inauguration eut lieu en septembre. Le grand ingénieur qui avait présidé à l'exécution, Germano Sommeiller, était mort deux mois avant le grand jour. La ville d'Annecy lui a élevé une statue au bord du lac, en 1884. — Le tunnel a coûté 75 millions de francs, dont la France, mise en possession du versant occidental des Alpes en 1860, a payé 38 millions. Il est à 1335 m. d'altitude. Il a 12 333 m. de longueur; la traversée se fait en 25 ou 30 minutes. Avant l'ouverture du tunnel du mont Cenis, un ingénieur et un entrepreneur anglais, MM. Fell et Brassey, avaient construit sur le mont Cenis un chemin de fer avec un rail central à crémaillère, comme ceux du Righi en Suisse, ou du Kahlenberg, en Autriche. Il conduisait les voyageurs de Modane à Suse. Ce chemin de fer ne fonctionne plus.

et par le Brenner, à *Innsbrück;* de Padoue, à *Ferrare et Bologne*; etc. — 2° Ligne de l'*Apennin:* reliée au chemin français de Nice, elle passe à Vintimiglia, Gênes, la Spezzia, Pise, et de là, par trois chemins à Rome, (celui du *littoral*, Livourne, Grosseto, Civita-Vecchia ; — celui du plateau de *Toscane*, par Empoli, Sienne, Orviéto et la vallée du Tibre ; — celui de l'*Apennin*, par Lucques, Pistoïa, Florence, Pérouse). La ligne va de Rome à Naples, Salerne, Eboli, Potenza, longe le littoral du golfe de Tarente, de Tarente à Policastro et Reggio, avec embranchement de *Tarente* à *Bari*: — 3° Ligne de l'*Adriatique* de *Turin* à *Otrante*, par Asti, Alexandrie, Plaisance, Parme, Reggio, Modène, Bologne, Imola, Faenza, Forli, Rimini, Pesaro, Ancône, Pescara, Foggia, Bari, Brindisi, Lecce; avec embranchements d'*Alexandrie* à *Gênes* (col de Giovi), d'*Imola* à *Ravenne*, de *Bologne* à *Pistoïa* (tunnel de *Porretta*), d'*Ancône* à *Soligno* (col de Fossato). — Les chemins de fer siciliens sont ceux de *Palerme* à *Termini, Lercara* et *Girgenti;* — de *Caltanisetta* à *Licata;* — de *Messine* à Catane, Lentini, Agosta et Siracuse ; — ceux de *Sardaigne* rattachent *Cagliari* à *Iglesias* et à *Oristano; — Porto Torres*, à Sassari, Chilivani et Giovi. — **Postes** (1882), 3 497 bureaux, 349 millions d'expéditions. — **Télégraphes**, 28 000 kilomètres, 6 430 000 dépêches. — **Marine marchande**, 7 270 navires à voiles et 865 000 tonneaux ; 201 vapeurs et 107 000 tonneaux ; 185 000 marins. — Mouvements des ports (1883) ; entrés, 111 296 navires et 18 millions de tonnes ; sortis, 110 550 navires et 18 millions de tonnes.

TURIN ET LES ENVIRONS. (Echelle 1:500.000)



IV. — Notions statistiques

Superficie : 296 323 kilom. car. — **Population** (1882), 28 733 596 hab. (98 par kilom. car.). — **Races et nationalités.** L'ethnographie de l'Italie

est très complexe ; aucune terre n'a été plus foulée par les conquêtes, les immigrations ou colonisations étrangères; *Celtes*, *Ligures*, *Vénèdes*, *Germains*, *Etrusques*, *Latins et Grecs* dans l'antiquité ; *Wisigoths*, *Hérules*, *Ostrogoths*, *Lombards*, *Sarrasins*, *Normands*, *Allemands*, *Slaves* au moyen âge ; *Français*, *Espagnols*, *Autrichiens*, dans les temps modernes ont mêlé leur sang, leurs mœurs et leur langue dans la péninsule, théâtre permanent de leurs combats, et opulent enjeu de leurs convoitises. On y chercherait vainement la pureté des types primitifs. D'après le physiologiste anglais Beddoc, on peut distinguer physiquement cinq groupes de populations : 1° *Vénitiens* et *Padouans*, dont le type est slave ; 2° *Piémontais*, *Lombards* et *Génois*, de type kimri ; 3° *Toscans* et *Romains*, qui représentent surtout la race latine ; 4° Populations comprises de Terracine à Naples ; 5° Populations de Naples et du Midi. — Quant aux nationalités étrangères, on compte 5 200 *Allemands*, 15 800 *Autrichiens*, 300 *Hongrois*, 12 000 *Suisses*, 10 700 *Français*, 7 300 *Anglais*, 700 *Russes*, 1 200 *Grecs*, 922 *Espagnols*, 700 *Turcs*, 38 000 *Juifs*, etc., en tout 60 000 étrangers. L'excédent des naissances sur les décès s'élève chaque année en moyenne (de 1872 à 1880), de 90 000 à 237 000. — Mais l'**émigration** est considérable ; en 1880, 130 000 ; en 1881, 135 000 ; en 1882, 161 500 ; en 1883, 169 000. Il y a en France 240 000 Italiens, en Autriche, 43 000, en Suisse, 41 000, en Algérie, 33 000, en Egypte, 16 000, en Tunisie, 11 000, dans la République argentine, 255 000, aux Etats-Unis, 170 000, au Brésil, 82 000, dans l'Uruguay, 40 000, etc., etc., en tout plus d'un million à l'étranger. Beaucoup d'émigrés ne s'expatrient que temporairement, et reviennent après avoir amassé un pécule. Les émigrés définitifs proviennent principalement du Piémont, de la Lombardie, de la Vénétie, des Abruzzes, de la Calabre. — **Dialectes** : la langue *italienne*, forme moderne de la langue classique, est la langue usitée ; mais beaucoup de dialectes provinciaux, dérivés du latin, sont parlés dans les campagnes : le *carnique*, le *vénitien*, le *gallo-italique*, le *ligurien*, le *tusco-romain*, le *samnite*, le *sicilien*, le *sarde*. Ces éléments ethnographiques, rapprochés et fondus avec les siècles, forment aujourd'hui une grande et puissante nation. — **Instruction publique.** *Instruction primaire* gratuite et obligatoire depuis 1859 ; les illettrés sont frappés d'incapacité électorale. Malgré la loi, il y avait encore en 1882 19 140 000 *analfabeti* (dont 29,40 pour 100 dans le Piémont, 63,80 pour 100 dans le pays Romain ; 71 pour 100 dans le pays Napolitain ; 74,53 pour 100 en Sardaigne, 76,33 pour 100 en Sicile. — Il y a 42 000 écoles primaires, 51 écoles normales. — L'*enseignement secondaire* est donné dans 692 gymnases et lycées royaux, communaux ou privés, et 221 séminaires. La durée des études est de cinq ans dans les gymnases de premier degré ; de trois ans dans ceux du second degré. Chaque province possède des écoles industrielles, agricoles, commerciales. — L'*enseignement supérieur* est donné dans 17 *universités royales* (Bologne, Cagliari, Catane, Gênes, Macerata, Messine, Modène, Naples, Padoue, Palerme, Parme, Pavie, Pise, Rome, Sassari, Sienne, Turin) et dans quatre *universités libres* (Camerino, Ferrare, Pérouse, Urbin). Les principales ont quatre facultés ; la théologie a été supprimée. Les autres établissements d'enseignement supérieur sont l'*Institut royal des études supérieures* et l'*Institut topographique militaire* de Florence ; l'*Académie scientifique et littéraire* de Milan, les *Ecoles d'application* pour les ingénieurs à Turin et Naples, des *Observatoires*, *Ecoles de beaux-arts et musique*, etc., etc. — **Justice.** Chaque commune a un *conciliateur* (juge de paix), chaque canton un *préteur* ou juge de première instance ; il y a dans le royaume 152 *tribunaux civils et correctionnels*, 23 cours d'appel, 4 cours de

[redacted]

cassation, à Turin, Florence, Naples, Palerme; 86 *cours d'assises* avec jurys, 25 *tribunaux de commerce*, une *cour des comptes* pour la vérification de la comptabilité publique. Les codes italiens diffèrent peu des codes français. — **Cultes.** La religion *catholique* est seule religion d'Etat; les autres ne sont que tolérées, la très grande majorité est *catholique*. On évalue les protestants à 61 000, la plupart Vaudois habitant les hautes vallées des Alpes piémontaises, et les Israélites, à 38 000. « Rome présente » cette particularité d'être le siège de deux gouvernements, celui du sou- » verain pontife et celui du roi. Le pape est encore représenté auprès d'un » grand nombre de gouvernements de l'ancien et du nouveau monde; il a » sa poste et son télégraphe, sa garde noble et sa garde suisse, et il » nomme à toutes les charges ecclésiastiques. Il jouit en toute propriété » des palais du Vatican et de Latran, ainsi que de la villa de Castel » Gandolfo, sur les bords du lac d'Albano; de plus, le budget italien est » grevé en sa faveur de 3 millions de francs, qu'à la vérité il n'a jamais » voulu toucher. Quand il meurt, le cardinal camerlingue remplit ses » fonctions jusqu'à ce que le Sacré Collège, composé des cardinaux, lui ait » nommé un successeur. Le nombre des cardinaux a été fixé par Sixte- » Quint à 70. Ils sont tous nommés par le pape. » (*Dictionnaire* de V. DE SAINT-MARTIN.) L'Italie est partagée en 47 archevêchés et 206 évêchés; les couvents ont été supprimés en 1866. — **Armée.** Le service est obligatoire pendant 19 ans, de 20 à 39, et la loi n'admet ni exonération, ni remplacement, ni substitution, ni exemption complète. L'armée comprend trois catégories d'hommes : Ceux de la première font trois ans de service dans l'*armée active*, neuf ans en *congé illimité*, répartis en cinq ans de *réserve* et quatre ans de *milice mobile*, et sept ans dans la *milice territoriale;* — ceux de la deuxième passent trois mois sous les drapeaux, et complètent neuf années de service en *congé illimité*, savoir : cinq ans dans la réserve de l'armée active et quatre ans dans la réserve de la milice, puis font partie dix ans de la *milice territoriale;* — ceux de la troisième, dispensés de tout service actif, font partie dix-neuf ans de la *milice territoriale*, et peuvent être appelés à un service actif de vingt jours. L'armée sur pied de paix compte 206 500 hommes; l'effectif de guerre, sur le papier, est de 1 990 000 hommes. — Le territoire est divisé en 87 districts militaires, groupés en cinq zones, ayant pour chefs-lieux *Alexandrie*, *Bergame*, *Sienne*, *Naples*, *Palerme*. — **Marine militaire.** L'Italie a fait des dépenses énormes pour construire ou améliorer les ports militaires de la Spezzia et de Venise, et pour créer une flotte de guerre. Cette flotte armée de 478 canons, avec 15 000 hommes d'équipages, comprend 67 navires dont 15 cuirassés ; parmi eux figurent des vaisseaux monstres, les plus grands qu'on ait construits, le *Duilio*, le *Dandolo*, l'*Italia*, le *Lepanto* (tonnage 13 700 tonneaux), qui ont coûté des sommes considérables, et ne rendent pas les services qu'on en espérait. Les principales stations navales sont : *la Spezzia*, *Naples*, *Castellamare di Stabia*, *Venise* et *Tarente*. — **Monnaies, poids et mesures.** Le système français, métrique décimal, a été légalement adopté en Italie. — La *lira* ou livre italienne égale le franc. Jadis on comptait à Naples par *ducats*, à Rome par *scudi*, à Palerme par *onces*. — **Budget** (1884). *Recettes* 1 562 975 000 francs. — *Dépenses* 1 555 676 000 francs. L'impôt immoral de la loterie subsiste encore et rapporte par an 72 millions. — La *dette publique* dépasse 10 milliards.

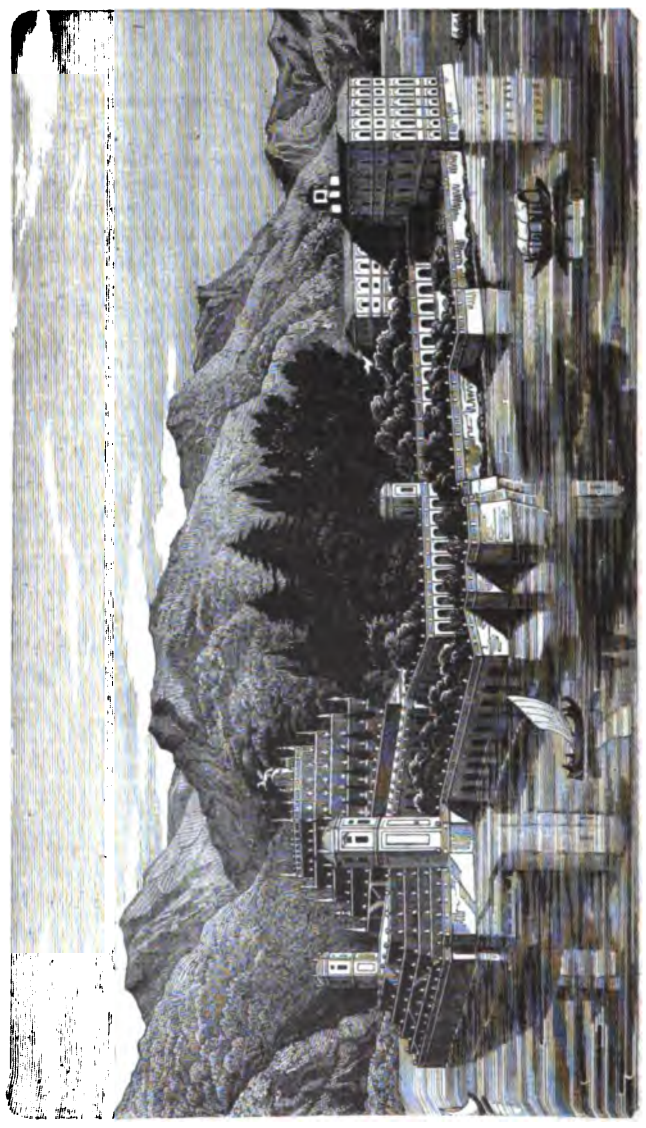
2° EXTRAITS ET ANALYSES

Le lac Majeur et les îles Borromées.

« La partie septentrionale du lac Majeur appartient, comme le lac de Lugano, au canton même du Tessin. Malgré les hautes montagnes qui enserrent la moitié de son bassin, c'est sur ses bords que se trouvent les sites les plus favorisés de la haute Italie, au point de vue de l'égalité du climat. Telle est, par exemple, la baie de Palanza, qu'échancre, aux deux tiers à peu près de son étendue, la rive occidentale ; telles sont aussi les fameuses îles Borromées, situées un peu au-dessous, à la hauteur de Stresa et de Bavens, en face du superbe monte Mottcrone, du sommet duquel on domine toute la plaine du Pô et la chaîne elliptique des Alpes jusqu'aux glaciers du Tyrol. Les îles Borromées sont au nombre de quatre ; deux d'entre elles, l'*Isola Superiore* ou de *Pescatori*, et l'*Isola San Giovanni* ou *Isolino*, n'offrent pas beaucoup d'intérêt. Ce ne sont que de pauvres îlots, habités par des pêcheurs, avec une méchante rue bordée d'humbles maisonnettes. Quelques barques attachées à de noirs piquets, des rangées de filets qui s'engouffrent au souffle de la *tramontane*, des enfants nus qui jouent sur le sable de la rive ; voilà l'idylle, dans toute sa simplicité.

» Tout autres sont l'*Isola Bella* (île Belle) et l'*Isola Madre* (île Mère). La première a, il est vrai, un arrangement un peu théâtral et des effets de beauté par trop mythologiques; mais elle n'en présente pas moins un grand coup d'œil avec ses dix terrasses voûtées qui s'étagent au-dessus de la nappe d'azur à une hauteur de 32 mètres. Cette architecture de terre et de végétation est l'œuvre du comte Vitaliano Borromeo. C'est lui qui, au dix-septième siècle, a créé sur ce rocher primitivement stérile ces allées nombreuses, ces espaliers, ces fontaines, ces grottes de rocaille et de mosaïque ; c'est lui qui a fait apporter en barque du continent l'humus d'où s'élancent aujourd'hui ces bosquets d'orangers, de citronniers, de magnolias, ces buissons de plantes exotiques et parfumées, qu'emplit le chant des oiseaux, ces tapis de verdure immaculée où le paon étale orgueilleusement les splendeurs de sa robe versicolore. Au sommet se trouve un palais, la Rotonde d'Hercule, qui renferme une galerie

[redacted]



Vue de l'Isola Bella (Lac Majeur).

de tableaux où sont des toiles du Titien, de Lebrun, et du Hollandais Pierre Molyn.

» A l'Isola Bella je préfère, pour ma part, l'Isola Madre. Celle-ci est la plus grande du groupe, et a l'air, par sa situation. d'une mère au milieu de ses enfants : d'où son nom. Elle a moins que l'autre, l'aspect d'un jardin d'Armide. Tout y est solitaire et silencieux ; le palais inhabité ressemble de loin à celui de la Belle au Bois dormant ; le gardien qui prend soin de l'enclos règne seul dans ce quadruple parc aux assises superposées. La végétation de toutes les zones se développe sans obstacle ; ici le pin du nord et le chêne vert ; là le palmier, le cèdre, le grenadier ; ailleurs la canne à sucre, l'arbuste à thé et le figuier d'Inde. » (Jules Gourdault, *l'Italie*, p. 145 ; in-4°, ill. ; Paris, Hachette.)

A l'extrémité méridionale du lac Majeur, non loin de la petite ville d'Arona, se dresse la statue colossale de saint Charles Borromée, faite de bronze et de cuivre battu. Ce colosse de 23 mètres, élevé sur un piédestal de 12, œuvre des sculpteurs Cerano et Falconi, fut érigé en 1624 et coûta un million de livres milanaises. Tout a été dit sur ses prodigieuses dimensions. « On se promène le long du pouce ; on peut faire un whist dans la » tête ou une sieste dans la courbe du nez. Il me prit jadis fantaisie d'exé- » cuter mon tour de saint. Déjà je m'étais hissé sur le piédestal de granit, » et je m'apprêtais à attaquer le bronze, lorsque de l'un des plis de la robe, » je vis sortir un curieux, retour d'excursion. Tel qu'un Lilliputien tom- » bant de la poche de Gulliyer, il glissait à ma rencontre. Sa face de ho- » mard bouilli, ses yeux saillants hors de l'orbite, sa voix éteinte m'en » apprirent plus que je n'en voulais savoir. On cuit sous cette rosette sur- » chauffée par le soleil, on se braise à petit feu. C'est le supplice du tau- » reau de Phalaris. Je renonçai bien vite à sonder les mystères de l'airain. » Cette masse ne produit d'ailleurs son effet qu'à distance. Plus on s'éloigne, » plus elle semble grandir. » (St. Liégeard, *A travers l'Engadine*, p. 451.)

Venise : le pont du Rialto.

« Le rivage élevé (*Rivo alto*) fut le point central autour duquel vinrent se grouper les premières habitations qui plus tard devaient constituer Venise. C'est là qu'est pour ainsi dire le point de départ de la glorieuse cité, qui rayonna bientôt dans toutes les directions et s'étendit dans tous les sens, jusqu'à ce que la mer prononçât son *Quos ego !* et l'empêchât de s'étendre davantage. Il est donc naturel que les Vénitiens du vieux temps aient songé tout d'abord à construire sur ce point primordial un pont traversant le Grand-Canal ; et jusque dans ces temps

[redacted]

derniers, le pont du Rialto était encore le seul pont qui joignît les deux grandes îles de la Venise moderne. »

Le *Ponte di Rialto* fut d'abord construit en bois. « Plus solide qu'élé- » gant, plus simple que luxueux, il n'avait d'autre but que d'établir une » communication entre les deux rives. Détruit à maintes reprises, il fut » toujours reconstruit à la même place. Mais en 1588, on estima qu'un » pont de bois ne répondait plus aux besoins de la circulation ni aux » splendeurs de la ville, et l'on résolut de le remplacer par un pont de » marbre. » Luigi Boldù édifia, sur les dessins d'Antonio do Ponte, le pont que l'on voit aujourd'hui. Il est en marbre d'Istrie, et n'a qu'une seule arche, dont l'ouverture est de 22 mètres, la hauteur de 10 ; sa longueur est de 43 mètres et sa largeur de 14.

« Sa beauté consiste beaucoup plus dans l'élégance de ses formes, dans la pureté de son ordonnance générale, que dans les ornements dont on l'a décoré. Il est, en effet, d'une grande et noble simplicité. Une des particularités qui font du Rialto un pont unique en son genre, c'est qu'il porte trois rues et deux rangées de maisons. Ai-je besoin d'ajouter que les rues sont étroites et les maisons de peu d'épaisseur? A bien prendre, ce sont des rangées de petites boutiques, des étalages sans profondeur, dans lesquels on vend un peu de tout. Au milieu se trouve une sorte de terrasse qui met en communication les trois rues et que couronne une manière de double portique... De cette terrasse on a une vue merveilleuse et peut-être sans pareille au monde. Des deux côtés, le canal s'arrondit dans une courbe gracieuse, que bordent ces beaux palais qui, construits chacun pour soi-même, n'en forment pas moins le plus magnifique ensemble que l'on puisse rêver. C'est un amas de lignes élégantes, sveltes et gracieuses, de courbes harmonieuses, un joyeux cliquetis de couleurs vives, douces et fraîches malgré la patine que le temps a imprimée sur toutes les façades, malgré la livrée grise qu'il a essayé de leur faire porter.

» Et puis ce sont les flots vert tendre qui s'argentent de joyeux reflets, les grands poteaux qui sortent de l'eau tout enrubannés de couleurs vives et coiffés de la corne dogale, les gondoles noires qui filent comme des hirondelles, laissant à leur suite comme un sillon de mousse blanche. C'est le ciel, le soleil, la lumière dorée, les marbres blancs et roses, les ombres transparentes, que sais-je? C'est le charme, c'est la vie, la paresseuse rêverie qui s'empare de tout votre être, qui prend possession de votre cerveau, qui pénètre votre cœur, pendant

que l'air moite caresse votre visage et vous baigne dans ses énervantes vapeurs. » (Henri HAVARD, *Amsterdam et Venise*; Paris, in-8°, 1877, Plon.)

Le Gondolier et les Gondoles de Venise.

« Depuis le treizième siècle, époque où son emploi se généralise, la gondole joue un rôle immense dans la vie des lagunes. Véhicule indispensable dans un pays où la plupart des rues sont inaccessibles aux piétons, elle est la voiture du Vénitien. Mais alors même que le trajet à pied serait possible, le vrai Vénitien, surtout s'il est d'origine patricienne, ne consent jamais à marcher. N'eût-il que dix pas à faire, il lui faut une gondole. Aussi les nobles et les riches en ont-ils toujours deux ou trois amarrées au seuil de leur palais.

» ... Est-il nécessaire de décrire la gondole ? C'est, on le sait, une barque de forme allongée, de quinze à vingt pieds de long, recourbée à la proue et à la poupe, étroite, légère, et la plus svelte de toutes les embarcations connues. Au centre, se trouve une sorte de cabine, le *felze*, dans lequel on entre à reculons; ceci est de règle, et l'on reconnaît tout de suite un étranger à la façon dont il pénètre dans cette cabine; doublé en cuir noir, le *felze* est garni d'un vaste siège rembourré de duvet et de laine, et de deux autres plus petits, ayant la forme de tabourets. En été, le *felze* est parfois remplacé par une petite tente ou un baldaquin rayé de couleurs vives.

» De même que, dans la plupart de nos villes, on rencontre des fiacres et des voitures de maître, de même à Venise, en dehors des gondoles patriciennes, il y a les gondoles de louage. Celles-ci stationnent sur un grand nombre de points, à la *Piazzetta*[1], aux *Traghetti*[2] du Grand Canal, auprès du musée et dans le voisinage des principales églises. Elles sont, suivant le désir du promeneur, à un ou deux barcarols, et, pour une somme

1. La Piazzetta (petite place) est située sur le quai des Esclavons; à l'entrée, se dressent les deux colonnes de granit, dont l'une porte le lion ailé, et l'autre la statue de saint Georges; à droite, le Palais ducal; à gauche, la Librairie vieille; au fond, le Campanile et l'église Saint-Marc dominent la Piazza, la place par excellence.

2. Les *traghetti* sont des passages établis sur les principaux points du Grand Canal. Les gondoliers sont obligés par les règlements de police d'occuper à tour de rôle ces passages, et moyennant une faible rétribution de quelques centimes, de passer de l'autre côté toute personne qui se présente.



Vue de Venise.

vraiment infime, elles vous promènent à travers toute la ville. Le barcarol de louage est le type véritable du gondolier. Bien mieux que le barcarol en service, qui tient le milieu entre le domestique et le batelier, il a la véritable physionomie, les mœurs et les traditions de l'emploi. Propriétaire de son bateau, il l'exploite pour son compte et cherche par son obligeance et sa politesse à se concilier la bienveillance de celui qu'il conduit. Il ne porte point de costume particulier. Un pantalon de coutil ou de gros drap, une chemise de flanelle, parfois une veste, toujours une ceinture de couleur et un chapeau de feutre constituent son accoutrement. Cette tenue, pour être irrégulière, n'est pas moins infiniment plus pittoresque que les costumes bizarres dont certaines maisons patriciennes, et surtout les familles étrangères, habillent leurs rameurs.

» Généralement propre de sa personne et très bien tenu, le barcarol a toujours le plus grand soin de sa gondole. Comme le cocher napolitain, il fait en sorte que ses coussins soient bien brossés et ses cuivres brillants comme de l'or. Il sait que c'est une condition qui le fait choisir par le promeneur et lui vaut la préférence sur ses rivaux. Le plus souvent, sa gondole compose tout son avoir. Une barque neuve, en effet, avec son équipement ne coûte pas moins d'une douzaine de cents francs. Mais le barcarol achète rarement une gondole neuve. Il choisit de préférence une barque ayant déjà du service et qui réclame quelques réparations. Il la fait remettre à neuf, remplace le cuir, ou fait regarnir les coussins, et de cette façon ne la paye pas plus de sept ou huit cents francs, dont il se libère petit à petit et par acomptes. La majeure partie de ces gondoles de louage sont de fabrication fort ancienne et remontent au commencement du siècle dernier; un bon nombre sont couvertes de sculptures qui rappellent la fin du règne de Louis XIV...

» ... Il n'est personne qui n'ait entendu parler du fameux chant du gondolier; les romanciers et les poètes l'ont célébré sur tous les tons et sur tous les rythmes. Eh! bien, ce chant est un mythe, il n'a jamais existé... Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette invention du gondolier chanteur, c'est que la plupart de ces braves gens sont naturellement fort enroués, et cela s'explique fort aisément. Leur présence continuelle sur l'eau, les variations brusques de la température, l'atmosphère humide qui les entoure, tout concourt à détendre les cordes de leur voix et à en assourdir le timbre. En outre, le gondolier vénitien,

[redacted]

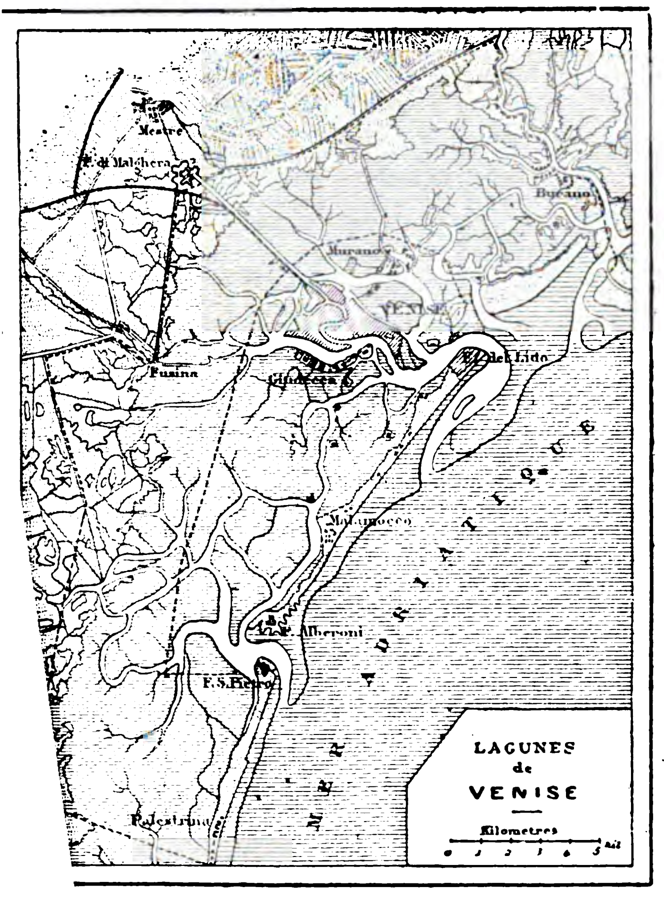
comme tous les bateliers du monde, a un goût très prononcé pour le vin. Dame bouteille le réconforte, lui tient fidèle compagnie, l'aide à supporter la chaleur du soleil, à combattre l'humidité de la pluie. Elle est un aimable passe-temps qui soutient ses forces et alimente son entrain naturel ; et bien qu'il soit excessivement rare de voir un barcarol ivre, on ne peut pas dire toutefois que les nombreuses accolades qu'il prodigue à sa chère amie soient de nature à lui éclaircir la voix. » (Henri HAVARD, *Amsterdam et Venise*; Paris, Plon, 1877.)

L'industrie des Bigolantes ; l'eau douce à Venise.

« Les *Bigolantes* tiennent le milieu entre les deux sexes. Coiffées d'un chapeau masculin, vêtues d'une robe à carreaux, les épaules garnies d'un fichu de laine, femmes par la taille, hommes par la carrure et par leurs bras musclés, elles n'ont ni la grâce de leur sexe, ni la force du nôtre. Leur costume bizarre, leur empressement silencieux, l'énergie qu'elles déploient du matin au soir dans leur rude métier, tout cela tend à leur donner une physionomie spéciale, à leur imprimer un caractère individuel qui tranchent avec violence sur la population qui les entoure.

» Toutes ont un air de famille. Leurs yeux et leurs cheveux sont d'un noir d'ébène ; leur figure pâle et un peu maladive contraste avec leurs vaillantes épaules et leurs rudes occupations. On en voit peu de vieilles. Dès qu'elles se sentent assez fortes, elles viennent à Venise retrouver leurs parentes, leurs amies ou leurs voisines, qui les y ont précédées, et, quand le travail leur a permis d'amasser un petit pécule, elles reprennent le chemin de leur patrie, ayant en poche une dot modeste, mais courageusement gagnée. Dès le matin on les voit, vêtues de leurs grosses robes de laine, le chapeau sur les yeux, courant pieds nus sur les dalles de granit. Elles se dirigent par bandes et en grande hâte vers la cour du palais ducal. C'est là que sont les meilleures citernes de Venise, celles dont l'eau est la plus recherchée. Penchées sur les margelles de bronze, chefs-d'œuvre de Nicolas de Conti et d'Alphonse Alberghetti, elles puisent dans leurs petits seaux de cuivre l'eau précieuse, et, quand leurs deux seaux sont remplis, elles les placent habilement sur leur épaule, et parcourent la ville au trot pour distribuer le liquide indispensable.

» Les puits du palais ducal ne sont pas toutefois les seuls qu'on rencontre à Venise. Cent soixante autres citernes publiques sont réparties sur la surface de la ville, au milieu de



tes places qu'on nomme *campi*. C'est l'eau du ciel qui ıente, et leur construction, ainsi que leur disposition

[redacted] [redacted]

souterraine, sont trop ingénieuses pour que nous n'en parlions pas. Pour construire ces citernes, on commence par creuser un large trou carré ayant environ cent pieds de profondeur. On en revêt les parois avec des murs de brique construits sur pilotis, et l'on garnit le fond avec une couche de ciment hydraulique. Une fois ce grand réservoir bien sec, on construit au milieu un puits circulaire, à la base duquel on laisse des ouvertures pour que l'eau puisse y pénétrer. Ensuite on remplit avec du sable de rivière l'espace compris entre le pourtour du puits et les parois du réservoir. Cette couche de sable doit s'élever jusqu'à la hauteur du sol, et on la recouvre avec un pavé de brique. Enfin aux quatre coins du pavage, on pratique quatre petits puisards communiquant avec la masse de sable. C'est vers ces puisards ouverts à fleur de terre et recouverts d'une grille que les eaux pluviales ramassées sur les toits des maisons voisines sont dirigées par une série de gouttières et de rigoles. Pénétrant ainsi dans la citerne par des excavations éloignées du centre, les eaux ne peuvent parvenir au puits principal qu'en traversant une énorme couche de graviers, qui les filtre et les épure parfaitement.

» Tel est le moyen ingénieux que les Vénitiens, échoués au milieu de la mer sur leur grand radeau de brique et de marbre, emploient pour avoir de l'eau toujours potable et toujours fraîche; et ces citernes publiques, augmentées encore de celles que renferment les palais, répondent à tous les besoins et suffisent à la consommation[1]. Toutefois, à la fin de l'été, ou bien au commencement de l'année, avant les grandes pluies du printemps, il arrive parfois que les réservoirs publics et privés sont à sec. Alors on a recours à l'importation. C'est la Brenta qui, après avoir fourni les *bigolantes*, leur procure le moyen de continuer leur intéressante exploitation. De grands bateaux sont remplis d'eau douce. On les amène à travers les canaux jusqu'auprès des puits qu'il s'agit de remettre en état, et, à l'aide de grands baquets et de rigoles de bois qui vont droit aux puisards, on vide les bateaux et l'on remplit les citernes. » (*Id.*, *Ibid.*).

---

1. Des tentatives ont été faites à différentes reprises pour amener à Venise des eaux de source au moyen de conduits appliqués de chaque côté du pont du chemin de fer et pour alimenter les citernes à l'aide de puits artésiens. Mais jusqu'à présent ces tentatives n'ont point obtenu un grand succès. (*Note de l'auteur.*)

L'île de Capri.

« L'île de Capri apparaît comme deux immenses blocs de rochers reliés entre eux par une longue colline évasée, ruisselante de végétation et parsemée de maisons blanches ; le soleil la baigne de lueurs éclatantes qui unissent dans l'intensité d'une harmonie lumineuse l'azur profond de la mer, le ton grisâtre des falaises et les teintes sombres des arbres verdoyants.

Son nom lui vient des chèvres sauvages qu'elle nourrissait : Auguste y séjourna à la fin de sa vie, et il y bâtit des palais qui, suivant Suétone, « agrandis par Tibère, devinrent le repaire de sa tyrannie, de ses cruautés » et de ses effroyables débauches. » Il ne reste rien des douze villas qu'il avait dédiées aux douze grands dieux et que le sénat fit raser après sa mort, sinon d'énormes substructions, désignées par les insulaires sous le nom de *Palazzo di Timberio*. « A quelques pas du palais, une petite » plate-forme, entourée d'un parapet de construction récente, s'avance » au-dessus de la mer, et s'appelle le Saut-de-Tibère. Il a 1 135 pieds d'élé- » vation ; le rocher, naturellement taillé à pic, descend droit comme une » muraille, se soulevant çà et là en pointes aiguës, portant quelques » touffes de verdure qui animent sa teinte grise, et baignant ses pieds » dans une toute petite anse où la mer se brise en beaux flocons d'écume. » C'est de là, dit Suétone, qu'après des tourments longs et raffinés, il fai- » sait jeter en sa présence ses victimes dans la mer ; les cadavres étaient » frappés à coups de croc et de rame par les mariniers jusqu'à ce qu'il » n'en restât plus aucun souffle. »

« Dans toute l'île de Capri, la culture est extrêmement soignée ; la terre y est rare, on la surveille avec jalousie, on la dispute au rocher, on l'étaye de murs, on l'arrête à chaque pas sur sa pente naturelle par des terrasses factices, on l'abrite contre le soleil par l'ombre des arbres, on la garantit du vent par des murailles ; aussi elle n'est pas ingrate, elle donne le plus qu'elle peut, et ses produits sont tous de qualité exquise. Les céréales sont parfaites ; mais avec quelles précautions on les cultive ! On ne sème pas le blé ; dans ce pays, exposé à tous les vents, ce serait risquer la semence ; le blé est piqué grain à grain, admirable méthode qui donne un rendement considérable, mais qui a contre elle sa lenteur forcée. Les citrons, les oranges y viennent en abondance ; les oliviers donnent une huile très riche, qui est même spécialement recherchée pour la table ; les mûriers sont suffisants pour nourrir un assez grand nombre de vers à soie ; les propriétaires de jardins en utilisent la feuille pour alimenter trois ou quatre cor-

[redacted]

beilles de bombyx dont on va vendre les cocons à Naples. Dans l'île entière, il n'existe pas une seule magnanerie; l'élève des vers à soie ne serait donc qu'une sorte de distraction, si l'extrême pauvreté du pays ne tirait encore quelques ressources d'un si mince produit. Les figues blanches de Capri sont presque aussi célèbres que les figues de Smyrne; mais la vraie production de l'île est la vigne, qui fournit un vin rouge et un vin blanc renommé parmi les crus italiens. Le vin rouge, légèrement sucré, développe un faible goût de framboise qui n'est pas désagréable; quant au vin blanc, plus sec et même quelque peu aigrelet, il a un goût de violette si accusé que les frelateurs napolitains l'imitent facilement en faisant infuser des racines d'iris dans un vin blanc quelconque.

» Nul soin, nulle fatigue ne sont épargnés pour arracher à la terre tout ce qu'elle peut produire; néanmoins l'île est insuffisante à nourrir ses habitants, elle leur donne à peine assez de blé pour la moitié de l'année : il faut aller chercher le surplus en terre ferme, à Sorrente, à Castellamare, à Naples. D'industrie il n'y en a pas. Les femmes font quelques ouvrages en fine sparterie, mais c'est si peu de chose qu'il est superflu d'en parler. Les Capriotes vivent donc, comme les hommes primitifs, de pêche et d'agriculture; ils y ajoutent la chasse aux mois d'avril, de mai, de septembre et d'octobre, car leur île est un lieu de repos dans le passage des cailles, des grives, des tourterelles, des becs-figues et des bécasses. Quand je suis arrivé, les cailles passaient; depuis longues années on ne les avait vues arriver en quantité pareille. On ne les chasse pas, on les prend au filet. Tout autour de l'île, partout où il y a assez de terre pour ficher un pieu, on enfonce des mâtereaux de distance en distance, entre lesquels on tend des filets à l'aide d'une corde jouant dans une poulie, absolument comme on hisse une voile à bord d'un navire. Les cailles, par bandes innombrables, arrivent en général une demi-heure avant le lever du jour; elles s'abattent dans les filets, où elles sont ramassées par les chasseurs embusqués[1]. La moyenne de la récolte des

1. Le passage de ces cailles est parfois si abondant qu'on les vend 1 grain (4 centimes) la pièce sur le marché de Naples. — M. Yemeniz, dans un récit de voyage au Magne (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1865), signale un fait semblable : « Les Kakovouniotes ont exercé de tout temps une industrie qui constitue encore aujourd'hui leur principale ressource : la préparation des cailles » desséchées et marinées. L'extrémité du Magne est en effet un lieu de halte pour

cailles au passage du printemps varie, pour l'île de Capri, entre 40 et 70 000. Du reste, à cette époque, la caille est mauvaise, amaigrie par les privations de l'hiver, fatiguée de son voyage; elle n'est vraiment succulente qu'au passage d'automne, lorsqu'elle s'est longuement ravitaillée dans les pays septentrionaux et qu'elle s'est fait cette pelote de voyage que les gourmets connaissent bien. La passe des cailles est une des richesses de l'île, et peut-être la plus sérieuse. »

L'île de Capri se divise en deux parties d'inégale étendue; la région occidentale, qui porte la bourgade d'Anacapri, a été formée par le soulèvement du mont Solaro qui s'élève d'un jet à 1 800 pieds au-dessus de la mer dans laquelle il baigne ses pieds. Cette région presque inaccessible ne porte aucune ruine des temps anciens; l'antiquité avait préféré les environs de la ville de Capri, située à l'est. Parmi les curiosités du district oriental on visite la grotte de *Mithramonia*, où l'on célébrait le culte de Mithra, et la fameuse *Grotte d'Azur* qui s'ouvre dans la paroi d'un rocher haut d'environ 1 200 pieds.

« L'entrée de la grotte est si basse et si étroite que l'on est forcé de désarmer les avirons et de se courber au fond de la barque pour ne point se heurter en passant. Dès qu'on a franchi le trou resserré qui sert de porte, on se trouve en pleine féerie. L'eau profonde, claire à laisser voir tous les détails de son lit, teintée d'une nuance de bleu de ciel adorable, projette ses reflets sur la voûte de calcaire blanc, et lui donne une couleur azurée qui tremble à chaque frisson de la surface humide. Tout est blanc, la mer, la barque, les rochers; c'est un palais de turquoise bâti au-dessus d'un lac de saphir. Le matelot qui me conduisait se déshabilla et se jeta à l'eau; son corps m'apparut

---

» ce gibier qui s'abat, vers la fin de l'automne, sur les rochers du Ténare, épuisé
» de fatigue et par volées innombrables. Le sol en est alors tellement couvert,
» disent les habitants, qu'on y distingue à peine la moindre pierre. Les chefs de
» famille ont soin de marquer d'avance, les armes à la main, les emplacements
» qu'ils se réservent pour y ramasser les cailles dans d'immenses filets. Tandis
» que les hommes traitent de ces démarcations, grosse affaire qui se termine ra-
» rement sans entraîner quelque rixe sanglante, et qui est toujours le prétexte
» d'interminables guerres entre les tribus, les femmes emploient le mois d'août
» à puiser l'eau de mer, dont elles remplissent les moindres trous de la côte: la
» chaleur extrême du soleil opère promptement l'évaporation, qui laisse après
» elle un dépôt de sel gris très amer et très parfumé. Les cailles une fois recueil-
» lies par les hommes dans les filets, les femmes leur coupent la tête et les pattes,
» les plument avec soin, et les saupoudrent abondamment de ce sel; puis elles les
» aplatissent entre deux planches chargées de grosses pierres. Ainsi préparées, les
» cailles sont un mets fort goûté des Kakovouniotes, qui, après en avoir conservé
» la quantité nécessaire à leur consommation, peuvent encore en vendre dans
» tout le reste du Magne. »

[redacted]



LE GOLFE DE NAPLES ET LE MONT VÉSUVE

Echelle 1 : 500.000

bleu comme de l'argent mat, avec des ombres de velours bleuissant aux creux que dessinait le feu de ses muscles. Ses épaules, son cou, sa tête étaient au contraire d'un noir cuivré ; on eût dit une statue d'albâtre surmontée d'une tête de bronze florentin. Les gouttelettes qu'il faisait jaillir en nageant, les globules qui se formaient près de lui, étaient comme des perles éclairées par une lumière bleuâtre. Le ciel se couvrit ; la couleur fut alors moins intense, et se revêtit, dans les fonds surtout, d'un glacis de teinte neutre. Le nuage qui voilait le soleil s'envola, et dans toute la grotte un feu d'artifice éclata, jetant sur les pierres humides des étincelles d'un bleu lumineux. Je ne pouvais me lasser d'admirer cette splendeur et de regarder l'homme blanc à tête noire qui se baignait dans ces flots célestes.

» ... L'île de Capri est le meilleur belvédère où l'on puisse monter pour voir le golfe de Naples se déployer dans toute sa splendeur. Ces côtes ondoyantes, ce Vésuve qui porte les nuages, cette mer si douce et si bleue, forment un des plus beaux paysages qu'il soit donné à l'œil humain de contempler. Cependant, malgré soi, on y est attristé ; la nature y est si puissante que l'homme disparaît, malheureusement il disparaît tout entier. Cette île charmante dort d'un sommeil plein de songes enivrants, j'en conviens ; mais elle dort, et si profondément parfois qu'on pourrait croire que c'est pour toujours ; c'est la Belle aux flots dormants. » (Maxime du Camp, *Orient et Italie ;* Paris, in-8°, 1868, Didier.)

Au nord de Capri, au fond du golfe délicieux qui porte son nom, Naples est assise au bord de la mer, disposée en amphithéâtre sur des collines qui l'abritent des vents du nord, au milieu d'un panorama varié dont on ne se lasse jamais. « On jouit le mieux de son aspect magique en venant de la » mer... Du jardin du couvent des Camaldules auquel une vue enchanteresse, » réputée la plus merveilleuse de l'Italie, a valu le surnom d'*Echelle des* » *régions célestes*, le regard embrasse à une hauteur de quatre cent cin- » quante mètres, les golfes et baies de Naples, de Pouzzoles et de Gaëte » jusqu'au Circello, la mer azurée, d'où surgissent les îles de Nisida, de » Procida et d'Ischia, les rochers lointains des îles Ponza, le promontoire » de Sorrente et Capri ; plus près on voit à ses pieds la vaste capitale et la » riche plaine dominée par le cratère fumant du Vésuve, avec tout le diadème » de villes qui en pare le rivage ; à l'ouest on découvre un vaste fouillis de » montagnes et de vallées, de cratères éteints, de lacs et d'étangs, de ruines » comme celles de Baïes ; les champs Phlégréens et la Solfatare dont l'œil » se repose sur le vert tapis de forêt d'ormes et de vignobles du Pausilippe ; » au nord enfin, il plane sur les nombreuses communes de la Campanie » heureuse. » (C. Vogel, *Monde terrestre*, t. I.)

[redacted]

Pompéi. — Au sortir de Naples, vers le sud, le chemin de fer côtoie le golfe et traverse les grosses bourgades de Portici et Résina, bâties sur les laves volcaniques, au-dessous desquelles gît Herculanum enseveli à 25 ou 30 mètres de profondeur par l'éruption de l'année 69. A l'est se dresse le cône du Vésuve à 1100 mètres d'altitude : un chemin de fer funiculaire l'escalade aujourd'hui. Le cratère gigantesque en partie écroulé est toujours fumant. Depuis la catastrophe qui engloutit Herculanum, Pompéi et Stabies, on a compté plus de 60 éruptions, presque toutes dans les temps modernes.

En 1872, le torrent de lave, franchissant 5 kilomètres en 12 heures, couvrit le sol d'une couche épaisse de 4 mètres, et causa pour 3 millions de francs de dommages. Des trois villes ensevelies sous le règne de Titus, Pompéi seule a été exhumée et présente au visiteur le spectacle unique au monde d'une cité romaine, avec ses rues, ses temples, ses théâtres, ses édifices, ses maisons, telle en un mot qu'était, il y a 1800 ans, cette ville de province, peuplée de 20 000 habitants, quand le fléau la surprit à l'improviste. Dans les caves de la villa du riche Diomède, on a retrouvé les amphores de la dernière vendange; dans la maison du banquier Cœcilius Jucundus, un grand coffre contenant ses tablettes, des brouillons d'affaires et des quittances de vente; on peut voir sur les murailles les comptes des cabaretiers, les inscriptions et les caricatures tracées par les passants, et sur le pavé des rues la trace des chars qui l'ont traversé au premier siècle. C'est en 1748 que les premières fouilles de Pompéi furent ordonnées, sous le règne de Charles III; elles continuèrent lentement, et furent souvent interrompues pendant les cent ans qui suivirent : les chercheurs n'avaient qu'un dessein : ils voulaient trouver des objets d'art pour enrichir le musée du roi. « On » fouillait au hasard, dit M. Boissier (*Promenades archéologiques*, p. 288), » et en divers endroits à la fois, selon l'espérance qu'on avait de quelque » bonne fortune. Si l'on ne trouvait rien, après quelques recherches, on » abandonnait la fouille commencée et l'on se transportait ailleurs. Lorsqu'on » était embarrassé des décombres, on les rejetait sans plus de façon sur les » maisons déjà découvertes, qu'on rendait ainsi à l'obscurité. Quant à celles » qu'on laissait au jour, on ne prenait aucune précaution pour les conserver. » Les fresques qu'on n'avait pas jugées dignes d'être transportées au musée » de Portici et de Naples, restaient exposées au vent et au soleil, qui en » effaçaient vite les couleurs. Les mosaïques achevaient de se détruire sous » les pieds des voyageurs et des ouvriers, les murs se lézardaient et finis- » saient par s'écrouler. »

Tout changea heureusement en 1860, avec l'avènement du nouveau gouvernement italien. M. Fiorelli, « qui est l'intelligence, l'activité, l'érudition même, » fut nommé inspecteur des fouilles et directeur des travaux, et fit adopter un autre système. Il admit en principe que « le principal intérêt » des fouilles de Pompéi était Pompéi même, et que la découverte des » œuvres d'art ne devait passer qu'après, qu'on cherchait avant tout à res- » susciter une ville romaine qui nous rendit la vie d'autrefois, qu'il la fallait » entière et dans ses moindres masures pour que l'enseignement fût complet, » qu'on voulait connaître non seulement les maisons des riches ornées de » leurs fresques élégantes, revêtues de leurs marbres précieux, mais aussi » les demeures des pauvres avec leurs ustensiles vulgaires et leurs gros- » sières caricatures. » Les fouilles habilement dirigées ont déjà déblayé un grand nombre de maisons, le forum, un Panthéon, des temples de Jupiter, de Vénus et de Mercure, de la Fortune, d'Esculape et d'Iris, deux thermes, la Curie municipale, etc., des mosaïques superbes, des statues, peintures, bas-reliefs, bronzes, vases, bijoux, ornements, meubles, ustensiles, etc., la

plupart transportés au musée de Naples. On a organisé à Pompéi un musée de plâtres et de reproductions par le moulage ou en bois, de toutes sortes d'objets trouvés dans les décombres. Suivant les calculs de M. Fiorelli, la somme allouée annuellement pour les fouilles étant de 60 000 francs, il faudra encore près de trois quarts de siècle pour déblayer la ville entière.

La Grande Grèce; Tarente; le Mare Piccolo.

Du septième au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, tandis que Rome naissante disputait encore aux Latins et aux Sabins le territoire voisin de ses murs, des colonies grecques, parties des rivages de la mer Egée, avaient apporté sur les côtes de l'Italie méridionale la civilisation, la langue et les arts de leur pays : les plus florissantes s'échelonnaient au sud, le long du golfe de Tarente ; toute la région prit le nom de Grande Grèce. Il ne reste rien aujourd'hui des belles et puissantes cités d'autrefois, Héraclée, Sybaris, Crotone, Métaponte ; la nouvelle ville de Tarente n'a pas conservé un seul pan de mur de l'ancienne : les fouilles des archéologues n'ont permis jusqu'à ce jour que de reconnaître l'emplacement de deux ou trois d'entre elles.

Ce pays est encore peu visité de nos jours ; la crainte de la fièvre et de la mal'aria qui y règne presque en toute saison, et la peur des brigands qui l'infestaient jadis, mais qui sont aujourd'hui plus rares que les gendarmes, en détournent encore les touristes les plus intrépides. M. François Lenormant l'a parcouru naguère dans tous les sens, sans danger, et nous a révélé dans ses voyages, de Tarente au golfe de Squillace, à travers la Calabre, l'Apulie et la Lucanie, « une véritable Italie inconnue qui n'est pas moins intéressante que l'autre et qui ne lui cède en rien pour la beauté des paysages et la grandeur des souvenirs historiques. »

La ville moderne la plus importante du littoral tourné vers le sud, est Tarente, tête de ligne des chemins de fer de la Calabre, située sur une île rocheuse entre un golfe extérieur où se trouve la rade, et la petite mer, *mare piccolo*, vaste et magnifique lac salé de 25 kilomètres de tour capable de recevoir les plus grands bâtiments et même toute une flotte de guerre. Le Mare Piccolo pourra redevenir un jour un port militaire de premier ordre, le plus étendu et le plus sûr de la Méditerranée orientale.

La principale curiosité de la Tarente moderne est le *Mare Piccolo*, avec son industrie si active et si vivante de pêche et de pisciculture. « Ses eaux » ont une profondeur considérable et leur tranquillité attire les pois- » sons qui y viennent par bandes de la grande mer, à l'époque du frai. » C'est donc un des lieux les plus poissonneux du monde, et l'on y » compte jusqu'à 93 espèces différentes qui le fréquentent aux diverses » époques de l'année, chacune ayant son passage particulier, en quantités » suffisantes pour donner lieu à des pêches fructueuses, dont le revenu » monte à plusieurs millions. » Le Mare Piccolo regorge de zoophytes, crustacés et mollusques, langoustes, crabes, écrevisses énormes, huîtres, oursins, moules, coquillages dont les naturalistes du pays ont reconnu plus de 150 espèces : presque toutes servent à l'alimentation (frutti di mare), et fournissent des moyens d'existence à une notable partie de la population. Les anciens trouvaient dans les coquillages du Mare Piccolo la matière de deux industries très florissantes à Tarente ; — la teinture des laines en pourpre, la plus recherchée après celle de Tyr ; et la fabrication

[redacted]

des étoffes faites « avec les filaments soyeux par lesquels la pinne marine » s'attache aux rochers. » On ne connaît plus aujourd'hui les procédés de teinture des anciens, et l'industrie des mousselines tarentines ne fournit plus guère au commerce, comme objets de curiosité, que des gants, des bourses, et des bonnets grecs tissus de pinne marine. Le Mare Piccolo continue à servir de bassin pour l'élevage des huîtres et des moules.

« Les *bouchots* (parcs à moules) du Mare Piccolo, établis dans les endroits où l'eau a de deux à trois mètres de profondeur, servent généralement à deux fins, pour les huîtres en même temps que pour les moules. Leurs groupes de pilotis, disposés sur plusieurs lignes, fixent au fond de la mer le banc artificiel où se développent les huîtres et les fagots qui retiennent leur ponte. En même temps, d'un pieu à l'autre, on dispose en festons complètement immergés, qui s'étagent les uns au-dessus des autres, de gros câbles d'étoupe. C'est sur ces cordes que se fixe le naissain des moules, et bientôt, absolument couvertes de coquillages sur toute leur longueur, elles prennent l'aspect de chapelets noirs d'une dimension gigantesque. A intervalles réguliers, les barques des pêcheurs vont relever les câbles, sur lesquels on recueille toutes les moules parvenues à une croissance suffisante ; après quoi on les replonge dans la mer. Chaque jour, quelques-uns de ces chapelets sont apportés sur le marché, où l'acheteur choisit lui-même ses moules de la grosseur qu'il veut et les fait détacher devant lui après en avoir débattu le prix avec le pêcheur. Elles sont d'un goût exquis et d'une qualité parfaitement saine, car jamais la vase ne vient les souiller, et la façon dont on les élève garantit contre toutes les circonstances qui rendent trop souvent le mollusque empoisonné dans les ports. C'est évidemment la même méthode de culture que devaient employer les Grecs de Cumes, chez qui l'élève des moules dans les lacs salés du Fusaro et de Licola était une source de richesses assez importante pour qu'ils aient fait de la moule le type le plus habituel de leurs monnaies. » (Fr. LENORMANT, *la Grande Grèce, paysages et histoire*, t. Ier, chap. 1er ; Paris, 2 vol. in-18°, H. Lévy, 1881.)

La grande propriété et les contadini de Policoro (Basilicate).

« Tout le vaste espace compris entre les montagnes et la mer, dans un sens, les deux fleuves de l'Agri et du Sinno dans l'autre sens, forme un seul domaine, propriété du prince de Gérace

sur le territoire de Policoro. La superficie en est d'environ 140 kilomètres carrés ; c'est le *latifundium* tel que depuis la fin de la république romaine, il a été l'obstacle à tout progrès de l'agriculture italienne et l'un des plus puissants facteurs de la dépopulation du pays. L'ancien couvent est maintenant un château délabré, que le propriétaire ne vient jamais visiter; c'est là qu'habite l'intendant, qui exploite la terre en son nom. Vingt-cinq mille têtes de bétail, des buffles en majeure partie, paissent dans les forêts marécageuses qui s'étendent du côté de la mer. Pour les parties du domaine qui sont en labour, leur exploitation emploie 4 000 hommes au temps des grands travaux, et 250 seulement le reste de l'année. Ce dernier chiffre est celui de la population qui habite dans les différentes *massarie* répandues sur l'étendue du domaine. Au moment des labours et de la récolte, les montagnards descendus par bandes de la Basilicate viennent se faire embaucher comme ouvriers pour la durée des travaux. Sur leur route, ils gîtent dans de véritables caravansérails, aussi rudimentaires, aussi barbares et aussi repoussants de saleté que ce qu'on peut voir de pire en Orient.

» Au moment des labours, on voit dans les champs jusqu'à vingt ou trente charrues marchant en ligne, ou bien un front de plusieurs centaines d'hommes qui s'avancent en retournant la terre avec la houe. Le *fattore*, l'intendant, et ses agents sont à cheval, parcourant incessamment le front de bandière des travailleurs, les excitant à la besogne, les dirigeant, pressant et gourmandant ceux qui faiblissent. On dirait une troupe sur le champ de manœuvre, commandée par ses officiers montés. Rien de pittoresque comme ce spectacle; c'est la culture entreprise à la façon d'une expédition militaire. Dans les grosses chaleurs, lorsqu'on a fait les moissons, c'est une véritable campagne, aussi meurtrière que s'il fallait y affronter le feu de l'ennemi. L'agriculteur est ici un soldat, qui livre un combat en règle contre les influences hostiles de la nature, et il ne se passe pas de journée sans que quelqu'un des travailleurs ne tombe pour ne plus se relever sur le champ même qu'il moissonne, foudroyé par la fièvre paludéenne ou frappé par l'insolation. Je laisse à penser ce que sont ces ravages de la mal'aria lorsque le soir, après une journée pénible, les *contadini* mal nourris, trempés de sueur, n'ont pour coucher que des hangars mal clos ou des appentis de feuillages, où pénètrent librement le froid de la nuit et les exhalaisons humides des marais.

[redacted]

» Les causes qui produisent cette cruelle misère des campagnes sont nombreuses et s'enchaînent d'une façon presque fatale. Elles découlent toutes du régime des *latifundia*, c'est-à-dire du petit nombre des propriétaires, de l'immensité exagérée de leurs domaines, du manque presque complet de la moyenne et de la petite propriété. A ceux-ci se joint l'absentéisme général de l'aristocratie territoriale, qui vit dans les grandes villes, dans les anciennes capitales ou dans les villes somptueuses qui les entourent, et, au lieu de s'occuper du soin de ses propriétés rurales, évite de les visiter et en laisse le soin à ses intendants. Dans ces conditions, l'unique souci du grand propriétaire est de tirer un revenu fixe de ses domaines sans avoir à s'en occuper autrement que pour toucher la rente.

» ... Ainsi s'est formée cette classe des *fattori* ou *mercanti di campagna*, qui prennent à bail, moyennant une redevance fixe, l'exploitation des grands domaines et ont su s'imposer partout comme les intermédiaires indispensables entre le propriétaire et les paysans. Ils sont là ce que la ferme générale était sous l'ancien régime entre l'Etat et les contribuables, et de même ils s'engraissent aux dépens des uns et des autres. On cite des intendants de propriétaires aristocratiques qui, à ce métier, sont devenus rapidement millionnaires. Ce que rend la terre à son propriétaire, avec ce système d'exploitants intermédiaires, le domaine de Policoro peut nous en faire juger. Avec sa superficie de 140 kilomètres carrés, c'est à peine s'il produit au prince de Gérace 296 000 francs par an. Même dans l'état d'imperfection de la culture, administré directement, il donnerait un bien autre revenu. Mais il faudrait pour cela secouer une paresse incurable, et savoir s'arracher à la molle vie de Naples, pour aller passer une partie de l'année dans un pays dont le séjour paraîtrait, à un raffiné d'élégance mondaine, un exil au milieu des sauvages.

» Quant au paysan, ce n'est le plus souvent qu'un simple ouvrier agricole, plongé dans la plus dure pauvreté, vivant au jour le jour, sans qu'un salaire trop minime lui permette d'espérer même d'améliorer sa condition par l'épargne. Ou bien par le fait attaché à la glèbe, ou bien habitué à une vie nomade qui exerce sur lui une influence démoralisante, c'est à peine s'il possède ses instruments de travail, et pour ainsi dire jamais il n'est propriétaire de la demeure insalubre et insuffisante qu'il occupe, dans les bourgs infects où la longue insécurité du pays l'a forcé à s'entasser. Les *contadini* de la majeure partie de l'an-

cien royaume de Naples habitent, à la façon de l'Orient, des villes de plusieurs milliers d'âmes, dont l'agglomération assurait, dans une certaine mesure, une protection réciproque contre les brigands et les pirates. A part quelques maisons bourgeoises, le bourg est possédé tout entier par un grand propriétaire, en général celui dont les paysans cultivent les domaines. A son égard ils sont des tenanciers sans bail fixe, sans garantie d'aucune sorte, que la simple volonté du propriétaire ou de son intendant peut, du jour au lendemain, expulser de leur demeure et jeter dehors sans feu ni lieu, sans travail et sans ressources... Le paysan de ces contrées est donc toujours « l'animal farouche » dont parle la Bruyère, « noir, livide, tout brûlé du soleil, attaché à la terre qu'il fouille et remue. » C'est de lui qu'on peut dire, sans exagération, qu'il se retire la nuit dans des tanières, où il vit de pain noir, d'eau et de racines. » (*Id.*, ch. III.)

Dans ses récits, M. Lenormant[1] cite maint autre exemple de cette misère profonde et hideuse des Italiens du Sud. Voici un tableau d'après nature pris dans la vieille cité de Termoli, ville des Abruzzes, non loin de l'embouchure du Tiferno, « la plus sale de la côte de l'Adriatique. » — « C'est » un dédale de petites ruelles au milieu de maisons croulantes, à demi- » ruinées depuis le sac par les Turcs en 1567, et de l'aspect le plus misé- » rable. Un fumier gluant et infect, que le soleil ne parvient point à sécher, y » couvre d'une couche épaisse le pavé plein de trous et de fondrières. » Dans cette fange grouillent pêle-mêle des enfants déguenillés et à demi- » nus et un peuple de cochons noirs beaucoup plus nombreux que les » habitants de notre espèce. Nulle part, si ce n'est dans quelques villages » de l'Irlande, on ne voit pareille promiscuité d'existence entre les humains » et les porcs. Ici sur le pas d'une porte, une vieille femme est assise, » avec une énorme truie couchée à ses pieds; la bête sommeille volup- » tueusement, le ventre au soleil, le dos dans les ordures, la tête reposant » sur les genoux de sa maîtresse comme celle d'un chien favori. Là, le » regard plongeant dans l'intérieur d'une maison, laisse apercevoir, sur la » terre battue qui forme le plancher, un enfant vêtu d'une simple chemise » et un jeune goret couchés et dormant ensemble en se tenant embrassés. » C'est une fraternité vraiment touchante, et dont le spectacle amuserait » si l'on ne se sentait pas, en parcourant les rues, bientôt envahi par des » légions de parasites qui pullulent dans cette saleté. » (*A travers l'Apulie et la Lucanie*, t. Ier, p. 2.)

---

1. M. Lenormant (François), fils du savant Ch. Lenormant, est né à Paris en 1837 et mort en 1883. Il a été collaborateur à *la Gazette de France*, sous-bibliothécaire de l'Institut, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale. Parmi les principaux ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : *Histoire des massacres de Syrie en* 1860 (in-8°, 1861); — *Deux dynasties françaises chez les Slaves méridionaux aux quatorzième et quinzième siècles* (1861, in-8°); — *la révolution de Grèce* (1862, in-8°); — *la Grèce et les îles Ioniennes* (1865, in-18); — *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient* (3 vol. in-18); *Turcs et Monténégrins* (1866, in-18), etc.

[redacted]

Le mont Etna.

Les éruptions de l'Etna ne se comptent plus. Depuis la fin du quinzième siècle, il n'y en a pas eu moins de 55. Celle de 1669 fut une des plus terribles; elle fendit le sommet du volcan en trois et produisit les cônes latéraux des monts Rossi : 30 000 personnes périrent. Les éruptions de 1693 et 1753 furent accompagnées d'épouvantables tremblements de terre. L'ascension de l'Etna se fait maintenant en toute saison; on y met neuf heures en partant de Catane. A 3000 mètres, la Casa degli Inglesi (maison des Anglais), restaurée et agrandie par les soins du club alpin italien, offre un abri et un lieu de repos confortable aux touristes. Le pourtour inférieur du volcan forme un cercle irrégulier d'un développement de 180 kilomètres. Les flancs de la montagne changent d'aspect suivant l'altitude : une première zone, la zone méridionale ou zone *verte* jusqu'à 1 100 mètres, est d'une admirable fertilité, due aux laves délitées et aux cendres qui recouvrent le sol; les blés, les vignes, les orangers, figuiers, oliviers y donnent de superbes récoltes et des fruits exquis; soixante-dix ou quatre-vingt villes ou villages sont bâtis dans cette terre privilégiée. Plus haut jusqu'à 1 800 mètres, s'étend la zone *boisée*, sombre; le chêne vert, le hêtre, le pin, le sapin et le bouleau y poussent au milieu des broussailles; mais la hache du bûcheron y pratique des trouées irréparables : plus haut enfin est la région *blanche* ou *ignée*, où cesse peu à peu la végétation, et où la neige, dans les sommets dénudés, fond au souffle embrasé des cratères.

» Au-dessus du beau village de Via-Grande se dresse le cône d'éruption le plus rapproché de la mer et l'un des plus éloignés du cratère central de l'Etna; c'est à la base de ce monticule, aux flancs rouges et noirs plantés de vignes, que commence la véritable ascension de la montagne, dont la cime se montre au nord-ouest, à dix-huit kilomètres de distance linéaire. Au delà d'une ancienne coulée de lave revêtue d'oliviers, l'aspect des campagnes change brusquement. On ne voit plus autour de soi une mer de verdure, mais seulement des rangées basses de ceps de vigne et des champs de céréales dominés par des murs de scories rougeâtres : on se trouve déjà dans la région du feu.

» Après avoir escaladé successivement plusieurs *cheires* de lave, on aperçoit, à côté de la route, quelques maisons basses qu'on dirait avoir été construites en scories de fer et qui, de loin, se confondent par leur aspect avec les terrains environnants. Ces masures sont un quartier du grand village de Nicolosi qui s'étend, sur un espace de plus d'un kilomètre, entre deux grands courants de lave, au centre d'une espèce de cirque dominé à l'ouest et au nord par des cônes d'éruption, le Monpilieri, les Monti-Rossi, la Serra-Pizzuta.

» La plupart des étrangers se bornent à gravir l'une des deux

montagnes jumelles qui s'élèvent au nord-ouest du village et que l'on désigne par le nom de Monti-Rossi, à cause de l'apparence rougeâtre de leurs scories. Ces amas de cendres, hauts de plus de deux cents mètres au-dessus du sol environnant, ont jailli des flancs de l'Etna lors de la célèbre éruption de 1669, et de leur base s'écoula vers Catane ce terrible fleuve de lave qui détruisit quatorze villes et villages habités par plus de vingt-cinq mille personnes. A l'issue de l'énorme source, le courant s'étala largement sur un espace de plusieurs kilomètres, et descendit avec une majestueuse lenteur en noyant les campagnes et les maisons sous des vagues de feu. Le cône boisé du Monpilieri, qui s'élève au sud des Monti-Rossi, fut lui-même entouré comme une île par cette mer incandescente; et ses roches, en partie fondues, en partie écrasées sous le poids des laves accumulées, durent livrer un passage à la masse liquide. Après avoir transpercé cette colline, le courant se divisa en trois branches principales, dont l'une, se recourbant au sud-est, marcha sur Catane, rasa une partie de la ville, et jeta dans la mer un promontoire de près d'un kilomètre, à la place de l'ancien port. En moins de deux mois, une masse d'un milliard de mètres cubes de laves était sortie du sein de la montagne pour s'étendre en horrible désert sur des champs d'une admirable fertilité. De nos jours encore, on peut, en gravissant l'un des deux Monti-Rossi, suivre du regard, sur presque tout son parcours, le fleuve de pierre fondue qui s'épancha dans la plaine : seulement, le vert des cultures empiète çà et là sur les bords de la grande coulée. Quant au cratère qui s'ouvre entre les deux monticules, et qui vomit pendant l'éruption un prodigieux amas de cendres sur toute la contrée, il est transformé aujourd'hui en un vallon, dont les pentes, gracieusement recourbées, enferment un petit bosquet de genêts.

»... Le soleil venait de se lever lorsque nous arrivâmes sur le plateau doucement incliné qu'on appelle *Piano del Lago* en souvenir d'une lagune de neige fondue, comblée par les laves au commencement du dix-septième siècle. Les rayons glissaient obliquement sur la nappe blanche en y faisant briller d'innombrables diamants. Directement en face, nous voyions se dresser le grand dôme, rayé çà et là d'avalanches grisâtres où les cendres se mêlaient à la neige. De sa bouche énorme, une colonne de vapeurs, entourée à la base d'une guirlande de fumées transparentes, se tordait en larges volutes aux contours dorés,

[redacted]

et montait en tournoyant vers les nuages. Le volcan était silencieux, mais ce calme lui-même rendait l'immense tourbillonnement des vapeurs d'autant plus majestueux. Je m'avançais avec émotion, à la fois heureux et tremblant, comme un profane auquel se dévoile un mystère. C'était donc là ce géant de la Sicile, vers lequel, depuis mon enfance, s'était si souvent portée mon imagination ! Je la contemplais enfin cette montagne, dont les anciens, pénétrés d'admiration, avaient fait jadis le « clou de la terre » et le « pilier du ciel ! »

» A l'extrémité orientale du Piano del Lago, une longue arète indique le rebord du précipice appelé Val del Bove. Pour me faire voir ce gouffre, l'une des merveilles de l'Etna, mon guide me fit obliquer à droite et contourner au nord la base de la Montagnuola, grand cône d'éruption, que de Catane on prendrait pour une des cimes de volcan. J'approchais avec une espèce d'horreur de l'effroyable abîme. Bientôt je vis la vaste plaine de laves s'étaler à plus de mille mètres de profondeur, semblable à un fragment d'une autre planète. Autour de nous, c'était la zone polaire avec ses neiges et ses glaces ; dans la partie inférieure du cirque, au-dessous des talus d'avalanches qui s'étaient écroulés du plateau, c'était la région du feu avec ses cratères de cendres, ses courants de matières fondues, ses amas de scories. Du haut des escarpements, on plonge le regard jusque dans les entrailles mêmes de la montagne, et l'on peut facilement étudier l'architecture du volcan tout entier en suivant des yeux, sur les parois de l'amphithéâtre, les couches superposées des laves et les murs de trachyte ou de basalte injectés dans les fentes.

» Le cône central de l'Etna a près de 300 mètres de hauteur, et ses flancs, composés de débris glissant par leur propre poids, sont beaucoup plus pénibles à gravir que le reste de la montagne, sans être pourtant aussi difficiles à escalader qu'on le raconte d'ordinaire. Lors de mon ascension, ils n'étaient percés, sur leur versant méridional, que d'un petit nombre de fumerolles, mais la température des gaz contenus dans l'intérieur du cratère avait suffi pour fondre la couche de neige sur le pourtour presque entier du cône. Une odeur faiblement sulfureuse se mêlait à l'atmosphère. Une singulière somnolence s'était emparée de moi. Malgré l'émotion que j'éprouvais en approchant de la cime, j'étais tenté à chaque pas de m'étendre sur un lit de scories, pour y jouir du sommeil. Soit que la nuit précédente, consacrée à la marche, eût fatigué mes yeux, soit aussi que la di-

minution considérable de la pression atmosphérique eût produit sur mes organes un effet particulier, il est certain que je dus énergiquement lutter contre moi-même pour ne pas m'endormir en gravissant la pente.

» Enfin, j'atteignis le bord du cratère, et tout nuage de sommeil disparut aussitôt de mes yeux. Les voyageurs célèbrent à l'envi dans leurs récits l'incomparable panorama sur lequel se



promène le regard du haut de cet observatoire de 3 300 mètres. Il serait en effet bien difficile de rêver un spectacle supérieur en beauté à celui qu'offrent les trois mers d'Ionie, d'Afrique et de Sardaigne, entourant de leurs eaux plus bleues que le ciel le grand massif triangulaire des montagnes de la Sicile, tout hé-

[redacted]

rissé de villes et de forteresses, les hautes péninsules de la Calabre et les volcans épars de l'Eolie, fils de l'Etna, que les forces à l'œuvre dans le sein de la terre ont fait lentement surgir du fond de la Méditerranée. La puissante masse du volcan, dont le diamètre n'a pas moins de quinze lieues, s'étale largement au-dessous du cratère terminal avec ses zones concentriques de neiges, de scories, de verdure, de villages et de cités. Tous les détails de l'immense architecture se révèlent à la fois; on distingue les contreforts et les abîmes, les courants de lave et les monticules d'éruption, pareils à de grandes fourmilières. Suivant les diverses heures du jour, on voit l'ombre gigantesque de l'Etna, accompagnée, comme par une armée, des ombres de toutes les montagnes qui lui font cortège, diminuer lentement ou bien s'allonger peu à peu et se projeter au loin sur les plaines et sur la mer. Les nuages qui flottent dans l'étendue au-dessus de la cime du volcan modifient incessamment l'aspect de l'immense tableau : les uns s'effrangent aux cimes inférieures et se déroulent en écharpes transparentes, les autres s'amassent en lourdes assises et voilent tantôt un groupe de montagnes, tantôt une région de la mer; parfois aussi, ils remontent les pentes de l'Etna sous forme de brouillard, puis, après avoir limité le champ de la vue à un horizon de quelques centaines de mètres, se déchirent pour laisser voir de nouveau l'espace illimité. D'ailleurs, rien de plus facile, même lorsque le temps est parfaitement clair, que d'être le témoin de cette transition soudaine. En se plaçant au milieu des épaisses fumerolles qui jaillissent le plus souvent de l'une des pointes du cône, on reste pendant quelques instants comme perdu dans la fumée d'une fournaise; puis, qu'une bouffée de vent emporte les vapeurs, et l'on revoit comme par magie les flancs de l'Etna, les côtes si gracieusement dessinées de la Sicile, et la mer, tellement rapprochée en apparence, qu'on est tenté de faire un saut pour s'y plonger.

» J'employai plus d'une heure et demie à faire le tour du cratère, qui pourtant n'a guère qu'un kilomètre de circonférence, et qui le cède de beaucoup en grandeur à celui de l'île éolienne de Volcano; mais je ne pouvais me lasser de la vue du gouffre et de l'étonnant contraste que présentaient les abruptes parois du cratère, rayées de rouge et de jaune d'or, et les plaines verdoyantes déployées autour de la montagne. Du reste, aucun danger dans cette exploration. Le pas le plus difficile à franchir

était la corne septentrionale, où de nombreuses fumerolles d'une haute température avaient fracturé le sol et réduit les scories en une sorte de bouillie chaude et gluante. » (Elisée RECLUS, *Tour du Monde*, 7e année, n° 338.)

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

AMPÈRE (J.-J.). *L'histoire romaine à Rome.* — (Paris, 1861, 4 vol. in-8°, Lévy.)
ASSELINEAU (Ch.). *L'Italie et Constantinople.* — (Paris, in-12, 1869.)
AUBE (T.). *Italie et Levant, notes d'un marin.* — (Paris, 1883, in-8°.)
AUBERT (E.). *La vallée d'Aoste.* — (Paris, 1861, in-4°, Amyot.)
AUGEROT (A. O.). *Venise et ses lagunes.* — (In-8°, 1874.)
BARRÉ. *Herculanum et Pompéi*, av. 700 pl. (Paris, 7 vol. in 4°, Didot.)
BASTARD (G.). *Cinquante jours en Italie.* — (Paris, 1879, in-18, Dentu.)
BELLENGER (A.). *A travers l'Italie, souvenirs de voyage.* — (Paris, 1884, in-18.)
BENNETT (J.). *La Corse et la Sardaigne.* — (Paris, 1876, Asselin.)
BERTHOUD (Fritz). *Un hiver au soleil; Rhône et Provence, Toscane, Rome, Naples, Venise*, etc. — (Paris, 1884, in-16, Fichsbacher.)
BIGNANI. *La percée des Alpes*, 2 cartes et 2 fac-similés. — (Paris, 1872, in-18.)
BLANC (Charles). *De Paris à Venise*, notes au crayon. — (Paris, 1857, in-18.)
BOISSIER. *Promenades archéologiques.* — (Paris, 1881, in-18, Hachette.)
BOUCHER DE PERTHES. *Visite à Aix, Turin, Milan.* — (Paris, in-12, 1867.)
BOUCHET (E.). *Souvenirs d'Italie*, 1880-82. — (Paris, 1883, in-18, Ollendorf.)
BOURQUELOT et E. RECLUS. *La Sicilia, due viaggi.* — (Milano, in-8°, 1873.)
BOYER DE SAINTE-SUZANNE. *La république de Saint-Marin.* — (1883, in-18.)
BRACHET. *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas.* — (Paris, in-8°, 1881.)
BRISSE et DE ROTROU. *Dessèchement du lac Fucin* (Rome, 1876, in-4°.)
BROSSES (DE). *Lettres familières écrites d'Italie.* —(Paris, 1858.)
BRUC (DE). *Saint-Marin, ses institutions, son histoire.* — (Paris 1876.)
CONTEJEAN (Ch.). *Syracuse. — Naples et le Vésuve.* (1882, in-8°, 1 vol.)
DESJARDINS (T.). *Naples et ses environs; Rome, le mont Palatin.* — (1875, in-8°.)
DOMENECH (Em.). *Voyage en Sardaigne, bergers et bandits.* — (in-12, 1867.)
DORA D'ISTRIA (Mme). *Souvenir de la Spezia.* — (Athènes, 1869.)
DORIN (J.). *La vérité sur l'Italie*, notes de voyage. — (Paris, 1882, in-18.)
DUBARRY (A.). *Le brigandage en Italie.* — (Paris, 1875, in-18, Plon.)
DU PAYS. *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile. — Rome et ses environs.* — (Paris, 1861, in-18.)
DURAND. *La Toscane*, album pittoresque et archéologique. —(Paris, 1868, in-32.)
ERCOLE BASSI. *Excursion in Valtelina, Engadina*, etc. — (Mantova, 1881, in-8°.)
FIGUIER (Mme). *L'Italie méridionale.* — (Paris, in-12, 1868.)
FIORELLI. *Les monuments épigraphiques de Pompéi.* (Naples, 1854-1861.) — *Histoire des antiquités pompéiennes.*
FOURNIER (F.). *Notes et souvenirs; Italie.* — (Paris, 1882, 3 vol. in-18.)
FRÉVILLE (V.). *Les Apennins et l'Adriatique.* — (In-8°, 1872.) *Visite aux îles Caprée et Nisita.* — (Paris, in-8°, 1872.)
FUCINI (R.). *Napoli a occhio nudo.* — (Florence, 1876, le Monnier.)
FULCHIRON (J.-C.) *Voyage dans l'Italie septentrionale, centrale et méridionale*, 1841-1858. — (Paris, 6 vol. in-8°.)
GAUCHEREL (L.) et LANCE. *Excursion en Italie*; ill. — (Paris, in-8°, 1873.)
GAUTIER (Th.) *Voyage en Italie.* — (Paris, nouv. édit., 1875, in-18. Charpentier.)
GOUMAIN-CORNILLE. *La Savoie, le mont Cenis, l'Italie septle.* — (In-18, 1866.)
GOURDAULD (J.). *L'Italie.* — (Paris, ill., in-4°, 1876, Hachette.)
GRÉGORY (DE). *Sardaigne.* — (*Univ. pitt.*, Paris, in-8°, Didot.)
GRIMAUD. *Venise, histoire de ses puits artésiens.* — (Paris, 1861, in-8°, Dunod.)
GUYS (Ed.). *Esquisse sur l'île de Sardaigne.* — (Marseille, in-8°, 1862.)
HARE. *Walks in Rome.* — (Londres, 2 vol. in-8°, 1871.)

[redacted]

Hertz (O.). *Italien und Sicilien.* — (Berlin, 2 vol. in-8°, 1876.)

Hippeau (C.). *L'Italie en* 1865. — (Paris, in-8°, 1866.) *L'Instruction publique en Italie.* — (Paris, 1874, in-12.)

Hirsch. *Les lagunes et le Tibre.* — (Paris, 1862, in-18.)

Joanne (A.). *Rome et ses environs; cartes et plans.* — *Itinéraire de l'Italie* (3 vol. in-18.)

Lacaze (F.). *Souvenirs de Rome.* — (Paris, 1863, in-8°, Marescq.)

Lacroix (P.). *Impressions de voyage en Italie.* — (Paris, in-32, 1859.)

Lagrèze (de). *Pompéi, les catacombes, l'Alhambra.* — (Paris, 1872, in-8°.)

Lamarre et Roux. *L'Italie et l'exposition de* 1878. — (Paris, in-18, 1878.)

Laugel (A.). *Italie, Sicile, Bohême.* — (Paris, 1872, in-18, Plon.)

Laveleye (E. de). *Lettres et Nouvelles lettres d'Italie.* — (Paris, 3 vol. in-18, 1884, Alcan.)

Legré (L.). *La Sardaigne.* — (Marseille, 1881, in-8°, Jouve.)

Lenormant (F.). *A travers l'Apulie et la Lucanie.* — (1881, 2 vol. in-8°, A. Lévy.) — *La Grande Grèce; paysages et histoires.* — (1881, 2 vol. in-12, A. Lévy.)

Letarouilly. *Edifices de Rome moderne.* — (Paris, 3 vol. in-f°, pl., 1 vol. in-4°, texte.)

Logerotte (J.). *Six mois en Italie.* — (Paris, in-12, 1864.)

Lucas (F.). *Les chemins de fer en Italie.* — (Paris, 1882, in-8°, Imp. nationale.)

Mario (Mme Wh.). *La miseria in Napoli.* — (Florence, 1876, in-8°, le Monnier.)

Marmora (de la). *Itinéraire de l'île de Sardaigne* — (Turin, 1860, 2 vol. in-8°.)

Melon (P.). *De Palerme à Tunis, par Malte et Tripoli.* — (Paris, 1885, in-18.)

Mercey (F. de). *La Toscane et le midi de l'Italie.* — *Les Alpes françaises et la haute Italie.* — *Le Tyrol et le nord de l'Italie.* — (Paris, 5 vol. in-8°, 1845-58.)

Monnier (M.). *Hist. du brigandage dans l'Italie mérid.* — (1862, in-18.) — *Pompéi et les Pompéiens.* — (In-18, 1865.) — *L'Italie est-elle la terre des morts?* — (In-12, 1859.)

Musset (P. de). *Voyage en Italie et en Sicile.* — (Paris, 1866, in-8°.)

Perret (L.). *Catacombes de Rome.* — (Paris, 1855-57, 6 vol. in-f° av. pl.)

Ray (Mme). *Souvenirs d'Italie.* — (Paris, in-18, 1879, Roussel.)

Roche (E.). *L'Italie de nos jours.* — (Paris, in-4°, 1860.)

Roissard de Bellet. *La Sardaigne à vol d'oiseau.* — (Paris, in-8°, 1884.)

Rouffeyroux (L. de). *La république de San Marino.* — (Paris, 1880, in-12.)

Sachs. *L'Italie, ses finances, son développement économique, depuis l'unification du royaume,* 1859-1884. — (Paris, 1885, in-8°, Guillaumin.)

Sainte-Suzanne. *Les petits Etats de l'Europe, Saint-Marin.*—(Paris, 1883, in-8°.)

Simonin (L.). *La Toscane et la mer Tyrrhénienne.* — (Paris, 1868, in-18°.)

Taine (H.). *Voyage en Italie.* — (Paris, 1880, nouv. éd., 2 vol. in-8°, Hachette.)

Tardieu (A.). *Trois mois à Venise.* — (Lyon, 1884, in-8°.)

Targioni Tozzetti. *La Pesca in Italia* 1871-74 (Genève, 5 vol.)

Tchihatchef (P. de). *Le royaume d'Italie.* (In-8°, 1862.)

Teste (L.). *Notes sur Rome et l'Italie.* — (Paris, 1873, in-18, Vaton.)

Vallardi. *L'Italia, dict. géog.*, in-8°, etc., av. atlas, in-f°, 1872, Milan.)

Vergers (Noël des). *L'Etrurie et les Etrusques, ou dix ans de fouilles dans les Maremmes toscanes;* av. atlas. — (Paris, 1862, in-8°, Didot.)

Wey (F.). *Rome, description et souvenirs;* av. 79 grav. — (Paris, 1880, in-4°, Hachette.)

Yriarte (Ch.). *Venise, histoire, art, industrie.* — (Paris, in-f°, 1878.)

Beaumont (de). *Venise.* — (*Tour du Monde,* 2e sem. 1862.)

Belle (H.). *Les petites villes et le grand art en Toscane.* — (*Tour du Monde,* 2e sem. 1879, 1er sem. 1880.)

Bourquelot (F.). *Un mois en Sicile.* — (*Tour du Monde,* 2e sem. 1860.)

Bréon (René). *L'éruption de l'Etna en* 1879. — (*Rev. scient.*, 16 août 1879.)

Boissier (G.) *La Grande Grèce,* d'après un livre récent. — (*Revue des Deux Mondes,* 15 nov. 1881.)

Charton (Edouard). *Chioggia.* — (*T. du Monde,* 1875, 2e sem.)

Clavé. *La Sicile, le sol, populations, produits.*—(*Rev. des Deux M.* 1er déc. 1884).

COURTOIS. *Le mont Vésuve.* — (*Bull. de la Soc. de géog. de Bordeaux*, 1880, n° 16.)
DANTIER. *Les monuments normands en Italie et en Sicile.* — (*Corresp.*, 1869.)
FALLOUX (DE). *Itinéraire de Turin à Rome.* — (*Corresp.*, 25 nov. 1864.)
GEFFROY (A.). *La nouvelle école française de Rome.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 août 1876.)
LANDE. *La Sicile dans les dernières années.* — (*R. des Deux M.* 1er août 1874.)
LENORMANT (Ch.). *Les catacombes de Rome en 1858.* — (*Correspondant*, 1859.)
MERRUAU (P.). *Les défenses maritimes et la flotte militaire de l'Italie.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 déc. 1880.)
METZ (DE). *La républ. de San-Marino.* — (*Rev. géogr. intern.*, avril-sept, 1877.)
METZ-NOBLAT (DE). *La Lombardie, sa population et son agriculture.* — (*Corr.*, 25 avril, 25 mai 1860.)
MONNIER (Marc). *Naples et les Napolitains.* — *Promenades aux environs de Naples.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1861-1862.)
MONNOT. *Il grand'sasso d'Italia.* — (*Club Alpin*, 1875.)
MUNTZ (E.). *A travers la Toscane.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1882.)
NIOX (G.). *Les routes militaires des Grandes Alpes et la frontière austro-italienne.* — (*Journal des sciences militaires*, janvier 1877.)
NOUGARET (Jules). *Lettres de Sicile, excursion à l'Etna.* — (*Moniteur*, 1865.)
PERRENS. *Descr. physique de la Toscane.* — (*Revue de géog.*, 1877.)
PERROT (G.). *Florence depuis l'annexion.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 1er mai, 15 juillet 1878.)
QUESNEL (Léo). *Souvenirs d'Ischia.* — *Voyage en Sicile.* — (*Rev. polit. et litt.*, 1874.) — *Souevnirs de Malte.* — (*Corresp.*, 1875.)
R. R. *Les soufrières de la Sicile.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 juin 1874.)
RENAN (E.). *Vingt jours en Sicile*, — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 nov. 1875.)
SESTIER. *Ascension du mont Viso.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1875.)
YRIARTE (Ch.). *Les restaurations de Saint-Marc de Venise.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 15 avril 1880.)

CERRI. *Carte routière* (stradale), en 8 feuilles. — (Vienne, 1859.)
KIEPERT. *Carte génér. de l'Italie du sud avec la Sicile et la Sardaigne*, au 1/800000e. — (1882.)
— *Carte de la Sicile*, par l'Institut napolit. topog., en 48 feuilles au 1/100000e.
— *Carte de l'Italie du nord et de l'Italie centrale*, dressée par l'état-major autrichien (1820-56), en 150 f. au 1/86400e.
— *Atlas de la mer Adriatique*, id., en 29 feuilles.
— *Carte du Piémont*, par l'état-major sarde, 71 f. au 1/50000e.
— *Carte de l'Italie septentrionale et centrale*, 6 f. au 1/600000e. — *De l'Italie du sud*, 4 f. au 1/600000e, par l'état-major italien (1865).
MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. *Rome et la campagne romaine*, en 10 f. au 1/80000e (Rome, 1878.)
INSTITUT TOPOG. DE FLORENCE. *Rome et environs.* — *Florence et environs*, 18 f. au 1/25000e.
— *Malte et Gozzo*, carte de l'Amirauté anglaise au 1/62000e (Londres, 1864).
CIVIALE. *Carte des Alpes*, à l'échelle de 1/600000e.
GIUSEPPE. *Carte itinéraire du royaume de l'Italie*, 8 f. au 1/760000e (Padoue, 1878.)
MAYR. *Carte des pays alpins*, en 11 f. au 1/450000e (Gotha).

[redacted]

CHAPITRE III

ESPAGNE (Royaume)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE[1]

I. — Géographie physique

Limites ; étendue. — Le royaume d'Espagne occupe environ les 5/6 de la péninsule Ibérique. Il est borné : au nord, du côté de la France, par la crête principale des Pyrénées, depuis le cap *Cerbera* (golfe du Lion), jusqu'au col des *Aldudes*, sauf sur quatre points ; la France possède, sur le versant espagnol, une partie de la *Haute-Mouga*, la vallée de la *Haute-Sègre* ou *Cerdagne* (500 kilom. car.) au col de la Perche, dans les Pyrénées-Orientales, et la haute vallée de l'Irati (52 kilom. car.) dans les Basses-Pyrénées ; — de son côté, l'Espagne possède sur le versant français le *Val d'Aran*, aux sources de la Garonne (550 kilom. car.), et des parties du bassin supérieur de la *Nive* (*val Carlos*, au nord de Roncevaux) et de la *Nivelle* (210 kilom. car.). — Du col des Aldudes au golfe de Gascogne, la frontière, laissant au sud le pic de *Lokiduz*, suit la chaine secondaire des monts de Maya et d'Errazu, entre le val de *Baztan* (haute Bidassoa) et le torrent des Aldudes, affluent de la Nive, coupe la *Nivelle* en aval d'*Urdax*, passe au pied de la montagne de la *Rhune* 900 mètres, rejoint la *Bidassoa*, au port de Véra, et suit la rive droite de cette rivière jusqu'à son embouchure à Hendaye, en face de la ville espagnole de Fontarabie. — Le golfe de Gascogne et l'océan Atlantique baignent l'Espagne au nord et au nord-ouest jusqu'à l'embouchure du Miñho. — La frontière, à l'ouest, du côté du Portugal, remonte le Miñho jusqu'à Crecientes (67 kilom.), franchit la Limia près du fort portugais de *Lindoso*, suit de l'ouest à l'est les sierras tortueuses de *Gerez* et de la *Culebra*, descend le cours du *Douro* (87 kilom.) vers le sud-ouest de Miranda jusqu'au confluent de l'Agueda, franchit la *sierra de Gata*, atteint le *Tage* en aval d'Alcantara, puis le *Guadiana* à Badajoz, et le suit jusqu'à Mansaraz (57 kilom.), s'en écarte à l'est, et le rejoint à Pomarão, au confluent du Chanza (43 kilom.) pour ne plus le quitter jusqu'à son embouchure dans le golfe de Cadix, entre *Castro-Marim* (Portugal) et *Ayamonte* (Espagne). — Au sud, l'Océan sert de limite jusqu'à la pointe de *Tarifa*

1. Nous croyons utile d'indiquer la prononciation de certaines lettres espagnoles : *Ch* se prononce *tch : concha, chica* (contcha, tchica) ; *LL, ll* se pron. mouillés : *caballero, llansa, Valladolid* (cabaliero, liansa, Valiadolid) ; *Ñ, ñ* se pron. comme *gn : Despeñaperros, Santoña* (Despegnaperros, Santogna) ; *U* se pron. *ou* : *Irun, puerto, Huelva* (Iroun, pouerto, Houelva) ; *B* se pron. à peu près comme *V : Bidassoa, Biscaye* (Vidassoa, Viscaye) ; *V* se pron. à peu près comme *B* : *Avila, Valladolid* (Abila, Baliadolid) ; *Z* se pron. comme *Ç : Manzanarès, Zamora* (Mançanarès, Çamora).

ou *Marroqui*; et à la suite, le détroit de Gibraltar, et la Méditerranée au sud-est et à l'est jusqu'au cap *Cerbera*. — Les frontières ont un développement de 3355 kilomètres; 1228 terrestres, 2125 maritimes. — La plus grande largeur est de 1020 kilomètres du cap *Creus* au cap *Falcoeiro*; la plus grande longueur de 856. du cap de *Pénas* à l'île *Tarifa*.

Situation astronomique. — 35° 59' à 43° 47' lat. N.; — 0° 59' à 11° 39' long. E.

Climat. — Il est généralement tempéré : mais l'altitude considérable du plateau central de Castille (500 à 700 m.) abaisse la température normale, et donne au climat un caractère continental. — Dans les Castilles la température a des revirements soudains; les froids sont rigoureux, les étés brûlants; le *norte*, qui souffle du nord, se glace en passant sur les neiges des Pyrénées; le *solano*, qui vient du sud, brûle la végétation. Le climat de Madrid est redouté des étrangers; l'air est pur, mais trop vif et trop pénétrant : « l'air de Madrid n'éteint pas une chandelle, dit le proverbe, mais il tue un homme. » (Température moyenne + 14° 37, plus haute + 40°, plus basse — 10°.) — Le climat de l'Andalousie est presque celui de l'Afrique, la chaleur est accablante l'été; pas une goutte de pluie ne tombe de juin à septembre. Dans ces « Indes de l'Espagne, » la belle saison est l'hiver; en février la campagne est dans toute sa beauté; de Gibraltar à Alicante, la zone du littoral jouit d'un climat semi-tropical. « Les dattiers, orangers, cotonniers, la canne à sucre y croissent comme dans un immense espalier.» (Température de Grenade 18° 9; de Séville, 20°; de Gibraltar, 20° 7.) Il tombe 1^{m},084 à 2^{m},060 et parfois 4^{m},60 de pluie sur le versant septentrional des Pyrénées cantabriques; à Madrid, la moyenne annuelle est de 0^{m},273; à Saragosse, 0^{m},347; à Barcelone, 0^{m},400; à Grenade, 1^{m},232; à Séville, 0^{m},664.

Relief du sol de la péninsule Ibérique. — L'Espagne et le Portugal qui sont divisés en Etats distincts, sont « dans l'organisme européen un membre indivisible; c'est une seule et même terre, de même origine et de même histoire géologique, formant un tout complet par son architecture de plateaux et de montagnes, par son réseau circulatoire de rivières et de fleuves. » Dans son ensemble, la péninsule est un haut plateau de 700 mètres environ, sillonné par des massifs ou cordillères d'une élévation variable : le pourtour du plateau est escarpé, les rivières ont creusé des vallées profondes dans l'épaisseur des terres. Les deux plus hautes chaines sont aux deux extrémités : les Pyrénées et la Sierra Nevada.

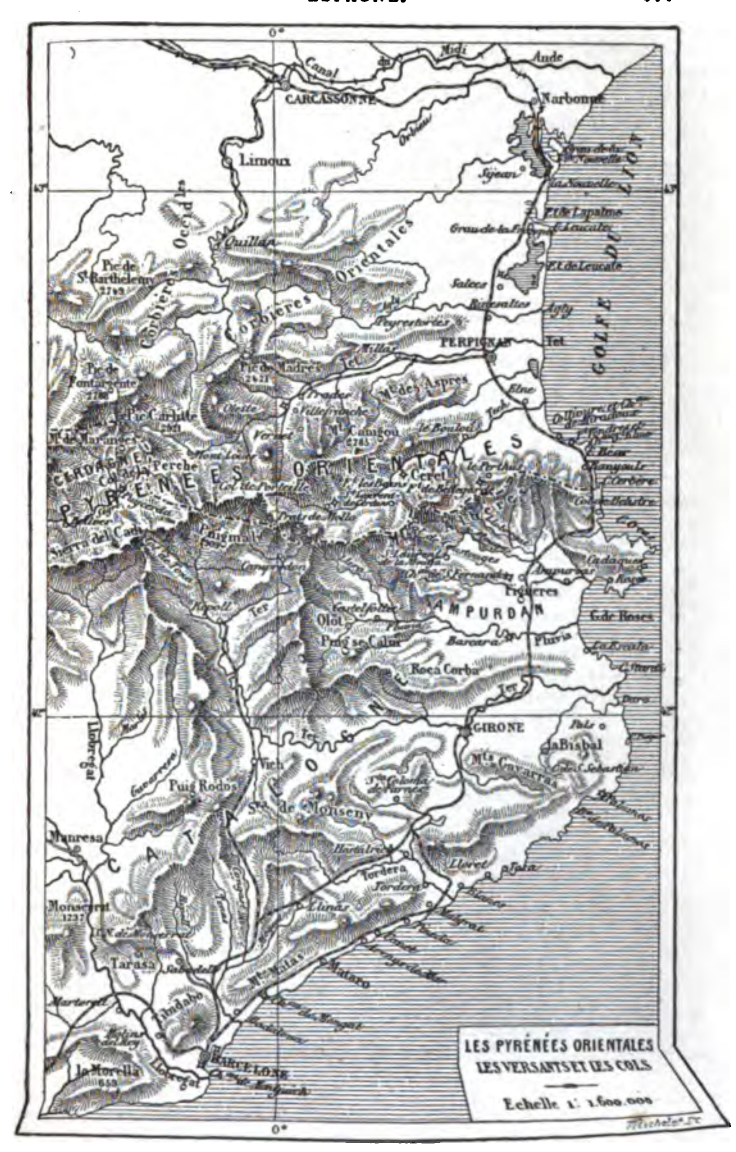
« Peu de chaînes de montagnes, dit M. E. Reclus (Itinéraire de la » France de Joanne), offrent une disposition aussi régulière que les **Pyré-** » **nées.** De même qu'une branche d'arbre, ou mieux encore une feuille de » fougère se divise et se subdivise, à droite et à gauche, en petits » rameaux, en feuilles et en folioles, de même aussi chaque nœud de la » crête donne naissance, de côté et d'autre, à une chaîne transversale en » tout semblable à la chaîne mère, si ce n'est qu'elle est beaucoup plus » courte et s'affaisse par chutes successives jusqu'au niveau des plaines » avoisinantes. Les crêtes transversales sont parallèles entre elles, et sépa- » rées les unes des autres par de profondes vallées où descendent les gla- » ciers, où mugissent les torrents, où circulent les sentiers. Les vallées » correspondent d'un côté à l'autre de la chaîne principale, et commu- » niquent ensemble par le *col*, *port*, ou *passage*, c'est-à-dire par la dépres- » sion formée entre deux cimes. » Les Pyrénées ne ressemblent pas aux Alpes; elles n'ont pas, comme celles-ci, les massifs de hauteurs, chargés

[redacted]

de glaciers d'où rayonnent dans tous les sens les puissants contreforts, ni les cimes majestueuses, ni les grands lacs, ni les vastes glaciers, ni l'infinie variété des aspects; toutefois les spectacles grandioses n'y manquent pas. « J'ai vu les hautes Alpes, écrivait Ramond (*Voyage au mont » Perdu*). Mais quiconque est rassasié de leurs horreurs, trouvera encore » ici des aspects étranges et nouveaux. Du mont Blanc même il faut venir » au mont Perdu : quand on a vu la première des montagnes granitiques, » il reste encore à voir la première des montagnes calcaires. » Les Pyrénées se dressent brusquement entre deux plaines comme une longue muraille, hérissée de pics et dentelée en forme de scies (scierras), les pentes sont plus raides sur le versant français. Cette muraille est brisée au centre par le val d'Aran d'où s'échappe la Garonne. — Dans les Pyrénées orientales, le *Canigou* (2 785 m.) est un mont français qui domine les plaines du Roussillon, comme le pic de *Carlitte* (2 921 m.), à gauche de l'Aude; sur la frontière est le *Puigmal* (2 909 m.), prolongée en Espagne par la *sierra de Cadi* (2 535 m., au pic du col de Jou). Au sud de cette chaine qui finit sur la Sègre, le territoire de la Catalogne est sillonné de chainons parallèles ou transversaux qui séparent les bassins secondaires et se rattachent aux *Albères* françaises; une autre chaine pittoresque suit la côte; mont *Gavarras* à l'est de Girone, sierra de *Monseny* (1 698 m.), au sud de Vich; *Montserrat* (1 237 m.), à l'ouest de Barcelone, *Montagut* (452 m.), *Monsant* (1 071 m.), entre Lerida et Tarragone. — A l'ouest de la Sègre, le massif géant des Pyrénées se dresse en Catalogne et en Aragon ; c'est le **Maladetta** (monts Maudits), dont la cime culminante est le *Néthou* ou pic d'*Anéthou* (3 404 m.), d'accès facile au nord, impraticable au midi, dominant le lac *Gregonio* (65 hectares, alt. 2 656 m.), presque toujours gelé, et les charmantes pelouses de la vallée de Malibierne. Le Néthou est au centre d'éblouissants glaciers, qui alimentent les sources de la Garonne et de l'Esera (Espagne). A leur suite, l'Espagne possède le pic *Posets* (3 367 m.), le mont *Perdu* (3 352 m.), le *cylindre de Marboré* (3 327 m.), le pic de *Marboré* (3 253 m.), qui partagent leurs glaces éternelles entre le Gave de Pau (France) et la Cinca (Espagne). — Les montagnes de l'Aragon (sierras de *Boumort*, Peña de *San Gervas*, sierras *Monsech* et de *Guara*, sierra de *Peña de Oroel* (1 650 m.) sont en général parallèles aux Pyrénées, auxquelles de longues arêtes transversales les rattachent. — A l'ouest du pic d'*Orhy* (2 017 m.), la chaine d'*Abodi*, le col de *Roncevaux*, dominé par l'*Altabiçar*, les monts d'*Adi*, entre la haute Arga et le val des Aldudes, se prolongent jusqu'au port de Belate. — Là cessent les Pyrénées proprement dites; au nord de la Bidassoa, s'élèvent les monts de *Maya* et la *Rhune* française, et au sud, les monts *Mendaur* et *Haya* qui enferment le val de Baztan.

Les Pyrénées s'abaissent et ouvrent aux deux extrémités de la chaîne leurs principaux passages, cols, ou ports entre la France et l'Espagne : tels sont, de l'est à l'ouest, les cols de *Banyuls* (de Banyuls à Figueras) ; des *Balistas* (ou *Belistre*) (voie ferrée de Port-Vendres à Girone), défendus du côté de l'Espagne par les forts de Rosas, San Fernando et la place forte de Girone sur le Ter ; du côté de la France par les forts Carré, Saint-Elme et Dugommier ; — les cols de *Perthus* (290 m.) (de Perpignan à Figueras par le Boulou), et des *Eres*, défendus par les forts français de Bellegarde, Prats-de-Mollo, Lagarde, Fort-les-Bains ; — le col de la *Perche* (1 621 m.) (vallées de la Têt et de la Sègre, places françaises de Montlouis et Villefranche, places espagnoles de Puycerda, Seu d'Urgel, Lérida), est la grande route du Roussillon en Catalogne. Des sentiers muletiers ouvrent des commu-

[redacted]


CARCASSONNE
Narbonne
Limoux
Quillan
Corbières
Orientales
PERPIGNAN
Tet
GOLFE DU LION
Pic de Madres
Mt Canigou
PYRÉNÉES ORIENTALES
CERDAGNE
Figueres
AMPURDAN
Olot
Roca Corba
GIRONE
la Bisbal
Vich
Puig Rodos
Manresa
Monserrat
Tarasa
BARCELONE
la Morella
LES PYRÉNÉES ORIENTALES
LES VERSANTS ET LES COLS
Echelle 1: 1.600.000

[redacted]

nications difficiles à travers les Pyrénées ariégeoises; une route remonte la Garonne et entre dans le val d'Aran par le Pont-du-Roi; une autre va de Luchon (France) à Bosost (col de *Portillon*) par la vallée de la Pique (France), et se prolonge au sud jusqu'à Venasque (port d'*Oo*, 3 002 m.), sur l'Esera, entre les pics Posets et de Néthou. Des sentiers mettent en communication la vallée de la Neste (France) et de la Cinca par les ports du *Plan*, d'*Ourdissetta* et de *Biesla* (2 400 à 2465 m.); le Gave de Pau (France) et Torla par le port de *Gavarnie;* Cauterets (France) et les bains de Panticosa et Jaca par le col de *Mercadau* (2 500 m.); les Eaux-Chaudes (France) et Sallent par le col de *Pourtalet* (1 847 m.); une route conduit d'Oloron et du fort d'Urdos ou Pourtalet (France) à Canfranc et Jaca par la vallée d'Aspe et le *Somport* (1 632 m); des chemins conduisent de Saint-Jean Pied de Port, forteresse sur la Nive française, à Pampelune sur l'Arga par le col d'*Orgambida* ou par celui de *Roncevaux* ou *Ibagnetta* (1 100 m.) que domine le pic d'Altabiçar; la grande route de Bayonne à Pampelune, passe par Urdax (vallée de la Nivelle), le col de *Maya*, entre dans la vallée de la Bidassoa, ou val de Baztan, passe à Elizondo, et franchit le port de *Belate* (870 m.) avant d'arriver à Pampelune, place forte navarraise.

A l'ouest de Pampelune commence la chaîne des Pyrénées cantabriques, par la sierra de *Andia*, (1 450 m.), et la sierra de *Aralar*, entre le port d'*Aspiroz* et le port d'*Idiazabal*, que traversent une route et le chemin de fer de Paris à Madrid. Au nord de Logrono (rive gauche de l'Ebre), la sierra de *Cantabrio* fait suite à la sierra de Andia, et le massif d'Aralar se prolonge par l'*Arlaban* et la *Peña de Gorbea;* entre eux passe le chemin de fer de Bayonne à Burgos (monts *Obarènes* et défilé de *Pancorbo*, à droite de l'Ebre). — Les principaux massifs des Pyrénées cantabriques, qui atteignent presque l'altitude des grandes Pyrénées, sont : de l'ouest à l'est, à partir de *la sierra de Reinosa* et des sources de l'Ebre, que coupe le chemin de fer de Santander à Palencia, les *Picos de Europa* (*Torre de Ceredo*, 2678 m.; *Peña Prieta*, 2529 m.); la sierra de *Pajares* (route d'Oviédo à Léon); la *Peña Ubina*, 2300 m., au sud d'Oviédo, montagnes riches en mines; les pics de *Miravalles* et de *Cuina* (1 997 m.), où la chaîne tourne au sud-ouest et porte les cimes de *Capeloso* (1604 m.) et *Montouto* (1 521 m.) : rompue par la profonde vallée du Sil, elle prend au sud les noms de massifs de *Queija* (1 776 m.), de *San Mamed*, et forme en Portugal les sierras de *Laronco*, de la *Raya Seca* et de la *Serra do Gerez*, entre les rivières Cavado et Limia (1 580 m.). — De la chaîne cantabrique se détachent vers le nord les sierras de *Rañadoiro*, de *Meira*, de *Lorenzana*, de la *Carba*, d'où sortent les affluents du Minho; à l'ouest, entre le Minho et la mer, les chaînes d'El *Faro*, El *Testeiro*, El *Suido* couvrent la Galice de leurs ramifications.

2° **Le plateau des Castilles**, au centre de la péninsule, entre l'Ebre et le Guadalquivir, s'incline vers le Portugal et l'Atlantique : il forme comme un îlot granitique d'une effrayante nudité et d'une extrême monotonie, tantôt balayé par le vent, tantôt brûlé par le soleil ou couvert de neiges. Il est flanqué au nord par la sierra d'*Oca* (chemin de fer de Miranda à Burgos), la sierra de la *Demanda*, le pic d'*Urbion*(source du Douro), — à l'est, par le massif de *Moncayo*, la sierra de *Cucalon*, l'*Albarracin* (1 900 m.), montagne dénudée d'où sortent le Tage, le Guadalaviar, le Xucar; enfin les sierras confuses de *Cuenca*, *Alcaraz*, la *Sagra*, *Huescar*, etc., qui rejoignent la chaîne de la sierra Nevada. Entre l'Ebre et le Guadalaviar sont les sierras de *San Just*, de *Gudar*, de *Peña Golosa*. — Le plateau castillan est sillonné du nord-est au sud-ouest :

1° entre Douro et Tage, par les sierras escarpées et les parameras sauvages du *Guadarrama* (défilés de Somo Sierra et Peñalara), de *Gredos*, entre lesquels passe la voie ferrée de Valladolid à Madrid ; de *Peña de Francia*, de *Gata*, prolongée en Portugal par les sierras d'*Estrella* et de *Lousa*, entre le Mondego et la Zezera, et les collines de Cintra ; — 2° entre Tage et Guadiana, par les monts de *Tolède* (1 500 m.), l'*Altamira*, les sierras de *Guadalupe* et de *Montanchez*, prolongées en Portugal par les sierras granitiques de *San Mamède* (1 025 m.), d'*Ossa* (650 m.), de *Malhâo* et de *Monchique* (900 m.), massif angulaire de la péninsule. — Le plateau castillan est bordé au sud, entre Guadiana et Guadalquivir, par la *Sierra Morena*, ainsi nommée de la sombre verdure des forêts qui couvrent ses pentes ; elle est traversée par le célèbre défilé de Despeña-Perros (route et voie ferrée de Madrid à Cordoue) ; elle a pour contreforts les sierras de *Almaden*, de *Cordoba*, d'*Aracena* (sources de l'Odiel et du rio Tinto). — 3° Sur le littoral méridional se dresse la formidable chaîne de la **Sierra Nevada**, la plus haute de la péninsule tout entière. Les trois cimes de *Mulahacen* (3 554 m.), du *Picacho de la Veleta* (3 470 m.), d'*Alcazaba*, dominent une région de névés persistants et de champs de glace qui alimentent le Genil, et les torrents abondants auxquels la Vega de Grenade et la vallée de Lecrin doivent l'excellence de leurs fruits et la beauté de leurs jardins. — On y rattache à l'ouest les massifs d'*Almijara*, de *Alhama*, de *Ronda*, de *Bermeja*, etc. ; au sud, la chaîne des *Alpujaras* et de *Gador* ; à l'est, la sierra de *los Filabres*.

Cours d'eau (Espagne et Portugal). — 1° **Versant de l'océan Atlantique.** Dans le golfe de Biscaye et sur les côtes des Asturies et de Galice les rivières sont nombreuses, rapides, d'un bassin restreint. En Portugal finissent les grands cours d'eau : la *Bidassoa* (Irun, Fontarabie), l'*Urumea*, le *Nervion* (Bilbao, Portugalete), la *Sella*, le *Nalon*, la *Navia*, le *Tambre*, l'*Ula* ; — le *Miñho*, 275 kilom. (Orense), grossi à gauche du *Sil*, sépare la Galice (Espagne) de la province portugaise du Miñho ; — la *Limia* et le *Cavado* (Braga) finissent en Portugal ; — le **Duero** ou **Douro**, 800 kilom. (Soria, Aranda, Tordesillas, Toro, Zamora, et en Portugal, Miranda et Porto), reçoit à droite le *Pisuerga* (Torquemada, Valladolid), grossi du *Carrion* et de l'*Arlanzon* (Burgos) ; l'*Esla* ; et le *Sabor*, le *Tua*, le *Tamega*, rivières portugaises ; — à gauche, l'*Eresma* (Ségovie), le *Tormes* (Alba, Salamanque, les Arapiles), le *Coa* (en Portugal) ; — la *Vouga* finit dans la baie portugaise d'Aveiro ; — le *Mondego*, 150 kilom. (Coïmbre), a tout son cours en Portugal ; — le **Tage** (Tajo), 900 kilom., le plus long fleuve de la péninsule, roule ses eaux bourbeuses entre des rives encaissées et désertes, dans l'Estremadoure (Aranjuez, Tolède, Talavera de la Reyna, Almaraz, Alcantara ; et en Portugal, Abrantès, Santarem, Lisbonne). Il ne devient navigable qu'en territoire portugais, et forme devant Lisbonne la magnifique rade appelée *mer de la Paille*. Il est grossi à droite de la *Tajuna*, qui se mêle au rio *Henarès* qui reçoit les eaux du *Jarama* et du *Manzanarès* (Madrid) ; de l'*Alberche*, de l'*Alagon*, et en Portugal de la *Zezera*. — Le *Guadiana* (Anas), 780 kilom. (Ciudad Real, Medellin, Merida, Badajoz) finit entre Ayamonte (Espagne) et Castro-Marim (Portugal) : Ses affluents sont peu considérables : la *Zangara* et le *Giguela*, à droite ; le *Matachel*, l'*Artila*, à gauche. — Le rio *Tinto*, grossi de l'*Odiel*, traverse un pays de mines ; — le *Guadalquivir* (*Oued-el-Kebir*, *Bétis*), rivière qui coule au nord de l'Andalousie (Andujar, Cordoue, Séville) et finit à San

[redacted]

Lucar de Barrameda, grossi à droite du Guadalimar, à gauche du Genil (Grenade, Loja, Geija); — le *Guadalète* (Xérès). — 2° **Versant de la Méditerranée.** L'*Almanzora;* — la *Segura*, dangereuse par ses crues (220 kilom.), venue de la Sagra (Murcie et Orihuela), se grossit du *Sangonera* (Lorca); — le *Jucar*, torrentiel, 280 kilom. (Cuenca), grossi du *Cabriel;* — le *Guadalaviar*, 200 kilom. (Teruel, Valence, le Grao; il arrose la riche huerta de Valence); — l'**Ebre, 616** kilom. (Miranda, Logroño, Calahorra, Tudela, Saragosse, Mequinenza, Tortose); il vient de la sierra Reinosa, et reçoit à droite le *Jalon* et le *Guadalupe;* — à gauche, de nombreuses rivières descendues des Pyrénées, la *Zadorra* (Vitoria); l'*Aragon*, 140 kilom. (Jaca), grossi de l'*Irati* et de l'*Arga* (Pampelune); le *Gallego;* la *Sègre* (240 kilom.), venue de France par le col de la Perche, grossie de la *Cinca*, des deux *Noguerra*, de la *Balira* (val d'Andorre), etc.; — le *Llobrégat;* — le *Ter* (Campredon, Ripoll, Gerone); — la *Fluvia;* — la *Mouga* (forteresse de San Lorenzo).

Côtes. — 1° **Océan Atlantique.** Le *littoral du golfe de Biscaye* est abrupt, rocheux, peu accessible; les ports sont rares, les abris peu sûrs (caps de *Higuer*, *Machichaco*, *Ajo*, de *Penas*, de *Vares*); — du cap *Ortegal* à l'embouchure du Miñho, les côtes sont découpées par des baies profondes ou *rias* (rias de *Muros* et *Noya*, au sud du cap *Finisterre;* de *Arosa*, de *Pontevedra*, de *Vigo*). — Du Miñho au Guadiana, le littoral appartient au Portugal; bas, sablonneux ou marécageux, et presque rectiligne jusqu'au Mondego, il se relève ensuite (caps *Carvoeiro*, de *Roca*, rio de *Lisbonne*, cap *Espichel*, baie de *Setubal*, cap et baie de *Sines*, cap *Saint-Vincent*, le promontoire célèbre et la dernière escale méridionale de l'Europe, vers l'Océan. — Le *littoral du golfe de Cadix* décrit un demi-cercle, du cap *Santa Maria* au détroit de Gibraltar; bas et sablonneux, il est accidenté par l'estuaire du *Guadalquivir*, la baie profonde de *Cadix*, l'île de *Léon*, le cap *Trafalgar* et la pointe *Marroqui* ou de *Tarifa*, à l'entrée du détroit. — 2° **Méditerranée.** Le détroit de Gibraltar ouvre la Méditerranée; il est dominé par le massif calcaire de *Gibraltar*, dont les Anglais ont fait un fort inexpugnable; en avant se creuse la baie d'Algesiras, entre la pointe *Carnero* et la pointe d'*Europe*. De Gibraltar au cap de *Gata*, la côte andalouse est serrée de près par les ramifications escarpées des sierras de Ronda et des Alpujarras. Du cap de *Gata* au cap *Creus*, le littoral dessine trois grandes courbes régulières, séparées par les caps de *Palos* et de la *Nao*. Mais la côte est ensablée, bordée de marécages appelés *marismas* ou *albuferas;* elle se relève à Barcelone et se montre de nouveau découpée de baies et de golfes aux approches des Pyrénées (golfe de *Rosas*, caps *Norfeo*, *Creus*).

Au large du littoral de Valence, sont situées les **Iles Baléares** (îles des Frondeurs), de formation volcanique, *Majorque*, *Minorque*, et leurs voisines *Ibiza*, *Formentera*, qu'on appelle îles Pityuses ou des Pins. Elles sont rattachées aux montagnes espagnoles par une suite de chaînes sous-marines; les parages des Baléares sont sujets à des tempêtes fréquentes. Elles sont fertiles, bien cultivées, couvertes de belles forêts, et produisent du vin, des oranges, des fruits, des céréales, du sel marin. — Le groupe volcanique des îles rocheuses *Columbretes* ou des Couleuvres est situé à l'est de Castellon de la Plana.

[redacted]


ILES BALÉARES
I. MINORQUE
Ciudadela
Mahon
I. MAJORQUE
Palma
Inca
Manacor
I. CABRERA
I. Dragonera
I. IBIZA
I. FORMENTERA
MER MÉDITERRANÉE
ILES PITYUSES

[redacted]

II. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Notice historique[1]. — L'Espagne sous les dominations étrangères. Les premiers habitants de l'Espagne furent les Ibères, qui donnèrent leur nom à la péninsule. Refoulés peu à peu au sud-ouest de l'Europe, ils occupaient la péninsule lorsque les Celtes, comme eux venus de l'Orient, les y suivirent, et, se mêlant à eux, formèrent le peuple des Celtibères. Peut-être faut-il voir dans les Basques actuels les débris de l'antique peuple des Ibères, dont les mœurs et surtout la langue étaient si différentes de celles des nations voisines. Vers le septième siècle, les Phéniciens fondèrent des colonies maritimes, des comptoirs de commerce sur les côtes, à Cadix (Gadès), Sagonte, Rosas (Rhodon), Ampurias, (Emporion). Après eux, les Carthaginois occupèrent les mêmes stations, et en créèrent de nouvelles, à Barcelone, Port-Mahon, Gibraltar, Carthagène. L'Ibérie passa sous la domination romaine, après une lutte qui dura plus de deux siècles ; Vespasien lui donna des lois ; des colonies romaines furent établies à Saragosse, Cordoue, Mérida, Badajoz ; les mines furent exploitées ; des routes, des ponts, des aqueducs, des monuments ruinés attestent encore l'œuvre de civilisation impériale ; l'Espagne « romanisée » fournit à Rome des consuls comme les Balbus, des écrivains comme Florus, Sénèque, Lucain, Quintilien, Martial, Columelle, des empereurs comme Trajan, Adrien, Théodose II. Lorsque l'empire romain disparut, la péninsule fut envahie par les Alains, les Suèves, les Vandales, les Goths ; ceux-ci fondèrent un grand État, se convertirent au christianisme, et dotèrent l'Espagne de lois et d'institutions nouvelles ; mais la faiblesse de leurs princes et l'invasion des Arabes au huitième siècle ruinèrent leur monarchie ; le dernier roi Wisigoth Boderic succomba à la bataille de Xérès de la Frontera (711). Une poignée de chrétiens, sous la conduite de Pélage, prince du sang royal des Goths, se réfugia dans les Asturies, et se maintint contre les attaques des musulmans, autour de la caverne de Covadonga,

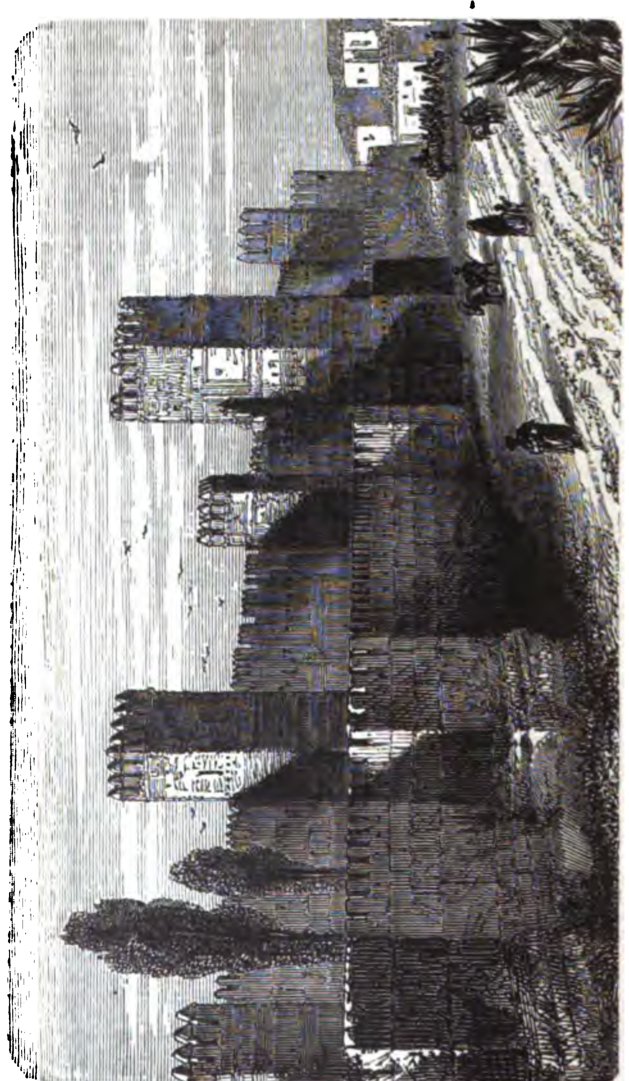
1. Pour l'histoire générale d'Espagne, voy. : ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, *Hist. d'Espagne, depuis l'invasion des Goths jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle*, 15 vol. in-8° (Paris, 1837-84) ; — ROMEY, *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, 7 vol. in-8° (Paris, 1839-47) ; — LAVALLÉE et GUÉROULT, *l'Espagne*, 2 vol. in-8° ; coll. de *l'Univ. pitt.* (Paris, 1843-47) ; — DUHAMEL, *Hist. constitutionnelle de la monarchie espagnole depuis l'invasion des hommes du Nord jusqu'à la mort de Ferdinand VII*, 2 vol. in-8° (Paris, 1845) ; — DEPPING, *Hist. générale de l'Espagne depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne des rois maures*, 2 vol. in-8° (Paris, 1814) ; — John BIGLAND, *Hist. d'Espagne*, trad. de l'anglais par le comte Mathieu Dumas et continué jusqu'en 1814. 3 vol, in-8° (Paris, 1823) ; — REYNALD (H.), *Hist. de l'Espagne depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours* (Paris, in-18, 1873) ; — GELEY (L.), *L'Espagne des Goths et des Arabes* (Paris, in-12, 1882) ; — VIARDOT (L.). *Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne*, 2 vol. in-8° (1833) ; — CONDE, *Hist. de la domination des Arabes et des Maures en Espagne*, trad. de l'espagnol par Marlès (3 vol. in-8°, 1825) ; — SANDOVAL, *Cronicas*, en espagnol (in-f°, 1634) ; — MARIANA, *Hist. générale d'Espagne*, en espagnol (2 vol. in-f°, 1780) ; — FERRERAS, *Hist. d'Espagne*, en espagnol (16 vol. in-4°, 1700-27) ; — *Dictionnaire historique et biographique universel*, en espagnol (Barcelone, 1830-36, 13 vol. in-4°) ; — *Collection de documents*, etc., tirés des archives de Simancas (1822-33, 6 vol. in-4°) ; — (Voy. les nombreux travaux particuliers de MM. Mignet, Ch. Weis, Mérimée, Forneron, ceux de Prescott, Robertson, Coxe, etc.

qui fut « le premier palais et le tombeau de Pélage, le berceau de la triomphante Espagne. »

Alors commença entre les descendants de ces Goths réfugiés dans un coin inaccessible de la presqu'île, et les envahisseurs toujours renouvelés, Arabes, Syriens, Persans, Égyptiens, Mores ou Barbaresques, confondus sous l'étendard de l'Islam, une lutte sept fois séculaire, qui fut signalée par des combats héroïques, et des victoires sanglantes, et se termina par la délivrance du sol, et le rétablissement de l'indépendance et de l'unité nationales. Le khalifat de Cordoue, fondé en 755 par Abder-Rhaman, le dernier des Ommiades, échappé seul au massacre de toute sa famille, jeta pendant trois siècles (755-1037) sur la péninsule une splendeur incomparable, par la magnificence de ses souverains, l'opulence de ses cités, la prospérité de ses campagnes, le merveilleux développement des sciences, des arts, des lettres, la grandeur de ses monuments, l'éclat et la variété de ses industries, la gloire de ses académies, de ses écoles et de ses bibliothèques. On a pu dire que l'Espagne était alors comme un canal par où la science se répandait dans le reste de l'Europe.

L'Espagne indépendante; temps modernes. — Tout en envoyant leurs enfants s'instruire dans les collèges musulmans, les princes chrétiens ne cessaient de lutter pour expulser les musulmans de la péninsule. Au huitième siècle, le chef chrétien Inigo Arista, vainqueur des Maures, était proclamé souverain du territoire de Sobrarbe et de Ribagorza, plus tard État d'Aragon. Au dixième siècle, les descendants des compagnons de Pélage fondèrent le royaume de Léon ; au onzième, le comte Ferdinand prenait le titre de roi de Castille ; et du comté de Navarre, créé par Charlemagne sur les deux versants des Pyrénées, sortit un État monarchique indépendant avec Pampelune pour capitale. Les efforts héroïques de ces quatre royaumes, tantôt isolés, et tantôt réunis dans une action commune, triomphèrent à la fin de l'islamisme conquérant. ALPHONSE VIII DE CASTILLE, ayant à ses côtés SANCHE VIII de Navarre et PIERRE II d'Aragon, écrasa les Maures à las Novas de Tolosa (1212) ; Cordoue capitula, et la puissance arabe ne se releva pas de ce désastre. Les musulmans se retranchèrent dans l'Andalousie ; mais FERDINAND D'ARAGON (1469-1516) et ISABELLE DE CASTILLE les forcèrent dans ce dernier asile, et par l'expulsion des Maures (1492), la spoliation de Jean d'Albret (1511), la réunion de l'Aragon et de la Castille, consommèrent l'unité nationale. De terribles édits de proscription frappèrent la population musulmane, mais le croisement des races s'était opéré d'une manière si complète dans ces contrées, qu'en dépit de toutes les atrocités ordonnées contre les descendants des Maures, ce sont encore eux qui mêlés aux fils des Ibères, des Latins et des Wisigoths peuplent les versants méridionaux de la sierra Nevada, et diverses parties des provinces de Grenade, Malaga, Murcie, Alicante, Valence. L'année même où Grenade succombait, Christophe Colomb donnait un monde au nouveau royaume d'Espagne ; et grâce à d'habiles alliances, à d'heureux mariages, à une politique intérieure et extérieure mêlée de violence et de ruse, les monarques espagnols devinrent les souverains les plus puissants de l'Europe.

CHARLES-QUINT (1500-1558) fut l'héritier de cette puissance : « Quatre » grandes maisons, les maisons d'Aragon, de Castille, de Bourgogne, » d'Autriche étaient venues se réunir en lui... Né d'un système d'alliances » politiques, il était à lui seul une coalition. » (MIGNET.) Il rêva la monarchie universelle, et, malgré la supériorité de son génie, ne put suffire à une tâche aussi compliquée et aussi vaste. Vaincu et découragé, il abdiqua.



Fortifications mauresques à Séville.

Son règne marque l'apogée de l'Espagne et le commencement de son épuisement et de sa décadence. — PHILIPPE II (1555-1598), bien que débarrassé d'une part de cet écrasant fardeau, poursuivit les entreprises chimériques de son père et continua d'épuiser la nation par les guerres extérieures, les persécutions religieuses, et le despotisme d'un gouvernement qui étouffa dans la nation toute initiative et toute liberté. Sous ce prince, l'Espagne occupa le Portugal, qui ne tarda pas à lui échapper, et perdit les Pays-Bas qu'elle ne put jamais reconquérir. Ses finances étaient ruinées, sa marine détruite, son agriculture anéantie, ses manufactures tombées; la population était descendue de vingt millions d'âmes à six. Cette lamentable décadence s'accentua sous PHILIPPE III (1598-1621), PHILIPPE IV (1621-1665) et CHARLES Ier (1665-1700) qui abandonnèrent le pouvoir à des favoris, recommencèrent la guerre et perdirent dans des désastres la dernière force qui leur restait, le prestige de leur armée. Le démembrement continua : le Portugal s'émancipa; et la France s'empara de l'Artois, du Roussillon, de la Franche-Comté. « La mort avait pénétré partout, dit M. Mignet, dans la nation par la ruine de ses libertés; dans le gouvernement par la destruction de sa marine, de ses armées, de ses finances; dans la propriété, par la cessation du travail, les substitutions et la mainmorte; dans la population, par l'inaction et la pauvreté. Elle atteignit aussi la dynastie par l'impuissance... Il fallut que le continent vint de nouveau à son aide, et que l'esprit européen, s'y introduisant à la suite d'une dynastie nouvelle, l'animât et la fit sortir de l'immobilité péninsulaire où elle était retombée. C'est la France qui lui donna sa dynastie et qui opéra sa régénération. »

L'Europe n'admit l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne dans la personne du duc d'Anjou, PHILIPPE V (1700-1746), petit-fils de Louis XIV, qu'en dépouillant l'Espagne de ses provinces extérieures : l'Autriche prit les Pays-Bas belges, Naples et le Milanais; l'Angleterre occupa Gibraltar et Minorque. L'alliance de la France et des guerres heureuses rendirent toutefois à l'Espagne les Deux-Siciles (traité de Vienne, 1738) et Minorque (traité de Versailles, 1783). Les règnes pacifiques et réformateurs de FERDINAND VI (1746-1759) et de CHARLES III (1759-1788), arrêtèrent la décadence, et par de sages règlements, des mesures de tolérance et des lois fécondes, rendirent un peu de vie à l'Espagne presque éteinte. Mais CHARLES IV (1788-1808) laissa tomber les institutions ébauchées par son père : sous l'influence néfaste du favori Godoï, tous les anciens abus reparurent. La guerre engagée contre la République française remit le désordre dans les finances, et coûta au royaume ses possessions de Saint-Domingue.

L'Espagne contemporaine. — L'Espagne ne retrouva son élan national, et n'entra résolument dans la voie du progrès moderne qu'après la guerre héroïque qu'elle soutint contre Napoléon (1808-1814), et la promulgation de la Constitution de 1872 par les Cortès. L'Espagne libérale eut encore à lutter contre les perfidies et les violences du roi FERDINAND VII (1813-1833), que la Sainte-Alliance seconda, et que le roi de France, Louis XVIII, maintint contre les Cortès. La longue oppression que la métropole avait fait peser sur ses opulentes colonies d'Amérique provoqua dans le nouveau monde espagnol, à la faveur des troubles civils, des insurrections générales de 1810 à 1825; elles rompirent le lien qui les rattachait à l'Espagne, et se constituèrent en républiques indépendantes. — Malgré les *pronunciamientos*, les guerres civiles des carlistes, les dictatures passagères qui ont agité le règne d'ISABELLE (1833-1868), les progrès de l'Espagne ne se sont pas ralentis. Après la chute de la reine renversée par les progressistes et les républicains, la régence fut un

52

[redacted]



La Corogne.

instant confiée au maréchal Serrano, en attendant le choix d'un roi. — La candidature du duc de Montpensier, fils de Louis-Philippe, fut écartée par Napoléon III; celle du prince de Hohenzollern fut le prétexte de la terrible guerre entre la France et la Prusse. Le général Prim, qui avait, dit-on, rêvé un instant de mettre sur sa tête la couronne de Saint-Ferdinand, dut se contenter du rôle de « faiseur de roi » et fit appeler au trône le prince Amédée de Savoie, fils du roi d'Italie, Victor-Emmanuel. Amédée gouverna deux ans l'Espagne (1871-1873), dans les conditions les plus difficiles, aux prises avec la guerre civile, les insurrections locales, la révolte de Cuba, les embarras financiers, remplissant avec fidélité son rôle de roi constitutionnel, mais impuissant à se concilier les sympathies de la nation, et à faire oublier son titre d'étranger. — Il renonça loyalement à la couronne : la République fut proclamée, et les Cortès investirent de la dictature, le chef du parti républicain, Emilio Castelar, qui combattit énergiquement et vainquit l'insurrection du sud, et résigna ses fonctions en 1874. Un coup d'Etat militaire du général Pavia fit passer le pouvoir entre les mains du général Serrano; et l'année suivante, le parti constitutionnel, secondé par les chefs de l'armée, rappela au trône le prince Alphonse XII, fils aîné de la reine Isabelle II. Les opérations militaires furent poussées avec vigueur dans le nord, et la guerre carliste se termina enfin en 1876, par la fuite du prétendant don Carlos sur le territoire français. Le régime parlementaire fut rétabli dans la péninsule, et une ère de paix commença, qui permit à l'Espagne de réparer ses forces, et de reprendre l'œuvre de réformes trop souvent interrompue.

Constitution. — La Constitution du 30 juin 1876 a confié le *Pouvoir exécutif* à un souverain héréditaire[1], assisté de neuf ministres (*Présidence du Conseil; Affaires étrangères; Grâce et Justice; Marine; Finances; Guerre; Intérieur; Colonies; Instruction publique, Commerce, Agriculture et Travaux publics :* ce ministère est désigné sous le nom de *Fomento*). L'héritier présomptif porte le nom de prince des Asturies; les autres princes et princesses sont appelés infants et infantes. — Le *Pouvoir législatif* appartient au roi et aux *Cortès*, formées de deux Chambres : 1° Le *Sénat*, composé de sénateurs de droit (princes du sang, grands d'Espagne, hauts fonctionnaires), de sénateurs nommés à vie par le roi, de sénateurs élus par les corporations de l'Etat et les citoyens les plus imposés (180 sénateurs) ; 2° la *Chambre des députés*, composée de membres élus pour cinq ans par les collèges électoraux, dans la proportion d'un représentant par 50 000 âmes. Pour être éligible, il faut être Espagnol, laïque, majeur, et jouir de ses droits civils. — **Drapeau :** Rouge et or. — **Ordres de chevalerie** : la *Toison d'Or* (1430-1725) ; de *Charles III* (1771) ; de *Marie-Louise* (1792) pour les dames; ordres militaires de *Saint-Ferdinand* (1811); de *Saint-Herménégild* (1814); ordres d'*Isabelle la Catholique* (1815) et d'*Isabelle II* (1833).

---

1. Le roi Alphonse XII, né en 1857, fils d'Isabelle II et de François d'Assise, proclamé le 30 décembre 1874, marié en 1878 à Maria de las Mercédès, fille du duc de Montpensier, décédée en 1878; puis à l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche en 1879; est mort au Pardo le 25 novembre 1885; il a laissé deux filles, les infantes Maria de las Mercédès et Marie-Thérèse; et trois sœurs, les infantes Marie-Isabelle, mariée au comte de Girgenti; Maria della Paz, mariée au prince de Bavière; et Eulalie. La reine Christine a été proclamée régente pendant la minorité de sa fille aînée, la princesse des Asturies.

Divisions administratives

L'Espagne se divise en 49 provinces, y compris les Baléares et les îles Canaries. Elles sont administrées par des gouverneurs civils, et se subdivisent en districts. On compte environ 10000 communes, administrées par leurs *alcades* ou maires, assistés des *ayuntamientos*, conseils municipaux ou communaux.

Anciennes régions	NOUVELLES PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
Nouvelle-Castille.	MADRID, 392000, capitale du royaume, *université, manufactures, musées;* l'Escurial, El Pardo, Aranjuez, *châteaux royaux;* — GUADALAJARA, 6000, *école du génie militaire, draps;* — CUENCA, 9000; — TOLÈDE, 20500, *archevêché, université, collège militaire;* Talavera de la Reyna, 8000, *soieries et faïences;* — CIUDAD REAL, 12000, ch.-l. de la Manche, *marché d'ânes et mulets;* Almagro, 8000, *soieries, mulets;* Almaden, 10000, *mines de mercure.*
Vieille-Castille.	BURGOS, 29000, *archevêché, belle cathédrale, ville déchue;* Miranda, *vins;* — SANTANDER, 35000, *port de commerce, chantiers, fonderies, raffineries, fabrique de cigares;* Reinosa, *laines;* — LOGRONO, 13000, *ville de commerce;* Calahorra, *évêché;* — SORIA, 10000, *laines, cuirs* (ruines de Numance); — SÉGOVIE, 12000, *évêché, école d'artillerie, fabrique d'armes et de canons, aqueduc romain;* Saint-Ildefonse et la Granja, *glaces, château royal;* — AVILA, 8000, *évêché, cotonnades;* — PALENCIA, 13000, *évêché, lainages.*
Estremadure.	BADAJOZ, 22500, *place forte;* Olivença, 10000, *place forte;* Xérès de los Caballeros, 9000, *toiles, cuirs, savons;* — CACÉRÈS, 12000, *tanneries, faïences;* Plasencia, 7000, *huile, soieries;* Valencia, *place forte;* Alcantara, beau pont romain sur le Tage; San Geronimo de Yuste, *monastère.*
Léon.	LÉON, 10000, *marché du lin et toiles;* — ZAMORA, 14000; — SALAMANQUE, 16000, *université,* pont romain sur le Tormès; Ciudad Rodrigo, *place forte;* Ledesma, 2500, *bains;* — VALLADOLID, 52000, *évêché, université, musées, fonderies, tanneries;* Simancas, *archives célèbres;* Tordesillas, *nombreux couvents.*
Galice.	LA COROGNE, 31000, *port fortifié, cigares, toiles, corderies;* le Ferrol, 24000, *port de guerre, arsenal, chantiers, fonderies;* Santiago (ou Saint-Jacques de Compostelle), 24000, *université, archevêché,* lieu de pèlerinage; — LUGO, 21000, *eaux thermales;* Mondonedo, *évêché, toiles;* — PONTEVEDRA, *port de pêche;* Vigo, *port de commerce;* Tuy, *place forte;* — ORENSE, 5000, *fontaines thermales, vins, jambons.*
Asturies.	OVIÉDO, 34000, *évêché, fabrique de fusils;* Gijon, 30000, *port, pêche active;* Aviles, *port.*
	ALAVA, ch.-l. VITORIA, 25000, *ville d'industrie et de commerce;* Orduña, 4000, *centre agricole;* — GUIPUZCOA, ch.-l. SAINT-SÉBASTIEN,

Anciennes régions	NOUVELLES PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
Provinces basques	22500, *port fortifié;* Fontarabie, *port;* le Passage, *port, chantiers;* Tolosa, 8000, *fabrique d'armes;* — Biscaye, ch.-l. Bilbao, 33500, *commerce actif, forges, toiles,* son port est Portugalete; Bermeo, 5000, *port de pêche;* Sommorostro, mines de fer.
Navarre.	Pampelune (Pamplona), 25000, *place forte, armes, draps;* Elizondo, dans la vallée de Baztan; Tudela, 4000, *évêché;* Estella, 6000, *draps, lainages, eaux-de-vie;* Roncevaux.
Aragon.	Saragosse, 81000, *archevêché, université, draps et soieries, vins, eaux-de-vie;* Mequinenza, *place forte;* Calatayud, 10000, *draps, lainages;* — Huesca, 10000, *évêché, université;* Jaca, anc. capitale du Sobrarbe, *place forte;* Venasque, Monzon; — Teruel, 10000, *évêché, toiles, chaussures;* Albarracin, *place forte, draps.*
Catalogne.	Barcelone (Barcino), 248000, *grand port fortifié, université, industrie et commerce actifs, lainages, draps, soieries, dentelles, papier, métallurgie;* les bourgs manufacturiers de Martorell, Sabadell, Tarrasa, Manresa, les ports de Badalona, Mataro, sont les succursales de Barcelone; Vich, 12000, *cuivre et houille;* Villanueva. — Gérone, 18000, *place forte sur le Ter, lainages;* Ampurias, Rosas, *ports déchus;* Figueras, 8000, *place forte;* Ripoll, *armes;* Hostalrich, *place forte;* Puigcerda. — Tarragone, 23000, *port fortifié;* Tortose, 25000, *place forte, cuirs, poteries;* Reus, 28000, *soieries, cotonnades;* — Lérida, 20000, *place forte;* Urgel, *évêché,* Belver, places fortes sur la Sègre.
Valence.	Valence, 144000, *archevêché, université, soieries, velours, faïence, vins, oranges;* son port est le Grao; Murviedro (ruines de Sagonte), Alcira, 10000, dans une île du Jucar; Liria, 12000, *ville d'industrie;* — Castellon de la Plana, 23000, *ville de commerce;* Benicarlo, Vinaroz, 9000, *vins, ports de pêche;* Peniscola, *port fortifié;* — Alicante, 35500, *bon port de commerce fortifié, export. de vins, fruits, huile, cigares;* Denia, *port;* Alcoy, 33000, *papeterie, lainages;* Elche, 20000, *forêt de palmiers;* Orihuela, 22000, au centre du « Jardin de l'Espagne. »
Murcie.	Murcie, 94000, dans un vega magnifique, *soieries, rubans, cuirs, verreries;* Carthagène, 78000, *port fortifié, arsenal;* Lorca, 25000, *lainages;* las Aguilas, *port de commerce;* Molina, *eaux thermales;* — Albacete, 17000, *armes blanches, bestiaux;* Chinchilla, 9000, *lainages;* Almanza, 9000; Alcarraz.
Andalousie.	Cordoue (Cordoba), 50000, ville déchue, anc. capitale des Khalifes, *mosquée, orfèvrerie, argenterie;* Bujalance, 10000, *draps;* Montilla, 13000, *draps, cuirs;* Lucena, 10000, *salines, toiles, poteries;* — Séville (Hispalis), 133000, *monuments arabes et romains, université, musée, école de navigation, fonderies, tabac, soieries, faïence, commerce de blé;* Ecija, 25000, *toiles;* Osuña, 16000, *sparterie;* — Huelva, *port, mines de cuivre et soufre;* Palos, port du rio Tinto; Ayamonte, port du Guadiana; — Cadix, 59000, *port fortifié, grand commerce,* fort du Trocadéro; San Fernando, 27000, *observatoire, écoles de marine;* Puerto Réal, *port, salines;* la Carraca, *arse-*

[redacted]

Anciennes régions	NOUVELLES PROVINCES ET VILLES PRINCIPALES
Andalousie.	*nal;* Xérès de la Frontera, 64000, *vins;* Rota, San Lucar de Barrameda, 23000, *vins;* Tarifa, Algeciras, *ports fortifiés;* — JAEN, 24000, *évêché;* Andujar, 12000, *faïence, poteries;* Bailen, la Carolina, las Navas de Tolosa, *batailles.*
Grenade.	GRENADE, 73000, *université, archevêché, palais de l'Alhambra, raffineries, mégisseries;* Adra, 10000, *mines de plomb;* Motril, 11000, *salines, plomb, cannes à sucre;* Alhama, *salines;* Lofa, 13000, *cuivre, papeteries;* — MALAGA, 114000, *port, vins, liqueurs, fruits, huile, soieries, faïence, raffineries;* Velez-Malaga, 24000, *port, mêmes exportations;* Ronda, 20000, *fabrique d'armes;* Antequera, 26000, *lainages;* — ALMERIA, 40000, *port de commerce, métaux;* Berja, *plomb.*
Baléares.	MAJORQUE (3480 kilom. carr.), 170000, cap. PALMA, *port fortifié,* 50000, *lainages, soieries;* Pollenza, *ville forte, vins;* Alcudia, *pêche du corail;* — MINORQUE, ch.-l. PORT-MAHON, 20000, *port fortifié;* CABRERA, *île déserte;* — IVIZA, petit port dans l'île de ce nom, *salines;* — FORMENTERA (100 kilom. carr., 9000 hab.).
Canaries.	CANARIES, ch.-l. PALMA. L'archipel se compose de 7 îles principales et de 6 petites îles ou îlots inhabités. — Les 7 grandes sont : *Lanzarote, Fuertaventura, Canaria Grande, Ténériffe, Gomera, Palma, Hierro.* (Voy. nos *Lectures sur l'Afrique*, p. 517.)

Colonies espagnoles.

	POSSESSIONS	KILOM. CAR.	HABITANTS	PAR KIL. C.
Amérique.	Cuba	118833	1521684	13
	Puerto-Rico	9315	754313	81
Océanie.	Philippines	293726	5561232	19
	Iles Sulu	2456	75000	30
	— Mariannes	1140	8665	8
	— Carolines	700	22000	31
	— Palaos	750	14000	19
Afrique.	GUINÉE :			
	Fernando-Po	2071	1071	15
	Boubis	»	30000	
	Corisco, Elobey	132	»	»
	Annobon, San Juan			
	Totaux	4291123	7987965	19

Le Val d'Andorre. — La république d'Andorre, territoire neutre et autonome, est une enclave de la Catalogne et du département français de

l'Ariège, dont la sépare la chaîne des Pyrénées. Le Val d'Andorre, encadré par de hautes montagnes, est arrosé par la Balira, affluent de la Sègre. Sa superficie est de 600 kilomètres carrés, sa population, de 10 à 12000 âmes; le pays froid et peu fertile nourrit mal ses habitants, catalans de mœurs, de religion et de langage qui vivent de l'élève des bestiaux, de la coupe des forêts de pins et de chênes qui leur restent, et de la contrebande. Ils tirent de France les grains nécessaires à la consommation. — Le chef-lieu du val est *Andorra la Viéja*, 2 000 habitants, les autres communautés sont celles de *San Julia de Loria*, le principal foyer de la contrebande, *Canillo*, *Encamp*, *Ordino*, *Massana*, avec 34 villages ou hameaux épars dans la vallée.

Le Val renferme du fer, à Ransol, des eaux sulfureuses, à las Escaldas, de petites forges et une fabrique d'étoffes. Les anciennes coutumes féodales s'étant maintenues chez ces montagnards, le droit d'aînesse existe, et les cadets émigrent fréquemment. — En 1278, le val d'Andorre fut placé sous la suzeraineté indivise de l'évêque d'Urgel et du comte de Foix. Depuis que les droits de la maison de Foix sont passés à la France, elle exerce ses prérogatives sur les Andorrans. Deux viguiers, l'un français, nommé à vie par la France, l'autre andorran, choisi par l'évêque pour trois ans, ont le commandement des milices, nomment leurs assistants ou baillis pour la justice civile, et jugent au criminel. — Le pays n'a ni code, ni lois écrites, mais seulement quelques règlements pour l'observation des formes dans les procédures. — Il est gouverné par un Conseil général de 24 membres, composés des deux consuls ou maires, et de deux délégués des chefs de famille de chaque paroisse. En signe de vassalité, la république paye alternativement chaque année la *quistia* à ses suzerains. L'évêque d'Urgel reçoit, tous les deux ans, 842 francs et quelques produits du sol, et une députation andorrane vient tous les deux ans verser une somme de 1 930 francs entre les mains du préfet de l'Ariège.

III. — Géographie économique

Productions. — Minéraux. L'Espagne est très riche en minéraux; les Carthaginois et les Romains exploitaient déjà ces mines, comme le prouvent les amas de scories, les profondes excavations, les monnaies, statuettes, outils qu'on a découverts. On exploite du *plomb argentifère* à Linarès (Andalousie); du *cuivre* dans la vallée du rio Tinto (Huelva), à Almeria, Carthagène; du *cinabre* (mercure), à Almaden; de l'*étain* dans les Asturies; du *fer* en abondance dans les provinces basques (Somorrostro), en Catalogne et Andalousie (Alpujarras, Motril); du *sel*, à Cardona (Catalogne); du *sel gemme*, à Murcie et Cuenca; du *marbre*, de la *chaux*, du *plâtre* dans toute la péninsule; de la *houille*, dans les Pyrénées, dans l'Andalousie (Belmez), dans les Asturies, à Langreo (plus de 180 000 hectares de houillères). Les sources d'*eaux minérales* sont innombrables; on en compte plus de 2000; plus de 1200 sont exploitées. — **Végétaux.** Une partie des plateaux et plaines de l'intérieur est vouée à l'aridité par la nature du sol ou le manque d'eau. Les terres cultivées n'occupent que le tiers environ du sol; le reste est en pâturages ou forêts. Le pays produit et exporte des *céréales* (blé, orge, maïs, riz); des *vins* dont il exporte pour 150 millions par an (Valence, Andalousie, Xérès, Malaga, Aragon, Castilles, etc.); des *raisins secs*, et des *eaux-de-vie;* des *oliviers*, et des mûriers. — Les *forêts* sont peuplées de chênes, hêtres, châtaigniers, pins et sapins. — Le *safran* est cultivé dans l'Aragon, la

[redacted]

Manche et Valence; la *garance*, à Pénafiel; le *tabac*, en Andalousie. Le nopal de Valence, Grenade, Malaga et des Canaries fournit la *cochenille*. — **Animaux.** Les *mulets* et *ânes* sont les plus beaux de l'Europe; les *chevaux* et les *bœufs* estimés; l'élève des *moutons* (20 à 25 millions) forme la branche dominante de l'exploitation pastorale. Les bandes de *moutons mérinos*, grâce au privilège de la *mesta*, paissent en été dans les pâturages des Castilles et de Léon, et l'hiver transhument dans la Manche, l'Estremadoure et la plaine de Cordoue. — Les *taureaux* de combat s'élèvent surtout dans la Sierra Morena, la Sierra Guadarrama et la Navarre.

Industrie. — L'industrie qui était en pleine décadence se relève depuis trente ans, grâce surtout à l'activité des Catalans, pour la filature, le tissage, la papeterie, et par les travaux métallurgiques des pays basques. Après la Catalogne (Barcelone et environs) et les provinces basques, l'industrie espagnole a pour principaux foyers Valence, Murcie, l'Andalousie pour la manufacture de la soie, la poterie, la coutellerie, la tannerie, la minoterie, les huileries, la savonnerie, les objets de liège. L'Espagne achète beaucoup à la France; elle est aussi tributaire de l'industrie britannique pour une foule d'articles, dont plusieurs sont introduits par la contrebande, à Gibraltar.

Commerce (1882). — **Importation.** 815459000 pesetas ou francs (*France*, 220; *Grande-Bretagne*, 170; *Allemagne*, 82; *Italie*, 18; *Belgique*, 32; *Russie*, 21; *Algérie*, 17; *Etats-Unis*, 91; *Cuba*, 23; *Portugal*, 5). — **Exportation.** 765354000 pesetas (*France*, 309; *Grande-Bretagne*, 235; *Allemagne*, 17; *Italie*, 4; *Belgique*, 6; *Russie*, 2; *Algérie*, 7; *Etats-Unis*, 27; *Cuba*, 67; *Portugal*, 19). — **Voies de communication.** Les difficultés du transport et la rareté des routes ont été le plus grand obstacle au développement de l'activité industrielle et commerciale de l'Espagne. On compte environ 20000 kilomètres de *routes*; — 1277 kilom. de rivières navigables, et 700 de **canaux** : canal de *Tauste* et *Canal Impérial*, sur l'Èbre, de Tudela à Saragosse et Sastago; canal de *San Carlos*, d'Amposta à la mer; canal de *Castille* (inachevé), de Valladolid à Calahorra; canal du *Manzanarès*, de Madrid au Jarama, etc. — **Chemins de fer**, 8900 kilom. 1° Ligne du nord : d'*Irun à Madrid*, par Vitoria, Burgos, Valladolid, Avila; avec embranchements de *Miranda* à *Bilbao*; de *Palencia* à *Santander* et à *Léon*, vers Oviédo, Lugo, la Corogne; de *Medina del Campo* à *Salamanque*; — 2° Ligne du sud : de *Madrid à Cadix*, par Aranjuez, Cordoue, Séville; avec embranchements de *Cordoue* sur *Grenade* et *Malaga*; d'*Aranjuez* à *Tolède*; — 3° Ligne de l'ouest : de *Madrid à Elvas* (Portugal), par Ciudad Real, Almaden, Merida, Badajoz; — 4° Ligne du nord-est : de *Madrid à Barcelone*, par Guadalajara, Saragosse, Lérida, reliée à Miranda et Pampelune; et au nord par *Gerone à Perpignan* (France); — 5° Ligne du sud-est : de *Madrid à Carthagène, à Alicante et à Valence*. — **Postes.** 2700 bureaux; 92 millions d'expéditions. — **Télégraphes.** 17200 kilom. et 240 de câbles sous-marins; 3019000 dépêches. — **Marine marchande.** 1902 navires, jaugeant de 50 à 4250 tonneaux, dont 426 vapeurs. *Mouvement des ports.* Entrés : 19500 navires de 2681000 tonneaux; sortis : 19900 navires de 6234000 tonneaux.

IV. — NOTIONS STATISTIQUES

Superficie, 507036 kilom. car. — **Population** (en 1884), 17032439 hab. (35 par kilom. car.). — **Races et nationalités.** Le peuple espagnol est

composé d'Ibères, de Celtes, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Goths, Juifs, Berbères, Arabes, Nègres. « Tout balancé, vertus et vices, écrit » M. Onésime Reclus, le peuple espagnol est très grand, très viril et d'une » originalité saisissante. Il a le sérieux, la dignité, la fierté, le courage, » la ténacité, l'amour de la patrie comme l'entend le Camoëns, *não mo-* » *vido de premio vil, mas alto e quasi eterno* (non pour un prix vil, » mais élevé et presque éternel). Souvent ce sérieux dégénère en sauva- » gerie, cette fierté en forfanterie, cette dignité en vanité, et ce courage » s'accompagne de fanatisme, de férocité, de soif de vengeance; nulle part » les guerres civiles ne sont aussi promptes à éclater qu'en Espagne. » — On compte en Espagne environ 17500 *Français*, 8000 *Portugais*, 4700 *Anglais*, 3500 *Italiens*, 1000 *Allemands*, 450 *Suisses*, 400 *Suédois*, 360 *Belges*, 270 *Autrichiens*, etc. — **Emigration.** Le chiffre annuel des émigrants est d'environ 25000; ceux du littoral cantabre, de la Navarre et de la côte de Catalogne vont en Amérique; ceux des provinces d'Huesca, Lérida, Gerone, en France où ils sont employés aux travaux publics et à la culture; ceux du littoral oriental (Alicante, Almeria) émigrent, par familles entières, en Algérie (Oran). — **Dialectes.** La langue castillane, devenue la langue nationale, est dérivée du latin, et entremêlée d'éléments arabes et de quelques mots germaniques. Après l'anglais et le russe, elle est encore la langue européenne la plus répandue dans l'univers, étant restée l'idiome de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. — Les autres dialectes espagnols sont le *catalan*, l'*aragonais*, le *galicien*, le *basque*. — **Instruction publique.** L'Espagne est encore un des pays les plus arriérés de l'Europe, malgré les progrès accomplis depuis quelques années. L'*enseignement primaire* est donné dans 30000 écoles et 80 *écoles normales*; — l'*enseignement secondaire*, dans 62 instituts de l'Etat, dans 130 écoles privées préparatoires et 60 séminaires diocésains; — l'*enseignement supérieur et spécial*, dans 10 universités (Madrid, Santiago, Oviédo, Salamanque, Séville, Saragosse, Barcelone, Grenade, Valence, Valladolid) : environ 13000 étudiants; dans les *écoles des ingénieurs civils* et des *mines* de Madrid; dans celle des *directeurs des phares* du cap Machicaco (Biscaye); dans l'*école des eaux et forêts*, à l'Escurial; dans 6 *collèges militaires*, etc. — **Justice.** L'organisation judiciaire, modelée sur celle de la France, comprend autant de *justices de paix* que de communes, 505 *tribunaux de première instance*, 15 *cours d'appel* et une *Cour suprême* siégeant à Madrid. — **Cultes.** La religion catholique romaine est la religion de l'Etat; les autres cultes sont tolérés. Il y a 9 archevêchés et 54 évêchés. Sur 16034000 habitants, on ne compte que 6600 non catholiques. — **Armée.** 100000 hommes sur pied de paix; 300000 sur pied de guerre; le quart ou le cinquième se trouve hors d'Espagne, au Maroc, dans les colonies, et surtout à Cuba où l'insurrection est permanente. — **Marine militaire.** 135 navires (dont 6 frégates blindées), 550 canons, 14000 matelots, 7000 hommes d'infanterie de marine. — **Monnaies.** L'Espagne a adopté la convention monétaire française de 1865. *Or :* pièce de 25 **pesetas** = 25 francs, et de 10 *pesetas* = 10 francs. *Argent : peseta* = 1 franc; pièces de 2, de 5 pesetas ou *douro* = 5 fr. Le réal valait 0fr,26. — **Poids et mesures.** Le système métrique a été adopté en principe; l'ancienne **livre** = 460gr,14; la *vara* = 1 mètre; la *fanegue* = 54l,8, pour les grains; le *moyo* = 16 *arrobes* ou 258 litres, pour les vins; la *fanegada* = 64a,26; la *lieue* = 8000 *vares* ou 6680 m. — **Budget** (1885). *Recettes :* 880331000 pesetas. *Dépenses :* 880306000. *Dette publique :* 10 milliards.

[redacted]

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Valence et la Huerta.

« L'entrée de Valence, avec ses murs d'enceinte crénelés, ses tours à mâchicoulis, présente tout à fait l'aspect d'une ville moresque ; les rues sont étroites et tortueuses, et les maisons, blanchies à la chaux suivant l'usage arabe, sont toutes ornées de balcons, auxquels on voit apparaître quelques brunes Valenciennes à moitié cachées derrière de longs rideaux d'étoffe rayée ou de lourdes nattes de jonc qu'on appelle *esteras*; d'une maison à l'autre sont tendues de grandes toiles, *tendidos*, comme dans quelques villes du midi de la France.

» Il est peu de provinces en Espagne qui aient conservé un caractère moresque aussi tranché que Valence. Le costume, notamment, doit avoir fort peu changé depuis plusieurs siècles; celui des paysans, parfaitement approprié au climat, fait ressortir on ne peut mieux la couleur bronzée de leur teint, basané comme celui d'un Bédouin ; la coiffure est des plus simples, elle se compose d'un mouchoir aux couleurs éclatantes, roulé autour de la tête et s'élevant en pointe ; c'est évidemment un souvenir du turban oriental ; parfois ils y ajoutent un chapeau de feutre ou de velours noir, aux bords relevés comme ceux du *sombrere calanes* des Andalous, mais à la forme plus pointue ; quelques-uns de ces chapeaux atteignent des dimensions invraisemblables ; la chemise est attachée au cou par un large bouton double, comme en portent encore nos paysans dans certaines provinces reculées. Il est rare que les Valenciens portent la veste, mais les jours de fête ils mettent le gilet de velours vert ou bleu aux nombreux boutons formés de piécettes d'argent ou de cuivre argenté ; quant au pantalon, il est remplacé par un très large caleçon de toile blanche, *zaraguelles de lienzo*, qui rappelle beaucoup les fustanelles des Albanais et qui flotte jusqu'à la hauteur du genou ; les *araguelles* sont retenues par une large ceinture de soie ou de laine, rayées de couleurs éclatantes ; les bas, quand ils en portent, sont sans pied, ce qui les fait ressembler aux *cnémides* des guerriers antiques ; quant à la chaussure, elle consiste invariablement en *alpargatas* de chanvre tressé et battu, qu'on appelle aussi *espardines*, laissant le cou-de-pied à découvert, et fixées au moyen d'un large ruban bleu qui s'enroule autour de la jambe



comme les cordons d'un cothurne de tragédie. Mais la partie la plus importante, la plus caractéristique du costume, c'est la mante, longue pièce d'étoffe de laine aux raies de couleurs éclatantes : un Valencien ne sort jamais sans sa mante, qu'il porte tantôt roulée autour du bras, tantôt négligemment jetée sur l'épaule, ou bien drapée sur la poitrine, appuyant sur un bâton posé derrière le cou ses deux bras nus; alors les deux bouts retombent de chaque côté en agitant leurs innombrables franges. C'est à Valence que se fabriquent ces mantes, qui sont aussi expédiées dans toute l'Espagne. Ce n'est pas seulement un vêtement : les coins relevés servent à contenir les provisions qu'on a achetées au marché; s'il faut monter à cheval, on la plie en quatre, et voilà une selle des plus élégantes; la nuit, quand on dort à la belle étoile, ce qui n'est pas rare l'été, on étend sa mante sur le sol, et, se faisant un oreiller de son coude, on s'endort sans plus de façon. Il serait très difficile de dire ce que peut durer cette mante; il y en a qui servent probablement à plus d'une génération, si on en juge par les tons roussis, par les couleurs indéfinissables qu'elles finissent par acquérir.

» C'est au marché qu'il faut voir tous ces laboureurs, *labradores* de la *huerta*, apporter leurs oranges encore garnies de feuilles, des régimes de dattes fraîchement cueillis et des grappes de raisin, aux grains énormes et dorés, vraiment dignes de la terre de Chanaan. Ces merveilleux fruits sont vendus par de gracieuses Valenciennes, dont quelques-unes sont remarquablement belles; leurs cheveux, noirs comme l'aile d'un corbeau, sont roulés en nattes arrondies sur les tempes et ramenés derrière la nuque en un énorme chignon; ce chignon est traversé par une longue aiguille d'argent doré qui se termine à chaque extrémité par un large bouton orné de fausses émeraudes ou de nombreuses perles fines.

» Le clocher de la cathédrale, qui est assez élevé, s'appelle le *Micalet* ou *Miguelette*, du nom d'une énorme cloche pesant deux cent quinze quintaux, qui fut bénie le jour de Saint-Michel et qui sert à annoncer aux laboureurs de la *huerta* les heures des irrigations. Rien ne saurait donner une idée de la vue splendide dont on jouit du haut du *Micalet* : toute la ville s'étend à vol d'oiseau avec ses maisons aux terrasses blanches et les dômes de ses nombreuses églises dont les tuiles brillent au soleil comme du cuivre poli; autour de la ville, la *huerta* s'étend à perte de vue comme une immense ceinture verte, avec un horizon de montagnes

[redacted]

bleues et roses gracieusement baignées d'une lumière transparente; l'*Albufera*, grand lac qui se confond avec la mer, sur laquelle des voiles brillent çà et là, et le port de *Grao*, dont les navires élèvent leurs mâts qui se confondent avec les palmiers. C'est surtout une heure avant le coucher du soleil que nous aimions à jouir de ce spectacle, sans pouvoir jamais nous en rassasier.

» Valence a deux charmantes promenades, l'*Alameda* et la *Glorieta*, sur les deux rives opposées du Guadalaviar. Là on se fait une idée de la douceur du climat de Valence. Toutes sortes d'arbres des tropiques, tels que des bambous énormes, des *chirimoyas* et des bananiers, y sont cultivés en plein air et s'y émaillent de fruits parfaitement mûrs.

» Le Guadalaviar ou Turia, malgré ses quatre beaux ponts de pierre, est absolument à sec les trois quarts de l'année. En revanche, il déborde quelquefois l'hiver et cause des dégâts terribles. Depuis les montagnes de l'Aragon, où cette rivière prend sa source, les riverains lui font de nombreuses saignées pour les irrigations : aussi l'été est-elle souvent sans une goutte d'eau.

Les irrigations sont depuis des siècles la principale source de la richesse du pays; bien avant 1238, année de la conquête par Jayme ou Jacques Ier *el Conquistador*, les Arabes avaient mis à exécution le vaste projet de dériver au moyen de huit canaux principaux les eaux du Guadalaviar, qui allaient se perdre dans la Méditerranée; ces canaux existent encore. Le plus important, celui de Moncada, est comme la grande artère qui se subdivise en un nombre infini de veines ou canaux plus petits, nommés *acequias*, chargés de porter la fertilité jusque dans les moindres champs de la *huerta*. Grâce aux plus ingénieuses combinaisons de digues, *azudes*, qui permettent d'élever et d'abaisser le niveau à volonté, les Arabes surent éviter deux inconvénients opposés : celui de ne pas donner assez d'eau à un champ, et celui de l'inonder outre mesure. Chaque champ est arrosé à *manta*, c'est-à-dire que l'eau s'y répand en nappe, et couvre la surface comme ferait un vaste manteau. Retenue par un bourrelet de terre qui entoure le champ, l'eau s'écoule chez le voisin quand la terre a assez bu.

» La fertilité des environs de Valence est proverbiale : la terre ne se repose jamais, et une récolte ne tarde pas à être remplacée par une autre. Nous avons vu des tiges de maïs qui atteignaient cinq mètres de hauteur, et il y en a qui arrivent à huit mètres. La culture du riz, importante dans la *huerta*, est malheureusement



insalubre, car elle a lieu dans des terrains marécageux dont les émanations occasionnent quelquefois des fièvres.

» L'importance des irrigations fait qu'on entend quelquefois parler de *voleurs d'eau* : c'est ainsi qu'on appelle ceux qui la détournent à leur profit, en la gardant plus longtemps qu'ils n'y ont droit. Pour juger les *cuestiones de riego* (les questions d'arrosage), on a créé, il y a déjà huit siècles, le *tribunal des eaux*. Ce singulier tribunal fut, dit-on, institué par Al-Hakem-Al-Mostansir-Bilah, vers l'an 920. Jayme el Conquistador, qui eut le bon esprit de conserver en partie les lois et usages des vaincus, se garda bien de toucher à cette institution, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours dans sa forme primitive, et avec toute la simplicité orientale. C'est bien la justice la plus patriarcale qu'on puisse imaginer : pas de soldats ni de gendarmes, pas d'huissiers pour appeler les causes, pas d'avocats ni d'avoués pour représenter les parties ; les juges ou *sindicos* sont de simples laboureurs élus par des laboureurs.

» Tous les jeudis, à midi, la *cort dos acequieros* (la cour des eaux) se réunit en plein air devant le portail latéral de la *Seu*, ce qui fait qu'on l'appelle aussi quelquefois la *cort de la Seu* (la cour de la cathédrale). Nous n'eûmes garde de manquer l'audience, et avant midi nous étions au premier rang, mêlés à la foule des *labradores*. Les juges, représentant les *acequias* de la *huerta*, étaient à leur poste et siégeaient sur un simple canapé recouvert de velours d'Utrecht, appartenant au chapitre de la cathédrale, lequel est tenu de fournir les siéges. Il paraît que cette obligation remonte à l'époque où une mosquée occupait l'emplacement actuel de la cathédrale ; la mosquée a été détruite par les chrétiens, mais cette espèce de servitude s'est conservée. Le canapé compose tout le mobilier du tribunal : une table serait inutile, car l'usage du papier, des plumes et de l'encre est tout à fait inconnu à ces juges vraiment bibliques.

» La cloche du Micalet ayant sonné midi, la séance commença. Les premiers plaideurs qui se présentèrent étaient deux robustes paysans vêtus du costume national. Le plaignant exposa ses griefs en les appuyant des gestes les plus énergiques, auxquels son adversaire ne se fit pas faute de répondre avec une véhémence pour le moins égale à la sienne. Le *sindico* de leur *acequia*, gros laboureur dont la mine prospère faisait penser à Sancho, écouta les parties, tranquillement assis sur son canapé, puis se leva et les interrogea. La *cour*, dont les membres portaient le même cos-

[redacted]

tume que les plaideurs, délibéra et rendit ensuite son jugement. Le gros *sindico*, qui n'avait pas pris part à la délibération, fit connaître la sentence. La cour condamnait le délinquant à soixante *sueldos*, environ onze francs d'amende. Ce fut ensuite le tour de quelques autres; et, au bout d'une heure, la séance étant levée, les juges et plaideurs reprirent le chemin de l'*hostal* où ils avaient laissé leurs montures. » (G. Doré et Ch. Davillier, *Voyage en Espagne; Tour du Monde*, 150e livr.)

Les oranges. — De toutes les cultures si riches et si variées de la huerta de Valence, celle de l'oranger occupe la première place, pour l'étendue des terrains qu'elle occupe, et les capitaux qu'elle met en mouvement. Les jardins ont été un jour insuffisants pour satisfaire aux demandes du commerce. Les producteurs ont augmenté leurs prix, étendu leurs plantations, et remplacé sur de larges espaces les vignes par des bosquets d'orangers. Il faut attendre trois ans pour faire la première récolte; mais en deux ans le jardin rembourse à son propriétaire tous ses frais de culture. « L'oranger valencien n'est pas l'arbre de haute futaie que l'on trouve en Andalousie, ni celui de Provence dont les fruits n'atteignent pas une complète maturité, et encore moins la plante à tige rabougrie et souffreteuse entretenue à grand'peine dans nos serres du Nord. Ici l'oranger est un grand arbuste, présentant tous les caractères de la force et de la vitalité. Son feuillage, abondant au point de cacher le fruit, éblouit l'œil par le brillant métallique de sa couleur verte. En général, il ne dépasse guère dix mètres en hauteur; il affecte la forme pyramidale et ressemble à un énorme buisson, dont les rameaux commencent au ras du sol. A l'époque de la maturité, les branches plient et quelquefois rompent sous le poids des fruits... La cueillette des oranges commence vers le 15 du mois d'octobre et se termine à la mi-juin. Les premières oranges sont enlevées de l'arbre bien avant leur maturité. Il est indispensable que les marchés, le plus souvent lointains, vers lesquels on les exporte, soient abondamment fournis du 15 novembre aux fêtes de Noël. » (Belvèze, *Bull. consulaire*, 1878.)

Les jardins d'orangers qui produisent les fruits les plus délicieux sont ceux de Carcagente, à 10 lieues de Valence. Cette ville, qui n'était en 1860 qu'une bourgade de 4 à 5000 âmes, en renferme aujourd'hui près de 20000; elle doit son développement à la culture de l'oranger; ses belles plantations, situées dans des terres fertiles, sont arrosées par d'abondantes norias, qu'alimentent les canaux dérivés du Jucar. Alcira, Jativa, Alberique, Gandia, villes riches et populeuses situées sur les rives du fleuve; Sagunto, Villareal, Burriana, plus rapprochées du golfe de Valence, sont les centres de production les plus importants. Les fruits aussitôt cueillis sont apportés dans des magasins et soumis à un triage minutieux; les oranges tachées ou difformes sont mises à part et forment un premier rebut; celles-ci triées à leur tour, suivant leur qualité ou leur grosseur, fournissent une nouvelle classification. C'est à Paris qu'on envoie en général les oranges de choix, dans des caisses contenant 240, 320 ou 460 oranges. Les autres sont expédiées à Londres, Liverpool, où viennent s'approvisionner les pays du Nord, la Suède, la Russie, l'Allemagne. D'autres fruits non triés s'exportent en grenier ou en vrac, par de petits navires caboteurs français ou espagnols, dans nos ports de la Méditerranée, d'où ils se répandent dans tout le midi

et le centre de la France. Valence et ses environs, sans y comprendre les îles Baléares, exportent par an jusqu'à 80 000 tonnes d'oranges, d'une valeur qui dépasse 10 millions; la France en reçoit près de 15000 tonnes, l'Angleterre 55 à 60 000, les Etats-Unis 8 000.

L'Escurial.

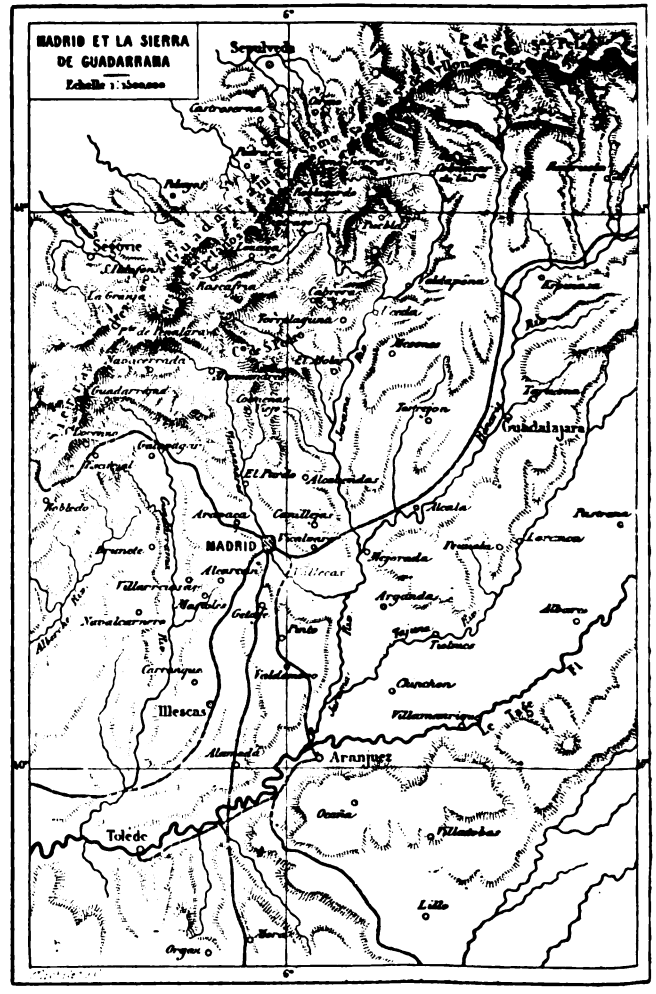
« L'Escurial est situé à sept ou huit lieues de Madrid, non loin de Guadarrama, au pied d'une chaîne de montagnes; on ne peut rien imaginer de plus aride et de plus désolé que la campagne qu'il faut traverser pour s'y rendre : pas un arbre, pas une maison; de grandes pentes qui s'enveloppent les unes dans les autres, des ravins desséchés, que la présence de plusieurs ponts désigne comme des lits de torrents, et çà et là une échappée de montagnes bleues coiffées de neiges ou de nuages. Ce paysage, tel qu'il est, ne manque cependant pas de grandeur : l'absence de toute végétation donne aux lignes de terrain une sévérité et une franchise extraordinaires; à mesure que l'on s'éloigne de Madrid, les pierres dont la campagne est constellée deviennent plus grosses et montrent l'ambition d'être des rochers; ces pierres, d'un gris bleuâtre, papelonnant le sol écaillé, font l'effet de verrues sur le dos rugueux d'un crocodile centenaire; elles découpent mille déchiquetures bizarres sur la silhouette des collines, qui ressemblent à des décombres d'édifices gigantesques.

» Tout le monde sait que l'Escurial fut bâti à la suite d'un vœu fait par Philippe II au siège de Saint-Quentin, où il fut obligé de canonner une église de Saint-Laurent; il promit au saint de le dédommager de l'église qu'il lui enlevait par une autre plus vaste et plus belle, et il a tenu sa parole mieux que ne la tiennent ordinairement les rois de la terre. L'Escurial, commencé par Juan Bautista, terminé par Herrera, est assurément, après les Pyramides d'Egypte, le plus grand tas de granit qui existe sur la terre; on le nomme en Espagne la huitième merveille du monde; chaque pays a sa huitième merveille, ce qui fait au moins trente huitièmes merveilles du monde.

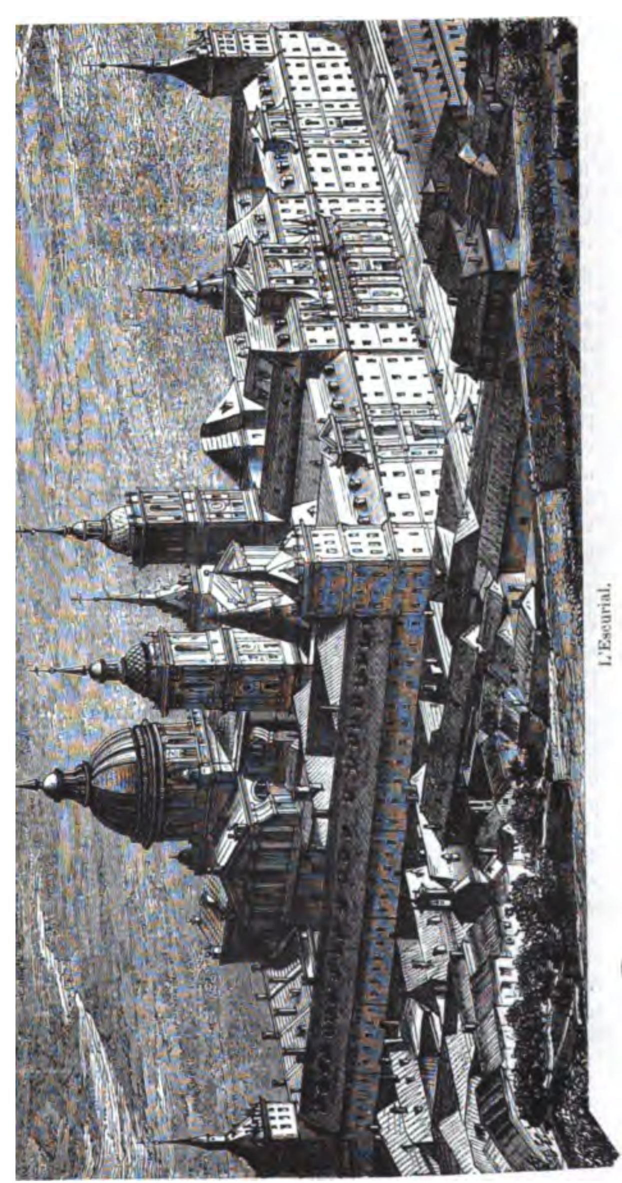
» L'Escurial est disposé en forme de gril, en l'honneur de saint Laurent. Quatre tours ou pavillons carrés représentent les pieds de l'instrument de supplice; des corps de logis relient entre eux ces pavillons, et forment l'encadrement; d'autres bâtiments transversaux simulent les barres du gril; le palais et l'église sont

[redacted]

bâtis dans le manche. Cette invention bizarre, qui a dû gêner



beaucoup l'architecte, ne se saisit pas aisément à l'œil, quoi-



L'Escurial.

qu'elle soit très visible sur le plan, et, si l'on n'en était pas prévenu, on ne s'en apercevrait assurément pas.

» Une chose qui vous frappe d'abord désagréablement, c'est la couleur jaune-terre des murailles, que l'on pourrait croire bâties en pisé, si les joints des pierres, marqués par des lignes d'un blanc criard, ne vous démontraient le contraire. Rien n'est plus monotone à voir que ces corps de logis à six ou sept étages, sans moulures, sans pilastres, sans colonnes, avec leurs petites fenêtres écrasées qui ont l'air de trous de ruches. C'est l'idéal de la caserne et de l'hôpital; le seul mérite de tout cela est d'être en granit.

» L'on entre d'abord dans une vaste cour au fond de laquelle s'élève le portail d'une église, qui n'a rien de remarquable que des statues colossales de prophètes, avec des ornements dorés et des figures teintes en rose. Cette cour est dallée, humide et froide; l'herbe verdit les angles; rien qu'en y mettant le pied, l'ennui vous tombe sur les épaules comme une chape de plomb; votre cœur se resserre; il vous semble que tout est fini et que toute joie est morte pour vous. A vingt pas de la porte, vous sentez je ne sais quelle odeur glaciale et fade d'eau bénite et de caveau sépulcral que vous apporte un courant d'air chargé de pleurésies et de catarrhes. Quoiqu'il fasse au dehors trente degrés de chaleur, votre moelle se fige dans vos os; il vous semble que jamais la chaleur de la vie ne pourra réchauffer dans vos veines votre sang, devenu plus froid que du sang de vipère. Ces murs, impénétrables comme la tombe, ne peuvent laisser filtrer l'air des vivants à travers leurs épaisses parois.

» Après avoir visité l'église, nous descendîmes dans le Panthéon. On appelle ainsi le caveau où sont déposés les corps des rois; c'est une pièce octogone de 36 pieds de diamètre sur 38 de haut, située précisément sous le maître-autel, de manière que le prêtre, en disant la messe, a les pieds sur la pierre qui forme la clef de voûte; on y descend par un escalier de granit et de marbre de couleur, fermé par une belle grille de bronze. Le Panthéon est revêtu entièrement de jaspe, de porphyre et autres marbres non moins précieux. Dans les murailles sont pratiquées des niches avec des cippes de forme antique destinées à contenir le corps des rois et des reines qui ont laissé succession. Il fait dans ce caveau un froid pénétrant et mortel, les marbres polis miroitent et se glacent de reflets aux rayons tremblotants de la torche; on dirait qu'ils ruissellent d'eau, et l'on pourrait se croire dans

une grotte sous-marine. Le monstrueux édifice pèse sur vous de tout son poids; il vous entoure, il vous enlace et vous étouffe; vous vous sentez pris comme dans les tentacules d'un gigantesque polype de granit. Les morts que renferment les urnes sépulcrales paraissent plus morts que tous les autres, et l'on a peine à croire qu'ils puissent jamais venir à bout de ressusciter. Là, comme dans l'église, l'impression est sinistre, désespérée; il n'y a pas à toutes ces voûtes mornes un seul trou par où l'on puisse voir le ciel.

Le vrai nom du palais est San Lorenzo; le nom du village, l'Escorial ou Escurial, tire son origine des scories de fer, provenant d'une ancienne exploitation, qui couvrent le sol aux alentours. L'Escurial renferme 22 cours, 17 cloîtres, et ses murs sont percés de 4 000 fenêtres. De l'église où il n'y a pas moins de 48 autels, dépendent 40 chapelles et une grande sacristie ornée de magnifiques tableaux, et de fresques de Luca Jordano. Deux grandes salles du palais conservent une bibliothèque de 130 000 volumes et 4 300 manuscrits, mais les plus précieux livres, comme les meilleurs tableaux, ont été transportés au musée de Madrid.

» Dans un des corridors est placé un christ de marbre blanc de grandeur naturelle, attribué à Benvenuto Cellini, et quelques peintures fantastiques très singulières, dans le goût des tentations de Callot et de Teniers, mais beaucoup plus anciennes. Du reste, on ne peut rien imaginer de plus monotone que ces interminables corridors de granit gris, étroits et bas, qui circulent dans l'édifice, comme des veines dans le corps humain; on monte, on descend, on fait mille détours, et il ne faudrait pas s'y promener plus de trois ou quatre heures pour user entièrement la semelle de ses souliers, car ce granit est âpre comme une lime et revêche comme du papier de verre. Lorsque l'on est sur le dôme, on voit que les boules, qui d'en bas paraissent grosses comme des grelots, sont d'une dimension énorme, et pourraient faire de monstrueuses mappemondes. Un immense horizon se déroule à vos pieds, et vous embrassez d'un seul coup d'œil la campagne montueuse qui vous sépare de Madrid; de l'autre côté, se dressent les montagnes de Guadarrama : vous voyez ainsi toute la disposition du monument; vous plongez dans les cours et dans les cloîtres, avec leurs rangs d'arcades superposées, leur fontaine ou leur pavillon central; les toits se présentent en dos d'âne, comme dans un plan à vol d'oiseau.

» Je sortis de ce désert de granit, de cette monacale nécropole avec un sentiment de satisfaction et d'allégement extraordinaire.

[redacted]

L'air tiède et lumineux m'enveloppait comme une moelleuse étoffe de laine fine et réchauffait mon corps glacé par cette atmosphère cadavéreuse; j'étais délivré de ce cauchemar architectural que je croyais ne devoir jamais finir. » (Th. GAUTIER, *Voyage en Espagne*, in-18, 1883, Charpentier.)

Gibraltar.

« Gibraltar constitue avant tout un poste militaire de première importance, destiné à commander l'entrée de la Méditerranée et de l'Océan. Les nombreux canons placés en ligne, et les soldats plus nombreux à l'uniforme rouge portés sur les quais et les remparts témoignent du fait. Pour entrer dans la place, il faut un permis. Le permis autorise le séjour en ville jusqu'au premier coup de canon. Ce coup se tire à huit heures du soir. Alors les portes se ferment, du moins les portes principales et pour le gros public, les gens avisés peuvent toujours trouver un passage ouvert pour retourner dans le port à toute heure. Seulement les règlements veulent que nul étranger ne reste en ville la nuit, sans autorisation spéciale.

» Ce que Gibraltar a de plus intéressant, ce sont d'abord ses fortifications, et tout particulièrement les batteries à l'intérieur du rocher. Depuis la Pointe-d'Europe, extrémité sud de ces ouvrages de défense, jusqu'à l'extrémité nord des sables de San-Roque, toute la ville est hérissée de canons. Chaque bastion est défendu par un autre bastion, et une sentinelle veille à chaque tournant. Sous l'effet d'une multitude de trous en bandes parallèles ouverts dans les flancs de la montagne, depuis la base jusqu'à mi-côte, tout le rocher semble creux. Pour les Espagnols, ces galeries avec leurs embrasures sont les dents de la vieille, *los dientos de la viéga*. Une vieille menaçante et qui excite bien des jalousies en Espagne. Près de sept cents pièces de canons se trouvent sans affût, braquées vers la mer, prêtes à faire feu au premier signal. Toutes ces pièces ne se chargent pas par la culasse, et le plus grand nombre date de vingt ans passés. Les galeries couvertes montent à partir des premières batteries en s'élevant en spirale par rangées parallèles ou par étages. Le chemin qui relie les étages est à pente régulière, assez douce pour que la marche des voitures y soit facile. Un homme à cheval y circule à son aise sans toucher la voûte. Derrière chaque embrasure, vous trouvez un canon. A côté des pièces s'entassent des

[redacted]

pyramides de projectiles, et de distance en distance il y a des poudrières. Pendant des années et des années, on a pratiqué dans la pierre vive des galeries nouvelles, au prix de millions et de millions. Parfois le chemin voûté arrive à jour et quitte l'intérieur de la montagne; parfois il devient obscur sur de longues étendues. La plus considérable des cavernes, ouvertes ainsi dans le rocher, est le salon Saint-Georges. Selon mon guide,



toute la garnison peut loger sous ses voûtes, parfaitement abritée contre le feu ennemi. Seulement je me demande si la défense peut se prolonger dans les batteries couvertes. La fumée des canons rentre en dedans, au risque d'asphyxier les artilleurs pendant un tir actif ou prolongé. Dans ce cas, la fortune de Gibraltar serait moins terrible qu'elle le semble. En cas de siège, les feux plongeants des batteries supérieures qui portent au loin ne

[redacted]

et la facilité des approvisionnements. Tanger fournit la viande de boucherie et le bétail, les campagnes espagnoles des fruits et des légumes de qualité excellente. Quantité de raisins parfaitement mûrs se trouvent déjà exposés au marché à la fin de juin. Quant au commerce, il est entièrement libre, sans aucune entrave douanière. La contrebande pour l'Espagne se fait sur une grande échelle d'une manière scandaleuse et ne laisse pas de porter beaucoup de préjudice au gouvernement espagnol. Ses douaniers, ses carabiniers ont beau se multiplier sur la frontière, la contrebande n'en passe pas moins, sans scrupule de tout le préjudice causé au trésor public.

» Gibraltar, dit M. Fara, est l'asile de tous les réfugiés et de » tous les gens qui s'expatrient pour le bien de leur pays. C'est » là que se font les complots contre la bonne Espagne; c'est là » aussi que ses revenus sont rognés par les contrebandiers de » cigares, qui nuisent beaucoup à la seule manufacture active » de la péninsule. Gibraltar est le grand dépôt de marchandises » anglaises, particulièrement des cotons que l'on introduit en » fraude le long de la côte de Cadix à Barcelone, au grand bé- » néfice des autorités, placées soi-disant pour prévenir ce qu'elles » encouragent en effet. Le sud de l'Espagne est approvisionné » ainsi d'autant de nos marchandises qu'il peut en acheter, et » un traité de commerce ne pourrait augmenter de beaucoup la » consommation. » (Ch. GRAD, *Nature*, 24 août 1878.)

3° BIBLIOGRAPHIE. — CARTOGRAPHIE

AMICIS (E. DE). *L'Espagne*. (Paris, in-16. 1882. Hachette.)

BAUMSTARK. *Une excursion en Espagne;* trad. de l'allemand par de Lamezan. — (Auch et Paris, 1872. in-8°, Tobra.)

BLADÉ. *Etudes géographiques sur la vallée d'Andorre.* — (Paris, 1875, in-8°.)

BOUCHER DE PERTHES. *Voyage en Espagne et en Algérie en* 1855. — (Paris. 1859, in-12, Treuttel et Wurtz.)

CLARETIE (Jules). *Journées de voyage : Espagne et France.* — (Paris, 1870, in-18, Lemerre.)

CÉNAC-MONCAUT. *L'Espagne inconnue.* — (Paris, 1861, in-18, Amyot.)

CORDEIRO. (L.). *Viagens. Hespañha e Franca.* — (Lisbonne, in-18, 1875.)

CUENDIA (DE) et FÉRÉAL (DE). *L'Espagne pittor. et artistique.* — (In-8°, 1848.)

DAVILLIER (Ch.). *L'Espagne;* ill. par G. Doré. — (Paris, 1873, in-4°, Hachette.)

DEMIDOFF (A. DE). *Etapes maritimes sur les côtes d'Espagne, souvenirs d'un voyage exécuté en* 1847. — (Florence, 1858, 2 vol. in-8°.)

DOUSSEAU (A.). *Grenade.* — (Le Havre, 1873, in-8°, Lepelletier.)

ESCHENAUER. *L'Espagne, impressions et souvenirs,* — (Paris, in-18, 1882.)

GASPARIN (Mme DE). *A travers les Espagnes.* — (In-12, 1868.)

GAUTIER (Th.) *Voyage en Espagne.* — (Paris, in-12, 1879, nouv. éd.)

GERMOND DE LAVIGNE. *Espagne et Portugal*, plans et carte. — (Paris, in-16. 1883, Hachette.)

Godard (L'abbé). *L'Espagne, mœurs et paysages, histoire et monuments;* ill. — (Tours, in-8°, 1883, Mame.)
Guimet (Em.). *A travers l'Espagne.* — (Lyon, 1862, in-12.)
Guitton (N.). *Vingt jours en Espagne.* — (Saint-Germain, in-18, 1879.)
Hilaire (L.). *Madrid.* — (Toulouse, in-8°, 1881, Roux.)
Imbert. *L'Espagne, splendeurs et misères.* — (Paris, in-18, 1875, ill., Plon.)
Laborde (Alexandre de). *Itinéraire descriptif de l'Espagne;* av. une notice de Humboldt. — (Paris, 1827, 3e édition, 6 vol. in-18° et atlas in-8°.)
Lande (L. L.). *Basques et Navarrais.* — (Paris, in-8°, 1878, Didier.)
Lavallée et Guéroult. *L'Espagne.* — (In-8°, 1844, Didot.)
Lejeune. *Lectures sur les Pyrénées.* — (Paris, 1858, in-8°.)
Lacroix (Fr.). *Les îles Baléares.* — (*Univ. pitt. ill.*, Paris, in-8°, Didot.)
Latour (de). *La baie de Cadix.* — (Paris, in-18, 1857, M. Lévy.)
Liégeard (St). *Une visite aux monts Maudits.* — (Paris, 1872, in-16, Hachette.)
Michel (Fr.). *Le pays basque, sa popul, sa langue, etc.* — (Paris, 1857, in-8°.)
Quinet (E.). *Mes vacances en Espagne.* — (Paris, in-18, 1881, G. Baillière.)
Rattazzi (Mme). *L'Espagne moderne.* — (Paris, 1879, in-18, Dentu.)
Roubière (L.). *Palma, îles Baléares.* — (Alger, in-8°, 1882.)
Schrader (F.). *Études géographiques et excursions dans le massif du mont Perdu;* carte et plans. — (Paris, in-8°, 1875, Gauthier-Villars.)
Sipière (A.). *Quarante jours en Espagne.* — (Toulouse, 1881, in-8°.)
Steur (Ch.). *Le touriste moderne, Espagne.* — (1 vol. in-8°, 1874.)
Vignon (Cl.). *Vingt jours en Espagne.* — (Paris, 1885, in-8°, Mounier.)

Anisson du Perron. *Gibraltar.* — (*Corresp.*, 25 fév. 1865.)
Couronnel (comte de). *La république d'Andorre et ses co-souverains.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 10 sept. 1881.)
Demanche (G.). *En Espagne.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1882.)
Doussault. *Fontarabie.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1875.)
Grad (Ch.). *Le port de Gibraltar et ses fortifications.* — (*Nature*, 1878.)
Harlé (Ed.). *La vallée de la Noguera Pallaresa.* — (*Club alpin*, 1881.)
Labrouche (P.). *Ascension du pic d'Orhy.* — (*Club Alpin*, 1881.)
Latour (A. de). *Le Tage.* — (*Corresp.*, 25 mars 1860.)
Ozanam (A. F.). *Un pèlerinage au pays du Cid, Burgos.* — (*Corresp.* 1853.)
Quesnel (Léo). *L'Espagne, mœurs et caractères.* — (*Rev. polit. et lit.*, 1874.)
Quesnel (Léo). *Les pauvres à Londres et en Espagne.* — (*Corresp*, 1877.)
Renaut (Em.). *De Lérida à Saragosse, Madrid, Vieille Castille.* — (*Moniteur universel*, 1861.)
Rérolle (L.). *Excursions en Cerdagne et ascension du Puigmal.* — (*Club Alpin.*)
Reynold (A.). *Une visite à Puycerda.* — (*Revue polit. et litt.* 13 nov. 1875.)
Rivoli (J.). *La Sierra da Estrella.* — (*Mittheilungen*, Gotha, 1880.)
Russel (H.). *Ascension au Vignemale, etc.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1881.)
Russel (A.). *Ascension du Néthou.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1876.)
Saint-Saud (de). *Courses en Sobrarbe.* — (*Ann. du Club Alpin*, 1881.)
Sand (George). *Un hiver au midi de l'Europe; Majorque.* — (*Rev. des Deux Mondes*, 25 janv., 15 fév., 15 mars 1841.)
Schrader (F.). *Le massif du mont Perdu.* — (*Club alpin*, 1876.)
Trutat. *Les glaciers de la Maladetta et le pic de Posets.* — (*Ann. du Club Alpin.*)
Ulbach (Louis). *Espagne et Portugal.* — (*Rev. polit. et litt.*, 16 juin, 14, 28 juill., 29 sept., 8, 29 déc. 1883; 2, 23 fév. 1884.)
Wallon (E.). *Les confins de la Navarre.* — *Courses dans les montagnes du Haut-Aragon.* — *Club Alpin*, 1880.)

Coello. *Carte générale de l'Espagne et Altas* (65 f. au 1/1000000e.)
Donet. *Carte d'Espagne* en six feuilles (1817 et suiv.)
Carte itinéraire, par l'état-major (Paris, 1823, 20 f. et 5 vol.)
Verneuil (de) et Collomb. *Carte géologique de l'Espagne.* (Paris, 1864, 1 f.)
— *Carte d'Espagne*, publiée par l'Institut géog. et statist. de Madrid (1080 f. au 1/50000e).

[redacted]

CHAPITRE IV

PORTUGAL (Royaume)

1° RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE

I. — Géographie physique

Le royaume de Portugal (*Lusitanie*), qui par sa situation physique est une portion intégrante de la péninsule Ibérique, a la forme d'un quadrilatère régulier qui s'étend du Miñho au Guadiana, zone étroite et allongée sur le littoral de l'Océan. — Il est situé entre 42° 7' et 36° 56' lat. nord; et entre 8° 35' et 11° 50' long. ouest. — Le **Climat** du Portugal est en général tempéré, grâce à l'influence des vents océaniques; les pluies sont abondantes en hiver et au printemps; il tombe parfois jusqu'à 5 mètres d'eau par an sur les montagnes de Beïra et d'Entre-Douro-et-Miñho. Le froid n'est rigoureux que sur les hauts plateaux, et la chaleur n'est brûlante que dans les creuses vallées, et dans l'Algarve qui jouit d'un climat tropical. (A Coïmbre, moyenne d'hiver + 11° 24; d'été + 20° 50; à Porto, hiver + 10° 6; été + 21°.) L'extrême humidité de l'air et la fréquence des pluies ont pour conséquence la multitude des cours d'eaux. (Voy. pour les détails concernant les *limites*, les *côtes*, les *montagnes* et les *cours d'eau*, le chapitre de l'Espagne, p. 915).

II. — Géographie politique

Notice historique. — Le Portugal, appelé *Lusitanie* dans l'antiquité, fut peuplé par les mêmes races, et subit les mêmes vicissitudes politiques que les autres régions de la péninsule Ibérique. — Le fondateur du Portugal indépendant fut un prince français, Henri le Jeune, quatrième fils du duc de Bourgogne, descendant des Capétiens. Ce chevalier vint chercher fortune en Espagne et offrit le secours de son épée aux chrétiens de la péninsule croisés contre les Maures. Le roi de Castille, Alphonse VI, lui accorda en récompense la main de sa fille Thérèse, et le territoire situé entre le Miñho et le Mondego, érigé en comté de Portugal. Henri vainquit dix-sept fois les Maures, et, avant de mourir, rompit tout lien de vassalité avec son suzerain. — Son fils Alphonse Ier Henriquez (1114-1185) consolida son trône par la grande victoire d'Ourique, remportée sur cinq rois maures et 300 000 musulmans. Lisbonne fut enlevée aux Arabes, la domination portugaise étendue aux Algarves (1251); le royaume avait déjà sur le continent péninsulaire ses limites naturelles. — Denis « le roi laboureur » (1279-1325), le meilleur prince de la dynastie alphonsine, donna tous ses soins à l'administration intérieure, défricha les landes stériles, cultiva les plaines, et fixa les dunes du rivage par des plantations de pins. — Denis fonda l'Université de Lisbonne (1290) qui, transférée plus tard à Coïmbre (1307), devint l'une des plus célèbres de l'Eu-

rope. Il comprit que l'Océan s'ouvrait devant le Portugal comme une route de commerce libre, et il y tourna le premier l'activité aventureuse de ses sujets. De son règne date le premier traité de commerce conclu avec l'Angleterre. — Soixante ans plus tard, à la mort de FERDINAND (1383), qui ne laissait qu'une fille, mariée au roi de Castille, les Portugais jaloux de leur indépendance, et ne voulant pas subir le joug d'un prince étranger, proclamèrent JEAN Ier, grand-maître d'Aviz, descendant illégitime de la maison de Bourgogne.

Sous la dynastie d'Aviz (1383-1580), le Portugal traversa une période de gloire et de prospérité inouïes. Définitivement vainqueur des Castillans à la bataille d'Aljubarotta, Jean Ier choisit l'Afrique comme théâtre de la première expédition maritime des Portugais. Ceuta fut enlevée d'assaut, et les vainqueurs ne s'arrêtèrent plus dans la voie des entreprises coloniales et maritimes. C'est au troisième fils de Jean Ier, HENRI LE NAVIGATEUR, que fut dû le merveilleux élan qui fit pendant quelque temps du Portugal la première puissance maritime, et de sa nouvelle capitale, Lisbonne, le marché le plus florissant du monde.

Ce prince actif, laborieux et instruit, se retira loin de la cour, à Sagres, près du cap Saint-Vincent : là, entouré de Juifs savants, et de géographes du Maroc et de Fez, mettant à profit les ouvrages des anciens et les récits des croisades, il combina des plans d'explorations et de découvertes, traça pour ses navigateurs des instructions et des cartes, fonda un collège maritime et un observatoire, et dirigea pendant un demi-siècle les efforts audacieux des voyageurs portugais dans les parages inconnus de l'Afrique équatoriale. Cette initiative tenace et pénétrante donna au Portugal Madère, les Açores, les Canaries, la Guinée, le Congo. — En 1486, sous le règne de JEAN II (1481-1495), Barthélemy Diaz atteignait le promontoire de Bonne-Espérance; en 1497, sous EMMANUEL LE FORTUNÉ, Vasco de Gama, le doublait et fondait un empire colonial portugais dans l'Inde : le grand poète Camoëns immortalisait dans ses *Lusiades* le héros et la conquête. Cette fortune éclatante ne cessa de grandir pendant cinquante ans; mais l'expansion trop rapide et démesurée d'un peuple peu nombreux, les abus qui en furent la conséquence, la jalousie des nations rivales dépossédées de leur monopole commercial par la découverte d'une route nouvelle, expliquent la prompte décadence et la ruine des colonies portugaises. La croisade malheureuse du roi SÉBASTIEN contre le Maroc, sa défaite et sa mort à Alcazar en 1578, les compétitions qui se disputèrent la couronne, après le règne éphémère de son oncle et successeur, le cardinal Henri, livrèrent la monarchie à Philippe II, qui imposa violemment au Portugal la domination espagnole. Cette servitude dura soixante ans; elle coûta au Portugal, entraîné dans la décadence de la nation conquérante, les opulentes colonies des Indes qui passèrent aux Hollandais.

L'alliance de la France, qui seconda par sa diplomatie et ses armes l'émancipation du Portugal, rétablit sur le trône la dynastie de Bragance qui ne devait plus en descendre (1640). JEAN IV et ALPHONSE VI reconquirent les colonies d'Afrique et du Brésil ; mais la richesse inépuisable des mines américaines détourna la nation portugaise de l'industrie et de l'agriculture ; elle laissa tarir en elle les vraies sources de la richesse nationale. Les Anglais, par l'intermédiaire de leur ambassadeur à Lisbonne, sir John Methuen, signèrent avec le Portugal le traité de commerce de 1703, qui sacrifiait l'industrie du pays aux intérêts de l'Angleterre : le Portugal devint un marché anglais, un comptoir ouvert aux marchandises de la Grande-Bretagne, un lieu de débarquement pour ses armées, une

[redacted]

station de ravitaillement et un refuge pour ses flottes. — Sous JOSEPH I[er], le marquis de Pombal (1750-1777) essaya d'arracher le Portugal à cette servitude, mais la violence de son despotisme, le caractère précipité de ses réformes soulevèrent tout le monde contre son œuvre qui ne lui survécut pas.

L'Angleterre reprit sur le cabinet de Lisbonne une influence prépondérante. Quand Napoléon, après la rupture de la paix d'Amiens, somma le régent de Portugal, prince du Brésil, Jean, de fermer ses ports aux Anglais, celui-ci refusa. Le Portugal fut envahi et occupé par une armée française, et la famille royale s'embarqua pour le Brésil. Le roi JEAN VI ne revint à Lisbonne qu'en 1821, et fut contraint, pour conserver sa couronne, de subir les conditions des Cortès. En 1822, le Brésil rompit avec la métropole, mais conserva la dynastie de Bragance : le fils de Jean VI, DON PEDRO, y fut proclamé empereur constitutionnel ; et abdiqua la couronne portugaise en faveur de sa fille doña MARIA DA GLORIA. De 1822 à 1833, le royaume de Portugal fut agité par les guerres civiles entre les apostoliques et les libéraux. Don Miguel, oncle de la jeune reine, réussit à s'emparer du pouvoir, déchira la constitution et fit aux libéraux une guerre implacable. Don Pedro, abandonnant à son fils le trône du Brésil, revint en Europe, reconquit la couronne de sa fille et la lui rendit, avec l'appui de la France et de l'Angleterre (1833). Alors commença une ère constitutionnelle, fréquemment troublée par les luttes des chartistes et des absolutistes, et mêlée de *pronunciamientos* et d'insurrections militaires. — Sous les deux successeurs de doña Maria, PEDRO V (1853-1861) et DON LUIS, issus du second mariage de la reine avec Ferdinand de Saxe-Cobourg, la tranquillité du royaume n'a plus été que rarement troublée. Le Portugal a résisté à tous les projets impolitiques d'union avec la nation espagnole, et son indépendance s'affirme par le développement de ses richesses naturelles, de ses routes et chemins de fer, de sa marine marchande, de son commerce extérieur qui a plus que triplé depuis quarante ans. « Egaux des Espagnols par leur grandeur dans le passé et par leur rôle pendant la période épique du commencement de l'histoire moderne, les Portugais peuvent hardiment se placer à côté de leurs voisins pour les qualités morales. »

Constitution. — La monarchie est héréditaire et constitutionnelle[1], le pouvoir *dirigeant* et *exécutif* appartient exclusivement à la couronne, qui est irresponsable, et partage le pouvoir *exécutif* avec les deux Chambres. A défaut d'héritiers mâles, les filles peuvent hériter du trône. Le roi « *Majesté très Fidèle, roi des Algarves, Seigneur de Guinée et des Conquêtes* » a une liste civile de 3600000 francs. — Il gouverne assisté de sept ministres responsables : *Présidence du Conseil et Guerre; Intérieur; Justice; Finances; Marine et Colonies; Affaires étrangères; Travaux publics, Commerce et Industrie.* — Les *Cortès* se composent : 1° de la *Chambre des pairs* (150) nommés à vie par le roi; 2° de celle des *Députés* 173 membres, 1 par 25000 hab.). Pour être éligible, il faut payer 22 francs de contributions directes ou 111 francs de contributions foncières, pour être électeur, 5 francs de contributions directes ou 27 francs de foncières, et avoir 25 ans. Les officiers, prêtres et les possesseurs d'un diplôme d'instruction supérieure ou secondaire sont exempts du cens, ils peuvent voter dès l'âge de 21 ans aussi bien que les gens mariés. Les professeurs sont spécialement exemptés du cens d'éligibilité.

---

1. Le roi actuel est LOUIS, né en 1838, marié en 1862 à MARIA PIA, fille de Victor-Emmanuel. Ils ont deux fils : le prince royal CHARLES, né en 1863 ; le prince ALPHONSE, né en 1865.

[redacted]

Divisions administratives

Le Portugal comprend 6 *provinces*, formant 17 *districts* (sans compter les 3 des Açores et le district de Madère). Ces districts, administrés par un *gouverneur*, assisté d'une *junte*, sont subdivisés en 108 *arrondissements* électoraux, puis en 288 *concelhos* ou conseils de canton, desquels relèvent les *chambres municipales* et *communales* des villes et des campagnes.

Provinces	DISTRICTS ET VILLES PRINCIPALES
Minho (3 districts).	Porto, 106 000, *le port par excellence, école de commerce et de navigation, export. de vins, oranges, huile, raffineries, tabac, chantiers, soieries, faïence; à gauche du Douro, est le grand faubourg de* Villanova da Gaya, *entrepôt de vins;* Guimarães, 17 000, *toiles, quincaillerie, vins, eaux thermales;* — Braga, 20 000, *armes, coutellerie, toiles;* Barcellos, *foires;* — Viana, 8000, *port de pêche, à l'embouchure de la Limia;* Valença, *place forte en face de Tuy;* Caminha, *forteresse en face de Guardia;* Povoa de Varzim, 10,000, *port de pêche.*
Tras-os-Montes (2 distr.).	Bragance, 5000, *ville forte, soieries;* Miranda, *sur la frontière;* Mirandella, *soieries;* Villareal, 6000, *à l'est de la serra de Marao, dans le « pays du vin », grand dépôt du portwine;* Chaves, 6000, *eaux minérales;* Peso da Regoa, 3000, *sur le Douro, marché et lieu d'embarquement des vins.*
Beira (5 districts).	Coïmbre, 2000, *anc. capitale du royaume, universités, imprimeries, commerce actif;* — Aveiro, 7000, *port dangereux, pêcheries importantes, marais salants;* — Viseu, 9000, *grande foire;* — Guarda, 2500, *au pied de la serra da Estrella, draps;* — Castello Branco, 6000, *vins, tanneries;* Figuiera, 6000, *port de pêche;* Lamego, 9000, *vins et fruits;* Ovar, 11000, *port de pêche sur la lagune d'Aveiro;* Almeida, 6000, *place forte opposée à Ciudad Rodrigo.*
Estremadoure (3 districts).	**Lisbonne** (Lisboa), 246300, *capitale du royaume sur l'estuaire du Tage, « mer de la Paille, » port magnifique et sûr, beaux monuments, commerce actif:* Belem, *place forte, cloître célèbre, beaux jardins;* Cintra, *palais royal;* Vimeiro, Torres Vêdras; — Leiria, 6000, *place forte;* Marinha, *grande verrerie;* — Mantarem, 12000, *vins;* Setubal, 16000, *port de pêche, sel, oranges, vins;* Abrantès; Caldas da Rainha, 6000, *eaux sulfureuses;* Mafra, *palais royal;* Peniche, 2800, *place forte, port près du cap Carvoeiro.*
Alemtéjo (3 distr.).	Evora, 11000, *ville déchue, quincaillerie, étoffes grossières;* — Portalègre, 6000, *draps, marbres;* Elvas, 11000, *armes et canons;* Campomayor, Estremoz, 7000, *places fortes;* — Beja, 7000, *antiquités romaines;* Sinès, *port de pêche, vins, liège;* Ourique; Jerumenha, *place forte du Guadiana, en face d'Olivença.*
Algarve (1 district).	Faro, 8000, *port de commerce et de pêche, fruits, oranges, liège;* Loulé, 15000, *mines d'argent;* Monchique, 5000, *eaux thermales, plantations d'orangers;* Castromarim, *place forte;* Villareal de San Antonio, 3000, *export. de minerais, port de pêche;* Villanova, 4000; Lagos, 8000, *ports de pêche et de commerce;* Tavira, 12000, *pêche, fruits, sel, huile, poisson;* Sagres, *port, anc. résidence, observatoire et école de navigation de l'infant Henri le Navigateur.*

Pour les Açores et Madère, voy. nos *Lectures sur l'Afrique*, p. 546 et 547.

[redacted]

Colonies portugaises.

	POSSESSIONS	KILOM. CAR.	POPUL.	PA
Afrique.	Iles du cap Vert	3851	99317	
	Guinée	69	9280	1
	Ile St-Thomé	929,19	18372	
	Ile du Prince	151,37	2665	
	Ile Ajuda	35	4500	1
	Angola, Benguela, Loanda, Mossamédès	809100	2000000	
	Mozambique (cap Delgado, Angoche, Inhambane, Quelimane, Sofala, Lourenço-Marquès, Tete, Manica	991150	350000	
Asie et Océanie.	Indes (Goa, Salcete, Bardez, etc.)	3270	419903	1
	Damao	80	48838	6
	Diu et Gogola	5	12636	
	Macao, Taïpa, Colovane, Timor, Cambing	16311,75	368086	
	Totaux	1825252	3333700	

III. — Géographie économique

Productions. — **Minéraux.** L'industrie des mines, jadis flor
a été longtemps abandonnée; le *fer* existe partout (principalement
d'Evora, Elvas, Leiria); le *cuivre* dans l'Alemtéjo, Peccéna, Sobral et le
d'Aveiro, le *plomb* (Aveiro); le *sel* (Setubal, Aveiro); la *houille*
(Buarcos près Figueira, San Pedro da Cova, près Porto); le *ma*
granit, l'*ardoise*, l'*argile* abondent, mais sont mal exploités
Cintra, Figueira, Estremoz, Feira). — **Végétaux.** Les plateaux sont
et couverts de landes, les plaines et les vallées fertiles; *céréales*
froment, seigle, avoine; *arbres fruitiers*, orangers, citronniers, o
forêts: 20 000 hectares (pins de Leiria); la *vigne* est au premier r
la principale richesse du pays (*vins* du Douro, dits de Porto, de
vellos et de Colarès, muscat de Setubal, etc.). « En approchant de P
» tombe dans ce qu'on appelle le district du Douro, long d'envi
» lieues et large de deux, tout formé de coteaux abrupts séparés
» vallées aussi étroites que des ravins. Dans ces vallées croissent q
» oliviers, mais ils sont cachés à la vue; l'œil n'aperçoit que cail
» murs gris. C'est là le sol précieux sur lequel l'homme dépen
» somme énorme de labeur pour lui faire produire le vin tant appr
» Angleterre. Ce ne sont que terrasses échelonnées sur une sur
» vingt lieues carrées, et chaque coteau, vu d'un peu loin, fait l'eff
» escalier. » (L. Quesnel.) La culture de la vigne fut longtemps bo
district de *Embaixo di Corgo;* la ville de Pozo de Regoa, située
du Corgo, « dans une espèce d'entonnoir de hautes collines au
» renommés, devint une localité fameuse par ses foires, où des tran

» d'une heure faisaient la ruine ou la fortune des négociants. » Plus tard, en face de Porto, s'éleva une cité de celliers et d'entrepôts; ce fut Villanova de Gaya, d'où s'exportent pour les Etats-Unis, les colonies Britanniques, et l'Angleterre surtout, depuis 1703, les barriques de *Port'Wine*, et de *Sherry* (Jerez) vrai ou frelaté, « un des vins obligés de toute table » anglaise de la noblesse ou de la bourgeoisie. » — **Animaux.** Le Portugal est pauvre en bétail, *bœufs*, *moutons*, *chèvres*, *porcs;* les *chevaux* de l'Alemtéjo (race d'Alter) sont appréciés. On élève le *ver à soie* près de Porto; et les *abeilles* dans l'Alemtéjo et la Beïra. — La pêche est abondante sur les côtes, notamment dans la baie d'Aveiro, et dans les cours d'eau. Un proverbe portugais dit, en parlant du poissonneux Douro : » Son eau n'est pas de l'eau, mais du bouillon. » — **Industrie.** Elle est encore peu développée, mais se relève. Les plus importantes manufactures sont celles du *lin*, du *coton*, de la *laine* (Coïmbre, Lisbonne), des *dentelles* à Peniche, Viana ; des *huileries* et *distilleries d'eaux-de-vie;* les constructions navales de Villa de Conde, près Porto, etc.

Commerce (1882). — **Importation.** 36 327 000 milreis (1 milreis = 5fr,60) : *Grande-Bretagne*, 15 millions ; *France*, 4 ; *Espagne*, 2 ; *Allemagne*, 1,8 ; *Etats-Unis*, 5,2 ; *Brésil*, 2,1, etc. — **Exportation.** 24 746 000 milreis (*Grande-Bretagne*, 10,7 ; *France*, 1,4 ; *Espagne*, 1,7 ; *Allemagne*, 1,1 ; *Etats-Unis*, 0,7 ; *Brésil*, 5,9, etc.). — **Voies de communication.** 4 000 kilom. de *routes;* — les *cours d'eau* sont navigables. — **Chemins de fer** (1884). 1 520 kilom. (Lignes de *Lisbonne* vers *Badajoz*, par Santarem, Elvas ; — de *Santarem* à *Porto*, par Coïmbre, Aveiro ; — de *Lisbonne* à *Setubal* et à *Beja*). — **Télégraphes.** 4 670 kilom. — **Postes.** 980 bureaux ; 31 711 000 expéditions. — **Marine marchande.** 38 vapeurs et 453 navires à voiles. *Entrés* dans les ports : 11 220 navires; *sortis :* 11 420 navires.

IV. — Notions statistiques

Superficie, 89 143 kilom. car. (avec les Açores et Madère : 92 346 kilom. car.). — **Population** (en Europe) 4 306 554 hab. (48 par kilom. car.). — **Races.** Les Portugais descendent des anciens Lusitaniens, chez qui dominaient les éléments ibères et celtes, auxquels se sont mêlés les Romains, les Suèves, les Castillans, les Arabes, les Français, les Nègres. — **Emigration.** En 1880, 12 597 ; en 1881, 14 637 ; — de 1872 à 1881, 133 000 émigrés ont quitté le royaume, dont 110 000 pour l'Amérique. — **Dialectes.** La langue portugaise dérive du latin ; elle a été modifiée par l'arabe ; elle ne diffère du castillan que par la prononciation. Elle règne en souveraine au Brésil, sur les côtes de l'Afrique et sur certaines côtes de l'Inde. Le *gallego*, idiome roman de la Galice, en est un dérivé. — **Instruction publique.** Malgré les progrès accomplis dans l'*enseignement primaire*, beaucoup de paroisses sont encore privées d'écoles. — L'*enseignement secondaire* est mieux pourvu ; chaque district a un lycée, et plusieurs *écoles majeures* enseignent le latin. — L'*enseignement supérieur* est centralisé dans l'*Université* de Coïmbre (1597), qui comprend cinq facultés (1 100 à 1 200 étudiants). Lisbonne a une *école polytechnique*, une *école d'industrie et de commerce*, des *académies*, etc. ; Porto, une *académie polytechnique*, etc. ; Cintra, un *institut agronomique*. — **Justice.** *Cour suprême* à Lisbonne ; *Cour spéciale* et *Cour des comptes* pour l'administration ; *jury* au civil comme au criminel ; *Cours d'appel*, à Lisbonne

[redacted]

et Porto ; *juges* élus dans les paroisses ; *juges* de droit dans les provinces. — **Cultes.** Le *catholicisme* domine ; les autres cultes sont tolérés ; 4 archevêchés, 14 évêchés. — **Armée.** Depuis la loi de 1884, la durée du service est de 12 ans, dont 3 sous les drapeaux, 5 dans la 1re réserve et 4 dans la 2e. L'effectif de guerre est de 120 000 hommes ; 5 divisions militaires : Lisbonne, Viseu, Porto, Evora, Angra. — **Marine militaire.** 33 vapeurs et 14 voiliers ; 150 canons ; 3235 hommes d'équipage. — **Monnaies.** *Real* = 0fr,0055 ; 200 *reis* valent 1fr,10, et 100 reis = 0fr,55. *Conto* = 1 million de reis. *Coroa*, couronne (or) = 10 000 reis ; *couronne* (argent) = 1 000 reis ; *demi-couronne* = 500. — **Poids et mesures.** Le système métrique décimal est en usage ; l'ancien *arrobe* valait 14kgr,668 ; la *lieue* = 5km,552 ; l'*almude* = 16l,951. — **Budget.** *Recettes :* 31 436 000 contos : *Dépenses :* 38 447 000 contos. *Dette publique :* 432 millions de contos.

2° EXTRAITS ET ANALYSES

Lisbonne. — Belem. — Le château de Cintra.

« Je n'ai rien rencontré de si pittoresque dans toute la péninsule que le parcours de Badajoz à Lisbonne. On n'a pas sitôt franchi la frontière portugaise, que le pays change d'aspect. Aux perspectives moroses, tristes, solennelles de l'Estremadure espagnole succèdent des sites gracieux, riants, qui laissent bien loin derrière eux ce que j'ai vu de plus charmant dans cette Andalousie tant chantée par les poètes. Et puis, le délicieux climat ! Après les froides plaines de la Castille et leur rude hiver, quel plaisir de trouver ici l'été en plein mois de février ! Telle est la douceur de l'air qu'on voyage fenêtres ouvertes comme en juillet.

» C'est surtout quand on entre dans la région arrosée par le Tage que le paysage devient séduisant. Je me rappelle l'impression de ravissement que j'éprouvai à la vue de la petite ville d'Abrantès, perchée sur une montagne qui domine une large vallée d'une beauté merveilleuse, un coin du paradis sur la terre. A partir de ce point le train suit jusqu'à Lisbonne les bords du Tage, qui promène ses flots bourbeux entre des collines couvertes d'innombrables oliviers. Je ne saurais mieux comparer cette admirable vallée du Tage qu'à celle de l'Ohio, en Amérique ; mais les bords de l'Ohio n'ont point cette splendide végétation qui donne aux rives du Tage ces grâces enchanteresses, ces charmes bucoliques que les poètes ont célébrés à l'envi.

La petite rivière qui coule dans un lit étroit sous les murs de Tolède est devenue ici un fleuve large et imposant, sillonné de nombreux bateaux à voiles. La voie le franchit à Fraia, sur un pont en fer supporté par des piliers aussi gros que la colonne Vendôme. A Barquinha, le fleuve se montre dans toute sa splendeur : il coule, tranquille et majestueux, dans une vallée d'une telle largeur, que l'œil s'y égare. Cette vallée, d'une fertilité inouïe, est véritablement le jardin de la péninsule. Contemplé au soleil couchant, cet immense tableau est d'une prodigieuse beauté.

» Lisbonne est une de ces villes privilégiées qui ne perdent rien à être vues à la lumière du flamboyant soleil du Portugal. Elle a des rues larges et bien aérées, bordées de charmants trottoirs en mosaïque et admirablement alignées malgré les inégalités du terrain, des maisons hautes et bien bâties, de magnifiques places publiques que peuvent envier les plus belles capitales de l'Europe, de pittoresques perspectives se déroulant aux yeux du spectateur dans les parties élevées de la ville, enfin un fleuve d'une beauté sans rivale, large comme une mer.

» Je courus tout d'abord à la place du Commerce (praça do Commercio), qui occupe à peu près le centre de la ville et d'où rayonnent les principales rues. Cette place est une des plus somptueuses et des plus grandioses qui existent. Elle a la forme d'un immense rectangle dont l'un des côtés regarde le Tage. A l'opposite, un arc de triomphe d'un imposant aspect donne accès à la rue Augusta. Tout autour se déploie une splendide rangée d'édifices d'une architecture uniforme, où sont installés les services publics, l'hôtel de ville, l'intendance de la marine, la bourse, la douane, l'hôtel des Indes, l'arsenal de la marine et tous les ministères. Sous ces palais se développent de longs portiques où l'on se promène à l'abri du soleil. Au centre de la place se dresse, sur un piédestal flanqué d'un cheval et d'un éléphant, la colossale statue en bronze de José I[er], monté sur un coursier fringant. La statue regarde le Tage, qu'on aperçoit au bout de la vaste esplanade comme un magique décor. Le fleuve a ici plusieurs kilomètres de largeur; des centaines de navires se balancent sur sa nappe bleuâtre. Sur la rive opposée se déroule un panorama de collines verdoyantes, de villages, et d'une infinité de moulins à vent, à voiles triangulaires. Ce tableau m'a séduit dès l'abord par son immensité, sa lumière et sa cou-


LISBONNE
ET L'ESTUAIRE DU TAGE
Terres basses
TAGE
Monte Mor
Bellas
Cintra
Oeiras
Tour de Bugio

leur, et je me suis surpris à répéter involontairement le dicton des Portugais :

Quem não vio Lisboa
Não vio cousa boa [1].

» Ni les quais de la Néva, ni ceux de la Seine, ni ceux du Saint-Laurent à Montréal, ne peuvent supporter la comparaison avec les quais splendides qui bordent le Tage devant la place du Commerce. Ils portent le nom de *Caes das columnas*, à cause des colonnes de marbre qui ajoutent encore à leur magnificence.

» Lors du grand tremblement de terre de 1755, le sol s'entr'ouvrit à cette même place, et engloutit un grand nombre de personnes qui avaient voulu échapper à la mort en se réfugiant sur les quais. Lorsque, quelques années plus tard, on édifia les fondations des quais actuels, on ne retrouva pas un seul vestige des anciennes constructions ni des malheureux ensevelis avec elles dans les entrailles de la terre.

» La place du Commerce est peu fréquentée par la population lisbonnaise; la raison en est sans doute qu'elle n'a aucune issue du côté du Tage. Le vrai centre de la ville, c'est la place Don Pedro, ou le *Rocio*, comme on dit à Lisbonne. Elle présente cette bizarre particularité que le pavé y forme des lignes sinueuses simulant le mouvement des vagues de la mer : ceux qui n'ont pas le pied marin doivent se trouver fort embarrassés de marcher sur un pareil pavé. Cette place est ornée d'une colonne monolithe surmontée de la statue de l'empereur Don Pedro. C'est là que se trouvent les théâtres, les cafés, les libraires, c'est là que la foule se porte de préférence à toute heure du jour. Le Rocio est à Lisbonne ce que la Puerta del Sol est à Madrid.

» ... La perle des édifices de Lisbonne est l'ancien monastère des hiéronymites de Belem. Belem [2] est le principal faubourg de la ville : un tramway y mène en trois quarts d'heure, en longeant le Tage. La route qu'on suit est très accidentée : ce sont de continuelles montées et descentes, qu'on parcourt avec une vitesse vertigineuse : aussi les accidents sont-ils assez fréquents. Les voitures sont traînées par des mules, comme à Madrid :

---

1. Qui n'a pas vu Lisbonne
N'a pas vu chose bonne.

2. Belem s'appelait autrefois Bairro da Estrella. Lors de l'érection du monastère en l'an 1500, le prince Henry de Portugal baptisa la localité du nom de Bethléem. On dit aujourd'hui Belem par abréviation.

[redacted]

pour monter les pentes, on attelle deux mules supplémentaires, conduites par un petit postillon à cheval. L'omnibus me déposa en face du couvent, devant cet admirable portail dont la reproduction formait la façade portugaise dans l'avenue des Nations à l'exposition de Paris : c'est un des plus beaux joyaux d'architecture gothique que nous ait laissés le moyen âge. Ce portail donne accès à l'église du monastère : elle est conçue dans un style très original et que je n'ai vu nulle part ailleurs. Les piliers qui supportent la voûte, au nombre de huit, marient la grâce et l'élégance du mauresque à la sévérité du gothique : ils s'élancent, avec une légèreté et une hardiesse surprenantes, à quarante mètres au-dessus du sol, et telle est cependant la solidité de leur construction, qu'ils ont parfaitement résisté au tremblement de terre. Les vitraux tamisent sur ces blanches et sveltes colonnes un jour doux et mystérieux. Le cloître attenant à l'église est d'une merveilleuse beauté : il est formé de deux galeries superposés. Les piliers sont sculptés, fouillés comme une dentelle, les arceaux des fenêtres sont légers comme du filigrane. L'ensemble est un mélange de renaissance, de gothique et de mauresque du plus heureux effet. La pierre a cette belle teinte dorée que revêtent les monuments dans les climats où il ne pleut presque jamais.

» Il y a longtemps que les hiéronymites ont déserté le monastère de Belem ; il sert aujourd'hui d'asile à des orphelins. A l'époque où je le visitai, on construisait une grande tour qui s'est écroulée depuis, ensevelissant sept ouvriers sous ses débris. Les journaux illustrés, en annonçant cette nouvelle, ont reproduit à qui mieux mieux le dessin représentant la fameuse tour gothique érigée en sentinelle avancée sur les bords du Tage et connue sous le nom de *Torre da Belem*. Or celle-ci est toujours parfaitement debout, et un tremblement de terre même ne la ferait pas crouler : c'est une construction très carrée, très massive, très solide, flanquée aux angles de tourelles en poivrière. L'édifice a l'aspect rébarbatif des châteaux forts du moyen âge. Les créneaux forment écusson avec la croix de Malte.

» De Belem je me rendis au palais d'Ajuda, résidence du roi. Une assez rude ascension par un soleil torride me conduisit au plateau élevé que couronne l'édifice. Autant le palais de Madrid est superbe, autant celui d'Ajuda m'a paru mesquin ; il ressemble à une grande caserne carrée, percée de beaucoup de fenêtres. L'intérieur du palais ne présente rien de remarquable,

[redacted]

maïs des fenêtres on jouit d'une des plus belles vues du monde : le regard embrasse dans son grandiose ensemble l'immense vallée du Tage, et dans l'éloignement, au delà de l'embouchure du fleuve sillonné de navires, on distingue la ligne bleuâtre de l'Océan sur lequel s'élança Vasco de Gama. C'est à Ajuda que se trouve le jardin botanique de Lisbonne. Le jardin est petit et dans un état honteux, mais il n'en contient pas moins des richesses végétales qui feraient se pâmer d'aise un botaniste. La pièce capitale est un immense dragonnier d'Amérique (*Dracæna Draco*) dont le tronc se divise en une infinité de branches et de rameaux qui forment comme une forêt impénétrable aux rayons du soleil. J'avais déjà vu un dragonnier à Tanger, dans le jardin d'un résident européen, mais ce n'était qu'un arbuste en comparaison de celui d'Ajuda. Le jardin d'Ajuda possède une superbe collection de palmiers, de lauriers-roses, d'agavés, de cactus, d'eucalyptus, et d'autres arbres originaires des tropiques, qui se développent en plein air sous cet admirable ciel du Portugal.

» La végétation, à Lisbonne, est tout à fait méridionale. J'y ai vu des pelouses de ficoïde qui remplacent ici le gazon de nos jardins. Les orangers, les citronniers y acquièrent un développement plus grand que dans les provinces méridionales de l'Espagne ; ils sont chargés de fruits en plein hiver. En plein hiver aussi fleurissent les camélias, à l'ombre desquels croissent des cactus arborescents. Ce printemps perpétuel, cette flore brillante, ce ciel limpide et velouté, que n'altère pas un nuage, ce soleil radieux qui fait miroiter la vaste rade comme une glace polie, tout cela donne à la riante capitale portugaise une physionomie heureuse qui ferait désirer à l'étranger d'y fixer ses pénates.

» Pourquoi faut-il qu'un doux climat engendre toujours la torpeur ! Le Lisbonnais, comme le Napolitain, trouve sa suprême jouissance dans le *farniente*; comme son cousin l'Espagnol, il est sobre et vit de peu : s'il y a quelque gros travail à faire, il priera un Galicien de le faire pour lui. La plupart des ouvriers du port sont Galiciens ; les portefaix sont si généralement recrutés parmi eux, qu'il n'y a pas d'autre terme en usage pour les désigner : *gallego* (galicien) est synonyme de commissionnaire. Suivant un vieux dicton, Dieu créa d'abord les Portugais, et ensuite les Galiciens, afin qu'ils servissent les premiers. Il n'y a pas moins de trois mille Galiciens affectés à Lisbonne au

[redacted]

transport et à la distribution de l'eau. Ils s'approvisionnent aux innombrables fontaines de la ville, où on les voit stationner en groupes et attendre leur tour de remplir leurs barils. Ces Galiciens ont beaucoup plus d'affinité avec les Portugais qu'avec les Espagnols. Ils sont économes, et ne manquent jamais de retourner dans leurs montagnes lorsqu'ils ont amassé un petit pécule.

A sept lieues au nord-ouest de Lisbonne, est situé le bourg de Cintra peuplé de quatre à cinq milles âmes, au pied de la pyramide escarpée de la Penha, que couronnent une ancienne forteresse arabe et le château moderne, « vraie merveille de Cintra. »

» J'ai gravi la montagne par un chemin en zigzag taillé dans des bosquets où le printemps règne en maître au cœur de l'hiver. Un soleil radieux brillait au-dessus de ma tête, les arbres bourgeonnaient comme en avril, la fauvette chantait dans les fourrés, la violette m'envoyait son parfum, le camélia étalait partout sa fleur fraîche comme la rose, des papillons aux ailes diaprées voltigeaient autour de moi. Quand j'eus gravi pendant quelque temps, j'arrivai à cette partie du cône de la Penha qui a été transformée en un parc merveilleux : ce ne sont que lacs, fontaines, grottes, kiosques, ruisseaux limpides comme le diamant, allées pleines de fraîcheur et de mystère, bosquets délicieux où les oiseaux voltigent de branche en branche. Les chemins sont taillés dans les buissons de camélias chargés de roses innombrables : on ne peut se douter, sans l'avoir éprouvé, du charme qu'il y a à se promener sous les ombrages des camélias; je ne regardais ni les bananiers, ni les myrtes, ni les bougainvillées, ni les roses, ni les géraniums, ni les chênes-lièges, ni les pins parasols : je ne voyais que cette éblouissante féerie de camélias qui exerçait sur moi une sorte de fascination.

» Je ne saurais dire l'étrange impression que j'éprouvai quand, au milieu de ces jardins d'Armide, je vis surgir les donjons, les murailles crénelées, les dômes, les tourelles en poivrière, les mâchicoulis, les ponts-levis du château juché sur le plus haut pic de la Penha. Il semble que le sombre génie du moyen âge ait seul pu enfanter cette conception fantastique; et cependant ce château est entièrement de création moderne. Autrefois il y avait là un couvent, qui était encore debout du temps de lord Byron. Le roi Don Fernand en fit l'acquisition en 1833 pour la bagatelle de quarante-cinq mille reis, abattit le couvent,

[redacted]

et édifia sur ses assises le palais magique dont il a fait sa résidence d'été. C'est bien la plus étrange demeure qu'ait jamais rêvée l'imagination d'un roi qui aime les arts : elle est conçue dans tous les styles possibles d'architecture; c'est une collection de spécimens empruntés à toutes les époques de l'art mauresque et gothique; l'ensemble est charmant, et à chaque pas on s'arrête devant des détails exquis, des sculptures et des moulures anciennes comme on en voit dans les antiques monuments du Portugal. Tantôt c'est une exubérante végétation en pierre, simulant des pampres, des grappes de raisins, des plantes grimpantes qui enlacent les arceaux des fenêtres gothiques; tantôt c'est un satyre aux jambes en queue de poisson, qui grimace au-dessus d'une porte... J'en aurais jusqu'à demain à analyser toutes les merveilles du palais de la Penha, un vrai palais de fée.

» Un petit portail mauresque orné de faïences à la mode arabe me conduisit dans une cour qui domine un précipice à pic. Du parapet j'ai contemplé l'une des plus belles vues qui soient au monde. L'œil s'égare sur une immense étendue de plaines èt de collines semées de villages ; à quatre lieues de distance on aperçoit les gigantesques constructions de Mafra ; le Tage déroule son vaste ruban bleu jusqu'à Lisbonne, et la nappe miroitante de l'Atlantique limite l'horizon. C'est d'ici que les anciens rois voyaient s'élancer sur l'Océan les vaisseaux qu'ils envoyaient à la découverte des pays inconnus. Que de fois don Manoel y est venu interroger anxieusement l'horizon pour voir revenir le navire qu'il avait envoyé à la découverte de l'Inde ! A la distance d'un jet de pierre on aperçoit la statue de Vasco de Gama juchée au sommet du piton le plus inaccessible de la Penha : digne piédestal de l'aventureux navigateur ! » (J. Leclercq, *Tour du Monde*, 1881, 1er semestre.)

3° BIBLIOGRAPHIE

Bénion (A.). *Le Portugal et ses colonies à l'Exposition universelle de 1878 à Paris.* — (Angers, 1880, in-18, Burdin.)

Boinette (A.). *Le Portugal, histoire, géog., commerce, agriculture; le Brésil.* — (Bar-le-Duc, 1882, in-18, Contant-Laguerre.)

Bordère (de la). *Exportation du vin de Porto.* — (*Bull. consulaire*, 1880, 82-83.)

Bouchot. *Histoire du Portugal.* — (Paris, in-18 Hachette.)

Bujac (E.). *La cartographie en Portugal.* — (*Revue géogr. et intern.*, nov. 1879.)

Chauvain (L.). *Histoire du Portugal.* — (Cette, 1871, in-18.)

NOLHAC (S. DE). *Les abbayes de l'Estramadure portugaise.* — (*Corresp.*, 18
O. S. *Le Portugal historique et pittoresque.* — (*Rev. brit.*, juin 1870.)
PERY. *Geografia e estadistica geral be Portugal e colonias.* — Lisbonne, 187
QUESNEL (Léo). *Le Portugal.* — (*Revue polit. et litt.*, 19 juin 1875 ; août 188
RATTAZZI. *Le Portugal à vol d'oiseau.* — (Paris, in-18, 1883, Degorce-Cadot
ROCKLAND PEPPER (Ch.). *Le Portugal, origines, hist., prod.* — (Paris, 18
in-8°.)
RODRIGUEZ. *Les colonies portugaises.* — (*Bull. de la soc. de géogr.* oct. 187
ROUFFEYROUX (DE). *Le Portugal.* — (Paris, 1880, in-8°, Dentu.)
SOUZA-HOLSTEIN (DE). *Le Portugal et les Portugais.* — (*Bull. de la soc. géogr. de Lisbonne*, 1876-1877.)
VOGEL (Ch.). *Le Portugal et ses colonies.* — (Paris, in-8°, 1860, Reinwald.)
ULBACH (L.) *Espagne et Portugal.* — (*Rev. polit. et litt.*, 1884.)
YRIARTE (Ch.). *L'exposition rétrospective de Lisbonne.* — (*R. des Deux Mond* 1er juin 1882.)
— *Diccionario de chorographia, topographia* (Portugal). — (3 vol, 1867, Lisbonne.)

ERRATA

Page 11, 7e colonne, ligne 9, au lieu de 3200, lire 32000.
— 48, ligne 16, au lieu de *Warwich*, lire *Warwick*.
— 148, — 16, au lieu de *dont elle possède*, lire *dont la Belgique possède*.
— 205, — 35, au lieu de *Muppen*, lire *Meppen*.
— 281, — 33, au lieu de *Malm*, lire *Malmo*.
— 319, — 23, au lieu de *courbe*, lire *combe*.
— 381, — 20, au lieu de *Reiseshoffen*, lire *Reischoffen*.
— 410, — 26, au lieu de *Bismack*, lire *Bismarck*.
— 411, — 22, au lieu de *Kottbres*, lire *Kottbus*.
— 452, — 25, au lieu de *Wolfendüttel*, lire *Wolfenbüttel*.
— 495, — 4, au lieu de *Duplesis*, lire *Duplessis*.
— 545, — 21, au lieu de *Ebe*, lire *Elbe*.
— 573, — 12, au lieu de *Bochnis*, lire *Bochnia*.



TABLE ALPHABÉTIQUE

OMS D'ÉTATS, DE VILLES, FLEUVES, RIVIÈRES, LACS, ETC.

57.



B



[redacted]

COHEN (D. A.). *Les colonies portugaises.* — (*Econom. franç.*, 17 janv. 1885.)
CRAWFURD (Oswald). *Portugal old new.* — (Londres, 1880.)
DENIS (F.). *Portugal.* — (*Univ. pitt. et litt.*, Paris, in-8°, Didot.)
HENRYOT. *Le Portugal et ses réformes économiques.* — (Paris, 1868, in-8°.)
KINSLEY. *Portugal illustrated.* — (Londres, 1828.)
LAMARRE et LAMY. *Le Portugal à l'Exposition de* 1878. — (Paris, in-8°, 1878.)
LA SAIGNE. *Le Portugal historique, commercial et industriel.* — (Paris, 1876, in-8°.)
LECLERCQ (J.). *Une semaine à Lisbonne.* — (*Tour du Monde*, 1er sem. 1881.)
MERSON (O). *Voyage dans les prov. du nord du Portugal.*— (*Tour du M.*, 1861.)
MEINADIER (A.). *Histoire des chemins de fer portugais.* — (Paris, 1881, in-8°.)
MICHEL (Francisque). *Les Portugais en France; les Français en Portugal.* — (Paris, in-8°, 1882, Pillet.)
NOLHAC (S. DE). *Les abbayes de l'Estramadure portugaise.* — (*Corresp.*, 1884.)
O. S. *Le Portugal historique et pittoresque.* — (*Rev. brit.*, juin 1870.)
PERY. *Geografia e estadistica geral be Portugal e colonias.*— Lisbonne. 1875.)
QUESNEL (Léo). *Le Portugal.* — (*Revue polit. et litt.*, 19 juin 1875 ; août 1880.)
RATTAZZI. *Le Portugal à vol d'oiseau.* — (Paris, in-18, 1883. Degorce-Cadot.)
ROCKLAND PEPPER (Ch.). *Le Portugal, origines, hist., prod.* — (Paris, 1879, in-8°.)
RODRIGUEZ. *Les colonies portugaises.* — (*Bull. de la soc. de géogr*, oct. 1876.)
ROUFFEYROUX (DE). *Le Portugal.* — (Paris, 1880, in-8°, Dentu.)
SOUZA-HOLSTEIN (DE). *Le Portugal et les Portugais.* — (*Bull. de la soc. de géogr. de Lisbonne*, 1876-1877.)
VOGEL (Ch.). *Le Portugal et ses colonies.*— (Paris, in-8°, 1860, Reinwald.)
ULBACH (L.) *Espagne et Portugal.* — (*Rev. polit. et litt.*, 1884.)
YRIARTE (Ch.). *L'exposition rétrospective de Lisbonne.* — (*R. des Deux Mondes*, 1er juin 1882.)
— *Diccionario de chorographia, topographia* (Portugal). — (3 vol, 1867, Lisbonne.)

ERRATA

Page 11, 7e colonne, ligne 9, au lieu de 3200, lire 32000.
— 18, ligne 16, au lieu de *Warwich*, lire *Warwick*.
— 148, — 16, au lieu de *dont elle possède*, lire *dont la Belgique possède.*
— 205, — 35, au lieu de *Muppen*, lire *Meppen.*
— 281, — 33, au lieu de *Malm*, lire *Malmo.*
— 319, — 23, au lieu de *courbe*, lire *combe.*
— 381, — 20, au lieu de *Reiscshoffen*, lire *Reischoffen.*
— 440, — 26, au lieu de *Bismack*, lire *Bismarck.*
— 441, — 22, au lieu de *Kottbres*, lire *Kottbus.*
— 452, — 25, au lieu de *Wolfendüttel*, lire *Wolfenbüttel.*
— 495, — 4, au lieu de *Duplesis*, lire *Duplessis.*
— 545, — 24, au lieu de *Ebe*, lire *Elbe.*
— 573, — 12, au lieu de *Bochnis*, lire *Bochnia.*
— 573, — 22, au lieu de *Neusoll*, lire *Neusolh.*
— 598, — 21, au lieu de *Weliczka*, lire *Wieliczka.*
— 612, — 38, au lieu de *Lenormand*, lire *Lenormant.*
— 612, — 50, au lieu de *Wlahovits*, lire *Wlahovitj.*
— 737, — 6, au lieu de *Achtonba*, lire *Achtouba.*

[redacted]

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'ÉTATS, DE VILLES, FLEUVES, RIVIÈRES, LACS, ETC.

A

51.

[redacted]



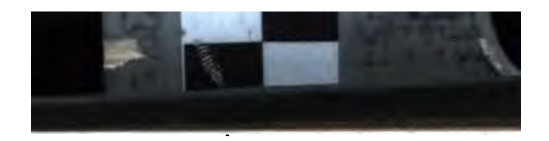
[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]



[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]



[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES AUTEURS CITÉS

[redacted]

[redacted]

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

EUROPE (Géographie générale).

LIVRE PREMIER
EUROPE SEPTENTRIONALE
CHAPITRE PREMIER. — GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

CHAPITRE II. — BELGIQUE

CHAPITRE III. — PAYS-BAS

[redacted]

CHAPITRE IV. — DANEMARK

CHAPITRE V. — SUÈDE ET NORVÈGE

LIVRE II

EUROPE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER. — SUISSE

CHAPITRE II. — ALSACE-LORRAINE

[redacted]

CHAPITRE III. — ALLEMAGNE

CHAPITRE IV. — AUTRICHE-HONGRIE

CHAPITRE V. — MONTÉNÉGRO

[redacted]

CHAPITRE VI. — SERBIE

LIVRE III

EUROPE ORIENTALE

CHAPITRE PREMIER. — ROUMANIE

CHAPITRE II. — TURQUIE D'EUROPE. — BULGARIE. — ROUMÉLIE

CHAPITRE III. — RUSSIE

LIVRE IV

EUROPE MÉRIDIONALE

CHAPITRE PREMIER. — GRÈCE

[redacted]

CHAPITRE II. — ITALIE

CHAPITRE III. — ESPAGNE

CHAPITRE IV. — PORTUGAL

TABLE DES CARTES

[redacted]

TABLE DES VIGNETTES

[redacted]

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Vᵉ EUG. BELIN ET FILS.

[redacted]

[redacted]



